


INTER FOLIA FRVCTVS
M. ANDRADE


SUB CRUCE SALUS



DICTIONNAIRE

UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

TOME XVI.

SCAC.=TAZZ.

CET OUVRAGE SE TROUVE:

Chez { L. PRUDHOMME, Éditeur, rue des Marais, au bureau du Lavater; PRUDHOMME fils, Imprimeur-Libraire, même rue, nº 17; GARNERY, Libraire, rue de Seine, hôtel de Mirabeau; } à Paris.

Madame BUYNAND, née BRUYSET, à Lyon.
Mademoiselle LEROY et Compagnie, à Caen.

ALLÔ	Amiens.
FRÈRE, aîné	Rouen.
VALLÉE, aîné	*Id.*
RENAULT	*Id.*
BLOCQUEL et CASTIAUX	Lille.
STAPLEAUX	Bruxelles.
GAMBIER	*idem.*
Victor MANGIN	Nantes.
BUSSEUIL jeune	*Id.*
LAFITE	Bordeaux.
DURVILLE	Montpellier.
FOURIER-MAME	Angers.
CATINEAU	Poitiers.

GAMBART, Imprimeur, Éditeur de la Feuille périodique de Courtray.

DESOER	Liège.
BOVARD	Aix-la-Chap.
LEROUX	Mayence.
ÉLISÉE AUBANEL	Tarascon.
GOSSE	Baïonne.
PERTHÈS	Hambourg.
IMMERZEEL et Compagnie	Amsterdam.
UMLANG	Berlin.
ARTARIA	Vienne.
ALICI, Libraire de la Cour	St.-Pétersb.
RISS et SAUCET	Moscou.
BRUMMER	Copenhague
BOREL et PICHARD	Rome.
BOREL et PICHARD	Naples.
GIEGLER et DUMOLARD	Milan.
GRIESHAMMER	Leipsick.
ESSLINGER	Françfort.

Et chez tous les principaux Libraires et Directeurs de postes.

*Les articles nouveaux sont marqués d'une *. Les articles anciens, corrigés ou augmentés, sont distingués par une †.*

DICTIONNAIRE UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

Ou Histoire abrégée et impartiale des personnages de toutes les nations qui se sont rendus célèbres, illustres ou fameux par des vertus, des talens, de grandes actions, des opinions singulières, des inventions, des découvertes, des monumens, ou par des erreurs, des crimes, des forfaits, etc., depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours; contenant aussi celle des dieux et des héros de toutes les mythologies; enrichie des notes et additions des abbés BROTIER et MERCIER DE SAINT-LÉGER, etc., etc.

D'après la huitième Édition publiée par MM. CHAUDON et DELANDINE.

NEUVIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE 20,000 ARTICLES ENVIRON,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas.

Suivie de Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Ornés de 1200 portraits en médaillons.

TOME XVI.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE PRUDHOMME FILS.

1812.

PORTRAITS

QUI SE TROUVENT

A LA FIN DU TOME XVI.

PLANCHE LXXXI.

Sacchini (Antoine-Marcel).
Sage (Alain René le).
Saint-Évremont.
Saint-Foix.
Saladin *ou* Salaheddin.
Salluste.
Sannazar.
Samson (Nicolas).
Santeuil (Jean-Baptiste).
Sapho.
Sarpi (Fra-Paolo).
Saussure (Horace de).

PLANCHE LXXXII.

Saxe (Maréchal de).
Scaliger (Joseph).
Scamozzi (Vincent).
Scanderberg.
Scarron (Paul).
Schah Abbas Ier.
Schmid (J. Rodolfe).
Schomberg (Frédéric).
Schwartz.
Scipion l'Africain.
Scot (Jean Duno).
Scudery (Mademoiselle de).

PLANCHE LXXXIII.

Sébastien (Don Juan III).
Sénèque le philosophe.
Serres (Olivier de).
Servandoni (Jean-Jérôme).
Servet (Michel).
Sévère-Septime.
Sévigné (Madame de).
Shaftsburg (Antoine).
Shakespeare (Guillaume).
Sheffield (Jean).
Shenstone (Guillaume).
Sidney.

PLANCHE LXXXIV.

Sillinen ou Silenen (Jodoc). *Voy.* son art. au supplém.
Simler (Josias).
Sixte V (Felix Peretti).
Snyders (François).
Sobieski (Jean).
Socin (Lélie).
Socrate.
Soliman II.
Solon.
Sophocle.
Sorel (Agnès).
Soufflot (Germain-Jacques).

PLANCHE LXXXV.

Sounderson. *Voy.* son art. au supplém.
Spinola (Ambroise).
Spinosa nommé Baruch (Ambroise).
Stahl (Georges-Ernest).
Stanislas, roi de Pologne.
Sterne (Laurent).
Stimmer (Tobie).
Stockalper (Gaspard). *Voy.* son art. au supplém.
Strabon, philosophe.
Strafford (Thomas comte de).
Sueur (Eustache le).
Suffren (Le bailli de).

PLANCHE LXXXVI.

Sully (Maximilien de).
Surbec (Jean-Jacques). *Voy.* son art. au supplém.
Swedenborg (Emmanuel).
Swift (Jonathan).
Suze (madame de la).
Sydenham (Thomas).
Sylla (Lucius-Cornelius).
Tamerlan.
Tasse (Torquato le).
Tavernier (Jean-Baptiste).
Tell (Guillaume).
Tellier (François Michel, marquis de).

AVIS

De L. PRUDHOMME,

ÉDITEUR DU DICTIONNAIRE UNIVERSEL, HISTORIQUE, etc.

LA Liste des Savans de tous les pays qui ont bien voulu concourir à rendre cette neuvième édition complète, par plus de trente mille notes et additions aux anciens articles de la huitième édition, et par plus de vingt mille articles nouveaux ou omis, sera placée en tête du dernier volume, ainsi que la Liste de MM. les Souscripteurs. Pour répondre à leur empressement de jouir des derniers volumes de cet ouvrage, je publie la sixième livraison, composée seulement des tomes XVI et XVII.

Il est presque impossible de déterminer le nombre exact de volumes d'un Dictionnaire aussi considérable, à cause de la grande quantité des matières qui surviennent journellement ; ce n'est qu'au moment de le terminer que j'ai pu avoir la certitude qu'il ne sera pas porté au-delà de vingt volumes, dont les trois derniers paraîtront à la fin de mars prochain. Ce retard nécessaire a pour but de ne pas priver MM. les Souscripteurs de plus de huit cents articles d'hommes célèbres et illustres que le Nouveau Monde a produits, et qui me sont parvenus de Philadelphie depuis un mois; et d'un autre nombre qui m'a été adressé par des savans du Continent, etc., etc.

Le tome XVIII terminera l'ordre alphabétique, et comprendra les lettres V, W, X, Y et Z des Améri-

cains, etc.; plus toutes les additions et corrections des dix-huit volumes.

Le tome XIX sera un *Supplément*, d'environ dix-huit cents articles nouveaux, 1° Américains depuis A jusqu'à T, 2° des personnages illustres omis, d'autres décédés pendant le cours de l'impression de l'ouvrage.

Le tome XX et dernier contiendra, savoir :

PREMIÈRE DIVISION.

1° Table chronologique des événemens les plus remarquables de l'histoire universelle, depuis l'origine du monde jusqu'à ce jour.

2° Table chronologique, politique, contenant la suite des empires anciens et modernes, avec la liste des souverains qui les ont gouvernés.

3° Histoire Sainte et Ecclésiastique, savoir : Histoire des Juifs anciens et modernes. — Chronologie des patriarches. — Gouverneurs et juges des Juifs. — Rois des Juifs. — Rois de Juda. — Rois d'Israël. — Pontifes des Juifs. — Pontifes et rois depuis Jésus-Christ. — Historiens de la Bible. — Prophètes. — Apôtres. — Histoire et Chronologie des papes. — Chronologie des conciles. — Chronologie des saints Pères. — Docteurs de l'Eglise et autres écrivains ecclésiastiques. — Prédicateurs. — Chronologie des hérésiarques. — Chronologie des institutions religieuses et des Jésuites. — Chronologie des sectes.

DEUXIÈME DIVISION.

Histoire profane. Nous n'indiquons ici que les grandes divisions de l'Histoire profane, qui sera absolument complète dans le tome XX.

Assyrie; — Perse; — Égypte; — Scythie; — Grèce; — Asie mineure; — Carthage; — Rome; — Empire romain; — Empire d'Occident; — Empire d'Orient; — Arabie; — Empire Ottoman.

États modernes de l'Europe. Empire des Français; — Empire d'Allemagne; — Empire de Russie; — Suède; — Danemarck; — Pologne; — Prusse; — Provinces-Unies; — Angleterre; — Espagne; — Portugal; — Italie; — Suisse; — Amérique, etc., etc.

Nous n'indiquons également ici que les grandes divisions, quoique nous donnions toutes celles qui existent ou ont existé, et même les changemens qui ont eu lieu jusqu'à ce jour.

TROISIÈME DIVISION.

Table chronologique littéraire, contenant la liste des principaux écrivains en tous genres et artistes célèbres, classés par ordre de matières, et pour chaque matière par ordre chronologique.

1° Système encyclopédique et bibliographique, propre à faciliter l'ordre et l'arrangement des livres dans une bibliothèque.

2° LISTE DES ÉCRIVAINS : antiquaires, — apôtres, — architectes, — astronomes, — auteurs de la Bible. — bibliographes, — commerce, — économie, — finances. — art dramatique 1° Théâtre ancien ; 2° Théâtre moderne ; 3° acteurs célèbres, — épistolaires, — fabulistes, — géographes, — grammairiens et glossographes, — hérésiarques, — historiens, — imprimeurs, — jurisconsultes, — mathématiciens, — médecins, — chirurgiens, — pharmaciens. — Art militaire, — musiciens, — naturalistes, — géopones, — numismatique, — orateurs et rhéteurs, — orientalistes et hébraïsans, — peintres, — dessinateurs et graveurs, — philologues, — littérateurs, etc., — philosophes et moralistes, — physiciens, — poètes, — politiques, — législateurs, — romanciers, — sculpteurs, — voyageurs. etc., etc.

J'ose espérer que MM. les souscripteurs seront convaincus des efforts que j'ai faits pour donner un ouvrage encore plus complet que je ne l'avais annoncé, puisque je n'avais promis d'abord que trois mille articles nouveaux, ensuite seize mille. Il sera facile de vérifier que j'en ai donné plus de vingt mille. Je ne crains pas de dire que presque tous mes souscripteurs m'ont témoigné leur satisfaction sur l'impartialité qui règne dans tous les articles. Je l'ai déjà dit, l'on doit écrire l'histoire sans passion, sans esprit de parti et sans préjugés, l'on doit respecter toutes les croyances religieuses, toutes les opinions politiques. L'écrivain trahit tout à la fois sa conscience et la vérité, lorsqu'il devient l'instrument des partis, ou le jouet ridicule des circonstances. « Un portrait flatté n'est pas ressemblant, dit l'abbé de Fleury, personne n'est obligé d'écrire l'histoire, mais quiconque l'entreprend s'engage à dire la vérité toute entière ».

Je n'ai pas annoncé un Dictionnaire *entièrement neuf*, mais bien une neuvième édition corrigée et considérablement augmentée, sans avoir porté atteinte à la propriété d'autrui. Ma conduite à cet égard est bien différente de celle des éditeurs de la *Biographie Universelle*, ouvrage *entièrement neuf*, que j'ai été obligé de dénoncer comme une contrefaçon de mon Dictionnaire, et pourtant j'ai perdu mon procès, et j'ai été même condamné aux dépens, par un jugement en première Instance, attendu que le nombre des articles contrefaits ; n'était pas assez considérable. Si ce jugement n'était pas infirmé, il en résulterait que les lois sur les propriétés littéraires seraient illusoires. Il est même de l'intérêt des frères Michaud, mes adversaires, qui commencent leur carrière en spéculations littéraires, que le principe sacré du respect pour ce genre de propriété, soit aussi inviolable que celui d'une propriété territoriale.

L'extrait ci-joint du procès-verbal fait devant M. le Juge rapporteur, de la sixième chambre du Tribunal de première Instance de Paris, jugeant en police correctionnelle, en présence des parties, doit occuper une place dans les causes célèbres littéraires. Une chose qui paraîtra extraordinaire, c'est que M. le juge qui en a été chargé, n'a fait aucun rapport au tribunal, pour éclairer sa religion. Pourtant le jugement interlocutoire porte : « attendu que la plainte » du Sr. Prudhomme ne contient que soixante-dix » articles réclamés, et que dans le plaidoyer, il a été » déclaré qu'il y en avait un plus grand nombre de » contrefaits, renvoyons les parties devant l'un des » juges, etc. »

Paris, le 5 février 1812.

EXTRAIT

DU PROCÈS-VERBAL

Fait devant M. le Juge-Rapporteur de la sixième Chambre du Tribunal de première instance, en présence des Parties adverses :

Les Sieurs PRUDHOMME et MICHAUD Frères,

Par Jugement interlocutoire du samedi 16 *novembre* 1811.

Nomination de plusieurs articles contrefaits du DICTIONNAIRE UNIVERSEL, HISTORIQUE, etc.	*Prétendue justification des frères* MICHAUD, *où ils indiquent* DES SOURCES COMMUNES *sur plusieurs des articles de leur* BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.
Aaron (Isaac).	Moréri, édit. de 1759, t. 1, p. 5.
Aaron Hariscon.	Point de justification.
Aarsens (François). . . .	Point de justification.
Abailard (Pierre).	Bayle, édit. de 1734, t. 1, p. 29. Moréri, tome 1, pages 7 et 9.
Abaff où Abaffi (Michel).	Moréri, tome 1, page 9.
Abancourt (Charles). . .	Biographie moderne, t. 1, p. 1, 2.
Abantidas.	Point de justification.
Abatucci (Charles).	Biographie moderne, t. 1, p. 2.
Abdallah.	Point de justification.
Abdolonyme.	Point de justification.
Abeille (Gaspard).	Anecdotes dramatiques, t. 3, p. 2.
Abelly (Louis).	L'auteur a dit que son article était achevé avant que le Dictionnaire universel eût paru.
Ablavius.	Moréri, tome 1, page 47.
Abercromby (Raphaël). .	Biographie moderne, t. 1, p. 47.
Achaz.	Moréri, tome 1, page 93.
Académus.	On cite Plutarque sans le montrer.
Achillini (Alexandre). . .	Point de justification.
Achillini (Claude).	Point de justification.
Achæus.	On cite la *Bibliotheca græca*, sans la montrer.
Achen (Jean Van).	Descamps, tome 1, page 219.
Aconcio (Jacques).	Bayle, t. 1, p. 96. Moréri, p. 108.

Articles contrefaits.	*Prétendue Justification.*
Acuna (Ferdinand de) . .	Point de justification.
Acusilas.	Point de justification.
Adalard ou Adelard. . . .	Point de justification.
Adalbéron, célèb. archevêq.	Moréri, tome 1, page 123.
Adam.	Moréri, p. 129, 130. Bayle, p. 115.
Adam l'écossais.	Moréri, tome 8, page 549 (à l'art. Prémontré).
Adélaïde (madame). . . .	Biographie moderne, t. 1, p. 15.
Adelgreiff (Jean).	Point de justification.
Adénez (le Roi).	Point de justification.
Ader (Guillaume).	Citation commune, non représentée.
Adolphe VIII.	Point de justification.
Adrets (des).	Point de justification.
Adria (J. Jacques). . . .	Point de justification.
Adrien, emp.	Point de justification.
Adrien VI.	Point de justification.
Ægidius.	Point de justification.
Ælianus Meccius	Dictionnaire d'Eloy, t. 1, p. 42, et Moréri.
Aerius.	Moréri, tome 1, page 168.
Affri (le comte d').	Biographie moderne, t. 1, p. 18.
Agasias.	Point de justification.
Agathocles.	Point de justification.
Agila.	Point de justification.
Agilulphe.	Point de justification.
Agis.	Point de justification.
Agnési (Marie G.)	*Bienfaits de la religion*, tom. 2, p. 339.
Agnonide.	Point de justification.
Agricola (George).	Moréri, tome 1, page 209.
Aguirre (Joseph Saenz). .	Dictionnaire des Auteurs ecclésiast., tome 1, page 29.
Aigrefeuille (Charles d'). .	Point de justification.
Aiguebert (Jean Dumas).	Dictionn. des Théâtres, par Léris.
Aiton (Guillaume).	
Alain (René).	Point de justification.

Articles contrefaits.	*Prétendue Justification.*
Aland (sir John).	On cite Watkins, non représenté.
Albéroni (Jules).	Point de justification.
Albert ou Albertet.	Point de justification.
Albertini (Paul).	Point de justification.
Albinus (Pierre).	Point de justification.
Albizi ou de Albizis. . . .	On cite Tiraboschi, non représenté.
Albuquerque (Alfonse). . .	Raynal, tome 1, page 186.
Albutius (Titus).	Point de justification.
Alcazar (Balthazar). . . .	Point de justification.
Alciat (François).	Point de justification.
Aldini (Tobie).	Point de justification.
Aldrich (Henri).	Point de justification.
Aldrovante (Ulysse). . . .	Point de justification.
Aleotti (Jean-Baptiste). .	Point de justification.
Alès ou Halès (Alexandre d')	On cite Watkins, non représenté.
Alexandre (Nicolas). . . .	Histoire de la congrégation de Saint-Maur, page 489
Alexandrini (Jules). . . .	Dictionnaire d'Eloy, t. 1, p. 91.
Aligre (Etienne-François).	Biographie moderne, tome 1.
Allégri (Jean).	On cite Tiraboschi, sans le montrer.
Allier (Claude).	Biographie moderne, t. 1, p. 40.
Almonde (Philippe-Van) .	Point de justification.
Aloara.	*Baronius*, non représenté.
Alpaïde.	Point de justification.
Alsop (Anthony).	Point de justification.
Alstromer (Jonas).	Point de justification.
Alvarez (Diégo)	Point de justification.
Alviano (Barthélemy).	Histoire des républiques italiennes, non représentée.
Amboise (George d') . .	Moréri, t. 1, p. 446. Barral, p. 128.
Amboise (Michel d') . .	Point de justification.
Ambrogi (Antoine-Marie)	On cite Tiraboschi, non représenté.
Ambroise de Lombez. . .	On cite le Dictionn. de Bassano, non représenté.

Articles contrefaits.	*Prétendue Justification.*
Amelgard	Point de justification.
Amelot de la Houssaye . .	Point de justification.
Amour (Louis-Gorin de St.)	Point de justification.
Amy (N)	Dictionnaire de Provence, t. 1, p. 559.
Anaclet, anti-pape . . .	Point de justification.
Ancillon (Charles) . . .	Hommes illustres de Nicéron.
Anckwitz.	Biographie moderne, tome 1.
Andrada (Diégo de P.) .	Point de justification.
Andrada (Thomas) . . .	Point de justification.
Andromaque de Crète . .	Dictionnaire d'Eloy, tome 1.
Aneau (Barthélemy) . . .	Moréri, 2e partie, page 41.
Angennes (Claude d') . .	Moréri, page 50.
Anisson (Duperron) . . .	Biographie moderne, tome 1.
Anne de Russie	Point de justification.
Annibal	Point de justification.
Anselme (Antoine) . . .	Barral, Dict. des Auteurs ecclés.
Anthoine (Fr. Paul) . . .	Biographie moderne, t 1, p. 63.
Antigone, fils d'Arist. . .	Point de justification.
Antiquus (Jean)	Descamps, tome 4, page 285.
Antoine, prieur de C. . .	Moréri, 2e partie, p. 179 et 180.
Antoine (le bâtard) . . .	Moréri.
Antoine (Paul-Gabrielle) .	Barral, tome 1, page 175. Moréri, 2e partie, page 476.
Antonides (Henri) . . .	Point de justification.
Appel (Jacques)	Descamps, tome 4, page 219.
Aquaviva (Claude) . . .	Dictionn. de Peignot, t. 1, p. 7.
Aragon (Jeanne d') . . .	Point de justification.
Aquin (Philippe)	Dictionn. de Provence, t. 5, p. 19.
Arantius (Jules-César) . .	Dictionnaire d'Eloy, t. 1, p. 157.
Archagatus	Dictionnaire d'Eloy, t. 1, p. 160.
Archidamie	Moréri, 2e partie, t. 1, p. 169.
Arembergh (Jean de Ligne)	Moréri, 2e partie, p. 310, 311.
Argilla	Dictionn. d'Eloy, t. 1, p. 173, 174.
Aristide de Milet	Point de justification.
Aristobule	On cite les auteurs grecs, non représentés.

Articles contrefaits.	*Prétendue Justification.*
Arkwright (sir Richard) .	On cite Watkins, non représenté.
Arnauld (d'Andilly) . . .	Barral, tom I.
Arnauld (Henri) . . .	Ladvocat. Désessarts. .
Arnauld (Antoine) . . .	(Désessarts, 1800) (Moréri, t. I, seconde partie, p. 350). (Barral, t. I, p 249). (Vie d'Arnauld, in-4°, non représentée, p. 250, 255). (Dictionn. des portraits historiques, tome I, p. 40). (Dictionn. des auteurs ecclés.). (Siècle de Louis XIV, page 364, édit. de Palissot).
Arnauld (Marie A.) . . .	Ladvocat, tome I, page 114.
Arnold (Christophe). . .	On cite le Dictionn. allemand de Jœcher, non représenté.
Arrivabène (Jean-Pierre) .	On cite Tiraboschi et Mazzuchelli, non représentés.
Arroy (Bésian)	Point de justification.
Arnaud (Pierre J.) . . .	Dictionn de Provence, t. I, p. 36.
Artaxercès III.	Auteurs grecs, non représentés.
Arvieux (Laurent) . . .	Dict. de Provence, t. III, p. 38, 39.
Arundel (Thomas How.) .	Point de justification.
Arzan, grand-prêtre. .	Manuscrits arméniens, non représentés.
Ascham (Roger) . . .	On cite Watkins, non représenté.
Ascham (Antony) . . .	On cite Watkins, non représenté.
Aschary	Manuscrits orientaux, non représentés.
Asdrubal (général C.) .	Moréri, 2e partie, t. I, p. 68.
III. Asdrubal (général C.)	Moréri, tome I, pag. 407.
IV. Asdrubal, autre génér.	Moréri, page 408.
Asgill (Jean)	On cite Watkins, non représenté.
Asper (Hans)	Point de justification.
Assérius ou Assérus . .	Barral.
Athanagilde, roi Visigoth .	Moréri, seconde partie, t. I, p. 438.
Athanasio (don Pierre) .	On cite Palomino Velasco, non représenté.
Athénée (de Bysance) .	Point de justification.

Articles contrefaits.	*Prétendue Justification.*
Athénis (de Chio) . . .	Point de justification.
Atsiz	Manuscrits orientaux, non représentés.
Attaignant (l'abbé l') . .	Poésies de l'Attaignant, pages 6 et 20 de la Notice.
Attale III	Moréri, tome 1, pag. 460.
Attale (Pricus Att.) . .	Moréri, tome 1, pag. 460.
Atticus (Titus Pomp.) .	Cicéron, non représenté.
Attiret (le frère) . . .	Point de justification.

OBSERVATIONS

Sur plusieurs des Réponses consignées par les frères MICHAUD *dans le présent Procès-verbal.*

MM. Michaud ont prétendu que les articles qui se trouvent identiques dans la Biographie et dans le Dictionnaire, ne peuvent pas offrir de différence, parce qu'on ne trouve dans la plupart que des dates de naissances, de morts, etc. Ce moyen de défense est devenu trop ridicule pour qu'on ait besoin d'y répondre. Il suffira, pour s'en convaincre, de lire les articles ABELLY, ABEILLE, ALBERT ou ALBERTET, SAINT-AMOUR, AMY, ALÈS, AQUAVIVA, ARNAULT, etc., etc., etc., où l'on remarque des réflexions intéressantes, dont l'idée n'a pu appartenir qu'à l'auteur de ces mêmes articles.

MM. Michaud ont voulu se justifier en disant que ces articles copiés dans mon Dictionnaire avaient eu pour type commun Moréri. Cette autorité ancienne et respectable a semblé donner trop de poids à leur réfutation pour que je la passe sous silence; je veux éclairer la religion des juges, en leur présentant en regard quelques-uns des articles les plus importans que l'on prétend copiés dans Moréri par la Biographie et par le Dictionnaire. J'y joins un grand article, pour lequel on s'est réclamé de l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur.

Moréri.	*Dictionn. universel.*	*Biographie.*
AARON.... Ce scélérat ne put même, en cet état, oublier l'inclination violente qu'il avoit au mal; car, entre autres mauvais conseils qu'il donna à An-	Lorsque Andronic Comnène eut usurpé le trône impérial, ce scélérat lui conseilla de ne pas se contenter d'arracher les yeux à ses ennemis, mais de	Lorsque Andronic Comnène eut usurpé le trône, Aaron lui conseilla de ne pas se contenter d'arracher les yeux à ses ennemis, mais encore de

Moréri.	*Dictionn. universel.*	*Biographie.*
dronic Comnène, qui avoit usurpé le gouvernement, il lui insinua qu'il ne devoit pas lui suffire d'aveugler ses ennemis, qui, quoique sans yeux, pouvoient encore lui nuire par la langue.	leur couper encore la langue, qui pouvoit lui nuire davantage.	leur couper la langue, qui pouvoit lui nuire davantage.
ABAILARD.... Celle-ci ne tarda pas à informer son amant qu'elle se sentoit enceinte, et à le presser de l'enlever. Ils se retirèrent en Bretagne chez une sœur d'Abailard, où Héloïse accoucha d'un fils, qu'on nomma Astrolabe.	Fulbert voulut les séparer; mais il n'étoit plus temps : Héloïse portoit dans son sein le fruit de ses foiblesses. Abailard l'enleva, et la conduisit en Bretagne, où elle accoucha d'un fils, qu'on nomma Astrolabe.	Il n'étoit plus temps: Héloïse portoit dans son sein le fruit de sa foiblesse. Abailard l'enleva, la conduisit en Bretagne, où elle accoucha d'un fils, que son père nomma Astrolable.
ABLAVIUS......... Ablavius ainsi dépossédé se retira dans une maison de campagne qu'il avoit en Bythinie; mais il n'y demeura pas long-temps en repos; car Constance lui envoya des officiers de l'armée, qui lui rendirent une lettre par laquelle il sembloit l'associer à l'empire; au moins Ablavius se l'étant imaginé, demanda où étoit la pourpre qu'on lui envoyoit. D'autres officiers entrèrent en même-temps, qui le tuèrent.	ABLAVIUS se retira dans une maison de plaisance en Bithynie, où il vivoit en philosophe. Constance redoutant le pouvoir que lui avoit donné son ancien crédit, lui envoya des officiers de l'armée, qui lui rendirent une lettre par laquelle il sembloit l'associer à l'empire, mais comme il demandoit où étoit la pourpre qu'on lui envoyoit, d'autres officiers entrèrent et le tuèrent.	ABLAVIUS se retira dans une maison de plaisance qu'il avoit en Bithynie. Mais quoiqu'il se fût ainsi résigné de lui-même à une sorte d'exil, il ne put jouir du repos qu'il avoit espéré. Constance, qui redoutoit son crédit, lui envoya quelques officiers avec des lettres par lesquelles il sembloit l'associer à l'empire. Mais lorsqu'Ablavius demandoit où étoit la pourpre dont il alloit être revêtu, d'autres officiers survinrent et le tuèrent.
ADAM...... L'infamie dont on accuse la secte des Adamites et	Le nom d'Adamites a été donné à plusieurs hérétiques, qui,	ADAM a donné lieu à une secte d'hérétiques, nommés Ada-

Moréri.	*Dictionn. universel.*	*Biographie.*
le nom même d'Adamites fut renouvelé, dans le 12e siècle, par un nommé Tandème, et dans le 15e par un nommé Picard, en Allemagne et en Bohême.	dans leurs assemblées, se mettoient nus, comme Adam et Eve l'étoient dans l'état d'innocence. La raison de cette étrange singularité étoit que depuis la mort de J.-C. les hommes devoient être rétablis dans l'état d'innocence. Ils s'assembloient nus dans le temple, et s'y livroient, dit-on, à la débauche. Cette secte fut renouvelée à Anvers dans le 13e siècle, par un nommé *Taurmède*, qui, *suivi de 3000 soldats*, *enlevoit les filles et les femmes*, et donnoit des noms spirituels à ses infamies. Un *Flamand*, nommé Picard, l'apporta en Bohême dans le 15e siècle. Elle *passa de là en Pologne, où l'on prétend qu'elle subsiste encore*.	mites, qui dans leurs temples, paroissoient tout nus, sous prétexte que la mort de J. C. avoit rétabli les hommes dans l'état d'innocence où Dieu avoit créé Adam et Eve. Cette secte, renouvelée à Anvers dans le 13e siècle, par un nommé *Taurmède, qui suivi de 3000 brigands, enlevoit les filles et les femmes*, fut portée en Bohême, au 15e siècle, par un *flamand*, nommé Picard, et *passa de là en Pologne, où l'on croit qu'elle subsiste encore*.
ANTOINE, prieur de Crato. . . . . . . Enfin, Antoine ayant trouvé moyen de s'embarquer sur un navire flamand, par le moyen d'une pauvre femme, il passa en Hollande, de Hollande en France, et de France en Angleterre, ayant tenté la fortune à diverses reprises, et essayé de recouvrer ses états. Il mourut à Paris, le 25 d'août l'an 1595, âgé de 64 ans, et le 16e de sa retraite, recomman-	Don Antoine échappé aux poursuites, passa sur un navire flamand, erra en Hollande, en France, en Angleterre, et revint à Paris où il mourut le 26 août 1595, âgé de 64 ans. Il céda tous ses droits, réels ou prétendus, à Henri IV. On a imprimé sous son nom une *Paraphrase des Pseaumes de la Pénitence*, traduite par l'abbé de Bellegarde, 1718, in-12. Ce prince eut *un* fils naturel nommé Emma-	Don Antoine, poursuivi par les vainqueurs, passa sur un navire flamand, erra en Hollande, en Angleterre, et revint à Paris, où il mourut le 26 août 1595, à l'âge de soixante-quatre ans, après avoir cédé tous ses droits à Henri IV. Il eut *un* fils naturel, nommé Emmanuel, d'abord novice chez les capucins, attaché ensuite à Maurice d'Orange, dont il épousa la sœur, et qui

Moréri.	*Dictionn. universel.*	*Biographie.*
dant ses enfans à Henri le Grand, auquel il transporta tous les droits qu'il avoit sur la couronne de Portugal. *Il* ne laissa que deux fils, qui furent Emmanuel et Christophe. Ce dernier fit les voyages d'Afrique et d'Italie, puis se retira en France l'an 1601, et mourut à Paris, au couvent des Cordeliers en 1638. Emmanuel son aîné ayant cherché un asyle aux Pays-Bas, épousa l'an 1597, Emilie de Nassau, fille de Guillaume Ier, etc.	nuel, d'abord novice chez les capucins, attaché ensuite au prince Maurice d'Orange, dont il épousa la sœur. Il mourut à Bruxelles en 1638, à 70 ans. Son petit-fils, Emmanuel Eugène, mourut sans postérité en 1687.	mourut à Bruxelles en 1638, à soixante-dix ans. Son petit-fils, Emmanuel-Eugène, mourut sans postérité, en 1687. On a imprimé sous le nom de don Antoine, prieur de Crato, une *Paraphrase des psaumes de la pénitence, traduite par l'abbé de Bellegarde*, 1718, in-16.
ATHANAGILDE, roi des Visigoths en Espagne, se souleva contre Agila qu'il fit mourir, et se mit sur le trône l'an 554. Il eut deux filles, Galesuinthe et Brunehaut. La première épousa Chilpéric roi de Soissons; et l'autre Sigebert, roi d'Austrasie. Son règne fut de 14 ans, et il mourut l'an 567.	Le roi Visigoth, *pour se soutenir par des alliances*, maria Galsuinde, sa fille aînée, avec Chilpéric roi de Soissons, et Brunehaut, la cadette, avec Sigebert, roi d'Austrasie. Il mourut à Tolède en 567, après 13 ans de règne, *regretté de ses sujets*.	Il se *soutint* par une sage administration et *par des alliances*, en mariant *Galsuinde*, l'aînée de ses filles, à Chilpéric, roi de Soissons, et Brunehaut, la cadette, à Sigebert, roi d'Austrasie; il mourut à *Tolède*, en 567, après 13 ans de règne, *regretté de ses sujets*.
Histoire de la congrégation de St.-Maur. ALEXANDRE (Nicolas)........ I. La médecine et la chirurgie des pauvres, qui contiennent les remèdes choisis, faciles à préparer, et sans dépense, pour la plupart des maladies internes et externes qui	..... est connu par deux ouvrages utiles, I. *La Médecine et la Chirurgie des pauvres*, Paris, in-12, 1738. Ce livre renferme des remèdes choisis, *peu couteux*, et faciles à préparer pour les maladies internes et ex-	.... est connu par deux ouvrages : I. *La Médecine et la Chirurgie des Pauvres*, Paris, in-12, 1758. II. *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, in-8°. Le premier renferme des remèdes choisis, *peu couteux*

Moréri.	*Dictionn. universel.*	*Biographie.*
attaquent le corps humain. A Paris, chez Laurent le Conte, 1714, in-12., etc., etc. . . . II. Dictionnaire Botanique et Pharmaceutique contenant les principales propriétés des minéraux, des végétaux et des animaux d'usage, etc.	ternes. II. *Dictionnaire Botanique et Pharmaceutique*, in-8°., ouvrage plusieurs fois réimprimé, dans lequel on trouve les principales propriétés des minéraux, des végétaux et des animaux qui sont en usage dans la médecine.	et faciles à préparer pour les maladies internes et externes. Le deuxième expose les principales propriétés des minéraux, des végétaux et des animaux employés dans la médecine.

MM. Michaud ont cru trouver une réponse plus solide en citant avec emphase une foule d'auteurs qui ont traité les mêmes articles, et qui, disent-ils encore, nous ont servi de modèle à tous deux ; cette profusion n'est qu'illusoire ; et pour rendre hommage aux écrivains qui m'ont servi de modèle, j'ai dressé le tableau suivant :

ABEILLE. — On a cité les Anecdotes dramatiques de 1775, par Clément et Delaporte. L'article étoit dans l'édition du Dictionnaire de Chaudon, de 1772.

ABELLY. — M. Beuchot qui est l'auteur de cet article, a prétendu qu'il l'avoit fait avant nous ; il étoit cependant dans la première édition de Chaudon, en 1766.

ÆLIANUS-MECCIUS.— On a cité Eloy et Moréri. Celui-ci ne justifie pas ; l'autre ne date que de 1778. Chaudon avoit fait l'article en 1772.

AGUIRRE.—On a cité le Dictionnaire ecclésiastique qui date de 1767. L'article nous appartient depuis 1766.

ALBIZI. — Copié servilement. On a l'impudence de citer Tiraboschi, dont la première édition est de 1771. L'article étoit dans la première édition de Chaudon, en 1766. D'ailleurs il est faux que Tiraboschi ait dit un mot de tout ce que la Biographie nous a volé. MM. Michaud ont paré également leur justification du nom de Mazzuchelli. Je défie qu'on en rapporte une ligne. Aussi on n'a eu garde de le représenter.

AMY. — On a cité le Dictionnaire de Provence, qui date de 1785. L'article nous appartient depuis 1766.

ALÈS ou HALÈS. — On ose citer l'anglais Watkins. L'article nous appartient depuis 1779 ; et d'ailleurs on en a imposé au tribunal en disant que le passage copié étoit dans Watkins. Il n'y est pas.

ANCWITZ. — MM. Michaud ont ramené sur la scène la Biographie moderne de 1806. Chaudon avoit dit mot pour mot la même chose en 1804.

ANDROMAQUE. — Outre que la citation d'Eloy est fausse, l'article nous appartient depuis 1766.

AQUAVIVA. — On a cité M. Peignot, qui date du 19e siècle. L'article nous appartient depuis 1779.

AQUIN. — On a cité le Dictionnaire de Provence, qui date de 1785. L'article nous appartient depuis 1766.

ARNAULD (Antoine). — On a cité, 1° Désessart, qui date environ de 1800 ; 2° le Dictionnaire des Auteurs ecclésiastiques, qui date de 1767 ; 3° celui des Portraits historiques, qui date de 1768, etc., etc.; mais tout cela étoit dans l'édition de 1766. Mais cela nous appartient depuis 46 ans. J'observerai en passant, que quand même les frères Michaud auroient justifié par lambeaux la contrefaçon de cet article, je leur aurois encore demandé pourquoi dans les deux ouvrages, les longs passages identiques offrent le même ordre, le même enchaînement, enfin le même rang numérique de correspondance?

ARTAUD. — On a cité le Dictionnaire de Provence, qui date de 1785. Nous avions dit la même chose en 1766.

ARVIEUX. — Même réponse.

Enfin, MM. Michaud ont déclaré que plusieurs articles qui sont conformes dans nos deux ouvrages ont été traduits de Plutarque, de la *Bibliotheca græca*, de l'anglais Watkins, du Dictionnaire italien de Bassano, des manuscrits arabes et arméniens; mais à qui veulent-ils faire croire que deux articles traduits séparément d'un auteur quelconque, même le plus facile, par deux savans, puissent présenter les mêmes tournures, les mêmes expressions? Une semblable opinion seroit un paradoxe absurde; je puis même soutenir que le même savant traduisant une seconde fois le même article après huit jours d'intervalle, ne fera jamais deux versions parfaitement semblables. S'il étoit nécessaire d'entrer dans quelques détails sur ce dernier moyen de justification présenté par MM. Michaud, je pourrois dire que le Dictionnaire italien de Bassano n'a fait que traduire Chaudon; que les passages copiés dans mes articles Alès, Arkwright, Asgill, ne sont pas plus dans Watkins que celui d'Albizzi n'est dans Tiraboschi, comme on a eu l'impudence de le déclarer; mais le système de défense employé à cet égard par MM. Michaud est si foible, qu'il tombe de lui-même, sans qu'il soit besoin de le combattre.

Autres observations.

Les plaidoyers qui ont été prononcés dans cette affaire, ont occupé si long-temps le Tribunal de première instance, qu'il ne me reste que quelques observations à soumettre à la Cour d'appel sur la moralité de ma cause et sur l'intention bien formelle de me nuire que les frères Michaud ont manifestée.

1° J'ai tenté depuis deux ans tous les moyens de leur éviter un procès en contrefaçon.

2° Les frères Michaud ont annoncé pendant dix-huit mois que leur premier volume étoit sous presse, afin d'arrêter les souscriptions qu'on s'empressoit de faire à mon Dictionnaire;

3° Ils ont abandonné le titre de *Dictionnaire universel*, qu'ils avaient d'abord usurpé; mais ils l'ont conservé dans les catalogues, les prospectus, les circulaires et les journaux.

4° Après avoir pris mon titre et mon plan, ils ont annoncé, à mon exemple, des tables chronologiques et des portraits qu'ils n'avaient pas promis auparavant;

5° Ils ont fait une coalition avec des journalistes pour décréditer mon Dictionnaire; et ils ont trouvé des écrivains assez lâches pour se prêter à un pareil manége.

6° A défaut de raisons, les frères Michaud m'ont prodigué des injures, même devant le Tribunal : je crois devoir demander pour eux excuse aux magistrats, des écarts scandaleux auxquels ils se sont livrés, particulièrement dans la dernière audience : ils ont eu assez peu de pudeur pour plaisanter sur les malheurs d'un père de famille, desquels ils sont les premiers auteurs.

Les premières autorités ont été indignées de leur acharnement à me signaler comme un proscrit; ils ont osé imprimer que *le public est bien fatigué du nom de cet homme depuis vingt ans.* Je dois cependant à ce nom importun pour certains individus, l'estime de tous les gens de bien, de ceux même qui sont opposés à mes opinions, et une correspondance suivie avec un grand nombre de savans français et étrangers.

Jamais on ne m'a taxé d'aucune lâcheté, d'aucune vengeance; je ne crains pas de dire que j'ai obligé plus de deux mille ingrats.

Je défie les frères Michaud de me reprocher aucun fait, aucune action, aucune calomnie à leur égard.

Je les défie de prouver que mes opinions aient été la cause de la proscription d'un seul individu depuis 1787 jusqu'à ce jour : je conviens que ma conduite politique me rend indigne de la trop fameuse liste des *Caméléons;* mais je reviens à la question.

7° Pour atténuer mes justes réclamations, les frères Michaud ont imprimé, et leur avocat n'a cessé de le répéter, que leurs deux premiers volumes contenaient 4000 articles, tandis qu'ils n'en ont que 1907, et mes deux volumes en renferment plus de 4000. Mais en me réduisant aux termes précis de la vérité, si les frères Michaud ont contrefait 150

articles de mon Dictionnaire dans leurs deux premiers volumes (leur ouvrage devant en avoir au moins 40, d'après ce qu'ils ont dit dans leur Mémoire), ils pourront donc, d'après ce premier aperçu, me prendre impunément 3000 articles, ce qu'ils ont continué dans les tomes 3 et 4, où j'en trouve déjà plus de 200? Et si j'eusse été plus sévère pour les tomes 1 et 2, je pourrais les défier de justifier d'autres sources que mon Dictionnaire pour la moitié de leurs deux premiers; ce que je prouverai puisque je suis réduit à soutenir un nouveau procès.

Je le demande avec raison. quel sera le spéculateur assez téméraire pour hasarder 400,000 francs dans une entreprise exposée à être ruinée avant d'être conduite à sa fin, si l'autorité sur la foi de laquelle il s'y livre, n'arrête pas, au moins momentanément, une concurrence défendue par la loi, et sous le régime précédent, et sous le régime actuel. Si celui qui, fondé sur cette protection, a publié un ouvrage, et qui par transmission successive est autorisé des droits d'un auteur vivant, se trouve, après une possession de 46 ans, exposé à perdre ces mêmes droits, qui osera se charger d'une entreprise appuyée sur des titres de possession moins respectables?

Si les principes posés par les frères Michaud étoient suivis, on pourroit en conclure que l'Almanach impérial étant composé de noms, d'adresses, de divisions de bureaux et de travail, dont la connaissance appartient à tout le monde, on ne pourroit en prohiber la réimpression à personne.

Oseroient-ils néanmoins entrer en concurrence avec le titulaire d'un ouvrage appartenant au gouvernement, déposséder celui qu'il a honoré de son choix? Demandez au législateur suprême s'il exige que le choix et l'adoption du moindre de ses sujets soient moins respectés? Demandez-lui si les transactions d'après lesquelles son sujet aura aliéné à l'abri des lois, des droits qui lui appartiennent, peuvent devenir nulles.

Les frères Michaud, pour intéresser en leur faveur, allèguent qu'ils ont déjà avancé cent mille francs pour leur entreprise: ce qui est impossible pour deux volumes, car je pourrais donc dire que j'ai avancé huit cent cinquante mille francs pour les dix-sept premiers volumes; mais quand il serait vrai que les frères Michaud eussent avancé cent mille francs, en seraient-ils moins coupables? N'ont-ils pas été prévenus, dix-huit mois avant de commencer, des dangers qu'ils courroient par la contrefaçon de mon Dictionnaire?

N'ont-ils pas trompé le Directeur-général, M. Portalis, en lui persuadant que leur ouvrage n'aurait rien de ressemblant avec le mien; qu'il seroit absolument neuf, qu'enfin ce seroit une Biographie et non un Dictionnaire historique? A cette époque j'avais déjà publié les six premiers volumes de mon Dictionnaire.

Ce magistrat, instruit de mes engagemens avec mes cessionnaires, les prit en considération. Il employa toute son autorité paternelle pour déterminer les frères Michaud à ne pas commencer leur entreprise. Ils n'ont pas voulu s'en rapporter à l'arbitrage de ce magistrat, qui m'é-

crivit le 22 août 1810 qu'il voyoit avec peine que notre discussion ne pourroit être terminée que *par les voies de droit*. (*Voyez* mon Mémoire, page 3.)

J'ai donc été obligé d'attendre la publication de leurs deux premiers volumes pour m'assurer s'ils faisaient réellement une Biographie, ou une contrefaçon de mon Dictionnaire.

Ce qui prouve encore en ma faveur, c'est que les frères Michaud n'ont fait leur déclaration et le dépôt des tomes premier et second de leur Biographie Universelle, à la Direction générale de la Librairie, que le 27 mars 1811; et j'avais déposé les tomes 10, 11, 12, de mon Dictionnaire le 18 du même mois. Ils ont fait annoncer le 29 mai dans le journal officiel de la librairie, leur Biographie, sous le titre de *Dictionnaire Universel*, ainsi que dans d'autres journaux. Le même titre est consigné dans une circulaire signée Michaud frères, dont j'ai fait le dépôt au greffe de la police correctionnelle. Ainsi l'intention de contrefaire mon Dictionnaire et de me nuire, ne laisse plus aucun doute.

Dois-je être victime de ma confiance dans la protection des Lois? Depuis trente ans j'ai prouvé mon respect pour les propriétés littéraires, et ma répugnance pour toute espèce de procès. Mes écrits ne m'en ont occasionné qu'un seul; en 1789, l'exécuteur des hautes-œuvres rendit plainte contre moi, parce que je l'avois qualifié de *bourreau;* et en 1811, je rends plainte contre les frères *Michaud*, comme contrefacteurs.

Telle est la position pénible où je me trouve.

Après avoir achevé, au commencement de l'année 1809, mon grand ouvrage des *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, 13 volumes in-folio, ornés de 400 gravures; âgé de soixante ans, mais père de sept enfans, j'ai cru pouvoir traiter avec toute sécurité et sous la protection des lois, de la propriété du Dictionnaire de MM. Chaudon et Delandine. Mes engagemens sont : le droit de faire quatre éditions dans l'espace de trente années, en donnant pour chaque édition près de cent quarante mille francs.

Frais de manuscrits de vingt mille articles nouveaux, fournis par plus de deux cents hommes de lettres, dont j'ai soumis antérieurement la liste dans mon Prospectus; corrections et augmentations des anciens articles, acquisition de manuscrits des abbés Brottier et Mercier de Saint-Léger; acquisition de quatorze exemplaires des huit anciennes éditions sur lesquelles des savans ont mis, depuis vingt ans, des notes et additions du plus grand intérêt, *cinquante mille francs*.

Ajoutez à des déboursés aussi considérables, les frais d'impression et de papier qui se montent à plus de trois cent mille francs. Comment rentrer dans ces mêmes déboursés, puisque mon entreprise se trouve paralysée par les frères Michaud? Mais bientôt le public fera justice du charlatanisme de ces éditeurs qui annoncent *un ouvrage entièrement neuf*, et qui, accusés de contrefaçon, se voient forcés pour se justifier, d'avancer qu'ils ont puisé dans des *sources communes*.

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

* SBARAGLIA (Jean-Jérôme), savant médecin, né à Bologne le 28 octobre 1641, après avoir fait ses cours de belles-lettres et de philosophie, s'appliqua à la médecine, et fut reçu docteur le 27 février 1663. Il obtint la même année la chaire de philosophie, puis celle de médecine et d'anatomie. Il remplit pendant 40 ans cette charge avec autant d'honneur que de talens, et fut déclaré professeur émérite. Il mourut le 8 juin 1710. Ses principaux ouvrages sont, I. *Oculorum et mentis vigiliæ*, Bologne, 1714, in-4°; il attaque dans ce traité les écrits de Malpighi. II. *Entelechia, seu anima sensitiva brutorum demonstrata contrà Cartesium*. Il ne faut pas confondre celui-ci avec le P. Jean-Hyacinthe SBARAGLIA, des mineurs conventuels, de qui on a *Disputatio de sacris pravorum ordinationibus*, Florence, 1750.

* SCACCHI (Durand) médecin de Fabriano, vivoit dans le 16e siècle. On a de lui *Subsidium medicinæ*, Urbin, 1596. François SCACCHI, autre médecin de la même ville, a laissé *De salubri potu dissertatio*, Rome, 1622, in-4°.

SCACCIA (Sigismond), jurisconsulte romain, a publié en l'année 1717 un vol. in-fol., intitulé *De cambiis et commercio*. C'est un recueil très-étendu des décisions judiciaires sur le commerce, les lettres-de-change, leur acceptation, les sociétés mercantiles, les faillites, etc.

SCÆVA. *Voy*. CASSIUS, n° XI.

SCÆVOLA. *Voyez* MUTIUS, n° II et III.

* SCAINO (Antoine), de Salo, vivoit dans le 15e siècle. Il a publié les *Ethiques d'Aristote paraphrasés, avec des notes*, Rome, 1574.

† I. SCALA (Barthelemi), né à Florence vers l'an 1424, étoit fils d'un meunier. Côme de Médicis, en considération de son mérite, l'éleva successivement à des

charges considérables, et après l'avoir nommé sénateur et chevalier, il lui donna la place importante de secrétaire de la république, qu'il exerça pendant 20 ans. Il mourut en 1497. Sa vie fut entachée par sa haineuse jalousie contre Ange Politien. On a de lui, I. Des *Lettres* en latin, intéressantes pour l'histoire de son temps. II. *Apologi centum.* III. *Florentinæ historiæ ab origine ejusdem urbis*, dans *Thesaurus antiquit.* de Burmann, tom. 8, et Rome, 1677, in-4°. IV. *Vita Vitaliani Borromæi*, dans le même *Thesaurus.*

* II. SCALA (Alessandra), fille du précédent, doit être mise au nombre des femmes qui ont honoré leur siècle par leurs talens en littérature. Les langues grecque et latine lui étoient aussi familières que sa langue maternelle, et, dès l'âge de 15 ans, elle excelloit dans l'art des vers. Son esprit et sa beauté attachèrent à son char le poète Marulle, dont elle est morte, veuve depuis dix ans, en 1506. On trouve quelques *poésies grecques* d'Alessandra, dans les œuvres de Politien (édit. de Alde, 1498). Ce savant semble aussi avoir été amoureux d'elle.

* III. SCALA (Dominique la), né à Messine en 1632, et mort en 1697, fut reçu docteur en médecine de très-bonne heure. Il adopta les sentimens de Paracelse, de Démocrite, et se montra bientôt chef d'une nouvelle secte, dont les partisans furent appelés *Scalistes.* Malgré certaines opinions singulières qu'il s'étoit formées, il acquit une grande réputation, car l'université de Padoue lui offrit une chaire de médecine, qu'il ne voulut pas accepter, non plus que la place de premier médecin du pape Innocent XII. Il proscrivoit entièrement les vésicatoires et la saignée, contre laquelle il a écrit un ouvrage intitulé *Phlebotomia damnata, sive Asclepiadis, Aristogenis, etc., doctrina contrà missionem sanguinis*, Patavii, 1696, in-4°.

IV. SCALA. *Voyez* DUBRAW.

* SCALABONI (Laurent), théologien, prédicateur augustin, né à Ravenne de parens honnêtes en 1564, et mort dans sa ville natale le 13 juin 1649, a écrit plusieurs *ouvrages ascétiques* en latin et en italien, dont le catalogue se trouve dans les Mémoires des écrivains de Ravenne, par le P. Ginanni.

* SCALAMONTI (François), d'Ancône, contemporain et ami du célèbre Cyriaque, a écrit une partie de la *Vie* de cet antiquaire, car elle ne va que jusqu'en 1435, et Cyriaque mourut en 1450. La préface est adressée à Laurent Querini.

† SCALCKEN (Godefroi), peintre, né en 1643, à Dordrecht, ville de Hollande, mort à La Haye en 1706, excelloit à faire des *portraits* en petit, et des *sujets* de caprice. Ses tableaux sont ordinairement éclairés par la lumière d'un flambeau ou d'une lampe. Les reflets de lumière qu'il a savamment distribués, un clair-obscur dont personne n'a mieux possédé l'intelligence, des teintes parfaitement fondues, des expressions rendues avec beaucoup d'art, donnent un grand prix à ses ouvrages. Ce maître se fit désirer en Angleterre, où il eut l'honneur de peindre Guillaume III. Scalcken étoit de ces hommes bizarres, qui se laissent aller à tous leurs caprices. On rapporte que,

faisant le portrait du roi, il eut la témérité de lui faire tenir la lumière. Le prince eut la complaisance de s'y prêter.

* SCALETTA (Charles César), noble de Faenza, en Romagne, célèbre géomètre et mathématicien, florissoit vers 1730. On a de lui, I. *Epitome gnomonica*, etc. Bologne, 1700, in-4°. II. *Traité de géométrie*, Faenza, 1733, in-4°. III. *Fontaine publique de Faenza*, Faenza, 1719.

† I. SCALIGER (Jules-César), né en 1484 au château de Ripa, dans le territoire de Vérone, de Benoît Scaliger, qui avoit servi dans les troupes de Mathias, roi de Hongrie, se disoit descendu des princes de l'Escale, souverains de Vérone. Mais cette prétention semble être contredite par les lettres de naturalité que lui accorda François Ier en 1528. On n'auroit pas manqué d'y faire mention, dit Nicéron, d'une semblable origine, si elle avoit eu quelque fondement; et il ne se seroit pas borné à prendre le titre de docteur en médecine. Augustin Niphus, et après lui Scioppius, lui firent une généalogie un peu différente de celle que Scaliger fabriqua en France. Ils prétendoient l'un et l'autre qu'il étoit fils d'un maître d'école appelé Benoît Burden. Ce maître d'école, étant allé demeurer à Venise, y changea le nom de Burden en celui de Scaliger, parce qu'il avoit une échelle pour enseigne, ou parce qu'il habitoit la rue de l'échelle. De Thou rejète cette anecdote. Quoi qu'il en soit, Scaliger fut d'abord page de l'empereur Maximilien, puis il porta les armes avec honneur, et s'acquit ensuite une grande réputation dans les belles-lettres et dans les sciences. Sa médiocre fortune l'ayant obligé de quitter l'Italie, il passa en France avec La Rovère, évêque d'Agen. Il pratiqua long-temps la médecine avec succès dans la Guienne, et mourut à Agen le 21 octobre 1558. Joseph Scaliger, son fils, le représente comme le plus habile médecin de l'Europe. « On remarquoit en lui, dit Nicéron, une admirable sagacité à connoître les mœurs des hommes par les traits de leur visage, et son fils assure qu'il ne se trompoit jamais dans les jugemens qu'il en portoit. Il étoit si ennemi du mensonge, qu'il n'avoit ni estime, ni amitié pour ceux qu'il savoit sujets à ce vice. Jamais on ne poussa plus loin la charité; sa maison étoit comme un hôpital, où il recevoit toutes sortes de nécessiteux, fournissant des habits et des alimens à ceux qui se portoient bien et des remèdes aux malades. Ces bonnes qualités, que son fils lui attribue, ont été gâtées par une vanité insupportable, et par une humeur critique et médisante. Un de ses amis lui ayant demandé comment il vouloit être peint dans un ouvrage qu'il préparoit, Scaliger lui répondit: « Tâchez de rassembler les figures de Massinisse, de Xénophon et de Platon, et vous ferez un portrait qui me représentera imparfaitement, mais qui approchera de moi. » Cette réponse est dans le recueil de ses lettres; et son excessif amour-propre n'a pas rougi de la transmettre à la postérité. On a de lui, I. Un *Traité de l'art poétique*, 1561, in-folio. On y trouve de la méthode, de l'ordre, beaucoup d'érudition; le style en est noble et concis. Mais l'ouvrage pèche par les fondemens, car il porte sur un goût faux,

et sur des minuties qui regardent plus le grammairien que le poëte. On n'y voit nul précepte pour la grande poésie, nul chemin ouvert aux poëtes, nul secours pour un génie qui cherche à s'instruire; rien qui lui élève l'esprit, et qui le dispose à l'enthousiasme; rien qui lui montre en quoi consistent les richesses de la poésie; en un mot, rien qui découvre ce qui mène à la perfection et ce qui en éloigne. C'est le jugement que Dacier en porte. « Le P. Possevin, dit Nicéron, accuse outre cela Scaliger de n'avoir pas bien exécuté le dessein de son premier livre, dont le titre semble promettre l'histoire de la Poétique. Pour ce qui est du 5e livre qu'il appelle *Critique*, et du 6e, à qui il donne le nom d'*Hipercritique*, tout le monde convient qu'il y a montré son mauvais goût par les faux jugemens qu'il y a portés des poëtes grecs et latins, et qu'il y est tombé dans des ignorances si grossières, qu'elles lui ont attiré la risée de tous les gens de lettres, et de son fils même. » Ajoutons que les ouvrages qu'on a donnés dans le 17e et dans le 18e siècle sur la Poétique rendent celle de Scaliger presque inutile. II. Un livre *de Causis linguæ latinæ*, 1540, in-4°. C'est le meilleur *Traité* élémentaire qui eût paru jusqu'alors sur la langue latine. On ne peut reprocher à Scaliger que d'y avoir attaqué indécemment Erasme, qui, dans un dialogue ingénieux, intitulé *Ciceronianus*, avoit tourné en ridicule les écrivains qui prétendoient écrire aussi bien en latin que Cicéron, parce qu'ils en copioient scrupuleusement les expressions. III. Des *Exercitations* contre Cardan, 1557, in-4°. IV. Des *Commentaires* sur l'histoire des animaux, d'Aristote, avec une *traduction* latine, 1619, in-fol. Scaliger dans sa version, afin de s'attacher mieux au sens de son auteur, n'a pas voulu se rendre esclave de ses expressions. V. *Animadversiones in Theophrasti Historiam plantarum*, Lyon, 1584, in-8°. VI. *In Theophrasti libros*. VII. *De causis plantarum Commentarii*, 1566, in-fol. VIII. *Commentarii in Hippocratis librum de insomniis*, Lyon, 1538, in-8°. IX. Des *Lettres*, Leyde, 1600, in-8°, dont plusieurs, selon Huet, ne sont qu'un pur galimathias. Les meilleures sont celles qu'il écrivoit vite; lorsqu'il méditoit, son style étoit pénible. X. Des *Poésies* latines, in-8°. Ses vers brutes et informes, selon Huet, ont déshonoré le Parnasse; mais il auroit cru faire tort au public en lui dérobant ce qui sortoit de sa plume. XI. D'autres *Ouvrages* en latin. On remarque dans ces différentes productions, de l'esprit, et beaucoup de critique et d'érudition; mais, comme il étoit peu habile dans la poésie grecque, on ne doit faire aucun fond sur les jugemens qu'il porte d'Homère et des autres grecs. Sa vanité et son esprit satirique lui attirèrent un grand nombre d'adversaires, parmi lesquels Gaspar Scioppius et Cardan se signalèrent.

† II. SCALIGER (Joseph Jules), fils du précédent, né à Agen le 4 août 1540, embrassa le calvinisme à l'âge de 22 ans, et vint achever ses études à l'université de Paris, où il apprit le grec sous Turnèbe. Il se rendit aussi très-habile dans la langue hébraïque, dans la chronologie et dans les belles-lettres. Appelé à Leyde, il y fut professeur pendant 16 ans. On rapporte dans le

Menagiana une anecdote qui prouve que Henri IV ne se soucioit pas de le retenir en France. « Joseph Scaliger, dit-on, étant appelé par les Hollandais pour être professeur, alla prendre congé du roi Henri IV, auquel il exposa en peu de mots le sujet de son voyage. Tout le monde s'attendoit à quelque chose d'important de la part du roi; mais on fut bien surpris, lorsqu'après lui avoir dit : « Eh bien, M. l'Escale, les Hollandais vous veulent avoir, et vous font une grosse pension? j'en suis bien aise, » ce prince changea tout-à-coup de discours. » Scaliger mourut à Leyde, le 21 janvier 1609, sans avoir été marié. C'étoit un homme fort sobre, qui avoit tant d'amour pour l'étude, qu'on le vit souvent passer des jours entiers dans son cabinet sans manger. Quoiqu'il déclare lui-même, dans ses lettres, que depuis sa jeunesse, la pauvreté avoit été sa compagne fidèle, il étoit très-désintéressé; il ne voulut pas accepter une somme d'argent que Jeannin, ambassadeur de France, le pria instamment de recevoir. On lit aussi dans le *Naudæana*, que M. de Nevers, allant en Hongrie, et passant par la Hollande, le visita et voulut lui faire un présent considérable; mais il le refusa honnêtement. Scaliger étoit d'ailleurs parfaitement semblable à son père. Il avoit la vanité la plus déplacée, et l'humeur la plus caustique. Ses écrits sont un amas de choses utiles, et d'invectives grossières contre tous ceux qui ne le déclaroient point le phénix des auteurs. Ebloui par la sottise de quelques compilateurs, qui l'appeloient abîme d'érudition, océan de science, chef-d'œuvre, miracle, dernier effort de la nature, il s'imaginoit bonnement qu'elle s'étoit épuisée en sa faveur. Juste Lipse écrivoit qu'il aimeroit mieux jouir de l'entretien de Scaliger que de voir toute la pompe triomphale d'un ancien consul romain. Scaliger étoit cependant un tyran dans la littérature. Il se glorifioit de parler treize langues, l'hébreu, le grec, le latin, le français, l'espagnol, l'italien, l'allemand, l'anglais, l'arabe, le syriaque, le chaldaïque, le persan et l'éthiopien, c'est-à-dire, qu'il n'en savoit aucune à fond. La connoissance imparfaite qu'il avoit de toutes étoit un répertoire dans lequel il puisoit des termes insultans et grossiers. Auteurs morts et vivans, tous furent également immolés à sa critique : il leur prodigua, plus ou moins, les épithètes de fou, de sot, d'orgueilleux, de bête, d'opiniâtre, de plagiaire, de misérable esprit, de rustique, de méchant, de pédant, de grosse bête, d'étourdi, de conteur de sornettes, de pauvre homme, de fat, de fripon, de voleur, de pendard. (*V.* Constantin, n° XI.) Il appelle tous les luthériens, barbares, et tous les jésuites, ânes... Origène n'est qu'un rêveur, selon lui; saint Justin, un imbécille; saint Jérôme, un ignorant; Rufin, un vilain maraud; saint Chrysostôme, un orgueilleux vilain; saint Basile, un superbe, et saint Thomas, un pédant. Une si grande licence faisoit dire « qu'assurément le Diable étoit auteur de son érudition. » Son ton d'autorité et ses injures le rendoient redoutable; aussi Casaubon avouoit-il qu'il trembloit lui-même, lorsqu'il songeoit que ce qu'il venoit d'écrire seroit vu par Scaliger. Celui-ci, pour se venger du jésuite Clavius, qu'on lui avoit préféré pour la réformation du

calendrier, publia et chercha à prouver que tout grand mathématicien ne pouvoit avoir qu'un esprit borné, et n'avoit nul droit au génie. Scaliger rencontra un écrivain encore plus emporté que lui. Ayant donné, en 1594, une *Lettre* sur l'ancienneté et sur la splendeur de la race scaligérienne, Scioppius, indigné du ton de hauteur qu'il prenoit, chercha à l'humilier, en publiant les bassesses et les infamies de sa famille. (*Voyez* la suite de cette querelle dans l'article de ce dernier....) Scaliger se mêla de poésie, comme son père; mais il n'y réussit pas mieux que lui. Le plus grand service qu'il ait rendu à la littérature est d'avoir imaginé le premier un fil dans le labyrinthe de la chronologie, et d'avoir trouvé des principes sûrs pour ranger l'histoire dans un ordre exact et méthodique. Ses ouvrages sont, I. Des *Notes* sur les tragédies de Sénèque, sur Varron, sur Ausone, sur Pompeïus Festus, etc., etc. Il y a souvent trop de finesse dans ces commentaires; et en voulant donner du génie à ses auteurs, il laisse échapper leur véritable esprit. II. Des *Poésies*, 1607, in-12. III. Un Traité *de emendatione Temporum*, très-savant, quoiqu'il y ait des inexactitudes. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Genève, 1609, in-fol. IV. La *Chronique d'Eusèbe*, avec des notes, Amsterdam, 1658, 2 vol. in-folio. Scaliger a mis à la suite d'Eusèbe Ἱστορικῶν Συναγωγὴ; et les savans ont été dans le doute sur la source de cette production. Meursius la cite toujours comme l'ouvrage *incerti scriptoris antiqui*, ou d'un anonyme. Ménage l'allègue sous cette dernière dénomination dans ses notes sur Diogène-Laërce, 1, 42; mais il semble avoir été détrompé, *ibid*, 1, 62, où il l'appelle *Descriptio Olympiadum à Scaligero collecta*, add. 1, 74. Le même doute éclate dans les *Exercitationes* de Paulmier-de-Grentemesnil, p. 405, et chez Perizonius, *ad Ælian. V. H.* III., 21. Mais il est incontestable que Scaliger lui-même compila et rédigea ce précieux recueil historique; et il est d'autant plus étonnant qu'il ait pu y avoir du doute à ce sujet, que Scaliger lui-même, dans l'édition d'Eusèbe, procurée par Al. Morus (1658), s'exprime ainsi à la page 431: *Adjecimus postremò* Συναγωγὴν ἱστορικὴν, *à nobis, partìm ex editis, partìm ex nondum editis scriptoribus collectam, quæ non solum ad Eusebiana, sed etiam ad memoriam veteris historiæ illustrandam magno præsidio erit; si quis neque negligenter eam legere*, *neque nostros labores malignè interpretari velit*. V. *Canones Isagogici*. VI. *De tribus sectis Judæorum*, Delft, 1703, 2 vol. in-4°, édition augmentée par Trigland. VII. Divers autres *Ouvrages*, dans lesquels on voit qu'il avoit beaucoup plus d'étude, de critique et d'érudition, que Jules-César Scaliger son père, mais moins d'esprit. Les Recueils, intitulés *Scaligeriana* (imprimés avec d'autres *ana*, 1740, en 2 vol. in-12) ont été recueillis des conversations de Joseph Scaliger.

III. SCALIGER (Camille), poète burlesque italien du 16e siècle, assez peu connu, est auteur, I. De *il Furto amoroso, comedia onesta*, Venise, 1613, in-12. II. De *Bertholdo con Bertoldino, Poëma*, Bologne, 1636, in-4°, avec figures.

IV. SCALIGER DE LIKA

(Paul), comte des Huns, marquis de Vérone, Croate de nation, descendoit, si on l'en croit, des princes de l'Escale. Elevé à la dignité du sacerdoce, il fut pendant quelque temps aumônier de l'empereur Ferdinand ; il alla ensuite faire profession du calvinisme en Prusse, obtint par des voies iniques un canonicat dans l'église de Munster, s'y montra catholique, et réfuta lui-même ce qu'il avoit écrit contre le pape. S'étant insinué dans les bonnes graces d'Albert, duc de Prusse, et emparé de toute sa confiance, il l'engagea à casser son conseil pour en former un nouveau ; mais Albert, duc de Mecklembourg, beau-frère du prince de Prusse, fit bientôt changer la face des affaires. Quatre des nouveaux conseillers furent mis à mort le 28 octobre 1566, et Scaliger ne trouva son salut que dans la fuite. Il vécut depuis dans l'obscurité, de manière qu'on ne sait rien de plus de sa vie. On a de lui, I. Plusieurs *Opuscules* contre la religion romaine, pleins de fiel, Bâle, 1559, in-4°. II. *Judicium de præcipuis sectis nostræ ætatis*, Cologne. III. *Miscellaneorum tomi duo, sive catholici Epistemonis, contrà depravatam Encyclopediam*, Cologne, 1572, in-4°. C'est la réfutation d'un ouvrage qu'il avoit fait, étant protestant, intitulé *Encyclopediæ, seu orbis disciplinarum tam sacrarum quàm profanarum, Epistemon*. IV. *Satyræ philosoph. et genealogiæ præcipuorum regum et principum Europæ*, Konigsberg, 1563, in-8°. *Voy*. le *Theatrum vitæ humanæ* de Boissard.

* V. SCALIGER (Pacifique), capucin, connu pour avoir apporté de l'Orient, dans le dix-septième siècle, le fameux diplôme testamentaire de Mahomet, par lequel celui-ci accordoit aux chrétiens établis dans ses états, la liberté de conscience et l'entière jouissance de leurs possessions et de leurs avantages temporels. Ce diplôme fut d'abord publié en arabe et en latin, en 1630, à Paris, par Gabriel Sionita ; ensuite, en latin par Habneius en 1638, et par Hinckelman en 1690. On a élevé des doutes sur son authenticité.

* I. SCAMACCA (Joseph) né à Lentini en Sicile, entra encore jeune chez les jésuites ; il exerça pendant 45 ans la pénible fonction de prédicateur, et mourut le 8 janvier 1627. On a de lui près de cent *Traités* en prose et en vers sur des matières spirituelles.

* II. SCAMACCA (Hortensius), jésuite de Lentini en Sicile, de la famille du précédent, mort à Palerme en 1648. Aucun écrivain n'a composé de *tragédies* avec autant de fécondité que ce religieux. On en a de lui plus de cinquante, tant sacrées que profanes.

SCAMOZZI (Vincent), un des plus excellens architectes de son temps, né à Vicence en 1552, mort à Venise en 1616, voyagea beaucoup en Italie, en France, en Allemagne, en Hongrie, etc., pour perfectionner ses talens et ses connoissances. Il travailla à Vicence, sa patrie, à Padoue, à Gênes, à Florence, et fit quantité de *dessins* pour différens pays. Ses principaux *ouvrages* se voient à Venise où il s'étoit fixé, et dans les environs de cette ville où il bâtit plusieurs maisons de campagne. C'est sur ses dessins que fut construite l'importante cita-

delle de Palma dans le Frioul vénitien. Tant d'occupations ne lui permirent pas de mettre la dernière main à un grand ouvrage qu'il avoit entrepris sous le titre d'*Idea della Architettura universale*, qui devoit contenir 10 livres, mais dont il n'en a publié que 6, à Venise en 1615, en 2 vol. in-fol. Le 6e qui traite des différens ordres d'architecture, et qui est un chef-d'œuvre, a été traduit par d'Aviler.

* I. SCANAROLA (Antoine), médecin de Modène, disciple du célèbre Nicolas Leonicène, mort le 9 janvier 1517, a défendu l'opinion de son maître sur l'Epidémie vénérienne, et fait imprimer : *Disputatio de morbo gallico*, Bologne, 1498, in-4°.

* II. SCANAROLA (Jean-Baptiste), savant jurisconsulte, et prélat de Modène, naquit en 1579. Etant passé à Rome, il commença son noviciat chez les jésuites en 1598, mais il ne l'acheva pas, et vint à Macerata étudier la jurisprudence. De retour à Rome, il y obtint le droit de bourgeoisie, fut nommé en 1630 archevêque de Sidon et de Tyr, puis vicaire du cardinal Barberini à la basilique du Vatican, et mourut le 10 septembre 1665. On a de lui : *De Visitatione carceratorum*, Rome, 1635, in-fol., et ailleurs.

SCANDERBERG, *ou* plutôt SCANDERBEG, c'est-à-dire, *Alexandre seigneur*, (surnom de *George* CASTRIOT, roi d'Albanie), naquit en 1404, et fut donné en otage par son père au sultan Amurat II, avec ses trois frères, Repose, Stanise et Constantin. Ces trois princes périrent d'un poison lent que le sultan leur fit donner. George dut la vie à sa jeunesse, à son esprit et à sa bonne mine. Amurat le fit circoncire, l'éleva avec soin, et lui donna ensuite le commandement de quelques troupes, avec le titre de sangiac. Scanderberg devint en peu de temps le premier des héros turcs. Son père étant mort en 1432, il forma le dessein de rentrer dans l'héritage de ses ancêtres, et de secouer le joug musulman. L'empereur, ayant envoyé une puissante armée en Hongrie, voulut que Scanderberg y jouât un rôle. Dès qu'il y fut arrivé, il se lia secrètement avec Huniade Corvin, un des plus redoutables ennemis de l'empire ottoman. Il assura ce général qu'à la première bataille il chargeroit les Turcs, et se tourneroit du côté des Albanais, et tint sa promesse. Les Turcs furent obligés de plier, et il en demeura trente mille sur le champ de bataille. Scanderberg, profitant du désordre où étoient les ennemis, se saisit du secrétaire d'Amurat, le met aux fers, et le force d'écrire et de sceller un ordre au gouverneur de Croie, capitale d'Albanie, de remettre la ville et la citadelle au nom de l'empereur. Scanderberg fait massacrer le secrétaire, et tous ceux qui avoient été présens à l'expédition de ces fausses lettres, afin qu'Amurat n'en pût avoir aucune connoissance. Il se transporte aussitôt à Croie, et après s'être emparé de la place, se fait reconnoître à ses peuples qui le proclament leur souverain. Il remonta ainsi sur le trône de ses pères en 1443, et s'y soutint par ses armes. Son parti lui gagna toute l'Albanie. En vain Amurat arma, mit deux fois le siége devant Croie, il fut obligé de le lever. Scanderberg sut tirer tant d'avantage de l'assiette d'un terrain âpre et montagneux, qu'avec peu de troupes,

il arrêta toujours de nombreuses armées turques. Mahomet II, fils et successeur d'Amurat, continua la guerre pendant onze ans par ses généraux qui furent souvent battus, sans que leurs pertes fussent compensées par aucun avantage. Enfin, ce sultan rechercha la paix, et l'obtint en 1461. Le héros albanais vint aussitôt en Italie, à la prière du pape Pie II, pour secourir Ferdinaud d'Aragon, assiégé dans Bari. Il fit lever le siége, et contribua beaucoup à la victoire que ce prince remporta sur le comte d'Anjou. L'empereur turc ne tarda pas à recommencer la guerre; mais ses généraux étant toujours repoussés, il voulut tenter la fortune lui-même. Croie fut encore assiégée deux fois en deux campagnes consécutives, et deux fois le siége fut levé. *Enfin* Scanderberg, couvert de gloire, mourut à Lisse, ville des états de Venise, le 17 janvier 1467. Sa mort fut une véritable perte pour la chrétienté, dont il avoit été le rempart. Mahomet, en l'apprenant, dit en sautant de joie: « Qui m'empêchera maintenant de détruire les chrétiens? Ils ont perdu leur épée et leur bouclier. » Les Albanais, trop foibles après la perte de leur chef, subirent de nouveau le joug de la domination turque; et cette même ville de Croie, qui avoit soutenu tant de siéges, se rendit presque sans résistance. Scanderberg peut être mis au premier rang des guerriers les plus heureux, puisque s'étant trouvé à 22 batailles, et ayant tué (dit-on) près de 2000 Turcs de sa propre main, il ne reçut jamais qu'une légère blessure. Ses mœurs étoient pures, et il exhortoit souvent ses soldats à la chasteté, disant qu'il n'y avoit rien de si nuisible à leur profession que les plaisirs de l'amour. Sa force étoit si extraordinaire, que Mahomet étonné des coups prodigieux qu'il portoit, lui fit demander son cimeterre, s'imaginant qu'il avoit quelque chose de surnaturel; mais il le renvoya bientôt, comme une arme inutile dans les mains de ses généraux. Alors Scanderberg lui fit dire, qu'en lui envoyant le cimeterre il avoit gardé le bras qui savoit s'en servir. Le père du Poncet, jésuite, publia en 1709, in-12, une Vie curieuse et intéressante de ce grand homme.

* SCANDIENESE (Tite-Jean), né à Scandiano dans le Modénois en 1518, étudia à Modène, et professa les humanités dans cette ville, à Reggio et à Carpi. En 1558 il obtint une chaire de belles-lettres à Azolo, où il mourut le 26 juillet 1582. Scandienese entretint une correspondance littéraire avec les premiers savans de son siècle. On a de lui, I. *Le Phénix*, petit poème en tiercets, Venise, 1555 et 1557, avec des additions. II. *Quatre Livres sur la Chasse*, Venise, 1556, in-4°. III. *La Dialectique*, Venise, 1565, in-4°.

* SCANNELLI (François), né à Forli, florissoit dans le 14e siècle. On a de lui le *Microcosme*, ou *Traité de la Peinture*, Césène, 1657, in-4°.

† SCANTILLA (Manlia), femme de Didier-Julien. Ce fut par son conseil que son époux alla offrir ses trésors aux soldats romains, qui avoient mis l'empire à l'encan, après la mort de Pertinax, massacré le 28 mars 193. Julien fut en effet proclamé empereur; mais Scantilla paya cher le titre d'impératrice. Elle passa les soixante-

six jours du regne orageux de son époux dans des alarmes continuelles; et elle le vit au bout de ce temps exécuter par la main du bourreau, comme un vil scélérat. Septime-Sévère la dépouilla du nom d'Auguste, que le sénat lui avoit donné. Toute la grace qu'elle obtint, fut de faire inhumer le corps de son époux, après quoi elle rentra dans la vie privée.

* SCAPINELLI (Louis), surnommé *Il Circo*, né aveugle en 1585, acquit des connoissances si étendues, qu'il se distingua dans la philosophie, dans l'éloquence et la poésie au-dessus de la plupart de ses contemporains. Il professa dans diverses universités d'Italie, et a laissé des ouvrages en plus d'un genre, parmi lesquels se trouvent des *Poésies* latines, qui semblent supérieures à celles qu'il a composées dans sa langue maternelle. On a recueilli à Parme, en 2 volum., les *Opere del dottore L. Scapinelli*, in-8°, de l'impr. roy., 1802, précédées de la Vie de l'auteur, par le savant Pompilio Pozzetti.

* SCAPPI (Antoine), noble Bolonais et savant jurisconsulte du 16e siècle, étudia à Ferrare, et exerça sa profession dans sa patrie. Il passa ensuite à Rome, où il enseigna avec succès. En 1577, Jacques Boncompagni l'envoya prendre possession du marquisat de Vignola, cédé par le duc de Ferrare, et il y demeura quelques années en qualité de gouverneur. De retour à Rome, il fut auditeur de Jérôme Melchior, évêque de Macerata, et occupa plusieurs grandes dignités. Il mourut vers la fin de son siècle. Nous avons de lui, I. *Tractatus juris non scripti*, Venise, 1586, in-folio. II. *De personis et rebus ecclesiasticis*, Venise, 1586. III. *Tractatus de Bireto rubeo dando cardinalibus regularibus*, Rome, 1592-1604, in-4°.

SCAPULA (Jean), après avoir fait ses études à Lausanne, fut employé dans l'imprimerie de Henri Etienne. Pendant que cet habile homme imprimoit son excellent *Trésor de la langue grecque*, son correcteur en faisoit en secret un abrégé. Il prit du Trésor ce qu'il jugea être le plus à la portée des étudians, et en composa un *Dictionnaire grec*, qu'il publia en 1580. Ce lexicon, réimprimé à Leyde par les Elzévirs, 1652, in-folio, empêcha la vente du grand Trésor, et causa la ruine de Henri Etienne. Scapula jouit tranquillement des fruits de son infidélité.

SCAPULAIRE (le). *Voyez* STOCK n° I.

* SCARABICCI (Sébastien), médecin du 17e siècle, né à Padoue, et professeur de la faculté de médecine de cette ville, également recherché pour son talent et son caractère, enseigna cinquante ans, et mourut en 1686. On a de lui, I. *De ortu ignis febriferi historia physica, medica*, Patavii, 1655, in-4°. II. *Historia bovini cerebri in lapidem mutati*, ibid., 1678, in-12. III. *De lapidis concretione in homine*.

* I. SCARAMELLI (Balthasar), qui florissoit vers 1580, est l'auteur de deux *chants* du poëme héroïque de Scanderberg. Cette édition rare fut imprimée à Carmagnola, en 1585, in-8°, avec trois nouvelles en prose, et autres compositions poétiques.

* II. SCARAMELLI (Jean-Baptiste), jésuite romain, célèbre missionnaire, écrivain mystique et ascétique, né en 1688,

exerça trente ans le ministère apostolique avec zèle. Il mourut à Macérata le 11 juin 1752. On a de lui *le Directeur mystique*, Venise, 1754, in-4°, et autres *ouvrages* à peu près semblables, et aussi peu intéressans.

* I. SCARAMOUCHE (Jean-Baptiste), célèbre médecin, né au château de Lapidoux, dans la marche d'Ancône, le 27 mars 1650. Après avoir fait ses études à l'université de Fermo, il apprit la médecine, et l'exerça dans cette même ville. Il parcourut ensuite Citta-Nova, Todi, Assise, Urbin, Macérata, et obtint par-tout le plus grand succès. Sa réputation lui procura une correspondance épistolaire avec Magliabecchi, Malpighi, Ramazzini, et autres savans. Scaramouche étoit membre de l'académie des curieux de la nature, et mourut vers 1710. On a de lui, I. *Observatio de flagri funiculo*, etc., Todi, 1681. II. *Del Scheletro elephantino*, Urbin, 1696. III. *De motu cordis mechanicum theorema*, Seno-Galliæ, 1689, in-4°, avec un recueil qui traite *da motu arteriarum et pulsuum differentiis simplicibus*. IV. *De motu et circuitu sanguinis*, Fermo, 1677. V; *Theoromata familiaria de Physico-medicis lucubrationibus juxta leges mechanicas*; urbini, in-4°. L'auteur renferme en vingt théorêmes tout ce qu'il a recueilli de plus intéressant, soit de son expérience dans la pratique, soit de celle des autres. VI. *Lettera sopra un idrofobo*, Macerata, 1702, in-8°. Il s'agit dans cette lettre d'une rage survenue après de violens accès de colère.

* II. SCARAMOUCHE (Jean-Antoine), peintre de Pérouse, né en 1580. Quoiqu'élève de Christophe Roucalli, dit le Pomirancio, il imita la manière des Carraches. Il a peint dans sa ville natale quelques *tableaux* à la confrérie de Saint-François. On admire la hardiesse de son pinceau, mais son coloris est obscur.

* III. SCARAMOUCHE (Louis PELLEGRIN), fils du précédent, né à Pérouse en 1616, embrassa la profession de son père, dont il fut le disciple. On voit à Milan beaucoup de ses *tableaux*. Il grava à l'eau-forte des dessins de Titien, et de Louis Carrache. On a de lui *l'Excellence des pinceaux italiens*, Pavie, 1674. Il mourut à Milan en 1680.

* SCARAMUCCI. *Voy.* SCARAMOUCHE, n° I.

* SCARANO (Lucius), de Brindes, lecteur de la secrétairerie ducale à Venise, et l'un des fondateurs de la seconde académie vénitienne en 1593, a laissé un *Compendium* de tous les ouvrages de Galien. Nous avons encore de lui *Oratio in solemni academiæ Venetæ celebratione*, in-4°, sans date de lieu ni d'époque.

* SCARBOROUGH (sir Charles), premier médecin de Charles II, Jacques II et Guillaume III, se rendit recommandable par ses talens, ses connoissances et ses succès dans la pratique de son art. Il fut l'un des plus habiles mathématiciens de son temps; et après avoir aidé le docteur Harvey dans la rédaction de son ouvrage, intitulé *De Generatione animalium*, il lui succéda dans sa place de professeur d'anatomie et de chirurgie. On a de lui *Syllabus musculorum*, imprimé avec la Myologie de Mullens, différens *Traités* de mathématiques; un *Abrégé de la grammaire* de

Lilye et une *Elégie sur Cowley*. Doué d'une mémoire prodigieuse, il possédoit par cœur plusieurs auteurs anciens tout entiers. Il mourut en 1693.

* SCARDEON (Bernardin), célèbre historien, né à Padoue en 1478, embrassa dès sa jeunesse l'état ecclésiastique, fut pendant plusieurs années confesseur des moines de Saint-Etienne dans sa ville natale, et chanoine de la cathédrale. Il mourut en 1574. On a de lui, I. *De Urbis Patavinæ antiquitate, et claris civibus*, Bâle, 1560, in-folio. Dans cet ouvrage, qui n'est pas exempt d'erreurs, on trouve des détails curieux et instructifs. II. *De Castitate libri septem*, Venise, 1542, in-4°. III. Le *Vaisseau evangélique*, Venise, 1551, in-4°.

*SCARDOVA (Pierre-Martyr), chanoine de Reggio sa patrie, florissoit dans le 16e siècle : il est plus connu par ses ouvrages que par les circonstances de sa vie. On apprend dans ses écrits qu'il habita Venise et Rome; on ignore l'époque et la durée de ce séjour. Il paroît cependant qu'il mena une vie pauvre, et sujette à des disgraces multipliées. Nous avons de lui *Le* 8 *Trop*; titre fantastique et extravagant. L'ouvrage est également bizarre : après avoir parlé de diverses choses, l'auteur parle de la valeur des huit premiers nombres : un, deux, trois, etc., et passe à la conclusion ; d'où il résulte que ces mots, *le* 8 *Trop*, signifient : *J'aime trop Octavie*, femme qu'il aimoit passionnément, faisant allusion au mot latin *octo*, huit. II. Le *Navire*, comédie maritime, et le *Babillard*, comédie pastorale, Bologne, 1554, in-8°. III. Les *Louanges des Anges*, Reggio, 1574.

I. SCARELLA (Jean-Baptiste), théatin, né à Brescia, mort en février 1779, âgé d'environ 70 ans, fut, en Italie, l'un des propagateurs des principes de Locke, de Newton et de Wolff. Il les a consignés dans sa *Physica generalis*, Brescia, 1754 à 1757, 3 volumes in-4°; et dans ses commentaires *de rebus ad scientiam naturalem pertinentibus*, 1766, 2 vol. in-4°. On a encore de lui, I. Un traité *de Magnete*, 1759, in-4°. II. *Hydrodynamica*, 1769, in-4°. III. Des *Elémens* de *Logique*, d'*Ontologie* et de *Théologie naturelle*, 4 vol. in-4°. Sa modération et sa modestie donnoient du prix à ses lumières.

* II. SCARELLA (D. Charles), illustre citoyen de Brescia, né le 3 octobre 1705 avec un génie actif et pénétrant, et un vif désir de s'instruire, eut pour maîtres les plus habiles professeurs de son temps. Après avoir achevé ses études, il se perfectionna de lui-même dans tous les genres de littérature, en approfondissant les auteurs sacrés et profanes. Il composa plusieurs *ouvrages*; mais peu ont paru sous son nom. Les écrits de l'abbé Sambuca, secrétaire du cardinal Querini, sont en grande partie de Scarella ; et Sambuca n'avoit pas la vanité d'en faire un mystère à ses amis. On trouve de ce poète divers *morceaux* épars dans plusieurs recueils, qui se font admirer par un style élégant et pur. L'étude de la théologie, des Pères de l'Église, tant grecs que latins, des commentaires sur la Bible, et des meilleurs critiques furent les principaux objets de ses soins. Il obtint la cure de Ghedi, dans le

Bressan, et y mourut au bout de deux ans, le 1er novembre 1769.

* SCARFANTONI (Jean-Jacques), né à Pistoie, le 12 septembre 1674, étudia le droit d'abord dans sa ville natale, puis à Pise. Etant allé à Florence pour connoître les premiers jurisconsultes de cette cité, il ne tarda pas à se faire remarquer. On lui proposa divers évêchés, qu'il ne voulut pas accepter. De retour dans sa patrie, il fut nommé chanoine de la cathédrale; mais il quitta bientôt son canonicat pour aller s'instruire plus profondément à Rome dans la science canonique. Il y demeura cinq ans, et revint à Pistoie, où il fut élu chanoine visiteur par l'évêque Cortigiani, et vicaire général de son diocèse par Bassi, son successeur. Il mourut le 27 décembre 1748. Nous avons de lui, I. *Dissertation sur les droits d'initiation des chanoines réguliers*, Lucques, 1716. II. *Animadversiones in lucubrationes canonicales Ceccoperii*, Lucques, 1737, 3 volumes.

* SCARFO (P. D. Jean-Chrysostôme), moine de l'ordre de S. Basile, et théologien, florissoit vers 1730. On a de lui divers ouvrages philosophiques, I. *Le Néosophe*, Venise, 1740, in-4°. II. *Lettres sur les monumens antiques*, Venise, 1739, in-4°, avec figures. Il voulut aussi s'essayer dans la *poésie*; mais sa méthode ne lui fit pas honneur. Les œuvres dramatiques de Martirano de Cosence, publiées à Naples en 1556, étant devenues fort rares, il les fit réimprimer comme lui appartenant, ainsi que diverses poésies dérobées à Flaminius, Navagerus et autres bons poètes, et changea seulement l'ordre des vers. Il eut ensuite la hardiesse d'envoyer en présent, à Jean-Antoine Volpi, ses larcins littéraires; mais son plagiat ne tarda pas à se découvrir.

SCARGA (Pierre), jésuite polonais, né en 1536, mort à Cracovie en 1612, fut recteur du collége de Wilna, et prédicateur aulique de Sigismond III. On a de lui un *Abrégé* peu connu des Annales de Baronius, et un grand nombre d'*ouvrages* théologiques, imprimés en 4 vol. in-fol.

SCARLATTI (Dominique), célèbre musicien italien, et le plus habile joueur de harpe de son temps, eut un rival dans Handel; mais cette rivalité ne produisit entre eux que de l'estime et de l'amitié. Handel ne parloit de Scarlatti qu'avec éloge; et Scarlatti, quand on le louoit sur sa belle exécution, citoit Handel en faisant le signe de la croix: expression bizarre, mais vive, de l'admiration que ce nom lui inspiroit. Cet artiste mourut sur la fin du 18e siècle.

* SCARLATTINI (Jules), jurisconsulte de Reggio, reçu docteur dans sa ville natale le 8 février 1517. L'empereur Charles-Quint le nomma en 1530 chevalier doré. La même année il occupa des emplois publics dans sa patrie, et fut par la suite député vers le duc de Ferrare, pour solliciter une indemnité des pertes occasionnées par les troupes à Reggio en 1535. Il passa ensuite à Bologne, en qualité d'auditeur de la Rote, et y obtint le droit de bourgeoisie. Il professa le droit canon à Padoue pendant une seule année, et revint exercer la profession d'avocat dans sa patrie, où il mourut le 23 juin 1574, fort avancé en âge. On a de lui, I. *Allegationes*, etc., Bologne, 1564, in-4°, II. *Consilia*. Ce der-

nier ouvrage est inséré dans le Recueil des œuvres légales d'auteurs divers, imprimé à Venise en 1566 et 1573.

* I. SCARPA (Christophe), de Parme, célèbre grammairien du 15e siècle, professa les belles-lettres à Venise en 1423. On a de lui, I. *Orthographia* ; ouvrage rare, imprimé in-4° dans le 15e siècle. II. *Oratio ad principem Forcari.*

* II. SCARPA (Antoine), l'un des plus savans anatomistes du 18e siècle, professa l'anatomie et la chirurgie-pratique dans l'université de Pavie. Parmi un grand nombre d'*ouvrages* estimés, on distingue, I. *Anatomicæ observationes de structurâ fenestræ rotundæ auris*, Mutinæ, 1772. II. *De nervorum gangliis et plexubus*. III. *De auditu et olfactu*, Pavie, 1789, in-folio.

* SCARPERIA (Jacques de), savant littérateur, né à Scarpéria en Toscane vers la fin du 14e siècle, apprit la langue latine à Florence, et le grec à Venise et à Constantinople. Il concourut à Rome avec Léonard Arétin, en 1401, pour la place de secrétaire apostolique ; et quoique son rival l'ait emporté sur lui, il n'étoit pas moins capable de la remplir. Il mourut à la fleur de l'âge. Nous avons de lui une *Traduction* latine de la Géographie de Claude Ptolomée, ainsi que des Vies de Marius, Pompée, Brutus et Cicéron, tirées de Plutarque.

* SCARPONIUS (Nicolas), jésuite, naquit le 21 avril 1709 à la Posta, dans le diocèse de Spoleti, avec un génie vif et pénétrant, qui fit pressentir de bonne heure ce qu'il devoit être. Il apprit les humanités à Rieti, et fit sa philosophie à Spoleti, chez les jésuites, dont il embrassa l'ordre le 31 décembre 1729. Après son noviciat il enseigna les belles lettres à Tivoli, Fermo et Rome ; puis la philosophie à Pérouse, où il mit au jour cette fameuse Satire, intitulée le *Fouet*. Il passa de là comme professeur de la même faculté à Sienne, à Macérata et à Rome. Il obtint ensuite la chaire de théologie dans la première de ces villes, et fut définitivement rappelé à Rome, où on le nomma préfet des études du collége grec, puis du collége germanique. Il mourut le 10 janvier 1784. Aux connoissances théologiques, poëtiques, oratoires, politiques et philosophiques, il joignoit une éloquence noble et imposante. Sa conversation étoit toujours assaisonnée d'un sel caustique. Il a beaucoup écrit ; mais ses *ouvrages* sont restés en manuscrits, ou ont paru sans son nom.

† SCARRON (Paul), fils d'un conseiller au parlement, d'une famille ancienne de robe, originaire de Lyon, naquit à Paris à la fin de 1610, ou au commencement de 1611. Son père, marié en secondes noces, le força d'embrasser l'état ecclésiastique : il obéit, et vécut en mondain. Il fit à 24 ans un voyage en Italie, où il se livra à tous les plaisirs. De retour à Paris, il continua la même vie ; mais des maladies longues et douloureuses l'avertirent de l'affoiblissement de sa complexion. Enfin, une partie de plaisir lui ôta subitement, à l'âge de 27 ans, ces « jambes qui avoient bien dansé, » ces « mains qui avoient su peindre et jouer du luth. » Il étoit allé passer, en 1638, le carnaval au Mans, dont il étoit chanoine. Un jour s'étant masqué en sauvage, cette singularité le fit poursuivre par tous les enfans de la ville.

Obligé de se réfugier dans un marais, un froid glaçant pénétra ses veines, une lymphe âcre se jeta sur ses nerfs, et le rendit un raccourci de la misère humaine. Gai en dépit des souffrances, il se fixa à Paris, et par son esprit enjoué attira chez lui les personnes les plus aimables et les plus ingénieuses de la cour et de la ville. La perte de sa santé fut suivie de celle de sa fortune. Son père étant mort, il eut des procès à soutenir contre sa belle-mère. Il plaida burlesquement une cause où il s'agissoit de tout son bien, et la perdit. Mad. de Hautefort, son amie, sensible à ses malheurs, lui obtint une audience de la reine. Le poète lui demanda la permission d'être « son malade en titre d'office. » Cette princesse sourit, et Scarron prit ce souris pour un brevet; depuis il prit le titre de « Scarron, par la grace de Dieu, malade indigne de la reine. » Il tâcha de se rendre utile cette qualité. Il loua Mazarin, qui lui donna une pension de cinq cents écus; mais ce ministre ayant reçu dédaigneusement la dédicace de son *Typhon*, et le poète ayant lancé contre lui la *Mazarinade*, la pension fut supprimée. Il s'attacha alors au prince de Condé dont il célébra les victoires, et au coadjuteur de Paris, auquel il dédia la première partie du *Roman Comique*. Son mariage avec mademoiselle d'Aubigné en 1652 vint augmenter ses plaisirs sans augmenter sa fortune. Lorsqu'il fut question de dresser le contrat de mariage, Scarron dit qu'il reconnoissoit à l'accordée « deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une paire de belles mains et beaucoup d'esprit. » Le notaire demanda quel douaire il assuroit? « L'immortalité, répondit Scarron ; le nom des femmes des rois meurt avec elles ; celui de la femme de Scarron vivra éternellement. » Cette épouse, par sa modestie, réforma les saillies indécentes de son mari, et la bonne compagnie n'en fut que plus empressée à se rassembler chez lui. Scarron changea de ton. Il mit plus de décence dans ses mœurs et dans sa conversation, et peu-à-peu sa société s'habitua à une bienséance qui, sans bannir la gaieté excessive du maître de la maison, en adoucissoit les traits. Cependant Scarron vivoit avec si peu d'économie, qu'il fut bientôt réduit à quelques rentes viagères et à son marquisat de Quinet ; (c'étoit ainsi qu'il appeloit le revenu de ses livres, du nom du libraire qui les imprimoit.) Il demandoit des gratifications à ses supérieurs avec l'effronterie d'un poète burlesque et la bassesse d'un cul-de-jatte. Il parle ainsi au roi dans sa *Dédicace* de don Japhet d'Arménie. « Je tâcherai de persuader Votre Majesté qu'elle ne se feroit pas grand tort si elle me faisoit un peu de bien ; je serois plus gai que je ne suis ; si j'étois plus gai que je ne suis, je ferois des comédies enjouées ; si je faisois des comédies enjouées, Votre Majesté en seroit divertie ; son argent ne seroit pas perdu. Tout cela conclut si nécessairement, qu'il me semble que j'en serois persuadé, si j'étois aussi bien un grand roi, comme je ne suis qu'un pauvre malheureux. » Ses *Comédies* furent pour lui une ressource. Ce n'est pas qu'il fût homme à étudier ni les règles, ni les modèles du poème dramatique ; il n'en avoit ni la patience, ni le loisir. Aristote, Horace, Plaute et Térence lui auroient fait peur ; et peut-être ne savoit-il pas qu'il y eût jamais eu un Aristophane.

Il voyoit devant lui un chemin frayé ; la mode de ce temps étoit de piller les poètes espagnols. Scarron savoit cette langue : il lui étoit plus facile de moissonner dans un champ où il trouvoit déjà tout préparé, que de se rompre la tête à inventer un sujet, et ensuite à secouer un joug dont son esprit, ennemi de toute contrainte, ne pouvoit s'accommoder ; ainsi une pièce de théâtre lui coûtoit peu ; toutes les siennes sont des pièces espagnoles. Chez lui le travail consistoit, non à faire parler plaisamment les personnes comiques, mais à donner des expressions sérieuses à ceux qui devoient parler sérieusement. Le sérieux étoit une langue étrangère pour lui. Le grand succès de son *Jodelet maître* étoit pour lui une merveilleuse amorce. Les comédiens, qui s'en étoient bien trouvés, lui demandèrent avec empressement de nouveaux ouvrages ; ils lui coûtoient peu : il en tiroit de bonnes sommes ; il se divertissoit à les faire. Falloit-il d'autres raisons pour le faire pencher vers ce travail ? Dans l'abondance, Scarron dédioit ses livres à la levrette de sa sœur ; et dans le besoin, à quelque Monseigneur qu'il louoit autant, et qu'il n'estimoit pas davantage. Une charge d'historiographe vint à vaquer ; il la demanda, et ne l'obtint point ; enfin Fouquet lui donna une pension de 1600 livres. Scarron avoit vendu tous ses biens l'un après l'autre. Nublé, avocat, ayant acquis de lui une terre près d'Amboise, pour 18,000 liv., et ayant vérifié qu'elle en valoit au moins 24,000, lui porta 6 mille livres de plus, et le força de les accepter. La reine Christine ayant passé à Paris, voulut voir Scarron. « Je vous permets, lui dit-elle, d'être amoureux de moi ; la reine de France vous a fait son malade, et moi je vous crée mon Roland... » Scarron ne jouit pas long-temps de ce titre : il fut surpris d'un hoquet si violent qu'on craignoit à tout moment qu'il n'expirât. Cet accident diminua : « Si j'en reviens, dit-il, je ferai une belle satire contre le hoquet. » Ses parens, ses domestiques fondoient en larmes au chevet de son lit : « Mes enfans, leur dit-il, je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire » ; et un moment avant que d'expirer, il dit : « Je n'aurois jamais cru qu'il fût si aisé de se moquer de la mort. » Il rendit le dernier soupir le 14 octobre 1660. Il s'étoit fait lui-même cette épitaphe :

> Celui qui cy maintenant dort,
> Fit plus de pitié que d'envie,
> Et souffrit mille fois la mort
> Avant que de perdre la vie.
> Passant, ne fais ici de bruit ;
> Garde bien que tu ne l'éveille :
> Car, voici la première nuit
> Que le pauvre Scarron sommeille.

Ses *ouvrages* ont été recueillis par Bruzen de La Martinière, en 10 vol. in-12, 1737. M. Bastien en a donné une bonne édition en 7 volumes in-8°, dans laquelle les matières sont classées par ordre. On y trouve, I. L'*Enéide travestie* en 8 livres, continuée par Moreau de Brasey. « Votre père, dit Boileau à Racine le fils, avoit la foiblesse de lire quelquefois le *Virgile travesti* de Scarron, et d'en rire, mais il se cachoit bien de moi. » II. *Typhon* ou *la Gigantomachie*. III. Plusieurs comédies, telles que *Jodelet* ou *le Maître Valet* ; *Jodelet souffleté* ; Dom *Japhet d'Arménie* ; l'*Héritier ridicule* ; le *Gardien de soi-même* ; le *Marquis ridicule* ; l'*Ecolier de Salamanque* ; la *Fausse Apparence* ; le *Prince Corsaire*, tragi-comé-

die, et d'autres petites *Pièces* de vers. IV. Son *Roman comique*, ouvrage en prose, et le seul de ses ouvrages qui mérite quelque attention, est écrit avec beaucoup de pureté et de gaîté, et il n'a pas peu contribué à la perfection de la langue française. Il faut remarquer, à la gloire de Scarron, qu'il est antérieur aux *Lettres Provinciales*. Scarron aimoit à lire ses ouvrages à ses amis à mesure qu'il les composoit; il appeloit cela, *essayer ses livres*. Ségrais et un autre de ses amis étant venus un jour le voir: « Prenez un siége, leur dit Scarron, et mettez-vous là, que j'essaye mon *Roman comique*. » En même temps il prit plusieurs cahiers de son ouvrage, et leur lut quelque chose. Lorsqu'il vit que la compagnie rioit: «Bon, dit-il, voilà qui va bien! Mon livre sera bien reçu, puisqu'il fait rire des personnes aussi délicates»; et il ne se trompa point. Son *Roman* eut un succès prodigieux. C'étoit le seul des ouvrages de ce poète bouffon dont Boileau pût soutenir la lecture. V. Des *Nouvelles Espagnoles*, traduites en français. VI. Un volume de *Lettres*. VII. Des *Poésies diverses*, des *Chansons*, des *Epîtres*, des *Stances*, des *Odes*, des *Epigrammes*. Tout respire dans ce recueil l'enjouement et une gaîté vive. Scarron trouve à rire dans les sujets les plus sérieux; mais ses saillies sont plutôt d'un bouffon, d'un Trivelin, que d'un homme délicat et ingénieux. Si l'on excepte quelques-unes de ses *Comédies*, plus burlesques cependant que comiques, quelques morceaux de son *Enéide travestie*, et son *Roman Comique*, tout le reste est à peine digne d'être lu. Voici le portrait que Scarron a fait de lui-même. « Les uns disent que je suis cul-de-jatte; les autres, que je n'ai point de cuisses, et que l'on me met sur une table, dans un étui, où je cause comme une pie borgne; les autres, que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et baisse pour saluer ceux qui me rendent visite. Je pense être obligé, en conscience, de les empêcher de mentir plus long-temps. J'ai trente ans passés, si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite; ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied; ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps décharné. J'ai la vue assez bonne quoique les yeux gros; je les ai bleus: j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise; mes dents, autrefois perles carrées, sont de couleur de bois, et seront bientôt de couleur d'ardoise: j'en ai perdu une et demie du côté droit, et deux un peu égrenées du côté gauche. Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, puis un angle égal, et enfin un angle aigu: mes cuisses et mon corps en font un autre; et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi-bien que les jambes, et les doigts aussi-bien que les bras; enfin, je suis un abrégé de la misère humaine. Voilà à-peu-près comme je suis fait. Puisque je suis en si beau chemin, je vais t'apprendre quelque chose de mon humeur. J'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand et un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet *sot*, et peu après *monsieur*.

Je ne hais personne : Dieu veuille qu'on me traite de même ! Je suis bien aise quand j'ai de l'argent, je serois encore plus aise si j'avois de la santé. Je me réjouis en compagnie, et suis content quand je suis seul : quant à mes maux, on ne peut les supporter plus patiemment ». *V.* BOILEAU, n°. IV, et MAINTENON (Françoise d'Aubigné, marquise de).

SCARSELLI (N.), poète italien, né dans l'état de l'Eglise au 18e siècle, a mis en vers le Télémaque de Fénélon. Il n'a ni l'imagination, ni l'onction de l'archevêque de Cambrai, mais il en a l'harmonie et la facilité.

SCARUFFI (Gaspard), écrivain italien du 16e siècle, peu connu, quoiqu'il ait composé un ouvrage très-rare sur les monnoies, intitulé L'*Alitinonfo, per far ragione e concordanza d'oro e d'argento*, etc. Reggio, 1582, in-fol., 65 feuillets. On doit trouver ensuite 10 feuillets qui ont pour titre : *Breve Instruzione sopra il Discorso di Scaruffi*. Ce livre est recherché par les curieux.

I. SCAURUS (M. Æmilius), consul romain, fut si pauvre, quoique d'une ancienne noblesse, que son père, qui étoit patricien, faisoit le métier de charbonnier. Il hésita long-temps s'il se mettroit sur les rangs pour parvenir aux charges de la république, ou s'il feroit la banque. Mais son goût pour l'éloquence l'ayant emporté, il se fit un nom sur la place publique. Elevé à l'édilité, il s'occupa plus à rendre la justice qu'aux autres fonctions de cette charge. Il fut fait préteur peu après, et enfin consul en l'an 637 de Rome et 115 ans avant Jésus-Christ. Pendant son consulat il porta des lois somptuaires, et régla les suffrages des affranchis dans les assemblées. Sa réputation de sagesse et d'intégrité le fit nommer chef de l'ambassade que les Romains envoyèrent à *Jugurtha*, qui faisoit la guerre à Adherbal, roi de Numidie ; mais il ternit sa gloire en se laissant corrompre comme les autres par l'argent de ce prince. Cependant Cicéron fait son éloge dans le plaidoyer pour Fonteius ; Salluste, au contraire le blâme de son avarice. Etant censeur, il fit bâtir le pont *Milvien*, et paver le chemin qui fut appelé de son nom la *Voie Emilienne*. Il composa aussi l'*Histoire de sa vie*, et quelques autres *ouvrages* qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

II. SCAURUS (M. Æmilius), fils du précédent, et beau-fils de Sylla par Metella sa mère, fit construire, étant édile, le théâtre le plus vaste et le plus magnifique qui ait jamais rassemblé des spectateurs ; il pouvoit contenir 80,000 personnes : on y comptoit 360 colonnes de marbre. Le premier étage étoit tout de marbre ; celui du milieu, de verre, et le plus bas n'étoit que de colonnes qui soutenoient un plancher et un lambris doré. Les colonnes d'en bas avoient toutes 38 pieds de haut, et dans les intervalles il y avoit 3000 statues de bronze. Tout l'appareil de ce théâtre, et tout ce qui servoit aux acteurs, étoit de toile d'or, avec un grand nombre de riches tableaux. Pline dit de l'édilité de Scaurus qu'elle fut la ruine des mœurs, et qu'elle en acheva le renversement. Il pense même qu'elle fit plus de tort à Rome que la sanglante proscription de Sylla, beau-père de Scaurus. Cet édile épousa la fameuse Mucie, répudiée par le grand Pompée. *V.* PAUSIAS. — Il y a eu

un troisième SCAURUS, célèbre par un trait d'histoire. La cavalerie romaine repoussée par les Cimbres près le fleuve Adèse, ayant abandonné le proconsul Quintus-Catulus, et pris la fuite en tremblant vers Rome, Scaurus envoya des gens dire à son fils qui avoit part à ce désordre : « qu'il auroit vu avec plus de satisfaction son corps étendu sur le champ de bataille, que de le voir revenir complice d'une fuite aussi honteuse; qu'ainsi ce fils indigne devoit éviter la présence d'un père irrité, s'il avoit encore quelque reste de honte. » Le jeune homme désespéré se donna la mort.

SCEAVER (Béda), né en Autriche, devint prévôt de l'église de Saint-Pierre de Saltzbourg, et se dévoua par état à l'histoire ecclésiastique. Les écrits les plus importans qu'il ait publiés sont des *Questions critiques et morales sur l'histoire des quatre Evangélistes* par Krœlle; et la *Chronique du monastère de Saltzbourg*, imprimée en 1772, en un volume in-fol. Sceaver est mort dans cette ville en 1787.

SCÉLÈRE. *Voyez* BARDAS.

SCEPTIQUES. *V*. PYRRHON.

* SCEVA (Marcus), centurion de l'armée de César dans les Gaules, donna des preuves d'un courage extraordinaire; resté seul dans le camp, en présence des ennemis, atteint de plusieurs coups de javelot, il brisa son épée, jeta son bouclier et son casque, s'élança dans la mer, et rejoignit les siens à la nage. Suétone rapporte que blessé dangereusement à l'œil et à l'épaule, avec un bouclier criblé de cent vingt coups, il n'abandonna pas le poste qu'on lui avoit confié.

SCEVOLA. *Voyez* MUTIUS.

SCEVOLE. *V*. SAINTE-MARTHE.

† SCHAAF (Charles), né à Nuys, ville de l'électorat de Cologne, le 28 août 1646, étoit fils d'un major dans les troupes du landgrave de Hesse-Cassel. Ayant perdu son père à l'âge de huit ans, il s'attacha à l'étude, et se rendit ensuite à l'académie de Duisburg, où sa mère l'accompagna : il y enseigna les langues orientales. Trois ans après il fut appelé à Leyde pour y exercer le même emploi; il s'en acquitta si bien, que les curateurs de l'université augmentèrent à diverses reprises ses appointemens. Il mourut dans cette dernière ville le 4 novembre 1729. Ses principaux ouvrages sont, I. *Opus Aramæum*, Leyde, 1686, in-8°. Ce traité contient une grammaire chaldaïque et syriaque, avec quelques endroits choisis du chaldéen de l'ancien Testament, et de la version syriaque du nouveau. II. *Novum Testamentum syriacum*, Leyde, 1708, in-4°, avec une version latine, et une préface fort étendue et très-bien faite qui contient les diverses leçons de toutes les éditions. III. *Lexicon syriacum concordantiale*, Leyde, 1708, in-8°. Il a été réimprimé par Vander Mey en planches solides ou stéréotypes. IV. *Epitome grammatices hebrææ*, 1716, in-8°. Tous ces ouvrages sont assez généralement estimés.

† SCHABOL (Jean ROGER), diacre du diocèse de Paris, licencié en Sorbonne, étoit fils d'un sculpteur, qui lui donna une éducation supérieure à sa naissance. La nature lui avoit inspiré une espèce de passion pour le jardinage; il s'en occupa toute sa vie. Schabol fit part de ses observations au public, dans trois

ouvrages pleins de choses excellentes, mais mal digérées. I. La *Théorie du jardinage*, Paris, 1774, in-12. II. La *Pratique* du même, 1774, 2 vol. in-12. III. Le *Dictionnaire du jardinage*, 1767, in-8°. La mort enleva l'auteur en 1768, à l'âge de 77 ans. Cet écrivain avec beaucoup de littérature écrivoit sans élégance, mais avec chaleur.

SCHACCI, SCHACCHI *ou* SCACCHI (Fortunat), religieux augustin, né à Traou en Dalmatie vers 1560, fut le fruit d'un mariage illégitime d'un gentilhomme d'Ancône et d'une servante. Il enseigna la théologie, l'hébreu et l'écriture dans plusieurs villes d'Italie avec beaucoup de réputation. Il devint ensuite maître de la chapelle du pape Urbain VIII, qui, prévenu contre lui par ses ennemis, lui ôta cette charge. Le père Schacci en conçut tant de chagrin, qu'il vendit sa nombreuse bibliothèque, et se retira à Fano, où il mourut en 1633. On a de lui un livre intitulé *Myrothecium*, Rome, 1625, 1627 et 1737, en 3 vol. in-4°; et Amsterdam, 1701, 1 vol. in-fol.; ouvrage très-savant, mais prolixe, et plein de digressions étrangères à son sujet. Il y traite de toutes les onctions dont il est parlé dans l'Ecriture-Sainte, comme de celles des rois, des prêtres, des prophètes et des choses saintes, et même de l'huile des lampes et de l'huile des parfums. On a encore de lui, II. Une *Traduction* latine de la *Bible*, faite sur l'hébreu, le grec des Septante, et la paraphrase chaldaïque, à Venise, 1609, 2 vol. in-fol. III. *De cultu Sanctorum*, Romæ, 1639, in-4°. IV. Des *Sermons italiens*, Rome, 1636, in-4°. La vie de Schacci fut fort agitée. La vivacité avec laquelle il s'éleva contre divers abus qui régnoient dans son ordre, et le peu de ménagement avec lequel il reprenoit la conduite de ses supérieurs, lui attirèrent des chagrins cuisans. Il avoit d'autant plus mauvaise grace de censurer les autres, que ses mœurs n'étoient point irréprochables, et qu'il avoit un penchant décidé pour le sexe. C'est ce que dit Nicéron (Mémoires des hommes illustres, tome 21e).

* SCHACHT (Chrétien-Paul), médecin anglais, professeur de médecine, de botanique, de chimie et d'histoire naturelle, à l'académie de Harderwyck, né en 1768, mort dans cette ville, le 31 janvier 1800, prit ses degrés en médecine en 1789, et publia à cette occasion une dissertation *De modo quo agunt medicamenta adstringentia, præcipuè martialia, in corpus animale*. Après avoir voyagé en Allemagne et en Suisse, il s'établit médecin à Amsterdam; mais en 1791 l'académie de Harderwyck l'appela dans son sein, et il prit possession de sa chaire par un discours *De utili ac pernecessariâ historiæ naturalis cum reliquis disciplinæ medicæ conjonctione*. Il a enrichi de bons *Mémoires*, plusieurs journaux hollandais, et il étoit membre de plusieurs sociétés savantes.

† I. SCHAH-ABBAS, surnommé le Grand, et 6e roi de Perse de la race de Séfy, né en 1531, troisième fils de Khodâbendeh, monta sur le trône de Perse après la mort de Schâh Ismaël, son frère. Il étoit à cette époque vice-roi de Hérat, en Khoraçân, et occupé à disputer cette belle province aux Uzbeks qui s'en étoient emparés. Il parvint à les chasser, et poussa même ses conquêtes si avant du côté de l'Inde, qu'il prit

parmi ses titres celui de Pâdchâhi Sind (monarque du Sind, province occidentale de l'Inde). Il s'empara dans la suite de plusieurs autres provinces limitrophes et dépendantes de l'empire Moghol, telles que Kâboul, Qandahâr, etc. Ses armes furent moins heureuses contre les Turcs; car tandis qu'il étoit occupé du côté de l'Inde, en 1618, ceux-ci firent une invasion dans le Mâzendérân; mais ils furent bientôt repoussés. A'bbâs reconquit non-seulement le Mâzendérân et le Chyrvân, il chassa l'ennemi au-delà de Vân et de Teflys, prit Baghdâd et Bassorah. L'Arménie fut ravagée, et une grande partie des habitans transférée dans le Mâzendérân, pays qui jusqu'alors avoit été un désert. Ce prince, *grand politique et grand conquérant*, suivant l'expression du voyageur Chardin, y transporta trente mille familles de chrétiens, « qui, disoit-il, ne pouvoient manquer d'y multiplier, puisqu'ils y trouveroient en abondance du vin et des pourceaux. » Ils avoient en outre la facilité de trafiquer par mer avec les Russes. La malignité du climat déconcerta les projets, et rendit inutiles les immenses travaux de A'bbâs. Cinquante années suffirent pour réduire à quatre cents les trente mille familles transplantées dans le Mâzendérân. La colonie arménienne, transférée auprès d'Ispahan par le même souverain, fut plus heureuse, et subsista long-temps sous le nom de Julfah. En dépeuplant ainsi l'Arménie, dont il attiroit les habitans au centre même de ses états, A'bbâs-le-grand avoit un double projet. Les Ottomans, avec lesquels il avoit de fréquentes guerres, ne manquoient jamais de fondre sur l'Arménie, où ils trouvoient amplement de quoi subsister. La dépopulation de cette province leur devenoit donc très-préjudiciable. Il savoit très-bien aussi que la principale et première source des richesses, et conséquemment de la prospérité d'un grand empire, c'est le commerce; il chercha donc à naturaliser et à fondre, pour ainsi dire, parmi les Persans, une nation peu considérable à la vérité, mais célèbre dans toute l'Asie, pour les opérations commerciales, et par les immenses relations qu'elle entretient dans les différentes parties de l'Orient les plus opposées. Une nation qui rivalisoit avec les Arméniens pour le commerce, et qui excitoit alors l'admiration de l'univers entier par la hardiesse de ses marins, et par la bravoure de ses guerriers, les Portugais, excitèrent l'inquiétude et la jalousie du monarque persan; il les chassa, le premier mai 1622, de l'île d'Hormouz. Il fut aidé, dans cette expédition, par les Anglais avec lesquels il entretenoit des liaisons amicales. On a de justes reproches à lui faire. Quatre de ses fils furent victimes de son caractère ombrageux et sanguinaire. Il en fit périr deux; les autres furent plus malheureux encore que leurs frères, car on se borna à leur crever les yeux. S'il traitoit ainsi ses propres enfans, on peut juger du sort qu'il fit éprouver à ses courtisans disgraciés, ou aux princes que le sort des armes livroit entre ses mains. Après un règne glorieux de 45 années Lunaires, Schâh A'bbâs mourut à Qazoûyn. Il étoit de petite stature, avoit l'air vif, les yeux petits, mais animés, sans aucuns cils, le front bas, le nez gros et aquilin, le menton pointu et effilé à la manière des Persans: il portoit des moustaches excessivement lon-

gues, épaisses et très-frisées. Il est remarquable qu'à la même époque les trois principaux trônes du monde étoient occupés par trois monarques également célèbres. Schâh A'bbâs excitoit l'admiration des Persans; Akbar-le-grand, dans l'Inde, acquéroit des droits à la reconnoissance de ses sujets par sa sage administration, et aux éloges des véritables dispensateurs de la renommée, par la protection spéciale qu'il accordoit aux sciences et aux savans; enfin, le bon Henri IV s'efforçoit d'effacer, parmi son peuple, le souvenir de ses exploits par le nombre de ses bienfaits, et recommandoit son nom à l'amour de la postérité. Il existe à la bibliothèque impériale et à celle de l'Arsenal une Histoire de Schâh A'bbâs extrêmement curieuse, écrite en persan, et formant un gros volume in-folio.

II. SCHAH A'BBAS, arrière-petit-fils du précédent, fut le neuvième roi de Perse de la race des Séfy. Il commença à régner en 1642, à l'âge de 13 ans, et reprit à 18 la ville de Candahar, que son père avoit cédée au Mogol, qui tenta en vain de la reprendre. Le jeune monarque amassoit de grandes sommes d'argent pour étendre les bornes de son empire; mais une maladie vénérienne le conduisit au tombeau à la fleur de l'âge, en 1666. Son nom doit avoir une place parmi ceux des princes justes; il protégeoit ouvertement le christianisme, et ne permettoit pas qu'on inquiétât personne pour sa religion. « L'intérieur des hommes relève, disoit ce prince sage, de Dieu seul; et mon devoir doit se borner à veiller au gouvernement extérieur de l'état.... » *V.* SHIRLEY, n°. I.

III. SCHAH-ISMAEL. *V.* ISMAEL, n°. III.

IV. SCHAH-SOPHI. *V.* KARIB.

* SCHALKEN, (Godefroy), peintre, né à Dort, mort à La Haye en 1706, à 63 ans, fut d'abord élève de Gérard Douw; il suivit ensuite la manière de Rembrandt, et s'acquit au bout de quelques années une grande réputation dans le *portrait*. Appelé en Angleterre, il y réussit complètement dans ce dernier genre; mais l'amour-propre le lui fit bientôt quitter pour lutter contre les grands tableaux de Kneller, Kloosterman, et autres fameux artistes. Cependant il fut trouvé inférieur, et revint, quoiqu'à regret, à son ancienne manière. Schalken excella sur-tout à représenter les effets de la lumière et des ombres qu'il regardoit comme l'objet principal du peintre. Sa couleur est dorée et naturelle. On cite comme un de ses meilleurs ouvrages celui où une jeune personne se cache la figure avec son éventail, et reçoit la lumière à travers un taffetas colorié.

SCHALL DE BEEL (Jean-Adam), né à Cologne en 1591, se fit jésuite à Rome en 1611, s'appliqua avec succès aux mathématiques, et s'embarqua pour les missions de la Chine en 1620. Appelé à la cour de Pékin pour travailler à corriger le calendrier chinois, il mérita les bonnes graces de l'empereur, et fut fait chef des mathématiciens et mandarins, emploi qu'il exerça pendant vingt-trois ans. L'empereur Xum-Chi le décora du titre de maître des secrets du ciel, et l'honora d'une telle confiance que, contre les premières règles de l'étiquette chinoise, il lui laissa un libre accès auprès de sa personne, et lui

rendit chaque année quatre visites. Le P. Schall profita du crédit qu'il avoit auprès de ce prince pour les progrès de la religion catholique. Il en obtint un édit par lequel il étoit permis aux missionnaires de bâtir des églises et de prêcher l'évangile dans ce vaste empire ; et dans l'espace de quatorze ans les missionnaires firent plus de cent mille prosélytes : mais après la mort de ce prince, il fut persécuté et condamné à une dure prison, où il mourut le 15 août 1666. On a de lui un très-grand nombre d'*ouvrages* en langue chinoise, sur l'astronomie, la géométrie et les mathématiques, faits en société avec le P. Jacques Rho. Le P. Prosper Intorcetta en apporta 14 volumes in-4°, qu'il présenta en 1671 au pape Clément X, et qui furent placés à la bibliothèque du Vatican. Outre ces ouvrages, le P. Schall a publié en langue chinoise les Traités de Lessius, *de Providentiâ Dei*, et *de Octo Beatitudinibus*. C'est principalement sur ses lettres qu'on a rédigé l'Histoire de la mission de la Chine, publiée en latin, à Vienne, 1665, in-8°.

SCHALOM (Abraham), savant rabbin espagnol, mort en 1593, a publié en hébreu un Traité intitulé *Séjour de la Paix*, 1 vol. in-4°.

SCHANNAT (Jean-Frédéric), d'une famille de Franconie, né le 23 juillet 1683, à Luxembourg, d'un père de médiocre fortune, étudia la jurisprudence à Louvain, et fut avocat au conseil de Malines. Le succès qu'eut son *Histoire du comte de Mansfeld*, imprimée à Luxembourg en 1707, l'attacha à ce genre d'étude. Ce fut à peu près vers ce temps-là qu'il embrassa l'état ecclésiastique. Constantin, prince et abbé de Fulde, ayant entrepris d'écrire l'Histoire de son abbaye, Schannat, pour lui faciliter ce travail, publia plusieurs ouvrages dont il tira les matériaux des archives de ce monastère. I. *Vindemiæ litterariæ, hoc est, veterum monumentorum ad Germaniam sacram præcipuè spectantium, collectio prima*, Fulde et Leipsick, 1723, in-fol. II. *Corpus traditionum Fuldensium*, 1724. III. *Recueil d'anciens documens, pour servir à l'Histoire du droit public national des Germains*, en allemand, 1726, in-folio. IV. *Diœcesis Fuldensis cum annexâ hierarchiâ*, 1727, in-folio. Ce dernier ouvrage fut attaqué par Eckard (ou Eccard) dans ses *Animadversiones historicæ et criticæ*, Wirtzbourg, 1727. Schannat opposa à cette critique, *Vindiciæ quorumdam Archivi Fuldensis diplomatum*, 1728, in-fol. Un autre ayant pris la plume pour soutenir quelques droits des landgraves de Hesse, Schannat lui répondit dans l'*Historia Fuldensis, in tres partes divisa cum codice probationum annexo*, 1729, in-folio. Après la mort de Constantin, abbé de Fulde, François-Georges électeur de Trèves et évêque de Worms, de la maison des comtes de Schoënborn, invita Schannat à écrire l'*Histoire de Worms*, qui parut l'an 1732, en deux tomes. Il mourut le 6 mars 1739, à Heidelberg. *Voyez* Hartzeim.

SCHARDIUS (Simon), né en Saxe l'an 1535, assesseur de la chambre impériale à Spire, mort en mai 1573, est auteur d'un Recueil des *Écrivains de l'histoire d'Allemagne*, 1574, en 4 tom. in-fol., et d'autres ou-

vrages en latin, qui ne sont pas sans mérite.

* SCHARF (Benjamin), né à Nordhausen en 1651, et mort à 51 ans, membre de l'académie des curieux de la nature, et médecin du comté de Schwartzbourg, a laissé entre autres ouvrages: *Arkeutologia, seu juniperi descriptio curiosa*, Lipsiæ, 1672, in-8°. *Toxicologia, seu tractatus de venenorum naturâ*, Ienæ, 1678, in-8°.

SCHATEN (Nicolas), jésuite allemand, écrivit sur l'histoire de son pays, et mourut à la fin du 17e siècle. On lui doit, I. *Historia Westphaliæ*, 1690, in-fol. II. *Annales Paderbornenses*, 1693, in-folio. Ces ouvrages offrent de l'exactitude et de grandes recherches. Dans une *Dissertation* sur Charlemagne il combattit Nifanius, qui a prétendu que cet empereur avoit établi dans l'Eglise des usages que Luther n'y a fait que renouveler.

SCHAWENBURG (Adolphe, comte de), coadjuteur, et ensuite archevêque de Cologne, assista au concile de Trente. Après avoir répandu des bienfaits dans son diocèse et y avoir affermi la foi catholique, il mourut le 20 septembre 1556. On a imprimé, deux ans auparavant, les Actes de huit synodes qu'il présida, et où furent combattues les nouvelles opinions des luthériens.

SCHEDIUS (Paul-Melisse), poète latin et allemand, né à Meristadt en Franconie, l'an 1639, mort à Heidelberg en 1602, mérita, n'étant encore âgé que de 25 ans, la couronne de laurier que les empereurs avoient coutume de donner à ceux qui se distinguoient dans la poésie. Il fut aussi comblé d'honneurs dans les cours étrangères. En Angleterre, la reine Elizabeth lui témoigna beaucoup d'estime et de bienveillance; et en Italie il fut fait comte palatin et citoyen romain. Nous avons de ce poète huit livres de *Considérations*, ou de *Pensées*, 1586 et 1625, in-8°; deux d'*Exhortations*; deux d'*Imitations*; des *Epigrammes*; des *Odes*, etc., 1592, in-8°. Il a aussi traduit les *Psaumes* en vers allemands. On a fait beaucoup trop d'honneur à ce poète en le comparant à Horace: ce n'est qu'un médiocre versificateur.

† SCHEELE (Charles-Guillaume), célèbre chimiste suédois, membre de l'académie des sciences de Suède, de la société royale de médecine de Paris, né à Stralsund le 9 décembre 1742, à l'âge de 14 ans fut mis en apprentissage chez un apothicaire. Après avoir étudié et pratiqué la pharmacie chez différens maîtres en province il vint, en 1765, travailler chez un apothicaire à Stockholm: il y fit un *Mémoire* excellent sur le spath fluor, et après l'avoir présenté à l'académie des sciences de cette ville, il se rendit à Upsal. Bergmann y florissoit. Bergmann apprend à Scheele, timide et embarrassé, le secret de son propre génie. D'Upsal, Scheele fut à Kœping prendre la direction d'une pharmacie célèbre. Après avoir mis ordre aux affaires du propriétaire qui venoit de mourir, il finit par épouser la veuve le 16 mai 1786; mais le jour même de son mariage il fut attaqué d'une fièvre aiguë dont il périt. Son exemple prouve ce que peut le talent sans les dignités, sans protecteur, sans appui. Stérile en événemens, sa carrière fut féconde en découvertes: Vicq d'Azyr en a présenté une analyse précise et savante dans

l'éloge de Scheele, qu'il a lu à la société royale de médecine en 1787. Son *Traité de l'air et du feu*, traduit de l'allemand par le baron de Dietrich, in-12, est remarquable par une théorie profonde et lumineuse. Cet ouvrage est précédé d'une Introduction par Torbern Bergmann (*Voyez* ce nom) habile chimiste, mort depuis quelques années, qui l'encouragea dans ses travaux, et le seconda de ses lumières.

† SCHEELSTRATE (Emmanuel de) né en 1649, d'abord chanoine et chantre d'Anvers sa patrie, ensuite garde de la bibliothèque du Vatican, et chanoine de St.-Jean de Latran, puis de St.-Pierre à Rome, et mourut dans cette dernière ville le 5 avril 1692. Il y jouit de la considération que devoit avoir un homme qui s'étoit toujours proposé d'étendre la juridiction du pape. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont, I. *Antiquitates Ecclesiæ illustratæ*, 1692 et 1697, 2 vol. in-fol. Les préjugés ultramontains y dominent. II. On fait le même reproche à son ouvrage intitulé *Ecclesia Africana sub Primate Carthaginensi*, 1679, Anvers, in-4°. III. *Acta Constantiensis concilii*, in-4°. IV. *Acta Ecclesiæ orientalis contra Calvini et Lutheri hæreseon*, Rome, 4 vol. in-fol. V. *De disciplinâ arcani contra disputationem Ernesti Tentzelii*, Rome, 1685, in-4°. Tentzelius prétendoit que si l'Église ancienne eût créé la transsubstantiation, les païens n'auroient pas manqué de lui reprocher ce dogme, et de rétorquer contre eux les argumens qu'ils faisoient contre leurs divinités; d'où il conclut que c'étoit une invention nouvelle. Scheelstrate établit que l'Église gardoit autrefois un secret inviolable à l'égard des mystères, et qu'elle ne les découvroit ni aux païens, ni même aux catéchumènes. On voit par ces différens écrits que l'auteur étoit très-versé dans l'antiquité ecclésiastique; mais son savoir n'étoit pas toujours éclairé par le flambeau de la critique, du goût et de la philosophie. VI. Il y a encore de cet ultramontain une critique, ou si l'on veut, une satire de l'assemblée du clergé de France, tenue en 1682, sous ce titre : *De lugendis actis cleri Gallicani, congregati anno 1682, dissertatio*, dont la seconde édition faite en 1740, in-4°, est recherchée, parce que l'on n'en tira qu'un fort petit nombre d'exemplaires, et qu'elle avoit été faite sur le manuscrit original de l'auteur, qui contenoit diverses choses qui ne sont pas dans la première édition.

* SCHEFFANER (P.-F. de), célèbre sculpteur de la cour de Wirtemberg, et chevalier de l'ordre royal du mérite civil, né à Stuttgard en 1756, mourut dans cette ville le 13 novembre 1808. Un de ses derniers ouvrages est une *Vénus sommeillante*, qu'il avoit envoyée au roi de Westphalie; et le dernier qui soit sorti de ses mains est le *Buste de Keppler*, fait pour le prince héréditaire de Bavière.

† I. SCHEFFER ou SCHOEFFER (Pierre), de Gernzheim en Allemagne, doit être regardé comme l'un des premiers inventeurs de l'imprimerie avec Guttemberg et Fausth..... *Voyez* ces deux articles. Scheffer mourut en 1491, à Mayence. Le premier, il imagina de remplacer les caractères en bois et imparfaits, par d'autres en métal et mobiles, jetés dans des moules. Avant cet habile

artiste, l'imprimerie étoit à son berceau. On grava d'abord des planches en bois comme à la Chine : ce procédé sembloit avoir de grands avantages. L'imprimeur n'avoit pas besoin d'un fondeur ; le livre n'étoit pas exposé à périr, puisque la planche restoit. On n'imprimoit qu'autant d'exemplaires qu'on croyoit pouvoir en vendre ; on ne tiroit qu'à proportion du débit; mais si l'on gagnoit d'un côté, on perdoit de l'autre. Il falloit préparer autant de planches que le livre contenoit de pages, graver autant de lettres qu'il y en avoit dans le discours : de plus, les planches de bois, alternativement mouillées, desséchées, s'arquoient, se fendoient et ne pouvoient servir long-temps. Scheffer rendit donc un très-grand service par son ingénieuse invention des caractères mobiles de fonte; car c'est à lui qu'on doit cette découverte. Il perfectionna aussi l'encre de l'imprimerie.

II. SCHEFFER (Jean), né à Strasbourg en 1621, et appelé en Suède par la reine Christine, qui le fit professeur en éloquence et en politique à Upsal, devint ensuite bibliothécaire de l'université de cette ville, où il mourut en 1679. Cent ans après l'académie d'Upsal a proposé son éloge pour sujet de l'un de ses prix. On a de lui, I. Un Traité, *de Militiâ navali Veterum,* Upsal, 1659, in-4°. II. *Upsalia antiqua*, in-8°. III. *Laponia*, in-4°, traduit en français par le Père Lubin, 1678, in-4°. IV. *Suecia litterata*, dans *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipsick, 1699, in-8°. V. *De re vehiculari veterum*, Francfort, 1671, in-4°. VI. Une édition de *Julius Obsequens*, et un grand nombre d'autres *ouvrages* pleins d'érudition.

* III. SCHEFFER (Sébastien), né à Francfort en 1631, et mort en 1686, étoit fils d'un médecin assez connu. Après avoir étudié dans les meilleures universités, il se fit recevoir docteur à Heidelberg, et revint aider son père, déjà avancé en âge, auquel il succéda dans la place de médecin de Francfort. Il a laissé : *Introductio in universam artem medicam*, Helmæstadii, 1654, in-4°. *Mathiæ Moroni directorium medico-practicum*, Francofurti, 1663, in-4°. *Gasparis Hoffmani praxis medica curiosa, cum quibusdam orationibus*, ibid, 1680, in-4°.

SCHEFFMACHER (Jean-Jacques), jésuite, né en 1668 dans la Haute-Alsace, montra du zèle et des talens, en remplissant la chaire de controverse établie par Louis XIV dans la cathédrale de Strasbourg. Il mourut le 18 août 1733, recteur de l'université de cette ville. On lui doit douze savantes *Lettres* contre les luthériens, 2 vol. in-4°. Elles eurent quatre éditions, dont la dernière, 3 vol. in-12, fut faite à Rouen en 1769.

† SCHEGKIUS (Jacques), docteur de la faculté de médecine de Tubinge, né à Schorndorff en 1511, et mort en 1587, fut très-versé dans les sciences mathématiques, et cultiva avec succès l'histoire, la théologie, la philosophie et la musique. Il défendit avec chaleur le péripatétisme, en faveur duquel il composa un grand nombre d'ouvrages. Devenu aveugle sur la fin de ses jours, il ne laissa pas de continuer ses occupations, et refusa même de se faire opérer, disant que cet accident lui épargnoit la vue de beaucoup de choses désagréables. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages* en tout genre.

Voici une partie de ceux qu'il a écrits sur la médecine : *Dialogus de animæ principatu*, Tubingæ, 1542, in-8°. *De plasticâ seminis facultate libri tres*, Argentorati, 1580, in-8°. *Prælectiones in Galeni librum de arte parvâ*, Francofurti, 1559, 1589, in-8°.

* SCHÉHABBÉDIN-AHMED, surnommé *Almokri*, natif de Fez, a écrit en arabe un abrégé de l'histoire universelle, sous le titre de *Perles recueillies de l'histoire des siècles, depuis l'origine du monde jusqu'au son de la dernière trompette*. M. Silvestre-de Sacy en a donné une notice dans le recueil de celles des manuscrits de la bibliothèque du roi, tome II, pag. 124-163. Il estime que l'auteur vivoit vers le milieu du 15e siècle.

* SCHEIDT (Jean-Valentin), docteur de la faculté de médecine de Strasbourg, où il naquit en 1651, voyagea dans les principaux états de l'Europe, pour se perfectionner dans son art. A son retour, il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1731, les chaires d'anatomie, de pathologie et de pratique. Ses principaux ouvrages sont : *Historia lienum ruptorum*, Argentinæ, 1725, in-4°. *Visus vitiatus*, Argentorati, 1677, in-4°. *De duobus ossiculis in cerebro mulieris, apoplexiâ extinctæ, repertis*, ibid., 1687, in-4°.

† SCHEINER (Christophe), jésuite, né dans le voisinage de Meckelberg en Allemagne, en 1575, enseigna la langue hébraïque et les mathématiques à Ingolstadt, à Fribourg, à Brisach et à Rome. Il fut confesseur de l'archiduc d'Autriche, et principal. du collége des jésuites, à Neisse en Silésie, où il mourut en 1650. On dit qu'il observa le premier les taches du soleil, en 1611 ; quoique d'autres attribuent, avec plus de raison, cette découverte à Galilée. Scheiner publia en 1630, in-fol., son ouvrage intitulé *Rosa Ursina*, dans lequel il traite de ces taches. Quoique ce livre manque de précision, on y trouve quelques observations utiles. Lorsqu'il communiqua la découverte des taches du soleil à son provincial, on a prétendu que ce bon-homme, qui pensoit, comme les péripatéticiens, que cet astre étoit tout brillant de la plus pure lumière, lui dit avec dérision : « Allez, jeune homme, j'ai lu trois fois le grand Aristote, et je puis bien vous protester qu'il n'y est aucunement question des taches du soleil. » L'autorité du provincial en imposa, dit-on, au jeune astronome : il osa seulement faire part en secret à quelqu'un de ses amis de ce qu'il avoit vu. Cette anecdote est altérée. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est que Scheiner ayant communiqué son phénomène au P. Théodore Busée, son provincial, ce jésuite ne jugea pas à propos de faire de l'éclat pour une chose qui paroissoit extraordinaire, et dont plusieurs doutoient encore. Le jeune mathématicien se vit alors réduit à faire publier sa découverte par Marc Velser, sénateur d'Augsbourg, son ami, qui eut soin de cacher le nom de celui à qui il la devoit. On a encore de lui un *Traité de l'œil*, Londres, 1652, in-4°.

SCHELHAMMER (Gonthier-Christophe), né à Iène en 1649, mort en 1716, devint successivement professeur de médecine à Helmstadt, à Iène et à Kiel, où il fut aussi médecin du duc de Holstein. On a de lui *Introductio in artem medicam*,

Hall, 1726, in-4°, et un grand nombre d'*écrits* curieux et savans sur son art. Il seroit à souhaiter qu'on en donnât un recueil après les avoir élagués. *Voyez* sa Vie par Scheffelius, à la tête des lettres qui lui ont été écrites par divers savans, Wismar, 1727, in-8°.

* I. SHCELLINKS (Guillaume), peintre hollandais, né en 1631 à Amsterdam, mort en 1678, a peint l'histoire, le paysage et les marines. Son principal tableau représente *Charles II*, roi d'Angleterre, s'embarquant pour Londres.

* II. SCHELLINKS (Daniel), frère du précédent, né en 1633, mort en 1701, fut très-bon peintre. Son genre étoit le *paysage*.

* SCHENAU (J. Eléazar), professeur et directeur de l'académie de peinture de Dresde, mort dans cette ville le 23 août 1807, âgé de 62 ans, se distingua dans son art. Son *tableau* le plus estimé se voyoit au maître-autel de la nouvelle église de la Croix, à Dresde.

I. SCHENCK (Martin), général sous Philippe II, roi d'Espagne, combattit les Hollandais, et vendit souvent sa bravoure à qui voulut la bien payer. Repoussé devant Nimègue, dont il avoit vainement tenté de se rendre maître, il périt dans le Rhin en 1589. Strada, dans son Histoire de la guerre contre les Belges, dit que jamais Schenck ne se battoit avec plus de prudence et ne gardoit mieux son secret que lorsqu'il étoit ivre.

II. SCHENCK DE GRAFFENBERG (Jean), médecin suisse, né à Fribourg en 1531, mourut dans cette ville le 22 novembre 1598. Charles Spon a fait imprimer à Lyon un ouvrage de ce médecin, intitulé *Observationum medicarum, rararum, admirabilium et monstrosarum volumen*, 1644, in-folio. Il a été réimprimé en 1663 à Francfort, avec des additions par Laurent Strauss.

III. SCHENCK (Jean-George), fils du précédent, habile médecin comme son père, exerça sa profession à Haguenau, où il mourut vers l'an 1620. On lui doit, I. *De formandis medicinæ studiis*, 1607, in-12. II. *Hortus Patavinus*, 1608. III. *Monstrorum historia*, 1609, in-4°.

* SCHENCKELIUS (Lambert-Thomas), savant professeur en médecine, né le 7 mars 1547 à Bois-le-Duc dans le Brabant, fut recteur du collége de Malines, enseigna à Rouen, à Paris et dans plusieurs autres villes. Il est auteur de divers *ouvrages*, parmi lesquels on distingue : *Gazophylacium artis memoriæ*, etc., Francfort et Leipsick, 1678, in-folio.

I. SCHENCKIUS (Jean-Théodore), savant professeur en médecine à Iène, mort en 1671, dans sa 52e année, enseigna, pratiqua et écrivit avec succès. On a de lui, I. *Observations de médecine*, 1644, in-folio, ou 1670, in-8°. II. *De sero sanguinis*, 1671, in-4°. III. Le *Catalogue des plantes du jardin médicinal d'Iène*, 1659, in-12, etc.

II. SCHENCKIUS (Frédéric), baron de Taubtenburch, né en 1503, se fit avocat, devint conseiller intime de Charles-Quint, président de la chambre impériale de Spire, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'archevêché d'Utrecht. Son zèle et ses lumières firent accepter

dans son diocèse le concile de Trente. Il mourut après avoir publié, I. Les *Actes* de deux synodes qu'il tint à Utrecht. II. *Enchiridion veri præsulis*, in-8°. III. *De vetustissimo sacrarum imaginum usu*, 1567, in-12. Cet ouvrage est savant, et le meilleur de l'auteur.

SCHERBIUS (Philippe), professeur en logique et en métaphysique à Altorf, où il mourut en 1605, étoit grand aristotélicien, et combattit avec chaleur les partisans de Ramus, de sa plume et de vive voix.

* SCHERER (George), jésuite allemand, et prédicateur de l'archiduc d'Autriche Ernest, a composé un *Traité*, dans lequel il prouve qu'il n'y a pas eu à Rome de femme sur le trône pontifical. Ce traité, traduit de l'allemand en italien par Nicolas Pierius, a paru à Venise, 1586, in-8°.

* SCHERLI (Léopold-Marie), comédien et poète, naquit à Vérone en 1720. Après ses études, il embrassa la profession du théâtre, et s'y fit applaudir dans sa patrie. Il séjourna quelque temps à Venise, où son talent, comme acteur et comme poète, lui concilia l'estime de plusieurs savans. Il interrompit quelquefois sa profession, fut bibliothécaire du sénateur Davia à Bologne, et secrétaire du prince de Spaccaforno à Palerme. Il mourut en 1776. On a de lui quelques *Poésies*, imprimées à Lucques, 1760; et une *Traduction italienne* des Nuits d'Young, Palerme, 1774, in-4°.

SCHERTLIN (Sébastien), né en 1495 à Schorndorff, dans le duché de Wittemberg, d'une famille honnête, fit ses premières armes en Hongrie et dans les Pays-Bas. Il passa en Italie, et signala tellement son courage à la défense de Pavie, que le vice-roi de Naples le créa chevalier. Il ne se distingua pas moins à la prise de Rome, à celle de Narni et au secours de Naples en 1528. Plusieurs princes lui offrirent des pensions annuelles; mais il aima mieux s'attacher au service du sénat d'Augsbourg. En 1546 il épousa ouvertement le parti de la ligue Smalkalde contre l'empereur, et la servit de toutes ses forces. Il attaqua le premier le comté de Tirol; mais les protestans le rappelèrent dans le temps qu'il coupoit le passage aux troupes impériales qui venoient d'Italie. On attenta trois fois à sa vie, et toujours inutilement. Augsbourg, menacé d'un siége, lui confia sa défense; mais cette ville ayant fait la paix, il fut exclu du traité, et obligé de se retirer à Constance. Il passa au service des Français, et aida en 1551 à conclure l'alliance entre le roi Henri II et Maurice, électeur de Saxe. Il accompagna Henri II dans ses expéditions du Rhin et des Pays-Bas. Charles-Quint et son frère Ferdinand lui accordèrent sa grace en 1553, et lui rendirent tous ses emplois. Il servit depuis avec zèle l'empereur Ferdinand Ier, fut anobli en 1562, et mourut fort âgé en 1577, avec la réputation d'un général habile et d'un politique entreprenant.

SCHERZ (Jean-George), professeur de l'université de Strasbourg, y est mort en 1754, à l'âge de 76 ans, après en avoir passé 50 à déchiffrer les anciens diplômes, et à former un Glossaire allemand du moyen âge. Cet écrit offre de grandes recherches, de la sagacité et la signification d'une foule de termes, qu'on ne trouvoit point expliqués dans les ouvrages savans de

Schilter, de Wachter, d'Haltaüs, d'Ihrs, sur le même sujet. M. Oberlin, savant professeur de Strasbourg, a voulu, en 1780, devenir l'éditeur de ce Glossaire. On ignore s'il l'a publié.

SCHETZEL, ermite renommé pour l'austérité de sa vie, dans le 12e siècle, passa ses jours dans une grotte de la forêt de Grunwald, près de Luxembourg. Cette grotte et une fontaine voisine ont conservé le nom du solitaire.

I. SCHEUCHZER (Jean-Jacques), docteur en médecine, et professeur de mathématiques et de physique à Zurich, naquit dans cette ville en 1672, et y mourut en 1733. Le czar Pierre I l'avoit voulu attirer en Russie; mais le conseil de Zurich le retint par sa générosité. Scheuchzer laissa à sa famille une bibliothèque bien choisie, un beau médaillier et un riche cabinet d'histoire naturelle. C'étoit un homme modeste, paisible et droit, ami des catholiques, et qui s'exprimoit franchement sur plusieurs préjugés de sa secte. On a de lui un très-grand nombre d'*ouvrages*. Le principal est sa *Physique sacrée*, ou *Histoire naturelle de la Bible*, en 4 gros vol. in-fol. qu'on relie souvent en 8. L'édition originale de ce livre est de 1725, en allemand. La traduction en latin publiée à Augsbourg, 1732-1735, en 4 ou 6 volumes in-fol., est de l'auteur même. Sa latinité est élégante, énergique, abondante, quoiqu'elle ne soit pas toujours correcte. On en publia une version française à Amsterdam, 1734, 8 vol. in-fol. L'édition allemande est préférée à toutes les autres, à cause de la beauté des épreuves des 750 planches dont elle est ornée (*voy.* PFEFFEL); et l'édition latine est préférée à l'édition française. Cet ouvrage, savant, curieux, et d'une lecture attachante, est trop diffus et contient des choses qu'on eût pu aisément retrancher. On a encore de lui, I. *Itinera Alpina*, 1723, 4 tomes en 2 vol. in-4°, avec figures. C'est une description de tout ce que les Alpes offrent de curieux aux yeux d'un habile observateur de la nature. II. *Piscium querelæ*, 1708, in-4°, fig. III. *Herbarium diluvianum*, Zurich, 1709, in-fol. Leyde, 1723, in-folio. On a ajouté à cette édition un catalogue des plantes dont les empreintes se trouvent sur différentes pierres. Cet ouvrage est disposé selon la méthode de Tournefort. IV. *Musæum diluvianum*, Zurich, 1716, in-8°. V. *Homo diluvii testis*, 1726, in-4°. On trouve dans ces deux ouvrages des monumens incontestables du déluge. VI. *Historiæ Helveticæ naturalis prolegomena*, 1700. VII. *Sciagraphia lithologica, seu lapidum figuratorum nomenclator*, Dantzick, 1740, in-4°, avec fig. VIII. *Nova litteraria helvetica*. C'est un journal de la littérature suisse, depuis l'an 1701 jusqu'à l'an 1714. IX. Un ouvrage sur les eaux minérales de la Suisse, en allemand, Zurich, 1732, in-4°.

II. SCHEUCHZER (Jean-Gaspard), fils du précédent, se rendit habile dans les antiquités et dans l'histoire naturelle. Sa *traduction*, en anglais, de l'Histoire du Japon de Kœmpfer, 1727, 2 vol. in-fol., donnoit de ce jeune homme de belles espérances, que sa mort prématurée, arrivée à Londres en 1729, fit évanouir.

III. SCHEUCHZER (Jean), frère de Jean-Jacques, étoit professeur ordinaire de physique à

Zurich, docteur en médecine et premier médecin de la république de Zurich, où il mourut en 1738. On a de lui, *Agrostographia, seu graminum, juncorum, etc. Historia*, Zurich, 1719, in-4°, avec fig.

SCHEW, savant Hanois, mort dans le milieu du 18e siècle, étudia avec succès les langues orientales, et particulièrement l'ancien égyptien ou langue cophtique. On lui doit la conservation d'un monument curieux, la table sur le papyrus d'Egypte, écrite en lettres grecques par un prêtre d'Isis; monument qui fait en Italie l'ornement du célèbre musée Borgia.

†SCHEWEIGHAEUSER(Jean), né à Strasbourg en 1753, professeur de mathématiques, nommé ensuite secrétaire-interprète du départ. du Bas-Rhin, a publié en langue allemande une *Grammaire* française, un *Cours de géographie historique*, et un autre de mathématiques. Il est mort dans sa patrie en l'an 1801.

* SCHIAMINOSI (Raphaël), peintre et graveur du 16e siècle, a laissé entre autres morceaux, à l'eau-forte, *Saint François dans le désert ;* le *Martyre de St. Etienne ;* la *Visitation de la Vierge*, et beaucoup d'autres pièces estimées d'après Raphaël et les plus célèbres artistes.

* SCHIAPPALARIA (Etienne-Ambroise), de Genève, vécut dans le 16e siècle. On a de lui, I. Le quatrième livre de l'*Enéide* en octaves, et quelques *Poésies*, publiées à Anvers en 1568, in-12. II. *Observations politiques sur le gouvernement des états, avec la Vie de Jules César*, Vérone, 1600, in-4°. III. *In sacro-sanctum altaris sacramentum*, Anvers, 1567, in-8°.

* SCHIARA (Pie Thomas), savant dominicain, né à Alexandrie le 29 janvier 1691, secrétaire de l'Indice, et maître du sacré palais en 1779, sous Pie VI, mourut en 1781. Il a écrit diverses observations sur l'ouvrage intitulé: *Vindiciæ Maupertuisianæ.* On trouve dans la même congrégation le P. Antoine-Thomas Schiara, auquel on doit, I. *Theologia Belgica*, Ausbourg, 1707; Rome, 1715. II. *Romanus pontifex omnium jurium dispositione propugnandus christianæ reipublicæ exhibetur*, Rome, 1712, in-folio.

* SCHIAVO (Blaise), né dans le territoire d'Este le 11 janvier 1675, et reçu docteur en droit à Padoue en 1696, enseigna au séminaire de cette ville en 1701, se fit ordonner prêtre, établit un collége à Este dont il fut le recteur, et vint se fixer à Venise, où il enseigna les belles-lettres, la philosophie et le droit à quelques nobles. Il mourut d'apoplexie le 24 mai 1750. Il a écrit une *Préface* pour la rhétorique d'Aristote, Venise, 1732, in-8°; diverses *compositions poétiques*, *Lettres*, et un *Dialogue* intitulé *Philalète*, Venise, 1738, 2 tom. in-8°.

SCHIAVONE (André), peintre, né l'an 1522 à Sebeenigo en Dalmatie, mort à Venise en 1582. La nécessité qui lui fit apprendre la peinture ne lui permit pas d'étudier toutes les parties de son art. Son dessin est incorrect; mais ce défaut n'empêche point qu'il ne soit mis au rang des plus célèbres artistes. Il s'attacha aux ouvrages du Titien, du Georgion et du Parmesan, et *dessina* sur-tout

beaucoup d'après les estampes de ce dernier. Schiavone, excellent coloriste, peignoit parfaitement les femmes; ses têtes de vieillards sont très-bien touchées. Il avoit un goût de draperie, une touche facile, spirituelle et gracieuse; ses attitudes sont d'un beau choix et savamment contrastées. L'Arétin, son ami, lui fournit des idées ingénieuses pour ses tableaux. Le Tintoret avoit toujours un tableau de Schiavone devant les yeux lorsqu'il peignoit.

SCHICKARD (Guillaume), professeur d'hébreu dans l'université de Tubinge, mort de la peste en 1635, est auteur d'un petit abrégé de Grammaire hébraïque, intitulé : *Horologium Schickardi*, in-8°, et de quelques autres *ouvrages*, où l'on trouve beaucoup d'érudition. Les plus estimés sont, *De jure regio Judæorum*, Leipsick, 1674, in-4°; et *Series regum Persiæ*, Tubinge, 1628, in-4°.

SCHIDONE (Barthélemi), peintre, né dans la ville de Modène vers l'an 1560, mort à Parme en 1616, s'attacha principalement à imiter le style du Corrége. Personne n'a plus approché de ce grand maître. Le duc de Parme le fit son premier peintre, et lui fournit plusieurs fois l'occasion de se procurer un état honnête. Mais sa passion pour le jeu le réduisit au point de mourir de douleur et de honte, de ne pouvoir payer ce qu'il perdit en une nuit. Ses *tableaux* sont très-rares. Ceux qu'on voit de lui sont précieux pour le fini, pour la tendresse de son coloris et la force de son pinceau. Ses dessins sont pleins de feu et d'un grand goût. Il a fait plusieurs portraits fort estimés pour les graces et la délicatesse de la touche, pour les choix et la beauté des airs de tête, entre autres, une *Suite des princes de la maison de Modène*.

SCHIELEN (Jean-George), bibliothécaire de la ville d'Ulm, très-versé dans les antiquités, s'est fait un nom par sa *Bibliotheca enucleata*, 1679, dans laquelle il a rangé par ordre alphabétique ce qui concerne les arts et les sciences. On y voit en quel état étoient chez les anciens la jurisprudence, la philosophie, la médecine, la politique et les mathématiques.

SCHILDER (Louis de), jésuite, né à Bruges en 1606, professa la théologie et la philosophie, et mourut en 1667, après avoir publié un in-fol. sur les *Sacremens*, et un petit ouvrage mieux rédigé, ayant pour titre : *De principiis formandæ conscientiæ*.

SCHILL (Jean-Adam), est connu par son *Nomenclator philologicus*, Eysenach, 1682, in-8°, où il donne la signification des termes les plus obscurs, et une explication des usages des anciens.

* SCHILLER (Fréderic de), célèbre auteur allemand, conseiller aulique à Weimar et professeur à l'université de Iéna, né à Marbach, petite ville de Wirtemberg, le 10 novem. 1759, étoit élève de l'école militaire de Stuttgard, où il composa une pièce intitulée *les Voleurs*. Cet ouvrage déplut à ses supérieurs, par les dangereuses insinuations qu'on y trouvoit, et Schiller s'enfuit à Manheim : il y composa plusieurs pièces, telles que la *Conspiration de Fiesco*, *l'Intrigue et l'Amour*, la *Thalie du Rhin*, etc. : de

Manheim, il passa à Mentz et ensuite à Dresde, où il écrivit l'*Histoire des Pays-Bas* sous le gouvernement de l'Espagne. Enfin il alla à Leipsick, où il finit le drame de *Don Carlos* : après avoir ainsi erré, il se fixa à Iena, où il professa l'histoire ; il quitta cette dernière ville, alla à Weimar où il composa sa *Pucelle d'Orléans* et où il est mort le 11 mai 1805. Schiller avoit été décoré par l'empereur, en 1802, du titre de baron d'empire. On a de lui une *Histoire de la guerre de trente ans*, traduite en français par M. Chanfeux ; Paris, an 11 (1803), 2 vol. in-8°. ouvrage estimé. Ses tragédies de *Don Carlos*, de *Marie Stuart*, de *Valstein*, avec des irrégularités et même de la bizarrerie, renferment de grandes beautés ; mais elles doivent être lues en allemand. Cette langue, si hardie par sa nature, devient quelquefois intraduisible sous la plume de Schiller. Ce que les savans regrettent le plus, c'est son *Histoire de la révolution des Pays-Bas*, dont il n'a donné que les premiers livres. L'ouvrage dramatique auquel il travailloit avant sa mort, et qu'il n'a pu achever, est intitulé *Attila*.

I. SCHILLING (Diebold), de Soleure en Suisse, fut fait greffier de l'un des tribunaux de la ville de Berne dans le 15e siècle. Il a laissé en allemand, une *Histoire* de *la guerre des Suisses* contre Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, publiée pour la première fois à Berne en 1743, in-fol. L'auteur s'étoit trouvé à presque toutes les batailles et actions de guerre qu'il décrit.

* II. SCHILLING (Henri-Sigismond), docteur en médecine de Wittemberg, est auteur des trois ouvrages suivans : *Tractatus de sanitate tuendâ*, Dresdæ, 1655, in-4°. *Discursus physiologico-anatomicus de microcosmi miseriâ et perfectionis excellentiâ*. Wittebergæ, 1658, in-4°. *Osteologia microscomica*, Dresdæ, 1669, in-4°.

III. SCHILLING (Guillaume-Godefroi), médecin d'Utrecht, a publié sur l'histoire naturelle divers *écrits* qui ne sont pas exempts d'erreurs. Spallanzani a refuté, par un grand nombre d'expériences, celle qui attribuoit à l'aimant la propriété d'attirer les torpilles et de les fixer avec autant de force que le fer. Schilling est mort au milieu du 18e siècle.

SCHILTER (Jean), jurisconsulte, né à Pegaw en Misnie, en 1632, exerça des emplois honorables à Iena. Il obtint les places de conseiller et d'avocat de Strasbourg, et de professeur honoraire de l'université de cette ville, où il mourut en 1705. On a de lui, I. *Codex juris Alemannici feudalis*, 1696, 3 vol. in-4°. II. *Thesaurus antiquitatum Teutonicarum*, 1728, 3 vol. in-fol. III. Des *Institutions canoniques*, 1721, in-8°., dans lesquelles il se propose d'accommoder le droit-canon aux usages des églises protestantes. IV. *Analyse* de la vie de Pomponius Atticus, imprimée à Leipsick en 1654, in-4°. V. *Institutiones juris publici*, 1696, 2 vol. in-8°., ouvrage savant et méthodique. VI. *De pace religiosâ*, in-8°., petit traité judicieux.

* SCHINDERHANNES (J. Buckler *dit*), célèbre chef de voleurs, né à Weyden près Neustadt en 1779, entra dans la société de quelques scélérats, qu'il

surpassa bientôt par son adresse et son courage. Il choisit la rive gauche du Rhin, et principalement les montagnes du Hundsruck, pour théâtre de ses exploits, dévasta des communes entières, osa quelquefois se défendre contre les forces envoyées contre lui, et fut arrêté en 1803, avec 57 de ses complices : mis en jugement, il montra une présence d'esprit et un sang-froid qui étonnèrent; il chercha sur-tout à sauver une femme qui avoit été surprise avec lui et assura l'avoir séduite sans qu'elle connût son infâme métier ; des témoins déposèrent qu'il étoit le plus humain et le moins féroce de sa troupe. On cite même de lui plusieurs traits de bienfaisance envers des malheureux. Condamné à mort par une commission formée à Mayence, et exécuté le 18 novembre 1803, il mourut avec courage et fermeté.

SCHINDLERUS (Valentin), professeur en langues orientales, est auteur d'un *Lexicon Pentaglotton*, dont la meilleure édition est de 1612, in-fol.; ouvrage assez estimé. Ce savant florissoit dans le 16ᵉ siècle.

* SCHIRAC (N. de), mort à Altona le 7 décembre 1804, âgé de 60 ans, est connu par plusieurs ouvrages historiques, entre autres, par une bonne traduction des *Vies de Plutarque*, et sur-tout par un *Journal Politique*, qu'il publioit depuis 25 ans.

* I. SCHIUS (Jean), fils d'un avocat de Vicence, et célèbre dominicain du 13ᵉ siècle, prit l'habit religieux à Padoue en 1220. Il prêcha avec succès à Bologne et dans toute la Lombardie. Il voulut ensuite gouverner les peuples; mais cette nouvelle carrière ne lui réussit pas aussi bien que la première. A trois milles de Vérone, près de l'Adige, il harangua une multitude innombrable, composée des habitans de la Marche Trévisane et de la Lombardie, les exhorta vivement à la paix ; puis étant allé à Vicence, déclara qu'il vouloit être le chef et le défenseur de la ville, et disposer de tout à son gré. Sa fermeté causa tant d'étonnement, qu'on lui abandonna soudain toute l'autorité. Il passa ensuite à Vérone, obtint de même le souverain pouvoir, y introduisit le comte de Saint Boniface, se rendit maître de quelques forteresses, et créa de nouvelles lois : cependant les Vicentins, excités par les habitans de Padoue, ravirent le gouvernement de leur ville à Schius, qui, après un combat assez opiniâtre, tomba entre les mains de ses ennemis. Il recouvra bientôt sa liberté, et retourna à Vérone ; mais il perdit également son crédit dans cette ville, et se retira à Bologne, où il mourut oublié vers l'an 1281.

* II. SCHIUS (Agapite), chanoine de l'ordre de St. Jean-de-Latran, né d'une ancienne et noble famille de Vicence en 1480, remplit les charges les plus honorables de sa congrégation, et mourut vers 1540. Il a donné les *Sermons* de Pierre Chrysologue.

* SCHIVENOGLIA (André), de Mantoue, a écrit l'histoire des événemens de son siècle arrivés dans sa patrie ; mais cet ouvrage n'a jamais vu le jour. On a de lui en manuscrit une *Histoire des familles de Mantoue*, composée en 1467. Il fut quelque temps sécrétaire du marquis Frédéric Gonzague, et mourut vers la fin du 15ᵉ siècle.

* SCHLEGEL (Paul - Marquart), né à Hambourg en 1605, mort en 1653, docteur en médecine, et professeur à l'université de Iène, est auteur des ouvrages suivans : *De Sanguinis motu commentatio*. Hamburgi, 1650, in-4°. *Adversaria medicinalium memorabilium*, Ulmæ, 1676, in-4°.

SCHLICHTING (Jonas DE BUKOWIEC), écrivain socinien, né en Pologne l'an 1596, exerça le ministère jusqu'à ce qu'il fut chassé, en 1647, par la diète de Warsovie, où l'on fit brûler sa *Confessio fidei christianæ*. Il se retira en Moscovie, parcourut plusieurs villes d'Allemagne, et fixa enfin sa résidence à Zullicawk, où il mourut en 1661, à 65 ans. C'étoit un homme inquiet, remuant, toujours en guerre avec les catholiques et les protestans, en un mot, avec tous ceux qui ne pensoient pas comme lui. Son attachement au socinianisme lui attira de fâcheuses affaires. On a de lui plusieurs savantes productions. La plupart sont des *Commentaires* sur divers livres de l'Écriture-sainte. Ils ont été imprimés à Amsterdam en 1666, in-folio, et se trouvent dans la Bibliothèque des Frères Polonais.

* SCHMAI *ou* SCHMAUS (Léonard), médecin du 16e siècle, né à Saltzbourg, le premier qui ait fait usage du bois de Gayac contre l'épidémie vénérienne. Il est connu par un ouvrage sur cet objet, intitulé *Lucubratiuncula de morbo gallico et curá noviter ejus repertá cum ligno indico*. Augustæ, 1518, in-4°.

SCHMEIZEL (Martin), né en 1679 à Cronstadt en Ingrie, enseigna la philosophie et la jurisprudence à Iène, jusqu'en 1731. Ce fut cette année que le roi de Prusse, instruit de son mérite, lui donna le titre de conseiller-aulique, et le fit professeur en droit et en histoire à Hall, où il mourut en 1747. Ses principaux ouvrages latins sont I. *Commentatio de coronis tam antiquis quam modernis*, 1712, in-4°. II. *Schediasma de clenodiis regni Hungariæ et ritu inaugurandi reges Hungariæ*, 1713, in-4°. III. *Præcognita historiæ civilis*, Iène, 1730, in-4°. IV. *Præcognita historiæ ecclesiasticæ*, 1720, in-4°. V. *Dissertatio de naturá et indole artis heraldicæ*, Iène, 1721. VI. Un grand nombre d'*ouvrages* historiques et polémiques, en allemand. Il a encore laissé plusieurs écrits qui n'ont pas vu le jour, quoiqu'ils soient plus intéressans que les autres. 1° *Bibliotheca Hungarica*. 2° *Anecdota ad Hungariæ et Transylvaniæ statum*. 3° *Notitia principatûs Transylvaniæ geographicè, historicè et politicè adornata*. 4° *Antiquitates Transylvaniæ ex lapidum inscriptionibus nummisque antiquis Romanorum erutæ*, etc.

* I. SCHMIDT (Conrad), chef d'une nouvelle secte de flagellans, fut brûlé en 1414, par les ordres de Henri Schonefeld, inquisiteur allemand.

II. SCHMIDT (Erasme), natif de Delitzch en Misnie, professa le grec et les mathématiques à Wittemberg, où il mourut le 22 septembre 1637, à 77 ans. On a de lui une *Edition* de Pindare, 1616, in-4°., avec un *Commentaire* chargé d'érudition.

† III. SCHMIDT (Jean-André), abbé de Mariendal, et professeur luthérien en théolo-

gie, mort en 1726. On distingue, parmi ses ouvrages, I. *Compendium historiæ ecclesiasticæ*, 1704, in-8°. II. *De Bibliothecis*, 1703, in-4°. III. *Lexicon ecclesiasticum minus*, 1714, in-8°. *Voyez* PARDIES.

* IV. SCHMIDT (Jean-André), né à Worms en 1652, mort en 1726 docteur en théologie à Helmstadt, a écrit sur la médecine. On a de lui un ouvrage intitulé *Theologia Hippocratis*. Il ne faut pas le confondre avec un autre savant du même nom, mort en 1662, professeur de médecine à Harderwick, qui a laissé : *Compendium medicinæ practicæ*, 1653, in-12; Parisiis, 1666, in-12.

† V. SCHMIDT (Sébastien), professeur en langues orientales à Strasbourg, mort en 1697, à l'âge de 27 ans, eut le malheur de tomber de la fenêtre d'un second étage dans la rue, et de se casser le bras droit de manière à ne pouvoir plus s'en servir. Il parvint à apprendre à écrire de la main gauche avec assez de facilité pour que cet accident n'interrompît point ses travaux littéraires.

* VI. SCHMIDT (Laurent), communément nommé en Allemagne l'*interprète de Wertheim*, du lieu de sa résidence, s'attira en 1737 des accusations très-graves d'hétérodoxie, par son entreprise d'une nouvelle *traduction* de l'Ecriture-Sainte en allemand, à laquelle il ajouta un nouveau système de théologie, suivant la méthode des géomètres, qui lui servoit de guide dans l'explication du texte sacré. En vertu d'un édit impérial adressé par Charles VI aux princes de l'empire, Schmidt fut mis en prison; mais il eut le bonheur de tromper la vigilance de ses gardes et de se sauver.

† VII. SCHMIDT (George-Frédéric), graveur célèbre, né en 1712 à Berlin, et mort dans cette même ville à 63 ans, apprit de Busch les premiers élémens de son art, et vint de bonne heure se perfectionner à Paris. Le fameux Larmessin fut son maître, et le disciple fit tant de progrès que l'académie royale de peinture l'admit en 1742 au nombre de ses membres, quoique les protestans soient exclus de son corps. Gratifié par son souverain, quoiqu'éloigné, d'une pension de mille écus, il s'efforça de lui témoigner sa reconnoissance par de nouveaux chefs-d'œuvre, et fit le *portrait* de Mignard, d'après Rigaud, qui lui mérita des applaudissemens universels. Il passa successivement dans toutes les cours de l'Europe, en Saxe, en Pologne, en Russie, et reçut par-tout l'accueil le plus flatteur. Il se fixa à Pétersbourg jusqu'à la mort de l'impératrice, qui lui avoit fait une pension de 1500 roubles, et revint jouir dans sa patrie de l'estime de son roi. Celui-ci l'avoit chargé de graver les portraits de ses ancêtres, dont lui-même avoit écrit l'histoire. Sa principale occupation fut son *OEuvre* diversifié, qui consiste en une suite d'environ soixante *dessins* gravés à l'eau-forte, d'après les plus grands maîtres. Les principaux *ouvrages* de cet artiste sont le portrait du prince d'Anhalt, celui de La Tour, et de l'abbé Prévost. Au reste ses chefs-d'œuvre sont si nombreux, qu'il est très-dificile de leur assigner un rang.

* VIII. SCHMIDT (Christophe de), surnommé *Phiseldeck*,

né le 11 mai 1740 à Nordheim, où son père étoit chambellan, étudia à Goettingue la jurisprudence, entra ensuite, comme instituteur, dans la maison du conseiller intime de l'empereur de Russie. Le comte de Munich, exilé alors à Wologda, revint en 1762 avec lui à Saint-Pétersbourg, et retourna dans sa patrie après avoir fait un séjour de peu de durée. Il fréquenta alors quelques cours à Goettingue, prit le degré de docteur en jurisprudence, et se rendit ensuite à Helmstadt, où il donna pendant quelque temps des cours. Bientôt après il fut appelé comme professeur, au *collegium Carolinum*, à Brunswick; il y enseigna l'histoire, le droit public et la statistique jusqu'en 1779, où il reçut la place de conseiller et d'archiviste des grandes archives du prince, à Wolfenbuttel; en 1784 il eut le titre de conseiller aulique du prince, et en cette qualité il conserva la direction des archives de Wolfenbuttel jusqu'à sa mort, arrivée en 1801. Comme il avoit passé dans la Russie une partie des années de sa jeunesse, il conserva de la prédilection pour ce pays pendant toute sa vie, et pour la langue russe. Il a publié successivement, en 1770, deux recueils de *Lettres sur la Russie*; des *Matériaux pour servir à la connoissance de la constitution et du gouvernement de la Russie*, 1772; un *Essai d'une nouvelle introduction à l'histoire de la Russie*, 1787: des *Matériaux pour servir à l'histoire de la Russie*, 1777. On a encore de lui *Manuel des sciences historiques*, qui prouva qu'aucune des parties de l'histoire ne lui étoit étrangère; des *Mélanges historiques*, 1783 et 1784, et ses *hermæa*, qui parurent en 1786. Il rédigea aussi, depuis 1789 jusqu'en 1794, le *Répertoire de l'histoire et de la constitution d'Allemagne.* Il a encore publié quelques *morceaux* et des *traductions* dans différens journaux historiques, et des *critiques* insérées dans les journaux littéraires d'Allemagne.

* IX. SCHMIDT (Michel-Ignace), historiographe allemand, né dans une petite ville de l'évêché de Wurtzbourg en 1736, fit ses études chez les jésuites du séminaire de cette dernière ville. Ils ne purent l'engager à entrer dans leur ordre, et il prit l'état d'ecclésiastique séculier. Le comte de Rosenhaim l'appela à Bamberg pour l'éducation de son fils. A l'abolition de l'ordre des jésuites, l'évêque de Wurtzbourg le nomma assesseur de la faculté de théologie, et professeur de l'histoire de l'empire d'Allemagne. Peu après il lui conféra un bénéfice, avec le titre de conseiller ecclésiastique et voix délibérative dans le collége des affaires spirituelles. En 1769 il publia en latin son *Plan de réforme de l'instruction publique;* son *Plan d'études*, en 1774: une *Histoire du sentiment moral de l'homme*, publiée en 1772, le fit connoître comme observateur philosophe, et son *Histoire d'Allemagne*, écrite avec une rare impartialité, mit le comble à sa réputation. On sut, par le foible d'une piété outrée, prévenir contre lui le nouveau prince, évêque de Wurtzbourg: l'empereur Joseph Ier l'appela à Vienne, où il mourut le 1er novembre 1794.

* X. SCHMIDT (Jean), docteur en médecine, de Dantzick, mort en 1690, à 66 ans, étudia à Montpellier. On a de lui un grand nombre d'*observations* intéres-

santes. Il a mis au jour *Studium Monspeliense*, et une nouvelle Pharmacopée de Dantzick, sous le nom de *Dispensatorium Gedanense*.

* XI. SCHMIDT (George-Louis), né à Avenstein en Argovie, mort à Lenzbourg en 1805, est auteur des ouvrages suivans : I. *Essai sur divers sujets intéressans de politique et de morale*, 1760 et 1763, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage reparut en 1776, in-12, sous le titre suivant : *Essais sur les philosophes et la philosophie, avec des dissertations sur l'amour, la jalousie, les projets, l'agriculture, le luxe et le commerce*. II. *Principes de la législation universelle* ; Amsterdam, 1776, 2 vol. in-8°. Cet auteur eut dans sa jeunesse des liaisons avec Voltaire, Diderot et d'Alembert. Sur la fin de ses jours il cultiva la littérature allemande avec beaucoup de zèle et de succès.

SCHMITH (Nicolas), né à Oedenbourg en Hongrie, se fit jésuite, enseigna les belles-lettres et la théologie avec distinction dans son ordre, et mourut recteur du collége de Tirnau en 1767. On a de lui, I *Series archiepisc. Strigoniensium*, Tirnau, 1751, 2 vol. in-8°. II. *Episcopi Agrienses, fide diplomaticâ concinnati*, Tirnau, 1738, in-8°. III. *Imperatores Ottomannici à captâ Constantinopoli, cum epitome principum Turcarum ad annum* 1718, Tirnau, 1760, 2 volumes in-fol. Ces ouvrages, pleins d'érudition, sont écrits d'un style pur, aisé et élégant. On estime sur-tout son *Histoire des empereurs ottomans*, qui est peut-être la meilleure que nous ayons ; c'est une suite de celle du P. Keri. Nous n'avons pas encore une Histoire turque complète. Celle de Cantimir passe pour être assez exacte ; mais elle est trop étendue pour l'espace de temps qu'elle embrasse : celle de l'abbé Mignot ne peut être considérée que comme un abrégé. Ricaut en a donné une histoire en anglais ; mais elle ne comprend que le 17e siècle. L'histoire des Turcs ne peut être connue que par celle de leurs ennemis. Ces relations peuvent être suspectes, mais elles n'ont pas un caractère de fausseté comme les annales turques. Les Turcs, si on veut les en croire, ont été des conquérans invincibles. La Porte, dans ses actes, représente les princes chrétiens implorant à genoux la clémence du vainqueur. On retrouve dans l'histoire, comme dans les diplômes des Turcs, le ridicule étalage du faste oriental.

* I. SCHNEIDER (Jean), en latin *Sartorius*, natif d'Amsterdam, florissoit au 16e siècle. Il possédoit et enseignoit les langues latine, grecque et hébraïque. Il eut une dispute littéraire avec Corneille Crocus sur la foi et les œuvres. La doctrine de Sartorius coïncidoit avec celle de Luther. Elle lui valut des persécutions. En 1558 il publia à Bâle son *Explication des grands et des petits prophètes*. Il anagrammatisa son nom en celui de *Johannes Tosarrius*. Vers le même temps il embrassa la réforme et il remplit successivement le ministère évangélique à Delft et à Noordwick. Il avoit aussi établi une école dans ce dernier endroit, où il paroît qu'il mourut en 1568 ou en 1570 ; d'autres le font mourir à Delft en 1557. Il passe pour avoir été un des premiers restaurateurs de la langue hollandaise. Il s'est

fait à lui-même cette épitaphe :

Hac ego sum tumulatus humo Sartorius, ortum
Cui primum tellus Amsterodama dedit.
Ingenium colui variè, docuique juventam
Omnigenas artes, quippe triglottos eram.
Sed postquam virtus, duris exercita fatis,
Destituit corpus, spiritus astra tenet.

Hadr. Junius écrivoit, en 1554, qu'il étoit sorti plus de savans de l'école de Sartorius que de héros du cheval de Troie.

II. SCHNEIDER, en latin *Sartorius* (Jean-Friedman), professeur de philosophie à Hall, étoit né en 1660 à Cranichfeld, petite ville de Thuringe. On a de lui, I. *Philosophiæ rationalis fundamenta*. II. *De affectatâ moralium omni scientiâ*, etc.

* III. SCHNEIDER (Conrad Victor), célèbre médecin allemand du 17e siècle, né à Bitterfeld, et mort en 1680, à 66 ans, professa l'anatomie et la botanique dans l'université de Wittemberg, dont il devint le doyen. La plupart de ses nouveaux ouvrages roulent sur la membrane pituitaire et les os de la tête. Voici les plus considérables : *Dissertationes anatomicæ de partibus principalioribus, etc.*, Wittembergæ, 1643, in-8° ; *Disputationes osteologicæ aliquot*, ibid., 1649, in-4°. ; *De catharris libri quinque*, ibid., 1760, in-4° ; *Liber de spasmorum naturâ*, ibid., 1678, in-4°.

* IV. SCHNEIDER (E.), prêtre allemand, vicaire épiscopal de l'évêque constitutionel de Strasbourg, puis commissaire civil près l'armée d'Alsace, et accusateur public près le tribunal criminel du Bas-Rhin, fut un des étrangers qui, au moment de la révolution, accoururent en France pour y prendre part. Les massacres, le système de terreur, ne sont rien près des cruautés qu'il exerça. Il parcouroit sans cesse cette malheureuse contrée à la tête de l'armée révolutionnaire et suivi de la guillotine. Sur la simple déposition de deux de ses agens, les citoyens de tout âge, de tout sexe, pauvres comme riches, étoient envoyés à la mort ; et on le vit un jour, en entrant dans une commune, faire ordonner à la municipalité de lui livrer cinq têtes à son choix. Le trait suivant, tiré d'entre mille, nous dispensera d'en citer d'autres. Dans le cours de ses tournées, étant arrivé au village d'Esig, il se présenta chez Kuhun, juge-de-paix du canton, et le trouva à table. On l'invita à dîner. Tous les convives s'empressèrent de lui céder la place d'honneur ; toute la maison fut occupée à le servir, et bientôt il parut s'égayer au milieu des bouteilles et de la bonne chère ; mais tout à coup, adressant la parole au maître de la maison, il lui demanda s'il avoit encore beaucoup de vin pareil. Kuhun lui répondit qu'il en avoit encore quelques bouteilles à son service. « Eh bien ! reprit le monstre, hâte-toi d'en faire servir encore une, car dans trois quarts d'heure tu n'en boiras plus. » En effet, il fit entrer la guillotine dans la cour de son hôte, et lui fit trancher la tête devant sa femme, ses enfans, ses amis et ses domestiques éplorés, sous prétexte qu'il avoit été autrefois receveur du cardinal de Rohan. Pour couronner tous ses crimes, il faisoit préparer à Strasbourg des noyades semblables à celles de Nantes, lorsqu'enfin les commissaires de la convention en firent justice. S'étant permis, au retour d'une de ses courses, d'entrer dans la ville avec une pompe insultante, dans un carrosse à six

chevaux, précédé de coureurs, et entouré de gardes le sabre nu, les commissaires de la convention, Saint-Just et Lebas, indignés de ses crimes et de son orgueil, le firent arrêter; et le lendemain même, 21 décemb. 1793, il fut exposé, pendant une grande partie de la journée, sur un échafaud. On le transféra ensuite à Paris, où le tribunal révolutionnaire le condamna à mort, le 12 germinal an 2 (1er avril 1794), comme convaincu d'avoir, par des concussions et vexations immorales et cruelles, par l'abus le plus révoltant et le plus sanguinaire du nom et des pouvoirs d'une commission révolutionnaire, opprimé, volé, assassiné, ravi l'honneur, la fortune et la tranquillité à des familles paisibles. Il étoit âgé de 37 ans, et né à Vitzfeld.

SCHNITZTEIN, savant Allemand, mort à Anspach en 1787, président du consistoire de cette ville, a publié, de 1769 à 1774, un ouvrage très-érudit, ayant pour titre : *Selecta Norimbergensia*, 5 vol. in-4°.

* SCHNOERRENBERG (Anne), chanoine prémontré, né à Cologne l'an 1667, fut fait prieur du monastère de Steinfeld, docteur en théologie en 1698, examinateur synodal à Cologne en 1707, et mourut le 11 décembre 1715. On a publié après sa mort *Institutiones juris canonici cum brevi commentario in reg. juris*, Cologne, 1729, in-4°. Mais les religieux de Steinfeld désavouèrent cet ouvrage, et montrèrent dans une édition qu'ils donnèrent du véritable ouvrage de leur confrère, à Cologne en 1740, in-4°, combien il avoit été défiguré dans la première édition.

SCHODELER (Wernher), avoyer de la ville de Bremgarten en Suisse, engagea, en 1532, ses concitoyens à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. On a de lui, en allemand, une *Chronique de Suisse*, estimée pour son exactitude.

I. SCHOEFFER. *V.* SCHEFFER.

II. SCHOEFFER (Jean-Chrétien), savant naturaliste allemand, mort dans le cours du 18e siècle, a publié plusieurs *ouvrages* sur l'histoire naturelle, et entre autres une *Description des champignons*, publiée à Ratisbonne en 1764, in-4°; la partie typographique est magnifiquement exécutée, et les figures sont enluminées.

† I. SCHOEN (Martin), peintre et graveur allemand du 15e siècle, mort en 1486, est le plus ancien des graveurs connus, et le premier qui ait tiré des épreuves de ses ouvrages; on le connoît aussi sous le nom de *Beau Martin* de Colmar, comme né dans cette ville. On a de lui un grand nombre d'estampes. Les principales sont, I. *La Mort de la Sainte Vierge*. II. *Saint Antoine battu par les démons*. III. Une *Bataille contre les Sarrasins*, où assiste l'apôtre saint Jacques. IV. Le *Portement de Croix*, etc.

* II. SCHOEN (Erhard et non Ernest, comme certains auteurs l'appellent mal-à-propos), graveur allemand et un des premiers qui aient gravé sur métal, travailloit vers 1530 et 1540. Christ, dans son *Dictionnaire des monogrammes* (p. 100 de la trad. française, Paris 1750, in-8°), lui attribue les belles *Figures* qu'on voit dans l'édition allemande de Vitruve de Gualterus H. Rivius, imprimée à Nuremberg en 1548. Elles portent pour

sigle les deux lettres initiales de son nom en caractères gothiques, séparées par la date. Il existe des gravures plus anciennes (de 1467), portant les mêmes lettres, mais en caractères romains et réunies, qu'on a attribuées à ce même artiste; mais la diversité des sigles et la distance des dates prouvent assez que c'est par erreur.

* I. SCHOENFELD (François), né à Prague en 1747, d'une famille distinguée, entra chez les jésuites, y enseigna les sciences et les belles-lettres, et s'occupa en même temps de la composition d'un grand nombre d'ouvrages en allemand et en français sur la religion. On remarque le traité *De amore veritatis et veritate amoris*, Prague, 1670, et quatre discours qui ont pour titre : *Religio catholica ferventer est prædicanda, propugnanda prudenter*, Prague, 1783. Ces discours, forts de raisonnement, pèchent néanmoins par un style trop diffus. Parmi ses ouvrages allemands, il y a des poésies et quelques dissertations théologiques, entre lesquelles l'*Influence des bons et des mauvais esprits sur l'homme*. Après la destruction de la société, il devint doyen de Reichstadt dans le cercle de Bemzler. Il vivoit encore en 1784.

* II. SCHOENFELD (Mathias), jésuite de la province de Bavière, écrivain fécond, dont les ouvrages, la plupart écrits en allemand, et joliment imprimés, ont produit de grands fruits dans la plupart des provinces de l'empire, particulièrement son *Abrégé historique de la Bible*, destiné à l'instruction publique, avec des figures, et très-supérieur au sec et ennuyeux Royaumont; les *Vérités fondamentales de la religion*, exposées dans leur ordre naturel et leur dépendance réciproque; le *Philosophe chrétien* dans l'adversité; la *Vraie parure de la jeunesse; Règles puisées dans la religion et la raison pour conserver la santé*, etc. Tous ouvrages écrits élégamment, d'une manière naturelle et attachante, et empreints de beautés aimables et convaincantes de la vertu. Il vivoit encore en 1786.

* SCHOENING (Gérard), né le 2 mars 1722 dans un village de la Nomachie en Norwège, alla en 1740 au collége de Drontheim, où le recteur, dont il acquit l'estime et l'amitié, l'aida à continuer ses études à Copenhague. En 1765 il accepta la place de professeur d'histoire et d'éloquence à Sora; il fit en 1773, 1774 et 1775, un *Voyage littéraire* en Norwège aux dépens du roi, voyage qu'il interrompit pour se rendre à Copenhague, où il avoit été nommé à la charge de maître des archives secrètes. En 1776 il fut nommé membre de la société instituée pour publier les écrits islandais, recueillis par Arnas Magnæus; il avoit jeté, avec Guner, évêque de Drontheim et Suhm, les fondemens de l'académie érigée en 1760 à Drontheim, qui a été honorée en 1767 du nom de société royale de Norwège; il étoit aussi des académies de Copenhague et Goettingen. Après une carrière laborieuse, uniquement consacrée à l'étude, il mourut le 18 juillet 1780 : simple et paisible, il détestoit les querelles théologiques. Grotius, Erasme, Melanchthon, Budde, Musée, Le Clerc, lui sembloient penser sainement, en enseignant que la religion consiste plus en

actions qu'en paroles. La *Théodicée* de Leibnitz étoit un de ses livres favoris, et il étoit favorable au sentiment de J.-J. Rousseau, que l'homme est plus heureux dans l'état naturel que dans l'état politique, quoiqu'il avouât que dans la situation présente les sciences étoient utiles et nécessaires. Le projet de l'abbé de Saint-Pierre, d'abolir toutes les guerres, le charmoit au point que peu s'en falloit qu'il ne le crût possible. Tous les savans lui étoient agréables sans distinction de religion et de nation. Les ouvrages en latin qu'il a publiés sont, I. *Disputationes quatuor de origine philosophiæ orientalis*, Hafniæ, 1744-1747, in-4°, qui sont ses essais, dans lesquels il a suivi l'histoire de la philosophie de Brucker. II. *Oratio de antiquo jure succedendi*, Soræ, 1767, in-4°. III. *Oratio de antiquissimâ reipublicæ constitutione, regum speciatim potentiâ et auctoritate apud gentes boreales*, Soræ, 1765, in-4°. IV. *Programma de festo post occidui solis reditum in septentrione olim celebrato*, Soræ, 1766, in-4°. V. *Programma de anni ratione apud veteres septentrionales*, Soræ, 1766, in-4°. VI. *Oratio ad solemnia coronationis Christiani VII et Carolinæ Mathildæ*, Soræ, 1767, in-4°. VII. *Fundamenta narrationis Herodoti de Scythiâ tribus programmatibus*, Soræ, 1768-1770, in-4°. VIII. *Programma de sinu codano et monte Sevo*, Soræ, 1772, in-4°; *œconomico-physicus de habitu Norvegiæ ad agriculturam*, Havniæ, 1754, in-8°. Les ouvrages danois de Schoening sont, I. Un *Traité du Mariage des anciens septentrionaux*, Copenhague, 1756, in-4°. II. *Essai d'une géographie de l'ancienne Norwège*, Copenhague, 1751, in 4°, dans laquelle il ne s'agit que de la Finmarchie, d'autres occupations l'ayant empêché de continuer sur les autres provinces. III. *Description de la cathédrale de Drontheim*, ibid., in-4°, 1762. IV. *Histoire* d'Harald Haardraade, roi de Norwège, et d'Augustin, archevêque de Drontheim, pour servir de supplément à l'histoire ancienne de Danemarck et de Norwège, publiée conjointement par Schoening et Suhm, Copenhague, 1757, in-4°. V. De l'*Aurore boréale*, au 8e tome des Mémoires de la société royale de Danemarck, 1760, et beaucoup d'autres *morceaux* qu'il a fait insérer dans les mêmes Mémoires. Il est encore l'auteur, I. D'un *Voyage en Norwège*, Copenhague, 1778, in-4°. II. De l'*Origine des Norwégiens et des autres peuples du nord*, Sora, 1769, in 4°. III. *Histoire de Norwège*, depuis la plus haute antiquité jusqu'à l'an 995, 4 vol. in-4°, Sora et Copenhague, 1771-1781. Le dernier volume a été mis au jour par Suhm après la mort de l'auteur. Cette *Histoire* eût été continuée jusqu'à nos jours s'il eût vécu; on en loue beaucoup la fidélité, la science et le style; il a en outre publié une *Version* de Snorr Sturle, fameux historien islandais, mort en 1240. Il dirigeoit l'impression de la troisième partie, quand la mort termina tous ses travaux.

† SCHOEPFLIN (Jean-Daniel), né en 1694 à Sultzbourg, dans le margraviat de Bade-Dourlach, et mort en 1771, succéda à l'âge de 26 ans à M. Kuhn, professeur d'éloquence et d'histoire dans l'université de Strasbourg, et dès cet

instant (en 1720) il eut un concours très-grand d'élèves envoyés des différentes parties du nord; sa réputation s'étendit tellement, que dans le même temps la place de professeur d'histoire à Francfort-sur-l'Oder lui fut offerte; la Suède lui proposa la même place à Upsal; la czarine l'invita à se rendre à Saint-Pétersbourg avec le titre d'historiographe de S. M., et l'université de Leyde le nomma pour succéder au savant Vitriarius. Il refusa sans hésiter ces offres brillantes pour rester à Strasbourg, où il étoit chéri et respecté. En 1726 il renonça à sa place pour parcourir l'Europe savante aux frais de la ville qu'il illustroit. De Paris il alla à Rome, où il séjourna six mois, parcourut l'Italie, visita l'Angleterre et revint à Paris en 1728, où il présenta à l'académie des inscriptions plusieurs *mémoires*, dans l'un desquels il assigne à Guttemberg, de Strasbourg, l'invention en 1440 des caractères mobiles, contre l'opinion de Meermann. De retour en 1733, il s'occupa à réaliser le projet qu'il avoit formé depuis long-temps de travailler à l'Histoire d'Alsace; il parcourut l'Allemagne, les Pays-Bas et la Suisse, pour en rassembler les matériaux, et découvrit dans ses courses que le fragment de l'Evangile de saint Marc, qu'on conserve à Prague avec tant de soin, est une continuation de l'exemplaire du même Evangile, qui se trouve à Venise. A la suite de la publication du premier volume de son ouvrage en 1751, il obtint de la cour de France le titre d'historiographe du roi, et un présent de 2000 liv. On doit à ses démarches auprès de l'électeur palatin la fondation de l'académie de Manheim. On a de ce savant estimable les ouvrages suivans : I. *Historia Zaringo-Badensis*, Carlsruhe, 7 vol. in-4°. C'est l'histoire du margraviat de Bade et de la famille régnante. L'auteur y prouva que cette maison venoit de celle de Zæringen, qui avoit autrefois régné sur la Suisse, et dont le nom est perdu depuis 1218. Cet ouvrage ne fut achevé qu'en 1763. II. *Alsatia diplomatica*, 1772, 2 vol. in-fol. III. *Alsatia illustrata*, 1751 et 1762, 2 volumes in-fol. L'auteur avoit commencé dès l'an 1730 ce grand travail, pour lequel il compulsa toutes les anciennes archives et visita tous les monumens du pays. Plusieurs de ces monumens sont celtiques, et Schœpflin en fit transporter beaucoup à Strasbourg. Il avoit concerté le plan de cette histoire avec le chancelier d'Aguesseau, qui l'honora d'une amitié particulière. IV. *Alsaticarum rerum scriptores*, in-fol. V. *Vindiciæ typographicæ*, 1760, in-4° figures, ouvrage rempli de recherches curieuses. On y trouve les pièces d'un procès entre Guttemberg et ses associés. L'auteur prétend prouver par elles que Guttemberg fit à Strasbourg les premiers essais de son art en 1436, et que Schœtler le perfectionna ensuite à Mayence. Fournier le jeune a publié en 1760 des observations sur cet ouvrage de Schœpflin. VI. *Vindiciæ Celticæ*, 1756, in-4°. L'auteur a montré que les Celtes n'habitoient qu'une partie des Gaules, et qu'ils étoient entièrement différens des Germains et autres peuples du nord. VII. *Mémoires* sur le projet de Charlemagne, de joindre par un canal le Rhin au Danube. Schœpflin le lut à l'académie des inscriptions. Il a légué à la ville de Strasbourg sa bibliothèque, aussi nombreuse que

bien choisie, et un riche cabinet d'antiquités, dont Oberlin a donné la description sous le titre de *Musæum Schœpflinianum*. On a publié sa Vie dans ces derniers temps, et les archives de l'Europe, n° 5, en contiennent un assez bon extrait.

SCHOLARIUS (George), l'un des plus savans grecs du 15e siècle, juge général des Grecs, secrétaire de l'empereur de Constantinople, et son prédicateur ordinaire, embrassa depuis l'état monastique, et prit le nom de Gennade. N'étant encore que laïque, il assista au concile de Florence, où il se déclara hautement en faveur de l'union des grecs avec les latins. Il fit à son retour à Constantinople une apologie des articles contenus dans le décret du concile de Florence; il y dépeint avec l'éloquence la plus touchante l'état où cette malheureuse ville, bâtie par Constantin, se trouvoit réduite. Mais Marc d'Ephèse l'ayant depuis fait changer de sentiment, il devint un des plus grands adversaires de la réunion. Après la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, Gennade fut élu patriarche de cette ville. Le sultan Mahomet II lui donna l'investiture, suivant la coutume des empereurs grecs, et lui mit en main le bâton pastoral; mais voyant les troubles s'augmenter, sans espérance de pouvoir les apaiser, ce patriarche abdiqua en 1458, et se retira dans un monastère de la Macédoine, où il mourut vers 1460. Ses principaux ouvrages, qu'on trouve dans les Conciles du P. Labbe et dans la Bibliothèque des Pères, sont, I. Une *Lettre* adressée aux évêques grecs touchant l'union. II. Trois *Discours*, prononcés dans le concile de Florence, sur les moyens de procurer la paix. III. Un *Traité de la procession du Saint-Esprit*, contre Marc d'Ephèse. IV. Un de la *Prédestination*, et plusieurs *autres*, dont l'abbé Renaudot nous a donné le catalogue dans la créance de l'Eglise orientale sur la transsubstantiation. Ce savant a publié aussi une *Homélie* de Scholarius, dans laquelle il reconnoît la transsubstantiation.

† SCHOLASTIQUE (sainte), vierge, sœur de saint Benoît, née à Nursie, ville d'Italie, sur la fin du cinquième siècle, suivit la vie ascétique, et fonda une communauté de religieuses. Elle alloit visiter son frère tous les ans : la dernière année qu'elle lui rendit ce devoir, on dit qu'elle prédit comme prochaine sa propre mort, qui arriva vers l'an 543. S. Benoît la fit enterrer au Mont-Cassin.

* SCHOLTZ (Laurent), habile botaniste et médecin de Breslaw, né en 1552 et mort en 1599, a laissé plusieurs *ouvrages* estimés; voici les principaux : *Aphorismorum medicinalium sectiones octo*, Vratislaviæ, 1589, in-8°. *Epistolarum philosophicarum*, etc., *volumen*, Francofurti, 1598, in-folio. *Consiliorum medicinalium, conscriptorum à præstantissimis medicis liber singularis*, ibid., idem.

* SCHOMAN (George); de l'arianisme qu'il avoit d'abord professé, passa au socinianisme en 1566, décidé (comme il nous l'apprend lui-même) par la lecture des écrits de Lelio Socin. Il est auteur du catéchisme de Cracovie, dont voici le titre original : *Catechesis et confessio fidei per Poloniam, congregati in nomine Jesu-Christi domini nos-*

ti, crucifixi et ressuscitati, typis Alex. Turobini (à Cracovie), 1574, in-12.

* I. SCHOMBERG (Pierre), né à Wurtzbourg, d'une ancienne famille, fut chanoine de Bamberg, ensuite évêque d'Augsbourg et cardinal en 1439. Le pape Eugène IV et l'empereur Frédéric III faisoient beaucoup de cas de ses lumières, et le consultoient dans des affaires importantes. Il fut chargé de plusieurs négociations, qui avoient pour objet la paix entre l'Angleterre et la France, et la pacification des querelles élevées entre les princes allemands. Il mourut à Dillingen en 1469.

* II. SCHOMBERG (Nicolas de), de la même famille du précédent, né en 1472, entra en 1497 dans l'ordre des dominicains, où il se distingua par ses lumières et ses vertus. Devenu cardinal et archevêque de Capoue en 1520, il fut envoyé en France par Clément VII; il contribua beaucoup à faire conclure la paix entre Charles-Quint et François Ier. Paul III le décora de la pourpre en 1535. Peu s'en fallut qu'il ne fût élu pape dans le conclave où furent proclamés Adrien VI et Clément VII. Il eut part à toutes les grandes affaires que Luther avoit suscitées aux pontifes romains. Sleidan l'accuse d'avoir été l'ennemi d'une réformation dans l'Eglise; mais il se trompe. Le cardinal de Schomberg étoit opposé à une réforme qui auroit donné trop d'avantage aux luthériens sur la cour de Rome; mais il désiroit celle qui pouvoit être opérée par un concile général. Ce qui le prouve, c'est que sa conduite fut dans tous les temps très-régulière. Sur la fin de sa vie il se démit de son archevêché de Capoue, pour passer ses derniers jours dans le couvent de la Minerve. Il mourut pieusement dans cette retraite en 1537. Seckendorff, luthérien, mais plus équitable que Sleidan, du moins en ce point, fait l'éloge de ce cardinal. (*Voyez* son Histoire du Luthéranisme, livre III, p. 92.) On a de Schomberg cinq *Sermons* qu'il prononça devant Jules II en 1505.

III. SCHOMBERG (Henri de), d'une ancienne famille de Misnie en Allemagne, établie en France, porta d'abord les armes sous le nom de comte de Nanteuil. Son père, Gaspard de SCHOMBERG, avoit mérité par sa valeur le gouvernement de la haute et basse Marche. Il avoit servi en qualité de maréchal-de-camp général des troupes allemandes en France, sous Charles IX, Henri III et Henri IV. Il protégeoit les gens de lettres; ils célébrèrent ses vertus et ses exploits. La membrane qui enveloppe le cœur étant devenue osseuse, il mourut subitement dans son carrosse en 1599. Le jeune SCHOMBERG qui fut tué dans le fameux duel de Quélus et Entragues, étoit frère de Gaspard. Ce fut le premier duel où les seconds se battirent. Henri fils de Gaspard succéda à son gouvernement de la Marche et à sa valeur. Il servit en 1617 dans le Piémont, sous le maréchal d'Estrées; et sous Louis XIII, en 1621 et 1622 (*voyez* BUCKINGHAM, n° I.) contre les Huguenots. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut honoré du bâton de maréchal de France en 1625. Il prouva qu'il en étoit digne, par la défaite des Anglais au combat de l'île de Rhé en 1627, et en forçant le pas de Suse en 1629. Il fut blessé, dans

cette dernière journée, d'un coup de mousquet aux reins; et dès qu'il fut guéri, il se rendit maître de Pignerol en 1630, et secourut Casal. Envoyé en Languedoc contre les rebelles, il gagna en 1632 la victoire de Castelnaudari, où le célèbre duc de Montmorenci fut blessé et fait prisonnier. Cette victoire valut le gouvernement de Languedoc au maréchal de Schomberg, qui mourut à Bordeaux le 17 novembre de la même année, à 49 ans. On a de lui la *Relation de la Guerre d'Italie*, à laquelle il eut tant de part. Elle fut imprimée en 1630, in-4°, et réimprimée en 1669 et 1682. Le maréchal de Schomberg avoit été ambassadeur en Angleterre et en Allemagne. Il étoit aussi adroit dans les négociations qu'habile dans la guerre. Ce fut un homme d'une prudence admirable, d'une éloquence mâle, d'une probité singulière, et aussi magnifique qu'obligeant.

IV. SCHOMBERG (Charles de), fils du précédent et frère de la duchesse de Liancourt, étoit duc d'Halluin par sa femme, Anne, duchesse d'Halluin. Il fut élevé en qualité d'enfant d'honneur auprès de Louis XIII, qu'il suivit dans son voyage de Savoie en 1630. Trois ans après, le roi lui donna le collier de l'ordre du Saint-Esprit, le gouvernement de Languedoc, et enfin le bâton de maréchal de France en 1637, après qu'il eut remporté une victoire sur les Espagnols près de Leucate en Roussillon. Il eut plusieurs autres avantages sur eux dans le cours de cette guerre. Devenu vice-roi de Catalogne, il prit d'assaut la ville de Tortose en 1648. Ce guerrier mourut à Paris le 6 juin 1656, à 56 ans. Le duc d'Halluin (car c'étoit sous ce nom-là que Schomberg étoit le plus connu) épousa en secondes noces, l'an 1646, Marie d'Hautefort, femme aussi belle que sage, et que Louis XIII avoit aimée autant qu'il étoit capable d'aimer. Il n'eut point d'enfant de cette deuxième femme, non plus que de la première. Son père lui avoit appris le métier des armes, et il soutint dignement le nom illustre qu'il lui avoit transmis.

V. SCHOMBERG (Frédéric-Armand de), d'une famille illustre, mais différente de celle des précédens, porta d'abord les armes sous Frédéric-Henri, prince d'Orange, et ensuite sous son fils le prince Guillaume. Son nom avoit pénétré en France; il passa en 1650 au service de cette monarchie, et obtint les gouvernemens de Gravelines, de Furnes, et des pays circonvoisins. En 1661 il fut envoyé en Portugal et y commanda si heureusement, que l'Espagne fut contrainte de faire la paix en 1668, et de reconnoître la maison de Bragance légitime héritière du royaume de Portugal. Schomberg ayant combattu avec autant de succès en Catalogne, l'an 1672, obtint, quoique protestant, le bâton de maréchal de France en 1675, année où il reprit sur les Espagnols la forteresse de Bellegarde. Il passa ensuite dans les Pays-Bas, où il fit en 1676 lever les siéges de Mastricht et de Charleroi. La France le perdit en 1685, année de la révocation de l'édit de Nantes. Il se retira chez l'électeur de Brandebourg, qui lui donna le gouvernement de la Prusse ducale, le choisit pour son ministre d'état et pour généralissime de ses armées. Il passa de là en Portugal, ensuite en Hollande, puis en Angleterre, avec Henri-Guil-

laume prince d'Orange, qui alloit s'emparer de ce royaume. Ce monarque l'envoya commander en Irlande en 1689, et l'année d'après il y eut un combat contre l'armée du roi Jacques, campée au-delà de la rivière de la Boyne, le 11 juillet 1690. Schomberg passa cette rivière à la tête de sa cavalerie, battit huit escadrons de l'armée ennemie, et rompit l'infanterie irlandaise, secondé par Guillaume. Le beau-père mis en déroute et poursuivi jusqu'à la nuit, abandonna la victoire à son gendre. Le maréchal de Schomberg s'étant exposé comme un soldat, fut tué par les gardes du roi Jacques. Sa postérité est restée au service du roi d'Angleterre. Les titres de maréchal de France, de duc et de grand en Portugal, de milord-duc et de chevalier de la jarretière en Angleterre, marquent assez quelle estime on avoit pour lui dans toute l'Europe.

SCHOMER (Juste-Christophe), né à Lubeck en 1648, mort en 1693, professeur de théologie à Rostock. Il publia en 1690 sa *Theologia moralis sibi constans*, estimée dans les universités de la Basse-Saxe. C'est presque l'unique que l'on suive dans les écoles luthériennes. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1707. On a encore de Schomer des *Commentaires* sur toutes les Epîtres de saint Paul, en 3 vol. in-4°.

† SCHONÆUS (Corneille), natif de Goude en Hollande, mort en 1511, âgé de 71 ans, poète latin, a joui d'une grande réputation. Ses poésies se font encore rechercher dans son pays; on le regarde cependant comme un poète médiocre. Il a composé des *Elégies*, des *Epigrammes*, etc. Mais ce qui l'a fait connoître, ce sont des *Comédies saintes*, dans lesquelles il a tâché, mais bien vainement, de saisir le style de Térence. Ces pièces sont d'ailleurs peu théâtrales. Le Recueil des comédies de Schonæus a pour titre: *Terentius christianus, seu comœdiæ sacræ*, Amsterdam, 1629, in-4°.

* SCHONEN (Rudolf), chevalier de l'ancienne et noble maison de ce nom, fut sénateur de la république de Zurich en 1374, conseiller en 1379, et adjoint à l'inspection du trésor public. Lors de l'invasion du duc Léopold d'Autriche, les confédérés de la Suisse furent obligés d'aller à sa rencontre et de laisser Zurich, menacée par l'armée du baron Bonstetten, à la garde de ses seuls habitans, qui dans cette crise extrême, jetèrent les yeux sur Rudolf Schonen, homme d'état, joignant à l'énergie d'une ame élevée, à la sagesse du sang froid, ce génie qui embrasse à la fois les connoissances du gouvernement et les ressources de sa défense. Schonen fut proclamé « dictateur et chargé, par un arrêt du conseil, du soin important de veiller au bien de l'état et à l'administration vigoureuse du gouvernement, en l'absence du consul Schwend, occupé ailleurs pour le bien de la république, » rappelant ainsi le *ne quid respublica detrimenti caperet* du sénat romain. Obligé de prendre en main le gouvernail pendant la tempête, il envoya son frère Gotfin Schonen, sénateur, se réunir aux confédérés, qui défirent le duc Léopold à la célèbre bataille de Sempach, où ce prince perdit la vie le 9 juillet 1386. L'autorité de Schonen dura jusqu'à la paix, arrivée en 1389. Le consul Schwend étant mort, Schonen devint encore

une fois chef de la république. Dans cette place éminente il s'occupa de la tranquillité et du bonheur de l'état, bannis depuis long-temps par les guerres et les maux qu'elles entraînent avec elles. Ce furent les excès commis après la bataille de Sempach, qui donnèrent lieu au réglement célèbre de Rudolf Schonen, connu encore aujourd'hui sous le nom de *Lettres de Sempach*. Cette loi, qui fait admirer la sagesse et l'humanité de son auteur, fut publiée le 10 juin 1393, avec la sanction des cantons confédérés, et devint loi générale de la Suisse. On peut la voir dans la Chronique de Tschudi, année 1393. Le bourgmestre et le sénat renouvelèrent la paix avec l'Autriche; les confédérés en ayant pris de l'ombrage, aigrirent la bourgeoisie: elle s'assembla tumultueusement le 15 juin 1393, et força le grand-conseil à déposer et même bannir plusieurs sénateurs. Schonen cessa d'être bourgmestre, et son frère sénateur. Ce qui le justifie pleinement, c'est que cette même paix fut renouvelée par ceux mêmes qui s'y étoient le plus ardemment opposés, et qui en sentirent alors toute la nécessité. Schonen mourut la même année, sans postérité. Sa sœur, Béatrix, avoit épousé le père du célèbre et infortuné Stussi. *Voyez* STUSSI. Le portrait de Rudolf Schonen peint par Fuesly, se voit dans la Galerie de Zurich. Une branche de sa famille, maintenant en France, en possède une copie et des gravures.

SCHONER (Jean), mathématicien, né à Carlstad en Franconie l'an 1477, mort en 1547, occupa une chaire de mathématiques à Nuremberg. Ses *Tables astronomiques*, Wittemberg, 1588, in-4°, qui furent publiées après celles de Regiomontan, et qui furent appelées *Resolutæ*, à cause de leur clarté, lui firent un nom célèbre. On a encore de lui le Recueil de ses *OEuvres mathématiques*, Nuremberg, 1551, in-folio.

†SCHONLEBEN (Jean-Louis), né à Laubach en Alsace, étudia l'histoire avec succès, et mérita d'en être nommé professeur dans l'académie de cette ville. Il composa une Histoire savante de la maison d'Autriche, intitulée *Dissertatio de primâ origine domûs Habsburgo-Austriacæ*, Laubach, 1680, in-fol. Après avoir rendu cet hommage littéraire à ses maîtres, il en rendit un pareil à son pays. Il en fit l'Histoire sous ce titre: *Carniola antiqua et nova*, jusqu'à l'an 1000, Laubach, 1681, in-fol. Cet auteur mourut au commencement du 18e siècle.

SCHOOCKIUS (Martin), né à Utrecht en 1614, fut successivement professeur de langues, d'éloquence et d'histoire, de physique, de logique et de philosophie pratique, à Utrecht, à Deventer, à Groningue, et enfin à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut en 1669. Il avoit des connoissances étendues, et se plaisoit à traiter des matières singulières; mais à force de vouloir montrer de l'érudition, il perdoit souvent son sujet de vue, et l'absorboit dans de longues digressions. On lui reproche d'avoir été extrêmement satirique, ce qui l'a fait appeler par Vossius *Impudentissima bestia*. (*In append. Guidianâ*, page 329.) On a de lui un nombre prodigieux d'*ouvrages* de critique, de philosophie, de théologie, de littérature, d'histoire,

etc., in-12 et in-8°, dans lesquels il ne fait que compiler. Les principaux sont, I. *Exercitationes variæ*, 1663, in-4°, qui ont reparu avec ce titre : *Martini Themidis exercitationes*, 1688, in-4°. II. *Tractatus de cerevisiâ*, Groningue, 1661, in-16. L'auteur y décrit la préparation de la bière en Flandre, qui en consommoit beaucoup. III. *Tractatus de butiro*, Groningue, 1664, in-12. IV. D'autres traités sur l'*aversion pour le fromage, l'œuf et le poulet*. V. *Les Inondations*. VI. *De harengis, seu halecibus*. VII. *De signaturis fœtûs*. VIII. *De ciconiis*. IX. *De septicismo*. X. *De sternutatione*. XI. *Tractatus de truffis*. XII. *De statu reipublicæ fæderati Belgii*. XIII. *De imperio maritimo*. XIV. *De naturâ soni*. XV. *De nihilo*. XVI. *De linguâ hellenisticâ*. XVII. *Admiranda methodus novæ philosophiæ* contre Descartes. XVIII. Des *Ecrits de controverse*. Schoockius, savant à système, à beaucoup de connoissances joignoit beaucoup de préjugés : il multiplioit trop ses ouvrages pour pouvoir les soigner convenablement. La plupart ont été écrits *ex temporali curâ* ou improvisés.

* SCHOONFIELD (Jean-Henri), peintre, né en 1619 à Bibrach en Allemagne, mort en 1689. On a quelques beaux *morceaux* de cet artiste dans les églises et à l'hôtel-de-ville d'Augsbourg.

SCHOONHOVIUS (Florent), poète hollandais, né en 1594, mort au milieu du siècle suivant, se fit catholique, et publia des *Poèmes* latins, recueillis à Leyde en 1613, et des *Emblêmes*, 1618, in-4°.

* SCHOONJANS (Antoine), peintre d'Anvers, né en 1665, mort en 1726, étudia son art en Italie, puis s'établit à Vienne, où il fut en grande faveur auprès de l'empereur. Cet artiste a peint en Allemagne plusieurs beaux *Tableaux* d'église.

* SCHORE (Louis de), en latin *Schorus*, professeur en droit à Louvain, envoyé de Charles-Quint en France et en Angleterre, mort à Anvers, président de son conseil d'état de Flandre, le 25 février 1548, est auteur d'un *Consilium super viribus matrimonii inter Henricum VIII, Anglorum regem, et Catharinam Austriacam*, Louvain, 1534, in-fol.

† I. SCHOREL (Jean), peintre, natif d'un village nommé Schorel en Hollande, près Alkmaar, étudia quelque temps sous Albert Durer. Un religieux qui alloit à Jérusalem engagea Schorel à le suivre. Ce voyage lui donna occasion de dessiner les lieux célèbres par la présence de Jésus-Christ, et les autres objets qui peuvent intéresser la curiosité ou la piété. Il parcourut ensuite l'Europe. S'étant arrêté pendant quelque temps en Italie, le pape Adrien VI lui donna l'intendance des ouvrages du bâtiment de Belvedère ; mais la mort de ce pontife, qui survint un an après, engagea Schorel à retourner dans sa patrie, et sa route le conduisit en France, où François Ier voulut inutilement le retenir. Ce peintre, recommandable par la connoissance de la poésie, de la musique et des langues, mourut en 1572, à 76 ans.

* II. SCHOREL (Adrien), né à La Haye, et mort avant l'âge de 30 ans, cultiva avec honneur les Muses latines. On a recueilli ses *Poésies* dans le 4e vol. des *Delic*,

Poet. Belg. Elles avoient déjà été publiées avec succès à Anvers en 1566, in-12.

SCHORUS (Antoine), grammairien, natif d'Hooghstrate en Brabant, embrassa la religion protestante, et mourut à Lausanne en 1552. On a de lui plusieurs bons ouvrages de grammaire, dont les humanistes venus après lui ont souvent profité sans les citer. Les principaux sont: I. *Thesaurus ciceronianus*, Strasbourg, 1570, in-4°. II. *Phrases linguæ latinæ è Cicerone collectæ*, Bâle, 1550, in-8°. III. *Ratio discendæ docendæque linguæ latinæ ac græcæ*, in-8°. IV. Une comédie latine, intitulée *Eusebia, sive Religio*, qu'il fit représenter par ses écoliers, en 1550, à Heidelberg, où il étoit professeur de belles-lettres; et comme dans cette pièce satirique il vouloit prouver que les grands méconnoissoient la religion, et qu'elle n'étoit accueillie que par le peuple, l'empereur le fit chasser de la ville.

SCHOT. *Voyez* Scot.

I. SCHOTANUS (Christian), ministre protestant, né à Scheng, village de Frise, en 1603, fut professeur de langue grecque et d'histoire ecclésiastique, et prédicant à Franeker. Il mourut l'an 1671, après avoir donné, I. *Description de la Frise*, avec figures, 1656, in-4°. II. *Histoire de la Frise jusqu'en* 1558, in-folio. Dans ces deux ouvrages, écrits en flamand, il parle des catholiques avec partialité. III. *Continuatio historiæ sacræ Sulpitii Severi*, Franeker, 1658, in-12. IV. *Bibliotheca historiæ sacræ veteris Testamenti, sive Exercitationes sacræ in historiam sacram Sulpitii Severi et Josephi*, 1664, 2 vol. in-folio. A voir le titre, on croiroit que c'est un commentaire pour éclaircir le texte de ces historiens suivant les règles de la critique, et dans la réalité ce n'est que le résultat informe des leçons de l'auteur.

† II. SCHOTANUS (Jean), fils du précédent, professeur de philosophie à Franeker, mort en 1699, a fait des *Paraphrases* en vers sur les Méditations de Descartes, où il entre en lice avec le savant Huet, et attaque, mais bien foiblement l'ouvrage de ce prélat sur la philosophie cartésienne.

* III. SCHOTANUS (Bernard), frère du précédent, professeur en droit à l'académie de Franeker, mort en 1698, suivit la même carrière: il fut successivement appellé aux universités d'Utrecht et de Leyde. Il a laissé *Disputationes juridicæ*, Franeker, 1635, in-8°; *Examen juridicum; Fundamenta juris*, Leyde, 1653, in-12, et plusieurs autres *ouvrages* de jurisprudence. — Son troisième frère, Meinard, remplit à Utrecht une chaire de théologie. On a de lui, *Systema concionum*, Utrecht, 1640, in-4°, *Commentaria practica in Epist. ad Philipp. et Petri*, etc.

I. SCHOTT (Pierre), né à Strasbourg en 1460, fit ses études à Paris et à Boulogne, où il se fit aimer des savans et retourna dans sa patrie; il y fut nommé chanoine de Saint-Pierre, et mourut fort jeune en 1491. On imprima en 1498, le recueil de ses Œuvres à Strasbourg. On y trouve, I. Les *Vies* de saint Jean-Baptiste, de saint Jean l'Evangéliste, et de saint Jean-Chrysostôme en vers élégiaques, l'*Eloge* de Jean Gerson aussi en vers. II. Quelques *Lettres*, et diverses

Questions sur des cas de conscience.

II. SCHOTT (Jean), imprimeur de Strasbourg au commencement du 16e siècle, est auteur d'un *Enchiridion poeticum*. Ses éditions sont recherchées : la première page de celle des Dialogues des Dieux par Lucien, est en lettres rouges.

III. SCHOTT ou SCHOT (André), né à Anvers en 1552, professeur d'éloquence, d'histoire et de grec dans l'université de Huesca en Espagne en 1580, se fit jésuite en 1586, et fut nommé professeur d'éloquence à Rome. Il retourna ensuite à Anvers, où il enseigna le grec avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée le 23 janvier 1629. C'étoit un homme franc et généreux, cherchant à obliger tous les savans, de quelque religion qu'ils fussent ; aussi les hétérodoxes l'ont autant loué que les catholiques. On a de lui, I. Des *Traductions* de Photius et de divers autres ouvrages grecs dont il a donné des éditions. Sa version de Photius, imprimée à Paris en 1606, in-folio, manque d'exactitude et de précision. Il s'est plus attaché au sens de son auteur qu'à ses paroles, et il ne l'a pas toujours saisi, parce qu'il n'étoit pas profondément instruit de certaines matières traitées par quelques écrivains cités par Photius. II. De savantes *Notes* sur plusieurs auteurs tant grecs que latins. III. De bonnes *Editions* de différens écrivains, entre autres, de saint Isidore de Peluse, in-folio, Paris, 1638. IV. Les *Vies* de saint François de Borgia, 1596, in-8° ; de Ferdinand Nunnez, et de Pierre Ciaconius. V. *Hispania illustrata*, 1603 à 1608, 4 vol. in-fol. On lui attribue encore la *Bibliothèque d'Espagne*, in-4°, en latin ; mais cet ouvrage a été fait seulement sur ses Mémoires. Ses écrits sont remarquables par un grand fonds de savoir... (*Voy.* THEOPHYLACTE.)

† IV. SCHOTT (François), frère du précédent, membre de la régence d'Anvers, mort en 1622, est connu par deux ouvrages, I. *Itinerarium Italiæ, Germaniæ, Galliæ, Hispaniæ ;* Vienne, 1601, in-8°. II. *Thesaurus exemplorum sententiarumque ad benè beatèque vivendum ; selectorum item ænigmatum et griphorum centuriæ IV*, Douai, 1607, in-12.

V. SCHOTT (Gaspard), jésuite, né dans le diocèse de Wurtzbourg en Franconie, en 1608, et mort dans cette ville en 1666, cultiva la philosophie et les mathématiques qu'il professa jusqu'à sa mort. Il passa plusieurs années à Palerme en Sicile, ensuite à Rome, où il se lia d'une amitié étroite avec le célèbre P. Kircher qui lui fit part de beaucoup d'observations sur les sciences et les arts. On a de lui divers ouvrages, qui prouvent beaucoup d'érudition. Les plus connus sont, I. *Physica curiosa*, sive *Mirabilia naturæ et artis*. Cet ouvrage réellement curieux, est en 2 vol. in-4°. L'auteur y a compilé beaucoup de singularités sur les hommes, sur les animaux, sur les météores : on y voit encore des recherches sur le pouvoir du diable, sur les monstres, etc. L'auteur montre autant de crédulité que de savoir ; et au milieu de beaucoup d'observations curieuses, d'expériences dignes d'attention, on trouve une foule de faits hasardés, inutiles, et puisés dans des historiens décriés. Il dit tout bonnement que les ani-

maux qui ont peuplé l'Amérique y ont été vraisemblablement transportés par les anges. II. *Magia naturalis et artificialis*, 1677, 4 vol. in-4°, pleine de recherches et de connoissances physiques et statiques. III. *Technica curiosa*, Nuremberg, 1664, in-4°. IV. *Machina hydraulico-pneumatica*, 1657, in-4°. V. *Pantometrum Kircherianum, sive instrumentum geometricum novum*, 1660. VI. *Itinerarium staticum Kircherianum*, 1660. VII. *Encyclopedia*, 1661. C'est un cours de mathématiques. VIII. *Mathesis Cæsarea*, 1662, 2 vol. in-4°. IX. *Anatomia physico-hydrostatica fontium et fluminum*, 1663, in-4°. X. *Arithmetica practica generalis et speculativa*, 1663, in-8°. XI. *Schola stegano-graphica*, 1664, in-4°. XII. *Organum mathematicum*, 1668, in-4°. On trouve dans ces ouvrages une multitude d'expériences propres à inspirer de la modestie à ceux de nos contemporains qui veulent passer pour des génies créateurs dans la physique expérimentale. On fait peu d'expériences maintenant dont on ne trouve la marche, le résultat et l'explication dans ce dernier ouvrage; cependant on ne le voit presque cité nulle part; on en sent facilement le motif. Boyle avoue que ce physicien lui a donné les premières idées de sa machine pneumatique. (*Voyez* la Notice des ouvrages du savant jésuite, publiée par l'abbé Mercier à Paris, en 1785). Cette analyse donne une idée avantageuse du jésuite allemand et du savant français qui l'a tiré de la poussière.

† SCHOTTELIUS (Juste-George), né à Eimbeck en 1612, conseiller du duc de Brunswick-Lunebourg, mourut à Wolffembutel en 1676. Sa *Grammaire allemande* et les autres *Ecrits* qu'il a donnés ont eu beaucoup de cours.

† SCHOUTEN (Guillaume, fils de Corneille), fameux pilote hollandais, partit, lui deuxième, avec Jacques Le Maire (*voy.* cet article) en juin 1615, du port de Texel, et découvrit en janvier 1616 une nouvelle route vers la mer du Sud, au sud du détroit de Magellan. Ils donnèrent à ce passage, entre l'île del Fuego, et une autre qu'ils appelèrent l'île des Etats (*Staaten Eiland*), le nom de détroit Le Maire; et à la pointe la plus méridionale de l'Amérique, celui de cap Hoorn. Schouten voulut immortaliser ainsi le nom de sa ville natale. En 1625 il partit de Batavia avec le vaisseau Middelbourg pour retourner en sa patrie, mais il mourut à l'île de Madagascar, dans la baie d'Anton-Gil. Son *Voyage*, qui forme 2 vol. in-12, se trouve à la suite de ceux de la compagnie des Indes Orientales.

* I. SCHRADER (Frédéric), docteur en médecine, né à Helmstadt en 1657, étudia dans les plus célèbres universités de l'Allemagne et de la Hollande. De retour dans sa patrie, il remplit avec honneur les chaires de physique et de médecine. Ses principaux ouvrages sont : *De Partu difficili*, Helmstadt, 1685, in-4°; *De Vulnerum curâ*, ibidem, 1695, in-4°; *Exercitationes de signis medicis*, ibidem, 1699, in-4°.

* II. SCHRADER (Jean) professeur d'éloquence, de poésie et d'histoire à l'université de Franeker, y remplit cette chaire avec distinction pendant 35 ans et mourut âgé de 62, le 26 nov. 1783. Jeune, il se fit connoître par une bonne *édition* du Poëme grec de Musée

sur les Amours d'Héro et de Léandre, Leeuwaarde, 1742, in-8°. Il a donné depuis deux volumes peu considérables in-4°, l'un intitulé *Observationes*, l'autre *Emendationes*, Franeker, 1761, également marqués au coin de la bonne critique. Il avoit un grand talent pour la poésie latine. On a publié après sa mort le recueil de ses *Carmina*, Leeuwaarde, 1788, in-8°.

* SCHREDER *ou* SKITTE (Jean), ministre d'état à Svezia, né d'une famille peu connue à Nicoping, et mort à Stockolm en 1645, fut précepteur de Gustave-Adolphe qui le créa baron et l'employa dans diverses ambassades. On a de lui quelques *Discours* estimés et d'autres *ouvrages*.

* SCHREIBER (Jean-Frédéric), docteur en médecine, né à Konigsberg en 1705, et mort en 1760, fut médecin des armées du czar Pierre-le-Grand, et mérita bientôt une place dans l'académie de Pétersbourg. Schreiber a laissé au public *Elementa Medicinæ physico-mathematica*, Lipsiæ, 1731, in-8°. *Observationes de pestilentiâ Ucraniæ*, Berolini, 1744, in-8°. La *Traduction* en latin de l'ostéologie de Clopton Havers, et un *Traité* en allemand sur les maladies externes, Leipsick, 1756, in-8°.

† SCHREVELIUS (Corneille), écrivain hollandais, mort en 1667, étoit un compilateur sans discernement et un critique sans justesse. On a de lui, I. des *Editions* d'Homère, d'Hésiode et de plusieurs autres auteurs anciens, qui sont fort belles, mais faites sans goût. Il prend souvent ce qu'il y a de mauvais dans les critiques, et néglige les remarques les plus judicieuses. II. Un *Lexicon* grec et latin, Leyde, 1647, in-8°., et 1676, in-fol., augmenté et corrigé par Hill. Ce Dictionnaire est fort commode pour les commençans. C'est son meilleur ouvrage: on s'en sert dans plusieurs collèges; et il a été réimprimé, en 1806, à Paris, avec des corrections et additions utiles par M. Jeannet. Il n'a plus la même réputation en Allemagne, où on lui préfère les Lexiques de Hederic et de Schneider. En France le Dictionnaire grec de M. Planche pourra aussi lui être préféré. Morhoff, dans son Polyh, I, 2, 28, fait l'éloge d'un ouvrage de Schrevelius sur l'éducation des écoles, intitulé *Palæmon, sive diatribæ scholasticæ*.

* SCHRIECK (Adrien Van), seigneur de Rodorne, est auteur de deux ouvrages singuliers, publiés à Ypres en 1614 et 1615. Le premier a pour titre: *Originum rerumque Celticarum et Belgicarum libri* 23, in-fol.; le second: *Monitorum secundorum libri V, quibus originum opus suum altiusque et auctius è fontibus hebraïcis, ipsáque rerum origine, deducit, probat*, etc., in-fol.

* SCHROECK (Luc), médecin d'Augsbourg, né en 1646, et mort à 84 ans, étudia à Iène, où il reçut le bonnet de docteur. De retour dans sa patrie, on le nomma médecin de l'hôpital. Il devint par ses talens membre, puis président de l'académie impériale des curieux de la nature. Premier physicien d'Augsbourg, et sept fois doyen du collége des médecins de cette ville, il remplit toujours ces diverses fonctions à la satisfaction générale. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, *Hygea Augustana, seu collegii medicorum historia*, Augustæ Vin-

delicorum, 1682, in-4°; *Historia Moschi*, ibidem, 1678, in-8° ; et plusieurs *Mémoires* ou débats scientifiques au sujet de la Pharmacopée d'Augsbourg.

SCHROEDER (Jean) né en Westphalie en 1600, s'appliqua à la médecine, exerça sa profession dans les armées suédoises, et fut nommé physicien de la ville de Francfort, où il mourut le 30 janvier 1684. On a de lui *Pharmacopœia medico-chymica*, Francfort, 1677, in-4°, et en allemand, Nuremberg, 1685, in-4°. Boërhaave parle avec éloge de cet ouvrage dans sa *Methodus studii medici* ; mais Haller dans ses notes en parle moins avantageusement.

* SCHROEER (Samuel), docteur en médecine, né à Bautzen en 1669, et mort à Leipsick en 1718, a laissé divers *Commentaires* allemands sur l'alchymie, ainsi qu'une Dissertation sur l'opium, qui a pour titre : *Dissertatio de opii naturâ et usu, in quâ demonstratur opium ob particulas acido-volatiles edere operationes*, Erfurti, 1693, in-4°, ou *Libera in naturam opii inquisitio*, Lipsiæ, 1696, in-8°.

* SCHROEKH (Jean-Mathias), né à Vienne en 1733, de parens hongrois, s'attacha de bonne heure à l'étude de l'histoire, encouragé par l'exemple de son grand-père, Mathias Bel, auteur de l'*Apparatus ad historiam Hungariæ*. Il acheva son cours à Leipsick, où il fut d'abord professeur surnuméraire de philosophie ; en 1775, ayant obtenu la chaire d'histoire à Wittemberg, ses ouvrages historiques se succédèrent avec une grande rapidité. Les principaux sont sa *Biographie universelle*, où l'on distingue les vies de Sixte-Quint et de la reine Christine ; son *Histoire universelle à l'usage des enfans;* et sur-tout son *Histoire ecclésiastique*, dont le premier volume parut en 1768, et dont le trente-cinquième finit à la réformation, époque qu'il choisit pour commencer un nouvel *ouvrage*, dont le septième volume a paru en 1808 à Leipsick. Il n'en falloit plus qu'un pour le terminer, lorsque la mort le surprit. Le mérite de Schroeckh, comme historien, est d'avoir été infatigable dans ses recherches ; comme écrivain, on le loue d'avoir évité le premier le pédantisme des auteurs de sa nation, qui avoient travaillé dans le même genre ; de s'être rapproché des bons modèles français et anglais ; d'avoir donné de la noblesse à son style, du nombre à ses périodes. Ses ouvrages n'offrent guère de traits de génie, mais on n'y voit pas briller non plus ces fausses clartés qui ne peuvent qu'égarer les lecteurs. C'est à lui et à son ami Ebert que l'université de Wittemberg fut redevable de voir disparoître de son sein cet esprit d'intolérance religieuse qui avoit passé en proverbe. Un autre trait du caractère de ce savant, c'est qu'il conserva toujours au fond de son cœur, en dépit des malheurs et de la vieillesse, les affections les plus tendres dans toute leur naïveté : ayant perdu tous ses enfans, demeuré sans appui dans ses dernières années, il paroit à chaque printemps son bureau de roses cueillies sur leurs tombeaux, et que lui-même y avoit plantées. Ce savant mourut à Wittemberg au mois d'août 1808, doyen des deux universités du royaume de Saxe.

* I. SCHROETER (Jean) né en 1513 à Weimar. Après des

études brillantes dans les belles-lettres et en philosophie, il s'adonna à la médecine, et se fit recevoir docteur à Vienne, en 1552. Deux ans après il devint professeur dans l'université de Iène, dont il fut dix fois recteur. Il mourut à 80 ans. On a de lui : *Brevis et necessaria contagionis et pestis adumbratio*, Ienæ, 1684, in-4°. *Typus ex Hippocrate, Galeno, aliisque bonis operibus, per quem, cognitis ex motu et cursu, syderum mutationibus anni, uno intuitu de futuris indè morbis unusquisque facilè prædicere poterit*, Viennæ Austriæ, 1551, in-8°. *Epistola ad Justinum Petzoldum de morborum malignorum sui temporis curatione*, Francofurti, 1604, in-4°.

* II. SCHROETER (Philippe-Jacques), fils du précédent, né à Vienne en 1553, fut reçu docteur en médecine à Iène à 21 ans, et remplit l'année suivante une chaire dans l'université de cette ville. Il mourut en 1617, et ne laissa que sa thèse, intitulée *De Febre ardente.*

* III. SCHROETER (Jean-Frédéric), frère du précedent, né en 1559 à Iène, fut nommé à 24 ans son collègue ; mais il préféra se retirer à Bautzen dans la Haute-Lusace, où il occupa la place de physicien. Il étudia ensuite le droit, et remplit tour-à-tour les fonctions de médecin et de jurisconsulte. Il mourut à 84 ans, et laissa les ouvrages suivans : *De omnibus humoribus liber*, Patavii, 1582, in-4°. *De naturâ et origine calidi innati*, Iène, 1563, in-4°. *Commentaria in Hippocratem de naturâ humanâ*, ibid. 1585, in-8°.

SCHUDT (Jean-Jacques) né à Francfort-sur-le-Mein en 1664, y fut recteur de l'université, professeur en langues orientales, et y mourut en février 1722. On a de lui un *Commentaire* sur les Psaumes, et plusieurs autres *ouvrages* remplis d'érudition, et qui marquent plus de connoissance des langues de l'Orient que de l'art de bien écrire. Il étudioit nuit et jour, et entretenoit une correspondance très-étendue.

* SCHUEREN (Gérard de) *ou* VAN DER SCHUYREN (*Voyez* SMETII OPPID. BATAV. *c.* 11, *p.* 141), a laissé un Dictionnaire de l'ancienne langue teutonne ou basse-saxonne, intitulé *Teuthonista*, et imprimé à Cologne en 1475, 1477, in-folio. Cet ouvrage, curieux est excessivement rare. *Voyez* une note de Franç. Van Lelyveld sur Huydecoper'sprœve, *tom.* 2, *pag.* 98, 100 et 199. Gérard de Schueren fut chancelier d'Adolphe et de Jean, ducs de Clèves.

SCHULEMBERG (Jean de), comte de Mondejeu, après avoir servi long-temps contre les Espagnols, fut fait gouverneur d'Arras en 1652. Deux ans après il en soutint le siége avec tant d'habileté, qu'il força les Espagnols de le lever avec perte de leurs bagages, munitions et artillerie. Ce service lui valut le bâton de maréchal de France en 1658. Il mourut dix ans après sans postérité, après avoir été décoré du titre de chevalier des ordres du roi en 1661.

SCHULEMBOURG (Mathias-Jean, comte de), né en 1661, d'une famille originaire de Brandebourg, se consacra à la guerre dès sa plus tendre jeunesse. Il se mit au service du roi de Pologne; qui lui confia en 1704 les troupes saxonnes dans la Grande-Pologne.

Schulembourg, poursuivi par le roi Charles XII, et se voyant à la tête d'une armée découragée, songea plus à conserver les troupes de son maître, qu'à vaincre. Ayant été attaqué avec son petit corps de troupes, le 7 novembre de cette année, près de Punitz, par le roi de Suède fort de 1000 hommes de cavalerie, il sut se poster si avantageusement, qu'il déconcerta toutes ses mesures. Après cinq attaques, Charles fut obligé de se retirer, laissant les Saxons maîtres du champ de bataille. Cette action fut regardée comme un coup de maître, et Charles XII ne put s'empêcher de dire : « Aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus. » Ce héros fut battu l'année d'après, mais sans que ses défaites altérassent sa gloire. En 1708, il obtint le commandement de neuf mille hommes que le roi Auguste donna à la solde des Hollandais, et il se trouva l'année d'après à la bataille de Malplaquet. Le prince Eugène, témoin de son courage, conçut dès-lors pour lui la plus grande estime. Schulembourg ayant quitté le service polonais en 1711, pour passer à celui de Venise, ce prince le recommanda en termes si honorables, que la république lui donna dix mille sequins par an, et le commandement de toutes ses forces par terre. Son courage fut bientôt nécessaire aux Vénitiens. Les Turcs tournèrent leurs regards en 1716 sur l'île de Corfou, qui est comme l'avant-mur de Venise. Ils abordèrent dans cette île avec trente mille hommes, munis d'une nombreuse artillerie, et les firent avancer vers la forteresse qu'ils assiégèrent vigoureusement. Schulembourg, qui s'y étoit renfermé de bonne heure, soutint avec tant de courage les assauts, et fit des sorties si vives, que les Turcs furent obligés, la nuit du 21 août, de lever le siége de cette place. Ils abandonnèrent leur camp, leur artillerie, plusieurs milliers de buffles et de chameaux, et laissèrent un nombre considérable de leurs morts sans sépulture. Schulembourg fit rétablir tout ce qui avoit été endommagé ; il forma des projets pour mieux fortifier l'île de Corfou, et mit une garnison dans l'île de Maura que les Turcs avoient évacuée. Après avoir fait tout ce qu'on peut attendre d'un général expérimenté, il s'en retourna vers la fin de l'année à Venise, où il fut reçu avec les marques d'estime qu'il méritoit. On augmenta sa pension ; on lui fit présent d'une épée enrichie de diamans ; on lui fit dresser une statue dans l'île de Corfou, comme un monument perpétuel de son courage. En 1726 il fit un voyage en Angleterre, pour aller voir sa sœur, qui étoit comtesse de Kendale. Georges I[er] l'accueillit avec distinction. Après avoir été comblé d'honneurs, il revint à Venise, où il mourut en 1743. Schulembourg fut pendant plus de 28 ans général-welt-maréchal au service de la république. Il étoit presque sans exemple qu'un général étranger eût servi pendant tant d'années cette république avec une entière approbation du sénat et du peuple.

I. SCHULTENS (Albert) né à Groningue, montra beaucoup de goût pour les livres arabes. Il devint ministre de Wassenaar, et deux ans après professeur en langues orientales à Franeker. Enfin on l'appela à Leyde, où il enseigna l'hébreu et les langues orientales avec réputation jusqu'à sa mort arrivée en 1750, à l'âge d'environ 70 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui sont

aussi remarquables par la justesse de la critique que par la profondeur de leur érudition. Les principaux sont, I. Un *Commentaire sur Job*, 2 vol. in-4°. II. Un *Commentaire* sur les Proverbes, in-4°. III. Un livre intitulé *Vetus et regia via hebraïsandi*, in-4°. IV. Une *Traduction* latine du livre arabe d'*Hariri*. V. Un Traité des *Origines hébraïques*. VI. Plusieurs *Ecrits* contre le système de Gousset. Il y soutient contre cet auteur que, pour avoir une parfaite intelligence de l'hébreu, il faut y joindre l'étude de l'arabe. VII. La *Vie* de Saladin, traduite de l'arabe, Leyde, 1732, in-fol., etc. VIII. *Animadversiones philologicæ et criticæ ad varia loca veteris Testamenti*. IX. Une bonne *Grammaire hébraïque*, Leyde, 1737 et 1743, in-4°. X. *De Palmâ ardente*, Franeker, 1729, in-4°.

* II. SCHULTENS (Henri-Albert), petit-fils du précédent, né à Herborn, dans le pays de Nassau, le 15 février 1749, étudia à Leyde, et tourna principalement son application vers les langues et les antiquités de l'Orient, et fit paroître à Leyde, en 1772, in-4°, *Anthologia sententiarum arabicarum, cum scholiis Zamachsjarii*. Quelque temps après il fit un voyage à Londres, et publia dans cette ville *Specimen proverbiorum Meidanii, ex versione pocockianâ*, in-8°. De retour en Hollande, il fut nommé professeur de langues et d'antiquités orientales à Amsterdam, et remplit cette place avec une distinction peu commune jusqu'en 1778, que l'université de Leyde l'appela dans son sein, et lui donna la même chaire que son père Jean Jacques et son aïeul avoient si dignement occupée. On a encore de lui, outre plusieurs *thèses*, *mémoires* et *observations* relatives aux langues et antiquités orientales, un ouvrage intitulé *Pars versionis arabicæ libri Colailah wa Dimnah, sive fabularum Bidpay, philosophi indici*, Lugduni Batavorum, in-4°. Ce célèbre orientaliste mourut à Leyde en 1792.

* SCHULTETUS ou SCHULTES (Jean), né à Ulm en 1595, et mort en 1645, docteur en philosophie, en médecine et en chirurgie, étoit fils d'un batelier. Il exerça son art pendant vingt ans dans sa patrie avec succès. Il exécutoit lui-même les opérations de chirurgie, et y réussissoit presque toujours, quoique d'une hardiesse extrême, blâmable à bien des égards. Son principal ouvrage est intitulé *Armamentarium chirurgicum tabulis æreis ornatum*, Ulmæ, 1653, in-fol. C'est la première édition; la dernière est enrichie d'observations chirurgicales, Francfort, 1666, in-4°; Venise, 1665, in-8°, etc.

SCHULTING (Corneille), né à Steenwyck, dans l'Over-Yssel, vers l'an 1540, régent de la Bourse laurentienne, et chanoine de Saint-André à Cologne, mort le 23 avril 1604, a donné plusieurs ouvrages dans lesquels il montre beaucoup de savoir, et assez de critique pour le temps où il vivoit. Les principaux sont, I. *Confessio Hieronymiana ex omnibus germanis B. Hieronymi operibus*, Cologne, 1585, in-fol. II. *Bibliotheca ecclesiastica, seu Commentaria sacra de expositione et illustratione Missalis et Breviarii*, Cologne, 1599, 4 vol. in-fol. Il y fait voir l'antiquité des offices de l'Église, et combat les liturgies des protestants. Cet ouvrage, qui a demandé des re-

cherches infinies, n'est pas commun. III. *Bibliotheca catholica contrà theologiam calvinianam*, Cologne, 1602, 2 vol. in-4°. IV. *Hierarchica Anacrysis*, Cologne, 1604, in-fol. Il y donne une liste raisonnée des colloques que les différentes sectes des protestans ont tenus entre eux, et montre combien ils sont différens des synodes de l'Église catholique.

* SCHULZ (Frédéric), un des auteurs allemands les plus agréables, a vu réimprimer plusieurs fois son *Imitation des Contes d'Hamilton*, son *Maurice* et sa *Léopoldine*. De retour d'un voyage qu'il fit à Paris, au commencement de la révolution, il publia *Paris et les Parisiens*, qui eut le plus grand succès; il voyagea ensuite en Italie, d'où étant revenu, il fut nommé professeur à Mittau; mais il mourut peu après à l'âge de 36 ans.

* I. SCHULZE (Balthazar), docteur en médecine, né à Greiffenberg, dans la Poméranie, mourut en 1627 à 58 ans. Il reçut le bonnet de docteur à Colberg, où il fut en même temps principal du collége et médecin stipendié de la ville. Il a laissé, *Synopsis universæ medicinæ duodecim disputationibus exhibita*, Lipsiæ, 1601, in-8°; *Synopsis historiæ universalis de mundo, item ac homine*, Wittebergæ, 1606, in-12; *Consilium medicum pro curandâ valetudine*, ibidem, 1606, in-12.

* II. SCHULZE (Vautier), chirurgien hollandais, mort en 1704, est auteur d'un *Traité de plaies à la tête*, Amsterdam, 1694, in-8°, et d'un autre des *Tumeurs*, en 2 volumes, 1717, Roterdam, et de quelques autres *ouvrages* de chirurgie.

III. SCHULZE (Jean-Henri), médecin, né à Colbitz dans le duché de Magdebourg, l'an 1687, fut professeur à Hall, et mourut en 1745. Il avoit beaucoup de connoissances, sur-tout dans l'anatomie, et possédoit bien les langues grecque et arabe. On a de lui, I. *Historia medicinæ à rerum initio ad annum urbis Romæ 535 deducta*, Leipsick, 1728, in-4°. On y trouve beaucoup de choses, mais écrites d'après des mémoires peu sûrs, sur la médecine des Chinois, des Malabares et des Egyptiens. L'Histoire de la médecine de Daniel Le Clerc lui a été d'une grande utilité. II. *Physiologia medica*, Hall, 1746, in-8°. Il s'y éloigne de tout ce qui a l'air de système. III. *Pathologia generalis et specialis*, 1747. IV. *De Materiâ medicâ*. V. *Dissertationes medicæ et historicæ*, etc.

† SCHUPPACH (Michel), médecin de Lagnau dans le canton de Berne, étoit né à Pighen, village du même canton. Après avoir exercé la chirurgie avec un succès médiocre, il se tourna du côté de la médecine, et se rendit célèbre par l'heureux usage qu'il fit des simples de son pays. Il prétendoit avoir le talent de juger des maladies à la vue des urines; ce qui lui a fait donner par Voltaire le nom de *Médecin des urines*. Cependant les moyens qu'il employoit pour guérir étoient, à ce qu'on dit, moins ceux d'un charlatan que d'un vrai médecin. Il mourut en 1781, âgé d'environ 67 ans.

† SCHUPPEN (Pierre Van), graveur d'Anvers, mort, âgé de 74 ans, à Paris, où il s'étoit retiré, fut rival d'Edelinks et de Nanteuil par le fini et la correction de son burin. Il excelloit dans les *portraits*. Ses meilleurs sont ceux

de Mazarin, de Louis XIV et de Séguier. On admire aussi celui du prince de Galles, et beaucoup d'autres d'après les plus fameux peintres de son temps.

SCHUPPIUS (Jean-Balthasar), né à Giessen en 1610, fit divers *ouvrages* littéraires et occupa différentes places, entr'autres, celle de pasteur à Hambourg en 1661. On a de lui des ouvrages de littérature et de philosophie, imprimés à Francfort en 1701, en 2 vol. in-8°. On estime sur-tout ses *Oraisons latines*, et un petit Traité en allemand, intitulé L'*Ami au besoin*. Ce théologien avoit de l'esprit, des connoissances, mais trop de penchant à la satire. Il connoissoit les travers et les ridicules des gens du monde, et les peignoit en chaire d'une manière un peu bouffonne.

* SCHURFF (Jérôme), de St. Gall en Suisse, mort en 1554, a laissé quelques *ouvrages* de droit. Il professa cette science à Tubinge et à Wittemberg, fut un des conseillers de l'électeur de Saxe, et ensuite nommé par l'empereur Charles-Quint pour assesseur de la chambre impériale, charge dont il s'excusa sur sa vieillesse. Il assista Luther de ses conseils à la diète de Worms en 1521.

* SCHURIGIUS (Martin), docteur en médecine du 18e siècle, physicien de Dresde, a mis au jour un grand nombre d'ouvrages. Voici les plus considérables : *Spermatologia, sive de semine humano, de castratione et hermaphroditis*, Francofurti, 1720, in-4°. *Hæmathologia, seu sanguinis consideratio*; Dresdæ, 1744, in-4°. *Lithologia, seu calculi humani consideratio*, ibidem, 1744, in-4°, et plusieurs *traités* sur la génération dans les deux sexes.

SCHURMAN (Anne-Marie de), née à Cologne en 1606, montra un génie précoce. A l'âge de six ans elle faisoit avec des ciseaux sur du papier toutes sortes de figures sans aucun modèle ; à huit, elle apprit à crayonner des fleurs d'une manière qui faisoit plaisir ; et à dix, il ne lui fallut que trois heures pour apprendre à broder. Elle s'appliqua à la musique, à la sculpture, à la peinture, à la gravure, et y réussit parfaitement. Elle étoit sur-tout habile à peindre en miniature, et à faire des portraits sur verre avec la pointe d'un diamant. Le latin, le grec, l'hébreu lui étoient si familiers, que les plus habiles en étoient surpris. Elle parloit aussi facilement le français, l'italien, l'anglais, et savoit la géographie. Vers l'an 1650 il se fit un assez grand changement dans la vie de cette fille illustre. Labadie en fut la cause. Ce visionnaire, s'étant insinué auprès d'elle lorsqu'elle étoit à Utrecht, lui inspira toutes ses rêveries. Sa maison avoit été jusqu'alors une académie de belles-lettres ; elle devint un bureau de controverse et de quiétisme. Après la mort de Labadie, elle vendit ses biens, abandonna les lettres, et se retira à Wyvert où elle mourut en 1673. Jamais les protestans ne purent la ramener à leurs principes ; elle voulut être l'architecte de sa foi comme Luther et Calvin. Contre l'esprit de la secte dans laquelle elle avoit été élevée, elle avoit fait vœu de chasteté ; cependant quelques auteurs lui font épouser Labadie, mais il paroît que c'est sans fondement. Elle avoit pris pour devise ces mots : *Amor meus crucifixus est*. On dit qu'elle aimoit beaucoup à manger des araignées. Les plus savans hommes de son siècle se firent honneur d'avoir

un commerce épistolaire avec elle: leurs éloges la firent connoître ; et dès qu'elle fut produite sur le théâtre du grand monde, plusieurs princes et princesses l'honorèrent de leurs lettres et de leurs visites. On a d'elle divers ouvrages qui ne justifient pas l'enthousiasme qu'elle inspira. Les principaux sont, I. Des *Opuscules*, dont la meilleure édition est celle d'Utrecht, 1652, in-8°. II. Deux lettres que madame de Zonteland a traduites du flamand en français, Paris, 1730, in-12: l'une roule sur la prédestination, l'autre sur le miracle de l'aveugle-né. III. Des *Poésies latines*. IV. Une dissertation latine sur cette question : *Si les femmes doivent étudier?* C'est l'apologie de sa conduite.

SCHURTZFLEISCH (Conrad-Samuel), né en 1641 à Corbac, dans le comté de Waldeck, docteur de Wittemberg, obtint dans cette université une chaire d'histoire, puis celle de poésie, et enfin celle de la langue grecque. Ces emplois ne l'empêchèrent point de faire des voyages littéraires en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie. De retour à Wittemberg en 1700, il devint professeur d'éloquence, conseiller et bibliothécaire du duc de Saxe-Weimar. Ce savant, mort en 1708, étoit un critique sévère et un compilateur exact. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, d'histoire, de poésie, de critique, de littérature, etc. Les plus connus sont, I. *Disputationes historicæ civiles*, Leipsick, 1699, 3 vol. in-4° II. 3 vol. in-8° de *Lettres*. Une *Continuation* de *Sleidan*, jusqu'en 1678. IV. Un grand nombre de *Dissertations* et d'*Opuscules* sur divers sujets, dans lesquels il a mis plus de citations que de raisonnemens. Il écrivoit avec facilité et avec netteté. — Il ne faut pas le confondre avec son frère Henri-Léonard SCHURTZFLEISCH, dont on a aussi quelques ouvrages, entre autres, *Historia Ensiferorum ordinis Teutonici*, Wittemberg, 1701, in-12.

SCHUT (Corneille), peintre, élève de Rubens, naquit à Anvers en 1600. Ses *tableaux* sont estimés et d'une composition ingénieuse. Il en a orné plusieurs églises d'Anvers. Ce maître a gravé quelques sujets à l'eau-forte. On a aussi gravé d'après lui. — Il ne faut point le confondre avec Corneille SCHUT, son neveu, peintre en portrait, mort à Séville en 1676.

*SCHUUR (Théodore Van der), peintre hollandais, né à La Haye en 1628, mort en 1705, étudia son art à Paris sous Sébastien Bourdon, et voyagea ensuite en Italie. Il ornoit souvent le fond de ses *tableaux* de belles ruines d'anciens monumens.

* SCHUYL (Florentin), professeur de médecine et de botanique à Leyde, vécut dans le dix-septième siècle. Il a laissé une *traduction* latine du Traité de l'Homme par Descartes, et les deux pièces suivantes : *Catalogus plantarum horti academici Lugduni Batavi*; *et pro veteri medicinâ contra D. Le Vasseur*. Lugduni Batavorum, 1670, in-12.

†I. SCHWARTZ (Berthold), *ou* LE NOIR, cordelier allemand, né à Fribourg, vers le milieu du 13e siècle, et dont le nom véritable étoit, dit-on, Constantin ANKLITZEN, grand chimiste, ayant été mis en prison, sur une accusation de magie, employa le temps de sa détention à des recher-

ches et des expériences dont le résultat fut l'importante découverte qui a changé totalement la manière de faire la guerre, a donné aux nations européennes la supériorité dans les combats sur les peuples moins civilisés, et fourni aux Espagnols les moyens de conquérir l'Amérique. Quelques écrivains soutiennent, et peut-être avec raison, que la découverte de la poudre à canon fut due au hasard comme tant d'autres découvertes, en pilant dans un mortier les matières dont on la compose; une étincelle qui tomba sur ces matières produisit une explosion dont le génie inventif de Schwartz sut profiter. Ce fut la première origine de la poudre à canon en Europe, car elle étoit déjà connue en Orient, et sur-tout à la Chine, bien avant que les peuples occidentaux eussent songé à l'employer dans l'art de la guerre. Les Anglais et les Suisses ont perfectionné la poudre, en purifiant avec plus de soin les ingrédiens qui entrent dans sa composition. Plusieurs auteurs contestent à Schwartz cette invention, et en veulent faire honneur au cordelier anglais, Roger Bacon, auteur de plusieurs ouvrages sur la chimie. Ils citent, à l'appui de leur opinion, un passage d'un traité publié par ce moine environ cinquante ans avant qu'on parlât de la découverte de Schwartz, lequel est à peu près conçu en ces termes: « On peut imiter l'effet des éclairs et du tonnerre avec une préparation de salpêtre, de soufre et de charbon ». Du Cange fait aussi mention d'un chapitre de dépense porté aux registres de la chambre des comptes de Paris, d'où l'on pourroit inférer que la poudre à canon étoit connue en France dès 1338. Mais les meilleurs critiques sont d'avis que le passage cité plus haut ne se trouve point au manuscrit original, et n'a été ajouté que longtemps après; et que quant à l'article dont parle Du Cange, il ne doit s'entendre que des machines de guerre dont on se servoit alors. D'ailleurs, en supposant que l'idée d'amalgamer du salpêtre, du soufre et du charbon se fût déjà présentée à ceux qui s'occupoient de chimie, et que le hasard eût découvert à quelqu'un le parti qu'on pouvoit tirer de leur explosion simultanée, il n'en demeure pas moins constant que Schwartz a le premier su composer la poudre, ainsi qu'on la prépare aujourd'hui, comme le prouve le baron de Bielfeld (Progrès des Allemands dans les sciences, etc. 1756, page 40); et qu'il a déterminé la forme et les proportions des pièces d'artillerie. Les Vénitiens se servirent du canon dès 1300, et durent à l'usage qu'ils en firent les victoires qu'ils remportèrent sur les Génois, et la prise de Chiozza en 1380.

II. SCHWARTZ (Cornelius ou Christophe), peintre, né à Ingolstadt vers l'an 1550, mourut à Munich en 1594. L'excellence de ses talens le fit nommer le *Raphaël d'Allemagne*. Il travailla à Venise sous Le Titien, et l'étude particulière qu'il fit des ouvrages du Tintoret le porta à imiter la manière de cet illustre artiste. Schwartz réussissoit dans les grandes compositions; il avoit un bon coloris et un pinceau facile. Il a peint tant à fresque qu'à l'huile. L'électeur de Bavière le nomma son premier peintre, et l'occupa beaucoup à orner son palais.

† III. SCHWARTZ (Ignace), savant jésuite allemand, mort en

1760, a laissé, I. *Institutiones juris publici universalis et gentium*, Augsbourg, 1743, 4 vol. in-8°. II. *Institutiones historiæ*, Ingolstadt, 1729. Il ne faut pas le confondre avec Joseph SCHWARTZ, autre savant jésuite, l'un des théologiens de son supérieur à Rome vers 1760, de qui nous avons *Veritas concilii Burgofonte initi*, Augsbourg, 1762, et quelques autres *ouvrages*.

* SCHWARTZENBERG (George-Frédéric, baron de, et Hohelandsberg), doit être compté au nombre des plus illustres Frisons. Né en 1733, il remplit honorablement les magistratures les plus distinguées, et il a laissé un monument immortel de son goût pour le travail et de ses connoissances dans un recueil de *Chartes et édits* (*placards*) *de la province de Frise*, en 4 vol. in-fol. Il est mort à La Haye en 1783.

*SCHWARTZER (Louis de), ex-évêque en Hongrie et chevalier de l'ordre de l'Epée, né en 1734 à Unruh dans l'île de Rugen, d'une famille noble, dans les États du roi de Suède. Son père, capitaine de cavalerie, le fit entrer comme enseigne dans le régiment du comte de Spers en garnison à Stralsund. Dans la guerre que la Suède fit, conjointement avec la France, comme garant de la paix de Westphalie, contre le roi de Prusse, il avança au grade de capitaine dans un corps de chasseurs à cheval. Il fut fait prisonnier dans l'affaire de Tasewalk en 1759, et envoyé à Stettin, où il fit la connoissance du prince Frédéric-Eugène de Wurtemberg, depuis duc régnant, et mort en 1797. Ce prince avoit reçu une blessure dangereuse à la bataille de Zorndorf contre les Russes, et pour se faire guérir étoit allé à Stettin, où le prisonnier suédois, homme à talens, gagna si fort son amitié, qu'il le mena avec lui à Seswedl, où il eut l'honneur d'être présenté à la cour. Il rendit un grand service à la maison du margrave. Un corps de Cosaques avança jusqu'à la ville de Seswedl, où étoit la résidence du margrave, et menaça de piller le château même. Il se présenta à leur chef, montra son ordre, et celui d'une nation alliée de la Russie contre la Prusse; mais étant prisonnier et jouissant dans cette cour des bienfaits de l'hospitalité d'un prince généreux, il obligea l'officier russe d'abandonner son projet. Schwartzer résolut d'aller à Vienne, où il fut présenté à la cour. Pendant ce séjour, il fréquenta souvent l'académie militaire, fondée par l'impératrice Marie-Thérèse; se lia avec Michel Denis, ex-jésuite et un des plus célèbres bibliographes de l'Europe, qui le détermina à changer de religion: il fit profession publique de la religion catholique romaine, à laquelle cérémonie l'impératrice assista en personne. Elle témoigna d'abord à ce nouveau prosélite sa grace particulière. Devenu prêtre, la souveraine lui donna un canonicat en Hongrie, et peu après le nomma en survivance à l'évêché de Neutra, aussi en Hongrie. Quand le prince de Wurtemberg arriva en 1783 à Vienne, l'évêque Schwartzer renoua connoissance avec lui, eut la permission de le suivre dans son pays, d'où il alla en Portugal, et où il eut aussi des commissions de la cour de Vienne. Mais étant homme à projets, il se mêla d'autres affaires; ce qui déplut à l'empereur Joseph II, qui le disgracia. La reine régnante de Portugal, Marie, princesse très-dévote, lui fit des présens considérables pour l'en dédommager. Il

passa de Lisbonne à Maroc, et y délivra plusieurs esclaves chrétiens. Il revint en Espagne : le roi lui accorda une pension, dont il vécut à Cadix, où il passa ses dernieres années, et mourut le 18 décembre 1801. Il étoit devenu aveugle quelque temps avant sa mort. Pendant ses voyages à la cour de Rome, le pape lui donna la permission de distribuer des indulgences en Espagne; il arriva à Cadix un référé de l'empereur François II, par lequel il fut gratifié, avec promesse de redressement pour la perte de son évêché. Le roi de Suède lui conserva son ordre militaire, nonobstant qu'il avoit abandonné son service et s'étoit fait catholique.

SCHWEITZER (Jean-Henri), ministre de Richenbach en Suisse, né à Zurich, exerça le ministère pendant dix-huit ans, jusqu'en 1612. On a de lui *Compendium historiæ Helveticæ*, qui finit en 1607; cet ouvrage est assez estimé.

SCHWENCKFELD (Gaspard de), né l'an 1490, dans son château d'Ossig, au duché de Lignitz en Silésie, soutint d'abord le parti des protestans; mais peu après il les attaqua dans un *Traité de l'abus qu'on fait de l'Evangile en faveur de la sécurité charnelle*. Cet ouvrage l'engagea dans une conférence avec Luther en 1525. Ses erreurs particulières le firent également rejeter des catholiques, des luthériens et des calvinistes. Devenu odieux à tous les partis, il entra dans la secte naissante des anabaptistes, et la fit valoir par sa naissance et ses talens. Personne ne parloit et n'écrivoit aussi élégamment que lui en allemand. Il accusoit Luther d'avoir établi une réforme qui n'alloit qu'à corriger quelques abus dans la discipline extérieure, tandis qu'elle négligeoit le solide de la réformation. « C'est par le cœur, disoit-il, qu'il faut commencer. Le point capital est d'apprendre aux fidèles à marcher en esprit. » La vie de ce sectaire étoit conforme à ses dogmes. Il joignoit l'affectation de l'austérité la plus rigoureuse aux apparences du plus grand recueillement intérieur, et paroissoit toujours attentif aux inspirations de Dieu. Cet air imposant lui attira une foule de disciples. Le parti des spirituels s'accrut beaucoup en fort peu de temps. On y faisoit profession d'y garder la neutralité entre la religion romaine et celle de Luther, sous prétexte que la dispute ne convenoit pas à des hommes qui sont sans cesse appliqués à consulter Dieu au fond du cœur, et à recevoir de lui des inspirations particulières dans la paix et dans le silence. Malgré la protection que la naissance, le bel esprit, et les apparences de piété donnoient à Schwenckfeld, Luther eut le crédit de le faire chasser de la Silésie, où il avoit déjà fait un grand nombre de partisans. Il erra d'un endroit à un autre, sans être presque nulle part en sûreté, et mourut à Ulm en 1561. Toutes ses *OEuvres* ont été recueillies, et imprimées en 1564, in-fol., et en 1592, en 4 vol. in-4°. Luther disoit que « c'étoit le diable qui les avoit vomies. » On trouve encore aujourd'hui dans quelques villages de Silésie des Schwenckfeldiens qui vivent paisiblement et ne dogmatisent point. Son Traité *de statu, officio et cognitione Christi*, 1546, in-8°, de 22 pages, est rare et recherché des curieux.

SCHWENCKFELT (Gaspard), médecin de Greiffenberg en Si-

lésie, exerça sa profession à Gorlitz en 1609. On a de lui, I. *Thesaurus pharmaceuticus*, Francfort, 1680, in-8°. II. *Stirpium et fossilium Silesiæ catalogus*, Leipsick, 1600, in-4°. III. *Theriotropheium Silesiæ*, Lignitz, 1603, in-4°. C'est une description des quadrupèdes, oiseaux, reptiles, insectes, etc., de la Silésie. IV. *Descriptio et usus Thermarum Hirsbergensium*, Gorlitz, 1607, in-8°.

SCHWENTER (Daniel), natif de Nuremberg, professa pendant 28 ans, à Altorf, les mathématiques jusqu'en 1636, qu'il mourut dans sa 51e année. Sa femme l'avoit dévancé de quelques jours dans ce fatal passage, ainsi que deux jumeaux dont elle étoit nouvellement accouchée : un même tombeau les réunit tous quatre. On a de Schwenter des *Récréations philosophiques et mathématiques*, intitulées *Deliciæ physico-mathematicæ*.

† SCHWERIN (Christophe, comte de), gouverneur de Neiss et de Brieg, général-feld-maréchal au service du roi de Prusse, né le 26 octobre 1684, à Anclam en Poméranie, s'éleva par son mérite ; envoyé en 1712 par le duc de Mecklenbourg auprès de Charles XII à Bender, il profita pendant un an des entretiens de ce monarque guerrier pour perfectionner ses talens militaires. Il gagna la bataille de Molwitz le 10 avril 1741, dans le temps que les Prussiens la croyoient perdue. Il se signala dans tous les combats qui se donnèrent depuis contre les Autrichiens, et fut tué à la bataille de Prague en 1757. Le roi de Prusse lui fit dresser, en 1769, une statue de marbre sur la place Guillaume à Berlin, et l'empereur Joseph II, un monument en 1783, dans l'endroit où il avoit été tué. Frédéric le regretta comme un général intrépide, éclairé, endurci à la fatigue, sobre, ami de la discipline et père des soldats. Il avoit été marié deux fois ; il eut de sa première épouse des enfans qui lui ont survécu, et il n'en eut point de la seconde.

* SCHYN (Herman), pasteur mennonite à Amsterdam, y publia en 1729 une *Historia Mennonitarum*, et ensuite *plenior deductio historiæ Mennon*, utiles pour connoître à fond les opinions et les affaires des anabaptistes, quoique l'auteur ne cache guère sa partialité, et qu'il joue bien plus le rôle d'apologiste que d'historien.

* SCHYRON (Jean), docteur en médecine du 16e siècle, et professeur de la faculté de Montpellier, né à Andule près de Nîmes, et mort dans un âge très-avancé, se distingua parmi ses contemporains, et présida au baccalauréat de Rabelais, qui parle avantageusement de lui dans son Pantagruel. Il n'a laissé qu'un ouvrage, intitulé *Methodi medendi, sive institutionis medicinæ faciendæ, etc., libri quatuor*, Monti-Pessulano 1609, in-16. A cet ouvrage est joint *tractatus de medicamentis, tum simplicibus, tum compositis*.

† SCICH-ALI, Kan de Derbent en Perse, règna dans le Schirvan avec gloire. Il battit souvent les Russes ; mais sur la fin de sa vie, le comte Zubow s'empara de sa capitale après un siége de 50 jours. Scich-Ali étoit alors âgé de 120 ans. Il s'avança lui-même au-

devant du vainqueur avec tous les officiers de sa cour, et obtint grace pour tous les Persans le 19 mai 1796. Près de cent ans auparavant, il avoit reçu à Derbent Pierre Ier, souverain de Russie. Scich-Ali est mort quelque temps après l'envahissement de ses états.

* I. SCILLA (Augustin) célèbre peintre sicilien, qui vivoit dans le 17e siècle, fit des recherches savantes sur l'antiquité, à la demande de Paul Bocconi, botaniste de Cosme III. Il a écrit une *Lettre* sur les corps marins, Rome, 1752, in-4°. On y a ajouté la *Dissertation* de Fabius Lincée sur les glossopétres ou langues pétrifiées.

* II. SCILLA (Xavier), né à Rome, vivoit dans le 18e siècle. Il a publié un *Traité des Monnoies pontificales anciennes et modernes*, Rome, 1715, in-4°.

† SCIOPPIUS (Gaspard), né à Neumarck dans le Haut-Palatinat, le 27 mai 1576, étudia dans les universités de sa patrie avec tant de succès, qu'à l'âge de 16 ans il avoit déjà la réputation d'un bon auteur. Il abjura la religion protestante, et se fit catholique vers l'an 1599. Né en quelque sorte méchant et emporté, Scioppius devint l'Attila des écrivains; il avoit tout ce qu'il falloit pour bien remplir ce rôle; de l'imagination, de la mémoire, une profonde littérature et une présomption démesurée. Les mots injurieux de toutes les langues lui étoient connus, et venoient d'abord sur la sienne. Il joignoit à cette singulière érudition une ignorance complète des usages du monde; il n'avoit ni décence dans la société, ni respect pour les rangs: c'étoit un frénétique d'une espèce nouvelle, débitant de sang froid les calomnies les plus atroces, un vrai fléau du genre humain. Joseph Scaliger fut sur-tout l'objet de ses satires et de ses fureurs. Un mot de ce savant, qui étoit aussi malin que Jules-César son père, fut la première étincelle de la guerre qui s'alluma entre eux. Scaliger ayant appris que Scioppius étoit allé à Rome, dit que c'étoit apparemment pour lécher les plats des cardinaux, *lingere patinas cardinalitias*. Cette injure fut rapportée à Scioppius, qui chercha et qui trouva bientôt le moyen de se venger. Scaliger venoit de donner l'Histoire de sa famille, alliée, selon lui, à des princes, et qui comptoit des princes parmi ses ancêtres. Cette descendance parut un roman. Scioppius ne manqua pas d'écrire un livre pour détruire toutes les prétentions de Scaliger, qui, à son tour, découvrit toutes les taches de la famille de son adversaire. Son libelle intitulé: La Vie et les Parens de Gaspard Scioppius, nous apprend la généalogie de ce cerbère de la littérature. Quoiqu'il y ait apparence que ses ennemis le traitèrent comme il les avoit traités, nous rapporterons en peu de mots les particularités racontées par Scaliger. Scioppius eut pour père un homme qui fut successivement fossoyeur, garçon libraire, colporteur, soldat, meunier, enfin brasseur de bière. Nous y voyons que la femme et la fille de cet aventurier furent des personnes sans mœurs. La femme, long-temps entretenue, et délaissée enfin par un homme débauché qu'elle avoit suivi en Hongrie, fut obligée de revenir auprès de son mari, qui la traita durement, jusqu'à condamner son épouse aux plus viles occupations d'une servante. La fille

aussi déréglée que la mère, après la fuite d'un mari scélérat qu'on alloit faire brûler pour le crime le plus infâme, exerça la profession de courtisane. Elle poussa si loin le scandale, qu'elle fut mise en prison, et qu'elle ne put échapper que par la fuite à la sévérité des lois. Tant d'horreurs publiées sur la famille de Scioppius ne lui semblèrent qu'une invitation à mieux faire. Il ramassa toutes les médisances, toutes les calomnies répandues contre Scaliger, et il en forma un gros volume, sous lequel il s'efforça de l'écraser. Baillet dit «que Scioppius y passa les bornes d'un correcteur de collége et d'un exécuteur de la haute-justice.» Personne n'entendoit comme lui les représailles. Il traita avec le dernier mépris Jacques Ier, roi d'Angleterre, dans son *Ecclesiasticus*, Hartbergæ, 1611, in-4°; et ses deux plus zélés partisans, Casaubon et du Plessis-Mornay, parce qu'ils l'avoient contredit sur un point d'érudition. On fit brûler publiquement son libelle à Londres; son effigie fut pendue dans une comédie représentée devant le monarque, qui lui fit donner des coups de bâton par le moyen de son ambassadeur en Espagne. Dans ses démêlés avec les jésuites il publia contre la société plus de trente libelles diffamatoires, dont on a la liste. Dans un endroit où il se déchaîne le plus contre ces Pères, il signe ainsi: «Moi Gaspard Scioppius, déjà sur le bord de ma tombe, et prêt à paroître devant le tribunal de Jésus-Christ, pour lui rendre compte de mes œuvres.» Il s'occupa, sur la fin de ses jours, de l'explication de l'Apocalypse, et il prétendoit avoir trouvé la clef de ce livre mystérieux. Il mourut le 19 novembre 1649, à Padoue, la seule retraite qui lui restât contre la multitude d'ennemis qu'il s'étoit faits. Le seul ami qu'il sut conserver fut Virginius Cesarini, camérier du pape, homme d'un caractère doux, et qui faisoit agréablement des vers latins et italiens. On a de Scioppius cent quatre ouvrages, dans lesquels on remarque de la littérature et quelque esprit. Les principaux sont, I. *Verisimilium libri IV*, 1596, in-8°. II. *Commentarius de arte criticâ*, 1661, in-8°. III. *De suâ ad catholicos migratione*, 1600, in-8°. *Notationes criticæ in Phædrum, in Priapeïa*, Patavii, 1664, in-8°, qu'on peut joindre aux *Variorum*. V. *Suspectarum lectionum libri V*, 1664, in-8°. VI. *Classicum belli sacri*, 1619, in-4°. VII. *Collyrium regium*, 1611, in-8°. VIII. *Grammatica philosophica*, 1644, in-8°. IX. *Relatio ad reges et principes de stratagematibus, etc., societatis Jesu*, 1641, in-12. Il publia ce libelle sous le nom d'Alfonse de Vargas. Scioppius avoit été d'abord très-lié avec les jésuites; mais ces pères n'ayant pas été favorables à une requête qu'il avoit présentée à la diète de Ratisbonne, en 1630, pour obtenir une pension, requête renvoyée aux jésuites, confesseurs de l'empereur et des électeurs, il tourna toute son artillerie contre eux. Bellarmin avoit cependant loué en lui *peritiam Scripturarum sacrarum, zelum conversionis Hæreticorum, libertatem in* Thuano *reprehendendo, sapientiam in rege Anglicano exagitando*, etc. Les jésuites changèrent de ton, et chantèrent la palinodie, comme il l'avoit lui-même chantée.

† I. SCIPION (Publius Cornelius), surnommé l'*Africain*, étoit fils de Publius Cornelius

Scipion, qui fut consul dans la deuxième guerre punique, lorsqu'Annibal passa les Alpes pour entrer en Italie. Le combat ayant été engagé sur les bords du Tésin, Scipion le père fut blessé, et mis hors de combat. Son fils, âgé de 17 ans, qui faisoit sa première campagne, le tira des mains de l'ennemi, et lui sauva la vie. Après la bataille de Cannes, plusieurs officiers désespérant du salut de la république, avoient projeté de quitter l'Italie, pour se retirer chez quelque roi, ami des Romains. Scipion n'eut pas plutôt appris ce funeste projet, que tirant son épée : « Que ceux qui aiment la république, s'écria-t-il, me suivent. » Il court aussitôt vers la tente où ces officiers étoient assemblés, et leur présentant la pointe de son épée : « Je jure le premier, dit-il, que je n'abandonnerai point la république, et que je ne souffrirai pas qu'aucun autre l'abandonne. Grand Jupiter! je vous prends à témoin de mon serment, et je consens, si je manque de l'exécuter, que vous me fassiez périr, moi et les miens, de la mort la plus cruelle. Faites le même serment que moi, vous tous qui êtes ici assemblés. Quiconque refusera d'obéir, perdra sur le champ la vie.» Ils jurèrent tous, et le courage d'un seul homme sauva peut-être la république... Scipion fut créé édile à l'âge de 21 ans. On ne pouvoit cependant alors entrer en charge qu'à 27 ans. Aussi, lorsqu'il se présenta pour demander l'édilité, les tribuns du peuple s'opposèrent à sa nomination, apportant pour raison qu'il n'avoit pas l'âge compétent pour l'exercer. « Mais si tous les citoyens veulent me nommer édile, répondit Scipion, je suis assez âgé. » Sur-le-champ toutes les tribus lui donnèrent leurs suffrages avec tant de zèle et d'unanimité, que les tribuns se désistèrent aussitôt de leurs prétentions. Son père et son oncle ayant perdu la vie, en combattant contre les Carthaginois, il fut envoyé en Espagne à l'âge de 24 ans. Il en fit la conquête en moins de quatre années, battit l'armée ennemie, et prit Carthagène en un seul jour. La femme de Mardonius et les enfans d'Indibilis, qui étoient les principaux du pays, s'étant trouvés parmi les prisonniers, le généreux vainqueur les fit mener honorablement à leurs parens. Ses vertus contribuèrent autant à ses victoires que son courage. Il mit fin à la guerre d'Espagne, par une grande bataille qu'il donna dans la Bétique, où il défit plus de 50000 hommes de pied et 4000 chevaux. Scipion porta ensuite la guerre en Afrique. Il battit Asdrubal, un des meilleurs généraux carthaginois, et vainquit Syphax, roi de Numidie, l'an 203 avant J. C. Il surprit d'abord son camp pendant la nuit, y mit le feu, et ensuite il le défit en bataille rangée. Les suites de cette victoire furent étonnantes, et peut-être elles l'auroient été encore plus s'il eût marché droit à Carthage. Le moment paroissoit favorable; mais il crut, comme Annibal aux portes de Rome, qu'avant de faire le siége d'une capitale, il falloit s'établir solidement dans le pays. L'année suivante il y eut une entrevue entre ces deux fameux capitaines pour parler de paix; mais ils se séparèrent sans convenir de rien, et ils coururent aux armes. La bataille de Zama fut donnée : elle décida du sort de Carthage. Annibal, après avoir long-temps disputé le terrain, fut obligé de prendre la fuite. Vingt mille Car-

thaginois restèrent sur le champ de bataille, et autant furent faits prisonniers. Cette victoire produisit la paix la plus avantageuse pour Rome, qui en eut toute l'obligation à Scipion, et qui lui en laissa toute la gloire. Il fut honoré du triomphe et du surnom d'*Africain*. On accorda à chacun de ses soldats deux arpens de terre pour chaque année qu'ils avoient porté les armes en Espagne et en Afrique. Quelques années après il obtint une seconde fois le consulat; mais les intrigues de ses concurrens affoiblirent son crédit. Las de lutter contre eux à Rome, il passa en Asie pour combattre Antiochus sous les ordres de son frère. Ce prince fut défait l'an 189; mais Publius Scipion, alors malade, n'eut point de part à la victoire. Antiochus lui fit proposer des conditions de paix peu avantageuses à la république, mais flatteuses pour lui. Il lui offroit de rendre sans rançon son fils encore jeune, pris au commencement de la guerre, et le partage des revenus de son royaume. Scipion lui fit une réponse digne de lui et des Romains. Revenu à Rome après qu'Antiochus se fût soumis aux conditions qu'on voulut, Scipion y trouva l'envie acharnée contre lui. Il fut traduit devant le peuple par les deux Pétilius. Ces tribuns, à l'instigation de Caton, qui (pour nous servir de l'expression de Tite-Live) ne cessoit d'aboyer après lui, l'accusèrent de péculat. Ils prétendirent qu'il avoit tiré de grandes sommes d'Antiochus, pour lui faire accorder une paix avantageuse. Il fallut que le vainqueur d'Annibal et de Carthage, qu'un homme à qui les Romains avoient offert de le créer consul et dictateur perpétuel, soutînt le rôle d'accusé. Il le fit avec cette grandeur d'ame qui caractérisoit toutes ses actions. Comme ses accusateurs, faute de preuves, se répandoient en reproches contre lui, il se contenta le premier jour de faire le récit de ses exploits et de ses services, défense ordinaire aux illustres accusés: elle fut reçue avec un applaudissement universel. Le second jour fut encore plus glorieux pour lui: *Tribuns du peuple*, dit-il, *et vous, Citoyens, c'est à pareil jour que j'ai vaincu* Annibal *et les Carthaginois. Venez, Romains, allons au Capitole en rendre aux Dieux de solennelles actions de graces*. On le suivit en effet, et les tribuns restèrent seuls avec le crieur qu'ils avoient amené pour citer l'accusé. L'affaire fut agitée une 3e fois, mais Scipion n'étoit plus à Rome, il s'étoit retiré à sa maison de campagne à Literne, où, à l'exemple des anciens Romains, il cultivoit la terre de ses mains victorieuses: il y mourut peu de temps après, l'an 180 avant J. C., avec la réputation d'un général qui joignoit à de grandes vues une exécution prompte. La justice la plus flatteuse, rendue à sa valeur, est sans doute celle que lui rendit Annibal même. Ses vertus égaloient son courage. On sait le rare exemple de continence qu'il donna pendant la guerre d'Espagne. A la prise de Carthagène, ses soldats lui amenèrent une jeune Espagnole, trouvée dans la ville. Sa beauté surpassoit l'éclat de sa naissance, et elle étoit éperdument aimée d'un prince celtibérien, nommé Allutius (*voyez* ce mot), auquel elle étoit fiancée. Scipion vit sa belle prisonnière, l'admira, et la remit entre les mains de son père et de son amant; et cependant ce grand homme aimoit les femmes avec passion; mais il aimoit

encore plus la gloire et la vertu. Dans une victoire qu'il remporta sur les Espagnols il se conduisit à leur égard avec tant de bonté, qu'une multitude de voix confuses le proclamèrent roi. Alors Scipion ayant fait faire silence par un héraut, dit : « Que la qualité de général, qu'il avoit reçue de ses soldats, étoit la plus grande et la plus honorable pour lui : que le titre de roi, par-tout ailleurs illustre, étoit odieux et insupportable à Rome; que s'ils regardoient comme quelque chose de glorieux tout ce qui approchoit de la majesté d'un roi, ils pouvoient aisément juger qu'il en avoit le cœur, mais qu'il les prioit de ne lui en point imposer le nom. » Polybe et Tite-Live remarquent qu'à peine avoit-il pris la robe virile, qu'il affecta d'aller souvent au Capitole, et d'entrer dans le temple de Jupiter où il passoit seul un temps considérable, pour faire croire au peuple qu'il avoit des entretiens avec le maître des dieux. Il faisoit aussi courir le bruit qu'on avoit vu souvent un serpent dans la chambre de sa mère ; voulant sans doute, à l'exemple d'Alexandre, persuader que son origine étoit céleste. Il appartenoit à la famille des Cornélius, aussi ancienne qu'illustre. Le surnom de *Scipion*, qui signifie un bâton, lui fut donné parce que quelqu'un d'entre eux avoit servi de bâton à son père aveugle qu'il conduisoit dans les rues. Avant Scipion l'Africain, onze personnages de cette famille avoient été élevés aux premières charges de la république. L'abbé Seran de la Tour a donné à Paris, en 1738, une Histoire estimée de ce célèbre Romain, pour servir de suite aux Hommes illustres de Plutarque, avec les observations du chevalier Folard sur la bataille de Zama, à Paris, in-12. Scipion eut deux fils : l'un Cneius Cornélius fut un sujet très-peu estimable ; l'autre, digne en tout de son père, avoit de grands talens pour l'éloquence, et de l'érudition, mais une santé toujours foible et chancelante. Ce fut ce dernier qui adopta le fils de Paul-Emile dont il sera parlé au nº. IV des Scipion.

II. SCIPION (Lucius Cornelius), surnommé *l'Asiatique*, frère de Scipion l'Africain, le suivit en Espagne et en Afrique. Ses services lui méritèrent le consulat, l'an 189 avant J. C. On lui donna la conduite de la guerre d'Asie contre Antiochus, auquel il livra une sanglante bataille dans les champs de Magnésie près de Sardes, où les Asiatiques perdirent 50000 hommes de pied et 4000 chevaux. Le triomphe et le surnom d'*Asiatique* furent la récompense de sa victoire; mais ses succès excitèrent l'envie. Caton le censeur fit porter une loi pour informer des sommes d'argent qu'il avoit reçues d'Antiochus; et Lucius Scipion fut condamné à une amende pour le même prétendu crime de péculat dont on avoit accusé son frère. Ses biens furent vendus, et leur modicité le justifia ; il ne s'y trouva pas de quoi payer la somme à laquelle il avoit été condamné.

† III. SCIPION-NASICA. Il y a eu plusieurs hommes célèbres de ce nom, trois entre autres, tous trois appelés P. Cornelius. Le premier étoit fils de Cnéius, tué en Espagne. Les Romains, pour se conformer aux oracles sibyllins, voulant amener de Pessinonte à Rome la statue de la mère Idée, ou mère des dieux, et l'envoyer recevoir par le plus honnête homme qui fût dans la

ville, il fut décidé que c'étoit Scipion-Nasica qui méritoit ce titre. Il fut consul l'an 191 avant J. C., battit les Boiens et obtint le triomphe, malgré l'opposition des tribuns. — Le second, fils du précédent, se distingua sous Paul-Emile, et eut part à ses succès contre Persée, en 168. En 157, étant censeur, il exposa le premier en public, à Rome, un clepsydre ou horloge d'eau. Consul pour la seconde fois en 155, il battit les Dalmates, refusa le titre d'*imperator* que ses soldats lui décernoient, et eut beaucoup de peine à souscrire aux ordres du sénat, qui lui conféra les honneurs du triomphe. Il combattit dans cette compagnie le sentiment de Caton, qui opinoit toujours à la destruction de Carthage. Il obtint du peuple la démolition d'un théâtre, dont la construction étoit déjà fort avancée, et où les spectateurs devoient être assis. Le motif étoit que cette commodité eût rendu les Romains trop amoureux d'un frivole amusement. — Le troisième étant consul en l'an 138 fit paroître une fermeté admirable. Dans une assemblée du peuple où l'on délibéroit sur les moyens de remédier à une disette, il en proposa que le peuple improuva par des murmures, et ensuite par des cris. « Romains, dit-il, en élevant la voix, faites silence; je sais mieux que vous ce qui convient à la république. » On se tut. Dans une autre occasion, son collégue et lui furent mis en prison par les tribuns. Ce fut le premier, ou tout au plus le second exemple d'une pareille insolence de ces magistrats du peuple. En 133, de son autorité privée, il mena une troupe de patriciens contre Tib. Gracchus, qui excitoit des troubles dans la république, et qui fut tué sur la place publique. Le sénat ne trouva d'autre moyen de le dérober à la fureur du peuple, qui prétendoit venger la mort du tribun, que de lui donner une commission pour l'Asie. Il y mourut bientôt de chagrin de se voir ainsi exilé de Rome.

† IV. SCIPION (Publius Æmilianus), surnommé *Scipion l'Africain le jeune*, étoit fils de Paul-Emile, et fut adopté par Scipion, un des fils de l'Africain. Après avoir porté les armes sous son père, il alla servir en Espagne en qualité de tribun légionnaire. Quoiqu'âgé seulement de 30 ans, il annonça par ses vertus et par sa valeur ce qu'il seroit un jour. Un Espagnol d'une taille gigantesque ayant donné le défi aux Romains, Scipion l'accepta et fut vainqueur. Cette victoire accéléra la prise d'Intercatie. Le jeune héros monta le premier à l'assaut, et obtint une couronne murale. De l'Espagne il passa en Afrique en qualité de tribun, et y effaça tous ses concurrens. Phaméas, général de la cavalerie ennemie, le redoutoit tellement, qu'il n'osoit paroître quand c'étoit son tour d'aller en parti. Pénétré d'estime pour ce grand homme, il passa enfin au camp des Romains pour vivre sous sa discipline. Le roi Masinissa ne lui donna pas une moindre marque de sa considération; il le pria, en mourant, de régler le partage de ses états entre ses trois fils. Le sénat ayant envoyé des députés en Afrique pour prendre des informations sur l'état des affaires, toute l'armée rendit hautement justice au mérite de Scipion. Peu de temps après, ce jeune héros étant venu à Rome où il brigua l'édilité, son nom, sa figure, sa réputation, la

croyance commune que les dieux l'avoient choisi pour terminer la troisième guerre punique, tous ces motifs engagèrent à lui donner le consulat, l'an 158 avant J. C., quoiqu'il n'eût pas l'âge requis pour cette charge : mais les Romains savoient faire des exceptions, et certainement Scipion les méritoit. Il eut, comme son aïeul adoptif, l'avantage d'être chargé de la guerre d'Afrique, avec la permission de choisir son collègue; et par un nouveau trait de ressemblance entre eux, il se fit accompagner dans ces expéditions par Lælius, son intime ami, fils de cet autre Lælius qui avoit autrefois si bien secondé la valeur du grand Scipion. Le général romain trouva le siége de Carthage moins avancé qu'il ne l'étoit à la fin de la première campagne. Les lignes des assiégeans n'étoient pas assez resserrées : pour remédier à ce défaut, il établit son camp sur une langue qui formoit une communication entre les terres et la presqu'île dans laquelle Carthage étoit située. Par ce moyen il ôtoit aux assiégés toute espérance de recevoir des vivres de ce côté-là; mais ils pouvoient en faire venir par mer, attendu que les vaisseaux romains n'osoient s'approcher jusqu'à la portée des machines de guerre qui les auroient accablés. Scipion leur enleva cette dernière ressource, en faisant fermer l'entrée de leur port par une longue et large digue de pierre; cette digue avoit, dit-on, 24 pieds de long par le haut, et 92 par la base : travail immense et presque inconcevable. Les Carthaginois cependant en firent un encore plus surprenant. Leur ville contenoit 700 mille habitans qui, tous à l'envi, hommes, femmes et enfans, s'employèrent à creuser un nouveau port et à construire une flotte. Les Romains eurent tout lieu d'être surpris, lorsque du milieu des dunes ils virent sortir 50 galères qui s'avançoient en bel ordre, toutes prêtes à livrer bataille, et à soutenir les convois qu'on leur ameneroit. On croit que les Carthaginois firent une grande faute de ne point attaquer les vaisseaux romains dans cette première surprise; ils ne donnèrent bataille que trois jours après, et elle ne fut pas à leur avantage. Le consul s'empara d'une terrasse qui dominoit la ville du côté de la mer, s'y retrancha, et y établit 4000 soldats pour y passer l'hiver. La suite de ses manœuvres fut la prise de Carthage, l'an 146 avant J. C. Scipion répandit des larmes sur les cendres de cette ville. (*Voyez* MAGON nº II, *à la fin.*) De retour à Rome, il eut les honneurs du triomphe, et se rendit propre le surnom d'*Africain*, qu'il portoit déjà par droit de succession. Le consulat lui fut décerné pour la deuxième fois, l'an 134 avant J. C.; il l'avoit obtenu la première fois pour aller détruire Carthage; il l'eut celle-ci pour aller détruire Numance, dont le siége duroit depuis quatorze ans. Il eut le bonheur de la prendre, et d'obtenir un second triomphe et le surnom de *Numantin*. Quelque temps après, ayant aspiré à la dictature, les triumvirs le firent étrangler dans son lit; d'autres disent qu'il fut empoisonné par sa femme Sempronia, sœur des Gracques, avec lesquels il avoit eu de grands démêlés. Ainsi périt le second Africain, qui égala le vainqueur d'Annibal par sa valeur, par ses vues, par son zèle pour la discipline militaire, par son amour pour la patrie. Il cultiva, comme lui, les lettres dans le tumulte

des camps. On ne fit point d'information sur sa mort, parce que (dit Plutarque) le peuple appréhendoit que si on approfondissoit cette affaire, Caïus-Gracchus ne se trouvât coupable : on cite plusieurs traits honorables à sa mémoire. Après la mort de Paul-Emile, Scipion fut héritier avec son frère Fabius; mais se voyant plus riche que son frère, il lui abandonna en entier l'héritage qui étoit estimé plus de 60 talens. Il donna une marque plus éclatante encore d'amour fraternel et de générosité. Fabius ayant dessein de célébrer les funérailles de son père par un combat de gladiateurs, et ne pouvant aisément soutenir cette dépense, Scipion lui fournit la moitié de son bien pour y subvenir. Papiria, mère de ces illustres frères, étant morte quelque temps après, Scipion laissa toute sa succession à ses sœurs, quoiqu'elles ne pussent y prétendre aucune part suivant les lois. Ce grand homme avoit prévu le danger où une trop grande puissance exposeroit sa patrie. Célébrant le lustre en qualité de censeur, et entendant le greffier lire la formule par laquelle on conjuroit les dieux de rendre les affaires du peuple romain meilleures et plus brillantes : « Elles le sont assez, dit-il, et je les prie de les conserver toujours en ce même état. » Il fit aussitôt changer la formule de cette manière. Les censeurs, par respect pour lui, s'en servirent depuis dans la cérémonie des lustres.

V. SCIPION (Publius), beau-père de Pompée, se retira en Afrique, après la bataille de Pharsale, avec les débris de l'armée vaincue, l'an 48 avant J.-C. Ayant joint ses troupes à celles de Juba, roi de Mauritanie, il remporta d'abord quelques avantages; mais César s'y étant rendu peu de temps après, Scipion fut battu et tué dans le combat.

VI. SCIPION-ÉMILIEN. *Voy.* l'article PORCELLUS.

VII. SCIPION AMMIRATO. *Voyez* ce dernier mot.

VIII. SCIPION MAFFEI, *V.* MAFFEI, n° V.

SCIRON (Mythol.), fils de Canète et d'Hénioche : c'étoit un fameux brigand qui infestoit les environs de Mégare, où il attendoit les passans pour les dépouiller et les jeter dans la mer. Thésée l'ayant tué, jeta ses os dans la mer ; ils furent changés en rochers appelés de son nom, *Scironia saxa.*

* SCITA (Jean-Baptiste), de Feltre, célèbre professeur de grammaire et de belles-lettres, et poète lauréat en 1500. On lui fit cette épitaphe :

Scitha oculos clausit Phœbus; flevêre sorores,
Flevêrunt Charites; funera duxit amor.

On touve des morceaux de poésie de sa composition épars dans divers auteurs.

* SCIULIAGA (Etienne), savant Ragusois, mort vers 1780, a laissé, I. *Traité de commerce maritime.* Venise, 1755. II. *Opuscules latins et italiens sur le naufrage de S. Paul.* Venise, 1757. III. *Exercitationes geographicæ,* etc. *de naufragio S. Pauli.* Venise, 1757, in-4°.

* SCLAFANO (Jean-Antoine), appelé aussi Scrofano, né à Raguse le 4 juillet 1605, et mort le 14 novembre 1681 à Modica en Sicile, se livra à la médecine et fut reçu docteur à Messine en 1625. Il se maria dans la ville de

Scicli, et ouvrit chez lui une académie de littérature légère. Il cultiva avec succès les mathématiques et la musique. On a de lui *de febre populari, quæ vagata est per Siciliam anno* 1672, Palerme, 1673.

* SCLANUS (Salvus) médecin, philosophe, mathématicien et anatomiste de Naples, professa dans l'université de sa patrie vers 1580. On a de lui, I. *Commentaria in tres libros artis medicinalis Galeni*, Venise, 1597. II. *Commentaria in aphorismos Hippocratis*, Venise, 1579. Jean Altimarus réfuta ses opinions. III. *Consilia medica*.

*I. SCLATER (Guillaume), théologien anglais, né au comté de Sommerset, mort en 1647, docteur en théologie à Oxford et curé d'Otterden, au comté de Kent. On a de lui des *Elégies* et des *Epitaphes* sous le titre de *Threnodia Britannica*, in-4°. II. *Palæ-Albion* ou *Histoire de la Grande-Bretagne, sous le règne de Jacques Ier*, in-fol. en latin et en vers anglais. III. *Psaumes* ou *Cantiques de Sion*. IV. *Genethliacon* ou *Stemma regis Jacobi*. in-fol. C'est une généalogie du roi depuis Adam.

*II. SCLATER (Guillaume), docteur en théologie, membre du collége du roi à Cambridge, et vicaire de Pitminster, au comté de Sommerset, mort en 1626, a donné un *Commentaire sur les épîtres aux Romains et aux Thessaloniens*.

*III. SCLATER, fils du précédent, fut aussi ecclésiastique. Il obtint un bénéfice à Cullampton, au comté de Dévon, et un canonicat à Exeter. On a de lui quelques *Sermons*.

* SCOEVOLA (Quintus Cervidius), jurisconsulte, entra au barreau sous Antonin-le-Pieux, et semble avoir poussé sa carrière jusqu'au temps de Septime Sévère. Il réunissoit les qualités morales à l'érudition et à la philosophie. Antonin l'honoroit de son amitié et il aimoit à le consulter. Jean-Louis Conradi, dans ses *Opuscula è jure civili*, Bremæ, 1777, in-8°, tom. 1er, a mis un morceau intéressant, *De vitâ et scriptis Q. Cervidii Scævolæ*.

* SCOLARI (Philippe), né en 1369 à Florence, d'une famille noble, fut envoyé par son père à Bade en Hongrie, auprès de Luc de Pecchia, négociant florentin, pour y apprendre le commerce. Quelque temps après le trésorier du roi Sigismond le demanda à son protecteur, et lui confia l'administration de la trésorerie. Satisfait de sa capacité, il lui donna les revenus de la terre de Simonthorna. Sigismond le nomma directeur des mines d'or; mais la fortune lui destinoit une carrière plus glorieuse; les partisans de Charles d'Anjou ayant attaqué Sigismond, et fait ce prince prisonnier, Philippe entreprit sa défense, rassembla quelques troupes, délivra son souverain et le rétablit sur le trône. Celui-ci pour récompense le nomma comte de Temeswar et généralissime de ses troupes contre les Turcs, qu'il battit en diverses occasions, ainsi que les Vénitiens, qui avoient refusé le passage à Sigismond, alors empereur, lorsqu'il alloit en Italie conférer avec le pape. Scolari mourut à Lippa le 27 décembre 1426. Le roi et toute la cour prirent le deuil, et accompagnèrent son convoi.

SCOMBERG. *V.* SCHOMBERG.

† I. SCOPAS, architecte et sculpteur de l'île de Paros, vivoit vers l'an 430 avant J.-C. Il travailla au fameux mausolée qu'Artémise fit ériger à son mari dans la ville d'Halicarnasse, et qui étoit réputé l'une des sept merveilles du monde. Il fit aussi à Ephèse une colonne célèbre par les beautés dont ce savant artiste l'avoit enrichie. Mais parmi ses ouvrages on fait sur-tout mention d'une *Vénus* qui fut transportée à Rome, et que Pline (hist. nat., liv. 36, chap. 4) jugeoit être supérieure à celle de Praxitèle, quoiqu'elle fût moins admirée à Rome que l'autre à Gnide, à cause de la multitude de chefs-d'œuvre que renfermoit la capitale du monde : car c'est là bien certainement le sens du passage de Pline, auquel Falconet et Lalande ont trop légèrement reproché une contradiction.

* II. SCOPAS (Nicolas-Vincent), jurisconsulte napolitain, vivoit dans le 17ᵉ siècle. On a de lui *Theorico-practicæ observationes ad decisiones Stephani Gratiani*, etc.

* SCOPOLI (Jean-Antoine), de Trente, mort à Pavie en 1789, professa long-temps dans cette ville la botanique. On a de lui, I. *Principes de minéralogie systématique et pratique*, Venise, 1778. II. *Deliciæ floræ et faunæ insubricæ*, Pavie, 1786, 3 vol. in-fol. III. *Flora Carniolica*, Vienne, 1760.

SCORZA (Sinibaldo), peintre et graveur, de Voltaggio dans le territoire de Gênes, mourut dans cette dernière ville en 1631, âgé de 41 ans. Né avec un goût singulier pour le dessin, il *copioit* à la plume les estampes d'Albert Durer, d'une manière à tromper les connoisseurs, qui les croyoient gravées, ou qui les prenoient pour des originaux mêmes. Il excelloit aussi à *peindre* des animaux, des fleurs et des paysages. Ce peintre s'attacha ensuite à la miniature. Le cavalier Marini, avec lequel il étoit lié d'amitié, l'introduisit à la cour de Savoie. Vers ce temps, les Génois eurent une guerre à soutenir contre cette puissance. Scorza revint dans sa patrie, où ses envieux l'accusèrent calomnieusement d'intelligence avec le duc de Savoie. On les crut ; il fut banni ; mais peu de temps après on le rappela.

I SCOT (Jean). *Voyez* DUNS.

II. SCOT. *Voy.* SCHOTT.

† III. SCOT (Jean), appelé aussi *Erigène*, du nom d'Erin que portoit anciennement l'Irlande sa patrie. Après avoir fait quelques progrès dans les belles-lettres et la philosophie, il passa en France sous le règne de Charles-le-Chauve. Ce prince, qui aimoit les sciences, conçut pour lui une grande estime. Il goûta son caractère enjoué, au point de l'admettre à sa table, et de s'entretenir familièrement avec lui. Etant un jour à table en face de Charles, celui-ci lui demanda quelle distance il y avoit entre un *Scot* (ce mot signifie *Ecossais*) et un *Sot* ? « Celle de la table », répondit-il. Erigène, appuyé de la protection du roi, se crut tout permis. C'étoit un esprit vif, pénétrant et hardi ; il voulut se mêler de théologie, et fronda l'Ecriture et la tradition. Ses écrits ne tardèrent pas à soulever contre lui les orthodoxes. Le pape Nicolas Iᵉʳ en porta ses plaintes au monarque protecteur de cet écrivain. On ne sait pas si elles firent effet sur l'esprit de Charles-le-

Chauve. Ce qui paroît constant, c'est que Jean Scot termina ses jours en France quelques années avant ce prince, qui mourut en 877. Ainsi c'est une erreur de dire qu'il soit retourné en Angleterre, et qu'il ait été tué l'an 883 à coups de canif par ses écoliers. Nous n'avons plus le *Traité* qu'il composa *sur l'Eucharistie*, contre Paschase Ratbert. Cet ouvrage, qui contenoit, à ce qu'on prétend, le premier germe de ce qui a été écrit depuis contre la Transsubstantiation et la Présence réelle (*V.* BERENGER, n° III), fut proscrit par plusieurs conciles, et condamné au feu en l'an 1059 par celui de Rome. Mais nous avons le *Traité de la Prédestination divine*, qu'il fit à la prière de Hincmar de Reims et de Pardule de Laon : il se trouve dans *Vindiciæ Prædestinationis et Gratiæ*, 1650, 2 vol. in-4°.

* IV. SCOT *ou* SCHOT (Reginald), savant Anglais, né à Smerth dans le comté de Kent, et élevé à Oxford, se retira après ses études dans sa patrie, où il s'occupa particulièrement de la lecture des livres obscurs et oubliés ou négligés par le commun des savans, partageant son temps entre cette occupation et la culture des champs. On a de lui un ouvrage sur la *Manière de former les houblonnières*, 1576, in-4°, 2e. édition. II. *La Magie et la Sorcellerie dévoilées*, qui parut en anglais en 1584, in-4°, réimprimée en 1651. Il s'y applique à prouver la fausseté de l'opinion commune des communications que les sorciers ont avec les diables, les esprits familiers et le pouvoir qu'ils ont sur les hommes, les femmes et les enfans, et à dévoiler les pratiques des sorciers, des enchanteurs, des devins, ainsi que les erreurs de l'alchimie et de l'astrologie. Une doctrine de cette nature, dans un temps où la réalité des pratiques mystérieuses de la sorcellerie et de leur pouvoir étoit l'objet de la croyance générale, ne pouvoit que faire beaucoup de bruit, et trouver beaucoup de contradicteurs. On prétend que ce livre fut brûlé publiquement. Toujours est-il certain que Jacques Ier, dans la préface de sa Démagogie imprimée à Edimbourg en 1597, et ensuite à Londres en 1603, annonce qu'il écrit cet ouvrage pour réfuter les opinions de Wierus et de Scot, qui n'a pas eu honte, dit-il, de nier l'existence de la magie, et de renouveler les erreurs des saducéens en contestant l'existence des esprits. Ce monarque ne fut pas le seul adversaire de Scot; il fut également combattu par John Raynolds et le docteur Meric, Casaubon, Joseph Glanvil, etc. Scot mourut en 1599.

* SCOTIN (Gérard), graveur, né à Gonesse en 1642, élève de François de Poilly, a laissé entre autres ouvrages une *Sainte Catherine*, la *Circoncision* et le *Baptême de J. C.* d'après Mignard, et d'autres *morceaux* d'après Le Dominiquain. Il y a encore eu un graveur de la même famille (Louis-Gérard), qui exécuta à Londres *Bélisaire aveugle*, d'après Van-Dyck; et la *Naissance d'Adonis*, d'après Boucher.

SCOTISTES. *Voyez* DUNS.

* I. SCOTT (Michel) descendant de l'ancienne famille de Balwirie, dans le comté de Fife en Ecosse, où il naquit vers l'an 1240, se trouva en 1260 à la bataille de Largo, où il servit

comme volontaire. Le roi Alexandre III l'honora du titre de chevalier et l'employa dans plusieurs ambassades. Ce prince étant mort d'une chute de cheval à King-Horn, Michel Scott fut envoyé en Norwège, pour ramener en Ecosse la petite fille de ce monarque infortuné : elle mourut, suivant les uns dans la traversée, et suivant les autres dans une des îles Orkney. A son retour il fut nommé l'un des régens du royaume, et mourut fort regreté en 1291. On a dit qu'il étoit adonné à l'astrologie judiciaire ; mais comme il avoit quelques notions de géométrie, il est possible que chez un peuple ignorant et crédule il ait passé pour un homme qui avoit de fréquentes communications avec le diable.

* II. SCOTT (Thomas), théologien anglais, mort en 1626, bachelier en théologie et prédicateur de la compagnie anglaise à Utrecht, où il fut assassiné par un soldat, a laissé un grand nombre d'ouvrages, sous des titres très-singuliers. I. *Vox populi*. II. *Vox Dei*. III. *Vox regis*. IV. *Digitus Dei*. V. *La Fourmie belgique*. VI. *Le Combat de la langue entre deux soldats anglais dans la cabane de Gravesend*, in-4°. VII. *Symmachia* ou *le vrai Nœud d'amour*, *unissant la grande Bretagne et les Provinces-Unies*, in-4°. VIII. Les *Voleurs de Dieu et du roi*, en deux sermons, in-4°. IX. Le *Faiseur de Projets*, sermon prononcé devant les juges à Norwich. X. Les *Nouvelles du Parnasse*, in-4°.

* III. SCOTT (Dr. Jean), ministre de l'Église anglicane, né en 1638, dans le comté de Wilt, s'acquit par ses vertus une grande réputation, et mourut en 1694. Il s'est rendu recommandable par un ouvrage ascétique, intitulé *La Vie chrétienne*, en trois parties, qui a eu beaucoup de lecteurs et a souvent été réimprimé. La première partie parut en 1681, in-8°, et les autres ont été publiées successivement. Il a donné plusieurs *écrits* contre les catholiques et des *Résolutions de cas de conscience*, ainsi que des *Discours pour ramener les dissidens à la communion de l'Eglise anglicane*.

* IV. SCOTT (David), né en 1675 près d'Haddington en Ecosse, étudia en droit à Edimbourg, mais ne suivit jamais le barreau. Attaché à la famille Stuart, il ne voulut jamais prêter le serment qu'on exigeoit pour établir la révolution, ce qui l'exposa à plusieurs désagrémens et même à être détenu. Sans être versé dans l'histoire, il se crut assez de talent pour écrire celle d'*Ecosse* qui parut en 1727, en un vol. in-folio, ouvrage très-médiocre et qui n'est guère qu'une traduction d'Hector Boethius. Scott mourut à Haddington en 1742, âgé de 67 ans.

* V. SCOTT (Daniel), savant écrivain anglais, né à Londres, mort en 1759, acheva ses études à Utrecht, où il fut reçu docteur en droit. Il se joignit dans cette ville à la société des baptistes ou memnonistes ; mais il ne fit jamais aucune fonction ecclésiastique. Scott a donné plusieurs ouvrages. I. Un *Essai sur la Trinité démontrée par l'Ecriture :* cet ouvrage a eu trois éditions. II. En 1741, une *Nouvelle version de l'Evangile de saint Matthieu*, *avec des notes critiques*. III. En 1745, un *Appendix*

au Lexicon grec d'Etienne, 2 vol. in-folio.

* VI. SCOTT (Thomas), frère du précédent, mort en 1746, ministre dissident d'abord à Hitchin au comté d'Hertfort, et ensuite à Norwich, a donné quelques *Sermons*, prêchés en différentes occasions.

* VII. SCOTT (Joseph-Nicolas), fils du précédent, fut quelque temps pasteur d'une congrégation d'indépendans à Norwich; mais il quitta cette place pour se faire arien et médecin.

* VIII. SCOTT (Thomas), frère de Joseph-Nicolas, et fils de Thomas, mort vers 1775, fut successivement ministre de deux congrégations de dissidens: la première à Lowestoff au comté de Suffolck, et la seconde à Ipswich, d'où il passa à Hapton au comté de Norfolck: il y mourut. On a de lui plusieurs *Sermons* particuliers, et un petit volume de *Poésies lyriques*. Mais il est bien plus connu par une *Traduction* en vers anglais d'un livre de Job, avec des notes. Cet ouvrage a eu deux éditions.

* IX. SCOTT (Jean), poète anglais, né en 1730, mort en 1783, fils d'un commerçant de Londres. Son père en quittant le commerce se retira à Amwell au comté d'Hertford: ce fut là que notre poète fut élevé. Il se fit connoître fort jeune par des *Elégies*, qui furent admirées des meilleurs poètes. On a imprimé les *OEuvres* de Scott, en 1782, en un vol. in-8°, et cet auteur a donné encore plusieurs autres ouvrages, I. *Observations sur les pauvres*. II. Le *Code des voleurs de grands chemins et des filoux*. III. *Pamphlet sur l'authenticité des poèmes de Rowley*.

SCOTTÉN. *Voyez* HUDDE.

I. SCOTTI (Jules-Clément), ex-jésuite, quoique profès des quatre vœux, enseigna la philosophie et la jurisprudence canonique à Padoue. On lui attribue *Monarchia Solipsorum*, 1648, in-12, traduite en français par Restaut, 1721, in-12, sous le titre de la Monarchie des Solipses: livre peu lu aujourd'hui, quoique fort recherché dans le temps où les jésuites florissoient. On a voulu faire passer la Monarchie des Solipses pour un livre inspiré par la charité la plus pure. Bayle, plus sincère, ne reconnoît dans cet ouvrage qu'une satire dictée par le dépit. On y voit par-tout un homme fort content de lui-même, et fort mécontent des jésuites, occupé à se laver et et à les noircir; s'il n'a pas été employé à enseigner la théologie, c'est qu'ils ne savent pas comme il faut l'enseigner; s'il n'a pas été dans les charges qu'il souhaitoit, c'est qu'on n'y admet que des sujets indignes; s'il a quitté l'ordre, ce n'est pas apostasie; c'est qu'on l'a congédié, parce qu'il avoit trop de mérite, et que ses grandes qualités faisoient ombrage à ses supérieurs. Ses autres ouvrages sont, I. *De potestate pontificiâ in societatem Jesu*, 1646 in-8°. II. *De obligatione regularis*, etc., 1647, in-4°. Cet auteur mourut en 1669, âgé de 67 ans, à Padoue, où il jouissoit d'une assez grande considération quoiqu'il fût d'un caractère aigre et hautain.

* II. SCOTTI (le comte Frédéric), poète latin et jurisconsulte du 16e siècle, né à Plaisance, a publié un vol. de *poésies* latines, imprimé à Bologne en 1580, avec deux livres de lettres, et quelques autres *opuscules*. Son style

n'est pas assez châtié, sans doute, parceque ses devoirs de jurisconsulte ne lui laissoient pas tout le loisir nécessaire. On a encore de lui quelques *Traités* sur des matières de droit. Cette famille a produit une foule d'hommes célèbres. On distingue entr'autres le comte Jean Scotti, bon poète, et David Scotti, jésuite, qui a publié des *Leçons sacrées*, intitulées *David*, et imprimées à Bologne en 1793, 2 vol. in-4°. II. Un *Discours dramatique*, ayant aussi pour titre *David*, Bologne, 1759.

* SCOTTO (Octavien), né à Mouza, ouvrit vers la fin du 15e siècle une célèbre imprimerie, qu'il transmit à son fils Jérôme. Il avoit pour devise une Renommée qui embouche la trompette, ayant un bouclier sur lequel étoient ces lettres: O. S. M., c'est-à-dire, *Octavio Scotto de Mouze*. André Scotto a publié un *Itinéraire de l'Italie*, Vicence, 1615.

SCOTUS. *V*. Marianus, n° I.

* SCOUGAL (Henri), né à Salton en Ecosse en 1650, professa la théologie dans le collége du roi dans l'université d'Aberdeen, dès l'âge de 24 ans, avec tant de succès que la plupart des meilleurs théologiens d'Ecosse ont été formés sous lui. Il ne borna pas là ses travaux, il se livra également à la prédication; mais son ardeur le conduisit au tombeau. Il mourut en 1678, âgé de 28 ans. Il étoit d'un caractère extrêmement aimable, d'une piété fervente et d'une humilité telle qu'il paroissoit le seul au monde qui ne se doutât pas du mérite qui le distinguoit. Sa *Vie de Dieu dans l'ame de l'homme*, et ses *Neufs Sermons* sont les ouvrages les mieux écrits qui aient été publiés en Ecosse dans le 17e siècle.

† SCOUVILLE (Philippe), célèbre missionnaire jésuite, né à Champion, dans le duché de Luxembourg, en 1622, mort le 17 novembre 1701, se dévoua entièrement à l'instruction de cette province et des pays voisins. Il a laissé, I. Un *Catéchisme* en allemand, Cologne, 1685, 7 vol. in-8°. C'est un abrégé de théologie dogmatique et morale, très-utile aux missionnaires et aux curés. II. *Abrégé du Catéchisme*: c'est le catéchisme du diocèse de Trèves, un des meilleurs qu'il y ait, et des plus appropriés à l'intelligence des enfans et du peuple. Il seroit seulement à souhaiter qu'on y eût mieux distingué les choses absolument certaines de celles qui peuvent être contestées. III. *Sancta sanctorum sanctè tractanda*, etc. On a publié sa Vie en latin, Coblentz, 1703, in-4°.

SCRIBANI ou Scribanius (Charles), jésuite, né à Bruxelles en 1561, mort en 1629, fut professeur, puis recteur de Bruxelles et d'Anvers, et enfin provincial de Flandre. Pendant 40 ans qu'il vécut à Anvers, on le regarda comme l'arbitre de tous les différens de cette ville. C'est à ses soins qu'on dut la maison professe d'Anvers, le collége et le noviciat de Malines, etc. Le P. Scribani parloit avec facilité presque toutes les langues vivantes. Plusieurs princes, entr'autres Ferdinand II, Philippe IV, l'archiduc Albert, lui donnèrent des marques distinguées de leur estime. Il laissa plusieurs ouvrages. Celui qui a fait le plus de bruit est son *Amphitheatrum honoris adversus calvinistas*, Anvers, 1606, in-4°, qu'il publia sous le nom de *Clarus Bonarscius*. Les artifices et les procédés des calvinistes y sont

peints avec une chaleur qui les irrita. Aussi Casaubon dit que ce livre auroit dû être intitulé *Amphithéâtre d'horreur*. On sollicita vivement Henri IV de le faire brûler, parceque certaines maximes qu'il renferme paroissoient être contraires à la sûreté des princes ; mais quelle fut la surprise des adversaires de Scribani, quand ils surent que Henri IV avoit écrit une lettre d'éloge à l'auteur, accompagnée de lettres de naturalisation. On a encore de lui, I. Une *Histoire des guerres civiles des Pays-Bas*, en latin, 1627, in-8°. II. *Antverpia*, 1610, in-4°. C'est un éloge des citoyens d'Anvers. III. *Origines Antverpensium*, in4°, bien écrit : l'auteur s'est éloigné des vieilles fables qui regardent la naissance de cette ville. IV. *Orthodoxæ fidei controversa*, Antverp. Roccaberti en a inséré une partie dans sa *Bibliotheca maxima pontificia*, tome 7. V. *Ars mentiendi calvinistica*. VI. *Meditationes sacræ*, latin et flamand, 1615, 2 volum. in-8°. VII. *Medicus religiosus*, 1619. Il y parle des maladies de l'ame et de leur guérison. VIII. *Superior religiosus*, 1619, in-12. IX. *Cænobiarcha*, 1624, in-8°. Ces trois ouvrages sont les fruits d'une longue expérience. X. *Politico-Christianus*, 1624, in-4°, etc.

I. SCRIBONIUS-LARGUS, ancien médecin du temps d'Auguste ou de Tibère, auteur de plusieurs *ouvrages*, dont la meilleure édition est celle de Jean Rhodius : ils sont consultés par les savans.

* II. SCRIBONIUS (Guillaume-Adolphe), médecin et philosophe, né à Marpurg dans le 16e siècle, fut zélé partisan de Ramus, et soutint ses opinions par des ouvrages qu'il publia sous ce titre : *Idea medicinæ secundùm logicas leges informandæ*, etc. *Item de podagrâ, hydrope, dyssenteriâ et physiologia corporis*, Lemgoviæ, 1684, in-8°. *De sagarum naturâ et potestate, deque his cognoscendis et puniendis physiologia*, etc. Helmstadii, 1584, in-4°. *Responsio ad examen veritatis de purgatione sagarum per aquam frigidam*; Francofurti, 1590, in-8°.

SCRIMGER (Henri), savant Ecossais, mort à Genève en 1571, à 65 ans, passa en Allemagne où il s'attacha à Ulric Fugger, bienfaiteur des gens de lettres, qui lui procura beaucoup de manuscrits grecs et latins. Il alla à Genève pour les faire imprimer par Henri Etienne, ainsi que les Novelles de Justinien. Après avoir professé la philosophie deux ans dans cette ville, il fut le premier qui y enseigna le droit. On a de lui une *Histoire d'Ecosse*, imprimée sous le nom de Henri d'Ecosse. Il avoit aussi travaillé à éclaircir *Athénée*; mais ses *notes* n'ont pas vu le jour.

SCRIVERIUS (Pierre), né à Harlem, mort en 1653, à l'âge de 63 ans, selon Hoffman, a bien mérité des gens de lettres par ses éditions de Végèce, de Frontin, et de quelques autres qui ont traité de l'art militaire. Il a publié le premier les *Fables* d'Hygin; et la Hollande où il étoit né lui a obligation de deux grands et assez bons ouvrages qui concernent son histoire : l'un sous le titre de *Batavia illustrata*, 1611, in-4°; et l'autre, *Bataviæ comitumque Historia*, traduite en français, Paris, 1666, in-12. *Voyez* PONTANUS.

SCRODER (N...), savant Al-

lemand, a publié à Amsterdam, en 1711, une Grammaire arménienne, intitulée *Thesaurus linguæ Armenicæ antiquæ et hodiernæ*. La langue arménienne s'écrit de gauche à droite; elle a 38 lettres, et se divise en quatre sortes d'écriture: la première est appelée *erghatachir*, écriture de fer; la seconde *poloverchir*, écriture ronde; la troisième *noderchir*, écriture des notaires; et la quatrième est composée de majuscules.

* SCROFA (Sébastien), médecin du 16e siècle, né à Cambrai, savant philosophe et littérateur, a traduit en latin quelques traités de Galien, avec des notes, qu'il publia sous ce titre: *Galeni libellus de bono et malo succo*, Parisiis, 1546, in-8°. *De bono et malo succo cum remediis parabilibus, cum scholiis*, Lugduni, 1547, in-8°. *De remediis parabilibus cum scholiis*, Parisiis, 1548, in-8°.

* SCUDDER (Henri), théologien anglais, presbytérien, mort avant la restauration, fut ministre de Collingbourne-Ducis, au comté de Wilt, et bachelier en théologie à l'université de Cambridge. Il est auteur d'un livre intitulé *La promenade journalière du chrétien*.

† I. SCUDERI (George de), naquit au Havre-de-Grace en 1601, d'une famille noble, originaire d'Apt en Provence. Après avoir passé quelque temps dans cette ville, il vint cultiver les lettres à Paris. L'académie française lui donna une place dans son corps en 1650. Il étoit alors gouverneur de Notre-Dame de la Garde en Provence, très-petit gouvernement qu'il exaltoit sans cesse. Il en fit dans un poëme, une description magnifique; quoique, suivant Chapelle et Bachaumont, il n'y eût pour toute garde qu'un suisse peint avec sa hallebarde sur la porte. Il se piquoit sur-tout de noblesse et de bravoure. Dans une *Epître dédicatoire* au duc de Montmorenci, il lui dit: « Je veux apprendre à écrire de la main gauche, afin que ma droite vous serve plus noblement...... » Et ailleurs il dit: « Qu'il est sorti d'une maison où l'on n'a jamais eu de plumes qu'au chapeau...... » Telle fut l'une de ses préfaces. « Tu couleras aisément, dit-il au lecteur, sur les fautes que je n'ai point remarquées, si tu daignes apprendre que j'ai employé la plus grande partie de l'âge que j'ai, à voir la plus belle et la plus grande partie de l'Europe, et que j'ai passé plus d'années dans les armes que d'heures dans mon cabinet, et beaucoup plus usé de mèches en arquebuse qu'en chandelles; de sorte que je sais mieux ranger les soldats que les paroles, et mieux carrer les bataillons que les paroles. » Pendant qu'il mendioit la faveur du cardinal de Richelieu, il ne craignoit pas, par exemple, de dire aux grands:

Princes, ne pensez pas, si je vous importune,
Que mon propre intérêt m'oblige à ces discours:
Je songe à votre gloire, et non à ma fortune;
La vérité me plaît, et je la dis toujours.

Quelles rodomontades ne trouve-t-on pas dans son sonnet sur les dégoûts du monde?

J'ai vécu dans la cour, j'ai pratiqué les princes;
J'ai connu Richelieu, j'en fus plus estimé;
Et, dans la belle ardeur dont j'étois animé,
L'Europe m'a connu dans toutes ses provinces.
Pour moi, plus d'une fois, le danger eut des charmes,
Et dans mille combats je sus tout hasarder:
L'on me vit obéir, l'on me vit commander;

Et mon poil tout poudreux a blanchi sous les armes.
Il est peu de beaux arts où je ne sois instruit :
En prose comme en vers mon nom fit quelque bruit ;
Et par plus d'un chemin je parvins à la gloire.

Ayant porté la modestie à cet excès, il n'est pas étonnant qu'il traitât Corneille, le premier auteur de son temps, avec dédain. Cet homme bizarre étoit fait pour les aventures singulières. Dans un voyage qu'il fit avec sa sœur en Provence, on les plaça dans une chambre où il y avoit deux lits. Avant de se coucher, Scudéri demanda à sa sœur ce qu'ils feroient du prince Mazare (un des héros du Roman de Cyrus) : il fut arrêté, après quelques contestations, qu'on le feroit assassiner. Des marchands, qui étoient dans une chambre voisine, ayant entendu cette conversation, crurent que c'étoit la mort de quelque grand prince que l'on complotoit. La justice fut avertie ; le frère et la sœur furent mis en prison, et ce ne fut qu'avec peine qu'ils parvinrent à se justifier. Ce poète mourut à Paris le 14 mai 1667, accablé de ridicules qu'il avoit souvent mérités, et qui fermèrent les yeux sur quelques qualités estimables qu'il possédoit : la fidélité à l'amitié, et la fermeté d'ame dans le malheur ou dans l'indigence. Sa veuve, morte en 1711, avoit beaucoup plus d'esprit que lui, ou du moins un esprit plus naturel et plus agréable. Les ouvrages de Scudéri sont, I. Seize *Pièces de théâtre*, représentées depuis 1629 jusqu'en 1643. Elles sont défigurées par des intrigues de ruelle, et assez platement écrites, à quelques vers près, semés de loin en loin ; sa tragédie de la *Mort de César*, représentée en 1636, et sa tragi-comédie de l'*Amour tyrannique* sont les plus supportables. II. Le *Cabinet* ou *Mélange de Vers* sur des tableaux, des estampes, etc. III. Recueil de *Poésies* diverses, dans lequel, outre 101 *Sonnets* et 30 *Epigrammes*, on trouve des *Odes*, des *Stances*, des *Rondeaux*, des *Elégies*, etc. IV. *Alaric* ou *Rome vaincue*, poème héroïque en 10 livres, que Boileau a jugé digne de faire le pendant de la Pucelle de Chapelain, mais qui fournit à l'auteur l'occasion de faire une action généreuse. Il avoit dédié cet ouvrage à la reine Christine, qui lui destinoit une chaîne d'or de dix mille francs, à condition qu'il retrancheroit les louanges données au comte de La Gardie qu'elle avoit disgracié. Scudéri répondit à la proposition qu'on lui en fit : « Quand la chaîne d'or seroit aussi pesante que celle dont il est fait mention dans l'histoire des Incas, je ne détruirois jamais l'autel où j'ai sacrifié. » Le comte de La Gardie, qui le priva de ce don, ne lui en fit pas même un remercîment. V. Le *Voyageur fortuné dans les Indes du couchant*, ou *Découvertes au-delà des trois villes de Tendre*, avec l'*Almanach de l'Amour*, Paris, 1663, in-12. VI. L'*Apologie du Théâtre*. VII. Des *Discours politiques*. VIII. Des *Harangues* qui marquent plus de fécondité que de génie. IX. Des *Traductions* aussi médiocres qu'infidèles.

† II. SCUDÉRI (Magdeleine de), sœur du précédent, née au Havre-de-Grace comme lui, en 1607, et auteur par nécessité, vint de bonne heure à Paris, et tout concourut à y faire parler d'elle : les agrémens de son esprit, la difformité de son visage, et surtout les romans dont elle inonda le public, et que Boileau appe-

loit une *boutique de verbiage*. La plupart de ceux qu'elle a composés, ne sont que le tableau de ce qui se passoit à la cour de France. Les petits-maîtres applaudirent sur-tout à la Carte du pays de *Tendre*, qui se trouve dans *Clélie*. Cette Carte représente trois rivières, sur lesquelles sont situées trois villes nommées *Tendre : Tendre sur inclination*, *Tendre sur estime*, et *Tendre sur reconnoissance*. L'abbé d'Aubignac lui enleva la gloire de cette frivole découverte, en publiant sa *Relation du Royaume de Coquetterie*. Ce plagiat excita une querelle qui auroit pu devenir piquante, si mademoiselle Scudéri n'avoit pris le parti du silence. Elle mourut à Paris le 2 juin 1701. Ses amis l'appelèrent la *Sapho* de son siècle. Les plus beaux génies de l'Europe étoient en commerce de lettres avec elle. L'académie des Ricovrati de Padoue se l'associa. Son *Discours sur la Gloire* remporta le premier prix d'éloquence que l'académie française ait donné. La reine Christine de Suède, le cardinal Mazarin, le chancelier Boucherat et Louis XIV lui firent des pensions. Le célèbre Nanteuil la peignit en pastel, et mademoiselle Scudéri l'en remercia par ces vers :

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir;
Je hais mes traits dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

On ne peut nier qu'elle n'ait répandu de la délicatesse et des agrémens dans ses vers : sa prose n'en offre pas moins quelquefois; et dans ses romans même, qu'on rechercha trop d'abord, et qu'on dédaigna peut-être trop ensuite, il y a plusieurs traits ingénieux, et des portraits très-bien rendus et pleins de finesse. Ses principaux ouvrages sont, I. *Clélie*, histoire romaine, Paris, 1656, 10 volumes in-8°, réimprimée plusieurs fois, entre autres en 1731, en 16 vol. in-12, édition plus commode que l'in-8°. « *Clélie*, dit Voltaire, est un ouvrage plus curieux qu'on ne pense. On y trouve les portraits de tous les gens qui faisoient du bruit dans le monde du temps de mademoiselle de Scudéri: tout Port-Royal y est; le château de Villars, qui appartient aujourd'hui à M. le duc de Praslin, y est décrit avec la plus grande exactitude. » Ceux qui aiment à connoître les mœurs et les personnages de ce temps-là y trouveroient encore des renseignemens utiles. Quoique l'héroïne soit romaine, on sent bien que tout y est dans le goût français. II. *Artamène*, ou *le grand Cyrus*, 1650, 10 vol. in-8°. Ce qui rend ces Romans si longs, c'est que les aventures sont continuellement interrompues par des entretiens sur l'amour, sur la galanterie, et même sur d'autres objets. « On y voit (dit l'abbé Trublet) un modèle de ces conversations savantes et ingénieuses de l'hôtel de Rambouillet. On me dira peut-être que ce n'est pas de quoi en donner une grande idée, et il faut avouer, en effet, que les conversations de ces romans paroissent ennuyeuses à la plupart du monde, et qu'elles ont beaucoup contribué à dégoûter des romans mêmes. Ce n'est pas que plusieurs ne soient assez belles; mais elles sont mal placées dans un roman, où le lecteur cherche des faits et non des discours. Elles interrompent quelquefois la narration quand elle est la plus intéressante, et reculent un dénouement qu'on attendoit avec impatience. D'ailleurs ces conversations sont entre

plusieurs personnes ; cela n'en seroit peut-être que plus vif, plus varié, et par conséquent plus agréable dans la réalité, dans une chambre ; mais dans un livre, dans un dialogue, tant d'interlocuteurs différens ne servent qu'à répandre de la confusion. Je ne saurois distinguer nettement tous ces personnages ; je ne sens pas assez la différence de leurs caractères, la raison précise qui fait dire telle chose à l'un plutôt qu'à l'autre, et ainsi je ne goûte point le vrai plaisir du dialogue ; je ne crois point assister à une conversation. » Voilà les raisons pour lesquelles les conversations des romans de mademoiselle de Scudéri, et enfin ses romans mêmes, cessèrent de plaire. III. *Célanire* ou la *Promenade de Versailles*, 1698, in-12. IV. *Ibrahim*, ou l'*Illustre Bassa*, 1641, 4 vol. in-8°. V. *Almahide* ou l'*Esclave Reine*, 1660, 8 vol. in-8°. VI. *Célinte*, in-8°. VII. *Mathilde d'Aguilar*, in-8°. VIII. Des *Conversations* et des *Entretiens*, en 10 volumes, etc. C'est ce qu'elle a fait de meilleur. Autrefois on les lisoit pour se former aux belles manières et à la politesse ; mais le ton de la société ayant bien changé depuis, leur lecture sous ce rapport seroit peu utile. On a publié en 1766, in-12, l'*Esprit* de mademoiselle de Scuderi. Cette nouvelle Sapho cultiva l'amitié et connut l'amour. Elle fut très-liée avec Pelisson, dont la laideur épouvantable auroit empêché de soupçonner qu'elle pût s'attacher à lui ; mais elle n'étoit guère moins laide que son amant. La douceur de son caractère lui fit beaucoup d'amis illustres. Les princes et les princesses de la famille royale ne dédaignoient pas de la prévenir, et Madame lui disoit quelquefois : « C'est moi qui suis l'amant dans notre commerce ; c'est moi qui vous cherche avec mystère. » Elle avoit souvent des saillies, et faisoit facilement des impromptus. Ayant visité le donjon de Vincennes, où Condé avoit été prisonnier, on lui montra un endroit dans lequel ce prince avoit fait mettre des œillets qu'il arrosoit tous les jours. Elle fit sur-le-champ les vers suivans :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles,
Et ne t'étonne pas de voir Mars jardinier.

Ayant été éclaboussée par le carrosse d'un financier : « Cet homme-là, dit-elle, est vindicatif ; nous l'avons crotté autrefois, il nous crotte maintenant. » On parloit en sa présence de Versailles, et l'on disoit que c'étoit un lieu enchanté. « Oui, repartit-elle, pourvu que l'enchanteur y soit.... »

* SCUTELLARI (Jacques), né d'une ancienne et noble famille de Parme, florissoit dans le 16e siècle. La médecine, la philosophie et la poésie furent sur-tout l'objet de ses études. Il fut médecin du marquis Sforce Pallavicini, puis de l'empereur Rodolphe II, auquel il demeura attaché jusqu'à sa mort, arrivée en 1590. Nous avons de lui un *Commentaire* du livre d'Aristote sur la nature humaine, Parme, 1568, et une tragédie, intitulée *Athamas*.

I. SCULTET (Abraham), né à Grumberg en Silésie l'an 1566, se signala par son talent pour la chaire. Nommé professeur de théologie à Heidelberg, il fut envoyé au synode de Dordrecht, où il travailla en vain à mettre la paix entre les protestans. Les fanatiques se vengèrent de ses soins pour la tranquillité commune, en lui faisant perdre sa chaire par les calomnies les plus

atroces. On a de lui un livre intitulé *Medulla Patrum*, 1634, in-4°, et plusieurs autres *ouvrages* de théologie. Il mourut à Embden en 1626. Son amour pour le travail lui avoit fait placer sur la porte de son cabinet, à l'exemple de Zach. Ursinus, cette inscription, qui étoit à la fois une invitation pour les savans, et un épouvantail pour les oisifs :

Amice, quisquis hùc venis,
Aut agito paucis, aut abi;
Aut me laborantem adjuva.

Il pensoit que les calvinistes ne devoient pas écrire contre les luthériens, parce que la controverse irritoit les esprits, souvent sans les convaincre. Le silence et la patience lui paroissoient les moyens les plus propres à produire la paix.

II. SCULTET (Christophe), luthérien, né à Trugard, connu par un assez bon *Commentaire sur Job*, mourut en 1649, après avoir exercé le ministère à Stetin, et mis au jour d'autres *écrits*.

* III. SCULTET (Jean). *Voy.* SCHULTETUS.

* SCULTETUS *ou* SCHOLZ (Jean), adjoint de l'académie impériale des Curieux de la nature, né à Nuremberg en 1621, mort à 59 ans, membre du collége des médecins dans sa ville natale, a donné, *Trichiasis admiranda, sive morbus pilaris observatus*, Norimbergæ, 1658, in-12; *Prophylaxis circa præsentem et futurum sanitatis statum*, ibidem, 1665, in-12; *Plantarum cultura*, ibidem, 1666, in-12. C'est un discours qu'il prononça pour ranimer l'étude de la botanique.

† SCUPOLI (Laurent), d'Otrante, se fit théatin en 1571, à l'âge de 40 ans environ, et mourut le 28 novembre 1610 à Naples. Il a donné plusieurs *ouvrages* mystiques, dont le plus fameux est le *Combat spirituel*, livre que portoit sur lui St. François de Sales, et qui parut pour la première fois à Venise en 1589, in-12. Il a été réimprimé depuis une multitude de fois, soit en italien, en latin, en français, en allemand et même en langue arabe. Cette dernière traduction, qui est du P. Pierre Formage, jésuite, parut à Rome à l'imprimerie de la Propagande en 1775, in-12. Ce livre a cela de commun avec l'Imitation de Jésus-Christ, que l'on a beaucoup disputé pour savoir le nom de l'auteur à qui l'on en étoit redevable. Les bénédictins et les jésuites l'ont revendiqué : les premiers pour leur P. Castagnisa, Espagnol; les seconds pour le P. Achille Galiardi. La victoire paroît être restée du côté des théatins. Ceux-ci ont en leur faveur d'excellentes raisons jointes à la majeure partie des éditions qui donnent le *Combat spirituel*, en général, à un théatin inconnu, ou nommément au P. Scupoli. On peut voir là-dessus une Dissertation latine, imprimée à Vérone en 1747, in-12, rédigée par le P. Contini, théatin, sur les Mémoires de son confrère Savonarola, ou les *Scrittori Teatini* du P. Vezzasi, publiés à Rome, en 2 vol. in-4°. Dans ce dernier ouvrage on donne, part. 2ᵉ, pag. 280 et suiv., une Notice plus ample de toutes les éditions du *Combat spirituel*.

* SCUTIUS (Corneille), médecin de Bruges, cultiva aussi les mathématiques. On a de lui, *Dissertatio de Medicinâ*, Antverpiæ, 1546; *Disputatio astrologica et medica contra Diarium, quod Almanachum vocant, Petri Bruhesii*, ibid. 1647. Il composa cet

ouvrage en grec et en latin, pour faire parade de son savoir dans ces deux langues.

SCYLAX, mathématicien et géographe, de l'île de Cariande dans la Carie, florissoit sous le règne de Darius, fils d'Hystaspes, vers l'an 522 avant Jésus-Christ. Ce prince l'envoya à la découverte de l'Inde, dont il vouloit faire la conquête. Scylax, après un voyage de trente mois, aborda en Egypte, et lui rendit un compte exact de ses observations. Plusieurs savans lui attribuent l'invention des Tables géographiques. Nous avons, sous son nom, un *Périple* publié par Hœschelius, avec d'autres anciens géographes, Leyde, 1697, in-4°; mais cet ouvrage est d'un auteur beaucoup plus récent.

† SCYLITZÈS (Jean), dit *Curopalate*, auteur grec, grand-maître de la maison des empereurs de Constantinople, composa en grec, dans le 11ᵉ siècle, l'*Histoire* abrégée de cet empire, depuis l'an 813 jusqu'à l'an 1081 que vivoit cet écrivain. Cedrenus Syncelle a copié une partie de cette histoire dans la sienne, imprimée à Paris en 1647, 2 vol. in-folio, et n'a fait aucune mention de Scylitzès. L'ouvrage entier de ce dernier parut en latin à Venise en 1570, de la traduction de Gabius; et la partie que Cedrenus n'a point copiée (c'est-à-dire depuis 1067 jusqu'en 1081), fut publiée en grec et en latin, en 1647, par le P. Goar, avec Cedrenus.

SCYLLIS *et* DIPÆNUS, sculpteurs crétois, vivoient sous l'empire des rois mèdes, et avant que Cyrus eût détruit leur domination. Ils furent les premiers, suivant Pline, qui se distinguèrent dans l'art de tailler le marbre. Ils firent pour les habitans de Sycione, les statues d'*Apollon*, de *Diane*, de *Minerve* et d'*Hercule*.

* SEAMAN (Lazare), théologien anglais, non-conformiste, né à Leicester, mort en 1675, élève du collége Emmanuel à Cambridge, se distingua tellement dans les guerres civiles par son zèle ardent pour le parlement, qu'il fut nommé maître de Peter-House à Cambridge, où il fut reçu docteur. Il devint aussi membre de l'assemblée du clergé à Westminster. On a imprimé plusieurs *sermons* de lui.

I. SEBA, de la tribu de Benjamin, un des complices de la révolte d'Absalon contre son père. Loin de détester son crime après la mort de ce fils rebelle, il empêcha onze des tribus d'Israël de reconnoître David pour leur roi. Etant allé se renfermer dans la ville d'Abela pour se soustraire aux poursuites de Joab, général de David, les habitans alarmés lui coupèrent la tête vers l'an 1023 avant l'ère chrétienne, et la jetèrent par-dessus les murailles à la vue de Joab, qui leva aussitôt le siége de cette ville.

† II. SEBA (Albert), natif d'Etzéel en Oostfrise, apothicaire à Amsterdam, membre de l'académie des curieux de la nature, est auteur de la *description* d'une immense collection d'objets d'Histoire naturelle, qu'il fit imprimer et graver à Amsterdam en 1734 et années suivantes, en 3 vol. in-folio : le 4ᵉ vol. n'a point paru. Les explications sont en latin et en français. Cet ouvrage, cité autrefois, est aujourd'hui moins estimé, à cause de l'inexactitude des figures; cela n'empêche point que la richesse de son exécution et sa grande rareté ne

le fassent monter à un très-haut prix dans les ventes.

I. SÉBASTIEN (saint), surnommé le *Défenseur de l'Eglise romaine*, fut martyrisé le 20 janvier 288. On ne sait rien de bien certain sur ses derniers momens. Les actes de son martyre sont peu authentiques, et méritent peu de foi. (*Voy.* ce qu'en dit Baillet dans ses Vies des Saints). Mais saint Ambroise rend de glorieux témoignages à sa constance. Son culte, qui étoit presque général dans l'Église, reçut de grands accroissemens en 680. La peste ravageoit Rome. Le pape Agathon mit cette ville sous la protection de saint Sébastien; et ce fléau fit alors, dit-on, bien moins de ravages. C'est depuis cette époque que les fidèles invoquent ce saint dans les temps de contagion.

† II. SÉBASTIEN, frère cadet de Jovin, tyran dans les Gaules, fut associé à la puissance souveraine par son frère vers l'an 412; mais le roi Ataulphe, qui étoit venu d'Italie pour partager les Gaules avec Jovin, ne put souffrir un pareil concurrent. S'étant raccommodé avec Honorius, il jura la perte des deux frères. Il poursuivit d'abord Sébastien, qui fut pris et décapité à Narbonne en 413, et Jovin subit peu de temps après le même sort. Sébastien étoit un des plus puissans seigneurs de la Gaule, et vivoit heureux avant de s'être livré aux desseins ambitieux de son frère.

† III. SÉBASTIEN (don), roi de Portugal, fils posthume de l'infant Jean et de Jeanne, fille de l'empereur Charles-Quint, naquit en 1554, et monta sur le trône, en 1557, après Jean III, son aïeul. Ce jeune prince montra beaucoup de goût pour l'étude; et sa tutrice, Catherine d'Autriche, femme du feu roi, lui donna des maîtres qui, en peu de temps, développèrent les dispositions qu'il avoit pour les sciences. On en fit, non pas un monarque pieux, mais fanatique. Jaloux d'être distingué des autres potentats, il prit le titre de roi *très-obéissant*, à l'exemple des souverains de France et d'Espagne, dont l'un avoit le surnom de roi *catholique*; et l'autre, celui de roi *très-chrétien*. Sa haine pour les infidèles égaloit le respect qu'il avoit pour l'Église, et il ne parloit aux moines qui l'entouroient que du jour où il auroit le bonheur de verser le sang des Maures et des Mahométans. Sévère dans ses principes et dans ses habitudes, il regardoit la flatterie comme le plus funeste des poisons. Il ne sut pourtant pas toujours s'en préserver; et les conseils de quelques courtisans vicieux le plongèrent dans le désordre des passions les plus effrénées. Mais bientôt ses inclinations guerrières l'en firent triompher. Suivi de huit à neuf cents Portugais, il fit voile vers Tanger, attaqua les Maures qui habitoient les montagnes de l'Afrique, en massacra une partie et dispersa l'autre. Cet avantage lui inspira de plus grands projets; et, de retour à Lisbonne, il promit de marcher au secours de Mulei-Mohamet qui étoit en guerre avec Moluc son oncle, roi de Fez et de Maroc. L'entreprise étoit importante; et don Sébastien crut devoir en proposer le partage à don Philippe de Castille qui promit de lui envoyer cinquante galères avec dix mille hommes. Mais ce prince n'étoit pas dans l'intention de tenir ses engagemens, et ne songeoit qu'à profiter de l'éloignement de Sé-

bastien, pour joindre la couronne de Portugal à celles de Castille et de Léon. Persuadé que Philippe étoit sincère, don Sébastien fait lever des troupes en Allemagne et en Italie, met des impôts extraordinaires, s'embarque et s'éloigne de son royaume, malgré les prières du peuple, et malgré le morne silence de la plupart de ses compagnons d'armes. Après avoir traversé la mer qui sépare l'Espagne de l'Afrique, don Sébastien descendit sur la côte d'Arzila, convaincu que rien ne devoit résister à sa valeur; il rejeta les propositions de Moluc qui lui offrit la paix avec l'abandon de la partie du pays qui pouvoit lui convenir. « Plus de quartier, s'écria Moluc outré de ce refus; et que le roi de Portugal se perde, puisqu'il le veut: marchons à lui. » En effet, la première attaque des Maures jeta l'épouvante dans l'armée de don Sébastien. Il auroit dû le prévoir: quelle ressource pouvoient lui offrir des troupes de divers pays, et à qui sa cause étoit absolument indifférente? Le 4 août 1578, Sébastien parcourt les rangs, promet la victoire au nom du Dieu des chrétiens, vole au combat, a trois chevaux tués sous lui, et cherche de nouveaux dangers, malgré les instances d'un de ses généraux qui le presse de se rendre pour sauver sa vie. « Me rendre! répondit-il fièrement: Un roi doit mourir, lorsqu'il perd la liberté. Courage! continue-t-il, courage! valeureux Portugais, vous laisserez-vous vaincre par une vile troupe de barbares! » En prononçant ces mots, il s'enfonce au plus fort du carnage, et, quelques minutes après, il y est massacré avec un petit nombre de braves qui auroient rougi de lui survivre. Mohamet périt dans la même affaire; et Moluc qui, épuisé par une longue maladie, avoit prévu que ce jour seroit son dernier; Moluc fut trouvé mort dans sa litière: ainsi les chefs des deux partis expirèrent sur le champ de bataille. Don Sébastien étoit dans sa vingt-cinquième année. Ce jeune monarque avoit un courage à toute épreuve, une passion immodérée pour la gloire, un amour sincère pour l'ordre et pour la justice: il devoit ses bonnes qualités à la nature, ses défauts à l'éducation. On ignore pourquoi son corps ne fut pas rendu aux Portugais: quelques-uns en conclurent qu'il existoit toujours, et le peuple adopta toutes les fables que l'on se plut à débiter sur le compte de Sébastien. Celle qui obtint le plus de crédit, c'est qu'il resta pour mort sur le champ de bataille; que, revenu à la vie, il se repentit d'avoir sacrifié une partie de ses sujets; qu'il voulut s'en punir dans le lieu même où il avoit commis la faute, et qu'il se fit ermite. Deux aventuriers profitèrent successivement de ces bruits pour se présenter sous le nom de Sébastien. L'un fils d'un tailleur de pierres, et l'autre d'un faiseur de tuiles. Après avoir joué un rôle assez important pendant quelque temps, ils finirent leur vie, l'un sur l'échafaud, et l'autre aux galères en 1601. Ce dernier étoit, dit-on, un aventurier calabrois, que des intrigans avoient fait agir pour produire une révolution en Portugal. Il fut pris, conduit à Naples, et jugé par un conseil de guerre. Les soins que se donnoient divers Portugais pour le faire délivrer de la chaîne obligèrent de l'enfermer dans le château de Saint-Lucar. Personne ne se donna

plus de mouvement pour le prétendu Sébastien, que le P. Joseph Taxera, dominicain, qui étoit alors à Paris. C'étoit un homme de bien, mais simple, en apparence, vif néanmoins, et si ennemi de la domination autrichienne, qu'il avoit préféré un exil volontaire au séjour de sa patrie. Dès qu'il eut appris ce qu'on publioit du Sébastien ressuscité, il courut toute la France, l'Angleterre, la Hollande et l'état de Venise, amassant des secours pour le malheureux prisonnier. Il entreprit même de le défendre à Rome par des écrits imprimés, qui le mirent plus d'une fois en danger de perdre la vie. Il en auroit donné mille, disoit-il, pour une si bonne cause. Revenu en France, il continua à écrire ; il en vint jusqu'à débiter des prophéties. Dieu, selon lui, avoit révélé à Alfonse Ier, roi et fondateur du Portugal, que sa postérité subsisteroit dans seize générations, et qu'alors il la regarderoit dans sa miséricorde. Taxera croyoit voir l'accomplissement de cette prophétie dans son Sébastien, que Dieu, disoit-il, « par un effet singulier de sa providence paternelle, avoit en quelque sorte ressuscité après une mort de plusieurs années, pour le rendre à sa patrie, et le remettre sur le trône. » Son zèle pour ce roi chimérique alla jusqu'à le faire mourir de chagrin ; et le faux Sébastien ne lui survécut guère.

IV. SÉBASTIEN DEL PIOMBO, peintre, appelé *Frère du plomb*, parce qu'il remplissoit cet office (ou celui de scelleur) dans la chancellerie apostolique, est encore connu sous les noms de Sébastien de Venise, et de Fra-Bastien. Il naquit à Venise en 1485, et mourut en 1547. Sa réputation naissante le fit appeler à Rome, où il s'attacha à Michel-Ange. Instruit des secrets de l'art par ce maître, il sembla vouloir disputer le prix de la peinture au célèbre Raphaël. Sébastien avoit en effet retenu de Giorgion, son premier maître, la partie séduisante de la peinture, c'est-à-dire, le coloris ; mais il n'avoit ni le génie, ni le goût de dessin de son rival. Le tableau de la *Résurrection de Lazare*, dont on attribue même l'invention et le dessin sur la toile au grand Michel-Ange, et que Sébastien peignit pour l'opposer au tableau de la Transfiguration, est admirable pour le grand goût de couleur ; mais il ne prévalut point sur celui de Raphaël : ce tableau précieux étoit au Palais-royal. Sébastien travailloit difficilement, et son irrésolution lui fit commencer beaucoup d'ouvrages à-la-fois, sans en terminer aucun. Le *portrait* est le genre qui lui convenoit le mieux, il en a fait un grand nombre, qui sont tous excellens. Il employoit quelquefois le marbre et autres pierres semblables, faisant servir leurs couleurs naturelles de fond à ses tableaux. L'office que le pape Clément VII lui donna, de scelleur dans le chancellerie, le mit dans un état d'opulence qui lui fit quitter la peinture. Il ne songea plus alors qu'à mener une vie douce et oisive, associant à ses plaisirs la poésie, et sur-tout la musique, pour laquelle il avoit du goût et du talent. Les *dessins* de Sébastien, travaillés à la pierre noire, sont dans le goût de ceux de Michel-Ange.

† V. SÉBASTIEN DE SAINT-PAUL, né à Enguien en 1630, carme de l'ancienne observance,

mort à Bruxelles le 2 août 1706, est connu par quelques ouvrages où il attaque les bollandistes qui avoient rejeté quelques opinions touchant l'ordre des carmes; on sait que ces religieux font remonter leur origine jusqu'à Enoc, et que les plus modestes d'entre eux se contentent de descendre d'Élie en droite ligne. Les patriarches, les prophètes en Judée, les sages de la Grèce ont été de leur institut. Pythagore, les druides mêmes ont été carmes. Parmi les gens du monde, la noblesse est d'autant plus belle qu'elle est plus éloignée : dans certaines sociétés religieuses on veut aussi une origine reculée. Le P. Papebroh douta de l'ancienneté de celle des carmes ; voilà ce qui alluma la bile du P. Sébastien, plus distingué dans son ordre, dit le P. d'Avrigny, par ses emplois que par sa doctrine. Il défendit la généalogie carmélite dans son *Exhibitio Errorum Danielis Papebrochii*, Cologne, 1693, in-4°. Ce livre lui attira des réponses victorieuses.

VI. SÉBASTIEN (le Père). *V.* TRUCHET.

VII. SÉBASTIEN D'AQUILA. *V.* AQUILANUS.

I. SEBIZIUS (Melchior), né en 1578, fut tout-à-la-fois chanoine de Strasbourg et professeur de médecine dans cette ville. L'empereur Ferdinand II, touché de son mérite, l'éleva à la dignité de comte Palatin. Il mourut en 1674. On lui doit un *Commentaire* sur les OEuvres de Galien ; et en outre, I. *Exercitationes medicæ*. II. *Miscellaneæ questiones medicæ*. III. *Speculum medicinæ practicum*, 1661, 2 vol. in-8°.

* II. SEBIZIUS (Melchior), fils du précédent, né à Strasbourg en 1664, et mort en 1704, occupa dans sa patrie une chaire de médecine, et devint recteur de l'université. Il a fait imprimer à Strasbourg en 1700, une dissertation intitulée, *De Urinatoribus et Arte urinandi.*

* III. SEBIZIUS (Jean-Albert), né à Strasbourg en 1615, mort en 1685, docteur en médecine, occupa dans sa ville natale une chaire d'anatomie, et devint par la suite médecin ordinaire de Strasbourg, où il fut 21 fois doyen de la faculté. Voici ses principaux ouvrages, *Anatomicæ theses miscellaneæ*, Argentorati, 1653, in-4°. *Exercitationum pathologicarum liber*, ibidem, 1674, in-4°.

SEBONDE (Raymond de), philosophe espagnol du 15ᵉ siècle, s'est fait connoître par un Traité latin, intitulé *Theologia naturalis*, sive *Liber creaturarum*, en 330 chapitres, Strasbourg, 1496, in-fol., en lettres gothiques. Il offre des singularités hardies, qui plurent aux philosophes de ce temps. Montaigne le trouva, en beaucoup d'endroits, conforme à ses idées, et en fit une Traduction, imprimée à Paris, 1581, in-8°. Cette version est assez libre. Montaigne dit qu'il a donné au philosophe espagnol « un accoutrement à la française, et qu'il l'a dévêtu de son port farouche et maintien barbaresque; de manière qu'il a meshui assez de façon pour se présenter en toute bonne compagnie. » Cependant, malgré son nouvel habit, le livre de Sebonde n'est guère recherché.

* SECCHI (Nicolas), de Brescia, originaire de Milan, qui vivoit dans le 16ᵉ siècle, se distin-

gua par la profonde connoissance des lois et de la littérature latine et italienne. Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne, le députa en 1545 vers Soliman, empereur des Turcs ; il remplit avec honneur cette noble fonction, et revint comblé des dons du grand-seigneur. Il parcourut encore avec gloire la carrière militaire, se retira sur la fin de ses jours à Montechiaro, et vint mourir à Rome. On a de lui un *Dialogue sur l'Honneur*, un Poème *De Origine Pilæ majoris*, et plusieurs *comédies*.

I. SECKENDORF (Vite-Louis de), né dans la Franconie en 1626, d'une maison ancienne, devint gentilhomme de la chambre du duc de Gotha, conseiller aulique, premier ministre et directeur en chef de la régence, de la chambre et du consistoire, puis conseiller-privé et chancelier de Mauriee, duc de Saxe-Zeitz, et après la mort de ce prince, conseiller-privé de l'électeur de Brandebourg, et chancelier de l'université de Hall. On a de lui, I. *Histoire du Luthéranisme*, Francfort, 1692, 2 vol. in-folio en latin, dans laquelle ce sujet est traité avec beaucoup d'étendue et d'érudition. C'est un guide sûr pour les affaires d'Allemagne, à l'exception de quelques endroits où les préjugés de secte le dominent. II. *Etat des princes d'Allemagne*, in-8°. III. *Description de l'empire germanique*, in-8°. Ces deux ouvrages sont en allemand, et passent pour exacts. L'auteur mourut en 1692. Ses connoissances s'étendoient à tout ; il ne possédoit pas seulement les langues savantes, il *peignoit* et il *gravoit*. C'étoit de plus un homme vertueux.

II. SECKENDORF (N. comte de), général de l'empereur Charles VI, battit les Français à Clausen en 1735, et fit ensuite la guerre aux Turcs. Il est mort vers 1740. Son caractère brusque et colère lui fit des ennemis.

* SECKER (Thomas), prélat anglais, né dans le comté de Nottingham en 1693, s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine dont il s'occupa à Londres et ensuite à Paris pendant plusieurs années, sans cependant perdre de vue les connoissances en théologie qu'il avoit acquises. Incertain dans le choix qu'il avoit à faire de celle de ces deux facultés, à laquelle il se voueroit, il choisit enfin la dernière et revint en Angleterre où il reçut les ordres en 1722. Ses talens pour la prédication et l'exactitude exemplaire avec laquelle il s'étoit acquitté de toutes ses fonctions ecclésiastiques, lui firent obtenir, en 1735, l'évêché de Bristol, d'où il fut transféré deux ans après à celui d'Oxfort. A la mort de l'archévêque Hutton en 1758, personne ne fut jugé plus digne que Secker de la première dignité de l'Église anglicane : il fut appelé à lui succéder dans l'archevêché de Cantorbery. Il avoit été depuis plusieurs années sujet à la goutte, qui paroissoit le fatiguer plus fréquemment à mesure qu'il avançoit en âge ; il éprouva, dans l'hiver de 1757, des douleurs quelquefois très-violentes dans l'épaule, qu'on jugea être rhumatismales : elles se jetèrent sur la cuisse où elles devinrent intolérables à la fin de sa maladie, qui se termina d'une manière singulière. En se tournant dans son lit, il se cassa l'os de la cuisse ; on s'aperçut bientôt qu'il n'y avoit plus d'espoir de guérison. Il tomba dans une espèce de dé-

lire assez tranquille, pendant lequel ses douleurs s'apaisèrent; il mourut quelques jours après cet accident On reconnut après sa mort que son fémur avoit été entièrement carié par l'humeur âcre et corrosive dont il étoit abreuvé. Secker légua par son testament une somme de 11,000 livres sterl. (environ 253,000 fr.) à divers établissemens de piété et de charité; et sa bibliothèque, qui étoit très-considérable, à l'archévêché de Lambeth. Il s'étoit principalement attaché à perfectionner sa prédication, et s'est distingué par son talent en ce genre, qu'il n'a cessé d'exercer jusqu'à la fin de sa vie, tant que ses forces le lui ont permis.

† SECOND (Jean), SECUNDUS, célèbre poète latin, né à La Haye en Hollande le 14 septembre 1511, d'une famille qui portoit le nom d'Everard, reçut le bonnet de docteur en droit à Bourges en 1532, sous le célèbre Alciat; mais la jurisprudence eut moins de charmes pour lui que la littérature. Il se distingua dans la peinture, la sculpture et la gravure; mais il doit sa renommée à la poésie. Il passa en Italie, ensuite en Espagne, où il fut secrétaire de l'archevêque de Tolède. C'est par le conseil de ce prélat qu'il suivit Charles-Quint dans son expédition de Tunis. La foiblesse de son tempérament l'obligea de quitter l'Espagne, et de retourner dans les Pays-Bas. Il mourut d'une fièvre maligne à Tournai le 8 octobre 1536. Ses ouvrages sont remarquables par une facilité et une fécondité rares, jointes à beaucoup de délicatesse et d'agrément. Nous avons de lui trois livres d'*Elégies*, un d'*Epigrammes*, deux d'*Epîtres*, un d'*Odes*, un de *Sylves*, un de *Pièces funèbres*, outre des *Poésies galantes* qui font honneur à son goût et à son esprit, mais beaucoup moins à ses mœurs, et qui occasionnèrent ces vers:

Non benè Johannem sequeris, lasciveSecunde!
Tu Veneris cultor, Virginis ille fuit.

« Les *dix-neuf Baisers* de Jean Second peuvent être regardés comme des élans rapides d'un génie tendre, voluptueux et passionné. Rien de plus varié, de plus naturel, de plus délicat, de plus animé que ses tableaux. On n'a point à lui reprocher le cynisme de Catulle, mais peut-être il y conduiroit. Ses peintures, quoique plus chastes que celles du chantre de Vérone, paroissent d'autant plus séduisantes, qu'elles sont l'expression la plus vive d'une ame qui ne respire que l'amour. » (*Bibliothèque d'un homme de goût.*). On ne peut se dissimuler néanmoins que le retour continuel sur la même idée, ne soit à la fin fastidieux. Dorat a traduit quelques uns de ses baisers. Ses *Juvenilia* ont été recueillis dans la Collection de Barbou, et imprimés dans le vol. intitulé *Theodori Bezæ, Vezelii, Poemata; Marci-Antonii Mureti Juvenilia; Joannis Secundi Hagiensis Juvenilia; Joannis Bonefonii, Arverni, Pancharis; et Pervigilium Veneris*, 1757, 1 vol. Le recueil des Poésies de Jean Second parut à Leyde en 1631, in-12; et elles ont été traduites en français, 1771, in-8°, avec le latin à côté. Second étoit frère de Nicolas Grudius et d'André Marius, distingués l'un et l'autre par leurs poésies. (*Voyez* leurs articles.) Leur père, Nicolas Everard, président du conseil souverain de Hollande et de Zélande, mort en 1532, à 70 ans, est auteur de deux ouvrages in-folio, intitulés, l'un, *Topica juris*; l'autre, *Consilia*.

SECONDAT. *Voyez* MONTESQUIEU.

† SECOUSSE (Denys-François), né à Paris le 8 janvier 1691, d'une bonne famille, plaida d'abord quelques causes avec assez de succès ; il quitta ensuite le barreau, pour lequel il ne se sentoit aucun goût, et se livra tout entier à l'étude des belles-lettres et de l'histoire de France. L'académie des belles-lettres l'admit dans son sein en 1723 ; et le chancelier d'Aguesseau le chargea, en 1728, de continuer le Recueil des ordonnances de nos rois, commencé par Laurière. Secousse remplit toutes les vues du savant magistrat. On lui confia en 1746 l'examen des pièces conservées dans les dépôts des différentes villes des Pays-Bas, nouvellement conquises. Il mourut à Paris le 15 mars 1754. Son goût pour l'histoire de France lui avoit fait recueillir tous les livres et toutes les pièces qui ont rapport à cet objet. Sa bibliothèque étoit, en ce genre, la plus ample et la plus curieuse qu'aucun particulier eût encore possédée. Les pièces les plus rares et les plus curieuses de cette importante collection furent déposées par son ordre à la bibliothèque du roi. Ses ouvrages sont, I. La suite du *Recueil* des ordonnances des rois de France, depuis le 11e jusqu'au 9e inclusivement. Villevaut, conseiller à la cour des aides, publia ce dernier volume en 1755, et l'enrichit de l'Eloge de l'auteur. Il fut chargé de continuer cet ouvrage, dont il donna une table qui forma le 10e volume, et il a publié depuis le 11e et le 12e. Il marcha dignement sur les traces de son prédécesseur, qui avoit donné beaucoup de prix à son travail par de petites *Notes* pleines d'érudition, et par des *Tables* des matières d'une exactitude scrupuleuse. II. *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles-le-Mauvais*, 2 vol. in-4°. III. L'édition des *Mémoires de Condé*, avec l'abbé Lenglet, 1743, 6 vol. in 4°. Les cinq premiers volumes sont de Secousse. IV. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions. On y trouve des recherches, de la méthode et une élégante simplicité. Son frère, SECOUSSE, curé de Saint-Eustache à Paris, mort dans cette ville le 29 mai 1771, a publié, *Lettre d'un Curé du Diocèse de* * * *, *à M. Marmontel, sur son Extrait critique de la Lettre de J.-J. Rousseau à d'Alembert*, Paris, 1760, in-8°.

SECUNDINUS (Julius), célèbre orateur, né à Lyon, se distingua dans le barreau de Rome : Quintilien en fait l'éloge. Neveu de Julius Florus, autre orateur renommé, ce dernier lui demanda un jour ce qui causoit son air triste. Secundinus lui avoua qu'il cherchoit depuis trois jours à corriger l'exorde d'un discours. « Ne cherchez jamais, répondit Florus, à faire mieux que vous ne pouvez. » Quintilien a fait de ce mot l'un de ses préceptes. Secundinus vécut et mourut dans le second siècle.

* SECURIS (Jean), né dans le comté de Wilt sous le règne d'Edouard VI, fit ses études à Oxford et à Paris, où il s'appliqua à l'astronomie et à la médecine sous le célèbre Sylvius. A son retour, il s'établit à Salisbury et s'y distingua dans la pratique de cet art. Il a joint à des prédictions astronomiques et médicales qu'il publia à cette époque, de courtes instructions sur le

régime qu'il convenoit de suivre. A cette époque l'Angleterre étoit peuplée d'empiriques peut-être aussi instruits que les médecins titulaires d'alors, si l'on considère la foiblesse des études médicales de ce temps et les absurdités qui formoient la base de l'instruction scolastique.

† SEDAINE (Michel-Jean), membre de l'académie française et secrétaire de celle d'architecture, naquit à Paris le 14 juin 1719, d'un père architecte qui avoit consommé toute sa fortune. Forcé par l'indigence à se faire tailleur de pierres pour nourrir sa mère et deux frères plus jeunes que lui, il parvint par son application au travail à devenir maître maçon. Son goût l'entraîna vers l'art dramatique. Il obtint des succès et abandonna sa profession. Monet, directeur de l'opéra comique, employa les talens de cet auteur et s'en trouva bien. Son théâtre étoit désert, Sedaine y fit affluer les spectateurs. Cet auteur estimable est mort au mois de mai 1797. On lui doit aussi plusieurs *Poésies* fugitives, parmi lesquelles on doit distinguer un *Poème* en quatre chants sur le vaudeville, et une *Epître* à son habit. Sedaine a donné *Aline*, reine de Golconde, en trois actes, dont Monsigni a fait la musique : le sujet en est tiré d'un joli conte de Boufflers; *Amphitryon*, en trois actes, musique de Grétry; et *Protogène*, dont il abandonna le bénéfice à Philidor, qui en avoit fait les airs. Le théâtre français lui doit, I. Le *Philosophe sans le savoir*, comédie en cinq actes, qu'il auroit dû plutôt intituler le *Duel*. Les situations en sont d'une grande vérité, le but en est moral, et tend fortement à détruire la barbarie du préjugé si mal à propos nommé le *Point d'honneur*. Elle fut jouée en 1765. II. La *Gageure imprévue*, petite pièce en un acte, représentée pour la première fois en 1768, et qu'on joue toujours avec succès comme le *Philosophe*. Scarron en a fourni l'idée. III. *Maillard* ou *Paris sauvé*, tragédie en prose, dont l'auteur ne put obtenir la représentation. IV. *Raimond* ou le *Troubadour*, comédie qui de même n'a pas encore été jouée. C'est sur-tout le théâtre italien que Sedaine a enrichi. Il avoit 37 ans lorsqu'il y donna, I. Le *Diable à quatre*, imité d'une pièce anglaise, et qui est son premier ouvrage dramatique. II. *Blaise le Savetier*, musique de Philidor, 1759. Dans cet opéra il y a une scène où l'on saisit les meubles du savetier. Après la représentation, un huissier du Châtelet aborda gravement Sedaine pour lui annoncer que la saisie des meubles étoit nulle, parce qu'en conformité de l'ordonnance de 1667, il faut que tout huissier qui exécute soit assisté de deux témoins. Pour le contenter, Sedaine promit de faire procéder dorénavant sur le théâtre à une saisie valable. III. *L'Huître et les Plaideurs*, 1759. IV. Les *Troqueurs dupés*, musique de Sodi, 1760. V. Le *Jardinier et son Seigneur*, musique de Philidor, 1761. VI. *On ne s'avise jamais de tout*, musique de Monsigni. VII. Le *Roi et le Fermier*, en trois actes, musique du même, 1762. Cette pièce, tombée à la première représentation, en obtint ensuite plus de cent consécutives. VIII. *Rose et Colas*, 1764. IX. *L'Agneau perdu et retrouvé*, en deux actes. Cet opéra, joué, d'abord en 1764, avec la musique de La Borde, a été repris en 1788 avec celle de Chardini. X. Les *Sabots*, musique de

Duni, 1768. XI. Le *Déserteur*, en trois actes, musique de Monsigni, 1769. On observoit à Sedaine que cet opéra, qui avoit peu réussi d'abord, demandoit des changemens. « Je les ferai, dit-il, après la centième représentation. » En effet, elle eut lieu sans que l'auteur y fît de corrections. XII. *Thémire*, pastorale, musique de Duni, 1770. XIII. Le *Faucon*, 1772. XIV. Le *Magnifique*, en trois actes, musique de Grétry, 1773. XV. Les *Femmes vengées*, musique de Philidor, 1775. XVI. Le *Mort marié*, en deux actes, 1777. XVII. *Félix* ou l'*Enfant trouvé*, en trois actes, musique de Monsigni, 1777. XVIII. *Aucassin et Nicolette* : la magie du spectacle s'y unit à l'intérêt des situations : le dénouement en est heureux, et relevé par un air d'ensemble qui produit le plus grand effet. XIX. *Richard Cœur-de-Lyon*, en trois actes, musique de Grétry, 1784. Il eut 130 représentations de suite. XX. Le *Comte d'Albert et sa suite*, en trois actes, musique du même, 1787. XXI. *Raoul Barbe-bleue*, en trois actes, musique du même, 1789. En général, Sedaine connoissoit parfaitement tout l'effet de l'illusion théâtrale, et en a profité : son dialogue est facile et naturel, mais extrêmement incorrect et plein de fautes de langage; aussi toutes ses pièces sont-elles meilleures à voir jouer qu'à lire.

I. SÉDÉCIAS, nommé auparavant *Mathanias*, fils de Josias et d'Amital. Nabuchodonosor le mit sur le trône de Juda à la place de son neveu Jéchonias, l'an 599 avant J. C. Ce prince avoit alors 21 ans, et il en régna onze dans la débauche et l'impiété. Il oublia les bienfaits de Nabuchodonosor. Pour punir la mauvaise foi de ce prince, le monarque assyrien se mit en marche avec une puissante armée, et arriva à la tête d'un chemin qui se partageoit en deux, dont l'un conduisoit à Rabbath et l'autre à Jérusalem. Ce prince, dit l'Ecriture, incertain de quel côté il devoit d'abord tourner, voulut se decider par le sort des flèches; et ayant Jérusalem sur l'une et Rabbath sur l'autre, Dieu, qui faisoit concourir toutes choses à l'exécution de son dessein, fit sortir la première de son carquois, celle qui portoit Jérusalem. Nabuchodonosor alla donc en Judée, où il mit tout à feu et à sang; et après avoir saccagé toutes les places, il vint assiéger la capitale. La ville fut prise, et les Chaldéens y entrèrent en foule. Sédécias, ne voyant point d'espérance d'arrêter l'ennemi, chercha son salut dans la fuite; mais il fut bientôt atteint, chargé de chaînes, et mené à Nabuchodonosor qui étoit à Reblata au pays d'Emath. Après qu'il eut vu égorger ses deux fils, on lui arracha les yeux à lui-même. Il mourut dans les fers, et c'est en lui que finit le royaume de Juda, l'an 588 avant Jésus-Christ.

II. SÉDÉCIAS, fils de Chanana, faux prophète de Samarie, un de ceux qu'Achab, roi d'Israël, consulta sur la guerre que Josaphat et lui vouloient aller faire à la ville de Ramoth en Galaad. Ces imposteurs prédirent au roi un heureux succès. Sédécias qui s'étoit fait faire des cornes de fer, imitoit l'action d'un taureau furieux qui renverse avec ses cornes tout ce qu'il trouve sur son chemin. Il étoit assez ordinaire aux prophètes de joindre l'action à la parole, pour faire plus d'impression sur les esprits. Ce pro-

phète eut le déplaisir de voir arriver précisément le contraire de ce qu'il avoit prédit.

* III. SÉDÉCIAS, médecin juif et grand magicien, connu par plusieurs traits d'histoire très-extravagans. On dit entre autres qu'il empoisonna le roi de France Charles-le-Chauve, avec une certaine poudre qu'il lui fit prendre. Le monarque mourut onze jours après. On prétend que Sédécias fut corrompu par divers seigneurs, et sur-tout par l'ambitieux duc de Boson, qui se fit déclarer roi après la mort de Charles.

* SEDGWICK (Obadiah), théologien anglais non-conformiste, né à Malborough, au comté de Wilt, mort dans cette même ville en 1657, prit les ordres et fut chapelain de sir Horatio Vere, qu'il accompagna dans son expédition des Pays-Bas. Sedgwick prêcha souvent en présence du parlement dans le temps de la rébellion, et fut membre de l'assemblée du clergé. Cet auteur a composé des *Traités de Religion* et des *Sermons*.

* SEDILEAU, astronome, mort en 1693, membre de l'académie des sciences, fut un observateur infatigable, soit pour l'astronomie, soit pour l'histoire naturelle. On a de lui un grand nombre d'*Observations météorologiques*, propres à constater que la quantité de l'eau de pluie est suffisante pour produire celle que les rivières rendent à la mer. Il eut une grande part à tous les travaux de La Hire; mais son nom n'est lié à aucune découverte importante.

* SEDLEY (sir Charles), poète anglais et homme de beaucoup d'esprit, né en 1639, fit ses études à Oxford sans y prendre aucun degré. Il parut dans le monde à la suite de la restauration; il y fut vu comme un poète aimable et un homme de cour, distingué par sa politesse et sa galanterie. On l'applaudit, on l'admira, et bientôt il parvint à être regardé parmi les poètes comme un oracle; on n'approuvoit aucun ouvrage de goût que d'après l'opinion et la décision de Sedley. Aussi le roi Charles disoit-il en plaisantant que la nature l'avoit créé *pour être le vice-roi d'Apollon*. Lord Rochester le compte au premier rang parmi les meilleurs juges en poésie de son temps. A mesure que sa réputation et sa faveur auprès du roi croissoient, la débauche le perdit; il dissipa sa fortune, il tomba dans la pauvreté et la crapule. Dans une orgie où il se trouvoit avec lord Buckhurst, sir Thomas Ogle et quelques autres jeunes débauchés, pleins de vins et de liqueurs, Sedley et ses compagnons sortirent sur un balcon et firent leurs ordures dans la rue; on vit Sedley se dépouiller de ses habits et haranguer, dans la nudité la plus indécente, la populace rassemblée sous les fenêtres. La foule irritée vouloit enfoncer les portes, et ne se retira qu'après avoir brisé les vitres de la maison, et fait retirer du balcon cette jeunesse effrénée. Cette folie scandaleuse fit du bruit, on porta plainte aux tribunaux; sir Charles fut condamné à une amende de 500 liv. st., se récriant en vain qu'il étoit le premier homme qu'on eût mis à l'amende pour avoir fait ses nécessités. Cette indécente affaire rendit Sedley plus réservé et plus circonspect; il se jeta dans la politique et représenta dans le long parle-

ment une petite ville du comté de Kent; il s'y montra l'un des plus chauds partisans de la révolution, au grand étonnement de tous ceux qui avoient été témoins de la faveur dont il avoit joui auprès de Jacques II. Ce prince avoit été amoureux de la fille de sir Charles, et l'avoit créée comtesse de Dorchester. Loin d'être sensible à cette faveur, Sedley, tout libertin qu'il étoit, regarda comme une offense une élévation qui ne faisoit que donner un plus grand éclat au déshonneur de sa fille, et conçut contre Jacques une haine implacable. Il répondit à quelqu'un qui s'étonnoit de l'ardeur avec laquelle il avoit embrassé le parti de la révolution, que c'étoit par un sentiment de reconnoissance, « puisque sa majesté, dit-il, a fait ma fille comtesse, il est juste qu'à mon tour je fasse tout ce qui dépend de moi pour faire une reine de la sienne ». Sedley mourut au commencement du règne de la reine Anne. Ses ouvrages, qui consistent en *Comédies* et en *Poésies* de circonstances, ont été imprimés en 1719, en 2 vol. in-8°. On y remarque plus de douceur et de délicatesse que de force et de génie. Le duc de Buckingham appelle le *faire* harmonieux et tendre qui les caractérise, la magie de Sedley; et lord Rochester a dépeint dans des vers harmonieux l'art qu'il avoit de donner une tournure agréable et décente aux principes les plus dissolus.

† I. SEDULIUS (Caïus Cœlius *ou* Cœcilius) prêtre et poète du 5ᵉ siècle, n'est guère connu que par son *Poème* latin de la vie de J. C., intitulé *Paschale Carmen*. Il offre quelques vers heureux. On le trouve dans la Bibliothèque des Pères. Les Aldes en ont donné une belle édition dans un Recueil in-8°, 1502, qui renferme ceux de Juvencus, d'Arator et de plusieurs autres auteurs sacrés. Cellarius en a donné une bonne édition, à Halle, 1704, in-12, à l'aide d'un manuscrit qu'il tira de la bibliothèque Pauline à Leipsick, et des variantes que lui fournit Théodore Jansson Van Almeloveen. On le trouve aussi dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il se trouve dans l'Anthol. latine de Burmann, une pièce de douze vers, intitulée: *De divisione orbis terræ, imperante Theodosio, anno XV;* et dans une savante note de G. Meerman, ces vers sont attribués à Sedulius, de qui l'on rapporte quelques particularités qui y sont relatives.

II. SEDULIUS (Henri), savant récollet, né à Clèves vers 1547, fut élevé aux premiers emplois de sa province, et mourut à Anvers en 1621, après avoir publié, I. *Historia Sancti Francisci illustriumque virorum et fœminarum*, etc., Anvers, 1613, in-fol., avec figures : ce sont les actes originaux des vies des saints et de plusieurs martyrs de son ordre, accompagnés de commentaires. II. *Vie de S. François d'Assise*, par saint Bonaventure, avec des commentaires, Anvers, 1597, in-8°. III. *Apologeticus adversùs alcoranum franciscanorum, pro libro conformitatum*, Anvers, 1607, in-4°. Sedulius auroit mieux fait de ne point entreprendre cette apologie. (*Voyez* ALBIZI.) IV. *Præscriptiones adversùs hæreses*, Anvers, 1606, in-4°. V. *Martyria FF. minorum Alcmariensium, Gorcomiensium*, etc., Anvers, 1613, in-4°, avec fig. : c'est l'histoire des religieux de son ordre, mis à mort par les hérétiques des derniers siècles en Hol-

lande. VI. *Imagines religiosorum ord. S. Francisci in æs incisæ, cum elogiis*. 1602. VII. *Commentarius in vitam S. Ludovici episcopi Tolosani*, 1602.

* SEED (Jérémie), théologien anglais, né dans le duché de Cumberland, passa la plus grande partie de sa vie dans les fonctions de vicaire et de curé. Il fut, disent ses compatriotes, exemplaire dans sa conduite, orthodoxe dans ses opinions, plein de jugement et doué d'un cœur excellent. Il mourut en 1747, et publia pendant sa vie des *Discours* en 2 v. in-8°, sur plusieurs sujets importans. Ses œuvres posthumes, qui renferment des *Sermons*, des *Lettres* et divers *Essais*, ont été publiées par Joseph Hall en 1750 à Oxford, en 2 vol. in-8° : on y trouve des choses ingénieuses, des réflexions sages ; mais son style abonde trop en antithèses et en jeux d'esprit.

* SÉEDORFF (François), né à Fribourg en Suisse, d'une famille noble, jésuite de la province du Haut-Rhin, confesseur de Charles-Philippe, et ensuite de Charles-Théodore, électeur Palatin, mourut à la résidence électorale de Schwetzingen le 10 juillet 1758, âgé de 66 ans. On a de lui douze *Lettres* de controverse, imprimées à Manheim en 1749, 2 vol. in-8° : elles furent composées pour l'instruction du prince Frédéric, comte Palatin, avant qu'il se fût réuni à la religion catholique. Le pape Benoît XIV lui en témoigna sa satisfaction. L'auteur nous apprend lui-même qu'il a beaucoup profité de la lecture des Lettres du père Scheffmacher. M. Pfaff, qui avoit écrit contre celui-ci, écrivit aussi contre le père Séedorff, en latin, dans une thèse de théologie, et en français dans un gros volume de Réflexions, imprimé à Tubingen, in-8°, en 1750. Le père Séedorff lui répondit, sous le nom d'un « docteur en théologie de l'université d'Ingolstadt, par un volume d'égale grosseur, en 1752 et 1753, Manheim, in-8°.

SÉE-MA-KOANG, Chinois célèbre par ses connoissances et ses vertus, vivoit dans le onzième siècle ; il obtint une réputation brillante qui pénétra jusqu'en Europe. A l'âge de quatre ans il s'amusoit à voir nager des poissons dorés autour d'un large vase de terre cuite rempli d'eau. L'un de ses camarades, voulant prendre un poisson et se penchant trop sur le bord, tomba dans le vase la tête la première. Il alloit périr ; les autres enfans avoient pris la fuite ; Sée-Ma-Koang, resté seul, imagina de prendre un caillou aigu et de frapper le vase jusqu'à ce qu'il fût rompu : l'eau s'écoula, et l'enfant fut sauvé. Les poëtes et les peintres chinois ont souvent célébré ce trait dans leurs ouvrages. Sée-Ma-Koang, nommé très-jeune mandarin d'une grande province, et ensuite gouverneur de l'empereur, ne profita de sa place que pour dire la vérité à son souverain, éloigner de lui les flatteurs, et faire le bien des peuples. Vieux, il se retira dans une solitude, d'où il ne sortoit que pour mettre la paix dans les familles. Ce fut dans cette retraite, et dans l'espace de quinze ans, qu'il écrivit une *Histoire de la Chine*, qui commence à la 403e année avant l'ère chrétienne, et renferme quatorze siècles. Les Chinois en font grand cas ; c'est le meilleur de leurs ouvrages en ce genre. On attribue encore à Sée-Ma-Koang des *Traités* de

morale, dont un auteur moderne prétend avoir extrait les maximes suivantes : Le sage ne se presse point de parler, mais d'agir. — Conseille, et ne commande pas; persuade, et ne décide point. — Qu'est-ce que la grandeur suprême? la faculté de faire le bien.— Sois juste avant que d'être libéral; mais sois humain avant que d'être juste. — Un mot peut tout perdre; un homme peut tout sauver. — L'orgueil peut quelquefois paroître modeste, jamais la vanité. — L'aumône est la dette de l'homme sensible. — Respecte la confiance; ne tire point sur l'oiseau qui est à terre. — Voulez-vous être juste? commencez par vous oublier, et remplissez-vous des intérêts d'autrui. — Le pauvre est l'homme réduit à sa valeur, dépouillé de tout ce qui le déguise. —La bienfaisance manque presque toujours d'adresse, et la reconnoissance de sincérité. — Imaginer un bonheur pur, c'est vouloir un ciel sans nuages. — L'ivresse ne produit pas les défauts, elle les décèle; la fortune ne change point les mœurs, elle les découvre. — La religion est le premier frein de l'homme; la sagesse n'est que le second. — Les larmes de l'innocence opprimée sont les vapeurs qui forment la foudre. — Il n'y a point d'étincelles à négliger. — Défends-toi de goûter des plaisirs qui coûtent des larmes à ton frère. — Honore ton père dans un vieillard, et dans un enfant aime ton fils. — Ne demande qu'une fois pour toi, mais ne rougis pas de demander avec importunité pour les autres.

SÉE-MA-TSIEN, Chinois, rassembla, vers l'an 176 avant J. C., les mémoires relatifs à l'histoire de la Chine : ces mémoires étoient en petit nombre depuis que l'empereur Chi-Oang-Ti avoit ordonné de détruire tous les monumens historiques. L'ouvrage du savant Chinois se nomme *Seki*.

* SEGAR (sir Guillaume), écrivain anglais, mort en 1633, fut roi d'armes de l'ordre de la jarretière, et mis en prison pour avoir accordé les armes d'Aragon, écartelées de Brabant, au bourreau George Brandon; mais il paroît que cette permission lui avoit été surprise, et il fut élargi. On a de lui un ouvrage intitulé *Honneur civil et militaire*. Edmonson a tiré presque tout son baronage des manuscrits de Ségar.

SÉGAREL ou SAGAREL (George), homme du bas peuple, sans connoissances et sans lettres, qui, n'ayant pu être reçu dans l'ordre de Saint-François, se fit faire un habit semblable à celui dont on habille les apôtres dans les tableaux. Il vendit une petite maison qui faisoit toute sa fortune, et en distribua l'argent, non aux pauvres, mais à une troupe de bandits et de fainéans. « Il se proposa, dit l'abbé Pluquet, de vivre comme S. François et d'imiter Jésus-Christ. Pour porter encore plus loin que S. François la ressemblance avec Jésus-Christ, il se fit circoncire se fit emmaillotter, fut mis dans un berceau, et voulut être allaité par une femme. La canaille s'attroupa autour de ce chef digne d'elle, et forma une société d'hommes qui prirent le nom d'apostoliques. C'étoient des mendians vagabonds, qui prétendoient que tout étoit commun, et même les femmes. Ils disoient que Dieu le Père avoit gouverné le monde avec sévérité et justice; que la grace et la sagesse avoient caractérisé le règne de Jésus-Christ; mais que le règne de Jésus-Christ étoit passé,

et qu'il avoit été suivi de celui du Saint-Esprit, qui est un règne d'amour et de charité. Sous ce règne, la charité est la seule loi; mais une loi qui oblige indispensablement, et qui n'admet point d'exception. Ainsi, selon Ségarel, on ne pouvoit refuser rien de ce qu'on demandoit par charité; à ce seul mot les sectateurs de Ségarel donnoient tout ce qu'ils avoient, même leurs femmes. Ségarel fit beaucoup de prosélytes. L'inquisition le fit arrêter, et il fut brûlé; mais sa secte ne finit pas avec lui: Dulcin, l'un de ses disciples, se mit à la tête des apostoliques.» *Voyez* DULCIN.

* SEGARRA (Jacques Jean), médecin du 16 siècle, né à Alicante, professeur à l'université de Valence, étoit très-versé dans la langue grecque. On a de lui *Commentarii physiologici, seu Commentarii Hippocratis de naturâ hominis, Galenique de naturalibus facultatibus*, Valentiæ, 1596, in-folio. *Claudii Galeni liber de morborum et symptomatum differentiis cum commentariis*, ibidem, 1624, in-4°.

† SEGAUD (Guillaume), né à Paris en 1674, mort dans la même ville le 19 décembre 1748, prit l'habit de jésuite à l'âge de 16 ans. Ses supérieurs le choisirent pour enseigner les humanités au collége de Louis-le-Grand à Paris, puis à Rennes et à Rouen. Une des places de régent de rhétorique à Paris étant venue à vaquer, les jésuites balancèrent entre Porée et Segaud. Le premier l'emporta, et le second fut destiné à la chaire, quelque envie qu'il eût d'aller annoncer l'évangile aux infidèles. Ce fut à Rouen que le père Segaud fit l'essai de son talent. Il commença de prêcher à Paris en 1729; on ne tarda pas à l'y admirer. Appelé à la cour pendant trois carêmes, il satisfit tellement le roi, qu'il en obtint une pension de 1200 liv. Le père Ségaud vivoit d'une manière conforme à la morale de ses sermons: fidèle à tous les exercices de piété, dur à lui-même, et ne connoissant point d'autres délassemens que ceux qui étoient prescrits par sa règle. Au sortir d'un avent ou d'un carême, il couroit avec zèle faire une mission dans le fond d'une campagne. Ses manières douces et simples, son air affable, lui attiroient les cœurs de tout le peuple. On trouve dans ses *Sermons* un grand fonds d'instruction, beaucoup d'élégance et d'énergie, et sur-tout de l'onction. Quelques-uns de ses discours sont des modèles; mais ils ne sont pas tous d'une égale force, et l'on pourroit en citer plusieurs qui ne sont que médiocres. Ils ont été imprimés à Paris, en 1750 et 1752, 6 vol. in-12, par les soins du père Berruyer, si connu par son Histoire du Peuple de Dieu. Entre les sermons de son confrère, on estime surtout le *Pardon des injures*, les *Tentations*, le *Monde*, la *Probité*, la *Foi pratique* et le *Jugement général*. Le père Segaud a aussi composé plusieurs petites pièces de vers qui ont eu le suffrage des connoisseurs. La principale est son *Poème* latin sur le camp de Compiègne: *Castra Compendiensia*. On doit encore au père Segaud une édition des *Sermons du père Pallu*, son confrère, Paris, 1744, 6 volumes in-12.

* SEGERUS (George), médecin de Thorn, dans la Prusse royale, né en 1628, et mort en

1678, occupa une chaire dans sa ville natale, puis à Dantzick, où il fut nommé médecin du roi de Pologne. On reconnoît dans ses ouvrages les opinions de Bartholin, dont il avoit été élève. Ses principaux ouvrages sont, *Dissertatio anatomica de lymphæ Bartholinianæ quidditate et materiâ*, Hafniæ, 1668, in-4°. *Dissertatio anatomica de Hippocratis orthodoxiâ, de nutritione fœtûs in utero*, Basileæ, 1660, in-4°. *De usu communium corporis humani integumentorum*, Hafniæ, 1664, in-4°.

† I. SEGHERS (Daniel), jésuite, né à Anvers en 1590, et mort dans la même ville à 70 ans, fut élève de Breughel de Velours, sous lequel il étudia l'harmonie des couleurs. Après avoir orné l'église des jésuites à Anvers, il alla étudier à Rome les beaux monumens qu'elle renferme, et en profita si bien qu'à son retour le mérite de ses tableaux les mit hors de prix. Ses principales productions sont, un *Bouquet de fleurs*, accompagnées de toute sorte d'insectes qu'il envoya au prince d'Orange, et un autre dans le même genre pour la princesse son épouse, et dont il fut magnifiquement récompensé. Son chef-d'œuvre est une *Guirlande de fleurs* qui se voyoit dans l'église des jésuites d'Anvers, au milieu de laquelle Rubens a peint la Vierge et l'enfant Jésus. On ne peut trop admirer l'art avec lequel il saisissoit le coloris brillant propre à ce genre de peinture. Sa touche étoit d'une légèreté et d'une fraîcheur singulières. D'ailleurs il ne se fit pas un état de la peinture, mais il la cultiva comme un simple amusement.

II. SEGHERS (Gérard), peintre, né à Anvers en 1592, frère du précédent, mort dans la même ville en 1641, imita le goût de Rubens et de Van-Dyck. Ses premiers tableaux sont d'un coloris vigoureux. Les ombres y sont très-fortes, et ses figures presque rondes. Un voyage qu'il fit à Londres l'obligea de quitter cette manière, pour en prendre une plus brillante et plus gracieuse. Les *ouvrages* qu'il a faits dans ces différens genres sont tous également estimés. Il a peint beaucoup de *Sujets de dévotion ;* il a aussi représenté des assemblées de *Joueurs* et de *Musiciens*.

* SEGHEZZI (Antoine-Frédéric), écrivain vénitien, mort assez jeune en 1745, dirigea la fameuse édition des œuvres du Tasse en 12 volumes in-4°, exécutée à Venise en 1742, et celle des Lettres de Caro, imprimées à Padoue en 3 volumes in-8°, 1735. Il inséra dans le 3e volume *La vie de Caro*. Il a encore écrit *La vie de Bernard le Tasse*.

SEGLA-MONTÉGUT (Jeanne de). *Voyez* MONTÉGUT.

I. SEGNERI (Paul), né à Nettuno en 1624, d'une famille originaire de Rome, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour l'état religieux. Il entra dans la société des jésuites, et y brilla par la sainteté de ses mœurs et par le succès de ses prédications. Il joignit à l'emploi de prédicateur celui de missionnaire et remplit l'un et l'autre avec un zèle apostolique. Le pape Innocent XII l'appela à Rome pour y occuper les places de son prédicateur ordinaire et de théologien de la pénitencerie ; mais il ne les exerça pas long-temps. Ce saint religieux, ce directeur infatiga-

ble, usé par ses travaux et par ses austérités, tomba dans une langueur qui l'emporta le 9 décembre 1694. Tous ses *ouvrages* furent réunis après sa mort dans un Recueil en 3 volumes in-folio. Outre ses *Sermons*, traduits en français, Lyon, 7 vol. in-12, 1713, nous avons de lui, I. Des *Méditations*, traduites en français, Paris, 1713, en 5 volumes in-12. II. *L'Incrédule sans excuse*. III. *La Manne ou la Nourriture de l'ame*. IV. *Le Pasteur instruit*. V. *Le Confesseur instruit*. VI. *Le Pénitent instruit*, in-12. Cet ouvrage a été traduit et publié en français. VII. *L'Accord de l'action et du repos dans l'oraison*. Ce livre, qu'il publia pour combattre la doctrine de Molinos, faillit lui coûter la vie; Son ouvrage fut censuré, et l'on ne rendit justice à l'auteur que lorsque l'hypocrisie de l'imposteur espagnol fut démasquée. VIII. *Les Illusions des quiétistes*, traduites en français, 1687, in-12. IX. *Le Serviteur de Marie*. X. *L'Exposition du Miserere*, traduite en français par l'abbé Laugier, in-12. XI. Divers autres *Opuscules de piété*. On en a traduit quelques-uns en notre langue.

* II. SEGNERI (Paul), dit *le jeune*, savant ecclésiastique, neveu du précédent, naquit à Rome le 18 octobre 1673. Après avoir étudié sous les jésuites de sa patrie, il entra dans leur ordre le 25 mai 1689. L'exemple de son oncle lui fit vivement désirer d'être missionnaire. Côme III, grand-duc de Toscane, instruit de ses talens, le fit demander à ses supérieurs; qui l'accordèrent au prince pour prêcher dans ses états. Il parcourut tous les diocèses du Génois et du Modénois; et mourut à Sinigaglia le 15 juin 1713. On a recueilli après sa mort tous ses *ouvrages*, Venise, 1795.

* I. SEGNI (Bernard), gentilhomme florentin, étudia à Padoue au commencement du 16e siècle, et fit de rapides progrès dans les langues grecque et latine. La république de Florence lui confia diverses missions honorables; il fut en 1541, consul de l'académie de sa patrie, alors très-florissante, et mourut en 1559. On a de lui l'*Histoire de Florence* depuis 1527 jusqu'en 1555. Le style est élégant et plein de goût. Il a *traduit* en italien divers traités d'Aristote, et l'OEdipe, de Sophocle; mais ce dernier n'a pas été imprimé.

* II. SEGNI (Jules), gentilhomme Bolonais, qui florissoit dans le 16e siècle, fut professeur de poésie latine à Bologne, puis curé de l'église de Saint-Isaïe. Dénoncé à l'inquisition, il abandonna pour quelque temps sa patrie; mais son innocence ayant été reconnue, il reprit ses premières fonctions. Il fut lié avec Le Tasse, dont il publia les *Lettres* à Bologne, 1616, in-4°. On a de lui *Camilli Senatoris tumulus, Carmen*, Bologne, 1597, 1 vol. in-12. Segni mourut vers 1520.

* III. SEGNI (P. D. Jean-Baptiste), de la congrégation des chanoines réguliers de saint Sauveur, né à Bologne dans le 16e siècle, professa la théologie à Ferrare, à Urbin, et occupa les premières dignités de son ordre. Il mourut à Ferrare en 1610. On a de lui. I. *De ordine et statu canonico libri quatuor*, Bologne, 1601. II. *Peregrinatio bonorum spirituum*, etc., Ferrare, 1592. III. *De Reliquiis sanctorum liber unus*, Bologne, 1600 et 1610.

IV. *De optimo Episcopo*, Holstein, 1606.

† SEGOING (Charles), avocat de Paris, fit imprimer dans cette ville en 1657, le *Trésor héraldique*, ou *Mercure armorial*. Boileau ne l'a pas oublié dans sa satire sur la noblesse.

Quand l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa foiblesse,
Maîtrisa les humains sous le nom de noblesse,
On vit paroître en foule et marquis et barons;
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.
Aussitôt maint esprit fécond en rêveries,
Inventa le blason avec les armoiries;
De ces termes obscurs fit un langage à part,
Composa tous ces mots de *cimier* et d'*écart*,
De *pal*, de *contre-pal*, de *lambel* et de *face*,
Et tout ce que Segoing dans son Mercure entasse.

« Le blason, dit Voltaire, étoit à la vérité une science fort profonde; mais elle n'est plus à la mode depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armoiries aux portières de són carrosse. »

SEGOVÈSE. *V.* SIGOVÈSE.

† SEGRAIS (Jean REGNAULT de), né à Caen le 22 août 1624, d'une famille noble, d'abord destiné à l'état ecclésiastique, n'avoit que 20 ans lorsque le comte de Fiesque, éloigné de la cour, se retira dans cette ville. Ce courtisan, charmé de son esprit, l'emmena à Paris et le plaça chez mademoiselle Montpensier, qui lui donna le titre de son aumônier ordinaire, avec la chantrerie de la collégiale de Mortain, et depuis, la qualité de son gentilhomme ordinaire. Segrais n'ayant pas approuvé son mariage avec Lauzun, fut obligé de quitter cette princesse. Il se retira chez madame de La Fayette. Cette nouvelle retraite lui fit prendre quelque part à la composition de *Zaïde*, un des romans les plus ingénieux que nous ayons. Enfin, lassé du grand monde, il se retira dans sa patrie, où il épousa en 1676 une riche héritière, Claudine Acher du Mesnilvitté, sa cousine. On lui proposa en vain l'éducation du duc du Maine; il la refusa sous prétexte qu'il étoit sourd. « L'expérience, ajouta-t-il, m'a appris qu'il faut à la cour de bons yeux et de bonnes oreilles ». L'académie de Caen étant dispersée par la mort de Matignon, son protecteur, Segrais en recueillit les membres et leur donna un appartement. Quoiqu'il fût de l'académie française, et qu'il eût passé une partie de sa vie à la cour, il ne put jamais perdre l'accent normand. Cela donna lieu à mademoiselle de Montpensier de dire à un gentilhomme qui alloit faire avec lui le voyage de Normandie : « Vous avez là un fort bon guide, il sait parfaitement la langue du pays.» Segrais est principalement connu comme poète français. Il s'est rendu célèbre par ses *Eglogues*, Amsterdam, 1723, in-12, dans lesquelles il a tâché de conserver la naïveté propre à ce genre de poésie, sans avoir rien de la bassesse où sont tombés quelques-uns de nos poètes. Il a pris les anciens pour modèles. Cependant aujourd'hui il n'a point ou presque point de lecteurs. Quelle est la raison de cette indifférence? C'est, dit la Dixmerie, qu'il lui manque l'art d'intéresser; c'est que le genre pastoral a perdu pour nous une partie de son intérêt. On peut ajouter qu'il parle trop d'amour dans ses églogues, et qu'il n'en à pas assez varié le ton et les images. La réputation de sa *Traduction* des Géorgiques et de celle de l'Enéide de Virgile, en vers français, l'une et l'autre in-8°, s'est encore moins soutenue que celle

de ses églogues. Celle-ci parut en 1681. On y trouve quelques morceaux bien rendus; mais en général la versification en est inégale, lâche, traînante. On lui a reproché d'ailleurs beaucoup de contre-sens. La *Traduction* des Géorgiques, qui parut en 1712, in-8°, ne vaut pas mieux. On a encore de Segrais des *Poésies diverses*, où il y a du naturel, mais peu de graces et peu de correction, et son poème pastoral d'Atys, en cinq chants, dans lequel il atteint quelquefois la simplicité noble des pastorales des anciens. Ses ouvrages en prose sont, I. Les *Nouvelles françaises*, Paris, 1722, in-12, 2 vol. C'est un recueil de quelques historiettes racontées à la cour de mademoiselle de Montpensier. L'auteur y peint, sous des noms supposés, quelques femmes de son temps. On a recueilli une partie de ces portraits, la plupart trop flattés, dans la Bibliothèque des Romans, septembre, 1775. II. *Segraisiana*, ou *Mélanges d'histoire et de littérature*, in-8°, 1722, à Paris, sous le titre de La Haye; et à Amsterdam, 1723, in-12. Cette dernière édition est beaucoup plus belle. Parmi quelques faits singuliers et curieux, on en trouve un grand nombre de minutieux et quelques-uns de hasardés. III. Il a eu part à la *Princesse de Clèves* et à la *Princesse de Montpensier*. Segrais mourut le 25 mars 1701. Sa conversation avoit mille agrémens, et sa mémoire étoit enrichie de plusieurs anecdotes intéressantes.

SEGUENOT (Claude), né à Avalon en 1596, entra dans l'oratoire, après avoir brillé dans le barreau à Dijon et à Paris. Il fut supérieur de plusieurs maisons; mais ayant publié en 1638, in-8°, une *Traduction* française du livre de la Virginité de saint Augustin, avec des notes, le fameux Père Joseph, capucin, crut y voir l'image et la satire de sa conduite, et fit mettre l'auteur à la Bastille. La Sorbonne censura l'ouvrage. Seguenot ayant obtenu sa liberté, fut élevé à la place d'assistant du général, et mourut à Paris le 7 mars 1676, après avoir essuyé quelques nouvelles disgraces, qu'il dut à ses liaisons avec les solitaires de Port-Royal. On a de lui plusieurs autres *écrits*.

† SEGUI (Joseph), né à Rodez en 1689, se consacra de bonne heure à l'éloquence et à la poésie. Il remporta le prix de vers à l'académie française en 1732, et remplit les chaires de la cour et de la capitale avec distinction. Une place à l'académie française, l'abbaye de Genlis et un canonicat de Meaux, furent le prix de ses succès. Cet auteur mourut à Meaux en mars 1761, après avoir publié, le recueil de ses *Panégyriques*, 2 vol. in-12; ses *Sermons* en 2 vol., et des *Discours académiques* en un vol. Il écrivoit avec assez de noblesse et de pureté, quelquefois avec chaleur. Cependant, fait pour marcher dans les routes battues, et non pas pour se tracer une carrière nouvelle, il a peu de traits de la vraie et grande éloquence. Il avoit commencé par versifier; il abandonna cet art ingrat pour la chaire, où il transporta quelquefois le langage de la poésie. Son *Oraison funèbre* du maréchal de Villars fut très-applaudie dans le temps. Son *Panégyrique* de saint Louis, prononcé à l'académie française en 1729, eut un tel succès, qu'on l'attribua à La Mothe; mais il n'avoit pas besoin d'em-

prunter sa plume. L'abbé Segui avoit un frère qui fut l'ami de J.-B. Rousseau et l'éditeur de ses ouvrages.

† I. SÉGUIER (Pierre), seigneur de Sorel, Lestang-la-Ville, Saint Brisson, Autri, etc., président à mortier au parlement de Paris, né en 1504, de Nicolas Séguier, seigneur de Lestang-la-Ville, de Dranci, ancienne famille originaire du Languedoc. Féconde en magistrats célèbres, elle a donné un chancelier, cinq présidens à mortier, treize conseillers, trois avocats-généraux au parlement de Paris et huit maîtres des requêtes. L'éloquence de Pierre Séguier l'éleva en 1550 à la charge d'avocat-général de la cour des aides. Les harangues qu'il prononça dans les fonctions de cette charge sont des chefs-d'œuvre d'éloquence, principalement celles qu'il fit au sujet des différens qu'eurent le pape Jules III et Henri II, qui avoit pris le duc de Parme sous sa protection. Il fut honoré d'une charge de président à mortier en 1554, qu'il exerça pendant 22 ans avec intégrité. Lorsque sous le règne de Charles IX il fallut remettre à Philibert Emmanuel, duc de Savoie, les places qu'on avoit prises à son père, et fixer les frontières du Dauphiné et du Piémont, le président Séguier fut le premier des députés qui s'assemblèrent à Lyon pour cette affaire; il défendit avec tant de clarté les droits du roi, qu'il confondit les Savoyards; et si l'on avoit suivi ses conseils, la France n'auroit pas depuis eu tant de peine à s'ouvrir un passage en Italie. Cet homme célèbre est mort le 25 octobre 1580, comblé d'honneurs et de biens. On a de lui des harangues et un traité intitulé *Rudimenta de cognitione Dei et sui*, qui fut publié en 1636, in-12, par G. Balesdens, qui le dédia au chancelier Séguier. Guillaume Colletet en donna l'année suivante une traduction française assez bien écrite. Pierre Séguier a eu six fils, savoir : François, seigneur de Sorel, baron de St.-Brisson, etc., président aux enquêtes, mort en 1572. Jérôme, seigneur de Dranci, de Lestang-la-Ville et grand-maître des eaux de France. Louis, conseiller au parlement et doyen de l'église de Paris, mort le 9 octobre 1610. Ayant refusé l'évêché de Laon, auquel le roi l'avoit nommé, il fut enterré dans l'église de Saint-André-des-Arcs, et les trois autres fils suivans.

*II. SÉGUIER (Pierre), seigneur de Sorel, président à mortier au parlement de Paris, fils du précédent, suivit quelques années le barreau avec succès : son père le fit pourvoir de l'office de lieutenant de bailli du palais. Après en avoir fait la fonction pendant quatre ans, il fut reçu conseiller au parlement en 1568, et maître des requêtes en 1572. Il parut avec tant d'éclat dans les divers emplois, que le roi Charles IX le nomma lieutenant civil en la prévôté de Paris. Son père abdiqua en sa faveur la charge de président à mortier en 1576. Le fils en fit les fonctions pendant vingt-quatre ans. Il mourut le 16 avril 1602, après avoir servi avec zèle quatre rois, laissant un fils Louis, baron de Saint-Brisson, des Ruaux et de Firmin, prévôt de Paris, mort en 1663 sans postérité.

† III. SEGUIER (Antoine), frère du précédent, seigneur de Villiers et de Fourqueux, conseiller au parlement, puis maître des

requêtes en 1577, lieutenant civil, conseiller d'état en 1586 ; avocat général au parlement en 1587 ; président à mortier en 1597. Il fut envoyé à Venise en 1598, en qualité d'ambassadeur, place qu'il remplit avec succès : sa mort, arrivée en 1624, fut une perte sensible pour les gens de bien. Il laissa, par son testament, trente-six-mille livres de rente pour être employées en fondations, particulièrement pour l'entretien de cent pauvres filles orphelines de l'hôpital du faubourg Saint-Marcel à Paris.

* IV. SEGUIER (Jean), frère du précédent, seigneur d'Autri, etc., conseiller au parlement de Paris, puis maître des requêtes et lieutenant civil, etc., s'attacha au roi Henri III, et lui rendit de grands services. Après la mort de ce monarque, il suivit Henri IV, qui le chargea d'exercer la justice à Mantes et à Saint-Denis, comme il l'auroit fait à Paris. Il contribua beaucoup à ramener les habitans sous l'obéissance de son souverain : il sacrifia sa vie pour le soulagement des pauvres, et ne voulut point les abandonner pendant une terrible peste, dont il mourut lui-même. Il laissa deux fils et trois filles ; Dominique, conseiller au parlement, doyen de l'église de Paris, évêque d'Auxerre, puis de Meaux ; premier aumônier du roi, mort le 16 mai 1689, âgé de 66 ans. Ce prélat a baptisé Louis XIV. Charlotte SEGUIER, mariée à Jean de Ligni, maître des requêtes ; Marie, alliée à Marc-Antoine de Gourgues, premier président du parlement de Bordeaux : Jeanne SEGUIER, prieure des carmélites de St.-Denis en France, puis de Pontoise, et Pierre SEGUIER qui suit.

† V. SÉGUIER (Pierre), fils du précédent, né à Paris le 29 mai 1588, chancelier de France, duc de Villemor, comte de Gien, etc., pair de France, garde des sceaux des ordres du roi, successivement conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes et président à Mortier pendant neuf ans, fut honoré par Louis XIII de la garde des sceaux, en 1633, et devint chancelier par la mort d'Etienne d'Aligre en 1635. Louis XIII le trouvoit trop jeune pour remplir une place de cette importance ; mais il obtint son suffrage en lui disant « qu'il n'en seroit que plus long-temps à son service. » Des émotions populaires s'étant élevées en Normandie, il passa dans cette province en 1639, et y mit la paix. Il ne se signala pas moins dans les troubles des barricades, et il osa résister au parlement soulevé contre le ministère. Les sceaux lui furent ôtés en 1650 et 1652, mais ils lui furent rendus en 1656, et il les garda jusqu'à sa mort. A cette charge il joignoit les titres de duc de Villemor, et de protecteur de l'académie française. Après la mort du cardinal de Richelieu, il succéda aux vues de ce grand ministre, et consola généreusement de sa perte cette illustre compagnie. L'académie de peinture et de sculpture n'eut pas moins à se louer de sa protection et de son zèle. Il mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 28 janvier 1672, à 84 ans. Il ne laissa que deux filles : Marie, qui épousa le marquis de Coislin, colonel-général des Suisses, et ensuite le marquis de Laval, lieutenant-général des armées du roi, et qui mourut en 1710 ; et Charlotte, d'abord duchesse de Sully, puis duchesse de Verneuil, morte en 1704. Mais les branches collatérales de sa famille ont produit

d'autres magistrats illustres. Louis XIV dit : « Le chancelier Séguier avoit plus de talent pour être magistrat que ministre. » Il eut le secret d'intéresser à sa gloire la plupart des gens de lettres. Son nom est parmi les plus illustres de la magistrature et du ministère. Le chancelier Séguier avoit été, dans sa jeunesse, novice aux chartreux.

† VI. SÉGUIER (Antoine-Louis), né à Paris le premier décembre 1726, descendant du précédent, fut d'abord avocat du roi au châtelet en 1755 ; il succéda ensuite à M. d'Ormesson, dans l'emploi d'avocat-général au parlement de Paris : l'éloquence de Séguier rappela les beaux jours du barreau ; plusieurs de ses réquisitoires sont des chefs-d'œuvre. On y trouve un style nerveux et une profonde logique. Celui du 18 août 1770 est remarquable, en ce qu'il annonça 19 ans d'avance les causes d'une prochaine révolution. Lorsqu'il se présenta pour une place à l'académie française, il alla chez Duclos qui lui demanda son nom. Séguier le déclina avec un peu d'embarras : « Eh bien ! s'écria brusquement Duclos, vous avez un nom qui n'a pas besoin de nom. » Il remplaça à l'académie Fontenelle. Il quitta la France, au moment des orages révolutionnaires, et mourut à Tournai, le 25 janvier 1792. M. Portalis père, ministre des cultes, a prononcé dans une séance publique de l'institut, en 1806, l'éloge de cet illustre magistrat, qui a laissé un fils digne de son nom. Il est aujourd'hui conseiller d'état, baron de l'Empire, commandant de la Légion d'Honneur, et premier président de la cour impériale à Paris. Au rétablissement de l'ordre des avocats, 14 octobre 1810, M. Séguier, justement flatté des souvenirs qui se proclamoient parmi les anciens jurisconsultes, fit présent à leur chambre du portrait de son père, au bas duquel il traça ces deux vers.

A l'Ordre des avocats.

Témoins de ses talens, sa gloire est votre ouvrage,
Votre amour pour son fils, mon plus bel héritage.

VII. SÉGUIER (Jean-François), né à Nîmes le premier septembre 1703, issu d'une branche de la famille des précédens, s'appliqua d'abord à la jurisprudence ; mais en admirant le jardin des plantes rares de son compatriote Pierre Baux, il prit goût pour la botanique, et réussit dans cette science. L'abbé Bignon, bibliothécaire du roi, le chargea de mettre en ordre les précieuses collections de botanique de cette magnifique bibliothèque. C'est en exécutant cette commission qu'il travailla à l'ouvrage qui a pour titre : *Bibliotheca botanica*, La Haye, 1740, in-4° ; Leyde, 1760, in-4°, par les soins de Laurent-Théodore Gronovius, qui y a ajouté un supplément. Cet ouvrage contient un catalogue des auteurs et des ouvrages qui traitent de la botanique. Les voyages qu'il fit avec le marquis Scipion Maffei, en France, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, et surtout en Italie, le firent connoître avantageusement des gens de lettres, et augmentèrent ses connoissances dans la botanique. Le champ fertile du Véronèse fixa long-temps ses recherches, et lui fit publier *Plantæ Veronenses*, deux volumes, Vérone, 1747, in-8°. Il donna un troisième

volume, en 1754, in-8°, cet ouvrage est utile et précieux. Séguier étoit aussi bon antiquaire que grand botaniste; son goût pour les médailles naquit dès l'âge de dix ans, où il en gagna une au jeu à l'un de ses camarades. Quelque temps après, ayant appris que des ouvriers en avoient retiré d'un puits qu'ils creusoient, il y descendit, et s'efforça en vain de remonter. Il y resta un jour et une nuit, et y auroit péri d'inanition si le hasard n'eût conduit quelqu'un à son secours. N'ayant pu dans sa jeunesse acquérir un cabinet de médailles, dont la valeur surpassoit ce qu'on lui donnoit pour ses plaisirs, il en tomba dangereusement malade. On sait que c'est à lui qu'est due l'explication de l'inscription de la maison carrée de Nîmes, qu'il devina par le moyen des trous formés par les crampons qui tenoient les lettres. Associé de l'académie des inscriptions, celle de Nîmes le nomma son protecteur, et il lui légua ses livres, ses objets d'antiquité et ses manuscrits. Il mourut dans cette ville le 1er septembre 1784. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit encore la *traduction* des Mémoires de Maffei, 2 vol. in-12. Cette traduction a le mérite de l'élégance et de la fidélité.

I. SEGUIN (Joseph), avocat, né à la Ciotat, mort en 1694, est auteur des *Antiquités de la ville d'Arles*, Arles, 1687, in-4°, deux parties. Cet ouvrage savant, quoiqu'un peu diffus, est utile aux antiquaires.

* II. SEGUIN (Charles-Antoine-Joseph), professeur en droit à l'université de Besançon, né à Vaivres près Vesoul en 1710, remplissoit ses fonctions d'une manière distinguée, et joignoit aux connoissances les plus profondes dans le droit l'art de parler et d'écrire en latin avec une facilité déjà rare de son temps. Rien ne peut mieux servir à caractériser cet homme estimable que le trait par lequel le célèbre professeur Courvoisier termine son éloge : *Nemo in virtute colendâ tempus illud felicius consumpsit, quod in virtute quærendâ philosophi terunt.* Seguin a laissé d'excellens *Commentaires* sur les Institutes de Justinien, imprimés après sa mort, par les soins de M. Prudhon, un vol. in-8°, Besançon, 1805. On en donne en ce moment une nouvelle édition, ornée du portrait de l'auteur. On conserve dans les registres de l'académie de Besançon quelques *Dissertations* de Seguin sur des antiquités trouvées près de Jalleranges. Ce professeur est mort en 1790.

SEGUINEAU (N*), né à Paris, où il est mort en 1722, âgé de 45 ans, est auteur de la tragédie d'*Egisthe*, représenté en 1722, et de l'opéra de *Pirithoüs*, joué en 1723, et repris en 1734, dont Muret fit la musique. L'opéra vaut mieux que la tragédie.

I. SEGUR (Olympe de), épousa le marquis de Belcier, fils du premier président de Bordeaux. Son mari étant prisonnier dans le château Trompette, elle résolut de le délivrer : elle alla le voir et lui persuada de prendre ses habits et sa coiffure. Cette entreprise lui réussit : Belcier s'esquiva le soir sous cet habit, sans être reconnu des gardes. Sa femme demeura comme en ôtage pour son époux, et elle sortit dans la suite. Hérodote rapporte que les femmes lacédémoniennes sauvèrent la vie à leurs maris par ce stratagême. En 934 dona San-

cha, femme de Ferdinand de Castille, employa aussi la même ruse qui lui réussit.

II. SEGUR (Jean-Charles de), né à Paris en 1695, d'une famille ancienne et très-connue, fut d'abord quelque temps dans le service militaire : il entra ensuite dans la congrégation de l'Oratoire, et appela de la Bulle *Unigenitus* La grande faveur où étoit sa famille, sous la régence du duc d'Orléans, lui inspira de l'ambition, disent les jansénistes. Il révoqua son appel, et fut pourvu de l'abbaye de Vermand. Il quitta l'Oratoire, devint grand-vicaire de Saint-Albin, évêque de Laon; et enfin évêque de Saint-Papoul. Il sentit bientôt des scrupules sur son entrée dans l'épiscopat. Ses remords furent si violens, qu'il s'éclipsa de son diocèse, laissant à ses ouailles une instruction pastorale dans laquelle il leur rendoit compte des raisons qui l'obligeoient de se démettre de son évêché. Sa retraite fut une énigme; elle l'est encore pour bien du monde. Les molinistes l'ont représentée comme une *apostasie affreuse*, comme *la démarche d'un ignorant et d'un esprit médiocre*. Les jansénistes la regardent comme une *action généreuse, digne des plus beaux siècles de l'Eglise*. Quoi qu'il en soit, Ségur vécut 13 ans, depuis son abdication, *dans l'obscurité qu'il méritoit*, dit malignement le lexicographe des livres jansénistes, *par tant de titres*. Cet écrivain satirique auroit dû marquer plus de considération pour son nom et plus d'estime pour ses vertus. La prière, la lecture de l'Ecriture-sainte, les bonnes œuvres, les austérités remplirent ses derniers jours, et les abrégèrent. Il mourut à Paris le 28 sept. 1748. On a publié l'abrégé de sa Vie, Utrecht, 1749, in-12.

* III. SÉGUR (Joseph-Alexandre, vicomte de), fils du maréchal de Ségur, et frère de Louis Philippe de Ségur, grand-maître des cérémonies, né à Paris en 1752, entra de bonne heure dans le service militaire, et commença par la gendarmerie. Il devint ensuite colonel en second des dragons de Noailles, passa de ce corps dans celui de Lorraine, et fut fait colonel en premier des dragons de son nom. Devenu maréchal de camp, à l'époque de la révolution il quitta le service. Ce fut alors qu'il s'abandonna librement à son goût pour les lettres. Le premier fruit de ses loisirs fut un roman épistolaire intitulé *Correspondance secrète entre mademoiselle Ninon de Lenclos, le marquis de Villarceaux et madame de Maintenon*, Paris, 1789, in-8°, et 2 vol. in-12. De la finesse, une intelligence profonde du cœur des femmes, le ton de la société de Ninon, un aperçu exact et brillant de cette petite époque détachée du siècle de Louis XIV, distinguent cet agréable ouvrage. Dans la même année il donna une brochure sous le titre de *Réflexions sur l'armée et sur les rapports à établir entre elle et les troupes nationales*, Paris, 1789, in-8° de 24 pages. Quelque temps après il publia : *Essai sur l'opinion considérée comme une des principales causes de la révolution de* 1789, Paris, 1790, in-8°, de 48 pages. On trouve cette note à la page 46 : « La véritable cause de nos malheurs actuels est l'étonnante médiocrité qui égalise tous les individus. Si un homme de génie paroissoit, il seroit le maître. » Il fit paroître à peu près à la même époque *la*

Femme jalouse, ou la *baronne de Versac*, roman en lettres, Paris, 1790, in-8° de 228 pages. Ségur a écrit pour le théâtre Français *Rosaline et Floricour*, *et le Retour du Mari*, petite comédie charmante. Pour le théâtre de l'Odéon; *Saint Elmont et Verseuil*, drame dont le fond étoit susceptible de développemens plus heureux, mais dont l'intérêt est assez soutenu. Pour Feydeau, *Roméo et Juliette*. Pour les Italiens, *le Cabriolet Jaune*, *la Dame Voilée*, et *l'Opéra-Comique*, joli acte dont il partagea le succès avec M. Emmanuel Dupaty. Pour le Vaudeville, enfin, une foule de productions piquantes: *Nice*, *le Caveau*, *les Deux Veuves*, *C'est la Même*, et *le Portrait de Fielding*, avec deux amis, etc. etc. Le dernier ouvrage qu'il a publié est une espèce de *Roman historique sur les femmes*, Paris, 3 vol. in-8°; on y retrouve toute la grace de son esprit, et l'on n'y désireroit qu'un peu plus de méthode et d'intérêt. Ce littérateur avoit l'esprit fin et vif, un tact sûr et un grand usage de la société. Il excelloit à faire des couplets; on cite de lui plusieurs bons mots, entre autres celui-ci: Dans le temps où l'égalité étoit la chimère à la mode, un acteur subalterne lui parla d'une manière fort impolie. « Prenez donc garde, Monsieur, lui dit Ségur, vous me traitez fort mal, vous oubliez que depuis la révolution nous sommes tous égaux, et je suis autant que vous. » Ségur est mort à Bagùeres, le 27 juillet 1805, d'une affection de poitrine. On a encore de lui le *Parti le plus gai*.... *Le Parti le plus sage*; proverbes en vers, Paris, 1788, in-8°.

IV. SEGUR. *Voyez* PUY-SÉGUR, et AUBIGNÉ.

SEGUSIO (Henri de.) *Voy.* HENRI DE SUSE, n° XXX.

* SEHON, roi des Amorrhéens, ayant refusé le passage aux Israélites, Moyse marcha contre lui, le vainquit, et s'étant rendu maître de tous ses états, fit passer au fil de l'épée tous les habitans, sans épargner les femmes et les enfans, pour obéir aux ordres de l'Être-Suprême, que ces peuples avoient offensé par leurs crimes.

* SEID-AL-COFTHI, auteur égyptien du 13e siècle de l'ère chrétienne, a composé une histoire des célèbres médecins, intitulée *Enba Almostatheba*.

* SEIDEL (Martin), natif de la Silésie, entreprit, vers la fin du 16e siècle, de fonder en Pologne une secte particulière; mais avec peu de succès. Il professoit sur le Messie une opinion qui fit donner au petit nombre de ses disciples le nom de *Sémi-Judaïsans*.

* I. SEIDELIUS (Jacques), médecin d'Olaw en Silésie, mort en 1615 à 68 ans, occupa une chaire dans les écoles de Gripswald. On a de lui, I. *Methodicæ arthritidis et pthisis curationes*, Bardi Pomeraniæ, 1590, in-4°. II. *De causis, differentiis, speciebus, et facultatibus plantarum*; Gryphyswaldiæ, 1610, in-4°. III. *Observationes medicæ*, Hafniæ, 1665, in-8°.

* II. SEIDELIUS (Bruno), médecin et poëte latin, né à Querfurt dans le comté de Mansfeld en Allemagne, enseigna la philosophie dans sa patrie, et y exerça la médecine. Il mourut vers 1577. On a de lui sept livres de *poésies* de différentes mesures; ses *Elégies* sont sur-tout estimées.

Il a écrit sur la médecine, I. *De urinarum judicio liber*, Erfurt, 1462. II. *Liber morborum incurabilium*, Francfort, 1593.

* SEIDENBECHER (George-Laurent), pasteur à Eisfeld en Saxe, adopta et répandit dans le 17e siècle la doctrine des millénaires et autres semblables; ce qui lui valut la censure et la démission. Alb. Meno Verpoorten, a publié à Dantzick, en 1739, *Commentatio de vitá et institutis G. L. Seidenbecheri*, in-4°.

* SEID MOHAMMED, médecin turc, mort en 1639, ère vulgaire, a écrit, dans sa langue un cours de médecine assez considérable, intitulé *Ammdudhay Turki*.

SEIGNELAY (le marquis de). *Voyez* COLBERT, n° II.

* SEIGNEUX DE CORREVON (Gabriel), conseiller et boursier de la ville de Lausanne, mort dans cette ville en 1776, âgé de près de 80 ans, a *traduit* de l'italien : *Des loix civiles relativement à la propriété*, augmenté de quelques remarques, par Defelice, Yverdun, 1768, in 8°. On a encore de lui une *Traduction* de l'allemand, d'Usong, histoire véritable, par le baron de Haller, Lausanne, 1772, in-12.

* SEILER (George-Frédéric), un des premiers prédicateurs de l'Allemagne, docteur et premier professeur en théologie à l'université d'Erlang, mort dans cette ville en 1807, âgé de 74 ans, est auteur d'environ 170 ouvrages, dont on trouve la liste dans l'Allemagne savante. Son écrit qui a pour titre : *Religion der Unmundigen* (Religion pour les jeunes gens), a été réimprimé dix-sept fois; son *Algemeines Lesebuch für den Bürger und Landmann* (Lectures pour l'habitant de ville et de campagne), quatorze fois. Le nombre d'exemplaires qui en a été tiré à chaque édition est très-considérable, et il existe presqu'un nombre aussi grand de contrefaçons que d'éditions originales. Ces écrits ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe.

* SEILLANS (Colomb de), coseigneur de ce lieu, mort vers 1758, est auteur de l'*Esculapéide*, poème divisé en huit chants, Amsterdam, Paris, 1757, in-8°; et du *Triomphe de la Foi sur la Raison*, autre poème, 1756, in-12. On lui doit encore une *Imitation* des Odes d'Anacréon en vers, avec la traduction de mademoiselle Lefèvre, en prose, Paris, 1754, in-8°; et la *Gageure de village*, comédie, 1756.

SEISLAS. *Voy.* CIASLAS.

SEIZE (Faction des). *Voy.* ROCHEBLOND.

SEJAN (Ælius), né à Vulsine en Toscane, d'un chevalier romain nommé Sejus Strabon, qui fut capitaine des gardes prétoriennes sous Auguste et sous Tibère, suivit d'abord la fortune de Caïus César, petit-fils d'Auguste. Il s'attacha ensuite à Tibère, auquel il se rendit agréable par la souplesse de son caractère et par l'enjouement de son esprit. Endurci au travail, audacieux, habile à cacher ses vices et à faire éclater ceux des autres, tour à tour insolent et flatteur, modeste au dehors, mais dévoré au dedans de la soif de régner, il employoit dans cette vue, tantôt le luxe et les largesses, tantôt l'application et la vigilance. Il mit en œuvre tant d'artifices auprès de Tibère,

que ce prince, caché pour tout le monde, étoit pour lui sans secret et sans défiance. Il l'éleva à la dignité de chef des cohortes prétoriennes, le nommant partout *le compagnon de ses travaux*, et souffrant que les statues de son favori fussent placées sur les théâtres et dans les places publiques. Séjan, parvenu au plus haut degré de puissance, sans avoir assouvi son ambition, aspiroit au trône impérial. Il fit périr par les artifices les plus odieux tous les fils et tous les petits-fils de Tibère; Drusus, fils de ce prince, lui ayant donné un soufflet, il ne trouva point de moyen plus sûr pour se venger que de corrompre Livie sa femme, qui empoisonna son mari. Agrippine, Germanicus et ses fils, furent aussi les victimes de ses sourdes perfidies. Alors il voulut épouser Livie; mais Tibère la lui refusa. Outré de colère, il se vanta « qu'il étoit empereur de Rome, et que Tibère n'étoit que prince de l'île de Caprée où il étoit alors. » Il osa le faire jouer sur le théâtre. Une telle audace ne pouvoit rester longtemps impunie. Tibère donna ordre au sénat de lui faire son procès. Cet ordre fut bientôt exécuté, et dans le même jour il fut arrêté et étranglé en prison, l'an 31 de J.-C. Le peuple déchira son cadavre, et en jeta les restes dans le Tibre. Ses enfans périrent aussi par le dernier supplice, et Tibère enveloppa dans la perte de son ministre tous ceux qui lui étoient suspects, et dont il vouloit se venger.

SEKENDORF. *Voy.* SECKENDORF.

SELDEN (Jean), né à Salvington, dans le Sussex, le 16 décembre 1584, fit ses études à Chichester, puis à Oxford, et s'y consacra principalement à la connoissance du droit et de l'antiquité sacrée et profane. Ce savant auroit pu être élevé aux plus grandes places d'Angleterre, s'il n'eût préféré son cabinet à tous les emplois. Après avoir mené une vie douce et appliquée, il mourut le 30 novembre 1654. Il avoit pris pour devise : *La liberté sur toutes choses*. Cette liberté qu'il mettoit dans ses propos comme dans sa conduite, le brouilla quelquefois avec Jacques Ier et Charles Ier ; mais comme le zèle plutôt que l'esprit de satire animoit ses discours, on les lui pardonnoit plus facilement qu'à tout autre. La république des lettres le compte parmi ceux de ses membres qui l'ont le plus enrichie. On a de lui, I. *De successionibus in bona defuncti, secundùm Hebræos*. II. *De Jure naturali et gentium, juxta disciplinam Hebræorum*, ouvrage fort estimé par Puffendorf, qui n'est pas d'accord en cela avec Leclerc et Barbeirac. « Il paroît, dit Niceron, qu'il s'étoit un peu entêté des écrits des rabbins, et qu'il a voulu y puiser des connoissances qu'il auroit pu prendre ailleurs. » « Outre le désordre et l'obscurité qui règnent dans la manière d'écrire de ce savant anglais, dit le chevalier de Jaucourt, ses principes ne sont point tirés des lumières de la raison, mais des sept préceptes donnés à Noé, qui ne sont fondés que sur une tradition douteuse, ou sur les décisions des rabbins. » III. *De Nuptiis et Divortiis*. IV. *De Anno civili veterum Hebræorum*. V. *De Nummis*. VI. *De Diis Syriis*, Amsterdam, 1680, in-8°, ouvrage plein de profondes recherches. On a accusé Selden d'avoir pillé quelques endroits des Se-

mestres de Pierre Fabry, et il s'en plaint fortement dans la préface de sa seconde édition ; mais ceux qui ont lu son livre avec soin ne peuvent douter qu'il n'eût puisé dans les sources. Au reste, quoiqu'on trouve dans son ouvrage de très-bonnes choses et une grande érudition, on y désireroit plus d'ordre. Le style de Selden est souvent un mélange de tout ce que la latinité a de bon et de mauvais. C'est le défaut général de cet auteur : ce qui a fait dire à Colomiès qu'il étoit prodigieusement savant, mais qu'il écrivoit d'une manière dégoûtante. VII. *Uxor Hebraïca.* VIII. *De laudibus legum Angliæ.* IX. JANI *Anglorum facies altera.* (*Voy.* LITTLETON, n° I.) X. *Mare clausum*, contre Grotius. L'auteur y donne l'empire des quatre mers à sa nation. Le zèle patriotique l'anima toute sa vie. XI. *Analecton Anglo-Britannicum*, etc., livre curieux, dans lequel on trouve l'histoire du gouvernement d'Angleterre jusqu'au règne de Guillaume-le-Conquérant. XII. *De Synedriis Hebræorum*, traité très-savant et estimé. XIII. Une *Explication* des marbres d'Arondel, 1628, in-4° en latin, avec des notes pleines d'érudition. Elle nous a valu les belles éditions que Prideaux et Maittaire ont données de ces marbres, l'une en 1676, et l'autre en 1732. XIV. Un *Traité des dixmes*, qui irrita beaucoup le clergé d'Angleterre. XV. Un autre de l'*Origine du duel.* XVI. C'est lui aussi qui a publié le livre d'Eutichius d'Alexandrie, et l'Histoire d'Edmer. Tous les *ouvrages* de Selden, tant latins qu'anglais, ont été imprimés à Londres en 1726, 3 vol. in-fol. Ce recueil est recherché, quoiqu'on reproche à l'auteur un style plein d'obscurité, et qu'il prodigue une érudition souvent mal choisie et mal digérée. On a imprimé en anglais un Recueil des paroles remarquables de cet habile jurisconsulte, sous le titre de *Seldeniana*.

SELENUS (Gustave). *Voyez* AUGUSTE, n° II.

I. SELEUCUS I. *Nicanor* (c'est-à-dire victorieux), roi de Syrie, fils d'Antiochus, l'un des principaux généraux d'Alexandre-le-Grand. Après la mort de ce conquérant, il s'établit à Babylone ; mais il en fut chassé par Antigone, et se retira en Egypte près de Ptolomée. Pour se venger de son ennemi, il se ligua avec Ptolomée, Cassandre et Lysimachus, contre Antigone qui fut tué dans la bataille d'Ipsus l'an 301 avant J. C. Seleucus partagea avec les vainqueurs les provinces qui furent le fruit de leur victoire, et commença le royaume de Syrie, qui, de son nom, fut appelé le *Royaume des Séleucides*. Tranquille sur le trône, il fit la guerre à Démétrius, arma contre Lysimachus et le tua dans une bataille l'an 282 avant J. C. Il alloit tomber sur la Thrace et sur la Macédoine, lorsque Ptolomée Céraune, un de ses courtisans, conspira contre lui et le tua à Argon la même année. Il avoit 78 ans, dont il en avoit régné 34 avec beaucoup de gloire. Il s'étoit élevé par ses vertus sur le trône de l'Asie : sa valeur et son expérience secondèrent son ambition ; sa sagesse et son humanité la justifierent. Il fut conquérant pour faire du bien, et il acquit des sujets pour en être le père et le bienfaiteur. Ce prince aimoit les sciences ; il renvoya aux Grecs les livres et les monumens précieux que Xerxès leur avoit enlevés ; il leur rendit entre

autres les statues d'Armodius et d'Aristogiton, ces illustres défenseurs de la liberté. Les Grecs, par reconnoissance, placèrent sa statue à l'entrée du portique de leur académie. Ce roi fit bâtir jusqu'à 34 villes dans l'Asie, et les peupla de colonies grecques qui apportèrent dans cette partie du monde leur langage, leurs mœurs et leur religion.... *Voyez* ERASISTRATE.

II. SELEUCUS II, surnommé *Callinique*, monta sur le trône de Syrie après la mort d'Antiochus II. Ce prince fit une guerre malheureuse au roi d'Egypte ; sa flotte fit naufrage et ses armées furent battues. Lui-même fut fait prisonnier par Arsace, et mourut quelque temps après d'une chute de cheval, 226 ans avant J. C. : il en avoit régné 22. Son fils, SELEUCUS III, surnommé *Cataunus*, à cause de sa timidité, lui succéda. Il ne régna que trois ans, et fut tué par ses soldats.

III. SELEUCUS IV, fils d'Antiochus-le-Grand, succéda à son père l'an 187 avant J. C., et fut surnommé *Philopator*. Ce prince, par le respect qu'il eut pour le grand-prêtre Onias, fournissoit tous les ans ce qu'il falloit pour les sacrifices du temple de Jérusalem ; mais comme c'étoit un prince foible, ses flatteurs l'engagèrent à envoyer Héliodore piller ce même temple. Quelque temps après, ce dernier l'empoisonna. Son règne fut de 12 ans.

* IV. SELEUCUS V, fils de Démétrius Nicanor, succéda à Seleucus IV dans une portion du royaume de Syrie. Sa mère Cléopâtre, qui vouloit régner elle-même, le poignarda de sa propre main, l'an 124 avant J. C. Cette marâtre inhumaine fut elle-même empoisonnée par son autre fils Antiochus Gryphus. *Voyez* ANTIOCHUS, n° VIII.

V. SELEUCUS VI, fils d'Antiochus Gryphus, fut chassé du trône et se réfugia en Cilicie, où le peuple le brûla dans le palais qu'il avoit choisi pour asile.

* VI. SELEUCUS, roi d'Egypte, prince avide, qui ne se fit connoître que par de basses inclinations. En montant sur le trône il commença par s'approprier le cercueil d'or qui renfermoit le corps d'Alexandre-le-Grand. Cette action et plusieurs autres du même genre le rendirent odieux à ses sujets et à sa femme Bérénice, qui le fit étrangler peu de temps après, l'an 55 avant J. C. C'étoit le dernier prince de la race des Séleucides.

* SELGERSEMA (Wiltet-Bernard), maître-ès-arts et docteur en philosophie, ministre du saint Evangile à Boxum et à Blessum en Frise, membre de la société des sciences de Harlem, mort à Amsterdam le 22 février 1796, âgé de 40 ans, fut un des coopérateurs des *Mémoires* relatifs à la religion naturelle et révélée, publiés par la société Teylérienne de Harlem.

† I. SELIM I, empereur des Turcs, deuxième fils de Bajazet II, voulut détrôner son père, mais il perdit, l'an 1511, la bataille qu'il lui livra. Cette défaite ne le découragea point ; il revint à la charge, et Bajazet fut obligé de lui céder l'empire l'année suivante (23 juin 1512), au préjudice d'Achmet son aîné. Après s'être défait par le poison de ce pere malheureux, il ôta la vie à Achmet et à Korkud son puîné, prince paisible et ami des lettres. Affer-

mi sur le trône par ses forfaits, il porta les armes en Egypte contre Campson-Gaury (*voyez* ce mot), souverain de ce royaume. Il lui livra bataille près d'Alep en Syrie l'an 1516, et remporta une victoire long-temps disputée par le soudan, qui périt dans le combat. Cependant les Mammelucks se préparèrent à résister aux Ottomans; mais Selim, entrant dans leur pays en 1517, attaqua près du Caire Toumonbai, qu'ils avoient créé nouveau sultan, et le défit successivement dans deux batailles, dont la dernière dura trois jours et trois nuits. Ce prince infortuné ayant été trouvé dans un marais où les Arabes l'avoient caché, fut pendu par l'ordre de Selim à une des portes du grand-Caire. Ce barbare se rendit maître du Caire, d'Alexandrie, de Damiette, de Tripoli, et de tout le reste de l'Egypte qu'il réduisit en province. C'est ainsi que finit la domination des Mammelucks en Egypte, où elle avoit duré plus de 260 ans, à compter depuis la mort du sultan qui avoit fait saint Louis prisonnier. Quelque temps auparavant, Selim avoit remporté une victoire signalée à Chalderon contre les Perses, et leur avoit enlevé Tauris et Keman. Il se préparoit à faire la guerre aux chrétiens, mais en retournant à Constantinople il fut attaqué de la peste. Il voulut se faire porter à Andrinople, dans l'idée que l'air de cette ville le rétabliroit, et il mourut à Cluri en Thrace, sur la route de cette ville, le 21 septembre 1520, dans le même lieu où il avoit fait empoisonner son père. Il étoit dans sa cinquante-quatrième année, et il en avoit régné huit. Ce prince étoit courageux, infatigable, sobre, liberal. Il se plaisoit à la lecture de l'Histoire, et faisoit assez bien des vers dans sa langue. Mais, malgré ces qualités, il fut l'horreur de ses sujets. Il fit mourir, outre son père, ses frères, huit de ses neveux et autant de bachas qui l'avoient servi fidèlement. Il entretint toujours une discipline sévère dans ses troupes, et ne se laissa pas gouverner par ses visirs. Selim forma le premier une bibliothèque dans le sérail; elle étoit composée d'environ 4000 volumes turcs, arabes ou persans, mais sans aucun manuscrit grec.

II. SELIM II, empereur des Turcs, fils de Soliman II et petit-fils de Selim I, monta sur le trône après son père en 1566. Il fit l'année suivante une trève de huit ans avec l'empereur Maximilien II. Vers le même temps il confirma le traité de paix que son père avoit fait avec les Vénitiens. Mais en 1570, au mépris de sa parole, il tourna ses armes contre eux, et leur prit l'île de Chypre par son général Mustapha. Il en fut bientôt puni; le 7 octobre 1571 il perdit la célèbre bataille de Lépante, dans laquelle Hali Bassa fut tué avec près de 32000 des siens, outre 3500 prisonniers et 151 galères prises ou coulées à fond. Cette victoire jeta la consternation dans Constantinople, et hâta la paix avec Venise. Dès que Selim l'eut conclue, il posa le glaive et le sceptre, pour aller s'ensevelir au fond de son sérail avec ses femmes. Il se plongea dans la débauche jusqu'à la fin de ses jours, arrivée en 1574, à 52 ans. La mort de ses frères Mustapha et Bajazet lui avoit ouvert le chemin du trône, dont il se rendit indigne par ses vices. Sans talens et sans courage, il n'aima que les femmes et le vin, et ne dut

l'éclat passager de ses conquêtes qu'à la valeur de ses généraux.

* III. SÉLIM III, fils du sultan Abdul-Hamet, né le 24 décembre 1761, fut proclamé grand-sultan le 7 avril 1789; il succéda au sultan Abdul-Hamid son oncle. La Turquie avoit alors une guerre dangereuse à soutenir contre les Russes et les Autrichiens, et Sélim augmenta de 150 mille hommes son état militaire affoibli par les deux campagnes précédentes; mais il ne put résister aux efforts réunis de ses deux voisins redoutables. Les Turcs, malgré quelques succès qu'ils eurent d'abord sous la conduite du visir Jussuf-Pacha sur les Autrichiens, commandés par Joseph II en personne et par le maréchal Lascy, furent battus ensuite sur terre et sur mer par les généraux Laudon, Cobourg, Repnin, Potemkin, Suworow et Nassau. La prise de Belgrade et d'Orsova par les Autrichiens; celle d'Ismaël par Suworow, où 15 mille Turcs furent égorgés; celle d'Oczakow par Potemkin, où 25 mille Turcs périrent; la destruction de la marine ottomane et la mort tragique du plus ferme appui de l'empire du Croissant, le vieux Hassan, capitan-pacha, à qui Sélim fit couper la tête pour s'être laissé battre par le prince de Nassau, furent les résultats de cette guerre qui avoit été suscitée par l'Angleterre et la Prusse, et qui fut terminée sous la médiation de ces deux puissances, le 4 août 1791, par la paix d'Yassey. Sélim, qui devoit craindre d'être chassé d'Europe, ne se vit condamné qu'à la perte définitive d'Oczakow et du territoire situé entre le Bog et le Dniester. Il fit en 1794 un traité avec la Russie, dans lequel il accordoit aux vaisseaux de guerre russes le libre passage par le détroit des Dardanelles, faveur dont jouissoient seulement les navires marchands de cette nation: ce traité a été renouvelé en 1805 pour 10 ans. Le directoire français, au moment de son installation, envoya à Constantinople, comme ambassadeur, le général Aubert Dubayet, qui y fut très-bien accueilli, et, de son côté, Sélim III envoya à Paris, avec la même qualité, Méhemet-aly-Effendi, auquel on fit un grand accueil. La meilleure intelligence parut régner entre les deux états jusqu'à l'invasion de l'Egypte par les Français en 1799; mais la Porte fit alors arrêter tous les agens français à Constantinople, et son ambassadeur à Paris fut disgracié pour n'avoir point averti son souverain de cette expédition; il n'osa même retourner à Constantinople que lorsque le gouvernement consulaire eut amené de nouveaux rapprochemens. La conquête de l'Egypte par les Français força Sélim à faire cause commune avec les Anglais et les autres puissances coalisées contre la France: le grand-visir attaqua avec 80 mille hommes, l'Egypte où commandoit Kléber qui n'en avoit que huit mille; et le 24 janvier 1801 il signa le traité d'Elarieh, portant que l'armée française se retireroit avec armes et bagages et seroit transportée en France; mais Sydney-Smith, ambassadeur d'Angleterre près la Porte, lui ayant écrit que son gouvernement n'approuvoit pas ce traité, et l'amiral anglais Keith ayant exigé que l'armée française mettroit bas les armes, et se rendroit prisonnière de guerre, les Français, indignés,

combattirent alors avec autant de courage que de succès. Le grand-visir fut défait à Héliopolis, son camp d'El-hanka fut pris, le fort Belbeys fut emporté, et lui-même, obligé de fuir à travers le désert, laissa à Salahié tous ses bagages et un butin immense. Le traité d'Amiens ayant rendu l'Egypte aux Turcs, Sélim y envoya un gouverneur ; mais l'autorité de la Porte ne tarda pas à y être de nouveau méconnue par la révolte des beys, suscitée par les Anglais. Sous le règne de Sélim, la puissance ottomane a été considérablement affoiblie et presque détruite en Asie par l'indépendance des pachas de Bassora, de Bagdad, d'Alep et de Saint-Jean-d'Acre, et par l'insurrection formidable des Wahabis ; en Europe, par la révolte et l'indépendance de Passawan-Oglou, par celle de Czerny-George et des Serviens ; par les insurrections multipliées sur les autres points de la Turquie européenne, et notamment de la Morée, fomentées par la Russie ; par les envahissemens successifs de cette puissance en Géorgie, dans le Caucase, sur les bords du Phase et de la mer Noire : aussi le grand-seigneur paroît-il aujourd'hui réduit à recevoir toutes les lois qu'il plaira à la Russie de lui dicter. Sélim a fermé les oreilles à toutes les invitations du premier consul, et que l'empereur il lui a faites de nouveau, de renouer les anciennes liaisons de la Porte avec la France. Le général Brune fut envoyé dans cette capitale, comme ambassadeur, en 1803, et y fut reçu avec beaucoup de distinction ; mais après avoir éprouvé quelques difficultés sur la reconnoissance de l'empereur des Français, et, après avoir fait d'inutiles remontrances sur le passage des troupes russes dans le détroit des Dardanelles, il fut obligé de revenir en France. Le traité de Presbourg, dont l'empereur des Français s'empressa d'envoyer copie à Sélim III, apporta quelques changemens à sa politique envers la France. En février 1806 il émana de la Porte une déclaration concernant le protocole à suivre envers la cour de France, et par laquelle l'empereur Napoléon étoit reconnu. Le 29 mai 1807 il se fit une révolution à Constantinople. Le sultan Selim III, forcé par les janissaires à donner sa démission, fut relégué dans l'intérieur du serrail. Son neveu Mustapha IV, né le 7 septembre 1779, fut élevé sur le trône. Un grand nombre de ministres et de chefs opposés à cette révolution furent sacrifiés à la fureur populaire. Quelques mois après Selim III fut étranglé, et sa tête jetée par-dessus les murs du sérail.

SELIS (Nicolas-Joseph), professeur de belles-lettres à l'école centrale du Panthéon, et membre de l'Institut national, naquit à Paris le 27 avril 1737. La ville d'Amiens fut le premier théâtre où ses talens se développèrent : il publia une épître des *Pédans de société*, pleine de détails agréables, et qui le tira dès-lors de la classe des poètes vulgaires. Appelé à Paris par M. l'abbé Delille, il y fut fixé par une place utile, par l'accueil des littérateurs distingués, et le succès de ses ouvrages. Les principaux sont, I. *Traduction* des Satires de Perse, 1776, in-8° ; La Harpe lui a donné de justes éloges. « Ce n'est pas, dit-il, que le traducteur soit parvenu à faire, des Satires de cet obscur et pénible écrivain, un livre

amusant ou attachant ; on ne peut venir à bout que de faire entendre à-peu-près ce qu'il a voulu dire. Les notes et la préface de Selis sont pleines de raison et d'instruction. II. *Relation de la maladie*, *de la confession et de la mort de Voltaire*, petite brochure pleine de sel et de finesse, qui eut trois éditions dans la même année. III. *Epîtres* en vers, sur divers sujets, 1776 : elles ont de la facilité, et offrent une douce philosophie. IV. *Dissertation* sur Perse, 1778. V. *Petite Guerre* entre Le Monnier et Selis, 1778 : c'est un modèle d'honnêteté en fait de critique et des égards que se doivent mutuellement, dans leurs discussions, les gens de lettres. VI. *Lettre* à La Harpe sur le collége de France, 1779. VII. *Lettre* d'un père de famille sur les petits spectacles, 1789. VIII. *Autre* d'un grand-vicaire à un évêque, sur les curés de campagne, 1790. IX. *Lettres* écrites de la Trappe : on y trouve un style pur et de l'intérêt dans la narration. X. *Discours* sur les écoles centrales, 1797. XI. Diverses *Dissertations* littéraires et grammaticales, insérées dans les mémoires de l'institut. Il a revu une partie du dictionnaire de l'académie française, deuxième édit. Paris, 1798, 2 volumes in-4°, sous le double rapport de la grammaire et de la typographie. Ces écrits en général jouissent d'une réputation méritée. « Mais ce qui valoit mieux encore, a dit M. Gail, confrère de Selis, c'étoit l'ame droite, bienfaisante et pure de cet écrivain : aussi a-t-il emporté les regrets d'une compagne aimable et vertueuse ; des pauvres dont il soulageoit la misère ; de ses nombreux auditeurs qui trouvoient en lui un guide sûr ; des gens de lettres qui rendirent justice à son talent, à son goût exquis, à sa franchise et à sa bonté. » Selis est mort le 19 février 1802. Il avoit épousé une nièce de Gresset.

SELKIRK (Alexandre), né à Largo en Ecosse vers l'an 1680, se fit matelot et parvint par ses connoissances mathématiques au grade de maître de navire. Il en remplissoit l'emploi en 1705 sur le vaisseau commandé par le capitaine Pradling, qui, ayant pris querelle avec lui, le fit déposer dans l'île déserte de Juan-Fernandez, en lui laissant ses hardes, son fusil, de la poudre et quelques ustensiles de ménage. L'île étoit fertile, peuplée de chèvres ; les bords de la mer y étoient poissonneux. Selkirk s'y forma une habitation où il ne fut point trop malheureux. En 1709, le capitaine Vood-Rogers y ayant abordé, le ramena en Angleterre. C'est d'après cet événement de la vie de Selkirk qu'on a fait le roman de Robinson-Crusoé.

SELLAN. *Voy*. Lanusa, n° I.

SELLE (Ch... Théop.), médecin renommé, directeur du collége de Berlin, né en 1748 à Stettin en Poméranie, et mort à Berlin le 9 novembre 1800. Nommé médecin de Frédéric roi de Prusse, il publia les détails de la dernière maladie de ce monarque. On lui doit plusieurs *Ecrits* estimés, et sur-tout des *Elémens de Pyrétologie*, ou de la connaissance des fièvres. Ils ont été traduits deux fois dans notre langue.

* SELLEQUE (N.), auteur et rédacteur du *Journal des Modes*

et des Dames, qu'il avoit créé en 1797, et qui a été continué par M. La Mésangère, mourut à Paris le 11 nivôse an 9 (1er janvier 1801) âgé de 34 ans, des suites de l'explosion du baril de poudre de la rue Saint-Nicaise du 3 nivôse. Il étoit retenu chez lui, rue de Rohan, au moment de l'explosion, par une fièvre ordinaire qui, prenant bientôt un caractère de malignité, l'emporta au bout de quelques jours. Sa mort fut précédée d'un délire presque continuel, dans lequel, croyant que le gouvernement étoit retombé aux mains des terroristes, il ne rêvoit et ne parloit que de comités révolutionnaires, de prisons, d'échafauds. On a de lui un petit ouvrage, intitulé *Voyage autour du Palais-Royal*, qu'on ne lit pas sans intérêt, et dans lequel on trouve des chapitres qui, par le style et les idées, ont quelque chose de l'originalité piquante du Tableau de Paris.

* SELLER (Abednego), théologien de l'Eglise d'Angleterre, né en 1647 à Plymouth, mort vers 1720, recteur de Combeintinehead, ensuite curé à Londres, fonction qu'il perdit lors de la révolution pour avoir refusé le serment. Il a donné plusieurs ouvrages, I. *Remarques sur l'état de l'Eglise dans les trois premiers siècles*, in-8°. II. *La Dévote Communion* : ce livre a été souvent réimprimé sous le titre de *Préparation à la communion pour tous les jours de la semaine*, in-12. III. *Différens écrits contre le papisme*.

† SELLIUS (Godefroi), né à Dantzig, membre de l'académie impériale et de la société royale de Londres, passa une partie de sa vie en France, et mourut le 25 juin 1767 à Charenton, où, sur la fin de ses jours, il avoit été renfermé comme atteint de folie. Son érudition étoit immense. Nous avons de lui des traductions et d'autres ouvrages. Les plus connus sont, I. *Description géographique du Brabant hollandais*, in-12. II. *Voyage de la Baie d'Hudson*, in-8°. III. *Dictionnaire des Monogrammes*, in-8°. IV. *Histoire naturelle de l'Irlande*. V. *Histoire des anciennes révolutions du globe terrestre*, avec l'*Histoire des tremblemens de terre* depuis J.-C. jusqu'à présent, traduite de l'allemand, revue et augmentée par l'abbé Sepher, Paris, 1752, in-12. VI. *Traduction* des Satires de Rabener avec du Jardin, 4 vol. in-12. VII. *Histoire des Provinces-Unies*, en 8 vol. in-4°, avec le même. Cet ouvrage intéressant est exact, à quelques erreurs près, qu'il seroit facile de corriger.

SELLUM, meurtrier de Zacharie, roi d'Israël, usurpa la couronne l'an 771 avant J.-C. Mais au bout d'un mois il fut mis à mort par Manahem, général des troupes de Zacharie, qui fut proclamé roi par son armée.

* SELVATICUS (Matthieu), médecin de Mantoue, florissoit dans le 14e siècle. On croit qu'il professa à Salerne. Nous avons de lui *Opus pandectarum medicinæ*, Lyon, 1541. Cet ouvrage est un dictionnaire des simples, avec leurs usages.

SELVE (Jean de), né dans le Limousin, quitta la profession des armes qui étoit celle de ses ancêtres, pour entrer dans la magistrature. Il fut premier président à Bordeaux, à Rouen, à Paris, et employé par Louise de Savoie, mère de François Ier., pour aller traiter avec Charles-

Quint de la délivrance du monarque français Il s'acquitta de cette commission avec zèle et avec succès. Il mourut en 1529, laissant la réputation d'un négociateur habile et d'un savant magistrat, et six fils, dont cinq furent employés dans les ambassades. Lazare, l'aîné, fut ambassadeur auprès des Suisses; Jean-François, en Turquie; George, évêque de Lavaur, auprès de l'empereur; Jean-Paul, évêque de Saint-Flour, et Odet, à Rome et à Venise. On attribue communément au père le livre *de Beneficio* qui n'est point de lui, et on l'a faussement accusé d'avoir corrompu l'histoire de Philippe de Comines. — Un auteur nommé Selve, qu'il ne faut pas confondre avec ceux dont on vient de parler, a laissé la tragicomédie des *Amours de Léandre et Héro*, jouée en 1633.

SEM, fils de Noé, né vers l'an 2446 avant Jésus-Christ, couvrit la nudité de son père. Noé, à son réveil, lui donna une bénédiction particulière. Sem, suivant l'Ecriture, mourut âgé de 600 ans, laissant cinq fils, Ælam, Assur, Arphaxad, Lud, Aram, qui eurent pour partage les meilleures provinces de l'Asie. D'Arphaxad, descendirent, en ligne directe, Salé, Heber, Phaleg, Reü, Sarug, Nachor et Taré, père d'Abraham.

SEMEI, parent du roi Saül, imita et servit ce prince dans sa haine pour David. Voyant ce père infortuné contraint de s'enfuir par la révolte de son fils Absalon, il profita de cette calamité pour le poursuivre, et lui lança des pierres avec les injures les plus outrageantes. Mais David ayant été vainqueur, Semeï courut au-devant de lui, se jeta à ses pieds, implorant son pardon et le priant de considérer qu'il étoit le premier à se soumettre. David lui fit grace pour l'instant; mais il recommanda en mourant, à son fils Salomon, de ne point laisser impunie la conduite du rebelle. Ce prince, devenu roi, fit venir Semeï, et lui défendit, sous peine de la vie, de sortir de Jérusalem. Le coupable, s'estimant heureux d'obtenir son pardon à ce prix, remercia Salomon, et se soumit à la peine qu'il lui imposoit. Mais trois ans après, un de ses gens s'étant enfui à Geth, chez les Philistins, Semeï oublia son engagement et courut après son esclave, qu'il atteignit et ramena chez lui. Le roi, instruit de sa désobéissance, le fit arrêter et le condamna à avoir la tête tranchée; ce qui fut aussi-tôt exécuté.

SEMEIAS, enthousiaste de la ville de Nehélele, voulut se mêler de composer des prophéties, et envoya à Sophonias, fils de Maasias, un livre de prétendues révélations, où il disoit que Dieu ordonnoit à Sophonias de prendre soin du peuple qui restoit à Jérusalem. Le prophète Jérémie avertit, de la part de Dieu, dit l'Ecriture, Sophonias de ne pas croire ce fourbe, qui en seroit puni par une captivité éternelle pour lui et pour sa postérité. — Il ne faut pas le confondre avec le prophète Semeias, qui vivoit sous Roboam, roi de Juda, et qui défendit à ce prince, de la part du Seigneur, de faire la guerre aux tribus révoltées. — Il y a un troisième Semeias, dit *Noadias*, qui se laissa corrompre par les présens du gouverneur de Samarie, pour susciter des obstacles à Néhémie, qui vouloit rebâtir Jérusalem. Ce fourbe avare supposa des révéla-

tions, arme employée dans tous les temps pour en imposer à la multitude, mais sa tentative n'eut pas plus de succès que celle du premier Semeias.

SEMELÉ (Mythol.), fille de Cadmus, roi de Thèbes. *Voyez* BACCHUS *et* BEROÉ.

SEMELIER (Jean-Laurent le), prêtre de la doctrine chrétienne, né à Paris d'une bonne famille, enseigna la théologie dans son ordre avec un succès distingué. Ses talens lui méritèrent la place d'assistant du général. Il mourut à Paris le 2 juin 1725, à 65 ans. On a de lui, I. d'excellentes *Conferences sur le mariage* : l'édition la plus estimée est celle de Paris, 1716, 5 volum. in-12, parce que cette édition fut revue et corrigée par plusieurs docteurs de la maison de Sorbonne. II. Des *Conférences sur l'usure et sur la restitution*, dont la meilleure édition est celle de 1724, en 4 vol. in-12. III. Des *Conferences sur les péchés*, 3 v. in-12. Ce livre est rare. Le P. Semelier s'étoit proposé de donner de semblables conférences sur tous les traités de la morale chrétienne; mais la mort l'empêcha d'exécuter son projet. On a cependant trouvé dans ses papiers, de quoi former 10 volum. in-12, qui ont été publiés en 1755 et 1759, et qui ont soutenu la réputation de ce savant et pieux doctrinaire. Il y en a six sur la *Morale*, et quatre sur le *Decalogue*.

* SEMERY (André), jésuite, né à Reims en 1631, enseigna les humanités et la philosophie à Fermo; il fut ensuite professeur de théologie morale à Rome, et censeur de livres pour l'assistance de France. Il mourut au collége romain le 26 janvier 1717. On a de lui *Triennium philosophicum*, Rome, 1682, 3 vol.

* SEMINO (le R. P. Prosper), augustin déchaussé, professeur de philosophie morale à l'université de Gênes, mort dans cette ville le 7 juin 1806, est connu par ses *Lettres sur la Crimée*, et par une profonde érudition, sur-tout en matière de bibliographie. Il étoit corespondant de l'institut de France.

SEMIRAMIS, reine des Assyriens, née à Ascalon, ville de Syrie, épousa un des principaux officiers de Ninus. Ce prince entraîné par une forte passion, que le courage de cette femme et ses autres grandes qualités lui avoient inspirée, l'épousa après la mort de son mari. Il mourut vers l'an 2164 avant J. C., laissant les rênes de l'empire à Sémiramis, qui gouverna comme un grand homme. Elle fit construire Babylone, ville superbe dont on a beaucoup vanté les murailles, les quais et le pont construit sur l'Euphrate, qui traversoit la ville du nord au midi. Le lac, les digues et les canaux faits pour la décharge du fleuve, avoient encore plus d'utilité que de magnificence. On a aussi admiré les palais de la reine, et la hardiesse avec laquelle on y avoit suspendu des jardins; mais ce qu'il y avoit de plus remarquable étoit le temple de Belus, au milieu duquel s'élevoit un édifice immense qui consistoit en huit tours bâties les unes sur les autres. Sémiramis ayant embelli Babylone, parcourut son empire, et laissa par-tout des marques de sa magnificence. Elle s'appliqua sur-tout à faire conduire de l'eau dans les lieux qui en manquoient, et à construire de grandes routes. Elle fit aussi plusieurs conquêtes dans l'Ethio-

pie. Sa dernière expédition fut dans les Indes, où son armée fut mise en déroute. Cette reine avoit un fils de Ninus, nommé Ninias. Avertie qu'il conspiroit contre sa vie, elle abdiqua volontairement l'empire en sa faveur, l'an 2108 avant J. C., se rappelant alors un oracle de Jupiter Ammon qui lui avoit prédit « que sa fin seroit prochaine, lorsque son fils lui dresseroit des embûches. » Quelques auteurs rapportent qu'elle se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir des honneurs divins ; d'autres attribuent, avec plus de vraisemblance, sa mort à Ninias. Cette grande reine, après sa mort, fut honorée par les Assyriens comme une divinité, sous la forme d'une colombe. Sémiramis a été la source de beaucoup de fables absurdes. Le déguisement de cette princesse, rapporté par Justin, en est une ridicule. En effet, il n'est nullement vraisemblable que Sémiramis, qui devoit être d'un certain âge, eût voulu se faire passer pour Ninias, son fils, encore enfant. Plusieurs auteurs peignent cette princesse comme une femme abandonnée à toutes sortes de débauches ; mais quelques-uns en même temps la justifient sur l'amour illicite qu'elle avoit, dit-on, pour son fils. Photius nous apprend qu'on a eu tort d'attribuer à Sémiramis, épouse de Ninus, ce que les écrivains rapportent d'Atosa, fille de Belochus. Cette dernière princesse, éprise d'amour pour son fils qu'elle ne connoissoit pas, eut d'abord quelque intrigue secréte avec lui ; mais lorsqu'elle l'eut connu, elle le prit pour son mari. C'est depuis ce temps que les Mèdes et les Perses permirent ces mariages, qu'ils avoient regardés jusqu'alors avec horreur.

* SEMPREVIVO (Bernardin), jésuite de Vérone, né en 1587, mort en 1617, a publié trois livres *de Poeticâ; Syagrius*, tragédie; *Martin*, tragi-comédie.

* SEMPRONI (Jean-Léon), d'Urbin, florissoit dans le dix-septième siècle. Il est auteur d'un poëme intitulé *Boëmond*, ou *Défense d'Antioche*.

* SEMPRONIE, mère des Gracques, dame romaine, célèbre par son savoir et ses vertus et surtout pour avoir donné le jour et une éducation très-soignée à deux fils qui eurent une très grande influence dans la république romaine. Le nom de Sempronia devint commun à toutes les femmes qui descendoient des Sempronicus, des Gracques et des Scipions.

† I. SENAC (Jean), né dans le diocèse de Lombez, mort à Paris le 20 décembre 1770, avec les titres de premier médecin du roi, de conseiller d'état et de surintendant général des eaux minérales du royaume, mérita ces places par des talens distingués et par des ouvrages utiles. La guérison du maréchal de Saxe, dans une maladie désespérée, commença sa réputation ; dans les premiers mois de sa convalescence, le maréchal le menoit par-tout avec lui. Un jour qu'au siége d'une ville, ce général voulut aller reconnoître quelques travaux, il fit avancer jusqu'à la portée du canon son carrosse, dans lequel étoit Sénac; il en descend, et dit à celui-ci : « Attendez-moi là, docteur, je serai bientôt de retour. — Mais, monseigneur, lui répondit Sénac, je vois d'ici des canonniers qui vont prendre vôtre carrosse pour but. —Vous n'avez qu'à lever les glaces, » lui dit le

maréchal, et il part. Sénac partit aussi, descendit de la voiture et alla se mettre en sûreté, jusqu'à ce qu'il vît revenir son convalescent. Les principaux ouvrages de ce savant médecin sont, I. La *Traduction* de l'Anatomie d'Heister, avec des *Essais de physique sur l'usage des parties du corps humain*, Paris, 1735, in-8°, avec fig.; 1753, 3 volumes in-12, avec fig. : les réflexions de Sénac rendent cet ouvrage très-intéressant. II. *Traité des causes, des accidens et de la cure de la peste*, 1744, in-4°. III. *Traité de la structure du cœur*, 1748, 2 vol. in-4°, réimprimé en 1777 et 1783, avec des additions et des corrections de l'auteur, publiées par M. Portal : c'est le chef-d'œuvre de cet habile médecin. Il employa vingt ans à ce travail. (*Voyez* LOWER.) IV. *De reconditâ febrium naturâ et curatione*, 1759, in-8°, plein de connoissances profondes et utiles. Tissot, dans une lettre à Zimmermann, assure que ce traité est réellement de Senac; d'autres le révoquent en doute. V. *Réflexions sur les noyés*, dans les Mémoires de l'Académie, 1725. VI. *Discours touchant l'opération de la taille*, 1727, in-12. VII. *Mémoire sur le Diaphragme*. — C'est faire injure à la mémoire de ce médecin que de lui attribuer *le Nouveau Cours de Chimie suivant les principes de Newton et de Stalh*, 1787, 2 volumes in-12. Cette production informe a été tirée par quelques étudians maladroits, et qui ne consultoient qu'un intérêt sordide, des leçons de Geoffroi et Boulduc.

* II. SENAC DE MEILHAN (Gabriel), fils du précédent, né à Paris en 1736, fut d'abord conseiller au grand conseil; la faveur de Louis XV, dont son père étoit premier médecin, lui valut ensuite la place de maître des requêtes, d'où il fut tiré pour remplir les fonctions d'intendant du pays d'Aunis, de la Provence et et enfin du Hainaut. Il montra des talens pour l'administration, et fut même proposé plusieurs fois pour le contrôle général des finances. Ayant émigré au commencement de la révolution, il parut en différentes cours d'Allemagne, où il fut accueilli avec distinction. Il passa ensuite à celle de Russie : Catherine II lui fit une pension de 6000 roubles, et le chargea d'écrire les Annales de son empire. Ayant quitté Pétersbourg après la mort de cette princesse, il vint s'établir à Vienne, où il mourut le 16 août 1803. On a de lui plusieurs ouvrages où l'on trouve de l'esprit et de l'agrément, mais un peu superficiels pour le fond et maniérés dans le style : I. *Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, Londres et Paris, 1786, in-8°, 2ᵉ édition, 1788, in-8°. II. *Considérations sur les richesses et le luxe*, Paris, 1787, in-8°. III. *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, Paris, 1788, in-8°. IV. *Nouvelle traduction des Annales de Tacite*, 1790, in-8°. V. *Des Principes et des causes de la révolution française*, Saint-Pétersbourg, 1792, in-8°. VI. *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la révolution*, Hambourg. VII. *L'Emigré*, roman historique, Hambourg, 1797, 4 vol. in-8°. VIII. *OEuvres philosophiques et littéraires*, ibid., 1795, 2 volumes in-8°.

SENALLIÉ (Jean-Baptiste), musicien français, mort à Paris en 1730, âgé de 42 ans, étoit re-

commandable par la précision et l'art avec lequel il jouoit du violon. La cour de Modène, où il s'étoit rendu, applaudit à ses talens et sur-tout à ses *Sonates*. En effet il y avoit mis un mélange agréable du chant noble et naturel de la musique française avec les saillies et l'harmonie savante de la musique italienne. Nous en avons cinq livres pour le violon.

* SENARAGA (Barthélemi), noble Génevois, qui florissoit dans le 15e siècle et au commencement du suivant, a écrit l'*Histoire de Genève*, depuis 1488 jusqu'en 1514. Cette histoire, quoique partiale, peut-être consultée avec fruit pour renseiguemens. Sa patrie le chargea de plusieurs emplois honorables et d'ambassades vers différens souverains.

I. SENAULT (Jean-François), né à Anvers (Fromentière, dit à Douay, dans l'oraison funèbre qu'il fit de Senault) en 1599, d'un secrétaire du roi, ligueur furieux, montra dès son enfance autant de douceur que son père avoit fait éclater de frénésie. Le cardinal de Bérulle, instituteur de l'oratoire, l'attira dans sa congrégation naissante, comme un homme qui en seroit un jour la gloire par ses talens et par ses vertus. Après avoir professé les humanités, il se consacra à la chaire, livrée alors au phébus et au galimatias : il sut lui rendre la dignité, la noblesse qui lui conviennent. Ses succès en ce genre lui firent offrir des pensions et des évêchés; mais sa modestie les lui fit refuser. Ses confrères l'élurent supérieur de St.-Magloire, et il s'y conduisit avec tant de douceur et de prudence qu'ils le mirent à leur tête en 1662. Il exerça la charge de général pendant dix années avec applaudissement et avec l'amour de ses inférieurs, et mourut à Paris le 3 août 1672, à 71 ans. L'abbé Fromentière, depuis évêque d'Aire, prononça son oraison funèbre. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue, I. Un Traité de l'*Usage des passions*, imprimé plusieurs fois in-4° et in-12, et traduit en anglais, en allemand, en italien et en espagnol. On trouve dans cet ouvrage plus d'élégance que de profondeur; et quoique l'auteur eût purgé la chaire des antithèses puériles et des jeux de mots recherchés, son style n'en est pas tout-à-fait exempt. II. Une *Paraphrase de Job*, in-8°, qui, en conservant toute la majesté et toute la grandeur de son original, en éclaircit toutes les difficultés. III. L'*Homme chrétien*, in-4°, et l'*Homme criminel*, aussi in-4°. IV. Le *Monarque* ou les *Devoirs du souverain*, in-12 : ouvrages estimés, et qui furent bien reçus dans le temps; mais on a écrit depuis avec plus de force et de profondeur sur des sujets que Sénault se contente quelquefois d'effleurer. Trois volumes in-8° de *Panégyriques de saints*. VI. Plusieurs *Vies de personnes illustres par leur piété*, etc. Senault fut pour le P. Bourdaloue, ce que Rotrou fut pour Corneille; son prédécesseur, rarement son égal.

II. SENAULT (Louis), calligraphe renommé pour la beauté de sa plume, et dont toutes les pièces sont recherchées, dédia à Colbert des *Modèles d'écriture* supérieurement exécutés au burin et à la plume. Il est mort à la fin du 17e siècle.

* SENDIGOVIUS (Michel), chimiste polonais, d'une famille noble, mort en 1646 à 80 ans, consuma presque toute sa vie à la transmutation prétendue des mé-

taux. On a de lui divers *Traités* sur la pierre philosophale. Voici son principal ouvrage : *Lumen chymicum novum duodecim tractatibus divisum*, Francofurti, 1678, in-4°, qui est encore recherché par les adeptes.

I. SÉNEBIER (Pierre), né à Arles en 1715, s'appliqua à l'arithmétique et aux calculs relatifs au commerce. Il a publié, I. *Traité des changes et arbitrages*, 1755, in-4°. II. *Traité d'arithmétique*, 1771, in-4°. III. *Art de tenir les livres en parties doubles*, in-4°. Sénebier est mort en 1778.

* II. SÉNEBIER (Jean), né à Genève au mois de mai 1742, ministre du St.-Evangile en 1765, pasteur d'une église de campagne (Chancy) en 1769, bibliothécaire de la république de Genève, membre associé de l'institut national de France, et de presque toutes les académies et sociétés savantes de l'Europe. Son père, négociant, le destinoit au commerce; mais une vocation déterminée l'appeloit à des études sérieuses; il s'appliqua à la philosophie, à la théologie, à la physiologie et en général à toutes les sciences qui demandent une grande rectitude de jugement, un esprit réfléchi et ce tact si rare de l'observation. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *Dissertatio de polygamiâ*, in-4°, 1765. II. *Contes moraux*, 1770. III. *L'Art d'observer*, 2 vol. in-8°, 1775. IV. Traduction des *Oposcoli di fisica animale e vegetabile*, de Spallanzani, avec une Introduction du traducteur, qui renferme l'histoire des découvertes microscopiques dans les trois règnes, et leur influence sur la perfection de l'esprit humain, 1777, 2 vol. in-8°. V. *Eloge historique de Haller*, 1778. VI. *Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Genève*, 1778, in-8°. VII. *Mémoires physico-chimiques sur l'influence de la lumière solaire*, pour modifier les êtres des trois règnes de la nature, et sur-tout ceux du règne végétal, Genève, 1782, 3 vol. in-8°. VIII. *Expériences sur la digestion de l'homme et les différentes espèces d'animaux*, par Spallanzani, avec des considérations sur la manière de cet auteur pour interpréter la nature, et les conséquences de pratique qu'on peut tirer de ses découvertes, Genève, 1783, in-8°. IX. *Recherches sur l'influence de la lumière solaire*, pour métamorphoser l'air fixe en air pur par la végétation, avec des expériences et des considérations propres à faire connoître ces substances aériformes, 1783, in-8°. X. *Almanach météorologique*, ou *les Pronostics du temps*, à l'usage de tous les hommes, et sur-tout des cultivateurs, 1784, in-16; nouvelle édition augmentée, 1785. XI. *Recherches analytiques sur la nature de l'air inflammable*, Genève, 1784, in-8°. XII. *Expériences pour servir à la génération des animaux et des plantes*, par l'abbé Spallanzani, avec une ébauche des êtres organisés avant la fécondation, Genève, 1785, in-8°. XIII. *Histoire littéraire de Genève*, 1786, 3 vol. in-8°. XIV. *Physiologie végétale*, Paris, 1790, in-4°. (Ce volume fait partie de l'Encyclopédie méthodique). XV. *Physiologie végétale*, Genève, an 8, 5 vol. in-8°. XVI. *Voyages de Spallanzani dans les deux Siciles et dans quelques parties des Apennins*, trad. de l'italien, avec des considérations générales sur les volcans, Berne, 1795-1797, 5 vol. in-8°. XVII. *Essai sur l'art d'observer et de*

faire des expériences, Genève, an 10, 3 vol. in-8°. XVIII. Trois *Mémoires sur la respiration*, traduit de l'italien sur le manuscrit inédit de Spallanzani, Genève, an 10, in-8°. XIX. *Rapport de l'air atmosphérique avec les êtres organisés*, tiré des journaux d'observations et d'expériences de Lazare Spallanzani, avec quelques Mémoires de Senebier sur le même sujet, Genève, 1807, 3 vol. in-8°. XX. *Météorologie pratique*, à l'usage de tous les hommes, et sur-tout des cultivateurs, avec des considérations générales sur la météorologie et sur les moyens de la perfectionner, 1810, in-16. Il est peu de matières sur lesquelles Senebier n'ait écrit. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a encore de lui une foule de *Mémoires*, d'*observations* sur divers objets de physique, d'agriculture, de météorologie; des *Notices* sur diverses matières de religion; des *Eloges*, etc. Ce laborieux écrivain, après une carrière entièrement consacrée aux sciences, est mort à Genève en 1809.

† SENEÇAI *ou* SENECÉ (Antoine BAUDERON de), né à Mâcon le 13 octobre 1643, étoit arrière-petit-fils de Brice Bauderon, savant médecin, connu par une Pharmacopée. Son père, Brice Bauderon de Senecé, lieutenant-général au présidial de Mâcon, qui mérita par son zèle patriotique un brevet de conseiller d'état, lui donna une excellente éducation. Il suivit le barreau quelque temps, moins par inclination que par déférence pour ses parens. De retour dans sa patrie, il accepta un duel, qui l'obligea de se retirer à la cour de Savoie. Poursuivi partout par son mauvais destin, il y eut une autre affaire avec les frères d'une demoiselle amoureuse de lui, qui vouloit l'épouser malgré eux. Ce nouvel incident le força de passer à Madrid. Sa première affaire ayant été accommodée, il revint en France, et acheta, en 1673, la charge de premier valet-de-chambre de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. A la mort de cette princesse, arrivée en 1683, la duchesse d'Angoulême le reçut chez elle avec toute sa famille qui étoit nombreuse. Cette princesse étant morte en 1713, Senecai retourna dans sa patrie où il mourut le premier janvier 1737. La littérature, l'histoire, les muses françaises et latines étoient l'objet de ses plaisirs; il ne négligea pourtant pas la société, et il y plut autant par son caractère que par son esprit. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie un esprit sain, cette gaieté, cette joie innocente qu'il appeloit le *baume de la vie*. Sa versification est quelquefois un peu négligée; mais les graces de son style compensent ce défaut. Il a fait des *Epigrammes*, 1727, in-12; des *Nouvelles* en vers, des *Satires*, 1695, in-12, etc. Son conte du *Kaimac* est un petit chef-d'œuvre digne de passer à la postérité avec le nom de son auteur. Les détails en sont piquans, la versification aisée, la morale douce et gaie: il se trouve dans l'*Elite des Pièces fugitives*, ainsi que *la Manière de filer le parfait amour*, autre conte estimé, mais qui ne vaut pas le précédent. On distingue aussi le poème intitulé *les Travaux d'Apollon*, ouvrage original, et dont le poète Rousseau faisoit grand cas. Ce poème, publié en 1700, a été inséré dans le tome 2 des Amusemens du cœur et de l'esprit. Le seul morceau en prose

de Senecé est un *Opuscule sur les Mémoires du cardinal de Retz*, qu'il prétend n'être pas sortis de la plume de ce dernier. (*Voyez* LULLI). En 1805 on a réuni les *OEuvres* de Senecé, en 1 vol. in-12, publiées à Paris. M. Auger a enrichi cette édition d'une notice curieuse et bien écrite sur l'auteur. « Senecé, dit M. Palissot, dans ses Mémoires, n'a point une célébrité proportionnée à son mérite ; il a laissé des poésies fugitives, déparées par quelques négligences, mais pleines d'une imagination singulière, d'expressions heureuses, et d'une poésie bien supérieure à celle de Benserade, de Ségrais et de Pavillon. » « Senecé, dit La Harpe, écrit avec beaucoup d'esprit et d'élégance, malgré quelques inégalités ; il connoît les convenances du style, et sait adopter son ton au sujet. » Voltaire lui rend la même justice. « Senecé, dit-il, étoit un poète d'une imagination singulière. Son conte du Kaimac, à quelques endroits près, est un ouvrage distingué. C'est un exemple qui apprend qu'on peut très-bien conter d'une autre manière que La Fontaine. »

SENECHAL (Sébastien-Hyacinte le), marquis de Kercado, de la maison des seigneurs de Molac en Bretagne (*voyez* MOLAC) porta les armes dès sa jeunesse. Il donna en diverses occasions des marques si éclatantes de courage et de capacité, qu'il fut envoyé, dès l'âge de 27 ans, n'étant encore que brigadier des armées du roi, pour commander en chef dans le royaume de Naples, en 1704 et en 1705. Il y fut chargé de plusieurs affaires importantes, également politiques et militaires, dont il se tira avec honneur. Elévé au grade de maréchal-de-camp, il vint au siége de Turin en 1706, et y fut tué d'un éclat de bombe à l'âge de 30 ans, dans le temps qu'il donnoit les plus grandes espérances.

I. SÉNÈQUE (*Lucius Annæus Seneca*), orateur, né à Cordoue en Espagne, vers l'an 61 avant J. C., dont il nous reste des *Déclamations*, que l'on a faussement attribuées à Sénèque le philosophe son fils. Sénèque l'orateur épousa Helvia, illustre dame espagnole, dont il eut trois fils : Sénèque le philosophe, Annæus Novatus, et Annæus Mela, père du poète Lucain. Les défauts du style de Sénèque l'orateur sont les mêmes que ceux de Sénèque le philosophe. *Voy.* l'article suivant.

† II. SÉNÈQUE le Philosophe (*Lucius Annæus Seneca*), fils du précédent, né à Cordoue vers l'an 6 avant Jésus-Christ, fut formé à l'éloquence par son père, par Hygin, par Cestius et par Asinius Gallus, et à la philosophie par Socion d'Alexandrie et par Photin, célèbres stoïciens. Après avoir pratiqué pendant quelque temps les abstinences de la secte pythagoricienne (c'est-à-dire, après s'être privé dans ses repas de toute chair animale), il se livra au barreau. Ses plaidoyers furent admirés ; mais la crainte d'exciter la jalousie de Caligula, qui aspiroit aussi à la gloire de l'éloquence, l'obligea de quitter une carrière si brillante et si dangereuse sous un prince bassement envieux. Il brigua alors des charges publiques, et obtint celle de questeur. On croyoit qu'il parviendroit à une place plus élevée, lorsqu'on lui imputa un commerce illicite avec Julie Liville, veuve de Vinicius, l'un de ses bienfaiteurs. Cette accusation, qui pouvoit être injuste,

ayant été accréditée par ses ennemis, il fut relégué dans l'île de Corse. Ce fut là qu'il écrivit ses *Livres de Consolations*, adressés à sa mère Helvia. C'étoit une femme qui avoit de l'esprit et de la vertu. Son fils lui tient, dans cet ouvrage, le langage le plus fort et le plus sublime ; tout le faste de la philosophie stoïcienne y est étalé. « On pourroit penser (dit Crévier) qu'il en dit trop pour être cru ; mais au moins est-il certain que s'il eût été abattu par son infortune, il n'auroit pas eu la liberté d'esprit nécessaire pour composer un écrit fortement pensé, et d'une assez juste étendue. » Cependant la longueur de son exil l'ennuya, et sa fierté stoïque se démentit vers la troisième année de son séjour dans l'île de Corse. « Nous avons de lui, ajoute Crévier, une pièce de cette date, qui ne fait guère d'honneur à la philosophie. Polybe, affranchi de Claude et son homme de lettres, avoit perdu un frère. Sénèque composa, à ce sujet, un discours dans lequel il flatte bassement ce misérable valet, dont l'insolence alloit jusqu'à se promener souvent en public entre les deux consuls. On s'étonnera moins qu'il comble des plus magnifiques éloges l'imbécille empereur pour qui cependant il n'avoit que du mépris. Mais ce qui est le plus inexcusable, c'est qu'il demande son rappel, à quelque condition que ce puisse être, consentant de laisser un nuage sur son innocence, pourvu qu'on le délivre de l'exil. « Après s'être loué de la clémence de Claude, qui, dit-il, ne m'a pas renversé, mais au contraire soutenu par sa main bienfaisante et divine contre le choc de la fortune ; qui a prié pour moi le sénat, et ne s'est pas contenté de me donner ma grace, mais a voulu la demander, il ajoute : « C'est à lui de décider quelle idée il veut que l'on prenne de ma cause. Ou sa justice la reconnoîtra bonne, ou par sa clémence il la rendra favorable. Ce sera pour moi un égal bienfait, soit qu'il me trouve innocent, soit qu'il me traite comme tel ; et en finissant, il témoigne adorer le foudre dont il a été justement frappé. » C'étoit descendre bien bas ; et cet écrit si lâche est vraisemblablement celui dont Dion assure que l'auteur eut tant de honte dans la suite, qu'il tâcha de le supprimer. Pour comble de malheur, toute cette lâcheté fut inutile. Sénèque demeura encore cinq ans dans son exil, et sans la révolution arrivée à la cour par la chute de Messaline, il couroit le risque d'y passer toute sa vie. Mais lorsqu'Agrippine eut épousé l'empereur Claude, elle rappela Sénèque pour lui donner la conduite de son fils Néron qu'elle vouloit élever à l'empire. Tant que ce jeune prince suivit les instructions et les conseils de son précepteur, il fut l'amour de Rome ; mais Poppée et Tigillin s'étant rendus maîtres de son esprit, Néron en devint le fléau. La vertu de Sénèque lui parut une censure continuelle de ses vices ; il ordonna à l'un de ses affranchis, nommé Cléonice, de l'empoisonner. Ce malheureux n'ayant pu exécuter son crime, par la défiance de Sénèque, qui ne vivoit que de fruits et ne buvoit que de l'eau, Néron enveloppa le philosophe dans la conjuration de Pison. Sénèque étoit soupçonné, et n'étoit pourtant pas convaincu d'y avoir eu part. Il n'avoit été nommé que par Natalis, l'un des principaux conjurés, qui même ne le chargeoit pas beaucoup. Il disoit qu'il

avoit été envoyé par Pison à Sénèque, pour lui faire des reproches de ce qu'ils ne se voyoient point, et que Sénèque avoit répondu « qu'il ne convenoit aux intérêts ni de l'un ni de l'autre, qu'ils entretinssent commerce ensemble; mais que sa sûreté dépendoit de la vie de Pison. » Granius Silvanius, tribun d'une cohorte prétorienne, fut chargé de faire informer Sénèque de cette déposition de Natalis, et de lui demander s'il reconnoissoit qu'elle contînt la vérité. Sénèque, soit par hasard, soit à dessein, étoit revenu ce jour-là même de Campanie, et il s'étoit arrêté dans une maison de plaisance qu'il avoit à quatre lieues de Rome. Le tribun y arriva sur le soir, et posa des gardes tout autour de la maison. Il trouva Sénèque à table avec sa femme Pauline et deux amis, et lui exposa les ordres de l'empereur. Sénèque répondit que « le message de Natalis étoit vrai; mais que pour lui, il s'étoit excusé uniquement sur la mauvaise santé et sur son amour pour le repos; qu'il n'avoit point de raison de faire dépendre sa sûreté de la vie d'un particulier; et que d'ailleurs son caractère ne le portoit pas à la flatterie; que personne ne le savoit mieux que Néron, qui avoit éprouvé de sa part plus de traits de liberté que de servitude. » Le tribun revint avec cette réponse, qu'il rendit à Néron en présence de Poppée et de Tigillin, conseil intime du prince lorsqu'il étoit dans ses fureurs. Néron demanda à Granius si Sénèque faisoit les apprêts de sa mort? « Il n'a donné aucun signe de frayeur, répondit l'officier; je n'ai rien vu de triste ni dans ses paroles ni sur son visage. — Retournez donc, dit l'empereur, et signifiez-lui l'ordre de mourir. » Le philosophe se voyant condamné à perdre la vie parut recevoir avec joie l'arrêt de sa mort, dont l'exécution fut à son choix. Il demanda le pouvoir de disposer des biens immenses qu'il avoit amassés tout en prêchant le mépris des richesses; mais on le lui refusa. Alors il dit à ses amis « que, puisqu'il n'étoit pas en sa puissance de leur faire part de ce qu'il croyoit posséder, il laissoit au moins sa vie pour modèle, et qu'en l'imitant exactement, ils acquerroient parmi les gens de bien une gloire immortelle. Comme il les voyoit verser des larmes, il tâcha de les rappeler à des sentimens de fermeté, soit par des représentations douces, soit même par des reproches. Où sont, leur disoit-il, les maximes de sagesse que vous avez étudiées? Quand donc ferez-vous usage des réflexions par lesquelles vous avez travaillé à vous munir contre les coups du sort? Ignoriez-vous la cruauté de Néron? Après avoir tué sa mère et son frère, il ne lui restoit plus que d'ajouter la mort violente de celui qui a élevé et instruit son enfance. » Pauline, son épouse chérie, répandoit des larmes; Sénèque tâcha de calmer sa douleur. « Ne passez pas vos jours, lui dit-il, dans une affliction éternelle. Occupez-vous sans cesse de la vie vertueuse que j'ai toujours menée. C'est une consolation bien digne d'une belle âme, et qui doit adoucir le regret de la perte d'un époux. » Pauline répondit qu'elle étoit résolue de mourir avec lui, et elle demanda à l'officier qui étoit présent de l'aider à exécuter ce dessein. Sénèque regardoit la mort volontaire comme un sacrifice héroïque. D'ailleurs il crai-

gnoi de laisser une personne si chère, exposée après lui à mille traitemens rigoureux. Il consentit donc au désir de Pauline. « Je vous avois montré, lui dit-il, ce qui pouvoit adoucir pour vous les amertumes de la vie. Vous préférez la gloire de la mort ; je ne vous envierai pas l'honneur d'un si bel exemple. Nous mourrons peut-être avec la même constance ; mais la gloire est plus pleine et plus nette de votre côté. » Ainsi, ils se firent en même temps ouvrir les veines des bras ; mais Néron, qui aimoit Pauline, ordonna qu'on lui conservât la vie. Les abstinences continuelles de Sénèque l'avoient si fort exténué, qu'il coula peu de sang de ses veines ouvertes. Il eut recours à un bain chaud, dont la fumée, mêlée à celle de quelques liqueurs, l'étouffa. Il parla beaucoup et très-sensément en attendant la mort ; et ce qu'il dit fut recueilli par ses secrétaires, et publié depuis par ses amis. Cette triste scène se passa l'an 65 de J. C., et la 12e année de Néron. Tacite, plus équitable ou mieux instruit que Dion et Xyphilin, lui a donné un beau caractère ; mais si le portrait qu'en font les deux autres historiens étoit d'après nature, on devroit avouer que Sénèque ayant vécu d'une manière très-opposée à ses écrits et à ses maximes, sa mort pourroit être regardée par les adorateurs de la providence comme une punition de son hypocrisie. On ne peut nier que sa conduite n'ait quelquefois démenti ses principes, et que dans le mépris des richesses sa sagesse n'ait été plus dans ses discours que dans ses actions. Il avoit d'ailleurs une présomption ridicule dans un philosophe, quoiqu'il prît souvent un ton modeste. Quant à l'auteur, il possédoit toutes les qualités nécessaires pour briller. A une grande délicatesse de sentimens il unissoit beaucoup d'étendue dans l'esprit ; mais l'envie de donner le ton à son siècle le jeta dans des nouveautés qui corrompirent le goût. Il substitua à la simplicité noble des anciens le fard et la parure de la cour de Néron ; un style sententieux, semé de pointes et d'antithèses ; des peintures brillantes, mais trop chargées, des expressions neuves, des tours ingénieux, mais peu naturels. Enfin il ne se contenta pas de plaire, il voulut éblouir, et il y réussit. Ses ouvrages peuvent être lus avec fruit par ceux qui auront le goût formé : ils y trouveront toutes les leçons utiles de morale qu'on trouve éparses dans les écrits des anciens. Ses idées sont rendues ordinairement avec finesse et vivacité. Mais pour profiter de ce qu'il a de bon, il faut savoir discerner le vrai d'avec le faux, le solide d'avec le puéril, et les pensées véritablement dignes d'admiration d'avec les simples jeux de mots. Cet auteur manque de précision. « Un écrivain, dit l'abbé Trublet, peut être concis, et néanmoins diffus : tel est, entre autres, Sénèque. On est concis lorsque, pour exprimer chaque pensée, on n'emploie que le moins de termes qu'il est possible. On est diffus, lorsqu'on emploie trop de pensées particulières, pour exposer et développer sa principale pensée ; lorsqu'à cette idée principale on joint trop d'idées accessoires peu importantes ; enfin, lorsque non content d'avoir dit une fois une chose, on la répète plusieurs fois en d'autres termes et avec des tours différens. Or, tel est Sénèque. La première édition de ses ou-

vrages est celle de Naples, 1475, in-fol. Les meilleures sont celles d'Elzevir, 1640, 3 vol. in-12; et d'Amsterdam, 1672, en 3 vol. in-8°, avec les notes des interprètes connus sous le nom de *Variorum*; celle de Fred. Ern. Ruhkopf, en 1 vol. in-8°, Leipsick, 1808. Les principaux ouvrages de ce recueil sont, I. *De Irâ*. II. *De Consolatione*. III. *De Providentia*. IV. *De Tranquillitate animi*. V. *De Constantiâ sapientis*. VI. *De Clementiâ*. VII. *De Brevitate vitæ*. VIII. *De Vitâ beatâ*. IX. *De Otio sapientis*. X. *De Beneficiis*. XI. Un grand nombre de *Lettres* morales. XII. *Naturalium quæstionum libri septem*. Ces sept livres renferment une physique assez étendue, et qu'une foule de traits historiques rendent agréable. « Suivant la doctrine des stoïciens, Sénèque croyoit que Dieu est l'ame du monde, et que cette ame, également répandue, agite et vivifie tout l'univers. Il suit de là, disoit-il, que chaque élément a une vie qui lui est propre; que l'air se meut de lui-même, et que tantôt il se dilate, tantôt il se resserre; que l'eau se nourrit à sa manière, en s'imbibant de toutes les vapeurs; que le feu, qui dévore et consume les choses les plus dures, produit cependant une infinité de plantes et d'animaux. Ainsi la matière agit par elle-même, et le mouvement lui est essentiel... Sénèque admet un air souterrain, mu avec rapidité, et différant selon les canaux par où il passe, qu'il appelle l'ame du monde. Il lui attribue tout le jeu et tout le mécanisme de la nature, les tremblemens de terre, les volcans qui jettent une pluie de soufre, les couleurs de l'arc-en-ciel, les parhélies, les cercles lumineux qui paroissent autour du soleil, mille autres phénomènes encore plus rares et plus difficiles à expliquer. Enfin Sénèque a sans cesse recours à cet air agité qui circule dans tout l'intérieur de la terre, et qui est capable, en se resserrant, de résister aux corps les plus durs, et même de les soutenir. » (Deslandes, Hist. de la Philos. tom III.) Plusieurs des raisonnemens de Sénèque sont faux; d'autres ne sont que spécieux. Mais ce qu'il ajoute à son sujet vaut souvent plus que le sujet même. On voit qu'il étoit plein d'anecdotes sur l'histoire des hommes et sur celle de la nature, et il les place à propos. Malherbe et du Ryer ont traduit en français ses différens ouvrages, 1659, in-fol. et en plusieurs vol. in-12. D'autres écrivains se sont exercés sur cet auteur; mais la seule traduction complète qu'on estime, à quelques inexactitudes près, est celle de La Grange, Paris, 1777, 6 vol. in-8° et in-12, publiée après la mort du traducteur, par Naigeon, son ami. Diderot y a ajouté un 7e volume, intitulé *Essai sur la vie de Sénèque*, qui est, non une histoire exactement fidèle, mais un plaidoyer éloquent pour ce philosophe, et un tableau animé des règnes de Claude et de Néron. On a donné une nouvelle édition de cet Essai, en 2 vol. in-8° et in-12. Le philosophe Diderot y paroît mécontent du jugement que nous avons porté sur Sénèque. Nous ne lui répondrons que ces mots de d'Alembert, son ami: « On voit par la fin du récit de la mort d'Agrippine, et malgré les éloges que Tacite donne ailleurs à Burrhus et à Sénèque, que ces deux hommes, et sur-tout le philosophe, n'étoient pas d'aussi honnêtes gens qu'on le croit communément: funeste exemple des écueils que la vertu et la sagesse

trouvent à la cour. » (*Mélanges*, tome III. Notes sur Tacite, page 25.) Quelques savans, aussi enthousiastes que Diderot, ont été si touchés de la belle morale de Sénèque, qu'ils ont prétendu qu'il étoit chrétien dans le cœur. Ils se sont appuyés sur quelques lettres de Sénèque à St. Paul, et de St. Paul à Sénèque; mais des critiques judicieux ont prouvé la supposition. Le style n'en est pas latin, dit La Beaumelle; les pensées en sont foibles. St. Paul écrit en philosophe, et Sénèque en apôtre. Il est bien vrai que Sénèque pouvoit avoir entendu parler de St. Paul. Cet apôtre avoit été long-temps en Achaïe, dont Gallion, frère de Sénèque, étoit proconsul. Gallion l'instruisit vraisemblablement de la doctrine prêchée par l'apôtre; mais que Sénèque l'ait connu personnellement, qu'il lui ait écrit, c'est ce qu'on ne sauroit prouver. Nous avons, sous le nom de Sénèque, plusieurs tragédies latines qui ne sont pas toutes de lui; on lui attribue *Médée*, *OEdipe*, la *Troade*, *Hippolyte* et *Thyeste*. Dans cette dernière pièce l'auteur ne craignit pas de présenter au peuple la coupe d'Atrée, et Crébillon l'a suivi dans la tragédie de ce nom. C'est du poète latin qu'il a pris ce mot qui fait frémir: « Je reconnois mon frère », *Agnosco fratrem*. On y trouve des pensées mâles et hardies, des sentimens pleins de grandeur, des maximes de politique très-utiles; mais l'auteur est guindé, il se jette dans la déclamation, et ne parle jamais comme la nature. Les meilleures éditions de ces tragédies sont celle d'Amsterdam, 1662, in-8°, *cum notis Variorum*; de Leyde, 1707, in-8°; et celle de Delft, 1728, en 2 vol. in-4°. L'infatigable abbé de Marolles les a traduites en français. On a *Senecæ sententiæ*, *cum notis Variorum*, Leyde, 1708, in-8°, qui ont été traduites en partie dans les *Pensées de Sénèque* par La Beaumelle, 2 vol. in-12.

* III. SÉNÈQUE (Thomas), de Camérino, célèbre grammairien du 15° siècle, tenoit une école publique à Ancône dans le même temps que Cyriaque. Il a écrit un poème inédit en vers hexamètres, intitulés *Historia Thomæ Senecæ*.

* SENESI (Alexandre), noble Bolonais, passa à la cour de Guillaume Gonzague, duc de Mantoue et de Montferrat, en qualite de secrétaire. Ennuyé de la vie de courtisan, il revint dans sa patrie, où il occupa des emplois honorables. Il mourut en 1630, et laissa les ouvrages suivans: I. *Le vrai maniement de l'épée*, sans nom d'imprimeur et sans date. Il a été réimprimé à Bologne en 1660, in-folio. II. *Histoire de France*, *de Pierre Mathée*, *traduite en italien*, Milan, 1624, Venise, 1628.

SENESINO (N...), l'un des plus célèbres musiciens italiens du 18° siècle, passa en Angleterre, à peu près dans le même temps que Farinelli. Ils étoient engagés à deux différens théâtres. Chantant les mêmes jours, ils n'avoient pas l'occasion de s'entendre mutuellement. Cependant, par un hasard heureux, ils se trouvèrent un jour réunis. Senesino avoit à représenter un tyran furieux; Farinelli, un héros malheureux et dans les fers. Mais pendant son premier air, Farinelli amollit si bien le cœur endurci de ce tyran farouche, que Senesino, oubliant le caractère de son rôle, courut

dans les bras de son rival, et l'embrassa de tout son cœur. Ce qui caractérisoit particulièrement Senesino étoit l'élévation et la force.

SENETERRE, *Voyez* FERTÉ, *et* SAINT-NECTAIRE.

SENGUERD (Arnold), philosophe hollandais, natif d'Amsterdam, fut professeur de philosophie à Utrecht, puis à Amsterdam, où il mourut en 1667, à 56 ans. On a de lui divers *ouvrages* sur toutes les parties de la philosophie. Wolfred SENGUERD, son fils, professeur de la même science à Leyde, est aussi auteur de plusieurs *ouvrages* philosophiques.

SENKENBERG (Henri-Chrétien, baron de), né à Francfort-sur-le-Mein le 19 octobre 1704, professa long-temps le droit dans l'université de Gottingue, et fut chargé par l'empereur François I[er] de plusieurs missions honorables. Il fut député par lui en 1764 à Francfort, pour assister au couronnement de Joseph II. Senkenberg a publié plusieurs *écrits* en latin, parmi lesquels on distingue, I. *Voyage en Alsace*, in-8°. II. Une *Dissertation sur l'établissement du Mont-de-piété*. III. Une *Méthode de jurisprudence*. IV. Un *Traité des droits féodaux en Allemagne*. V. Une *Introduction à l'étude du droit*. VI. Un *Traité sur les restitutions en entier*. Senkenberg est mort le 31 mai 1768.

SENNACHERIB, fils de Salmanasar, succéda à son père dans le royaume d'Assyrie l'an 714 avant J. C. Ezéchias, qui régnoit alors sur Juda, ayant refusé de payer à ce prince le tribut auquel Teglatphalassar avoit soumis Achaz, Sennacherib entra sur le territoire de Juda avec une armée formidable. Il prit les plus fortes places de Juda qu'il ruina, et dont il passa les habitans au fil de l'épée. Ezéchias se renferma dans sa capitale, où il se prépara à faire une bonne défense. Cependant il envoya faire des offres de paix à Sennacherib, qui exigea de lui 300 talens d'argent et 30 talens d'or, qu'Ezéchias lui fit toucher bientôt après; mais l'Assyrien rompant tout-à-coup le traité, continua les hostilités, et voulant profiter de la consternation où ce nouveau malheur jetteroit Ezéchias et les habitans de Jérusalem, il leur envoya trois de ses principaux officiers pour les sommer de se rendre. Ils revinrent rendre compte de leur commission à Sennacherib, qui avoit quitté le siége de Lachis pour faire celui de Lebna. Sennacherib ayant alors appris que Tharaca, roi d'Ethiopie, venoit au secours des Juifs, et s'avançoit pour le combattre, leva le siége de Lebna, alla au-devant de lui, tailla son armée en pièces, et entra comme vainqueur jusqu'en Egypte, où il ne trouva aucune résistance. Il revint ensuite en Judée, mit le siége devant Jérusalem; mais la nuit même qui suivit le jour de son arrivée, un ange exterminateur, dit l'Ecriture, envoyé de Dieu, tua 185000 hommes, qui faisoient presque toute son armée; Sennacherib après ce carnage, s'enfuit dans ses états, et fut tué à Ninive, dans un temple, par ses deux fils aînés, vers l'an 710 avant J. C. Assarhaddon, le plus jeune de ses enfans, monta sur le trône après lui.

* SENNAMAR, architecte arabe du cinquième siècle, construisit deux palais, l'un appelé Se-

dir, l'autre Khaovarnhack, que les Arabes mettent au rang des merveilles du monde; une seule pierre enchaîne la structure de ces édifices; et la couleur des murs varie plusieurs fois par jour. Noman-Alaouvar, dixième roi des Arabes, récompensa généreusement cet architecte, mais ensuite craignant qu'il n'allât vendre son secret chez d'autres peuples, il le fit précipiter dans une basse-fosse.

SENNE (la), *Voy.* LASCÈNE.

* SENNECTÈRE (Henri-Charles comte de), ancien colonel du régiment d'infanterie de son nom, né en 1714, perdit la vue de bonne heure par les suites funestes de la petite vérole. Quoiqu'aveugle et défiguré, il alloit beaucoup dans le monde, et étoit bien reçu par-tout, parce qu'il joignoit à beaucoup d'esprit une grande amabilité. Sennectère jouissoit d'une grande fortune, et s'en faisoit honneur par la manière dont il plaçoit ses bienfaits. Ne pouvant plus lire les ouvrages anciens et nouveaux à cause de sa cécité, il se les faisoit lire par un secrétaire, et il les jugeoit très-bien. Il en composoit même de fort agréables; mais il existoit alors un préjugé qui ne permettoit pas aux gens de qualité de faire imprimer leurs ouvrages, sur-tout d'y mettre leur nom. Le comte de Sennectère en fut victime. Cependant il fit représenter à Versailles, devant le roi seulement, quelques opéras qui réussirent à la cour, et, entre autres, les *Jeux Olympiques*, en 3 actes, en vers, 1753.

† I. SENNERT (Daniel), né l'an 1572 à Breslaw, d'un cordonnier, devint docteur et professeur en médecine à Wittemberg. La manière nouvelle dont il enseignoit et pratiquoit son art lui fit un nom célèbre; mais sa passion pour la chimie, jointe à la liberté avec laquelle il réfutoit les anciens, et à la singularité de ses opinions, lui suscita beaucoup d'ennemis. Ce fut lui qui introduisit l'étude de la chimie dans cette université; et s'il trouva des contradicteurs, il sut aussi se procurer l'estime publique et des amis. La peste se montra sept fois à Wittemberg pendant le temps qu'il y professa: jamais il ne songea à s'en éloigner, et jamais aucun malade ne resta sans assistance de sa part. Il a souvent rendu aux pauvres le salaire de ses peines, et ne demandoit rien à personne: il se contentoit de recevoir ce qu'on lui offroit. Il fut persécuté et accusé de blasphème et d'impiété, pour avoir avancé que l'ame des bêtes n'étoit point matérielle, principe dont on tiroit la conséquence qu'elle étoit aussi immortelle que l'ame humaine. Sennert cherchoit à se disculper en rejetant la conclusion qu'on tiroit de sa thèse. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages*, imprimés à Venise en 1640, en 3 volumes in-folio, et réimprimés en 1676 à Lyon, en 6 volumes in-folio. On y remarque beaucoup d'ordre et de solidité: il suit en tout la théorie galénique. Il ne faut pas y chercher les lumières qu'on a acquises depuis; mais les principes fondamentaux de la médecine y sont savamment établis, les maladies et leurs différences exactement décrites, et les indications pratiques très-bien déduites. Ses ouvrages sont une bibliothèque complète de médecine, et valent infiniment mieux que beaucoup de livres modernes fort vantés.

Cet habile médecin mourut de la peste, le 21 juillet 1637.

* II. SENNERT (André), fils du précédent, né à Wittemberg, étudia avec beaucoup de succès la langue arabe à Leyde, sous le célèbre Golius. On lui est redevable d'une *Méthode* pour l'enseigner, que le docteur Pococke, excellent juge en cette matière, regarde comme très-bonne. Sennert professa les langues orientales dans l'université de Wittemberg pendant 51 ans entiers, et publia plusieurs *ouvrages* sur cette matière. On a vanté son extrême tempérance, à laquelle il a, sans doute, dû sa longévité. Il mourut en 1619, âgé de 94 ans.

† SENSARIC (Jean-Bernard), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, prédicateur du roi, né à la Réole, diocèse de Bazas, en 1710, mort le 10 avril 1756, se distingua par ses talens et sa piété. On a de lui, I. Des *Sermons*, 1771, en 4 volumes in-12. Des vues neuves dans le choix des sujets, une sage économie dans les plans, une composition soignée, un style abondant; telles sont les qualités de dom Sensaric, à qui l'on pourroit désirer plus de nerf, de force et de profondeur. II. *L'Art de peindre à l'esprit;* ouvrage dans lequel les préceptes sont confirmés par les exemples tirés des meilleurs orateurs et poètes français, en 3 volumes in-8°, Paris, 1758. Le choix de cette compilation, qu'on peut regarder comme une espèce de rhétorique, est en général assez bon; mais on auroit désiré qu'une critique plus sévère eût retranché un assez grand nombre d'exemples, qui ne servent qu'à grossir ce recueil, sans le rendre plus estimable.

* SENSI (Louis), jurisconsulte et poète de Pérouse, mort dans sa patrie en 1578, a écrit une *Histoire de l'homme*, en trois livres, Pérouse, 1577, in-4°. Quelques-unes de ses *Poésies* ont reparu en 1772.

SENTA, la même que *Fauna*, (*Voyez* ce dernier mot).

* SENTINELLI (Barthélemi), médecin, né à Rome en 1644, est connu par un ouvrage intitulé *Confusio transfusionis sanguinis*, Romæ, 1668, in-8°.

SENTIUS (Caius), parvenu au consulat sous le règne d'Auguste, l'an de Rome 755, est connu par la loi *Ælia Sentia*, qu'il fit adopter. Cette loi interdisoit le commerce, le mariage et le droit de tester aux affranchis qui, pendant leur esclavage, avoient été marqués au front pour avoir pris la fuite, ou mis aux fers pour quelque délit. D'après l'une de ses dispositions, un esclave ne pouvoit être mis en liberté avant l'âge de trente ans, et un maître ne pouvoit la lui donner avant qu'il en eût lui-même vingt, à moins qu'il n'y eût une raison valable et prouvée devant les magistrats. Elle vouloit qu'un patron qui négligeoit de nourrir son affranchi tombé dans l'indigence fût déchu des droits qu'il s'étoit réservés sur sa personne ou son héritage. « En frappant les maîtres barbares, elle punissoit aussi les affranchis ingrats, et les condamnoit aux carrières. Cette loi, long-temps observée, fut abrogée par Justinien. »

SEPHER (Pierre-Jacques), chanoine de Saint-Étienne-des-Grès à Paris, et vice-chancelier de l'université, né à Paris, et mort dans cette ville le 12 octobre 1781, a *traduit* du latin et de

l'allemand plusieurs ouvrages, tels que la Vie de saint Charles Borromée, par Godeau, 1747, 2 vol. in-12; Histoire des anciennes révolutions du globe terrestre, par Sellius, 1752, in-12; Histoire du prince d'Orange, par Amelot de La Houssaie, 1754, 2 volumes in-12; Histoires édifiantes, par Duché, 1756 in-12; et les Mémoires sur la vie de Pibrac, avec ses Lettres et ses Quatrains, par Lépine de Grainville, 1758, in-12. Ces diverses traductions sont accompagnées de notes et de remarques du traducteur. Il a publié lui-même le *Joli Recueil*, 2 volumes in-12, les *trois Imposteurs*, ou les fausses Conspirations, in-12, et il a travaillé à l'*Europe Ecclésiastique*.

SEPHORA, fille de Jéthro, prêtre du pays de Madian. Moïse, obligé de se sauver de l'Egypte, arriva au pays de Madian, où il se reposa près d'un puits. Les filles de Jéthro étant venues à ce puits pour y abreuver les troupeaux de leur père, des bergers les en chassèrent; mais Moïse les défendit. Jéthro l'envoya chercher, et lui donna en mariage Séphora, une de ses sept filles, dont il eut deux fils, Gerson et Eliézer. . . .

* SEPTALA (Manfrède), chanoine de Milan, avoit un cabinet curieux dont la description parut en latin sous le titre de *Musæum septalianum*, Tortone, 1664, in-4°: elle fut traduite en italien avec des augmentations, par Pierre-François Scarabelli deux ans après, aussi in-4°. Septala avoit construit des *statues automates* qui se déplaçoient d'elles-mêmes.

* SEPTALIUS *ou* SETTALA (Louis), médecin de Milan, mort en 1633 à 81 ans, étoit d'une famille célèbre dans le barreau. Il fit son cours de médecine à Paris, et fut nommé docteur à 21 ans, puis professeur à 23: il remplit la chaire avec beaucoup de succès, et la quitta en 1579 pour retourner dans sa patrie. Philippe III le choisit pour son historiographe, mais il ne voulut pas accepter cet honneur, pour ne pas se détourner de sa profession. Le sénat de Venise, les ducs de Bavière et de Toscane s'efforcèrent de l'attirer dans leurs états; mais l'amour de sa patrie l'emporta sur toutes les sollicitations: il n'accepta que la charge de proto-physicien de Milan, dont Philippe IV l'honora en 1627. Ses principaux ouvrages sont, *In librum Hippocratis de aëribus, aquis et locis, commentarii quinque*, Coloniæ, 1590, in-fol.; *In Aristotelis problemata commentaria latina*, Lugduni, 1632, 2 vol. in-fol.; *De peste et pestiferis affectibus*, Mediolani, 1622, in-4°; *De nævis liber*, 1606, ibidem, in-8°.

* SEPTANTE. On désigne sous ce nom les soixante-dix ou plutôt soixante-douze interprètes que le roi Ptolomée-Philadelphe employa à traduire l'ancien Testament de l'hébreu en grec. Ce prince, selon l'historien Josephe, voulant composer la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, apprit que les juifs possédoient un livre où se trouvoient les Lois de Moïse et l'Histoire de leur nation. Pour les engager à lui communiquer cet ouvrage, il crut devoir user de générosité, et fit affranchir par un décret tous les esclaves juifs qui étoient dans ses états. Il écrivit ensuite au grand pontife Eléazar pour lui demander la Bible, et des traducteurs ca-

pables d'exécuter cette version. La lettre fut portée par des ambassadeurs chargés de riches présens. Eléazar les accueillit favorablement, et fit partir aussitôt de Jérusalem six Hébreux de chaque tribu avec une copie des lois de Moïse, écrite en lettres d'or. Ils se rendirent à Alexandrie, et Ptolomée, après s'être assuré de leur capacité par les diverses questions qu'il leur soumit, les envoya dans un palais solitaire de l'île de Pharos, afin qu'éloignés du tumulte, ils pussent travailler librement. L'ouvrage fut achevé en 72 jours, et remis à Démétrius qui le fit lire dans l'assemblée des juifs d'Alexandrie, pour qu'ils jugeassent de sa conformité avec l'original. Elle fut ensuite transcrite par des copistes grecs, et déposée dans la bibliothèque royale. Ptolomée témoigna sa satisfaction aux interprètes qu'il renvoya comblés de dons pour eux-mêmes, pour le grand-prêtre et pour le temple.

SEPTCHENES. *V.* CLERC (le) DE SEPTCHENES, nº XV.

SEPTIME. *Voyez* SÉVÈRE.

I. SEPULVEDA (Jean-Genès de), théologien et historiographe de l'empereur Charles-Quint, né à Cordoue en 1491, eut un démêlé très-vif avec Barthelemi de Las Casas, au sujet des cruautés que les Espagnols exerçoient contre les Indiens. Sepulveda les excusoit en partie; il composa même un livre pour prouver qu'elles étoient permises par les lois divines et humaines, et par le droit de la guerre. Cet ouvrage, intitulé *De la justice de la guerre du roi d'Espagne contre les Indiens*, souffrit des difficultés, même avant qu'il vît le jour. Les théologiens d'Alcala et de Salamanque, auxquels on en soumit l'examen, décidèrent qu'il étoit de l'intérêt de la religion chrétienne de ne point l'imprimer, parce qu'il contenoit une mauvaise doctrine. Sepulveda, sans égard à leur avis, envoya son livre à Rome où il fut publié. Charles-Quint, irrité de cette conduite, défendit la publication de l'ouvrage dans tous ses états, et ordonna la suppression de tous les exemplaires. Ce fut alors que Sepulveda demanda d'avoir une conférence publique avec Las Casas. (*Voyez* ce mot.) Ce docteur ne céda point à l'humain évêque de Chiapas, et les cruautés des Espagnols continuèrent d'être tolérées. Sepulveda mourut en 1572 à Salamanque où il étoit chanoine. On a de lui plusieurs traités, I. *De regno et regis officio*. II. *De appetendâ gloriâ*. III. *De honestate rei militaris*. IV. *De fato et libero arbitrio contra Lutherum*. V. Des *Lettres latines*, curieuses. Ces différens ouvrages ont été recueillis à Cologne en 1602, in-4°; l'académie d'histoire de Madrid, vers la fin du 18ᵉ siècle, les a encore fait réimprimer magnifiquement. VI. Des *traductions* d'Aristote, avec des *Notes*. On n'estime ni la version, ni les remarques.

*II. SEPULVEDA (Ferdinand), de Ségovie, habile médecin et pharmacien, a dédié au pape Adrien VI un ouvrage intitulé *Manipulus medicinarum, in quo continentur omnes medicinæ tam simplices quam compositæ*. Pingiæ, 1550, in-folio.

SERAFINO. *Voy.* AQUILANO.

* SERAO (François). *Voyez* SERRAO, nº. I.

* I. SÉRAPHIN (le père), cé-

lèbre capucin du 17e siècle, né avec de grandes dispositions pour l'éloquence, déploya son talent dans les principales églises de Paris, et prêcha devant le roi pendant les carêmes de 1696 et 1699 : il mourut quelque temps après. La Bruyère a fait de lui un grand éloge. Le P. Séraphin a laissé plusieurs *homélies*.

*. II. SÉRAPHIN (le père), de Vicence, orateur célèbre, naquit le 16 avril 1702. Il reçut au baptême le nom d'Horace, qu'il changea en celui de Séraphin lorsqu'il revêtit l'habit monastique. Après avoir achevé ses études, il se consacra à la prédication. Doué de toutes les qualités nécessaires dans un orateur, il se fit admirer dans les principales villes d'Italie, et mourut à Bologne le 5 avril 1749. On a de lui, I. *Discours sacrés*. II. *Raisonnemens moraux prononcés en diverses occasions*. III. *Sermons pour le Carême*.

* I. SERAPION, médecin d'Alexandrie, vivoit environ deux cents ans avant Jésus-Christ. Il soutint le premier que la seule expérience doit guider les médecins, et devint le chef de la secte appelée *Empyrique*. Il fronda dans ses *écrits* la doctrine d'Hippocrate, et mit cependant sa méthode en pratique.

II. SERAPION (Jean), médecin arabe, vivoit entre les 8e et 9e siècles. Ses *ouvrages*, imprimés à Venise, 1497, in-folio, et plusieurs fois depuis, ne traitent que des maladies internes; ils sont estimés. On lui a faussement attribué un traité, intitulé *De medicamentis tam simplicibus quam compositis, quæ antidota vocantur*.

SERAPIS. *Voyez* OSIRIS.

SERARIUS (Nicolas), savant jésuite, né à Rambervillers en Lorraine en 1555, s'appliqua à l'étude des langues savantes avec un succès peu commun. Il enseigna ensuite les humanités, la philosophie et la théologie à Wurtzbourg et à Mayence. C'est dans cette dernière ville qu'il finit ses jours, le 20 mai 1610. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, I. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible, Mayence, 1611, in-fol. II. Des *Prolégomènes* estimés sur l'Ecriture-Sainte, Paris, 1704, in-folio. III. *Opuscula theologica*, en 3 tomes in-folio. IV. Un *Traité* des trois plus fameuses sectes des Juifs (les Pharisiens, les Saducéens et les Esséniens), en 1703. On en donna une édition à Delft, 1703, en 2 vol. in-4°, dans laquelle on a joint les Traités sur le même sujet, de Drusius et de Scaliger. V. Un savant traité *de rebus Moguntinis*, 1722, 2 vol. in-fol. Tous ces ouvrages, recueillis en 16 vol. in-folio, attestent une profonde érudition.

* SERASSI (Pierre-Antoine), célèbre philologue et élégant écrivain, naquit d'une famille honnête de Bergame le 17 février 1721. Doué d'un génie actif, d'une mémoire heureuse, il fit présager dès sa jeunesse ce qu'il seroit un jour. Après avoir fait ses études dans sa patrie, il passa à Milan, où il perfectionna ses talens. De retour à Bergame, il professa les humanités dans les écoles publiques, et quitta bientôt cet emploi pour se livrer tout entier à la littérature légère. Il contribua beaucoup au rétablissement de l'académie des *Excitati*, dont il devint le secrétaire perpétuel. Protégé par le cardinal Furietti, il dut à

ce prélat une grande partie de sa célébrité, et plusieurs dignités considérables. Serassi mourut le 19 février 1791. On a de lui, I. *Observations sur la patrie de Bernard Le Tasse, et de son fils Torquato*, Bergame, 1742. II. *Vie de Pierre Spino, célèbre poète et historien de Bergame*. III. *Vie du jésuite Jean-Pierre Maffei*. Cette vie se trouve en tête des ouvrages latins de Maffei. Bergame, 1747. IV. *Vie du Tasse*, Rome, 1785; et un grand nombre d'autres *productions* biographiques.

SERBELLONI (Gabriel), chevalier de Malte, grand prieur de Hongrie, originaire d'une ancienne maison d'Italie, féconde en personnes de mérite, après avoir donné des preuves de sa valeur au siége de Strigonie en Hongrie, devint lieutenant-général dans l'armée de l'empereur Charles-Quint en 1547, lorsque ce prince triompha du duc de Saxe, qui étoit à la tête des protestans d'Allemagne. Il se signala ensuite dans les guerres d'Italie. Son courage éclata sur tout à la journée mémorable de Lépante, en 1571. On le fit vice-roi de Tunis; mais cette ville ayant été prise et son défenseur fait prisonnier, il fallut donner trente-six officiers turcs pour obtenir sa liberté. Serbelloni gouverna ensuite le Milanais en qualité de lieutenant-général en 1576. Il avoit de grands talens pour l'architecture militaire, dont il se servit avec avantage pour fortifier plusieurs places importantes. Il mourut en 1580.

* SERCES (Jacques), né à Genève en 1695, aumônier de la chapelle de Saint-James à Londres, mort en 1762, a publié un *Traité des miracles*, Amsterdam, 1729, in-12.

* SERDONATI (François) de Florence, qui vivoit dans le 16e siècle, a traduit un petit *Ouvrage* de Bargée, inséré dans les Vies des XII Césars de Suétone, Florence, 1611. On a encore de lui trois volumes contenant l'*Origine de tous les proverbes florentins*, et la *Traduction* du latin en italien de l'Histoire des Indes orientales, par Maffei. Florence, 1589. C'est son meilleur ouvrage.

I. SERENUS-SAMMONICUS (Q.), médecin du temps de l'empereur Sévère et de Caracalla, vers l'an 210 de J.-C., fut précepteur de Gordien le fils. De divers *Traités* sur l'Histoire naturelle qu'il avoit écrits, il ne nous est parvenu qu'un *Poème* assez plat de la médecine et des remèdes, 1581, in-4°; et Amsterdam, 1662, in-8°. On le trouve aussi dans le corps des poètes latins de Maittaire, et dans les *Poetæ latini minores*. Serenus périt dans un festin par ordre de Caracalla. Il avoit une bibliothèque de 62,000 volumes. — Il faut le distinguer de SERENUS Antissensis, qui a écrit sur les sections coniques un *Traité* en 2 liv., publié par le célèbre Halley. (*Voyez* son article.)

* II. SERENUS (Aurèle) de Monopoli, cultivoit la poésie latine au commencement du 16e siècle. Il publia à Rome en 1514 un *Poème* en trois chants, intitulé *Theatrum capitolinum, magnifico Juliano institutum*. Ce fut à l'occasion des fêtes données à Julien de Médicis. Ce poème est devenu très-rare.

SEREY (N** de), est auteur d'un *Poème* sur la musique et la chasse, dont la seconde partie est une version libre des *Cervinæ venationis leges*, de Savary. L'ouvrage est rempli de figures et de

gravures des tons et fanfares propres aux chasseurs : il est intitulé *Les dons de Latone*; Paris, 1734, in-8°.

SERGARDI (Louis), né à Sienne, se rendit de bonne heure à Rome, où il se fit un nom par ses talens, et où il obtint les honneurs de la prélature. Il cultivoit avec succès la poésie latine. Les *Satires* qu'il publia sous le nom de *Quintus Sectanus* sont, si l'on en croit quelques littérateurs ultramontains, dignes d'Horace, par le sel, l'enjouement et la force qu'il y a répandus. Mais au lieu d'attaquer les vices et les abus en général, il s'attacha à faire une guerre cruelle au fameux Gravina, qui, malgré son excessif amour-propre et sa causticité, étoit un homme de beaucoup de mérite. Sergardi mourut en 1726.

I. SERGIUS-PAULUS, proconsul et gouverneur de l'île de Chypre pour les Romains, fut converti par saint Paul. Ce proconsul, homme prudent, avoit auprès de lui une magicien nommé Barjesu, qui s'efforçoit d'empêcher qu'on ne l'instruisît; mais Paul l'ayant, dit-on, frappé d'aveuglement, Sergius, étonné de ce prodige, embrassa la foi de J. C.

II. SERGIUS Ier, originaire d'Antioche, et né à Palerme fut mis sur la chaire de Saint-Pierre après la mort de Conon, en 687. Son élection avoit été précédée de celle d'un nommé Paschal, qui se soumit de bon gré à Sergius, et de celle de Theodore, qui le fit aussi, mais malgré lui. Il improuva les canons du concile connu sous le nom de *in Trullo*, ou de *Quini-Sexte*. Cette action le brouilla avec l'empereur Justinien le Jeune. C'est ce pape qui ordonna que l'on chanteroit l'*Agnus Dei* à la messe. Il mourut le 8 septembre 701, avec une réputation bien établie. Sous son pontificat, Cerdowalla, roi de Westsex, vint reconnoître en personne, à Rome, l'Eglise romaine, dont la foi avoit passé en son île, et reçut le baptême des mains du pape.

† III. SERGIUS II, romain, fut pape après la mort de Grégoire IV, le 10 février 844, et mourut le 27 janvier 847. Ce pontife ayant été élu par le peuple romain, prit possession de son siége sans attendre la confirmation de l'empereur Lothaire. Ce prince envoya son fils Louis, pour confirmer l'élection de Sergius; et il fit régler à Rome, dans une assemblée d'évêques, que jamais les papes ne pourroient être consacrés sans l'autorisation de l'empereur.

† IV. SERGIUS III, prêtre de l'Eglise romaine, fut élu par une partie des Romains pour succéder au pape Théodore, mort l'an 898; mais le parti de Jean IX ayant prévalu, Sergius fut chassé et se tint caché pendant sept ans. Il fut rappelé ensuite et mis à la place du pape Christophe, l'an 905. Sergius regardant comme usurpateur Jean IX qui lui avoit été préféré, et les trois autres qui avoient succédé à Jean, se déclara contre la mémoire du pape Formose, et approuva la procédure d'Etienne VI. Ce pape déshonora le trône pontifical par ses vices, et mourut comme il avoit vécu en 911. Luitprand, que nous avons suivi en parlant de ce pape, est le seul qui l'accuse d'un commerce galant avec la fameuse Marosie. Flodoart

parle avec éloge du gouvernement de ce souverain pontife.

V. SERGIUS IV, appelé *Os Porci* ou *Bucca Porci* (apparemment parce que dans sa famille il y avoit eu quelqu'un dont le menton avoit de la ressemblance avec le groin d'un pourceau), succéda le 11 octobre 1009 au pape Jean XVIII. Il étoit alors évêque d'Albane. On le loue sur-tout de sa libéralité envers les pauvres. Il mourut l'an 1012.

VI. SERGIUS I[er], patriarche de Constantinople en 610, Syrien d'origine, se déclara, l'an 626, chef du parti des Monothélites; mais il le fit plus triompher par la force ouverte. L'hérésie de cette secte consistoit à ne reconnoître qu'une volonté et qu'une opération en J. C. Il persuada à l'empereur Héraclius que ce sentiment n'altéroit en rien la pureté de la foi, et ce prince l'autorisa par un édit qu'on nomma *Ecthèse*, c'est-à-dire, *Exposition de la foi*. Sergius le fit recevoir dans un synode, et en obtint l'approbation du pape Honorius. Il mourut en 639, et fut anathématisé dans le VI[e] concile général, en 681... Un autre patriarche de Constantinople, nommé Sergius II, soutint dans le XI[e] siècle, le schisme de Photius contre l'Église romaine. Il mourut l'an 1019, après un gouvernement de 20 ans.

* SERIGUS (Lombard de), disciple et ami de Pétrarque, a terminé l'ouvrage de son maître: *De illustribus viris*. On a de lui, *De bono solitudinis*, Padoue, 1581, in-4°, et un livre des *Femmes célèbres*.

SERINI (Nicolas, comte de), d'une famille hongroise, féconde en guerriers, s'est rendu célèbre par la belle défense de Sigeth, assiégée par l'armée de Soliman II. Après une longue résistance, se voyant dépourvu de munitions de bouche, il fit une sortie avec sa garnison, qui ne consistoit plus qu'en 217 hommes, et combattit courageusement jusqu'à ce qu'il restât sur la place avec les siens, le 7 septembre 1566, trois jours avant la mort de Soliman, qui mourut dans son camp sans avoir la satisfaction de voir sa conquête. — Pierre SERINI, un de ses descendans, entra dans une conspiration contre l'empereur Léopold, et fut décapité à Neustadt en Autriche le 30 avril 1671. *Voyez* NADASTI, n° II.

SERIPAND (Jérôme), né à Naples en 1493, se fit religieux de l'ordre de Saint-Augustin. Il devint ensuite docteur et professeur en théologie à Bologne. Son mérite lui procura les dignités d'archevêque de Salerne, de cardinal et de légat du pape Pie IV au concile de Trente, où il mourut en 1563. On a de lui, I. Un *Traité* latin de la justification. II. Des *Commentaires* latins sur les Epîtres de saint Paul, et sur les Epîtres catholiques. III. Un *Abrégé* en latin des Chroniques de son ordre. IV. Des *Sermons* en italien sur le Symbole. Ces différens ouvrages sont peu consultés aujourd'hui.

* SERIUS (Marc), ecclésiastique de Salerne, maître de théologie, mort en 1663, a mis au jour, I. *De officio et potestate Parochi*. II. *De Restitutionis opere*. III. *In sanctæ cruciatæ bullam tractatus*. IV. *In Ecclesiæ censuras tractatus*. V. *In D. Thomæ Summam brevis expositio*, etc.

† SERLIO (Sébastien), habile architecte, né à Bologne en 1518, élève de Balthasar Perruzi, perfectionna son style par l'étude de l'antiquité et se fit une si grande réputation dans son art, que François Ier, voulant reconstruire le Louvre, le fit venir en France, et le mit en concurrence avec Pierre Lescot, chanoine de Notre-Dame et le plus habile architecte français. Serlio produisit des projets magnifiques; mais ceux de Lescot ayant été considérés comme les meilleurs, ils furent exécutés. Après la démolition de l'ancien Louvre, qui eut lieu en 1541, les travaux furent commencés d'après le nouveau projet; mais ayant été interrompus, ils furent repris avec une nouvelle vigueur en 1548, sous le règne de Henri II. Le vieux château du Louvre avoit été bâti sous le règne de Philippe-Auguste. Charles V, dit le *Sage*, le fit réparer ainsi qu'une grosse tour ronde qui étoit placée dans le milieu de la cour, et dans laquelle il fit déposer environ cinquante volumes qu'il possédoit; il lui donna le nom de *Tour de la librairie*, et forma ainsi le noyau de la bibliothèque du roi, si célèbre aujourd'hui dans le monde savant. Il laissa un *Traité d'architecture*, et en sa qualité d'héritier des écrits et des dessins de Balthasar Perruzi, il les fit imprimer et graver. Serlio mourut en France vers 1552.

SERLON, moine bénédictin de Cerisi, né à Vaubabon près de Bayeux, passa avec Geoffroy son maître d'études, par le motif d'une plus grande perfection, dans la célèbre abbaye de Savigny, au diocèse d'Avranches, et en devint abbé l'an 1140. Sept ans après, s'étant rendu au chapitre général de Citeaux, il réunit entre les mains de saint Bernard, en présence du pape Eugène III, son abbaye à l'ordre de Citeaux, et la lui soumit avec tous les autres monastères qui en dépendoient tant en France qu'en Angleterre. Cet abbé, recommandable par son talent pour la parole et par sa piété, se retira dans l'abbaye de Clairvaux après avoir abdiqué, et vécut cinq ans en simple religieux. Il mourut l'an 1158. On a de lui un Recueil de *Sermons* dans le Spicilége de dom d'Achery, tome 10e; un écrit de *Pensées morales*, dans le 6e vol. de la Bibliothèque de Citeaux, et quelques autres *ouvrages* manuscrits.

SERMENT (Louise-Anastasie), de Grenoble en Dauphiné, de l'académie des Ricovrati de Padoue, surnommée la *philosophe*, célèbre par son savoir et par son goût pour les belles-lettres, mourut à Paris l'an 1692, âgée de cinquante ans. Plusieurs beaux esprits, Pavillon, Corneille, et sur-tout Quinault qui lui avoit inspiré un attachement fort tendre, la consultoient sur leurs ouvrages. Elle a fait aussi quelques *Poésies* françaises et latines, qui ont été insérées, pour la plupart, dans le Recueil des pièces académiques, publié par Guyonnet de Vertron, sous le titre de la Nouvelle Pandore, Paris, 1698, 2 volumes in-12. Elles manquent de chaleur et de force, mais non de sentiment et de philosophie. On peut en juger par les vers suivans faits dans ses derniers momens, et pendant qu'elle supportoit avec patience les douleurs affreuses d'un cancer.

Bientôt la lumière des cieux
Ne paroîtra plus à mes yeux;
Bientôt, quitte envers la nature,
J'irai, dans une nuit obscure,
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil.

Je ne me verrai plus, par un triste réveil,
Exposée à sentir les tourmens de la vie.
Mortels qui commencez ici-bas votre cours,
Je ne vous porte point d'envie :
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Viens, favorable mort, viens briser des liens
Qui malgré moi m'attachent à la vie.
Frappe, seconde mon envie:
Ne plus souffrir est le plus grand des biens.
Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquille:
Pourquoi ce dernier pas est-il tant redouté?
Du maître des humains l'éternelle bonté,
Des malheureux mortels est le plus sûr asile.

SERMONAIRES (VIEUX), *V.* BARLETTA n°. II, CAMUS n°. I, BOULANGER n° II, MENOT, MAILLARD, MESSIER, RAULIN n° I, VIEIRA, etc.

* SERMONETA (Jean), célèbre médecin, natif de Sienne, professeur de médecine à l'université de Bologne vers 1430, puis à Pise, a écrit : *Commentarius super librum aphorismorum Hippocratis*, Venise, 1498, in-fol. Il ne faut pas le confondre avec Alexandre son fils, qui exerça la même profession, et enseigna à Pise avec succès. Il n'a laissé aucun ouvrage.

SERODINI (Jean), habile peintre, sculpteur et architecte, mort à Rome vers 1633, étoit né à Ascorna, dans le bailliage de Lucarno.

SERON, général d'Antiochus Epiphanes, ayant appris la déroute des troupes d'Appollonius, crut avoir trouvé une belle occasion de s'illustrer par la défaite de Judas et des siens. Il s'avança donc dans la Judée jusqu'à la hauteur de Bethoron, suivi d'une armée nombreuse. Judas, qui n'avoit qu'une poignée de soldats, courut aux ennemis, qu'il renversa et mit en déroute, et après en avoir tué 800, il chassa le reste sur les terres des Philistins.

SERONVILLE. *V.* VOLKIER.

SERPILIUS (George), Hongrois, né en 1668, surintendant de l'église protestante de Ratisbonne, mourut dans cette ville vers 1710. On lui doit, I. *Les Vies de Moïse, Samuel, Esdras, Néhémie, Esther, Job*, etc. II. *Le Catalogue de la bibliothèque de Ratisbonne*, 1707, 2 vol. in-fol. III. *Epitaphia theologorum Suevorum*, 1707, in-8°. IV. Beaucoup de *Pièces* en vers latins et allemands. L'auteur a du goût, et encore plus de savoir.

* SERPILLON (François), lieutenant-général au présidial d'Autun, mort sur la fin du 18e siècle, a donné, I. *Code criminel*, ou *Commentaire sur l'ordonnance de* 1670, Paris, 1767, 4 vol. in-4°. II. *Code civil*, ou *Commentaire sur l'ordonnance de* 1667, Paris, 1776, in-4°. III. *Code du faux* ou *Commentaire sur l'ordonnance du mois de juillet* 1737, Paris 1774, in-4°. Ces commentaires sont estimés.

* SERRA (Jean-Ange), célèbre capucin de Césène, écrivain fécond, mort vers 1775, enseigna dans sa patrie l'éloquence sacrée. On a de lui, I. *Ouvrage analytique sur les discours de Cicéron*, Faenza, 1739, Venise, 1749 et et 1761. II. *Controverses oratoires*, Faenza, 1764, et un grand nombre de *Lettres* écrites avec goût.

* I. SERRANO (Leu), médecin du 16e siècle, né à Evora en Portugal, cultiva avec succès la poésie. Parvenu à une extrême vieillesse, il composa un ouvrage en vers latins, sous le titre *De senectute et aliis utriusque sexûs ætatibus et moribus*, *libri* XIV, Olyssipone, 1579, in-8°.

II. SERRANO (Joseph-Francois), juif, professeur d'hébreu dans la synagogue d'Amsterdam,

a publié en espagnol une traduction des *Livres de Moïse*, avec des notes, 1695, in-4°, dans laquelle il a souvent altéré le texte des écrivains qu'il cite.

* III. SERRANO (l'abbé don Thomas), jésuite espagnol, né à Valence en 1715. Se trouvant en Italie, il prit la défense de l'Espagne contre l'opinion de Tiraboschi, qui attribuoit aux Espagnols la corruption du bon goût dans l'ancienne Rome, et publia une apologie sous ce titre: *Thomæ Serrani Valentini super judicio Hieronimi Tiraboschi de Valerio Martiale*, *L. Annæo Senecâ*, *M. Annæo Lucano et aliis argenteæ ætatis Hispanis ad Clementinum Vannetium epistolæ duæ*, Ferrariæ, anno, 1776, in-8°. Serrano étoit connu déjà avantageusement en Espagne, avant l'expulsion des jésuites, par quelques discours en latin; savoir, I. *De Fœdere eloquentiæ et sapientiæ*, II. *De fœdere sapientiæ sacræ et profanæ*, III. *De perfectâ christiani doctoris formâ in cl. viro Marcellino Siurio adumbrata*. IV: *De sacrâ critice*. V. *De primâ academiæ Valentinæ gloriâ*, et par d'autres *dissertations* académiques. Tous les ouvrages de cet écrivain ont été publiés par l'abbé Michel Garcia, sous ce titre : *Thomæ Serrani Valentini carminum libri IV*, *opus posthumum*, *accedit de ejusdem Serrani vitâ et litteris Michaelis Garciæ commentarium*, Fulginiæ, 1784. Serrano est mort en 1788.

SERRANT. *Voy*. BAUTRU.

† I. SERRAO *(François), premier médecin du roi de Naples, né en octobre 1702, dans un village de la Campanie, au royaume de Naples, vint s'attacher à Naples au dernier Cyrillo, auteur de plusieurs ouvrages estimés, qui pratiquoit la médecine avec succès et célébrité, et possédoit une très-riche bibliothèque. Serrao a publié depuis la vie de son maître et de son ami. De tous les différens ouvrages qu'a fait imprimer Serrao, non-seulement sur des questions de médecine, mais encore sur des objets de physique, d'histoire naturelle et même de littérature, le plus connu est celui de la *Tarentule*. C'est un antidote de tout ce que le charlatanisme et la superstition avoient débité jusqu'alors sur les dangereux effets de la morsure de cette espèce d'araignée, et sur le moyen de les prévenir. En 1785 Serrao fut nommé premier médecin de la reine de Naples. Cette reine tomba dangereusement malade d'une suite de couche. Serrao s'étant levé pendant la nuit pour aller à son secours, oublia de se couvrir de son manteau; le froid le saisit, et il mourut quelques jours après, regretté et digne de l'être, des suites d'une péripneumonie, dont ce refroidissement avoit été la cause. Vicq-d'Azyr a lu son éloge à la société de médecine le 27 février 1787.

* II. SERRAO (André), né dans le territoire de Naples, s'engagea dans l'état ecclésiastique, et se ligua étroitement avec les émissaires du jansénisme. Il se signala par quelques écrits en faveur de la secte, dont le principal est *de Præclaris Catechistis*, Vienne en Autriche, 1777, 1 vol. in-8°. En 1782 il fut nommé par le roi de Naples à l'évêché de Porenza; mais le pape refusa les bulles : ce qui empêcha le roi d'insister sur sa nomination. Serrao fut obligé de satisfaire le

pontife, et donna en 1783 une déclaration où il exprimoit des sentimens contradictoires à ceux de la secte sur l'autorité de l'Église et de son chef. Il prit ensuite possession de son église, où il vécut, dit-on, peu de temps. On ignore la date précise de sa mort.

† I. SERRE (Jean Puget de la), dont Boileau a dit:

...Morbleu! La Serre est un charmant auteur!

né à Toulouse vers l'an 1600, mort en 1665, fut d'abord ecclésiastique, et se maria ensuite. Il vécut des fruits de sa plume. Il a beaucoup et mal écrit en vers et en prose. Il se rendoit justice. Ayant un jour assisté à un fort mauvais discours, il alla, comme dans une espèce de transport, embrasser l'orateur, en s'écriant : « Ah! monsieur, depuis vingt ans j'ai bien débité du galimatias; mais vous venez d'en dire plus en une heure que je n'en ai écrit en toute ma vie. » Il dit à un très-médiocre écrivain de son temps : « Je vous ai, monsieur, bien de l'obligation; sans vous je serois le dernier des auteurs. » La Serre se vantoit d'un avantage assez rare : « C'est, disoit-il, d'avoir su tirer de l'argent de mes ouvrages tout mauvais qu'ils sont, tandis que les autres meurent de faim avec de bonnes productions. » Ses livres les plus connus sont, I. *Le secrétaire de la cour* (ou plutôt du peuple), qui a été imprimé plus de cinquante fois, et qui ne méritoit pas de l'être une seule. II. La tragédie de *Thomas Morus*, qui eut un succès infini dans le temps du mauvais goût. Quatre portiers y furent étouffés : « Je ne le céderai à Corneille, dit alors La Serre, que lorsque cinq portiers auront expiré à l'une de ses pièces. » Cette tragédie est en prose, ainsi que les autres du même auteur, intitulées *le Sac de Carthage*, *Catherine*, *Climène*, *Thésee et Pandoste*. Celle-ci est en deux journées, chacune de cinq actes. Ceux qui avoient vu la première ne devoient pas être tentés de voir la seconde. Montfleuri, dans sa Mort d'Asdrubal, ne fit presque que traduire en mauvais vers la mauvaise prose du *Sac de Carthage*.

II. SERRE (Louis de), médecin du dix-septième siècle, a *traduit* la Pharmacopée de Renou, fait des *Notes* sur Avéga, et publié un *Traité* sur la stérilité des femmes.

† III. SERRE (Jean-Louis-Ignace de la), sieur de Langlade, censeur royal, étoit du Querci, et mourut le 30 septembre 1756, à 94 ans. [*Voy.* ce qui en est dit à l'article Lussan, n° II (Marguerite de).] Ajoutez qu'outre son opéra de *Pyrame et Thisbé*, il donna à la Comédie française, *Artaxare;* et à l'Opéra, *Polixène et Pyrrhus*, *Diomède*, *Polydore*, *Scanderberg* et d'autres *pièces*. On a encore de lui le *Roman* d'*Hyppalque*, prince scythe, 1727, in-12; la tragédie de *Pirithoüs* publiée sous son nom est de Seguineau. La Serre joignoit à la passion des lettres celle du jeu. Ayant risqué un jour le revenu de son opéra de *Diomède* à l'hôtel de Gêvres, tandis qu'on représentoit cette pièce, un plaisant, présent à cette séance, dit : « On joue aujourd'hui *Diomède* en deux endroits. »

† IV. SERRE (Jean-Antoine la) chanoine de Nuits, ci-devant prêtre de l'Oratoire, de plusieurs académies de province, né à Pa-

ris en 1731, mort à Lyon le 2 mars 1781, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire et y professa la rhétorique avec éclat. Après avoir remporté des prix de poésie par ses *Odes* sur les poètes lyriques, la prise de Mahon, les grands hommes de Dijon; des prix d'éloquence, par ses *Eloges* de Gassendi et de Corneille, par ses *Discours* sur les exercices et les jeux publics chez les différens peuples: il composa des ouvrages plus étendus. Ce sont, I. Une *Poétique élémentaire*, in-12, utile aux jeunes gens, auxquels l'auteur l'a destinée, et qui a été long-temps adoptée dans plusieurs colléges. II. *L'Eloquence*, poëme, in-8°: c'est son meilleur ouvrage. Des tirades bien versifiées, des préceptes rendus d'une manière agréable, quelques portraits d'orateurs peints avec vérité, et des notes utiles, l'ont fait lire avec plaisir, malgré quelques morceaux foibles et négligés. La Serre quitta l'Oratoire en 1770, pour travailler avec plus de continuité à l'édition de l'*Encyclopédie* de Genève, in-4°.

V. SERRE DE MONTAGNAC (Hugues de la), ancien archiprêtre de Montcabrier en Querci, prieur de Pomérie et vicaire-général d'Agen, mourut le 25 avril 1743, à 80 ans. Cet homme d'une naissance distinguée, et d'une vertu vraiment apostolique, fut proposé à Louis XIV, par le cardinal de Noailles, comme un sujet propre à l'épiscopat. Mais le père de La Chaise l'écarta sous prétexte de jansénisme, quoique l'abbé de La Serre fût aussi peu janséniste que les jésuites eux-mêmes. Renfermé dans le second ordre du clergé, il remplit chaque jour de sa longue vie par une bonne œuvre. Il fit des missions, donna des retraites, instruisit les ecclésiastiques dans les conférences, soulagea les pauvres, dota le séminaire d'Agen et rebâtit l'église de Montcabrier.

† VI. SERRE (Michel), peintre de Catalogne, fixé à Marseille où il mourut en 1733 à 75 ans, fut reçu membre de l'académie royale de Paris. Ses plus beaux *ouvrages* sont à Marseille et à Aix. Il se distingua par l'invention et le coloris. Le frère Imbert fut son élève.

* VII. SERRE (Jean-Adam), a écrit sur la *théorie de la musique*, et en particulier *sur les principes de l'harmonie*. Peintre et chimiste, il a aussi, le premier, tiré de la platine une couleur brune pour l'émail. Enfin il travailla à perfectionner les baromètres et les thermomètres. Il étoit né à Genève en 1704.

† I. SERRES (Jean de), *Serranus*, fameux calviniste, s'acquit une grande réputation dans son parti. Ayant échappé au massacre de la Saint-Barthélemi, il devint ministre à Nîmes en 1582, et y fut employé par le roi Henri IV en diverses affaires importantes. Ce prince lui ayant demandé si on pouvoit se sauver dans l'Eglise romaine, il répondit qu'on le pouvoit. Cette réponse lui fit des ennemis dans son parti; et pour les appaiser, il écrivit avec emportement, quelque temps après, contre les catholiques. Il entreprit ensuite de concilier les deux communions, dans un traité qu'il intitula *De fide catholicâ, sive de principiis religionis christianæ, communi omnium christianorum consensu semper et ubique ratis*, 1607, in-8°. Cet ouvrage, comme tout écrit qui, dans un moment de crise, tend à concilier des opi-

nions très-opposées, fut rejeté des deux partis, et reçu avec tant d'indignation par les calvinistes de Genève, que plusieurs auteurs, et entre autres Cayet, dans sa Chronologie novenaire, tome 3, les ont accusés d'avoir fait donner du poison à Jean de Serres. On prétend qu'il en mourut, à l'âge de 50 ans, au mois de mai 1598. Il fut enterré le même jour que sa femme. Cet écrivain offre trop souvent dans ses écrits des contes avérés, des déclamations indécentes, des réflexions frivoles et triviales. Ses principaux ouvrages sont, I. Une *édition* de Platon, en grec et en latin, avec des notes, 1578, 3 vol. in-folio : cette version, bien imprimée, étoit pleine de contre-sens; mais Henri-Etienne la corrigea avant de la livrer au public. Elle renferme d'excellens sommaires. II. Un *Traité* de l'immortalité de l'ame, in-8°. III. *Inventaire de l'histoire de France*, en 3 vol. in-12, dont la meilleure édition est en 2 vol. in-fol., 1660. Elle fut long-temps le seul ouvrage élémentaire où l'on pût prendre quelques notions de cette histoire. Quoique retouchée par des gens habiles, qui en retranchèrent les traits hardis et la partialité, il y reste cependant encore un ton sottement emphatique et des mensonges. Loisel disoit que cet Inventaire ne devoit être cru que par bénéfice d'inventaire. Bayle, et après lui Voltaire, prétendent que ce fut cette rapsodie qui dégoûta Louis XIII de lire l'histoire de France. IV. *De statu religionis et reip. in Franciâ.* (*Voyez* Bibliothèque de la France du P. Lelong; et Anquetil, Histoire de la ligue.) V. *Mémoires de la troisième guerre civile et des derniers troubles de France, sous Charles IX, en quatre livres*, 2 vol. in-8° : ils ont été publiés à Middelbourg. VI. *Recueil des choses mémorables advenues en France sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III*, in-8° : ce livre est connu sous le titre de l'*Histoire des cinq rois*, parce qu'il a été continué sous le règne de Henri IV jusqu'à l'an 1597, in-8°. Ces deux ouvrages ont beaucoup servi à de Thou pour son Histoire universelle, et n'ont pas été inutiles à l'auteur de l'Esprit de la ligue. VII. *Anti-jesuiticæ*, 1594, in-8°; et dans un recueil qu'il intitula *Doctrinæ jesuiticæ præcipua capita*. VIII. On lui doit encore des *Commentaires* sur l'Histoire de France, en assez bon latin, publiés de 1570 à 1575, 5 vol. in-8°, dont le dernier est très-rare. En général, l'inexactitude et l'incorrection caractérisent son style. De Serres s'est trompé en tant d'endroits à l'égard des personnes, des faits, des lieux et des temps, que Dupleix a fait un gros volume de ses erreurs. Il fut nommé historiographe de France après Duhaillan et Vignier. Il alloit publier un *Théâtre du Languedoc*, lorsqu'il mourut. Kœnig fait trois personnages différens de cet auteur, sur lequel Prosper Marchand a rassemblé des notes curieuses dans son Dictionnaire.

† II. SERRES (Olivier de), frère aîné du précédent, célèbre agronome, fils de Jean de Serres, sieur du Pradel et de Louise Legris, né en 1539 à Ville-neuve-de-Berg, près de Viviers, fut élevé au sein des discordes civiles, pendant lesquelles on pilla ses biens et on rasa sa maison, qu'il fit rebâtir et qu'un incendie détruisit de nouveau. Il se consola par l'étude, la philosophie et les travaux champêtres. Henri IV, qui avoit conçu une grande es-

time pour l'auteur et ses ouvrages, désirant converser avec lui, le fit venir à Paris, où il le chargea de diverses améliorations dans ses domaines, et entre autres d'une plantation de mûriers blancs dans le jardin des Tuileries. Il en fut planté 15000 dans la partie du jardin désignée sous le nom de l'Orangerie. C'est le premier qui ait introduit en France la culture de cet arbre utile, et qui ait annoncé qu'on pouvoit faire de belles étoffes avec l'écorce des branches qu'on en retranche à la taille. Ce procédé a été récemment donné par quelques personnes comme une découverte qui leur étoit propre. Olivier de Serres devint l'oracle des cultivateurs, qui le surnommèrent le père de l'agriculture; mais ceux qui l'ont copié, qui dans ces derniers temps même ont puisé dans ses écrits leurs idées les plus justes, n'ont pas daigné faire mention de lui. Il mourut le 2 juillet 1619, après avoir été témoin des changemens heureux qu'il produisit dans la culture. Arthur Young, qui a acquis tant de réputation par ses écrits sur l'agriculture, n'a pas manqué, en venant en France, d'aller visiter le Pradel, pour y rendre hommage à la mémoire de son ancien possesseur. « J'arrivai, dit-il, le 20 août 1789... Je contemplai la résidence du père de l'agriculture française avec cette espèce de vénération qui ne peut être sentie que par ceux qui se sont fortement adonnés à quelque recherche favorite, et qui se trouvent dans de pareils momens satisfaits de la manière la plus délicieuse... Qu'il me soit permis d'honorer sa mémoire deux cents ans après sa mort! C'étoit un excellent cultivateur et un vrai patriote... » Le fond du sol de sa ferme est de pierre à chaux. Il y a un grand bois de chêne près du château, et plusieurs vignobles, avec un grand nombre de mûriers, dont quelques-uns sont assez vieux pour avoir été plantés de la main de ce vénérable génie qui a rendu ce sol classique. Je souhaiterois qu'il fût pour toujours exempt d'impôts, celui dont les écrits ont jeté les fondemens de l'amélioration d'un état devroit laisser à la postérité quelques marques de la reconnoissance de ses compatriotes. » On lui doit, I. *Traité de la cueillette de la soie*, 1599. Henri IV avoit demandé à Olivier de Serres un discours, ou ce qu'on appelleroit aujourd'hui un rapport sur les moyens d'introduire la soie en France, « pour qu'elle se voie rédimée, est-il dit, de la valeur de plus de quatre millions d'or, que tous les ans il en falloit sortir, pour la fournir des estoffes composées de ceste matière, ou de la matière mesme. » D'après le rapport d'Olivier, qui eut à cet égard l'honneur de l'emporter sur l'opinion de Sully, le roi avoit pris la résolution de faire élever des mûriers blancs. C'étoit le premier pas à faire avant d'avoir des vers à soie. Afin de mieux donner l'exemple, le roi vouloit que ces mûriers fussent placés « par tous les jardins de sa maison; et, pour cest effect, continue Olivier de Serres, l'année suivante, que sa majesté fit le voyage de Savoye, elle envoya en Provence, Languedoc et Vivares, M. de Bordeaux, baron de Colonces, surintendant-général des jardins de France, seigneur rempli de toutes rares vertus; et, par ceste mesme voye, le roi me fit l'honneur de m'escrire, pour m'employer au recouvrement desdits plants, où j'apportai telle diligence que, au commencement de

l'an mille six cents un (1601), il en fut conduit à Paris jusques au nombre de quinze à vingt mille, lesquels furent plantés en divers lieux dans les jardins des Tuilleries, où ils se sont heureusement élevés.... Et pour d'autant plus accélérer et avancer la dicte entreprinse, et faire cognoistre la facilité de cette manufacture, sa majesté fit exprès construire une grande maison au bout de son jardin des Thuilleries à Paris, accommodée de toutes choses nécessaires, tant pour la nourriture des vers que pour les premiers ouvrages de la soye. Voilà le commencement de l'introduction de la soye au cœur de la France. » Ce grand bâtiment, destiné à élever les vers à soie et à loger les hommes qui en étoient chargés, comprenoit toute la partie du jardin connue aujourd'hui sous le nom de l'Orangerie, du côté de la rue Saint-Florentin, au bout de la terrasse des Feuillans. On sait que la première paire de bas de soie, fabriquée en France, fut envoyée en présent à Elisabeth d'Angleterre par Henri IV. II. *Seconde richesse du mûrier blanc*, 1603, réimprimé en 1785, à la suite des Opuscules botaniques de Pierre Richier de Belleval. III. *Théâtre d'agriculture et ménage des champs*, in-4°. C'est dans cet écrit principalement que l'auteur consigna le fruit de ses longues et paisibles observations, faites dans sa terre du Pradel en Vivarais. Il y traite des terres, des labours, des engrais, des récoltes, des grains, des vignes et des vins; des animaux domestiques, des abeilles, des vers à soie, des jardins, des prés, des eaux, des arbres et bois, et de tous les objets importans de l'économie rurale. « Ce grand et bon ouvrage, dit Haller, est celui d'un homme expert qui préfère avec raison des moyens simples à ceux d'une grande dépense. » Il est divisé en huit livres, qui offrent cent dix subdivisions; imprimé pour la première fois en 1600, et dédié à Henri IV. L'auteur dit dans son épître à ce bon roi « qu'en offrant à sa majesté le *Théâtre d'agriculture et Mesnage des Champs* il ne fait que l'entretenir de ses propres affaires. » Ce mot est bien profond; Henri l'avoit entendu; puisqu'il se proposoit de gouverner; de sorte qu'il n'y eut pas en France un seul laboureur qui ne pût au moins, tous les dimanches, mettre « une poule dans son pot. » Le roi aimoit beaucoup cet ouvrage; il se le faisoit lire souvent; ce que prouve un passage du fameux Joseph Scaliger, qui fait autant d'honneur à Olivier de Serres qu'à Henri : « L'Agriculture d'Olivier de Serres est fort belle, elle est dédiée au roi, lequel, trois ou quatre mois durant, se la faisoit apporter après dîner, après qu'on la lui eut présentée; il est fort impatient, et si, il lisoit une demi-heure. » Ces lignes de Scaliger sont extrêmement curieuses. Cet ouvrage obtint jusqu'en 1675 vingt éditions, et cessa tout-à-coup d'être réimprimé. Quelle fut la cause de cet oubli? M. François de Neufchâteau paroît en avoir deviné la véritable cause. « Peut-être, dit-il, cet ouvrage étant celui d'un protestant, s'est ressenti comme bien d'autres de la proscription prononcée contre la réforme. Il est certain que cette cause influa sur la renommée de l'historien Jean de Serres; et il est apparent qu'on crut devoir envelopper dans les mêmes préventions le Théâtre d'agriculture, composé par son frère aîné, quoique ni le sujet du livre, ni rien dans la manière dont l'auteur le

traite, ne pussent prêter à des idées de controverse dogmatique. Mais l'esprit de parti n'y regarde pas de si près : il excuse tout dans les siens, il condamne tout dans les autres ; il ne peut rien souffrir qui ne porte ses livrées. En révoquant l'édit de Nantes, on retira les priviléges de tous les livres composés par les disciples de Calvin, et pendant un siècle et demi les presses catholiques n'osèrent reproduire le Théâtre d'agriculture. » C'est le premier agronome qui nous ait donné en détail l'histoire de la pomme de terre, alors assez récemment apportée d'Amérique. Il a fait connoître la luzerne, quoiqu'il se trompe sur le nom de cette plante utile. Il a conseillé les prairies artificielles, base de la bonne agriculture. Il parle du houblon récemment cultivé en Angleterre, et de la betterave qu'on venoit d'apporter d'Italie en France. Liger, Charles Estienne et Liébault, dans leurs Maisons rustiques, ont copié Olivier dans presque tous ses principes et leur application. Serres ne s'écarte jamais de son sujet ; il ne dit que ce qu'il doit dire ; chaque objet est à sa place. Son érudition n'est point fatigante : il cite toujours à propos et avec discernement. Son admiration pour l'antiquité ne l'aveugle point ; par-tout où il découvre une erreur qui pourroit nuire à la prospérité de l'agriculture, il l'indique à ses lecteurs, et les invite à s'en défendre. Olivier de Serres travailloit à un *Traité d'architecture rustique*, « pour donner, dit-il, des avis aux pères de famille pour se bien bastir aux champs, selon le vrai art, avec commodité et espargne. » Mais la mort l'empêcha de le terminer, ainsi qu'un autre *sur les moulins*. En 1790 la société des sciences de Montpellier décerna un prix pour l'éloge d'Olivier de Serres par Dorthès, qui lui avoit été donné par M. Broussonet, pour réparer l'oubli où avoit été plongé pendant trop long-temps cet homme utile. En 1802 M. Gisors publia une édition du *Théâtre d'agriculture*, 2 vol. in-8°, où il a eu la sagesse de ne point toucher au plan de l'auteur, et de se contenter de changer les expressions vieilles. Le mérite de cette édition a été surpassé par le travail de la société d'agriculture de Paris sur l'ouvrage d'Olivier de Serres. Chacun des membres de cette compagnie a enrichi de notes et d'observations les livres de cet auteur. Cette nouvelle édition en 2 vol. in-4°, est ornée du portrait d'Olivier, donné par M. Charles Caffarelli, préfet du Calvados ; d'un éloge de l'auteur par M. François de Neufchâteau, et d'un discours de M. Grégoire sur l'état de l'agriculture en Europe au 16e siècle. On a proposé dans ces dernières années d'élever dans le département de l'Ardèche un monument à la mémoire d'Olivier de Serres, à qui on peut justement appliquer ce qu'il dit lui-même dans son ouvrage : « Qui peut nier que ceux qui ont écrit les premiers n'aient beaucoup fait, seulement en monstrant le chemin, et rompant la glace aux autres? »

III. SERRES (Jean de). *Voy.* LAMBERT, n° V.

IV. SERRES (Claude), habile jurisconsulte du 18e siècle, professeur distingué de droit français dans l'université de Montpellier, est connu par un bon *Traité des Saisies réelles*, in-12, qui étoit très estimé de son temps, et sur-tout par des *Institutions du droit français, suivant l'ordre de celles de*

Justinien, qu'il publia en 1753, in-4°, et qui ont été souvent réimprimées. L'auteur y montre avec précision et avec justesse la ressemblance ou les différences de l'ancienne jurisprudence avec la nouvelle. Il confirme ses décisions par un grand nombre d'arrêts rendus au parlement de Toulouse. Son ouvrage, composé dans le goût de celui de Boutaric, est beaucoup plus utile, parce qu'il marque les changemens que les nouvelles ordonnances sur les donations, les testamens, etc., ont pu apporter dans le droit français.

† SERRONI (Hyacinthe), premier archevêque d'Albi, pourvu, dès l'âge de 8 ans, de l'abbaye de Saint-Nicolas à Rome, où il étoit né en 1617, prit l'habit de dominicain, et reçut en 1644 le bonnet de docteur. Le père Michel Mazarin, frère du cardinal-ministre, l'emmena en France pour lui servir de conseil. Ses talens le firent bientôt connoître à la cour, qui le nomma à l'évêché d'Orange. Quelque temps après le roi le fit intendant de la marine; et en 1648 il l'envoya en Catalogne en qualité d'intendant de l'armée. Il se signala dans ces différentes places; mais son esprit parut sur-tout à la conférence de Saint-Jean-de-Luz. Ses services furent récompensés par l'évêché de Mende et par l'abbaye de la Chaise-Dieu; enfin il fut transféré en 1676 à Albi, dont il fut le premier archevêque. Cet illustre prélat finit sa carrière à Paris le 7 janvier 1687. Mende et Albi lui doivent des séminaires et d'autres établissemens utiles. Nous avons de lui des *Entretiens affectifs de l'Ame*, 5 vol. in-12, où il y entre beaucoup de mysticité et une très-médiocre *Oraison funèbre* de la reine-mère.

† SERRY (Jacque-Hyacinthe), fils d'un médecin de Toulon, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, et devint un des plus célèbres théologiens de son temps. Après avoir achevé ses études à Paris où il reçut le bonnet de docteur en 1697, il alla à Rome et y devint consulteur de la congrégation de l'index, et professeur de théologie dans l'université de Padoue, où il mourut le 12 mars 1738 à 79 ans. Ses principaux ouvrages sont, I. *Historia Congregationis de Auxiliis*, dont la plus ample édition est celle de 1709, in-fol., à Anvers. L'auteur se cacha sous le nom d'Augustin-le-Blanc. Ce fut le P. Quesnel qui revit le manuscrit, et qui se chargea d'en diriger l'édition. II. Une Dissertation intitulée *Divus Augustinus, summus prædestinationis et gratiæ doctor, à calumniâ vindicatus*, contre Launoy, Cologne, 1704, in-12. III. *Schola Thomistica vindicata*, contre le P. Daniel, jésuite, Cologne, 1706, in-8°. IV. Un Traité intitulé *Divus Augustinus Divo Thomæ conciliatus*, dont la plus ample édition est celle de 1724, Padoue, in-12. V. Un *Traité* en faveur de l'infaillibilité du pape, publié à Padoue en 1732, in-8°., sous ce titre : *de Romano pontifice*. Il soutenoit une opinion qu'il n'avoit pas, et qu'il vouloit néanmoins faire adopter. VI. *Theologia supplex*, Cologne, 1736, in-12, traduite en français, 1756, in-12. Cet ouvrage roule sur la constitution *Unigenitus*. VII. *Exercitationes historicæ, criticæ, polemicæ, de Christo ejusque virgine matre*. Venitiis, 1719, in-4°. *Voyez* DROUIN.

SERTIO (Sébastien), architecte de Bologne dans le 16e siècle,

vint en France, et y fut accueilli par François I qui le chargea de faire exécuter sur ses dessins tous les ornemens du palais de Fontainebleau. Cet architecte a publié un *Traité* d'architecture qui prouve du goût et du savoir.

* SERTOR (l'abbé Gaëtano), professeur de l'analyse des idées à Cento, mort dans cette ville le 4 avril 1805, connu par un grand nombre d'*ouvrages* de poésies, et spécialement par celui qui a pour titre *le Conclave*, a laissé sa bibliothèque à la ville de Cento, et le reste de sa succession aux pauvres.

† SERTORIUS (Quintus), capitaine romain, né dans la ville de Nurcia, dans le pays des Picentins, se signala d'abord dans le barreau, qu'il quitta pour suivre Marius dans les Gaules, où il fut questeur, et où il perdit un œil dans la première bataille à laquelle il se trouva. Il rejoignit ensuite Marius, et prit Rome avec lui, l'an 87 avant J.-C. Mais au retour de Sylla, il se sauva en Espagne. On dit que, dans un accès de mélancolie, il songea à se retirer dans les îles Fortunées, pour y passer le reste de ses jours. La douceur de son caractère pouvoit le porter à cette résolution; mais l'amour de la gloire le ramena en Lusitanie, où il se mit à la tête des rebelles. Il eut bientôt une nombreuse cour, composée des plus illustres Romains que les proscriptions de Sylla avoient obligés à s'expatrier. Il donnoit des lois à presque toute l'Espagne, et il y avoit formé comme une nouvelle Rome, en établissant un sénat et des écoles publiques, où il faisoit instruire la jeunesse dans les arts des Grecs et des Romains. Le peuple lui étoit aussi dévoué que la noblesse. Sertorius voulant l'assujettir à la discipline et à l'ordre, ne put d'abord y réussir. Pour faire quelque impression sur lui par l'exemple, il fit mener au milieu de l'armée deux chevaux, l'un vieux et maigre, l'autre jeune, vigoureux et remarquable par l'épaisseur de sa queue. A un signal donné, un homme très-robuste prit la queue du cheval maigre à deux mains, et fit les plus grands efforts pour l'arracher; ils furent inutiles. Dans le même temps un homme d'un tempérament foible arrachoit les crins de la queue du beau cheval l'un après l'autre; elle fut dépouillée peu à peu et sans peine. Alors Sertorius dit aux spectateurs: « Vous voyez que la patience vient à bout de ce que ne peut la seule force. Le temps est l'ami le plus assuré pour ceux qui savent l'employer comme il faut, et un ennemi dangereux lorsqu'on le prend à rebours. » Sertorius employa la superstition pour mieux contenir le peuple. Il lui persuada qu'il étoit en commerce avec les dieux, qui lui donnoient des avis par l'organe d'une biche blanche qu'il avoit élevée et qui le suivoit par-tout, même dans les batailles. Les Romains, alarmés des progrès de Sertorius, envoyèrent contre lui Pompée, dont les armes ne furent pas d'abord fort heureuses; il fut obligé de lever le siége de la ville de Laurone dans l'Espagne citérieure, après avoir perdu dix mille hommes. La victoire, dans la bataille de Sucrone, donnée l'année d'après, demeura indécise entre les deux partis. Sertorius y perdit sa biche, mais elle fut retrouvée quelques jours après par des soldats qu'il engagea au secret. Il feignit d'avoir été averti en songe du prochain retour de cet animal favori, et aussitôt on

lâcha la biche qui vint caresser son maître au milieu des acclamations de toute l'armée. Metellus, autre général romain, envoyé contre Sertorius, se réunit avec Pompée et le battit auprès de Ségontia. Ce fut alors que Mithridate résolut de lui envoyer une ambassade. Il étoit excité à cette démarche par les flatteries de ses courtisans, qui, le comparant à Pyrrhus, et Sertorius à Annibal, soutenoient que les Romains seroient nécessairement accablés quand le plus habile des capitaines seroit joint au plus grand des rois. Mithridate fit donc offrir à Sertorius par ses ambassadeurs, de l'argent et des navires pour continuer la guerre, pourvu qu'il lui assurât la possession de l'Asie, cédée aux Romains par le traité fait avec Sylla. Sertorius refusa d'abord ses propositions, ne voulant point céder une province que la guerre et un traité avoient acquise à la république. « Il faut, dit-il, que Rome croisse par mes victoires, et non que mes victoires croissent par l'affoiblissement de Rome. » Cette réponse, rapportée à Mithridate, le surprit tellement, qu'il dit : « Quels ordres nous donneroit donc Sertorius assis dans le sénat au milieu de Rome, puisque aujourd'hui qu'il est confiné sur le rivage de l'océan atlantique, il prescrit des bornes à mes états. » Cependant il y eut un traité par lequel Mithridate devoit avoir la Bithynie et la Cappadoce, à condition qu'il enverroit à Sertorius trois mille talens et quarante galères. Ce traité donnoit beaucoup d'alarmes à Rome, lorsque Perpenna, un des principaux officiers de Sertorius, humilié de servir sous un homme qui lui étoit inférieur en naissance, l'assassina dans un repas, l'an 73 avant J.-C. Sertorius, devenu voluptueux et cruel sur la fin de ses jours, ne s'occupoit plus que de plaisirs et de vengeance. Il fit oublier par ses vices les qualités qui l'avoient illustré, sa générosité, son affabilité, sa modération ; mais on n'oubliera jamais ses talens militaires. Personne, ni avant, ni après lui, n'a été plus habile dans les guerres de montagnes. Il étoit intrépide dans les dangers, grand dans ses desseins, prompt à les exécuter, observateur zélé de la discipline militaire. La nature lui avoit donné beaucoup de force et d'agilité, qu'il entretint long-temps par une vie simple et frugale. Sertorius a fourni à Corneille le sujet d'une de ses tragédies, dans laquelle on distingue une scène, des plus belles de notre théâtre, entre cet illustre capitaine et Pompée.

SERVAGI, fondateur de l'empire des Marattes, dans la presqu'île de l'Indostan, s'éleva par son courage au rang de chef d'une horde belliqueuse d'Indiens, et repoussa souvent avec avantage le farouche Aureng-Zeb, qui s'efforçoit de détruire les anciennes souverainetés de l'Asie. « Mes armées, disoit celui-ci, ont été employées contre Servagi pendant dix-neuf ans, et cependant ses états ont toujours augmenté. » Servagi prit le titre de roi en 1674, et son discours d'inauguration fut ainsi conçu : « Je suis roi par la vertu de ce cimeterre qu'Aureng-Zeb n'a pu briser : voilà mon premier titre ; j'y joins le consentement de ces braves qui ont jusqu'à présent partagé mon sort. » Servagi, pour s'attirer le respect des peuples, consacra son couronnement par diverses cérémonies religieuses. Il passa un mois en purification avec les brames ;

on le pesa publiquement contre de l'or ; et les 16,000 pagodes qu'il se trouva peser furent distribuées aux brames qui avoient purifié son ame.

SERVAIS (saint), évêque de Tongres, transporta son siége épiscopal de cette ville en celle de Mastricht, où ce siége resta jusqu'au 8e siècle, qu'il fut encore transféré à Liége. Il assista, l'an 347, au concile de Sardique, où saint Athanase fut absous; et au concile de Rimini en 359, où il soutint la foi de Nicée. mais à la sollicitation des ariens, il signa une confession de foi énoncée d'une manière insidieuse. Il s'en repentit. (*Voyez* PHEBADE). Il mourut en 384. Il avoit composé, dit-on, un *ouvrage* contre les hérétiques Valentin, Marcion, Aëtius, etc., que nous n'avons plus.

* SERVAN (Joseph-Michel-Antoine), ancien avocat-général au parlement de Grenoble, né à Romans, département de l'Isère, le 3 novembre 1737, et mort à sa terre de Roussau près Saint-Remy, département des Bouches-du-Rhône, le 4 novembre 1807, se rendit recommandable autant par son intégrité que par son éloquence et l'étendue de ses connoissance. On a de lui, I. *Discours sur l'administration de la justice criminelle*, Grenoble, 1767, in-8°. II. *Discours dans la cause d'une femme protestante*, ibid., in-12. III. *Discours sur les mœurs, prononcé au parlement de Grenoble*, 1769; Lyon, 1772, in-8°. et in-12. IV. *Discours sur une déclaration de grossesse*, Lyon, 1772. V. *OEuvres diverses*, Lyon, 1774, 2 vol. in-12. VI. *Réflexions sur quelques points de nos lois*, 1781, in-8°. VII. *Discours sur les progrès des connaissances humaines, de la morale et de la législation*, 1782, in-8°. VIII. *Réflexions sur les Confessions de J.-J. Rousseau, sur le caractère et le génie de cet écrivain, sur les causes et l'étendue de son influence sur l'opinion publique; enfin sur quelques principes de ses ouvrages*, Paris, 1783, in-12. IX. *Idées sur le mandat des députés aux états généraux*, 1789, in-8°. X. *Adresse aux amis de la paix*, 1789, in-8°. XI. *Essai sur la formation des assemblées nationales, provinciales et municipales*, 1789. XII. *Recherches sur la réformation des états provinciaux*, 1789, in-8°. XIII. *Observations adressées aux représentans de la nation, sur le rapport du comité de constitution concernant l'organisation du pouvoir judiciaire*, 1799, in-8°. On lui doit encore un grand nombre d'ouvrages anonymes, dont les principaux sont, I. *Apologie de la Bastille, pour servir de réponse aux Mémoires de Linguet sur la Bastille*, 1784, in-8°. II. *Discours d'un ancien avocat-général dans la cause du comte de*** et de la demoiselle *** (Bonn) chanteuse de l'opéra*, Lyon, 1772, in-12. III. *Essai sur la situation des finances de France et la libération des dettes de l'état*, 1789, in-8°., d'environ 200 pages. IV. *Questions du jeune docteur Rhubarbini* de purgandis, *adressées à MM. les docteurs régens de toutes les facultés de médecine de l'univers, au sujet de Mesmer et du magnétisme animal*; Padoue, dans le cabinet du docteur, 1784, in-8° de 72 pages. V. *Réfutation de l'ouvrage de M. l'abbé Sieyes, sur les biens ecclésiastiques*; Paris, 1789, in-8° de 24 pages.

SERVANDONI (Jean), archi-

tecte, né à Florence le 22 mai 1695, a travaillé dans presque toute l'Europe. Il avoit, pour la décoration, les fêtes et les bâtimens, un génie plein d'élévation et de noblesse. En Portugal il fut décoré de l'ordre royal de Christ. En France il eut l'honneur d'être architecte, peintre et décorateur du roi, et membre des académies établies pour ces différens arts. Il eut les mêmes titres auprès des rois d'Angleterre, d'Espagne, de Pologne et du duc de Wittemberg. Il mourut à Paris le 19 janvier 1766. La liste de ses *ouvrages* seroit trop longue. Indépendamment de plusieurs édifices particuliers, tels que le grand portail de l'église de Saint-Sulpice à Paris et une partie de la même église, on a de lui plus de soixante *Décorations* au théâtre de Paris, dont il eut la direction pour cette partie pendant environ 18 ans. Il en a fait un très-grand nombre pour les théâtres de Londres et de Dresde. On fera observer, pour donner une idée de la magnificence des spectacles étrangers, que dans une de ses décorations qui servoit à un triomphe, plus de 400 chevaux firent leurs évolutions sur la scène avec toute la liberté nécessaire à l'illusion. Le théâtre du roi, appelé la salle des machines, au palais des Tuileries, fut à sa disposition pendant quelque temps. On lui permit d'y donner, à son profit, des spectacles de simples décorations pour former des élèves en ce genre. On sait à quel point il étonna, dans la descente d'Énée aux enfers, et dans la forêt enchantée, sujet tiré de la Jérusalem délivrée du Tasse. Il *construisit* et *décora* un théâtre au château de Chambord pour le maréchal de Saxe. Il donna les *plans*, les *dessins* et les *modèles* du théâtre royal de Dresde. Son *Palais de Ninus*, son *Temple du Soleil* dans l'opéra de Phaéton, la *Forêt de Dodone* dans l'opéra d'Issé furent sur-tout admirés. Né avec un génie particulier pour les fêtes, il en donna un très-grand nombre à Paris, à Bayonne, à Bordeaux. On l'appela à Londres pour celle de la paix de 1749. Il en donna une à Lisbonne pour les Anglais, à l'occasion d'une victoire remportée par le duc de Cumberland. Il fut aussi employé fort souvent par le roi de Portugal, à qui il présenta de très-beaux plans et plusieurs modèles. Il en avoit fait encore un très-grand nombre pour le prince de Galles, père du roi d'Angleterre régnant : la mort de ce prince en empêcha l'exécution. Il présida aux grandes et magnifiques fêtes qui se firent à la cour de Vienne pour le mariage de l'archiduc Joseph et de l'infante de Parme. Il en fit de très-belles encore à la cour de Stuttgard pour le duc de Wittemberg ; il donna, au théâtre de l'Opéra de ce prince, plusieurs superbes *décorations*. Il avoit fait, avec noblesse et grandeur, les *projets*, les *plans* et les *dessins* d'une place pour la statue équestre du roi de France, au bout des Tuileries, entre le pont Tournant et les Champs-Élysées, destinée encore pour les fêtes publiques ; elles auroit pu contenir à l'aise, sous ses galeries et ses péristyles, plus de 25,000 personnes, sans compter la foule presque innombrable qui auroit pu tenir dans l'enceinte même. Elle devoit être ornée de 316 colonnes, tant grandes que petites, de 520 pilastres et de 156 arcades. Les bornes de ce Dictionnaire ne nous permettent pas d'entrer dans un plus grand détail sur les projets et les ouvrages de cet illustre architecte.

† SERVET-VILLANOVANUS (Michel), né à Villanueva en Aragon en 1509, fit ses études à Paris, où il obtint le bonnet de docteur en médecine, se signala de bonne heure par des opinions hardies et singulières, qui l'engagèrent dans plusieurs disputes. Son humeur contentieuse lui suscita une vive querelle en 1536, avec les médecins de Paris. Il fit son *Apologie*, qui fut supprimée par arrêt du parlement. Les chagrins que ce procès lui causa, et sa mésintelligence avec ses confrères, le dégoûtèrent du séjour de la capitale. Il alla à Lyon, où il demeura quelque temps chez les Frellons, libraires célèbres, en qualité de correcteur d'imprimerie. Ensuite il fit un voyage à Avignon, puis retourna à Lyon; mais il ne fit qu'y paroître. Il alla s'établir, en 1540, à Charlieu, où il exerça la médecine pendant trois ans. Ses insolences et ses bizarreries l'obligèrent de quitter cette ville. Il trouva à Lyon Pierre Palmier, archevêque de Vienne, qui l'avoit connu à Paris. Ce prélat aimoit les savans et les encourageoit par ses bienfaits : il le pressa de venir à Vienne, où il lui donna un appartement auprès de son palais. Il eut le malheur de se mêler de théologie. Voici quelles étoient ses principales opinions, suivant le continuateur de Fleury. « Ceux-là sont athées, ou n'ont d'autre dieu qu'un assemblage de divinités, qui mettent l'essence divine dans trois personnes réellement distinctes et subsistantes dans cette essence. Il est bien vrai qu'on peut reconnoître une distinction personnelle dans la Trinité; mais il faut convenir que cette distinction n'est qu'extérieure. Il soutient que notre ame est de Dieu et de sa substance; que Dieu a mis dans l'ame une spiration créée avec sa divinité, et que par une même spiration, l'ame est substantiellement unie avec Dieu dans une même lumière par le moyen du Saint-Esprit. Il prétend encore que le baptême des enfans est inutile; qu'il est d'une invention humaine; qu'on ne commet point de péché avant l'âge de 20 ans; et que l'ame se rend mortelle par le péché. » Plein de toutes ces idées, il s'avisa d'écrire à Calvin sur la Trinité. Il avoit examiné ses ouvrages; mais ne trouvant pas qu'ils méritassent les éloges emphatiques que les réformés leur donnoient, il consulta l'auteur, moins pour s'instruire que pour l'embarrasser. Il envoya donc de Lyon *trois Questions* à Calvin. Elles rouloient sur la *Divinité de J.-C.*, sur la *Régénération* et sur la *Nécessité du Baptême*. Ce théologien lui répondit d'une manière assez honnête. Servet réfuta sa réponse avec beaucoup de hauteur. Calvin répliqua vivement. De la dispute il passa aux injures, et des injures à la haine; il eut par trahison les feuilles d'un ouvrage que Servet faisoit imprimer secrètement. Il les envoya à Vienne avec les lettres qu'il avoit reçues de lui, et son adversaire fut arrêté. Servet s'étant échappé peu de temps après de la prison, chercha un lieu de sûreté. Comme il vouloit passer en Italie, il prit sa route par Genève; et dès qu'il y fut arrivé, Calvin le dénonça comme un impie aux magistrats, qui le firent mettre en prison. Une des lois de cette ville étoit que tout accusateur de crime devoit se constituer prisonnier, et subir la peine du talion, si l'imputation étoit fausse. Calvin ne voulant point s'y soumettre, fit paroître à sa place son propre

domestique, Nicolas de la Fontaine, qui présenta une requête très-forte contre le médecin espagnol. Il consentit en même temps d'être renfermé avec l'accusé, jusqu'à ce que la preuve des quarante erreurs principales qu'il lui reprochoit eût été administrée dans les formes. Cette preuve fut faite dans trois jours, et l'accusateur fut remis en liberté. Cependant Calvin eut des conférences dans la prison avec Servet, qui fut convaincu, dit le P. Berthier, de n'entendre ni l'Ecriture, ni les Pères. Il n'en persista pas moins dans ses opinions. On le réfuta de bouche et par écrit. On consulta ensuite les ministres de Bâle, de Berne, de Zurich, qui pressèrent tous les magistrats de Genève de punir ses hérésies. Il fut condamné au supplice du feu, à la sollicitation de Calvin, et par le crédit de ceux qu'il dirigeoit. Ce fut le 27 octobre 1553, que Michel Servet fut conduit au bûcher. Il demeura dans le feu plus de deux heures, parce que le vent repoussoit la flamme en sens contraire; et l'on dit qu'il s'écria, en voyant prolonger ses tourmens : « Malheureux que je suis! ne pourrai-je donc mourir dans ces feux? Quoi donc! avec cent pièces d'or et le riche collier qu'on m'a pris en m'arrêtant, ne pouvoit-on pas acheter assez de bois pour me consumer plus promptement? » On ajoute que Servet prononça avant son supplice un discours sur la connoissance de Dieu et de son Fils. On trouve même ce discours dans l'Histoire de la Réformation de Pologne; mais cette pièce est tout-a-fait différente du style de Servet; et d'ailleurs, qui auroit pu recueillir ce sermon dans une ville où l'on faisoit brûler tous ses autres livres, et où on le brûloit lui-même? Quoi qu'il en soit, Calvin, qui avoit méconnu jusqu'alors la puissance du glaive contre les hérétiques, publia divers écrits pour justifier la conduite des magistrats de Genève. Mais comment ces magistrats (dit l'auteur du Dictionnaire des Hérésies), qui ne reconnoissoient point de juge infaillible du sens de l'Ecriture, pouvoient-ils condamner au feu Servet, parce qu'il y trouvoit un sens différent de Calvin? Dès que chaque particulier est maître d'expliquer l'Ecriture comme il lui plaît sans recourir à l'Eglise, c'est une grande injustice de condamner un homme qui ne veut pas déférer au jugement d'un enthousiaste, lequel peut se tromper comme lui. » L'ouvrage latin dans lequel Calvin osa faire l'apologie de la conduite des magistrats génevois envers Servet fut publié chez Robert Etienne, 1554, in-8°, et traduit par Colladon, l'un des juges de ce malheureux Espagnol, (Genève, 1560, in-8°). Il a fourni aux catholiques un argument invincible, *ad hominem*, contre les protestans, lorsque ceux-ci leur ont reproché de faire mourir les calvinistes en France. Les principaux d'entre eux pensoient alors comme Calvin. Philippe Melanchthon félicita les magistrats de Genève de ce qu'ils avoient ordonné contre le médecin aragonois. La conduite de Calvin à l'égard de Servet sera toujours une tache à la mémoire de ce réformateur. Il ne falloit pas s'attendre cependant que les auteurs de cette révolution religieuse qui éclata dans le 16e siècle eussent pu se dépouiller tout-à-coup de cet esprit persécuteur, si propre au culte dans lequel ils avoient été élevés. Melanchthon, le doux et pacifique Melanchthon, approuva lui-même le jugement et le supplice

de Servet. Les ministres équitables de la réforme ont abandonné aujourd'hui la doctrine peu humaine de leurs apôtres. Servet a composé plusieurs ouvrages contre le mystère de la Trinité; mais ses livres ayant été brûlés à Genève et ailleurs, ils sont devenus fort rares. On trouve sur-tout très-difficilement l'ouvrage publié in-8°, en 1531, sous ce titre : *de Trinitatis erroribus libri septem, per* Michaëlem Servetum, *aliàs* Reves, *ab Aragonia Hispanum*, 1531. Le lieu de l'édition n'est point marqué. Ce volume, qui est imprimé en caractères italiques, fut suivi de deux autres *Traités* sous ce titre : *Dialogorum de Trinitate libri duo*, 1532, in-8°. *De justitiâ regni* Christi *capitula quatuor, per* Michaëlem Servetum, *aliàs* Reves, *ab Aragonia Hispanum*, *anno* 1532, in-8°. Par l'avertissement qu'il a mis au-devant de ses Dialogues il rétracte ce qu'il a écrit dans ses sept livres de la Trinité. Ce n'est pas qu'il eût changé de sentiment, car il le confirme de nouveau dans ses Dialogues, mais parce qu'ils étoient mal écrits, et qu'il s'y étoit expliqué d'une manière barbare. Servet paroît dans tous ses livres un pédant opiniâtre, qui fut la victime de ses folies et la dupe d'un théologien cruel. Les trois traités de Servet ont été contrefaits en Allemagne, sous les mêmes dates et du même format. Le caractère de la contrefaçon est plus gros que celui de l'édition originale. On a encore de lui, I. Une *Edition* de la Version de la Bible de Santès-Pagnin, avec une *Préface* et des *Scolies*, sous le nom de Michel Villanovanus. Cette Bible, imprimée à Lyon en 1542, in-fol., fut supprimée, parce qu'elle est marquée au coin de ses autres ouvrages. On y voit un homme qui a des idées confuses sur les matières qu'il traite. Un passage de la description de la Judée, qui se trouvoit dans la 1re édition à la tête de la douzième carte, forma un chef d'accusation contre lui dans le procès qui lui fut intenté à Genève. Il tâche d'infirmer tout ce que l'Ecriture a dit sur la fertilité de la Palestine. Il se fonde sur ce qu'aujourd'hui ce pays n'a plus le même air d'abondance et de fertilité, comme si les terres les plus fécondes, devenues désertes et incultes, devoient produire les mêmes richesses. Cette Bible est rare. II. *Christianismi restitutio*, Vienne, 1553, in-8°. Cet ouvrage, rempli d'opinions hétérodoxes sur la Trinité, et dont on ne connoît qu'un exemplaire unique, qui étoit dans la bibliothèque de feu M. le duc de La Vallière, et qui a été vendu 4,120 livres, renferme les trois *Traités* publiés en 1531 et 1532, avec quelques *Traités* nouveaux. III. Sa propre *Apologie* en latin, contre les médecins de Paris, qui fut supprimée avec tant d'exactitude qu'on n'en trouve plus d'exemplaire. Postel a fait son apologie dans un livre singulier et peu commun qui est resté manuscrit, sous ce titre : *Apologia pro* Serveto, *de animâ mundi*, etc. IV. *Ratio Syruporum*, Paris, 1537, in-8°, imprimé plusieurs fois. Toutes les éditions en sont bonnes. Servet, considéré comme médecin, n'étoit pas sans mérite. Il remarque dans un des Traités du *Christianismi Restitutio*, que toute la masse du sang passe par les poumons par le moyen de la veine et de l'artère pulmonaires. Cette observation fut le premier pas vers la découverte de la circulation du sang que quelques auteurs lui ont attribuée : mais cette vérité ne fut bien développée

que par l'illustre Harvée. (Voyez *ce mot*, n° I)... Mosheim a écrit en latin l'Histoire de ses délires et de ses malheurs, in-4°, Helmstadt, 1728 ; elle se fait lire avec plaisir par les détails curieux qu'elle renferme.

* SERVI (Constantin de), célèbre ingénieur, architecte et peintre, né en 1554, d'une des premières familles de Florence, parcourut toute l'Europe, et fut bien accueilli de tous les souverains ; le grand-sophi de Perse lui envoya des présens magnifiques ; il alla dans ses états, et y demeura quelques mois. Il eut à Florence la surintendance des bâtimens, la direction des travaux de la galerie et de la superbe chapelle de Saint-Laurent. Le prince de Galles lui confia diverses entreprises considérables et lui fit une pension de huit cents écus. Honoré de l'estime de tous les monarques, il mourut en Toscane en 1622.

SERVIEN (Abel), ministre et secrétaire d'état, surintendant des finances et l'un des quarante de l'académie française, d'une ancienne maison du Dauphiné, né à Grenoble, en 1593, fut d'abord procureur-général au parlement de cette ville, ensuite conseiller d'état, puis employé dans des affaires importantes qui lui méritèrent la première présidence au parlement de Bordeaux. Il alloit exercer cet emploi, lorsque le roi le retint pour lui confier une place de secrétaire d'état. Son mérite le fit nommer ambassadeur extraordinaire, avec le maréchal de Thoiras, qui alloit négocier la paix en Italie. Dès qu'elle fut conclue, il revint exercer sa charge ; mais le cardinal de Richelieu cherchant à la lui enlever, il la remit entre les mains du roi en 1636. Retiré en Anjou, il vécut en philosophe jusqu'en 1643, qu'il fut rappelé par la reine régente. Cette princesse l'envoya à Munster en qualité de plénipotentiaire, et il conclut la paix avec l'Empire à des conditions glorieuses pour la France. Le roi reconnut ce service par la charge de surintendant des finances. Ce ministre mourut à Meudon le 17 février 1659. On a de lui des *Lettres* imprimées avec celle du comte d'Avaux, en 1650, à Cologne, in-8°. Le P. Bougeant le peint ainsi dans son *Histoire des Guerres qui précédèrent le Traité de Westphalie*... « Servien avoit l'esprit vif et pénétrant ; il étoit prompt dans ses résolutions et ferme jusqu'à l'opiniâtreté. Il écrivoit avec beaucoup de feu et de justesse en français. Il n'avoit pas peut-être l'esprit aussi orné que le comte d'Avaux, mais il avoit le style plus serré et plus fort. Il étoit d'ailleurs naturellement fier et impatient, brusque et rude dans ses manières. Lorsqu'il alla à La Haye en 1647 faire le Traité de garantie, il négocia si durement avec les états généraux qu'ils lui témoignèrent leur mécontentement en lui refusant le présent ordinaire. Il étoit aussi naturellement jaloux des moindres avantages qu'on prenoit sur lui, et son chagrin éclata quelquefois à Munster de la manière la plus fâcheuse. » L'abbé Servien, son fils, mort en 1716, étoit un épicurien et un cynique, qui joignoit à des mœurs dépravées le goût des saillies. C'est lui qui voulant assister à une assemblée de l'académie française où l'on recevoit un sujet très-médiocre, et ne pouvant percer la foule, s'écria : « Il est plus difficile d'entrer ici que d'y être reçu ; » bon mot répété par Piron.

SERVIÈRE. *V.* GROSLIER.

† I. SERVIEZ (Jacques ROERGAS seigneur de), chevalier de Saint-Lazare, né à Saint-Gervais dans le diocèse de Castres le 16 avril 1679, et mort à Paris en 1727, s'étoit décidé à habiter la capitale, après avoir parcouru l'Italie en homme instruit, et cultivé son esprit par de bonnes études. Il est principalement connu par ses *Impératrices romaines*, ou *Histoire de la vie et des intrigues secrètes des femmes des douze Césars*, dont la dernière edition est de Paris, 1744, 3 volum. in-12. L'abbé Lenglet a placé ce livre dans sa Bibliothèque des Romans, apparemment parceque l'auteur emploie quelquefois le ton romanesque, quoique les faits soient tirés des auteurs grecs et romains. Paulmy lui attribue l'*Histoire secrète des femmes galantes de l'antiquité*, 6 vol. in-12; mais sa famille a nié qu'il fût l'auteur de ce livre obscène et peu propre à augmenter sa réputation. On doit encore à Serviez, I. Les *Hommes illustres* du Languedoc, ouvrage imparfait, et dont il n'a publié que le premier volume en 1724. II. Le *Caprice*, ou les effets de la fortune; roman médiocre. III. Il a laissé en manuscrit l'*Histoire* du brave Crillon.

* II. SERVIEZ (Emmanuel-Gervais), petit-fils du précédent, né à Saint-Gervais, petite ville du Languedoc le 27 février 1755, entra, le 10 mai 1772, au régiment de Royal-Roussillon et trouva le loisir, au milieu de ses occupations, de se livrer à l'étude et de publier plusieurs *écrits* sur différens objets militaires, et dans lesquels on remarqua des vues sages et utiles. On distingue entre autres un écrit imprimé en 1788, dans lequel il s'élevoit contre le système allemand qu'on vouloit introduire dans les troupes françaises, et une adresse aux soldats, en 1790, pour les exhorter à la discipline militaire. Nommé le 2 septembre 1792 commandant de Sarre-louis, il s'attira la confiance et l'estime des soldats et des habitans par ses talens et sa conduite. Il fit avec honneur les campagnes de 1792 et 1793, devint colonel du 55e régiment d'infanterie, et fut promu ensuite au grade de général de brigade. Pendant le régime révolutionnaire, emprisonné comme suspect, il ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor, d'où il passa à l'armée d'Italie, s'y signala dans plusieurs combats, et fut réformé après le traité de Campo-Formio. En 1801 le gouvernement le nomma préfet du département des Basses-Pyrénées; dans le cours de son administration il publia plusieurs *Mémoires* intéressans, ainsi que la *Statistique* du département des Basses-Pyrénées. Appelé au corps législatif en 1802, il prononça, à la fin de la session de l'an 11 (1803), un *discours* propre à faire sentir les bienfaits de la création de la légion d'honneur. Après une vie entièrement consacrée à sa patrie, ce général mourut le 18 octobre 1804. On a encore de lui un petit ouvrage intitulé *Les Prémices d'Annette*, Paris, 1791, 1792, in-18.

* I. SERVILIUS. La famille des Servilius originaire d'Albe, vint s'établir à Rome, où celui dont il s'agit dans cet article fut consul l'an 493 avant J. C. Une querelle très-vive, élevée entre les débiteurs et les créanciers partageoit alors la république. Les plébéiens refusoient de s'enrôler; Servilius, qui en étoit aimé, les

y détermina. Il remporta sur les Volsques une victoire éclatante. Le sénat qui le trouvoit beaucoup trop populaire, lui refusa le triomphe. Il triompha malgré lui, de sa propre autorité ; exemple qu'il donna le premier et qui fut quelquefois imité dans la suite.

* II. SERVILIUS-SPURIUS, consul en 474 avant J. C., s'étant mal-à-propos engagé dans une bataille contre les Etrusques, eût perdu son armée, si son collégue Aul. Virginius ne fût venu à son secours ; ils battirent l'ennemi. Néanmoins Servilius, l'année suivante, mis en jugement devant le peuple, parut à l'assemblée avec une contenance intrépide qui plut à la multitude, et fut absous.

† III. SERVILIUS-HALA ou Ahala, général de la cavalerie sous le dictateur Quintus Cincinnatus, tua Spurius Melius chevalier romain qui aspiroit à la royauté. Il assassina Spierius Mélas.

* IV. SERVILIUS-PRISCUS, nommé dictateur l'an 415 avant J. C., répara les fautes des deux consuls, que leur mésintelligence avoit fait battre par les Eques. Il défit ce peuple, prit d'assaut la ville de Lavique, où les vaincus s'étoient réfugiés, et se demit de sa dictature au bout de huit jours.

* V. SERVILIUS (Cn.), consul en 217 avant J. C., passa en Afrique avec une flotte, y obtint d'abord quelqu'avantage ; mais ayant ensuite essuyé un échec, il fut obligé de revenir en Italie. Il y suivit contre Annibal le plan de temporisation, dont Fabius avoit donné l'exemple. L'année qui suivit son consulat il périt à la bataille de Cannes.

* VI. SERVILIUS-CÉPION (Cn.), consul en 205 avant J. C. Annibal ayant été rappelé en Afrique par le sénat de Carthage, ce consul eut la sotte vanité de se vanter de l'avoir chassé de l'Italie, et passa en Sicile dans le dessein de le poursuivre en Afrique; mais le sénat romain ne voulant confier qu'à Scipion le soin de combattre Annibal, nomma un dictateur, qui, revêtu d'une autorité supérieure à celle de Servilius, se rendit en Sicile pour le contraindre à revenir en Italie.

* VII. SERVILIUS-ISAURICUS (S.), consul en 78 avant J. C., fit la guerre aux pirates l'année suivante. Il les battit sur mer, prit et rasa plusieurs de leurs forts et de leurs retraites dans l'Asie mineure, s'empara des villes qui appartenoient à leurs alliés, pénétra même dans les terres, se rendit maître de la ville d'Isaure, et subjugua la nation des Isauriens ; ce qui lui valut le surnom d'*Isauricus* : néanmoins il ne put détruire les pirates. Dion et Valère Maxime citent une anecdote qui prouve l'estime dont jouissoit ce Romain, qui avoit eté honoré non-seulement du consulat, mais de la censure et du triomphe. Passant sur la place publique, il vit un accusé contre lequel on entendoit des témoins. Il s'avance et dit aux juges : « Je ne connois point cet homme et j'ignore la nature de son affaire, tout ce que je sais de lui, c'est que je le rencontrai un jour dans un chemin étroit, lui à cheval, moi à pied ; que non seulement il ne descendit pas de cheval, mais qu'il ne s'arrêta même point, et passa outre sans me donner le moindre signe d'attention. C'est à vous de voir si ce fait mérite quelque égard dans le jugement que vous allez prononcer

ter. » Sur cela seul, les juges voulurent à peine entendre les défenses de l'accusé ; ils le condamnèrent d'une voix unanime, regardant comme capable de tout celui qui avoit pu manquer de respect à un magistrat aussi vénérable. Isauricus mourut l'an 44 avant J. C., à 90 ans.

* VIII. SERVILIUS-ISAURICUS, fils du précédent, partisan de Jules-César, et consul avec lui, l'an 49 avant J. C., réprima Cœlius, qui, dans sa préture, s'efforça d'exciter des mouvemens séditieux dans Rome, lui refusa l'entrée du sénat, le chassa de la tribune où il étoit monté pour haranguer la multitude, et brisa même sa chaise curule sur la place publique. Cœlius en fit faire une autre qu'il garnit de lanières et de courroies, voulant par-là rappeler à Servilius qu'il avoit été autrefois fouetté par son père. Malgré cette plate bouffonnerie, il fut contraint de sortir de Rome. Servilius obtint un second consulat l'an 41, sous le triumvirat d'Antoine, de Lépide et d'Octave.

* IX. SERVILIUS *ou* KNAEP (Jean), grammairien du 16e siècle, natif d'Horn, se fixa à Anvers; il vivoit encore en 1545. On a de lui, I. *De mirandis antiquorum operibus*, Lubeck, 1600, in-4° ; cet ouvrage superficiel est d'un style pédantesque. II. *Geldro-Gallica conjuratio in Antverpiam*, Anvers, 1542. III. *Dictionarium Triglotton.*, latin, grec et allemand, Amsterdam, 1608, in-12.

SERVIN (Louis), avocat-général au parlement de Paris et conseiller d'état, se fit connoître de bonne heure par ses talens et par son zèle patriotique. Henri III, Henri IV et Louis XIII eurent en lui un serviteur fidèle. Il mourut aux pieds de ce dernier prince en 1626, en lui faisant au parlement, où il tenoit son lit de justice, des remontrances au sujet de quelques édits bursaux. C'étoit un magistrat équitable, un bon parent, un bon ami, un excellent citoyen. Ayant refusé le titre de prince au duc de Mercœur dans une affaire qu'il avoit au parlement, le duc l'alla trouver, accompagné d'une vingtaine de gentilshommes bien armés, et l'accabla de reproches, d'injures et de menaces. L'avocat-général, sans s'épouvanter, lui dit : « Lorsque j'exerce ma charge, je n'en suis comptable qu'à Dieu, au roi et au parlement. » En effet, Servin avoit suivi l'usage de son corps qui ne connoissoit point d'autres princes que les princes du sang. On recueillit à Paris, 1640, in-fol., ses *Plaidoyers* et ses *Harangues* ; ils sont remplis d'érudition. On y trouve cependant digressions sur digressions, et une foule de citations inutiles. C'étoit le goût de son temps.

I. SERVIUS-TULLIUS, septième roi des Romains, étoit fils d'Ocrisia, esclave qui sortoit d'une bonne famille de Corniculum, au pays latin. Ses talens donnèrent de bonne heure des espérances qui ne furent pas trompeuses. Il devint gendre de Tarquin l'Ancien, dans le palais duquel il avoit été élevé. Après la mort de son beau-père, il monta sur le trône l'an 577 avant J. C. Le nouveau monarque se signala comme guerrier et comme législateur. Il vainquit les Véïens et les Toscans, institua le dénombrement des Romains, dont le nombre se trouva alors de 84,000,

établit la distinction des rangs et des centuries entre les citoyens, régla la milice et augmenta l'enceinte de la ville de Rome, en y renfermant les monts Quirinal, Viminal et Esquilin. Il fit bâtir un temple de Diane sur le mont Aventin, et donna sa fille Tullia en mariage à Tarquin-le-Superbe, qui devoit lui succéder. Ce prince impatient de régner, fit assassiner Servius-Tullius (qui, dit-on, avoit formé le projet d'abdiquer et de faire de Rome un état républicain), l'an 533 avant J. C., et monta sur le trône. Tullia, loin d'être touchée d'un attentat si horrible, fit passer son char sur le corps de son père, encore sanglant, étendu au milieu de la rue: c'étoit la rue Cyprienne, qui porta depuis le nom de rue Scélérate. Servius avoit toutes les qualités d'un grand prince. Il fut le premier des rois de Rome qui fit marquer la monnoie à un certain coin. Elle porta d'abord l'image d'une brebis, d'où vient, dit-on (*à pecude*), le mot de *pecunia*. C'est encore sous Tullius que se fit la première purification des troupes dans le champ de Mars par un sacrifice appelé *Suevotaurilia*. Cette solennité, nommée *Lustrum*, c'est-à-dire purification, revenoit tous les cinq ans; et cet espace de temps se nommoit *lustrum*, lustre.

II. SERVIUS (Honoratus Maurus), grammairien latin, fleurit sous Arcadius et Honorius, et laissa de savans *Commentaires* sur Virgile, imprimés dans le Virgile d'Etienne, 1532, in-folio. Les commentateurs modernes y ont beaucoup puisé. Quelques savans prétendent que nous n'en avons plus que des extraits. *Voy.* DANIEL, n° V.

* III. SERVIUS (Pierre), de Spoleto, qui florissoit dans le 17e siècle, professa la médecine à Rome. Nous avons de lui, I. *Institutionum libri tres*, Rome, 1638. II. *Dissertationes de unguento armario, utilibus, commodis*, Rome, 1642. III. *De odoribus*, Rome, 1641. IV. *De facultatibus medico necessariis, sive de naturæ artisque miraculis*, Rome, 1643.

SERVONET (Justinien), né à Lyon, rassembla dans un Recueil les décrets de l'Eglise concernant les clercs, sous le titre: *De Vitâ et honestate clericorum*. Il parut en 1644.

SESACH, roi d'Egypte, donna retraite dans ses états à Jéroboam, qui fuyoit devant Salomon. Ce prince fit ensuite la guerre à Roboam, et étant entré en Judée avec une armée formidable, prit en peu de temps toutes les places de défense, et s'avança vers Jérusalem où Roboam s'étoit enfermé avec les principaux de sa cour. Le roi d'Egypte s'empara de cette ville, d'où il se retira après avoir pillé les trésors du temple et ceux du palais du roi; il emporta tout, jusqu'aux boucliers d'or que Salomon avoit fait faire.

SESOSTRIS, roi d'Egypte, vivoit quelques siècles avant la guerre de Troie. Son père ayant conçu le dessein d'en faire un conquérant, fit amener à la cour tous les enfans qui naquirent le même jour que Sésostris. On les éleva avec le même soin que lui. Ils furent sur-tout accoutumés, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure et laborieuse. Ces enfans devinrent des hommes d'état, d'excellens officiers; ils accompagnèrent Sésostris dans toutes ses campagnes. Ce jeune prince fit son apprentissage dans une guerre contre les Arabes; et cette na-

tion, jusqu'alors indomptable, fut subjuguée. Bientôt il attaqua la Libye, et soumit la plus grande partie de cette vaste région. Sésostris ayant perdu son père, osa prétendre à la conquête du monde. Avant de sortir de son royaume, il le divisa en 36 gouvernemens qu'il confia à des personnes dont il connoissoit le mérite et la fidélité. L'Ethiopie, située au midi de l'Egypte, fut la première victime de son ambition. Les villes placées sur le bord de la mer Rouge et toutes les îles furent soumises par son armée de terre. Il parcourut et subjugua l'Asie avec une rapidité étonnante; il pénétra dans les Indes plus loin qu'Hercule et que Bacchus, plus loin même que ne fit depuis Alexandre. Les Scythes jusqu'au Tanaïs, l'Arménie et la Cappadoce reçurent sa loi. Il laissa une colonie dans la Colchide; mais la difficulté des vivres l'arrêta dans la Thrace et l'empêcha de pénétrer plus avant dans l'Europe. De retour dans ses états, il eut à souffrir de l'ambition d'Armaïs, régent du royaume pendant son absence; ce roi tira vengeance de ce ministre insolent. Dans le sein de la paix et de l'abondance, il s'occupa des plus nobles et des plus utiles travaux. Cent temples fameux furent les premiers monumens qu'il érigea en actions de graces aux dieux. On construisit dans toute l'Egypte un nombre considérable de hautes levées, sur lesquelles il bâtit des villes, pour servir d'asile durant les inondations du Nil. Il fit aussi creuser des deux côtés du fleuve, depuis Memphis jusqu'à la mer, des canaux pour faciliter le commerce, en établissant une communication aisée entre les villes les plus éloignées. Enfin, devenu vieux, il se donna lui-même la mort. Ce roi fut célèbre par ses vertus et par ses vices. On lisoit dans plusieurs pays cette inscription fastueuse, gravée sur des colonnes : « Sésostris, le roi des rois, et le seigneur des seigneurs, a conquis ce pays par ses armes. » Il prenoit souvent le plaisir barbare de faire atteler à son char les rois et les chefs des nations vaincues. Au reste le temps où l'on place Sésostris est si éloigné de nous, qu'il est prudent de ne rien croire légèrement sur les établissemens et les conquêtes de ce monarque. « Tout ce qu'il me semble qu'on puisse assurer (dit l'abbé Millot), c'est que les Egyptiens ont eu un Sesostris; que ce prince fit des choses mémorables; qu'il fut conquérant et législateur; mais que sur l'étendue de ses conquêtes et les circonstances de sa vie il n'y a guère que des fables contradictoires. » *Voyez* Benoit XIV.

I. SESSA *ou* Shehsa, philosophe indien, passe pour le premier inventeur des échecs. Voici ce qui donna lieu à la decouverte de ce jeu ingénieux et savant. Ardschir, roi des Perses, ayant imaginé le jeu de trictrac, s'en glorifioit. Scheram, roi des Indes, jaloux de cette gloire, chercha quelque invention qui pût équivaloir à celle-là. Pour complaire au roi, tous les Indiens s'étudièrent à quelque nouveau jeu. Sessa, l'un d'eux, fut assez heureux pour inventer le jeu d'échecs. Il présenta cette invention au roi son maître, qui lui offrit pour récompense tout ce qu'il pourroit désirer. Sessa lui demanda seulement autant de grains de blé qu'il y avoit de cases dans l'échiquier en doublant à chaque case, c'est-à-dire, 64 fois.

Le roi, choqué, méprisa une demande qui sembloit si peu digne de sa magnificence. Sessa insista, et le roi ordonna qu'on le satisfît. On commença à compter les grains, en doublant toujours. Mais on n'étoit pas encore au quart du nombre des cases, qu'on fut étonné de la prodigieuse quantité de blé qu'on avoit déjà. En continuaut la progression, le nombre devint immense, et on reconnut que, quelque puissant que fût le roi, il n'avoit pas assez de blé dans ses états pour la finir. Les ministres allèrent en rendre compte à ce monarque, qui ne pouvoit le croire. On lui expliqua la chose, et le prince avoua qu'il étoit hors d'état de tenir sa promesse. On croit que Sessa vivoit au commencement du 11e siècle.

* II. SESSA (Jérôme), docteur en philosophie et en médecine, né à Sessa dans le royaume de Naples, fut médecin du pape Paul IV. On a de lui quelques *ouvrages* de médecine et de théologie.

* III. SESSA (Placide), né à Messine en Sicile dans le siècle suivant, exerça la même profession : on lui attribue l'ouvrage suivant : *Brevis apologia adversùs antipraxis nuper editæ authorem, pro octavâ epistolâ Decadis nonæ Cortesii*, Messanæ, 1635, in-4°.

* SESTINI (François), né à Bibieune dans le Casentin, sécrétaire d'un ambassadeur de la cour de Toscane à Rome, florissoit dans le 17e siècle. On a de lui *Le Camérier*, Florence, 1621. Cet ouvrage, dédié au cardinal Charles de Médicis, a été imprimé plusieurs fois, et attaqué par un inconnu qui fit paroître l'*Anti-camérier*. On a découvert depuis que l'auteur de ce dernier livre étoit Nicolas Aldini, chapelain de la métropole de Florence, contemporain de Sestini.

SESTO (César), peintre milanais, le meilleur élève du célèbre Léonard de Vinci. Ses *tableaux* sont justement recherchés pour le goût et la grace qui les distinguent. Sesto mourut au commencement du 16e siècle.

SETH, troisième fils d'Adam et d'Eve, né l'an 3874 avant J. C., eut, dit l'Ecriture, pour fils Enos, à l'âge de 103 ans, et vécut en tout 912 ans. On a débité bien des fables sur ce patriarche. Josephe parle sur-tout de ses enfans, qui se distinguèrent dans la science de l'astrologie, et qui gravèrent sur deux colonnes, l'une de brique et l'autre de pierre, ce qu'ils avoient acquis de connoissances en ce genre, afin de le dérober à la fureur du déluge qu'ils prévoyoient. Mais tout ce qu'il débite n'est point appuyé sur l'Ecriture. Il y a eu des hérétiques nommés séthéens, qui prétendoient que Seth étoit le Christ, et que ce patriarche, après avoir été enlevé du monde, avoit paru de nouveau, d'une manière miraculeuse, sous le nom de J. C.

* SETHI (Simon), médecin d'Antioche, vivoit vers 1080. Il a écrit des *Commentaires* sur les ouvrages de Psellus, son contemporain, et un Traité grec traduit en latin par Lilio-Gregorio Giraldi, sous ce titre : *Syntagma per litterarùm ordinem de cibariorum facultate*, Bâle, 1538.

* I. SETTALA (Louis), en latin *Septalius*, célèbre médecin, naquit à Milan d'une famille

distinguée le 27 février 1550. Settala ayant achevé ses cours d'humanités chez les jésuites, se livra entièrement à la philosophie et à la médecine, et fit des progrès si rapides qu'à 23 ans on le nomma professeur à Pavie. Les universités d'Ingolstadt, de Pise, de Bologne, de Padoue voulurent l'attirer à leur service, mais il refusa leurs offres. Philippe IV le nomma son historiographe et protomédecin de l'état de Milan. Il mourut en 1633. Ses principaux ouvrages sont, I. *Commentaria in Aristotelis problemata*. II. *Commentaria in Hippocratem de aeribus, aquis et locis*. III. *De peste et pestiferis affectibus*. IV. *De morbo gallico*. V. *De margaratis*.

* II. SETTALA (Manfred), fils du précédent, fut un des premiers savans du 17e siècle. Envoyé par son père aux universités de Pavie, de Sienne et de Pise, il se fit estimer du grand-duc Ferdinand II. Le désir de connoître la nature lui fit entreprendre de longs voyages ; il parcourut la Sicile, Chypre, Candie, Constantinople, l'Egypte, l'Asie mineure, et revint à Milan en 1630, âgé de 30 ans. Outre les langues italienne et latine, il savoit parfaitement le français, l'espagnol, l'anglais, le grec et l'arménien. Philosophe et mathématicien, il faisoit lui-même tous les instrumens nécessaires à cette dernière science : il cultiva avec succès la chimie et la musique, et composa un musée très-curieux de diverses machines ingénieuses, toutes de son invention. On y voyoit encore un nombre infini de médailles et d'autres objets antiques. Settala avoit été nommé chanoine de St.-Nazaire par le cardinal Borromée. Reconnoissant envers son bienfaiteur, il légua son musée à la bibliothèque ambroisienne, lorsqu'il termina sa carrière en 1680.

* SETTIMELLO (Henri de), poète latin, vivoit sur la fin du 17e siècle et au commencement du suivant. Il cultiva avec succès la littérature. On a de lui un poème *De diversitate fortunæ et philosophiæ consolatione*, Florence, 1730, qu'il traduisit ensuite lui-même en prose italienne.

* SETTLE (Elkanah), poète anglais, né en 1648 à Dunstable, au comté de Bedfort, mort en 1724 à la chartreuse, vint à Londres, où la cité lui fit une pension et le nomma son poète. Il a donné au théâtre anglais dix-sept pièces, dont les principales sont, *Cambyse, roi de Perse ;* l'*Impératrice ;* l'*Amour fatal*, etc. Il est aussi auteur de quelques *poésies*, telles que le *Revers de la Médaille ; Azanias et Hushai*. Ces deux ouvrages sont contre Dryden ; et le succès de Settle fut assez grand, dit le docteur Johnson, pour balancer celui de Dryden, et laisser les suffrages de la nation incertains entre eux. Settle a composé aussi quelques *pamphlets politiques* en faveur des Whigs.

I. SEVE (Gilbert de), peintre, né à Moulins, mort en 1698, à 83 ans, orna de ses *tableaux* Versailles et quelques églises de Paris.

† II. SEVE (Maurice de), né à Lyon dans le 16e siècle. Le Promptuaire des médailles le place dans le rang des plus illustres protecteurs des lettres. Seve dirigea les fêtes données à Henri II au moment de son passage à Lyon. La relation en a été imprimée en 1548. On a encore de lui diverses pièces de poésies, I. *Arion*, églogue sur le trépas du dauphin. II. Une *autre* sur la vie solitaire.

III. Le *Microcosme* ou *le petit Monde*. IV. Le *Blason du front et du sourcil*. V. *Délie*.

I. SÉVÉRA (Julia Aquilia), seconde femme d'Héliogabale, et fille de Quintus Aquilius Sabinus, qui avoit été deux fois consul. Dès sa jeunesse elle fut consacrée au culte de Vesta. Héliogabale, épris de ses charmes, viola en sa faveur les lois de la religion romaine, qui défendoient aux vestales de se marier. Il épousa Sévéra l'an 219 de Jésus-Christ, et plaisanta de ce sacrilége. Comme il avoit été lui-même prêtre du soleil, il dit que de deux époux consacrés aux dieux, il ne pouvoit naître qu'une postérité divine. Sévéra ne put fixer le cœur de son époux. Il la renvoya à sa famille; mais ayant éprouvé de nouveaux dégoûts avec d'autres femmes, il la reprit et la garda jusqu'à sa mort arrivée l'an 222. Les médailles qui représentent cette impératrice sont rares. Leur revers offre d'ordinaire le génie de la ville d'Alexandrie, dont Aquilia étendit le commerce et favorisa les priviléges.

II. SÉVÉRA (Valeria), première femme de Valentinien et mère de Gratien, se déshonora par son avarice. Elle mit à prix toutes les graces de la cour. Valentinien, instruit de ses exactions, la répudia et se remaria. L'exil de Sévéra dura jusqu'à la mort de ce prince. Gratien, son fils, la rappela à la cour. Il se fit un devoir de la consulter; et, comme elle avoit de l'esprit et un jugement sain, ses avis lui furent salutaires. C'étoit d'après son conseil que Valentinien, au lieu de commencer par donner à Gratien la qualité de César, suivant l'usage observé par ses prédécesseurs, l'avoit fait reconnoître empereur dès qu'il eut passé par d'autres dignités. Ainsi l'empire fut assuré à Gratien, qui le méritoit d'ailleurs par ses talens et ses vertus.

SÉVÉRAC. *Voy*. ARPAJON.

I. SÉVÈRE (Lucius Septimius), empereur romain, naquit à Leptis en Afrique l'an 149 de J. C., d'une famille illustre. Il y eut peu de grandes charges chez les Romains qu'il n'eût exercées avant de parvenir au comble des honneurs; car il avoit été questeur, tribun, proconsul et consul. Sévère s'étoit acquis une grande réputation à la guerre, et personne ne lui contestoit la valeur et la capacité. On remarquoit en lui un esprit étendu, propre aux affaires, entreprenant et porté aux grandes choses. Il étoit habile et adroit, vif, laborieux, vigilant, courageux et plein de confiance. Il voyoit d'un coup d'œil ce qu'il falloit faire, et à l'instant il l'exécutoit. On prétend qu'il a été le plus belliqueux de tous les empereurs romains. A l'égard des sciences, Dion nous assure qu'il avoit plus d'inclination pour elles, que de disposition. Il étoit ferme et inébranlable dans ses entreprises. Il prévoyoit tout, pénétroit tout et songeoit à tout. Ami généreux et constant, ennemi dangereux et violent: au reste, fourbe, dissimulé, menteur, perfide, parjure, avide, rapportant tout à lui-même, prompt, colère et cruel. Après la mort de Pertinax, Didier-Julien se fit proclamer empereur; mais ce prince étant indigne du trône, Sévère, alors gouverneur de l'Illyrie, fit révolter ses troupes, et le lui enleva l'an 193 de Jésus-Christ. Arrivé à Rome, il se défit de Julien et de Niger, ses compétiteurs, fit mourir plusieurs sénateurs qui avoient suivi leur

parti, en exila d'autres et confisqua leurs biens. Il alla ensuite assiéger Byzance par mer et par terre ; et s'en étant rendu maître, il la livra au pillage. De là il passa en Orient, en soumit la plus grande partie, et punit les peuples et les villes qui avoient embrassé le parti de Niger. Il se proposoit d'attaquer les Parthes et les Arabes ; mais il pensa que tant qu'Albin, qui commandoit dans la Grande-Bretagne, existeroit, il ne seroit pas le maître absolu de Rome. Il le déclara donc ennemi de l'empire, marcha contre lui et le rencontra près de Lyon. La victoire fut long-temps indécise ; mais Sévère la remporta l'an 197 de Jésus-Christ. Il eut la bassesse de fouler aux pieds de son cheval le corps de son ennemi qu'on trouva parmi les morts. Il ordonna qu'on le laissât devant la porte, jusqu'à ce qu'il fût corrompu et que les chiens l'eussent déchiré par morceaux, et fit jeter ce qui en restoit dans le Rhône. Il envoya sa tête à Rome ; et piqué contre les sénateurs qui dans un sénatus-consulte avoient parlé d'Albin en bien, il leur écrivit en ces termes : « Je vous envoie cette tête pour vous faire connoître que je suis irrité contre vous, et jusqu'où peut aller ma colère. » Peu après il fit mourir la femme et les enfans d'Albin, et fit jeter leurs cadavres dans le Tibre. Il lut les papiers de cet infortuné, et fit périr tous ceux qui avoient embrassé son parti. Les premiers personnages de Rome, et quantité de femmes de distinction furent enveloppées dans ce massacre. Il marcha ensuite contre les Parthes, prit Séleucie et Babylone, et alla droit à Ctésiphon, qu'il emporta vers la fin de l'automne, après un siége très-long et très-pénible. Il livra cette ville au pillage, fit tuer tous les hommes qu'on y trouva, et emmena prisonniers les femmes et les enfans. Il se fit donner pour cette victoire le nom de Parthique. Le barbare vainqueur marcha vers l'Arabie et la Palestine, et pardonna à ce qui restoit de partisans de Niger. (*V.* Clément, n° I.) Une violente persécution contre les juifs et contre les chrétiens étoit allumée. Il ordonna de proscrire ceux qui embrasseroient ces deux religions. Ensuite il passa en Egypte, visita le tombeau de Pompée, accorda un sénat à ceux d'Alexandrie, se fit instruire de toutes les religions du pays, fit ôter tous les livres qui étoient dans les temples, et les fit mettre dans le tombeau d'Alexandre, qui fut fermé, pour que personne ne vît dans la suite, ni le corps de ce héros, ni ce que contenoient ces livres. Les peuples ayant de nouveau pris les armes en Bretagne, l'an 208, Sévère y vola pour les réduire. Après les avoir domptés, il y fit bâtir en 210 un grand mur qui alloit d'un bout de l'Océan à l'autre, et dont il reste encore, dit-on, des vestiges. Cependant il tomba malade au milieu de ses conquêtes. Les uns attribuèrent cette maladie aux fatigues qu'il avoit essuyées, les autres au chagrin que lui avoit causé son fils aîné Caracalla, qui, étant à cheval derrière lui, avoit voulu le tuer d'un coup d'épée. Ceux qui les accompagnoient, voyant Caracalla lever le bras pour frapper Sévère, poussèrent un cri qui l'effraya, et l'empêcha de porter le coup. Sévère se retourna, vit l'épée nue entre les mains de son fils parricide, et s'aperçut de son dessein ; mais il ne dit rien, et finit ce qu'il avoit à faire. Lorsqu'il fut rentré à la maison où il logeoit, il fit venir Caracalla dans

sa chambre, et lui dit, en lui présentant une épée : « Si vous voulez me tuer, exécutez votre dessein à présent que vous ne serez vu de personne. » Les légions ayant proclamé son fils peu de temps après, il fit trancher la tête aux principaux rebelles, excepté à son fils ; ensuite portant la main à son front, et regardant Caracalla : « Apprenez, lui dit-il, que c'est la tête qui gouverne, et non pas les pieds. » Comme sa mort approchoit, il s'écria : « J'ai été tout ce qu'un homme peut être, mais que me servent aujourd'hui ces honneurs ? Les douleurs de la goutte augmentant, sa fermeté ordinaire l'abandonna. Aurelius-Victor rapporte, qu'après avoir vainement demandé du poison, il mangea exprès si avidement des mets indigestes, qu'il en mourut à Yorck le 4 fév. 211. Ce prince avoit d'excellentes qualités et de grands défauts, qui tour-à-tour lui firent faire ou de belles actions ou commettre des crimes horribles. Ce mélange extraordinaire a donné lieu de dire de lui, par une application assez impropre, ce qu'on avoit dit autrefois d'Auguste, « qu'il eût été plus avantageux, ou qu'il ne fût point né, ou qu'il ne fût point mort. Sa conduite privée offre encore plus de sujets de censure que sa vie publique. Il eut à la vérité des amis, dont quelques-uns étoient estimables ; mais son attachement pour Plautien (*voyez* ce mot) fut porté jusqu'à une confiance aveugle, et devint funeste à l'empire. Père mou, il se laissa donner la loi par ses enfans. Mari trop indulgent, il garda une épouse qui le déshonoroit par ses vices, et qui se rendit même suspecte d'une conspiration contre lui. Sans avoir des talens distingués pour l'éloquence et la littérature, il aima et protégea les gens de lettres ; il écrivit l'histoire de sa vie, dont il ne nous reste rien. Ce siècle étoit si déréglé, que, sous le seul règne de cet empereur, on fit le procès à trois mille personnes accusées d'adultère.

II. SÉVÈRE II (Flavius Valerius Severus), d'une famille inconnue de l'Illyrie, étoit un homme adonné au vin et aux femmes : il se fit aimer de Galère-Maximien, qui avoit du goût pour les ivrognes. Ce vice infâme fut la source de son élévation, tant la fortune est bizarre ! Maximien Hercule le nomma César en 305, à la sollicitation de Galère. Maxence ayant pris le titre d'empereur à Rome en 307, Sévère marcha contre lui ; mais ayant été abandonné d'une partie des siens, il fut obligé de se renfermer dans Ravenne. Maximien-Hercule qui, après avoir abdiqué l'empire, l'avoit repris, vint l'y assiéger. Sévère se rendit à lui, espérant qu'on lui conserveroit la vie ; mais le barbare vainqueur lui fit ouvrir les veines en avril 307. Il laissa un fils que Lucinius fit mourir.

III. SÉVÈRE III (Libius Severus), d'une famille de Lucanie, fut salué empereur d'Occident dans Ravenne, après la mort de Majorien en novembre 461. Le sénat approuva cette élection, avant d'avoir eu le consentement de Léon empereur d'Orient. Mais le nouveau César n'eut pas le temps de pouvoir rien entreprendre. Le général Ricimer qui, pour régner sous son nom, lui avoit fait donner la couronne, le fit, dit-on, empoisonner. Sévère ne fut qu'un fantôme de souverain, qui viola la justice et les lois, et qui se plongea dans la mollesse, tandis

que Rieimer avoit réellement l'autorité suprême.

IV. SÉVÈRE-ALEXANDRE, empereur romain. *V.* Alexandre, n° VI.

V. SÉVÈRE (Lucius Cornelius), poète latin sous le règne d'Auguste, l'an 24 avant J. C., fut distingué de la foule des poètes médiocres. Il a paru en 1715, à Amsterdam, in-12, une belle édition de ce qui nous reste de ce poète. Elle avoit été précédée par une autre in-8°, en 1703.

VI. SÉVÈRE, hérétique du 11e. siècle, vécut un peu après Tatien, dont il adopta quelques opinions. L'origine du bien et du mal étoit alors un grand sujet de dispute. Sévère admit deux principes opposés, l'un bon, l'autre mauvais, mais subordonnés à un être suprême. L'homme étoit à la fois la production de ces deux principes ; du bon par sa raison, et du mauvais par ses passions. Suivant lui, le corps humain, depuis la tête jusqu'au nombril, étoit l'ouvrage du bon principe, et le reste du corps étoit l'ouvrage du mauvais. Le bon et le mauvais principe, après avoir ainsi formé l'homme de deux parties si contraires, avoient mis sur la terre tout ce qui pouvoit entretenir la vie de l'homme. L'Etre bienfaisant avoit placé autour de lui des alimens propres à entretenir l'organisation du corps, sans exciter les passions ; et l'Être malfaisant, au contraire, avoit mis autour de lui tout ce qui pouvoit éteindre la raison et allumer les passions. Lorsqu'on étudie l'histoire des malheurs qui ont affligé les hommes, on voit qu'ils ont presque tous leur source dans l'ivresse ou dans l'amour : Sévére conclut de là que le vin et les femmes étoient deux productions du mauvais principe. L'eau, qui conservoit l'homme calme, et qui n'altéroit point sa raison, étoit un présent de l'être bienfaisant. Les Encratistes ou Tatianistes, qui trouvèrent les principes de Sévère favorables à leur sentiment, s'attachèrent à lui, et prirent le nom de *Sévériens*. » (Pluquet, Dictionnaire des Hérésies).

* VII. SÉVÈRE-CASSIUS, célèbre orateur, ne fit usage de son talent que pour accuser les sénateurs en pleine assemblée, quoique ses délations demeurassent souvent sans effet. Il étoit également redouté pour ses libelles diffamatoires. Auguste le relégua dans l'île de Candie; mais ce châtiment ne le rendit pas plus sage, et dix ans après la mort de ce prince, Tibère fut obligé de l'envoyer à Sériphus, l'une des Cyclades. Il y mourut l'an 24 de J. C., dans une extrême pauvreté, sans avoir même de quoi se couvrir.

VIII. SÉVERE. *Voy* Sulpice-Sévère... Celer... Aquilius, n° IV.

I. SÉVERIN (S.), abbé et apôtre de Bavière et d'Autriche, prêcha l'Évangile en Pannonie dans le 5e siècle, et mourut le 8 janvier 482.

† II. SEVERIN (S.), de Château-Landon dans le Gâtinois, et abbé d'Agaune, avoit, à ce qu'on prétend, le don des miracles. Le roi Clovis étant tombé malade en 504, le fit venir à Paris afin qu'il lui procurât la guérison. Le saint l'ayant obtenue du ciel, le prince lui donna de l'argent pour distribuer aux pauvres, et lui accorda la grace de plusieurs criminels. Saint Severin mourut sur la montagne de Château-Landon le 11 févrie

507. Il ne faut pas le confondre avec un autre S. SEVERIN, solitaire et prêtre de Saint-Cloud.

III. SEVERIN (Saint), né à Bordeaux, évêque de Cologne, montra le plus grand zèle pour extirper l'arianisme de son diocèse. Il mourut au commencement du 5e siècle : l'Eglise célèbre sa fête le 28 octobre.

IV. SEVERIN, Romain, élu pape après Honorius I, au mois de mai 640, ne tint le siége que deux mois, étant mort le premier août de la même année. Il se fit estimer par sa vertu, par sa douceur et son amour pour les pauvres.

SEVERINE (Ulpia Severina), femme de l'empereur Aurélien, étoit fille d'Ulpius Crinitus, grand capitaine qui descendoit de Trajan, dont il avoit la figure, les talens et le courage. Sa fille avoit comme lui les inclinations guerrières. Elle suivit Aurélien dans ses expéditions, et s'acquit le cœur des soldats par ses bienfaits. Quoiqu'elle fût d'une vertu à toute épreuve, son époux, naturellement porté à la jalousie, eut toujours les yeux ouverts sur sa conduite. Il exigeoit d'elle qu'elle eût soin de sa maison comme une bourgeoise, et ne voulut jamais lui permettre les robes de soie. Sévérine survécut à Aurélien, dont elle eut une fille, qui fut mère de Sévérien, sénateur distingué sous le règne de Constantin.

* I. SEVERINI (Pierre), né à Ripen en Danemarck en 1640, fut dès l'âge de 20 ans professeur de poésie à Copenhague, étudia ensuite la physique et la médecine, et se fit recevoir docteur à Paris en 1670. De retour dans sa patrie, il fut nommé médecin du roi Frédéric II, puis de Christiern IV. On a de lui, *Idea medicinæ philosophicæ, ex doctrinâ Paracelsi, Hippocratis, et Galeni*, Basileæ, 1571, in-4°. Hagæ-Comitis, 1660, in-4°. *Epistola pro Theophrasto Paracelso*, Basileæ, 1572, in-8°.

* II. SEVERINI (Marc-Aurèle), médecin de Tarsia dans la Calabre ultérieure, né en 1580, mort en 1656, étudia dans l'université de Naples et y obtint une chaire d'anatomie et de chirurgie. Il s'efforça de rappeler les usages des anciens Grecs, et vouloit qu'on opérât avec hardiesse, avec le fer et le feu. Son système à cet égard est quelquefois poussé jusqu'à la cruauté. Ses ouvrages sont très-nombreux ; voici les principaux : *Historia anatomica, observatioque eviscerati hominis*, Neapoli, 1629, in-4°. *Zootomia Democritea, libris quinque distinctà*, Norimbergæ, 1645, in-folio. *Antiperipatias, hoc est, adversùs Aristoteleos de respiratione piscium diatriba*, Neapoli, 1659, in-folio.

* SEVERO-LOPEZ (Don Joseph), professeur de médecine clinique à Madrid, et médecin de Charles III, naquit à Madrid vers l'année 1750. Sa mort, arrivée en 1804, fut considérée comme une perte irréparable pour la médecine et pour l'humanité. Il s'occupoit de mettre en ordre les résultats précieux de ses connoissances pratiques, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Sévéro avoit un génie supérieur, une imagination vive, et cet esprit observateur qui caractérise les grands médecins. Il avoit entièrement réformé la médecine pratique en Espagne, et substitué à l'esprit de système et à la routine, des principes

sages fondés sur l'expérience et sur la raison. Il s'exprimoit avec éloquence. Ses talens soulevèrent contre lui des ennemis et des persécuteurs, auxquels il n'opposa que le silence. M. Antoine Vallam a publié un Dictionnaire de médecine et de chirurgie en 7 volumes ; ouvrage très-estimé, où l'on trouve les principes fondamentaux de la doctrine de Severo-Lopez.

SEVERUS (Cornelius). *Voy.* CORNELIUS.

† I. SÉVIGNÉ (Marie DE RABUTIN, dame de Chantal et marquise de), fille de Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal, Bourbilly, etc., chef de la branche aînée de Rabutin, et de Marie de Coulanges, née en Bourgogne le 5 février 1626, perdit son père l'année suivante, à la descente des Anglais dans l'île de Rhé, où il commandoit l'escadre des gentilshommes volontaires. Privée de soins d'un père qu'elle n'eut pas le bonheur de connoître et des conseils qu'auroit pu lui donner madame de Chantal canonisée de nos jours, mais alors uniquement occupée des soins d'un ordre dont elle étoit la fondatrice, mademoiselle de Rabutin fut élevée par sa mère, d'abord sous la tutelle de son grand-père, le marquis de Coulanges, ensuite sous celle de son oncle, l'abbé de Livry. Les graces de son esprit et de sa figure la firent rechercher par ce qu'il y avoit de plus aimable et de plus illustre. Elle épousa en 1644 Henri, marquis de Sévigné, qui fut tué en duel en 1651 par le chevalier d'Albret, et elle en eut un fils et une fille. La tendresse qu'elle portoit à ses enfans lui fit sacrifier à leur intérêt les partis les plus avantageux. Sa fille ayant été mariée en 1669 au comte de Grignan, commandant en Provence, qui emmena son épouse avec lui, elle se consola de son absence par de fréquentes lettres. On n'aima jamais une fille autant que madame de Sévigné aimoit la sienne. Toutes ses pensées ne rouloient que sur les moyens de la revoir, tantôt à Paris où madame de Grignan venoit la trouver, et tantôt en Provence où elle alloit chercher sa fille. Cette mère si sensible fut la victime de sa tendresse. Dans son dernier voyage à Grignan, elle se donna tant de soins pendant une longue maladie de sa fille, qu'elle en contracta une fièvre continue qui l'emporta le 14 janvier 1696. Nous avons deux portraits de madame de Sévigné, l'un par le comte de Bussi qui la peint en laid, et l'autre par madame de La Fayette, qui ne s'attache qu'aux qualités et glisse sur les défauts. Bussi dit qu'elle étoit coquette, vive, gaie; qu'un sot éveillé l'emportoit toujours en estime auprès d'elle sur un honnête homme sérieux; qu'elle aimoit l'encens; que voulant avoir une grande réputation de régularité, elle allioit ou tâchoit d'allier le plaisir avec la sagesse, le monde avec la vertu; que, quoique femme de qualité, elle se laissoit éblouir par les grandeurs de la cour, etc., etc. Madame de La Fayette la représente pleine d'esprit, et d'un esprit qui paroit sa figure et qui faisoit disparoître l'irrégularité de ses traits; elle lui donne une ame grande, noble, propre à dispenser des trésors et incapable de s'abaisser au soin d'en amasser; un cœur généreux, obligeant, bien fait et fidèle. Le fond de ces deux tableaux peut être vrai; mais on voudroit en vain se dissimuler qu'il y a du fondement

dans le reproche que fait Bussi à madame de Sévigné, d'être trop touchée de l'éclat de la grandeur. Elle ne manque jamais de faire part à madame de Grignan de tous les regards que l'on a jetés sur elle à la cour, même jusqu'aux plus petites politesses qu'elle a reçues du roi, de la reine et de la maîtresse favorite. Nous ne citerons qu'un morceau du compte qu'elle rend à sa fille des petites faveurs qu'elle eut à Saint-Cyr à la représentation d'Esther. « Le roi vint vers nos places, et après avoir tourné, il s'adressa à moi et me dit : Madame, je suis assuré que vous avez été contente. Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée ! ce que je sens est au-dessus des paroles. » Le roi me dit : « Racine a bien de l'esprit. — Sire, il en a beaucoup ; mais, en vérité, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi ; elles entrent dans le sujet comme si elles n'avoient jamais fait autre chose. » Il me dit : « Ah ! pour cela il est vrai. » Et puis sa majesté s'en alla et me laissa l'objet de l'envie. Comme il n'y avoit quasi que moi de nouvelle venue, il eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. M. le prince et madame la princesse me vinrent dire un mot : madame de Maintenon, comme un éclair, s'en alla avec le roi : je répondis à tout, car j'étois en fortune. » Dans quelle extase madame de Sévigné n'est-elle point à la vue du cordon bleu que le comte de Grignan venoit d'obtenir ! Avec quelle complaisance ne parle-t-elle point au comte de Bussi-Rabutin de la généalogie qu'il venoit de faire de leur maison ! Louis XIV venoit de danser avec elle ; flattée de cette préférence, elle se tourna vers Rabutin pour lui dire : « Il faut convenir que nous avons un grand roi. — Je le crois bien, ma cousine, lui répondit le comte, après ce qu'il vient de faire. » Il faudroit rapporter trop de traits différens pour faire connoître plus en détail madame de Sévigné, qui du moins montroit avec naïveté et avec grace ses défauts. Elle eut sans doute beaucoup de petitesses de son sexe ; trop d'attention à des minuties ; trop d'envie de se montrer et de plaire ; peut-être trop de coquetterie, sans pourtant penser qu'elle nuisît à sa vertu. Il ne faut donc adopter servilement ni les censures du comte de Bussi ni les louanges de madame de La Fayette, mais lire ses Lettres, et y étudier son esprit et son cœur. Le caractère original qui y règne est si marqué, qu'aucun recueil épistolaire ne peut lui être comparé. Ce sont des traits fins et délicats, formés par une imagination vive, qui peint tout, qui anime tout. Elle y met tant de naturel qu'on se sent affecté des mêmes sentimens qu'elle. On partage sa joie et sa tristesse, on souscrit à ses louanges et à ses censures. On n'a jamais raconté des riens avec tant de grace. Tous ses récits sont des tableaux de l'Albane ; enfin madame de Sévigné est dans son genre ce que La Fontaine est dans le sien, le modèle et le désespoir de ceux qui suivent la même carrière. Bussi-Rabutin a très-bien caractérisé le style de sa cousine dans une de ses lettres. « Votre manière d'écrire libre et aisée me plaît bien davantage que la régularité de la plupart de MM. de l'académie. C'est le style d'une femme de qualité qui a bien de l'esprit, qui soutient le caractère des matières enjouées, et qui égale celui des

sérieuses. » On a remarqué que quand madame de Sévigné dictoit ses lettres, son style, si vif et si serré, devenoit lâche; et Corbinelli lui disoit qu'elle perdoit alors une partie de son esprit. Elle aimoit beaucoup les personnes enjouées et qui l'étoient sans contrainte, et elle ne craignoit rien tant que ces gens affectés *qui ont de l'esprit tout le jour*. Les bons mots n'étoient pas perdus avec elle, et elle en disoit souvent. « Il faut, disoit-elle, pardonner aux amoureux, ainsi qu'aux gens des Petites-Maisons. » Dans la dispute élevée sur les anciens et les modernes, elle décida ainsi: « Les anciens sont beaux; mais nous sommes plus jolis. » Les *Lettres* de madame de Sévigné furent publiées pour la première fois en 1724; jusque-là elles étoient restées dans la maison de Grignan, et peu de personnes les connoissoient. Les meilleures éditions sont celles de 1775, en 8 vol. in-12, de 1801, en dix vol. in-12, avec un Discours préliminaire, par l'abbé de Vauxelles. Grouvelle en a donné une en 8 vol. in-8°, 1805, qu'il a enrichie d'Éclaircissemens et de Notes historiques, de Lettres non encore publiées, de diverses Notices sur madame de Sévigné, d'une autre sur les éditions multipliées de ses écrits, d'une collection des Lettres de madame de Simiane, sa petite-fille, et de trois Dissertations de son fils. On y voit 22 portraits gravés des personnes dont les *Lettres* de madame de Sévigné font mention. En général on désiroit ce que cette dernière édition a exécuté, c'est-à-dire, l'ordre chronologique mieux observé dans la suite des Lettres, et quelques légers retranchemens dans celles qui, quoique écrites d'une manière inimitable, offroient cependant beaucoup de répétitions et ne renfermoient très-souvent que de petits faits. Il est vrai qu'une des principales causes de l'intérêt qu'on éprouve en les lisant, c'est qu'elles sont en partie historiques. On peut les regarder comme des mémoires propres à faire connoître les mœurs, le ton, l'esprit, les usages, l'étiquette qui régnoient à la cour de Louis XIV. On y trouve des anecdotes qu'on chercheroit vainement ailleurs; mais ces particularités sont bien plus piquantes, débarrassées de cette foule de petits détails domestiques et de minuties qui devoient mourir entre la mère et la fille. Au reste, nous ignorons où Caraccioli a pris que ces deux dames, qui soupiroient sans cesse pour leur réunion, étoient quelquefois insupportables l'une à l'autre, lorsqu'elles étoient réunies: « Les cœurs s'accordoient, dit-il, et non les humeurs. » C'est une anecdote que nous n'avons lue que dans les Lettres récréatives et morales, et qu'il seroit intéressant de vérifier, quand ce ne seroit que pour faire connoître le cœur humain. L'académie de Marseille a proposé l'éloge de madame de Sévigné, pour sujet de l'un de ses prix. On donna en 1756, sous le titre de *Sevigniana*, un Recueil des pensées ingénieuses, des anecdotes littéraires, historiques et morales, qui se trouvent répandues dans ces Lettres. Ce recueil, fait sans choix et sans ordre, est parsemé de notes, dont quelques-unes sont satiriques.

† II. SÉVIGNÉ (Charles, marquis de), fils de la précédente, héritier de l'esprit et des graces de sa mère, fut un des amans de la célèbre Ninon de Lenclos. Dé-

goûté de l'amour, il se livra aux lettres, et eut une dispute avec Dacier sur le vrai sens d'un passage d'Horace. Il n'avoit pas raison pour le fond, mais il l'eut pour la forme. Il publia trois *Factums*, où sans faire parade d'une pesante érudition, il montra beaucoup de délicatesse. Il se défend avec la politesse et la légèreté d'un homme du monde et d'un bel esprit, tandis que son adversaire ne combat qu'avec les armes d'une lourde érudition. Ces *Factums* de Sévigné et les Réponses de Dacier, parurent à Paris, en 1698, sous ce titre: Dissertations critiques sur l'art poétique d'Horace, etc., petit vol. in-12. Ces prétendues Dissertations sont sans nom d'auteur. Sévigné mourut en 1713.

III. SÉVIGNÉ (Françoise-Marguerite de.) *V.* GRIGNAN.

† I. SEVIN (François), né dans le diocèse de Sens, parvint par son mérite aux places de membre de l'académie des belles-lettres, et de garde des manuscrits de la bibliothèque du roi. Son esprit, son érudition et son zèle pour le progrès des sciences, lui firent des amis illustres. Il entreprit avec l'abbé Fourmont en 1728 par ordre de Louis XV, un voyage à Constantinople, pour y rechercher des manuscrits; aidé des soins du marquis de Villeneuve, ambassadeur, il en rapporta environ 600; mais il ne put recouvrer aucun des ouvrages des anciens Grecs. On a publié en l'an 10, à Paris, les *Lettres* de Sevin sur ce voyage, un vol. in-8°. Elles sont agreables, quoiqu'écrites avec un peu trop de prétention au bel esprit. On y trouve, outre des détails intéressans sur Constantinople, sur l'Égypte, la mer Rouge, le Nil, l'Isthme de Suez, un Mémoire de Caylus sur l'architecture des Turcs, d'autres de Peyssonnel sur diverses antiquités, une *Dissertation* sur le calendrier de l'intérieur de l'Inde par le missionnaire Beschi, et enfin une *Relation* attachante du consulat de Anquetil à Surate. On a encore de l'abbé Sevin une *Dissertation* curieuse sur Menès ou Mercure, premier roi d'Egypte, in-12; et plusieurs *écrits* dans les Mémoires de l'académie des inscriptions, qui le perdit en 1741. On a imprimé à Paris en 1801, *Lettres sur Constantinople, de l'abbé Sevin, de l'académie des inscriptions, etc., au comte de Caylus*, suivies de plusieurs autres productions inédites de divers écrivains. Les Lettres de Sevin sont au nombre de 4, et beaucoup moins instructives que la relation de son voyage, qu'on lit dans le tome VII des Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres. L'abbé Sevin avoit fait aussi un *Commentaire* très-étendu sur la Bibliothèque d'Apollodore. Le manuscrit en est à la bibliothèque impériale, et a été fort utile à M. Clavier.

II. SEVIN. *Voy.* QUINCY.

SEVOY (François-Hyacinthe), natif de Jugon en Bretagne, entra en 1730 dans la congrégation des eudistes, à l'âge de 23 ans. Après avoir professé avec succès la philosophie et la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation, on le chargea de la conduite du séminaire de Blois, qu'il gouverna quelque temps. Mais ce genre d'occupation ne s'accommodant pas avec son goût, il fut dispensé de toutes sortes d'emplois, et se consacra entièrement à l'étude. Il a laissé

un ouvrage intitulé *Devoirs Ecclésiastiques*, Paris, 4 vol. in-12. C'est le résultat des conférences et des instructions qu'il donnoit de temps en temps aux jeunes ecclésiastiques. Le premier volume, en 1760, est une introduction au sacerdoce ; les deuxième et troisième volumes, 1762, contiennent une retraite pour les prêtres : le quatrième traite des vices que les ministres des autels doivent éviter, et des vertus qu'ils doivent pratiquer. Ce dernier ne parut qu'après la mort de l'auteur, arrivée le 11 juin 1765 au séminaire de Rennes. En général les matières y sont traitées d'une manière nouvelle, avec exactitude et solidité. Le style en est concis et nerveux.

SEUR. *Voyez* SUEUR.

† I. SEWARD (Thomas), théologien anglais, né en 1708, mort en 1790 à Lichfield, recteur d'Eyam au comté de Derby, et chanoine de Lichfield, est auteur d'un *Traité sur la conformité du papisme avec le paganisme*. Seward a aussi donné une édition des Œuvres dramatiques de Beaumont, et de celles de Fletcher. Enfin il a composé quelques *Poésies* fugitives qui se trouvent dans le recueil de Dodsley. Miss Anna Seward, célèbre en Angleterre par ses œuvres poétiques, étoit fille de cet écrivain.

† II. SEWARD (Guillaume), célèbre biographe anglais, né en 1747, d'un brasseur, mort en 1799, élève d'abord de la chartreuse et ensuite d'Oxford, qu'il quitta sans avoir pris ses degrés, jouissoit d'une fortune honnête, et se consacra entièrement à la littérature. On lui doit cinq volumes d'*Anecdotes* très-curieuses, sur des personnages distingués, extraites des livres anciens ; et depuis il y a ajouté deux autres volumes in-8°, qu'il a intitulés *Biographiana*.

† I. SEWELL (Guillaume), né à Amsterdam en 1654 de parens quakers et originaires d'Angleterre, exerça la chirurgie à Amsterdam. Il possédoit la plupart des langues de l'Europe, ainsi que le latin. Il a écrit en hollandais l'*Histoire de la formation et des progrès de la société des quakers*, Amsterdam, 1717. Elle fut bientôt après traduite en anglais et imprimée à Londres en un volume in-folio. Les quakers eux-mêmes regardent cet ouvrage comme le meilleur qui ait été publié sur ce qui les concerne. On lui doit encore, I. Un *Dictionnaire anglais et hollandais*, in-4°, réimprimé plusieurs fois. II. Une *Grammaire hollandaise*. III. Une *Grammaire anglaise et hollandaise*, l'une et l'autre in-12. IV. Une *Traduction hollandaise* de l'Histoire des Juifs de Josephe. V. Des *Antiquités de Rome*, etc.

† II. SEWELL (George), poëte et médecin anglais, né à Windsor, étudia en médecine à Leyde sous Boerhaave. De retour à Londres, il se livra à l'exercice de sa profession avec quelque succès, et dans les dernières années de sa vie il se retira à Hampstead, où il l'exerça quelque temps. Il paroît que son goût pour les lettres et la poésie nuisit à ses succès dans l'état qu'il avoit embrassé, car il vécut et mourut pauvre. Il n'avoit point de logement à lui, il vivoit en pension et mangeoit peu chez lui. La table de ses voisins, dont il étoit estimé et chéri, lui étoit toujours ouverte. Il mourut en 1726. In-

dépendamment de quelques pamphlets politiques, on a de lui, *la Vie de John Philipps*; une *Défense du théâtre anglais et du Caton d'Addisson*, 1716; *Sir Walter Raleigh*, tragédie jouée à Londres en 1719. Il en avoit commencé une autre intitulée *Richard Ier*, dont on a imprimé quelques fragmens en 1718, à la suite de deux *Essais sur le gouvernement de la pensée et sur la mort*. Un *recueil de Poésies* publiées de son vivant. Une *Traduction* des Métamorphoses d'Ovide. Enfin on lui attribue une très-grande part dans le 5e volume du Talter de Harrison, et du 9e volume du *Spectateur*.

* SEXTIUS-CALVINUS (L.) a bâti la ville d'Aix, appelée de son nom *Aquæ Sextiæ*. Cet événement se rapporte à l'an 120 avant J. C., le 434e de la fondation de Rome. Ayant été envoyé au secours des Massiliens, il défit leurs ennemis et s'empara des places qui leur appartenoient.

I. SEXTUS-TARQUIN. *Voyez* LUCRÈCE, n° I.

II. SEXTUS-POMPÉE. *Voyez* POMPÉE, n° II.

†III. SEXTUS-EMPYRICUS, philosophe pyrrhonien, sous l'empire d'Antonin-le-Débonnaire, étoit médecin de la secte des empyriques. Les médecins de cette secte se méfiant des raisonnemens de la plupart des autres docteurs, et ne voulant s'en rapporter qu'à l'expérience et aux observations, embrassoient avec plaisir la doctrine de Pyrrhon. On dit que Sextus-Empyricus avoit été l'un des précepteurs d'Antonin-le-Philosophe. Il nous reste de lui des *Institutions pyrrhoniennes*, en trois livres, traduites en français par Huart, 1725, in-12; et un grand *Ouvrage* contre les mathématiciens. Henri-Etienne a le premier donné et imprimé en 1592 une version latine de ces Institutions, et Hervet en a publié une du second ouvrage qui a été imprimée par Plantin en 1569. L'une et l'autre ont été réimprimées avec le texte grec à Genève, en 1621, in-folio; la meilleure édition de cet auteur est celle de Fabricius, en grec et en latin, Leipsick, 1718, in-folio. Les ouvrages de Sextus-Empyricus offrent beaucoup d'idées singulières; mais on y trouve des choses curieuses et intéressantes. Il rassemble tout ce qui peut favoriser le pyrrhonisme, et il le fait valoir heureusement.

IV. SEXTUS, né à Chéronée en Béotie, et neveu de Plutarque, embrassa la philosophie stoïcienne : il devint précepteur des empereurs Lucius-Verus et Marc-Aurèle. Ses *écrits* sont perdus.

* SEYBOLD (David-Christophe), né le 26 mai 1747 à Brackenheim en Wurtemberg, occupa jusqu'en 1774 une place de professeur à Iéna; de là il fut appelé aux fonctions de recteur et professeur au gymnase de Spire, où il resta jusqu'en 1776, époque à laquelle il eut la même place au gymnase de Grünstadt, dans le comté de Leinengen. Ce fut en 1779 que le landgrave de Hesse-Darmstadt l'appela à Bouxvilles; et lorsqu'au commencement de la révolution française cet établissement cessa d'exister, il eut à Tubingue la place de professeur. Il a donné plusieurs *Dissertations* latines sur Homère, des *anthologies* et *chrestomathies* grecques, latines et allemandes; des morceaux choisis de Lucien avec des

notes; une *Traduction* allemande d'Achille Tatius, et une autre de toutes les œuvres de Philostrate. Il étoit à la tête de deux journaux, les *Variétés du haut-Rhin*, (Oberrheinische Mannig faltigkeiten) et le *Magasin des Dames*, (Magazin für Frauenzimmer); mais son ouvrage le plus connu est sa *Mythologie* en allemand et dont on peut rendre ainsi le titre: *Introduction à la Mythologie grecque et romaine des auteurs anciens, à l'usage des jeunes gens, avec des gravures d'après l'antique*. Cette Mythologie eut plusieurs éditions; elle fut composée avant que M. Heyne et son école eussent répandu le plus grand jour sur cette partie de l'antiquité. Seybold est mort à Tubingue au mois de janvier 1804.

SEYDA, régente du royaume de Perse après la mort de son époux Magdeddulat, et mère de Rostan, gouverna ses états avec gloire, et les remit à son fils, qui la dépouilla aussitôt de toute autorité. Indignée de son ingratitude et des insultes du visir Avicenne, Seyda se réfugia dans le château de Tabarek, dans le royaume de Lar, leva une armée, se mit à la tête, combattit son fils, le fit prisonnier et remonta sur le trône. Dès-lors la Perse fut paisible audedans et respectée au-dehors. Cachée derrière un rideau, elle donnoit audience à ses ministres; mais elle paroissoit à visage découvert devant les ambassadeurs des grands princes. Elle mourut vers l'an 420 de l'hégire.

SEYDLITZ (Frédéric-Guillaume, baron de), né dans le pays de Clèves en 1722, entra au service du roi de Prusse, et devint l'un de ses généraux les plus célèbres. Après s'être distingué dans la guerre de Silésie, il eut de brillans succès dans celle de sept ans. A l'époque de la défaite des Prussiens à Kolin, le 18 juin 1757, il couvrit habilement leur retraite et commanda ensuite la cavalerie à la bataille de Rosbach, où les Français furent vaincus. Il repoussa courageusement les Russes à celle de Zorndorf, le 25 août, et mourut comblé de gloire et d'honneurs, en 1773. Frédéric lui a fait ériger une statue sur la place Guillaume à Berlin.

* I. SEYMOUR (Edouard), frère de lady Jeanne Seymour, femme de Henri VIII d'Angleterre, et oncle d'Edouard VI, mort en 1552, fut créé vicomte de Beauchamp et duc de Sommerset. A l'avénement de son neveu au trône il fut déclaré son tuteur et protecteur du royaume. Seymour abusa de son autorité jusqu'à faire trancher la tête à son frère Thomas en 1549, sur une fausse accusation. Accusé luimême par le comte de Warwick et quelques autres seigneurs de la cour, il fut décapité.

II. SEYMOUR (Anne, Marguerite et Jeanne), trois sœurs illustres, filles d'Edouard Seymour, protecteur du royaume d'Angleterre sous le roi Edouard VI, et duc de Sommerset, etc., qui eut la tête tranchée le 24 janvier 1552, à cause de sa cruauté et de son despotisme, et nièces de Jeanne Seymour, épouse du roi Henri VIII, laquelle perdit la vie en la donnant au prince nommé depuis Edouard VI. La poésie fut un de leurs talens; elles firent 104 *Distiques* latins sur la mort de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, sœur de François I[er]. Ils furent traduits en français, en grec, en italien, et imprimés à Paris en 1551, in-8°, sous le titre de *Tombeau de Mar-*

guerite de Valois, *reine de Navarre*. Il y en a quelques-uns d'heureux ; mais, en général, ils sont très-foibles : ce qui ne pouvoit guère être autrement.

* III. SEYMOUR (Arabelle), plus connue sous le nom de lady Arabelle, morte en 1615, étoit fille de Charles Stuart, comte de Lénox, frère cadet de Henri Darnley, époux de Marie reine d'Ecosse. Sa mère étoit fille de sir Guillaume Cavendish de Chatsworth au comté de Derby. L'illustre naissance de cette dame causa ses malheurs. Plusieurs projets furent formés pour la placer sur le trône d'Angleterre ; elle fut emprisonnée sous le règne d'Elisabeth. Au commencement de celui de Jacques, elle épousa secrétement Guillaume Seymour, second fils du comte d'Hertford. Ce mariage ayant été découvert, les deux époux furent renfermés à la tour. Après une année de détention, ils parvinrent à s'échapper, et Seymour s'embarqua : mais lady Arabelle fut arrêtée et remise à la tour, où elle mourut quatre ans après.

† SEYSSEL (Claude de), natif d'Aix en Savoie, ou selon d'autres de Seyssel, petite ville du Bugey, professa le droit à Turin avec un applaudissement universel. Son savoir et ses intrigues lui obtinrent les places de maître des requêtes et de conseiller de Louis XII, roi de France, l'évêché de Marseille en 1510, puis l'archevêché de Turin en 1517. Il publia un grand nombre d'*ouvrages* théologiques, juridiques, historiques, et différentes *Traductions*. Son *Histoire de Louis XII*, *père du peuple*, in-4°, Paris, 1615, n'est qu'un panégyrique historique. Il déprime tous les héros anciens et modernes pour élever le sien. Il se permet surtout des critiques très-fortes des actions de Louis XI. L'envie de trouver des défauts aux souverains morts lui fournit quelques anecdotes curieuses. On a encore de lui un *Traité* peu commun et assez singulier, intitulé *La Grande monarchie de France*, 1519, in-8°, dans lequel il fait dépendre le roi du parlement. Seyssel mourut la nuit du 31 mai au premier juin 1520, dans un âge apparemment assez avancé. Il laissa une fille naturelle nommée Agnès, à laquelle, moyennant une dot de 5000 écus d'or, il avoit pris soin de trouver un mari. Quoiqu'il ne se fût pas beaucoup appliqué aux humanités et à l'éloquence, il a écrit assez bien et avec beaucoup de facilité. Il ne paroît pas avoir été fort profond en théologie, comme il l'avoue lui-même ; mais il raisonne assez juste suivant ses principes, il éclaircit les matières par des exemples familiers. Ses *ouvrages* de jurisprudence ont été estimés de son temps, et lui ont acquis la réputation de savant jurisconsulte. Ceux qui l'ont regardé comme un homme habile dans la connoissance de la langue grecque, parce qu'il avoit publié des *Traductions* françaises d'auteurs grecs, ont été des dupes. Ces traductions ont été faites sur des versions latines dont souvent il n'a pas pris le sens, et dont il a copié les fautes en y ajoutant les siennes propres. La louange la plus véritable qu'on puisse lui donner est d'avoir été le premier qui ait commencé à écrire en français avec quelque pureté. C'est ce que dit Nicéron dans le tome 24 de ses Mémoires.

* SFERULE (François), poète latin du 16e siècle, né à Camé-

8vo. Outre ses *Elégies sur l'Amour conjugal*, ses *Epigrammes* et ses *Poésies lyriques*, il avoit entrepris une *Histoire de César Borgia* et d'*Alexandre VI*, que la mort l'empêcha de terminer.

I. SFONDRATI (François), sénateur de Milan et conseiller d'état de l'empereur Charles-Quint, naquit à Crémone en 1494. Ce prince l'envoya à Sienne, déchirée par des divisions intestines; il s'y conduisit avec tant de prudence, qu'on lui donna le nom de *Père de la Patrie*. Il embrassa l'état ecclésiastique après la mort de son épouse. Le pape Paul III lui donna l'évêché de Crémone et le chapeau de cardinal. Il mourut le 31 juillet 1550. On a de lui un *Poème* intitulé : *L'Enlèvement d'Hélène*, imprimé à Venise en 1559. Il laissa deux fils, Paul et Nicolas. Ce dernier, venu au monde par le moyen de l'opération césarienne, obtint la tiare sous le nom de Grégoire XIV. (*Voyez* ce mot.)

II. SFONDRATI (Paul-Emile), neveu de Grégoire XIV, né en 1561, mérita par ses vertus le chapeau de cardinal, et mourut à Rome le 14 fevrier 1618, laissant des regrets aux pauvres et aux gens de bien.

III. SFONDRATI (Célestin), petit-neveu du précédent, entra dans l'ordre des bénédictins, professa la théologie dans l'université de Saltzbourg, et fut ensuite abbé de Saint-Gal. Son savoir et sa naissance lui procurèrent la pourpre romaine en 1695. Il mourut à Rome le 4 septembre 1696 âgé de 53 ans. Ce cardinal est fort connu par plusieurs *ouvrages* contraires aux maximes de l'Eglise gallicane. Sfondrati publia en 1684, sous le nom supposé d'Eugène Lombard, un *Traité*, in-4°, intitulé *Regale sacerdotium Romano pontifici adsertum, et quatuor propositionibus explicatum*. Ce Traité fut imprimé en Suisse, comme cela paroît évidemment par les caractères : tel est le *Gallia vindicata*, qu'il composa en 1687 contre les décisions de l'assemblée du clergé de 1682 touchant l'autorité du pape. En 1688 il en publia un autre contre les franchises des quartiers des ambassadeurs à Rome. C'étoit au sujet de l'ambassade du marquis de Lavardin, et de son différend avec le pape Innocent XI. Mais celui qui a fait le plus de bruit est un ouvrage posthume, intitulé *Nodus prædestinationis dissolutus*, Rome 1696, in-4°. On y trouve des opinions singulières sur la grace, sur le péché originel et sur l'état des enfans morts avant le baptême. Bossuet et le cardinal de Noailles écrivirent à Rome pour y faire condamner cet ouvrage; mais le pape Clément XI, qui avoit eu pour maître le cardinal Sfroudati, ne voulut pas que son livre fût censuré.

I. SFORCE (Jacques), surnommé *le Grand*, est la tige de l'illustre maison des Sforce qui a joué un si grand rôle en Italie dans le 15e et le 16e siècle. Elle a eu six ducs de Milan, et s'est alliée avec la plupart des souverains de l'Europe. Jacques Sforce naquit le 28 mai 1369 à Cotignola, petite ville de la Romagne entre Imola et Faënza, d'un laboureur, ou, selon Commines, d'un cordonnier. Une compagnie de soldats ayant passé par Cotignola, il lui prit envie d'aller à la guerre. « Je m'en vais, dit-il en lui-même, darder ma hache contre cet arbre; et si elle entre assez avant pour y demeurer attachée,

je me ferai soldat. » La hache, dit l'abbé de Choisi, s'attacha à l'arbre et il s'enrôla ; et parce qu'il l'avoit dardée de toute sa force, il s'appela *Sforce*. Il passa par tous les degrés de la discipline militaire, et parvint jusqu'à commander sept mille hommes. Il combattit long-temps pour Jeanne II, reine de Naples, fut fait connétable de ce royaume, gonfalonier de la Sainte-Eglise, et créé comte de Cotignola par le pape Jean XXIII, en dédommagement de 14 mille ducats que l'Eglise de Rome lui devoit. Ses exploits devinrent de jour en jour plus éclatans. Il obligea Alfonse, roi d'Aragon, de lever le siége de Naples, et reprit plusieurs places qui s'étoient révoltées dans l'Abruzze et le Labour. Mais, en poursuivant les ennemis, il se noya au passage de la rivière d'Aterno, aujourd'hui Pescara, le 3 janvier 1424. Son vrai nom étoit Giacomuzzo ou Jacques Attendulo, qu'il changea en celui de Sforza. Il aima dans sa jeunesse une demoiselle nommée Lucia Trezana, qu'il maria après en avoir eu plusieurs enfans, entre autres François Sforce, dont il sera parlé dans l'article suivant; et Alexandre Sforce, seigneur de Pesaro. Il eut ensuite trois femmes : la première Antoinette Salembini, qui lui apporta plusieurs belles terres, et dont il eut Bosio Sforce, comte de Santa-Fior, gouverneur d'Orviette pour le pape Martin V, et bon guerrier, qui épousa une fille du pape Paul III, et fut la tige des comtes de Santa-Fior qui subsistent encore. Jacques Sforce épousa en secondes noces Catherine Alopa, sœur de Rodolphe, grand-camerlingue du royaume de Naples; et en troisièmes, Marie Marzana, fille de Jacques, duc de Sessa. Il eut de celle-ci Charles Sforce, général de l'ordre des augustins, et archevêque de Milan.

II. SFORCE (François), duc de Milan, et fils naturel du précédent, né le 25 juillet 1401, fut élevé par son père dans le métier des armes : il n'avoit que 23 ans lorsqu'il défit les troupes de Braccio, qui lui disputoient le passage d'Aterno. Son père s'étant noyé dans cette action, il succéda à tous ses biens, quoiqu'il fût illégitime. Il combattit avantageusement contre les Aragonais, contribua beaucoup à leur faire lever le siége de Naples, et à la victoire remportée le 6 juin 1425, près d'Aquila, sur les troupes de Braccio, où ce général fut tué. Après la mort de la reine Jeanne, arrivée en 1435, il s'attacha à René, duc d'Anjou, qu'elle avoit fait son héritier. Malgré les malheurs de ce prince, François Sforce, aussi habile politique que grand général, sut se soutenir. Il se rendit maître de plusieurs places dans la Marche d'Ancône, d'où il fut chassé par le pape Eugène IV, qui le battit et l'excommunia. Sforce rétablit bientôt ses affaires par une victoire. La réputation de sa valeur étant au plus haut point, le pape, les Vénitiens et les Florentins l'élurent pour leur général dans la guerre contre le duc de Milan. Il avoit déjà commandé l'armée des Vénitiens contre ce prince, dont il avoit épousé la fille : c'étoit Philippe-Marie Visconti. Ce duc étant mort en 1447, les Milanais appelèrent François Sforce, son gendre, pour être leur général contre les Vénitiens. Mais après plusieurs belles actions en leur faveur, il tourna ses armes contre eux-mêmes, assiégea Milan, (*V.* Bonne, n° III), et les força

en 1450 à le recevoir pour duc, malgré les droits de Charles, duc d'Orléans, fils de Valentine de Milan. Le roi Louis XI, qui n'aimoit pas le duc d'Orléans, transporta en 1464 à François Sforce tous les droits que la France avoit sur Gênes, et lui donna Savone qu'il tenoit encore. Sforce, avec cet appui, se rendit maître de Gènes. Ce vaillant capitaine mourut en 1466, avec la réputation d'un homme qui vendoit son sang à qui le payoit le plus cher, et qui n'étoit pas esclave de sa parole. Il avoit épousé Blanche-Marie, fille naturelle de Philippe-Marie, duc de Milan. Il en eut, I. Galeas-Marie et Ludovic-Marie, ducs de Milan. (*Voyez* les articles suivans.) II. Philippe-Marie, comte de Pavie. III. Sforce Marie, duc de Bari, qui épousa Léonore d'Aragon. IV. Ascagne-Marie, évêque de Pavie et de Crémone, et cardinal, pris par les troupes de Louis XII, et enfermé pendant quelque temps dans la tour de Bourges. C'étoit un homme artificieux qui trompa le cardinal d'Amboise, lorsque ce prélat français aspiroit à la papauté. V. Hippolyte mariée à Alfonse d'Aragon, duc de Calabre, puis roi de Naples. VI. Elisabeth mariée à Guillaume, marquis de Montferrat. Il eut aussi plusieurs enfans naturels : entre autres Sforce, tige des comtés de Burgo-Novo; et Jean-Marie, archevêque de Gênes...... Jean Simoneta a écrit l'Histoire de François Sforce, Milan, 1479, in-folio : c'est plutôt un modèle pour les guerriers, que pour les citoyens équitables.

III. SFORCE (Galéas-Marie), né le 14 janvier 1444, fut envoyé en France au secours de Louis XI. Il succéda à François Sforce son père dans le duché de Milan en 1466; mais ses débauches et son extrême férocité le firent assassiner le 25 décembre 1476, dans une église, au milieu de la multitude assemblée. De son mariage avec Bonne, fille de Louis, duc de Savoie, il eut Jean-Galéas-Marie (*Voyez* l'article qui suit); et Blanche-Marie, seconde femme de l'empereur Maximilien. Il eut aussi une fille naturelle, qui est l'objet de l'article VI ci-après.

IV. SFORCE (Jean-Galéas-Marie), fils du précédent, fut laissé sous la tutelle de sa mère et du secrétaire d'état Cécus Simonéta; mais Ludovic-Marie Sforce, son oncle, surnommé *le More*, contraignit la duchesse à s'enfuir de Milan, et fit trancher la tête à Simonéta malgré son état de septuagénaire. S'étant emparé du gouvernement, il fit donner à son neveu un poison lent, dont il mourut à Pavie en 1494, peu de jours après l'entrée du roi Charles VIII dans cette ville. Le crime de Ludovic le More ne demeura pas impuni. Louis de La Tremouille, l'un des généraux de Louis XII, se rendit maître de sa personne; il fut amené en France; et Louis XII (*Voyez* son article) le fit enfermer à Loches, où il mourut en 1510. Ce Ludovic étoit un lâche et un traître, dit le P. Berthier. Quand il fut rentré dans Milan, après la première conquête du roi, il fit aux Français une sorte de guerre digne d'un scélérat comme lui. On étoit alors dans l'année séculaire. Les pélerins qui alloient de France à Rome pour y gagner le jubilé, étoient mis à mort dans les hôtelleries par les ordres secrets de Ludovic, qui donnoit un ducat d'or de chaque tête qu'on lui apportoit. Cescruau-

tés furent vengées par d'autres cruautés; car les Français portèrent le fer et le feu dans tous les lieux où leurs compatriotes avoient été égorgés. Jean-Galéas-Marie Sforce avoit épousé Isabelle d'Aragon, fille d'Alfonse, roi de Naples. Ses enfans furent, I. François Sforce, qui, pour être soustrait à la fureur de son grand-oncle, fut envoyé en France par la duchesse sa mère auprès du roi Louis XII, et qui mourut abbé de Marmoutier en 1511. II. Bonne, mariée à Sigismond, roi de Pologne.

V. SFORCE (Ludovic-Marie), grand-oncle du précédent, surnommé *le More*, à cause de son teint basané, avoit épousé Béatrix d'Est, fille d'Hercule, marquis de Ferrare. De ce mariage naquirent, I. Maximilien Sforce, qui fut rétabli duc de Milan par l'empereur Maximilien en 1512; mais qui ne pouvant s'y soutenir, céda la ville à François Ier. Il vint en France avec une pension de 50 mille écus d'or, et mourut à Paris en 1530, généralement méprisé, à cause de la manière sordide dont il avoit passé ses dernières années. II. François Sforce, 3e du nom, qui fut aussi rétabli en 1529, par l'empereur Charles-Quint. Il mourut le 24 octobre 1535, sans laisser de postérité. Après sa mort, Charles-Quint s'empara du duché de Milan, lequel passa aux successeurs de cet empereur. Ludovic-Marie Sforce eut aussi plusieurs enfans naturels, entre autres, Jean-Paul, tige des marquis de Caravaggio, éteints en 1697.

†VI. SFORCE (Catherine), fille naturelle de Galéas-Marie Sforce, duc de Milan, assassiné en 1476, et femme de Jérôme Riario, prince de Forli, est regardée comme une des héroïnes de son siècle. Les sujets de son mari s'étant révoltés, et ce prince ayant été assassiné par François Ursus, chef des rebelles; elle fut mise en prison avec ses enfans. La forteresse de Rimini tenoit encore pour elle. Comme cette place ne vouloit pas se rendre par son ordre, la princesse témoigna qu'il étoit nécessaire qu'on lui permît d'y entrer, afin qu'elle pût engager le commandant à se soumettre aux vainqueurs. Sa demande lui fut aussitôt accordée. Mais à peine y fut-elle entrée, que se voyant en sûreté, elle commanda aux rebelles de mettre les armes bas, les menaçant des derniers supplices s'ils n'obéissoient. Les conjurés, frustrés de leurs espérances, la menacèrent de leur côté de tuer ses enfans, qu'elle leur avoit laissés en otage. Mais elle leur répondit, avec courage, « qu'il lui restoit encore de quoi en faire d'autres. » Sur ces entrefaites, elle reçut un secours considérable, que lui envoyoit Ludovic-Marie Sforce, son oncle; et peu après, par sa prudence et son courage, elle recouvra le pouvoir souverain. Pendant les guerres des Français en Italie, elle se montra toujours ferme, toujours courageuse, et se fit respecter même de ses ennemis. Elle se remaria à Jean de Médicis, père de Cosme dit *le Grand*. Le duc de Valentinois, bâtard du pape Alexandre VI, l'ayant assiégée dans Forli en 1500, elle s'y défendit vigoureusement, et ne céda qu'à la dernière extrémité. On l'emmena prisonnière dans le château Saint-Ange, et peu après on la mit en liberté, mais sans lui restituer ses états, dont le duc de Valentinois fut investi, et qui,

après la mort d'Alexandre VI, furent réunis au saint-siége. Elle mourut quelque temps après.

* VII. SFORCE (Isabelle), femme de beaucoup d'esprit et d'une profonde érudition, vivoit dans le 16e siècle. Elle a laissé un *Traité*, assez estimé, *sur la véritable tranquillité de l'ame.*

* VIII. SFORCE (Gabriel), augustin et archevêque de Milan, mort en 1547, se fit un nom dans la littérature. On a de lui des livres de *Grammaire*, de *Rhétorique*, des *Lettres*, *Discours*, *Traités de morale*, etc.

* IX. SFORCE (Jean-Marie), de Pelagiano, mineur conventuel du 17e siècle, a mis au jour *Meteorologicæ lucubrationes ex Aristotelis libro meteorum desumptæ.*

* SFORZINO (François), de Carcano, né dans le 16e siècle, d'une famille noble, a mis au jour trois livres des *Oiseaux de proie*, avec un *Traité des Chiens.*

* SGAMBATI (Scipion), jésuite de Naples, a publié *Exercitatio theologica*, Antverpiæ, ex officinâ Plantinianâ, 1631, in-folio, et d'autres *ouvrages.*

* SGARGI (Jean-Baptiste), né au château de Budrio dans le Bolonais, cultiva la poésie, et mourut encore jeune dans sa patrie, le 12 décembre 1724. Il a publié un *Dictionnaire des rimes de la Jérusalem du Tasse.*

S'GRAVESANDE. *Voyez* GRAVESANDE.

* SGYROPULE (Silvestre), savant grec du 15e siècle, a laissé une bonne *Histoire du Concile de Florence*, publiée à La Haye en 1660, avec une traduction latine, un discours préliminaire et des notes fort étendues, par Robert Creighton. Leo Allatius a réfuté cette histoire dans un ouvrage intitulé *Exercitationes in Creightoni apparatum, versionem et notas ad histor. conc. Florent. scriptam à Sgyropulo*, Romæ, 1674, in-4°.

† SHADWELL (Thomas), poète dramatique anglais, d'une ancienne famille du comté de Stafford, mort en 1692, à 52 ans, d'un excès d'opium. On a de lui, outre ses *pièces* dramatiques, une *Traduction* en vers des Satires de Juvénal, et d'autres *Poésies*, qui plurent davantage à ce qu'on appelle le peuple qu'aux gens de goût. Dans le temps de la révolution il fut fait poète lauréat et historiographe du roi Guillaume, à la place du célèbre Dryden. Il étoit peu propre à cet emploi ; car on le peignit dans son oraison funèbre comme un homme qui aimoit la vérité. Voltaire paroît très-peu favorable à ses talens dans sa 19e Lettre philosophique. « Je ne sais, dit-il, comment le sage et ingénieux M. de Muralt, dont nous avons les Lettres sur les Anglais et sur les Français, s'est borné, en parlant de la comédie, à critiquer un comique nommé *Shadwell.* Cet auteur étoit assez méprisé de son temps ; il n'étoit point le poète des honnêtes gens. Ses pièces, goûtées pendant quelques représentations par le peuple, étoient dédaignées par tous les gens de bon goût, et ressembloient à tant de pièces que j'ai vues en France attirer la foule et révolter les lecteurs, dont on a pu dire :

Tout Paris les condamne, et tout Paris les court.

Ses principales pièces sont, I. *Les Amans chagrins*, ou *les Impertinens*, Londres, 1668. C'est une

imitation des *Fâcheux* de Molière, mais inférieure à son modèle, quoique le modeste auteur prétende l'avoir surpassé dans ce qu'il a pris de lui. II. *Les Capricieux*, comédie dont le but est de critiquer quelques vices et quelques défauts du siècle. III. *La Bergère royale*, tragi-comédie, Londres, 1669, in-4°. IV. *Le Virtuoso*, comédie, Londres, 1676, in-4°. V. *Psyché*, tragédie, Londres, 1675, in-4°. VI. *Le Libertin*, tragédie; c'est le même sujet que la statue du Festin de Pierre. VII. *Les Eaux d'Epsom*, comédie, que Saint-Evremont trouvoit divertissante. Elle fut imprimée à Londres en 1676, in-4°. VIII. *Timon le Misantrope*, comédie, Londres, 1678, in-4°. IX. *Le Misérable*, comédie; c'est une mauvaise imitation de l'Avare de Molière. X. *La véritable Veuve*, comédie, Londres, 1679, in-4°. XI. *Les Sorciers de Lancastre*, Londres, 1682, in-4°. XII. *La Femme capitaine*. XIII. *Le Gentilhomme d'Alsace*; Londres, 1688, in-4°. Ses contemporains et ses compatriotes ont fait de Shadwell plus de cas qu'on ne devoit l'attendre de l'idée qu'en donne Voltaire. Lord Rochester qui parle de la prodigieuse facilité de cet auteur, s'exprime avec éloge sur ses écrits, et avec plus de complaisance encore sur sa conversation. « Si Shadwell, dit-il, avoit brûlé tout ce qu'il a écrit, et imprimé tout ce qu'il a dit, on trouveroit dans lui plus d'esprit et d'enjouement que dans tous nos autres poètes. » On lui a élevé un monument dans l'abbaye de Westminster.

* SHADY-ILAND, Irlandais de nation, passa à Boston vers 1767 : partisan du méthodisme, porté en Amérique par les deux Wesley et Withfield, et qui prit une autre forme sous le nom de *nouvelle lumière*, il prêcha dans cette ville, qu'en tout on doit suivre l'inspiration sainte, et que par l'esprit contemplatif on dompte les révoltes de la chair. Il n'officioit qu'après le coucher du soleil et sans lumière, *qui étoit inutile; car c'étoit lui qui étoit et qui donnoit la lumière*; mais l'absence de la lumière matérielle entraîna des abus qui jetèrent du discrédit sur sa doctrine; il fut obligé de fuir. On ignore l'époque de sa mort.

† I. SHAFTSBURY (Antoine Ashley Cooper, comte de), né en 1621 dans le comté de Dorset, annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions, et fut à l'âge de quinze ans envoyé à Oxford au collége d'Exeter, où il fut admis sous le docteur Prideaux qui en étoit recteur. Shaftsbury fut nommé représentant de Tewksbury dans le parlement assemblé à Westminster en 1640, qui fut dissous bientôt après. Au commencement de la guerre civile il parut disposé à servir les intérêts du roi; mais ayant ensuite appréhendé de ne pas jouir de la confiance de sa majesté, il se tourna vers le parti parlementaire, et s'y livra, dit Clarendon, de cœur et d'ame. Il accepta une commission du parlement, leva des troupes, prit Wareham d'assaut, et réduisit le comté de Dorset. Une pareille conduite peut avoir induit cet historien à dire « qu'il devint l'implacable ennemi de la famille royale. » Après avoir servi le parlement dans d'autres occasions, il fut nommé en 1651 du comité chargé de la réforme des lois, et membre de la convention qui se forma, lorsque Cromwel eut dissous le long par-

lement; il fut l'un des premiers à signer la fameuse protestation contre la tyrannie et le gouvernement arbitraire du protecteur; il se lia en même temps par une correspondance secréte avec les amis de Charles II, et devint l'un des principaux promoteurs de son rétablissement. Lorsque ce prince eût été replacé sur le trône, Shaftsbury fut admis dans son conseil-privé, créé en 1661 baron Ashley de Winborne Saint-Gilles, et bientôt après chancelier et sous-trésorier de l'Echiquier, et l'un des lords-commissaires chargés de remplir l'office du grand-trésorier; il fut successivement lord-lieutenant du comté de Dorset, créé baron Cooper de Paulet dans le comté de Sommerset et comte de Shaftsbury. Il ne tarda pas à être appelé au poste de lord grand-chancelier d'Angleterre, et déploya dans cet éminent emploi les talens d'un orateur accompli. Le peu de temps pendant lequel il fut chargé du timon des affaires fut un moment d'orage et de tempête; mais on peut dire avec justice que ces circonstances ne purent ni l'effrayer ni le détourner de son but. En novembre 1673, il résigna le grand sceau; et s'étant éloigné de la cour, il continua à se distinguer dans le parlement. Ses talens ne lui permettoient guère de rester oisif; il s'opposa vigoureusement au bill du Test, lorsqu'il fut présenté à la chambre des lords; et au rapport de Burnet il se montra dans cette session au-dessus de lui-même. Ce parlement ayant été séparé, et rappelé deux ans après, le duc de Buckingham allégua qu'il devoit être regardé comme dissous: Shaftsbury partagea et soutint cette opinion avec tant de chaleur, qu'il fut envoyé à la Tour, où il fut détenu treize mois; quoique les lords qui avoient été de son avis, et emprisonnés comme lui, eussent, d'après leur soumission, été sur-le-champ élargis. Le roi, fatigué de tous ces débats, et ne respirant que le besoin de sa tranquillité, prit le parti de renouveler en entier son conseil-privé, et nomma Shaftsbury pour en être le président. Il ne jouit pas long-temps de sa nouvelle dignité; il ne la posséda que six mois. Il s'étoit attiré la haine du duc d'Yorck en soutenant avec vigueur, ou peut-être en formant lui-même le projet du bill d'exclusion qu'il défendit dans le parlement convoqué à Oxford en 1681. Le duc chercha à se venger; et Shaftsbury, accusé de haute trahison cette même année, fut envoyé une seconde fois à la Tour où il resta plus de quatre mois. Il fut jugé et acquitté; mais sentant la nécessité de sa retraite, il s'embarqua pour Amsterdam où il mourut le 22 janvier 1683, âgé de 62 ans. On accusoit Shaftsbury d'avoir eu l'ambition d'être élu roi de Pologne; ce qui le faisoit appeler par dérision le comte Tapsky. On rapporte aussi qu'il aimoit excessivement les femmes, et qu'un jour Charles II, dans un moment de gaîté et faisant allusion à cette imputation, lui dit: « Je crois, Shaftsbury, que tu es le plus grand libertin qui existe dans mes possessions. — Votre majesté, repartit Shaftsbury, ne veut parler sans doute que de ses sujets. » Voici le portrait que l'abbé Raynal a tracé de ce ministre dans son Histoire du parlement d'Angleterre. « La nature lui avoit donné un esprit vaste; le travail lui procura des connoissances profondes. L'ambition le fit aspirer aux grandes intrigues; l'habileté l'y plaça; le bonheur

l'y fit réussir. Il fut ami sincère, rival dangereux, ennemi implacable, voisin inquiet, maître généreux. Le talent de la parole commença sa réputation : une éloquence forte, véhemente, plaisante même, mais à propos, lui avoit érigé une espèce de trône dans le parlement ; il y régnoit. Inutilement délibéroit-on, il ramenoit tout à lui par la conviction, par le sentiment, ou par la crainte du ridicule. De cet avantage naissoit la facilité qu'il trouvoit à former des cabales et des factions. Une détermination forte à tout oser justifioit l'air de confiance qu'il affectoit communément avec ses complices. Il ne fit jamais de crime inutile, mais il hasarda toujours sans remords tous ceux qu'il crut nécessaires à ses vengeances, à sa réputation, à ses intérêts. C'est peut-être le premier homme qui, sans inconstance, ait changé cinq à six fois de parti. Il contoit avec complaisance les raisons de ses variations, et on ne pouvoit s'empêcher d'en admirer le temps, la manière et les circonstances. Une connoissance parfaite des talens, de l'humeur, des vues de tous ceux qui avoient quelque part aux affaires de sa nation, montroit à ses yeux l'avenir d'une manière qui tenoit beaucoup plus de la certitude que de la conjecture. Ses lumières n'étoient sûres qu'en politique ; il donnoit dans des erreurs capitales sur tout le reste. Il portoit l'athéisme dans la religion, la confusion du bien et du mal dans la morale, le pyrrhonisme dans l'histoire, l'astrologie dans la physique. Il seroit possible de tracer deux portraits de cet homme singulier, tous deux ressemblans, tous deux opposés.

† II. SHAFTSBURY (Antoine Ashley Cooper), petit-fils du précédent, naquit le 26 février 1671 dans la maison de son grand-père, qui prit pour lui un tel attachement qu'il voulut se charger du soin de l'élever : il suivit, pour lui faire apprendre les langues savantes, la même méthode que Montaigne avoit adoptée pour son fils ; il plaça auprès de lui une personne assez versée dans la langue grecque et la langue latine pour lui parler couramment l'une ou l'autre. Les progrès du jeune élève furent tels, qu'à l'âge de 11 ans il les entendoit très-bien toutes deux. En 1686 il voyagea dans les principales cours de l'Europe, et séjourna long-temps en Italie, où son goût pour les beaux-arts se développa et se fortifia. De retour en Angleterre en 1689, et appelé de bonne heure aux fonctions publiques, il n'en voulut accepter aucune avant d'avoir continué ses études, il ne consentit que cinq ans après à entrer dans le parlement. Son entrée fut signalée par le zèle qu'il employa à provoquer et à faire admettre l'acte qui accorde un conseil aux prisonniers dans les cas de haute trahison. Il avoit à cette occasion préparé un discours ; mais lorsqu'il se leva pour le prononcer dans la chambre des communes, il fut tellement intimidé qu'il en perdit la mémoire et la voix. Toute la chambre, après lui avoir donné le temps de se remettre, l'ayant prié de continuer : « Si ne me levant ici, dit-il, que pour énoncer mon opinion sur le bill proposé, je suis troublé et interdit au point de n'exprimer que la plus petite partie de ce que j'avois à dire, quel sera donc l'état de celui qui, dépourvu de toute assistance, se trouvera réduit à plaider pour

la défense de sa propre vie? » Pendant cette session et celles qui suivirent il ne cessa de favoriser toutes les dispositions qui tendoient au maintien de la liberté civile; mais son assiduité et la longueur des séances ayant affoibli sa santé, il ne reparut plus dans la chambre des communes depuis que le parlement eut été dissous en 1698. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de se rendre en Hollande sous un nom emprunté, se faisant passer pour un étudiant en médecine, dans la vue d'être moins interrompu. Ce fut sous ces dehors, et en dérobant la connoissance de son nom, qu'il vécut avec Le Clerc, et particulièrement avec Bayle, pendant l'espace d'une année. Il ne se fit connoître qu'au moment où il revint en Angleterre. A son arrivée, créé comte de Shaftsbury, il ne voulut entrer dans la chambre haute qu'en 1701. Cet illustre philosophe mourut à Naples le 4 février 1713; il s'y étoit rendu pour changer d'air. On l'a peint comme un sage qui aimoit surtout à vivre avec ses amis et ses livres, et qui faisoit un bon choix des uns et des autres, ne frondant la cour, ni ne recherchant ses faveurs, sachant modérer son ambition, et n'ayant que celle de faire du bien. Son cœur étoit généreux autant que son esprit étoit éclairé. Bayle ressentit les effets de sa libéralité. On a de lui plusieurs *ouvrages* qui décèlent un génie profond et le talent d'un habile observateur. Les principaux sont, I. *Les Mœurs ou Caractères*, Londres, 1732, 3 vol. in-8°; et traduits en français, 1771, 3 vol. in-8°. Il y a dans ce livre des choses bien vues et fortement pensées. Ses réflexions sont quelquefois hardies. Il prétend que le mal de chaque individu compose le bien général; et qu'ainsi, à proprement parler, il n'y a point de mal. Ce système a été développé depuis avec beaucoup de force et d'élégance, II. *Essai sur l'usage de la raillerie et de l'enjouement dans les conversations qui roulent sur les matières les plus importantes*, traduit en français, La Haye, 1707, in-8°, III. Une *Lettre sur l'enthousiasme*, traduite en français par Sanson, La Haye, 1708, in-8°. Locke, qui avoit beaucoup connu Shaftesbury, cite plusieurs traits qui prouvent son extrême pénétration. Nous n'en rapporterons qu'un seul. Ayant dîné avec le comte de Southampton chez le chancelier Hyde, il dit au comte en sortant: « Mademoiselle Hyde, que nous venons de voir, est certainement mariée avec un prince du sang. » Southampton, qui étoit ami du chancelier, traita cela de chimère, et lui demanda d'où pouvoit venir cette étrange pensée? « Assurez-vous, répliqua le comte de Shaftsbury, que la chose est ainsi? un secret respect qu'on tâchoit de supprimer paroissoit si visiblement dans les regards, la voix et les manières de sa mère, qui prenoit soin de la servir et de lui offrir de chaque mets, qu'il est impossible que cela ne soit comme je le dis. » Le temps fit voir que la conjecture étoit très-vraie. Le duc d'Yorck avoua publiquement, peu de jours après, son mariage avec cette demoiselle. Shaftsbury ne demandoit d'un homme, quel qu'il fût, pour le connoître, que de l'entendre parler. « Qu'il parle comme il voudra, disoit-il, pourvu qu'il parle, cela suffit. » Il pensoit que la sagesse réside dans le cœur et non dans la tête; et que ce n'est pas du défaut de connois-

sance, mais de la corruption du cœur que viennent l'extravagance des actions des hommes et le vice de leur conduite. Il disoit « qu'il y a dans chaque personne deux hommes, l'un sage, l'autre fou; et qu'il faut leur accorder la liberté de suivre leur caractère ou leur penchant, chacun à son tour, du moins si l'on veut le connoître à fond ».

† SHAKESPEARE (William), celui des poètes anglais dont sa nation s'honore le plus, descendoit d'une famille estimée de Stratford-sur-l'Avon; son père, marchand de laine, y faisoit un commerce considérable, et eut dix enfans dont ce poète célèbre étoit l'aîné. Il naquit en avril 1564, et fit ses premières études dans l'école de Stratford, d'où il fut retiré de bonne heure pour entrer dans le commerce. Le jeune Shakespeare n'y resta pas long-temps, il devint père de famille avant d'être hors de tutelle, et se maria à l'âge de 17 ans. Lié avec des jeunes gens qui s'amusoient à dérober des bêtes fauves dans le parc de sir Thomas Lucy, près de Stratford, ce seigneur, fatigué d'un délit qui se renouveloit tous les jours, poursuivit les coupables; Shakespeare s'en vengea par une satire si sanglante contre sir Thomas, que pour échapper à son ressentiment il fut obligé de se retirer à Londres, où il ne trouva d'autre ressource que celle de se faire comédien. Inconnu, étranger à cet art, bien éloigné même de connoître la mesure de son talent, il s'estima heureux d'être admis dans les derniers emplois de la troupe; mais dédaignant un rang qui lui promettoit peu de succès, son génie, éclairé par l'observation et la pratique du théâtre, lui ouvrit une autre carrière. Le but essentiel de ses premiers essais, en se livrant à la poésie dramatique, étoit de se procurer sa subsistance; tous ses efforts se portèrent à chercher le goût de la dernière classe du peuple, qui composoit assez généralement l'assemblée des spectateurs. C'est ainsi qu'il s'appliqua à choisir ses tableaux dans les derniers rangs de la société, jusqu'à ce que les regards de son prince et les encouragemens de la cour le portèrent à donner à ses productions un ton plus élevé. Le trait qui fait le plus d'honneur à la mémoire de Shakespeare est la manière dont commença son amitié pour Ben-Johnson, poète tragique. Celui-ci étoit jeune et ignoré; il avoit présenté une pièce aux comédiens, auxquels il faisoit respectueusement sa cour pour les engager à la jouer. La troupe orgueilleuse, excédée de sa présence, alloit le renvoyer. Shakespeare demanda à voir la pièce; il en fut si content, et la vanta à tant de personnes, que non-seulement elle fut représentée, mais applaudie. C'est ainsi que Molière encouragea l'illustre Racine, lorsqu'il donna au public ses Frères ennemis. A l'égard des talens du comédien, ils n'étoient pas à beaucoup près aussi grands dans Shakespeare que ceux du poète. Dans l'Aristophane français, comme dans le Sophocle anglais, l'auteur effaçoit l'acteur. Molière ne réussissoit que dans certains personnages, tels que ceux de *Mascarille*, de *Sganarelle*, etc. Shakespeare quitta le théâtre vers l'année 1610. Il se retira à Stratford, où il vécut encore quelque temps, estimé des grands et jouissant d'une fortune considérable pour un poète. Il la devoit à ses ouvrages

et aux libéralités de la reine Elisabeth, du roi Jacques Ier et de plusieurs seigneurs anglais. Un milord lui envoya un jour mille livres sterling (environ mille louis). Ce trait de générosité passeroit pour une fable dans tout autre pays qu'en Angleterre, où l'on récompense solidement le mérite, que chez d'autres nations on ne fait qu'estimer. Shakespeare, dans sa retraite, s'occupa à faire du bien. On cite de lui un trait qui caractérise sa générosité et sa sensibilité. Etant allé voir après une très-longue absence une dame qu'il connoissoit, il la trouva en deuil de son mari, ruinée par la perte d'un grand procès, sans appui, sans ressources, et chargée de l'entretien de trois filles. Emu de ce spectacle, il embrasse la mère et les filles, et sort sans rien dire. Il reparoît bientôt, et les force d'accepter une somme considérable qu'il venoit d'emprunter d'un ami. Mais trouvant ce secours trop léger pour tant de besoins, il s'afflige, et s'écrie en versant des larmes : « C'est à présent, pour la première fois, que je voudrois être riche ». Il mourut le 23 avril 1616, dans la 52e année de son âge, et fut enterré à Stratford, où l'on a placé sur son tombeau ce distique latin :

Judicio Pylium, genio Socratem, arte Maronem,
Terra tegit, populus mœret, olympus habet.

En 1740, on lui a érigé un magnifique monument dans l'abbaye de Westminster, aux frais du public et à l'aide du produit d'une représentation de sa tragédie de *Jules-César*, jouée à cette intention au théâtre de Drurylane le 28 avril 1738. Le respect que les Anglais portent à sa mémoire et l'enthousiasme qu'il a su leur inspirer ont été portés à un tel point, qu'un mûrier planté par la main de Shakespeare, ayant été coupé dans ces dernières années, on a débité le bois en morceaux destinés à divers ustensiles domestiques, qui ont été achetés à des prix extravagans par des particuliers jaloux de les conserver comme des reliques littéraires et comme un gage de la vénération qu'ils ont pour sa mémoire. La nature avoit rassemblé dans la tête de ce poète ce qu'on peut imaginer de plus grand avec ce que la grossièreté sans esprit peut avoir de plus bas. Il avoit un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, dit Voltaire, sans la moindre étincelle de bon goût et sans aucune connoissance des règles : aussi le même écrivain l'appelle-t-il le *Saint-Christophe des tragiques*. Ses pièces sont des monstruosités admirables, où parmi des irrégularités grossières et des absurdités barbares on trouve des scènes supérieurement rendues, des morceaux pleins d'ame et de vie, de grandes pensées, des sentimens nobles et des situations touchantes. Celles de ses pièces qu'on estime le plus, sont, *Othello*, les *Femmes de Windsor*, *Hamlet*, *Macbeth*, *Jules-César*, *Henri IV* et la *Mort de Richard III*. M. Ducis a transporté avec succès sur la scène française plusieurs de ses pièces. La Place en a traduit dans son Théâtre anglais, qu'il commença de publier en 1745. Le Tourneur en a donné une traduction complète, 1782, 12 vol. in-4°, et 20 vol. in-8°. La première édition des pièces de Shakespeare a été publiée in-folio en 1623, sept ans après sa mort, par Héminge et Condell, deux de ses amis, qui vraisemblablement ont donné

les mêmes soins à la deuxième édition qui parut en 1632, aussi in-folio. L'une et l'autre sont remplies de fautes, mais moins encore que celles qui ont été données en 1664 et 1685, in-folio. Il n'y en avoit point encore de meilleures, lorsqu'en 1714 Nicolas Rowe en donna une cinquième sur format in-8°, augmentée de la vie de l'auteur, mais avec peu de corrections. Pope entreprit de tirer les pièces de Shakespeare de l'état de confusion dans lequel elles avoient été publiees jusqu'alors, et en donna une nouvelle édition in-4° en 1721. Lewis Théobald, qui s'étoit appliqué au même travail, donna en 1726 un volume in-4°, sous le titre de Shakespeare rétabli, suivi en 1733 d'une nouvelle édition de ses œuvres, par le même éditeur, réimprimée en 1740, et à Glasgow en 1766, en 8 vol. in-12. En 1744 sir Thomas Hanmer en a donné, avec des corrections, une somptueuse édition en 6 vol. in-4°. Le docteur Warburton en a publié une autre avec beaucoup de corrections, en 1747, à laquelle le docteur Johnson en a fait succéder une en 1762 en 8 vol in-8°. En 1768 il en a paru une autre de M. Capell, en 10 vol. du même format. Celle in-4° d'Hanmer a été réimprimée en 1771 à Oxford; celle de Johnson, réunie au travail de Fleevens, a reparu successivement en 10 vol. in-8°, en 1773, en 1778 et en 1793. Depuis il en est sorti des presses de Bâle une édition avec des notes des différens commentateurs, en 24 volumes in-8°, et on ne compte point les éditions furtives qui en ont été faites en Irlande et en Ecosse. On trouve dans les dernières éditions de Shakespeare, outre ses *Tragédies*, des *Comédies* et des *Poésies* mêlées. Les unes et les autres offrent des traits de génie, mais sans bienséance et sans régularité. Un critique a fait des observations très-justes et très-bien rendues sur Shakespeare; il relève les jugemens opposés que Voltaire a portés de ce poète. « Avant qu'on en eût donné une traduction en français, l'auteur de Zaïre en avoit lui-même traduit différens morceaux, auxquels il avoit joint des réflexions critiques et judicieuses sur les beautés et les défauts de Shakespeare; c'est un génie, disoit-il. Les gens de lettres de tous les pays, qui n'ont pas demeuré quelque temps en Angleterre, ne le prennent que pour un Gilles de la foire, pour un farceur très-au-dessous d'Arlequin, pour le plus méprisable bouffon qui jamais ait amusé la populace. C'est pourtant dans ce même homme qu'on trouve des morceaux qui élèvent l'imagination et qui pénètrent le cœur; c'est la vérité, c'est la nature elle-même qui parle son propre langage sans aucun mélange de l'art; c'est du sublime, et l'auteur ne l'a point cherché. » Mais quand Voltaire vit que dans la préface de la traduction du poète anglais on sembloit préférer ce tragique à tous ceux de la France, l'humeur le gagna; et ce même Shakespeare devint à ses yeux un Gilles, c'est-à-dire, qu'il professa l'opinion qu'il avoit combattue. Il faut s'en tenir à la première qu'il a émise. « On trouve, dit M. L. V. P., dans les drames de Shakespeare le monstrueux mélange du pathétique et du bouffon, du sérieux et du burlesque. Peintre énergique des passions, ses tableaux sont frappans de vérité. Personne peut-être n'a creusé plus avant dans la profondeur du cœur humain;

ses personnages sont tracés avec énergie, ils décèlent l'observateur. Ses portraits fièrement dessinés; son dialogue rempli de traits saillans et naturels, ses peintures de mœurs; tout en lui annonce un grand maître. D'un autre côté, on a peine à concevoir que l'auteur du beau dénouement de Roméo et Juliette, des belles scènes d'Othello, de Macbeth, d'Hamlet, de Jules-César, de Henri VI; que celui qui traça les caractères de Jago, de Desdémona, d'Imogène, de Richard III, ait su y mêler des absurdités et des grossièretés telles que les premières scènes d'Othello, celles des savetiers dans Jules César, des fossoyeurs dans Hamlet, les plaisanteries du paysan qui apporte un aspic à Cléopâtre. Mais aussi quand il est sublime, il ne l'est pas à demi. C'est ce qui a rendu jusqu'à ses défauts respectables aux Anglais, chez lesquels il est devenu classique : ce qui doit les priver long-temps de l'avantage d'un système tragique conforme au bon goût. »

* I. SHARP (Jacques), archevêque de St. André en Ecosse, naquit en 1618, d'une bonne famille dans le comté de Banff. Les heureuses dispositions qu'il manifesta dans sa jeunesse le firent destiner à l'état ecclésiastique; et il fut envoyé à l'université d'Aberdeen. Les presbytériens s'étant divisés entre eux, et les deux partis voulant déférer de leurs débats à Cromwell lui-même, Sharp fut un des députés chargés de lui exposer leur situation; et s'étant acquitté de sa mission avec succès, il retourna à ses fonctions ecclésiastiques en Ecosse, d'où il fut au rétablissement de Charles II, d'après le vœu de Monk et des presbytériens d'Ecosse, envoyé au roi à Bréda. Ce monarque, très-bien disposé en faveur de ce royaume, se montra peu favorable aux presbytériens; et soit d'après cette circonstance, soit ébranlé par l'avis de ses amis, Sharp, de retour à Londres, se réunit à l'Eglise d'Angleterre : il en devint un des membres les plus zélés, et accepta l'archevêché de St.-André. Les plus rigides d'entre les presbytériens, qui l'avoient regardé comme leur agent, l'accusèrent d'avoir trahi leur confiance, et bien résolus de ne pas le reconnoître, conçurent contre lui une haine si forte que son sang seul sembloit capable de l'éteindre. En 1668, un prédicant, nommé Jacques Mitchel, attenta à la vie de Sharp sans succès; mais ce prélat fut moins heureux en 1679 : neuf scélérats attaquèrent sa voiture à 3 milles de St. André. Il étoit avec sa fille, dont les prières et les larmes ne purent fléchir les assassins qui le mirent en pièces.

† II. SHARP (Jean), l'un des meilleurs prédicateurs que l'Angleterre ait produits, né à Bradford le 16 février 1644, et mort à Bath le 2 février 1714. Ses *Sermons* sur le Papisme, qui n'ont été imprimés qu'après sa mort, le firent interdire en 1686. L'évêque de Londres, qui refusa de prononcer l'interdiction, fut lui-même suspendu de ses fonctions épiscopales. Peu de temps après le docteur Sharp fut réintégré dans ses fonctions, et en 1689 il fut nommé doyen de Cantorbery, puis archevêque d'Yorck pendant 22 ans. Ce fut lui qui prononça le discours du couronnement de la reine Anne. On a de lui 7 volumes de *sermons* : il n'en parut d'abord que 4 vol. en 1734 : on en publia deux nou-

veaux vol. ; et en 1735 on en donna un septième, qui contient ses *Sermons* contre le Papisme, prêchés sous le règne de Jacques II, auxquels on a joint quelques *écrits*, qui roulent aussi sur le même sujet. Le tout fut publié sur un manuscrit de la propre main de l'auteur. On a fait, en 1740, une nouvelle édition de tout le recueil en 7 vol. in-8°.

* III. SHARP (Thomas), fils du précédent, né au comté d'Yorck, mort en 1758, fut reçu docteur en 1729. On a de lui, I. Deux *Dissertations sur l'étymologie des mots hébreux, Elohim et Benth*, in-8°. II. *Discours sur l'antiquité et le caractère de la langue hébraïque.* Son fils, Granville SHARP, s'est distingué par d'excellents *ouvrages*, particulièrement par ses *Remarques sur l'article* Définitif *dans le Testament Grec.*

IV. SHARP (M. et Mad.), Ecossais, ont été des centenaires remarquables. Tous deux étoient nés le premier avril 1673 ; ils furent mariés le premier avril 1693; trois enfans qui naquirent de leur union virent le jour le premier avril. Ces deux époux moururent le même jour à Dublin en 1784, âgés de 111 ans. C'est de leur fille aînée, mariée un premier avril, que naquit, le premier avril de l'année suivante, le général Montgomery, qui s'est distingué dans la guerre des Etats-Unis d'Amérique contre l'Angleterre.

* V. SHARP (Grégoire), savant théologien anglais, d'une autre famille que les précédents, né en 1713 au comté d'Yorck, mort en 1771, chapelain ordinaire du roi et maître du temple, membre de la société royale et de celle des antiquaires. Ce docteur réunissoit le goût des beaux arts à de profondes connoissances dans les sciences. Il a *gravé* à l'eau forte plusieurs planches de l'édition de la Syntagma du docteur Hyde. Les ouvrages de Sharp sont, I. *Examen de la controverse sur les Démoniaques, cités dans le nouveau Testament*, in-8°. II. *Défense du docteur S. Clarke contre Leibnitz*, in-8°. III. Deux *Dissertations sur l'origine des langues, et sur l'influence des lettres etc.*, *avec un lexicon hébreu*, in-8°. IV. *Dissertation sur l'origine et la construction de la langue latine*, in-8°. V. Deux *Argumens en faveur du christianisme.* VI. *Traduction* de l'introduction à l'Histoire universelle d'Holberg, in-8°. VII. Des *sermons*, in-8°.

* VI. SHARP (William), habile graveur, né à Londres en 1746, eut pour maître de dessin West, et apprit la gravure du célèbre Bartolozzi. Parmi le grand nombre de ses ouvrages, tous exécutés avec succès, on distingue une *Lucrèce* d'après Le Dominiquin, et *les Docteurs de l'église* d'après Le Guide.

† SHARROCH (Robert), né à Adstock, comté de Buckingham, dans le 17° siècle, d'un père voué au ministère ecclésiastique, fut lui même prébendier et archidiacre de Winchester. Il mourut en 1684, avec la réputation d'un bon théologien, d'un jurisconsulte éclairé et d'un homme versé dans la physique des végétaux. Il a laissé plusieurs ouvrages, I. *L'Histoire de la propagation et de l'amélioration des végétaux, par le concours de la nature et de l'art.* II. *Hypothesis de officiis secundùm humanæ rationis dictata*,

seu naturæ jus, ouvrage où il combat les principes de Hobbes. III. *Judicia, seu legum censuræ de variis incontinentiæ speciebus*. IV. *De finibus virtutis christianæ*, etc.

* I. SHAW (Samuel), ministre non conformiste, né en 1635 à Repton, au comté de Derby, mort en 1696, a publié les ouvrages suivans : I. *La voix qui crie dans le désert*, in-8°. II. *Emmanuel*. III. *Grammaire latine*. IV. *La Pierre de touche du chrétien*, ou *Méditations*. V. *La Parole rendue visible*, ou *la Grammaire et la Rhétorique*, comédie. VI. Les *différens caractères des hommes*, comédie. Ces deux pièces de théâtre ont été représentées par les élèves de l'auteur.

* II. SHAW (Jean), théologien anglais, né au comté de Durham, mort en 1689, obtint en 1645 le rectorat de Walton au comté de Northumberland. Après la restauration, il fut chapelain de Saint-Jean à New-castle, et membre de la convocation. On a de lui un livre intitulé *Non réformation de la religion établie*, in-8°, et quelques *écrits* contre le papisme.

† III. SHAW (Thomas), théologien anglais et célèbre voyageur, né vers 1692 à Kendal au Westmoreland, mort à Oxford en 1751, fut chapelain du comptoir d'Alger, où il résida plusieurs années. A son retour en Angleterre, en 1733, il fut reçu docteur. Shaw a été ensuite professeur, puis, en 1740, principal du collége d'Edmond à Oxford. Ses *Voyages en Barbarie et au Levant*, ont été imprimés à Oxford en 1738, un vol. in-fol. Cet ouvrage a été réimprimé après sa mort, en 1757, avec des corrections et des augmentations.

IV. SHAW (Pierre), premier médecin du roi d'Angleterre, dont on a, I. Un ouvrage en anglais, sur l'*Histoire et la cure des Maladies*, Londres, 1738, 2 vol. in-8°, écrit avec simplicité et sans prétention. II. *Leçons de Chimie, propres à perfectionner la physique, le commerce et les arts*, Londres, 1734, en anglais, et en français, Paris, 1759, in-4°, avec des Notes du traducteur. Shaw fut l'éditeur des OEuvres philosophiques de Bacon, et mourut en 1663.

† V. SHAW (Cuthbert), poète anglais, né en 1739 à Ravensworth au comté d'Yorck, mort en 1771, étoit fils d'un cordonnier, En 1756 il publia un ouvrage intitulé *Liberté*, in-4°; quelque temps après il passa à Londres, et ensuite à Bury, où il s'engagea dans la troupe des comédiens de Norwich. Shaw a aussi composé des ouvrages qui ne sont pas sans mérite. En 1760 il donna sous le nom de Seymour des *Odes sur les quatre Saisons*, in-4°. Cette même année il s'engagea dans une troupe ambulante à Haymarket, et joua sir George Wealthy dans le Mineur. En 1761 il débuta à Covent-Garden; mais il n'eut pas de succès. En 1662 il composa un poème intitulé *Les chandelles d'un sol*. Cette pièce attaquoit MM. Churchill, Colman, Lloyd et Shirley. En 1766 il donna un poème intitulé *la Race*, dans lequel il tournoit en ridicule les principaux poètes de ce temps : ensuite il publia une annonce des vertus d'un certain remède appelé *Baume de vie*, dont il étoit propriétaire. Peu après il se maria, mais il perdit

sa femme en 1768, et publia une pièce de vers sur sa mort.

* VI. SHAW (Stebbing), théologien et antiquaire anglais, né en 1762 à Stowe au comté de Stafford, mort en 1803, alla visiter en 1787 les hautes montagnes de l'Ecosse, dont il donna une description; mais il n'y mit pas son nom. L'année suivante il fit un autre voyage à l'ouest de l'Angleterre, et en donna la relation en un volume in-8°. En 1789 Shaw commença, en société avec un de ses amis, une feuille périodique, intitulée *le Topographe*; ce n'étoit qu'un extrait des livres et manuscrits curieux du muséum britannique. Il continua cet ouvrage deux années, et entreprit ensuite l'*Histoire du comté de Stafford*, dont un volume in-folio fut publié en 1798. Le second volume parut en 1801.

† SHEBBEARE (Jean), médecin et écrivain politique anglais, né à Bidefort au comté de Devon en 1709, mort en 1788, suivit quelque temps à Bristol la carrière de la pharmacie. En 1740 il vint à Londres, s'attacha à la maison de Stuart, et vint à Paris, où l'académie des sciences le reçut au nombre de ses membres. On a de lui, I. *Le peuple instruit, ou les alliances dans lesquelles les ministres de la Grande-Bretagne ont engagé la nation*; cet ouvrage a été traduit en français par Genest, 1756, in-12. II. Un Roman satirique, intitulé *l'Acte de mariage*. III. Un autre sous le titre de *Lydie*, ou *la Piété filiale*, Londres, 1759. IV. *Chrysal*, ou *les Aventures d'une Guinée*, publié en français par Frenais, Paris, 1768 et 1769, 2 vol. in-12. V. *Histoire des habitans de Sumatra*, 2 vol. VI. *La pratique de la médecine*, 2 v. in-8°. VII. *Lettres sur la nation anglaise*, 2 vol.; elles sont sous le nom de l'Angeloni, et au nombre de 60. L'auteur fut mis pour cet ouvrage au pilori; mais sous le règne suivant il obtint une pension. C'est une de ses productions les plus estimées.

† SHEFFIELD (Jean), duc de Buckingham, ministre d'état du roi d'Angleterre, né vers 1646, servit sur mer contre les Hollandais, et fit ensuite une campagne en France sous Turenne. Tanger se trouvant en danger d'être pris par les Maures, il s'offrit et fut accepté pour commander les troupes destinées à défendre cette ville. Il étoit alors comte de Mulgrave, gentilhomme de la chambre de Charles II, chevalier de l'ordre de la jarretière, et très-bien vu à la cour. La passion qu'il conçut pour la princesse Anne, et l'ambition de s'unir à elle refroidirent un instant la faveur du roi, qu'il recouvra néanmoins bientôt après. La reine Anne au reste, dit un historien, quoique peu portée à la galanterie, ne parut chagrinée ni de sa présomption, ni d'un hommage rendu à sa personne; à son avènement à la couronne, elle prouva qu'elle n'y avoit point été indifférente. Sheffield continua auprès de Jacques II, pendant le court espace de son règne, les mêmes fonctions qu'il avoit remplies auprès de son prédécesseur et fut admis à son conseil privé. Il étoit loin d'approuver quelques mesures imprudentes prises par le roi Jacques; cependant il ne vit point la révolution d'un œil satisfait; et quoiqu'il eût fait sa cour au prince d'Orange avant son accession au trône, il ne fut employé que quelques années après. Guillaume le créa marquis de Normanby, et

l'employa dans plusieurs circonstances. La reine Anne étant montée sur le trône en 1702, il fut nommé d'abord duc de Normanby et ensuite du comté de Buckingham : dès la 1re année du règne de cette princesse il avoit été créé lord du sceau privé, et appelé à la fonction de commissaire pour le traité d'union entre l'Angleterre et l'Ecosse. En 1711 il fut nommé intendant de la maison de S. M. et président du conseil, et remplit ces deux places jusqu'à la mort de la reine, époque à laquelle il avoit encore réuni les fonctions de lord chef de justice d'Angleterre. Lorsque George Ier arriva d'Hanovre, il demanda sa retraite et vécut éloigné des affaires dans le sein des plaisirs et de l'amitié, jusqu'au moment de sa mort, qui arriva le 4 février 1721, la 75e année de son âge. On a de lui des *Essais sur la poésie et sur la satire*, et plusieurs autres *ouvrages* en vers et en prose, magnifiquement imprimés, en 2 vol. in-8°, Londres, 1723. On en a donné une autre édition en 1729, dans laquelle on a retranché quelques particularités relatives à la révolution. Ses *Essais sur la poésie* ont été traduits en français par Trochereau, et font honneur à son génie et à ses talens. Dans cet ouvrage il donne sur chaque genre des préceptes qu'il embellit de traits ingénieux, de réflexions fines et de comparaisons brillantes. On distingue dans ses OEuvres la comédie intitulée *Rehearsal* ou *la Répétition*, jouée à Londres en 1671. Il y tourne en dérision les poëtes tragiques de son temps, et en particulier *Dryden*, qui ne manqua pas de le lui rendre. Le satirique s'y cache sous le nom de *Baye* ou *Laurier*, par allusion à la qualité de *poëte laureat* ou *poëte de la cour*, qu'avoit Dryden.

SHEHBA. *Voy.* SESSA.

† SHELDON (Gilbert), archevêque de Cantorbéry, né dans le Staffordshire en 1598, mourut à Lambeth en 1677. Dès qu'il eut pris les ordres, il devint chapelain du lord Thomas Coventry, qui le recommanda à Charles Ier. Il fut successivement nommé recteur du collége d'All Souls à Oxford, directeur de l'hôpital de Savoye, et doyen de Westminster; mais les guerres civiles l'empêchèrent de jouir de ces dernières places. Dans ces temps malheureux il resta fermement attaché au roi, qui l'adjoignit à ses commissaires pour le traité d'Uxbridge. Il parla avec tant de force en faveur de l'Eglise anglicane, qu'il s'attira l'envie et le ressentiment du parti parlementaire dont il ne tarda pas à ressentir les effets. Les visiteurs qui furent envoyés, le destituèrent de sa place de recteur, s'emparèrent de vive force de son logement, et le tinrent, ainsi que le docteur Hammond, emprisonné pendant six mois, pour que leur influence sur l'université ne mît aucun obstacle à leurs opérations. Le comité de réforme le remit en liberté le 24 octobre 1648, à condition qu'il se tînt à cinq milles d'Oxford, qu'il ne se rendît point auprès du roi dans l'île de Wight, et qu'il donnât caution pour se représenter au premier appel. Sheldon se retira dans le comté de Derby, où il se livra à l'étude jusqu'à des circonstances plus heureuses. A la restauration il fut rétabli dans une partie de ses places, nommé doyen de la chapelle royale, et promu au siége de Londres. Ce fut à l'hôpital de Savoye que se tint en 1661 la fameuse conférence entre les épiscopaux et les presbytériens, qui, de là, s'est

appelée la *Conférence de Savoye*. Deux ans après il succéda à l'archevêque de Cantorbéry, et pendant les ravages de la peste de 1665 il ne quitta point son palais de Lambeth. En 1667 il succéda à lord Clarendon dans la place de chancelier de l'université d'Oxford, et perdit la confiance du roi pour avoir voulu lui persuader de renvoyer Barbara Villiers, l'une de ses maîtresses; liberté que Charles II ne lui pardonna jamais. Sheldon est le fondateur de ce fameux théâtre d'Oxford, d'où nous sont venues de si belles éditions, pour lequel il fit des dépenses considérables, et dont l'entretien coûte 2000 livres sterling de rente, qu'il légua à l'université dans cette vue. C'étoit un homme d'une probité irréprochable et d'une charité sans bornes. On dit qu'il employa plus de 37000 livres sterling en œuvres de piété.

* SHELLEY (George), célèbre calligraphe anglais, né en 1666, vers le temps du grand incendie de Londres. On a de lui le *Magasin du maître écrivain* en 32 planches gravées d'après les originaux, par Nutting, 1705. *L'Ecriture naturelle* en 26 grandes planches in-folio, gravées par George Bickam, 1708, dont la seconde partie a paru en 1714, par le même graveur. Il a fait précéder cet ouvrage de l'*Essai de More sur l'origine, l'usage et les progrès de l'art d'écrire*, réimprimé par l'auteur en 1716. Shelley mourut pauvre en 1736.

† SHENSTONE (Guillaume), poète anglais, né en 1714 à Hales-Owen, dans Shropshire, d'un gentilhomme campagnard qui n'avoit reçu aucune éducation. Le jeune Shenstone apprit à lire d'une vieille dame dont son joli poème de la *Maîtresse d'école* transmettra le souvenir à la postérité. Il prit tant de goût pour la lecture, qu'il dévoroit dans son enfance tous les livres qu'on lui présentoit. Toutes les fois qu'on envoyoit en ville, il falloit qu'on lui en apportât de nouveaux; il les recevoit avec un tel empressement, qu'il les couchoit avec lui. Venoit-il à en manquer, sa mère étoit obligée, pour le tranquilliser la nuit, de le tromper, en plaçant dans son lit un morceau de planche bien enveloppé dans la forme d'un livre. Il perdit son père à l'âge de dix ans. Confié successivement aux soins de ses parens les plus proches, il entra en 1732 au collége de Pembroke à Oxford, qui depuis un demi-siècle étoit devenu le berceau de la littérature et de la poésie anglaises. En 1737 il publia, sans y mettre son nom, un petit volume de *Mélanges*; et passant son temps tantôt à Londres, tantôt à Bath, il cultiva, libre de toute inquiétude, son goût pour la poésie. C'est dans cet intervalle qu'il composa son *Jugement d'Hercule* et son poëme de *la Maîtresse d'école*. Il avoit dû jusqu'en 1745, à M. Dolman, son parent, qui s'étoit chargé de la gestion de ses biens, le loisir et l'heureuse insouciance dont il avoit joui; il les perdit à cette époque; et le soin d'administrer ses domaines, difficile pour un homme du caractère de Shenstone, tomba en entier sur lui. Il essaya de s'y soustraire, en vivant avec ses tenanciers; mais à la longue, mécontent de cette possession imparfaite, il voulut gérer lui-même; et enchanté des plaisirs de la campagne, il songea plus à embellir son domaine qu'à en augmenter le produit. Ses amis et ses voisins murmuroient de l'emploi

de ses dépenses ; mais le bêlement des agneaux et le chant du rossignol prévalurent sur les conseils de la sagesse : il dépensa son patrimoine pour l'enjoliver, et sa mort fut hâtée par les soucis et les inquiétudes. On prétend que s'il eût vécu plus long-temps, il auroit eu une pension ; jamais elle n'auroit été donnée plus à propos ; il est certain que si elle a été demandée, elle n'a jamais été obtenue. Il mourut d'une fièvre putride le 11 février 1763. Shenstone étoit généreux et sensible, affable envers tous ceux qui dépendoient de lui, mais difficile à apaiser lorsqu'il avoit été offensé, sans économie et sans aucun soin dans ses dépenses. Il négligeoit son extérieur, qui avoit une apparence de grossièreté et de rudesse, et faisoit fort peu de cas des connoissances étrangères à celles qu'il avoit cherché à se procurer. Ses *ouvrages* ont été recueillis et publiés par Dodsley, son ami, en trois volumes in-8°, dont le premier contient ses poésies, où l'on trouve de la grace, de l'intérêt et une aimable simplicité ; le second contient ses ouvrages en prose ; le troisième ses lettres à ses amis. L'ensemble de ses productions annonce un jugement sain et un cœur excellent.

† I. SHEPREVE (Jean), poète anglais, né au comté de Berk, mort en 1542, élève du collége de Corpus-Christi à Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts et professoit l'hébreu en 1538, il avoit une mémoire prodigieuse : aussi fut-il un des hommes les plus instruits de son siècle. Shepreve a laissé, I. *Summa et synopsis novi Testamenti, distichis ducentis sexaginta comprehensa*, in-8°. II. *Hippolytus Ovidianæ Phœdræ respondens*, etc.

II. SHEPREVE (Guillaume), neveu du précédent, mort en 1598, se distingua par son zèle pour la religion catholique. Il alla à Rome, où il mourut. Guillaume est auteur de plusieurs *ouvrages* sur la religion.

I. SHERARD, antiquaire anglais, voyagea dans la Grèce et dans l'Asie mineure. Il trouva dans la Troade, au lieu où étoit l'ancienne ville de Sigée, l'inscription sigéenne qui est célèbre parmi les chronologistes. Elle appartenoit à une statue d'Hermès sans tête. Sherard est mort à la fin du 17[e] siècle.

* II. SHERARD où SHERWOD (Guillaume), botaniste anglais, né en 1659 au comté de Leicester, mort en 1728, accompagna en 1677 quelques jeunes seigneurs en pays étranger. Dans ses voyages il forma des liaisons avec Boheraave, Tournefort et d'autres savans distingués. Vers 1702, il fut nommé consul à Smyrne ; et pendant sa résidence dans les états du Levant, il fit une collection d'échantillons de toutes les plantes de la Natolie et de la Grèce. Il y joignit ses observations sur tous les sujets d'histoire naturelle et d'antiquités. En 1718, ce savant revint en Angleterre, et fut reçu docteur en droit à Oxford ; puis il repassa dans le continent, et visita particulièrement les Alpes où il courut un grand danger ; car, tandis qu'il étoit baissé pour examiner quelques plantes, un paysan qui le prenoit pour un loup, fut sur le point de lui tirer un coup de fusil. Il ramena avec lui en Angleterre le célèbre Dillenius. Ce savant s'établit avec Sherard à Eltham, dans une terre qui appartenoit à ce dernier. Là ils formèrent un jardin botanique. Le docteur Sherard en mon-

rant laissa, par son testament, 3,000 liv. sterl. pour la fondation d'une chaire de botanique à Oxford. On a de lui, I. Un livre intitulé *Schola botanica*, qu'il a publié sons le nom de *Warthon*, in-12. II. Des *Mémoires* qui ont été publiés dans les Transactions philosophiques. III. Enfin il a donné le *Paradisus Batavus* d'Heran.

† I. SHERBURNE (sir Edouard), né à Londres en 1618, succéda à son père, mort en 1641, dans sa charge de secrétaire de l'artillerie de sa majesté; mais il perdit bientôt cette place par un ordre du parlement qui le fit emprisonner pour avoir pris les intérêts du roi. Il ne fut pas plutôt élargi, qu'il s'empressa de se rendre auprès de sa majesté qui le nomma commissaire-général de son artillerie. Ce fut en cette qualité qu'il servit à la bataille d'Edge-Hill qui se donna quelque temps après. Dans ces malheureuses circonstances il perdit des possessions considérables, éprouva le pillage de sa maison et la dispersion de sa bibliothèque. Lorsqu'Oxford se fut rendu au parlement, Sherburne, retiré à Londres, y publia la *Traduction* de la Médée de Sénèque, et de la *Réponse* de cet auteur à la question de Lucilius sur les malheurs qu'éprouvent les gens de bien; il l'avoit adressée au roi Charles dans sa captivité dans l'île de Wigth. Il fit aussi paroître un *Recueil* de Poésies et de traductions, 1651. Après la restauration il recouvra sa place et fut créé chevalier; mais forcé de se retirer lors de l'abdication de Jacques II, il se livra à l'étude jusqu'à sa mort, arrivée le 4 novembre 1702. Sherburne étoit un excellent littérateur, et indépendamment du grec et du latin, il possédoit la plupart des langues vivantes. On a encore de lui une *Traduction* en anglais du premier livre de Manilius, 1675, et de quelques autres tragédies de Sénèque.

II. SHERBURNE (mylord), après avoir voyagé long-temps dans toutes les cours de l'Europe, se retira dans ses terres en Irlande, où il s'appliqua à décrire en plus de 300 cartes manuscrites, jusqu'aux héritages un peu remarquables de cette contrée. Ce recueil intéressant forme 3 volumes in-folio. Son fils, passant de Dublin à Londres sur le vaisseau l'Unité, fut pris par des armateurs français; et sa *Topographie d'Irlande*, envoyée à Paris, est en ce moment l'une des richesses de la bibliothèque impériale.

* SHEREBATOF (le prince), seigneur russe très-instruit, auquel on doit, I. Un *Journal de Pierre-le-Grand*, en 2 volumes in-4°, qu'il a trouvé dans les archives de l'empire, et publié par ordre de l'impératrice. Ce journal consiste en 8 livres, dont les 5 premiers ont été corrigés par le czar Pierre lui-même, et comprennent les événemens arrivés depuis l'insurrection des strelitz en 1698, jusqu'à la paix de Nystadt en 1721. Le savant éditeur y a joint différentes remarques à des pièces importantes tirées des archives russes. II. L'*Histoire russe*, par un ancien annaliste, depuis le commencement du règne de Wolodimir Monomoka en 1114 jusqu'en 1472, dans laquelle l'auteur décrit particulièrement les dissentions qui ont agité la ville de Novogorod, et sa soumission à Ivan Vassiliewitch Ier. III. La *Vie de Pierre-le-Grand* en langue russe, imprimée d'abord à Ve-

nise, et réimprimée avec des augmentations en 1774. Les ouvrages appartenans en propre à Sherebatof sont une *Histoire des Imposteurs russes*, et son grand ouvrage intitulé *L'Histoire de Russie depuis les premiers temps*, dont il a déjà paru 3 vol. in-4° qui finissent au règne de Démétrius Donski qui mourut en 1389. En 1778 le quatrième étoit sous presse, on ignore quand il a paru.

* I. SHERIDAN (Thomas), docteur anglais en théologie, intimement lié avec le docteur Swift, naquit en 1684, dans le comté de Cavan en Irlande; de parens obscurs et peu à portée de lui donner une éducation soignée; il fut néanmoins envoyé au collége de Dublin. Ses études achevées, il y éleva une pension qui acquit bientôt une réputation méritée. Ses liaisons avec le docteur Swift lui procurèrent, dans le midi de l'Irlande, un bénéfice d'un revenu très-honnête; mais il le perdit bientôt par une maladresse sans exemple. Chargé de prêcher à Corke le premier août, jour de l'anniversaire du roi George, il prit pour texte de son sermon ces paroles de l'Ecriture, « chaque jour a sa peine qui lui suffit. » Il fut aussitôt rayé de la liste des chapelains du lord-lieutenant, et l'entrée du château lui fut interdite. « Ce malheureux étourdi, d'un excellent caractère, dit lord Corke, poursuivi par sa mauvaise étoile, privé pour toujours des faveurs de la cour, revint à Dublin: il ne renonça ni à ses épigrammes et à ses jeux de mots, ni à son violon et à son babil. Il ne se passoit pas un jour qu'il n'enfantât ou un rébus, ou un anagramme, ou un madrigal; son archet, sa plume ou sa langue étoient dans une action continuelle. D'ailleurs il étoit très-versé dans la langue grecque et latine, et dans l'antiquité; il avoit cette espèce de bon naturel que produisent le défaut d'esprit, l'insouciance de la fortune et l'indolence. Strict dans sa conduite, il veilloit avec soin sur celle de ses élèves et les renvoyoit bien instruits, même dans les devoirs de la société. Il étoit paresseux, pauvre et gai, connoissoit plus les livres que les hommes et ignoroit complètement la valeur de l'argent. » Un des volumes des Mélanges du docteur Swift est entièrement composé de sa correspondance avec Sheridan, qui a donné en prose une *Traduction* de Perse avec des notes des commentateurs et les siennes propres, qui sont en général judicieuses et savantes. Elle a paru à Londres, 1729, in-12. Sheridan mourut le 10 septembre 1738 dans sa 55e année.

† II. SHERIDAN (Thomas), fils du précédent, né en 1721 à Quilca en Irlande, mort à Margate en 1788, élève de l'école de Westminster, puis au collége de la Trinité à Dublin, où il fut reçu maître ès-arts, débuta en 1743 sur le théâtre de Smock-Alley, dans le rôle de Richard III. L'année suivante il alla à Londres, où il joua sur le théâtre de Covent-Garden. Mais quelques émeutes furent occasionnées, dans ce temps, par une réforme qu'on voulut faire de certains abus du théâtre; il s'ensuivit des querelles, et les comédiens furent maltraités. Ces événemens entraînèrent la ruine du théâtre. Sheridan voulut d'abord suivre une autre carrière. Il donna des cours de déclamation, qui eurent assez de succès pour que le professeur fût reçu maître-

ès-arts dans les universités de Dublin et de Cambridge. Cependant, en 1760, Sheridan s'engagea à Drury-Lane, et peu après, le roi lui accorda une pension. En 1767, il fit exécuter à Haymarket un divertissement, qu'il appela *Scène attique*, composé de déclamation, de chant et de musique instrumentale. Enfin, Sheridan joua lui-même sur ce théâtre, et à Covent-Garden. Mais il cessa tout-à-fait de jouer en 1776. Seulement, cette même année, il succéda à Garrick comme entrepreneur du théâtre de Drury-Lane. En 1779, Sheridan quitta encore cette place, et reprit ses travaux littéraires. Alors il donna encore quelques cours de déclamation. Les principaux ouvrages de cet auteur sont, I. Un *Dictionnaire anglais*, dont le principal objet est d'établir une prononciation fixe et immuable, 2 vol. in-4°. et 2 vol. in-8°. II. *Leçon sur l'art de prononcer et de lire*, in-8°. III. *De l'éducation en Angleterre* ou *la Source des désordres de la Grande-Bretagne*. IV. *Dissertation sur les difficultés qui se rencontrent dans l'enseignement de la langue anglaise*, in-4°. V. *Leçons de déclamation*, in-4°. VI. *La Vie de Swift*, mise à la tête des ouvrages de ce poète, in-8°. VII. *Élémens de la langue anglaise*, in-12.

† III. SHERIDAN (Françoise), femme du précédent, née en Irlande en 1724, descendoit d'une famille anglaise qui s'y étoit établie. Elle s'appeloit Chamberlaine de son nom propre, et étoit petite-fille de sir Olivier Chamberlaine. La première production qui la fit connoître, fut un pamphlet anonyme, qu'elle publia à l'occasion de la dispute violente relative à l'entreprise de théâtre, dans laquelle M. Shéridan avoit récemment engagé sa fortune. Il chercha à connoître la personne bienfaisante qui l'avoit défendu, et étant parvenu à découvrir sa protectrice, il l'épousa. Elle étoit d'un caractère extrêmement aimable, auquel elle joignoit les manières les plus engageantes. Sa santé s'affoiblissant de jour en jour, elle vint en France chercher à se rétablir, et mourut à Blois en 1767. On lui doit *l'Histoire de miss Sidney Bidulphe*, que les Anglais comptent au nombre de leurs meilleurs romans, et dont la traduction française en 4 volumes a eu plusieurs éditions. Elle est aussi l'auteur d'un autre roman intitulé : *Nourjahad*, en un seul volume, rempli d'imagination et d'une excellente morale. On lui doit enfin deux comédies intitulées : *The Discovery*, (la découverte) et *The dupe*, (la dupe) qui ont été jouées en 1763 avec succès.

* IV. SHERIDAN (Charles-François), secrétaire de l'envoyé de la Grande-Bretagne en Suède, a donné en 1772 une excellente *Histoire de la dernière révolution de Suède sous Gustave III*, d'où a été extraite celle qu'en a donnée M. Le Scène des Maisons en 1781, Paris, in-12, et dont il a paru en 1783 une traduction entière et complète par M. Bruyset aîné, 1 vol. in-8°, sous le nom de Londres.

* SHERLEY (Thomas), né à Westminster en 1638, et mort en 1678, vint se faire recevoir docteur en médecine en France, et retourna dans sa patrie, où le roi Charles II le nomma son médecin. Il fit imprimer à Londres, en 1671, un volume in-8° sur la génération des pierres en géné-

ral, et sur la cure qu'elles nécessitent; il parut en latin à Hambourg, 1675, in-12, sous ce titre: *Dissertatio philosophica explicans causas lapidum in macrocosmo.*

* I. SHERLOCK (Richard), théologien anglais, né à Oxton, au comté de Chess, mort en 1689, élève du collége de la Magdeleine à Oxford, prit les ordres. Lorsque la rébellion éclata, il vint en Angleterre, où il fut chapelain des armées du roi, et prêcha souvent à Oxford en présence de la cour. Sherlock, après la restauration, fut nommé recteur de Winwirk au comté de Lancaster, puis docteur à Dublin. Ses principaux ouvrages sont: I. *La pratique du Chrétien*, in-8°. II. *Méditations et prières pour l'Eucharistie*. III. *Les quatre fins de l'Homme*. IV. *Procès contre les quakers.*

† II. SHERLOCK (Guillaume), savant théologien anglais, né en 1641, mort en 1707, curé à Londres, et maître du collége du Temple. Sherlock montra, sous le règne de Jacques II, un grand zèle dans les querelles avec les catholiques romains. Pendant quelque temps, il refusa de prêter le serment de fidélité au roi Guillaume; mais il s'y soumit, et publia une *apologie* de sa conduite, qui fut sévèrement attaquée par les non-jureurs. Alors, on le nomma chanoine de Saint Paul: il eut avec le docteur South une longue querelle sur la doctrine de la Trinité. On a de ce théologien plusieurs ouvrages de morale, parmi lesquels on distingue le *Traité de la mort et du jugement dernier*, et celui de *l'immortalité de l'ame et de la vie éternelle*. Ils ont été traduits en français: le premier par Mazel in-8°, 1696; le deuxième en 1708, in-8°.

† III. SHERLOCK (Thomas), prélat anglais, mort vers 1749, âgé d'environ 78 ans, étoit fils aîné du précédent. Après avoir pris ses degrés de théologie, il fut successivement doyen de Chichester, maître du Temple, et enfin évêque de Bangor, de Salisbury et de Londres. Les livres que l'incrédulité produisit de son temps contre la religion en Angleterre, attirèrent son attention. Il combattit les Discours sur les fondemens et les preuves de la religion chrétienne, dans six *sermons* qu'il prêcha au Temple, lorsqu'il en étoit le maître. Abraham le Moine les traduisit en français sous ce titre: *De l'usage et des fins de la Prophétie*, Amsterdam, 1729, in-8°. Le traducteur y a joint trois *Dissertations* savantes du même auteur. Sherlock attaqua encore Wolston. Il soutint contre lui la vérité de la Résurrection de J. C., dans un Traité intitulé *les Témoins de la Résurrection de J. C. examinés selon les règles du barreau*. Le Moine a aussi traduit, in-12, cet ouvrage, qui a été réimprimé plusieurs fois, ainsi que le précédent, tant en anglais qu'en français. On a encore de Sherlock des *Sermons*, traduits en français en 2 vol. in-8°.

* SHERRINGHAM (Robert), savant théologien anglais, mort en 1677, élève de Convil, au collége Caïus de Cambridge, où il eut une bourse. Elle lui fut ôtée dans le temps des guerres civiles, pour être resté attaché au parti du roi; alors il passa en Hollande, et, à la restauration, sa bourse lui fut rendue. Sherringham a publié, I. *De Anglorum gentis origine dissertatio*, in-8°.

II. Une *Traduction en latin du livre hébreu Jonas*, avec des notes, in-4°. III. *La Suprématie du roi démontrée*. IV. Quelques *Sermons*.

SHERWIN (Jean-Keyse), célèbre graveur anglais, mort en 1790, étoit un simple bûcheron. Étant entré par hasard dans une salle où la famille de M. Milford dessinoit, on lui mit un porte-crayon à la main, et on le pria en riant de copier un dessin difficile. Le bûcheron l'exécuta avec une telle précision, que la famille étonnée crut devoir encourager son talent et l'envoyer à Londres, où il devint le plus célèbre élève de Bartolozzi. Ses *dessins* sont très-recherchés.

SHERWOD. *Voy*. SHERARD.

I. SHIRLEY (Antoine), né à Wiston dans le comté de Sussex l'an 1565, montra de bonne heure beaucoup de sagacité pour les affaires. La reine Élisabeth l'envoya en Amérique et ensuite en Italie. L'objet de cette dernière mission étoit de secourir les Ferrarois, soulevés contre le pape. Mais ayant appris en chemin qu'ils avoient fait leur paix, il passa en Perse avec des fondeurs de canons. Schah-Abbas, à qui ces ouvriers manquoient, l'accueillit très-favorablement. Il l'envoya en 1599, avec un Persan, en ambassade vers les princes chrétiens d'Europe, pour les engager d'armer contre les Turcs, tandis qu'il les attaqueroit lui-même d'un autre côté. Shirley s'établit à la cour d'Espagne, et ne retourna plus en Perse. Il y vivoit encore en 1631. La *Relation de ses Voyages* se trouve dans le Recueil de Purchass, Londres, 1625 et 1626, 5 vol. en anglais.

II. SHIRLEY (Thomas), frère aîné du précédent, le suivit en Perse, où il plut à Schah-Abbas. Ce prince lui fit épouser une belle Circassienne de son sérail, parente de la reine. Il l'envoya aussi en ambassade dans les diverses cours d'Europe; mais en Angleterre il eut le désagrément d'y voir un nouvel ambassadeur persan le traiter d'imposteur. Jacques II, ne sachant quel étoit le véritable envoyé de Perse, les renvoya tous les deux sur une flotte de six vaisseaux avec Dodmer Cotton, auquel il donna la qualité d'ambassadeur. Le Persan s'empoisonna sur les côtes de Surate. Shirley n'ayant pu obtenir une satisfaction authentique, mourut de chagrin, le 23 juillet 1627, à 63 ans. Sa veuve revint en Europe et alla finir ses jours à Rome.

III. SHIRLEY (Jacques), poète dramatique anglais, né à Londres en 1594, après avoir fait ses études à Oxford, embrassa la religion catholique, et s'appliqua ensuite à composer des *Pièces de théâtre*. La plupart eurent une approbation universelle; mais ce succès ne fut qu'éphémère, et on n'en représente aucune aujourd'hui. On a de lui des *Poésies*, Londres, 1646, in-8°. Shirley mourut en 1666, de l'effroi que lui causa l'incendie de cette ville. La même peur tua sa femme.

† SHORE (Jeanne), Anglaise célèbre par sa beauté et les vicissitudes de sa fortune, étoit femme d'un orfèvre de Londres. Le roi Edouard IV, épris de ses charmes, l'enleva à son mari, et après la mort de ce prince, elle vécut avec le lord Hasting. Ce seigneur fut décapité par ordre de Richard, duc de Glocester, qui fit faire à Jeanne son procès comme sorcière; elle

fut condamnée à une pénitence publique et à la perte de tous ses biens. Cette femme infortunée mourut sous le règne de Henri VIII, réduite à la plus extrême nécessité. Le poète anglais, Nicolas Rowe, a trouvé dans son intéressante histoire le sujet d'une belle tragédie.

SHOVEL (Cloudesly), amiral anglais, commença sa carrière par être simple mousse, et servit en 1674 sous Narborough, chargé de brûler les vaisseaux de Tripoli. Shovel montra tant d'intrépidité dans cette expédition, qu'il fut fait capitaine de vaisseau. Il se distingua de nouveau à la Baie de Bantry, à la bataille navale de la Hogue et à la prise de Malaga, en 1704. Nommé chevalier et amiral, il commanda la flotte qui prit Barcelone; mais en revenant, il fut assailli d'une tempête furieuse dans la Méditerranée, et son vaisseau fut fracassé contre les rochers de la Sicile, dans la nuit du 21 octobre 1705. Son corps, retrouvé le lendemain sur le rivage, fut transporté en Angleterre, et inhumé avec pompe dans l'abbaye de Westminster.

* SHOWER (Jean), né à Londres en 1660, embrassa l'état ecclésiastique, et se rendit respectable par l'usage de ses talens. On distingue parmi ses différens ouvrages, ses *Sermons sur les Sacremens* et ses *Réflexions sur le temps et l'éternité*. Il mourut à Hoxton en 1718, à l'âge de 58 ans.

* SHREWSBURY (Elisabeth), fille de Jean Hardwick, née en 1619, morte en 1706, fut chargée de garder la reine d'Ecosse, Marie Stuart, pendant les dix-sept années de sa captivité. Elisabeth Shrewsbury eut quatre maris, dont deux lui laissèrent toute leur fortune.

† SHUCKFORD (Samuel), curé de Shelthon dans la province de Norfolck, puis chanoine de Cantorbéri, et chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, consacra sa vie à l'étude. On a de lui, I. Une *Histoire du monde sacré et profane*, 3 vol. in-12, pour servir d'introduction à celle de Prideaux. Ce livre, dont le premier volume parut en 1728, a été traduit en français par J. P. Bernard, chapelain de Mylord, comte de Lorraine, et ne va que jusqu'à la mort de Josué. Il est écrit pesamment, mais avec beaucoup d'érudition. Le second a été traduit par Chaufepié; et le troisième par Toussaint, Leyde, 1738 et 1752, 3 vol, in-12. La mort de l'auteur, arrivée en 1754, l'empêcha de pousser son Histoire jusqu'à l'an 747 avant J.-C., temps auquel Prideaux a commencé la sienne. II. Un ouvrage imprimé en 1753, qui n'a pas encore été traduit en français et qui est intitulé *La Création et la Chute de l'Homme*, pour servir de supplément à la Préface de son *Histoire du monde*. Il y a dans ce livre des choses singulières.

* SHUTE (Josias), théologien anglais, mort en 1643, fut archidiacre de Colchester et recteur de Sainte-Marie-Wolnoth à Londres, où ses Sermons furent très-suivis. Il eut beaucoup à souffrir dans les guerres civiles. Il a laissé un volume de *Sermons* sur le 16e chapitre de la Genèse.

* SHUTER (Edouard), excellent acteur anglais, né d'un porteur de chaise dans les environs de Covent-Garden. M. Chapman, acteur de ce théâtre, le

prit pour marquer dans sa salle de billard; et les dispositions qu'il lui trouva décidèrent Rich, entrepreneur de ce spectacle, à l'engager à un prix très-bas, qui s'augmenta bientôt lorsque Shuter fut devenu le favori du public. Shuter dès-lors, acteur d'importance, fut consulté par les beaux esprits de son temps, encouragé et gâté par les applaudissemens. On se souvient encore du peu d'effet des critiques des journaux du temps qui lui recommandoient plus de réserve dans ses plaisanteries.

* SHYERS (Henri), graveur d'Anvers, qui vivoit dans le dernier siècle; a laissé entre autres ouvrages, *les Pères de l'Eglise assemblés*, d'après Rubens; *Saint François d'Assise; Samson trahi par Dalila*, d'après Van-Dyck, et divers *sujets*, suivant Le Titien.

SIAGRIUS (Afranus), grand magistrat, bon politique et poète médiocre, né à Lyon dans le 4ᵉ siècle, étoit préfet du prétoire en 381, comme le prouve le Code théodosien qui lui est adressé, et devint ensuite consul. Le poète Ausone l'avoit choisi pour son patron. Siagrius mourut à Lyon, et fut enterré dans l'ancienne église des Machabées, où l'on vit long-temps son tombeau. Son neveu SIAGRIUS adoucit les mœurs de Gondebaud, roi des Bourguignons, qui, par les conseils de ce ministre, s'efforça de policer son peuple.

SIBA, serviteur de Saül, que David chargea de prendre soin de Miphiboseth, fils de Jonathas. Siba fut exact à rendre ses bons offices à son maître pendant 14 ans; mais lorsque David fut obligé de sortir de Jérusalem pour échapper à Absalon, le perfide économe profita de cette conjoncture pour s'emparer des biens de Miphiboseth. *Voyez* ce mot, nº II.

† SIBEALD *ou* SIBBALD (sir Robert), célèbre médecin écossais, né en 1643 au comté de Fife, mort en 1720, élève de l'université de Saint-André, occupa le premier la chaire de médecine dans cette université. Charles Iᵉʳ le fit chevalier. Ce savant a beaucoup voyagé en France et en Italie. A son retour, il donna un plan d'établissement pour un collége royal de médecine à Edimbourg, et il y forma un jardin botanique. Sibeald a laissé les ouvrages suivans : I. L'*Ecosse illustre*, Edimbourg, 1710, in-folio. II. *Histoire de la juridiction des Comtés de Fife et de Kincross*. III. *Phalainologia nova*, in-4°. IV Quelques *Mémoires*, insérés dans les Transactions philosophiques.

SIBELIUS (Gaspard), théologien hollandais au 17ᵉ siècle, né à Deventer, est auteur d'un *Commentaire* sur le Cantique des Cantiques, et de plusieurs autres *ouvrages* imprimés en 5 volumes in-folio, plus savans que méthodiques.

SIBER (Urbain-Godefroy), professeur des antiquités ecclésiastiques à Leipsick, né à Schandau près de l'Elbe, en 1669, et mort en 1742, est auteur de plusieurs savans ouvrages en latin. Les principaux sont, une *Dissertation sur les tourmens qu'on faisoit souffrir aux anciens martyrs;* une autre sur l'*Usage des fleurs dans les églises*.

SIBERUS (Adam), poète latin, né à Chemnitz en Misnie, mort en 1583, âgé de 68 ans, a composé des *Hymnes*, des *Epi-*

grammes, et d'autres *poésies*, imprimées en 2 vol., et dans les *Deliciæ poetarum Germanorum*. Ses vers, quoique languissans, ont de l'élégance et de la douceur.

SIBILET (Thomas), Parisien, avocat au parlement de Paris, s'appliqua plus à la poésie française qu'à la jurisprudence. C'étoit un homme habile dans les langues savantes, et dans la plupart des langues de l'Europe. Il mourut à Paris le 28 novembre 1589, à l'âge de soixante-dix-sept ans, peu de temps après être sorti de prison, où il avoit été enfermé pendant les troubles de la Ligue. On a de lui, I. L'*Art poétique français*, Paris, 1548 et 1555, in-12. Il y fait l'énumération des poètes de son temps qui avoient acquis le plus de réputation. On y donne les règles de tous les genres de poésie en usage sous le règne de Henri II. Cet ouvrage est encore bon à consulter par ceux qui aiment à suivre avec attention les progrès de notre littérature. II. *Iphigénie*, traduite d'Euripide, *ib.*, 1549, recherchée pour la variété des mesures dans les vers; et d'autres *ouvrages*, qui ne méritent pas d'être cités ici.

SIBILOT, étoit un fou de la cour de Henri III, roi de France. Il remplit ce méchant emploi avec tant de distinction, que *fou* et *Sibilot* signifièrent long-temps la même chose. En voici un exemple, tiré de l'épigramme composée par le célèbre d'Aubigné, sur M. de Candale qui avoit embrassé la religion prétendue réformée, pour plaire à la duchesse de Rohan, laquelle étoit de cette religion, et dont il étoit extrêmement amoureux :

Hé! quoi donc, petit Sibilot,
Pour l'amour de dame Lisette,
Vous vous êtes fait huguenot,
A ce que nous dit la Gazette?
Sans ouir anciens, ni pasteurs,
Vous vous êtes donc fait des nôtres?
Vraiment nous en verrons bien d'autres,
Puisque les yeux sont nos docteurs.

SIBRAND-LUBBERT. *Voyez* LUBBERT.

* I. SIBTHORPE (Robert), théologien anglais, né au comté de Lincoln, mort en 1662, se distingua dans la chaire au commencement du règne de Charles Ier, et fut nommé chanoine de la cathédrale de Peterborough, et recteur de Burton-Latimers au comté de Northampton; mais il perdit ces bénéfices dans le temps de la rébellion. Les *Sermons* de Sibthorpe ont été censurés par la chambre des communes.

† II. SIBTHORPE (le docteur), professeur royal de botanique dans l'université d'Oxford, fit deux voyages en Grèce pour puiser des connoissances et enrichir cette science par de nouvelles découvertes: ce fut à la suite des fatigues qu'il éprouva dans ses voyages qu'il mourut à Bath le 14 février 1795. Il a laissé une collection précieuse en herbiers et en livres à la bibliothèque de l'université d'Oxford. On lui doit encore la *Flore* du Levant.

I. SIBYLLE, femme de Robert, duc de Normandie, donna une preuve rare d'amour conjugal. Son époux ayant été blessé par une flèche empoisonnée, les médecins annoncèrent que sa mort étoit certaine, si quelqu'un ne suçoit promptement la blessure et ne s'exposoit à périr pour lui, Sibylle profita du sommeil de son époux pour sucer la plaie,

et mourut victime de son dévouement.

II. SIBYLLE, marquise de Montferrat et reine de Jérusalem en 1186, sœur de Baudoin IV, épousa Gui de Lusignan. Les ennemis de son mari la voulurent porter à rompre son mariage. Elle feignit d'y consentir, et renvoya Gui. Quelque temps après, elle fit jurer aux chevaliers du Temple qu'ils se soumettroient à celui qu'elle prendroit pour époux. Ils en prêtèrent le serment : alors Sibylle déclara que Gui avoit toute sa tendresse, qu'elle le reconnoissoit pour son mari, et le fit couronner.

* I. SICARD, évêque de Crémone, sa patrie, s'occupa toute sa vie des affaires politiques. Il fit construire dans le Crémonais le château de Genivolta appelé en latin *Jovis altæ*, et obtint d'Innocent III, en 1199, la canonisation de saint Omobon, mort la même année. Il a fait plusieurs voyages en Orient et en Arménie avec le cardinal Pierre, légat du pape. On a de lui une *Chronique* depuis le commencement du monde jusqu'à son siècle. Sicard mourut en 1215.

II. SICARD (Claude), jésuite, né à Aubagne près de Marseille en 1677, enseigna les humanités et la rhétorique dans sa société. Ses supérieurs l'envoyèrent en mission en Syrie, et de là en Egypte. Il mourut au Caire, le 12 avril 1726, avec la réputation d'un voyageur exact et d'un observateur intelligent. On a de lui une *Dissertation* sur le passage de la mer Rouge par les Israélites, et plusieurs *Ecrits* sur l'Egypte, dans lesquels il y a des choses intéressantes. On les trouve dans les *Nouveaux Mémoires des Missions*, 8 vol. in-12.

SICCAMA (Sibrand), né à Bolswerd dans la Frise vers 1570, étoit versé dans le droit, l'histoire de sa patrie et les antiquités romaines. Nous avons de lui, I. *De judicio Centumvirali lib.* 2, Franeker, 1596, in-12, et dans les *Antiquités romaines* de Grævius, tome 2. II. *De veteri anno romano Romuli et Numæ Pompilii antithoses*. III. *Fastorum kalendarium libri duo ex monumentis et numismatibus veterum*; ouvrage d'une grande érudition, imprimé à Amsterdam, 1600, in-4°, et dans les *Antiquités romaines* de Grævius, tome 8, de même que le précédent. IV. *Antiquæ Frisiorum leges*, avec des notes, Franeker, 1617, in-4°.

* SICERAM (Everard), né à Bruxelles, où il étoit joaillier, vivoit au commencement du 17[e] siècle : il a traduit en stances flamandes de huit vers l'*Orlando furioso* de l'Arioste ; chaque chant est précédé d'une petite estampe en taille-douce, et d'un argument aussi en huit vers, qui a été imprimé à Anvers en 1615, avec les portraits de l'Arioste et de Siceram. Aucun bibliographe n'a parlé de cet ouvrage fort rare.

SICHARD (Jean), professeur en droit à Tubinge, né en 1499, mort en 1552, publia le premier l'*Abrégé* latin d'Anien, des 8 premiers livres du Code théodosien, qu'il trouva par hasard en manuscrit. On lui doit encore les *Institutes* de Caïus, et une édition des *Sententiæ receptæ* de Julius Paulus. Son *Commentaire* latin sur le Code eut beaucoup de cours autrefois.

SICHÉE (Mythol.), fils de Plistène, étoit prêtre d'Hercule à Tyr, et mari de Didon. Comme il étoit extrêmement riche, Pygmalion, son beau-père, l'assassina aux pieds des autels pour s'emparer de ses trésors.

SICHEM, fils d'Hémor, prince des Sichimites, étant devenu passionnément amoureux de Dina, l'enleva et la déshonora. L'ayant ensuite demandée en mariage à Jacob et à ses fils, il l'obtint, à condition que lui et tous ceux de Sichem se feroient circoncire. Ce n'étoit qu'un prétexte pour couvrir le barbare projet de vengeance que méditoient les frères de Dina : ils se servirent de cette cérémonie de religion pour l'exécuter. Le troisième jour, lorsque la plaie étoit la plus douloureuse, et que les Sichimites étoient hors de défense, Siméon et Lévi entrèrent dans la ville et massacrèrent tout ce qu'ils trouvèrent d'hommes. Après avoir assouvi leur vengeance, ils satisfirent leur avarice par le pillage de la ville, et l'enlèvement des femmes et des enfans qu'ils réduisirent en servitude.

SICINIUS-DENTATUS, tribun du peuple romain, porta les armes pendant 40 ans, se trouva à 121 combats ou batailles ; gagna 14 couronnes civiques, 3 murales, 8 d'or, 83 colliers de ce même métal, 60 bracelets, 18 lances, 23 chevaux avec leurs ornemens militaires, dont 9 étoient le prix d'autant de combats singuliers desquels il étoit sorti vainqueur. Il avoit reçu 45 blessures toutes honorables, dont 12 à la reprise du Capitole sur les Sabins. Appius, décemvir, pour se venger de ce qu'il frondoit hautement la tyrannie des décemvirs, l'envoya à l'armée avec le titre de légat, sous prétexte de lui faire honneur, mais en effet pour le perdre. A son arrivée au camp, on le détacha avec un parti de 100 hommes qui avoient ordre de le tuer. Il se défendit d'une manière qui tient du merveilleux. Denys d'Halicarnasse assure qu'il en tua 15, en blessa 30, et que les autres furent obligés de l'accabler de loin à force de traits et de pierres, vers l'an 405 avant J. C. Il avoit alors 58 ans, et portoit le surnom d'*Achille romain*, qu'il méritoit à tant de titres.

SIDDONS, célèbre actrice anglaise, excella dans le tragique. Elle a fait aussi divers morceaux de sculpture justement estimés, et entre autres un *buste* d'Adam, dont la figure pleine de grandeur et de majesté a été admirée dans l'exposition faite à Londres en 1802.

* I. SIDNEY (Henri), grand homme d'état d'Angleterre, d'une famille illustre du comté de Surry, mort en 1586, étoit, en 1513, étudiant au nouveau collége d'Oxford. Après avoir achevé ses études, ce seigneur parut à la cour. Edouard VI l'honora de sa faveur, le créa chevalier, le chargea ensuite de l'ambassade de France. Sous le règne suivant, Sidney eut la charge de collecteur des revenus d'Irlande ; et sous celui d'Elisabeth, il fut créé chevalier de la Jarretière. Enfin, en 1568, il fut nommé lord député d'Irlande. Ce seigneur a été enterré à Penshurst, au comté de Kent : c'étoit une terre qu'il ne possédoit que depuis quelque temps. Sidney a fait imprimer les *Statuts d'Irlande* ; et quelques-unes de ses *Lettres à son fils* ont été publiées.

† II. SIDNEY (sir Philips), né en 1554, fils du précédent, fit ses études à Oxford avec distinction. Il se trouva à Paris lors

du massacre de la Saint-Barthélemi, et eut le bonheur de trouver un asile dans la maison de Walsingham, alors ambassadeur d'Angleterre. Au retour de ses voyages, le comte de Leicester, son oncle, le fit venir à la cour, où il devint l'un des plus grands favoris de la reine Elisabeth. Cette princesse l'envoya en ambassade vers l'empereur. La prudence et la capacité avec lesquelles il se conduisit, frappèrent tellement les Polonais, qu'ils vouloient l'élire pour leur roi; mais sa souveraine ne voulut point y consentir. Cette princesse le connoissant également propre aux armes et à la négociation, l'envoya en Flandre au secours des Hollandais. Il y donna de grandes preuves de courage; mais dans une rencontre qu'il eut avec les Espagnols près de Zutphen, il reçut une blessure à la cuisse, dont il mourut peu de temps après en 1586. On a de lui plusieurs ouvrages; le principal est son *Arcadie*, Londres, 1662, in-fol., qu'il composa à la cour de l'empereur, et qu'il donna sous le nom de la comtesse de Pembroke sa sœur. (*Voyez* PEMBROKE). Il ordonna en mourant de brûler cet ouvrage, comme Virgile avoit prié de jeter au feu l'Enéide; mais, quoique la production du poète anglais valût infiniment moins que celle du poète latin, on ne lui obéit pas. Tel étoit cependant l'enthousiasme qu'avoient inspiré sa réputation et les honneurs qui s'étoient accumulés sur lui, qu'en 1633, on en étoit déjà à la huitième édition de cet ouvrage, qu'il n'avoit composé que pour l'usage de sa sœur Marie, épouse de Henri, comte de Pembroke. Baudouin en a donné une mauvaise traduction en 1624. 2 vol. in-8°.

† III. SIDNEY (Algernon), cousin germain du précédent, fils cadet de Robert, comte de Leicester, avoit été colonel dans l'armée du parlement opposé à Charles Ier, roi d'Angleterre. Rome n'eut peut-être jamais de républicain plus ardent, plus fier; c'étoit un second Brutus. Il fit la guerre à Charles. Il se ligua, sans être d'aucune secte, ni même d'aucune réligion, avec les enthousiastes qui se saisirent du glaive de la justice pour égorger ce prince infortuné. Son enthousiasme pour le gouvernement républicain devoit le rendre l'ennemi naturel de Cromwel; aussi, lorsqu'il se fut déclaré protecteur, Sidney se retira et ne voulut point participer, par sa présence, à la tyrannie de cet usurpateur. Il fut nommé en 1659, par le conseil d'état, pour se rendre dans le Suud, pour traiter de la paix entre les rois de Suède et de Danemarck. Terlon, ambassadeur de France dans cette dernière cour, trouva dans la bibliothèque du monarque danois, les deux vers suivans écrits de la main de Sidney, dans le livre de devises qu'on présentoit ordinairement aux étrangers dans les cours du nord:

. . . . . manus hæc inimica tyrannis
Ecce petit placidam sub libertate quietem.

A la restauration, Sidney ne voulut point accepter personnellement pour lui l'amnistie accordée à la nation entière; il continua à vivre chez l'étranger jusqu'en 1677. A cette époque, il repassa en Angleterre, et obtint du roi son pardon particulier, d'après ses promesses réitérées de son obéissance à l'avenir. Burnet observe « qu'il revint dans un moment où la cour de France venoit d'obtenir pour lui la permission

de son retour, où le parlement pressoit le roi de déclarer la guerre à cette couronne ; et que faisant tout ce qui dépendoit de lui pour éloigner le peuple de cette guerre, tandis qu'il disoit à eeux vis-à-vis desquels il pouvoit s'exprimer librement, que les deux cours s'entendoient, et que celle d'Angleterre n'avoit d'autre but que de lever une armée qu'elle formeroit et entretiendroit sur le continent : cette conduite le faisoit regarder comme un agent soudoyé par la France. » En 1683 il fut accusé d'avoir trempé dans une conspiration contre le roi ; traduit devant sa majesté et son conseil, il répondit qu'il se défendroit contre les accusations intentées contre lui, mais qu'il ne vouloit pas, par une justification vague, en provoquer de nouvelles. On le renvoya au chef de justice Jeffreys, comme prévenu de haute trahison, et il fut jugé coupable. Il en appela au roi pour la révision de son procès, et sa démarche n'aboutit qu'à faire différer son exécution. Lorsque l'ordre en fut donné, il dit au shériff qu'il ne demandoit rien pour lui, pour qui dans ce moment le monde cessoit d'être quelque chose ; mais qu'il désiroit qu'on examinât combien étoient coupables les juges qui l'avoient condamné. Il fut décapité le 7 décembre 1683, à la Tour, à l'âge d'environ 66 ans. La sentence prononcée contre lui fut abolie la première année du règne de Guillaume. Burnet, qui l'avoit connu personnellement, le dépeint comme un homme d'un courage extraordinaire, ferme jusqu'à l'obstination ; sincère, mais d'un tempérament brusque et d'un orgueil qui ne supportoit aucune contradiction. Il étoit chrétien, mais à sa mode ; éloigné de tout culte extérieur, fuyant les temples, croyant que la philosophie suppléoit à tout, et sur-tout détestant la monarchie. On a de Sidney un *Traité du gouvernement*, dont la première édition est de 1698, et la seconde de 1704, in-folio. Il a été traduit en français par Samson, et publié à La Haye en 1702, en 4 vol. in-12. L'auteur veut qu'on soumette l'autorité des monarques à celle des lois, et que les peuples ne dépendent que d'elles. Il y a dans son ouvrage des réflexions hardies, quelques paradoxes et des idées qui ne sont pas assez développées.

† SIDONIUS-APOLLINARIS (Caïus Sollius), fils d'Apollinaire, qui avoit eu les premières charges de l'empire dans les Gaules, naquit à Lyon vers l'an 430. Il fut successivement préfet de la ville de Rome, patrice, et employé dans diverses ambassades. Humble, détaché du monde, et compatissant aux souffrances des malheureux, Sidonius fut élevé malgré lui, en 472, sur le siége de la ville d'Auvergne, qui prit dans la suite le nom de Clermont, qu'elle porte encore. Dès ce moment il s'interdit la poésie, qu'il avoit beaucoup aimée, et fut encore plus sévère à l'égard du jeu. Il se défit aussi d'un certain air enjoué qui lui étoit naturel. Il étudioit continuellement l'Ecriture Sainte et la théologie, et fit de si grands progrès, qu'il devint bientôt comme l'oracle de la France. Quoiqu'il fût d'une complexion délicate, toute sa vie fut une pénitence continuelle. Dans un temps de famine il nourrit, avec le secours de son beau-frère Ecdice, non seulement son diocèse, mais aussi plus de quatre mille personnes que la misère y avoit attirées. Il mourut le 23 août 488. Il reste

de lui six livres d'*Epîtres* et vingt-quatre pièces de *Poésie*. Les meilleures éditions sont celles de Jean Savaron, 1609, in-4°, et du père Sirmond, 1652, in-4°, avec des notes pleines d'érudition. Ses *Lettres*, avec le recueil de ses poésies, ont été traduites en français par Edme de Sauvigny, Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Son *Panégyrique* de l'empereur Majorien, en vers, est intéressant pour nous, parce qu'il y décrit la manière de combattre et de s'habiller des Français de son temps. Son *Eloge* du sénateur Avitus, dont il avoit épousé la fille, fut récompensé par une statue couronnée de laurier, élevée dans la place trajane par l'ordre du sénat.

SIDRACH. *Voy*. Ananias, n° I.

SIDRONIUS. *Voy*. Hossch.

SIEMENOWICZ (Casimir), gentilhomme polonais du dernier siècle, embrassa le métier de la guerre, où il se distingua dans l'artillerie. Il dut ses succès à une étude profonde de la pyrotechnie militaire. Le *Traité* qu'il publia sur cette science, en 1651, in-fol., seroit un des plus complets, suivant Blondel, si l'auteur avoit pu en donner la seconde partie, qui devoit contenir tout ce qui concerne les mortiers, leur origine, leurs diverses figures et leur usage; mais cette seconde partie n'a jamais paru, et c'est une perte réelle pour la science.

* I. SIENNE (Gérard de), savant augustin du 14ᵉ siècle, se rendit célèbre à l'université de Paris, en expliquant ses questions appelées *Quodlibétiques*, qu'il fit ensuite imprimer. De retour en Italie, il enseigna quelques années la théologie à Bologne et à Sienne, et mourut encore jeune dans cette dernière ville, en 1336. Outre les questions dont on vient de parler, il a composé divers *ouvrages* de théologie, qu'on n'est point tenté de rechercher.

II. SIENNE. *Voyez* Catherine, n° II, Gui, n° IV, *et* Sixte, n° I.

SIENNES (Antoine de), né en 1539 à Guimaraens en Portugal, entra dans l'ordre des dominicains, enseigna la philosophie à Lisbonne, et fut créé docteur à Louvain en 1571. Banni des états du roi d'Espagne pour s'être déclaré en faveur de don Antoine de Beja, qui se donnoit pour roi de Portugal, il mena une vie errante, et mourut à Nantes en 1585. On a de lui, I. Une *Chronique* de son ordre, en latin, Paris, 1585, in-8°. II. *Bibliothèque des écrivains* de son ordre. Ces ouvrages, écrits sans goût, sont pleins de fautes. On a encore de lui des *Notes* sur les ouvrages de S. Thomas, etc. *Voy*. le P. Quétif, dans son ouvrage sur les Ecrivains dominicains.

† SIFFRIDUS, de Misnie en Saxe, prêtre du 14ᵉ siècle, a donné des *Annales* depuis la création du monde jusqu'en 1307. George Fabricius, qui a publié cet ouvrage, ne le commence qu'à l'an 458, et passe le reste comme inutile, ayant même retranché tout ce qu'il a trouvé exposé suffisamment dans d'autres auteurs. Pistorius en a publié une partie en 1583 : elles s'étendent depuis l'an 458 jusqu'à l'an 1307. Il ne faut pas confondre cet auteur avec un autre Sifride ou Sifroi, qui vivoit vers le milieu du 15ᵉ siècle, et qui est auteur des décisions suivantes, I. *Si un prince chrétien peut permettre l'usure aux juifs, et s'il lui est permis de restreindre la liberté des mariages pour*

la liberté de l'état. II. *Si on peut absoudre un chrétien qui loue sa maison à un juif usurier.* III. *Si les ventes de revenus avec pacte de revendre, sont permis.* IV. *Si le voleur peut employer à de pieux usages les choses qu'il a volées.* Ces décisions sont renfermées dans deux petits livrets devenus fort rares.

† I. SIGEBERT, roi des Est-Angles ou de l'Angleterre orientale, appelé par Bede, roi très-éclairé et très-chrétien, travailla à propager la foi dans ses états, fonda des églises, des monastères et des écoles, descendit ensuite du trône pour se faire moine à Cnobersburgh, aujourd'hui Burgh-Castle, dans le comté de Suffolck. Il fut assassiné en 642, avec Egrich son cousin, qu'il avoit mis sur le trône en sa place. On célèbre sa fête dans plusieurs églises d'Angleterre et de France.

II. SIGEBERT, troisième fils de Clotaire Ier, eut pour son partage le royaume d'Austrasie, l'an 561. Il épousa Brunehaut, qui d'arienne s'étoit rendue catholique. Les commencemens de son règne furent troublés par une irruption des Huns dans ses états; mais il en tailla une partie en pièces, et chassa le reste jusqu'au-delà du Rhin. Il tourna ensuite ses armes contre Chilpéric, roi de Soissons, qui, profitant de son absence, s'étoit emparé de Reims et de quelques autres places de la Champagne. Il reprit ces villes, et étant entré dans le royaume de Soissons, il se rendit maître de la capitale, et força son frère à accepter la paix aux conditions qu'il voulut lui prescrire. Au bout de quelques années il la rompit, à la sollicitation de la reine Brunehaut, pour venger la mort de Galsuinte, sœur de cette princesse et femme de Chilpéric. Les succès de Sigebert furent rapides, et la victoire le suivoit par-tout, lorsqu'il fut assassiné, l'an 575, par les gens de Frédégonde, la source des malheurs de Chilpéric qui l'avoit épousée après Galsuinte. Ce prince fut pleuré de tous ses sujets, dont il faisoit les délices par son affabilité, sa douceur, sa générosité.... Il ne faut pas le confondre avec SIGEBERT dit *le Jeune*, fils de Dagobert, et son successeur dans le royaume d'Austrasie l'an 638. Ce dernier prince, mort en 650, à vingt ans, a été mis au nombre des saints.

III. SIGEBERT, moine de l'abbaye de Gemblours, mort en l'an 1112, passoit de son temps pour un homme d'esprit, pour un savant universel et un bon poète. Il prit parti dans les querelles de Grégoire VII, d'Urbain II et de Paschal II, avec l'empereur Henri IV, et il écrivoit contre ces pontifes sans aucun ménagement. Sigebert est auteur d'une *Chronique* dont la meilleure édition est celle d'Aubert Le Mire, Anvers, 1608, in-8°. Elle est écrite en style lâche; mais on y trouve des choses curieuses et des faits exacts. On a encore de lui un *Traité des hommes illustres*, dans la Bibliothèque ecclésiastique de Fabricius, Hambourg, 1718, in-folio.

SIGEBRAND, évêque de Paris, placé sur ce siége par la protection de la reine Batilde, répondit très-mal au choix dont l'avoit honoré cette princesse. Ce prélat ambitieux, pour annoncer son crédit avec plus de faste, laissa mal interpréter les bontés de la reine en sa faveur. Les seigneurs, que son orgueil blessoit, eurent la lâcheté de le

faire assassiner. Batilde, instruite des calomnies dont la présomption de Sigebrand l'avoit rendue l'objet, prit dès-lors le monde en hoerrur, et se retira dans l'abbaye de Chelles.

SIGÉE (Louise), Aloysia SIGÉA, née à Tolède, et morte en 1560, étoit fille de Diégo Sigée, homme savant, qui, après l'avoir élevée avec soin, la mena avec lui à la cour de Portugal, où elle fut mise auprès de l'infante Marie, qui aimoit les sciences; Alfonse Cueva de Burgos l'épousa. Cette femme savoit l'hébreu, l'arabe, le grec et le latin, et écrivit au pape Paul III des *Lettres* en ces différentes langues. On a d'Aloysia Sigéa un poëme latin intitulé *Sintra*, du nom d'une montagne de l'Estramadure, où l'on a vu, dit le peuple, des tritons jouant du cornet, et d'autres *ouvrages*. Le livre infâme de *de arcanis Amoris et Veneris*, qui porte son nom, n'est point d'elle; et ceux qui le lui ont attribué ont fait un outrage à la mémoire de cette dame illustre. C'est une production digne de l'esprit corrompu de CHORIER. *V.* ce mot.

I. SIGISMOND (S.), roi de Bourgogne, succéda l'an 516 à Gondebauld, son père, qui étoit arien. Le fils abjura cette hérésie. Clodomir, fils de Clovis, lui déclara la guerre, et le dépouilla de ses états. Sigismond fut défait, pris, et envoyé à Orléans, où il fut cruellement jeté dans un puits avec sa femme et ses enfans, l'an 523.

II. SIGISMOND, empereur d'Allemagne, fils de Charles IV et frère de l'empereur Winceslas, né en 1368, fut élu roi de Hongrie en 1386 (*Voy.* GARA), et empereur en 1410. (*Voy.* JOSSE, n° II.) Deux ans après il essuya un échec considérable. (*Voyez* MOYSE.) Après avoir fait différentes constitutions pour rétablir la tranquillité en Allemagne, il s'appliqua à pacifier l'Eglise. A cet effet, il passa les Alpes et se rendit à Lodi, où il convint avec le pape Jean XXIII de convoquer un concile. Sigismond choisit la ville de Constance pour être le théâtre où cette assemblée auguste devoit se tenir. A ce concile, commencé en 1414, se rendirent plus de dix-huit mille prélats ou prêtres, et environ seize mille princes ou seigneurs. L'empereur y fut presque toujours présent, et se rendit maître du concile, en mettant des soldats autour de Constance pour la sûreté des Pères. Son zèle y éclata dans plusieurs occasions. Le pape Benoît XIII, continuant de braver l'autorité du concile, Sigismond fit le voyage du Roussillon, pour l'engager à se démettre de la papauté. N'ayant pu y réussir, il se rendit à Paris, puis à Londres, pour concerter avec les rois de France et d'Angleterre les moyens de rendre la paix à l'Eglise et à la France. Il revint à Constance sans avoir réussi. Ses soins contribuèrent cependant à la fin du schisme; mais en donnant la paix à l'Eglise, il s'attira une guerre cruelle. Jean Hus et Jérôme de Prague avoient été condamnés au feu par le concile, et brûlés. Les hussites, voulant venger la mort de ces deux hérétiques, armèrent contre l'empereur. Ziska étoit à leur tête; il remporta une pleine victoire en 1419 sur Sigismond, qui put à peine, en 16 années, réduire la Bohême avec les forces de l'Allemagne et la terreur des croisades. Ce prince mourut le 8 décembre 1437, après avoir apaisé le reste

des troubles de Bohême, et fait reconnoître Albert V, duc d'Autriche, son gendre, pour héritier du royaume. Depuis lui l'aigle à deux têtes a toujours été conservée dans les armoiries des empereurs. Il avoit régné cinquante-un ans en Hongrie, vingt-sept dans l'empire, et dix-sept en Bohême. Il ne laissa qu'une fille de sa seconde femme, Barbe de Cilley. Cette riche héritière, nommée Elisabeth, fit passer tous les biens de la maison de Luxembourg dans celle d'Autriche, par son mariage avec Albert V, célébré en 1422..... Sigismond étoit bien fait, poli, fidèle à ses promesses, ami des gens de lettres, indulgent et sévère à propos. Il étoit si savant, qu'on lui donna le surnom de *Lumière du monde*. Il parloit facilement plusieurs langues, et régnoit avec gloire en temps de paix : il fut malheureux en temps de guerre. Naturellement avare, mais prodigue par orgueil, il regrettoit toutes les dépenses qui n'avoient point d'éclat. Quoiqu'il sût interrompre les plaisirs pour les affaires, il se livra trop à son amour pour les femmes, et souffrit les excès de l'impératrice, qui supportoit les siens. La couronne impériale, rentrée après sa mort dans la maison d'Autriche, n'en sortit plus jusqu'à son extinction, en 1740. *Voy*. SIGNET.

III. SIGISMOND, archiduc d'Autriche. *V*. NICOLAS, n°. XIV.

IV. SIGISMOND Ier, roi de Pologne, surnommé *le Grand*, fils de Casimir IV, parvint au trône en 1507, par les suffrages des anciens des Lithuaniens et des Polonais. Il employa les premières années de son règne à corriger les abus qui s'étoient glissés dans le gouvernement par la foiblesse de ses prédécesseurs. Il remit la république dans son ancien lustre, au dedans et au dehors, battit les Moscovites et les chassa de la Lithuanie en 1514. Il reprit sur les chevaliers Teutoniques quelques villes qu'ils avoient enlevées à la Pologne, tailla en pièces, l'an 1531, les Valaques qui avoient fait une irruption dans ses états, et assura par ses victoires la paix à la Pologne. Ce grand prince mourut en 1648, à 82 ans, aimé de ses sujets et respecté de toutes les nations de l'Europe. C'étoit un sage sur le trône, un souverain bienfaisant, un juste appréciateur du mérite, enfin le modèle des rois. Il s'attacha à polir les mœurs des Polonais, à faire fleurir les sciences et les arts, à fortifier les places de guerre, à embellir les principales villes. Sigismond étoit d'un caractère sérieux, mais affable; extrêmement simple dans ses habits et dans ses repas, comme dans ses manières : il étoit sans ambition, et refusa les couronnes de Suède, de Hongrie, de Bohême, qui lui furent offertes. Il avoit une force extraordinaire, qui le fit regarder comme l'Hercule de son temps. Il eut de son second mariage avec Bonne, fille de Jean Sforce, duc de Milan, un fils et quatre filles.

† V. SIGISMOND II, fils du précédent, surnommé *Auguste*, parce qu'il étoit né le 1er du mois d'août, lui succéda en 1648. Aussitôt qu'il se vit maître du trône, il fit rendre à Barbe Radziwil, sa maîtresse, qu'il avoit épousée en secret, les honneurs qui lui étoient dus en qualité de reine. La nation délibéra, dans une diète, si elle ne casseroit point un mariage si disproportionné; mais Auguste résista à ses menaces. Pour gagner la no-

blesse polonaise, il permit d'envoyer leurs enfans dans les universités hérétiques d'Allemagne : ce qui avoit été défendu jusqu'alors. Ce fut par-là que l'hérésie pénétra dans la Pologne. Dans la suite, son zèle pour la catholicité se réveilla ; mais il n'opéra pas de grands fruits. Ce prince acquit la Lithuanie à la couronne. Il mourut le 7 juillet 1572, après un règne de 24 ans, sans laisser de postérité. En lui finit la ligne masculine des Jagellons. Le duc d'Anjou, depuis roi de France, sous le nom de Henri III, lui succéda. Sigismond-Auguste étoit brave, quoiqu'il aimât la paix ; lent dans le conseil et vif dans l'exécution. Il connoissoit les hommes, il les aimoit. Son éloquence étoit persuasive. Les Polonais trouvèrent toujours en lui un père tendre, qui aimoit à pardonner, un juge équitable, un roi vigilant, et qui s'offensoit de la flatterie. L'étude des sciences faisoit son amusement dans un siècle où l'ignorance étoit comme l'un des titres de la noblesse. L'amour excessif des femmes fut presque la seule chose qu'on lui reprochât. (*Voy*. BARBE, n° III.) Mencken fit imprimer en 1703 à Leipsig, in-8°, les *Lettres* et les *Réponses* attribuées à ce monarque, en latin. Ce recueil contient en outre les Lettres attribuées au roi Battori.

VI. SIGISMOND III, fils de Jean III, roi de Suède, monta sur le trône de Pologne en 1587, et fut couronné à l'exclusion de Maximilien d'Autriche qui avoit été élu par quelques seigneurs. Après la mort de son père, il alla recevoir le sceptre des Suédois en 1594. Ce roi, zélé catholique, ne tarda pas de déplaire à ses nouveaux sujets, zélés protestans. Charles, prince de Sudermanie, oncle du roi, se servit de cette conjoncture, et se fit mettre la couronne de Suède sur la tête en 1604. Cette usurpation fut la semence d'une guerre très-longue, dans laquelle Sigismond ne fut pas heureux : il eut d'autres démêlés avec les Tartares et les Moscovites, sur lesquels il fit quelques conquêtes ; mais Gustave-Adolphe lui faisoit essuyer des pertes d'un autre côté. Consumé d'inquiétudes, il mourut en 1632, à 66 ans. La piété, la justice, la clémence formoient le caractère de ce prince. Il perdit la couronne de Suède en voulant embrasser vivement les intérêts de la religion catholique. Ce fut encore ce même zèle qui le priva de l'empire de Moscovie. Trop attaché à son sentiment, il ne consulta pas assez le génie des peuples, le temps et les circonstances. Sigismond épousa successivement les deux sœurs : Anne, fille de Charles, archiduc d'Autriche, morte en 1598 ; et Constance, sa sœur, morte en 1631. Uladislas, fils de la première, fut son successeur. *Voyez* PIKARSKI.

VII. SIGISMOND. *Voyez* LADISLAS, n° IX.

SIGLERUS (Michel), syndic d'Hermanstadt en Transylvanie vers 1650, est auteur d'une *Histoire de Hongrie*, en latin, insérée dans la Collection histor., imprimée à Presbourg, 1735, in-fol.

SIGNET (Guillaume), gentilhomme français, célèbre dans l'histoire par l'honneur qu'il reçut de l'empereur Sigismond. Ce prince, passant par la France en 1416 pour aller en Angleterre, séjourna quelque temps à Paris. Ayant eu la curiosité de voir le parlement, il y alla un jour d'au-

dience. Il entendit plaider une cause qui étoit commencée, touchant la sénéchaussée de Beaucaire ou de Carcassonne, pour la possession de laquelle Guillaume Signet et un chevalier étoient en contestation Une des principales raisons qu'on alléguoit contre Signet étoit qu'il n'avoit pas la qualité requise, et que cet office avoit toujours été exercé par un chevalier. L'empereur, ayant ouï cette contestation, demanda une épée à un de ses officiers, et appela Signet auquel il la donna en le faisant chevalier ; puis il dit à sa partie : « La raison que vous alléguez cesse maintenant, car il est chevalier. » Quoiqu'aucun n'approuvât point ce procédé de l'empereur, on ferma les yeux sur cette espèce d'attentat ; et Signet obtint gain de cause.

SIGNORELLI (Lucas), peintre, natif de Cortone, mort en 1521, âgé de 82 ans, a travaillé à Orviette, à Lorette, à Cortone et à Rome. La partie dans laquelle il excelloit le plus étoit le *dessin*. Il mettoit beaucoup de feu et de génie dans ses compositions. Le célèbre Michel-Ange en faisoit un cas singulier, et n'a point dédaigné de copier quelques traits de cet habile artiste. Lucas étoit élève de Piétro della Francisca. Il peignoit tellement dans sa manière, qu'il est difficile de pouvoir distinguer leurs ouvrages.

† SIGONIUS (Charles), d'une famille ancienne de Modène, fut destiné par son père à la médecine ; mais son goût le portoit à la littérature. Il professa les humanités à Padoue, et obtint une pension de la république de Venise. Il alla mourir dans sa patrie en 1584, à 60 ans. Ce savant avoit de la difficulté à parler ; mais il écrivoit bien, et sa latinité est assez pure. Son esprit étoit modéré. Il refusa d'aller auprès d'Etienne Battori, roi de Pologne, qui vouloit le fixer à sa cour. Il ne voulut jamais se marier ; et quand on lui en demandoit la raison, il répondoit : « Minerve et Vénus n'ont jamais pu vivre ensemble. » On a de lui un grand nombre d'*ouvrages*, recueillis à Milan en 1732 et 1733, 6 vol. in-fol., avec la Vie de l'auteur par le célèbre Muratori. Les principaux sont, I. *De Republicâ Hebræorum ;* traité méthodique, et qui renferme dans un petit espace bien des choses utiles. II. *De Republicâ Atheniensium libri IV*, savant et recherché. III. *Historia de occidentis imperio ;* livre nécessaire pour connoître l'Histoire de la décadence de l'empire romain, et la formation des principautés d'Italie. IV. *De regno Italiæ libri viginti*, depuis 679, jusqu'à l'an 1300 : traité plein de recherches, d'exactitude, et d'une sage critique. V. Une *Histoire ecclésiastique*, imprimée à Milan en 1734, en 2 vol. in-4°, dans laquelle on trouve beaucoup d'érudition. Sigonius, ayant rassemblé quelques fragmens qui restoient du Traité de Cicéron sur la consolation, imagina de refaire cet ouvrage, en ajoutant les morceaux et les développemens qui s'étoient perdus. Il écrivoit si bien en latin que son écrit fit illusion à tous les érudits de son siècle ; et malgré la découverte de la fraude, les meilleurs éditeurs de Cicéron n'en ont pas moins inséré l'ouvrage de Sigonius dans le recueil des OEuvres complètes de l'orateur romain. *Voyez* GROUCHI.

* SIGORGNE (Pierre), docteur de Sorbonne, ancien doyen

de l'église de Mâcon, vicaire-général du même diocèse, abbé de Bonnevaux, correspondant de l'académie des sciences, de l'institut national, de l'académie de Nancy, de la société des sciences et des arts de Macon, etc., naquit à Rambecourt-aux-Bois, en Lorraine, le 25 octobre 1719. Sigorgne eut la gloire d'introduire le premier le *Newtonianisme* dans l'enseignement public de l'université de Paris sur les débris des Tourbillons de Descartes, et fit paroître en 1741, in-12, *Examen des leçons de physique de Privat de Molières*, qui alors étoit assis au premier rang, soit dans l'académie des sciences, soit dans l'université. Une dispute s'engagea entre les deux savans, et l'issue du combat fut la chute des petits Tourbillons. En 1747 il donna ses *Institutions Newtoniennes* ou *Introduction à la philosophie de Newton*, 2 vol. in-8°, ouvrage profond et lumineux, qui acheva la révolution commencée dans l'école de France : vers le même temps il composa plusieurs *Mémoires*, notamment une *Dissertation* couronnée à Rouen en 1748, sur la cause de l'Ascension et de la Suspension des liqueurs dans les tubes capillaires, et quelques *écrits polémiques*, parmi lesquels nous citerons la Lettre d'un officier de cavalerie à l'abbé Pluche, auteur du Spectacle de la Nature. Cette Lettre fut l'occasion d'une étroite liaison qui se forma entre l'auteur attaqué et son critique. Un ouvrage plus important sortit bientôt de la plume de l'abbé Sigorgne, et le plaça à côté des premiers métaphysiciens de son siècle : ce furent ses *Institutions Leibnitiennes*, ou *Précis de la monadologie*, Lyon et Paris, 1767, in-4° et in-8°. Devenu vicaire-général de Mâcon, il montra pendant plus de 50 ans une grande habileté et une prudence consommée dans la conduite d'un diocèse dont il étoit chargé presque seul. Les soins de l'administration ne l'empêchèrent pas néanmoins de publier quelques ouvrages relatifs à son état, une *Dissertation sur le prêt à jour ; Lettres écrites de la Plaine en réponse à celles de la Montagne*, Paris 1765, in-12 ; *Le philosophe chrétien*, ou *Lettres sur la vérité et la nécessité de la Religion*, 1765, in-8°, nouvelle édition ; 1776, in-8°. *Oraison funèbre de monseigneur le dauphin*, 1766, in-4°. *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-4°. Ses ouvrages latins sont, I. *Astronomiæ physicæ juxta Newtoni principia breviarium ad usum studiosæ juventutis*, 1749, in-12. II. *Prælectiones astronomiæ Newton*, 1769, in-8°. L'abbé Sigorgne, dans ses dernières années, revint au genre polémique qu'il affectionnoit particulièrement. En 1806 il fit imprimer un écrit intitulé, *Défense des premières vérités*. La nouvelle chimie n'avoit jamais eu son assentiment, ainsi qu'il parut dans plusieurs brochures qu'il ne regardoit que comme le prélude d'une attaque plus sérieuse : *Doutes sur la nouvelle chimie ; Examen nouveau de la chimie moderne ; Dissertation sur la force* ; *La nouvelle chimie sommairement discutée*, sont autant d'ouvrage posthumes dans lesquels on ne voit pas sans étonnement la vigueur de cet athelète nonagénaire. Un *Essai de chimie mécanique*, imprimé depuis peu, termine le catalogue de ses ouvrages. Cet abbé mort à Mâcon en 1809, et qui vraisemblablement étoit le doyen des écrivains de l'Europe, a eu le rare

avantage, presqu'inoui, de voir écouler 70 ans entre la publication de son premier ouvrage et celle de son dernier.

SIGOVÈSE *ou* SÉGOVÈSE, ancien capitaine des Gaulois, sortit de son pays vers l'an 590 avant Jésus-Christ, passa le Rhin et la forêt Hercinie, établit une partie de ses troupes dans la Bohême, une autre sur le bord du Danube, et une autre près de l'Océan, dans la Frise et la Westphalie.

* SIGUENZA (le P. Joseph), savant prédicateur espagnol, né à Siguenza en 1545, de l'ordre de Saint-Jérôme à Ségovie, passa au couvent de Saint-Laurent de l'Escurial, où il apprit le grec et l'hébreu sous le célèbre professeur Arias Montano. Siguenza annonça dès sa jeunesse qu'il feroit honneur à son ordre; mais ses talens et les témoignages d'estime de Philippe II, qui écoutoit avec plaisir ses Sermons, ne servirent qu'à lui attirer une foule d'ennemis parmi ses confrères; et ses supérieurs parvinrent à obtenir du tribunal de l'inquisition de Tolède l'ordre de l'arrêter, pour avoir composé un livre sur les douze chapitres de l'Ecclésiaste. Cet ouvrage étoit intitulé *Jesus Christus heri et hodiè ipse et in secula;* mais après sept mois de détention, il se justifia et obtint sa réintégration dans toutes ses charges; il rentra en triomphe à Saint-Laurent de l'Escurial, où il fut élu supérieur de l'ordre. Il y termina sa carrière en 1606. Il a laissé, I. l'*Histoire de l'ordre de Saint-Jérôme*. II. *Vie de saint Jérôme docteur de l'Eglise*, un vol. in-4°, Madrid, 1594. Ces écrits sont très-estimés et prouvent une connoissance profonde de l'histoire de la discipline ecclésiastique ainsi que des langues orientales.

SIKE (Henri), savant Allemand du 17[e] siècle, s'adonna à l'étude des langues orientales, dans la vue d'approfondir les difficultés théologiques. Il y parvint à force de travail et d'application, et remplit avec distinction les meilleurs chaires de sa patrie. L'*édition* la plus estimée de l'Evangile apocryphe de l'Enfance de Jésus-Christ est due à ses soins; il la fit imprimer à Utrecht en 1697, in-8°, en arabe et en latin, et l'enrichit de *notes*. Cet ouvrage est curieux.

* SILANION, fameux statuaire d'Athènes, qui vivoit du temps d'Alexandre-le-Grand. La statue *de Sapho*, celle de *Satyrus*, qui avoit remporté plusieurs prix aux jeux Olympiques, celle du *lutteur Démarate* étoient regardées comme ses meilleurs ouvrages. Il faut y ajouter encore celle du *sculpteur Apollodore*, brisant lui-même son buste dont il étoit mécontent.

† SILANUS, fils de Titus-Manlius, grand-pontife, fut accusé par les Macédoniens d'avoir exercé des concussions dans leur province pendant sa préture. Le père, héritier de la sévérité de ses aïeux, pria les sénateurs de ne rien décider avant qu'il eût examiné la cause des Macédoniens et de son fils. Le sénat accorda volontiers cette demande à un homme d'un rang et d'un mérite si élevés. Ayant donc travaillé chez lui à l'examen de cette affaire, il employa deux jours entiers à entendre seul les deux parties, et prononça le troisième jour cette sentence: « Que son fils ne lui paroissoit pas s'être comporté dans la province avec autant d'in-

tégrité que ses ancêtres, et le bannit de sa présence. » Silanus se pendit la nuit suivante. — Il y a eu un autre SILANUS, à qui l'empereur Claude avoit promis sa fille Octavie, et qui ressentit une si grande douleur de se la voir enlever pour la donner à Néron, qu'il se perça de son épée le jour même des noces de ces deux époux.

SILAS *ou* SILVAIN, un des 72 disciples, fut choisi avec Jude pour aller à Antioche porter le décret fait dans le concile de Jérusalem sur l'observation des cérémonies légales. Silas s'attacha à saint Paul, et le suivit dans la visite qu'il fit des églises de Syrie et de Cilicie, d'où il vint en Macédoine. Il fut battu de verges avec cet apôtre par les magistrats de Philippes, devant lesquels on les avoit accusés de vouloir introduire dans la ville des coutumes contraires à celles des Romains et il eut beaucoup de part à ses souffrances et à ses travaux. On célèbre la fête de saint Silas le 13 juin. Saint Jérôme (Epître 143) dit que saint Silas est le même que Silvain, dont il est fait mention au commencement de l'Epître de saint Paul aux Thessaloniciens; mais les Grecs les distinguent; Dorothée et saint Hippolyte, martyr, disent que Silas a été évêque de Corinthe, et Silvain évêque de Thessalonique.

* SILBERSCHLAG (Jean-Isaïe), né à Aschersleben le 16 novembre 1721, mort le 21 novembre 1791, est auteur d'un ouvrage intitulé *Théorie des fleuves avec l'art de bâtir dans les eaux, et d'en prévenir les ravages*, qui a été traduit en français par Cl. Fr. Joseph d'Auxiron, Paris, 1767, 1 vol. in-4°.

* SILBURG (Frédéric), savant du seizième siècle, né à Marpurg. Profondément instruit dans la littérature, et sur-tout dans le grec, il enseigna avec succès, et s'appliqua à corriger les anciens auteurs grecs et latins. Toutes les éditions qu'il a revues sont correctes et très-soignées. Il eût beaucoup de part au *Trésor* de la langue grecque de Henri Etienne, et mourut à la fleur de l'âge, à Heidelberg en 1569. Sa *Grammaire* grecque est excellente. On a encore de lui quelques *Poésies* estimées, et *Etymologicon magnum*, 1594, in-fol.

SILENE (Mytholog.). C'étoit un vieux satyre, qui avoit été le nourricier et le compagnon de Bacchus. Il monta sur un âne, pour accompagner ce dieu dans la conquête qu'il fit des Indes. A son retour il s'établit dans les campagnes d'Arcadie, où il se faisoit aimer des bergers et des bergères par ses propos gais et naïfs. Il ne passoit pas un jour sans s'enivrer.

SILHON (Jean), conseiller d'état ordinaire, et un des premiers membres de l'académie française, né à Sos en Gascogne, mourut directeur de cette compagnie en 1667. Le cardinal de Richelieu l'employa dans plusieurs affaires importantes, et lui obtint des pensions. On a de lui un *Traité de l'immortalité de l'ame*, Paris, in-4° : ouvrage plus disert que profond, mais où il a rassemblé tout ce que les anciens avoient écrit sur cette matière. Ce fut lui qui proposa le plan d'un dictionnaire de la langue française. Il a aussi laissé quelques *ouvrages de politique*, dans lesquels il est un peu diffus.

† SILHOUETTE (Etienne de),

né à Limoges en 1709, joignoit à l'esprit des finances le goût de la littérature. Il acheta une charge de maître des requêtes, et après avoir dirigé les affaires du duc d'Orléans, il devint contrôleur général et ministre d'état en 1759. C'étoit dans des temps difficiles ; une guerre ruineuse avoit épuisé les coffres du roi et les ressources des particuliers. De Silhouette voulut réparer ces maux par des réformes et par l'économie. Loin de lui savoir gré de ses intentions, on les tourna en ridicule. Toutes les modes prirent la tournure de la sécheresse et de la mesquinerie. Les surtouts n'avoient point de plis; les tabatières étoient de bois brut ; les portraits furent des visages tirés de profil avec un crayon noir, d'après l'ombre de la chandelle, sur du papier blanc. Ainsi fut payé par la nation, ou plutôt par quelques étourdis qui prétendoient la représenter, un homme dont les vues étoient sages. Il est vrai que ses idées, qui auroient pu être exécutées en temps de paix, ne pouvoient guère l'être au milieu d'une guerre qui exigeoit de l'argent et du crédit. Il falloit, pour soutenir ce crédit, s'entendre avec les financiers et les banquiers ; et ayant peu ménagé les uns et les autres, il manqua bientôt de ressources pour les besoins de l'état. De Silhouette ayant quitté sa place après neuf mois d'exercice, se retira dans sa terre de Brie-sur-Marne, où il vécut en philosophe, répandant les bienfaits sur ses vassaux, et profitant de toutes les occasions de faire le bien. Il mourut le 20 janvier 1767. Les ouvrages qui l'ont fait connoître dans la république des lettres sont, I. *Idée générale du gouvernement chinois*, 1729, in-4° ; 1731, in-12. II. *Réflexions politiques sur les grands princes*, traduites de l'espagnol de Balthazar Gracian, 1730, in-4° et in-12. III. Une traduction en prose des *Essais de Pope sur l'homme*, in.12. Cette version est fidèle : le style en est concis ; mais on y désireroit quelquefois plus d'élégance et de clarté. IV. *Essai d'une traduction des Dissertations sur les partis qui divisent l'Angleterre*, traduit de l'anglais de Bolyngbroke, Londres, 1739, in-12. V. *Lettre sur les transactions publiques du règne d'Elisabeth, contenant plusieurs anecdotes et quelques réflexions critiques sur Rapin, relativement à l'histoire de ce règne*, Amsterdam, 1736, in-12. VI. *Mélanges de littérature et de philosophie*, de Pope, 1742, 2 volumes in-12. VII. *Traité mathématique sur le bonheur*, 1741, in-12. VIII. *L'Union de la religion et de la politique*, de Warburton, 1742, 2 vol. in-12. La roideur et la sécheresse se font un peu sentir dans la copie et dans l'original. IX. *Mémoires des commissaires du roi et de ceux de sa majesté britannique sur les possessions et les droits respectifs des deux couronnes en Amérique*, Paris, imprimerie royale, 1755, in-4°. M. de La Galissonière eut part à ces *Mémoires*. X. *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie*, Paris, 1770, 4 vol. in-12.

† SILIUS-ITALICUS (Caïus), né à Rome, où il fut élevé avec soin, et à ce qu'on croit originaire d'Espagne, exerça d'abord avec succès la profession d'avocat. Domitien, qui l'aimoit, le fit consul. Parvenu à l'âge de 75 ans, au commencement du règne de Trajan, il se laissa mourir de faim, n'ayant pas le cou-

rage de supporter la douleur d'un ulcère incurable qui le tourmentoit. Le parti d'abréger sa vie de cette manière n'étoit point étranger aux Romains, qui, d'après les principes des stoïciens, n'y voyoient qu'un acte de fermeté et de résolution. On prétend qu'il avoit sous Domitien fait le métier de délateur. C'est une tache ineffaçable. Sa fortune étoit assez considérable. Il possédoit une maison qui avoit été à Cicéron, et une autre où étoit le tombeau de Virgile; mais il n'avoit ni l'éloquence du premier, ni la verve du second. Pline remarque que Silius s'étant retiré dans la Campanie à cause de sa vieillesse, ne quitta pas sa retraite pour venir à Rome féliciter Trajan sur son avénement à l'empire. On estima Trajan de n'avoir point été offensé de cette liberté, et Silius d'avoir osé la prendre. Le tombeau de Virgile étoit pour lui un lieu sacré, et il le respectoit comme un temple. Il célébroit tous les ans le jour natal de ce poète avec plus de joie et de solennité que le sien propre. Il ne put souffrir qu'un monument si respectable demeurât négligé entre les mains d'un paysan, et il en fit l'acquisition. Silius est connu par un *Poëme* latin sur la deuxième guerre punique. Cette production ressemble à une gazette par la foiblesse de la versification, et par l'exactitude et l'ordre qu'il a mis dans les faits. Son principal mérite est d'avoir écrit avec assez de pureté, et d'avoir semé çà et là quelques détails intéressans. On l'a appelé le *Singe de Virgile*. Il rappelle à tout moment son modèle par les expressions et par les tours qu'il prend chez lui, et presque jamais par le talent et le génie. Non-seulement on ne trouve rien dans Silius qui puisse entrer, même de loin, en parallèle avec les second, quatrième, sixième, et neuvième livre de l'Enéïde; non-seulement il n'offre aucun morceau à mettre à côté des épisodes de Pygmalion et de Sychée, de Polydore, d'Hélénus et d'Andromaque, de Polyphème, de Cacus, etc.; mais on n'y trouve pas même de ces vers qui se gravent pour toujours dans la mémoire. S'il y en a quelqu'un, il n'est pas de lui. On prendroit Silius pour un poète latin des siècles modernes, tant il est plein de centons de Virgile, et tant sa manière générale est formée sur celle de ce poète. C'est même ce dernier trait qui caractérise le plus particulièrement Silius. Ovide, dans les Métamorphoses, imite des détails de Virgile, comme Virgile en a imité d'Homère; mais Virgile et Ovide, au milieu de leurs imitations, conservent leur manière propre. Silius n'a point de manière à lui : il est Virgile ou il n'est rien. Son Poëme fut trouvé par Le Pogge dans une tour du monastère de Saint-Gal, durant la tenue du concile de Constance. La première édition de Silius-Italicus est de Rome, 1741, in-folio. Il y en a deux de cette date; mais on fait plus de cas de celle qui a été revue par Pomponius, que de celle qui a été revue par l'évêque d'Aléria. Les meilleures sont celles d'Alde, 1723, in-8°; et d'Utrecht, 1717, in-4°, par Drakenborch. Nous devons à Lefèvre de Villebrune une traduction française de Silius, avec le texte latin, en 3 vol. in-12, Paris, 1781.

SILLERY. *Voy*. Brulart n° I.

SILLÉUS, ambassadeur d'Oboda, l'un des rois d'Arabie, à

Jérusalem, étant venu pour traiter de plusieurs affaires importantes avec Hérode-le-Grand, conçut de l'amour pour Salomé sa sœur, et la demanda à ce roi en mariage. Hérode la lui accorda, à condition qu'il se feroit juif. Le prince arabe refusa cette condition; mais Salomé, étouffant la voix de l'honneur, épousa clandestinement son amant. Silléus, de retour dans son pays, attenta aux jours du roi son maître, et fit périr aussi plusieurs seigneurs arabes pour monter sur le trône. Mais les crimes de cet ambitieux étant parvenus aux oreilles d'Auguste, cet empereur le fit punir du dernier supplice.

SILLI (Aimée de LA FAYETTE, épouse de François de), seigneur de Lonvay et de Fay, gentilhomme de la chambre du roi François Ier, son premier valet-tranchant, bailli-capitaine de Caen et de Châtelle, lieutenant de cent hommes d'armes de la compagnie du duc d'Alençon, son chambellan, et gouverneur des pays et duché d'Alençon et comté du Perche, mort le 22 novembre 1524, après s'être distingué dans les guerres d'Italie sous Louis XII. La baillive de Caen accompagna Marguerite de Valois, duchesse d'Alençon, en Espagne. Elle y agit si utilement pour les intérêts du roi prisonnier, que ce prince lui donna la baronnie d'Aigle, confisquée sur le seigneur de ce nom, qui avoit suivi le connétable de Bourbon. Marguerite de Valois, devenue reine de Navarre par son mariage avec le roi Henri de Navarre, fit Aimée de La Fayette, toujours connue sous le nom de baillive de Caen, gouvernante de sa fille Jeanne, depuis reine de Navarre. Cette illustre élève doit faire juger bien avantageusement des talens de la gouvernante.

SILLY (Magdeleine de). *Voy.* FARGIS.

* SILO *ou* ZILO (Adam), né à Amsterdam en 1670, et mort nonagénaire, étoit un mécanicien ingénieux et un bon peintre de marine. Il s'occupa aussi de construction navale, et le czar Pierre Ier fut son disciple dans cette partie. Il fournit les tuyaux pour les eaux de Marly et de Fontainebleau. Dans ses momens de loisir il s'amusoit à faire des violons excellens, des télescopes, des lunettes d'approche, etc.

* SILOÉ (Diégo), architecte espagnol du quinzième siècle, né à Tolède, fit bâtir la *cathédrale de Grenade*, ainsi que le *monastère et l'église de Saint-Jérôme* dans cette même ville. On lui attribue encore la construction de *l'hôpital royal* et de quelques autres *édifices*.

I. SILVA. Il y a eu de ce nom (François), peintre et statuaire, mort en 1641; un autre, sculpteur (Augustin), et son petit-fils (François), dit *le Jeune*, mort à Bonn, dans l'électorat de Cologne, en 1737; enfin, un sculpteur et architecte (Charles François), mort à Milan en 1726, à 65 ans.

† II. SILVA (Jean-Baptiste), né à Bordeaux le 13 janvier 1684, d'un père de la religion juive, qui exerça la médecine avec distinction pendant 64 ans. Son fils prit le même état et abandonna sa religion. Après avoir reçu le bonnet de docteur à Montpellier, à l'âge de 19 ans, il vint à Paris, et obtint le même grade dans la faculté de médecine de cette ville. Plusieurs cures importantes lui

ayant donné une grande réputation, il fut recherché dans les maisons les plus distinguées. Son nom pénétra dans les pays étrangers. La czarine Catherine lui fit proposer la place de son premier médecin, avec des avantages considérables; mais Silva ne voulut pas abandonner le pays auquel il devoit sa naissance, sa réputation et sa fortune. Il mourut à Paris, le 19 août 1742, avec les titres de premier médecin du prince de Condé et de médecin-consultant du roi. Il laisa une fortune considérable et quelques écrits, I. *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées, et principalement de celle du pied*, 1727, 2 vol. in-12. II. *Dissertations* et *Consultations de MM. Chirac* et *Silva*, 3 vol. in-12. Plein d'esprit et de gaîté, Silva étoit fort au-dessus de ses livres. Les agrémens de son caractère contribuèrent à ses succès autant que son savoir et sa sagacité. On a des Mémoires pour servir à sa Vie, par Bruhier, docteur en médecine; Paris, 1747.

III. SILVA. *Voyez* SYLVA.

I. SILVAIN (Flavius SILVANUS), fils de Bonitus, capitaine gaulois. Ses services militaires l'élevèrent sous le règne de Constance, au grade de commandant de la cavalerie, et ensuite à la place de général de l'infanterie dans les Gaules. Il combattit avec succès les barbares. Il étoit occupé à les repousser lorsque ses ennemis le calomnioient à la cour, et lui supposoient le dessein de se faire élire empereur. Comme il connoissoit le caractère soupçonneux de Constance, il se crut perdu; et dans cette idée, il accepta le titre d'Auguste, que ses soldats lui donnèrent en juillet 355. Ursicin, envoyé avec une armée contre lui, feignit de le reconnoître pour son prince légitime, et après l'avoir endormi par cet artifice, le fit poignarder dans une chapelle. Silvain ne porta qu'environ un mois la pourpre dont il étoit digne par ses vertus. Il supportoit tranquillement les fatigues de la guerre, et joignoit à une valeur réfléchie une douceur et une politesse qui le faisoient aimer de tous les militaires. La plupart de tous ses officiers furent punis de mort; mais Constance épargna son fils, et lui laissa les biens de sa famille.

II. SILVAIN. *Voyez* SILAS, *et* MARÉCHAL, n°. III.

† SILVANI (Gérard), architecte et sculpteur florentin, né en 1579, mort en 1675, embellit sa patrie d'un grand nombre de superbes ouvrages. Ce fut lui qui éleva, dans la rue Guelfonda, le palais *Riccardi*. Il avoit été chargé par le grand duc de réparer la cathédrale de Florence; mais le projet ne fut pas exécuté. En général, il excella dans cet art, il cultiva aussi la sculpture par amusement. Son fils, Pierre-François SILVAIN, eut aussi de la réputation. Son principal ouvrage est l'*Eglise des pères de l'Oratoire*, dont la place avoit été donnée par Pierre Cartone.

* I. SILVATICUS (Matthieu), de Salerne, qui florissoit dans le 14e siècle, a écrit des *Pandectes de Médecine*, le premier ouvrage de ce genre imprimé à Naples, sous Ferdinand d'Aragon. Le livre de Silvaticus fut réimprimé dans la suite à Venise en 1511, in-folio. Il mourut en 1340.

* II. SILVATICUS (Benoît), né en 1575, d'une des plus illustres familles de Padoue, se fit recevoir docteur en médecine dans

sa ville natale, et occupa bientôt la chaire extraordinaire de Pratique. Il devint par la suite premier professeur, et remplit cette place avec succès jusqu'à sa mort, arrivée en 1658. On a de lui : *De Lithotomiâ, sive de calculi sectione consultatio, consiliorum et responsionum centuriæ* IV, Patavii, 1656, in-folio; Genevæ, 1662, 1736, in-folio.

* III. SILVATICUS (Jean-Baptiste), docteur en médecine, né à Milan, mort en 1621, obtint une chaire à Pavie, où il devint professeur primaire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *Tractatus duo*. II. *De Materiâ turgente*, III. *De Anevrysmate*, Vicentiæ, 1595, in-4°. *Galeni historiæ medicinales*, Hanoviæ, 1605, in-folio. *De frigido potu post medicamentum*, Mediolani, 1586, in-4.

SILVECANE (Constant de), né à Lyon, y devint prévôt des marchands en 1669, et publia en 1690 une *Traduction* de Juvénal avec des *Notes*.

SILVÈRE, natif de Campanie, fils du pape Hormisdas, monta sur la chaire de S. Pierre après le pape Agapet I, en 536, par les soins du roi Théodat. Peu de temps après ayant été accusé d'intelligence avec les Goths, il fut envoyé en exil à Patare en Lycie, par Bélisaire, qui fit ordonner à sa place Vigile, le 22 novembre 537. L'empereur Justinien ayant appris les outrages qu'on faisoit à ce pape, ordonna qu'on le rétablît sur son siége; mais l'impératrice Théodora, qui de nouveau noircit le pontife, le fit conduire dans l'île Palmaria, où il mourut de faim, en juin 537. Après sa mort, Vigile fut reconnu pour pape légitime.

I. SILVESTRE (S.), pape après S. Melchiade, en janvier 314, envoya des députés au concile d'Arles pour l'affaire des donatistes, et en tint lui-même plusieurs à Rome. Il envoya aussi Vitus et Vincent, prêtres de l'église de Rome, avec Osius, évêque de Cordoue, au concile général de Nicée, en 325, pour y assister en son nom. Il mourut le 31 décembre 335. Silvestre siégea 21 ans et 11 mois. C'est sous son pontificat que commença d'éclater l'hérésie d'Arius, qui déchira si long-temps l'Eglise. On lui attribue plusieurs établissemens et réglemens. Les *Actes* de ce saint sont apocryphes. On dit qu'il fut envoyé en exil sur le mont Soracte du temps de Constantin, et qu'à son retour il baptisa ce prince et le guérit en même temps de la lèpre; mais les hagiographes d'Anvers, au 21 de mai, Baronius, et sur-tout Noël Alexandre, Sec. 4, p. 18, prouvent que ce récit est faux dans tous ses détails. C'est le premier pape que l'on peint avec la mitre. Les donatistes publioient qu'étant prêtre sous Marcellin, il avoit livré les Saintes-Ecritures et offert de l'encens aux idoles : calomnie qui, selon saint Augustin, ne mérite aucune réfutation.

II. SILVESTRE II, appelé auparavant Gerbert, né en Auvergne d'une famille obscure, fut élevé au monastère d'Aurillac, où il fit profession. Ses lumières et son mépris pour l'ignorance de ses confrères excitèrent bientôt leur jalousie. Pour avoir la paix, il quitta son monastère, et se retira en Espagne auprès de Borelle duc de Barcelone, auquel son

abbé le recommanda. Ce prince le mena avec lui en Italie. C'est dans ce voyage qu'il se fit connoître de l'empereur Othon, qui lui donna l'abbaye de Bobio. Cette nouvelle dignité, en procurant de grands biens à Silvestre, lui fit encore de plus grands ennemis au-dedans et au-dehors. Il fut chassé de son abbaye par ses religieux; il alla en Allemagne et devint précepteur d'Othon III. S'étant rendu ensuite auprès d'Adalberon, archevêque de Reims, il fut chargé de l'école de cette ville. Une bibliothèque nombreuse, rassemblée à grands frais, lui fournit de nouveaux moyens de s'instruire et de donner des instructions plus lumineuses à ses disciples. « Nous enseignons, dit-il dans une de ses lettres, ce que nous savons, et nous apprenons nous-mêmes ce que nous ne savons pas. » Il assure en même temps qu'en étudiant l'art de bien dire, il s'applique aussi à l'art de bien vivre. Hugues Capet le choisit pour précepteur de son fils Robert. Ce fut pour le récompenser de ses soins qu'il le fit élire archevêque de Reims en 992, après la déposition d'Arnoul. Mais celui-ci ayant été rétabli en 998 par Grégoire V, Gerbert se retira en Italie, où il obtint l'archevêché de Ravenne, à la prière d'Othon III. Enfin le pape Grégoire V étant mort, l'ambitieux et adroit bénédictin obtint la papauté, par la protection du même prince, en 999. Il mourut en 1003. Gerbert, un des plus savans hommes de son siècle, possédoit les mathématiques, qu'il avoit apprises des Sarrasins d'Espagne, et les sciences les plus abstraites. Ses connoissances, rares pour le temps où il vivoit, firent croire aux simples qu'il avoit employé la magie pour parvenir à la tiare. Mais avec la protection de l'empereur, il ne falloit à Gerbert d'autres prestiges que ses talens et ses intrigues. C'est la réflexion du P. Longueval. Cet historien ajoute que Gerbert, devenu pape, se montra aussi zélé pour maintenir les droits et l'honneur du Saint-Siége, qu'il avoit marqué de vivacité pour les combattre lorsqu'il fut déposé de l'archevêché de Reims par l'autorité du pape. Il nous reste de lui 149 *Epîtres*, et divers autres *ouvrages*, qui déposent en faveur de son érudition. On y distingue un *Discours* pour servir d'instruction aux évêques, où il parle contre la simonie avec une force, qui fait penser qu'il ne craignoit pas qu'on lui reprochât cet odieux trafic. On a désigné les trois siéges qu'il occupa, par un vers singulier.

Transit ab R Gerbertus *ad R, fit papa regens R.*

Les trois R marquent les siéges de Reims, de Ravenne et de Rome. Il fut le premier Français qui monta sur la chaire de saint Pierre. On découvrit son tombeau en 1648 dans la basilique de Latran. Il étoit revêtu de ses habits pontificaux, la tiare en tête, et paroissoit en entier conservé; mais dès qu'on voulut y toucher, tout s'en alla en poussière; il ne resta que son anneau et une croix d'argent.

III. SILVESTRE (François), pieux et savant général des dominicains, étoit d'une illustre famille de Ferrare; ce qui l'a fait appeler *Franciscus Ferrariensis*. Il mourut à Rennes dans le cours de ses visites en 1528, à 54 ans, après avoir gouverné son ordre avec beaucoup de prudence. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. De bons *Commentaires* sur les livres de saint

Thomas contre les Gentils, dans le tome 9e des OEuvres de ce saint docteur. II. Une *Apologie* contre Luther. III. La *Vie* de la bienheureuse Osanna de Mantoue, religieuse.

IV. SILVESTRE (François), écrivain français, réfugié en Hollande, a traduit le *Flambeau de la Mer* de Van-Loon, Amsterdam, 1687, 5 vol in-fol.

V. SILVESTRE DE PRIERIO. *Voy.* MOZZOLINO.

* VI. SILVESTRE (Dominique de), poète florentin du XIVe. siècle, issu d'une famille obscure, s'illustra par ses talens. Il a décrit dans un ouvrage en prose les îles de toutes les mers. On a encore de lui sept *églogues*, et plusieurs *poésies* latines. Il paroît qu'il mourut vers 1407.

* VII. SILVESTRE (le comte Camille), savant littérateur, né à Padoue le 14 juin 1645, fit ses cours de belles-lettres et de philosophie à Rovigo, ancienne patrie de ses aïeux. De retour à Padoue, il occupa les premières dignités de l'état sans négliger les lettres et les arts. La plupart des universités d'Italie le mirent au nombre de leurs membres. Il possédoit une grande collection de marbres antiques, de vases, de médailles, qui attiroient chez lui une foule d'amateurs. Il mourut le 6 janvier 1719. Il ne nous reste de lui que plusieurs *Dissertations* sur les objets de curiosités antiques.

* VIII. SILVESTRE (le comte Charles), fils du précédent, né à Rovigo le 4 octobre 1681, fit ses études sous le P. Minorelli, dominicain. Il mourut le 14 avril 1754. Nous avons de lui, I. *La vie de Louis Célius de Rovigo.* II. *Lettre sur une Inscription antique.* III. *Explication d'un marbre antique.* IV. *Lettre sur la ville de Rovigo.* V. *La Vie de Dominique Giorgi*, etc.

† IX. SILVESTRE (Israël), graveur célèbre, né à Nanci en 1621, mourut à Paris en 1671. Gilles Silvestre, son père, originaire d'une bonne famille d'Écosse, passa en Lorraine dans le commencement du seizième siècle, où il épousa la sœur de Claude Henriet, premier peintre du duc de Lorraine. Israël Silvestre, élevé pour ainsi dire dans l'atelier de Henriet, montra du goût pour le dessin, s'en occupa dès l'enfance, et reçut des leçons de son oncle. Le jeune élève copioit avec une précision rare les modèles qu'il avoit sous les yeux, et ses premiers essais d'après nature et en composition furent si surprenans, que son maître sentant l'insuffisance de son mérite pour lui continuer ses leçons, détermina son père à l'envoyer à Paris pour se perfectionner. Israël Silvestre s'attacha particulièrement au dessin et à la gravure. Sa manière de dessiner fut d'autant mieux reçue qu'avant lui personne n'étoit encore arrivé dans ce genre à un aussi haut degré de perfection. En effet il dessinoit à la plume avec une pureté et une finesse telles, qu'on peut comparer ses dessins à ceux de Jacques Callot. Il parvint à mettre tant de goût et d'intelligence dans les diverses vues et paysages qu'il entreprenoit de graver, que Louis XIV l'employa pour dessiner et graver les maisons royales. C'est en se distinguant ainsi dans l'art du dessin qu'Israël Silvestre acquit cette grande réputation qui, depuis,

fit l'illustration de toute sa famille. Il fut honoré du titre de maître à dessiner du grand-dauphin, gratifié d'une pension et d'un logement au Louvre. Il fit successivement deux voyages en Italie, d'où il rapporta un grand nombre de vues et de dessins qu'il a gravés. Enfin son œuvre consiste en plus de sept cents pièces, parmi lesquelles on remarque le *Carrousel* qui eut lieu en 1662, et qui se compose de 101 planches. Les *plaisirs de l'île enchantée*, qu'il a gravés en 7 planches, méritent également d'être cités, ainsi que les vues de *Paris*, entre autres celle prise du Pont Neuf; sa grande *vue de Rome*, en quatre feuilles, celles de *Campo Vacino* et du *Colisée* passent pour les gravures les plus rares de toutes celles qu'il a mises au jour. Israël Silvestre a eu deux fils, Louis, peintre de paysages et Charles François, qui a gravé quelques paysages d'après son frère. Tous deux furent élèves de leur père, mais desirant se perfectionner dans l'art de peindre, l'un et l'autre reçurent des leçons de Charles Le Brun et de Parocel peintre de batailles.

* X. SILVESTRE (Charles-Nicolas), graveur, petit-fils d'Israël Silvestre, fut maître à dessiner des enfans de France. On a de lui *Ubalde* et *le Chevalier Danois*, allant chercher Renaud, d'après Le Moine. C'est son meilleur morceau. Cet artiste mourut en 1767, à 67 ans.

† XI. SILVESTRE (Louis), Parisien, né à Paris en 1677, fut élève de Le Brun et de Boullongne. Son heureux génie se développa sous ces habiles maîtres. Ses premiers essais annoncèrent un des plus forts dessinateurs de son temps. Son tableau de réception à l'académie royale, représentant la *Création poétique de l'Homme*; et celui de *saint Pierre guérissant les malades à la porte du Temple*, (qu'on voit à Notre-Dame de Paris), furent de bonne heure les présages de son talent. Ses principaux *ouvrages* sont à Dresde, où le roi de Pologne l'attira en 1727. Ce souverain l'honora de lettres de noblesse, de la qualité de son premier peintre, de celle de directeur de son académie royale de Dresde, et le gratifia de pensions considérables. Après un séjour d'environ 24 ans en Saxe, Silvestre revint en France. Il fut nommé directeur de l'académie; distinction qui lui fut confirmée plusieurs fois par la compagnie. Le roi lui accorda un logement aux galeries du Louvre, et une pension de mille écus. Il mourut le 14 avril 1760, âgé de 83 ans.

* XII. SILVESTRE (Jacques-Augustin), né à Paris le premier août 1719, de Charles-Nicolas Silvestre, suivit avec avantage la carrière de ses pères. Avec des dispositions extraordinaires, le jeune Silvestre franchit rapidement les premières difficultés du dessin, et il fut nommé dès l'âge de 14 ans maître à dessiner des pages du roi. Son aptitude au travail le rendit tellement habile, que son père, affoibli par les infirmités de la vieillesse, ne craignit pas de se faire remplacer par son fils dans la place de maître à dessiner des enfans de France, qu'il occupoit depuis la mort de son père. Le jeune Silvestre, dont les talens et la douceur étoient également recommandables, sut bientôt se concilier l'estime des employés supérieurs chargés de l'éducation des jeunes princes; et même il fut assez heu-

reux pour inspirer à ses élèves le goût des beaux-arts, que plusieurs d'entre eux ont conservé toute leur vie. Après l'éducation complète des princes, il sollicita un congé et passa en Italie, où il fit des études sérieuses, d'après les chefs-d'œuvre de l'antiquité et les tableaux des grands maîtres. C'est ainsi qu'il perfectionna un art auquel il avoit donné toutes ses affections. A son retour de Rome il fut reçu avec distinction par les artistes les plus distingués et il reprit ses fonctions honorables, qu'il continua jusqu'en 1790. Jamais on ne poussa plus loin la bonté et l'oubli de soi-même. Jacques-Augustin Silvestre, sans cesse occupé du bonheur des autres, termina sa longue carrière avec le calme de l'homme juste et sans reproche. Il mourut à Paris le 10 juillet 1809.

* SILVESTRI (Gui-Postume), de Pesaro, né en 1479, impliqué dans les affaires politiques et militaires de son siècle, n'en cultivoit pas moins la médecine, et surtout la poésie latine. Ses deux livres d'*Elégies*, imprimés à Bologne en 1524, sont extrêmement rares. Il est mort à Capranica en 1521.

SILVIA. *Voyez* RHÉA-SYLVIA.

SILVIUS. *Voyez* SYLVIUS.

SILURE, roi des Scythes, est célèbre par un trait curieux qu'on trouve dans Plutarque. Etant près de la mort, il fit apporter un paquet de dards, et les donna à ses 80 enfans pour le rompre. Chacun en particulier, après l'avoir essayé, avoua qu'il ne pouvoit en venir à bout. Silure le prit à son tour, délia le paquet, et brisa chaque dard l'un après l'autre; leur montrant par-là que s'ils étoient toujours unis ils seroient invincibles; mais que s'ils se séparoient une fois, ils seroient très-aisé de les vaincre.

* SIMARD (Pierre), né à Montbozon en Franche-Comté en 1620, entra dans l'ordre des frères prêcheurs. Une sévérité naturelle, un caractère farouche, un zèle fanatique le rendirent digne d'être promu à la dignité d'inquisiteur du comté de Bourgogne; il remplit les prisons de Besançon de personnes accusées de magie; et l'on trouve dans les registres de la mairie de cette ville une lettre qu'il écrivoit aux magistrats pour leur demander un local plus spacieux où il put faire renfermer un plus grand nombre de victimes de son zèle aveugle. Malgré le caractère odieux de ce violent inquisiteur, on trouve, dans la *Bibl. ord. predicat.*, tome 2, page 540, qu'il avoit des dehors agréables et des mœurs pures, *vir fuit elegantis formæ, staturâ procerus, moribus optimis, religionis æmulator*. On lui doit, I. *Avis salutaires aux prêtres*, Besançon, 1677, in-8°. II. Le *Trésor du Rosaire*, Besançon, 1678, in-8°. Il a laissé manuscrits *Compendium conciliorum*, et *Observationes in jus canonicum*.

I. SIMÉON, chef de la tribu du même nom, et second fils de Jacob et de Lia, naquit vers l'an 1757 avant Jésus-Christ. Etant allé durant la famine avec ses frères en Egypte, pour acheter du blé, il resta en otage pour assurer leur retour. Son frère Lévi et lui vengèrent l'enlèvement de leur sœur Dina en égorgeant tous les sujets de Sichem (*voyez* ce mot), action atroce, par laquelle on fit périr une foule d'innocens pour punir un seul coupable. Jacob, au lit de la mort,

témoigna son indignation contre la violence que Siméon et Lévi avoient exercée envers les Sichimites. Il leur prédit, suivant l'Ecriture, qu'en punition de leur crime Dieu les sépareroit l'un de l'autre, et disperseroit leurs descendans parmi les autres tribus. L'événement justifia la prédiction d'une manière frappante. Lévi n'eut jamais de lot ni de partage fixe dans Israël ; et Siméon ne reçut pour partage qu'un canton que l'on démembra de la tribu de Juda et quelques autres terres. Le crime de Zamri attira aussi la malédiction sur la tribu de Siméon, et c'est la seule que Moïse ne bénit point en mourant. Quoique cette tribu fut composée de 59,000 combattans lorsqu'ils sortirent d'Egypte, il n'en entra que 22,200 dans la Terre-promise. Les autres périrent dans le désert à cause de leurs murmures.

II. SIMÉON, aïeul de Mathathias, père des Machabées, de la race des prêtres, descendoit du vertueux Phinées.

III. SIMÉON, homme juste, vivoit à Jérusalem dans l'attente du rédempteur d'Israël. Il demeuroit presque toujours dans le temple, et le Saint-Esprit, dit l'Ecriture, l'y conduisit au moment où Joseph et Marie y présentèrent Jésus-Christ. Alors ce vieillard, prenant l'enfant entre ses bras, rendit grace à Dieu, et lui témoigna sa reconnoissance par un beau cantique.

IV. SIMÉON, frère de Jésus-Christ, c'est-à-dire, son cousin-germain, étoit fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge, et frère de saint Jacques le Mineur, de Joseph et de saint Jude. Il fut disciple de Jésus-Christ, et nommé évêque de Jérusalem après la mort de Jacques son frère. Trajan ayant fait faire des recherches exactes de ceux qui se disoient descendus de David, on déféra Siméon à Atticus gouverneur de Syrie. Après avoir été long-temps tourmenté, il fut enfin crucifié l'an 107 de Jésus-Christ, âgé de 120 ans, dont il en avoit passé 40 dans le gouvernement de son Eglise.

V. SIMÉON-STYLITE (Saint), fils d'un berger, né à Sisan sur les confins de la Cilicie vers l'an 392, fut berger lui-même jusqu'à l'âge de quinze ans. Alors il entra dans un monastère, d'où il sortit quelque temps après pour s'enfermer dans une plus grande solitude. Il passoit des journées entières, tantôt sur le sommet d'une montagne, tantôt dans le creux des rochers. Il étoit, dit-on, quelquefois un mois entier sans prendre de nourriture : chose plus que difficile à croire. Enfin, pour se dérober à la foule du peuple qui venoit le visiter de toutes parts, il jugea à propos de monter sur des colonnes de différentes hauteurs. La première étoit de quatre coudées, la seconde de douze, la troisième de vingt-deux, la quatrième de quarante. Celle-ci étoit sur une montagne de Syrie. On prétend, ce qui n'est pas moins fabuleux sans doute, qu'il s'y tint pendant plusieurs années debout sur un seul pied. Malgré ses austérités, l'esprit tentateur lui fit la guerre. Siméon crut voir un jour un ange de lumière qui lui présentoit un char lumineux pour le transporter au séjour de la gloire. Il leva le pied pour se mettre dans le chariot ; mais pensant à l'instant que ce pourroit être une illusion du démon, il fit le signe de la croix et tout disparut. Enfin, ren-

gé par un ulcère d'où sortoit une quantité de vers, il mourut en 461 à 69 ans, dont il en avoit passé 47 sur des colonnes. Son corps fut descendu de la colonne par des évêques, et conduit à Antioche avec une escorte de six mille hommes de troupes de l'empereur. Ses obsèques se firent avec une pompe pareille à celles des monarques. Son culte s'étendit de l'orient en occident où l'on avoit déjà ses images qu'on révèroit sur-tout dans Rome long-temps avant sa mort. Il y a des choses si surprenantes dans l'histoire de ce héros de la mortification, que quelques écrivains les ont révoquées en doute; Théodoret qui les a écrites en parle cependant comme témoin oculaire. Nous avons de Siméon une *Lettre* et un *Sermon* dans la Bibliothèque des Pères; mais ces deux écrits sont apocryphes selon quelques auteurs.

VI. SIMÉON-STYLITE (saint), surnommé *le Jeune* parce qu'il mourut en 595 près d'un siècle après l'ancien, étoit d'Antioche; on l'appela aussi le *Thaumaturge* à cause de ses nombreux miracles, qui cependant n'ont jamais été bien avérés.

VII. SIMÉON (saint), surnommé l'*extravagant*, né à Edesse en Mésopotamie, se retira d'abord dans le monastère de Saint-Gérasime, ensuite dans un désert, d'où il sortit après y avoir fait pénitence pendant 29 ans. Il alla à Emèse en Syrie, où il mourut en 570, après avoir passé le reste de sa vie à contrefaire l'insensé pour opérer sa sanctification, dit Baillet, et celle de son prochain, par des moyens propres à confondre la sagesse humaine.

VIII. SIMÉON-MÉTAPHRASTE, né au 10e siècle à Constantinople, s'éleva par sa naissance et par son mérite aux emplois les plus considérables. Il fut secrétaire des empereurs Léon le philosophe et Constantin Porphyrogenète, et eut le département des affaires étrangères. Ce prince l'ayant exhorté à faire le recueil des *Vies des Saints*, il ne se contenta pas de compiler les faits, il les broda d'une manière romanesque. Il assembla tout-à-la-fois des exemples des vertus les plus héroïques et des prodiges les plus ridicules: ce qui ne doit point surprendre dans ces siècles de crédulité où le merveilleux et même le surnaturel étoient saisis et adoptés avec une espèce d'enthousiasme. On a traduit plusieurs fois son ouvrage en latin, et on le trouve dans le recueil des *Vies des Saints* par Surius; mais il seroit à souhaiter qu'on l'imprimât en grec; car quoiqu'il soit rempli de fables, il renferme néanmoins des monumens anciens et authentiques qu'un habile et judicieux critique discerneroit avec sagacité. Cet écrivain fut nommé *Métaphraste*, parce qu'il paraphrasoit les récits en amplificateur. C'est d'après cet hagiographe que plusieurs historiens ont écrit, avant le règne de la critique, des Vies de Saints remplies de fables ridicules. On a encore de lui des *vers* grecs dans le *Corpus poëtarum Græcorum*, Genève, 1666 et 1614, 2 vol. in-fol.

IX. SIMÉON, fameux rabbin du 2e siècle, est regardé par les juifs comme le prince des cabalistes. C'est à lui qu'on attribue le livre hébreu intitulé, *Zohar*, c'est-à-dire *la Lumière*; Crémone, 1560, 3 vol. in-fol.

X. SIMÉON-SETHI. *Voyez* SETHI.

XI. SIMÉON (Antoine), religieux dominicain, a *traduit* de l'espagnol les Sermons de Pierre de Valderana, et de l'italien ceux de Marcel Ferdinand de Barry, abbé d'Olivet, 1610. Siméon mourut à Angoulême en 1615.

* XII. SIMÉON, archevêque de Thessalonique, dans le 18e siècle, a composé un *Traité de la Liturgie*, dans lequel il parle de tout ce qui concerne l'église, les prêtres, les ornemens sacerdotaux et tous les autres rites. On a encore de lui un *ouvrage* contre l'hérésie, en forme de dialogue, dans lequel on trouve cité un grand nombre de passages de l'Écriture et des Pères.

I. SIMEONI, ou DE SIMEONIBUS (Gaspard), d'Aquila dans le royaume de Naples, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, et secrétaire du pape Innocent X, brilla à Rome par ses *Poésies* latines et italiennes. Il a conservé dans les unes et dans les autres, et surtout dans les premières, le goût de l'antiquité qui sembloit être banni de l'Italie. Ses vers ne manquent ni de force, ni d'harmonie, ni de graces, et il mérite d'être distingué dans la foule parasite des versificateurs latins des derniers siècles.

* II. SIMEONI (Gabriel), Florentin, plus célèbre par son arrogance que par son véritable savoir, né le 25 juillet 1509, fit la majeure partie de ses études à Paris, et tenta la fortune auprès de François Ier, en lui présentant une élégie sur la paix de 1534, conclue entre le pape, l'empereur Charles-Quint et lui. Ce monarque lui accorda mille écus de rente, mais il en fut bientôt dépouillé. Il visita de même plusieurs cours d'Europe, où il éprouva successivement des disgraces. Son caractère fantasque et inconstant qu'il déguisoit sous le nom d'indifférence philosophique, ne lui permit pas de faire un long séjour auprès d'aucun prince. Il entra au service du duc de Savoie Emmanuel Philibert en 1560, et y demeura jusqu'à sa mort arrivée en 1580. Siméoni étoit enivré de son savoir, qui cependant n'étoit pas considérable. On voit quel fut son orgueil par un dialogue qui finit par ce vers :

Ipse animo saltem vixi nec regibus impar.

On remarque parmi ses ouvrages, I. *Commentaires sur la tétrarchie de Venise, de Milan, de Mantoue et de Ferrare*, Venise, 1546. II. *Discours sur la castrametation et la discipline militaire des Romains*, Lyon, 1555, in-folio. On y rencontre quelques idées qui ne sont point à rejeter. III. *Observations antiques*, Lyon, 1558. IV. *Vie et Métamorphoses d'Ovide*, Lyon, 1559. V. *Description de la Limagne d'Auvergne en forme de dialogue*, Lyon, 1561. On peut encore puiser des renseignemens utiles dans ce dernier ouvrage.

* SIMI (Nicolas) de Bologne, professeur d'astronomie à l'université de sa ville natale, exerça cet emploi de 1549 en 1564. On a de lui, I. *Ephemerides annorum XV ab anno Christi* 1554 *ad* 1568 *ad Meridianum Bononiæ*, Venise. II. *Theorica Planetarum in compendium redacta*, Bâle, 1555. III. *Introductorium ac summarium totius geographiæ*, Bologne, 1563. IV. *Tractatus de electionibus, et mutatione aeris*, etc., Venise, 1554.

SIMIA. *Voy*. JULES III, n° VI.

† SIMIANE (Charles-Emma-

nuel-Philibert-Hyacinthe), d'une famille de Provence qui remonte au 10e siècle, devint marquis de Pianeze, ministre du duc de Savoie et colonel-général de son infanterie. Il servit ce prince avec zèle dans son conseil et dans ses armées. Sur la fin de ses jours, il se retira chez les prêtres de la Mission à Turin. Sa solitude n'étoit troublée que par les conseils qu'on lui demandoit comme à l'oracle de la Savoie. Il mourut en 1677. On a de lui, I. Un *Traité de la vérité de la Religion chrétienne*, en italien, dont le père Bouhours a donné une Traduction française, Paris, 1672, in-12. II. *Piissimi in Deum affectus, ex Augustini confessionibus delecti*, in-12, etc. Il y a eu de la même famille Bertraud Raimbaud de Simiane, marquis de Gordes, lieutenant-général du Dauphiné, mort en 1578, qui livra un combat à Montbrun et le fit prisonnier, et qui se signala contre les religionnaires; et Pauline Adhémar de Grignan, épouse du marquis de Simiane, mort en 1718, dont elle n'eut que des filles. *V.* Grignan.

† SIMILIS, courtisan sous l'empereur Trajan, ayant (dit Spartien) sans aucun mécontentement personnel, quitté la cour et tous ses emplois pour aller vivre à la campagne, fit mettre ces mots sur sa tombe: *J'ai demeuré soixante-seize ans sur la terre, et j'en ai vécu sept.*

SIMLER (Josias), ministre de Zurich, mort dans cette ville en 1576, à 45 ans, a donné, I. Divers *ouvrages* de théologie et de mathématiques. II. Un *Abrégé* de la Bibliothèque de Conrad Gesner, estimé malgré quelques inexactitudes. Cet abrégé parut à Zurich en 1574, in-fol., et Frisius en donna une édition augmentée en 1583. III. *De Helvetiorum republicâ*, chez Elzevir, 1624, in-24; traduit en français, 1579, in-8°. IV. *Vallesiæ descriptio*, ibid, 1633, in-24. — Il y a eu du même nom un habile peintre de portraits, Jean Simler, né à Zurich, mort à Stein sur le Rhin en 1748, à 55 ans.

* SIMMIAS, de Rhodes, poète grec, originaire de Samos, vivoit au commencement des olympiades, 406 ans après la guerre de Troie. Il avoit écrit des antiquités des Samiens, selon Suidas. Thetzes rapporte treize vers, tirés d'un poëme de Simmias intitulé *Apollon*. Les *Ailes*, l'*Œuf* et la *Hache* de Simmias de Rhodes doivent être mis au nombre des *difficiles nugæ*. Il a voulu que la forme de chacun de ses *poëmes* eut un rapport figuratif avec le sujet. Les *Ailes* sont composées chacune de six plumes, ou de six vers choriambiques, qui diminuent graduellement de mesure, et par conséquent de longueur, selon leur position dans l'*aile*, jusqu'au dernier qui n'a que trois syllabes. Les *ailes* dont il y est question sont celles de l'Amour, de cet Amour célébré dans les anciennes cosmogonies; principe créateur et contemporain du Destin. L'*Œuf* offroit encore plus de difficultés; chaque bout est formé de très-petits vers qui s'allongent progressivement jusqu'au milieu: ces vers sont de différens mètres, et l'auteur, qui n'y épargnoit pas la peine, a choisi les plus embarrassans et les moins ordinaires. Le *poëme*, lu de suite, est absurde, inintelligible; c'est une énigme sans mot. Il faut, pour trouver une espèce de sens, aller du premier au dernier, du second

au pénultième, et ainsi de suite jusqu'aux deux vers du milieu. Un ancien scoliaste, découvert par Saumaise, et publié par Brunck, a découvert l'artifice. C'est un *œuf* de rossignol dorien que le poëte offre aux lecteurs. Mercure l'a pris sous les ailes de la mère pour le donner aux hommes. La pièce a 22 vers. La *Hache* est à deux côtés; les vers, par leur diminuation graduelle, en expriment la figure. Comme ceux de l'*OEuf*, il faut les renverser pour les comprendre. C'est le fabricateur du cheval de Troie, Epéus, qui parle. Simmias le supposa traçant une inscription sur la *Hache* qu'il consacre à Minerve. Les deux Autels de Dosiadas, la Syrinx de Théocrite, l'Autel, la Syrinx et l'Orgue de Porphyrius sont du même genre de frivolités poétiques. Panard, et depuis lui M. Capelle, ont fait deux chansons figuratives sur le verre et sur la bouteille, qui sont deux vrais tours de force.

SIMNEL (Lambert) *Voyez* EDOUARD PLANTAGENET.

I. SIMON I, grand-prêtre des Juifs, surnommé *le Juste*, étoit fils d'Onias I, auquel il succéda dans la grande sacrificature. Il répara le temple de Jérusalem qui tomboit en ruine, le fit environner d'une double muraille, et y fit conduire de l'eau par des canaux pour laver les hosties.

II. SIMON II, petit-fils du précédent, succéda à Onias II son père. Ce fut sous son pontificat que Ptolomée Philopator vint à Jérusalem. Ce prince ayant voulu entrer dans le Saint des Saints malgré les oppositions de Simon, Dieu étendit sur lui son bras vengeur, et punit sa profanation en le renversant par terre sans force et sans mouvement.

III. SIMON-MACHABÉE, fils de Mathathias, surnommé *Thasi*, prince et pontife des Juifs, l'an 143 avant Jésus-Christ, signala sa valeur dans plusieurs occasions sous le gouvernement de Judas et de Jonathas ses frères. Le premier l'ayant envoyé avec 3,000 hommes dans la Galilée pour secourir les Juifs de cette province contre les habitans de Tyr, de Sidon et de Ptolémaïde, Simon défit plusieurs fois les ennemis. Il battit Apollonius conjointement avec Jonathas; et celui-ci ayant été arrêté par Tryphon, Simon alla à Jérusalem pour rassurer le peuple, qui ne voyant personne plus digne que lui d'être à la tête des affaires, l'élut tout d'une voix. Il fit d'abord assembler tous les gens de guerre, répara en diligence les murailles, les fortifications de Jérusalem, et fortifia les autres places de la Judée. Ensuite il envoya des ambassadeurs à Démétrius, qui avoit succédé dans le royaume de Syrie au jeune Antiochus, et le pria de rétablir la Judée dans ses franchises. Ce prince lui accorda tout ce qu'il demandoit. La liberté étant rendue aux Juifs, Simon renouvela l'alliance avec les Spartiates, battit les troupes d'Antiochus-Soter, roi de Syrie, et sur la fin de ses jours visita les villes de son état. Lorsqu'il arriva au château de Doch, où demeuroit Ptolomée, son gendre, cet ambitieux, qui vouloit s'ériger en souverain du pays, fit inhumainement massacrer Simon et deux de ses fils, au milieu d'un festin qu'il leur donna, l'an 135 avant Jesus-Christ.

IV. SIMON (S.), apôtre du Seigneur, qui lui apparut un des

premiers après sa résurrection, fut surnommé *Chananéen*, c'est-à-dire *Zélé*. On ignore le motif de ce surnom. Son zèle pour Jésus-Christ le lui fit-il donner ? ou étoit-il d'une certaine secte de zélés ? On est aussi peu instruit sur les particularités de sa vie, sur sa prédication et le genre de sa mort. Quelques-uns le font aller dans l'Egypte, la Libye, la Mauritanie; d'autres lui font parcourir la Perse, mais avec aussi peu de fondement que les premiers.

V. SIMON LE CYRÉNÉEN, père d'Alexandre et de Rufus, étoit de Cyrène dans la Libye. Lorsque Jésus-Christ montoit au calvaire, et succomboit sous sa croix, les soldats contraignirent Simon, qui passoit, de la porter avec lui.

VI. SIMON LE MAGICIEN, du bourg de Gitron dans le pays de Samarie, séduisoit le peuple par ses enchantemens et ses prestiges, et se faisoit appeler *la grande Vertu de Dieu*. Le diacre Philippe étant venu prêcher l'Evangile dans cette ville, Simon, étonné des miracles qu'il faisoit, demanda et obtint le baptême. Les apôtres, quelque temps après, vinrent pour imposer les mains aux baptisés. Simon voyant, dit l'Ecriture, que les fidèles qui recevoient le Saint-Esprit, parloient plusieurs langues sans les avoir apprises, et opéroient des prodiges, offrit de l'argent pour acheter la vertu de communiquer ces dons. Alors Pierre indigné, le maudit avec son argent, parcequ'il avoit cru que le don de Dieu pouvoit s'acheter. C'est de là qu'est venu le mot de *Simoniaque*, qu'on applique à ceux qui achètent ou vendent les choses spirituelles. Après le départ des apôtres, Simon tomba dans des erreurs grossières, et se fit des prosélytes. Il quitta Samarie, et parcourut plusieurs provinces, qu'il infecta de ses impiétés. « Dieu, selon lui, subsistoit dans une lumière inaccessible. Entre Dieu et la matière il plaçoit les Eons, substances divines, qui émanoient plus immédiatement du grand Etre. Ils étoient, les uns actifs, les autres passifs, et de différent sexe : il n'y en avoit qu'un certain nombre. L'Intelligence étoit d'abord destinée à former le monde; mais s'étant échappée de la plénitude de la lumière, du sein de Dieu, elle avoit engendré les anges, qui ayant usurpé l'empire sur le monde, leur ouvrage, eurent l'ambition d'être reconnus pour les seules divinités. Dans cette vue ils avoient empêché leur mère de retourner à son principe, la faisant passer de corps en corps, et l'exposant à toutes sortes d'ignominies. » Simon se donnoit même pour un de ces Eons, qui, en vertu de leur origine, avoient plus de puissance que tous les autres anges ensemble. Il étoit venu pour délivrer l'Intelligence et pour enlever le monde à la tyrannie des Démons. Il traînoit avec lui une femme débauchée, qu'il avoit achetée à Tyr et qu'il disoit être cette Intelligence même. Il la nommoit Hélène ou Sélène, c'est-à-dire, la *Lune* ou *Minerve*. Il prétendoit qu'elle étoit descendue en terre en passant de ciel en ciel; qu'elle étoit cette même Hélène qui avoit été la cause de la ruine de Troie : et il lui donnoit quelquefois le nom de Saint-Esprit, la représentant comme l'ame du monde et la source de toutes les ames. Quant à lui, il n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit; il n'avoit que la figure de l'homme. Il étoit un

Eon, un Sauveur, le Messie, et il vouloit bien être adoré sous le nom de Jupiter. Venu pour rétablir l'ordre, pour détruire les maux produits par l'ambition des anges, et pour procurer le salut aux hommes, il assuroit qu'il suffisoit de mettre son espérance en lui et son Hélène. Il ajoutoit que les bonnes œuvres étoient inutiles, et que la distinction du bien et du mal moral n'est qu'un invention des anges pour tenir les hommes dans la servitude. Comme il lui falloit des prestiges pour soutenir ses impostures, il se vanta d'attirer des enfers les ames des prophètes, d'animer les statues, de changer les pierres en pain, de passer sans résistance au travers des rochers, de se précipiter du haut d'une montagne sans se blesser, de se rendre invisible, de prendre telle forme qu'il vouloit, etc. Ces mensonges, aidés de quelques tours de charlatan, persuadoient ou éblouissoient la populace crédule. (*Voyez* MÉNANDRE, n° II.) Ce prophète se fit sur-tout une grande reputation à Rome. Les Romains le prirent pour un Dieu, et le sénat lui fit ériger une statue dans l'île du Tibre, avec cette inscription : *Simoni Deo sancto.* D'habiles critiques cependant contestent ce fait, et prétendent que cette statue étoit consacrée à Semô-Sachus, qui étoit une divinité adorée parmi les Romains. Quoi qu'il en soit, ce fourbe fascina les yeux des habitans de Rome; mais le charme ne dura pas. Saint Pierre étant venu peu après lui dans cette ville, ruina sa réputation par un coup d'éclat, que les gens sensés révoquent avec raison en doute, et qui n'est rapporté que par des auteurs du 5e siècle. Le magicien se disoit fils de Dieu, et se vantoit comme tel de pouvoir monter au ciel. Il le promit à Néron lui-même, et le jour pris, en présence d'une foule de peuple qui étoit accourue à ce spectacle, il se fit élever en l'air par deux démons dans un chariot de feu. Mais, aux prières de Pierre et Paul, Simon qui étoit à une certaine hauteur, tomba par terre et se rompit les jambes. Accablé par la honte de sa défaite, il se précipita bientôt après du haut du logis où on l'avoit porté. La chute de Simon est, dit Pluquet, un fait apocryphe. « Indépendamment de la difficulté de le concilier avec la chronologie, il est certain que la chute de Simon à la prière de S. Pierre étoit un fait trop important pour avoir été ignoré des chrétiens, et pour n'avoir pas été employé par les apologistes des premiers siècles. Cependant saint Justin, saint Irenée, Tertullien n'en parlent point, eux qui ont parlé de sa statue. Les auteurs qui la rapportent ont peut-être appliqué à cet imposteur ce que Suétone rapporte d'un homme qui, sous Néron, se jeta en l'air et se brisa en tombant. Cette conjecture d'Itigius n'est pas destituée de vraisemblance. Une ancienne tradition portoit que Simon voloit. On trouve sous Néron qu'un homme prétendit avoir le secret de voler : il étoit tout simple de juger que cet homme étoit Simon. Rien n'est si ordinaire que des rapprochemens de cette espèce. On présenta à Paul IV des médailles, qui portoient d'un côté Néron, et de l'autre S. Pierre, avec cette légende, *Petrus Galilæus*. Il y a des personnes qui ont cru que cette médaille avoit été frappée en mémoire de la victoire de St. Pierre sur Simon : il n'est pas nécessaire de faire des réflexions sur cette preuve. *Voy.*

sur cela *David de La Roque*, Dissertation *de Legione fulminante*, pag. 613.

VII. SIMON, noble Juif de la ville de Scythopolis, prit le parti des Romains, et défendit avec beaucoup de valeur la ville contre les attaques des Juifs. Il devint suspect aux habitans, qui lui dirent de se retirer avec les Juifs de son parti dans un bois proche de la ville. Lorsqu'ils y furent rendus, les habitans de la ville allèrent de nuit les égorger. Simon surpris se contenta de se récrier contre une si horrible perfidie. Il se reprochoit de n'avoir pas suivi le parti des Juifs. En même temps il prit son père par les cheveux, lui enfonça son épée dans le sein, en fit autant à sa mère et à ses enfans, puis monta sur ces corps morts, et levant les bras pour être vu de tout le monde, se donna un coup d'épée, dont il mourut sur l'heure.

VIII. SIMON, fils de Gioras, l'un des plus grands seigneurs d'entre les Juifs, fut cause de la ruine de Jérusalem et de la nation. Les Juifs l'avoient reçu dans Jérusalem comme un libérateur. Ils l'avoient appelé pour les délivrer de la tyrannie de Jean; mais il fut encore plus cruel que ce tyran, avec lequel il partagea la souveraine autorité. Quand la ville fut prise par les Romains, il se cacha dans les souterrains avec des ouvriers munis d'outils nécessaires pour creuser; mais il manqua bientôt de provisions, retourna sur ses pas, fut pris par les ennemis, attaché au char de triomphe de Titus, puis exécuté sur la place publique de Rome. (*Voyez* GISCALA.)

IX. SIMON, moine d'Orient, dans le 13e siècle, passa en Europe où il se fit dominicain, et composa contre les Grecs, sur la procession du Saint-Esprit, un Traité qu'on trouve dans Allatius.

* X. SIMON, de Gênes, médecin du 13e siècle, chapelain du pape Nicolas IV, a composé divers Traités: *Clavis sanationis; Expositio Glossæ marginalis ad Alexandri Iatri libros medicinales.* Il ne faut pas le confondre avec un autre médecin du même nom, qui vivoit long-temps après, auquel on doit: *Opus Pandectarum doctoris medicinæ.*

* XI. SIMON, moine du quatorzième siècle, appartint d'abord au couvent de Whiteby et ensuite à celui de Durham. Il vivoit sous Edouard III, suivant sa *Chronique* qui fut écrite peu de temps après l'année 1343, lorsque David II, roi d'Ecosse, fut fait prisonnier. Le temps de sa mort n'est pas connu; il est probable qu'elle arriva avant 1357, puisqu'il n'y est fait aucune mention du rétablissement de David II. On conserve le manuscrit de sa Chronique dans la bibliothèque de Durham; le docteur Herne en a donné une édition à Oxford.

* XII. SIMON (saint), jeune enfant, né à Trente, fut impitoyablement massacré par les Juifs en 1474. Le Martyrologe romain en fait mention au 24 mars. Wageuseil et Basnagius ont nié l'authenticité de ce crime, mais il est constaté par un ouvrage anonyme, intitulé *De Cultu sancti Simonis, pueri Tridentini, Martyris apud Venetos.*

† XIII. SIMON (Richard), né à Dieppe le 15 mai 1638, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et en sortit peu de temps après. Il y rentra ensuite vers la fin de 1662, la mémoire enrichie

d'une partie des langues orientales. Quelques chicanes qu'on lui suscita sur cette étude, lui firent naître l'idée de quitter de nouveau l'Oratoire pour les jésuites; mais il en fut détourné par le père Bertad, supérieur de l'institution. Bientôt il fut employé à dresser un catalogue de livres orientaux de la bibliothèque de la maison de Saint-Honoré, et il s'en acquitta avec succès. Le président de Lamoignon ayant eu occasion de le voir, fut si satisfait de son érudition, qu'il engagea ses supérieurs à le retenir à Paris; mais comme il ne pouvoit pas payer sa pension, on l'envoya à Juilli pour y professer la philosophie. Ce fut alors qu'il commença de publier ses différens ouvrages. La hardiesse de ses sentimens, la singularité de ses opinions et de son caractère, l'obligèrent de quitter l'Oratoire en 1678, pour se retirer à Belleville en Caux, dont il étoit curé. On a de lui une *Satire* amère de cette congrégation, dans la Vie du P. Morin, insérée dans les *Antiquitates Ecclesiæ orientalis* de ce savant. Simon répétoit souvent: *Alterius ne sit, qui suus esse potest.* Rendu à lui-même, il vécut à Dieppe, sa patrie, et y mourut le 11 avril 1712. On ne peut lui refuser une érudition très-vaste et une littérature très-variée. Sa critique est exacte, mais elle n'est pas toujours modérée; il règne dans tout ce qu'il a écrit un esprit de singularité et de nouveauté, qui lui suscita bien des adversaires. Les plus célèbres sont Veil, Spanheim, Leclerc, Jurieu, Levassor, Dupin, Bossuet, etc. Simon ne laissa presque aucun de leurs écrits sans réponse: la hauteur et l'opiniâtreté dominent dans tous ses livres polémiques. Son esprit mordant, satirique et inquiet, ne fit que s'aigrir dans sa vieillesse. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, I. Une *édition* des Opuscules de Gabriel de Philadelphie, avec une *Traduction* latine et des *Notes*, 1686, in-4°. II. *Les cérémonies et coutumes des Juifs*, traduites de l'italien de Léon de Modène, avec un *Supplément* touchant les sectes des Caraïtes et des Samaritains, 1681, in-12; ouvrage estimable. Nous n'avons point de livre, suivant Nicéron, qui nous instruise plus exactement et avec plus de concision, des coutumes des Juifs. III. L'*Histoire critique du vieux Testament*, dont la meilleure édition est celle de Roterdam, 1689, in-4°. IV. *Histoire critique du texte du nouveau Testament*, Roterdam, 1689, in-4°; qui fut suivie, en 1690, d'une *Histoire critique des versions du nouveau Testament*; et en 1692, de l'*Histoire critique des principaux commentateurs du nouveau Testament*, etc., avec une *Dissertation critique sur les principaux actes manuscrits cités dans ces trois parties*, in-4°. Tous ces ouvrages respirent l'érudition d'un homme consommé dans l'étude des langues orientales, et une critique hardie. V. *Réponse* au livre intitulé *Sentimens de quelques théologiens de Hollande*, 1686, in-4°. VI. *Inspiration des livres sacrés*, 1687, in-4°. VII. *Nouvelles observations sur le texte et les versions du nouveau Testament*, Paris, 1695, in-4°. VIII. *Lettres critiques*, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1730, 4 vol. in-12; mais dans lesquelles il y a des choses curieuses et intéressantes, qui méritent en partie la critique que nous ferons de l'ouvrage mentionné au nº XIII de cet article. IX. Une *Traduction*

française du nouveau Testament, avec des *Remarques* littéraires et critiques, 1702, 2 volumes in-8°. Noailles, archevêque de Paris, et Bossuet, condamnèrent cet ouvrage. X. *Histoire de l'origine et du progrès des revenus ecclésiastiques*. Cet ouvrage curieux et recherché parut en 1709, 2 vol in-12, sous le nom supposé de Jérôme Acosta. C'est, dit-on, le résultat d'un mécontentement de Simon contre une communauté de bénédictins. XI. *Créance de l'Eglise orientale sur la Transsubstantiation*, 1687, in-12. Il y établit la conformité de la doctrine de cette Eglise avec celle de l'Eglise romaine. Il y joignit un petit *supplément* pour répondre aux journalistes de Hollande, qui en avoient donné une analyse infidèle. XII. *Bibliothèque critique*, sous le nom de *Sainjore*, avec des notes, 1708 et 1710, 4 vol. in-12. Ce livre fut supprimé par arrêt du conseil : il est devenu rare. On y trouve des pièces qu'on chercheroit vainement ailleurs, entre autres, son *Factum pour les Juifs de Metz, accusés d'avoir tué un petit enfant chrétien* en 1674. Ce Mémoire, qui semble plutôt fait par un théologien que par un jurisconsulte, ne laisse pas d'être curieux. XIII. *Nouvelle Bibliothèque choisie, où l'on fait connoître les bons livres en divers genres de littérature, et l'usage qu'on en doit faire*, Amsterdam, 1714, 2 vol. in-12. C'est une suite de la *Bibliothèque critique*, dont on a changé le titre, parce que les premiers volumes avoient été supprimés. On reconnoît par-tout le génie de l'auteur, son style, son rabbinage, son attachement à certains livres singuliers, qui n'ont souvent d'autre prix que leur rareté ; son attention à crier contre les bénédictins, comme contre des faussaires ; certain goût en fait de littérature, qu'un autre auroit peine à contrefaire. Il y a au reste dans ces volumes, comme dans les précédens, quantité de faits littéraires et curieux, qui auroient quelquefois mérité d'être un peu plus appuyés. L'auteur s'y donne de l'encens à pleines mains. C'est le jugement que les auteurs du Journal littéraire portèrent de ce livre, et on peut l'appliquer au précédent, ainsi qu'à plusieurs autres ouvrages de Simon. (*Voyez* l'article de Bruzen de La Martinière, son neveu.) XIV. *Critique de la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques de Dupin, et des Prolégomènes sur la Bible*, du même, 1730, 4 vol. in-8°., avec des éclaircissemens et des remarques du P. Souciet, jésuite, qui est l'éditeur de cet ouvrage. XV. *Histoire critique de la croyance et des coutumes des nations du levant*, sous le nom de Moni, etc. ; livre intéressant et instructif, 1693, in-12. XVI. *Lettres critiques*, où l'on voit les sentimens de Simon sur plusieurs ouvrages nouveaux, publiés par un gentilhomme allemand, Bâle, 1699, in-12. Dans ce livre, qui n'est pas commun, l'auteur ménage peu le P. Martianai et les bénédictins de St.-Maur. XVII. Il retoucha la Traduction du livre de Brederode, intitulé *Recherches curieuses sur la diversité des langues et des religions*, que La Montagne avoit publiées à Paris en 1640 ; et il y fit des additions (dit Nicéron) où, sous le masque d'un prêtre de l'Eglise anglicane, il favorisoit en plusieurs choses les protestans. Nous ignorons si l'édition que Simon préparoit de cet ouvrage a été mise au jour.

* XIV. SIMON (Léonard), philosophe et médecin, né à Messine en 1602, publia : *Gelodachria, sive de naturali et præter naturali ritu et fletu cæteris que humani intellectus proprietatibus, cum physiognomiâ, et earum curatione*, Messanæ, 1656, in-4°.

† XV. SIMON (Richard), docteur en théologie, s'établit à Lyon, après avoir été curé de Saint-Uze, dans le diocèse de Vienne; il est connu par un *Dictionnaire de la Bible*, où il a fait entrer l'Histoire de l'ancien et du nouveau Testament, la géographie de l'Ecriture Sainte, l'explication des cérémonies judaïques, etc. Il publia cet ouvrage à Lyon, en 1693, in-fol.; et de nouveau, en 1703, en 2 vol., avec beaucoup d'additions. Si le débit d'un livre étoit une preuve assurée de sa bonté, le Dictionnaire de Simon seroit excellent. Mais les habiles gens qui l'examinèrent, dit D. Calmet, y remarquèrent un grand nombre de fautes, qui provenoient ou du manque des livres nécessaires pour un pareil ouvrage, ou de l'ignorance des langues.

† XVI. SIMON (Jean-François), né à Paris en 1654, d'un habile chirurgien, fut élevé avec soin par son père, prit l'habit ecclésiastique, et se fit recevoir docteur en droit canon. On le plaça, en 1684, en qualité de précepteur, auprès de Pelletier-des-Forts. Ses services et ses talens lui méritèrent les places de contrôleur des fortifications, et d'associé de l'académie des inscriptions et belles-lettres. L'abbé de Louvois l'ayant choisi, en 1719, pour garde des médailles du cabinet du roi, il quitta l'habit ecclésiastique, parce que Louis XIV, qui n'avoit vu que des laïques dans cette place, ne voulut jamais la donner à d'autres. Simon la remplit dignement. Il excelloit sur-tout dans les devises et les inscriptions. On a de lui plusieurs savantes *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des inscriptions. Jean-François Simon mourut le 10 décembre 1719.

† XVII. SIMON (Denys), conseiller du présidial et maire de Beauvais, mort en 1731, possédoit l'histoire et la jurisprudence. On a de lui, I. Une *Bibliothèque historique et chronologique des principaux auteurs interprètes du droit civil, canonique et particulier de plusieurs états et provinces*, etc., 1692 et 1695, 2 volumes in-12. II. Un *Supplément à l'Histoire de Beauvais*, 1706, in-12. Il a beaucoup écrit sur les coutumes. En 1709 il donna un *prospectus* d'une réimpression projetée de tous ses ouvrages, pièce remarquable, à cause d'une confession écrite en latin, que l'on trouve dans le journal de Trévoux, décembre 1700, page 2217, et qui devroit être adoptée par presque tous les écrivains qui travaillent sur l'histoire ou sur des ouvrages d'érudition.

XVIII. SIMON (Claude-François), imprimeur de Paris, mort dans cette ville en 1767, à 55 ans, joignoit aux connoissances typographiques celles de la littérature. On a de lui, I. *Connoissance de la Mythologie*, Paris, 1755, in-12; elle a eu plusieurs éditions, dont la 4e est la meilleure. Les journalistes de Trévoux, dans le second volume d'avril 1746, soutiennent que cette production étoit l'ouvrage du P. Rigord, jésuite,

mort en 1739, et que Simon n'y a fait que quelques additions, parmi lesquelles il y en a de peu modestes et dangereuses pour des enfans. Ces anecdotes scandaleuses ont été retranchées dans l'édition que nous indiquons. II. Deux comédies, *Minos* ou l'*Empire souterrain*, les *Confidences réciproques*, non représentées. III. *Mémoires de la comtesse d'Horneville*. 2 vol. in-12 : roman foiblement et négligemment écrit, et dénué d'imagination. IV. *Mémoires de du Guay-Trouin*, in-4° : il reçut en 1740 une médaille d'or de la part du roi pour la rédaction de ces mémoires. V. Il s'occupoit, lorsqu'il mourut, d'un ouvrage considérable sur la *Science pratique de l'Imprimerie ;* mais cet écrit que l'on regrette n'a pas vu le jour. Les principales éditions sorties de ses presses, sont, *Virgile*, *Térence*, *Salluste*, *Cornélius-Nepos ;* un *Lucrèce* italien ; la *Bible* d'Houbigant, 1753, 4 vol. in-fol. ; un choix de *Poésies*, 3 vol. in-4°, dont il ne tira que 75 exemplaires. On ignore si c'est à lui ou à un autre SIMON qu'on doit un Traité sur le *Moyen de conserver le Gibier par la destruction des oiseaux de rapine*, avec un *Essai sur la Pipée*, Paris, 1738, in-12.

* XIX. SIMON DE LA VIERGE (le P.), carme réformé, et célèbre prédicateur, florissoit sur la fin du 17e siècle et au commencement du suivant. On a de lui, I. *Actions chrétiennes*, ou *Discours moraux sur divers sujets*, Paris, 1693, in-12. II. *Discours pour l'Avent*, Lyon, 1718, 2 vol. in-12. III. *Sermons pour le Carême*, 1719, 6 vol. in-12.

XX. SIMON (Jean-François), chirurgien, mort en 1770, dont on a un *Abrégé des maladies des os*, et un *Abrégé de pathologie et de thérapeutique*.

* XXI. SIMON (Thomas), graveur anglais, élève du graveur français Briot, qui étoit au service de Charles Ier. Cet artiste gravoit les médailles, et la plus grande partie de ses ouvrages est du temps du protectorat de Cromwel. C'est lui qui a gravé son grand *sceau* et celui de la commune, qui sont des chefs-d'œuvre.

* XXII. SIMON (Abraham), frère du précédent, célèbre modeleur en cire, mort peu de temps après la révolution d'Angleterre, a aidé son frère dans la plupart de ses travaux. Simon avoit été destiné à l'église, et avoit reçu une éducation conforme à ce projet ; mais il y renonça pour se livrer à son goût, qui le portoit vers les arts. Il fut quelque temps au service de la reine Christine de Suède, et fut ensuite employé par Charles II.

* XXIII. SIMON (Philibert), écrit aussi SIMOND, prêtre savoyard et vicaire-général de l'évêque de Strasbourg, né à Rumilly, fut, en septembre 1792, nommé député du Bas-Rhin à la convention nationale. Il appuya la demande que firent les députés envoyés à la convention nationale, par les Allobroges réunis à la France, prouvant que cette convention avoit plus fait en huit jours que l'assemblée constituante de France en trois ans, puisqu'elle avoit déjà aboli la noblesse et la royauté, supprimé les ordres militaires, anéanti la féodalité de la nation, etc. Tant de zèle lui attira la confiance des députés savoisiens qui obtinrent qu'il seroit nommé commissaire dans

missaire dans leur pays, qui prit alors le nom de département du Mont-Blanc. Le 28 mai 1793 il traita le président Isnard de contre-révolutionnaire, et le menaça de la vengeance du peuple. Il accusa ensuite Custine de mépriser les lois de la convention : il contribua aussi à la fameuse journée du 31 mai, fit fermer les barrières et ordonner l'arrestation des gens suspects. Il proposa quelques jours après de déclarer les villes anséatiques ennemies de la république, de rendre le comité de salut public seul juge des taxes imposées par les comités révolutionnaires, et prononça à la tribune des jacobins plusieurs discours sur les crimes du gouvernement anglais et contre les fédéralistes. Simon avoit de l'énergie, de l'ambition et de l'audace. La tyrannie de Robespierre lui déplut, et il se jeta parmi les mécontens. St-Just le fit mettre en arrestation le 17 mars, avec Hérault-Sechelles, comme complice des conspirations du moment; mais il ne suivit point son collégue au tribunal, et Hérault le demanda même pour son défenseur officieux. Simon étoit alors au Luxembourg, où les dépositions de Laflotte l'accusoient de conspirer avec Arthur-Dillon, pour sauver Danton, Hérault, Camille et autres. Vadier renouvela bientôt contre lui cette inculpation, et Couthon l'accusa aux jacobins d'avoir voulu mettre le *petit Capet* sur le trône, sous la régence de Danton. Legendre et Bourdon-de-l'Oise, alors totalement dévoués aux triumvirs, le firent en conséquence livrer à Fouquier-Tinville, et il fut enveloppé dans la condamnation de Chaumette et Gobel, poursuivis comme athées. Simon fut mis à mort le 13 avril 1794, à l'âge de trente-neuf ans.

* XXIV. SIMON (Grégoire), docteur de Sorbonne, né à Paris le 20 janvier 1720, et mort dans cette ville sur la fin du 18ᵉ siècle, a publié, I. *Thesis Jo. Martini de Prades, theologicè discussa, et impugnata*, Parisiis, 1753, in-12. II. *Tractatus de Religione juxta methodum scholasticam adornatus*, ibid., 1766, 3 vol. in-12.

XXV. SIMON. *V.* MARQUEMONT.

XXVI. SIMON-STOCK. *Voyez* STOCK.

XXVII. SIMON DE MONTFORT. *Voyez* MONTFORT.

SIMONDI. *Voyez* ÉDOUARD PLANTAGENET.

* I. SIMONEAU (Charles), graveur, né à Orléans en 1639, fut dès sa plus tendre enfance, envoyé à Paris chez Noël Coypel, où il fit, sous ce maître célèbre, des progrès rapides dans le dessin; mais se sentant des dispositions plus marquées pour la gravure, il suivit les leçons de Guillaume Château, graveur du roi, et se vit bientôt en état de se passer de lui. Ses ouvrages se font admirer par un excellent goût de dessin et une touche merveilleuse. Son morceau de réception à l'académie fut le *portrait* de Mozart. Ses chefs-d'œuvre sont extrêmement nombreux. Les principaux sont : l'*adoration des Bergers*, la *Samaritaine*, le *Passage du Rhin*, le *Tombeau de Richelieu*, et surtout le *Voyage de la reine au pont de Cé*, d'après Rubens : c'est le morceau qui acquit le plus de gloire à son auteur. Simoneau mourut à Paris en 1728, jouissant du titre de graveur du roi. — Louis SIMONEAU, son frère, se distingua dans la même carrière.

II. SIMONEAU (Henri),

maire d'Étampes, fut massacré le 3 mars 1792 par la populace qui voulut le forcer à diminuer le prix du pain. « Ma vie est à vous, s'écria Simoneau, vous pouvez me tuer, mais non me faire manquer à mon devoir. » L'Assemblée législative lui fit élever un monument sur la place publique d'Étampes.

SIMONEL (Dominique), avocat, a donné, I. Un *Traité*, estimé, *des droits du roi sur les bénéfices de ses états*, 1752, 2 vol. in-4°. II. *Dissertation sur les pairs de France*, 1753, in-12. III. *Traité du refus de la communion à la Sainte-Table*, 1754, 2 vol. in-12. Il mourut en 1755.

SIMONET (Edmond), né à Langres en 1662, se fit jésuite en 1681. Ses supérieurs le chargèrent de professer la philosophie à Reims et à Pont-Mousson, où il enseigna ensuite la théologie scolastique. Il mourut dans cette ville en 1733. On a de lui un Cours de théologie sous ce titre, *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum*, Nanci, 1721, 1728, 11 vol. in-12, et Venise, 1731, 3 vol. in-fol.

I. SIMONETTA (Boniface), né dans l'état de Gênes, entra chez les cisterciens, et mourut vers la fin du 15e siècle, après avoir rempli les devoirs de son état et tourné ses études du côté de l'Histoire ecclésiastique. Il a laissé un ouvrage intitulé *De persecutionibus christianæ fidei et Romanorum pontificum*. Il fut imprimé d'abord à Milan en 1492, et ensuite à Bâle en 1509, in-fol. Les critiques reprochent à cet auteur beaucoup d'inexactitude et de crédulité.

† II. SIMONETTA (Louis), Milanais, fut d'abord, en 1536, évêque de Pesaro, et gouverna cette Eglise jusqu'en l'année 1560, qu'il la permuta pour l'évêché de Lodi. Lorsque Pie IV l'eut élevé au cardinalat en 1561, ce pape l'envoya à Trente pour être légat du concile; et lorsque cette assemblée fut terminée, il vint à Rome en demander la confirmation au nom de ses collègues et de tous les pères. Il fut aussi associé à ceux qui devoient faire observer les actes de ce concile. Simonetta fut ensuite préfet de la signature de justice, et assista au conclave pour l'élection de Pie V. Il mourut en 1568, et sa mort occasionna une aventure singulière. Un voleur, qui pour la figure et la taille avoit beaucoup l'air de ce cardinal, osa en prendre le nom, les habits et l'équipage, et avec ce dehors fastueux en imposa même à des gens bien nés. Il parcourut ainsi plusieurs villes d'Italie, accordant des dispenses de mariage jusqu'au second et troisième degré, admettant des résignations de bénéfices, levant les excommunications et les censures; faisant enfin beaucoup plus que n'auroit pu faire un véritable légat. Cette imposture lui réussit; il amassa beaucoup d'argent et se meubla en prince. Tous ceux qu'il avoit à sa suite, aussi fourbes que lui, le traitoient d'éminence, et lui accordoient extérieurement tous les honneurs que sa dignité, si elle eût été réelle, auroit pu exiger. Beaucoup de personnes de la plus haute distinction y furent trompées pendant quelques temps, le reçurent chez elles, et l'accablèrent de présens. La fourberie fut enfin découverte; le faux cardinal fut arrêté dans le Boulonnais. On lui fit son procès; il avoua tout, et

il fut pendu avec une corde d'or filée, une bourse vide attachée au cou, et un écriteau avec cette inscription : *sine moneta*, sans monnoie.

* III. SIMONETTA (Pierre-Paul), médecin du 16e siècle, né à Milan, enseigna pendant 15 ans à Pavie. On a de lui *Breve compendium totius medicinæ*, Ticini, 1592, in-8°; Francofurti, 1598, in-8°.

* IV. SIMONETTA (Jean), favori et secrétaire du duc François Sforce. Sa fidélité envers son prince lui devint funeste. Ludovic Sforce, ayant usurpé l'autorité, l'envoya en prison à Pavie en 1479, avec son frère Ciccus. Celui-ci fut décapité l'année suivante, et Jean relégué à Vercelli. On croit qu'il revint ensuite à Milan, et qu'il y mourut en 1491. Il se distingua dans les belles-lettres, et publia, *de Rebus gestis Francisci Sfortiæ*. Son histoire est écrite avec véracité ; le style est élégant et fleuri.

* V. SIMONETTA (Jacques), savant personnage, fils du précédent, mérita la confiance de Jules II et de Léon X, qui le chargèrent de plusieurs missions importantes. Clément VII le nomma évêque de Pesaro, et Paul III le fit cardinal en 1535. Il mourut en 1539. On a de lui, *Tractatus reservationum beneficiorum*, et quelques *Lettres* estimées.

* SIMONETTI (César), de Fano, né d'une illustre et noble famille au commencement du 16e siècle, a donné des *poésies* diverses et l'*Amarante*, fable bocagère.

I. SIMONI (Simon *ou* Simo), médecin de Lucques dans le 16e siècle, passa de l'Eglise romaine dans le parti des calvinistes, et enfin dans celui des sociniens. Il se retira en Pologne pour être plus en liberté, et s'y fit des ennemis qui profitèrent de ses variations en matière religieuse pour le décrier. Le plus acharné de tous fut un certain Marcel Squarcia-Lupi, socinien comme lui, qui le peint comme un homme constamment athée. La satire où ce sectaire est si maltraité parut à Cracovie en 1588, in-8°, sous ce titre : *Simonis Simonii summa religio*, supprimée avec tant d'exactitude, qu'elle est d'une extrême rareté. On a de Simoni plusieurs *ouvrages* sur la médecine, et d'autres qui ne méritent pas d'être cités.

*II. SIMONI *ou* STERPONI (Etienne), appelé *Philopone*, enseigna la langue grecque à Pise en 1518, puis la philosophie morale et oratoire à Florence. Il mourut à Pescia sa patrie le 20 mai 1536. Il a traduit du grec en latin quelques discours d'Isocrate, imprimés à Bologne en 1531 ; le livre de Plutarque *de educandis liberis*, et l'ouvrage de Philon, évêque, sur le cantique des cantiques. On a encore de lui des *Poésies* grecques et latines.

SIMONIDE (Simon), poète latin, né à Léopold en Pologne, fut secrétaire de Jean Zamoski. Clément VIII l'honora d'une couronne poétique. Ses *Vers* ont été recueillis à Varsovie, 1772, in-4°. L'auteur mourut en 1629, à 72 ans.

† SIMONIDES, né à Céos, aujourd'hui Zéa, île de la mer Egée, florissoit du temps de Darius, fils d'Hystaspes, dans le 5e siècle avant J. C. La poésie fut son principal talent ; il excella sur-tout dans l'élégie. A l'âge de

80 ans il concourut pour le prix des vers, et triompha. Hiéron, roi de Syracuse, l'appela à sa cour : le poète y parla en philosophe. Pausanias n'eut pas moins d'estime pour lui : ce général lui ayant demandé un jour quelque sentence judicieuse : « Souvenez-vous, lui répondit Simonides, que vous êtes homme. » Cette réponse parut si froide à Pausanias, qu'il ne daigna pas y faire attention ; mais s'étant trouvé dans un asile où il combattoit contre une faim insupportable, et dont il ne pouvoit sortir sans s'exposer au dernier supplice, malheur que son ambition lui avoit attiré, il se souvint des paroles de ce poète, et s'écria par trois fois : « O Simonides, qu'il y avoit un grand sens dans l'exhortation que tu me fis !... » Simonides pacifia deux princes extrêmement irrités, et qui étoient sous les armes pour se battre l'un contre l'autre. Ce philosophe mourut l'an 460 avant J. C., à 98 ans. Sa gloire fut obscurcie par son avarice et par la vénalité de sa plume. Sa muse chanta souvent pour de l'argent. On raconte que, soupant un jour chez un seigneur thessalien, nommé Scopas, il lut un poème qu'il avoit composé à sa louange, mais dans lequel il avoit fait entrer l'éloge de Castor et Pollux. Scopas, piqué ne lui donna que la moitié de la somme convenue, en lui disant de demander le reste aux demi-dieux qu'il avoit célébrés. Dans le moment deux jeunes gens font appeler Simonides à la porte ; le poète sort, ne voit personne ; mais dans cet intervalle, le plancher de la salle à manger tombe et il écrase les convives. Cette historiette a été mise en vers par Phèdre et La Fontaine. Lorsqu'on parloit à Simonides de son avarice, le seul défaut que l'histoire lui reproche, il répondoit « qu'il aimoit mieux laisser après lui du bien à ses ennemis, que de recourir à ses amis pour en emprunter. On cite encore de lui la réponse qu'il fit à Hiéron, roi de Syracuse, qui lui demandoit *ce que c'étoit que Dieu ?* Le philosophe le pria de lui accorder un jour pour y penser; le jour expiré, il en demanda deux, et ainsi de suite. Hiéron, lassé de ces délais, voulut en savoir la raison. « C'est parce que, dit Simonides, plus je médite sur ce sujet, plus je me trouve incapable de le comprendre. » Il ne nous reste que des fragmens des *poésies* de Simonides. Léo Allatius en a donné les titres. Fulvius Ursinus les a recueillis avec des notes, Anvers, 1598, in-8°, et dans le Corpus poëtarum Græcorum, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. Simonides avoit une mémoire prodigieuse, et on lui attribue l'invention de la *Mémoire locale artificielle*. Voyez THÉMISTOCLES.

* SIMONIN (Etienne), professeur de théologie à l'université de Dole, né à Gray en Franche-Comté (d'autres disent à Poligny), vers la fin du 16e siècle, a composé un poëme en vers lyriques sur la vie du pape Urbain VIII, sous ce titre : *Silvæ urbanianæ, seu gesta Urbani octavi, pontificis maximi*, Antverp. 1637, in-4°. Cet ouvrage lui valut le prieuré de Montherot et d'autres bénéfices. On lui doit encore l'*Etendard du bon secours*, ou l'*Assistance donnée chaque mois aux ames du purgatoire*, Dole, 1655, in-8°.

I. SIMONIS. *Voy.* MEN-NON-SIMONIS.

II. SIMONIS (Pierre), né à Tiel

dans la Gueldre hollandaise, licencié en théologie, fut successivement curé à Courtrai, chanoine et premier archiprêtre de Gand, second évêque d'Ypres en 1585, et mourut en 1605, à 66 ans. Il ne dut son élévation qu'à ses vertus et à sa science. On a de lui plusieurs *ouvrages*, la plupart contre les calvinistes, recueillis et publiés à Anvers, 1609, in-folio, par Jean David, son successeur dans la cure de Courtrai, et ensuite jésuite. On distingue entre les écrits de ce prélat, I. *De autoritate*. II. *Apologia pro veritate catholicâ* III. *De Hæreseos hæreticorumque naturâ*. IV. Des *Harangues* et des *Sermons* bien écrits, en latin.

SIMONIUS. *Voyez* SIMONI.

SIMONNEAU (Charles). *V.* SIMONEAU.

* SIMONS (Joseph), né dans le comté de Hampton en Angleterre vers 1594, se fit jésuite à Rome, fut professeur de théologie et de l'Ecriture-sainte, et mourut à Londres le 23 juillet 1671. On a de lui des *Tragédies* en latin, estimées pour l'élégance et la pureté du style. Elles ont été imprimées à Liège en 1657.

SIMPLICIEN (le père). *Voy.* DUFOURNY.

† I. SIMPLICIUS, natif de Tivoli, pape après Hilaire, le 25 février 468, gouverna dans des temps très-difficiles avec beaucoup de prudence. Il fit tous ses efforts pour faire chasser Pierre Mongus du siége d'Alexandrie, et Pierre Le Foulon de celui d'Antioche. Il nous reste de lui 18 *Lettres*, dont plusieurs sont très-importantes. Il mourut le 27 février 483, après 15 ans d'un pontificat glorieux.

† II. SIMPLICIUS, philosophe Péripatéticien du 5e siècle, étoit phrygien. Nous avons de lui des *Commentaires* sur Aristote et sur Epictète, Leyde, 1640, in-4°, dans lesquels il y a des choses curieuses et intéressantes, et d'autres très-minutieuses. Son *commentaire* sur Epictète a été imprimé plusieurs fois en grec et en latin, à Leyde, 1639, in-4°; Londres, 1670, in-8°. Dacier en a donné une traduction française, Paris, 1715, in-12, et le docteur Stanhope, une édition anglaise qui fut publiée à Londres, 1704, in-8°.

I. SIMPSON (Thomas), habile mathématicien, naquit à Bosworth, dans la province de Leicester en Angleterre, le 20 août 1710. Le père de Simpson étoit ouvrier en soie, et quoiqu'avec des moyens il ne songea pas à lui donner la moindre éducation, n'ayant d'autre vue que de lui transmettre son état. Lorsque le jeune Simpson fut parvenu à l'âge de 14 ans, l'éclipse de soleil de 1724, totale pour quelques parties de l'Angleterre, vint fixer son attention et lui inspirer un désir ardent de connoître les causes de ce phénomène imposant. Quelques années s'étoient écoulées sans qu'il fût parvenu à ses fins; mais étant allé passer quelque temps chez un de ses parens, il y rencontra un porte-balle qui, indépendamment de sa profession, faisoit métier d'astrologie, et disoit la bonne fortune aux crédules habitans des campagnes. Entouré du respect de ces bonnes gens, il se fut bientôt attiré l'attention d'un jeune homme de 19 ans, dépourvu de toute instruction, et qui le regardoit comme un prodige. Simpson se lia avec ce nou-

veau patron qui, allant vendre sa mercerie à la foire de Bristol, lui laissa en partant une ancienne édition de l'arithmétique de Cocker, avec de courts principes d'algèbre, et le livre de Partridge, faiseur d'almanachs, qui enseignoit à deviner et à tirer des horoscopes. Le marchand, à son retour, fut bien étonné des progrès de son élève; il dressa aussitôt sa table généthliaque pour consulter son sort à venir, et après avoir interrogé l'état des cieux, notre devin prononça magistralement et avec beaucoup de mystère que dans deux ans Simpson seroit beaucoup plus habile que lui. Le jeune homme qui s'étoit déjà appris lui-même à écrire, exercé à tirer des horoscopes, et aidé des conseils du marchand, devint bientôt l'oracle de Bosworth et des environs; aucune transaction, aucun marché ne se concluoit sans consulter l'infaillible Simpson qui, y trouvant son avantage, avoit entièrement négligé sa première profession. Au milieu de toutes ces tentatives, il avoit fait en arithmetique, en algèbre et en géométrie assez de progrès pour sentir qu'il pouvoit aller plus loin. Il désiroit, sans les connoître, les livres qui pouvoient l'aider: un ami lui prêta la traduction de Stone de l'Analyse des infiniment petits du marquis de l'Hôpital; ses talens aidés de ce seul ouvrage, le mirent en peu d'années en état de surpasser son guide et son maître. Simpson renonça à l'astrologie ainsi qu'à ses produits; il s'étoit marié; la subsistance de sa famille exigeoit de plus utiles travaux; il vint s'établir à Londres en 1732, partagea son temps entre les travaux de sa profession, ses études et les soins qu'il donnoit aux écoliers qu'il avoit pu se procurer; bientôt ils se multiplièrent, et ses talens l'ayant fait connoître avantageusement il proposa par souscription son *nouveau Traité des fluxions et de leur application à la physique et à l'astronomie* qui parut en 1737; mais qui a été réimprimé avec beaucoup d'augmentations en 1750. Il donna ensuite 3 vol. d'*Opuscules* en anglais, qui parurent en 1740, 1743, 1757. On y trouve 37 mémoires très-intéressans, dont plusieurs sont relatifs à l'astronomie. En 1742 il mit au jour son livre sur les *Annuités*, qui lui occasionna une dispute avec le célèbre Moivre. En 1743 il fut nommé professeur de mathématiques à l'école militaire de Woolwich. Il fut reçu de la société royale de Londres, et de l'académie des sciences de Paris en qualité d'associé. Simpson orna le recueil de la société royale de plusieurs bons *Mémoires* sur le calcul intégral, et publia des *Elemens* clairs et méthodiques de Géométrie. La traduction française de ces élémens a été imprimée à Paris en 1755, in-8°. Il mourut à Bosworth le 14 mai 1761. Philippe Stanhope fit imprimer à ses frais les *OEuvres posthumes* de Simpson, et en fit don aux sociétés savantes et aux plus habiles mathématiciens de l'Europe.

* II. SIMPSON (Christophe), musicien et auteur anglais, mort vers 1662, fut protégé par sir Robert Bolles, chez qui il est mort. On a de lui un *Compendium de musique pratique*, in-8°, qui est regardé comme un ouvrage très-utile.

† III. SIMPSON (Robert), né à Hamilton en 1695, fut élevé dans l'université de Glasgow, où il prit ses degrés de docteur en

médecine ; mais n'ayant eu aucun succès dans cette profession, l'université le nomma professeur de mathématiques : il remplit cette chaire pendant plusieurs années avec distinction. Il mourut à Glasgow en 1765. Il a laissé plusieurs *Ouvrages* estimés, parmi lesquels on distingue son *Euclide* et son *Traité des sections coniques*.

† IV. SIMPSON (Thomas), professeur de médecine et d'anatomie à Saint-André en Ecosse, a publié, I. *De re medicâ dissertationes quatuor*, Edimbourg, 1726, in-8°. Il se récrie fort sur les abus des compositions et des formules où les remèdes sont entassés les uns sur les autres. II. Un *Ouvrage sur les mouvemens musculaires*, en anglais. Il est divisé en cinq articles ; le premier traite du mouvement musculaire, et suivant l'auteur c'est de l'irritabilité du muscle qu'il faut déduire les principales causes de son mouvement. Dans les autres articles, il s'agit de la circulation du sang, de l'analyse de cette liqueur, des secrétions en général, du cerveau et des organes des sens. III. Des *Mémoires* et des *Observations* dans les Essais d'Edimbourg.

V. SIMPSON (Jean), théologien écossais, né à Dumfrins en 1697, mort à Edimbourg en 1744, devint professeur de théologie, et s'attira par la nouveauté de ses opinions des ennemis qui le firent déposer et excommunier. Les *écrits* de ce théologien sont peu connus en France.

I. SIMSON (Archimbaud), théologien écossais, connu par I. Un *Traité des Hiéroglyphes des animaux* dont il est parlé dans l'Ecriture, Edimbourg, 1622, in-4°. II. Un *Commentaire* en anglais sur la seconde Epître de S. Pierre, imprimé à Londres en 1682, in-4°. Ce commentaire est savant et diffus.

II. SIMSON (Edouard), autre théologien anglais, publia en 1652 une *Chronique universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'à J. C. On en donna une belle édition à Leyde en 1739, in-fol. ; et on l'a réimprimée sous le même format, à Amsterdam, en 1752. Ce livre, cité souvent par les chronologistes, est aussi savant que méthodique. La Vie de l'auteur est à la tête, avec la liste de ses ouvrages.

*I. SINAPIUS (Jean), médecin de Schweinfurt, mort en 1561, se fit rechercher de plusieurs princes, par ses talens en tout genre et se fixa auprès de l'évêque de Wurtzbourg. Il n'a fait qu'une traduction latine de Lucien, intitulée *Tragopodagra*.

* II. SINAPIUS (Michel-Louis), médecin allemand du 17e siècle, fameux par ses paradoxes, et ses opinions toujours contraires à celles des anciens : voici ses ouvrages, I. *Absurda vera, seu paradoxa medica, occasione controversarium quæ Neotoricis cum Galenicis intercedunt.* Varsoviæ, 1693, in-8° ; Genevæ, 1697, in-8°. II. *Tractatus de remedio doloris, seu de materiâ anodynorum, nec non opii causâ criminali in foro medico*, Amstelodami, 1699, in-8°. Dans ce dernier ouvrage, il condamne d'abord l'opium, et finit par le tolérer.

* SINCELLO (George), vivoit à Constantinople vers 792. Il étoit moine. On a de lui une *Chronographie* que le P. Goar a publiée en grec et en latin, Paris, 1652, in-fol. Cet ouvrage est

utile pour connoître les dynasties d'Egypte.

SINCLAIR (Olivier), d'une illustre famille d'Ecosse, le favori le plus intime de Jacques V, a été moins célèbre par sa faveur que par ses disgraces. Après avoir joui avec faste de tous les biens et de tous les honneurs que procure l'amitié d'un monarque, Sinclair passa la fin de ses jours dans la plus extrême pauvreté. Couvert des lambeaux de l'indigence, il se présenta un jour devant Arran, favori de Jacques VI, et se contenta de lui dire: *Je suis Olivier Sinclair*. Ce peu de mots et sa vue devoient être pour Arran un grand exemple de l'instabilité des choses humaines.

SINCRÉTIQUES, *voyez* CALIXTE (George).

* I. SINÉSIUS, philosophe platonicien. On ignore dans quel temps il vivoit. Il a donné *Trois traités de philosophie naturelle*, avec des figures de Nicolas Flamel, Paris, 1612, in-4°, et un livre *de Somniis*. Venise, 1497, in-folio.

* II. SINÉSIUS, évêque de Ptolémaïde en 410, d'abord de la religion païenne, embrassa le christianisme à Alexandrie. On ignore l'époque de sa mort. Le père Petavius a publié ses ouvrages en 1622, avec une notice sur sa vie. Ils sont en petit nombre. Ses *discours philosophiques* sont estimés, ainsi que ses *Homélies* et ses *lettres*.

SINGLIN (Antoine), fils d'un marchand de Paris, renonça au commerce par le conseil de saint Vincent de Paule, et embrassa l'état ecclésiastique. L'abbé de Saint-Cyran lui fit recevoir la prêtrise, et l'engagea à se charger de la direction des religieuses de Port-Royal. Singlin fut leur confesseur pendant 26 ans, et leur supérieur pendant huit. Pascal lui lisoit tous ses ouvrages avant de les publier, et s'en rapportoit à ses avis. Singlin eut beaucoup de part aux affaires de Port-royal et aux traverses que ce monastère essuya. Craignant d'être arrêté, il se retira dans une des terres de la duchesse de Longueville, et mourut dans une autre retraite en 1664. On a de lui un ouvrage intitulé *Instructions chrétiennes sur les Mystères de Notre-Seigneur et les principales Fêtes de l'année*, Paris, 1671, 5 vol. in-8°; réimprimé depuis en 6 vol. in-12. Il a aussi laissé quelques *Lettres*.... Voyez un abrégé de la Vie de ce savant par l'abbé Goujet.

SINHOLD (Jean-Nicolas), théologien allemand et professeur d'éloquence à Erford, mort en 1748, continua l'*Erfordia Litterata* commencée par Motschman.

* I. SINIBALDE (Jean-Benoît), philosophe et médecin de Lionesse dans l'Abruzze, florissoit dans le 17ᵉ. siècle. On estime sa *Geneanthropeia, sive de hominis generatione Decatheucon*, Rome, 1642, in-folio; Francfort, 1669, in-4°. Il s'est attaché, dans le plus grand détail, à tout ce qui a rapport au mystère de la génération. Il a encore écrit *Hippocratis Antiphonon libri* V. Rome, 1650, in-4°.

* II. SINIBALDE (Jacques), fils du précédent, né à Rome, le 11 octobre 1641, embrassa la profession de son père, et professa la médecine avec succès. Il fut ensuite associé au collége des médecins, et occupa avec hon-

neur l'emploi de proto-médecin de la capitale. Au milieu de ses occupations, il consacroit des momens aux belles-lettres. Il mourut à Rome le 23 mars 1720. On a de lui, I. *L'Embrion philosophique*. II. *Parva methodus medendi*. III. *De l'abus des vésicatoires*, Rome, 1681. IV. *Plantarum metamorphosis*, Rome, 1686. Il est encore l'auteur de deux drames : *Lysimaque* et *Célidaure*, et de plusieurs *ouvrages* inédits.

* III. SINIBALDE (Charles-André), noble de Faenza, bon poète latin et italien du 17e siècle, mort en 1717. Outre un grand nombre de *Poésies* éparses dans divers recueils, on a de lui, I. *Elogia heroum*, Faenza, 1693, in-4°. II. *Elogia urbium et epigrammata latina*, Faenza, 1693.

* SINNER (Jean-Rodolphe), né à Berne en 1730, bibliothécaire de cette ville, mort le 28 février 1787, est auteur des ouvrages suivans, I. *Extrait de quelques poesies des* 12e, 13e *et* 14e *siècles, choisies dans les manuscrits de la bibliothèque de Bongars*, Lausanne, 1759, in-8°. II. *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*, Neuchâtel, 1781, 2 vol. in-8°. III. Une *Traduction* française des Satires de Perse, avec des *Notes* et le texte, Berne, 1765, in-12. IV. Une nouvelle *édition* enrichie de figures des Nouvelles de Marguerite de Valois, reine de Navarre, avec une *préface* de sa composition, Berne, 1781, 3 vol. in-8°; les mêmes Nouvelles ont reparu sous le titre d'*Heptameron*.

SINNICH (Jean), Irlandais, né à Corck, docteur, professeur de théologie, président du grand-collége à Louvain, chanoine de Bruges et de Turnhout, un des ardens défenseurs des écrits de Jansénius, fit le voyage de Rome pour aller plaider la cause de ce prélat, et mourut à Louvain en 1666, après avoir publié, I. *Saul ex-rex*, Louvain, 1662-1667, 2 v. in-fol. II. *Goliathismus profligatus*, Louvain, 1667, in-fol., contre les luthériens de la confession d'Augsbourg. III. Plusieurs *Ecrits* en faveur de Jansénius, dont les titres sont fort bizarres, comme *Consonantiarum dissonantia*; *Vulpes capta*, etc. Ils ont été condamnés à Rome. L'auteur fit plusieurs fondations édifiantes et utiles.

SINNIS (Mythol.), fameux brigand qui désoloit les environs de Corinthe. Il attachoit ceux qui tomboient entre ses mains aux branches de deux gros arbres, qu'il avoit pliées et abaissées jusqu'à terre, et qui, se redressant tout-à-coup, mettoient en pièces les corps de ces malheureux. Thésée le fit mourir de ce même supplice.

SINON, fils de Sisyphe, passa pour le plus fourbe et le plus artificieux de tous les hommes. Lorsque les Grecs feignirent de lever le siége de Troie, Sinon se laissa prendre par les Troyens, et leur dit qu'il venoit chercher un asile parmi eux. Dès que le cheval de bois fut entré dans Troie, ce fut lui qui pendant la nuit en alla ouvrir les flancs où les Grecs s'étoient renfermés, et livra ainsi la ville. *Voyez* une semblable ruse, article DARIUS I, n° II.

* SINSSART (Dom Benoît), né à Sédan en 1696, mort en 1776, étoit abbé de Munster en Alsace. On lui attribue un ouvrage intitulé *Chrétiens anciens et modernes*;

ou *abrégé des points les plus intéressans de l'histoire ecclésiastique*, Londres, 1754, in-12.

* SINTHEIM (Jean), étoit un des ecclésiastiques qui, vers la fin du 15e siècle, dirigeoient avec succès l'école de Deventer, devenue une pépinière d'hommes d'un vrai mérite. Erasme fut du nombre de ses disciples. Le précepteur, enchanté de son élève, lui dit un jour en l'embrassant: « Poursuivez, Érasme, vous parviendrez au faîte de la science. » Sintheim, au dire de Jac. Revius (*Daventria illustrata*, l. 2, p. 165), avoit acquis de son temps une grande réputation par quelques ouvrages de grammaire. Melchior Adam le nomme Zinthius.

SIONITE. *V.* GABRIEL, n° II.

I. SIRANI (Jean-André), peintre bolonnais, né en 1610, mort en 1670, devint l'un des meilleurs disciples du Guide, et suivit de près ce grand maître. Son tableau de la *Cène* assura sa réputation.

* II. SIRANI (Elisabeth), fille du précédent, née à Bologne en 1638, élève de son père, adopta sa manière, et réussit tellement, qu'à 18 ans elle étoit une excellente artiste; elle illustra l'école de Bologne. Formée sur les tableaux des grands maîtres, elle avoit de belles idées, qu'elle rendoit heureusement. Son coloris est frais et gracieux, et son dessin correct. Elle fit, en concurrence de Bibiena du Rossoode Zanuti et de son père, un des meilleurs élèves du Guide, le *Baptême de Jésus-Christ*, dans un tableau d'environ 30 pieds; elle y déploya une force supérieure à son sexe, et remporta le prix sur tous ses concurrens; mais aussi elle s'éloigna du style élégant du Guide qu'elle avoit pris pour modèle, et dont on retrouve la grace dans plusieurs de ses ouvrages. Cette femme célèbre, d'un aimable caractère, d'une rare modestie, mourut empoisonnée en 1664. On ne put jamais parvenir à découvrir l'auteur de ce crime atroce. On voit d'elle, au musée Napoléon, *un Amour endormi*. Ce tableau, dont l'expression est douce et vraie, et le coloris agréable, prouve qu'elle avoit saisi la manière du Guide.

SIRENES (Mythol.), monstres marins, filles de l'Océan et d'Amphitrite, chantoient avec tant de mélodie, qu'elles attiroient les passans, et les dévoroient. Ulysse se garantit de leurs piéges en bouchant les oreilles à ses compagnons et en se faisant attacher au mât de son vaisseau. Les Sirènes étoient au nombre de trois, qu'on représentoit ensemble sous la figure de jeunes filles, avec une tête d'oiseau, des ailes et des pattes de poule; et plus communément comme de belles femmes dans la partie supérieure du corps, jusqu'à la ceinture, ayant le reste en forme d'oiseaux avec des plumes, ou terminé en queue de poisson. L'une d'elles tient à la main une espèce de tablette, la seconde a deux flûtes, et la troisième une lyre. *Voyez* PARTHENOPE.

† SIRET (Louis-Pierre), né à Evreux le 30 juillet 1745, fit son cours de droit à l'université de Caen, quitta cette ville pour voyager en Italie, où le goût des arts, et sur-tout celui de la musique, le fixa long-temps. De retour en France, il travailla au journal anglais, auquel il fournit beaucoup d'articles biographiques sur les poètes et les écrivains les plus celèbres de l'Angleterre.

Il avoit été chargé, sous l'ancien gouvernement, de commissions délicates dont il s'étoit acquitté avec autant de succès que de prudence. Il a publié des *Elémens de la langue anglaise* qui furent bien accueillis, soit en France, soit en Angleterre, et qui sont devenus classiques dans ces deux pays. Peu de temps avant sa mort, il donna une *Grammaire italienne* recommandable par sa clarté et sa précision. Il a laissé en manuscrit une *Grammaire portugaise*. Siret est mort le 3 vendémiaire an 6 (25 septembre 1795).

SIRI (Vittorio), Italien, fut historiographe du roi, et ancien abbé de Vallemagne. Il vint s'établir à Paris, où il se fit un nom par son *Mercure*, qui contient l'histoire du temps qui s'est écoulé depuis 1635 jusqu'en 1649 : il y a 15 tomes, qu'on relie en 21 volumes in-4°. On a encore de lui un ouvrage, dont son Mercure n'est qu'une continuation; ce sont ses *Memorie recondite*, en 8 volumes in-4°. Ces ouvrages sont précieux par le grand nombre de pièces originales qu'on y trouve. Les faits sont appuyés sur les instructions secrètes de plusieurs princes et ministres; mais il faut beaucoup se méfier de la manière dont l'auteur les rend. Il étoit payé pour écrire, et aimoit beaucoup mieux l'argent que la vérité. Il flatte sur-tout Gaston d'Orléans, dont il étoit pensionnaire. Requier a publié quelques volumes du *Mercure*, en français, ouvrage le plus intéressant de l'abbé Siri. C'est moins cependant une traduction complète, qu'un choix fait avec goût de morceaux curieux répandus dans ce *Mercure*. Le même auteur a traduit les Mémoires de Siri, sous ce titre : *Mémoires secrets, tirés des Archives des souverains de l'Europe, depuis Henri IV*, en plusieurs volumes in-12. L'abbé Siri mourut à Paris en 1685, à 77 ans. Vigneul-Marville dit que « c'étoit un moine italien qui vendoit sa plume au plus offrant : ce qui a fait dire de lui, aux gens même de sa nation, que son Histoire est *non da historico, ma da salario*. Le cardinal Mazarin ne l'aimoit pas, et s'il lui faisoit du bien, c'étoit pour se racheter de ses mains. » Cependant, malgré cette critique, il faut avouer que Vittorio Siri, à qui Lionne, secrétaire d'état, avoit fourni une partie de ses Mémoires, étoit très-instruit des intérêts des princes, des motifs de leurs démêlés, de leurs projets et de leurs entreprises. Les premiers volumes de son *Mercure* sont communs; il en faut avoir les secondes éditions : les derniers sont fort rares. Au contraire, les quatre premiers volume des *Memorie recondite* sont extrêmement rares, et les quatre derniers le sont un peu moins.

SIRICE (S.), Romain, monta sur la chaire de Saint-Pierre après Damase Ier, en décembre 384, à l'exclusion d'Ursicin, et mourut en novembre 398. On a de lui plusieurs *Epîtres* intéressantes, dans le recueil de dom Constant; entre autres une à Himère, évêque de Tarragone, dans laquelle il répond à diverses questions importantes de ce prélat. Elle passe, parmi les savans, pour la première Épître décrétale qui soit véritable. Le père Papebroch prouve que les Épîtres de ce pape ont été au moins interpolées. (*Voyez* le *Propylæum*.) Il condamna Jovinien et ses sectateurs. On trouve son nom dans plusieurs

anciens Martyrologes, entre autres dans celui de saint Jérome ; cependant Baronius l'a omis dans le sien, parce qu'il a cru que la vie de ce pontife prêtoit à quelques critiques : mais Florentinius, auteur d'un Commentaire sur le Martyrologe de saint Jérôme, réfute savamment Baronius, et s'appuie principalement sur un passage de saint Ambroise.

SIRIES (Violente-Béatrix), née à Florence en 1710, et élève du célèbre peintre Jean Fratellini, l'égala dans le portrait. Elle a peint ceux du grand duc de Florence et de toute la famille impériale.

* SIRIGATTI (Laurent), gentilhomme et académicien florentin, chevalier de l'ordre de Saint-Étienne, où il fut reçu en 1583, a mis au jour une *Pratique de prospective*, Venise, 1625, in-folio, qui fut estimée de son temps.

I. SIRLET (Guillaume), de Squilacci dans la Calabre, mort en 1585, à 71 ans, fut honoré de l'estime des papes Marcel II et Pie IV, dont le dernier le fit cardinal et bibliothécaire du Vatican, à la sollicitation de saint Charles Borromée. Ce cardinal possédoit bien les langues savantes. Il étoit archevêque de Saragosse, et avoit recueilli une bibliothèque très-précieuse, réunie après sa mort à celle de l'Escurial, où le tonnerre la consuma en grande partie dans l'année 1670. On a de lui des *Notes* sur saint Grégoire de Nazianze, dont il a publié en latin deux Discours, et des Corrections sur les ououvrages de saint Jérôme.

II. SIRLET (Flavius), graveur en pierres fines, mort en 1737, florissoit à Rome. Ce célèbre artiste avoit une finesse de touche et une pureté de travail qui l'approchent des plus excellens graveurs de l'antiquité. On a de lui beaucoup de *Portraits ;* et il a donné sur des pierres fines les représentations, en petit, des plus belles statues antiques qui sont à Rome. Le fameux groupe de *Laocoon*, un de ses derniers ouvrages, passe pour son chef-d'œuvre, il est sur une améthyste.

† I. SIRMOND (Jacques), né à Riom le 12 octobre 1559, d'un magistrat de cette ville, entra chez les jésuites et s'y distingua par son érudition. Aquaviva, son général, l'appela à Rome en 1590, et Sirmond lui servit de secrétaire pendant 16 ans. Le savant jésuite profita de son séjour à Rome pour rechercher les monumens antiques et visiter aussi les bibliothèques. Il ne fut pas inutile au cardinal Baronius pour la composition de ses Annales. On vouloit le retenir à Rome ; mais l'amour de la patrie le rappela en France en 1608. Louis XIII, pour mieux l'attacher à sa personne, le choisit pour son confesseur. Il remplit long-temps ce poste avec l'estime publique et la confiance du roi, et ne cessa de l'occuper que quelques années avant sa mort, arrivée le 7 octobre 1651. Le père Sirmond avoit les vertus d'un religieux et les qualités d'un citoyen. Lorsqu'il étoit à Rome, il s'employa fort utilement pour les intérêts de la France. La ville de Clermont ayant voulu enlever à Riom, sa patrie, le bureau des finances, il obtint une déclaration du roi qui l'y fixoit pour toujours. Quoique d'un caractère doux dans la société, il étoit assez vif dans ses écrits polé-

miques. On prétend que, lorsqu'il faisoit ses ouvrages, il tenoit toujours quelque chose en réserve pour la réplique, comme des troupes auxiliaires pour venir au secours du corps de bataille. On a de lui un grand nombre d'*écrits*, presque tous en latin, qui marquent une connoissance consommée de l'antiquité ecclésiastique. Voici les principaux: I. D'excellentes *Notes* sur les Capitulaires de Charles-le-Chauve et sur le Code théodosien. II. Une *édition* des Conciles de France, avec des remarques, Paris, 1629, trois volumes in-folio. Pour la compléter, il faut y joindre le Supplément du P. de La Lande, Paris, 1666, in-fol., et les *Concilia novissima Galliæ* d'Odespun, Paris, 1646, in-fol., etc. III. Des *éditions* des OEuvres de Marcellin, de Théodoret et d'Hincmar de Reims. IV. Un grand nombre d'*Opuscules* sur différentes matières, imprimés à Paris en 1696, en 5 volumes in-fol. L'érudition y est ménagée à propos; cependant on a des éditions supérieures aux siennes dans les écrits qu'enfanta sa dispute avec l'abbé de Saint-Cyran; il enseigna plus d'une opinion que le clergé de France n'a jamais adoptée. Son *Histoire prédestinatienne* et celle de la *pénitence* publique n'ont point paru aux théologiens entièrement exemptes de reproches. Colomiez a écrit la vie de ce savant.

II. SIRMOND (Jean), neveu, ainsi que le suivant, du fameux P. Sirmond, membre de l'académie française et historiographe de France, mort en 1649, étoit regardé, par le cardinal de Richelieu comme un des meilleurs écrivains de son temps, parce qu'il étoit un de ses flatteurs les plus assidus. Il proposa aux académiciens de s'engager chaque année, par serment, à n'employer jamais que les mots approuvés par l'académie. On a de lui, I. La *Vie du cardinal d'Amboise*, imprimée en 1631, in-8°, sous le nom du sieur des Montagnes, dans laquelle il fait servir ce ministre de piédestal au cardinal de Richelieu. (*Voyez* BAUDIER). II. Des *Poésies* latines, 1654, qui ont quelque mérite.

III. SIRMOND (Antoine), jésuite, né à Riom, et frère du précédent, mort en 1643, avoit publié, deux ans auparavant, un ouvrage intitulé *Défense de la vertu*, in-8°., dans lequel il osoit avancer qu'il n'est pas tant commandé d'aimer Dieu que de ne pas le haïr, et qu'on ne peut marquer aucun temps de la vie où l'on soit tenu de faire un acte d'amour de Dieu. Ces propositions furent désavouées par ses confrères, et réfutées par Nicole dans les notes sur les Provinciales.

SYRIQUE. *Voy.* MELÈCE, n° III.

SISARA, général de l'armée de Jabin, roi d'Azor, que son maître envoya contre Barac et Débora, qui avoient une armée de dix mille hommes sur le Thabor. Sisara ayant rassemblé toutes ses troupes et 900 chariots armés de faux, vint de Heroseth au torrent de Cison. Barac marcha contre lui, et le vainquit. Sisara alla se réfugier dans la tente d'Haber le Cinéen. Jahel, femme d'Haber, le voyant épuisé de fatigue, lui donna à boire du lait, le fit coucher et le couvrit d'un manteau; mais Sisara s'étant endormi, elle lui enfonça dans la tête un grand clou; il en mourut sur-le-champ, vers l'an 1285 avant J. C.

* SISEBUT (Flavius), roi des Goths en Espagne, monta sur le trône en 612, et régna pendant huit ans et demi. Ce prince s'est également distingué par ses faits militaires et par son amour pour les lettres et les sciences. *Voyez* à son sujet une savante note, fournie en partie par le célèbre Gérard Meerman, dans l'Anthol. latine de Burmann, tom. II, page 322-325. Il y est présenté comme auteur d'un poème *de Eclipsibus solis et lunæ*, dont on rapporte un fragment de 61 vers. On distingue, dans cette même note, le roi Sisebut d'un moine du même nom, auteur du cantique *Te Deum laudamus*, et qui doit être plus ancien d'un siècle, et d'un SISEBUT, évêque de Pampelune en 981.

SISENAND. *Voyez* SUINTILA.

SISENNA, ancien historien latin, florissoit peu de temps après Plaute; il avoit composé une *Histoire romaine* que nous n'avons plus, et qui étoit, selon Cicéron, écrite avec goût et avec élégance.

SISGAU. *Voyez* AUTHIER.

SISIGAMBIS, mère de Darius, dernier roi de Perse, vaincu par Alexandre-le-Grand. (*Voyez* l'article de ce conquérant.)

SISINNIUS, Syrien de nation, succéda au pape Jean VII le 18 janvier 708, et mourut le 7 février suivant, après 20 jours de pontificat.

* SISTERNES (don Manuel), savant jurisconsulte espagnol, né dans le royaume de Valence vers l'année 1730, mort à Madrid le 20 juin 1788, se fit un nom par des *Mémoires* qui ne purent pas être imprimés, à l'exception d'un seul qui le fut à Valence en 1786, in-4°., sous ce titre : *Causes de la décadence de l'Agriculture en Espagne* : ce Mémoire est très-estimé. Il a laissé aussi une *traduction* en espagnol des Mémoires de l'académie de Châlons, sur les moyens de bannir la mendicité. Il a su rendre cet ouvrage plus utile encore à l'Espagne par les additions qu'il y a faites, et que les localités rendoient nécessaires.

I. SISYPHE (Mythol.), fils d'Eole, qui, désolant l'Attique par ses brigandages, fut tué par Thésée. C'étoit un homme si méchant, que les poètes ont feint qu'il fut condamné dans les enfers à rouler continuellement une grosse pierre ronde du bas d'une montagne en haut, d'où elle retomboit à l'instant, parce que les forces manquoient à Sisyphe au moment où il en alloit atteindre le sommet.

II. SISYPHE, natif de l'île de Cos, écrivit (dit-on) l'Histoire du siége de Troie, où il avoit accompagné Teucer, fils de Télamon. On ajoute qu'Homère s'étoit beaucoup servi de cet ouvrage; mais ces faits n'ont aucun fondement. *Voyez* PALEMON, n°. I.

* SITON (Jean-Baptiste), philosophe et médecin de Milan, vivoit dans le 16e siècle; il mourut le 8 octobre 1681. On a de lui, I. *Miscellanea medico-curiosa* ; Padoue, 1641. II. *Jatrosophiæ miscellanea*, 1649, in-4°. III. *Nocturna Veneris apparitio.* IV. *Veneris monile.* — Jean SITON, de la même famille, avocat et historiographe de Milan, a mis au jour, *de Antiquis et modernis in Insubriâ monetis elucubratio*, Milan, 1713, in-fol.

* I. SIX (Jean), né à Amsterdam en 1618, d'une famille ancienne, originaire du Cambresis, et qui depuis a joué un grand rôle dans la magistrature ams-

terdammoise, cultiva les muses latines et hollandaises, il est sur-tout connu sur le parnasse batave par la *Tragédie* de Médée. Pels, dans son imitation en vers hollandais de l'art poétique d'Horace, le nomma au nombre des aristarques, au jugement desquels il conseille à son jeune élève de soumettre ses productions. Vondel a fait des vers flatteurs pour son portrait. Six est mort en 1700.

* II. SIX DE CHANDELIER (Jean), né à Amsterdam vers 1610, est aussi compté parmi les poëtes hollandais. Il voyagea pour des raisons de santé et de commerce en France, en Espagne, en Italie. C'est dans ce dernier voyage qu'il composa le plus connu et le plus ingénieux de ses opuscules, intitulé l'*Hyver des Amsterdammois*. Il publia le recueil de ses poésies en 1657, et en 1671 une nouvelle *traduction* des Psaumes.

I. SIXTE I *ou* XISTE (S.), Romain, pape après Alexandre I, l'an 119, mourut vers la fin de 127.

II. SIXTE II, Athénien, pape après Étienne I, en 257, souffrit le martyre trois jours avant son fidèle disciple saint Laurent, le 6 août 258, durant la persécution de Valérien.

III. SIXTE III, prêtre de l'Église romaine, succéda au pape Célestin I en 432. Il trouva l'Église victorieuse des hérésies de Pélage et de Nestorius, mais déchirée par la division des Orientaux. Il réussit à éteindre cette espèce de schisme, en reconciliant saint Cyrille avec Jean d'Antioche. On a de ce pape trois *Epîtres* dans le Recueil de dom Constant et quelques *Pièces* de poésie sur le péché originel contre Pélage, dans la Bibliothèque des Pères. On place sa mort au mois d'août 440.

† IV. SIXTE IV, appelé auparavant François d'Albecola de la Rovère, fils d'un pêcheur du village de Celles, à 5 lieues de Savone dans l'état de Gênes, embrassa la règle des cordeliers, professa la théologie à Padoue et dans les plus célèbres universités d'Italie, et devint général de son ordre. Paul II l'honora du cardinalat. Après la mort de ce pontife, il fut élevé sur la chaire de Saint-Pierre, le 9 août 1471. Il donna le chapeau de cardinal à deux de ses neveux, quoique fort jeunes encore. Il étoit si facile, qu'il ne pouvoit rien refuser. Il arriva souvent qu'il avoit accordé une même grace à plusieurs personnes. Il fut obligé, pour éviter cet inconvénient, d'instituer un de ses officiers pour tenir registre des requêtes qu'on lui présentoit. Un de ses premiers soins fut d'envoyer des légats chez les princes chrétiens, afin de les exciter à la guerre contre les infidèles; mais son zèle n'eut pas beaucoup de succès. Cependant il fit partir le cardinal Caraffe à la tête d'une flotte de 29 galères, qui s'étant jointe à celle des Vénitiens et des Napolitains, se saisit de la ville d'Attalie en Pamphylie : ce qui obligea l'armée des Turcs à se retirer sans avoir rien fait. Le légat prit ensuite Smyrne, aidé des Vénitiens seuls, et y fit un riche butin. Après cette expédition il rentra à Rome comme en triomphe, menant avec lui 25 Turcs montés sur de beaux chevaux, 12 chameaux chargés de dépouilles, avec beaucoup d'enseignes prises sur les ennemis, et une partie de la chaîne de fer qui fermoit le port

d'Attalie. L'année 1476 fut signalée par une bulle du 1er mars, dans laquelle Sixte IV accorda à ceux qui célébreroient avec dévotion la fête de la Conception de la Vierge les mêmes indulgences qui avoient été accordées par les papes pour la fête du Saint-Sacrement. Ce décret, le premier de l'Eglise romaine touchant cette fête, ayant souffert des contradictions, il donna une nouvelle bulle en 1483, pour réprimer les excès de quelques ecclésiastiques qui prêchoient que tous ceux qui croyoient la Conception immaculée de la Vierge étoient hérétiques. Cette bulle fut donnée à l'occasion des disputes survenues entre les religieux de Saint-Dominique et ceux de Saint-François. Une autre dispute aussi vive, mais bien moins importante, divisoit ces deux ordres. Les cordeliers nioient que sainte Catherine de Sienne eût eu des stigmates, et prétendoient que ce privilége n'avoit été accordé qu'à saint François, leur patriarche. Le pape, qui avoit été de leur ordre, se laissa tellement prévenir en leur faveur, qu'il défendit, sous peine des censures ecclésiastiques, de peindre les images de cette sainte avec les stigmates. Une contestation plus intéressante aux yeux des chanoines réguliers de Saint-Augustin, et les ermites du même nom, les agitoit alors. Ils vouloient les uns et les autres être enfans de Saint-Augustin. Le pape se préparoit à terminer cette affaire, lorsqu'il mourut le 13 août 1484, âgé de 71 ans. Ce pontife ternit sa gloire par la confiance aveugle qu'il eût pour ses neveux, et par la passion qu'il montra contre la maison de Médicis et contre les Vénitiens. On lui reproche encore d'avoir créé un nombre infini de charges qu'il rendit vénales pour soutenir les guerres dispendieuses qu'il e.-treprit, et pour satisfaire son penchant au faste et à la prodigalité. Ce même penchant lui fit élever plusieurs bâtimens dans Rome, et sur-tout lui fit réparer le pont du Tibre qui porte son nom, au lieu de celui d'Antonin qu'il portoit auparavant. Il enrichit la bibliothèque du Vatican d'un grand nombre de manuscrits et de livres venus de tous côtés, en fit chercher de nouveaux, et en établit garde le célèbre Platine. On lui impute aussi la rédaction des *Regulæ cancellariæ Romanæ*, 1471, in-4°, très-rare; traduites en français par Dupinet, 1564, in-8°, et réimprimées sous le titre de la *Banque romaine*, 1700, in-12; livre qui a fourni aux protestans le moyen de déclamer beaucoup contre la cour de Rome. Nous avons de Sixte IV plusieurs *Traités* en latin : un sur le *Sang de Jésus-Christ*, Rome, 1743, in-folio; et un autre sur la *Puissance de Dieu*. Ce pape, qui donna le premier un décret pour établir la fête de l'immaculée Conception et celle de saint Joseph, étoit, au rapport de plusieurs écrivains, de fort mauvaises mœurs. Ce fut lui qui le premier autorisa l'établissement des mauvais lieux à Rome, à la charge d'une taxe annuelle à payer au fisc. C'est sous son pontificat que l'imprimerie, introduite à Rome sous Paul II, commença à se répandre davantage à Rome et dans les diverses parties d'Italie; mais il paroît qu'il ne favorisa guère les premiers imprimeurs.

V. SIXTE V naquit le 13 décembre 1521 dans un village de la Marche d'Ancône, appelé les Grottes, près du château de

Montalte. Son père, qui étoit vigneron, ne pouvant le nourrir, le donna fort jeune à un laboureur qui lui fit garder ses moutons, ensuite ses pourceaux. Félix Peretti (c'est ainsi qu'il s'appeloit) s'acquittoit de cet emploi, lorsqu'il vit un cordelier conventuel qui étoit en peine du chemin qu'il devoit prendre pour aller à Ascoli. Il le suivit; le moine lui trouva de l'esprit, et le jeune Péretti lui témoigna une si grande passion pour l'étude, qu'il engagea sa communauté à le garder et à le faire instruire. Ses talens répondant aux soins qu'on prenoit de lui, on le revêtit de l'habit de cordelier. Le frère Félix devint en peu de temps bon grammairien et habile philosophe. Sa faveur auprès de ses supérieurs lui attira la jalousie de ses confrères, et son humeur indocile et pétulante leur aversion. Ces obstacles ne l'arrêtèrent pas dans sa carrière. Il fut fait prêtre en 1545, peu de temps après docteur et professeur de théologie à Sienne; et il prit alors le nom de Montalte. Il s'acquit ensuite une si grande réputation par ses sermons à Rome, à Gênes, à Pérouse et ailleurs, qu'il fut nommé commissaire-général à Bologne, et inquisiteur à Venise; mais s'étant brouillé avec le sénat et avec les religieux de son ordre, il fut contraint de s'enfuir de cette ville. Comme on le railloit sur son évasion précipitée, il répondit, « qu'ayant fait vœu d'être pape à Rome, il n'avoit pas cru devoir se faire pendre à Venise. » A peine fut-il arrivé dans cette capitale du monde chrétien, qu'il devint un des consulteurs de la congrégation, puis procureur-général de son ordre. Il accompagna en Espagne le cardinal Buoncompagno en qualité de théologien du légat et de consulteur du saint-office. C'est alors qu'il changea tout-à-coup son humeur. Il devint si complaisant, que tous ceux qui le voyoient étoient aussi charmés de la beauté de son esprit que de la douceur de son caractère. Cependant le cardinal Alexandrin, son disciple et son protecteur, ayant obtenu la tiare sous le nom de Pie V, se souvint de Montalte, et lui envoya en Piémont un bref de général de son ordre. Il l'honora ensuite de la pourpre romaine. Le cardinal Buoncompagno ayant succédé à Pie V, en 1572, sous le nom de Grégoire XIII, frère Félix, dont l'ambition n'étoit pas assouvie, aspira au trône pontifical; et pour mieux y parvenir, il cacha ses vues. Il renonça volontairement à toutes sortes de brigues et d'affaires, se plaignit des infirmités de sa vieillesse, et vécut dans la retraite comme s'il n'eût travaillé qu'à son salut. Grégoire XIII étant mort, les cardinaux se divisèrent en cinq factions. Le cardinal Montalte ne paroissoit alors qu'avec les dehors d'un vieillard qui succombe sous le poids des années. Les cardinaux, dupes de son artifice, ne l'appeloient que l'*Ane de la Marche*, la *Bête romaine*. On le voyoit la tête penchée sur l'épaule, appuyé sur un bâton, comme s'il n'eût pas eu la force de se soutenir, ne parlant plus qu'avec une voix interrompue d'une toux qui sembloit à tout moment le menacer de sa fin dernière. Quand on l'avertit que l'élection pourroit bien le regarder, il répondit avec humilité « qu'il étoit indigne d'un si grand honneur; qu'il n'avoit pas assez d'esprit pour se charger seul du gouvernement de l'Eglise; que sa vie devoit moins durer que le

conclave ; » et il parut être résolu, si on l'élisoit, « de ne retenir que le nom de pape, et d'en laisser aux autres l'autorité. » Il n'en fallut pas davantage pour déterminer les cardinaux à l'élire. A peine eut-il la tiare sur la tête, le 24 avril 1585, qu'étant sorti de sa place, il jeta le bâton sur lequel il s'appuyoit, leva la tête droite et entonna le *Te Deum* d'une voix si forte, que la voûte de la chapelle en retentit. En sortant du conclave il donnoit des bénédictions avec tant de légèreté, que le peuple ne pouvoit concevoir que ce fût le cardinal Montalte qu'il avoit vu ne pouvant se tenir sur ses jambes. Le cardinal de Médicis lui ayant fait son compliment sur la bonne santé dont il jouissoit depuis son élection, tandis qu'il avoit été si infirme étant cardinal : «N'en soyez pas surpris, répondit Sixte-Quint; je cherchois alors les clefs du paradis, et pour mieux les trouver je me courbois, je baissois la tête; mais depuis qu'elles sont entre mes mains, je ne regarde que le ciel, n'ayant plus besoin des choses de la terre. (*Voyez* aussi CAMILLA). Dès qu'il fut élevé sur le saint-siége, il s'appliqua à purger les terres de l'Eglise des brigands qui exerçoient impunément toutes sortes de violences. Il montra une rigueur extrême dans les moyens qu'il employa pour procurer la sûreté publique. Il arrêta la licence qui étoit sans bornes sous le dernier pontificat. Il faisoit dresser des potences, pour punir à l'instant ceux qui commettoient quelque insolence pendant les divertissemens du carnaval. Il fit des édits très-sévères contre les voleurs, les assassins, les adultères. Un gentilhomme espagnol ayant reçu dans l'église un coup de hallebarde d'un suisse, s'en vengea en le frappant rudement avec un bâton de pélerin ; le suisse en mourut. Sixte fit dire au gouverneur de Rome qu'il vouloit que justice fût faite avant qu'il se mît à table, et qu'il vouloit dîner de bonne heure. L'ambassadeur et quatre cardinaux allèrent le supplier, non d'accorder la vie au meurtrier, mais de lui faire trancher la tête, parce qu'il étoit gentilhomme. Sixte répondit : « Il sera pendu ; je veux bien cependant adoucir la honte dont se plaindroit sa famille, en lui faisant l'honneur d'assister à sa mort. » En effet, il fit planter la potence devant ses fenêtres, et s'y tint jusqu'après l'exécution ; puis se tournant vers ses domestiques : « Qu'on m'apporte à manger, leur dit-il ; cet acte de justice vient encore d'augmenter mon appétit. » En sortant de table, il s'écria : « Dieu soit loué du grand appétit avec lequel je viens de dîner ! » Le lendemain on vit Pasquin avec un bassin rempli de chaînes, de haches, de potences, de cordes et de roues, répondant à Marforio, qui lui demandoit où il alloit : « Je porte un ragoût pour réveiller l'appétit du Saint-Père. » Ni l'amitié, ni les larmes, ni les sollicitations ne pouvoient exciter la pitié de Sixte-Quint. Une dame dont le mari étoit en prison pour un crime capital, vint se jeter aux pieds du pontife, avec cinq enfans en bas âge, pour obtenir la grace de son époux. « Madame, lui dit Sixte très-froidement, je suis fâché que vous veniez trop tard. J'ai déjà promis la vie de celui pour qui vous me sollicitez ; c'est à la justice qui me l'a demandée, et à qui j'ai donné parole en montant sur le trône pontifical, de la faire revenir à Rome, d'où elle a été

bannie si long-temps. » Un ecclésiastique romain, voyant son inflexibilité, dit : « Je crains bien que ce pontife ne vive pas long-temps, car il veut faire dans une année ce que dix autres papes ne feroient pas dans un siècle. » Pour effrayer les scélérats, Sixte faisoit mettre toutes les têtes des suppliciés sur les portes de la ville, et des deux côtés du pont Saint-Ange, où quelquefois il alloit exprès pour les voir ; elles incommodoient les passans par leur puanteur, et quelques cardinaux engagèrent les conservateurs à supplier sa sainteté de les faire placer ailleurs. « Vous êtes trop délicats, leur répondit Sixte, et les têtes de ceux qui volent le public sont d'une odeur plus insupportable. » Dans le temps qu'il se livroit à une équité si sévère envers ses sujets coupables, il donnoit aux souverains des preuves de son ambition et de sa hauteur. L'ambassadeur de Philippe II, roi d'Espagne, lui ayant présenté la haquenée avec une bourse de sept mille ducats pour l'hommage du royaume de Naples, fit en même temps un compliment conforme à l'ordre qu'il avoit reçu de son maître. Le pape répondit d'un ton railleur : « Que le compliment n'étoit pas mauvais, et qu'il falloit être bien éloquent pour persuader d'échanger les charges du royaume contre un cheval. Mais, ajouta-t-il, je compte que cela ne durera pas long-temps. » Sa passion dominante étoit d'éterniser sa mémoire. Il entreprit d'abord de relever le fameux obélisque de granit que Caligula avoit fait transporter d'Espagne à Rome. Il étoit le seul qui fût resté entier ; mais il se trouvoit presque enterré derrière la sacristie de l'église de St.-Pierre. Sixte-Quint voulut le faire porter devant l'église. Jules II et Paul III avoient eu le même dessein, mais la grandeur de l'entreprise les avoit effrayés. Le nouveau pape surmonta les difficultés ; il employa le nombre d'hommes et de chevaux nécessaire pour faire agir les machines destinées à mettre en place cette énorme masse, qui a plus de cent pieds de hauteur. Il ordonna des prières solennelles ; et après quatre mois et dix jours de travail, l'obélisque fut placé sur son piédestal, et dédié par le pape à la Sainte Croix. (*V.* FONTANA, n° II). Après avoir achevé ce grand ouvrage, il fit déterrer trois autres obélisques, et les fit placer devant d'autres églises. Quoiqu'il aimât à amasser des trésors, le désir de s'immortaliser lui fit encore bâtir à grands frais, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, une chapelle superbe de marbre blanc, et deux tombeaux : l'un pour lui, et l'autre où il fit transporter le corps de Pie V, par reconnoissance des bienfaits qu'il en avoit reçus. Au commencement de l'année suivante 1586, il donna une bulle pour défendre l'astrologie judiciaire, qui étoit alors en vogue à Rome. Quelques personnes de condition s'étant amusées à cette science absurde, furent condamnées aux galères. Une bulle, non moins sévère que cet arrêt, défendit aux cordeliers de se faire capucins, sous peine d'excommunication. Il fixa le nombre des cardinaux à 70, par une bulle du 3 décembre 1586, qui a été observée par ses successeurs. Il entreprit aussi de bâtir une ville autour des Grottes du bourg de Montalte, au milieu desquelles il avoit pris naissance ; mais le terrain rendant l'exécution de ce projet impossible, il se contenta de faire bâtir cette nou-

velle ville à Montalte même, dont il avoit porté le nom étant cardinal, et il l'érigea en évêché. Sixte-Quint donna une nouvelle forme à la congrégation du saint-office, établie par Paul IV, pour juger les hérétiques. On le regarde, en quelque sorte, comme l'instituteur de la congrégation des rits. La dernière année de son pontificat, il voulut réparer la célèbre bibliothèque du Vatican, à laquelle le dernier sac de Rome avoit causé un grand dommage. Il résolut de n'épargner ni soins, ni dépenses, pour la rendre la plus riche et la plus belle de l'univers. Il fit bâtir, dans la partie du Vatican appellée *Belveder*, un superbe édifice pour l'y placer, et fit orner ce lieu de très-belles peintures qui représentoient les principales actions de son pontificat, les conciles généraux, et les plus célèbres bibliothèques de l'antiquité. Il fit des réglemens fort sages, pour empêcher qu'elle ne fût dissipée dans la suite, par la trop grande facilité à communiquer les livres. Il fit encore bâtir près de cette bibliothèque une très-belle imprimerie, destinée à faire des éditions exactes et correctes de beaucoup d'ouvrages altérés par la mauvaise foi des hérétiques, ou par l'ignorance des catholiques. Ces monumens de son savoir et de sa magnificence lui font plus d'honneur que la bulle qu'il lança contre Henri III, et l'approbation solennelle qu'il donna au crime détestable de Jacques Clément, assassin de ce roi. (*V.* CLÉMENT n°. XIX.) Cette approbation doit paroître d'autant plus extraordinaire, qu'on voit dans les Mémoires de Nevers, qu'il désapprouvoit intérieurement, les entreprises téméraires de la ligue. Ce seigneur s'étant rendu à Rome au commencement de son pontificat, eut quelques conférences avec le pape sur les malheureuses affaires de France. Sixte lui dit, qu'il ne doutoit pas des bonnes intentions du cardinal de Bourbon et de ses confédérés; « mais, ajouta-t-il, en quelle école ont-ils appris qu'il fallût former des partis contre un prince légitime? Détrompez-vous, si vous voulez me croire, continua le pape, le roi de France n'a jamais consenti de bon cœur à vos ligues et à vos armemens, et il les regarde comme des attentats contre son autorité; et bien que la nécessité de ses affaires et la crainte d'un plus grand mal le forcent à dissimuler, il ne laisse pas de vous tenir tous pour ses ennemis, et même des ennemis plus redoutables et plus cruels que ne sont ni les huguenots de France, ni les autres protestans. Je ne dis rien que sur la connoissance que j'ai du naturel des princes. Je crains bien fort que l'on ne pousse les choses si avant, qu'enfin le roi de France, tout catholique qu'il est, ne se voie contraint d'appeler les huguenots à son secours pour le délivrer de la tyrannie des catholiques. » La prophétie de Sixte-Quint se vit accomplie quatre ans après. Ce pontife, écoutant plus les préventions injustes des ligueurs que son propre jugement, avoit excommunié en 1585 le roi de Navarre, si connu sous le nom de Henri IV. Il l'estimoit cependant beaucoup, et ce prince lui rendoit estime pour estime; car on assure qu'il disoit: « C'est un pape; je veux me faire catholique, quand ce ne seroit que pour être fils d'un tel père. » Un travail excessif minoit peu à peu Sixte-Quint; sa dernière maladie ne put le lui faire interrompre.

Il mourut le 27 août 1590, généralement détesté. On crut qu'il avoit été empoisonné, et les médecins lui ayant ouvert le crâne, trouvèrent, dit-on, la substance du cerveau gâtée par la malignité du venin qui y étoit attaché. Les douleurs de tête qui précédèrent sa mort lui en donnèrent à lui-même quelque soupçon, et l'on rapporte qu'il dit alors à son médecin ordinaire : « Je crois que les Espagnols sont si las de me voir, qu'ils chercheront les moyens d'abréger mes jours et mon pontificat..... » Henri IV, apprenant la nouvelle de cette mort, ne put s'empêcher de dire que ce coup étoit un trait de politique espagnole ; et il ajouta : « Je perds un pape qui étoit tout à moi ; Dieu veuille que son successeur lui ressemble ! » Le peuple romain n'eut pas les mêmes regrets. Gémissant sous le fardeau des taxes, et haïssant un gouvernement triste et dur, il brisa la statue qu'on avoit élevée à Sixte. Ce pontife avoit été dans une crainte continuelle pendant son règne, quoiqu'il donnât un libre accès auprès de lui aux délateurs, ou peut-être même parce qu'il leur donnoit cet accès. Plusieurs gouverneurs ou juges, qui paroissoient avoir trop de clémence, furent destitués de leurs places par ses ordres : Sixte n'accordoit sa faveur qu'à ceux qui penchoient vers la sévérité. Lorsqu'il voyoit quelqu'un d'une physionomie rigide, il le faisoit appeler, s'informoit de sa condition et lui donnoit, selon ses réponses, quelques charges de judicature, en lui déclarant que « le véritable moyen de lui plaire, étoit de se servir de l'*Epée à deux tranchans*, à laquelle Jésus-Christ est comparé. » Il n'avoit lui-même disoit-il, accepté le pontificat, que suivant le sens littéral de l'Evangile : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive » ; paroles qu'il répétoit toujours avec complaisance. Un jeune homme qui n'avoit que 16 ans fut condamné à mort pour avoir fait quelque résistance à des sbires. Les juges mêmes ayant représenté à Sixte qu'il étoit contraire à la loi de faire mourir un coupable si jeune, l'inflexible pontife leur répondit froidement, « qu'il donnoit dix de ses années au criminel, pour le rendre sujet à la loi. » On prétend qu'il envia le sort d'Elisabeth, meurtrière de Marie Stuart, et qu'il s'écria : O heureuse femme, disoit-il, qui a goûté le plaisir de faire sauter une tête couronnée ! La sévérité de ce pape paroîtra bien cruelle ; ce fut néanmoins à cette sévérité que Rome dut la satisfaction de voir la débauche exclue de ses murs. Avant Sixte, les lois, trop foibles contre les grands, ne mettoient pas les jeunes filles à l'abri de la témérité et de l'impudence. Mais sous le règne de ce nouveau pape, elles purent se promener dans les rues de Rome avec autant de tranquillité que dans l'enceinte d'un couvent. L'adultère connu étoit condamné au dernier supplice. Sixte ordonna même « qu'un mari qui n'iroit pas se plaindre à lui des désordres de sa femme seroit puni de mort. » S'il toléroit les divertissemens du carnaval, c'étoit en faisant dresser des potences pour punir les insolens et les licencieux. La plupart des princes se sont plus occupés des moyens d'accroître l'espèce humaine que de la perfectionner et de la nourrir ; mais Sixte-Quint regardoit comme un mal de multiplier les hommes, si leur subsistance n'étoit assurée. Aucun curé ne pouvoit

faire des mariages qu'après s'être assuré par des informations exactes, si les contractans seroient en état de nourrir leurs enfans. Sa maxime étoit qu'il valoit mieux laisser une ville déserte, que de la remplir d'habitans malheureux. Deux choses sont absolument nécessaires, disoit-il, pour conserver le peuple dans l'obéissance, « le pain et le fer : » maxime plus digne d'un élève de Machiavel que d'un souverain pontife, mais qui prouve du moins qu'il connoissoit ce qui assure la tranquillité dans les états despotiques. Il avoit coutume de dire, comme Vespasien, « qu'un prince doit mourir debout : » sa conduite ne se démentit point. Il se distingua si bien des autres papes, qu'il ne fit rien comme eux. Il sut licencier les soldats, les gardes même de ses prédécesseurs, et dissiper les bandits par la seule force des lois, sans avoir de troupes ; se faire craindre de tout le monde par sa place et par son caractère ; renouveler Rome, et laisser le trésor pontifical très-riche : tels furent les caractères distinctifs de son règne. (*Voyez* la Vie de Sixte-Quint, par Léti, traduite en français en 2 vol. in-12, par Jean Le Pelletier : livre qui fait désirer quelque chose de mieux.) Dans ses habitudes privées, ce pontife se montra constamment tempérant et frugal, sévère, mais attentif à se souvenir des services qu'on lui avoit rendus avant qu'il eût obtenu la tiare, et empressé à les récompenser ; jamais il n'oublia sa première pauvreté. Sa sœur lui représentoit un jour qu'il étoit au-dessous de sa dignité de porter du linge raccommodé. « Quoique la Providence, lui répondit-il, nous ait placé dans ce poste éminent, nous ne devons point oublier que des haillons et des guenilles sont la première cotte d'armes de notre famille. » Etant parvenu au trône pontifical, il fit venir à Rome ses parens, qu'il avoit auparavant paru négliger, et auxquels il avoit recommandé de paroître avec une mise décente, mais modeste. Camilla, sa sœur, se mit en route, accompagnée de sa fille, de deux de ses petits-fils et d'une nièce. Les cardinaux s'empressèrent d'aller audevant d'elle, de la faire magnifiquement vêtir et de la conduire au pontife. « Ce n'est point ma sœur, repartit Sixte en fronçant le sourcil ; je n'en ai qu'une qui est une pauvre femme des Grottes ; si vous me la présentez sous quelque déguisement, je ne la reconnoîtrai pas ; je ne croirai voir ma sœur que vêtue telle qu'elle étoit chez elle. » Les cardinaux qui l'avoient introduite n'eurent rien de plus pressé que de la renvoyer dans une auberge obscure et de lui faire reprendre ses habits. Alors Sixte leur envoya ses carrosses et les reçut avec tendresse et empressement. « Maintenant, dit-il à Camilla, nous voyons réellement notre sœur : elle ne devra son rang de princesse qu'à elle-même. » Il stipula les conditions de son élévation, lui interdit de s'immiscer dans aucune affaire de gouvernement, de solliciter pour des coupables, etc. Ces points une fois arrêtés, il lui donna ainsi qu'à sa famille une existence proportionnée à son rang. La sévérité de Sixte lui avoit souvent attiré des libelles, des satires et des plaisanteries mordantes de Pasquin ; il ne songea à en tirer vengeance que dans une occasion où sa sœur étoit intéressée. Un matin Pasquin parut vêtu d'une chemise extrêmement sale. Interrogé par Marforio de la raison de cette malpro-

preté, Pasquin répondit : « C'est que je n'ai plus de blanchisseuse (c'étoit l'état de Camilla) depuis que le pape en a fait une princesse. » Sixte ayant fait des recherches inutiles pour trouver l'auteur qui n'avoit confié son secret à personne, fit annoncer qu'il lui donneroit la vie et mille pistoles s'il se découvroit lui-même, et qu'il le feroit pendre s'il étoit découvert par un autre. L'auteur, bien sûr de ne jamais l'être s'il l'eût voulu, se laissa imprudemment tenter par l'appât de l'argent : il vint faire sa confession au pontife et demander le prix de son aveu. Sixte, révolté de son impudence, lui répondit : « Vous aurez la vie et la récompense, mais nous nous réservons de vous faire couper les poings et percer la langue, pour vous empêcher d'avoir une autre fois tant d'esprit. » La menace fut exécutée sur-le-champ, moins comme une punition de la pasquinade que comme le châtiment de son audacieuse impudence. On travailla par ordre de Sixte-Quint à une nouvelle version latine de la Bible, qui parut en 1590, trois parties en un volume in-fol. Les fautes dont on la trouva chargée obligèrent Clément VIII d'en faire faire une nouvelle édition en 1592, dans laquelle furent corrigées les inexactitudes répandues dans la première. On reconnoit celle-ci (qu'on recherche à cause de sa rareté) à la bulle de Sixte-Quint, qui ne se trouve plus à celle de Clément VIII, qu'on appelle la Bible de Sixte-Quint corrigée. Les éditions les plus recherchées sont, celle du Louvre, 1642, en 8 vol. in-folio ; celle de Paris, 1656, in-12, connue sous le nom de Bible de Richelieu ; celle qu'on appelle des Evêques, qui est rare, Cologne, 1630, in-12 ; on la distingue de sa réimpression parce que cette dernière a des sommaires aux chapitres. La bulle de Sixte-Quint contre Henri III et le prince de Condé occasionna les réponses suivantes, que les curieux recherchent, I. *Brutum Fulmen*, 1585, in-8°. II. La *Fulminante* pour Henri III, in-8°. III. *Moyens d'abus du rescrit et bulle de Sixte V*, 1686, in-8°. IV. *Aviso piacevole sopra la Mentita data dal re di Novarra à papa Sixto V*, Monaco, 1586, in-4°. Dans l'histoire de Sixte-Quint, par M. d'Archenholz, en allemand, qui parut en 1805, on cite l'anecdote suivante. Tout le monde sait que Sixte-Quint avoit commencé sa carrière dans l'ordre des cordeliers. Quoiqu'il n'aimât point les moines, un chapitre général de son ordre s'étant assemblé à Rome sous son règne, il voulut bien y paroître. Il mangea au réfectoire, but avec ses anciens confrères à la santé des enfans de Saint-François, et les laissa entièrement libres dans le choix de leur général. Les moines l'oublièrent et ne demandèrent pas même au pape son avis sur l'élection dont ils alloient s'occuper. Sixte dissimula, et au grand étonnement de tout le monde, le chapitre étant fini, il ordonna que, deux jours après, tous les cordeliers eussent à se rendre en procession au Vatican pour lui baiser les pieds et lui demander chacun une grace. La joie des cordeliers fut sans bornes ; la jalousie tourmenta les autres moines, et passa même jusqu'aux cardinaux qui n'étoient rien moins qu'accablés des bienfaits du pape. Un seul, le cardinal Rusticucci, dit qu'il falloit voir comment cela finiroit ; il connoissoit bien son homme. Au jour marqué Sixte parut sur son trône ; à ses côtés

un secrétaire prenoit le nom et la demande de chaque moine, à mesure qu'ils venoient l'un après l'autre baiser les pieds de sa sainteté. Le général, qui vint le premier, se borna à demander la protection du saint-siége; mais ceux qui le suivirent se surpassèrent dans la folie et dans l'exagération de leurs demandes. Un moine brouillon et querelleur vouloit obtenir un bref d'excommunication contre tous les moines qui disputeroient avec lui. Un autre demanda qu'on lui donnât deux cellules de son couvent, où il fût indépendant de ses supérieurs, de la règle et même du pape. Un bachelier de Bologne pria le saint-père de lui accorder le droit de prêcher à toute heure et dans toutes les églises, sans l'agrément de ses supérieurs, et de disposer à volonté de l'argent qu'il gagneroit par ses prédications. Un Napolitain s'approcha de l'oreille du pape et lui demanda bien bas de le délier de ses vœux monastiques, ou du moins de lui accorder l'usage d'une concubine. Un vieillard de soixante-dix-sept ans excita par sa naïveté le sourire de Sixte et de tous les assistans : j'aurois voulu, dit-il, demander au saint-père la grace de vivre encore dix ans; mais cela n'étant pas en sa puissance, et ma fin n'étant pas éloignée, je serai content s'il m'accorde une indulgence plénière *in articulo mortis*. Sixte lui conseilla d'attendre la mort sans impatience et sans crainte. La folie des moines n'eut point de bornes : les uns vouloient être provinciaux à vie; d'autres demandoient de l'argent pour bâtir une maison qui leur convînt. Plusieurs demandoient des pensions, des abbayes, des évêchés, des archevêchés et jusqu'au chapeau de cardinal. Un jeune cordelier demanda la place de majordome. Un grand nombre se borna à prier le pape de leur permettre de quitter le couvent. Enfin, parmi les derniers supplians parut un vieux frère, qui avoit été trente ans cuisinier du couvent des Saints-Apôtres, où Sixte lui-même avoit demeuré et l'avoit connu. Il rappela au saint-père la disette d'eau dont ce couvent souffroit, et le pria d'y établir une fontaine. Tous les moines, au nombre de six cents, ayant défilé, le pape les fit tous rassembler dans une grande salle, et leur tint le discours suivant : « Si vos souhaits avoient répondu à mes bonnes intentions, je les aurois remplis avec joie; mais la folie de vos demandes m'impose le devoir de les rejeter. Je croyois qu'oubliant votre intérêt particulier, vous n'auriez devant les yeux que le bien de la religion et de votre ordre. Votre cupidité m'a fermé la main, et je croirois commettre un grand péché, si je nourrissois vos désirs par mes bienfaits. » A ces mots, il congédia les moines, honteux comme on peut le croire. Le frère cuisinier fut le seul qu'il appela pour le remercier de l'avoir fait songer à quelque chose d'utile. Le lendemain, il se rendit à son couvent avec un architecte à qui il donna les ordres nécessaires pour la construction d'une belle fontaine, qui fournit de l'eau plus abondamment que celles d'aucun autre couvent de Rome. Ce monument, comme beaucoup d'autres, porte encore le nom de son fondateur. Ceux qui avoient porté envie aux cordeliers virent alors que le pape n'avoit voulu que s'égayer à leurs dépens. Chacun l'applaudit, et Pasquin, qui avoit dit la veille qu'il valoit mieux, sous son règne, être cor-

delier que cardinal, changea de langage et convint que, s'il falloit essuyer des mortifications, il valoit encore mieux les recevoir sous la pourpre que sous la bure.

VI. SIXTE de Sienne, juif, se fit chrétien et cordelier. Convaincu d'avoir enseigné des hérésies, et refusant avec opiniâtreté de les abjurer, il fut condamné au feu. La sentence alloit être exécutée, lorsque le pape Pie V, alors cardinal et inquisiteur de la foi, vainquit son obstination, et le fit passer de l'ordre de Saint-François dans celui de Saint-Dominique. Sixte s'y consacra à la chaire et à l'étude de l'Ecriture-Sainte. Il réussit dans ces différens travaux, l'un et l'autre si importans. Le pape Pie V, charmé de ses vertus et de son savoir, lui donna des marques d'une estime distinguée. Sixte termina sa carrière à Gênes en 1569, à 49 ans. Son principal ouvrage est sa *Bibliothèque sainte*, dans laquelle il critique les livres de l'ancien Testament, et donne les moyens de les expliquer. Le savant Hottinger fait grand cas de cet ouvrage, quoiqu'il soit rempli de jugemens faux. La meilleure édition est celle de Naples, 1742, en 2 vol. in-folio, avec des remarques pleines d'érudition. On a encore du pieux dominicain, I. Des *Notes* sur différens endroits de l'Ecriture-Sainte. II. Des *Questions* astronomiques, géographiques, etc. III. Des *Homélies* sur les évangiles, etc., plus remplies de citations que d'éloquence; au reste c'étoit le véritable esprit du temps.

VII. SIXTE de Hemminga, né dans la Frise occidentale en 1532, d'une famille ancienne, et mort vers 1586, s'est fait connoître par un *Traité contre l'astrologie judiciaire*, imprimé in-4°, à Angers, en 1583.

* SKARLETT, opticien anglais du dernier siècle, s'illustra par un grand nombre de chefs-d'œuvre. Le plus admirable de tous étoit un télescope grégorien. Pâris, célèbre artiste français, découvrit son secret; mais l'ingénieux anglais n'en conçut pas la moindre jalousie; et dans un voyage qu'il fit en France en 1738, il voulut le connoître, et ils se séparèrent très-contens l'un de l'autre.

† I. SKELTON (Jean), poète anglais du 15e siècle, que quelques écrivains croyent avoir été précepteur de Henri VIII, s'étoit voué à l'état ecclésiastique, mais il fut suspendu de ses fonctions par l'évêque diocésain, par rapport à la licence de ses *poésies satiriques*, qui sont aujourd'hui ensevelies dans l'oubli. Elles ont été imprimées à Londres en 1512, et réimprimées en 1568. Skelton mourut le 21 juin 1529.

* II. SKELTON (Philippe), savant théologien irlandais, né en 1707, près de Lisburn, mort à Dublin en 1787, obtint en 1750 la cure de Peltigo, au comté de Donegal, où il se distingua par la régularité de sa conduite et sa charité, particulièrement dans un temps de disette; alors il vendit sa bibliothèque pour secourir les pauvres qui manquoient de pain. En 1759 l'évêque de Clogher lui donna la cure de Deocnish au comté de Fermanagh, et en 1766 celle de Fintona au comté de Tyrone. Dans cette place il ramena par la prédication la plupart des dissidens à l'Eglise gallicane. Il a donné les ouvrages suivans: I. *Le Déisme révélé*, 2 vol. in-8°: c'est un ex-

cellent livre. II. *Des Sermons*, 3 vol. III. *Quelques Pièces fugitives*. IV. *Quelques Traités*. Ses *OEuvres complètes* sont recueillies en 7 vol. in-8°.

† SKINNER (Etienne), savant antiquaire anglais, né en 1622, fut le Ménage de l'Angleterre. Il se voua à l'exercice de la médecine, et s'établit à Lincoln où, après l'avoir pratiquée avec succès, il mourut d'une fièvre maligne en 1667. On a de lui, *Prolegomena ætymologica; ætymologicon linguæ anglicanæ; ætymologicon botanicum; ætymologicon forense; ætymologicon vocum omnium anglicarum; ætymologicon onomasticon*. A sa mort, ces divers ouvrages qu'il n'avoit pas achevés, tombèrent dans les mains de Thomas Henshaw, qui les publia avec des corrections et des augmentations sous le titre d'*Etymologicon linguæ anglicanæ*, etc., 1671, in-folio.

* SKIOLDUNGS. L'ancienne dynastie des rois de Danemarck, qui occupa le trône depuis Harald Blaatand, vers le milieu du 10ᵉ siècle jusqu'à la fin du 14ᵉ, porte ce nom, parce qu'une tradition fabuleuse la fait descendre de Skiold, prétendu fils du fameux Odin.

SKITTE (Vendela), baronne suédoise, morte en 1629 à l'âge de 29 ans, possédoit le grec, le latin, l'allemand et le français, outre sa langue naturelle. Elle a publié des *Lettres* et des *Discours* en latin. Ses deux sœurs, Heldina et Anne Skitte, se distinguèrent aussi par leur savoir.

* SLAUGHTER (Edouard), jésuite anglais, enseigna la langue hébraïque, les mathématiques et la théologie au collége de sa nation. Il y mourut dans un âge avancé le 21 janvier 1729. On a de lui, I. *Grammatica hebraica*, Amsterdam, 1699. II. *Arithmetica*, Liége, 1725, in-12.

* SLEGEL (Paul Marquart), médecin de Hambourg, né en 1605, et mort le 20 février 1653, voyagea dans les principales contrées de l'Europe, et se fit recevoir docteur à l'université de Iéne, où il professa la botanique. De retour à Hambourg en 1642, il y remplit la charge de premier physicien, à la satisfaction générale. Il a laissé, *De sanguinis motu commutatio, in quâ præcipuè in Joannis Riolani sententiam exquiritur*, Hamburgi, 1650, in-4°. Son fils Jean Slegel, comme lui médecin de Hambourg, n'a pas publié d'ouvrages.

† SLEIDAN (Jean), né dans le village de Sleide, près de Cologne, en 1506, de parens obscurs, passa en France l'an 1517. Le P. Le Courrayer, dans une Vie de Sleidan, qui fait partie de la préface qu'il a mise à sa *Traduction* de l'Histoire de la réformation, p. 32, réfute très-bien cette opinion, qui fait venir Sleidan à Paris dès l'âge de douze ans, et prouve qu'il ne peut y être venu que vers l'an 1530. Cette préface est intéressante à consulter sur quelques autres points de l'histoire de Sleidan. Ses talens le lièrent avec trois illustres frères de la maison du Bellay. Après avoir été quelque temps à leur service, il se retira à Strasbourg, où son ami Sturnius lui procura un établissement avantageux. Sleidan fut député en 1545 par les protestans vers le roi d'Angleterre, puis envoyé au concile de Trente. Il fut une des colonnes de son parti. Il avoit embrassé la

secte de Zuingle en arrivant à Strasbourg; mais il la quitta dans la suite, et mourut luthérien en 1556. La mort de sa femme, arrivée l'année d'auparavant, le plongea dans un si grand chagrin, qu'il perdit presque entièrement la mémoire. Il ne se rappela pas même les noms des trois filles qu'il avoit eues de cette épouse chérie. Ce fait, que d'autres ont attribué à l'épuisement des facultés de Sleidan par sa trop grande application à la rédaction de ses *Mémoires*, est révoqué en doute par Le Courrayer. On a de Sleidan, I. Une histoire en vingt-six livres, sous ce titre : *De statu religionis et reipublicæ Germanorum sub Carolo V.* La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1555. Sleidan écrivoit avec clarté et même quelquefois avec élégance. On sent qu'il n'aimoit pas les catholiques. Il est pourtant en général assez impartial. On voit combien il avoit en horreur Charles V, dont il dénature toutes les actions; mais à travers ces calomnies il y a des passages favorables aux catholiques; cela a beaucoup déplu aux protestans; et ces témoignages ont disparu dans les éditions données après la mort de l'auteur. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à comparer l'édition de 1556 avec celle de 1653. Le Père Le Courrayer a traduit cet ouvrage en français, Leyde et La Haye, 1767, 3 vol. in-4°. II. *De quatuor summis Imperiis*, 1711, in-8°. C'est un assez médiocre abrégé de l'Histoire universelle. Gilles Stuchius, et Conrard-Samuel Schurtsfleich, professeur de Wirtemberg, l'ont continué jusqu'en 1678, et Christian Junker l'a poussé jusqu'à la fin du 17e siècle. Il a été traduit en français, à Paris, in-8°, 1737, Voltaire, dans certains chapitres de son Histoire universelle, a beaucoup profité de celle de Sleidan. L'ordre des faits est semblable dans tout ce qui concerne l'histoire de l'empire d'Occident, et l'expression française paroît souvent calquée sur le mot latin : c'est ce que dit le traducteur de Sleidan. III. Une Traduction des *Mémoires de Philippe de Commines*, qui n'est pas toujours fidèle. Charles-Quint appeloit Paul Jove et Sleidan, *ses menteurs*, parce que le premier avoit dit trop de bien de lui, et le second trop de mal.

* SLICHTENHORST (Arend-Van), jurisconsulte, a laissé en hollandais une *Histoire de la Province de Gueldre*, imprimée à Arnhem, 1653, in-folio, et calquée sur celle écrite en latin par Pontanus.

SLICHTING. *V.* SCHLICHTING.

SLINGELAND (Jean-Pierre), peintre, né à Leyde en 1640, mort en 1691, fut élève du célèbre Gérard Dow, et suivit de près son maître. Ses ouvrages sont d'un fini admirable. On ne peut porter plus loin que cet artiste la patience dans le travail et la scrupuleuse exactitude à détailler les moindres choses. On remarque dans ses ouvrages une belle entente de couleurs, jointe à une heureuse intelligence du clair-obscur et à un ensemble merveilleux. Sa lenteur à opérer a répandu un peu de froid et de roideur dans ses figures; un tableau l'occupoit des années entières.

* SLINGELANDT (Simon Van-), fils de Govert VAN SLINGELANDT, magistrat du plus grand mérite, intime ami de l'illustre Jean de Witt, ne dégénéra point de l'auteur de ses jours. Il fut

secrétaire du conseil d'état pendant la guerre de la succession, ensuite trésorier-général de l'union, et mourut grand-pensionnaire de Hollande, le premier décembre 1736. Il joignoit à une érudition peu commune la plus grande habileté dans les affaires. D'Acunha, ministre de la cour de Portugal, qui, âgé de 90 ans, étoit encore à La Haye l'oracle du corps diplomatique, dit au décès de Slingelandt : « La république a perdu sa tête; que Fagel meure encore, ou qu'il perde son crédit, ce ne sera plus que trouble et confusion. » On a recueilli les *écrits* de Slingelandt, en 3 vol. in-8°, imprimés à Amsterdam chez Schouten, 1787. Ils sont du plus grand intérêt pour la connoissance de la constitution hollandaise, et pour celle des affaires du temps.

† SLOANE (le chevalier HANS), fameux médecin, naquit à Killileah, dans le comté de Down en Irlande, le 16 avril 1660, de parens écossais. Dès l'age de 16 ans il avoit fait des progrès considérables dans l'histoire naturelle et dans la physique. Il se perfectionna par le commerce de Ray et de Boyle, et par un voyage en France, où Tournefort, du Verney et Lemery lui ouvrirent le riche trésor de leurs recherches. De retour en Angleterre, le fameux Sydenham se fit gloire de l'avancer dans la médecine. La société royale de Londres l'agrégea à son corps en 1685, et deux ans après il fut élu membre du collége royal des médecins de Londres. Le duc d'Albermale ayant été nommé, en 1687, vice-roi de la Jamaïque, Hans Sloane l'y suivit en qualité de son médecin. Ce savant naturaliste revint à Londres en 1688, rapportant avec lui environ 800 plantes curieuses. Peu de temps après on lui donna l'importante place de médecin de l'hôpital de Christ, qu'il remplit avec un désintéressement sans exemple. Il recevoit ses appointemens, en donnoit quittance, et les rendoit sur-le-champ pour être employés aux besoins des pauvres. Environ un an après il fut élu secrétaire de l'académie royale. Cette société ne l'occupa pas entièrement : Sloane, ami de l'humanité, établit le dispensatoire de Londres, où les pauvres, en achetant toutes sortes de remèdes, ne payent que la valeur intrinsèque des drogues qui y entrent. Le roi Georges Ier, nomma Sloane, en 1716, chevalier-baronet et médecin de ses armées. La même année il fut créé président du collége des médecins, auquel il fit des présens considérables. La compagnie des apothicaires dut aussi à sa générosité le terrain du beau jardin de Chelsea, dont il facilita l'établissement par ses dons. Le roi Georges II le choisit en 1727 pour son premier médecin, et la société royale pour son président à la place de Newton. L'académie des sciences de Paris se l'étoit associé en 1708 ; il étoit aussi des académies de Berlin, de Madrid et d'Edimbourg. A l'âge de 80 ans il se retira en 1740, dans sa terre de Chelsea, où il répondoit à ceux qui venoient le consulter, et publioit des remèdes utiles. C'est à lui qu'on doit la poudre contre la rage, connue sous le nom de *Pulvis anti-lyssus*. Il mourut dans cette terre le 11 janvier 1753. Lorsqu'il étoit appelé auprès des malades, rien n'étoit égal à l'attention avec laquelle il observoit jusqu'aux moindres symptômes de la maladie. C'étoit par ce moyen qu'il

se mettoit en état d'en porter un pronostic si sûr, que ses décisions étoient des espèces d'oracles. A l'ouverture des cadavres de ceux qui mouroient on trouvoit presque toujours la cause de mort qu'il avoit indiquée. On lui doit d'avoir étendu l'usage du quinquina, non-seulement aux fièvres réglées, mais à un grand nombre de maladies, sur-tout aux douleurs dans les nerfs, aux gangrènes qui proviennent de causes internes, et aux hémorragies. Il s'en étoit souvent servi lui-même dans les attaques de crachement de sang auxquelles il étoit sujet. On a de lui, I. *Catalogue* latin *des plantes de la Jamaïque*, in-8°, 1696. II. Une *Histoire de la Jamaïque*, in fol., 2 vol., en anglais, dont le premier tome parut en 1707, et le second en 1725. Cet ouvrage, aussi exact que curieux et intéressant, est orné de 274 figures. III. Plusieurs *Pièces* dans les Transactions philosophiques, et dans les Mémoires de l'académie des sciences de Paris. Sa bibliothèque étoit d'environ 50,000 vol. Le Catalogue de son cabinet de curiosités, qui est en 38 volumes in-fol. et 8 in-4°, contient 69,352 articles, avec une courte description de chaque pièce. Ce cabinet étoit la plus riche collection qu'aucun particulier ait peut-être jamais eue. Comme il souhaitoit que ce trésor « destiné, selon ses propres termes, à procurer la gloire de Dieu et le bien des hommes », ne fût pas dissipé après sa mort, et que cependant il ne vouloit pas priver ses enfans d'une partie si considérable de sa succession, il le laissa par son testament au public, en exigeant qu'on donnât 20 mille livres sterling à sa famille. Le parlement d'Angleterre accepta le legs, et paya cette somme, bien peu considérable pour une collection de cette importance. Elle forme la plus grande et la plus riche partie du musée britannique. Ce musée est divisé en 3 départemens. Le premier contient les manuscrits, les médailles et les monnoies antiques, les médailles modernes, depuis Guillaume Rufus jusqu'à nos jours : celles de Sloane offrent une suite de plus de vingt mille. Le second renferme les antiquités et l'histoire naturelle : on y trouve les urnes, les vases, les amulettes, les idoles, les patères, les lampes, les coupes, les statues, les bustes, les instrumens de musique, ceux qui servoient aux sacrifices, les lacrymatoires, les talismans et cachets, les armes, l'épée du premier comte de Chester. La section de l'histoire naturelle offre une tabatière faite avec la lave du Vésuve, un éventail d'une seule feuille de taliput, une collection de fossiles et de minéraux, une autre d'agates, de cornalines, de jaspes, d'ophites, d'héliotropes, de marbres ; une d'ambres, de bitumes, d'asphaltes, de perles dont une est violette, et une autre qui a la forme d'un raisin ; une collection de coquilles, fossiles, et divers objets pétrifiés, tels qu'un crâne humain et une épée trouvée dans le Tibre ; une autre de bois divers, de fruits et de plantes ; une autre d'insectes ; une autre de reptiles, d'amphibies, de poissons secs, où l'on voit le squelette d'une baleine. Le troisième département renferme les livres imprimés. Ceux de Sloane sont au nombre de 50 mille environ. *Voyez* PETIVER.

† SLODTZ *ou* SLOOTZ (René-Michel), surnommé *Michel-Ange*, né à Paris en 1705, et originaire d'Anvers, eut beau-

coup de goût pour la sculpture, dont le talent paroissoit héréditaire dans sa famille. Après avoir remporté le second prix de ce bel art à l'académie de Paris, âgé seulement de 21 ans, il fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire. De retour à Paris, il fut reçu de l'académie et nommé dessinateur de la chambre du roi en 1758. Le roi de Prusse, qui vouloit l'attirer à Berlin, lui fit faire les propositions les plus avantageuses; mais rien ne fut capable de l'enlever à sa patrie, qui le perdit peu de temps après, le 12 octobre 1764. Il s'étoit fait une manière pleine de grâces et de vérité. Les attitudes de ses figures étoient souples, ses contours coulans, ses draperies vraies, ses dessins excellens. Il modeloit et travailloit le marbre avec un goût délicat et une netteté séduisante. Ses ouvrages sont, I. *Saint Bruno* refusant la mitre, dans l'église de Saint-Pierre de Rome. II. Le *Tombeau* du marquis Capponi, dans l'église de Saint-Jean-des-Florentins. III. Deux bustes de marbre, dont l'un est une tête de *Calchas*, et l'autre celle d'*Iphigénie*. IV. Le *Tombeau* du cardinal d'Auvergne, à Vienne en Dauphiné. V. Le *Tombeau* de Languet, curé de Saint-Sulpice, dont la figure est de la plus grande beauté. Ce tombeau, déposé dans la collection des Augustins, où il est déplacé au milieu d'une foule de monumens profanes, devroit être reporté dans l'église de Saint-Sulpice qui le réclame. VI. Des *Bas-reliefs* en pierre, dont il orna le portique du rez-de-chaussée du portail de l'église de Saint-Sulpice. Ce sont tout autant de chefs-d'œuvre de bon goût et de graces. — Sebastien Slodtz, son père, élève de Girardon, né à Anvers, mort à Paris en 1628, à 71 ans, s'étoit distingué dans le même art, ainsi que son frère Paul-Ambroise, qui avoit été comme lui dessinateur de la chambre du roi, et qui mourut en 1758.

I. SLUSE (René-François Walther, baron de), de Visé, petite ville du pays de Liége, étoit frère du cardinal de Sluse, et du baron de ce nom, conseiller d'état de l'évêque de Liége. Il devint abbé d'Amas, chanoine, conseiller et chancelier de Liége, et se fit un nom célèbre par ses connoissances théologiques, physiques et mathématiques. La société royale de Londres le mit au nombre de ses membres. Il mourut à Liége en 1685, à 62 ans. On a de lui de savantes *Lettres* sur divers sujets, et un ouvrage assez estimé, intitulé, *Mesolabium et Problemata solida*, Leodii, 1668, in-4°.

† II. SLUSE (Jean Gualtier, baron de), frère du précédent, né à Visé l'an 1626, fut appelé à Rome par Jean Gualtier son oncle, secrétaire des brefs. Clément IX le reçut au nombre de ses prélats domestiques; il succéda ensuite à l'emploi de son oncle. Innocent XI l'éleva au cardinalat en 1686. Il mourut le 7 juillet 1687. Détaché des richesses, il se contenta de son patrimoine et des revenus de sa charge, et refusa constamment tout bénéfice. Les brefs qu'il a dressés sont d'un style vif, et montrent combien il étoit versé dans la discipline de l'Eglise, l'Écriture-sainte et les saints Pères. Il avoit amassé une bibliothèque immense, dont on a imprimé le catalogue en 5 vol. in-4°.

† SLUYS (Jacques Van der), né à Leyde en 1660, élevé dans l'hôpital des orphelins de cette ville, y développa des dispositions pour la peinture qui engagèrent ceux qui dirigeoient cet établissement à les seconder. Il acheva ses études sous Slingeland dont il imita la manière. Ainsi que les autres peintres de cette école, il fut meilleur coloriste que bon dessinateur. Il mourut en 1736.

* SMALBROKE (Richard), prélat anglais, mort en 1749, obtint en 1723 l'évêché de David, et en 1730 celui de Lichfield et de Coventry. Cet évêque s'est fait remarquer par un livre intitulé *Défense des miracles du Sauveur*, contre Woolston, in-8°. Ses argumens ne sont pas toujours péremptoires.

SMALCIUS (Valentin), fameux socinien, né en Thuringe, mort à Cracovie le 14 décembre 1682, est auteur d'un Traité contre la divinité de Jésus-Christ, intitulé *de Divinitate J. C.*, 1608, in-4°, traduit en polonais, en allemand et en flamand, et plusieurs fois attaqué particulièrement par Cloppenburch dans son ouvrage intitulé *Anti-Smalcius*, Franeker, 1652, in-4°.

† SMALDRIGE (George), savant prélat anglais, né vers 1666 à Lichfield, mort à Oxford en 1749, a écrit, I. Une *Réponse à Obadiah Walker sur le gouvernement de l'Eglise*. II. Un *Poème* latin sur la vente des livres de Richard David, libraire d'Oxford. III. Enfin Smaldrige a été un des éditeurs de l'Histoire de la rébellion, par le lord Clarendon. IV. Il a publié des *Sermons* en 1726.

SMARAGDE. *Voyez* EUPHROSINE *à la fin.*

* I. SMART (Pierre), théologien anglais, né au comté de Warwick, mort en 1642, prit les ordres, et obtint un canonicat de la cathédrale de Durham. Il se distingua par ses opinions puritaines, son opposition aux cérémonies : enfin, par une innovation dans son église, dont il transporta l'autel du milieu du chœur à l'extrémité orientale. Smart a prêché ; et il a publié deux *Sermons sur la vanité et la superstition des cérémonies dans l'Eglise romaine*. Pour ces deux Discours il fut dégradé du ministère et mis en prison. Outre ces deux écrits on a de lui quelques *poésies* en latin et en anglais.

† II. SMART (Christophe), théologien et poète anglais, né en 1722 à Shippbourne au comté de Kent, mort en 1771, vint en 1753 s'établir à Londres, où il composa des *ouvrages* ; mais entraîné par un esprit de dissipation, il tint une conduite très-imprudente. A la fin de sa vie sa raison s'aliéna, et il mourut dans l'indigence. On trouve beaucoup de mérite dans toutes les *poésies* de Smart, recueillies en 1791, 2 vol. in-12.

SMEATHMAN (Henri), écrivain anglais, remplit long-temps l'importante place de secrétaire du collége du commerce de Londres. Il s'est fait connoître par plusieurs *Mémoires* d'histoire naturelle et de politique, insérés dans les Transactions philosophiques. Il est mort en 1787.

† SMEATON (Jean), mécanicien et ingénieur anglais, né à Austhorpe en 1724, annonça de bonne heure son goût pour la mécanique, par son adresse à

manier le tour, à forger les métaux et à construire ses outils. En 1751 il inventa un instrument pour mesurer la marche des vaisseaux et une boussole d'une nouvelle construction : admis dans la société royale, il enrichit ses Transactions de plusieurs *Mémoires* intéressans, et reçut d'elle, en 1759, une médaille d'or pour ses expériences et ses recherches sur la force de l'air et de l'eau pour faire tourner les moulins et les machines dont le jeu dépend d'un mouvement circulaire. Le fanal d'Eddystone ayant été, en 1752, consumé par le feu, il fut chargé de le reconstruire. Il fut achevé en 1759 et en 1791, il publia les détails de sa construction. Il fut chargé des réparations et de l'amélioration des moulins et des usines dépendant de l'hôpital de Greenwich. Il entreprit les travaux nécessaires pour rendre navigable la rivière de Calder, et pour exécuter, en Ecosse, le grand canal destiné à joindre la mer britannique à l'océan. On lui doit enfin quelques *innovations* utiles dans plusieurs instrumens de physique, tels que la *pompe pneumatique*, l'*hygromètre*, le *pyromètre*, etc. Smeaton mourut le 28 septembre 1792.

† I. SMELLIE (Guillaume), célèbre accoucheur anglais, s'est acquis une très-grande réputation dans cette partie de la chirurgie, et s'est rendu aussi recommandable dans sa pratique que dans les instructions données à ses élèves. Il en a successivement formé plus de mille, qui, pendant leur cours, ont traité gratuitement 1150 pauvres femmes en couche, auxquelles, à l'aide de souscriptions faites entre eux, ils ont encore fourni des secours pécuniaires. Smellie a le premier considéré la forme et la situation du bassin dans leurs rapports avec la tête du fœtus, et expliqué, sous ce point de vue, le mécanisme de l'accouchement. Il a *perfectionné* la construction du forceps et la manière de s'en servir; il a fait disparoître plusieurs pratiques superstitieuses et des coutumes erronées qu'on avoit l'habitude de suivre dans la manière d'accoucher et de traiter les femmes en couche et les nouveaux nés. Non-seulement ses opinions à cet égard ont été adoptées en Angleterre; il a eu la satisfaction de les voir approuvées et suivies dans la plus grande partie de l'Europe par les praticiens les plus recommandables. En 1754 il publia les fruits de son étude et de son expérience dans un ouvrage intitulé *Traité des Accouchemens*, un vol. in-8°, suivi, en 1754, d'un second volume contenant les cas contre nature. Il en a paru depuis un autre qui forme un système complet de l'art des accouchemens, que Préville a traduit en français. On doit encore à Smellie une suite de *planches* anatomiques de grandeur naturelle au nombre de trente-six, accompagnées d'explications et d'un abrégé de la pratique des accouchemens. Smellie mourut dans un âge avancé à Lanerck en Ecosse en 1763.

* II. SMELLIE (Guillaume), imprimeur écossais et secrétaire de la société des antiquaires d'Edimbourg, a *publié* en anglais la traduction de l'Histoire naturelle de Buffon. On lui doit un ouvrage intitulé *Philosophie de l'Histoire naturelle*. Il est mort en 1795.

* SMENDYRIDE, Sybarite, se signala parmi ses concitoyens par sa mollesse, son faste et son

insolence. Les auteurs anciens ont rapporté quelques traits de ce méprisable caractère. Montesquieu en a fait usage dans son Temple de Gnide.

SMERDIS, fils de Cyrus, fut tué par ordre de Cambyse son frère, qui mourut quelque temps après, vers l'an 524 avant J. C. Alors un mage de Perse prit le nom de Smerdis, et faisant accroire qu'il étoit frère de Cambyse, parce qu'il lui ressembloit beaucoup, se mit sur le trône; mais il employa tant de précautions pour cacher sa fourberie, que cela même le découvrit. Il se forma un complot, environ six mois après son usurpation, entre sept des principaux seigneurs de Perse, du nombre desquels étoit Darius fils d'Hystaspes qui succéda à Smerdis. Cet usurpateur fut tué par les conjurés et sa tête exposée au bout d'une lance.

* SMET (Henri), médecin, né à Alost en 1537 et mort le 15 mars 1614, montra dès son enfance de grandes dispositions pour les sciences supérieures. Il prit le bonnet de docteur à Bologne, et voyagea dans presque toute l'Allemagne, où il enseigna sept ans. Il obtint ensuite une chaire de médecine et de pratique à Heidelberg, et s'y fixa pour le reste de ses jours. On a de lui sur la médecine, *Miscellanea medica in libros duodecim digesta*, Francofurti, 1611, in-8°.

* I. SMETIUS (Martin), ministre des réformés à Bruxelles, y périt malheureusement dans les troubles qui déchirèrent les Pays-Bas vers la fin du 16e siècle. Il étoit natif de Bruges, et eut beaucoup de part au Recueil d'inscriptions de J. Gruter. Smetius employa six ans à parcourir toute l'Italie pour en ramasser. Le feu ayant pris à sa maison, il perdit presque en entier le fruit d'un long travail. Marc Laurin l'engagea à le rétablir autant que possible. Un nouvel accident frappa cet ouvrage.

* II. SMETIUS (Jean), ministre du saint Evangile à Nimègue, a laissé deux ouvrages estimés sur l'histoire et les antiquités de cette ville. Le premier est intitulé *Oppidum Batavorum, seu Noviomagum, liber singularis*, Amstelodami, 1611, in-4°, ; le second, *Antiquitates Neomagenses*, Nimègue, 1678, in-4°. Son fils, qui portoit le même nom, avoit eu part à ce dernier ouvrage, et l'on a encore de lui une *Chronique hollandaise de Nimègue*, in-12.

* SMIDS (Ludolphe), né à Groningue en 1649, y étudia la médecine ainsi qu'à Leyde, et à Franeker; il l'exerça ensuite d'abord dans sa ville natale et puis à Amsterdam. Né dans la religion catholique romaine, il passa à l'Eglise réformée en 1684 ou 1685. Il cultiva, non sans succès, les muses hollandaises; il est auteur de quelques *pièces* de théâtre, dans le nombre desquelles on représente encore quelquefois sa tragédie de *Couradin*. L'Histoire de son temps et les antiquités hollandaises lui ont aussi des obligations. Il est mort en 1720.

SMILAX (Mythol.), nymphe qui eut tant de douleur de se voir méprisée du jeune Crocus, qu'elle fut changée aussi bien que lui en un arbrisseau dont les fleurs sont petites, mais d'une excellente odeur. Il y a des mythologistes qui rapportent ce trait de la fable d'une manière moins tragique. Crocus et Smilax, disent-ils, étoient deux époux qui s'aimoient

si tendrement et avec tant d'innocence, que les Dieux, touchés de la force et de la pureté de leur union, les métamorphosèrent, Crocus en safran, et Smilax en if. Il n'est pas facile de deviner ce qu'ils purent gagner à cette métamorphose.

I. SMITH (Thomas), né en 1512 à Walden, dans la province d'Essex, et mort en 1577, fut élevé dans l'université de Cambridge, où ses progrès dans les belles-lettres et dans les sciences lui méritèrent la chaire de professeur royal en droit civil. Il obtint ensuite la place de secrétaire d'état sous le règne d'Edouard VI, et sous celui de la reine Elisabeth, qui l'employa en diverses ambassades et négociations importantes.

II. SMITH (Richard), théologien anglais, fut élevé à l'épiscopat par le pape Urbain VIII, sous le titre d'évêque de Chalcédoine, et envoyé en Angleterre en 1625. N'ayant pas assez ménagé les religieux qui étoient dans ce royaume, ils soulevèrent contre lui les catholiques. Smith fut obligé, en 1628, de se retirer en France, où il fut très-bien reçu par le cardinal de Richelieu. Ce fut alors que deux jésuites, Knot et Floïd, publièrent deux Ecrits contre le droit que les évêques prétendoient avoir d'éprouver les réguliers; droit que Smith avoit vainement réclamé en Angleterre. Ces deux livres furent censurés par Gondi, archevêque de Paris, par la Sorbonne et par le clergé de France, qui manda les jésuites et les obligea de les désapprouver. Malgré ce désaveu, le père Floïd opposa deux autres *ouvrages* à ces censures. C'est à cette occasion que l'abbé de Saint-Cyran fit avec l'abbé de Barcos son neveu le gros livre intitulé *Petrus Aurelius*. Richard Smith, qui avoit occasionné ces disputes, mourut à Paris en 1653.

* III. SMITH (Henri), bourgmestre et préposé aux poids publics à Malmoë, fut célèbre dans son temps par ses connoissances empiriques en médecine et en botanique. Il est le premier écrivain danois qui ait écrit sur cette dernière science. Ses ouvrages, publiés depuis 1520 jusqu'en 1527, ne sont guère que des compilations stériles.

* IV. SMITH (Thomas), qu'on peut regarder, après Walter Raleigh, comme le fondateur de la colonie si florissante de la Virginie, en a écrit l'*histoire* depuis sa naissance jusqu'en 1624.

* V. SMITH (Miles), savant prélat anglais, né à Hereford, mort en 1624, fut chanoine dans sa ville natale, et ensuite évêque de Glowcester. Smith, très-versé dans les langues orientales, fut un des principaux coopérateurs à la *Traduction de la Bible*, dont la *Préface* est entièrement de lui. Il a aussi publié des *Sermons*, un vol. in-folio 1630.

* VI. SMITH (Jean), théologien anglais, né en 1618 à Achurch, au comté de Northampton, mort en 1652. On a publié de lui en 1660 des *Discours choisis*, 1 vol. in-4°.

* VII. SMITH (Jean), savant médecin anglais, né au comté de Buckingham, mort en 1679. On a de ce docteur un livre très-curieux, intitulé *Tableau du bon vieux temps*, ou *paraphrase de l'Ecclésiaste*, in-8°, Londres, 1660.

† VIII. SMITH (Thomas), savant écrivain anglais, né à

Londres en 1638, fut élevé dans l'université d'Oxford, où il fit de grands progrès dans les langues orientales. Smith accompagna en 1668, en qualité de chapelain, sir Daniel Hervey, ambassadeur à Constantinople ; il revint en Angleterre trois ans après, et y remplit les mêmes fonctions auprès de sir Joseph Williamson, secrétaire d'état. Il avoit été désigné pour être l'éditeur des manuscrits d'Alexandrie, qui se trouvent dans la bibliothèque du palais Saint-James ; mais cette entreprise, réservée depuis aux talens de M. Voide, n'eut pas lieu alors. Smith s'étoit fait une si grande réputation que plusieurs savans évêques le sollicitoient pour retourner dans le Levant et et y recueillir les anciens manuscrits des Pères grecs. Il devoit visiter les monastères du mont Athos où existent encore ceux qui y ont été déposés avant la chute de l'empire grec. De là il auroit été à Smyrne, à Nicée, à Nicomédie, à Ancyre, et enfin en Egypte. Les espérances qu'il fondoit sur Williamson, son patron, furent déçues, et il perdit dans la suite toutes ses places pour avoir refusé le serment exigé à l'avénement au trône de Guillaume. Smith mourut à Londres en 1710. On a de lui, I. *Des Remarques sur la religion, les mœurs et le gouvernement des Turcs, avec un coup d'œil sur les sept Eglises d'Asie, et une description de Constantinople*, qu'il publia d'abord en latin et ensuite en anglais en 1678, in-8°. II. *Histoire de l'Eglise grecque en ce qui concerne sa doctrine, ses rites et son culte*, publiée aussi d'abord en latin et ensuite en anglais, 1680, in-8°. III. La *Vie* de Camden, en latin, mise à la tête de ses *Lettres*, 1691, in-4°. IV. *Vitæ quorumdam illustrium virorum*, 1707, in-4°, et quelques autres *Ouvrages* moins importans.

* IX. SMITH (Jean), savant théologien anglais, né en 1659 à Lowther au Westmoreland, mort en 1725, obtint en 1695 un canonicat de la cathédrale de Durham, et en 1707 le rectorat de Wearmouth l'Evêque. Il étoit occupé d'une édition correcte des œuvres du vénérable Béde quand la mort le surprit. Son fils a donné cette édition en 1722.

* X. SMITH (Robert), professeur d'astronomie à Cambridge, mort vers 1770, âgé de 79 ans, est auteur d'un *Cours complet d'Optique, contenant la théorie, la pratique et les usages de cette science*, traduit de l'anglais par le P. Pezenas, Avignon, 1767, 2 vol. in-4°. On doit au P. Blanchard les principales additions faites à la traduction du P. Pezenas. Ce même ouvrage a été aussi traduit par Duval-le-Roy, Brest, 1767, in-4°, avec des augmentations considérables.

† XI. SMITH (Guillaume), savant théologien anglais, né à Worcester en 1711, mort en 1787, prit les ordres et obtint ensuite le rectorat de l'église de la Trinité à Chester : il fut nommé en 1748 maître de l'école de Brentwood, au comté d'Essex. En 1758 il eut le doyenné de Chester, et en 1766 le rectorat d'Handley. Le docteur Smith a publié une excellente *Traduction* de Longin et de Thucydide, et un volume de *Sermons sur les Béatitudes*.

† XII. SMITH (Adam), docteur en droit, professeur de morale dans l'université d'Edimbourg, et commissaire des doua-

nes d'Ecosse, né le 5 juin 1723, fit ses premiers exercices d'instruction dans l'école de Kirkaldi, sa patrie, et s'y fit remarquer par son ardeur pour l'étude et par l'étendue de sa mémoire. Il passa de là à l'université de Glasgow, et ensuite à Oxford, où il s'occupa principalement des mathématiques et de la physique. L'étude de la nature et sur-tout l'histoire de la société furent ensuite l'objet direct de ses méditations ; la belle littérature en fut le délassement. Les langues anciennes et modernes, les auteurs grecs, latins, français, italiens, lui devinrent familiers, et lui apprirent à connoître le caractère, les mœurs, les gouvernemens de ces diverses nations. Ses amis le destinoient à l'état ecclésiastique; mais ses goûts s'y opposèrent. Les membres de l'université de Glasgow, qui avoient su l'apprécier et le distinguer, le nommèrent en 1751 à la chaire de logique, et l'année suivante à celle de philosophie morale. Placé alors dans le centre des travaux vers lesquels son penchant l'entraînoit, son esprit se familiarisa avec les profondes et ingénieuses spéculations dont il a donné depuis les résultats dans les deux ouvrages que nous avons de lui. L'empressement à suivre ses leçons, et la méthode d'instruction qu'il avoit créée, firent de l'étude de la morale une mode : ses opinions jetoient dans les sociétés littéraires et politiques des semences de discussion dont cette science profitoit. Ce fut dans ce moment d'effervescence métaphysique que Smith publia sa *Théorie des sentimens moraux*, 1759, in-8° : il y joignit une dissertation sur l'origine des langues, et sur les différens génies de celles qui sont originales et composées. Le grand succès qu'eut cet ouvrage, et la réputation qu'il fit à son auteur, décidèrent le lord Townsend à lui proposer d'accompagner le duc Buckleugh dans ses voyages. Cette invitation, jointe à des offres avantageuses, et le désir de connoître par lui-même des peuples qu'il n'avoit aperçus que par les yeux des autres, le tirèrent du cercle très-circonscrit d'une université, et il abandonna ses occupations d'habitude. Son génie d'observation s'enrichit du grand spectacle que le monde lui offrit. Il y puisa sans doute des notions nouvelles, qui furent autant d'acquisitions pour les gouvernemens et pour les peuples. Le séjour qu'il fit à Toulouse pendant dix-huit mois le mit en liaison avec les hommes les plus instruits de la magistrature, et lui fournit des renseignemens exacts sur la politique intérieure de la France. Après avoir parcouru les provinces méridionales, les voyageurs vinrent à Paris, où, recommandé par Hume son ami, Smith jouit de tous les agrémens et de tous les avantages de sa réputation. Turgot, Necker, Quesnay, Helvétius, d'Alembert, Marmontel, furent les hommes qu'il connut le plus, et plusieurs devinrent ses amis ; mais il ne se borna pas à ces liaisons littéraires; il cultiva aussi son goût pour les beaux arts, sous les rapports qu'ils ont avec les principes généraux de l'esprit humain, et sur-tout en raison de l'application qu'il en faisoit à ses théories. Il avoit cherché, pendant son séjour chez les peuples qu'il avoit visités, à fortifier les idées particulières qu'il avoit sur les arts d'imitation. « Il regardoit, dit M. Stewart, comme un principe fondamental, qu'une grande partie du plaisir qu'ils donnent est due à la difficulté qui accompagne

l'imitation. » Mais peut-être poussa-t il trop loin l'application de ce principe, sur-tout dans ses opinions sur la poésie et sur la composition dramatique. « Une des conséquences de ce système étoit que les mêmes circonstances qui, dans la tragédie, donnent l'avantage aux vers blancs sur la prose, doivent donner l'avantage à la poésie rimée sur les vers blancs, et Smith avoit toujours été entraîné par cette opinion; il appliquoit même cette doctrine à la comédie, et il regrettoit que les excellens tableaux de la vie et des mœurs qu'on trouve dans le théâtre anglais n'eussent pas été exécutes sur les modèles de l'école française. L'admiration qu'il avoit pour les grands auteurs dramatiques de la France tendoit à le confirmer dans cette opinion : cette admiration résultoit du caractère général de son goût; il avoit plus de plaisir à observer cette flexibilité de génie, qui sait se conformer à des règles reçues, qu'à suivre les élans hardis d'une imagination indisciplinée; il éprouva ce plaisir d'admiration lorsqu'il vit exécuter sur la scène française les chefs-d'œuvre qui l'avoient charmé dans le cabinet. » De retour en Angleterre, Smith se réunit a sa famille, et passa dix ans dans une retraite qu'il consacra à des études de son goût, et aux jouissances de l'ame : il vivoit avec une mère chérie, avec une parente estimable, avec d'anciens camarades d'école, et c'est peut-être l'époque de sa vie où il sentit plus vivement le bonheur de l'existence. Cette éclipse littéraire produisit cependant l'ouvrage qui lui a assuré la réputation dont il jouit : la publication de ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1775, 2 vol. in-4°, trad. en français par Roucher, 1792, 5 vol. in-8°, et depuis par M. Garnier, jeta un grand jour sur l'administration des états, et doit devenir le rudiment de tous ceux qui auront le malheur d'être destinés à gouverner. Le duc de Bucklengh, qui étoit resté l'ami de Smith après avoir été son pupille, crut devoir reconnoître les sacrifices qu'il lui avoit faits; il lui obtint un poste considérable dans les douanes d'Ecosse sa patrie. Les devoirs de cet office nuisirent à ses occupations littéraires; mais l'augmentation de son revenu sembla le dédommager en quelque sorte des privations de son goût, en lui donnant les moyens de satisfaire sa générosité naturelle. Livré pendant douze ans à l'exercice de son emploi, il put à peine s'occuper des engagemens qu'il avoit contractés avec le public, et de ce qu'il se devoit à lui-même: ce ne fut qu'averti par les infirmités, qu'il réunit les principaux matériaux des ouvrages qu'il avoit annoncés dans sa *Théorie des sentimens moraux*, et dans ses *Recherches sur la richesse des nations* : les additions à sa première production ne furent écrites et imprimées que pendant sa dernière maladie, qui, au mois de juillet 1790, a privé l'Angleterre et la république des lettres d'un de ces hommes que les annales de l'humanité mettront au rang de ses bienfaiteurs. On lit même dans le petit avertissement de la septième édition de cet ouvrage, sur laquelle la traduction est faite, que ses occupations multipliées l'avoient détourné de le revoir avec le soin et l'attention qu'il vouloit y mettre, d'y faire les corrections, d'y donner les dévéloppemens qui s'étoient offerts à ses réflexions. « Les principaux changemens de cette édition,

dit-il, se trouvent dans le dernier chapitre de la troisième section de la première partie, et dans les quatre premiers chapitres de la troisième. La sixième partie est entièrement neuve. J'ai aussi cherché, ajouta-t-il, à exposer plus complètement, et à examiner d'une manière plus analytique quelques parties de la doctrine des stoïciens. Dans la dernière section de la septième partie j'ai rassemblé plusieurs observations relatives au *devoir de la véracité* : le lecteur trouvera peu de changement dans le reste de l'ouvrage. » Quelques jours avant sa mort, Smith fit détruire plusieurs manuscrits : c'étoit sans doute des sacrifices faits à l'amour-propre. Quelques *essais* détachés furent seuls exceptés : ce sont ces différens morceaux que Stewart, son disciple et son ami, prit soin de publier sur l'astronomie des anciens, sur leur physique, sur les arts d'imitation ; morceaux précieux que le professeur Prévost, de Genève, a traduits avec cette élégante exactitude que la profonde connoissance des deux langues peut seule donner, et qui ne permet pas de regrets sur l'impuissance où l'on est souvent de lire un ouvrage dans l'original.

† XIII. SMITH (Charlotte), morte en 1787, est avantageusement connue en Angleterre par une foule de *poésies* agréables et par plusieurs romans, dont voici les titres : I. *Célestine*, ou *la Victime des préjugés*, traduit de l'anglais sur la seconde édition, par mademoiselle Rome, Paris, 1795, 4 vol. in-12. II. *Corisandre de Beauvilliers*, roman historique, abrégé de l'anglais par M. de Salabery, Blois et Paris, 1806, 2 vol in-12. III. *Lettres aux femmes mariées*, traduites de l'anglais, Yverdon, 1770, 1 vol. in-8°.

XIV. SMITH (Jean), est un des premiers et des plus excellens graveurs en manière noire. Il étoit anglais, et mourut à Londres dans un âge avancé, au commencement du 18e siècle. On a de lui beaucoup de *Portraits* : il a gravé presque tous ceux de Kuller, et des *Effets de nuit*, propres à son genre de gravure, rendus avec beaucoup d'intelligence. La *Madeleine à la lampe*, d'après Scalken, est un de ses plus beaux ouvrages. Scalken étoit son peintre favori.

XV. SMITH (Edmond), né en 1668, mort en 1710 à Gartham. Parmi ses *œuvres poétiques*, publiées en 1719, on distingue sa tragédie de *Phèdre et Hippolyte*, jouée avec succès en 1707. Il avoit commencé une *Traduction* de Longin, que la mort ne lui permit pas d'achever.

XVI. SMITH (George), peintre anglais, né à Chichester, mort en 1776, s'est distingué, ainsi que ses frères Guillaume et Jean, dans le *paysage*. Ses ouvrages sont recherchés en Angleterre.

I. SMITS (Louis), peintre hollandais, né à Dordrecht en 1635, mort en 1675, représentoit les fruits avec une vérité étonnante. Il vendoit ses *tableaux* à haut prix ; cependant le coloris s'y dégrade et devient jaune.

* II. SMITS (Guillaume), né à Kevalaer dans la Gueldre prussienne en 1704, se fit recollet, et s'appliqua à l'étude de l'Ecriture-Sainte, sur laquelle il publia des *Commentaires* en plusieurs volumes in-8°. Il établit à Anvers un musée de Philologie sacrée. (*Voy.* VAN HOVE.) Il mou-

rut dans cette ville le 1er décembre 1770.

* SMITZS (Gaspar), célèbre peintre hollandais, mort à Dublin en 1639, a peint le *portrait* dans un admirable style. Il excelloit sur-tout dans les tableaux de Madeleine.

† SMOLLETT (Tobie), médecin anglais, né à Cameron en Ecosse en 1720, mort en Italie en 1771, s'étoit trouvé au siége de Carthagène, en qualité de chirurgien ou d'élève en chirurgie. Cette circonstance de sa vie a été rappelée dans son roman de *Roderick Random*, et dans *l'abrégé de l'Histoire des Voyages*, qui lui a été attribué. Il avoit parcouru la France et quelques contrées méridionales de l'Europe. La poésie, l'histoire, le genre romanesque, la littérature l'occupèrent tour-à-tour. Nous avons de lui, I. L'*Histoire d'Angleterre*, 4 vol. in-4°, traduite en français par Farge en 19 volumes in-12, qui y a ajouté une suite jusqu'en 1763, en 5 vol. in-12. Smollett n'a aucune des qualités d'un bon historien; il est partial et passionné, et ne rachète pas ces défauts par l'élégance du style. II. Un *Voyage en France*, 1766. Asthmatique et vaporeux, Smollett étoit venu en 1753 chercher en France la bonne humeur et la santé; il ne les y trouva pas sans doute, car dans sa relation il paroît mécontent de tous nos usages, et plein de mépris pour les hommes et les choses qu'il venoit de voir. III. Un *Abrégé de l'Histoire des Voyages*, par ordre chronologique, 7 volumes in-12. Le style en est foible et lourd, et les détails peu intéressans. IV. Plusieurs romans : *Pickle*, 4 vol in-12; *Ferdinand, comte Fathom*; *Lancelot Greaves*; *Roderick Random*, traduit en français; *Humphry Clinker*, 1771, in-12, 3 vol., qui n'a pas eu l'honneur d'une traduction française. C'est une suite de lettres qui renferment des leçons utiles et une peinture des mœurs et de la vie, plus naturelle et moins exagérée que dans ses autres productions de ce genre. V. On doit à Smollett la *Traduction* anglaise de Gil-Blas, celle de don Quichotte, 1755, 2 vol. in-4°, et celle de Télémaque, qui ne parut qu'après sa mort. On a mis son nom à une *traduction* des ouvrages en prose de Voltaire; mais on croit qu'il y a eu peu de part. VI. Il en a eu une plus essentielle dans l'Histoire universelle d'une société de gens de lettres, particulièrement en ce qui regarde l'*Histoire de France*, celle d'*Italie* et d'*Allemagne*. VII. En 1755 il forma et exécuta le plan du journal intitulé *Critical Review*, qu'il a suivi depuis 1755 jusqu'en 1763, et qui lui procura quelques désagrémens. Il s'étoit permis d'attaquer l'amiral Knolles sur sa conduite dans l'expédition contre Rochefort. Cet officier lui intenta un procès à la suite duquel Smollett fut condamné à une amende de 100 liv., et à trois mois de détention dans la prison du banc du roi. VIII. Il fut en 1762 au nombre des écrivains soudoyés sous le ministère de lord Bute, pour travailler au papier périodique intitulé *The Briton*, dont il publia les premiers numéros en mai de cette année, et qui provoqua la publication du fameux *North Briton*. (*Voy.* l'art. WILKES.) IX. Il a publié quelques morceaux de *poésies* et quelques *pièces* de théâtre; on a de lui, *les Représailles*, comédie; le *Régicide* ou *la mort de Charles Ier*,

tragédie, et des *Satires*, ouvrages de sa jeunesse et de peu d'intérêt. Smollett fut malheureux et par les circonstances et par l'humeur chagrine de son caractère ; mais il ne fut pas sans mérite et sans talent. Il étoit marié et n'eut qu'une fille unique, dont la mort ajouta beaucoup aux peines qu'il éprouva sur la fin de sa carrière. Le docteur Anderson a publié en 1796 une vie intéressante de cet écrivain.

* SNEEDORF (Frédéric), Danois, a donné des *Essais* sur l'histoire de son pays ; mais une mort malheureuse et prématurée l'a enlevé pendant qu'il voyageoit en Ecosse.

I. SNELL DE ROYEN (Rodolphe), *Snellius*, philosophe hollandais, né à Oudewater en 1546, professeur en hébreu et en mathématiques à Leyde, où il mourut en 1613, a donné plusieurs *ouvrages* sur la géométrie et sur toutes les parties de la philosophie ; ils ne sont plus d'aucun usage.

II. SNELL DE ROYEN (Wilbrod), fils du précédent, né à Leyde en 1591, succéda à son père en 1618 dans la chaire de mathématiques, et mourut à Leyde en 1626. C'est lui qui a découvert le premier la vraie loi de la réfraction ; découverte qu'il avoit faite avant Descartes, comme Huyghens nous l'assure. Il entreprit aussi de mesurer la terre, et il l'exécuta par une suite de triangles semblable à celle qu'ont employée depuis Picard et Cassini. Mais toutes ces tentatives pour mesurer le globe ont jusqu'ici assez mal réussi. La terre ne peut être mesurée sans que l'on sache l'étendue de chaque degré dans la direction du méridien ; or cela est ignoré : les voyages de divers mathématiciens, leurs calculs et leurs raisonnemens opposés n'ont fait que constater l'incertitude où nous sommes sur ce point. Snell est auteur d'un grand nombre de savans ouvrages de mathématiques, dont les plus connus sont l'*Eratosthenes Batavus*, et le *Cyclometrium*, in-4°. Ils prouvent beaucoup en faveur de ses talens, et font sentir tout ce qu'il auroit pu faire, s'il étoit venu un demi-siècle plus tard.

† SNORRO (*Sturlesonius*), illustre Islandais d'une ancienne famille, fut ministre d'état du roi de Suède et des trois rois de Norwège. Une sédition l'obligea de se retirer en Islande, dont il fut gouverneur ; mais en 1241, Gyssurus son ennemi, le força dans son château et le fit mourir. On a de lui, I. *Chronicon regum Norwegorum*, qui est utile pour cette partie de l'histoire du monde. II. *Histoire* de la philosophie des Islandais, qu'il a intitulée : *Edda Islandica*. Mallet l'a traduite en français à la tête de son *Histoire de Danemarck*, 1756, 3 vol. in-4°, ou 6 volumes in-12. Nous en avons une édition par Resenius, Hanau, 1665, in-4°. III. *Tractatus historico-politicus de agriculturâ Islandorum*, publié en Danemarck en 1747, in-8°. L'auteur prouve que l'agriculture étoit très-florissante en Islande dans le dixième siècle, et que le sol de cette contrée, qui produit la féve spontanément, est très-susceptible de fertilité. M. Jélagin a fait imprimer en 1803 à Moscou un Essai sur l'Histoire de Russie, dans lequel il attaque fortement Snorro, qu'il appelle l'ennemi de son pays.

SNOY *ou plutôt* SNOCY (Re-

nier), né à Ter-Gouw en Hollande vers l'an 1477, alla étudier en médecine à Bologne, où il prit le bonnet de docteur. De retour dans sa patrie, il exerça la médecine. Charles-Quint le chargea de quelques commissions auprès de Christiern II, roi de Danemarck, retiré en Zélande, et à la cour de Jacques IV, roi d'Ecosse. Il mourut dans sa patrie le 1er août 1537, où il avoit été élevé à la place de bourgmestre. On a de lui, en latin, une *Histoire de Hollande*, en 13 livres, Roterdam, 1620, in-fol. Swertius l'a insérée dans ses *Annales rerum Belgicarum*. C'est une chronique qui ne renferme guère que des relations de séditions, de batailles et de siéges. Elle finit à l'an 1519. Renier Snoy a encore fait quelques ouvrages sur la morale et la médecine. — Il ne faut pas le confondre avec Lambert SNOY, né à Malines en 1574, mort vers l'an 1638, et qui a beaucoup travaillé à l'Histoire généalogique des Pays-Bas.

† SNYDERS (François), peintre et graveur, né à Anvers en 1579, mort dans la même ville en 1657, s'étoit d'abord consacré à peindre uniquement des fruits; mais son goût le porta encore à représenter des animaux : personne ne l'a surpassé en ce genre. Ses *Chasses*, ses *Paysages* et ses tableaux où il a représenté des *Cuisines*, sont aussi fort estimés. Sa touche est légère et assurée, ses compositions riches et variées, et son intelligence des couleurs donne un grand prix à ses ouvrages. Quand les figures étoient un peu grandes, Snyders avoit recours au pinceau de Rubens, ou de Jacques Jordans. Rubens, à son tour, recouroit quelquefois à Snyders, pour peindre le fond de ses tableaux. Les touches de ces grands maîtres se confondent et paroissent être de la même main. Snyders a gravé un *Livre d'animaux* d'une excellente manière : on a aussi gravé d'après lui. Le musée Napoléon possède plusieurs *tableaux* de Snyders.

† SOANEN (Jean), fils d'un procureur au présidial de Riom en Auvergne et de Gilberte Sirmond, nièce du savant Jacques Sirmond le jésuite, né à Riom le 6 janvier 1647, entra en 1661 dans la congrégation de l'Oratoire, à Paris, où il prit le P. Quesnel pour son confesseur. Au sortir de l'institution, il enseigna les humanités et la rhétorique dans plusieurs villes de province avec un succès rare. Consacré au ministère de la chaire pour lequel il avoit beaucoup de talent, il prêcha à Lyon, à Orléans, à Paris. Il fut désiré à la cour; il y prêcha les carêmes de 1686 et 1688, et obtint tous les suffrages. Il étoit un des quatre prédicateurs les plus distingués de sa congrégation, et on les appeloit ordinairement *les quatre Evangelistes*. Fénélon ne proposoit d'autres modèles pour l'éloquence de la chaire que Massillon et Soanen. On récompensa ses succès par l'évêché de Viviers; mais il le refusa, par la raison que cette ville étant sur une route fréquentée, et son revenu modique, le bien des pauvres se consumeroit à représenter. Il préféra en 1695 l'évêché de Senez, peu riche, mais isolé. Son économie le mit en état de faire beaucoup de charités. Il donnoit à tout le monde : un pauvre s'étant présenté, et le charitable évêque n'ayant pas d'argent dans sa bourse, il lui donna sa bague. La bulle *Unigenitus* lui déplut; il en appela au futur

concile, et publia une *Instruction pastorale*, dans laquelle il s'élevoit avec force contre elle. Le cardinal de Fleury fit assembler le concile d'Embrun, tenu en 1727. Le cardinal de Tencin y présida. Soanen y fut condamné, suspendu de ses fonctions d'évêque et de prêtre, et exilé à la Chaise-Dieu en Auvergne, où il mourut le 25 décembre 1740. Les jansénistes en ont fait un saint. Sa retraite fut très-fréquentée ; on le visitoit, on lui écrivoit de toutes parts. Il signoit ordinairement, JEAN, *évêque de Senez, prisonnier de J. C.*..... On a de lui, I. Des *Instructions Pastorales*. II. Des *Mandemens*. III. Des *Lettres*, imprimées avec sa Vie, en 2 vol. in-4° ou 8 vol. in-12, 1750. Ce recueil auroit pu être élagué ; mais ceux qui le faisoient croyoient tout précieux. On a réimprimé sous son nom, en 1767, 2 vol. in-12 de *Sermons ;* mais quelques-uns doutent qu'ils soient de lui..... *Voyez* AUBRY.

† I. SOARDI (Victor-Amédée), d'une famille noble dans le Piémont, vint à Paris, où il entra dans la congrégation de Saint-Lazare. Il est mort à Avignon en 1752, après avoir publié un ouvrage intitulé *De supremâ Romani pontificis auctoritate et Ecclesiæ Gallicanæ doctrinâ*, 1747, in-4°. On en a donné une nouvelle édition plus soignée à Heidelberg en 1793.

* II. SOARDI (Soardin), poète latin, florissoit dans le 15ᵉ siècle. Il étoit d'une ancienne et noble famille de Bergame, qui a produit de bons littérateurs. Jean-François fut podestat dans plusieurs villes d'Italie, et sur-tout à Florence et à Sienne. Jean-Antoine fut un des reviseurs de l'ouvrage de Marc Antoine Benaglio, son concitoyen, *de rebus et vitâ sanctorum*, Bergame, 1584.

* III. SOARDI (le comte Jean-Baptiste), savant mathématicien, naquit à Brescia le 9 janvier 1711. Après avoir achevé ses cours de belles-lettres et de philosophie, il fit son droit à Padoue. Il y joignit l'étude des mathématiques, qu'il apprit sous le marquis Poleni. De retour dans sa patrie, il cultiva cette science avec succès, et mit au jour un ouvrage intitulé *Nouveaux instrumens pour décrire les courbes*, etc., Brescia, 1752, in-4°. Il fit un très-grand nombre de découvertes utiles, qu'il publia en 1764 dans sa patrie. Il mourut le 2 mars 1767.

SOARÉ (Cyprien), *Soarus*, jésuite espagnol, mort à Placentia en 1593, à 70 ans, est auteur d'une *Rhétorique* en latin à l'usage des colléges. On en a un *Abrégé*, Paris, 1674, in-12, qu'on ne consulte plus.

I. SOAREZ. *Voy*. SUAREZ.

II. SOAREZ (Jean), évêque de Conimbre et comte d'Arganel, de l'ordre des augustins, parut avec éclat au concile de Trente, et mourut en 1580. On a de lui des *Commentaires* sur les Evangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc, dans lesquels il entasse citations sur citations.

* SOAZZA (Pison), illustre jurisconsulte de Padoue du 16ᵉ siècle, enseigna le droit dans l'université de sa patrie, et passa ensuite à celle de Pise, d'où il retourna à Padoue. Il y mourut en 1591. On a de lui : *De Romanorum et Venetorum magistratuum inter se comparatione : in feudorum usus præludia ;*

Commentaria in lib. 1 *pandectarum.* Taddée son fils a aussi enseigné le droit et publié, I. *De Sponsalibus*. II. *De principiis juris*, assez estimé.

† SOBIESKI (Jean III[e]), roi de Pologne, où il naquit en 1629, fut un des plus grands guerriers du 17[e] siècle. Il étoit fils de Théophile Zolkiewska et de Jacques Sobieski. Recommandable par son courage et par ses vertus, Jacques Sobieski ne respira que pour les transmettre à ses deux fils, Marc et Jean, qui, après avoir voyagé pendant quelques années, revinrent dans leur patrie au moment où leurs concitoyens avoient pris la fuite à Pilawiecz. « Venez-vous nous venger, leur dit leur mère en les embrassant ; votre père n'est plus, et je ne vous reconnois point pour mes fils si vous ressemblez aux combattans de Pilawiecz. » Théophile fut satisfaite ; et, plus heureux que Marc qui dans une seconde action périt sur les rives du Bogh, bientôt Jean mérita et obtint les places de grand-maréchal et de grand-général du royaume. Plein d'ardeur et de bravoure, il s'exposoit comme le dernier de ses soldats, et répondoit à ceux qui le conjuroient de mettre sa personne en sûreté : « Vous me mépriseriez, si je suivois vos conseils. » Ce peu de mots donne une idée du prix qu'il attachoit à sa gloire et à l'estime des autres. Il devint l'effroi des Tartares et des Cosaques dont il ne cessa de triompher, et fut élu roi de Pologne en 1674. Le 11 novembre de l'année précédente il avoit gagné la fameuse bataille de Chotzin sur les Turcs, qui y perdirent 28000 hommes ; il vint les retrouver en 1683 devant les murs de Vienne, avec une cavalerie très-brillante et une infanterie mal équipée. Le prince Lubomirski conseilloit au roi, pour l'honneur de la nation, de faire passer de nuit le pont à un régiment plus mal vêtu que les autres. Sobieski en jugea autrement ; et lorsque cette troupe fut sur le pont, « Regardez-la bien, dit-il aux spectateurs, c'est une troupe invincible, qui a fait serment de ne jamais porter que les habits de l'ennemi ; dans la dernière guerre ils étoient tous vêtus à la turque... » En arrivant, il s'empara des postes les plus avantageux, monta sur une hauteur, observa la manière dont le grand-visir s'étoit retranché, et dit à ceux qui l'entouroient : « Cet homme-là est mal campé ; je le connois, c'est un ignorant présomptueux, nous n'aurons pas d'honneur à cette affaire. » Sobieski disoit bien, et le lendemain les Turcs épouvantés abandonnèrent leur camp, dans lequel ils laissèrent jusqu'au grand étendard de Mahomet, que le vainqueur envoya au pape avec une lettre dans laquelle il lui marquoit : « Je suis venu, j'ai vu, Dieu a vaincu. » Le lendemain de la bataille, 13 septembre, Sobieski fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, et l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte : « Il fut un homme envoyé de Dieu, nommé *Jean* ; » paroles qui avoient été déjà appliquées à un empereur de Constantinople, et à don Juan d'Autriche, après la victoire de Lépante. Sobieski trouva dans les tentes plusieurs milliers de ducats, et se hâta de les faire passer à la reine son épouse, à qui il écrivit : « Vous ne direz pas de moi ce que disent les femmes tartares, quand elles voient en-

trer leurs maris les mains vides : «Vous n'êtes pas des hommes puisque vous revenez sans butin. » Le jour de son expédition elle n'avoit pu retenir ses larmes, en le regardant et en lui montrant le plus jeune de ses fils qu'elle tenoit dans ses bras. « Qu'avez-vous à pleurer? lui dit le monarque. — Je pleure, lui répondit-elle, de ce que cet enfant n'est pas en état de vous suivre. » Un moment après Sobieski, s'adressant au nonce, lui dit : « Mandez au pape que vous m'avez vu à cheval, et que Vienne est secourue.... » Attaqué en 1693 d'une maladie qui parut dangereuse, il eut le chagrin de voir éclore le germe des querelles que devoient produire les prétentions de ceux qui aspiroient à sa couronne. Les factions se multiplioient ; les ennemis du dehors unissoient leurs forces ; Sobieski n'étoit plus en état de les arrêter, et le temps approchoit où ce monarque alloit cesser de régner et de vivre. La reine désiroit qu'il fît un testament, n'osa le lui dire, et chargea un évêque de le pressentir. « Quel en seroit le succès, répliqua-t-il à ce prélat. Ignorez-vous que tous les cœurs sont corrompus ; qu'un esprit de vertige s'est emparé des Polonais? Malheureux princes ! nous ordonnons vivans, on ne nous écoute pas ; nous écoutera-t-on quand nous ne serons plus? Dans une nation où l'or commande, c'est l'argent qui juge. Et vous voulez que je fasse un testament ! qu'on ne m'en parle plus. » Le 17 juin, il fut renversé sur le parquet par une attaque d'apoplexie, reprit ses sens au bout d'une heure, et, dans une langue qui lui étoit familière, il dit en souriant : *Stava benè*, j'étois bien. La frayeur glaçoit tous les visages, le sien étoit calme ; mais convaincu qu'il touchoit à sa dernière heure, il exhorta ses enfans à vivre dans l'union la plus étroite, conjura la reine de n'avoir d'autres intérêts que les leurs, et mourut en 1696, la vingt-troisième année de son règne. A peine eut-il fermé les yeux, que la haine et l'envie s'efforcèrent de ternir sa mémoire. Les uns lui reprochèrent d'avoir acheté des terres, malgré les lois de Pologne, qui défendent à leurs souverains de faire des acquisitions ; les autres soutinrent que la ligue chrétienne dans laquelle il étoit entré coûtoit à la patrie plus de 200 mille combattans ; enfin on l'accusoit d'avoir aimé l'argent : Sobieski en convenoit ; mais il ne vouloit en avoir que pour le répandre utilement, et c'est pour cela que les inutiles se plaignoient de lui. On lui a reproché quelques défauts, entre autres l'inclination qu'il avoit de voyager. Il est vrai que jamais cour n'a été plus ambulante que la sienne ; la reine et lui ne pouvoient demeurer en place. Chaque année ils couroient toute la Russie, et visitoient leurs terres, comme auroit pu faire un simple gentilhomme. Après tout, ce défaut n'est pas capable d'obscurcir de grandes vertus. Sobieski cultivoit les lettres, parloit plusieurs langues, et ne méritoit pas moins d'être aimé par la douceur de son caractère, que par les agrémens de sa conversation. Charles XII visita son tombeau, et s'écria, en versant des larmes sur ses cendres : « Un si grand roi ne devoit pas mourir. » L'abbé Coyer a écrit sa vie. Marie Casimir de La Grange d'Arquien, son épouse, mourut en France au château de Blois, en 1716. Ses trois fils ne laissèrent point de postérité masculine.

SOBRINO (François), auteur d'un *Dictionnaire français et espagnol*, imprimé à Bruxelles en 1705, en 2 vol. in-4°, et depuis en trois, a fait aussi une *Grammaire espagnole*, in-12. La Grammaire auroit besoin d'être refondue pour le style, qui est à peine français, et même pour le fond des choses.

I. SOCIN (Marianus), naquit à Sienne en 1401, et professa le droit canon dans sa patrie avec un succès qui lui mérita l'estime de Pie II. Il mourut en 1497.

II. SOCIN (Barthélemi), fils du précédent, mort en 1507, à 70 ans, professa le droit dans plusieurs universités d'Italie, et laissa des *Consultations* imprimées à Venise avec celles de son père en 1579, 4 vol. in-fol. Ces consultations sont pleines de sophismes présentés avec beaucoup d'art. On dit que ce professeur disputoit un jour sur des matières de droit avec un jurisconsulte qui, pour se tirer d'affaire, s'avisa de forger sur-le-champ une loi qui lui donnoit gain de cause. Socin, tout aussi habile et non moins rusé que son adversaire, renversa cette loi aussi-tôt par une autre toute contraire. Sommé d'en citer l'endroit : « Elle se trouve, dit-il, précisément auprès de celle que vous venez de m'alléguer. » Jérôme Donato avoit usé d'une réplique aussi concluante en face du pape Jules II.

III. SOCIN (Lélie), fils du précédent, né à Sienne en 1525, fut destiné par son père à l'étude du droit. Les principes de la nouvelle réforme, portés dans les pays où le feu du fanatisme n'échauffoit pas les esprits, y germoient alors sourdement, et acquéroient de la consistance dans les sociétés qui se piquoient de raisonner. Quatre personnes des plus distinguées par leur rang, par leurs emplois et par leurs titres, établirent en 1546, à Vicence, ville de l'état vénitien, une espèce d'académie, pour y conférer sur des matières de religion, particulièrement sur celles qui faisoient le plus de bruit. « L'espèce de confusion qui couvroit alors presque toute l'Europe (dit l'abbé Pluquet), les abus grossiers et choquans qui avoient pénétré tous les états, des superstitions et des croyances ridicules ou dangereuses qui s'étoient répandues, firent juger à cette société que la religion avoit besoin d'être réformée, et que l'Ecriture contenant, de l'aveu de tout le monde, la pure parole de Dieu, le moyen le plus sûr pour dégager la religion des fausses opinions étoit de n'admettre que ce qui étoit enseigné dans l'Ecriture. Comme cette société se piquoit de littérature et de philosophie, elle expliquoit selon les règles de critique qu'elle s'étoit faites, et conformément à ses principes philosophiques, la doctrine de l'Ecriture, et n'admit comme révélé que ce qu'elle y voyoit clairement enseigné, c'est-à-dire, ce que la raison concevoit. D'après cette méthode, ils réduisirent le christianisme aux articles suivans : « Il y a un Dieu très-haut, qui a créé toutes choses par la puissance du Verbe, et qui gouverne tout par son Verbe. Le Verbe est son Fils, et ce Fils est Jésus de Nazareth, fils de Marie, homme véritable, mais homme supérieur aux autres hommes, ayant été engendré d'une vierge, et par l'opération du Saint-Esprit. Ce fils est celui que Dieu a promis aux anciens

patriarches, et qu'il a donné aux hommes; c'est ce fils qui a annoncé l'Evangile, et qui a montré aux hommes le chemin du ciel, en mortifiant sa chair et en vivant dans la piété. Ce fils est mort par l'ordre de son père, pour nous procurer la rémission de nos péchés; il est ressuscité par la puissance du père, et il est glorieux dans le ciel. Ceux qui sont soumis à Jésus de Nazareth sont justifiés de la part de Dieu; et ceux qui ont de la piété en lui reçoivent l'immortalité qu'ils ont perdue dans Adam. J. C. est le seigneur et le chef du peuple qui lui est soumis; il est juge des vivans et des morts; il reviendra vers les hommes à la consommation des siècles.» Voilà les points auxquels la société de Vicence réduisit la religion chrétienne: la trinité, la consubstantialité du verbe, la divinité de Jésus-Christ, etc, n'étoient, selon cette société, que des opinions prises dans la philosophie des Grecs, et non pas des dogmes révélés. Socin, lié avec quelques-uns des nouveaux raisonneurs de Vicence, en adopta tous les dogmes, et les poussa même plus loin. « Il avoit conçu de fort bonne heure, dit l'abbé Racine, le dessein de changer de religion; parce que, disoit-il, l'Eglise catholique enseignoit plusieurs choses qui n'étoient pas conformes à la raison. » Socin osa donc rejeter tout ce qui ne lui paroissoit pas s'accorder avec sa raison; et d'abord il voulut approfondir par lui-même le sens de l'Ecriture. Il étudia le grec, l'hébreu et même l'arabe. Il quitta l'Italie en 1547, pour aller chercher parmi les protestans des connoissances capables de le satisfaire. Il employa quatre ans à voyager en Angleterre, en France, dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Pologne. Après y avoir conféré avec les plus fameux hérétiques, il se fixa à Zurich, où malgré la réputation que sa science et ses talens lui acquirent, il se rendit bientôt suspect, même aux protestans, de l'hérésie arienne qu'il embrassa. Calvin lui donna de bons conseils à ce sujet en 1552. Lélie Socin profita des avis de ce patriarche de la réforme, et plus encore du supplice de Servet. Il ne découvrit ses opinions qu'avec beaucoup de précaution. Les nouveaux ariens avoient formé un troupeau considérable en Pologne. Socin se réfugia dans ce pays en 1558, et y porta le goût des lettres, les principes de la critique et l'art de la dispute. Il fit des *Commentaires*, et apprit aux anti-trinitaires à expliquer dans un sens figuré ou allégorique tous les passages qui pouvoient leur être contraires. Il mourut le 16 mars 1562, laissant son bien et ses écrits à Fauste, son neveu.

† IV. SOCIN (Fauste), neveu du précédent, né à Sienne en 1539, adopta les opinions de son oncle, et, pour éviter les poursuites de l'Inquisition, se retira en France. Lorsqu'il étoit à Lyon, n'étant âgé que de 20 ans, il apprit la mort de son oncle, et alla recueillir ses papiers à Zurich. De là il passa en Italie, où il demeura 12 ans à la cour du duc de Florence. Socin rejeta les dogmes de l'Eglise catholique, que les luthériens et les calvinistes avoient déjà rejetés; il entreprit l'examen de tous les autres que les nouveaux hérétiques avoient retenus, et même de ceux auxquels son oncle n'avoit point porté atteinte. Il prétendoit que les ariens avoient trop

donné à Jésus-Christ, et nia la préexistence du Verbe. Il soutenoit que le Saint-Esprit n'étoit point une personne distincte, et qu'ainsi il n'y avoit que le père qui fût proprement Dieu. Il avouoit que l'Ecriture donne le nom de Dieu à J. C.; mais il disoit que ce n'étoit pas dans le même sens qu'au père; et que ce terme appliqué à J. C. signifie seulement que le père, seul Dieu par essence, lui a donné une puissance souveraine sur toutes les créatures, et l'a rendu par là digne d'être adoré des anges et des hommes. Il anéantit la rédemption de Jésus-Christ, et réduit ce qu'il a fait pour les hommes, à leur avoir enseigné la vérité, à leur avoir donné de grands exemples de vertu, et à avoir scellé sa doctrine par sa mort. Le péché originel, la grace, la prédestination passent chez lui pour des chimères. Il regarde tous les sacremens comme de simples cérémonies, sans aucune efficace. Il ôte à Dieu les attributs qui paroissent choquer la raison humaine, et forme un assemblage d'opinions qui lui paroissent plus raisonnables, sans se mettre en peine si quelqu'un a pensé comme lui depuis l'établissement du christianisme. Socin ne jouit pas tranquillement de la gloire à laquelle il avoit aspiré. Les catholiques et les protestans lui causèrent des chagrins, et il mourut le 3 mars 1604, dans le village de Luclavie, près de Cracovie, où il s'étoit retiré pour se dérober aux poursuites de ses ennemis. On mit sur son tombeau une épitaphe dont le sens étoit : LUTHER *a détruit le toit de Babylone*, CALVIN *en a renversé les murailles*, *et* SOCIN *en a arraché les fondemens*. L'idée de cette épitaphe fut prise d'un tombeau qu'avoit fait exécuter Pauli. (*Voy.* ce mot.) La secte socinienne, bien loin de mourir ou de s'affoiblir par la mort de son chef, devint considérable par le grand nombre de personnes de condition et de savans qui en adoptèrent les principes. Les sociniens furent assez puissans pour obtenir dans les diètes la liberté de conscience. Au reste, quoique Fauste Socin ait surpassé tous les hérétiques par la hardiesse de ses sentimens, il a donné peu de prise sur lui du côté des mœurs. Il a écrit avec élégance et d'une manière fort éloignée des emportemens de Luther et de Calvin. Avant qu'on eût fait les recueils des livres qui sont dans la *Bibliothèque des Frères Polonais*, il étoit difficile de recouvrer les ouvrages de Fauste Socin. Mais ils ont été imprimés à la tête de cette Bibliothèque, qui est en 9 tomes in-folio. Les deux premiers ne contiennent que les productions de cet auteur. Sa vie a été écrite en latin par Priscovius, un de ses sectateurs.

SOCOLOVE (Stanislas), théologien polonais, chanoine de Cracovie et prédicateur du roi Étienne Battori, mort en 1619, avec la réputation d'un savant, a donné des *Commentaires* sur les trois premiers évangélistes, et d'autres ouvrages de *Controverse* et de *Morale*. Le plus estimé de tous est une *Traduction* de Jérémie, patriarche de Constantinople, sous ce titre : *Censura Ecclesiæ Orientalis de præcipuis nostri sæculi hæreticorum dogmatibus, è græco in latinum conversa, cum annotationibus*, Cracovie, 1582, in-fol.

† I. SOCRATE, fils d'un sculpteur nommé Sophronisque,

et d'une sage-femme appelée Phenarète, naquit à Athènes l'an 469 avant J. C. Il s'appliqua d'abord à la profession de son père, et l'histoire fait mention de trois de ses statues représentant les *Grâces*, et qui étoient très-belles. Il paroît, par les comparaisons que Socrate employa depuis dans ses discours, qu'il ne rougissoit point de la profession de son père, ni de celle de sa mère. Il s'étonnoit *qu'un sculpteur appliquât tout son esprit à faire qu'une pierre brute devînt semblable à un homme, et qu'un homme se mît si peu en peine de n'être pas semblable à une pierre brute.* Il s'appeloit l'*Accoucheur des esprits*, parce qu'il exerçoit à l'égard des esprits, auxquels il faisoit produire des pensées, les mêmes fonctions que sa mère exerçoit à l'égard des corps. Criton, ravi de la beauté de son esprit, l'arracha de son atelier pour le consacrer à la philosophie. Il eut pour maître le célèbre Archelaüs qui conçut pour lui toute l'amitié qu'il méritoit. Il commença par l'étude de la physique, selon l'usage des écoles de ce temps-là, qui ne connoissoient que cette partie de la philosophie alors très-obscure. Ayant remarqué combien cette science vague et incertaine étoit peu utile au commun des hommes, il fit descendre, dit Cicéron, la philosophie du ciel pour la placer dans les villes et la mettre plus à la portée des hommes, en l'appliquant seulement à ce qui pouvoit les rendre justes, raisonnables et vertueux. Le jeune philosophe porta les armes comme tous les Athéniens, et se trouva à plusieurs actions, dans lesquelles il montra du courage. Endurci depuis long-temps contre les saisons, on le vit, au siége de Potidée, marcher pieds nus sur la glace. Ayant trouvé Alcibiade couvert de blessures, il l'arracha des mains de l'ennemi, et quelque temps après lui fit décerner le prix de la bravoure qu'il avoit mérité lui-même. A la bataille de Délium il se retira des derniers à côté du général. Y ayant aperçu le jeune Xénophon renversé de cheval, il le prit sur ses épaules et le mit en lieu de sûreté. Ce courage ne l'abandonnoit pas dans des occasions peut-être plus périlleuses. Le sort l'avoit élevé au rang de sénateur, et il présidoit en cette qualité avec ses autres confrères à l'assemblée du peuple. On accusa un général d'armée, et l'on proposa une forme de jugement injuste et irrégulière. La multitude acharnée approuvoit cette forme et menaçoit d'exterminer ceux qui la rejetoient. Les sénateurs épouvantés se soumirent. Socrate seul, au milieu des clameurs et des menaces, refusa de juger. Comme il s'étoit accoutumé de bonne heure à une vie sobre, dure, laborieuse, il dédaigna les richesses. Voyant la pompe et l'appareil que le luxe étaloit dans certaines cérémonies, et la quantité d'or et d'argent qu'on y portoit : *Que de choses dont je n'ai pas besoin!... Moins on a de besoins*, ajoutoit-il, *plus on approche de la Divinité*. Pauvre, mais il aimoit à l'être, il ne rougissoit pas de faire connoître ses besoins. *Si j'avois eu de l'argent*, dit-il un jour dans une assemblée de ses amis, *j'aurois acheté un manteau*. Chacun de ses disciples voulut lui faire ce petit présent... Quoique très-pauvre, il se piquoit d'être propre dans ses vêtemens et dans sa maison. Il dit un jour à Antisthène, qui affectoit de se distinguer par des habits sales et dé-

chirés, qu'*à travers les trous de son manteau et de ses vieux haillons, on entrevoyoit beaucoup de vanité.* Le faste de la sagesse lui paroissoit une ostentation plus ridicule que le faste de l'opulence. Il rejeta généreusement les offres et les présens d'Archelaüs, roi de Mécédoine, qui vouloit l'appeler à sa cour. Sa raison étoit qu'*il ne vouloit pas aller trouver un homme qui pouvoit lui donner plus qu'il n'étoit en état de lui rendre.* Eût-ce donc été rendre à ce prince un petit service, dit Sénèque, que de le détromper de ses fausses idées de grandeur, de lui montrer le véritable usage du pouvoir et des richesses, de lui apprendre le grand art de régner, et l'art peut-être plus difficile de bien vivre et de bien mourir? Une des qualités les plus marquées dans Socrate étoit une tranquillité d'ame que nul accident ne pouvoit altérer. Il ne se laissoit jamais emporter par la colère. Un esclave ayant excité en lui quelque émotion: « Je te frapperois, lui dit-il, si je n'étois pas en colère. » Un brutal lui ayant donné un soufflet, il se contenta de dire en riant: « Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut s'armer d'un casque. » Une autre fois, ses amis étant étonnés de ce qu'il avoit souffert, sans rien dire, un coup de pied d'un insolent: « Quoi donc! leur dit-il, si un âne m'en donnoit autant, le ferois-je citer en justice? » Enfin, comme on lui rapportoit qu'un certain homme l'accabloit d'invectives, il ne fit que cette réponse: « C'est qu'apparemment il n'a pas appris à bien parler. » « Que celui d'entre vous (disoit-il à ses disciples), qui, en consultant le miroir, s'y trouvera beau, prenne garde de corrompre les traits de sa beauté par la difformité de ses mœurs; mais que celui qui s'y trouvera laid, s'applique à effacer la laideur de son visage par l'éclat de sa vertu. » Comme le peuple sortoit un jour du théâtre, Socrate forçoit le passage pour y entrer. Quelqu'un lui demandant la raison de cette conduite: « C'est, répondit-il, ce que j'ai soin de faire dans toutes mes démarches, je résiste à la foule. » On lui demanda pourquoi il se fatiguoit à travailler avec tant d'ardeur jusqu'au soir? Il répondit: « Qu'il gagnoit de l'appétit pour mieux souper; que, selon lui, le meilleur assaisonnement des viandes étoit la faim. » On dit que, pour endurcir son corps contre les accidens de la vie, il avoit coutume de se tenir debout un jour entier dans l'attitude d'un homme rêveur, immobile, sans fermer les paupières et sans détourner les yeux du même endroit. Après avoir gagné de la soif par la fatigue et les mouvemens qu'il se donnoit, il ne buvoit point, qu'il n'eût versé dans le puits la première cruchée d'eau qu'il en tiroit. Socrate avoit invité à souper quelques personnes riches, et sa femme Xantippe rougissoit de les recevoir si simplement. « Ne vous inquiétez point (lui répondit Socrate) si ce sont des gens de bien et sobres, ils seront contens; mais s'ils sont déréglés et méchans, peu importe qu'ils le soient. » Il trouva, sans sortir de sa propre maison, de quoi exercer sa patience: Xantippe sa femme le mit aux plus rudes épreuves, par son humeur bizarre et violente. Un jour, après avoir vomi contre lui toutes les injures dont son dépit étoit capable, elle finit par lui jeter un pot d'eau sale sur la tête. Il ne fit qu'en rire, et dit: « Il falloit bien qu'il plût après

un si grand tonnerre. » Il étoit accoutumé aux criailleries perpétuelles de cette femme, comme on l'est au cri des oies. (C'étoit son expression.) — Mais tes oies nous font des petits, lui disoit-on un jour. — Et ma femme me donne des enfans, repartit Socrate. On a prétendu qu'il avoit épousé cette mégère pour y trouver un aliment à sa patience; mais cette conjecture suppose une bizarrerie qui n'étoit point dans l'esprit de Socrate, déclaré par l'oracle *le plus sage de tous les Grecs*. Parmi le grand nombre de sentences et de bons mots qu'on lui a attribués, nous ne citerons que les principaux. Parlant d'un prince qui avoit beaucoup dépensé à bâtir un superbe palais, et n'avoit rien fait pour former ses mœurs, il faisoit remarquer qu'on couroit de tous côtés pour voir sa maison, mais que personne ne s'empressoit pour en voir le maître. Dans le temps du massacre que faisoient les trente tyrans qui gouvernoient la ville d'Athènes, il dit à un philosophe: « Consolons-nous de n'être pas, comme les grands, le sujet des tragédies. « Il disoit que les richesses et les grandeurs, bien loin d'être des biens, étoient des sources de toutes sortes de maux. Il recommandoit trois choses à ses disciples, la sagesse, la pudeur et le silence; et il disoit qu'il n'y avoit point de meilleur héritage qu'un bon ami. Un physionomiste ayant dit de lui qu'il étoit brutal, impudique et ivrogne, ses disciples vouloient maltraiter ce calomniateur; mais Socrate les en empêcha, en avouant « qu'il avoit eu du penchant pour ces vices, mais qu'il s'en étoit corrigé par la raison. » Sa physionomie avoit dans ses traits une ressemblance frappante avec les images du dieu Silène. Il plaisantoit le premier de sa laideur et disoit que son père, en le sculptant, avoit oublié de donner le dernier coup de ciseau. « Il disoit ordinairement qu'on avoit grand soin de faire un portrait qui ressemblât, et qu'on n'en avoit point de ressembler à la divinité dont on est l'image; qu'on se paroit au miroir, et qu'on ne se paroit point de la vertu. Il ajoutoit qu'il en est d'une mauvaise femme comme d'un cheval vicieux, auquel lorsqu'on est accoutumé, tous les autres semblent bons. » La Grèce lui dut une partie de sa gloire et de sa splendeur; car il eut pour disciples et forma les hommes les plus célèbres en tous genres, tels qu'Alcibiade, Xénophon, Platon, etc. Il n'avoit point une école ouverte comme les autres philosophes, ni d'heure marquée pour ses leçons. C'étoit un sage de tous les temps et de toutes les heures, et il saisissoit toutes les occasions pour donner des préceptes de morale. La sienne n'étoit ni triste, ni sauvage; il étoit toujours fort gai, et il aimoit la douce joie d'un repas frugal, assaisonné par l'esprit et par l'amitié. Ce ne seroit pas bien connoître Socrate, que d'oublier son démon, ou ce génie qu'il prétendoit lui servir de guide. Il en parloit souvent et fort volontiers à ses disciples. Qu'étoit-ce que ce démon familier, cette voix divine, cet esprit qui répondoit constamment quand il le consultoit? Ce n'étoit autre chose, suivant des philosophes judicieux, que la justesse et la force de son jugement, qui par les règles de la prudence, et par les secours d'une longue expérience, soutenue de sérieuses réflexions, lui faisoient prévoir quel devoit être le succès des affaires et des entreprises sur

lesquelles on lui demandoit son avis. (*Voy.* Marc-Aurèle, n° VIII.) Quant aux principes de sa philosophie, il ne se piqua pas, comme nous l'avons dit, d'approfondir les mystères impénétrables de la nature. Il crut que le sage devoit la laisser dans les ténèbres où elle s'étoit ensevelie; il tourna toutes les vues de son esprit vers la morale; et la secte ionienne n'eut plus de physicien. Socrate chercha dans le cœur même de l'homme le principe qui conduisoit au bonheur: il y trouva que l'homme ne pouvoit être heureux que par la justice, par la bienfaisance, par une vie pure. Il traitoit les matières avec tant de netteté, de naturel et de simplicité, qu'il faisoit entendre à ses disciples tout ce qu'il vouloit, et qu'il leur faisoit trouver dans leur propre fonds la réponse à toutes les questions qu'il leur proposoit. Il forma une école de morale, bien supérieure à toutes les écoles de physique; mais, dans le temps qu'il instruisoit les autres, il ne veilloit pas assez sur lui-même. Il s'expliquoit très-librement sur la religion et sur le gouvernement de son pays. Sa passion dominante étoit de régner sur les esprits, et d'aller à la gloire en affectant la modestie. Cette conduite lui fit beaucoup d'ennemis: ils engagèrent Aristophane à le jouer sur le théâtre. Le poète leur prêta sa plume, et sa pièce, pleine de plaisanteries fines et mordantes, accoutuma insensiblement le peuple à le mépriser. (*Voy.* Aristophane.) Vingt-deux ou vingt-trois ans après, il se présenta un infâme délateur, nommé Mélitus, qui l'accusa, 1° d'être le détracteur des anciennes divinités de la Grèce, dont il blâmoit les passions ridicules, et de se vanter d'avoir un génie qui l'inspiroit; 2° d'être le corrupteur de la jeunesse; 3° l'ennemi du gouvernement populaire, parce qu'il vouloit rejeter la voie du sort dont on se servoit pour élire les magistrats. Lysias, qui passoit pour le plus habile orateur de son temps, lui apporta un discours travaillé, pathétique, touchant, et conforme à sa malheureuse situation, pour l'apprendre par cœur, s'il le jugeoit à propos, et s'en servir auprès de ses juges. Socrate le lut avec plaisir, et le trouva fort bien fait. « Mais de même, lui dit-il, que si vous m'eussiez apporté des souliers à la sicyonienne (c'étoient alors les plus à la mode) je ne m'en servirois point, parce qu'ils ne conviendroient point à un philosophe; ainsi votre plaidoyer me paroît éloquent et conforme aux règles de la rhétorique, mais peu convenable à la grandeur d'ame et à la fermeté dignes d'un sage. » Son apologie fut un discours simple, mais noble, où l'on voyoit briller le caractère et le langage de l'innocence. « Je comparois, dit-il à ses juges, devant ce tribunal pour la première fois de ma vie, quoiqu'âgé de plus de 70 ans. Ici, le style, les formes, tout est nouveau pour moi. Je vais parler une langue étrangère; et l'unique grace que je vous demande, c'est d'être plutôt attentifs à mes raisons qu'à mes paroles. Votre devoir est de discerner la justice; le mien est de vous dire la verité. On m'accuse de ne pas admettre les divinités d'Athènes, et de croire à un génie particulier; ma réponse est facile. J'ai offert souvent aux dieux du pays des sacrifices devant ma maison; j'en ai souvent offert sur les autels publics; j'en ai offert devant tous mes disciples, et Athènes en a été témoin. J'ai blâmé les

passions honteuses et les haines barbares que l'on attribuoit aux dieux. J'ose vous le demander: qui de vous, ô magistrats! les pardonneroit aux hommes? Quant au génie particulier dont j'écoute l'inspiration secrète, ce n'est pas une divinité nouvelle; c'est l'éternel instinct, c'est le génie éternel de la morale. Pour se conduire, les uns consultent des sibylles, d'autres le vol des oiseaux, d'autres le cœur des victimes. Moi, je consulte mon propre cœur; j'interroge ma conscience; je converse en secret avec l'esprit qui m'anime. On prétend, en second lieu, que je corromps la jeunesse d'Athènes : qu'on cite donc un de mes disciples que j'aie entraîné dans le vice. J'en vois plusieurs dans cette assemblée; qu'ils se lèvent, qu'ils déposent contre leur corrupteur. S'ils sont retenus par un reste de considération, d'où vient que leurs pères, leurs frères, leurs parens n'invoquent pas dans ce moment la sévérité des lois? D'où vient que Mélitus a négligé leur témoignage? C'est que, loin de me poursuivre, ils sont eux-mêmes accourus à ma défense. On m'accuse enfin de m'être déclaré contre la loi établie parmi nous, de choisir au sort des magistratures importantes; mais en cela je ne me suis pas montré mauvais citoyen; car il est évident que c'est confier au hasard la fortune des particuliers et la destinée de l'état. O Athéniens! oseriez-vous tirer au sort les précepteurs de vos enfans, les généraux de vos armées? Ce ne sont donc pas les accusations de Mélitus et d'Anytus qui me coûteront la vie; c'est plutôt la haine de ces hommes vains ou injustes dont j'ai démasqué l'ignorance ou les vices; haine qui a déjà fait périr tant de gens de bien, qui en fera périr tant d'autres; car je ne dois pas me flatter qu'elle s'épuise par mon supplice. Au reste, mes ennemis sont plus à plaindre que moi, puisqu'ils sont injustes. Pour échapper à leurs coups, je n'ai point, à l'exemple des autres accusés, employé les menées clandestines, les sollicitations ouvertes. Je vous ai trop respectés pour chercher à vous attendrir par mes larmes, ou par celles de mes enfans et de mes amis, assemblés autour de moi. C'est au théâtre qu'il faut exciter la pitié par des images touchantes, ici la vérité seule doit se faire entendre. Vous avez fait un serment solennel de juger suivant les lois; si je vous arrachois un parjure, je serois véritablement coupable d'impiété. Mais plus persuadé que mes adversaires de l'existence de la divinité, je me livre sans crainte à sa justice, ainsi qu'à la vôtre. » Ce plaidoyer sembloit avoir fléchi une partie de ses juges. L'accusé eut d'abord en sa faveur la pluralité des voix, et Mélitus son accusateur alloit être condamné, selon l'usage, à une amende de mille drachmes. Mais Anytus et Licon s'étant joints à lui, leur crédit entraîna un grand nombre de suffrages, et il y en eut deux cent quatre-vingts contre Socrate, et par conséquent deux cent vingt pour lui; car les juges, sans compter le président, étoient au nombre de cinq cents. Par une première sentence, on déclara simplement que le philosophe étoit coupable, sans prononcer la peine qu'il devoit souffrir. On lui en laissa le choix. Il répondit que puisqu'on le laissoit le maître de son châtiment, il se condamnoit, pour avoir toujours instruit les Athéniens, à être *nourri le reste*

de ses jours dans le Prytanée, aux frais de la République; honneur qui, chez les Grecs, passoit pour le plus distingué. Cette réponse révolta tellement l'aréopage, qu'on résolut sa perte. Quelqu'un étant venu lui annoncer qu'il avoit été condamné à mort par ses juges : *Et eux*, répliqua-t-il, *l'ont été par la nature;* réponse qui ne méritoit peut-être pas d'être consacrée par l'histoire. On ordonna qu'il boiroit du jus de ciguë. Dès que la sentence fut prononcée, il dit à ses juges : « Je vais être livré à la mort par votre ordre; la nature m'y avoit condamné dès le premier moment de ma naissance. Mais mes accusateurs vont être livrés à l'infamie et à l'opprobre par l'ordre de la vérité. » Il marcha vers la prison avec fermeté. Apollodore, un de ses disciples, s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mouroit innocent : « Aimeriez-vous mieux, lui dit-il, que je mourusse coupable? » Ses amis voulurent le faire évader : ils corrompirent le geolier à force d'argent; mais Socrate refusa de profiter de leurs bons offices. Il but la coupe de ciguë avec la même indifférence dont il avoit envisagé les différens évènemens de sa vie; ensuite il se promena tranquillement dans sa chambre, et lorsque ses jambes commencèrent à foiblir, il se coucha sur son lit et expira, vers le mois de juin de l'an 399 avant J. C. Sa femme et ses amis recueillirent ses dernières paroles. Elles furent toutes d'un sage; elles roulèrent sur l'immortalité de l'ame, et prouvèrent la grandeur de la sienne. « Une chose, mes amis, (leur dit-il en finissant) qu'il est très-juste de penser, c'est que si l'ame est immortelle, elle a besoin qu'on la cultive, non-seulement pour ce temps passager que nous appelons la vie, mais encore pour celui qui la suit, c'est-à-dire pour l'éternité. La moindre négligence sur ce point peut avoir des suites infinies. Si la mort étoit la ruine et la dissolution de tout, ce seroit un grand gain pour les méchans, après le trépas, d'être délivrés en même temps de leur corps, de leur ame et de leurs vices. Mais puisque l'ame est immortelle, elle n'a d'autre moyen de se délivrer de ses maux, et il n'y a de salut pour elle, que de devenir très-bonne et très-sage... Au sortir de cette vie, s'ouvrent deux routes, ajouta-t-il; l'une mène à un lieu de supplices éternels les ames qui se sont souillées ici-bas par des plaisirs honteux et des actions criminelles; l'autre conduit à l'heureux séjour des dieux celles qui se sont conservées pures sur la terre, et qui dans des corps humains ont mené une vie divine. » Quelqu'un demandant à Aristippe comment Socrate étoit mort? « Comme je voudrois, répondit-il, mourir moi-même. » Quelques Pères de l'Eglise décorent ce sage du titre de *martyr de Dieu*. Erasme disoit que toutes les fois qu'il lisoit la belle mort de Socrate, il étoit tenté de s'écrier : « O saint Socrate, priez pour nous. » On a tâché vainement de noircir sa réputation, en l'accusant d'un amour criminel pour Alcibiade : l'abbé Fraguier l'a pleinement justifié. Des auteurs postérieurs à Socrate de plusieurs siècles, assurent qu'immédiatement après sa mort, les Athéniens demandèrent compte aux accusateurs du sang innocent qu'ils avoient fait répandre; que Mélitus fut condamné à mort, et que les autres furent bannis; que non contens d'avoir ainsi puni les calomniateurs de Socrate, ils lui

firent élever une statue de bronze de la main du célèbre Lysippe, et lui dédièrent une chapelle comme à un demi-dieu. Ces traditions, dit l'abbé Barthélemy, ne peuvent se concilier avec le silence de Xénophon et de Platon, qui ne parlent nulle part, ni du repentir des Athéniens, ni du supplice des accusateurs de Socrate..... On a demandé ce que c'étoit que cette ironie, que les anciens ont tant vantée dans Socrate. Le même abbé Fraguier, qui a fait une dissertation curieuse sur ce sujet, remonte jusqu'à la cause qui obligea Socrate de se servir souvent de cette figure. Ce philosophe ayant résolu de donner une base certaine à la morale, commença par combattre certains charlatans de philosophie, connus sous le nom de *sophistes*. Ces hommes hardis, présomptueux, avoient, par une fausse éloquence, séduit toute la Grèce. Comme ils étoient très-puissans à Athènes, Socrate étoit forcé de les ménager en apparence, et d'affecter une sorte d'ignorance pour mieux discréditer une morale et une éloquence éblouissante, mais qui dans le fond n'avoit rien que de frivole. Voici à peu-près quel étoit son procédé. Il savoit dans quel lieu public, ou dans quelle maison particulière un ou plusieurs des plus fameux sophistes débitoient leur fausse doctrine. Il y arrivoit comme par hasard, et quelquefois il avoit assez de peine à entrer. Il trouvoit le docteur gonflé de cet orgueil que donne aux personnes vaines l'admiration des sots; et s'approchant de lui modestement: « Je m'estimerois bien heureux, lui disoit-il, si mes facultés répondoient au besoin et à l'envie que j'aurois d'avoir pour mes maîtres des hommes tels que vous. Mais, pauvre comme je suis, que me reste-t-il pour m'instruire, que de vous exposer mon ignorance et mes doutes, lorsque mon bonheur m'offre l'occasion de vous consulter? » Le sophiste l'écoutoit avec une attention dédaigneuse, et lui permettoit de parler. Socrate lui faisoit des questions toutes simples; il lui demandoit, par exemple: « qu'est-ce que votre profession? Qu'appelez-vous rhétorique? Qu'est ce que le beau? En quoi consiste la vertu? » Ce docteur ne pouvoit reculer sans risquer son revenu et sa réputation. Il répondoit; mais, au lieu de donner une réponse précise, il se jetoit dans des lieux communs, et prenant l'espèce pour le genre, il parloit beaucoup sans rien dire qui fût à propos. Socrate applaudissoit à ce verbiage, pour ne pas effaroucher d'abord son docteur; et affectant de ne pouvoir le suivre dans ses longs discours, il le réduisoit à répondre *oui* et *non*. Alors, par la justesse de sa dialectique, il le conduisoit par dégrés jusqu'aux conséquences les plus absurdes, et le forçoit à se contredire lui-même, ou à se taire. (*Voy*. Paon-nus, n° I.) Myrto, parente d'Aristide, fut la première femme de Socrate. Elle mourut, à ce qu'il semble, sans lui avoir donné d'enfans. Il épousa Xantippe en secondes noces, et en eut trois fils, dont, à l'époque de la mort de leur père, l'aîné seul, nommé Lamproele, étoit parvenu à la maturité de l'âge. Il avoit malheureusement plus de rapports de caractère avec Xantippe qu'avec Socrate. Il semble, au reste, que ce soit plutôt une humeur incommode, bizarre, tracassière, que de la méchanceté proprement dite qu'il faille reprocher à Xantippe. Xénophon, qui devoit bien la connoître, ne

la peint que sous ces traits. Elle étoit tendrement attachée à l'homme respectable qu'elle désoloit. On en peut juger sur-tout par la conduite qu'elle tint à son égard, quand il fut en état d'accusation, et par la douleur que lui causa le pressentiment de sa perte. Les deux autres fils de Socrate s'appeloient Sophronisque et Ménèxène. Ils étoient encore dans l'âge de l'enfance quand ils perdirent leur père, et ainsi ce que dit Sénèque (Epist. 104), du caractère inflexible des enfans de Socrate en général, semble ne pouvoir guère être appliqué qu'à l'aîné, Lamprocle. C'est avec lui qu'Alcibiade le surprit un jour à califourchon sur un bâton. A la suite d'un discours latin sur Socrate, prononcé à l'université de Leyde par le professeur Jean Luzac en 1795, on trouve des notes pleines de choses infiniment curieuses sur ce philosophe. On a de Socrate quelques *Lettres*, recueillies par Allatius avec celles des autres philosophes de sa secte, Paris, 1637, in-4°. Bentley assure que les lettres de Phalaris, de Thémistocle, d'Euripide sont apocryphes. (*Voyez* son ouvrage contre C. Boyle.) Socrate avoit mis en vers, dans sa prison, les Fables d'Esope; mais cette production n'est pas venue jusqu'à nous. (*Voy*. THÉRAMENE *et* BOERHAAVE.)

† II. SOCRATE, le *Scolastique*, né à Constantinople, vers l'an 380, étudia la grammaire sous deux fameux professeurs païens, et fit des progrès qui annonçoient beaucoup de talent. Il suivit ensuite le barreau; enfin il s'appliqua à l'Histoire ecclésiastique, et entreprit de continuer celle d'Eusèbe de Césarée, en reprenant à l'arianisme, qu'Eusèbe n'avoit touché que fort légèrement. L'*Histoire* de Socrate, divisée en 7 livres, commence à l'an 306, et finit en 439. Quoiqu'il proteste s'être donné beaucoup de peine pour s'instruire exactement de tous les faits qu'il rapporte, il y en a néanmoins plusieurs auxquels on ne peut ajouter foi. Il n'est pas même toujours exact dans les dogmes. Il n'étoit que laïque, et peu versé dans les matières de théologie. Il ne paroît pas avoir été fort instruit de la discipline des différentes Eglises. Son style n'a rien de recommandable. On ne dit pas en quelle année il mourut. On trouve son *Histoire* dans le Recueil des Historiens ecclésiastiques de Valois, Cambridge, 1720, 3 vol. in-fol. Le président Cousin l'a traduite en français.

* SODERINI (François), savant canoniste du 15e siècle, né à Florence le 10 juin 1453, fut envoyé à l'université de Pise, et y apprit le droit sous Pierre-Philippe Cornéo de Pérouse. Sixte IV le nomma Evêque de Volterre en 1478. Les Florentins le députèrent en qualité d'ambassadeur vers Innocent VIII, Charles VIII, et Louis XII, roi de France. En 1503, Alexandre VI le créa cardinal. Une conjuration contre Léon X, à laquelle il eut quelque part, pensa lui être funeste; mais le pontife lui imposa seulement une amende de 25,000 écus. On lui attribue queques *Traités de jurisprudence*. Il mourut à Rome le 17 mai 1514.

I. SODI (Pierre), maître de ballets, né à Rome, vint en France en 1744, et y excella dans la composition des pantomimes. Les plus remarquables furent, la *Cornemuse*, les *Jardiniers*, les *Fous*, les *Mandolines*, le *Bouquet*, le

Dormeur, les *Caractères de la danse*, la *Noce*, les *Amusemens champêtres*, la *Chasse*, etc. Sodi est mort en 1760.

II. SODI (Charles), frère aîné du précédent, né à Rome et connu par son talent pour la mandoline, vint à Paris en 1740. On lui doit la *musique* de la plupart des pantomimes dont son frère dessinoit les pas. On a encore de lui les *airs* d'un grand nombre d'ariettes italiennes et françaises, dont le chant est gai ou voluptueux.

† SOÉMIAS (Julie), fille de Julius Avitus, et mère de l'empereur Héliogabale, étoit d'Apamée en Syrie. Julie Mammée, sa sœur, épousa l'empereur Septime-Sévère, et Soémias fut mariée à Varius Marcellus. Devenue veuve de bonne heure, ainsi que sa sœur, Masa leur mère les emmena l'an 217 à Emèse. Ce fut par les intrigues de ces trois femmes qu'Héliogabale fut élu empereur en 218. Soémias et sa mère furent admises au sénat, où elles donnoient leurs voix comme les autres sénateurs. Peu satisfaite de dominer dans cette assemblée auguste, Soémias forma un sénat composé de femmes, pour décider sur les ajustemens des dames romaines. Ses folies et celles de son fils irritèrent les citoyens de Rome; on encouragea les prétoriens à se soulever, et ils tranchèrent la tête à l'un et à l'autre en 222. Soémias étoit belle et avoit du courage. Dans une occasion, des soldats qui combattoient pour Héliogabale, commençant à fuir, elle se jeta au milieu d'eux et les fit retourner au combat. Mais ce fut la seule occasion où elle parut avec honneur. Née avec un esprit vain, ambitieux, un caractère railleur, insolent et cruel, elle donna les plus mauvais conseils à son fils. Ayant un front incapable de rougir, elle se donna en spectacle par les débauches les plus scandaleuses.

SOETEBOON. *Voy.* HEEMSKERK, n° III.

SOFFREY DE CALIGNON. *Voy.* CALIGNON.

SOGDIEN, second fils d'Artaxercès-Longuemain, ne put voir sans jalousie Xercès, son frère aîné, sur le trône de Perse; il le fit assassiner l'an 425 avant J. C., et s'empara de la couronne. Il ne jouit pas long-temps du fruit de son crime. Son règne ne fut que d'environ sept mois. Ochus son frère, qui régna sous le nom de Darius-Nothus, leva une armée contre lui, se saisit de sa personne, et le fit expirer dans un monceau de cendres. Ce supplice fut inventé pour Sogdien, parce qu'Ochus s'étoit engagé par serment à n'employer contre lui ni le fer ni le poison. On remplit donc de cendres, jusqu'à une certaine élévation, une des plus hautes tours. On y fit monter Sogdien, et on l'y précipita la tête première. On agita ensuite les cendres jusqu'à ce qu'il fût suffoqué. Ainsi périt ce malheureux prince; et depuis ce temps, le supplice des cendres devint très-commun dans la Perse.

SOHÊME, frère de Ptolomée, roi d'Iturée, fut élevé à la cour d'Hérode-le-Grand, qui lui avoit donné toute sa confiance. Ce roi en partant pour aller faire sa paix avec Auguste, après la bataille d'Actium, lui donna ordre de tuer sa femme Mariamne, en cas qu'on le fît mourir à Rome. Un pareil ordre avoit déjà été

donné à Joseph, beau-frère d'Hérode. (*Voyez* ce mot, nº VI.) Sohême, gagné par les civilités de la reine, ne put garder son secret ; et Mariamne, indignée, accabla de reproches Hérode, qui fit périr et Sohême et sa femme.

I. SOISSONS (Thierri de), accompagna saint Louis dans son expédition à la Terre sainte, et fut fait prisonnier comme son roi à la bataille de la Massoure. Il chanta sa captivité, et partagea avec son contemporain Thibaut, comte de Champagne, l'honneur d'être un de nos premiers poètes. Dans un manuscrit de la bibliothèque impériale, de l'an 1350, on trouve plusieurs *chansons* de Thierri.

II. SOISSONS (Louis DE BOURBON, comte de) grand-maître de France, fils de Charles, comte de Soissons, dont la passion pour Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, est connue, naquit à Paris en 1604. Il se distingua d'abord contre les huguenots au siége de La Rochelle. Il commanda en Champagne dans les années 1635, 1636 et 1637, et défit, au combat d'Yvoi, les Polonais et les Croates qui entroient en France. Poussé à bout par le cardinal de Richelieu, dont il avoit refusé d'épouser la nièce, la marquise de Combalet, il résolut de s'en défaire ; mais le coup ayant manqué, il se retira à Sedan, traita avec la maison d'Autriche contre le roi, et défit le maréchal de Châtillon en 1641 à la bataille de la Marfée. Il y fut tué d'un coup de pistolet en poursuivant sa victoire avec trop d'ardeur. Louis XIII vouloit qu'on fît le procès à sa mémoire ; mais Puy-Ségur l'en empêcha, en disant : « Il étoit de votre sang, et votre filleul ; voudriez-vous exposer son corps à être traîné sur la claie par un jugement solennel ? Laissez à Dieu, Sire, la vengeance de vos ennemis. » Le comte de Soissons étoit un prince bien-fait, plein de courage et de fierté ; mais d'un esprit médiocre, incertain et défiant. Il avoit la barbe rousse. Ayant demandé un jour à un jardinier qui passoit pour eunuque, pourquoi il n'avoit point de barbe : « Je suis arrivé tandis que le bon Dieu faisoit la distribution des barbes ; il n'y en avoit plus que de rousses, et j'ai mieux aimé n'en point avoir que d'en avoir une de cette couleur. » Le père du comte de Soissons demanda en vain pour lui en mariage Marie, duchesse de Montpensier, qui épousa Gaston d'Orléans. Il n'eut qu'un fils naturel, Louis-Henri, chevalier de Soissons, abbé de la Couture, qui quitta ses bénéfices, prit le titre de prince de Neufchâtel, et en 1694 épousa Angélique-Cunégonde de Montmorenci-Luxembourg. Il mourut en 1703, laissant une fille, mariée en 1710 à Charles-Philippe d'Albert, duc de Luynes.

III. SOISSONS (Eugène-Maurice DE SAVOIE, comte de), fils puîné de Thomas de Savoie, prince de Carignan et de Marie de Bourbon, comtesse de Soissons, naquit en 1635. D'abord destiné à l'état ecclésiastique, il le quitta en 1656, après la mort de son second frère, prit le nom de comte de Soissons, et obtint la même année une compagnie au régiment de cavalerie de Mancini. L'année d'après il épousa Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin, et devint successivement colonel-général des Suisses et Grisons, gouverneur de Cham-

pagne et de Brie, lieutenant-général des armées du roi. Il se signala dans diverses occasions. A la bataille des Dunes, en 1658, il rompit l'infanterie ennemie à la tête des gardes-suisses, et six jours après il y eut un autre combat où il fut blessé au visage d'un éclat de grenade. Après s'être distingué dans les guerres qui suivirent, il fut nommé en 1673 pour servir dans l'armée de Turenne; mais il tomba malade en chemin, et mourut à Unna en Westphalie. Aux talens militaires, il joignoit les connoissances politiques, et il réussit à Londres dans l'ambassade dont Louis XIV le chargea en 1660. Il eut de son mariage cinq garçons et trois filles: du nombre des premiers étoit le prince Eugène. (*Voyez* son article). La Vie du comte de Soissons fut imprimée à Paris, 1677, in-12.

IV. SOISSONS, (N. de) gentilhomme du Maine, est connu par un ouvrage qui fit du bruit. Il le publia en 1716, sous le titre de *Détail de la France*. Voici ce que dit l'abbé Lenglet: « Il y démontre bien la cause des misères. Il fait voir que, sous les rois prédécesseurs de Louis XIV, les tailles étoient plus fortes, et que cependant les peuples sont plus misérables qu'ils n'étoient alors. Il en développe bien les raisons, et il est peu d'auteurs qui parlent aussi sensément. Son style est bon, et même intéressant. L'ouvrage est un volume in-12 de 400 à 500 pages, où l'on trouve des raisonnemens solides et une curieuse littérature sur le sujet que l'auteur traite. » *Voy.* PESANT.

† SOLANDER (Daniel), docteur en médecine, membre de la société royale de Londres, né en Suède, dans la province de Norland, où son père étoit ministre, fit ses études à Upsal, après lesquelles il alla à Archangel par la Laponie; de là, il se rendit à Pétersbourg, d'où il revint à Upsal auprès de Linné, son maître, qui conseille à son père de l'envoyer en Angleterre. Il y arriva en 1760, recommandé probablement à M. Collinson par le chevalier Linné qui étoit intimement lié avec lui. Quelques années après il fut admis dans la société royale, et attaché pour la partie de l'histoire naturelle au musée britannique. En 1768 le docteur Banks, son ami, l'engagea à faire avec lui, sous le commandement du capitaine Cook, son premier voyage autour du monde, pour tenter de nouvelles découvertes en histoire naturelle. Banks savoit qu'il ne pouvoit s'associer un compagnon plus capable de répondre à ses vues, et l'événement a justifié son attente. On ne peut lire qu'avec un vif intérêt, dans ce voyage, le récit du péril qu'ils coururent en gravissant dans la terre de feu une montagne où ils allèrent herboriser, et où ils auroient péri infailliblement de froid sans leur exactitude à prendre les précautions que leur avoient prescrites le docteur Solander, qui faillit lui-même à être la victime du danger auquel ils s'étoient exposés. Après une absence de trois ans, il revint en 1771, et quelque temps après il fut nommé sous-bibliothécaire du musée. Il employoit tous les jours une partie de son temps à mettre en ordre la collection des plantes que son ami Banks et lui avoient rapportées de la mer du Sud, et à les décrire. Excepté quelques petits écrits épars dans les mémoires des sociétés savantes, il n'a rien donné que la *Description*, imprimée in-4°, avec

figures, chez Lockier Davies, à Londres, de la Collection des pétrifications trouvées dans la province de Hampshire, et dont Gustave Brander fit présent au musée britannique. Le docteur Pultney, dans son *Esquisse des progrès de la botanique en Angleterre*, regarde le séjour du docteur Solander comme une époque dans l'histoire de cette science, et comme un des moyens qui ont le plus contribué à y faire connoître le système de son illustre maître. Solander mourut à Londres le 16 mai 1782, d'une attaque d'apoplexie. On a encore de lui des *Observations* d'histoire naturelle dans les *Voyages autour du monde*, faits par ordre de Georges III, Paris, 1774, 4 vol. in-4°.

SOLANO (N.), médecin espagnol, né à Montilla, et mort à Antequerra en 1738, fit des recherches curieuses sur le pouls, et sur les crises qu'on pouvoit annoncer en l'observant; il consacra sa vie entière à interroger la nature et à faire les premières expériences sur cet objet. Il les consigna dans son *Apollinis lapis Lydius*, où l'on en trouve d'importantes.

* I. SOLARI (Antoine), né en 1382, près de Chieti dans l'Abruzze, étoit fils d'un forgeron; il apprit la peinture à Bologne, et se perfectionna dans les meilleures écoles d'Italie. On admire ses ouvrages à Rome et dans plusieurs autres villes; les principaux sont, le *Tableau* du grand autel de l'église de Saint-Pierre d'Aram; celui de *saint François d'Assise* dans la chapelle de la Croix de Saint-Laurent, etc. Il mourut vers 1455.

* II. SOLARI (Marguerite), née à Asti dans le Piémont, florissoit dans le 15e siècle. Charles VIII, roi de France, étant venu en Italie en 1495, fut harangué par cette jeune fille, alors âgée de 11 ans. On trouve son discours dans l'ouvrage d'un certain Lesnandetie, intitulé *Louanges du mariage*. Marguerite Solari se distingua également dans la *poésie*.

* I. SOLDANI (Maximilien), sculpteur florentin, d'une famille noble, étudia le dessin en 1678, sous Balthasar Francescini, et la sculpture à Rome, sous Hercule Ferrata. Cosme III l'envoya à Paris, où il exécuta en médaille le *portrait* de Louis XIV. De retour dans sa patrie, il exécuta ceux du grand-duc et de plusieurs grands personnages; il fit aussi diverses *statues*, *groupes* et *bas-reliefs* en bronze.

* II. SOLDANI (Jacques), sénateur de Florence, est l'auteur de sept *satires*, regardées par l'académie de la Crusca comme un chef-d'œuvre; elles ont pour sujets, I. La *Cour*. II. L'*Hypocrisie*. III. La *Satire*. IV. Contre les *Péripatéticiens*. V. Contre le *luxe*. VI. Sur l'*inconstance de l'homme dans ses désirs*. VII. Contre l'*avarice et le luxe*.

* SOLDANO (Anielle), célèbre comédien qui vivoit dans le 16e siècle et au commencement du suivant, exerça sa profession avec succès à Naples, sa patrie, et dans les principales villes d'Italie; il étoit spirituel, prompt dans les réparties, enjoué, actif et plein de connoissances; il a fait imprimer, I. *Etymologies fantastiques et bizarres*, Bologne, 1610, in-4°. II. La *Fondation et l'origine de Bologne*, Bologne, 1610.

I. SOLE (Antoine-Marie del), peintre bolonais, né en 1597, mort en 1677, excella dans le *paysage*. On admire le bon choix de ses situations et la beauté de son coloris.

† II. SOLE (Joseph del), peintre bolonais, fils du précédent, né en 1654, mort à 65 ans, étudia les ouvrages des Carraches, et surpassa bientôt tous les autres élèves de son maître; il *peignit* très-bien l'histoire, et réussit également dans le *portrait*. Il refusa les offres du roi d'Angleterre et de celui de Pologne, et préféra demeurer au sein de sa famille; il travailloit lentement, en raison de l'excellence de son goût. Son école fut remplie d'une foule d'élèves fameux : César, Félix Torelli, Francesca Moniti, etc. On n'a pas gravé d'après lui.

SOLEIL (Myth.). Les païens distinguoient cinq soleils. L'un, fils de Jupiter; le 2e, fils d'Hypérion; le 3e, fils de Vulcain, surnommé Opas; le 4e avoit pour mère Acantho; et le dernier étoit père d'Æetès et de Circé... *Voy.* PHAÉTON, *et* PHÉNIX, n° I.

† SOLEISEL (Jacques de), gentilhomme du Forez, né en 1617 dans une de ses terres, nommée le *Clapier*, proche la ville de S.-Etienne, mourut en 1680, après avoir formé une célèbre académie pour le manége. On a de lui quelques ouvrages; le plus estimé est intitulé *Le Parfait Maréchal*, Paris, 1696 et 1754, in-4°. Il y traite de tout ce qui concerne les chevaux, sur-tout de leurs maladies et des remèdes qu'on peut y apporter. Il est plus exempt d'erreurs que les écrivains vétérinaires, ses devanciers, parce qu'il a beaucoup vu par lui-même et peu copié les anciens. Ses vues de pratique sont excellentes, mais il a payé le tribut aux préjugés de son temps; il croyoit à l'influence de la lune, et que le cerveau étoit un chapiteau d'alambic où s'élevoient par la veine céliaque les vapeurs exhalées des reins, de la rate, des poumons et du foie; il prodigue trop les remèdes échauffans et les cordiaux. Il introduisit enfin dans la maréchallerie un grand nombre de procédés barbares, ou du moins inutiles, tels que ceux d'extraire les graisses des salières pour guérir la lunatique; de meurtrir avec un brochoir les parotides enflammées; de barrer la veine aux larmiers pour dissiper les ophtalmies; d'oindre avec la graisse et le sang du cheval malade un membre qui a éprouvé un effort; de dessoler dans un grand nombre de maladies les pieds, etc. Aussi on devroit retoucher plusieurs endroits de son ouvrage, qui est d'ailleurs très-utile et assez exact. Soleisel passoit pour un si galant homme, qu'on a dit de lui « qu'il auroit encore mieux fait le livre du parfait Honnête-homme, que celui du Parfait Maréchal. »

† SOLENANDER (Reinier), médecin, né à Burick en 1521, et mort en 1596, étudia la médecine et la philosophie à Louvain, et voyagea en Italie et en France, par les bienfaits de Guillaume, duc de Clèves, qui le nomma à son retour son premier médecin. On a de lui, I. *Apologia quâ Julio Alexandrino respondetur*, Florentiæ, 1556, in-8°. II. *De caloris fontium medicatorum causâ et temperatione libri duo*, Lugduni, 1558, in-8°. III. *Consiliorum medicinalium sectiones quinque*, Francofurti, 1596, in-folio.

† SOLEYMAN, né à Alep. Agé de 24 ans, irrité des conquêtes des Français en Egypte, animé par les exhortations des prêtres Turcs, il résolut d'assassiner le général en chef Kleber, qui venoit de triompher des guerriers de sa nation à Héliopolis, et de réprimer une violente insurrection au Caire. Il se rendit à Jérusalem chez Ahmed Aga, dont il implora la protection pour soustraire son père, marchand à Alep, aux concussions qu'on lui faisoit éprouver. Dans cette conférence, Ahmed s'apercevant que toute l'ambition de Soleyman se bornoit à devenir lecteur de l'Alcoran dans une mosquée, qu'il avoit déjà fait deux pélerinages à Médine et à la Mecque, et qu'un délire fanatique agitoit sa tête lorsqu'il lui parloit de venger son culte outragé par des étrangers, fortifia ses dispositions. Soleyman arriva au Caire, et se logea dans la grande mosquée. Il attendit pendant 31 jours l'instant favorable pour frapper sa victime, et il le trouva le 25 prairial de l'an 8. S'étant caché dans le jardin du général, il le vit passer, et l'aborda pour lui baiser la main. Son air de misère intéressa Kleber. A peine celui-ci s'étoit-il arrêté pour écouter les plaintes de Soleyman, que ce dernier lui porta quatre coups de poignard. En vain l'architecte Protain, qui se trouvoit près de lui, voulut arrêter le bras du meurtrier, il en reçut lui-même six blessures, et fut renversé. Soleyman, arrêté à l'instant même, fut empalé et exposé aux oiseaux de proie. Il éprouva les douleurs les plus vives avant de mourir.

† SOLIGNAC (Pierre-Joseph DE LA PIMPIE, chevalier de), né à Montpellier en 1687, d'une famille distinguée, vint de bonne heure dans la capitale, et se fit connoître à la cour, qui lui donna une commission très-honorable pour la Pologne. Il eut occasion d'être connu du roi Stanislas, qui le prit chez lui, moins comme son secrétaire que comme son ami. Il suivit ce prince en France, lorsqu'il vint prendre possession de la Lorraine; il devint secrétaire de cette province, et secrétaire perpétuel de l'académie de Nanci. C'est dans cette ville qu'il trouva ce loisir philosophique et littéraire, qui fut le délassement des longues fatigues qu'il avoit essuyées. Des mœurs douces et honnêtes, des manières agréables, une littérature fine et variée, le faisoient rechercher par tous ceux qui aiment des talens aimables, joints à l'exacte probité. Il mourut à Nanci en 1773. Il a laissé divers ouvrages. Les principaux sont, I. *Histoire de Pologne*, en 5 vol. in-12. Cet ouvrage, qui n'est point achevé, est bien écrit; mais le style se ressent quelquefois du ton oratoire. II. *Eloge historique du roi Stanislas*, in-8°, écrit avec esprit et avec sentiment. L'auteur avoit aussi composé l'*Histoire* de ce prince; mais elle n'a pas encore paru. Elle présente, dit-on, un grand nombre de faits intéressans et nouveaux. III. *Divers morceaux de littérature*, dans les *Mémoires* de l'académie de Nanci, entre autres quelques *Eloges*, dont le style est élégant et facile, à quelques endroits près, où il est précieux et recherché. IV. On lui a attribué la *Saxe Galante*, 1732, in-12, qui eut de la vogue à cause de plusieurs anecdotes peu connues. V. On a encore de Solignac les *Amours d'Horace*, 1728, in-12, et des *Quatrains sur l'Education*, imprimés en 1728 et en 1738, in-12.

I. SOLIMAN I, s'étant sauvé de la bataille d'Ancyre, fut proclamé empereur des Turcs, à la place de Bajazet, son père, en 1402, par les troupes qui étoient restées en Europe. Il releva l'empire ottoman, dont il conquit une partie du vivant même de Tamerlan. Son amour pour les plaisirs ternit sa gloire et causa sa perte. Il fut détrôné en 1410 par son frère Musa, et tué en allant implorer la protection de l'empereur grec, dans un village entre cette ville et Andrinople.

† II. SOLIMAN II, surnommé *Canuni*, ou *le Législateur*, par ses sujets, et *le Magnifique* par les chrétiens, empereur turc, étoit fils unique de Sélim I, auquel il succéda en 1520. Il fut proclamé sultan trois jours après la mort de son père, dans le même temps que Charles-Quint fut couronné empereur à Aix-la-Chapelle. Soliman n'avoit pas été élevé à la manière des princes ottomans. On ne lui avoit rien caché des maximes de la politique et des secrets de l'état. Sa justice éclata au commencement de son règne; il rendit le bien à ceux que son père avoit dépouillés injustement, rétablit l'autorité des tribunaux qui étoit presque anéantie, et ne donna les charges et les gouvernemens qu'à des personnes qui avoient de la fortune et de la probité. « Je veux, disoit-il, qu'ils ressemblent à ces fleuves qui engraissent les terres par où ils passent, et non pas aux torrens qui entraînent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. Gazeli Beg, gouverneur de Syrie, se révolta au commencement de son règne, et entraîna une partie de l'Egypte dans sa rébellion. Soliman, après l'avoir réduit par ses lieutenans, acheva de détruire les Mammeluks en Egypte, et conclut une trève avec Ismaël Sophi. Tranquille du côté de l'Egypte et de la Syrie, il résolut de fondre en Europe. Il assiégea et prit Belgrade en 1521. L'année suivante il conçut le dessein d'assiéger l'île de Rhodes, qui étoit depuis 212 ans entre les mains des chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem. Résolu à cette entreprise, il leur écrivit une lettre très-fière, dans laquelle il les sommoit de se rendre, s'ils ne vouloient tous être passés au fil de l'épée. Cette conquête lui coûta beaucoup de monde; mais enfin la ville réduite aux dernières extrémités, fut obligée de se rendre en 1522. Le vainqueur tourna ensuite ses armes contre la Hongrie, où il gagna le 29 août 1526 la fameuse bataille de Mohatz sur les Hongrois. (*V.* NADASTI, n° I.) Louis II, leur roi, y périt dans un marais. Le conquérant turc prit Bude en 1529, et alla ensuite attaquer Vienne qui soutint vingts assauts pendant l'espace de vingts jours: il fut obligé d'en lever le siége avec une perte de 80 mille hommes. L'an 1534 il passa en Orient, et prit Tauris sur les Perses; mais il perdit une bataille contre Schah-Tamasp. Son armée éprouva en 1565, devant l'île de Malthe, le même sort qu'elle avoit eu devant Vienne. Il se rendit maître en 1566 de l'île de Chio, possédée par les Génois depuis 1346. Ce héros infatigable termina ses jours en Hongrie, au siége de Sigeth, le 30 août 1566, à 76 ans, quatre jours avant la prise de cette place par les Turcs. Ses armes victorieuses le firent également craindre en Europe et en Asie. Son empire s'étendoit d'Alger à l'Euphrate, et du fond de la Mer-Noire au fond de la Grèce et de l'Epire. Ce prince

étoit aussi propre aux affaires de la paix qu'à celles de la guerre : exact observateur de sa parole, ami de la justice, attentif à la faire rendre, et d'une activité surprenante dans l'exercice des armes. Plus guerrier que Charles-Quint, il lui ressembla par ses voyages continuels. C'est le premier des empereurs ottomans qui ait été l'allié des Français, et cette alliance a toujours subsisté. Soliman ternit l'éclat de sa gloire par sa cruauté. Après la victoire de Mohatz, 1500 prisonniers, gens de la plus haute distinction, pour la plupart, furent placés en cercle par ordre du sultan, et décapités en présence de l'armée victorieuse. Soliman ne croyoit rien d'impossible lorsqu'il ordonnoit. Un de ses généraux lui ayant écrit que l'ordre de faire construire un pont sur la Drave étoit inexécutable; l'empereur, ferme dans ses volontés, lui envoya une longue bande de toile, sur laquelle étoient écrites ces paroles : « L'empereur Soliman, ton maître, te dépêche par le courrier que tu lui as envoyé l'ordre de construire un pont sur la Drave, sans avoir égard aux difficultés que tu pourras trouver. Il te fait savoir en même temps que si ce pont n'est pas achevé à son arrivée, il te fera étrangler avec le morceau de toile qui t'annonce ses volontés suprêmes. » Soliman se servit de l'autorité absolue dont il jouissoit pour établir l'ordre et la police dans son empire. Il le divisa en différens districts obligés de fournir un certain nombre de soldats. Le revenu d'une certaine portion de terres de chaque province fut appliqué à l'entretien des troupes, et il régla en détail tout ce qui concernoit leur discipline, leurs armes, la nature de leurs services. Il établit un système d'administration pour les finances de l'empire; et pour que les impôts ne fussent pas excessifs, il s'astreignit à une économie sévère et attentive. Soliman est le plus grand de tous les empereurs ottomans; il est celui qui, par ses armes ou celles de ses généraux, a le plus étendu la puissance des Turcs en Europe et en Asie. Sous son règne leur gloire parvint à son plus haut point, mais elle déclina sous ses successeurs, qui ne parurent plus que rarement à la tête de leurs armées; et la fortune constante, qui avoit jusqu'alors accompagné les Ottomans dans toutes leurs expéditions, finit avec lui. Magnifique, ambitieux, toujours en activité, il n'y a pas une année de son règne qui ne soit marquée par quelque action d'éclat. Scrupuleux observateur de sa religion, moins débauché que ses prédécesseurs, il fut aussi plus instruit. Il cultivoit les mathématiques, et faisoit de la lecture de l'histoire une de ses principales occupations. Enfin, disent les auteurs de la grande Histoire universelle, il ne lui manqua presque aucune des qualités qui font les grands princes. Soliman fut plus exact à tenir sa parole qu'aucun de ses prédécesseurs. Sa conduite à l'égard de son visir, de la veuve et du fils de Jean Zapolski, et dans plusieurs autres circonstances, peut donner une idée de la bonne foi des sultans qui ont régné avant lui, comme le meurtre de ses fils fait voir que chez lui tous les sentimens cédoient au désir de conserver son autorité. *Voyez* ROXELANE, MUSTAPHA *et* GONZAGUE, n° XXII.

III. **SOLIMAN III**, empereur

…ture, fils d'Ibrahim, fut placé sur le trône en 1687, après la déposition de Mahomet IV, à l'âge de 48 ans, et mourut le 22 juin 1691. C'étoit un prince indolent, superstitieux et presque imbécille, qui ne dut toute la gloire de son règne qu'à l'habileté de son ministre Mustapha Coprogli.

† SOLIMÈNE (François), peintre, né en 1657 dans une petite ville proche de Naples, mort dans une de ses maisons de campagne en 1747, fut destiné par son père à l'étude des lois; il s'en occupa pendant quelque temps; mais son goût l'entraîna vers la peinture. Il réussissoit également dans tous les genres. Une imagination vive, un goût délicat et un jugement sûr présidoient à ses compositions; il avoit le grand art de donner du mouvement à ses figures; il joignoit à une touche ferme, savante et libre, un coloris frais et vigoureux. Ce peintre a beaucoup travaillé pour la ville de Naples. Plusieurs princes de l'Europe exercèrent son pinceau. Charmés de ses ouvrages, ils voulurent l'attirer à leurs cours; mais Solimène, comblé de biens et d'honneurs dans sa patrie, ne voulut pas l'abandonner. La maison de cet illustre artiste étoit ouverte aux personnes distinguées par leur esprit et leurs talens. Les beaux arts y attiroient les plaisirs les plus purs et les plus variés. On a de lui quelques *Sonnets*, qui peuvent le placer au rang des poètes estimés. Il s'habilloit d'ordinaire en abbé, et possédoit un bénéfice. Nous avons plusieurs morceaux gravés d'après les ouvrages de ce peintre.

* SOLI-MURATORI (Jean-François), né à Vignole, étoit neveu du célèbre Muratori, et lui succéda dans l'emploi de garde des archives de Modène. Il naquit en 1701, et mourut le 29 septembre 1769. Après avoir fait un *Abrégé* des Dissertations sur l'antiquité, par son oncle, il écrivit sa vie, imprimée à Venise en 1757, et à Naples l'année suivante.

SOLIN (Caïus-Julius *Solinus*), grammairien latin, vivoit sur la fin du premier siècle, ou au commencement du second. On a de lui un livre intitulé *Polyhistor*, sur lequel Saumaise a fait de savans Commentaires, Paris, 1629, et Utrecht, 1689, 2 vol. in-fol. C'est une compilation assez mal digérée de remarques historiques et géographiques sur les choses les plus mémorables de divers pays. Solin y parle souvent de Rome, comme de sa patrie. On l'a surnommé le *singe de Pline*, parce qu'il ne fait guère que copier ce célèbre naturaliste. La plus ancienne édition de son *Polyhistor* est de Venise, 1473; la meilleure, de Leyde, 1646. l'Anthologie latine de Burmann, tome 2, page 383, offre le commencement d'un poème de Solin, intitulé *Pontica*. C'est un fragment de 22 vers.

* SOLINGEN (Corneille-Van), célèbre chirurgien-accoucheur du 17e siècle, florissoit à La Haye. On a de lui un Traité d'accouchement, sous ce titre, *Embryulcia*, 1673, in-12, et cet autre ouvrage: *Manuale operation der chirurgie*, La Haye, 1685, in-4°.

† SOLIS (Antoine de), poète espagnol, né à Alcala de Henarez le 18 juillet 1610, mort le 19 avril 1686, étudia le droit à Salamanque devenu secrétaire du comte d'Oropesa, vice-roi de

Navarre, il lui rendit des services importans; mais le roi Philippe IV. instruit de son mérite, le rappela auprès de lui, et le nomma son secrétaire et historiographe des Indes, charge fort lucrative. Il vivoit avec beaucoup d'agrément dans le monde, lorsqu'il le quitta pour se consacrer à l'état ecclésiastique: il reçut l'ordre de prêtrise à 57 ans. Solis avoit jusqu'alors travaillé pour le théâtre; il y renonça entièrement, et ne voulut pas même composer des *Autos Sacramentales*, pièces de dévotion représentées en Espagne les jours de certaines fêtes, mais où le profane est souvent mêlé avec le sacré. Il a composé, I. neuf *Comédies*, Madrid, 1685, in-4°, dont le plan est confus, et le fond plus romanesque que comique. Il y a beaucoup de mauvais jeux de mots. II. Des *Poésies*, Madrid, 1692, réimprimées en 1732, in-4°, qui sont animées des charmes de l'imagination, mais gâtées par l'emphase, et par l'incohérence des images. III. Une *Histoire* de la Conquête du Mexique, Madrid, 1685 et 1748, dont nous avons une traduction en français, par Citri de La Guette, 1691, in-8°, avec figures, et 1692, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est écrit avec feu et avec élégance; mais on y rencontre de temps en temps des phrases ampoulées, des réflexions puériles et des faits hasardés. L'auteur, attentif à relever la gloire de Fernand Cortès, lui prête bien des traits de politique, des réflexions, et peut-être des actions même dont il n'étoit pas capable. Il termina cette Histoire à la conquête du Mexique, pour ne point ternir la réputation de son héros par les cruautés qu'il y avoit exercées. On a encore de Solis un recueil de *Lettres*, imprimé à Madrid, en 1737, par les soins du savant Magamy Siscar.

* SOLLIER (Jean-Baptiste), jésuite flamand, né à Herseau, village du territoire de Courtray, le 28 février 1660, et mort le 27 juin 1740, travailla à l'immense collection des Actes des Saints, dans laquelle on remarque un *Traité des Patriarches d'Alexandrie*, et à plusieurs autres *ouvrages*.

* SOLO (Gérard de), professeur en médecine de la faculté de Montpellier, vécut vers la fin du 13ᵉ siècle: on ignore quelle fut sa patrie; mais tout porte à croire qu'il étoit de Provence. On lui attribue un *Commentaire* sur le Viatique de Constantin, lequel fut imprimé à Venise, en 1505, in-fol., sous ce titre: *Commentarium super viatico cum textu.* L'ouvrage est bon en général, mais d'un mauvais style, vu l'époque où l'auteur vivoit. On a encore de lui, I. *Introductorium juvenum, seu de regimine corporis humani in morbis.* II. *Libellus de febribus.* III. *Tractatus de gradibus medicinæ*, Venetiis, 1505, 1529, in-folio. Il a laissé quelques autres *Traités* manuscrits.

* SOLOMON (Ben Job Jalla), né à Bonda, ville qu'Ibrahim son père avoit fondée sur la rivière de Sénégal, fut envoyé par lui pour vendre des esclaves au capitaine Pyke, qui faisoit la traite des nègres pour Hunt. Ils ne purent convenir du prix, et Solomon, avec un autre marchand nègre, revint à terre pour une autre expédition: ils tombèrent dans un parti ennemi, de Mendingos, qui les firent prisonniers et vinrent les vendre comme

esclaves au capitaine Pyke, qui fit aussitôt à Ibrahim des propositions pour leur rachat ; mais n'ayant eu aucune réponse, il mit à la voile, et arrivé à Annapolis, confia Job au facteur de Hunt. Celui-ci le vendit à Tolsey de Maryland ; quoiqu'il y fût traité avec beaucoup de douceur, Job eut l'adresse de s'échapper et le malheur d'être arrêté comme un esclave fugitif. Alors il s'annonça comme mahométan. Une lettre que son père lui adressoit tomba entre les mains du général Oglethorpe qui sur-le-champ assigna le prix de son rachat à Hunt, aussitôt que Job seroit rendu en Angleterre ; mais le général ayant été envoyé en Géorgie, et Job étant arrivé à Londres en son absence, en 1733, ce fut la compagnie d'Afrique, qui au moyen d'une souscription opéra sa rédemption. Sir Hans Sloane se l'étant attaché l'employa à traduire différens manuscrits arabes, et l'introduisit à la cour ; après 14 mois de séjour, il fut envoyé dans sa patrie chargé de présens pour 500 guinées. Le malheureux ne retrouva plus son père ni sa patrie : elle avoit été dépeuplée par la guerre. Job étoit d'une belle figure, haut de six pieds : son maintien étoit doux, mais sérieux ; il avoit de l'esprit, beaucoup de courage, une mémoire si heureuse qu'à l'âge de 15 ans il savoit par cœur tout entier le Koran, dont il a transcrit et laissé trois copies en Angleterre.

† SOLON, le second des sept sages de la Grèce, naquit à Athènes vers l'an 639 avant Jésus-Christ. Après avoir acquis les connoissances nécessaires à un philosophe et à un politique, il voyagea dans toute la Grèce. De retour dans sa patrie, il la trouva déchirée par la guerre civile. Les uns vouloient la démocratie, les autres l'oligarchie. Dans ce soulèvement général, Solon fut le citoyen sur lequel Athènes tourna les yeux. On le nomma archonte et souverain législateur, du consentement de tout le monde. Les Athéniens avoient voulu plusieurs fois lui déférer la royauté ; mais il l'avoit toujours refusée. Revêtu de sa nouvelle dignité, ses premiers soins furent d'apaiser les pauvres qui fomentoient le plus la division. Il défendit qu'*aucun citoyen fût obligé par corps pour dettes civiles* ; et par une loi expresse il remit une partie des dettes. Il cassa toutes les lois de Dracon, à l'exception de celles qui concernoient les meurtriers, et procéda ensuite à une nouvelle division du peuple, qu'il partagea en quatre tribus. Dans les trois premières il mit les citoyens aisés, donna à eux seuls les charges et les dignités, et accorda aux pauvres qui composoient la quatrième tribu le droit d'opiner avec les riches dans les assemblées du peuple : droit peu considérable d'abord, mais qui par la suite les rendit maîtres de toutes les affaires de la république. L'aréopage reçut une nouvelle gloire sous son administration. Il en augmenta l'autorité et les priviléges, le chargea du soin « d'informer de la manière dont chacun gagnoit se vie. » Ce législateur fit aussi des changemens au sénat. Il fixa le nombre des juges à 400, et voulut que toutes les affaires qui devoient être portées devant l'assemblée du peuple, auquel seul appartenoit le pouvoir souverain, fussent auparavant examinées devant ce tribunal. C'est à ce sujet qu'Anacharsis, attiré du fond de

la Scythie par la réputation des sages de la Grèce, disoit à Solon : « Je suis surpris qu'on ne laisse aux sages que la délibération, et qu'on réserve la décision aux foux. » Après ces différens réglemens, Solon publia ses lois. Parmi ces lois, une des plus nécessaires dans une petite république, étoit celle qui chargeoit l'aréopage de « veiller sur les arts et les manufactures ; de demander à chaque citoyen compte de sa conduite, et de punir ceux qui ne travailleroient point. » Il ordonna que la mémoire de ceux qui seroient morts au service de l'état, fût honorée par des oraisons funèbres ; que l'état prît soin de leurs pères et de leurs mères ; et que leurs enfans fussent élevés aux dépens de la république jusqu'à l'âge de puberté, temps auquel on devoit les envoyer à la guerre avec une armure complète. La peine d'infamie étoit décernée contre ceux qui avoient consumé leur patrimoine, qui n'avoient point voulu porter les armes pour la patrie, ou qui avoient refusé de nourrir les auteurs de leurs jours. Il n'exemptoit de ce dernier devoir que les fils des courtisanes. Solon ne fit aucune loi contre les sacriléges, ni contre les parricides ; parce que, disoit-il, « le premier crime a été inconnu jusqu'ici à Athènes ; et le second est si atroce que je le crois impossible. » Cicéron remarque ici la sagesse de ce législateur, dont les lois étoient alors en vigueur dans cette république. Les Athéniens s'étant obligés par serment d'observer ces lois pendant 100 ans, Solon obtint d'eux un congé de 10 ans. Le prétexte de son voyage étoit le désir de trafiquer sur mer ; mais le véritable motif fut d'éviter les importunités de ceux qui venoient se plaindre pour obtenir des interprétations en leur faveur. Il alla d'abord en Egypte, ensuite à la cour de Crœsus, roi de Lydie, qui prétendit l'éblouir par une magnificence étudiée. Crœsus lui ayant un jour fait voir toutes ses richesses, lui demanda d'un air satisfait s'il avoit jamais connu d'homme plus heureux que lui ? « Oui, prince, lui répondit le sage, c'est un simple citoyen d'Athènes, nommé Tellus, qui, après avoir vu sa patrie toujours florissante, et ses enfans généralement estimés, est mort en combattant pour elle. » Crœsus, surpris de cette réponse, demanda à Solon si, après ce Tellus, il avoit connu un autre homme dont le bonheur fût égal au sien ? Solon répondit qu'il pouvoit encore lui citer deux frères, nommés Cléobis et Biton, qui avoient été un parfait modèle d'amitié fraternelle, et qui avoient eu pour leur mère la piété la plus tendre. Un jour de fête, comme elle devoit aller au temple de Junon, dont elle étoit prêtresse, ses bœufs tardant à venir, Cléobis et Biton se mirent eux-mêmes au joug et traînèrent le char. Cette mère, saisie de joie, pria Junon d'accorder à ses enfans ce qui étoit le plus avantageux aux hommes. Après le sacrifice ils allèrent se coucher, et au milieu de leur sommeil ils terminèrent leur vie par une mort douce et tranquille. « Eh quoi ! reprit Crœsus, vous ne me compterez donc pas au nombre des hommes heureux ? — Roi de Lydie, s'écria Solon, Dieu nous a donné à nous autres Grecs un esprit ferme et simple, qui ne nous permet pas d'estimer ce qui n'est qu'éclatant, ni d'admirer un bonheur qui peut-être n'est que passager. Celui-là seul nous paroît heureux, de qui le ciel a

continué la félicité jusqu'au dernier moment de la vie : car le bonheur d'un homme qui vit encore, et qui flotte au milieu des écueils de cette vie, nous paroît aussi incertain que la couronne pour celui qui court dans la carrière. Ne vous y trompez pas, grand roi, on trouve dans une fortune médiocre beaucoup d'hommes heureux; et ils ont cet avantage sur les riches, qu'ils sont moins exposés aux revers de la fortune, et peuvent moins contenter leurs désirs; impuissance qui est pour eux une faveur des dieux... » Crœsus, dont l'orgueil ne pouvoit reconnoître la vérité de ces discours, parut estimer moins Solon; et le célèbre Esope qui étoit à la cour de Lydie, ayant pris le sage en particulier, lui dit : « Solon, il faut ou ne jamais approcher des rois, ou bien ne leur dire que des choses agréables. — Dis plutôt, reprit Solon, qu'il faut ou ne pas les approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles. » (*V.* Croesus.) Solon étant revenu dans sa patrie, la trouva livrée à ses anciennes divisions. Pisistrate s'étoit emparé du gouvernement, et régnoit moins en chef d'un peuple libre, qu'en monarque qui vouloit avoir toute l'autorité. Après avoir reproché à ce tyran sa perfidie, et aux Athéniens leur lâcheté, il alla mourir, dit-on, chez le roi Philocypre, l'an 559 avant J. C. Pisistrate lui écrivit une lettre pour justifier sa conduite et l'engager à revenir dans sa patrie. C'est donc à tort que Plutarque avance que ce législateur se réconcilia, sur la fin de sa vie, avec le tyran, et qu'il fut même de son conseil. Toutes ses démarches annoncent un républicain zélé. Il reprocha, dit-on, à Thespis, poète tragique, l'usage qu'il faisoit du mensonge dans ses pièces, comme étant un exemple pernicieux pour ses concitoyens. Thespis répondit « qu'il n'y avoit rien à craindre de ces mensonges et de ces fictions poétiques, qu'on ne faisoit que par jeu. » Solon, indigné, repartit en donnant un grand coup de son bâton contre terre : « Mais si nous souffrons et approuvons ce beau jeu-là, il passera bientôt dans nos contrats et dans toutes nos affaires. » Il avoit coutume de dire : « Laissons en partage au reste des mortels les richesses; mais que la vertu soit le nôtre... » Solon voyant un de ses amis plongé dans une profonde tristesse, le mena sur la citadelle d'Athènes, et l'invita à promener ses yeux sur tous les bâtimens qui s'y présentoient. Quand il l'eut fait : « Figurez-vous maintenant, lui dit-il, si vous le pouvez, combien de deuils et de chagrins logèrent autrefois sous ces toits, combien il en séjourne aujourd'hui, et combien dans la suite des siècles il y en doit habiter. Cessez donc de pleurer vos disgraces, comme si elles vous étoient particulières, puisqu'elles vous sont communes avec tous les hommes... » La statue de Solon, par M. Roland, orne le palais du sénat à Paris; elle est sculptée avec soin et offre un grand mérite dans son exécution; mais on a reproché à la tête de ne pas offrir assez le caractère grec. *Voy.* un parallèle de Solon et de Lycurgue, dans l'article de ce dernier.

SOMAISE (Antoine Baudeau, sieur de), mit en *vers* détestables la comédie des Précieuses ridicules de Molière, contre lequel il vomit cependant beaucoup d'injures. On a encore de lui, I. Les *véritables Précieuses*. II. Le *Pro-*

cès des précieuses, chacune en un acte, la première en prose, la seconde en vers. III. Le *Dictionnaire des précieuses*, Paris, 1661, 2 vol. in-8°. Il y a du naturel dans le style de ces trois plaisanteries, mais trop de négligence et de plates bouffonneries.

† I. SOMBREUIL (François-Charles Virot de), né à Insisheim en Alsace, maréchal-de-camp et gouverneur des Invalides, montra beaucoup de fermeté dans l'exercice de sa place. Il fut enfermé dans la prison de l'Abbaye peu de jours après le 10 août 1792, et désigné comme l'une des victimes des horribles journées des 2 et 3 septembre. Il parut devant les juges assassins; sa fille, jeune, intéressante et belle, parvient, à force de courage, dans la prison; les cheveux épars, elle se jette sur son père, le serre dans ses bras, défie les bourreaux de le lui arracher, les conjurant, au nom de la nature, de sauver l'auteur de ses jours. Il fut décidé qu'il étoit libre. Les assassins étoient à la porte de la prison, sur deux haies, le sabre à la main, pour l'enfoncer dans le corps de ceux qui leur étoient désignés par le signal, « monsieur peut sortir, » Sombreuil est annoncé comme innocent; les assassins crient : « Chapeau bas! voilà un innocent. » Quatre hommes du peuple le portent en triomphe jusqu'à l'hôtel des Invalides; sa respectable fille fut aussi portée en triomphe. Echappé à ce danger, Sombreuil n'en fut pas moins traduit quelque temps après au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 29 prairial an 2 (17 juin 1794), âgé de 74 ans, comme conspirateur et complice d'un prétendu assassinat de Collot-d'Herbois, député à la convention nationale. Il fut conduit à l'échafaud avec une chemise rouge.

* II. SOMBREUIL (Stanislas Virot de), fils aîné du précédent, capitaine de hussards, né à Lechoisies, domicilié à Poissy, fut décapité avec son père le 29 prairial an 2 (17 juin 1794), comme complice de la faction de l'étranger, du soulèvement des prisons et de l'assassinat de Collot-d'Herbois. Il fut conduit à l'échafaud avec une chemise rouge. Pendant sa détention dans la prison de la Force, une jeune femme charmante, dont il étoit tendrement aimé, s'exposa au plus grand danger en s'introduisant dans sa prison; elle se dépouilla des habits de son sexe, se couvrit de ceux de son amant, et le servit dans un accès de fièvre durant quatre jours et quatre nuits.

† III. SOMBREUIL (Charles Virot de), frère du précédent, né avec un caractère ardent et une bravoure étonnante, se fit remarquer dès le commencement de la révolution par l'audace avec laquelle il arracha, au Palais-Royal, des mains de la multitude en effervescence, son ami le jeune Polignac. Ayant passé quelque temps après en pays étranger, il servit en 1792 dans l'armée prussienne, où il se distingua par tant de valeur, que le roi de Prusse lui donna l'ordre du mérite militaire. Il fit ensuite, en 1793, la campagne d'hiver contre Custines, et passa en Hollande, où il déploya autant de bravoure que d'activité pendant la campagne de 1794. L'année suivante, choisi par le gouvernement anglais pour conduire un renfort aux troupes débarquées à Quiberon, il s'acquitta de cette commission. Lorsque Hoche y attaqua le fort Penthièvre, le jeune Sombreuil y pro-

tégea le rembarquement avec une grande intelligence et un grand sang-froid ; il ne trouva point de bâtiment pour s'embarquer lui-même, ainsi que les émigrés qu'il commandoit, et il fut forcé de se rendre. Il demanda la vie pour ceux qui l'accompagnoient : « Pour moi, dit-il, je m'abandonne à mon sort. » Conduit successivement à l'Orient et à Vannes, il apprit qu'il alloit être fusillé. On dit que, sur sa parole d'honneur de se représenter dans trois jours, on lui permit, avant la prononciation de son jugement, de s'embarquer sur un esquif pour rejoindre l'escadre anglaise, où il avoit des intérêts à régler. Là, on chercha vainement à le retenir, en lui déclarant le sort qui l'attendoit. Sombreuil vint dégager sa parole, et périr. Lors de sa condamnation, on ne put trouver d'officiers français pour composer le conseil de guerre ; et l'on fut contraint d'y appeler des Belges. On eut beaucoup de peine à déterminer les soldats à tirer sur lui. Sombreuil refusa de se laisser bander les yeux, et donna lui-même le signal de sa mort.

* SOMENZI (Thomas), médecin de Crémone, florissoit dans le 16e siècle. On a de lui : *De morbis qui per finitimos populos adhuc grassantur*, Crémone, 1576.

* I. SOMEREN (Corneille Van), docteur en médecine, né à Dordrecht en 1593, et mort le 11 décembre 1649, étudia dans l'université de Leyde, et se fit recevoir docteur à Caen, en 1615. De retour dans sa patrie il fut nommé médecin ordinaire de la ville, conseiller, échevin, trésorier au grand-comptoir, etc., et remplit ces diverses charges à la satisfaction publique. Van Someren étoit bon poëte, et possédoit la plupart des langues vivantes. Ses principaux ouvrages sont, *Tractatus de variolis et morbillis*, 1641, Dordrechti, in-8°. *Exercitationes in Hippocratis aphorismum de calculo. De unitate liber singularis*, ibidem, 1639.

* II. SOMEREN (Jean Van), conseiller de la cour provinciale d'Utrecht, né en cette ville en 1634, étoit un jurisconsulte distingué, à qui le savant Antoine Mathæus reconnoît avoir eu beaucoup d'obligations pour plusieurs de ses ouvrages. Comme magistrat, il jouissoit également de la plus haute considération. Il mourut en 1706, et laissa un Traité *De jure novercarum*, Utrecht, 1658 ; et un autre *De repræsentatione*, ibid., 1676 ; réimprimés à Bruxelles en 1719, in-8°.

† SOMERS (lord Jean), chancelier d'Angleterre, né en 1652 à Worcester, mort en 1710, se distingua au barreau, et eut part en 1681 à un écrit intitulé, *Juste et modeste défense des procédés des deux derniers parlemens*. Somers fut un des membres du conseil pour les sept évêques, l'un des représentans à la convention de la ville de Worcester, et l'un des commissaires de la chambre des communes, à la conférence des lords sur le mot *a abdiqué ;* peu après, procureur général ; et en 1692, avocat général et lord garde du grand-sceau ; en 1797, chancelier, et eut le titre de lord Somers : mais en 1600 le sceau lui fut ôté, comme accusé de haute trahison ; il fut acquitté par la chambre des pairs. Jean Somers étoit considéré comme un patriote vertueux, un savant jurisconsulte, défenseur de la constitution de l'Angleterre, et le plus grand protecteur des savans de son pays.

† SOMERVILLE (Guillaume), poète anglais, né en 1692 au comté de Warwick, mort en 1743, s'établit dans une terre qui appartenoit à son père, et servit utilement dans la place de juge de paix. Il est auteur d'un *Poëme* sur la chasse, ouvrage ingénieux et agréable. Il a ecrit aussi quelques autres *pièces de vers* qui ont été imprimées dans les recueils du tems.

SOMMEIL (Mytholog.), fils de l'Erèbe et de la Nuit. Son palais est dans un antre écarté et inconnu, où les rayons du soleil ne pénètrent jamais. A l'entrée se trouvent une infinité de pavots et d'herbes assoupissantes. Le fleuve Léthé coule devant ce palais, et on n'y entend point d'autre bruit que le murmure de ses eaux. Le Sommeil repose dans une salle sur un lit de plumes, entouré de rideaux noirs. Les Songes sont couchés autour de lui, et Morphée (*Voyez* ce mot), son principal ministre, veille pour prendre garde qu'on ne fasse du bruit.

† SOMMERY (N. Fontette de), demoiselle de Paris, dont l'origine est ignorée, ne savoit elle-même à qui elle devoit la naissance. Jetée dans un couvent dès son jeune âge, une petite pension que les religieuses recevoient pour elle cessa bientôt d'être payée, sans qu'on en sût la raison. Heureusement pour la jeune pensionnaire, elle étoit douée d'un esprit prématuré. La maréchale de Brissac, avec qui elle avoit été élevée, la prit chez elle au moment de son mariage, et lui assura une pension de 4000 livres par son testament. Mademoiselle de Sommery eut, après la mort de sa bienfaitrice, une maison où elle vécut dans l'indépendance et dans le commerce des philosophes et des gens d'esprit. Quoique dénuée de toute beauté, elle attira chez elle la meilleure compagnie des gens du monde, qu'elle recevoit avec un ton noble, et à qui elle plaisoit encore par ses bizarreries, son extrême franchise et son esprit caustique. Elle savoit braver les ridicules et en donner aux autres d'une manière piquante; mais sa méchanceté étoit toute en paroles. Son caractère singulier lui fit des amis distingués, d'autant plus qu'elle se faisoit pardonner ses bizarreries par d'excellentes qualités; la prudence, la discrétion, la fidélité en amitié, et le désir de servir les honnêtes gens et de secourir les malheureux. Elle mourut en 179.., dans un âge assez avancé. On a d'elle un ouvrage de morale, dont la troisième édition parut en 1784, sous le titre de *Doutes sur les opinions reçues dans la société*. Cet ouvrage est celui d'une femme de beaucoup d'esprit, qui connoît le monde, qui sait juger des choses et des personnes; mais des paradoxes, des opinions hasardées, et un style quelquefois recherché, en déparent un peu le mérite. L'auteur y soutient le ton tranchant qu'elle avoit dans la société. Dès sa jeunesse elle portoit des jugemens un peu extraordinaires de quelques-uns de nos meilleurs écrivains, quoiqu'elle en appréciât d'autres avec justesse. Elle appeloit La Fontaine un niais, Fénélon un bavard, et madame de Sévigné une caillette, etc., etc. On a encore de mademoiselle de Sommery, *Lettres de madame la comtesse de L*** au comte de R****, 1785, in-12; et *l'Oreille, conte asiatique*, 1789, 3 volum. in-12. Elle se mêloit aussi de faire des *vers*, mais ils n'étoient pas bons.

SOMMIER (Jean-Claude), Franc-Comtois, curé de Champs, conseiller d'état de Lorraine, archevêque de Césarée et grand-prevôt de l'église collégiale de Saint-Diez, publia divers ouvrages dont le succès fut médiocre. I. L'*Histoire dogmatique de la religion*, en 6 vol. in-4°, dont le premier parut à Paris en 1708. Ce livre est écrit avec méthode et avec sagesse. L'auteur paroît versé dans la lecture des poètes, des philosophes anciens et modernes, et il ne l'est pas moins dans celle des Pères et des écrivains sacrés. L'érudition qu'il étale est propre à faire impression sur les esprits cultivés, mais il n'est pas si fort à la portée de ceux qui n'ont pas fait des études suivies. II. L'*Histoire du saint-siége*, en 7 volum. in-8°, mal reçue en France, parce qu'elle est pleine de préjugés ultramontains. Benoît XIII le récompensa de son zèle pour la cour romaine en le nommant archevêque titulaire de Césarée. On voit par ce livre que l'auteur avoit beaucoup lu l'Histoire ecclésiastique, mais on y voit aussi que la critique n'étoit pas son principal mérite. Il mourut en 1737, à soixante-seize ans.

SOMMIERES (Gilles de), maître de la garde-robe de Henri III, et chevalier des ordres du roi, fut aimé de ce prince, qui voulut lui faire don de cent mille écus. Ce présent paroissant trop considérable dans l'état où étoient les finances, Sommières le refusa. « Je craindrois, dit-il au roi, que votre majesté ne fît à son trésor une brèche qu'elle seroit obligée de réparer aux dépens de son peuple. » Ce généreux courtisan fut depuis gouverneur de Louis XIII.

* SOMMONT (Jean-Antoine), Napolitain, du 16e siècle, a écrit l'*Histoire de la ville et du royaume de Naples*, en 4 volumes.

† SOMNER (Guillaume), célèbre antiquaire anglais, né à Cantorbéry le 30 mars 1606, fut très-attaché au roi Charles Ier, et publia en 1648, in-4°, un poëme intitulé *Les Dangers auxquels sont exposés les princes*, ou *Méditation occasionnelle sur les souffrances et la mort du roi*; et peu après il donna un autre poëme aussi in-4°, à la tête duquel il mit le portrait de Charles Ier, qui est au devant de l'*Eikón Basìliké*, avec ce titre : *Explication du Frontispice du livre du roi, auquel on a ajouté un poëme sur les dangers*, etc. Somner mourut en 1699, avec la réputation d'un savant très-habile dans toutes les langues de l'Europe, anciennes et modernes. Ses principaux ouvrages sont, I. Un *Dictionnaire saxon*, imprimé à Oxford en 1659, in-folio, exact et méthodique. II. Les *Antiquités de Cantorbéry*, en anglais, Londres, 1640, in-4°. III. *Traité du Portus Iccius*, in-8°, dans lequel on examine et on réfute les idées de Chifflet dans son Traité Topographique; on y établit en même temps le sentiment de Clavier sur ce port, dont on démontre plus clairement la situation, etc. Ce savant a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits.

* SOMPEL (Pierre-Van), célèbre graveur d'Anvers, du dernier siècle, nous a laissé *Jésus-Christ en croix*, d'après Rubens; le *même avec les disciples d'Emmaüs*; *Ixion trompé par Junon*, etc. Il a beaucoup gravé d'après Van-Dyck et autres fameux artistes.

* SONER (Erneste), médecin,

né à Nuremberg en 1573, mort le 28 septembre 1612, voyagea dans les principales contrées de l'Europe, et se fit recevoir docteur à Bâle. Il succéda à Philippe Scherbius, professeur de médecine à Altorf, et remplit cette chaire jusqu'à sa mort avec distinction. Il a écrit en faveur de la secte des sociniens. On a de lui sur la médecine : *De Theophrasto Paracelso, ejusque perniciosâ medicinâ. Epistolæ medicæ orationes duæ, de insomniis et de vitâ contemplativâ.*

* SONGIS (Nicolas-Marie), né dans le département de l'Aube, étoit entré avant la révolution dans la carrière militaire. En 1793 il servit à l'armée du nord sous Dumouriez, en qualité de lieutenant-colonel d'artillerie; il passa ensuite à l'armée d'Italie, où sa bravoure et ses talens le firent élever au grade de chef de brigade d'artillerie. Dans l'expédition d'Egypte il mérita celui de général de brigade, et peu de temps après il fut nommé successivement général de division, conservateur des forêts, grand-officier de l'empire et inspecteur général d'artillerie. Il est mort à Paris le 29 décembre 1810.

* SONNENBERG (François de), poète allemand, mort en 1806, à la fleur de son âge, avoit fait espérer par ses premiers essais de voir renaître en lui le génie de Klopstock. On a de lui quelques morceaux de *poésie lyrique* pleins d'élévation, d'images heureuses, hardies, et d'un essor sublime.

SONNES (Léonard) né dans le diocèse d'Auch, ordonné prêtre à Rouen, se signala dans le 18e siècle par sa haine contre les jésuites. On a de lui un ouvrage qui amusa les ennemis de cette société fameuse; il fut publié sous ce titre: *Anecdotes ecclésiastiques et jésuitiques, qui n'ont point encore paru*, 1760, in-12. L'auteur mourut en 1759.

SONNIUS (François), natif d'un petit village du Brabant, nommé Son, d'où il prit le nom de Sonnius, reçut le bonnet de docteur à Louvain. Il fut envoyé à Rome par Philippe II, roi d'Espagne, pour l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas, et s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il fut nommé évêque de Bois-le-Duc, puis d'Anvers. Il assista au conseil de Trente, et mourut en 1576. On a de lui, I. Quatre livres de la *Démonstration de la Religion chrétienne par la parole de Dieu*, Anvers, 1557, in-4°. II. Un *Traité des Sacremens* et d'autres *ouvrages* qu'on ne lit plus.

† SOPATRE (*Sopater*), capitaine de Judas Machabée, qui avec Dosithée défit dix mille hommes de l'armée de Timothée... C'est aussi le nom d'un philosophe d'Apamée, que l'empereur Constantin-le-Grand fit mourir à Alexandrie; et encore celui d'un compilateur sans critique, mais ayant de l'ordre et de la clarté, qui, vers le 3e siècle de notre ère abrégea beaucoup de livres, entre autres celui de *Cephalæon* sur Alexandre, mais dont il ne nous reste rien.

* I. SOPHIA (Nicolas DE SANCTA), docteur en médecine, né à Padoue, d'une famille noble de Venise, originaire de Constantinople, mort en 1350, étudia dans sa ville natale sous Pierre de Apono, et lui succéda. On a de lui, I. *Commentarius in Avi-*

cennam. II. *Libri tres de diætâ*. III. *Libri duo de curatione febrium*. IV. *Libellus de morsu viperæ et de sinapismo*.

* II. SOPHIA (Marsile DE SANCTA), fils du précédent, mort en 1403, professoit la médecine à Padoue, quand Galéas, duc de Milan, s'en empara : il fut estimé de ce prince, et se retira à Bologne quand la ville fut reprise par Carrare. On le rappella à Padoue, mais craignant le vainqueur, il ne voulut pas y rentrer. Il a donné, I. *Libri Rhasis ad Almansorem de curatione morborum particularium*. II. *Commentarii subtiles in Aphorismos Hippocratis*. III *Tractatus de febribus super Avicennam*, Lugduni, 1501, in-8°.

* III. SOPHIA (Jean DE SANCTA), frère du précédent, et docteur en médecine de l'université de Padoue, y obtint une chaire vers la fin du 14e siècle et la remplit avec succès. On a de lui un Traité en 180 chapitres, intitulé : *Medicina practica*.

* IV. SOPHIA (Barthélemi DE SANCTA), de Padoue, fils du précédent, apprit de lui la philosophie et la médecine. Il professa dans sa ville natale, et fut réputé pour un des premiers médecins de son temps. Il mourut vers 1448. On grava les vers suivans sur le monument qui lui fut élevé dans le lieu de la sépulture de sa famille :

Quem dedit alma domus, sancta propago sophiæ,
Hic jacet insignis, præclarus Bartholomæus :
Heu quo lapso ruit medicinæ lapsa columna
Tanti morte viri, pro quo flet æther et orbis.

On a de lui, I. *De sulphure et nitro, et eorum compositione*. II. *De qualitate et indicatione excrementorum*. III. *De Phlebotomiâ, ejus que Topicis*. Il a fait aussi des Notes sur la Médecine Pratique de son père.

SOPHIE-CHARLOTTE, *V.* FRÉDERIC I, électeur de Brandebourg.

† SOPHOCLE, célèbre poète grec, surnommé l'*Abeille* et la *Syrène attique*, naquit à Colore, bourgade de l'Attique, l'an 494 ou 93 avant J. C. Son père étoit maître d'une forge dans le voisinage d'Athènes. On dit que lorsqu'il étoit au berceau on avoit vu des abeilles arrêtées sur ses lèvres : ce qui, joint à la douceur de ses vers, le fit surnommer *l'abeille de l'Attique*. Son coup d'essai dans le genre dramatique fut un coup de maître. Les os de Thésée ayant été rapportés à Athènes, on célébra cette solennité par des jeux d'esprit. Sophocle entra en lice avec le vieux Eschyle et l'emporta sur lui. C'est ce qui a fait dire à Boileau :

Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie,
Accrut encore la pompe, augmenta l'harmonie;
Intéressa le cœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foiblesse latine.

Il ne se distingua pas moins par ses talens pour le gouvernement. Elevé à la dignité d'archonte, il commanda en cette qualité l'armée de la république avec Périclès, et signala son courage en diverses occasions. Il augmentoit en même temps la gloire du théâtre grec, et partageoit avec Euripide les suffrages des Athéniens. Ces deux poètes étoient contemporains et rivaux. Après avoir traité différens sujets, ils choisirent les mêmes et combattirent comme en champ-clos. Tels nous avons vu Crébillon et Voltaire, luttant l'un contre l'autre dans Oreste, dans Sémiramis, dans Atrée et dans Catilina. La jalousie de ces

deux célèbres tragiques grecs devint une noble émulation. Ils se réconcilièrent, et ils étoient bien dignes d'être amis l'un de l'autre. Leurs tragédies étoient également admirées, quoique d'un goût bien différent. Sophocle étoit grand, élevé; Euripide tendre et touchant. Le premier étonnoit l'esprit, et le second gagnoit les cœurs. L'ingratitude des enfans de Sophocle est fameuse. Impatiens d'hériter de lui, ils l'accusent d'être tombé en enfance; ils le déferent aux magistrats, comme incapable de régir ses biens. Il montre aux juges son *OEdipe*, tragédie qu'il venoit d'achever: et ses enfans perdent à l'instant leurs procès et leur honneur. Les historiens ne sont point d'accord sur la cause de la mort de Sophocle. Les uns disent qu'en récitant son *Antigone*, il rendit l'ame, ne pouvant pas reprendre haleine; d'autres, tels que Valère-Maxime, prétendent qu'il mourut de joie d'avoir remporté le prix aux jeux olympiques; enfin Lucien assure qu'en mangeant un raisin, il fut étranglé par un pepin. Quoiqu'il en soit, il mourut dans une extrême vieillesse l'an 404 ou 406 avant J. C. Il avoit été couronné vingt fois et avoit composé cent vingt-sept tragédies. Il ne nous en reste que sept, qui sont des chefs-d'œuvres: *Ajax*, *Electre*, *OEdipe*, *Antigone*, *OEdipe à Colonne*, les *Trachiniennes* et *Philoctète*. Une des meilleures éditions des Tragédies de Sophocle est celle que Paul Etienne publia à Bâle, 1558, in-8°., avec les scolies grecques, les notes de Henri Etienne son père et de Joachim Camerarius. Plusieurs estiment aussi celle qui parut à Cambridge en 1673, in-8°., avec la version latine, et toutes les scolies grecques à la fin; celle d'Oxford, 1705 et 1708, 2 vol. in-8°.; et de Glasgow, 1745, 2 vol. in-8°. Jean Capperonnier avoit entrepris une édition de Sophocle, que Jean-François Vauvilliers a publiée en 2 vol. in-4°. Paris, 1781. Rich.-Fr.-Phil. Brunck a depuis travaillé sur ce poète; et quoique Capperonnier et Vauvilliers eussent leur mérite, il faut convenir que Brunck leur est bien préférable pour cette tâche. Dacier a donné en français l'Electre et l'OEdipe, avec des remarques, in-12, 1692. On a aussi l'OEdipe de la traduction française de Boivin le cadet, Paris, 1729, in-12. Les critiques sont partagés sur le mérite de cette pièce. Les partisans de l'antiquité y admirent tout. Voltaire y trouve des contradictions, des absurdités dans le plan, et de la déclamation dans le style; mais il loue l'harmonie des vers de Sophocle et le pathétique de certaines scènes, et il avoue que sans le poète grec il ne seroit pas peut-être venu à bout de son OEdipe.... *Voyez* le Théâtre des Grecs du P. Brumoi, qui a traduit ou analysé les pièces de Sophocle; et les *Tragédies* de Sophocle, traduites en français, en un vol. in-4°., et deux vol. in-12, par M. Dupuy, de l'académie des belles-lettres: cette version est estimée des connoisseurs. Rochefort, de cette dernière société, et La Harpe, de l'académie française, ont traduit en vers français, le premier l'Electre de Sophocle, le second son *Philoctète*; et M. Arnauld, le cinquième acte des *Trachiniennes*.

SOPHONIE (*Sophonias*), le neuvième des petits prophètes, fils de Chusi, commença de prophétiser sous le règne de Josias, vers l'an 624 avant J. C. Ses *Pro-*

phéties sont en hébreu, et contiennent trois chapitres. Il y exhorte les Juifs à la pénitence ; il prédit la ruine de Ninive, et après avoir fait des menaces terribles à Jérusalem, il finit par des promesses consolantes sur le retour de la captivité, l'établissement d'une loi nouvelle, la vocation des Gentils, et les progrès de l'Eglise de J. C. Les prophéties de Sophonie sont écrites d'un style véhément, et assez semblable à celui de Jérémie, dont il paroît n'être que l'abréviateur.

I. SOPHONISBE, belle Carthaginoise, fille d'Asdrubal, général des troupes de cette république avoit été mariée à Syphax roi de Numidie. Ce prince ayant été vaincu dans une bataille par le roi Masinissa, son épouse tomba au pouvoir du vainqueur, qui l'épousa. Ce mariage fut rompu par Scipion l'Africain (*voyez* ce mot n° I.), qui obligea Masinissa de se séparer de cette malheureuse princesse qu'il aimoit éperdument. Mais, pour ne pas survivre à cet outrage, et n'être pas menée en triomphe, elle prit du poison par le conseil de son dernier époux. En le recevant, elle dit à l'officier de Masinissa, qui le lui porta : « J'accepte ce présent nuptial, et même avec reconnoissance, s'il est vrai que Masinissa n'ait pu faire davantage pour sa femme. Dis-lui pourtant que je quitterois la vie avec plus de gloire et de joie, si je ne l'eusse point épousé la veille de ma mort. » Elle prit ensuite le poison avec fermeté, et expira l'an 203 avant J. C. *Voy.* MAIRET.

II. SOPHONISBE, de Crémone, s'acquit une grande réputation par ses talens pour la peinture. Philippe II, roi d'Espagne, l'attira à sa cour, et lui donna rang parmi les dames de la reine. Elle excelloit sur-tout dans le portrait. L'un de ses *dessins* fut célèbre : il représentoit une femme riant en voyant pleurer un petit garçon pincé par une écrevisse.

* I. SOPHRON, écrivain contemporain de saint Jérôme, a laissé un *Panégyrique de Bethléem* ; un petit ouvrage *sur la statue de Sérapis* ; il a *traduit* du grec en latin la Vie de S. Hilarion, et divers autres opuscules. Quelques commentateurs lui ont attribué la traduction des Ecrivains ecclésiastiques de S. Jérôme, qu'Erasme fit imprimer à Bâle en 1529 ; mais Isaac Vossius réfute cette opinion.

SOPHRONE (S.), célèbre évêque de Jérusalem en 634, natif de Damas en Syrie, fut un des plus illustres défenseurs de la foi catholique contre les monothélites. Immédiatement après sa promotion il assembla un concile où il foudroya leur hérésie. De là il envoya ses lettres synodiques au pape Honorius, et à Sergius, patriarche de Constantinople, qu'il croyoit encore catholique. Les trouvant peu favorables l'un et l'autre à ses vues, il députa Etienne, évêque de Dore, à Rome, pour engager les saints personnages de cette ville à anathématiser solennellement le monothélisme. Il mourut en 638. On a de lui la *Vie de sainte Marie l'Egyptienne.* On lui attribue encore quelques autres *ouvrages*, qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères.

SOPRANI (Raphaël), écrivain Italien du 17ᵉ siècle, est Auteur d'une *Bibliothèque des écrivains génois*, 1667, in-4° ; et des *Vies des peintres, sculpteurs et architectes génois*, 1674, in-4°.

SORANUS. *Voyez* VALERIUS, n°. II.

SORBAIT (Paul), né dans le Hainaut, fut professeur de médecine à Vienne pendant 24 ans, et médecin de la cour impériale, mourut en 1691 dans un âge avancé. On a de lui, I. Des *Commentaires* sur les Aphorismes d'Hippocrate, en latin, Vienne, 1680, in-4°. II. *Médecine universelle, théorique et pratique*, en latin, 1701, in-fol. Cet ouvrage passe généralement pour être utile et solide, quoiqu'il s'y trouve des choses qui aujourd'hui paroîtroient au moins singulières. III. Plusieurs *Dissertations* insérées dans les Ephémérides des curieux de la nature. IV. *Consilium medicum, sive dialogus de peste Viennensi*, Vienne, 1679, in-12. Cette année est remarquable par la peste qui y emporta, 76,921 personnes.

† SORBIÈRE (Samuel), né à Saint-Ambroix, petite ville du diocèse d'Usez, le 7 septembre 1615, de parens protestans, vint à Paris en 1639, et quitta l'étude de la théologie pour s'appliquer à la médecine. Il passa en Hollande en 1642, et s'y maria en 1646. De retour en France, il fut fait principal du collége de la ville d'Orange en 1650, et se fit catholique à Vaison en 1653. Les papes Alexandre VII et Clément IX, Louis XIV, le cardinal Mazarin et le clergé de France, lui donnèrent des marques publiques de leur estime, et lui accordèrent des pensions avec des bénéfices. Il étoit en commerce de lettres avec le cardinal Rospigliosi, qui fut élevé sur la chaire de Saint-Pierre, sous le nom de Clément IX. Ce pape ne lui ayant donné que des bagatelles, Sorbière dit à l'un de ses amis « qu'il avoit plus besoin d'une charretée de pain que d'un bassin de confitures. On envoie, ajouta-t-il, des manchettes à un homme qui n'a point de chemises; qu'on m'envoie du pain pour manger le beurre qu'on me donne. Cette réponse, plus grossière encore que plaisante, ne fut point faite au pape, comme le dit Voltaire. Nous la rapportons d'après une lettre sur Sorbière, qui est à la tête du *Sorberiana*. Quoi qu'il en soit, le caractère de son esprit étoit de répandre sur tous ceux qui le connoissoient le sel de la satire, pour laquelle il avoit plus de goût que de vrais talens en aucun genre. On prétend qu'il hâta sa mort en prenant du laudanum, pour calmer les angoisses de l'agonie. Il mourut le 9 avril 1670. C'étoit un de ces hommes qui ont plus de réputation que de mérite. L'honneur d'être le neveu de Samuel Petit le fit encore plus considérer que ses talens. A la première audience que lui accorda Alexandre VII, ce pape lui dit: « *An tu Samuelis Petiti nepos* » ? En effet Sorbière n'étoit pas savant; mais il cherchoit à établir commerce de lettres avec tous ceux dont la réputation étoit étendue, pour donner de l'éclat à la sienne. Il étoit en assez grande liaison avec Hobbes et Gassendi. Hobbes écrivoit à Sorbière sur des matières de philosophie. Sorbière envoyoit ses lettres à Gassendi; et ce que Gassendi répondoit lui servoit pour répondre aux lettres de Hobbes, qui croyoit Sorbière un grand philosophe. A la fin ce manège fut découvert; et il arriva pour lors à Sorbière le malheur dont Horace menace Celsus.

Nec si forte suas repetitum venerit olim
Grex avium plumas, moveat cornicula risum
Furtivis nudata coloribus.

Sorbières appeloit les Relations des Voyageurs les romans des philosophes. On a de lui, I. Une *Traduction* française de l'Utopie de Thomas Morus, 1643, in-12. II. Une *autre* de la Politique de Hobbes, Amsterdam, 1649, in-12. III. Des *Lettres* et des *Discours* sur diverses matières curieuses, Paris, 1660, in-4°. IV. Une *Relation* d'un de ses voyages en Angleterre, Paris, 1664, in-12, qui est fort peu de chose. V. Divers autres *écrits* en latin et en français. Le livre intitulé *Sorberiana*, Toulouse, 1691, in-12, n'est point de lui. C'est un Recueil de sentences ou bons mots qu'on suppose qu'il avoit proférés dans ses conversations. Il faut très-peu compter sur les faits rapportés dans cet ouvrage, et dans ceux du même genre, dont le meilleur ne vaut pas grand chose.

SORBONNE (Robert de), naquit en 1201 à Sorbon, petit village du Rhételois, dans le diocèse de Reims, d'une famille obscure. Après avoir été reçu docteur à Paris, il se consacra à la prédication et aux conférenees de piété. Il s'y acquit en peu de temps une si grande réputation, que saint Louis voulut l'entendre. Ce prince, charmé de son mérite, l'honora du titre de son chapelain, et le choisit pour son confesseur. Il jouissoit d'une grande considération à la cour de ce monarque, avec lequel il vivoit familièrement, ainsi qu'avec les principaux seigneurs. Un jour ayant badiné Joinville sur la magnificence de ses habits, tandis que ceux du roi étoient fort simples, ce gentilhomme lui répondit : « Maître Robert, ne me blâmez pas tant. L'habit que je porte m'a été laissé par mes père et mère ; mais vous qui êtes fils de vilain et de vilaine (c'est ainsi qu'on appeloit les personnes d'une naissance obscure), vous avez laissé l'habit de vos parens, pour prendre des étoffes plus fines que celles du roi. » Cette réponse déconcerta Robert. Alors saint Louis, qui l'aimoit, le tira d'embarras en disant « qu'il convenoit de s'habiller honnêtement et de telle manière que les sages ne puissent dire : Vous en faites trop; ni les jeunes gens : Vous en faites trop peu..... » Robert de Sorbonne, devenu chanoine de Cambrai vers 1251, réfléchit sur les peines qu'il avoit eues pour parvenir à être docteur, et résolut de faciliter aux pauvres écoliers le moyen d'acquérir ce titre. Il s'appliqua donc à former une société d'ecclésiastiques séculiers, qui, vivant en commun et ayant les choses nécessaires à la vie, enseignassent gratuitement. Tous ses amis approuvèrent son dessein, et offrirent de l'aider de leurs biens et de leurs conseils. Robert de Sorbonne, appuyé de leurs secours, fonda en 1253 le collége qui porte son nom. Il rassembla d'habiles professeurs, et choisit entre les écoliers ceux qui lui parurent avoir plus de dispositions et de piété. Cet établissement paroissoit nécessaire au bien de la religion. La plupart des évêques, depuis le 12e siècle, s'appliquoient peu à l'instruction de leur clergé. Ils se laissoient accabler d'affaires temporelles. Les princes, livrés la plupart à l'ignorance, prenoient parmi les abbés et les évêques leurs chanceliers et leurs ministres. Les prélats d'ailleurs, étant seigneurs temporels, avoient des procès à défendre, des guerres à soutenir, des places à fortifier, des troupes

à rassembler. Il leur falloit de grands équipages, de grosses familles et toutes sortes d'officiers. Au milieu de ce faste et des suites qu'il entraînoit, l'instruction publique étoit souvent négligée ; les études des églises cathédrales et des monastères s'étant ralenties à mesure que le zèle des évêques s'affoiblissoit, il s'éleva des docteurs instruits qui se chargèrent d'instruire les autres. Leurs écoles, placées dans les grandes villes, parurent être d'une utilité plus générale que les écoles diocésaines. Un seul docteur pouvoit former un plus grand nombre de disciples et les mieux instruire. Un prêtre, uniquement appliqué à l'étude de la théologie, intéressé à avoir beaucoup d'écoliers, devoit devenir plus savant qu'un évêque, distrait par plusieurs autres fonctions. Les seuls inconvéniens étoient que ces nouveaux instituteurs n'avoient pas la même autorité qu'un évêque sur son clergé ; qu'ils abusoient souvent de leur loisir, pour traiter des questions trop subtiles, et que leurs disciples, loin des yeux de leurs parens et de leur évêque, se livroient à la corruption des grandes villes, et ne se formoient point aux fonctions ecclésiastiques. Pour remédier à ces abus, on fonda des colléges, d'abord pour les réguliers, ensuite pour les séculiers ; « et il faut avouer, dit Fleury, que ces colléges furent, comme les monastères, des asiles pour la piété et les bonnes mœurs, aussi-bien que pour la doctrine. » Le collége de Sorbonne en particulier servit de modèle à tous les autres ; car avant ce temps-là il n'y avoit en Europe aucune communauté où les ecclésiastiques séculiers vécussent en commun et enseignassent gratuitement. Robert de Sorbonne, après avoir solidement établi sa société pour la théologie, y ajouta un autre collége pour les humanités et la philosophie. Ce collége, connu sous le nom de *collége de Calvi* et de *petite Sorbonne*, devint célèbre par les grands hommes qui s'y formèrent. Le célèbre fondateur, devenu chanoine de Paris dès l'an 1258, s'acquit une si grande réputation, que les princes même le prirent pour arbitres en quelques occasions importantes. Il termina sa carrière en 1274, après avoir légué ses biens, qui étoient très-considérables, à la société de Sorbonne. On a de lui plusieurs ouvrages en latin. Les principaux sont, I. Un *Traité de la conscience ;* un autre *de la confession ;* et un livre intitulé *le chemin du paradis*. Ces trois *Ecrits* sont imprimés dans la Bibliothèque des Pères. II. De petites *Notes* sur toute l'Ecriture-sainte, imprimées dans l'édition de Menochius, par le père de Tournemine. III. Les *Statuts* de la maison et société de Sorbonne, en 38 articles. IV. Un livre *du mariage*. V. Un autre *des trois moyens d'aller en paradis*. VI. Un grand nombre de *Sermons*, etc. Ils se trouvoient en manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne ; et l'on remarquoit dans tous assez d'onction, malgré la barbarie du style. La maison et la société de Sorbonne étoit une des quatre parties de la faculté de théologie de Paris. Elle a été une source féconde d'habiles théologiens.

* SORDI (Jean Pierre), savant jurisconsulte du 16e siècle, naquit d'une ancienne et noble famille de Casal-Monferrat. Son talent lui mérita la charge de président du sénat de Mantoue. On

de lui des *Décisions* imprimées à Venise en 1597 ; 3 volumes de *Consultations*, Turin et Venise, 1589, et quelques autres *Traités*.

* SORDELLO, troubadour, né à Goïto, bourg du Mantouan, étoit fils d'un gentilhomme assez pauvre. S'étant rendu à la cour du comte de Saint-Boniface, il fut épris des charmes de la comtesse, qui répondit à son amour. La haine s'étant allumée entre le comte et ses beaux-frères (Ecelin et Alberic de Romano), ils enlevèrent leur sœur et avec elle Sordello, qui vécut pendant quelque temps chez eux. Raimond Berenger, comte de Provence, étoit le protecteur des muses. Sordello se rendit auprès de lui, et reçut de ce prince un château et une belle femme. Crescimbeni, de qui nous tirons ces particularités, ajoute que Sordello épousa ensuite Béatrix, fille d'Ecelin de Romano, contre lequel il combattit ensuite, en qualité de capitaine-général du Mantouan. Platine, qui a écrit les Vies des papes, lui fit faire à cette occasion plus de prodiges de valeur que l'Arioste n'en attribue à tous ses paladins. Tout ce qu'on peut tirer des différentes fables débitées sur ce troubadour, c'est qu'il étoit habile dans la *poésie* provençale, et qu'il parloit élégamment l'italien : c'est le témoignage que le célèbre Dante lui rend. Il est probable que Sordello obtint quelque réputation dans les armes, et que ses intrigues d'amour lui attirèrent des disgraces, et peut-être la mort. Le Dante a placé son ame près du purgatoire, parmi celles qui avoient attendu jusqu'au dernier moment à faire pénitence, ou qui avoient été chassées du corps par une mort violente.

† I. SOREAU *ou* SORELLE (Agnès), dame de Fromenteau, village de Touraine, vit le jour dans cette terre vers l'an 1409. Elle étoit fille de Jean Sorelle, seigneur de Saint-Geran, et de Catherine de Maignelais. Elevée avec soin, Agnès devint une des plus aimables et des plus belles personnes de son temps. Le roi Charles VII, ayant eu la curiosité de la voir, ne put résister à ses charmes. Il la plaça auprès de la reine en qualité de fille d'honneur, et lui donna le château de Beauté-sur-Marne, et plusieurs autres terres. Agnès se défendit long-temps. « Toute simple demoiselle que je suis, disoit-elle un jour au brave Poton de Xaintrailles, la conquête du roi ne sera pas facile ; je le révère et l'honore, mais je ne crois pas que j'aie rien à démêler avec la reine à son sujet. » Elle ne tint point parole. Charles VII fut si épris d'elle, qu'il en vint jusqu'à quitter le soin de son royaume et des affaires publiques. Mais Agnès, née avec un esprit au-dessus de son sexe, lui reprocha vivement son indolence. Pour l'animer davantage contre les Anglais, elle l'assura qu'un astrologue lui avoit prédit qu'elle seroit aimée du plus grand roi du monde ; mais que cette prédiction ne le regardoit point, puisqu'il négligeoit d'arracher à ses ennemis un état qu'ils lui avoient ravi. « Je ne puis, ajouta-t-elle, accomplir la prédiction, qu'en passant à la cour du roi d'Angleterre. » Ces reproches touchèrent tellement le monarque français, qu'il prit les armes. La belle Agnès gouverna ce prince tant qu'elle respira. Elle mourut le 9 février 1450, au château du Mesnil, à un quart de lieue de Jumiéges. Plusieurs historiens prétendent qu'on l'avoit empoi-

sonnée par ordre du dauphin Louis XI, qui ne l'aimoit point, parce que son père l'aimoit trop; mais c'est une conjecture qui n'a d'autre fondement que le caractère de ce prince. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Louis XI se trouvant dans l'église de Loches où elle avoit été enterrée, les chanoines, croyant lui faire leur cour, le prièrent de faire enlever de leur chœur un objet si propre à les scandaliser. « J'y consens, répondit le monarque, mais il faut rendre auparavant tout ce que vous avez reçu d'elle. » En effet Agnès Sorelle, pour avoir son tombeau dans le chœur de l'église de Loches, avoit donné au chapitre deux mille écus d'or, une magnifique tapisserie et divers joyaux. (*Voyez* Coeur.) On dit que le roi François Ier, se trouvant un jour dans la maison d'Artus-Gouffier de Boissy, comte d'Estampes, autrefois son gouverneur, et pour lors grand-maître de France, s'amusa à feuilleter un porte-feuille dans la chambre de madame de Boissy. Cette dame, de la maison d'Hangest, aimoit la peinture, et avoit dessiné le portrait de diverses personnes illustres, entre autres celui d'Agnès Sorelle. Le roi fit des devises et des vers pour chacun de ces portraits, et écrivit ceux-ci de sa propre main pour la belle Agnès :

Plus de louange et d'honneur tu mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer,
Close nonnain ou bien dévot ermite.

Agnès Sorelle eut trois filles de Charles VII. L'aînée, Charlotte, eut un sort funeste. (*Voyez* Brezé, n° I, à la fin.) La seconde fut mariée à Olivier de Coetivi, seigneur de Taillebourg; la troisième à Antoine de Beuil, comte de Sancerre. La postérité masculine du frère d'Agnès Sorelle, finit dans son petit-fils. M. Riboud, de Bourg, a publié un *Eloge* de cette femme célèbre, appelée la *Belle des belles* par les poètes qui la virent.

* II. SOREAU (Jean-Baptiste-Etienne-Benoît), né à Tours le 21 mars 1738, ancien avocat au parlement de Paris, a travaillé avec Camus, Bayard et autres, aux sept derniers volumes in-4° de la *nouvelle Collection de Jurisprudence*, par Dénisart, imprimée à Paris en 1784, 86, 87, 88, 89 et 90. Les principaux articles de sa composition sont indiqués à la tête de chaque volume. On a encore de lui, I. *Notice sur un incendie à Esmans, près Montereau-Faut-Youne en* 1777, et sur *la maison de Lannoy*. II. *Voyage à Ermenonville*, dans le troisième volume du *Recueil des Voyages en France*, avec des notes par La Mésangère, propriétaire et rédacteur du Journal des Modes. III. Un *Discours à Louis XVI et à la reine*, prononcé aux Tuileries le 31 octobre 1789. IV. *Rapport fait le* 29 *janvier* 1790, *sur l'exécution du canal de M. Brullée*, de Paris. V. *Hortus Caroli magni*, tiré du capitulaire de Villis, Paris, 1800. VI. *Notice historique* sur J.-B.-F. Bayard, jurisconsulte, Paris, 1800. VII. *Notice historique* sur G.-M. Couture, architecte, *ibid.* VIII. *Notice historique* sur François-Ferdinand de Lannoy, *ibid.* IX. Différens *morceaux de Littérature* dans le Magasin Encyclopédique. X. Un volume in-8° en deux parties, sur l'*Administration des provinces*, et *sur les événemens les plus remarquables de l'Europe*, *en* 1790, etc., etc.

SOREL (Charles), sieur de

Sauvigni, né à Paris en 1599, étoit fils d'un procureur et neveu de Charles Bernard, historiographe de France, à qui il succéda en 1625. Il continua la *Généalogie de la maison de Bourbon*, que son oncle avoit fort avancée : cet ouvrage est en 2 vol. in-folio. On a encore de lui, I. Une *Bibliothèque Française*, in-12. On en estime la seconde partie, parce qu'il y donne un jugement assez exact sur plusieurs historiens : tout le reste est très-peu de chose. II. L'*Histoire de la monarchie française*, etc., 2 vol. in-8°; abrégé peu exact et plein de fables et de minuties ridicules. III. Un autre abrégé du *Règne de Louis XIV*, 2 vol. in-12, aussi négligé que le précédent. IV. *Droits des rois de France*, etc., in-12. V. *Nouvelles françaises*, 1623, in-8°. VI. Le *Berger extravagant*, 3 vol. in-8°. VII. *Francion*, 2 vol. in-12, figures. Tous ces ouvrages sont écrits d'un style plat et lourd. L'auteur mourut en 1674.

SORET (Jean), naquit à Caen l'an 1420. S'étant fait carme à l'âge de 16 ans, il devint provincial en 1451, et ensuite général de cet ordre. La vanité et l'ambition n'étouffèrent point en lui les sentimens humbles du religieux. Il refusa constamment le chapeau de cardinal et l'évêché que le pape Calixte III vouloit lui donner. Il mourut saintement à Anvers en 1471. Ses principaux ouvrages sont des *Commentaires* sur le Maître des Sentences et sur les Règles de son ordre.

SORGH (Hendrick), peintre, né à Roterdam en 1621, mort en 1682, devint le plus célèbre élève de Téniers, et, comme son maître, excella dans la représentation des foires et des marchés.

* I. SORIA (Jean-Baptiste), architecte, né à Rome en 1581, et mort en 1651, fit construire l'église de la Victoire, semblable à celle de Sainte-Susanne. On admire sur-tout dans ses *ouvrages* la richesse des sculptures. Le cardinal Scipion Borghèse lui fit faire les portiques et la façade de Saint-Grégoire.

* II. SORIA (Jean de), de Livourne, philosophe et professeur de physique à l'université de Pavie, obtint aussi la charge de bibliothécaire de cette ville. Il mourut à Calvi le 16 août 1767. Il a donné, I. *Raisonnemens métaphysiques sur l'existence de Dieu*, etc., Lucques, 1745, in-8°. II. *Recueil d'opuscules philosophiques*, Lucques, 1753. III. *Rationalis philosophiæ institutiones*, Amsterdam, 1741, in-8°; Venise, 1746. IV. *Recueil d'opuscules philosophiques et philologiques*, Pise, 1766, 3 vol. in-8°.

* SORIANO (Antoine), religieux de l'ordre des chartreux, né à Venise en 1456, et mort en 1508, a publié, I. *De informatione interiori*. II. *De Vitâ contemplativâ*. III. *De Solitudine*.

* SORINIÈRE (Claude-François du Verdier de la), de l'académie d'Angers, né à Saint-Lambert du Lattai en Anjou, cultiva la littérature avec plus d'assiduité que de succès. On a de lui, I. *Essai sur les progrès des beaux-arts*, poème, 1750, in-4°. II. *Discours sur le roi*, 1752, in-4°. III. Un grand nombre de *Poésies* dans le Mercure, dans le Journal de Verdun. Ses vers, ainsi que sa prose, sont lâches et sans couleur. Voltaire, dans son Epître à Boileau, l'a placé au nombre des

mauvais écrivains, et il ajoute en note : « Nous ne savons quel est cet auteur. Cependant La Sorinière avoit fait beaucoup de petites pièces à sa louange. Nous ignorons l'année de sa mort; il se disoit déjà vieux en 1754, dans une petite *Epître* au médecin Bruhier.

SORRI (Pierre), peintre italien, né à Sienne en 1556, mort en 1622, fut disciple de Salimbini, et réunit le talent du *paysage* à celui du *portrait* et de l'*histoire*.

SOSIGÈNES, habile astronome égyptien, que César fit venir à Rome pour réformer le calendrier. Il le chargea de déterminer avec exactitude l'étendue de l'année solaire. Ce fut ce que fit Sosigènes. Il trouva que cette année étoit de 365 jours et six heures. D'après cette détermination, Jules-César ne songea qu'à régler l'année civile. De l'avis de son astronome, il fixa l'année à 365 jours, qu'on appelle l'*Année Julienne*, et qui commença à l'an 45 avant J. C.; et pour comprendre les six heures qu'on négligea, il fut arrêté que tous les quatre ans l'année seroit de 366 jours. On arrêta aussi qu'on feroit cette intercalation le 24 février, qu'on nommoit *Bissexto calendas martii*, c'est-à-dire, le second sixième avant les calendes de mars : de là est venu le nom de *Bissextile*, qu'on donne à cette 4e annee. L'année de Numa, suivie auparavant par les Romains, n'avoit que 355 jours; il fallut en ajouter dix. Sosigènes les repartit ainsi : on en ajouta 2 aux mois de décembre, de janvier et d'août, qui n'en avoient que vingt-neuf; un seulement aux mois d'avril, de juin, de septembre et de novembre qui n'en avoient également que vingt-neuf. Sosigènes fit d'autres petites additions à son calendrier; et quoiqu'il ne fût pas sans erreur, cette réforme prouvoit beaucoup de génie. Elle a réglé le temps pendant quinze siècles, jusqu'à ce que le pape Grégoire XIII donna son nom à une autre réforme, devenue indispensable, et dirigée avec encore plus de précision.

SOSOMÈNE. *Voyez* SOZOMÈNE.

SOSTRATE, célèbre architecte de l'antiquité, natif de Cnide, fut chargé de faire construire dans sa patrie des promenades ou terrasses soutenues sur des arcades, qui donnoient lieu d'admirer la hardiesse de son génie et la puissance de l'art. Ce fut encore cet architecte qui éleva, par ordre de Ptolomée-Philadelphe, le magnifique fanal dans l'île de Pharos proche d'Alexandrie, regardé comme une des sept merveilles du monde. C'étoit une tour de marbre blanc, qui coûta environ deux millions quatre cent mille livres de notre monnoie. Strabon dit qu'elle fut construite aux frais de Sostrate, qui y grava cette inscription : *Sostrate de Cnide, fils de Dexiphane, aux Dieux protecteurs de la navigation.* Il florissoit vers l'an 173 avant J. C.

SOTADE, ancien poète grec, natif de Maronée dans la Thrace, inventa une sorte de *vers Iambiques* irréguliers, qu'on appela de son nom, *vers Sotadiques*. Ce poète, aussi licencieux dans ses vers que dans sa conduite, n'épargnoit ni ses amis, ni les gens de bien, ni même la personne des rois. Il avoit composé une satire violente contre Ptolomée-Philadelphe, roi d'E-

gypte, à l'occasion de son mariage avec Arsinoé, sa propre sœur. Pour éviter la colère de ce prince, il se sauva d'Alexandrie; mais Patrocle, officier de Ptolomée, le fit enfermer dans un coffre de plomb et jeter dans la mer.

SOTELO (Louis), de l'ordre de St.-François, alla faire des missions au Japon, d'où il fut envoyé en qualité d'ambassadeur du roi Oxus catéchumène, vers Paul V. Ce pape le reçut avec distinction, le nomma évêque au Japon, et l'y renvoya; mais en y arrivant il fut mis en prison à Omura, ville du Japon, et peu après mis à mort, en 1624. On a de lui une *Lettre* curieuse et intéressante, qu'il écrivit de sa prison à Urbain VIII, sur l'état de l'Eglise du Japon.

SOTER (S.), natif de Fondi, monta sur la chaire de St.-Pierre après le pape saint Anicet, l'an 168 de J. C. Il souffrit le martyre l'an 177, durant la persécution de Marc-Antonin le philosophe. Ce pontife étoit le père des pauvres.

* SOTÉRIQUE, d'Oasis en Libye, vivoit sous Dioclétien. Entre autres ouvrages, il fit un *Poème* sous le nom d'*Alexandriade*, dont le sujet étoit la prise de Thèbes par Alexandre.

* SOTIRA, sage-femme de la Grèce, à qui Pline attribue un *Traité* sur la guérison des fièvres. On la croit aussi l'auteur d'un manuscrit de la bibliothèque de Florence, intitulé *Gynæcia*.

† I. SOTO (Dominique), naquit à Ségovie l'an 1494. Son père, qui vivoit du jardinage, le destina d'abord au même travail; mais le jeune homme obtint qu'on lui apprît à lire et à écrire. Il se retira depuis dans un petit bourg près de Ségovie; il fit dans l'église de ce lieu la fonction de sacristain. Consacrant à l'étude le temps qui lui restoit, il se rendit capable d'aller ensuite étudier la philosophie dans l'université d'Alcala. De là il vint étudier à Paris; ensuite il retourna en Espagne, et entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Il professa dans l'université de Salamanque avec beaucoup d'éclat. Sa grande réputation porta l'empereur Charles-Quint à le choisir pour juger le différend entre le vertueux Las-Casas et le fanatique Sepulveda, et pour être son premier théologien au concile de Trente, en 1545. Ce savant religieux se fit généralement estimer dans cette assemblée. Les autres théologiens aimoient à l'écouter, et les évêques lui commettoient ordinairement la discussion des points les plus difficiles. Il fut un de ceux auxquels on donna le soin de rédiger ce qui avoit été décidé, et de former les décrets. Il fut chargé de représenter son général qui étoit absent, et il en tint la place dans les six premières sessions. Cette distinction étoit d'autant plus glorieuse, qu'il se trouvoit alors dans le concile plus de 50 religieux du même ordre, évêques ou théologiens. Il s'y acquit beaucoup de réputation, et y publia ses deux livres, *de la Nature et de la Grace*, Paris, 1549, in-4°, en latin, qu'il dédia aux pères du concile. Il refusa l'évêché de Ségovie, et mourut à Salamanque le 15 novembre 1560, à 66 ans. Ses ouvrages les plus connus sont, I. Des *Commentaires* sur l'Epître aux Romains, 1550, in-folio, et sur le Maître des Sentences, in-fol. II. Des Traités, *de justitiâ et jure*,

in-fol. III. *De tegendis secretis*, in-8°. IV. *De pauperum causâ*. V. *De cavendo Juramentorum abusu*. VI. *Apologia contra Ambrosium Catharinum*, etc.

II. SOTO (Fernand de), gentilhomme portugais et général de la Floride en Amérique, fut un des plus illustres compagnons de François Pizarro, conquérant du Pérou. Il le servit beaucoup par son intelligence et par son courage, et partagea en 1532, avec le vainqueur les trésors de ce pays. Quelques années après, l'empereur Charles-Quint lui ayant donné le gouvernement de l'île de Cuba, avec la qualité de général de la Floride, et le titre de marquis des terres qu'il pourroit acquérir, il partit pour l'Amérique avec une bonne flotte en 1538; mais il mourut dans ses courses le 21 mai 1542.

III. SOTO, (Pierre de) pieux et savant dominicain de Cordoue, fut confesseur de l'empereur Charles-Quint. Il abandonna la cour de ce prince, pour aller rétablir les études dans l'université de Dillingen, fondée par Othon Truchsès, évêque d'Augsbourg. Il professa dans cette université jusqu'en 1553, qu'il alla en Angleterre pour rétablir la catholicité dans les universités d'Oxford et de Cambridge. Après la mort de la reine Marie, arrivée en 1558, il retourna à Dillingen, et y demeura jusqu'en 1561. Il se rendit cette année par ordre du pape au concile de Trente: les pères l'écoutoient avec admiration, ainsi que Dominique Soto, et on les considéroit tous deux comme les princes des théologiens. Soto mourut le 20 avril 1563, dans le temps que le concile paroissoit en avoir plus de besoin. Trois heures avant sa mort, il dicta et signa une lettre pour le pape, où il conjuroit sa Sainteté de consentir « qu'on décidât dans le concile l'institution et la résidence des évêques de droit divin. » Pallavicin et Rainald ont donné cette lettre au public, sur les exemplaires qui sont au Vatican. Le même Pallavicin dit que le concile fut très-affligé de la mort de Soto, et qu'il le regretta comme une de ses grandes lumières. *Voyez* un livre imprimé à Paris, sous le nom d'Avignon, en 1738, et intitulé: *Apologie du Révérend Père* Soto, *Dominicain*, etc., contre le père Duchêne, jésuite, qui l'avoit accusé de favoriser les erreurs de Baïus. Ses principaux ouvrages sont, I. *Institutiones Christianæ*. II. *Methodus Confessionis*. III. *Doctrinæ Christianæ Compendium*. IV. *Tractatus de institutione Sacerdotum qui sub Episcopis animarum curam gerunt*, Lyon, 1587, in-8°.

* IV. SOTO (Alfonse), de Florence, savant dominicain, fut professeur en théologie à Padoue, dans le seizième siècle. On a de lui quelques *ouvrages* théologiques.

V. SOTO (Antonio Perez de), célèbre imprimeur espagnol, s'établit à Paris au milieu du 18e siècle, et y publia des éditions recherchées.

SOTWELL, (Nathanaël) jésuite, publia à Rome, en 1676, année de sa mort, une Continuation, in-fol. assez estimée, depuis 1642 jusqu'en 1675, de la *Bibliothèque des écrivains de la société de Jésus*. Cet ouvrage, qui avoit été commencé par Ribadeneira, et continué par Philippe Alegambe, est en latin. Le père Oudin préparoit un livre

dans le même genre, qui auroit entièrement éclipsé celui-là.

† SOUBEYRAN DE SCOPON, (N.), avocat à Toulouse, membre de l'académie de cette ville, mort en 1751, a publié plusieurs ouvrages de morale et de littérature : I. *Réflexions* sur le bon ton et la conversation, 1746, in-12. II. *Caractère* de la véritable grandeur, 1746, in-12. III. *Considérations* sur le génie et les mœurs de ce siècle, 1749, in-12. IV. *Conseils de l'amitié, qui traitent de la Religion, de la Philosophie, des Lois*, etc. Francfort, 1747, in-12. V. *Observations critiques à l'occasion des remarques de grammaire sur Racine, de l'abbé d'Olivet*, Paris, 1738, in-12. Ces observations ne tendent point à justifier ce poète contre la sévérité du grammairien; ce qui prouve assez peu de discernement. Sa manie étoit de vouloir prouver que la prose est préférable à la poésie dans le genre dramatique; et son amour pour la prose le porta à augmenter le fonds du prix d'éloquence de l'académie de Toulouse.

* II. SOUBEYRAN (Pierre), graveur de Genève et directeur de l'académie de cette ville, a exécuté à Paris la *belle Villageoise*, d'après Boncher; *les armes de cette capitale portées par quatre génies*, d'après Bouchardon; ainsi qu'un grand nombre de pierres antiques et autres petites pièces, d'après différens maîtres.

I. SOUBISE (Jean DE PARTHENAY, seigneur de), le dernier mâle de l'illustre maison de Parthenay en Poitou, se signala parmi les capitaines calvinistes du 16e siècle. Il adopta le calvinisme à la cour du duc de Ferrare, où Renée de France, fille de Louis XII et femme de ce duc, l'avoit introduit. Revenu en France, il fut une des colonnes de son parti. Le prince de Condé l'ayant envoyé à Lyon, pour commander cette place, il s'y soutint avec un courage peu ordinaire. Le duc de Nemours fut obligé d'en lever le siége, et les négociations de la reine n'eurent pas un meilleur succès que les armes de ses généraux. Ce héros, si respecté chez les calvinistes, et si redouté par les catholiques, mourut en 1566, à 54 ans, ne laissant qu'une fille, Catherine de Parthenay.... *Voyez* PARTHENAY.

II. SOUBISE (Charles DE ROHAN, prince de), naquit en 1715, de la branche de Rohan-Montbazon. Parvenu au grade de lieutenant-général en 1748, après avoir servi dans les campagnes de Flandre, il voulut devenir maréchal de France dans la guerre de 1757. La faveur de madame de Pompadour, à laquelle il faisoit une cour assidue, lui obtint le commandement d'une division dans l'armée du maréchal d'Estrées. S'étant avancé à la tête des Français, le prince de Soubise perdit, le 3 novembre 1757, la bataille de Rosbach avec des circonstances qu'on trouve dans tous les livres. Nous en avons parlé dans l'article du roi de Prusse (Frédéric II). On ne rougit point à la cour de calomnier les troupes pour disculper le général. Son incapacité, qui étoit égale à sa bravoure, ne l'empêcha pas d'être maréchal de France l'année suivante, et de continuer de commander. Deux succès, dont le dernier fut principalement dû au brave Chevert, lui valurent le bâton de maréchal. Il battit un corps de troupes commandé par le

prince d'Isembourg le 23 juillet 1758, et eut un autre avantage près de Lauterbourg le 10 octobre suivant. Il quitta le commandement l'année d'après, et fut depuis ministre d'état. Si ses amis même lui refusoient des talens militaires, ses ennemis convenoient que, comme citoyen et courtisan, il avoit des qualités estimables : honnête homme, affable, obligeant, inaccessible à la cupidité, et sachant agir et parler pour ses amis. Il mourut le 4 juillet 1787.

III. SOUBISE, *Voyez* Rohan, nos III *et* V.

† SOUCHAI (Jean-Baptiste), chanoine de l'église cathédrale de Rodez, conseiller du roi, lecteur et professeur d'éloquence au collége royal, né à Saint-Amand près de Vendôme. Un de ses oncles fut son premier maître. Après s'être perfectionné sous lui, il vint à Paris, et se fit rechercher par tous les savans. L'académie des inscriptions le mit au nombre de ses membres en 1726, et le perdit le 15 août 1746, à 59 ans. On a de lui, I. Une traduction françoise de la *Pseudodoxia epidemica* du savant médecin Thomas Brown, 1738, 2 volumes in-12, sous le titre d'*Essais sur les Erreurs populaires*. II. Une édition des *OEuvres diverses de Pélisson*, en 3 vol. in-12. III. Des *Remarques* sur la traduction de Josephe par d'Andilly, qui se trouvent dans l'édition de Paris, 1744, 6 vol. in-12. IV. Une édition des *OEuvres de Boileau*, en 1740, 2 vol. in-4°. V. Une édition de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé, où, sans toucher ni au fonds ni aux épisodes, on s'est contenté de corriger le langage et d'abréger les conversations, Paris, 1733, en 10 vol. in-12. VI. Une édition d'*Ausone*, 1730, in-4°, avec des notes abondantes. Le commentaire est de Julien Fleury, qui avoit désiré et n'avoit pas pu le publier de son vivant, à cause des obscénités du texte : l'abbé Souchai n'en fut que l'éditeur. *Voyez* Fleury, n° I, à la fin. VII. Plusieurs bonnes *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres.

† I. SOUCIET (Etienne), jésuite, fils d'un avocat de Paris, naquit à Bourges le 12 octobre 1671. Après avoir professé la rhétorique et la théologie dans sa société, il devint bibliothécaire du collége de Louis-le-Grand, à Paris. Il mourut le 14 janvier 1744. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. *Observations astronomiques* faites à la Chine et aux Indes, Paris, 1732, 3 vol. in-4°. II. *Recueil de Dissertations critiques sur les endroits difficiles de l'Ecriture-sainte*, etc. in-4°. III. *Recueil de Dissertations contenant un abrégé chronologique*, cinq *Dissertations contre la chronologie de Newton*, etc. in-4°. Ces ouvrages ont fait honneur à son érudition et à son jugement : on y trouve des recherches curieuses et des observations sensées.

II. SOUCIET (Etienne-Augustin), frère du précédent, et jésuite comme lui, ne lui survécut que deux jours. Il mourut en 1744 au collége de Louis-le-Grand, où il professoit la théologie. On a de lui un *Poème* sur les *Comètes*, Caen, 1710, in-8°.; et un autre sur l'*Agriculture* avec des *Notes*, Moulins, 1712, in-8°. Ces deux ouvrages sont d'une latinité pure.

SOUFFLOT (Jacques-Germain), architecte, naquit en 1714 à Iranci, près d'Auxerre, du lieutenant-général de cette

petite ville. Son goût pour les arts et sur-tout pour l'architecture, se manifesta de bonne heure. Dès sa plus tendre jeunesse il suivoit avec plaisir les anciens ouvriers de bâtimens, regardoit avec attention travailler les maçons et les charpentiers, s'entretenoit souvent avec les architectes et les appareilleurs, les questionnoit, et leur empruntoit des dessins qu'il copioit. Bientôt son goût pour cet art devint une passion si forte, que contrarié par son père, qui eût mieux aimé lui voir prendre le parti du commerce, il quitta la maison paternelle, d'où il emporta un sac de 1000 livres. Il dirigea dès-lors ses pas vers l'Italie. Sentant bien que sa modique somme ne suffiroit pas pour la dépense du voyage et de son séjour, il s'arrêta à Lyon. Son intention étoit d'y passer quelque temps et d'y travailler avec les architectes de cette ville, pour augmenter à-la-fois ses connoissances et ses fonds. Après avoir ajouté aux unes et aux autres, il partit pour Rome, et y fréquenta tous les grands artistes, sur-tout ceux que le roi de France y envoyoit annuellement dans l'académie qu'il y avoit établie. Il parcourut ensuite toute l'Italie, s'arrêta dans tous les endroits où se trouvoient des monumens intéressans, qu'il leva et dessina. Muni de ces modèles il repassa en France, et s'établit à Lyon, où il s'étoit fait aimer pendant son premier séjour. A peine y fut-il arrivé, qu'il fut successivement chargé par les magistrats de cette ville, de la construction de la bourse et de l'hôpital : ce fut ce dernier bâtiment qui commença la grande réputation dont il a joui depuis. Son nom étoit parvenu à la marquise de Pompadour. Quand cette favorite eut obtenu du roi, pour le marquis de Marigny, son frère, l'adjonction à la place de directeur et ordonnateur général des bâtimens, jardins, arts et manufactures royales, elle engagea Soufflot et Cochin à le suivre en Italie. Au retour de ce voyage, le célèbre architecte quitta Lyon et s'établit à Paris, où il devint successivement contrôleur des bâtimens de Marly, des Tuileries, membre des académies d'architecture et de peinture, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, enfin intendant des bâtimens du roi. En 1757 Louis XV le choisit pour le plan et l'exécution de l'église de Ste-Geneviève de Paris. Suivant le premier plan de Soufflot, l'édifice devoit offrir quatre nefs, ornées de péristyles, et semblables aux deux que l'on voit à droite et à gauche du Dôme. Il auroit eu ainsi la forme d'une croix grecque, ayant les branches d'égale grandeur, et se réunissant au centre pour y former une enceinte octogone, à pans coupés. Soufflot n'a pu perfectionner que le portail, ainsi que la nef, les bas-côtés et les tours. Le reste n'a été élevé sous sa conduite que jusqu'au niveau de la naissance des voûtes et de l'ordre qui devoit porter le dôme. Il éprouva, relativement à ce dôme, des contradictions et des critiques amères, dictées par l'envie. Quoique la possibilité de son exécution fût prouvée et démontrée par les calculs les plus scrupuleux, il fut sensible à l'excès aux déclamations de ses ennemis, parmi lesquels il s'en trouvoit un qui lui devoit de la reconnoissance. Ces tracasseries précipitèrent sa fin ; il mourut après deux ans de langueur, le 30 août 1780. Outre la Bourse de Lyon, l'Hôpital de la même ville, et Sainte-Gene-

viève, il a élevé d'autres monumens publics, entre autres la belle salle de spectacle de Lyon. Il a été enterré dans le chœur de l'église de Sainte-Geneviève.

SOUI-GIN-CHI, souverain de la Chine, avant Fo-hi, inventa les cordelettes, dont les différens nœuds et à inégales distances servoient à conserver le souvenir des événemens. Aux cordelettes succédèrent les koua, premiers caractères chinois, dont l'invention est attribuée à Fo-hi, et qu'il employa dans la composition de l'Y-king.

SOULAS. *Voy.* ALLAINVAL.

* SOULÈS (François), né à Boulogne-sur-Mer, et mort à Paris en 1809, écrivain laborieux et traducteur infatigable, a publié les ouvrages suivans: I. *Histoire des troubles de l'Amérique anglaise, écrite sur les Mémoires les plus authentiques*, Paris, 1787, 4 grands vol. in-8°. II. *Relation de l'état actuel de la Nouvelle Ecosse*, traduit de l'anglais, 1787, in-8°. III. *Clare et Emmeline*, ou *la Bénédiction maternelle*, traduit de l'anglais, 1787, in-8°, ou 2 vol. in-12. IV. *L'Indépendant*, nouvelle imitée de l'anglais, Paris, 1788, in-8°. V. *Procès de Waren Hastings, écuyer, ci-devant gouverneur-général de Bengale*, trad. de l'anglais, Paris, 1788, in-8°. VI. *Affaires de l'Inde, depuis le commencement de la guerre avec la France, en 1756, jusqu'à la conclusion de la paix, en 1783*, etc., traduit de l'anglais, Paris, 1788, 2 vol. in-8°. VII. *Exposition des intérêts des Anglais dans l'Inde, suivie d'un Tableau des opérations militaires de la partie méridionale de la péninsule*, 1780-84, Par W. Fullarton, traduit et revu sur la 2ᵉ édition, Paris, 1787, grand in-8°. VIII. *Réflexions sur l'état actuel de la Grande-Bretagne, comparativement à son état passé*, par Rch. Champion, traduit de l'anglais, 1788, in-8°. IX. *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, traduit de l'anglais de Gibbon, t. 3ᵉ, 1788, in-8°. X. *Règle du parlement d'Angleterre*, 1789, in-8°. X. *Les Droits de l'homme, en réponse à l'attaque de Burke sur la révolution française*, par Th. Payne, avec des notes et une nouvelle préface de l'auteur, Paris, 1791, in-8°. XI. *De l'Homme, des Sociétés et des Gouvernemens*, 1792, in-8°. XII. *Voyage à la mer du Sud*, par G. Bligh, trad. de l'anglais, 1792, in-8°. XIII. *Voyage en France pendant les années* 1787, 1790, par Arthur Young, avec des notes et des observations, par de Casaux, Paris, 1793, 3 vol in-8°; 2ᵉ édition, avec des corrections considérables, et augmentée d'une nouvelle carte, 1794, in-8°. XIV. *Voyage en Italie*, pendant l'année 1789, par Art. Young, avec des remarques sur l'agriculture de cette partie de l'Europe, par le docteur Symonds, traduit de l'anglais, 1796, in-8°. On a encore de Soules plusieurs *Romans* et *Voyages*, traduits de l'anglais. La rapidité avec laquelle cet écrivain traduisoit, ne lui laissoit pas le loisir de soigner son style; et comme il travailloit pour le libraire, il étoit obligé de donner souvent sa copie sans l'avoir relue.

SOULIER (Pierre), prêtre du diocèse de Viviers, et curé dans le diocèse de Sarlat, au siècle dernier. On a de lui, I. *L'Abrégé des Edits de Louis XIV, contre ceux de la Religion prétendue réformée*, in-12, en 1681.

II. L'*Histoire des Edits de pacification, et des moyens que les prétendus réformés ont employés pour les obtenir*, in-8°, 1682. III. L'*Histoire du Calvinisme*, in-4°, 1686, appuyée de bonnes preuves et de quantité d'actes utiles, mais platement et durement écrite. Nous ignorons le temps de la mort de cet ecclésiastique.

† SOUMILLE (N.......), prébendé du chapitre de Villeneuve-lès-Avignon, correspondant des académies des sciences de Paris, de Toulouse et de Montpellier, et associé des sociétés d'agriculture de Limoges et de Tours, étoit un excellent calculateur. Soumille s'étoit établi dans Avignon, où les dés régloient les chances. C'étoit un jeu ruineux qui attiroit beaucoup de dupes. Les magistrats de cette ville prièrent l'abbé Soumille d'en montrer le danger. Ce fut à cette occasion qu'il publia une brochure intéressante, sous ce titre : *la Loterie insidieuse*, ou *Tableau général de tous les points, tant à perte qu'à profit, qu'on peut faire avec sept dés*, Avignon, 1773, in-12. Ce livre renferme des tables aussi justes que commodes pour ceux qui sont livrés à la folie des jeux de hasard. Mais l'ouvrage de l'abbé Soumille, qui a été le plus lu et le plus consulté, est *le Trictrac*, ou *Méthode facile pour apprendre, sans maître, la marche, les termes et une grande partie des finesses de ce jeu*, Avignon, 1756, in-12, avec 287 figures. C'est le meilleur traité qu'on ait sur ce jeu. On a encore de lui, *Description du Semoir à bras de Languedoc*, 1763, in-16, qui a été réimprimée plusieurs fois. L'auteur mourut en 1774.

SOURDIS. *Voy*. ESCOUBLEAU.

* SOURIS (Baronne de) à Soleure. Cette dame, veuve d'un ancien officier général, possédoit, auprès de Soleure, un château assez vaste, et jouissoit d'environ 40,000 livres de rente. Après la journée du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), un grand nombre de prêtres arrivèrent en Suisse ; elle en recueillit près de deux cents dans son château, et elle plaça chez des paysans et dans les villes voisines, chez des amis respectables, tous ceux qui ne purent y être logés ; elle établit, parmi ces ecclésiastiques, un comité central de correspondance dans toute les langues de l'Europe, et elle adressa des lettres éloquentes sur la situation souffrante de cette colonie sainte, non-seulement à tous les banquiers de l'Europe, à tous les riches et à toutes les têtes couronnées ; mais, dans l'impatience où elle étoit de les savoir à l'abri du besoin, elle se décida à faire elle-même une quête dans tous les cantons de la Suisse. Un jour elle se présenta à Berne, chez un riche banquier, et lui présenta la bourse. N'ayant reçu de lui que 24 livres, elle se jeta à ses genoux; elle étoit en robe noire, ses beaux cheveux en boucles demi-torses flottoient sur ses épaules, et prenant le ton et l'accent de la prière, elle lui dit : « ils sont en si grand nombre !....... » Le banquier retourne à la caisse, et il lui présente cent louis. Madame de Souris s'étoit élevée, par sa vertu, au-dessus de la beauté, au-dessus des rangs et de la calomnie. Il étoit difficile de résister à ses instantes sollicitations et aux demandes contenues dans ses lettres ; elle réunissoit aux graces de son sexe tous les charmes d'une vertu sans tache. Ses lettres devinrent, dans les mains

des rois, des princes et des grands, autant d'édits émanés de la charité. Pendant environ 18 mois, madame de Souris a pourvu aux besoins de près de 1500 prêtres; elle leur fit arriver des secours du fond de la Pologne et des provinces les plus reculées de la Russie. Elle mourut à Soleure en 1797; elle avoit environ 50 ans. On vit, à son enterrement, qui eut lieu dans l'église de Saint-Urse, un très-grand nombre de prêtres en étole noire. Un d'eux lui jetant l'eau-bénite, le premier mit un genou en terre, et, les yeux remplis de larmes, d'une voix brisée par les sanglots et par la douleur, il prononça l'oraison funèbre de cette femme héroïque, en s'écriant : « C'est maintenant, Seigneur, que nous sommes pauvres, notre mère n'est plus! » Ces tendres paroles furent répétées par chacun des nombreux assistans. Madame de Besenval, sa digne amie, se présenta à son tour, et baissant les yeux vers la tombe, elle répondit à ces pélerins de la religion et du malheur : « Dieu est notre père à tous; il m'assistera, et vous serez encore secourus ». Après la prise de Soleure, en 1798, les généraux français, par ordre du directoire exécutif, ordonnèrent que le château de madame de Souris fût disposé à servir d'hôpital militaire.

SOUSI. *Voy.* PELLETIER, n° II.

† SOUTH (Robert), théologien anglais, prébendaire de Westminster, chanoine de l'église de Christ à Oxford, né à Hackney, proche Londres, en 1633, publia, en 1655, à Oxford, in-4°, un poëme latin, intitulé *Musica incantans, sive poëma exprimens musicæ vires juvenem in insaniam adigentis, et musici indè periculum.* Le sujet de ce poëme est un jeune homme qui, après avoir entendu un beau morceau de musique qu'il avoit demandé, devint fou, et se précipita dans la mer. Le musicien fut appelé en justice, et accusé de meurtre, mais déclaré absous sur sa défense. South étoit un homme aussi recommandable par ses connoissances que par sa probité. Il refusa des évêchés dont on dépouilloit ceux qui ne vouloient pas prêter serment au roi Guillaume. On a de lui 6 vol. de *Sermons*, in-8°. Il en parut 4 vol. en 1715; les deux derniers furent imprimés après la mort de l'auteur en 1717, sur les originaux qu'il avoit préparés lui-même. On publia à Londres, en 1717, ses *Opera posthuma latina*, savoir : *Orationes, cùm publici oratoris Oxoniensis munere functus est : quibus adjiciuntur musica incantans aliaque poemata ab eodem authore composita.* On donne aussi ses *Œuvres posthumes*, contenant, I. *Sermons* sur divers sujets; sur le martyre du roi Charles I. II. *La nécessité de maintenir les constitutions ecclésiastiques.* III. *La certitude d'un jugement à venir.* IV. *Relation de son voyage en Pologne avec le comte de Rochester en 1674*, dans lequel on trouve beaucoup de particularités curieuses. V. *Mémoires sur l'histoire de sa vie et de ses écrits.* VI. *Copie fidèle de son testament.* South mourut le 18 juillet 1716.

† SOUTHERN (Thomas), poète dramatique anglais, né en 1669 à Dublin, où il fit ses études, vint en Angleterre à l'âge de 18 ans. Il s'y livra à la poésie dramatique, et fit paroître, en 1682, sa première pièce, *le Prince*

persan, ou *le Frère généreux*. Le parti des Torys étoit alors dans toute sa vigueur en Angleterre; et dans le rôle du frère généreux, il faisoit allusion à Jacques, duc d'Yorck, qui, lorsqu'il fut parvenu à la couronne, lui donna un brevet de capitaine; mais Southern ne tarda pas à reprendre ses études, et à mettre au théâtre plusieurs pièces, dont on rapporte qu'il sut tirer un très-grand profit. Pope dit plaisamment qu'il étoit descendu du ciel pour faire augmenter le prix des pièces et des prologues. Il avoit reçu de ses libraires 150 liv. sterling (à peu près 3400 fr.) pour l'honoraire de sa tragédie, intitulée *The spartan Dame*, prix qui, en 1721, étoit excessif. Dryden lui demandant un jour ce que lui avoit rendu une de ses pièces, fut tout étonné d'entendre Southern lui dire qu'il en étoit honteux, et qu'il en avoit tiré 700 liv. sterl. (un peu plus de 16,000 fr.). On a de Southern nombre d'autres pièces, *The wifes excuse*, *the innocent adultery*, et sa tragédie d'*Oroonoko*, ou l'*Esclave royal*, dont le sujet, puisé dans une des Nouvelles de mistriss Behn, est fondé sur une histoire vraie. Southern mourut en 1746, âgé de 85 ans. Son *Théâtre* a été recueilli par Evans en 3 vol. in-12.

* SOUTMAN (Pierre), peintre et graveur de Harlem, élève de Rubens, peignit l'histoire et le portrait avec succès. On a de lui un grand nombre d'estampes, les meilleures sont, *La Défaite de Sennachérib*; la *Pêche miraculeuse*; *Jésus-Christ en croix*; le *même au tombeau*; l'*Enterrement de Proserpine*; la *Chasse au sanglier*; toutes d'après Rubens. On admire encore *Vénus couchée*, sur les dessins du Titien, et *Saint François à genoux*, sur ceux de Michel-Ange de Carravage.

† SOUVAROW (Alexandre), feld-maréchal russe, issu d'une famille suédoise, naquit à Moscou en 1730. Son père qui avoit été général, et qui étoit devenu sénateur, destina son fils à la magistrature. Mais celui-ci ne respirant que pour les armes, entra au service en 1742, comme simple soldat, et s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de colonel qu'il obtint en 1762, après s'être distingué dans la guerre de sept ans contre les Prussiens. Il ne combattit pas avec moins de courage les confédérés de Pologne et le rebelle Pugatschew. Le général Romanzoff attiroit alors les regards de l'Europe par ses victoires et ses talens militaires. Souvarow voulut apprendre l'art de la guerre sous ce maître habile; il se rendit à l'armée que ce dernier commandoit contre les Turcs, et dans une action il s'élança dans les rangs ennemis, tua plusieurs janissaires, remplit un sac de leurs têtes, et vint le vider aux pieds de son général. Bientôt il passe le Danube à la tête d'un corps d'armée, malgré les efforts des Ottomans, et vient camper sous les murs de Silistrie. Quelques jours après, réuni à Kameaskoi, ils battirent ensemble le Reis-Effendi, qui commandoit quarante mille hommes, et lui enlevèrent toute son artillerie. En 1783 Souvarow soumit les Tartares du Kuban et du Budziack, et leur fit prêter serment de fidélité à l'impératrice. Cette souveraine lui envoya son portrait, la croix de Volodimer, et le nomma général en chef. En 1787 il défendit avec succès Kinburn contre la flotte ottomane. Le pacha d'Oczakoff avoit dé-

barqué six mille hommes pour surprendre cette place. Souvarow les laissa descendre sur le rivage, et n'envoya contre eux que quelques tirailleurs, qui feignirent d'être épouvantés et de se retirer en désordre. Les Turcs s'avancèrent; et tandis que leurs chaloupes alloient chercher de nouveaux renforts, tous ceux qui restèrent sur la place périrent sous les coups des bataillons nombreux qui les enveloppèrent aussitôt. Souvarow fut blessé au cou dans cette action. Catherine lui envoya un superbe panache de diamans. Le 21 juillet 1789, après avoir défait l'ennemi à Focksan, il apprit que le prince de Saxe Cobourg, général de l'armée autrichienne, étoit entouré par celle du grand-visir; Souvarow se mettant aussitôt à la tête de dix mille Russes, tombe à l'improviste sur celle-ci, forte de cent mille hommes, et reste maître du champ de bataille. « Amis, crioit-il aux soldats, ne regardez pas les yeux de l'ennemi; fixez sa poitrine, c'est là qu'il faut frapper. » Cette victoire remportée près de la rivière de Rimnisk, valut à Souvarow le surnom de Rimniski et le titre de comte de l'Empire romain. La ville d'Ismaïlow résistoit depuis sept mois, et avoit obligé le général Sudowitsch de se retirer. Potemkin, général en chef, adresse aussitôt l'ordre à Souvarow de la prendre en trois jours. Celui-ci marche aussitôt avec la plus grande célérité, malgré la rigueur de la saison. Le troisième jour, il assemble ses soldats et leur dit: « Soldats, point de quartier, les vivres sont chers. » L'assaut se donne, les Russes sont repoussés deux fois; ils escaladent enfin les remparts, pénètrent dans la ville, dans les maisons, dans les mosquées, et passent tout au fil de l'épée. Quarante mille Turcs périrent en ce jour funeste, qui fit donner au général russe le nom de *Muley-Ismaël*, l'homme le plus sanguinaire qui ait donné des lois à Maroc. En 1792, ne pouvant plus combattre dans les champs ottomans, où le traité d'Yassy avoit porté la paix, Souvarow se rendit en Pologne pour y arrêter les progrès de Kotciusko, dont les efforts tendoient à l'affranchissement de cette contrée, et à la faire sortir de la dépendance où la Russie la retenoit depuis long-temps. Le 4 octobre il mit le siége devant Prague, faubourg considérable et fortifié de Varsovie; et après un assaut furieux, il s'en rendit maître et fit égorger tout ce qui s'y trouva; vingt mille Polonais succombèrent dans cette action sous les coups des Russes, dont le général reçut en récompense le titre de feld-maréchal. » Vous savez, lui écrivit l'impératrice, que je n'avance jamais personne avant son tour. Je suis incapable de faire tort à un plus ancien: mais c'est vous qui venez de vous faire feld-maréchal, par la conquête de la Pologne. » En effet, cette victoire décida du sort de ce royaume, qui fut aussitôt partagé entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. En 1799, Paul Ier. donna à Souvarow le commandement en chef des troupes qu'il fit marcher en Italie contre les Français. Il conquit presque tout ce pays en fort peu de temps; ensuite il eut ordre de se porter en Suisse pour seconder le prince Charles; mais ce prince n'y étoit plus, et Souvarow, forcé de rétrograder, eut beaucoup de peine à faire sa retraite. Les troupes russes ayant été rappelées par leur souverain, Souvarow arriva

à Pétersbourg, et y mourut en 1800. Né avec beaucoup d'esprit et un grande originalité dans les idées, il étoit aussi bizarre qu'intrépide. Il pensoit que le devoir d'un général étoit d'être toujours en avant de son armée. Pour se faire aimer de ses soldats il affectoit autant de simplicité que de rudesse dans ses mœurs. On le voyoit souvent changer de chemise au milieu du camp, et ne se couvrir que d'une simple peau de mouton. Catherine II, dans son voyage en Crimée, se plut à répandre toutes les graces que ses généraux lui demandèrent. Elle demanda à Souvarow ce qu'elle pourroit faire pour lui. Il répondit : « Payer mon logement. » Le prix de ce logement n'étoit que de trois roubles. Il se piquoit de laconisme. Dans ses premières guerres, après avoir pris la ville de Toutoukai en Bulgarie, il écrivit à sa souveraine : « Gloire à Dieu, louanges à Catherine! la ville est prise, et j'y suis. » Il lui rendit compte de la prise d'Ismaïlow, par ces seuls mots : « Madame, l'orgueilleuse Ismaïl est à vos pieds. » Il se plaisoit à mettre ses ordres en vers, et à écrire souvent ainsi ses rapports à l'impératrice. Sa manière de vivre, extrêmement frugale, ne le distinguoit pas du simple soldat, et il soutint comme lui toutes les fatigues de la guerre. Il étoit petit, maigre, courbé; il avoit des yeux pleins de feu, savoit le russe, l'allemand, le français, le turc et le tartare, parloit peu et presque toujours par apophthegmes. Les officiers supérieurs devinrent ses ennemis secrets, parce qu'il proscrivoit le luxe de ses camps, et qu'il étoit pointilleux dans le service; mais les soldats l'adoroient. Ce guerrier affectoit une grande dévotion; il obligeoit tous les officiers de réciter, le soir après la retraite, une prière devant le soldat : il ne donna jamais l'ordre de combattre sans faire le signe de la croix, et baiser une petite image de St.-Nicolas, qu'il portoit toujours sur lui. Il se refusa à tous les travaux diplomatiques et politiques, en disant : « Une plume sied mal dans la main d'un soldat. » Dans un précis historique sur le feld-maréchal Souvarow, 1 v. in-8°, publ. par M. de Guillaumanches Duboscage, lieutenant-colonel du régiment des dragons de Kinebourne (Kinburn), et officier de l'état-major de l'armée de Souvarow, précédemment officier supérieur des gardes-du-corps du roi de France, et colonel de sa cavalerie, on lit les passages suivans sur ce général. « Souvarow résolut de se distinguer par les manières originales et presque extravagantes qu'il affecta, et qui dans la suite devinrent chez lui une seconde nature. Il se levoit avant le jour, sortoit tout nu, quelle que fût la saison, et se faisoit jeter sur le corps trois ou quatre seaux d'eau froide. Il dînoit à huit heures du matin; c'étoit presque son seul repas. Il couvroit son corps fluet et frêle d'une simple veste de basin et d'une culotte de la même étoffe. Dans ces vêtemens légers, le casque en tête et des bottes mal faites aux pieds, il commandoit, il inspectoit, il haranguoit ses troupes au milieu de l'hiver, dans le fond de la Russie, et à l'âge de 70 ans. La simplicité extrême de son extérieur avoit toutes les apparences de la grossièreté et de l'avarice. Ce feld-maréchal n'avoit point de cheval à lui; il montoit la première *rossinante* qu'un cosaque lui présentoit. Sa voiture ordinaire étoit une *kibitka* ou

charrette russe; il préféroit aux lits qu'on lui offroit quelques bottes de foin proprement arrangées dans un coin; sa table n'étoit couverte que de ragoûts cosaques; il n'avoit pour domestique qu'un seul soldat d'ordonnance. Il lui est arrivé à la parade de se moucher dans les manches de son bel et unique uniforme de feld-maréchal; et, ce qui passe les bornes, il satisfaisoit à tous les besoins de la nature devant le front de son régiment, en présence des généraux et des officiers. Par ces bizarreries, il vouloit flatter les troupes, en prenant les manières du plus simple soldat, et il réussit à être en même temps le camarade et le père, le bouffon et l'idole de son armée. Portant l'originalité de son caractère dans toutes ses actions, il vouloit servir de modèle de subordination à son armée. C'est dans cette vue qu'il avoit imaginé de dire à Tichinka de lui ordonner de sortir de table quand il s'apercevroit que, par préoccupation, il continueroit de manger au-delà de son appétit ordinaire. Alors il se retournoit d'un air en même temps grave et plaisant, et lui demandoit: De quelle part? — Par ordre du maréchal Souvarow. — Il faut qu'on lui obéisse, reprenoit-il en riant, et se levoit sur-le-champ. Il en étoit de même lorsque ses occupations le tenoient trop sédentaire; Tichinka lui ordonnoit de sortir; il faisoit la même demande; son aide-de-camp lui faisoit aussi la même réponse, et il alloit aussitôt se promener. On a cru que ce vieux guerrier rougissoit de sa vilaine figure, de ses rides vraiment effrayantes, et de ses cheveux blanchis sous les lauriers. Il est certain qu'il ne pouvoit pas souffrir qu'on lui rappelât son âge; il falloit même ôter ou couvrir les glaces dans les appartemens où il étoit attendu: sans cette précaution, Souvarow, en apercevant l'odieux témoin des ravages que le temps avoit faits sur son visage, sortoit en imitant le petit galop d'un cheval, et en sautant pardessus les tables et les chaises. Souvarow avoit une grande dévotion; il assistoit au service divin, chantoit l'office avec les prêtres, faisant sans cesse des grimaces et des contorsions. Pendant son exil au fond du gouvernement de Novogorod, ce guerrier, par une pieuse bizarrerie, exerçoit l'infatigable activité de son caractère sur les cloches de l'église de son village, dont il s'étoit fait nommer marguillier; lui seul, jour et nuit, sonnoit tous les offices, qu'il alloit ensuite chanter avec le pope, au milieu de tous ses paysans. En arrivant à Altorf, dans sa campagne de Suisse, il aperçoit le prêtre ou curé du lieu; il descendit aussitôt de cheval pour aller lui demander sa bénédiction, et quelques instans après, sur des plaintes très-graves qu'on lui porta contre cet ecclésiastique, il lui fit donner cinquante coups de bâton. Jamais Souvarow ne se mettoit à table et n'en sortoit sans dire le *benedicite* et les *graces*. Quelquefois il les terminoit par une petite bénédiction qu'il donnoit à ses voisins. Si l'on ne répondoit pas *amen*, il avoit l'habitude de dire en riant: « Ceux qui ne disent point *amen* n'auront pas d'eau-de-vie. » Il n'accepta le commandement en chef contre la France que dans l'intime conviction que toutes les puissances coalisées étoient d'accord avec Paul Ier pour rétablir les anciens états sans aucun démembrement. Dès que Souwarow s'aperçut de l'ambition de l'Au-

triche, il en avertit son souverain, et résolut de s'y opposer. On pourroit citer une foule de reparties de cet homme, qui se faisoit passer pour fou sous le règne du très-médiocre Potemkin; mais les traits les plus piquans de ce genre ont déjà été racontés dans le Voyage à Moscou par Reinbeck, traduit dans les Annales des voyages, et dont on trouve un extrait dans le Journal de l'Empire du 16 septembre 1808. M. de Guillaumanches reconnoît la plupart des anecdotes de M. Reinbeck; il lui cherche cependant une véritable querelle d'Allemand sur quelques détails un peu trop satiriques dont le voyageur allemand a embelli sa relation, d'après le privilége généralement accordé aux conteurs d'anecdotes. Le grand crime de M. Reinbeck est d'avoir montré Souvarow comme un grand homme, plein de qualités éminentes et de défauts très-choquans. Nous conviendrons, sans ironie, que M. de Guillaumanches explique d'une manière très-plausible quelques traits de la vie de Souvarow, qu'on a coutume de citer comme preuves de sa férocité. Il affirme que ce général russe fit massacrer les habitans de Prague par pure humanité, afin, dit-il, d'effrayer le peuple de Varsovie. On doute que la postérité se laisse fléchir par cet adroit plaidoyer. On a encore une Histoire du feld-maréchal Souvarow, liée à celle de son temps, avec des considérations sur les principaux événemens politiques et militaires auxquels la Russie a pris part pendant le 18e siècle, par L. M. P. de Laverne, ancien officier de dragons, 1 vol. in-8°.

SOUVERAIN (N...), écrivain français, étoit natif du Bas-Languedoc. Il fut ministre d'une église calviniste du Poitou. Déposé du ministère, il se réfugia en Hollande, d'où il fut encore chassé pour avoir refusé de souscrire au synode de Dordrecht. Il se retira en Angleterre, où il fut regardé comme socinien, et y mourut vers la fin du dernier siècle. On a de lui un ouvrage recherché par les incrédules. Il est intitulé *Le Platonisme dévoilé*, ou *Essai sur le Verbe Platonicien*, Cologne, 1700, in-8°. Le Père Baltus a combattu ce livre dans sa Défense des Saints Pères accusés de platonisme, Paris, 1711, in-4°. Les nouveaux philosophes, sans avoir égard à la réponse, ont renouvelé l'accusation formée contre les Saints Pères, d'avoir pris le dogme de la Trinité dans Platon.

I. SOUVRÉ (Gilles de), marquis de Courtenvaux, d'une maison originaire du Perche, qui remontoit au 15e siècle, suivit en Pologne, en 1573, le duc d'Anjou, depuis roi de France sous le nom de Henri III. Ce monarque, revenu en France, le fit grand-maître de sa garde-robe, et capitaine du château de Vincennes. Il fut son favori, dit l'abbé Le Gendre, sans être de ses mignons. Le marquis de Souvré se signala en 1589 à la bataille de Coutras, et conserva la ville de Tours sous l'obéissance du roi, pendant les troubles funestes de la Ligue. Henri IV le choisit pour être gouverneur de Louis XIII. Il occupa auprès de ce prince la place de premier gentilhomme ordinaire de la chambre, obtint le collier des ordres du roi, et le bâton de maréchal de France en 1615. Il mourut en 1626, à 84 ans, regardé comme un courtisan agréable, plutôt que comme

un capitaine habile. Anne de Souvré, épouse du marquis de Louvois, morte en 1715, a été le dernier rejeton de la famille de ce maréchal.

II. SOUVRÉ (Jacques de), fils du précédent, fut chevalier de Malte dès l'âge de cinq ans. Après s'être distingué au siége de Casal, il commanda les galères de France pour le siége de Porto-Longone, où il acquit beaucoup de gloire. Chargé, par son ordre, d'ambassades ordinaires et extraordinaires auprès de Louis XIV, il s'en acquitta avec succès. Il parvint enfin au grand-prieuré de France, l'an 1667; et après avoir soutenu ce caractère avec beaucoup d'éclat, il mourut le 22 mai 1670, dans sa 70e année. C'est lui qui a fait bâtir le superbe hôtel du Temple, pour être la demeure ordinaire des grands-prieurs de France. Il fit commencer ce bel édifice dès le vivant de son prédécesseur, le grand-prieur de Boissy.

SOUZA (Louis de), dominicain en 1614, mort en 1633, est un des meilleurs écrivains portugais. Ses ouvrages sont, I. La *Vie de dom Barthelemi des Martyrs*, Paris, 1760, 2 vol. in-8°. C'est la même qui fut traduite en français par MM. de Port-Royal en 1674, in-8° ou in-4°. II. *Histoire de St. Dominique*, 3 vol. in-fol. Louis de Souza écrit d'un style animé, mais quelquefois trop métaphorique. Le discernement des faits et la critique ne sont pas son principal mérite.

SOZIGÈNE (*V.* SOSIGÈNES.)

SOZOMÈNE (Hermias), surnommé *le Scolastique*, étoit originaire de Palestine. Il avoit embrassé le christianisme, touché, à ce qu'on dit, des miracles de St. Hilarion. Il passa de la Palestine à Constantinople, où il cultiva les belles-lettres, et fit les fonctions d'avocat. Il avoit du goût pour l'Histoire ecclésiastique; et son coup d'essai fut un *Abrégé* de ce qui s'étoit passé depuis l'ascension de J.-C. jusqu'à la défaite de Licinius. Cet Abrégé est perdu. Il commença une *Histoire* plus considérable vers l'an 443. Elle est divisée en neuf livres, et renferme les événemens arrivés depuis l'an 324 jusqu'à l'an 439: Il déclare, au commencement du premier livre, « qu'il écrit ce qui s'est passé de son temps, sur ce qu'il a vu lui-même, ou sur ce qu'il a appris des personnes les mieux instruites et qui avoient été témoins oculaires. » L'Histoire de Sozomène contient des choses très-remarquables, dont la plupart se trouvent aussi dans celle de Socrate, qu'il semble n'avoir que copiée. Elle est néanmoins plus étendue et mieux écrite, quoiqu'elle ne soit pas sans défaut, même pour le style; mais Sozomène est fort au-dessous de Socrate pour le jugement. On croit qu'il mourut vers 450. La plus belle édition de l'Histoire de Sozomène est celle qu'on voit dans le Recueil des Historiens latins, donné par Robert Etienne en 1544. On la trouve aussi dans le Recueil de Valois. Le président Cousin l'a traduite en français.

SOZZI (Louis-François de), né à Paris le 4 octobre 1706, d'une famille noble et originaire de Pistoie en Italie, suivit dès l'âge de neuf ans son père en Espagne. A son retour il devint l'élève et bientôt l'ami du célèbre Le Normant, appelé justement l'*Aigle du Barreau*. Nommé bailli-général du Temple, il publia

plusieurs *Mémoires* précieux par les recherches qu'ils renferment. Celui qui concerne les testamens olographes fit une telle sensation, qu'on fut obligé de le réimprimer trois ans après le jugement pour lequel il avoit été fait, afin de satisfaire l'empressement des jurisconsultes qui en demandoient des exemplaires. Celui relatif à la mouvance des pairies de France fut de même accueilli avec avidité. Sozzi vint s'établir à Lyon en 1756, et y fut membre de l'académie de cette ville ; celles de Berlin et de Nanci l'adoptèrent pour associé. Il est mort le 12 mars 1784. Ses ouvrages littéraires sont, I. *Lettre sur l'Urne antique de plomb trouvée à Lyon*. II. *Avertissement sur l'hyène qui a paru dans le Lyonnais en* 1756, in-12. III. *Discours de réception à l'académie de Nanci*, 1762, in-12. IV. *Olympiques de Pindare*, traduites du grec en français, 1754, in-12. Cette traduction du poëte grec le plus difficile à entendre est accompagnée de Remarques historiques et d'un Discours sur Pindare et l'Histoire des jeux olympiques.

* I. SPACHIUS (Israël), docteur en médecine, de Strasbourg, né en 1560, et mort en 1610, occupa une chaire dans sa ville natale. Il s'est attaché spécialement aux maladies des femmes. Ses principaux ouvrages sont, I. *Themata medica de animæ facultatibus*. II. *Gynæciorum, sive de mulierum morbis et affectibus liber*, Argentinæ, 1597 in-fol. III. *Nomenclator scriptorum philosophorum*, ibidem, 1598, in-8°. IV. *Nomenclator medicorum arabum, græcorum, latinorum, recentium et veterum*, Francofurti, 1591, in-8°.

II. SPACHIUS. *V.* MOSCHION.

* SPADA (Bernardin), cardinal, né à Brisignola dans la Romagne le 21 avril 1594, fit ses études à Rome chez les jésuites ; il apprit ensuite le droit, et ne tarda pas à jouir de la réputation de savant jurisconsulte et de bon littérateur. Il fut honoré de plusieurs dignités par Paul V, Grégoire XV et Urbain VIII : ce dernier le nomma archevêque de Damiette, nonce à la cour de France, et cardinal le 19 janvier 1626. L'année suivante il fut légat à Bologne, et déploya dans cette charge importante toute la richesse de ses talens. Il favorisa les arts, les sciences et sur-tout la peinture. Le Guide, Le Guerchin, l'Albane trouvèrent en lui un protecteur et un ami. Il mourut à Rome le 10 novembre 1661. Au milieu de ses grandes occupations il cultiva toujours la littérature légère. On a de lui des *Poésies* diverses et quelques *Lettres* au cardinal Jules Mazarin.

* SPADAFORA (Placide), savant jésuite de Palerme, florissoit sur la fin du 17ᵉ siècle et au commencement du suivant. On a de lui, I. *Abrégé de préceptes de grammaire*, Naples, 1755. *Phrasologia*, Venise, 1764. III. *Abrégé de la phrasologie*, Palerme, 1770. IV. *Prosodie italienne*, Naples, 1781, 2 tomes in-8°.

* SPAGNI (André), né à Florence le 8 août 1716, entra chez les jésuites de Rome le 22 octobre 1731. Après la suppression de son ordre, il se livra tout entier à l'étude, et acquit par ses ouvrages philosophiques la réputation d'un des plus habiles métaphysiciens de son siecle. Il mourut en 1788 à Rome, où il avoit passé une grande partie de sa

vie. On a de lui, I. *De Ideis humanæ mentis, earumque signis*, Rome, 1781, 2 vol. in-4°. II. *De Signis idearum*, Rome, 1781. III. *De causâ efficiente*, Rome, 1764. IV. *De bono, malo et pulchro*, Rome, 1766. V. *De Miraculis*, Rome, 1777. VI. *De animâ brutorum*, 1775.

SPAGNOLETTO (Joseph Ribera). *Voyez* Espagnolet.

SPAGNOLI (Baptiste), religieux carme, dit *le Mantouan* parce qu'il étoit de Mantoue, né l'an 1444, étoit bâtard de la famille de Spagnoli. Les Spagnoli le reconnurent volontiers pour leur frère. Il leur fit honneur par ses talens, et sa plume fut toujours prête à célébrer la gloire de leur maison. Ayant pris l'habit de carme, il se distingua tellement dans son ordre, qu'il parvint au généralat en 1513. Quoiqu'il paroisse dans ses Poésies avoir eu une morale assez relâchée, il voulut réformer ses confrères. Mais ses tentatives ayant été inutiles, il se démit de sa dignité en 1515, pour cultiver plus librement les lettres. Il mourut l'année d'après, le 20 mars. Cet auteur est principalement connu par ses *Poésies*. Son esprit étoit si fécond, qu'il enfanta plus de 59,000 vers, dont la plupart sont semés de pointes, et n'offrent qu'une facilité molle et languissante. Parmi ses Poésies, on distingue ses *Eglogues*, dans lesquelles il est tour-à-tour épicurien et dévot. Il détruit dans l'une la croyance d'une autre vie ; et dans l'autre, la Vierge apparoît à un berger, et lui promet que « quand il aura passé sa vie sur le Carmel, elle l'enlèvera dans des lieux plus agréables, et l'y fera habiter les cieux avec les dryades et les hamadryades. » Ses bergers sont d'une grossièreté dégoûtante. Il s'emporte jusqu'à la fureur contre les femmes et contre les ecclésiastiques : contre les femmes, parce qu'apparemment il n'avoit pas réussi à leur plaire ; et contre les ecclésiastiques, parce que les charges de son ordre n'avoient pu satisfaire son ambition. C'est sur tout dans son Poème de *la Calamité des Temps* qu'il s'acharne contre ces derniers avec un emportement digne de l'Arétin. Ses autres poésies ont pour objet des sujets de morale, ou les éloges des saints. Elles se trouvent dans le recueil de ses ouvrages, publié à Venise, 1499, in-4° ; à Paris, 1502, in-fol., 1513, 3 vol. in-fol. ; et Anvers, 1576, 4 vol. in-8°. Ce recueil renferme, I. *Commentaire* sur les Psaumes. II. *La Vie de saint Basile*. III. Un *Poème* sur Saint-Nicolas de Tolentin, en 3 livres, Milan, 1509, in-4°. Il parle à la fin du premier livre du fameux Merlin ; et quoiqu'il le fasse fils du diable, suivant un préjugé populaire de son temps, il le reconnoît pour un vrai prophète, et le met même au nombre des saints. Spagnoli se montre, dans plusieurs autres endroits de ses productions aussi crédule que peu judicieux. IV. Il est encore auteur de quelques *ouvrages* en prose.

* SPALDING (Jean-Joachim), pasteur et conseiller supérieur du consistoire à Berlin, s'est distingué parmi les théologiens luthériens de l'Allemagne pendant la seconde moitié du 18e siècle. L'étendue de ses connoissances, la libéralité de ses principes, ses talens pour l'éloquence de la chaire et la pureté de ses mœurs ont laissé son nom dans une vénération particulière ; et il jouis-

soit, vivant, de la plus haute considération. Les divers *ouvrages* qu'il a publiés, et spécialement ses *Discours*, portent l'honorable cachet de son mérite et de son caractère. Son fils, Georges-Louis SPALDING, digne d'un tel père, a écrit sa vie en allemand. Halle, 1804, in-8° de 224 pag.

† SPALLANZANI (Lazare), né en 1729 à Scandiano en Italie, près de Reggio, étudia à Bologne et chercha ensuite la retraite pour rendre ses connoissances plus profondes. Il débuta dans le monde littéraire par un *opuscule* où il a pour but de rectifier les erreurs échappées à Salvini dans sa traduction des OEuvres d'Homère, poète qu'il avoit étudié dans sa langue naturelle avec autant de discernement que de goût. Il adressa ses observations au comte Algarotti, l'ami de Voltaire, et dont le savoir étoit aussi étendu que la renommée. Nommé professeur à Pavie, Spallanzani abandonna la littérature pour l'étude de la physique, et ce fut là qu'armé du flambeau de l'expérience, il découvrit des propriétés nouvelles, et divers phénomènes qui attirèrent à ses leçons un nombre considérable de disciples et d'admirateurs. La physique animale obtint sur-tout sa prédilection, et ses observations y furent aussi neuves qu'intéressantes. Ses travaux microscopiques, ceux qui concernent la circulation du sang, la digestion, la génération, la respiration, lui ont acquis des droits immortels à la reconnoissance des physiologistes et de tous les savans. En 1779, Spallanzani se mit à voyager, et parcourut les cantons de la Suisse. En 1785 il partit pour Constantinople, où il accompagna le chevalier de Zulian son ami, et visita les îles de Corfou et de Cythère ; il en décrivit la géologie, les volcans éteints, les coquillages, et une montagne immense presque entièrement formée d'ossemens humains pétrifiés. Après avoir parcouru les ruines de Troie, et plusieurs contrées d'Allemagne, il se rendit à Vienne, où il fut accueilli par l'empereur Joseph II ; il revint à Pavie, et y entra au bruit des acclamations d'une foule d'élèves qui étoient allés à sa rencontre, et qui le conduisirent en triomphe dans sa demeure. Le Muséum de Pavie étoit dépourvu d'objets relatifs à la minéralogie des volcans. Pour lui en procurer, Spallanzani fit en 1788 un voyage à Naples, dans les Deux-Siciles, et dans plusieurs parties des Apennins. Il rédigea les observations recueillies dans ce voyage, et en fit l'un de ses principaux titres à la gloire. Il mourut le 12 février 1799. Les écrits de Spallanzani sont, I. Deux *Lettres* sur l'origine des fontaines. Elles sont adressées au fils du savant Vallisnieri. Descartes avoit prétendu que les eaux de la mer, filtrant par d'innombrables canaux dans le flanc des montagnes, y subissoient une sorte de distillation par l'action d'un feu souterrain, se purgeoient de leur amertume, et formoient ensuite les sources d'eau douce. Spallanzani démontra que ces sources devoient leur origine aux pluies, aux rosées, aux brouillards qui tombent sur les monts, s'insinuent dans leur intérieur, et suivent la direction de leurs excavations particulières. II. *Dissertation* dédiée à Laure Bassi, sur les ricochets. Le professeur de Pavie cherche à y expliquer la cause de ces bonds

successifs que subit une pierre lorsqu'on la lance obliquement sur la surface de l'eau. Il ne les attribue ni à la réaction, ni à l'électricité du fluide frappé, mais au changement de direction du mobile; et à cet égard il n'a pas convaincu les physiciens. III. *Expériences* sur les reproductions animales, 1782. C'est un spectacle bien extraordinaire que celui d'un membre coupé à un animal, et qui en fait un autre animal absolument conforme à celui qui a éprouvé la scission. Réaumur avoit prouvé la reproduction des jambes dans les écrevisses; Trembley, que les parties séparées du polype devenoient autant de polypes; Bonnet, que les vers terrestres et aquatiques se reproduisoient dans leurs sections. Spallanzani confirma leurs essais, et démontra que plus l'existence de ces êtres fragiles est environnée de dangers, plus la nature s'est montrée juste à leur égard, en leur donnant le moyen de réparer les pertes qu'ils peuvent subir. Aussi les animaux doués de cette prérogative ne reproduisent-ils exactement que les parties qu'un accident peut leur enlever. Ses expériences prouvèrent que ceux dont la contexture est plus molle se reproduisent en un temps moins long; que, par cette raison, il ne faut que peu d'heures pour opérer la régénération des polypes divisés, et quelques jours pour celle des vers, tandis qu'il faut des mois aux limaçons, et des années aux salamandres aquatiques et aux écrevisses pour se reproduire; que le printemps est la saison la plus favorable pour cette réorganisation animale; et que pour l'obtenir il faut au moins une température de treize degrés au thermomètre de Réaumur; enfin, que les limaçons, les lombrics et les têtards pouvoient représenter plusieurs fois les mêmes organes. IV. *Essai sur les Animalcules infusoires*. Cette multitude d'êtres répandus dans les liquides est un monde mystérieux où Spallanzani aborda, et qu'il décrivit avec plus de soin que tout autre. Après avoir établi contre Buffon et Needham que leurs habitans sont des animaux complets, et non de simples molécules organiques, privées de vie, quoique douées de mouvement et propres à constituer des corps, il prouve, à l'aide d'excellens microscopes, que les animalcules infusoires ont tous les rapports des autres êtres vivans et connus; que si on ne découvre en eux ni l'organe du cœur, ni les vaisseaux rouges, une multitude de vesicules rondes leur en tient lieu; qu'on aperçoit l'organe de leur respiration; que leurs mouvemens sont réguliers et ont des motifs, qu'ils les changent à leur gré; qu'ils savent se détourner des obstacles qui les arrêtent, s'atteindre et souvent se combattre; que certaines races sont ovipares, d'autres vivipares; qu'on les surprend dans leur ponte et leur accouchement; que plusieurs savent se reproduire, à la manière des polypes, par des divisions transversales; que les uns cèdent, tandis que d'autres résistent à l'action de l'eau bouillante; que leurs œufs peuvent supporter une chaleur beaucoup plus vive, ou un froid plus rigoureux qu'eux-mêmes, ainsi que les graines des plantes sont plus inattaquables que la plante même, par une prévoyance de la nature, plus attentive à la conservation des espèces qu'à celle des individus; que les émanations sulfureuses les font périr, ainsi que

leur immersion dans des liqueurs huileuses, salées ou acides. V. *Expériences microscopiques*. Elles ont pour objet l'histoire du *Rotifère*, animalcule concentré dans le sable, qui s'y dessèche, auquel un peu d'humidité rend la vie, et qui a le privilége de ressusciter plusieurs fois : celle de l'*Anguille* du blé rachitique ; du Tardigrade, autre animalcule observé pour la première fois par Spallanzani. « Je suis en peine, lui écrivoit Voltaire, de toute ame et de la mienne ; mais il y a long-temps que je suis persuadé de la puissance immense et inconnue de l'auteur de la nature. J'ai toujours cru qu'il pouvoit donner la faculté d'avoir du sentiment, des idées, de la mémoire, à tel être qu'il daignera choisir : qu'il peut ôter ces facultés et les faire renaître, et que nous avons pris souvent pour une substance ce qui est en effet une faculté de cette substance. L'attraction, la gravitation, est une qualité, une faculté. Il y a dans le genre animal et dans le végétal mille ressorts pareils dont l'énergie est sensible, et dont la cause sera ignorée à jamais. Si les rotifères et les tardigrades morts et pourris reviennent en vie, reprennent leur mouvement, leurs sensations, engendrent, mangent et digèrent, on ne saura pas plus comment la nature leur a rendu tout cela, qu'on ne saura comment la nature le leur avoit donné ; et l'un n'est pas plus incompréhensible que l'autre. J'avoue que je serois curieux de savoir pourquoi le grand Etre, l'auteur du tout, qui nous fait vivre et mourir, n'accorde la faculté de ressusciter qu'aux rotifères et aux tardigrades ; les baleines doivent être bien jalouses de ces petits poissons d'eau douce. Si quelqu'un a droit, Monsieur, d'expliquer ce mystère, c'est vous. Il est bon de savoir si ces petits animaux, qui ressuscitent plusieurs fois, ne meurent pas enfin tout de bon, et sur combien de résurrections ils peuvent compter. C'est apparemment d'eux que les Grecs apprirent autrefois la résurrection d'Athalide, de Pélops, d'Hippolyte, d'Alceste, de Pirithoüs ; c'est dommage que le secret en soit perdu. » IV. *Mémoire sur les Moisissures*. Les moisissures, symptômes ordinaires de la corruption de nos fruits ou de la décomposition de diverses substances mouillées, ont été reconnues pour des plantes. Micheli avoit regardé comme féconda nte la petite poussière noire qu'elles fournissent à leur sommité lorsqu'elles sont mûres ; Spallanzani a confirmé ce sentiment par plusieurs expériences. Dans l'une d'elles il prit deux morceaux de pain mouillés, du même poids, de la même épaisseur ; l'un fut constamment semé avec de la poussière des moisissures ; l'autre ne fut point semé. La poussière fit constamment naître non-seulement avec plus de célérité les moisissures, mais les rendit plus touffues. La force germinatrice de ces petites semences résiste à l'action de l'eau bouillante, à celle même du feu. VII. *Mémoire* sur la *circulation du sang*. Ce travail important occupa plusieurs années de la vie de l'auteur. Il y perfectionna les recherches de Malpighi et de Haller, et rassembla un grand nombre de faits sur le mouvement du sang dans ses rapports avec le calibre, les angles et les sinuosités des vaisseaux ; sur les fonctions du cœur, qu'il prouve se raccourcir dans la systole et s'alonger dans la diastole ; sur les organes vas-

culaires, l'abouchement des artères avec les veines, la gravité du fluide sanguin, la figure et la couleur de ses globules, leur élasticité; sur le gaz renfermé dans les veines et les artères, dont Michel Roza et le célèbre Moscati ont dernièrement déterminé les propriétés; sur les vicissitudes enfin de la circulation, suivant que la vitalité des organes diminue et tend à s'anéantir. Haller regardoit ce travail comme tellement utile aux progrès de la physiologie, qu'il voua à son auteur la plus grande estime, et lui dédia le quatrieme volume de son immortel ouvrage sur le même sujet. VIII. La *digestion* et la manière dont elle s'opère devint l'objet de plusieurs écrits de Spallanzani. Jusqu'à lui elle avoit été diversement expliquée : les uns l'attribuoient à la putréfaction; d'autres, avec plus de fondement, à la pression successive et énergique des muscles de l'estomac qui trituroient les alimens. Le professeur de Pavie unit à leur action celle du suc gastrique répandu dans ce viscère, qui dissout les corps les plus compactes et les plus durs. Ses expériences sur les oies, les poules d'Inde, les corneilles, les hérons, les grenouilles, les serpens, les poissons, les chouettes, les chiens et les chats, confirment son opinion. Après avoir extrait du suc gastrique de leur estomac, il parvint à opérer des digestions artificielles en s'aidant de la chaleur solaire. « Jusqu'alors, a-t-on dit, il n'avoit été que le confident de la nature, il en devint le rival.... Il tourmenta lui-même ses propres organes, et se dévoua courageusement à une multitude d'essais qui auroient pu porter des atteintes irrémédiables à sa santé. Il osa introduire dans son estomac divers alimens enveloppés dans des sacs de toile; il avala de petits tubes de bois remplis de substances qui furent entièrement digérées sans le secours d'aucune trituration. » IX. Les travaux de Spallanzani sur la *génération* ne furent pas moins étonnans. Il surprit le phénomène le plus mystérieux de la nature. Après avoir présenté l'histoire de la propagation des crapauds et des salamandres, de leurs amours et des époques de leur union, il osa entreprendre de féconder des animaux par le moyen de l'art, et il y réussit. Il toucha, avec la liqueur exprimée des vésicules séminales du mâle, les deux cordons sortis du corps de la grenouille, et qui étoient couverts d'œufs ou fœtus de têtards non développés, et il leur communiqua la vie. Il injecta dans l'appareil génital d'une chienne la semence du mâle, et il la fit concevoir et produire. Cette expérience pourroit paroître une illusion, si elle n'avoit été répétée avec succès par d'autres physiciens, tels que Rossi de Pise, et Bufajiani de Césène. X. *Dissertation* sur l'influence de l'air clos et non renouvelé, sur la vie des animaux et des végétaux, sur le développement de leurs œufs et de leurs graines. XI. *Voyages à Naples, en Sicile, dans les îles de Lipari et dans plusieurs parties de l'Apennin*, Pavie, 1792 et 1805, 6 volumes. Ce savant ouvrage a été traduit par MM. Sénebier de Genève, et Toscan naturaliste de Paris. On y trouve d'importantes observations sur le Vésuve et l'Etna, la grotte du Chien, le lac d'Agnano, les grenouilles de Monte-Nuovo qui forment une espèce particulière, la situation et la structure des îles Éoliennes, dont celle d'Alicuda

n'avoit pas encore été décrite, et de grands détails sur celle de Stromboli, dont le volcan, continuellement en éruption, brûloit déjà avant Homère, qui en parle dans son Odyssée. On y trouve encore une histoire complète des mœurs, de la vie et de l'instinct des hirondelles, des martinets, des petits ducs ou hiboux, des chevêches (chouettes), des anguilles de la côte de Comachio, des méduses, des chiens de mer et des espadons. XII. *Examen chimique* des expériences de Goettling, sur la lumière du phosphore de Kunkel, Modène, 1696. Goettling, savant professeur d'Iène, avoit établi une nouvelle doctrine sur cette partie; elle fut renversée par les expériences faites en France par Fourcroy et Vauquelin, et en Italie par Spallanzani. XIII. *Observations sur la transpiration des plantes*. Il y confirma les expériences de Sénebier et d'Ingenhousz, et en accrut le nombre. XIV. La *Correspondance* de Spallanzani avec les hommes les plus célèbres, tels que Saussure, Sénebier, Bonnet, Giobert, Prilli, Lucchesini, offre une foule de recherches intéressantes sur la physiologie et l'histoire naturelle. Elles ont pour objet l'examen des ailes membraneuses des chauve-souris, auxquelles il attribue le sens du toucher le plus exquis; la phosphorescence des plumes marines; des détails curieux sur les alcyons, les millepores, et madrépores, les gorgones, les éponges de mer, les oursins, les orties, les crabes, et sur-tout sur celui appelé *Bernard l'ermite*, parce qu'il adopte successivement les coquilles qu'il trouve vides, pour y vivre en solitaire. Ses observations sur les torpilles, les mitiles lithophages, les animalcules des eaux salées, l'aiguillon de la raie dont les piqûres passoient à tort pour venimeuses, une fontaine d'eau douce jaillissant au-dessus de l'eau de la mer près de Spezzia, la composition et les mélanges des marbres de Carrare, la formation des orages et des brouillards dans les Apennins, sont pleines de vues neuves et de sagacité. XV. Le dernier ouvrage auquel Spallanzani travailloit lorsque la mort le ravit aux sciences avoit pour objet la *respiration* comparée dans les diverses classes d'animaux; il est encore resté manuscrit. En général, le style de ce physicien célèbre est noble et pur; il sait embellir les sujets sérieux et rendre attachans des détails arides. Il professoit avec éloquence, et se livroit quelquefois à un abandon aimable, qui dévoiloit toutes les richesses de son imagination et de son génie. « Sa stature, dit M. Alibert, auteur d'un savant et éloquent Éloge de ce physicien, étoit haute, noble et fière, sa tête volumineuse, sa physionomie pensive; son tempérament fut mélancolique. Il ne mettoit entre ses occupations aucun intervalle de repos.... Il étoit ardent à poursuivre la vérité, patient à l'attendre. Il ne sut pas toujours se garantir des dangers de la prévention, qui, comme un nuage épais, se place souvent entre les objets et celui qui les contemple; aussi commit-il quelques erreurs: mais, ainsi que le dit Fontenelle, *il n'est pas étonnant que l'on fasse quelques faux pas dans des routes inconnues et que l'on se trace soi-même*. La conversation de Spallanzani n'étoit pas seulement instructive, elle étoit agréable et brillante. Sa vie étoit sobre et frugale; il se plaisoit dans la soli-

tude. Il eut une probité rare; il prit l'intérêt le plus tendre aux infortunes d'autrui, il prodigua les bienfaits sans se plaindre de l'ingratitude. » Cet Éloge de Spallanzani se trouve en tête du troisième volume des Mémoires de la société médicale de Paris.

I. SPANHEIM (Frédéric), né à Amberg dans le haut-Palatinat, parcourut une partie de l'Allemagne et de la France, et s'arrêta à Genève. Il y disputa, en 1626, une chaire de philosophie, et l'emporta. Son mérite lui obtint, en 1631, une chaire de théologie. Il remplit cet emploi avec une approbation si universelle, qu'il fut appelé à Leyde en 1642, pour y occuper la même place. Il y soutint et augmenta même sa réputation. Il mourut en mai 1649, à 49 ans. Spanheim étoit un homme laborieux, propre aux affaires, ardent, facile à s'irriter, et dont la maxime fanatique étoit qu'il falloit se battre contre ses frères, même dans les moindres choses qui intéressoient la religion. Ses principaux ouvrages sont, I. *Commentaires historiques de la vie et de la mort de messire Christophe, vicomte de Dhona*, in-4°. II. *Dubia evangelica*, en 7 parties, 1700, 2 tomes in-4°. III. *Exercitationes de Gratiâ universali*, en 3 vol. in-8°. IV. La *Vie de l'électrice Palatine*, in-4°. V. Le *Soldat Suédois*, in-8°. VI. Le *Mercure Suisse*, etc. Spanheim laissa sept enfans, dont les deux aînés marchèrent sur ses traces.

II. SPANHEIM (Frédéric), second fils du précédent, professeur de théologie à Leyde, où il mourut en 1701, à 69 ans, étoit aussi laborieux que son père; mais il étoit plus tolérant, quoique d'ailleurs zélé pour sa religion. On a de lui une *Histoire ecclésiastique*, et plusieurs autres savans *ouvrages* en latin, recueillis et imprimés à Leyde, 1701 et 1703, en 3 vol. in-fol. Il y règne beaucoup d'érudition, et une critique judicieuse; ils ne sont pourtant pas exempts des préjugés du protestantisme.

III. SPANHEIM (Ezéchiel), frère aîné du précédent, né à Genève en 1629, alla à Leyde en 1642. Son esprit et son caractère lui acquirent l'amitié de Daniel Heinsius et de Claude Saumaise, dont il fut toujours très-estimé, malgré l'animosité mutuelle qui étoit entre ces deux savans. Sa réputation s'étant répandue dans les pays étrangers, Charles-Louis, électeur Palatin, l'appela à sa cour, quoiqu'il n'eût que 25 ans, pour être gouverneur du prince électoral Charles, son fils unique. Spanheim parut, dans cette place, homme de lettres et politique habile. Son maître l'envoya dans les cours des princes d'Italie, à Florence, à Mantoue, à Parme, à Modène, à Rome, pour y observer les intrigues des électeurs catholiques. Ces divers voyages furent pour lui une nouvelle source de lumières, sur-tout quant à la connoissance des médailles et des monumens antiques. De retour à Heidelberg en 1665, l'électeur Palatin l'employa en diverses négociations importantes dans les cours étrangères. L'électeur de Brandebourg le demanda à l'électeur Palatin, qui voulut bien lui céder un homme si utile. On l'envoya en France en l'année 1680, et lorsqu'il retourna à Berlin, il y tint la place d'un des ministres d'état. Après la paix de Ryswick, en 1697, il fut renvoyé en France, où il demeura jusqu'en 1701. De là il

passa en Hollande, puis en Angleterre, en qualité d'ambassadeur auprès de la reine Anne. C'est vers ce temps-là que l'electeur de Brandebourg, qui avoit pris le titre de roi de Prusse, lui donna la qualité de baron, que ses services lui avoient si bien méritée. Il s'étoit acquitté de ses négociations, comme s'il ne s'étoit jamais distrait par l'étude, et il se livra aux travaux du cabinet, comme s'il n'avoit jamais été homme public. Il mourut à Londres, le 25 novembre 1710. Son érudition étoit prodigieuse. Il savoit le grec, le latin, parloit plusieurs langues avec facilité, et étoit aussi propre aux affaires qu'à l'étude. Ses ouvrages les plus connus sont, I. *De praestantiâ et usu Numismatum antiquorum*, dont la meilleure édition est d'Amsterdam, 1717, en 2 volumes in-fol. : ouvrage excellent, d'une érudition rare, et qui tient lieu d'une infinité d'autres livres aussi savans, mais moins méthodiques. II. Plusieurs *Lettres* et *Dissertations* sur diverses médailles rares et curieuses. III. La *Traduction* de la Satire des Césars de l'empereur Julien, avec des Notes, Amsterdam, 1728, in-4°. Cette version est plus fidèle qu'élégante; mais les remarques sont très-instructives, et expliquent une infinité de choses auxquelles Julien fait allusion. IV. Une *Préface* et des *Notes* savantes, dans l'édition des OEuvres du même empereur, Leipzig, 1696, in-folio.

SPANNOCHI (N.....), gentilhomme de Sienne dans le dernier siècle, se distingua par le talent d'écrire en caractères très-déliés. On a vu de lui l'Evangile de saint Jean, qu'on dit à la fin la Messe, écrit sans aucune abréviation sur du vélin, dans un espace de la grandeur de l'ongle du petit doigt, d'un caractère néanmoins si bien orné, qu'il égaloit celui des meilleurs écrivains. On ne rapporte ce fait que d'après quelques journaux, qui exagèrent vraisemblablement. Les anciens ont dit avoir vu une copie de l'Iliade d'Homère, renfermée dans une coquille de noix. *Voy.* FABA.

SPARRE, baron et sénateur de Suède dans le 16e siècle, mérita par ses talens d'être employé dans les affaires du gouvernement. L'étude du droit naturel et public, qu'il avoit approfondie, ne lui servit pas peu à se distinguer dans les emplois. Il avoit, à cet égard, des vues particulières qu'il consigna dans un fameux Traité in folio, intitulé *De Lege, Rege et Grege*. Ses idées déplurent au gouvernement suédois, qui fit exactement supprimer son ouvrage. Il est au nombre des livres défendus, de la première classe, dans ce royaume.

SPARTACUS, fameux gladiateur, né en Thrace, fut pendant trois ans la terreur d'une partie de l'Italie. Secondé de Chrysus et d'OEnomaüs, ses compagnons d'esclavage, il força le lieu d'escrime où il étoit renfermé à Capoue, et s'étant mis à la tête d'une troupe nombreuse d'esclaves fugitifs, d'aventuriers et de brigands, l'an 72 avant J. C., il se retrancha sur le Mont-Cervisius, d'où il fit des courses dans toute la Campanie. La licence et l'espoir du butin grossissant tous les jours son armée, les préteurs Vatinius Galber et Publius Valerius marchèrent contre lui; mais Spartacus les vainquit et pilla leur camp. Cet esclave vainqueur fut proclamé général

par ses soldats ; dès-lors il fut escorté de licteurs, et on porta devant lui les faisceaux des préteurs, qu'on avoit trouvés dans le pillage du camp romain. Peu de temps après il dispersa l'armée de Lentulus dans l'Apennin, força le camp de Cassius près de Modène, et se proposoit de venir assiéger Rome, lorsqu'il fut mis en fuite par Licinius Crassus. Alors Spartacus, cherchant à passer en Sicile, se retira dans un lieu écarté de l'Abruzze ; mais Crassus, instruit de son dessein, lui coupa le chemin de la mer. Spartacus investi de tous côtés, chercha à se faire jour les armes à la main. Le combat fut longtemps indécis ; mais enfin la victoire se déclara en faveur des légions romaines. Spartacus se défendit en héros, et mourut percé de coups, sur un monceau d'ennemis, l'an 70 avant J. C. Avant la bataille il avoit tué son cheval à la tête de son armée, disant que « s'il étoit vainqueur, il ne manqueroit pas de chevaux, et que s'il étoit vaincu, il n'en auroit plus besoin. » Après sa première campagne, la Campanie, la Lucanie et d'autres provinces ayant été cruellement ravagées par ses soldats, il voulut les licencier, et les renvoyer chacun dans leur patrie ; en disant que c'étoit assez pour lui d'avoir rendu la liberté à tant d'infortunés. Après la mort de Chrysus, son compagnon, il avoit obligé trois cents prisonniers romains à combattre comme gladiateurs, pour honorer les funérailles de son camarade d'armes. C'étoit la coutume des Romains de donner de ces cruels spectacles à la mort des hommes illustres; et ce fut sans doute, dit Crévier, pour leur apprendre que s'ils se jouoient ainsi du sang des hommes, ils pouvoient être exposés à leur tour à un semblable traitement. *Voyez* SAURIN, n° IV.

SPARTIEN (Ælius *Spartianus*), historien latin, avoit composé la *Vie de tous les empereurs romains*, depuis Jules-César jusqu'à Dioclétien (exclusivement), sous lequel il vivoit; mais il ne nous en reste (dans l'*Historiæ Augustæ scriptores*, Leyde, 1670 et 1671, 2 vol. in-8°) que les vies d'Adrien, d'Ælius-Verus César, fils adoptif d'Adrien ; de Didier-Julien, de Septime-Sévère, de Caracalla et de Geta son frère : le reste a été perdu. C'est un historien fort peu estimé.

* SPARTIS, Lacédémonien, ayant appris que l'oracle menaçoit de punir les Spartiates pour avoir mis à mort les ambassadeurs de Xercès, roi de Perse, alla trouver ce monarque avec Buris, et tous deux le supplièrent de prendre leur vie et de pardonner aux Lacédémoniens leur forfait. Xercès, touché de cet amour pour la patrie, qui leur inspiroit tant d'héroïsme, loin d'exercer sur eux sa vengeance, voulut les retenir à sa cour. « Pourrions-nous, répondirent-ils, vivre loin de Sparte, sous des lois étrangères, après avoir entrepris pour sa cause un voyage aussi long? » Le roi les ayant fait solliciter de nouveau, ils lui dirent « que la liberté étoit un bien si précieux, qu'ils ne l'échangeroient pas pour tout le royaume de Perse. »

* SPAZZARINI (Jean-Dominique), notaire de Padoue, habile jurisconsulte, fut honoré par sa patrie de plusieurs emplois considérables. Il a écrit une *Histoire de Venise*, encore inédite, où l'on retrouve la briéveté de Salluste ; et un livre *De bello Veneto con-*

tra Scaligeros, *de bello Carriarensi*, etc. Il mourut dans sa patrie en 1519, à 90 ans.

SPÉ (Frédéric), né d'une famille noble à Langenfeldt, près de Kayserwerd, l'an 1595, se fit jésuite en 1615. Il enseigna la philosophie et la théologie à Cologne, et se consacra ensuite aux missions. C'est dans l'évêché de Hildesheim particulièrement qu'il ramena à l'Eglise ceux que l'hérésie en avoit séparés. Ses succès irritèrent les hérétiques, au point qu'ils attentèrent à sa vie. Il se retira ensuite à Trèves, et se dévoua entièrement au service des hôpitaux et des soldats, et mourut le 7 août 1635. On a de lui, *Cautio criminalis seu de processibus contra Sagas*, Rinthel, 1631, 1 vol. in-8°, dont on a donné une nouvelle édition à Francfort en 1632, et une autre la même année à Cologne. Le P. Spé combat les préjugés de son siècle, et les fautes qui se commettoient par les juges dans les procédures contre les sorciers et les sorcières. Le savant jésuite montre que le peuple, toujours extrême, s'imagine voir des sortiléges où il n'y en a pas même l'apparence; mais il croyoit la magie possible.

* SPECIALE (Nicolas), historien du 14e siècle, florissoit en Sicile. Il fut l'un des ambassadeurs que le roi Frédéric députa vers le pape Benoît XII. Il a écrit en latin l'*Histoire* des événemens passés sous ses yeux en Sicile, depuis 1282 jusqu'en 1337 : on peut la consulter avec fruit.

* SPEDALIERI (N.), prêtre romain, né en Sicile, passe pour un des plus forts apologistes de la religion. Il *publia* d'abord la Réfutation du célèbre canon des apologistes de la religion, par Bort, et celle de quelques chapitres de l'Histoire de la décadence de l'empire romain par Gibbon. Pie VI le nomma chanoine de Saint-Pierre. Lorsque la révolution française éclata, Spedalieri fit paroître les *Droits de l'homme*. Dans cet ouvrage, qui réunit une métaphysique profonde à une dialectique serrée, l'auteur établit les droits de l'homme et la souveraineté du peuple; mais il ne reconnoît pour garantie de ce droit que la religion, et tend à rendre le pape chef des révolutions modernes. Cette production excita le ressentiment des ministres résidans à Rome; on s'aperçut que l'auteur s'étoit servi du manteau de la religion pour faire passer ses idées philosophiques. Il mourut à Rome peu avant la révolution de cette ville.

† I. SPEED (Jean), antiquaire et historien anglais, né à Farington dans le comté de Chester en 1552, et mort à Londres en 1629, étoit tailleur de son métier et de la confrérie des tailleurs de la ville de Londres; mais ayant trouvé un Mécène, il fit ses études. Son érudition lui procura des bienfaits de Jacques Ier. En 1606 il donna son *Théâtre de la Grande-Bretagne*, dont il se fit depuis d'autres éditions, entre autres une à Londres en 1650, in-folio, sous le titre de *Description géographique des royaumes d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande et des îles adjacentes, avec les comtés, les cantons, les villes du royaume d'Angleterre*. Les cartes sont bien faites, mais les descriptions des comtés ne sont que de courts extraits de ce que Cambden en avoit dit avant lui. On a encore de lui, *Histoire de la Grande-Bretagne sous les conquêtes des Romains, des Saxons, des Da-*

nois et des Normands, etc., depuis Jules-César jusqu'à Jacques Ier, Londres, 1614, in-folio. *Nuée de témoins, ou généalogies de l'Ecriture, confirmant la vérité de l'Histoire sainte et de l'humanité de Jésus-Christ*. Le recueil des ouvrages de Jean Speed fut imprimé à Londres, 1723, in fol.

* II. SPEED (Jean), fils du précédent, célèbre médecin, né à Londres en 1595, et mort à Oxford en 1640, est auteur d'un *manuscrit* latin qui roule sur deux squelettes, l'un d'un homme et l'autre d'une femme, faits tous deux par lui, et dont il fit présent à la bibliothèque de son collége. Il a aussi composé une pastorale, intitulée *Stonehenge*, représentée devant les membres du collége de Saint-Jean en 1635. Cette pièce est aussi manuscrite.

* III. SPEED (Jean), fils du précédent, né à Oxford, entra dans le collége de Saint-Jean vers 1643, et en fut chassé en 1648 par les visiteurs du parlement; il étoit alors bachelier-ès-arts et aggrégé du collége. A la restauration il fut rétabli dans sa place, et en 1666 il prit le degré de docteur en médecine, et pratiqua son art à Southampton, où il vivoit encore en 1694. Il a fait, *Batt sur Batt, ou poème sur les talens, la patience et les travaux de Barthélemi Kempster, clerc, poète et coutelier de la paroisse de Holy-Rood à Southampton*; et *la Vision, où l'on décrit la personne et le caractère de Batt, avec une description de l'état ancien et moderne de Southampton*. Ces deux pièces parurent à Londres en deux feuilles in-folio, et ensuite in-4°.

SPELMAN (Henri), chevalier anglais, mort en 1641 à 80 ans, se rendit habile dans l'Histoire d'Angleterre. Il s'attacha aussi à débrouiller le chaos des mots de la basse latinité. On a de lui, I. *Glossarium archæologicum*, Londres, 1684 et 1687, in-fol. La dernière édition est la meilleure. Il y explique les termes étrangers et barbares, les vieux mots remis en usage, et les nouveaux inventés depuis la décadence de l'empire romain. II. *Villare anglicum*, in-8° : c'est une description alphabétique des villes, bourgs et villages d'Angleterre. III. Une *Collection des conciles d'Angleterre*. David Wilkins donna en 1737 une édition de cet ouvrage, plus ample que la première, qui n'étoit qu'en 2 vol. in-fol., 1639 et 1664. Celle que nous citons, et qui est la meilleure, est en 4 vol. in-fol. IV. *Reliquiæ Spelmanicæ*, in-fol., en anglais : c'est un recueil de traités nécessaires pour étudier l'histoire d'Angleterre. V. *Vita Alfredi magni*, Oxonii, 1678, in-fol. VI. *Codex legum veterumque statutorum Angliæ*, que Wilkins a inséré dans ses *Leges Anglo-saxonicæ*, Londres, 1721, in-fol.

* SPELTA (Antoine-Marie), de Pavie, né en 1559, enseigna la rhétorique, et se distingua dans la poésie latine. On a de lui, I. *L'Histoire* des Vies de tous les évêques qui ont dirigé l'église de Pavie jusqu'en 1593. II. Une *Addition* à cette Histoire. III. *Epistolæ de contexendis epistolis*. IV. *Enchyridion de primordiis dicendi*. V. *Lucubrationes in obitum uxoris suæ*. VI. *Encomium de Jacobo Maynoldo senatûs præside*. VII. *Gratulatio de reditu Joannis Fernandi*, etc. Il mourut en 1632.

† SPENCE (Joseph), littérateur anglais, membre du collége Neuf d'Oxford, où il prit le degré

de maître-ès-arts le 2 novembre 1727. Ce fut cette même année qu'il se fit connoître par son excellent *Essai sur l'Odyssée d'Homère de Pope, où on en relève les beautés et les défauts*, deux parties in-12 : ouvrage, dit le docteur Johnson, où Pope rencontra pour la première fois un critique sans malveillance, aussi empressé de louer qu'attentif à blâmer à propos, qui joignit le respect à la censure et l'impartialité aux éloges. Aussi Pope rechercha-t-il l'amitié de l'auteur, qui vécut avec lui dans une grande intimité, qui lui prodigua ses soins dans ses derniers momens et recueillit les principaux traits de ses entretiens. L'estime de Pope valut à Spence son avancement dans la carrière ecclésiastique qu'il avoit embrassée. En 1742 il fut nommé à la rectorerie d'Horwood dans le comté de Buckingham, et succéda au docteur Holmes dans la place de professeur d'histoire moderne à Oxford. Son *Polymétis, ou Recherches sur les rapports qui se trouvent entre les ouvrages des poètes latins et ceux qui nous restent des anciens artistes, où on cherche à les éclairer mutuellement les uns par les autres*, parut en 1747, in-fol., et fut suivi de plusieurs autres éditions, dont la troisième sous le même format a été donnée en 1774. L'abrégé qu'en a donné N. Tindal en un volume in-8°, a souvent été réimprimé. En 1754 Spence fut nommé prébendier de Durham, et publia la Vie et les Poésies de Blacklock, étudiant en philosophie à Édimbourg, in-8°. Il publia *Criton, ou Dialogue sur le beau*, qu'il fit paroître en l'an 1753 sous le nom de sir Harry Beaumont; une *Description des jardins de l'empereur de la Chine aux environs de Pékin*, d'après une lettre d'un missionnaire français, que Dodsley a réimprimée dans sa collection ; et en 1764 Spence termina sa carrière littéraire par une *édition* des Remarques et des dissertations sur Virgile de Holdsworth, qu'il enrichit de ses *remarques* et de ses *notes*, in-4°. Ce volume fut publié en 1768; et le 20 août de la même année, Spence, apparemment frappé d'apoplexie, tomba dans le canal de son jardin, sur les bords duquel on le trouva la face contre terre, et noyé faute d'avoir été secouru à temps, quoiqu'à peine couvert d'eau.

† I. SPENCER (Hugues), fils de Hugues Spencer, comte de Winchester, devint, en 1320, par le crédit de son père, le favori d'Edouard II, roi d'Angleterre. Ce jeune seigneur, aussi distingué par sa naissance que par sa figure, régna souverainement sur le cœur de ce prince foible; mais naturellement fier et hautain, il excita la haine des grands qu'il affectoit de braver. Son avidité égaloit son insolence, et le perdit. Le comte de Lancastre, premier prince du sang, et plusieurs autres seigneurs vinrent, les armes à la main, demander au roi l'exil de son favori, et même de son père, homme sage et digne de la confiance du monarque. Sur le refus d'Edouard, ils entrèrent dans Londres, présentèrent au parlement une accusation contre les Spencer, et, sans aucunes preuves légales, firent prononcer la sentence de bannissement du père et du fils, et confisquer leurs biens. Edouard se vit bientôt forcé de confirmer cette sentence. Spencer, son favori, ne fut pas long-temps loin de la cour. Il revint auprès du roi, et l'engagea à prendre les armes contre les ba-

rons qui l'avoient proscrit. Vingt-deux des plus puissans, dont le comte de Lancastre étoit le premier, eurent la tête tranchée. Cette exécution attira, sur le prince et sur le favori, une haine universelle. (On peut voir quelles en furent les suites à l'article d'EDOUARD II). Spencer finit sa vie par le dernier supplice, à Horeford, le 29 novembre 1326. Après lui avoir coupé les parties naturelles, on lui arracha le cœur, qui fut jeté au feu; puis on lui trancha la tête qui fut portée à Londres, et l'on mit son corps en quatre quartiers, pour être exposés aux quatre coins de l'Angleterre.

II. SPENCER (Guillaume), de Cambridge, membre du collége de la Trinité, dont on a une bonne édition grecque et latine du *Traité* d'Origène contre Celse, et de la *Philocalie*, avec des *notes* où il prodigue l'érudition. Cet ouvrage parut à Cambridge, in-4°, en 1658.

† III. SPENCER (Edmond), célèbre poète anglais, né à Londres et élevé à Cambridge, où il prit en 1576 le degré de maître-ès-arts. Au sortir de l'université il se retira avec quelques amis dans le nord de l'Angleterre, où il devint amoureux de cette Rosalinde dont il a déploré les rigueurs d'une manière si touchante. Ce fut là qu'il composa son *Calendrier du berger*, rempli de ses tendres plaintes, et le premier ouvrage par lequel il se fit connoître. Il l'avoit dédié à sir Philipp Sidney, qui étoit alors au plus haut degré de la réputation qu'il s'étoit acquise pour son esprit, sa galanterie et ses grandes qualités. Ce seigneur, excellent écrivain lui-même, n'eut pas de peine à sentir de prime-abord tout le mérite de Spencer. Il l'avoit découvert, il l'avoit recommandé; et tant que ce seigueur vécut, Spencer trouva en lui un protecteur généreux et un ami éclairé. On raconte même un trait qui, assez accrédité dans le temps, quoique incertain, peut faire juger de la haute estime de sir Philipp pour son protégé. Il ne connoissoit point encore ce seigneur lorsqu'il lui rendit une visite dans son château de Leicester, et se fit annoncer en lui envoyant le premier chant de son ouvrage intitulé *Fairy-Queen* (la reine des fées). Sidney, transporté à la lecture de la description du désespoir, du génie de son auteur, en lit quelques stances, et charge son intendant de lui compter 50 guinées; à la stance suivante il le rappelle pour faire doubler la somme; l'intendant, surpris de cette libéralité soudaine de son maître, mit quelque lenteur à exécuter ses ordres. Il est encore rappelé, et Sidney lui commande de porter la somme à 200 guinées, et de les compter sur-le-champ, de peur d'être tenté de lui offrir sa fortune entière. Il est aisé de sentir combien il étoit intéressant pour Spencer d'être présenté par un tel protecteur à la cour d'Elisabeth; il n'en retira cependant pas tout l'avantage qu'il auroit pu s'en promettre. Spencer, nommé poète lauréat de la reine, n'en eut pendant quelque temps que le titre et les honneurs, sans en toucher les émolumens; et lord Burleigh, trésorier de sa majesté, ne partageoit pas l'enthousiasme de sir Philipp pour Spencer. La reine lui avoit promis 100 livres sterl. pour une pièce de vers qu'il lui avoit présentée, et donné ordre de les lui compter, à Burleigh qui répondit à la reine avec dédain: « Com-

ment, tant d'argent pour une chanson! — Donnez-lui donc, reprit Elisabeth, ce que vous croirez de raison; » et Burleigh ne donna rien. Spencer présenta une requête en quatre vers à Elisabeth, dans laquelle il disoit : « On m'avoit annoncé qu'on me donneroit ce que de raison pour mes rimes, mais je n'ai reçu ni rime ni raison. » La reine gronda son trésorier, et fit compter la somme promise. Malgré le peu d'intérêt que Spencer inspira au lord Burleigh, il sut s'acquérir l'estime des personnages les plus importans de la cour. Lorsque lord Grey de Wilton fut nommé lord député d'Irlande, il s'attacha Spencer en qualité de secrétaire, et il en remplit les fonctions avec honneur. En récompense de ses services, la reine Elisabeth lui donna dans le comté de Cork trois mille acres de terrain; il établit sa demeure à Kilcolman, et la rivière de Mulla qu'il a célébrée dans ses poésies traversoit ses possessions. Ce fut dans cette retraite qu'il acheva son poëme intitulé *Fairy-Queen*, commencé long-temps auparavant et repris à différens intervalles. Il en publia d'abord trois livres le 23 janvier 1589. L'édition suivante en contient trois autres. Les six derniers, car il devoit en contenir douze, furent perdus par un domestique qu'il avoit envoyé en hâte en Angleterre. Ce fut dans cette même retraite que, se livrant à de nouvelles amours, il eut le bonheur de trouver un cœur plus sensible que celui de Rosalinde qu'il avoit si long-temps aimée; il s'y maria, et célébra son union par un *épithalame* que personne n'étoit mieux en état de composer que lui. Ce fut là aussi qu'il reçut la visite de sir Watter Rawleigh au retour de son expédition en Portugal en 1589. Pendant la rebellion d'Irlande et sous le comte de Desmond, Spencer fut pillé et privé de ses biens. Il paroît que les derniers temps de sa vie furent mêlés de beaucoup de chagrins, et qu'il éprouva tous les maux attachés à un délabrement de fortune inattendu. Il mourut en 1598; et conformément à son désir, il fut enterré à côté de Chaucer dans l'abbaye de Westminster, où Robert Devereux, comte d'Essex, lui fit ériger un monument. On lit dans son épitaphe ces deux vers:

Anglica, te vivo, vixit, plausitque poësis:
Nunc moritura timet, te moriente mori.

M. Chaudon, en parlant du poème auquel Spencer doit sa célébrité, dit : « Sa versification est douce, sa poésie onctueuse, son élocution aisée, son imagination brillante. Cependant son ouvrage ennuie tous les lecteurs qui n'aiment pas les allégories trop longues, les descriptions verbeuses, les stances multipliées. Il déplaît encore aux gens sages par ses tableaux des extravagances de la chevalerie, par ses afféteries et ses *concetti*. » Nous joindrons à ce jugement celui qu'en ont rendu quelques critiques anglais. Sir William Temple pense que la religion païenne étant entrée dans la texture des poésies anciennes avec beaucoup de succès, les modernes, en cherchant à introduire le christianisme dans les leurs, avoient été moins heureux; que leurs essais en ce genre avoient abouti plutôt à dégrader la vraie religion qu'à enrichir la poésie; que Spencer, en y substituant la morale et cherchant à remplacer par l'instruction l'histoire qui doit faire l'intérêt d'un poème épique, avoit mal conçu son plan

et manqué son but, malgré la richesse de son exécution et la sublimité des élans de son imagination. » Rymer, qui le met au premier rang des poètes héroïques de l'Angleterre, vante son esprit, son jugement, son talent qu'il met au-dessus de tous ceux qui ont écrit depuis Virgile ; mais il s'est, dit-il, perdu en suivant un guide infidèle. Après avoir lu Le Tasse, il a préféré de se laisser égarer par l'Arioste : avec lui il erre au milieu des fantômes et des aventures merveilleuses, et ne compte la vraisemblance pour rien. Tout est chez lui imaginaire et chimérique ; aucune uniformité ; rien n'est fondé sur le vrai : son poëme est le pays des fées. » « Il n'y a, dit Dryden, aucun ensemble dans le plan de Spencer, aucune unité d'action ; chaque aventure a son héros ; il les orne chacun d'une vertu qui leur est propre : tous sont égaux, tous sur la même ligne ; rien ne les distingue ou ne les différencie. Avec tant de défauts, ses vers ont du nombre, de la variété, et sont si harmonieux, que Virgile qu'il a pris pour modèle est parmi les auteurs latins le seul qui le surpasse, et Waller parmi les poètes anglais le seul qu'on puisse mettre au-dessus de lui. « Cet auteur, dit M. Hugues, a une magie vraiment poétique : il crée des fantômes qui semblent s'approcher de nous et prendre une forme sous nos yeux. » Leur inépuisable variété nous enchante ou nous effraie, de sorte qu'on est tenté d'attribuer ses défauts mêmes à sa fécondité. Son abondance devient excès, et son imagination est un torrent sous lequel son jugement se perd et disparoît entièrement.

† IV. SPENCER (Jean), savant théologien anglais, né en 1630 au comté de Kent, mort en 1693, doyen d'Ely, a composé beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *De legibus Hebreorum ritualibus, et earum rationibus*, in-fol. II. *Discours sur les prodiges et les prophéties vulgaires et quelques autres écrits*, imprimé à Cambridge, 2 vol. in-fol., 1727, dans lesquels on trouve beaucoup d'érudition et plusieurs observations singulières.

I. SPENER ou SPEINER (Philippe-Jacques), pasteur luthérien de Francfort-sur-le-Mein ; fut auteur, vers l'an 1680, de la secte des Piétistes. Elle prétendoit que le luthéranisme avoit besoin d'une nouvelle réforme, et se croyoit illuminée ; elle renouvela aussi les systèmes des Millénaires. Les Allemands et les Suisses s'occupèrent beaucoup de ce nouveau genre de fanatisme, qui s'enracina dans les tempéramens bilieux et mélancoliques. Les Piétistes en général, dit l'abbé Pluquet, toléroient dans leurs assemblées tous les différens partis, pourvu qu'on eût de la charité, et que l'on fût bienfaisant. Ils estimoient beaucoup plus les fruits de la foi, (selon la doctrine de Luther) tels que la justice, la tempérance, la bienfaisance, que la foi même. — Les points fondamentaux du Piétisme étoient : 1°. « Que la parole de Dieu ne sauroit être bien entendue sans l'illumination du Saint-Esprit, et que le Saint-Esprit n'habitant pas dans l'ame d'un méchant homme, il s'ensuit qu'aucun méchant ou impie n'est capable d'apercevoir la lumière divine, quand même il posséderoit toutes les langues et toutes les sciences. 2°. Qu'on ne sauroit regarder

comme indifférentes certaines choses que le monde regarde sur ce pied ; telles sont la danse, les jeux de cartes, les conversations badines, etc. » Spener, qui avoit le premier formé cette secte, avoit de l'éloquence et de la piété. Il mourut en 1705, à 70 ans, à Berlin, où l'électeur de Brandebourg l'avoit appelé pour lui donner les charges d'inspecteur et de conseiller consistorial, qu'il remplit avec zèle. Il étoit né à Rappoltzweiler en Alsace en 1635.

† II. SPENER (Jacques-Charles), historien allemand, dont on a *Historia Germanica universalis et pragmatica*, Lipsiæ et Halæ, 1716, 2 vol. in-8°. De Montigny, auteur d'une bonne Histoire de l'empire d'Allemagne, dit que Spener lui a servi de modèle. Cet auteur instructif, quoique succinct, cite exactement les écrivains originaux dont il s'est servi, et qui sont nécessaires à ceux qui veulent approfondir quelque point d'histoire. On a encore de lui : *Notitia Germaniæ antiquæ*, Halæ Magdeburgicæ, 1717, in-4°, 2 tom. en 1 vol. Quoique tout ne soit pas approfondi dans cet ouvrage, il est très-utile pour connoître l'ancienne Germanie. Ce savant s'occupa beaucoup de généalogies, et son érudition héraldique et généalogique ne lui fut pas inutile dans un pays tel que l'Allemagne. Ses ouvrages en ce genre sont, I. *Historia insignium illustrium*, *opus heraldicum*, Francfort, 1690-1735, 2 vol. in-folio. II. *Theatrum nobilitatis Europeæ*, *tabulis chronologicis adornatum*, Francfort, 1668, in-folio. III. *Silloge genealogicum*, *historicum*, *quibus suos principes Germania debet*, Francfort, 1668 et 1677, in-8°. La réimpression des livres de Spener prouve qu'ils furent bien accueillis par la vanité germanique. Cet auteur vivoit dans le commencement du 18e siècle.

* SPENGLER (Laurent), né en 1720 à Schaffhouse, étoit tourneur. On a de lui des *ouvrages* en ivoire d'une finesse extraordinaire, qui le mettent au rang des plus célèbres artistes du siècle passé. Il a donné, dans les Mémoires de l'académie des sciences de Copenhague ; un excellent *Mémoire* sur la manière de nettoyer les ouvrages en ivoire qui ont bruni ou jauni, et sur les moyens de les conserver toujours blancs. Spengler n'est pas seulement connu comme artiste, mais encore comme naturaliste, en publiant différens *Mémoires* sur de nouvelles espèces de coquilles. Sa collection de coquilles étoit la plus belle et la plus complète qui ait jamais existé. On trouve dans les Mémoires de l'académie des sciences de Copenhague et dans ceux de l'Histoire naturelle de la même ville, ainsi que dans les ouvrages de différentes sociétés savantes de l'Allemagne, beaucoup de *Mémoires* de Spengler. Il est mort à Copenhague en 1808.

* SPERA (Pierre-Ange), ecclésiastique du 17e siècle, né à Pomarico dans la Basilicate, a écrit : *De nobilitate professorum grammaticæ et utriusque linguæ humanitatis*, *De passione J. C. Virgilio-centonis*, lib. 4.

SPERATUS (Paul), théologien luthérien, né en 1484, d'une ancienne famille de Suisse, prêcha le luthéranisme à Salzbourg, à Vienne en Autriche, et dans plusieurs autres villes d'Allemagne. Luther l'envoya en Prusse, où il fut

élevé à l'épiscopat de Poméranie : il y mourut en 1554. On a de lui plusieurs *ouvrages*, entre autres des *Cantiques*, que l'on chante dans les églises luthériennes, et que les protestans estiment malgré leur médiocrité.

* SPERELLI (*Sparellus*), cardinal, né à Assise le 15 août 1639, d'une famille ancienne et noble, originaire de Pérouse, étudia le droit dans cette dernière ville, et vint à 24 ans à Rome, où il fut associé à diverses académies. Plusieurs cardinaux le choisirent pour auditeur. Innocent XI le nomma évêque de Terni en 1683, et Innocent XII l'appela à Rome pour être vice-gérent, et docteur en canons pénitenciaux. Il fut assesseur du saint-office, puis cardinal en 1699. Il mourut à Rome le 22 mars 1710. — Alexandre Sperelli, son oncle, évêque de Gubbio, nous a laissé, I. *Episcopus, opus ethico-politico-sacrum*, Rome, 1670, 3 vol. in-4°. II. *Paradoxes moraux*, Romæ, 1658, etc.

* SPERGES (Jean, baron de), noble du Tyrol, chevalier de Saint-Etienne, naquit à Inspruck en 1726. Après avoir fait sa philosophie et son droit à Saltzbourg, il cultiva la littérature italienne, et devint procureur fiscal de Trente et de Roveredo. Il fonda à Vienne l'académie des Biches, et protégea celle des Beaux-Arts. Au milieu de ses occupations politiques il ne démentit jamais son zèle pour l'étude, et entretint correspondance avec les premiers savans de son siècle. Il mourut à Vienne le 26 octobre 1791. On a publié de lui, *Centuria litterarum ad Italos, cum appendice trium decadum ad varios, carmina juvenilia et inscriptiones*, Vienne, 1792, in-8°.

I. SPERLING (Jean), né à Zeuchfeld en Thuringe en 1603, enseigna la physique avec succès à Wittemberg, où il mourut en 1658. On a de lui plusieurs bons ouvrages. Les principaux, sont : I. *Institutiones physicæ*. II. *Anthropologia physica*, etc. Le nom de Sperling est commun à plusieurs autres savans.

II. SPERLING (Otton), né à Hambourg en 1602, étudia la médecine en Italie, voyagea en Dalmatie pour y observer les simples, fut ensuite nommé physicien de la ville de Berghen en Norwège, devint médecin du roi de Danemarck en 1638, et physicien de Copenhague en 1642. Il fut enveloppé dans la disgrace du comte d'Ulfeld. (*Voy.* ce mot). Mis en prison en 1664, il y mourut en 1681. On a de lui plusieurs ouvrages sur les médailles et les antiquités : un *Catalogue des plantes de Danemarck* dans le *Cista medica* de Bartholin ; et un *Catalogue des plantes du jardin de Christiern IV*, Copenhague, 1642, in-12.

I. SPERONI (N...), né à Padoue en 1500, d'une famille noble, mort en 1588, enseigna d'abord la philosophie à 24 ans dans sa patrie. Les magistrats de cette ville l'ayant ensuite envoyé à Venise, il s'acquit tant de réputation, que lorsqu'il parloit dans le sénat, les avocats et les juges des autres tribunaux quittoient le barreau pour l'entendre. On dit qu'étant à Rome, quelques cardinaux lui demandèrent quel étoit le sens de ces lettres que l'on voyoit gravées sur la porte du palais du pape, M.CCCLX ? Il répondit : *Multi cæci cardinales*

crurunt Leonem decimum, parce que le pape étoit encore jeune, lorsqu'il fut élevé sur le saint-siége. Les principaux ouvrages de Speroni sont : I. Des *Dialogues* en italien, Venise, 1544, in-8°. Il y en a dix sur des sujets de morale. On n'y trouve rien de bien piquant. L'auteur lisoit les vieux auteurs, et y prenoit ce qu'ils avoient de bon. Ils sont cependant estimés en Italie, et ils ont été traduits en français par Gruget, in-8°, 1551. II. *Canace*, tragédie, 1597, in-4°. III. Des *Discours*, 1598, in-4°. IV. Celui *de la Préséance des princes*, en italien, 1598, in-4°.

* II. SPERONI (P. D. Gérard), moine de la congrégation du Mont-Cassin, naquit d'une noble famille de Padoue le 13 mars 1698. Après avoir été long-temps l'admiration de son ordre, il mourut d'apoplexie le 4 février 1758. Le P. Arnauld SPERONI, de la même famille et de la même congrégation, né en 1727, est connu dans la république littéraire par l'ouvrage suivant : *Adriensium episcoporum series historica et chronologica monumentis illustrata*, Padoue, 1788, in-4°.

SPEUSIPPE d'Athènes, disciple de Platon, son neveu et son successeur, vers l'an 347 avant Jésus-Christ, déshonora la philosophie par son avarice, son emportement et ses débauches. Platon le traita cependant avec indulgence, espérant que son exemple feroit plus sur son neveu que des remontrances étudiées. En effet, il lui donna pendant quelque temps le goût des choses honnêtes; mais après la mort de son oncle, le caractère de Speusippe prit le dessus. Malgré ses vices, sa société fut recherchée, parce qu'il avoit de l'enjouement et des grâces. Ses *ouvrages*, très-peu nombreux, furent achetés par Aristote trois talens, c'est-à-dire 10,200 livres.

* SPEZIOLI (Romulus), célèbre médecin du 17e siècle, né d'une ancienne et noble famille de Fermo dans la Marche d'Ancône, exerça sa profession dans plusieurs villes de cette province, et se fixa à Rome en 1675. Christine, reine de Suède, le nomma son premier médecin, et voulut que ses honoraires fussent conservés à ses héritiers après sa mort. Spezioli fut encore premier médecin du cardinal Ottoboni, depuis élu pape sous le nom d'Alexandre VIII. Il abandonna sa profession lorsque ce pontife mourut, se consacra à l'état ecclésiastique, et termina sa carrière au commencement du 18e siècle, âgé de 84 ans. On a de lui, I. *Ponderationes medico-physicæ pro veritate super dubio an et de quibus miraculis constet supervenientis post concessam a S. Sede apostolicâ beato Laurentio Justiniano venerationem*, etc., in-fol.

SPHINX (le). *V.* ŒDIPE.

* SPIEGEL (Henri, fils de Laurent), né à Amsterdam en 1549, occupa une place distinguée parmi les littérateurs et les poëtes bataves. Il possédoit les langues grecque et latine, et fut un des premiers restaurateurs de son idiome maternel. Il gagna dans le commerce une fortune considérable, dont il faisoit l'usage le plus noble. Les arts, le mérite, l'infortune trouvoient en lui un Mécène, un protecteur, un bienfaiteur. Van Mander le compte parmi les amateurs distingués de la peinture. Il fit imprimer à ses frais à Amsterdam, en 1591, la première édition du

Chroniqueur Melis Stoke. Ses loisirs étoient principalement consacrés à la retraite champêtre et aux Muses. Il fuyoit les honneurs, et aima mieux se soumettre à payer une amende au profit des pauvres, que d'accepter une place dans le conseil de l'amirauté de Hoorn. P. Vlaming a recueilli ses ouvrages en un volume in-8°, imprimé à Amsterdam en 17.. On y distingue un poëme moral, intitulé *le Miroir de l'ame.* Il n'avoit paru qu'après la mort de son auteur, en 1615. Spiegel mourut victime de sa tendresse paternelle, à Alkmaar en 1612. L'impression que fit sur lui le spectacle de ses enfans attaqués de la petite-vérole, lui communiqua la même maladie qui l'enleva en peu de jours. Vlaming a placé sa Vie à la tete de ses œuvres, qu'il a aussi enrichies de notes. La devise de Spiegel exprimoit son caractère : *Joie par la vertu.* Son frère Jean, fils de Laurent, est aussi compté parmi les poëtes hollandais.

† SPIELMANN (Jacques-Reinbold), né à Strasbourg en 1722, exerça dans cette ville les fonctions de médecin et de professeur de chimie dans l'université. Né avec l'esprit observateur et le goût des voyages, il parcourut plusieurs contrées de l'Europe, et résida long-temps à Berlin. A son retour dans sa patrie, un grand nombre d'élèves s'empressèrent de l'entendre, et recueillirent de ses leçons une foule de connoissances. Spielmann décrivit tous les végétaux malfaisans de l'Alsace ; il analysa toutes les diverses sortes de lait, et prouva que le lait de femme est le seul qui convienne véritablement à l'homme. Strasbourg lui doit l'établissement du jardin botanique, qui fait en ce moment l'un de ses principaux ornemens. Il mourut en septembre 1782. Une singularité de la vie de ce chimiste, est qu'il réunissoit à l'étude de la science sérieuse qu'il professoit le goût de la poésie et l'art de faire parfaitement sentir les beautés des poëtes anciens. Aussi, en 1756, l'université de Strasbourg ne craignit pas de le nommer à la place vacante de professeur de poésie, et il remplit pendant trois ans cette chaire avec le plus grand concours d'auditeurs. Ses principaux ouvrages sont, I. *Elementa chimiæ*, 1766, in-8°. Ils ont été traduits en français en 1783, par M. Cadet-de-Vaux, et ensuite par différens savans, en allemand et en italien. II. *Prodromus Floræ Argentinensis*, 1766, in-8° III. *Institutiones materiæ medicæ*, 1774, in-8°. Cet ouvrage concis, devenu classique, a été réimprimé en 1783. IV. *Syllabus medicamentorum*, 1777, in-8° V. *Pharmacopœa generalis*, 1783, in-4°. L'auteur étoit membre de la plupart des académies de l'Europe, et correspondant de celle des sciences de Paris. Son fils exerce avec distinction la médecine à Strasbourg.

* I. SPIERA (Ambroise), théologien et prédicateur de l'ordre des servites, né à Trevise, florissoit dans le 15e siècle. Il professa quelque temps la théologie à Padoue vers 1440. Les *Sermons* latins d'Ambroise furent imprimés à Bologne en 1501. Ce sont, à bien dire, des traités de théologie, divisés en autant de chapitres.

* II. SPIERA (François), médecin, né à Cittadella dans le Padouan, vivoit vers le milieu du 16e siècle. Elevé dans la foi catholique, il abandonna cette religion pour embrasser les opinions de Luther.

Le nonce apostolique à Venise l'obligea de se rétracter publiquement : ce qu'il fit par crainte plutôt que par conviction. Confus ensuite de sa déclaration publique, il s'abandonna à la mélancolie, et finit par se donner la mort. Avant cette fin tragique, on vit paroître, I. *Historia Francisci Spieræ, qui in desperationem incidit*, Tubingue, 1558. II. *De tremendo divini judicii exemplo; super eum qui Christum abnegat*, Bologne, 1550; et quelques autres *Opuscules* sur le même sujet.

† SPIERINGS (Henri), peintre d'Anvers, né en 1633, fut renommé pour le *paysage*. Il copia avec beaucoup de succès la manière de Salvator Rosa. On estime sur-tout le feuillé et la délicatesse de ses arbres. Il travailla en Italie, à Lyon, et à Paris, où Louis XIV l'employa à divers ouvrages. Les particularités de sa vie nous sont inconnues.

SPIERRE (François), de Lorraine, dessinateur et graveur, florissoit à la fin du 17e siècle. Ses ouvrages sont rares et très-estimés. Son burin est un des plus gracieux. Les *estampes* qu'il nous a données de sa composition prouvent la facilité et la beauté de son génie. On estime sur-tout la *Vierge* qu'il a gravée d'après Le Corrège.

SPIERS (Albert), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1718, étudia en Italie et revint jouir dans sa patrie de la considération et de la fortune que lui procurèrent ses *tableaux* d'histoire.

* SPIES (Jean Christophe), né à Mogeldorf en 1665, et mort en 1745, reçu docteur en médecine à Bâle, demeura successivement à Nuremberg et à Ratisbonne, que son caractère peu sociable l'obligea de quitter, et finit ses jours à Culembach en Franconie, où il professa la physique. Il y eut un autre SPIES (Jean Charles), médecin du duc de Brunswick, qui a laissé, *Melancholia hypochondriaca salivatione citò, tutò, et radicitùs extirpata*, Helmstadii, 1704, in-8°. *Rorismarini coronarii historia medica*, ibid., 1718, in-4°. *De siliquis convolvuli Americani*, Helmstadii, 1721, in-4°.

† I. SPIFAME (Jacques-Paul), né à Paris, étoit originaire de Lucques en Italie. Sa famille, qui avoit passé en France, et qui produisit divers magistrats dans le parlement de Paris, a fini par Jean Spifame, sieur des Granges, mort en 1643. Après avoir occupé différentes places que son mérite lui avoit procurées dans la robe et ensuite dans l'Église, Jacques fut élevé à l'évêché de Nevers en 1547, et se trouva aux Etats tenus à Paris en 1557. Ce prélat entretenoit alors une femme qu'il épousa ensuite secrétement. Dissolu dans ses mœurs, il se tourna vers la secte où il espéroit le plus d'indulgence. Il se fit calviniste, gardant néanmoins son évêché et d'autres bénéfices, qui joints à un riche patrimoine, lui formoient quarante mille livres de rente. Ce scandale éclata. Le parlement de Paris décréta Spifame de prise de corps. Il prit avec sa femme, en 1559, la route de Genève, sous le nom de PASSY, terre dont Jean Spifame, son père, étoit seigneur. Calvin le reçut honorablement et quelque temps après l'envoya à Orléans auprès du prince de Condé, en qualité de ministre. Ce prince le députa à la diète de Francfort, pour justifier les protestans qui avoient pris les armes, et pour implorer les secours

de Ferdinand. Il y signala son éloquence, et obtint tout ce qu'il voulut. De retour à Genève et toujours agité par son ambition et son inconstance, il se proposa de demander au roi de France l'évêché de Toul en Lorraine; non pour en être évêque catholique romain, mais pour y établir la religion prétendue-réformée, et avoir la surintendance sur les ministres. Il prétendoit en même temps se faire donner tous les revenus de cet évêché. Il écrivit dans ce dessein à l'amiral de Coligny en février 1566; mais cette démarche inconsidérée fit penser aux protestans qu'il vouloit rentrer dans l'Eglise catholique : on jugea donc à propos de s'assurer de sa personne. Dans la visite qu'on fit de ses papiers, on trouva un faux contrat de mariage, qu'il avoit produit en se présentant avec sa femme à Genève. Cette femme en reconnut elle-même la fausseté, et la soutint devant Spifame, qui fut contraint de l'avouer. Son procès fut fait en trois jours. Le conseil le condamna pour adultère à perdre la tête, et la sentence fut exécutée le 23 mars 1566. Il n'est pas vrai que Spifame soit l'auteur d'un livre contre le chevalier de Villegagnon, sous le nom de Pierre Richer, comme quelques-uns l'assurent, puisque c'est le véritable ouvrage de celui dont il porte le nom. On a de lui, dans les Mémoires de Castelnau et de Condé, la *Harangue* qu'il prononça à la diète de Francfort, et quelques autres *écrits* qui ne méritent aucune attention.

II. SPIFAME (Raoul), frère du précédent, avocat au parlement de Paris, ne manquoit ni d'imagination, ni de connoissances; mais il avoit un caractère d'originalité, une sorte d'aliénation d'esprit, qui le firent interdire. Il mourut en novembre 1563. Nous avons de lui un livre rare, intitulé *Dicearchiæ Henrici, regis christianissimi, progymnasmata*, in-8°., sans date, ni lieu d'impression. Ce volume contient 309 arrêts de sa composition, qu'il suppose avoir été rendus par Henri II en 1556. Se mettant à la place du souverain, comme tant d'autres écrivains, il ordonne des choses impraticables et plusieurs qui sont judicieuses, et dont quelques-unes ont été exécutées. De ce nombre sont le commencement de l'année au premier janvier, l'abolition des justices seigneuriales dans les grandes villes, l'agrandissement de la bibliothèque du roi, par la réserve d'un exemplaire de chaque livre imprimé avec privilége. Auffray a pris dans cet ouvrage les réflexions les plus judicieuses, et les a publiées sous le titre de Vues d'un Politique du 16e siècle, Paris, 1775, in-8°. Il ne faut pas le confondre avec Martin SPIFAME, dont les plates *Poésies* parurent en 1583, in-16.

SPIGELIUS (Adrien), né à Bruxelles en 1578, et mort en 1625, fut professeur en anatomie et en chirurgie à Padoue. Ses *Œuvres anatomiques* en latin, publiées à Amsterdam, 1645, in-fol., sont estimées. On croit communément qu'il fit la découverte du petit lobe du foie; il est sûr du moins qu'il porte son nom.

I. SPILBERG (George), amiral hollandais, partit de Zélande en 1614, avec six navires de la compagnie des Indes Orientales, pour aller combattre les Espagnols dans la mer du Sud.

Après avoir remporté sur eux divers avantages, et parcouru les mers à travers bien des périls, il rentra en Hollande le premier juillet 1617. On trouve son *Voyage* dans ceux de la compagnie des Indes hollandaises. Il est curieux et intéressant pour les navigateurs.

II. SPILBERG (Jean), peintre, né à Dusseldorf en 1619, mort en 1691, devint premier peintre du comte Palatin. On voit plusieurs de ses *Tableaux* dans sa patrie.

† III. SPILBERG (Adrienne), fille du précédent, née à Amsterdam en 1646, élève de son père, qui lui donna les premiers principes de son art, épousa le fameux peintre Eglon-Van-Der-Neer. Adrienne peignoit au crayon, et a excellé dans ce genre.

SPILEMBERGUE (Irène de), née à Venise, et contemporaine du Titien, excella comme lui dans la peinture. Ses *Tableaux* sont très-recherchés, et souvent confondus avec ceux de ce peintre célèbre.

I. SPINA (Alexandre), religieux du couvent de Ste.-Catherine de Pise, de l'ordre de St. Dominique, mourut en 1313. Un particulier (dit-on) ayant inventé de son temps les lunettes, vers l'an 1295, et ne voulant pas en découvrir le secret au public, Spina trouva le moyen d'en faire de son invention trois ans après. Mais ce que l'on prit alors pour une découverte en Italie n'étoit qu'une imitation du secret connu en France depuis long-temps : les lunettes étoient en usage chez les Français dès la fin du 12e siècle.

II. SPINA (Alfonse), religieux espagnol de l'ordre de St.-François, inquisiteur à Toulouse vers l'an 1459, avoit été juif à ce qu'on dit. Il est auteur du livre intitulé *Fortalitium Fidei*, ouvrage très-médiocre, imprimé néanmoins plusieurs fois, tant in-fol. qu'in-4°. Il y en a une édition de Nuremberg en 1494, in-4°.

III. SPINA (Barthelemi), natif de Pise, mort en 1546, à 72 ans, entra dans l'ordre de St.-Dominique vers l'an 1494. Il fut maître du sacré palais, et l'un de ceux que le pape choisit pour assister à la congrégation destinée à examiner les matières qu'on devoit proposer au concile de Trente. On a de lui divers *ouvrages* en 3 vol. in-fol.

IV. SPINA (Jean de l'Épine, ou) fameux ministre calviniste, avoit été religieux augustin. Spina échappa au massacre de la St.-Barthelemi; il avoit assisté au fameux concile de Poissy. On a de lui plusieurs Livres de *Morale* et de *Controverse*, assez mauvais. Ils furent imprimés à Lyon, in-8°., en différentes années. L'auteur mourut en 1594.

* V. SPINA (Jean-François), né d'une ancienne et noble famille à Ripa-Trassonia, professa la médecine en 1622, dans l'université de Macerata. On a de lui, I. *De maximis conjunctionibus Saturni et Jovis*, *annorum* 1602 et 1663, Macerata, 1603. II. *De mundi catastrophe, hoc est de rerum revolutione post annum*... 1630. III. *De hominis procreatione tractatus*, Macerata, 1622.

* VI. SPINA (Pierre), docteur en médecine, né à Aix-la-Chapelle en 1563, et mort le 7 octobre 1622, fréquenta les meilleures universités d'Allemagne,

vint passer quatre ans à Paris, et se fit recevoir docteur à Bâle. Il exerça quelque temps dans sa ville natale, puis se retira à Heidelberg, où l'électeur Frédéric IV le nomma son premier médecin, et lui fit donner une chaire dans les écoles de la faculté. On a de lui une édition des cinq livres de pratique de Jérôme Mercuriali, qui ne fut achevée qu'en 1623. — David SPINA, docteur en médecine et professeur de la faculté d'Heidelberg, a laissé *Manuale pharmaceutico-chymicum, medicis practicis et pharmacopœis maximè commodum*, Francofurti ad Mœnum, 1715, in-8°.

* I. SPINELLI (Nicolas), jurisconsulte, né à Giovenazzo dans le royaume de Naples, florissoit dans le 14e siècle. S'étant consacré à l'état ecclésiastique, il obtint un canonicat et plusieurs abbayes. Il professa quelque temps le droit à Naples et à Padoue, fut conseiller du roi Jean I, puis grand chancelier de l'état. Il encourut la disgrace d'Urbain VI, et se retira auprès de Jean Galéas, seigneur de Milan, qui le nomma son conseiller et son ambassadeur en France. Il retourna ensuite à Padoue, où il enseigna de nouveau le droit, et mourut vers 1394. Il a laissé un long *Commentaire* sur le Code, l'Institut et le Digeste.

* II. SPINELLI (Barthélemi), né à Bassano en 1664, entra dans la compagnie des jésuites, et enseigna long-temps la rhétorique. Il a publié *Specimen carminum; Georgica, sacra, heroica, didascalica, hilaria*, Parme, 1707.

* III. SPINELLI (François-Marie), prince de La Scalea, naquit à Muranno en Calabre le 30 janvier 1686. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il passa à Naples et cultiva avec succès les belles-lettres et la philosophie cartésienne, les mathématiques, la géographie, la botanique, l'architecture et la chimie. Il mourut le 4 avril 1752. On a de lui deux Dissertations, I. *De bono*. II. *De malo*; et quelques autres *ouvrages*.

* IV. SPINELLI (Jean-Paul), médecin de Giovenazzo, professa dans le 16e siècle. On a de lui : *Lectiones aureæ in omne quod pertinet ad pharmaceuticam artem*.

† SPINELLO (Paris), peintre, natif d'Arezzo dans la Toscane sur la fin du 14e siècle, fit plusieurs *ouvrages* qui lui acquirent de la réputation. On raconte qu'ayant peint la chute des mauvais anges, il représenta Lucifer sous la forme d'un monstre si hideux, qu'il en fut lui-même frappé. Une nuit, dans un songe, il crut apercevoir le diable, tel qu'il étoit dans son tableau, et qui lui demanda, d'une voix menaçante, « où il l'avoit vu pour le peindre si effroyable » ! Le pauvre Spinello, interdit et tremblant, pensa mourir de frayeur; et depuis ce rêve épouvantable, il eut toujours la vue égarée et l'esprit troublé. Paris Spinello ne doit pas être confondu avec Aretin SPINELLO son père, qui excella dans le *portrait*, et mourut en 1420 âgé de 92 ans. Quoique l'un et l'autre aient travaillé dans des genres différens, leur manière a assez de ressemblance.

* SPINO (Pierre), gentilhomme bergamasque, historien et poète du 16e siècle, né le 13 octobre 1513, mourut le 10 avril 1585. Ses *Poésies* sont élégantes et pleines d'esprit. Son

meilleur ouvrage est l'*Histoire de Barthélemi Colléon*, excellent officier, Venise, 1569, in-4°.

† I. SPINOLA (Ambroise), né en 1569, et mort en 1630, étoit de l'illustre maison de Spinola, originaire de Gênes, et dont les branches se sont répandues en Italie et en Espagne. Il fit ses premières armes en Flandre, à la tête de 9000 Italiens, la plupart vieux soldats et nobles. Il n'y fut pas long-temps sans se signaler. Le roi d'Espagne lui donna ordre bientôt après de lever cinq régimens, pour s'en former une armée, avec laquelle il devoit exécuter quelque grand projet; mais la mort de Frédéric Ier son frère fit prendre d'autres mesures. Le siége d'Ostende traînoit en longueur, lorsque Spinola s'étant chargé du commandement, la place se rendit en 1604. Ses services le firent nommer général des troupes d'Espagne dans les Pays-Bas. Le comte Maurice de Nassau, le héros de son siecle, fut l'homme contre lequel il eut à combattre, et il se montra aussi bon capitaine que lui. Spinola passa à Paris après la reddition d'Ostende. Henri IV lui demanda quels étoient ses projets pour la campagne prochaine. Spinola les lui développa; et le monarque croyant qu'il avoit voulu lui donner le change, écrivit à Maurice le contraire de ce que son rival de gloire lui avoit dit. Qu'arriva-t-il? Spinola suivit de point en point le plan qu'il avoit tracé à Henri IV, qui dit à cette occasion. « Les autres trompent en disant des mensonges, et celui-ci m'a abusé en disant la vérité. » L'Espagne ayant conclu, en 1608, une trêve avec les états-généraux, Spinola jouit de quelque repos; mais il fut bientôt troublé par la contestation qui s'éleva sur la succession de Clèves et de Juliers. Spinola reprit les armes, se rendit maître d'Aix-la-Chapelle, de Wesel et de Breda. En 1627 Spinola, allant d'Anvers à Madrid, voulut voir le siége de La Rochelle. Richelieu le consulta sur les moyens de hâter la reddition de cette place redoutable. « Il faut, dit-il, fermer le port (ce qui fut exécuté peu de temps après) et ouvrir la main, c'est-à-dire donner libéralement aux soldats, pour les aider à supporter la rigueur de l'hiver. » Louis XIII étoit présent à cette conversation. Spinola se tournant vers lui : « La présence de Votre Majesté, lui dit-il, rendra la noblesse de France infatigable et invincible. Un de mes grands chagrins, continua-t-il, c'est que le roi, mon maître, n'ait pu être témoin de ce que j'ai fait pour son service; je mourrois content, si j'avois eu cet honneur une seule fois. » Les affaires d'Espagne l'ayant rappelé dans les Pays-Bas en 1629, il s'y distingua de nouveau, et passa en Italie, où il prit Casal en 1630. La citadelle de cette ville demeura entre les mains de Thoiras, parce que des ordres imprudens, qui lui venoient régulièrement de Madrid, gênoient ses opérations. Il en mourut de désespoir, répétant jusqu'au dernier soupir : « Ils m'ont ravi l'honneur! » On demandoit au prince Maurice quel étoit le premier capitaine de son siècle? « Spinola est le second, répondit-il. »

II. SPINOLA (Charles), célèbre jésuite, de la même maison que le précédent, fut envoyé en mission au Japon, et fut brûlé vif à Nangasaqui, pour la foi de

Jésus-Christ, le 10 septembre 1622. Le P. d'Orléans, jésuite, a publié sa Vie en français, in-12.

III. SPINOLA (Thomassine), dame génoise, d'une beauté peu commune, conçut l'amour le plus violent pour Louis XII, à son passage par Gênes, l'an 1502. Ce prince n'étoit pas bel homme, mais il étoit aimable, et d'un caractère doux et sensible. Thomassine, touchée de l'amour le plus tendre, alla se jeter aux genoux de son vainqueur, qui, surpris d'une conquête qu'il n'avoit pas tentée, se prêta aux sentimens délicats qu'il avoit inspirés à cette femme. C'étoit tout ce qu'elle demandoit. Le roi quitte Gênes, sans qu'elle ose le suivre; mais elle continue de l'aimer. Louis étant tombé malade, passe pendant quelques jours pour mort; et la trop sensible Spinola mourut en 1505, en apprenant cette funeste nouvelle.

* IV. SPINOLA (Fabius-Ambroise), savant jésuite, né à Genève en 1593, enseigna la philosophie et la théologie, s'appliqua à la prédication, et occupa les premières dignités de son ordre. Il mourut à Genève le 18 août 1671. Quelques années avant sa mort, se voyant unique héritier d'une fortune immense, il laissa au noviciat de Rome 28,000 écus d'or. On connoît de lui, I. *des Méditations* sur la vie de Jésus-Christ, sur la Vierge et les Saints. II. *Oratio in parasceve ad Urbanum* VIII.

* V. SPINOLA (Publius-François) de Genève, et selon quelques-uns, de Brescia, né à Lomazzo dans le Comasque, étoit déjà vieux en 1563. On a de lui une *Version* poétique des Psaumes en latin, imprimée en 1562, et plusieurs autres ouvrages, tels que, I. *De intercalari ratione corrigenda*. II. *De tabellis quadratorum numerorum à Pythagoræis signatorum*.

† I. SPINOSA (Benoît), né à Amsterdam le 24 novembre 1632, étoit fils d'un juif portugais, marchand de profession. Il fut d'abord nommé Baruch; mais quand il eut abandonné le judaïsme, il se fit appeler Benoît. Après avoir étudié la langue latine sous un médecin, il employa quelques années à l'étude de la théologie, et se consacra ensuite tout entier à celle de la philosophie. Plus il acquéroit de connoissances, et plus il formoit, sur la religion juive, des doutes que ses rabbins ne pouvoient résoudre. Sa conduite, fort libre à leur égard, le brouilla bientôt avec eux, malgré l'estime qu'ils faisoient de son érudition. Enfin un coup de couteau qu'il reçut d'un juif, en sortant de la synagogue, l'engagea de se séparer tout-à-fait de la communion judaïque. « Ce changement (dit Nicéron) fut la cause de son excommunication, qu'on ne prononça cependant contre lui qu'après qu'il eut paru devant les anciens de la synagogue. Il avoit été accusé de mépriser la loi de Moïse; mais il s'en défendit toujours, et le nia constamment, jusqu'à ce qu'on produisit contre lui des témoins, avec lesquels il s'étoit expliqué sur ses vrais sentimens, et qui déposèrent qu'ils l'avoient ouï se moquer des juifs, comme de gens superstitieux, élevés dans l'ignorance, qui ne savent ce que c'est que Dieu, et qui néanmoins ont l'audace de se dire son peuple, au mépris des autres nations; que pour la loi, elle avoit été instituée par

un homme plus adroit qu'eux, à la vérité, en matière de politique, mais qui n'étoit guère plus éclairé dans la physique, ni même dans la théologie; qu'avec une once de bon sens on en pouvoit découvrir l'imposture, et qu'il falloit être aussi stupide que les Hébreux de Moïse pour s'en rapporter à lui. » Ces paroles excitèrent l'indignation de la synagogue, qui, après lui avoir donné un délai, suivant la coutume, prononça contre lui la sentence d'excommunication, et le retrancha de son corps. Spinosa composa son apologie en espagnol, mais cet écrit n'a pas été imprimé; il en a seulement inséré plusieurs choses dans son *Tractatus Theologico-Politicus*. Il embrassa en ce temps la religion dominante du pays où il vivoit, et fréquenta les églises des mennonites ou des arminiens. Quoique soumis extérieurement à l'Evangile, il se contenta d'emprunter les secours de la philosophie pour la recherche de la vérité. Pour philosopher avec plus de loisir, il se retira à la campagne, où de temps en temps il s'occupoit à faire des microscopes et des télescopes. Cette vie cachée lui plut tellement, qu'il ne put s'en détacher, lors même qu'il se fut établi à La Haye. Il étoit quelquefois trois mois de suite sans sortir de son logis; mais cette solitude étoit égayée par les visites qu'il recevoit des raisonneurs de tout sexe et de toute condition, qui venoient prendre chez lui des leçons d'athéisme. En renversant tous les principes de la morale, il conserva cependant les mœurs d'un philosophe : sobre, jusqu'à ne boire qu'une pinte de vin en un mois; désintéressé, quoique fils d'un juif, au point de remettre aux héritiers de l'infortuné Jean de Wit, une pension de 200 florins que lui faisoit ce grand homme. Simon de Uries, son ami, l'ayant voulu faire son héritier, il lui répondit qu'il ne devoit pas priver son frère de son bien. Uries alors lui proposa une pension de 500 florins; mais il ne voulut l'accepter que de 300. Spinosa, vieux avant le temps, fut attaqué d'une maladie lente, dont il mourut le 21 février 1677. Il étoit d'un bon commerce, affable, honnête, officieux, et fort réglé dans ses mœurs. Quand on lui apprenoit qu'un ami le trahissoit ou le calomnioit, il répondoit que « les procédés des méchans ne doivent pas nous empêcher d'aimer et de pratiquer la vertu. » Il assistoit quelquefois aux sermons, et il exhortoit à être assidu aux temples. Son hôtesse, qui étoit luthérienne, lui ayant demandé si elle pourroit être sauvée dans sa religion; Spinosa lui répondit « qu'oui, pourvu qu'en s'adonnant à la piété, elle menât en même temps une vie paisible. » Apparemment qu'il ne vouloit pas découvrir ses sentimens à une femme. Il parloit toujours avec respect de l'Être-Suprême. Un tel caractère doit paroître étrange dans un homme qui a rédigé le premier l'athéisme en système, et un système si déraisonnable et si absurde, que Bayle lui-même n'a trouvé dans le Spinonisme que des contradictions, et des hypotèses absolument insoutenables. L'ouvrage de Spinosa qui a fait le plus de bruit, est son Traité intitulé *Tractatus Theologico-Politicus*, publié in-4°, à Hambourg, en 1670, où il jete les semences de l'athéisme, quil a enseigné hautement dans ses *Opera Posthuma*, imprimés in-4° en 1677. Le *Tractatus Theologico-Politicus* a été traduit en

français, sous trois titres différens, par Saint-Glain. (*Voyez* Glain.) Le but principal de Spinosa a été de détruire toutes les religions, en introduisant l'athéisme. Il soutient hardiment que Dieu n'est pas un être intelligent, heureux et infiniment parfait; mais que ce n'est autre chose que cette vertu de la nature, qui est répandue dans toutes les créatures. Voici l'analyse que Saverien a donnée de son système. « Il n'y a qu'une substance dans la nature : c'est l'étendue corporelle ; et l'univers n'est qu'une substance unique. On appelle *substance*, ce qui est en soi, ce qui se conçoit par soi-même. Cette substance existe par elle-même : elle est éternelle, indépendante de toute cause supérieure. Elle doit exister nécessairement, par l'idée vraie que nous en avons : car, de même que Descartes a conclu de l'idée d'un être infiniment parfait existant nécessairement, qu'un tel être devoit exister, ainsi de l'idée vraie que nous avons de la substance, on conclut qu'elle doit nécessairement exister, ou que son existence et son essence sont une vérité éternelle. La substance a donc toutes les propriétés inséparables de l'être existant par lui-même. Elle est simple et exempte de toute composition. Elle ne peut être divisée en parties ; car si elle pouvoit avoir des parties, ou chaque partie de la substance seroit infinie, et existeroit par elle-même, de sorte que d'une substance il en naîtroit plusieurs, ce qui est absurde ; et ces parties n'auroient encore rien de commun avec leur tout ; ce qui n'est pas moins absurde : ou les parties ne conserveroient point la nature de la substance. Ainsi la substance divisée, en perdant sa nature, cesseroit d'être ou de subsister par elle-même. De là il suit qu'il ne peut pas y avoir deux substances, et qu'une substance ne peut pas en produire une autre. Mais si la substance existe en soi, qu'elle ne tienne existence que de sa propre nature, qu'elle se conçoive par elle-même, et qu'elle soit éternelle, simple, indivisible, unique, infinie, la substance et Dieu sont synonymes. Elle est donc douée d'une infinité de perfections. Comment ! une étendue aura une infinité de perfections ? Ceci mérite attention. La substance, comme substance, n'a ni puissance, ni perfections, ni intelligence. Ces attributs découlent de ses modifications, d'une infinité desquelles elle est susceptible. Ces modifications ou affections existent dans la substance, et ne se conçoivent que par elle. Ce sont elles qui forment son intelligence et sa puissance. Ainsi, en se modifiant, la substance a formé les astres, les plantes, les animaux, leurs mouvemens, leurs idées, leurs désirs, etc. Modifiée en étendue, elle produit les corps et tout ce qui occupe un espace ; et modifiée en pensée, cette modification est l'ame de toutes les intelligences. L'univers n'est donc autre chose que la substance, ou Dieu avec tous ses attributs ; c'est-à-dire, toutes ses modifications. » Il présenta ce système sous une forme géométrique. (*Voyez* Plotin.) Il donne des définitions, pose des axiomes, déduit des propositions ; mais ses prétendues démonstrations ne sont qu'un amas de termes subtils, obscurs, et souvent inintelligibles. Ses raisonnemens sont fondés sur une métaphysique alambiquée, où il se perd, sans savoir ni ce qu'il pense, ni ce qu'il dit. Ce qui reste de la lec-



ture de ses écrits les moins obscurs, en les réduisant à quelque chose de net et de précis, est bien peu de chose. Pour affoiblir les preuves de la religion chrétienne, il tâche de déprimer les prédictions des prophètes de l'ancien Testament; il prétend qu'ils ne doivent leurs révélations qu'à une imagination plus forte que celle du commun: assertion qu'il étend jusqu'à Moïse et à Jésus-Christ même. A la fin de la première partie de son *Traité* de la morale il nie « que les yeux soient faits pour voir, les oreilles pour entendre, les dents pour mâcher, l'estomac pour digérer. » Il traite de préjugé de l'enfance le sentiment contraire. On prétend qu'il avoit un tel désir d'immortaliser son nom, qu'il eût tout sacrifié à cette gloire. Ce n'étoit que par degrés qu'il étoit tombé dans l'athéisme. Il paroît bien éloigné de cette doctrine dans les *Principes de René Descartes, démontrés selon la manière des géomètres*, Amsterdam, in-4°, 1667, en latin. Le spinosisme a été réfuté par un très-grand nombre d'auteurs; entre autres, par Coper, dans ses *Arcana atheismi revelata*, Roterdam, 1676, in-4°; par dom François Lami, bénédictin; par Jacquelot, dans son Traité de L'Existence de Dieu; par Le Vassor, dans son Traité de la véritable Religion, imprimé à Paris en 1688; et dans les Ecrits donnés sur cette matière par les modernes apologistes du christianisme. *Voyez* les Mémoires de Nicéron, tom. 13, qui a profité de la Vie de Spinosa par Colerus, insérée dans la Réfutation de Spinosa par divers auteurs, recueil publié par l'abbé Lenglet, 1731, in-12; et d'une autre Vie de ce philosophe, par un de ses partisans, 1712, in-8°. Celle-ci n'est pas commune, non plus que le recueil de Lenglet, lequel fut supprimé comme plus favorable que contraire au Spinosisme. Il a paru en 1802 à Iéna le premier volume d'une collection des Œuvres de Spinosa, sous le titre de *Opera quæ supersunt omnia; iterùm edenda curavit, præfationes, vitam auctoris, necnon notitias quæ ad historiam scriptorum pertinent, addidit* Henr. Eberh. Gottlob Paulus, Ienæ, 1802. Christophe-Théophile de Murr a publié à La Haye, du moins d'après l'indication du titre, en 1802, des *Adnotationes ad tractatum theologico-politicum, ex autographo* B. de Spinosa, avec une préface, etc. C'est la première publication de l'original de ces notes, dont à la suite de sa *Clef du sanctuaire* (traduction française du *Tractatus*), de Saint-Glain avoit déjà donné une traduction dans cette langue, sous le titre de Remarques curieuses et nécessaires pour l'intelligence de ce livre, à Leyde, 1678, in-12. M. de Murr traite des portraits de Spinosa, de ses biographies, de ses écrits, et de ceux auxquels ils ont donné lieu. Il a fait graver un *fac simile* de son écriture. *Voy.* aussi l'article de Spinosa dans le Moréri de Hollande, 1740.

II. SPINOSA (Juan), auteur espagnol du 16e siècle, natif de Belovado, fut secrétaire de don Pedro de Gonzalès de Mendoza, capitaine-général de l'empereur dans la Sicile. On a de lui un *Traité* à la louange des femmes, plein d'éloges emphatiques et de citations fastidieuses. Ce livre, écrit en espagnol, parut à Milan en 1580, in-4°.

SPIRIDION (S.), évêque de Tremithunte dans l'île de Chypre, assista au concile général de Nicée en 326, et vécut jusqu'après le concile de Sardique en 347. On lui attribue des miracles.

* SPIRITI (Salvator), de la famille des marquis de Casabona, savant écrivain, né à Césenne en Calabre, mort en 1776, consacra toute sa vie aux occupations littéraires. On a de lui, I. *Mémoires des écrivains de Cosenza*, Naples, 1750, in-4°. L'auteur puisa dans les meilleures sources, et enrichit son ouvrage d'excellentes notes. II. *Mamachiana*, Gelopolis, 1770, in-8°. C'est un mélange de prose et de vers italiens et latins, dans lequel l'auteur critique assez amèrement le caractère, les mœurs et l'ouvrage de Mamachi, intitulé : *Du Droit de l'Eglise sur les biens temporels*, Rome, 1769.

* SPIRITO (Laurent de), de Pérouse, vivoit dans le 15e siècle. On a de lui : I. *Recueil de Poésies lyriques*, 1461. II. *Le passe-temps de la fortune des dés*, Lyon, 1694. La première édition de cet ouvrage est de Pérouse.

SPIRITUELS. *Voy.* SCHWENCKELD.

SPIZELIUS (Théophile), écrivain protestant, né à Augsbourg en 1639, mort en 1691, est auteur de plusieurs ouvrages. Les plus connus sont deux *Traités* ; l'un intitulé *Felix Litteratus*, 2 vol. in-8° ; et l'autre, *Infelix Litteratus*, 2 vol. in-8°. Spizelius prétend faire voir dans ces deux ouvrages les vices des gens de lettres, et les malheurs qui leur arrivent quand ils étudient par de mauvais motifs, et plutôt pour eux-mêmes que pour l'amour de Dieu et l'utilité du prochain. Nous avons encore de lui, I. Une espèce d'Essai de Bibliothèque, sous le titre de *Sacra Bibliothecarum illustrium arcana detecta*, imprimé en 1668, in-8° ; mais cet *Essai* manque de clarté, de méthode, et ne s'étend qu'à un petit nombre d'auteurs. II. *Sinensium res litteraria*, Leyde, 1660, in-12.

* SPOLVERINI (le marquis Jean-Baptiste), poète, né d'une ancienne et noble famille de Vérone, en 1695, fit ses études à Bologne chez les jésuites ; de retour dans sa patrie, il se lia étroitement avec le marquis de Maffei, son concitoyen, et fit de grands progrès dans la littérature légère. Il se distingua également dans l'administration des affaires, et rendit de grands services à sa patrie. On le nomma président des arts, juge de toutes les causes du commerce, et provéditeur. Il mourut en 1762. On a de lui un *Poème sur la culture du riz*, Vérone, 1758, in-4° ; et quatre *Discours*.

† I. SPON (Charles), né à Lyon en 1609, d'un riche marchand, alla faire ses études à Ulm en Allemagne, et vint exercer la médecine dans sa patrie avec beaucoup de réputation. Il cultiva la poésie avec un succès égal, et mourut à Lyon le 21 février 1684, après avoir publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue la *Pharmacopée de Lyon*, et l'*Appendix chimique à la pratique de Pereda*. Son goût pour la poésie latine ne l'abandonna dans aucune époque de sa vie ; il traduisit en vers les Aphorismes d'Hippocrate qu'il n'a pas voulu publier, et ses Pronostics, en vers hexamètres, sous le titre

de *Sibylla medica*, qu'il publia en 1661, et dédia à son ami Guy Patin. Spon étoit fort attaché à Gassendi; on peut en juger par ce distique qu'il fit à sa mort :

Gassendus moritur, luget Sophia, ingemit orbis;
Sponius in luctu est, solus Olympus ovat.

† II. SPON (Jacob), fils du précédent, naquit à Lyon en 1647. Honoré du bonnet de docteur en médecine à Montpellier, il passa de là à Strasbourg, où il fit admirer son érudition. Le célèbre Vaillant étant allé à Lyon pour se rendre en Italie, le jeune Spon se joignit à lui. Il voyagea ensuite en Dalmatie, en Grèce, dans le Levant; et à son retour il publia la relation de son voyage. Son attachement pour la religion prétendue-réformée le fit sortir de France en 1685, dans le dessein de s'établir à Zurich en Suisse; mais il mourut le 25 décembre en chemin, à Vevay, ville du canton de Berne. Les académies de Padoue et de Nîmes se l'étoient associé : il méritoit cet honneur par l'étendue de son érudition. Nous avons de lui divers ouvrages; les principaux sont, I. *Recherches curieuses d'antiquités*, in-4°, Lyon, 1683, ouvrage savant. II. *Miscellanea eruditæ antiquitatis*, Lyon, 1685, in-fol., aussi curieux pour les inscriptions que pour les médailles. III. *Voyages d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, imprimés à Lyon en 1677, 3 vol. in-12; réimprimés à La Haye en 1680, et en 1689, en 2 volumes in-12. Cet ouvrage est intéressant pour les amateurs d'antiquités. IV. *Histoire de la ville et de l'état de Genève*, 2 vol. in-12, réimprimé à Genève en 1730, en 2 vol. in-4°., et en 4 volum. in-12, avec des augmentations considérables. Cette histoire est pleine de recherches; mais elle n'est pas toujours fidèle. Le style manque de précision, d'élégance, et même de pureté. V. *Recherches des antiquités de Lyon*, 1671. VI. *Ignotorum atque obscurorum Deorum Aræ*, Lugd., 1677, in-8°.; 1684, in-12. VII. *Observations sur les Fièvres*, in-12, 1684. VIII. *Aphorismi novi Hippocratis*, Lyon, 1683. On lui doit encore l'édition du Traité de Pons sur les *Melons*, et celle du *Voyage du Congo*, par Huguetan. Il travailloit à perfectionner le Glossaire de du Cange, lorsqu'il mourut. Spon a encore mis en latin le *Traité* sur l'usage du thé, du café et du chocolat, qui avoit paru à Lyon sous le nom de Philippe-Silvestre Dufour, quoique lui-même en fût l'auteur. Sa traduction fut imprimée à Paris en 1685, in-12, et à Genève en 1699, in-12. Ce traité est curieux et recherché.

† I. SPONDE (Henri de), né à Mauléon-de-Soule, bourg du pays de Soule, entre la Navarre et le Béarn, le 6 janvier 1568, d'un calviniste, fut élevé dans cette religion. Sa jeunesse annonça du goût pour les lettres, et une grande facilité pour apprendre les langues. Il exerçoit la charge de maître des requêtes pour le roi de Navarre, lorsqu'il abjura le calvinisme en 1595. Il accompagna le cardinal de Sourdis à Rome. Quelques années après il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'évêché de Pamiers en 1626. Il n'oublia rien pour convertir les hérétiques de son diocèse : il y établit une congrégation ecclésiastique, des séminaires, des maisons religieuses. Il mourut à Toulouse le 18 mai 1643. Son principal ouvrage

est l'*Abrégé* des Annales de Baronius, 2 vol. in-fol., et la Continuation qu'il en a faite jusqu'à l'an 1640, 3 vol. in-fol. Quoique cet ouvrage contienne presqu'autant de fautes que celui de Baronius, il doit être acheté par ceux qui ont les Annales de ce cardinal. Il servira à leur rappeler les faits principaux qui y sont détaillés avec netteté et choisis avec jugement. Pour rendre ce Recueil plus complet, Sponde y joignit les Annales sacrées de l'ancien Testament jusqu'à Jésus-Christ, in-fol., qui ne sont proprement qu'un abrégé des Annales de Torniel. On a aussi de Sponde des *Ordonnances synodales*, Toulouse, 1630. Son Traité *de Cœmeteriis sacris*, 1638, in-4°., renferme des recherches curieuses. Le premier but de l'auteur qui avoit d'abord fait imprimer ce livre en français, Paris, 1600, in-12, avoit été de réfuter une prétention des calvinistes. En effet il prouve que les cimetières ayant été regardés comme sacrés par toutes les nations, les protestans avoient tort de traiter d'injustice le refus que faisoient les catholiques de rendre leurs cimetières communs avec eux. Pierre Frison, docteur de Sorbonne, a écrit sa Vie. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de La Noue, à Paris, 1639, 6 vol. in-fol. La Monnoye, dans sa Lettre sur le livre des Trois Imposteurs, attribue à l'évêque de Pamiers le *Magot Genevois*, sans nom de lieu, 1613, in-8°. de 98 pages.

† II. SPONDE (Jean), frère du précédent, abjura le calvinisme, et mourut en 1595. On a de lui, I. D'assez mauvais *Commentaires* sur *Homère*, 1606, in-folio, et Bâle en 1538, avec une dédicace au roi de Navarre, depuis Henri IV roi de France; la même année, l'auteur fit imprimer aussi à Bâle la Logique d'Aristote en grec et en latin, avec des Notes en marge. II. *Réponse* au Traité de Bèze sur les marques de l'Eglise, Bordeaux, 1595, in-8°.

* SPONTONI (Cyrus), de Bologne, mort vers 1610, étudia les belles-lettres dans sa patrie, et devint ensuite secrétaire de Christophe Boncompagni, gouverneur d'Ancône, qui l'emmena avec lui quand il devint évêque de Ravenne. Il occupa ensuite la même charge auprès du duc de Savoie, et de Rodolphe Gonzagué, marquis de Castiglione. En 1593, le duc de Mantoue l'appela à sa cour, et lui confia divers emplois considérables, dont il s'acquitta toujours avec honneur. On a de lui, I. *Nérée*, *poème avec quelques autres poésies*, Vérone, 1588. II. *La couronne du Prince*, Vérone, 1590. III. *Hercule*, défenseur d'*Homère*, dialogue, Vérone, 1595. IV. Douze Livres du *Gouvernement de l'Etat*, Vérone, 1599. V. *La Métoposcopie*, Vénise, 1629, et une foule d'autres *ouvrages* assez estimés.

* SPORENO (Joseph), historien et poète, né à Udine vers 1490, d'une famille originaire de Scutari, étudia dans sa patrie sous les maîtres les plus célèbres, et embrassa la profession de notaire. Il mourut vers 1560. On a de lui une *Histoire* de Frioul, intitulée *Forum Julium*, divisée en cinq livres, et pleine d'érudition.

I. SPOTSWOOD (Jean), né en 1566 à Glasgow en Ecosse, d'une ancienne famille qui avoit rang et séance parmi les pairs du royaume, suivit en qualité de

chapelain, Louis, duc de Lenox, dans son ambassade auprès de Henri-IV, roi de France. Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui avoit été auparavant roi d'Ecosse, et qui avoit connu toute l'étendue du mérite de Spotswood, l'éleva à l'archevêché de Glasgow, et lui donna une place dans son conseil-privé d'Ecosse. Il fut ensuite aumônier de la reine, archevêque de Saint-André, et primat de toute l'Ecosse. Charles Ier voulut être couronné de sa main en 1633, et le fit son lord chancelier. Ce prélat mourut en Angleterre en 1639 à 74 ans. On a de lui une *Histoire ecclésiastique d'Ecosse*, en anglais, Londres, 1655, in-fol. Ce livre, qui s'étend depuis l'an 202 de J. C. jusqu'en 1624, est savant; mais la critique n'en est pas toujours exacte ni impartiale. L'auteur n'a pas le véritable style de l'histoire.

* II. SPOTSWOOD (Sir Robert), second fils du précédent, se rendit recommandable par sa profonde connoissance des lois. Il fut en faveur auprès des rois d'Angleterre Jacques et Charles; mais s'étant attaché au parti du marquis de Montrose, il fut mis à mort par le parti opposé.

* SPRAGG (Edouard), brave amiral anglais, mort en 1673, fut fait capitaine en 1665, dans le premier combat avec les Hollandais; et sa valeur lui mérita l'honneur d'être nommé chevalier par le roi à bord du Royal Charles. Il se fit remarquer du duc d'Albermale, dans quatre batailles en 1666; l'année suivante, il brûla un grand nombre de vaisseaux hollandais qui étoient entrés dans la Tamise, et mit toute leur flotte dans une déroute complète. En 1671, il coula à fond dans la Méditerranée sept vaisseaux de guerre algériens; mais en 1673, dans un combat avec Van-Tromp, le vaisseau que Spragg montoit coula bas; et comme cet amiral gagnoit un autre bâtiment, il fut noyé dans sa chaloupe.

† SPRANGER (Barthelemi), peintre, naquit à Anvers. L'envie d'apprendre fit concevoir au jeune artiste le projet de voyager: il vint en France, d'où il partit peu de temps après pour aller en Italie. Un tableau de *Sorciers*, qu'il fit à Rome, lui mérita la protection du cardinal Farnèse, qui l'employa à son château de Caprarole. Ce prélat le présenta ensuite au pape Pie V, dont Spranger reçut beaucoup de témoignages d'estime et de générosité. Après la mort de ce pontife, il fut mandé à Vienne pour être le premier peintre de l'empereur. Maximilien II et Rodolphe II le comblèrent de richesses et d'honneurs. Spranger, dans ses productions, a toujours suivi son caprice, sans consulter la nature: ce qui lui a donné un goût maniéré. Ses contours sont aussi trop prononcés; mais ce peintre avoit une singulière légèreté de main. Sa touche est en même temps hardie et gracieuse, et son pinceau d'une douceur admirable. Il mourut après l'an 1582, dans un âge fort avancé.

† SPRAT (Thomas), savant évêque anglais, né en 1636 à Tallaton au Devonshire, mort en 1713, fut un des premiers membres de la société royale dont il a *écrit* l'histoire. Cet ouvrage est divisé en trois parties, et ce n'est pour ainsi dire que dans la seconde que l'on trouve l'histoire de la société royale, quant à son établissement et à ses premiers progrès. La première partie ne

traite que de l'état de l'ancienne philosophie, et la troisième contient principalement « la défense et la recommandation de la connoissance expérimentale en général, » ainsi que l'auteur s'exprime lui-même. On a de cet ouvrage une mauvaise traduction française, imprimée à Genève, in-8°, 1669. La même année, Sprat fut chapelain du roi, puis successivement ministre de Sainte-Marguerite, chanoine de Windsor, doyen de Westminster, évêque de Rochester, doyen de la chapelle royale, et enfin l'un des commissaires pour les affaires du clergé sous le règne de Jacques II. Cependant il prit le parti des révolutionnaires. Ce prélat ne fut pas moins versé dans la politique que dans les sciences. On admiroit la pureté de son style dans sa langue; il cultivoit aussi la poésie. Ses ouvrages sont, I. *La peste d'Athènes*, poème. II. *La mort de Cromwel*, autre poème. III. *Observations sur le voyage de Sorbière en Angleterre*, in-8°. IV. *La vie de Cowley*. V. *Histoire de la conspiration de Ryenhouse*. VI. *Relation de la conspiration d'Etienne Blackhead et de Robert Young*, in-folio. VII. Plusieurs *Sermons*, in-8°.

* SPRENGEL (Mathias-Chrétien), professeur d'histoire et premier bibliothécaire à l'université de Hall en Saxe, mort le premier janvier 1803, à l'âge de 52 ans, est auteur de beaucoup d'*ouvrages* sur l'histoire, la géographie et la statistique. Il fut pendant quelque temps, conjointement avec Georges Forster, *rédacteur* d'un ouvrage périodique destiné à recueillir les connoissances les plus modernes sur l'état présent des différens peuples. Son portrait sert de frontispice au 87e vol. de la Bibliothèque universelle germanique, ouvrage périodique, rédigé par M. Nicolaï, à Berlin.

SPRENGER *ou* SPRINGER. *Voyez* INSTITOR.

* SPRETI (Desiré), historien, naquit en 1414, d'une ancienne famille de Ravenne. Après avoir fait ses humanités, il s'appliqua à la jurisprudence, y obtint de grands succès, et se distingua par ses connoissances historiques et diplomatiques. Nous avons de lui une *Histoire de Ravenne*, écrite en latin en 1450. Elle parut sous ce titre: *De amplitudine, vastatione et instauratione urbis Ravennæ*, libri III. Il en a paru deux éditions à Venise en 1489 et 1588. Burman l'a réimprimée dans sa grande collection. Le marquis Camille SPRETI en a encore donné une édition nouvelle, enrichie de notes et accompagnée d'une traduction italienne, en 1801 ou 1802, à Ravenne, 3 gros vol. in-8°, avec 16 planches dessinées par Volpini et gravées par Eredi, représentant plus de 50 bas-reliefs, etc. Le premier volume offre les portraits de Desiré et de Camille Spreti. En 1452 Desiré fut envoyé à Rome, et en 1461 à Venise, comme ambassadeur. La Vie de Spreti a été écrite en latin par le chanoine Vincent Carrari.

* SPURIUS-MELIUS, *Voy.* MELIUS (Spurius.)

* SPURSTOW (Guillaume), théologien anglais non conformiste, mort en 1666, fut maître du collége de Catherine à Cambridge; mais il fut dépossédé dans le temps de la rebellion pour refus du serment. Spurstow fut membre de l'assemblée du

clergé et l'un des commissaires à la conférence de Savoy. Les deux premières lettres de son nom sont les dernières du mot *Smeatymnuus*, qui est le titre d'un livre contre l'épiscopat. Les ouvrages de ce docteur sont, I. Un *Traité des promesses*, in-8°. II. *Le chymiste spirituel*, in-8°. III. *Le domaine de Satan*. IV. Quelques *Sermons*.

* SQUARCIAFICO (Jérôme), d'Alexandrie, qui florissoit dans le 15e siècle, fut un des premiers littérateurs de son temps, et professa tous les arts libéraux. Il éclaircit avec soin les auteurs grecs et latins, sur-tout l'histoire de Pline, et celle de Josephe. Il a *traduit* en latin quelques écrivains grecs.

*SQUARCIALAPIS (Antoine) se distingua, du temps de Laurent de Médicis, dans la théorie et dans la pratique de la musique.

*SQUARCIONE (François), peintre italien, né à Padoue en 1394, mort en 1474, a voyagé dans la Grèce, où il a *dessiné* sur les lieux des ruines antiques; et à son retour en Italie, cet artiste se fit une si grande réputation, qu'il fut surnommé *le père des peintres*.

† I. SQUIRE (Samuel), évêque de Saint-David, né en 1714, et mort en 1766, étoit un profond helléniste : il a publié, I. *Recherches sur la nature de la constitution anglaise*, ou *Essai historique sur le gouvernement anglo-saxon*. II. *Défense de l'histoire ancienne des Hébreux*, Cambridge, 1741. III. Deux Essais, *Défense de l'ancienne chronologie grecque; Recherches sur l'origine de la langue grecque*, Cambridge, 1741. IV. *Plutarchi de Iside et Osiride liber græcè et anglicè; novam anglicanam versionem adjecit Samuel Squire*, Cantabrigiæ, 1744. V. *Essai sur la balance du pouvoir civil en Angleterre*, in-8°, 174... ; réimprimée en 1753 avec la 2e édition des Recherches sur la constitution anglaise. VI. *L'indifférence en matière de religion, combattue*, Londres, 1748, in-8° ; réimprimée in-12 en 1759. VII. *Principes de religion à l'usage des jeunes personnes, en forme de catéchisme*, Londres, 1763. Il a laissé en manuscrit une grammaire saxonne.

† II. SQUIRE *ou* SQUIRE (William), habile mécanicien pour les ouvrages en acier. Ses instrumens sont connus de tous les chirurgiens et anatomistes. Il possédoit un secret pour donner à l'acier une trempe particulière qui procuroit un grand degré de bonté à ses ouvrages. La première application qu'il en fit fut de faire des scies. Les chirurgiens les plus renommés lui firent faire des instrumens d'amputation. On lui conseilla de faire des bandages de descentes; c'est aussi le travail dans lequel il excella jusque dans les dernières années de sa vie : il avoit même fait des recherches les plus exactes sur les descentes, et réuni à l'intelligence d'un artiste des connoissances théoriques dignes d'un professeur. Il avoit adopté le principe de faire payer les riches pour les pauvres; il donnoit *gratis* à dix pauvres des bandages faits pour eux avec le plus grand soin, tandis qu'au contraire le riche étoit obligé de lui payer les siens dix fois la valeur. Squire mourut à Londres le 30 décembre 1795, âgé de 74 ans.

† STAAL (madame de), con-

nue d'abord sous le nom de mademoiselle de Launai, étoit née à Paris d'un peintre. Son père, ayant été obligé de sortir du royaume, la laissa dans la misère, encore enfant. Le hasard la fit élever avec distinction au prieuré de Saint-Louis de Rouen; mais la supérieure de ce monastère, à laquelle elle devoit son éducation, étant morte, mademoiselle de Launai retomba dans son premier état. L'indigence l'obligea d'entrer, en qualité de femme de chambre, chez madame la duchesse du Maine. La foiblesse de sa vue et sa maladresse la rendoient incapable de remplir les devoirs qu'exige ce service. Elle pensoit à sortir de son esclavage, lorsqu'une aventure singulière fit connoître à la duchesse du Maine tout ce que valoit sa femme de chambre. Une jeune demoiselle de Paris, d'une grande beauté, nommée Tétard, contrefit la possédée par le conseil de sa mère. Tout Paris, la cour même, accourut pour voir cette prétendue merveille. Comme le philosophe Fontenelle y avoit été comme les autres, mademoiselle de Launai lui écrivit une lettre pleine de sel, sur le témoignage avantageux qu'il avoit rendu de la prétendue possession. Cette ingénieuse bagatelle la tira de l'obscurité. Dès-lors la duchesse l'employa dans toutes les fêtes qui se donnoient à Sceaux. Elle faisoit des vers pour quelques-unes des pièces que l'on y jouoit, dressoit les plans de quelques autres. Elle s'acquit bientôt l'estime et la confiance de la princesse. Les Fontenelle, les Tourreil, les Valincourt, les Chaulieu, les Malezieu, et les autres personnes de mérite qui ornoient cette cour, recherchèrent avec empressement cette fille ingénieuse. Elle fut enveloppée, sous la régence, dans la disgrace de madame la duchesse du Maine, et renfermée pendant près de deux ans à la Bastille. La liberté lui ayant été rendue, elle fut fort utile à la princesse, qui, par reconnoissance, la maria avec M. de Staal, lieutenant aux gardes-suisses, et depuis capitaine et maréchal-de-camp. Le savant Dacier l'avoit voulu épouser auparavant; mais elle n'avoit pas cru devoir donner sa main à un vieillard et à un érudit. Madame de Staal montroit beaucoup moins d'esprit et de gaîté dans sa conversation que dans ses ouvrages. C'étoit une suite de sa timidité et de sa mauvaise santé. Son caractère étoit mêlé de bonnes et de mauvaises qualités; mais les bonnes l'emportoient. Elle mourut l'an 1750. On a imprimé depuis sa mort les *Mémoires* de sa vie, 3 vol. in-12, composés par elle-même. On y a ajouté depuis un 4ᵉ volume qui contient deux jolies *Comédies*, dont l'une est intitulée l'*Engoûment*, et l'autre, *la Mode*. Elles ont été jouées à Sceaux. Ces pièces ont trop de charge; et quant à ce qui s'appelle action et unité d'action, intrigue bien liée et bien suivie, dépendance nécessaire des événemens entre eux, tout cela leur manque. Leur seul mérite est le dialogue, qui est communément vif et spirituel. Les *Mémoires* de madame de Staal n'offrent pas des aventures fort importantes; mais elles sont assez singulières. Son caractère personnel ne l'est pas moins; formé de qualités assez opposées, il en est plus pittoresque. De cette double singularité, celle du caractère et celle des circonstances dans lesquelles madame de Staal se trouva, il dut résulter une vie peu ordinaire, et qui dès-lors méritoit

d'être écrite. Ses amours eurent une grande part aux chagrins de sa vie. Tantôt elle aima sans être aimée; tantôt elle fut aimée sans aimer. Enfin on voit, par ces *Mémoires* comme par beaucoup d'autres du même genre, combien il y a de malheureux parmi les prétendus heureux du monde. D'ailleurs cet ouvrage, plein de traits ingénieux, se fait lire avec délices, par l'union si rare de l'élégance et de la simplicité, de l'esprit et du goût, de l'exactitude grammaticale et du naturel. Ses récits ont de l'agrément; mais on voit, dit Marmontel, qu'elle avoit vécu dans une cour où sans cesse et à toute force il falloit avoir de l'esprit. Cependant cet esprit nous paroît couler de source dans madame de Staal. Quant à ses portraits, si l'on excepte ceux de quelques-uns de ses amans, qu'elle a peints trop en beau, ils sont assez ressemblans. On n'avoit pas imprimé celui de la duchesse du Maine, que La Harpe a inséré dans le tome 4e de sa correspondance. Il peint bien l'esprit naturel et piquant de son auteur. Quelques critiques prétendent qu'elle n'a pas dit tout ce qui la regardoit dans ses *Mémoires*. Une dame lui ayant demandé comment elle parleroit de ses intrigues galantes? « Je me peindrai en buste, lui répondit madame de Staal. » En 1806, on a publié à Paris le Recueil de ses *Lettres* au marquis de *Silly* et à d'*Héricourt*, 2 vol. in-12. Elles sont écrites avec une élégance remarquable et un style noble; elles attachent par la peinture d'un sentiment profond, d'une tendresse vive, mais toujours délicate. Madame de Staal, adoptant une idée de Platon, croit que les deux sexes se trouvoient originairement réunis dans un seul être, et que les ames, séparées depuis, se cherchent, se desirent, et s'efforcent par leur réunion à retrouver leur bonheur primitif. Madame de Staal, trahie par l'amour et par l'ame qu'elle avoit cherchée, supporta ce malheur avec courage, et s'en consola par d'aimables et doux souvenirs. On trouve dans ses *Mémoires* son portrait fait par elle même; nous en transcrirons la plus grande partie. « Launai est de moyenne taille, maigre, sèche et désagréable. Son caractère et son esprit sont comme sa figure; il n'y a rien de travers, mais aucun agrément. Sa mauvaise fortune a beaucoup contribué à la faire valoir. La prévention où l'on est que les gens dépourvus de naissance et de bien ont manqué d'éducation fait qu'on leur sait gré du peu qu'ils valent. Elle en a pourtant eu une excellente, et c'est d'où elle a tiré tout ce qu'elle peut avoir de bon, comme les principes de vertu, les sentimens nobles et les règles de conduite, que l'habitude à les suivre lui ont rendues comme naturelles. Sa folie a toujours été de vouloir être raisonnable : et comme les femmes qui se sentent serrées dans leur corps s'imaginent être de belle taille, sa raison l'ayant incommodée, elle a cru en avoir beaucoup. Cependant elle n'a jamais pu surmonter la vivacité de son humeur, ni l'assujettir du moins à quelque apparence d'égalité; ce qui souvent l'a rendue désagréable à ses maîtres, à charge dans la société, et tout-à-fait insupportable aux gens qui ont dépendu d'elle. Heureusement la fortune ne l'a pas mise en état d'en envelopper plusieurs dans cette disgrace. Elle a rempli sa vie d'occupations sérieuses, plu-

tôt pour fortifier sa raison, que pour orner son esprit, dont elle fait peu de cas. Aucune opinion ne se présente à elle avec assez de clarté pour qu'elle s'y affectionne et ne soit aussi prête à la rejeter qu'à la recevoir ; ce qui fait qu'elle ne dispute guère, si ce n'est par humeur. Elle a beaucoup lu, et ne sait pourtant que ce qu'il faut pour entendre ce qu'on dit sur quelque matière que ce soit, et ne rien dire de mal à propos. Elle a recherché avec soin la connoissance de ses devoirs, et les a respectés aux dépens de ses goûts. Elle s'est autorisée, du peu de complaisance qu'elle a pour elle-même, à n'en avoir pour personne; en quoi elle suit son naturel inflexible, que sa situation a plié sans lui faire perdre son ressort. L'amour de la liberté est sa passion dominante; passion très-malheureuse en elle qui a passé la plus grande partie de sa vie dans la servitude : aussi son état lui a-t-il toujours été insupportable, malgré les agrémens inespérés qu'elle a pu y trouver. Elle a toujours été fort sensible à l'amitié ; cependant plus touchée du mérite et de la vertu de ses amis que de leurs sentimens pour elle ; indulgente quand ils ne font que lui manquer, pourvu qu'ils ne se manquent pas à eux-mêmes. »

STABEN (Henri) peintre flamand, né en 1578, mort en 1658, fut élève du Tintoret, et suivit de près ce grand maître dans ses compositions.

I. STACE . *Voyez* CÆCILIUS.

† II. STACE (P. Papinius *Statius*), Napolitain, vivoit du temps de Domitien qu'il flatta bassement. Il plaisoit fort à cet empereur, par la facilité qu'il avoit de faire des vers sur-le-champ. Il mourut à Naples vers l'an 100 de Jésus-Christ. Nous avons de Stace deux poëmes héroïques, dédiés à Domitien qu'il place dans le ciel. C'est la *Thébaïde* en 12 livres, et l'*Achilléide*, dont il n'y a que deux livres, la mort l'ayant empêché de la continuer. Ce poëte a encore fait cinq livres de *Sylves*, ou un recueil de petites pièces de vers sur différens sujets. Les poésies de Stace furent fort estimées de son temps à Rome : mais le goût commençoit à s'y corrompre. En cherchant à s'élever, il tombe quelquefois dans le ton déclamateur. Dans sa *Thébaïde*, qui a des morceaux intéressans, il a traité son sujet plutôt en historien qu'en poëte, sans s'attacher à ce qui fait l'essence de la poésie épique. C'étoit un homme d'une imagination forte, mais dénuée de ce charme d'expression, de ce sentiment exquis de l'harmonie qui enchante dans l'Enéide. On peut lui appliquer ce qu'il dit de lui-même, qu'il ne pouvoit suivre Virgile que de loin, et seulement en baisant ses traces :

Sed longè sequere, et vestigia semper adora.

Cependant la *Thébaïde* fut applaudie par ses contemporains : Juvénal dit qu'on alloit l'entendre avec un concours extraordinaire, et qu'on lui donnoit de grands applaudissemens. Malgré ce succès, Stace vécut pauvre et fut obligé, pour vivre, de faire des pièces de théâtre, et de les vendre à des comédiens. Il mit dans ses tragédies, sinon la simplicité des Grecs, du moins des situations horribles et des tableaux frappans des crimes et des passions. La 1re. édition de ce poëte est celle donnée à Venise en 1472; la 2e à Parme, en

1473, l'une et l'autre in-folio ; la 3e à Rome, 1475, in-folio. Les meilleures sont celle de Barthius, 1664, 3 vol. in-4° ; celle *cum notis Variorum*, Leyde, 1671, in-8° ; et celle *ad usum Delphini*, 1685, 2 vol. in-4°, très-rare. Cormiliolle a publié une bonne traduction de la *Thébaïde*, Paris, 1783, 3 vol. in-12.

† STACKHOUSE (Thomas), théologien anglais, mort en 1752, se fit un nom par ses écrits contre Tindal, Collins et Voolston. Ses ouvrages les plus estimés sont, I. *Le sens littéral de l'Ecriture Sainte, défendu contre les principales objections des anti-scriptuaires et des incrédules modernes*, traduit de l'anglais, par Charles Chais, avec une dissertation du traducteur sur les Démoniaques, La Haye, 1741, 3 vol. in-12. II. Un *Corps* complet de *Théologie*, 1729, in-folio, dont on a aussi une version française. III. Une *histoire générale de la Bible*, 1738, 1742, 2 vol. in-folio. IV. Les *Mémoires de l'évêque Atterbury*, depuis sa naissance jusqu'à son bannissement, 1723, in-8°. V. Un *Abrégé de l'histoire de l'évêque Burnet*.

STADINGUES, hérétiques qui parurent sous Grégoire IX. *Voy.* l'article de ce pape.

STADIUS (Jean), né à Loënhout dans le Brabant en 1527, et mort à Paris en 1579, a composé des *Ephémérides*, Cologne, 1660, in-4° ; les *Fastes des Romains*, et plusieurs *ouvrages* sur l'astrologie judiciaire, dont il étoit infatué.

I. STAFFORD (ARUNDEL comte de), second fils du comte d'Arundel, grand maréchal héréditaire d'Angleterre, étoit chef d'une branche de la maison de Norfolk, et par sa femme étoit héritier de celle de Stafford. Il avoit toujours donné des preuves de sa fidélité à Charles Ier et à Charles II, et ses vertus le faisoient estimer des protestans autant que des catholiques. Le scélérat OATES (*Voyez* son article.) l'accusa, en 1678, d'être un des chefs d'une conspiration chimérique, dans laquelle il faisoit entrer tous les catholiques. Ce malheureux déposa qu'il lui avoit vu remettre une commission signée du père Oliva, général des jésuites. Deux autres témoins jurèrent qu'il avoit voulu les engager à tuer le roi. L'infamie des délateurs, l'absurdité des dépositions, la conduite irréprochable et la fidélité de Stafford, les preuves qu'il apporta pour sa défense, n'empêchèrent pas que les pairs eux-mêmes, à la pluralité de 24 voix, ne le déclarassent criminel : tant il est difficile de résister au torrent des préjugés populaires ! Son courage ne l'abandonna point. Vieux et infirme, en partant pour l'exécution, il demanda un manteau : « Je pourrai, dit-il, trembler de froid ; mais grace au ciel, je ne tremblerai pas de peur. » Il désavoua sur l'échafaud la morale corrompue qu'on attribuoit à l'Eglise catholique. « Je meurs, ajouta-t-il, dans l'espérance que l'illusion se dissipera bientôt, et que la force de la vérité obligera tout le monde à faire réparation à mon honneur. » — « Nous vous croyons, milord, s'écria le peuple touché jusqu'aux larmes : Que le ciel vous bénisse, milord ! » Le bourreau eut peine à le frapper. Il reçut en priant le coup de la mort le 29 décembre 1680. Il étoit dans la 69e année de son âge. Voltaire blâme avec raison Charles II de n'avoir pas osé lui donner sa grace : « foiblesse in-

fâme, dit-il, dont son père avoit été coupable, et qui perdit son père. Cet exemple prouva que la tyrannie d'un corps est toujours plus impitoyable que celle d'un roi. Il y a mille moyens d'apaiser un prince; il n'y en a point d'adoucir un corps entraîné par les préjugés. Chaque membre, enivré de cette fureur commune, la reçoit et la redouble dans les autres membres, et se porte à l'inhumanité sans crainte, parce que personne ne répond pour le corps entier. »

* II. STAFFORD (Antoine), auteur anglais, d'une famille noble du comté de Northampton, mort vers 1641; ses ouvrages sont, I. *Niobé dissoute dans le Nil*, ou *le Siècle de Niobé noyé dans ses larmes*, in-12. II. *Méditations et Résolutions*, in-12. III. *La Vie et la Mort de Diogène*. IV. *L'Orgueil de l'honneur*. V. La *Gloire du sexe*, ou *La Vie de la vierge Marie*, in-8°. Ce livre fut attaqué vivement par les puritains. VI. Le *Triomphe de l'honneur et de la vertu sur la mort*, *manifesté dans la vie et la mort de Henri lord Stafford*, 1 vol. in-4°.

* STAFORST ou STAPHORST (Nicolas), chimiste d'Hambourg au 17e siècle, est connu par un ouvrage intitulé *Officina chimica Londinensis*, *seu notitia medicamentorum quæ apud aulam pharmaceuticæ Londinensis præparantur*, *et venalia prostant*, 1681, in-12. On ignore l'époque de sa mort; il vivoit encore en 1699.

STAHL (George-Ernest), né à Anspach en 1660, fut l'un des plus grands médecins de son temps. Lorsque l'université de Hall fut fondée en 1694, la chaire de médecine lui fut conférée. Il remplit dignement l'attente qu'on avoit conçue de lui. Sa manière d'enseigner, la solidité de ses ouvrages, les heureux succès de sa pratique concoururent à lui faire une réputation des plus brillantes. La cour de Prusse voulut s'attacher un homme si habile, Stahl fut appelé à Berlin en 1716, et il y eut les titres de conseiller de la cour et de médecin du roi. Il acheva glorieusement sa carrière en 1734. C'est un des plus grands hommes que la médecine ait possédés. Il faut cependant convenir qu'il a soutenu des opinions singulières, et qui, peut-être vraies du moins à un certain point, ne laissent pas d'avoir un air paradoxal. Tel est son système de l'autocratie de l'ame sur le corps en santé et en maladie; système qui lui suscita beaucoup d'adversaires, et en même temps des admirateurs. [*Voy*. SAUVAGES (François Boissier de).] Un médecin, à son avis, ne doit opérer qu'en suivant attentivement les effets de l'ame sur le corps. C'est par son intelligence en chimie que Stahl s'est sur-tout rendu recommandable. Il en puisa le fond dans des ouvrages qui avant lui étoient presque ignorés, et dont il répandit la connoissance aussi bien que l'usage: c'étoient ceux du fameux Beccher, qu'il commenta, rectifia et qu'il étendit. Il profita aussi beaucoup des livres de Kunkel, et fit un grand nombre de découvertes utiles. Cette étude le conduisit à la composition de plusieurs remèdes qui ont eu et ont encore une grande vogue: telles sont les *Pilules balsamiques*, *la Poudre antispasmodique*, son *Essence alexipharmaque*, etc. La métallurgie lui a les plus grandes

obligations ; son petit *Traité* latin sur cette matière, 1697, est excellent. Ses principaux ouvrages sont, I. *Experimenta et observationes chymicæ et physicæ*, Berlin, 1731, in-8°. II. *Dissertationes medicæ*, Hall, 2 vol. in.4°. C'est un recueil de thèses sur la médecine. III. *Theoria medica vera*, 1737, in-4°. IV. *Opusculum chymico-physico-medicum*, 1740, in-4°. V. *Traité sur le Soufre, tant inflammable que fixe*, en allemand, traduit en français par le baron de Holbach. Paris, 1766, in-12. VI. *Negotium otiosum*. Hall, 1720, in-4°. C'est principalement dans cet ouvrage qu'il établit son système de l'action de l'ame sur le corps. VII. *Fundamenta Chymiæ dogmaticæ et experimentalis*, Nuremberg, 1747, 3 vol. in-4°, traduit en français par le chymiste Machy, Paris, 1757, 6 vol in-12. VIII. *Traité sur les sels*, en allemand et en français, par le baron de Holbach, Paris, 1771. IX. *Commentarium in Metallurgiam Becchær*, i1723. Tous ces ouvrages, utiles pour le fond des choses, sont écrits d'un style dur, serré, embarrassé ; son latin est à demi barbare, du moins dans ses traités chimiques. L'obscurité que ce style répand sur des matières d'ailleurs abstraites a été reprochée à Stahl par divers auteurs, et regardée comme très-avantageuse à l'art par quelques autres, comme si les secrets des sciences devoient être des mystères inaccessibles aux profanes. L'ordre, la clarté, la liaison des idées sont nécessaires en chimie comme dans tous les autres arts ; et ces qualités ne distinguent pas toujours les productions de Stahl. « C'est, dit le médecin Roussel, dans son ouvrage du *Système physique de la Femme*, de tous les médecins modernes celui qui a le plus insisté sur le moral, lorsqu'il a développé les causes de nos affections corporelles. En faisant de l'ame le principe de tous nos mouvemens vitaux, il a renversé la barrière qui séparoit la médecine de la philosophie. D'après ses dogmes, il n'est plus permis d'être médecin, sans connoître le jeu des passions, l'influence des habitudes, et la différence qu'il y a entre une machine active et dont les mouvemens sont spontanés, et une machine mue par un enchaînement de ressorts inanimés. Son système doit à jamais laver les médecins des imputations de matérialisme, dont l'ignorance maligne de leurs ennemis les a quelquefois chargés, et auxquelles la légéreté imprudente de quelques-uns d'entre eux peut avoir donné lieu. Si son système est le plus orthodoxe, il est aussi le plus vrai, le plus simple, et le plus conforme aux faits. On a dit qu'il semble n'être qu'une extension des principes d'Hippocrate. Stahl auroit sans contredit subjugué toute la médecine, si, plus complaisant pour ses lecteurs ou plus zélé pour sa réputation, il eût pris le soin de polir ses ouvrages, et d'y répandre ces agrémens dont la vérité même a si souvent besoin. »

I. STAHREMBERG (Conrad-Balthazar, comte de), gouverneur de Vienne, défendit cette ville avec la plus grande intrépidité lorsqu'elle fut assiégée par les Turcs en 1683. Il mourut à Rome quatre ans après.

II. STAHREMBERG (Guido-Balde, comte de), général autrichien, né en 1657, et mort à Vienne en 1737, s'éleva par son courage aux premiers grades militaires, remporta plusieurs vic-

toires, et sur-tout celle de Saragosse en 1713.

STALBEMPT (Adrien), peintre flamand, né à Anvers en 1580, mort en 1660, excella dans le paysage. Sa touche est moëlleuse, son coloris frais, ses poses naturelles.

STALENUS (Jean), né à Calcar dans le duché de Clèves en 1595, et curé de Rées dans le même duché, montra beaucoup de zèle à préserver son troupeau des nouvelles opinions, et à ramener à la foi de l'Eglise ceux qui en étoient infectés. Il entra ensuite dans la congrégation de l'oratoire, et mourut à Kévélaer le 8 février 1681, après avoir publié plusieurs ouvrages de controverse dont les principaux sont, I. *Syntagma controversiarum fidei*, 2 vol. II. *Papissa monstrosa et mera fabula*, Cologne, 1639, in-12; ouvrage savant, dont Bayle et Blondel ont profité pour réfuter cette fable si chère aux fanatiques de leur communion.

STALPART VANDER-WIEL (Corneille), chirurgien et médecin de La Haye sa patrie, né l'an 1620, mort en 1668, trouva le moyen de dessécher les cadavres afin d'en mieux examiner la structure. On a de lui : *Observationes rariores medicæ, anatomicæ et chirurgicæ*, Leyde, 1687 et 1727, 2 vol. in-8° avec figures. C'est une traduction; l'original est en flamand; Planque l'a traduit en français, Paris, 1758, 2 vol. in-12.

* I. STAMPA (Gaspara), poète italienne, d'une famille noble de Milan, naquit à Padoue. Elle avoit des graces et le talent de la poésie. Le comte de Collalto fut l'objet de sa passion et de ses vers. Nouvelle Sapho, elle partagea l'esprit et les malheurs de l'ancienne. Collalto, qui avoit d'abord paru répondre à son amour, donna sa main à une autre dame. La tendre Stampa ne put survivre à cette infidelité. Elle mourut de douleur avant l'âge de 30 ans vers 1554. Ses *Rimes* furent imprimées la même année à Venise. On les a publiées de nouveau dans la même ville en 1738 avec celles de Balthasar son frère, et celles de l'infidèle Collalto.

* II. STAMPA (Joseph-Marie), clerc régulier des Somasques, né à Gravedona dans le diocèse de Côme en 1666, se distingua par l'étendue de ses connoissances. Il fut historien, antiquaire, poète et mathématicien. On a de lui des *Commentaires sur les fastes consulaires de Sigonius*, un *Traité des progressions arithmétiques*, et un volume de poésies, intitulé *Epigrammata sacra heroica, ethica, miscellanea*, Milan, 1727.

STAMPART (François), peintre flamand, né en 1675 à Anvers, mort en 1750, alla s'établir à Vienne où la beauté de ses *portraits* le fit rechercher. L'empereur le nomma peintre de son cabinet, et lui accorda plusieurs distinctions.

* STAMPIGLIA (Silvius), né à Saint-Laurent, petite ville dans la campagne de Rome le 14 mars 1664, se distingua dans la poésie. Il donna naissance aux *Drames* réguliers qu'Apostolo Zénon perfectionna. Il mourut le 26 janvier 1725.

* I. STANCARI ou STANCARUS (François), de Mantoue, théologien de la confession d'Augsbourg dans le 16e siècle, fut un de ceux qui travaillèrent avec le

plus de succès à établir dans la Pologne la religion réformée; appelé à Cracovie pour y enseigner la langue hébraïque, les dogmes des protestans qu'il insinua dans ses leçons le firent incarcérer. Quelque temps après il exerça dans Konisgsberg, pendant une année, la charge de professeur en langue hébraïque. Il entreprit à cette époque de réfuter la doctrine d'Osiander sur la Justification, et, donnant dans l'extrémité opposée, il adopta une hypothèse aussi peu fondée que celle de son adversaire. Son système lui attira des persécutions; il passa de Konigsberg en Allemagne, et de là en Pologne où il excita de nouveaux troubles, et mourut en 1574. Il a publié, I. Une *Grammaire hébraïque*, Bâle, 1546. II. Une *Exposition de l'épître de saint Jacques avec la conciliation de quelques passages de l'Ecriture*, Bâle, 1547. Cette conciliation est tirée presque mot à mot des Commentaires de Bullinger. III. *De Trinitate et mediatore domino nostro Jesu Christo, adversùs Henricum Bullingerum, Petrum Martyrem, et Joannem Calvinum, et reliquos Tigurinæ ac Genevensis ecclesiæ ministros, ecclesiæ Dei perturbatores*. IV. *De Trinitate et unitate Dei, deque incarnatione et mediatione domini nostri Jesu-Christi adversùs tritheitas, arianos, eutychianos, macharianos, cerinthianos, ebionitas et photinianos*. V. *Opus novum de reformatione tum doctrinæ christianæ, tum veræ intelligentiæ sacramentorum, cum maturâ consideratione et fundamento scripturæ sanctæ, et consilio SS. patrum*, Basle, 1547, in-8°.

* II. STANCARI (Jean-Antoine), illustre médecin, né à Bologne en 1670, et mort le 14 nov. 1748, prit le bonnet de docteur en philosophie et en médecine en 1694, et occupa peu de temps après les chaires de médecine et d'anatomie avec succès. Il excella dans la pratique, et l'on faisoit beaucoup de cas de ses consultations. On a de lui, I. *De systemate Antonii Pacchioni circà duram meningem judicium*. II. *De melitensi fungo*. III. *De opio*. IV. *De durâ meninge*. V. *Consulti medici*.

* III. STANCARI (Victor-François), frère du précédent, savant mathématicien, né à Bologne le 29 juillet 1678, et mort le 28 mars 1709, fut surintendant du musée de sa patrie, et secrétaire perpétuel de l'académie des *Inquieti*. Sa vie, écrite par Eustache Manfredi, précède l'ouvrage intitulé *Stancarii schedæ mathematicæ*, Bologne, 1713, in-4°.

* IV. STANCARI (Dominique), jésuite, fils de Jean Antoine, né à Bologne le 22 octobre 1708, et mort le 3 avril 1769, se livra à la prédication, et se fit applaudir dans les principales villes d'Italie. On a de lui, I. Un *Discours* sur la mort de l'empereur Charles VI, Parme, 1741. II. *Discours sur le culte de Jésus-Christ*, Bologne, 1749. III. *Joas*, roi de Juda. Tragédie.

STANDAERT, peintre. *Voyez* Bloemen, n° III.

STANDOUK ou Standonhc (Jean), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Malines en 1443, d'un cordonnier, vint achever ses études à Paris, et fut fait régent dans le collége de Sainte-Barbe, puis principal du collége de Montaigu. Ce dernier collége reprit son ancien lustre,

et il en fut regardé comme le second fondateur. Son zèle n'étoit pas toujours assez modéré. Ayant parlé avec trop de liberté sur la répudiation de la reine Jeanne, femme du roi Louis XII, il fut banni du royaume pour deux ans. Il se retira alors à Cambrai, où l'évêque, allant partir pour l'Espagne, le fit son vicaire spécial pour tout le diocèse. Standouk revint à Paris après le temps de son exil, et continua de faire fleurir la piété et l'étude dans le collége de Montaigu. Il y mourut le 5 février 1504, après avoir rempli la place de recteur de l'université et fondé diverses communautés en Flandre. Il étoit, selon le père Berthier, assez homme de bien, mais ambitieux et hardi dans ses discours.

† I. STANHOPE (George), célèbre théologien anglais, né en 1660 à Hertishorn au comté de Derby, mort en 1728, obtint en 1688 le rectorat de Tewing au comté d'Hertford, et l'année suivante le vicariat de Lewisham au comté de Kent. Peu après il fut nommé chapelain de Guillaume et de Marie, et en 1703 il obtint le rectorat de Dept-Ford et le doyenné de Cantorbéry. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, I. *Paraphrase et commentaire sur le livre des épîtres et évangiles*, 4 vol. in-8°. II. *Discours et leçons de Boyle*, in-8°. III. *Sermons divers*. IV. *Traductions* de Thomas à Kempis, des Maximes de La Rochefoucauld, des Méditations de saint Augustin, des Dévotions de l'évêque Andrew, de la Sagesse de Charon, du Directoiré des ministres chrétiens, de la Morale d'Epictète, etc.

† II. STANHOPE (Jacques, comte de), d'une ancienne famille du comté de Nottingham, né en 1673, suivit en Espagne Alexandre Stanhope, son père, qui fut envoyé extraordinaire en cette cour au commencement du règne du roi Guillaume. Le séjour de Madrid lui acquit la connoissance de la langue espagnole. Il voyagea en France et en Italie pour apprendre le français et l'italien. De retour en Angleterre, il prit le parti des armes et se distingua au siége de Namur sous les yeux du roi Guillaume, qui le gratifia d'une compagnie d'infanterie. Il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant-général. En 1708 il fit la conquête du Port-Mahon et de l'île de Minorque. Etant descendu avec trois mille hommes à quelques milles de Saint-Philippe, principale forteresse de cette île, il éleva des batteries et jeta dans la place plusieurs boulets auxquels étoient attachées des lettres écrites en français et en espagnol, avec menaces d'envoyer la garnison aux mines, si elle ne se rendoit pas sur-le-champ. La garnison étoit de seize cents hommes, sous les ordres du général Lajonquière. Le général Stanhope avoit rangé ses soldats de manière à faire croire aux assiégés qu'il avoit une armée de dix mille hommes. Ce stratagème réussit; la garnison capitula. Le gouverneur espagnol fut tellement affligé lorsqu'il vit le petit nombre des assiégeans, qu'il se précipita d'une fenêtre et se tua. Le colonel Lajonquière fut condamné à une prison perpétuelle, et tous ses officiers encoururent l'indignation de Louis XIV. En 1709 Stanhope fut fait commandant en chef des troupes anglaises en Espagne. Le 27 juillet 1710 il remporta une victoire près d'Almanara, qui fut attribuée à sa conduite et à sa valeur, et dont il fut remercié publiquement par

l'empereur. Le 20 août suivant il acquit beaucoup de gloire à la bataille de Saragosse, ainsi que le 9 décembre de la même année, à la défense de Briheuga, où il fit une vigoureuse résistance. Mais il fut obligé de céder à la valeur du duc de Vendôme, généralissime des troupes espagnoles, et de se rendre prisonnier de guerre à Briheuga. Après avoir été échangé en 1712, contre le duc d'Esculona, vice-roi de Naples, il retourna en Angleterre, où il fut favorablement reçu de toute la cour. Le roi Georges étant parvenu au trône, le fit secrétaire d'état et membre du conseil privé. En 1714 il l'envoya à Vienne, où l'empereur lui fit présent de son portrait enrichi de diamans. Quelque temps après il le créa pair de la Grande-Bretagne. Il étoit nommé plénipotentiaire au congrès de Cambrai, lorsqu'il mourut à Londres, le 16 février 1721. C'étoit un bon politique, un grand capitaine, un citoyen zélé et un philosophe compatissant.

* III. STANHOPE (Philippe), fils du précédent, mort le 7 mars 1786, fut élevé par le célèbre comte de Chesterfield, et devint un profond mathématicien. Ami de tous les savans, il consacra une partie de sa fortune à favoriser leurs travaux. On lui doit les éditions des œuvres d'Archimède et de Simpson. Dobson lui a dédié ses Tables de Logarithmes, et le docteur Priesley, le troisième volume de ses Expériences physiques. Philippe Stanhope est père d'un des plus illustres membres actuels du parlement d'Angleterre. (*Voyez* CHESTERFIELD.)

I. STANISLAS (S.), né en 1030, de parens illustres par leur naissance et par leur piété, fit ses études à Gnesne et à Paris. De retour en Pologne en 1059, il fut élu évêque de Cracovie en 1071 ; mais ayant repris vivement Boleslas II, roi de Pologne, qui avoit enlevé la femme d'un seigneur polonais, ce prince le tua dans la chapelle de Saint-Michel le 8 mai 1077.

† II. STANISLAS Ier (LECZINSKI), roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, duc de Lorraine et de Bar, naquit à Léopold le 20 octobre 1677, du grand-trésorier de la couronne. Son père étoit un seigneur distingué non seulement par sa naissance et ses places, mais encore par son courage et par sa fermeté. Ce fut lui qui dit un jour dans le sénat ces paroles remarquables : *Malo periculosam libertatem, quàm quietum servitium* ; « J'aime encore mieux une liberté dangereuse qu'un esclavage tranquille. » Stanislas fut député en 1704 par l'assemblée de Varsovie, auprès de Charles XII, roi de Suède, qui venoit de conquérir la Pologne. Il étoit alors âgé de 27 ans, palatin de Posnanie, général de la grande Pologne, et avoit été ambassadeur extraordinaire auprès du grand-seigneur en 1699. Sa physionomie étoit heureuse, pleine de hardiesse et de douceur, avec un air de franchise et de probité. Il n'eut pas de peine à s'insinuer dans l'amitié du roi de Suède, qui le fit couronner roi de Pologne à Varsovie en 1705. Le nouveau roi suivit Charles XII en Saxe, où l'on conclut en 1706 un traité de paix, entre les deux rois d'une part, et le roi Auguste qui renonça à la couronne de Pologne, et reconnut Stanislas pour légitime souverain de cet état. Le nouveau monarque resta avec

Charles XII en Saxe, jusqu'en septembre 1707. Ils revinrent alors en Pologne, et y firent la guerre pour en chasser entièrement les Moscovites. Le Czar fut obligé d'en sortir en 1708; mais le roi de Suède ayant trop poussé son ennemi, après avoir remporté plusieurs avantages sur lui, fut défait entièrement lui-même au mois de juillet 1709. Stanislas ne se trouvant pas en sûreté dans la Pologne, où les Moscovites revinrent, et où le roi Auguste renoua un nouveau traité en sa faveur, fut obligé de se retirer en Suède, puis en Turquie. Les affaires de Charles XII n'ayant pu se rétablir, Stanislas se retira dans le duché de Deux-Ponts, et ensuite à Weissembourg en Alsace. Auguste ayant fait à cette occasion porter des plaintes à la cour de France par Sum, son envoyé, le duc d'Orléans, alors régent, lui répondit : « Mandez au roi, votre maître, que la France a toujours été l'asile des rois malheureux.... » Stanislas vécut dans l'obscurité jusqu'en 1725, que la princesse Marie, sa fille, épousa Louis XV, roi de France. Après la mort du roi Auguste, en 1733, ce prince se rendit en Pologne, dans l'espérance de remonter sur le trône. Il y eut un parti qui le proclama roi; mais son compétiteur, le prince électoral de Saxe, devenu électeur de Saxe, après la mort du roi son père, soutenu de l'empereur Charles VI, et de l'impératrice de Russie, l'emporta sur le roi Stanislas. Ce prince infortuné se rendit à Dantzick pour soutenir son élection; mais le grand nombre qui l'avoit choisi céda bientôt au petit nombre qui lui étoit contraire. Dantzick fut pris. (*Voyez* PLELO.) Stanislas, obligé de fuir, n'échappa qu'à travers beaucoup de dangers, et à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu sa tête mise à prix par le général des Moscovites dans sa propre patrie. Il supporta ce revers avec résignation. « Nos malheurs écrivoit-il à la reine sa fille, nos malheurs, ne sont grands qu'aux yeux de la prévention qui n'en connoît point au-dessus de la perte d'une couronne. Doissje avancer la main pour la reprendre? Non, il vaut mieux attendre les vœux de la Providence, et nous convaincre du vide et du néant des choses d'ici-bas. » Lorsque la paix se fit en 1736, on statua dans le premier article des préliminaires, signés entre l'empereur et le roi de France, que « le roi Stanislas abdiqueroit; mais qu'il seroit reconnu roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie, et qu'il en conserveroit les titres et les honneurs; qu'on lui restitueroit ses biens et ceux de la reine son épouse, dont il auroit la libre jouissance et disposition; qu'il y auroit en Pologne une amnistie de tout le passé, et que chacun y seroit rétabli dans tous ses biens, droits et priviléges; que l'électeur de Saxe seroit reconnu roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie par toutes les puissances qui accéderoient au traité de paix; qu'à l'égard du roi Stanislas, il seroit mis en paisible possession du duché de Lorraine et de Bar; mais qu'immédiatement après la mort de ce prince, ces duchés seroient réunis en pleine souveraineté pour toujours à la couronne de France. » Stanislas succédoit dans la Lorraine à des princes chéris qu'elle regrettoit tous les jours. Le roi de Pologne arriva, et ces peuples retrouvèrent en lui leurs anciens maîtres. Il goûta pour lors le plaisir qu'il avoit si long-

temps désiré, de faire des heureux. Il auroit, comme Titus, cru perdre un jour, s'il ne l'avoit pas signalé par quelque bienfait. Mais ce prince éclairé savoit que la bienfaisance du souverain doit toujours avoir le plus grand nombre pour objet, et qu'une grace que la faveur seule accorde à un particulier, est une injustice faite au peuple. Il soulagea ses nouveaux sujets, embellit Nancy et Lunéville, fit des établissemens utiles, dota de pauvres filles, fonda des colléges, bâtit des hôpitaux : enfin il se montra l'ami de l'humanité. La Lorraine jouissoit de ses bienfaits, lorsqu'un accident hâta sa mort. Le feu prit à sa robe de chambre, et ses plaies lui causèrent une fièvre qui l'enleva au monde le 23 février 1766. Sa mort fut un deuil public. Charles XII disoit de lui « qu'il n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis. » Dans sa jeunesse il s'étoit endurci à la fatigue, et avoit fortifié son esprit en fortifiant son corps. Il couchoit toujours sur une espèce de paillasse, n'exigeant jamais aucun service de ses domestiques auprès de sa personne. Il étoit d'une tempérance peu commune dans ce climat; libéral, adoré de ses vassaux, et peut-être le seul seigneur en Pologne qui eût quelques amis. Il fut en Lorraine ce qu'il avoit été dans sa patrie; doux, affable, compatissant, parlant avec ses sujets comme avec ses égaux, partageant leurs peines, et les consolant comme père. Il ressembloit parfaitement au portrait qu'il a tracé du philosophe : « Le vrai philosophe, dit-il, exempt de préjugés, doit connoître le prix de la raison..... ne pas estimer les grands états de la vie plus qu'ils ne valent, ni les basses conditions plus petites qu'elles ne sont. Il doit jouir des plaisirs, sans en être l'esclave; des richesses, sans s'y attacher; des honneurs sans orgueil et sans faste. Il doit supporter les disgraces, sans les craindre et sans les braver; regarder comme inutile tout ce qu'il n'a pas, comme suffisant tout ce qu'il possède. Toujours égal dans l'une et l'autre fortune, toujours tranquille et d'une gaieté sans art, il doit aimer l'ordre et le mettre dans tout ce qu'il fait. Épris des vertus de son état, n'être extrême dans aucune, et les pratiquer toutes, même sans témoins. Sévère à son égard, être indulgent à l'égard des autres, franc et ingénu sans rudesse, poli sans fausseté, prévenant sans bassesse.... Le philosophe doit avoir le courage de se passer de toute sorte de gloire. ignorer ses vertus, et compter pour rien jusqu'à la philosophie même. » Voilà ce que fut Stanislas dans les différentes situations de sa vie. Il fut aimé et il sut aimer. Un jour qu'il régloit l'état de sa maison avec son trésorier, il lui dit de mettre sur la liste un officier qui lui étoit fort attaché. « En quelle qualité votre majesté veut-elle qu'il y soit, lui demanda le trésorier ? En qualité de mon ami, répondit le monarque. » Un jeune peintre qui espéroit de parvenir à quelque fortune, si son talent étoit connu de Stanislas, lui présenta un tableau que les courtisans critiquèrent avec dureté. Le prince bon et juste loua beaucoup l'artiste et paya généreusement l'ouvrage, en disant aux courtisans : « Ne voyez-vous pas, messieurs, que ce pauvre homme a besoin de s'accréditer par son talent qui fera subsister sa famille ? Si vous le découragez par vos censures,

il est perdu. Il faut toujours aider les hommes, et jamais on ne gagne rien à leur nuire. » Ces actes continuels de bonté lui firent donner, d'une commune voix, le titre de *Stanislas le Bienfaisant*. Les revenus de ce prince étoient modiques; cependant lorsqu'on vouloit apprécier ce qu'il faisoit, on le croyoit le plus riche potentat de l'Europe. Ce prince avoit beaucoup d'esprit et de lumière ; il protégeoit les sciences et les arts. S'il avoit été un simple particulier, il se seroit distingué par son talent pour la mécanique. Stanislas fit voir deux hommes sur le trône : l'un digne de faire le bonheur d'un état paisible, que ne trouble aucune faction, et n'a besoin pour prospérer que des soins paternels de son roi ; l'autre incapable, par la foiblesse de son caractere, d'affermir un trône chancelant, et de commander à des peuples volages, inquiets, inconstans dans leurs affections, et toujours prêts à s'armer contre leur souverain. Mais si Stanislas n'eut pas toutes les qualités qui font un grand monarque, il eut celles qui font un prince vertueux. Son ame étoit belle, et le malheur avoit peut-être encore ajouté à sa bonté naturelle. Son éloquence étoit persuasive, mâle et sans art, et son esprit actif et pénétrant. Il avoit la repartie vive, et il la conserva jusque dans sa maladie de mort. Pendant la fièvre qui suivit ses brûlures, la reine lui ayant recommandé de se munir contre le froid : «Vous auriez dû, dit-il, me recommander plutôt de me munir contre le chaud. » Nous avons de lui divers ouvrages de philosophie, de politique et de morale, imprimés d'une manière élégante, sous ce titre : *OEuvres du Philosophe Bienfaisant*, 1765, en 4 vol. in-8°. Les libraires de Paris publièrent en même temps une édition in-12 en 4 vol. de ce recueil, en faveur de ceux qui, ne pouvant donner dans le luxe typographique, se contentent de l'utile. L'amour des hommes, le désir de les voir heureux, la sagesse des principes, la grandeur des vues, les leçons courageuses données aux princes, rendent cette collection précieuse. Dans ses *Instructions* à la reine de France, sa fille, on trouve la même raison, les mêmes qualités d'un cœur noble et généreux. « Aucune affaire essentielle, dit-il, ne vous regarde sur le trône que celle de vous faire aimer; rien n'est si flatteur pour une belle ame, et rien n'est plus aisé aux personnes élevées en dignité. Il ne faut pour cela que des égards qui n'aient point un air de contrainte, qu'une politesse sans fausseté, qu'une prévenance sans bassesse. L'arrogance leur est encore moins pardonnable qu'à des particuliers qui s'en font une ressource et une espèce de dédommagement à leur médiocrité..... Un moyen infaillible de gagner les cœurs, c'est de leur montrer encore plus d'estime que d'amitié. Celle-ci peut faire des ingrats, celle-là n'en fit jamais : on peut se méfier de l'amitié; on croit toujours l'estime sincère. Sévère à votre égard, usez d'indulgence envers tout le monde; louez les vertus, excusez les foiblesses; feignez d'ignorer la plupart des défauts; embellissez, pour ainsi dire, tout ce qui vous environne. Une prévention flatteuse peut faire naître autour de vous plus de vertus qu'une indiscrète sévérité n'eût corrigé de vices..... » L'abbé Proyard a publié son Histoire, Lyon, 1784,

1 vol. in-12; cette vie est exacte et fidèle.

† III. STANISLAS-AUGUSTE, comte Cioleck-Poniatowski, fils du fameux comte, Stanislas, Castellau de Cracovie (*Voyez* TOBELLI *ou* CIOLECK PONIATOWSKI, STANISLAS I, nº XVI.), et de la princesse Constance-Czartorinska, naquit le 17 janvier 1732, à Wolczyn en Lithuanie. Quoiqu'issu, par son père, des comtes de Guastalle, par sa mère, des Jagellons grands ducs de Lithuanie, il avoit peu de fortune, se trouvant le septième de onze frères et sœurs; c'est ce qui servit de prétexte à la jalousie de ceux qui lui disputoient la couronne pour inventer diverses fables absurdes sur sa jeunesse et sur son origine. Une belle figure, de la grace, de l'esprit, un ensemble très-séduisant et de l'ambition, firent préjuger à son père et aux deux princes Czartorinski, ses oncles, tout le parti qu'on pouvoit tirer de ce jeune homme, et les déterminèrent à le faire voyager en Allemagne, en France, en Angleterre et en Russie. Le chevalier Williams Hanbury l'accompagna par amitié dans ses voyages. Dans le dernier, on sait les succès que le jeune comte Stanislas eut auprès de Catherine, alors grande duchesse; ils donnèrent à son père et à ses oncles, qui gouvernoient alors le royaume, l'idée de le faire nommer, peu avant la mort d'Auguste III, son ambassadeur à Pétersbourg: Stanislas y reparut avec éclat, et ce fut alors que Catherine lui promit la couronne de Pologne si elle arrivoit au trône. La mort d'Elisabeth (5 janvier 1762) l'y ayant fait monter, elle lui tint parole: en vain la France, l'Espagne, la Porte, l'Autriche et la Saxe traversèrent-elles son élection et répandirent-elles contre lui les manifestes les plus virulens, Catherine fit entrer un corps de troupes russes en Lithuanie, porta 50 mille hommes sur les frontières de Pologne, ordonna à son ambassadeur Kayserling de faire élire à la diète de Wilna le comte Cioleck Poniatowski, et à l'âge de 32 ans, il fut couronné roi de Pologne le 26 novembre 1764. Étoit-ce le dernier acte de la tendresse expirante de cette princesse pour le beau Stanislas, ou le premier acte de sa politique?... mais dès l'année suivante, elle commença à exciter des troubles de religion et à soulever contre lui les dissidens. Le roi, pour les satisfaire, assembla la diète de 1766; mais il y trouva une violente opposition au bien et des trames profondément ourdies par le prince Repuin et par l'évêque de Cracowie, qui soulevaient la nation contre lui. La confédération de Lithuanie et de Radom éclatèrent; elles furent suivies de celle de Bar (1767) qui, protégée par la France, et habilement dirigée par le comte Pac, poussa la hardiesse jusqu'à proclamer la vacance du trône, et fit des prodiges de valeur avec une poignée de monde, particulièrement sous l'intrépide Casimir Pulawski. Il eut l'audace de tenter d'enlever le roi dans sa capitale. Strawinski fut chargé de l'exécution, et y associa Kosinski et Lukaski: 40 dragons choisis entrent le 3 novembre 1771 dans Varsovie, déguisés en paysans, et comme le roi sortoit sans gardes de chez le prince grand-chancelier son oncle, sa voiture est arrêtée, ses gens dissipés, ses deux heiduques tués aux portières: le roi descend dans l'obscurité, frappe à la porte du chancelier

pour essayer d'y rentrer; un conjuré lui donne un coup de sabre sur la tête; Kosinski lui tire un coup de pistolet devant le visage pour l'éclairer; le roi à cette lueur est reconnu, saisi, garotté, entraîné entre les chevaux au grand galop hors de la capitale; là on le fait monter à cheval, et l'on prend le chemin de la forteresse de Czenstokow, occupée par Pulawski. La nuit étoit excessivement sombre, les conjurés, obligés de prendre des chemins détournés pour éviter les Cosaques russes, Lukaski et Strawinski arrivèrent au rendez-vous; mais la troupe de Kosinski s'égara, et ayant, dans l'obscurité, presque toujours tourné sur elle-même, se retrouva à la pointe du jour non loin du moulin Marimont, près de Varsovie; les patrouilles russes se multipliant, les conjurés effrayés se sauvèrent, et laissèrent Stanislas seul avec Kosinski. Le roi dont le cheval s'étoit cassé la jambe, avoit été obligé de suivre les conjurés à pied, ayant perdu son chapeau et un soulier: sa blessure l'affaiblissoit, il étoit tout sanglant, et expiroit de fatigue: l'effroi et le repentir commençoient à agir sur Kosinski; il lui dit d'un air touché: « Vous souffrez beaucoup, vous êtes pourtant mon roi! Oui, lui répondit Stanislas, et votre bon roi qui ne vous a jamais fait de mal. » Alors, avec cette éloquence persuasive qui lui étoit particulière, il lui représenta l'invalidité du serment prêté à Pulawski, l'atrocité de son crime, et lui ayant donné sa parole qu'il ne lui seroit fait aucun mal, Kosinski touché tomba à ses pieds se remettant à sa générosité; et ils se rendirent tous deux au moulin de Marimont, d'où Stanislas envoya chercher ses gardes, et rentra dans Varsovie au milieu des acclamations de la multitude. On fit le procès des conjurés. Kosinski seul obtint sa grace, et se retira dans la Romagne, où il a joui d'une pension du roi jusques à sa mort. La suite de ces divisions intestines fut le premier partage de la Pologne entre les trois puissances, le 18 septembre 1772, ce qui lui laissa quelque tranquillité jusqu'en 1788. Stanislas Auguste en profita pour policer ses peuples, introduire chez eux le goût des lettres et des arts, et sa cour, dans cet intervalle, fut une des plus brillantes de l'Europe. Lorsque Catherine II se rendit en Tauride (1787), Stanislas fut à sa rencontre à Kanief: ils ne s'étoient pas vus depuis 23 ans; Catherine parut un peu troublée, le roi conserva sa présence d'esprit, et pendant la demi-heure qu'ils restèrent seuls, il lui demanda de faire déclarer le prince Joseph Poniatowski, son neveu, héritier du trône de Pologne, une augmentation des revenus de sa couronne, et de permettre à ses sujets la libre navigation du Dnieper. L'impératrice le berça de ces espérances, et n'en travailla pas moins à l'envahissement de la Pologne. Sa guerre avec les Turcs, et l'élan patriotique de la diète de Varsovie de 1788, le retardèrent un instant. Mais les troupes russes y rentrèrent dès le mois de mai 1792. Trompé par Catherine, le comte Félix Potocki se mit à tête de la confédération de Targowitz, le roi fut obligé d'y accéder: le second partage annoncé en avril 1793 eut son effet en juillet; et en novembre suivant, le prince Repnin remit à Stanislas une lettre de Catherine, portant « Que l'effet des arrangemens pris par elle devenoit

la cessation de l'autorité royale en Pologne; qu'ainsi on lui donnoit à juger s'il n'étoit pas convenable qu'il abdiquât formellement. » En effet, Stanislas, cédant au vœu de Catherine, signa l'acte d'abandon à un trône qu'il lui devoit, et qu'il ne put ni défendre ni conserver. Relégué à Grodno, il y mena une vie obscure. Paul Ier, succédant à sa mère à l'empire de Russie, appela près de lui Stanislas, le logea dans le palais impérial, et s'efforça de le dédommager par tous les égards dus au malheur. Ce dernier monarque polonais est mort à Pétersbourg le 11 avril 1798. Il eut des qualités plus propres à le faire aimer dans une société privée qu'à lui donner le droit de commander aux hommes et de les défendre. Instruit et spirituel, il parloit, il écrivoit les sept principales langues de l'Europe. « Stanislas, dit un auteur moderne, enflammé un moment par ceux des Polonais qui s'indignoient de voir leur patrie sous un joug étranger, mais effrayé bientôt par la Russie, ne fit que hâter la chute de son pays, en tentant quelques-uns de ces efforts inutiles qui sont toujours pernicieux lorsqu'on n'a pas le courage de les soutenir. Enfin, dominé, repoussé par tous les partis étrangers et polonais, il succomba sans exciter d'intérêt, même de pitié, et devint une nouvelle preuve de cette vérité trop souvent prouvée, que, sur le trône, la foiblesse et l'indécision furent toujours les pires de tous les vices.

† I. STANLEY (Guillaume), grand-chambellan de Henri VII, roi d'Angleterre, joua un grand rôle dans les démêlés sanglans qui portèrent ce prince sur le trône, et n'en périt pas moins sur un échafaud, victime de la perfidie de Clifford et de l'avare ingratitude de Henri. Clifford, qui avoit d'abord trahi son roi pour embrasser le parti de son ennemie Marguerite, duchesse de Bourgogne, trahit à son tour cette princesse, laquelle avoit eu la foiblesse de nommer à ce traître les principaux conspirateurs qui soutenoient en Angleterre le parti de la Rose Blanche. Le lâche Clifford accourut à Londres se jeter aux pieds du roi, offrant d'expier son attentat par tels services qu'on exigeroit de lui. Le monarque lui promet son pardon, à condition qu'il nommera ses complices. Il nomme Stanley..... Henri, prenant le masque de la dissimulation, affecte de l'étonnement, somme avec vivacité l'accusateur de prouver ce qu'il avance, et lui dit même que sa vie répondra d'une pareille inculpation contre son ami, s'il est innocent. Clifford persiste, et Henri fait mettre Stanley aux fers : c'est où le roi brûloit d'arriver. Le malheureux lord possédoit des richesses immenses. Voilà son véritable crime aux yeux d'un prince qui tenoit un registre secret de tout ce que lui rapportoient les confiscations, et qui avoit toujours sous les yeux la liste des personnes opulentes de son royaume. Ce riche infortuné fut dans la suite condamné à mort et décapité, lui à qui ce prince avoit obligation de la victoire de Bosworth, et peut-être du sceptre d'Angleterre : en effet, Stanley avoit abandonné Richard III pour suivre son rival, et ramassa sur le champ de bataille la couronne de Richard, qu'il posa lui-même sur le front du vainqueur.

* II. STANLEY (Thomas), écrivain anglais peu connu, et qui

a été confondu avec son fils, qui portoit le même nom, par le docteur Birch, dans son Histoire de la société royale de Londres, vol. 3, page 443. On a peu de détails sur celui-ci, qui a publié, en 1651, 1 vol. de ses *Poésies*.

† III. STANLEY (Thomas), fils du précédent, né à Cumberlow-green vers 1644, voyagea au sortir de ses études en France, en Italie et en Espagne. A son retour il débuta dans la carrière des lettres par son *édition* des Histoires diverses d'Elien, Londres, 1665, in-8°, qu'il dédia à lady Newton, sa tante. Ce premier ouvrage fut suivi de son *Histoire de la philosophie, contenant les vies, les opinions et les discours des philosophes de toutes les sectes*. Cet ouvrage, dont il y a eu quatre éditions successives en anglais, fut extrêmement loué dans les journaux, traduit en latin d'abord en partie par Le Clerc, et ensuite en entier par Godefroi Olearius, qui le fit paroître à Leipsick, 1712, in-4°. On y désireroit plus de profondeur dans les analyses et de précision dans le style. L'auteur, qui avoit publié cet ouvrage à l'âge de 28 ans, ne l'eut pas plutôt achevé qu'il entreprit une édition et une traduction d'Eschyle, le plus obscur des poètes grecs, qu'il enrichit des variantes et de ses *notes*, 1664, in-folio. Stanley, qu'on peut regarder comme un autre Pic de La Mirandole, mourut à peu près à son âge en 1678, et laissa en 8 volumes in-folio ses *commentaires* sur Eschyle, qui ont été conservés en manuscrit dans la bibliothèque de l'évêque d'Ely, ainsi que plusieurs autres *ouvrages*.

† IV. STANLEY (Jean), excellent musicien anglais, né à Londres en 1713, mort en 1786, perdit la vue à l'âge de deux ans, et n'en fit pas moins des progrès si rapides dans la musique, qu'à l'âge de 7 ans il la lisoit couramment; et à 11 il obtint la place d'organiste de Saint-André d'Holborn. En 1734 Stanley fut nommé organiste du Temple, et en 1779 maître de la musique du roi. Cet artiste a composé des *morceaux* dont le style, le goût et l'esprit ont fait l'admiration de son siècle.

STANNINA (Gérard), peintre florentin, né en 1354, fut disciple du Vénitiano, et quitta l'Italie pour se rendre en Espagne, où ses *tableaux* sont recherchés, et où il fut employé à orner les maisons royales. Il mourut en 1405.

STANYHURST (Richard), né à Dublin en 1552, et mort à Bruxelles en 1618, entra dans l'état écclésiastique après la mort de sa femme, et devint chapelain de l'archiduc Albert. On a de lui, I. *De rebus in Hyberniâ gestis*, Antverpiæ, 1584, in-4°. II. *Vita sancti Patricii*, 1587, in-8°. III. *Harmonia, seu catena dialectica in Porphyrium*, 1570, in-folio. IV. Les quatre premiers livres de l'Enéide, *traduits* en vers anglais, 1583, in-12.

* STANZIONI (Maxime), peintre de Naples, né en 1585, et mort en 1656, élève de Sainte-Foi et de Caracciolo, travailla en concurrence avec l'Espagnolet, Lanfranc et Le Dominiquin. Il a fait dans sa patrie des *tableaux* estimés. On a aussi de lui les *Vies des peintres de Naples*.

* STAPHILE ou Stapilus (Frédéric), natif d'Osnabruck, professeur en grec à Breslaw, et en théologie à Konigsberg, se

réunit à l'Église romaine en 1553, et fut fait conseiller de l'empereur et du duc de Bavière. Il mourut à Ingolstadt le 5 mars 1564, après avoir publié quelques ouvrages, entre autres, I. *De dissidiis hæreticorum*, qui a été traduit par Stapleton, et imprimé à Anvers, 1565, in-12. II. *Apologia de germano scripturæ sacræ intellectu*, etc. L'archevêque de Salzbourg avoit été chargé de lui remettre de la part du pape le bonnet doctoral, de couleur rouge, envoyé de Rome, et de le déclarer docteur en théologie, et en droit pontifical (*Voy.* les annales de l'université d'Ingolstadt, tome Ier).

STAPHYLIUS, professeur de rhétorique à Auch sa patrie, au 4e siècle, possédoit une si grande érudition, qu'Ausone le compare au célèbre Varron ; mais cet éloge peut être exagéré.

I. STAPLETON (Thomas), controversiste catholique anglais, d'une ancienne famille du comté de Sussex, né à Henfield en 1535, fut chanoine de Chichester. La persécution qu'on faisoit éprouver aux catholiques dans sa patrie l'obligea de se retirer en Flandre. Il y enseigna l'Écriture sainte à Douay, et fut professeur royal de théologie à Louvain, et chanoine de Saint-Pierre. Il mourut dans cette ville en 1598, et ne voulut point quitter sa retraite pour aller à Rome, où Clément VIII le faisoit appeler. Ses *ouvrages* recueillis et imprimés à Paris en 1620, 4 vol in-fol., prouvent son érudition ; mais comme ils roulent presque tous sur la controverse, on ne les lit plus.

* II. STAPLETON (Gautier), prélat anglais, né au comté de Devon, mort en 1326. Son mérite fit toute sa recommandation à la cour ; et il devint évêque d'Exeter et trésorier d'Angleterre. On lui doit la fondation du collége d'Exeter à Oxford. Il fut décapité par les insurgés de Londres.

STAPYLTON (Robert), poète dramatique anglais, fut élevé par les bénédictins de Douay, et s'attacha au parti de Charles Ier qu'il suivit dans sa fuite de Londres. Les *pièces* qu'il a données au théâtre ne sont pas sans mérite. Il est mort en 1669.

STAROVOLSKI (Simon), géographe et littérateur polonais du 17e siècle, rendit deux hommages littéraires à sa patrie. I. Il en composa une description géographique, en latin, sous le titre de *Polonia*. Conringius, après l'avoir orné de cartes et d'une bonne préface, l'augmenta et la corrigea ; et néanmois elle ne passe pas pour trop exacte. II. Les *Eloges et les Vies*, en latin, *de cent écrivains illustres de Pologne*, in-4° : recueil où l'amour de la gloire de ses compatriotes domine plus qu'une saine critique. Il y a d'ailleurs dans cet ouvrage beaucoup d'inepties, parmi plusieurs choses curieuses.

* STATHMIO (Christophe), professeur de la faculté de médecine de Wittemberg, né à Cobourg en Franconie, a laissé *De tertianâ febre astrologica experientia, et contra Manardum defensio considerationis astrologicæ in medicatione*, Wittebergæ, 1556, in-8°, ouvrage très-médiocre.

STATILIE. *V.* MESSALINE, n° II.

* STATILIUS (Marin), fut célèbre dans le 17e siècle pour

avoir trouvé à Traou en Dalmatie, où il étoit né, un assez long fragment de la Satire de *Pétrone arbiter*, dans laquelle se trouve le *Souper de Trimalcion*. Il la publia à Padoue en 1664, et elle fut imprimée à Paris dans la même année. Ce manuscrit fit grand bruit parmi les savans; plusieurs se récrièrent contre son authenticité. Statilius défendit vigoureusement sa cause, et après un examen soigneux, le fragment fût reconnu pour véritable. Montfaucon en fit l'acquisition pour la bibliothèque du roi de France.

STATIO (Achille), Portugais, né à Vidigueira en 1524, d'une famille illustre, voyagea en Espagne, en France et dans les Pays-Bas. Il s'arrêta à Rome, où la cardinal Caraffe le fit son bibliothécaire. Il mourut dans cette ville le 6 octobre 1581. Nous avons de lui, I. Des *Remarques* sur les endroits difficiles des anciens auteurs, 1604, in-8°. II. Des *Oraisons*. III. Des *Epîtres*. IV. Une *Traduction* latine de divers Traités de saint Chrysostôme, de saint Grégoire de Nysse et de saint Athanase. V. *Illustrium virorum ut extant in urbe expressis vultus*, 1569, in-folio. Cette collection des médailles des grands hommes de l'antiquité a été considérablement augmentée dans l'ouvrage publié l'année suivante à Rome par Fulvio Ursini.

STATIRA, fille de Darius Codoman, fut prise avec sa mère par Alexandre-le-Grand, après la bataille d'Issus, l'an 332 avant J. C. Ce prince, qui l'avoit refusée lorsque Darius la lui offrit pour gage de la paix, l'épousa lorsqu'elle fut son esclave. Les noces furent célébrées après qu'Alexandre fut de retour des Indes. Il y eut 9000 personnes de cette fête, à chacune desquelles ce conquérant donna une bouteille d'or pour sacrifier aux Dieux. Statira n'eut point d'enfans; Roxane lui ôta la vie après la mort d'Alexandre, l'an 323 avant J. C.... La femme de Darius s'appeloit aussi STATIRA. Elle étoit enceinte lorsqu'elle fut faite prisonnière. Ses malheurs lui ayant occasionné une fausse-couche, elle mourut quelque temps après, et fut enterrée magnifiquement par les soins d'Alexandre, qui l'avoit traitée avec beaucoup de respect, et qui la pleura.

STATIUS. *Voyez* STACE *et* CÆCILIUS.

STATOR (Pierre), né à Thionville, embrassa le calvinisme, puis le socinianisme à Genève, d'où il se retira en Pologne, de peur d'essuyer le même sort que Michel Servet; il *écrivit* ensuite contre la divinité du Saint-Esprit, puis redevint calviniste parce que ses intérêts le demandoient, et mourut vers 1568. Il a eu beaucoup de part à la *Bible polonaise*, 1565, in-fol., à l'usage des universités de Pologne.

† STAVELEY (Thomas), écuyer, né à Cussington dans le comté de Leicester, et mort en 1683, s'adonna à l'étude des antiquités. On a de lui une *Histoire des églises anglicanes*, publiée en 1712. Il avoit rassemblé une collection précieuse de pièces pour l'histoire et les antiquités de Leicester, qu'il avoit étudiées avec soin. Il s'étoit fait connoître par un écrit violent contre les actions de la cour de Rome, sous le titre de *Sangsue romaine*.

STAULER. *V.* MUSCULUS, n° II.

* STAUNTON (Sir George-

Léonard), né à Galloway en Irlande, mort à Londres en 1801, vint en France pour y étudier la médecine, et fut reçu docteur à Montpellier. De retour en Angleterre, il s'établit à Londres, et y *traduisit* quelques Essais de médecine du docteur Storck de Vienne; puis en 1762 il passa à l'île de la Grenade, où il acquit une fortune considérable. Le lord Macartney, qui étoit gouverneur de l'île, et qui estimoit les talens de Staunton, le prit pour son secrétaire, et bientôt devint son ami. Staunton n'avoit pas négligé l'étude des lois; il remplit les fonctions de procureur-général à l'île de Grenade; et lorsqu'elle eut été prise par les Français, le lord et son secrétaire revinrent en Angleterre. Le lord Macartney ayant été nommé gouverneur de Madras, son ami l'accompagna dans ce pays en qualité de secrétaire. Il fit preuve dans cette place d'une rare habileté, dans le traité qui fut fait avec le sultan Tippoo. A son retour en Angleterre, Staunton reçut une pension de la compagnie des Indes, et fut créé baronnet avec le titre de docteur honoraire en droit de l'université d'Oxford. Quand le lord Macartney fut nommé ambassadeur en Chine, sir George fut aussi nommé pour l'accompagner en qualité de secrétaire de la légation, et il a publié une *Relation* très-intéressante de cette ambassade, 2 v. in-4° et 3 v. in-8°.

† STAUPITZ (Jean), *Staupitius*, vicaire général de l'ordre des augustins, né en Misnie d'une famille noble, fut le premier doyen de la faculté de théologie en l'université de Wittemberg. Il y appela d'Erford, en 1508, le fameux Luther, pour être professeur en théologie; mais lorsque cet hérésiarque répandit ses opinions, Straupitz se retira à Saltzbourg, où il fut abbé de Saint-Pierre, et où il termina sa vie en 1527. On a de lui, en allemand, I. Un *Traité de l'amour de Dieu*. Un autre *de la Foi chrétienne*, traduit en latin, Cologne, 1624, in-8°. III. Un Traité de l'*Imitation de la mort de Jésus-Christ*.

STAURACE, fils de Nicéphore I, empereur d'Orient, avoit tous les vices de son père, et une figure qui les annonçoit, il étoit hideux. Il fut associé à l'empire en décembre 803. S'étant trouvé à la bataille que son père perdit contre les Bulgares, en 811, il y fut dangereusement blessé. Dès qu'il fut guéri, il se rendit à Constantinople pour prendre possession du trône impérial; mais le peuple de cette ville l'avoit donné à Michel Rhangabe, son beau-frère. Contraint de lui céder le sceptre, il se retira dans un monastère où il mourut au commencement de l'année 812. La cruauté et la tyrannie de Nicéphore ne contribuèrent pas peu à faire perdre l'empire à son fils.

* STAY (Gérotée), savant moine de l'ordre de saint Basile, né à Candie en 1659, fut chargé par Innocent XII et Clément XI d'enseigner les dogmes catholiques aux habitans des îles de la mer Egée, de la Valachie, et de plusieurs autres provinces. Clément XI le nomma en 1716 archevêque d'Edesse en Mésopotamie; mais il ne prit pas possession de son église, parce qu'elle étoit sous la domination des infidèles. Il vint en Italie sur la fin de ses jours, et se fixa à Faenza, où il mourut le 12 janvier 1744. Il a laissé plusieurs ouvrages en

latin et en italien. On remarque sur-tout six volumes de *Théologie dogmatique*, huit de *Théologie morale*, deux de *Sermons*; et un *Martyrologe grec*, enrichi de notes.

* STEBBING (Henri), savant théologien anglais, mort en 1763, s'est distingué dans la fameuse controverse de Bangore contre Hoaldey. Il s'éleva ensuite contre le livre de la légation divine de Warburton; il eut aussi une dispute avec le docteur Jacques Foster, sur l'hérésie. Le docteur Stebbing a été chancelier du diocèse de Salisbury. Outre les ouvrages qu'il a publiés sur ces matières, il a donné, I. Un *Recueil de traités* sur diverses matières de religion et de controverse. II. Des *Sermons sur la pratique du christianisme*, deux volumes.

* STECCHINI (Marc), né d'une ancienne et noble famille de Bassano en 1549, cultiva avec succès la poésie et la littérature légère. Il professa les belles-lettres dans sa patrie, à Trévise, où il ouvrit une école publique; et fut agrégé à l'académie des Cosperante erigée en 1485. Il retourna ensuite à Bassano, où il continua de donner des leçons publiques de littérature, et se rendit enfin à Lendinara, où l'on croit qu'il mourut vers 1631. Il a donné quelques *Poésies* latines et italiennes qui ne sont pas sans mérite. Elles se trouvent dans les recueils des poètes de Bassano, ainsi que ses *Epigrammes*, dont quelques-unes sont assez piquantes.

* STECHIUS ou VERSTEEG, (Geoffroi), né à Amersfoort, s'est distingué dans la médecine vers la fin du 16ᵉ et au commencement du 17ᵉ siècle. Il étudia à Louvain, à Montpellier et à Pise, s'établit ensuite à Nimègue, et fut député vers le prince d'Orange, lors du siége de cette ville en 1579. Il s'attacha enfin aux empereurs Maximilien II et Rodolphe II. Ce dernier le nomma son chambellan et l'éleva à la dignité de comte Palatin. Son principal ouvrage est un traité intitulé *Ars medica, ex Galeno exemplis illustrata*, ou *de la Théorie de la médecine*, en 9 livres, et *de la Pratique* en 14 livres, Francfort, 1606, in-fol. Il a aussi écrit *De peste*, Wurtzbourg, 1597, in-8°.

STEDMAN (Jean-Gabriel), né en Ecosse en 1748, mort à Tiverton en 1797, servit dans la compagnie des Indes anglaises, et a publié une *Relation* intéressante de l'expédition dont il faisoit partie, contre les nègres révoltés de Surinam, 2 vol. in-4°. On y trouve 80 dessins gravés par l'auteur, qui étoit lui-même de l'expédition.

† STEELE (Richard), né à Dublin en Irlande, de parens anglais, passa de bonne heure à Londres, et eut pour condisciple le célèbre Addison, avec qui il contracta une amitié qui dura autant que leur vie. Steele, parvenu à un âge mûr, servit quelque temps en qualité de volontaire dans les gardes du roi, et y obtint ensuite une enseigne. Il eut depuis une lieutenance dans le régiment que commandoit le lord Cutts. Steele lui ayant dédié son *Héros Chrétien*, cette attention lui valut le grade de capitaine dans le régiment des fusiliers. Il quitta ensuite le parti des armes pour s'adonner entièrement à la littérature. Il eut beaucoup de

part aux écrits périodiques d'Addison. Ils donnèrent ensemble le *Spectateur*, Londres, 1733, 8 vol. in-12; traduit en français, 9 vol. in-12, ou 3 vol. in-4°; puis le *Gardien*, Londres, 1734, 2 vol. in-12. Steele étant devenu paralytique, se retira dans une de ses terres, où il mourut le 1er septembre 1728, laissant plusieurs enfans d'un second mariage. Il fut malheureux parce qu'il étoit prodigue, et que pour fournir à ses prodigalités il imagina mille projets dont aucun ne réussit. On a de lui plusieurs comédies qui sont en général élégantes, décentes et pleines de sel. Les principales sont, I. *Le Convoi funèbre.* II. *Le Mari tendre.* III. *Les Amans menteurs.* IV. *Les Amans convaincus intérieurement de leurs flammes mutuelles*, pièce fort applaudie, souvent représentée, et dédiée à Georges I, qui gratifia l'auteur d'un présent de 500 guinées. Ce fut encore lui qui donna la *Bibliothèque des Dames*, traduite en français, 2 vol. in-12; et le *Tatler*, Londres, 1733, 4 vol. in-12. Il publia aussi quelques *écrits* politiques qui eurent un succès éphémère, mais qui sont aujourd'hui oubliés, parce que son but unique étoit d'exalter un parti, et de décrier le parti opposé. *Voy.* ADISSON, n° II.

† I. STEEN (Jean), peintre de Leyde, mort dans cette ville en 1689 à 53 ans, fils d'un brasseur, eut successivement pour maîtres Knaffer, Brawer et Van-Goyen, fameux paysagiste, dont il épousa la fille. Craignant que son talent ne suffît pas pour le faire vivre, il embrassa le métier de son père, devint ensuite cabaretier, et se ruina dans l'un et l'autre état par la débauche et la dissipation. Pour rétablir ses affaires il *peignoit* quelques morceaux, et sans autre guide que son génie il produisoit des chefs-d'œuvre. La plupart de ses sujets étoient des tabagies; il peignoit aussi quelquefois l'histoire. Son dessin, en général, est correct, son pinceau facile et plein d'expression.

* II. STEEN (François Vander), peintre et graveur d'Anvers, né en 1604, a beaucoup travaillé pour l'archiduc Léopold. Nous avons de cet artiste l'*Amour se formant un arc*, d'après Le Corrège; *Ganymède, Jupiter* et *Io*, d'après le même; *Silène ivre*, sur les dessins de Van-Dyck, et quelques autres *morceaux* estimés.

STEENWICK (Henri de), peintre, né à Steenwick en Flandre vers l'an 1550, mort en 1603, fit une étude particulière de la perspective et de l'architecture. Ce peintre avoit une parfaite intelligence du clair-obscur. Il aimoit à représenter des nuits et des lieux dont l'obscurité étoit interrompue par des feux; on ne peut rien voir de mieux entendu que ces effets de lumière. Ses *tableaux* sont finis. On remarque aussi beaucoup de légéreté dans sa touche. Ce peintre a eu un fils (Nicolas), qui a hérité de ses talens et de sa manière.

* STEEVENS (George), écrivain anglais, né à Londres, d'une famille noble, mort à Hampstead en 1800, fit imprimer en 1766 vingt des pièces de Shakespeare, avec des notes, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage fut l'occasion d'une liaison intime entre Steevens et Johnson, dont le résultat fut un travail en commun, auquel on doit les *Commentaires* sur Shakespeare. Cette édition

parut en 1773, en 10 vol. in-8°. Vingt-ans après, Steevens publia une autre édition de ce célèbre auteur dramatique, plus soignée et plus élégante que la première, en 15 vol. in-8°. Il a revu aussi les épreuves du texte magnifique de Shakespeare de Boydell. Steevens avoit une superbe bibliothèque et un riche cabinet de peintures et d'estampes.

* I. STEFANI (Augustin), né à Castel Franco, dans le Trévisan, en 1566, évêque de Spiga, et vicaire apostolique dans les états de l'électeur Palatin du Rhin, du marquis de Brandebourg et des princes de Brunswick, exerça d'abord la profession de chantre à Padoue; mais son talent réel pour la musique le fit connoître à la cour pontificale, qui lui confia diverses affaires de politique. Il mourut à Francfort en 1728. On lui doit une bonne *Dissertation sur la musique*, Amsterdam, 1695. Cet ouvrage a été huit fois imprimé en allemand.

* II. STEFANI (Jean), médecin et philosophe du 17ᵉ siècle, né à Venise d'une famille noble, originaire de Césène, a écrit plusieurs ouvrages, entre autres, I. *Hippocratis theologia*, Venise, 1638, in-4°. II. *Opera universa tùm medicinæ et philosophiæ, tùm cultioris litteraturæ studiosis utilia*, Venise, 1653.

* III. STEFANI-ZUCCHINO (Etienne), ecclésiastique, poète et écrivain fécond, né à Lucignano en Toscane, et mort à Viterbe en 1770, fut quelques années recteur du séminaire de Sessa. On a de lui, I. *Le Miroir du désabusement, pour connoître la difformité des mœurs actuelles*, Venise, 1752. II. *Défense* de cet ouvrage contre l'auteur des Lettres critiques, Vénise, 1755. III. Recueil de dix *Satires* contre le vice, 1754 et 1758.

* STEFANNECI (Horace), jésuite, né à Agnanie le 10 octobre 1706, professa 25 ans le droit canon au collége germanique à Rome, et s'acquit l'estime de plusieurs personnages, tels que le cardinal duc d'Yorck et Jean-François Albani, dont il fut le directeur et le théologien. Lors de la suppression de son ordre, il se retira au château Saint-Ange, où il mourut le 3 février 1775. On a de lui, I. *De celebratione missarum et divinis officiis dissertatio canonica*, Rome, 1755. II. *Synodus Tusculana*, 2 vol. in-4°, Rome, 1764. III. *De appellationibus ad sedem apostolicam*, Rome, 1768.

STEFFANESCHI (Jean-Baptiste), peintre florentin, né en 1582, s'attacha au grand-duc de Toscane, Ferdinand II, et fut employé par lui à représenter en *miniature* plusieurs sujets pieux.

* STEFONIUS (Bernardin), jésuite et poète latin, né le 8 décembre 1560, fut quelques années professeur de belles-lettres à Rome et à Naples, et fut réputé pour l'un des meilleurs poètes de son siècle. Ayant quitté Rome à 60 ans pour élever les enfans du duc de Modène, il mourut dans cette ville le 8 décembre 1620. On a de lui trois tragédies, *Crispus*, *Flavia*, *Symphorosa*, quelques *Discours*, *Carmina posthuma*, Rome, 1655. *Prosæ posthumæ*, Rome, 1658.

† STEIGER, ou STEIGUER, avoyer de la république de Berne, magistrat respectable, plein de vertus, de caractère et de talent, étoit depuis long-temps l'ame du

gouvernement bernois, lorsque la révolution française, contre laquelle il se prononça avec le plus grand courage et avec trop peu de prudence, lui attira de nombreux ennemis. Placé par son mérite, aussi-bien que par sa dignité, à la tête du parti constitutionnel de Berne, et par conséquent de la Suisse, il y contint les révolutionnaires avec assez de force, jusqu'à l'instant où la France attaqua la ligne helvétique. Il fit alors tous ses efforts pour engager ses compatriotes à défendre leur indépendance, ou du moins à succomber d'une manière digne d'eux, lutta longtemps avec fermeté contre les obstacles et les contradictions qu'on lui opposa; et lorsque le parti révolutionnaire, renforcé par celui, bien plus nombreux, que les hommes timides formoient dans les conseils, lui eut ôté le gouvernement, Steiger, malgré son âge (il avoit alors 69 ans), se rendit à l'armée près de son ami le général d'Erlach, partagea ses dangers et ses travaux, notamment au combat de Franbrunnem, et, plus heureux que lui, échappa ensuite à la fureur d'un peuple et d'une soldatesque ameutée, puis se retira à Augsbourg, où il mourut en 1799. En 1805 le gouvernement helvétique fit venir solennellement ses restes dans cette ville pour leur rendre les honneurs dus à sa mémoire.

* STEINBERG (Jean), né à Goerlitz en 1592, se distingua parmi les jurisconsultes de son temps. Après de longs voyages et de continuelles vicissitudes de fortune, il accepta une chaire de droit à Genève, d'où il fut appelé en 1638 à Groningue, pour y remplir celle vacante par la mort de l'illustre Ant. Matthæus. On ignore l'époque de sa mort; il a laissé quelques écrits. Son fils, Jean Melchior, né à Goerlitz, professa la philosophie, le droit, et la morale à Genève en 1652. Il fut reçu ministre du St-Evangile en 1653, et passa aussi à l'université de Groningue en 1655.

STEINBOCK (Magnus), feld-maréchal de Suède, né à Stockholm le 12 mai 1664, mort le 23 février 1717, à Fréderickshaven, où il étoit prisonnier de guerre, est regardé comme le dernier héros de son pays. Il fit ses premières armes en Hollande, d'où il fut envoyé sur le Rhin avec les troupes auxiliaires de Suède. Sa réputation le fit rechercher de plusieurs princes d'Allemagne, mais inutilement. Il se signala dans les plus grandes guerres de Charles XII, et contribua beaucoup à la victoire de Nerva, et à celles qui furent remportées en Pologne. Après le départ de son maître pour la Turquie, Steinbock réprima les troubles et les dissentions ordinaires dans un royaume dont le monarque est absent. Les Danois profitèrent de cette absence pour attaquer la Suède avec des forces nombreuses et exercées. Steinbock, à la tête de 13,000 soldats très-peu aguerris et rassemblés à la hâte, les battit complétement à Gadembusck en 1712. Mais il fit tort à sa gloire en faisant brûler l'année suivante la ville d'Altena sur l'Elbe, près de Hambourg; et voulant forcer Tonningen, il fut forcé lui-même, faute de vivres, de se rendre prisonnier par capitulation, avec toute l'armée suédoise qu'il commandoit. Quelque attaché qu'il fût à son roi, il s'en falloit bien qu'il fût toujours l'esclave de ses idées

de conquête. Il osa en effet désapprouver le détrônement du roi de Pologne. Il fut bon politique, citoyen vertueux, sujet fidèle, le soutien et la victime des intérêts de son maître. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 4 vol. in-4°, 1765.

STEINGEL (Charles), bénédictin allemand du 17e siècle, s'est fait connoître par une *Histoire de son ordre en Allemagne*, 1619 et 1638, 2 vol. in-fol., et par quelques *ouvrages* de piété. Parmi ces derniers on distingue la *Vie de S. Joseph*, sous le titre de *Josephus*, in-8°, 1616. Ce petit ouvrage est assez recherché pour les singularités qu'il renferme, et pour les jolies figures dont il est orné.

† I. STELLA (François), né à Malines en 1532, apprit de son père les principes de la peinture, et passa à Rome avec Etienne Martel-Ange, pour s'y perfectionner; de là il revint à Lyon, où il multiplia ses ouvrages. L'église des minimes de cette ville, celle des célestins, ont été embellies par son pinceau. On estime sur-tout le *Tableau des sept sacremens*, peint à fresque, dans la sacristie des cordeliers, dont ceux-ci lui accordèrent pour récompense le droit d'être enseveli, ainsi que ses descendans, dans le chœur de leur église. François Stella se peignoit souvent dans les personnages de ses tableaux. Il excelloit aussi dans le paysage. La mort l'enleva en 1605.

II. STELLA (Jacques), peintre, né à Lyon en 1596, mort à Paris en 1657, avoit pour père un peintre qui le laissa orphelin à l'âge de neuf ans. Héritier de son goût et de ses talens, il s'adonna tout entier à l'étude du dessin. A vingt ans il entreprit le voyage d'Italie. Le grand-duc Cosme de Médicis l'arrêta à Florence, et l'employa dans les fêtes occasionnées par le mariage de Ferdinand II, son fils. Après un séjour de sept ans à Florence, il se rendit à Rome, où il se lia d'amitié avec Le Poussin, qui l'aida de ses conseils. Stella fit une étude sérieuse d'après les grands maîtres et les figures antiques. On rapporte qu'ayant été mis en prison sur la fausse accusation d'un commerce adultère, ce peintre s'amusa à dessiner sur le mur, avec du charbon, une *Vierge tenant l'Enfant Jésus*. Depuis ce temps les prisonniers tiennent en cet endroit une lampe allumée, et y viennent faire leur prière. Les faux témoins qui avoient fait arrêter Stella furent punis du fouet. La réputation de ce peintre s'étant déjà répandue au loin, on voulut lui donner à Milan la direction de l'académie de peinture, qu'il refusa. Le roi d'Espagne le demandoit; l'amour de la patrie l'attira à Paris, où le roi le nomma son premier peintre, lui accorda une pension avec un logement aux galeries du Louvre, et le fit chevalier de S. Michel. Cet artiste a également réussi à traiter les grands et les petits sujets. Il avoit un génie heureux et facile; son goût le portoit à un style enjoué. Il a parfaitement rendu des *Jeux d'enfans*, des *Pastorales*. L'étude qu'il fit d'après l'antique lui donna un goût de dessin très-correct. Son coloris est cru et donne trop dans le rouge. Ses *ouvrages* se sentent de son caractère qui étoit froid; il a peint de pratique: au reste sa manière est gracieuse et fine, et ce peintre doit être mis au rang des bons artistes. Au-

dran, Grutter et Paul Maupain ont gravé la plupart de ses dessins. Jacques Stella avoit trois nièces, Antoinette, Françoise et Claudine Bouzonnet, qui se sont distinguées par leur talent pour la gravure, et qui ont mis dans leurs ouvrages le goût et l'intelligence qu'on peut exiger des plus grands maîtres. Antoinette a gravé plusieurs tableaux de Jules Romain. Elle mourut en 1676. Françoise a gravé 66 planches d'ornemens antiques, et 50 de vases. Claudine a gravé une *Estampe* de Moïse exposé sur les eaux; un *crucifix* d'après Le Poussin, le *Livre des jeux de l'enfance*, et les *Pastorales*, d'après son oncle; et plusieurs *Planches* pour des missels, sur ses propres dessins.

III. STELLA (Antoine Bousonnet), de la même famille que le précédent, se distingua de même dans la peinture. On voit plusieurs de ses *tableaux* à Lyon, d'où il étoit natif. Il mourut en 1682, dans un âge avancé.

IV. STELLA (Jules-César), poète latin du 16e siècle, natif de Rome, composa, à l'âge de 20 ans, les deux premiers livres d'un poème intitulé La *Colombeïde* ou les *Expéditions de Christophe Colom dans le Nouveau-Monde*, Londres, 1585, in-4°. Ce poème fut admiré de Muret, qui apparemment étoit plus surpris de la jeunesse de l'auteur que de la bonté de l'ouvrage. Madame du Bocage en a profité dans sa *Colombiade*, Paris, 1756.

* V. STELLA (Claude de), poète français, seigneur de Saussay, né à Paris en 1597, et mort en 1652, étoit de l'académie française. Il travailloit ses poésies avec un soin particulier. Stella fut un de ceux que le cardinal de Richelieu employa à composer l'ouvrage appelé des *Cinq Auteurs*. On dit qu'il critiquoit avec une sévérité excessive tout ce qu'on lui présentoit. Il a composé *la belle Esclave*, tragi-comédie; *les Coupeurs de bourses*, comédie, et quelques *Odes*.

VI. STELLA. *Voyez* Swift.

STELLART (Prosper), religieux flamand de l'ordre des augustins, né à Tournai, mourut à Gaïette en 1626, à 39 ans, en allant à Rome pour les affaires de son ordre. On a de lui un traité *de tonsuris et coronis*, Douay, 1625, in-8°; et d'autres *ouvrages* où l'on trouve des recherches, mais souvent très-étrangères à son sujet.

* STELLINI (Jacques), clerc régulier des Somasques, né à Cividal dans le Frioul en 1699, cultiva les langues grecque et latine, la poésie, la médecine, l'histoire, la musique, les mathématiques et la théologie. En 1738 il fut nommé professeur de morale à l'université de Padoue, et mourut dans cette ville en 1770. Le P. Antoine Evangeli a fait imprimer en 1781 à Padoue les *Œuvres* des Stellini, en 5 vol. in-8°.

* STELLIOLA (Nicolas-Antoine), savant littérateur de Nola, florissoit dans le 17e siècle. On a de lui, I. *Télescope céleste*. II. *Encyclopedia Pythagorica*. III. *Theriaca ex Mithridateâ*, *seu apparatus antidotorum*.

* STELLUTI (François), né à Fabriano en 1577, florissoit à la cour de Rome, étoit membre de l'académie des Lyncées, dont il fut nommé procureur-général en 1612. Il eut beau-

coup de part à l'*Histoire naturelle du Mexique*, et publia à Rome en 1635, un Traité sur les *Bois Fossiles minéraux*, par l'ordre du duc Frédéric Césis. On a encore de lui une *Traduction* en vers libres des Satires de Perse, imprimée à Rome en 1630.

* STENDARDI (Charles), naquit à Sienne au mois d'août 1721. Après avoir achevé ses études, il fit un voyage en Asie. De retour dans sa patrie, il se livra aux sciences, et sur-tout aux mathématiques. En 1748 il alla à Constantinople, et revint à Alger en qualité de consul et de ministre. Pendant un séjour de sept ans dans cette ville, il étudia l'astronomie et la navigation, et composa son *Essai astronomique*. On a aussi de lui divers *Essais* et *Mémoires* sur la forme de ce gouvernement. Obligé de partir à la hâte, à cause des troubles qui s'y élevèrent, il passa à Livourne avec une nombreuse collection de médailles romaines, grecques, arabes et africaines, dont il enrichit la galerie de Florence; la cour de Vienne l'ayant nommé provéditeur de l'office de la santé, il occupa cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 5 juillet 1764.

* STENGEL (H.), général français, né sujet de l'électeur palatin, servoit en France avant la révolution; étant devenu colonel des hussards en 1792, Dumouriez le fit nommer maréchal de camp en août, et l'employa assez activement à son avant-garde pendant la campagne des Pays-Bas. Au commencement de 1793 il demanda à ne pas combattre contre le prince qui avoit été son souverain; mais à la suite des défaites du Brabant et d'un échec qu'il éprouva lui-même à Aix-la-Chapelle, il fut arrêté et conduit à l'Abbaye, comme traître, après avoir subi, le 28 mars, un interrogatoire à la barre de la convention. Il languit long-temps dans les prisons; mais remis en liberté après le règne de la terreur, il fut employé à l'armée d'Italie, et fut tué le 17 avril 1796, à la bataille de Mondovi, en chargeant à la tête de la cavalerie.

* I. STENGELIUS (Luc), docteur en médecine, né à Augsbourg en 1523, et mort vers l'an 1587, fut médecin ordinaire de sa ville natale, et premier doyen du collége des médecins, dont il passa pour un des fondateurs. On a de lui: *Apologia adversùs Stibii Spongiam*, Augustæ Vindelicorum, 1565, in-4°. *Theses de naturâ, causis et curatione morbi epidemici*, ibidem, 1580, in-4°. *Historia pestis*, ibidem, 1614, in-8°; Dillingen, 1614, 1 vol. in-8°.

* II. STENGELIUS (Georges), jésuite d'Augsbourg, docteur et professeur en théologie, recteur du collége de Dilingen, mort à Ingolstadt en 1651, à 66 ans, a publié plusieurs ouvrages, entre autres, I. *Les Vies des Saints Wellibald, Wumbald et Walburg*, honorés à Alchstaed, d'après un vieux manuscrit. II. *Index et dux hæreticorum hujus temporis*. III. Des *ouvrages* polémiques, entre lesquels il y en a plusieurs contre Jacques Reibing. Il ne faut pas le confondre avec Laurent STENGELIUS, dont on a un *Traité sur les Monstres*, assez bien écrit en latin et où l'on trouve des choses curieuses, mais pas toujours assez de discernement et de critique.

STENKO-RASIN. *Voyez* ALEXIS, n° XI.

STENOBÉE. *Voyez* BELLÉROPHON.

† I. **STENON II**, administrateur du royaume de Suède, succéda en 1513 à son père Stenon Stur, chargé de la même fonction. Il observa d'abord les lois de l'état ; mais écoutant l'ambition, il voulut ensuite régner en monarque absolu. La Suède se divisa en plusieurs factions, qui se réunirent toutes pour appeler les Danois à leur secours. Christiern II, roi de Danemarck, leva une puissante armée, et assiégea Stockholm. Stenon partit aussitôt, et fit lever le siége. Après quelques combats, les deux princes finirent la guerre ; mais peu de temps après, Christiern repassa en Suède avec une armée considérable, composée de toutes sortes de nations. Stenon s'avança pour le combattre. Un de ses confidens le trahit. Il fut obligé de se retirer à la hâte, après avoir reçu dans le combat une blessure dont il mourut trois jours après, l'an 1519. Ce prince avoit beaucoup de valeur, mais il manquoit de politique et d'expérience ; il étoit plus propre à mener un parti qu'à gouverner un état. Après sa mort, Christiern se rendit maître de la Suède.

II. **STENON** (Nicolas), né à Copenhague le 10 janvier 1638, d'un père luthérien, qui étoit orfévre de Christiern IV, roi de Danemarck, étudia la médecine sous le savant Bartholin, qui le regarda comme un de ses meilleurs élèves. Pour se perfectionner, il voyagea en Allemagne, en France, en Hollande et en Italie. Ferdinand II, grand-duc de Toscane, le fit son médecin et lui donna une pension. Stenon qui avoit été ébranlé à Paris par l'éloquence victorieuse du grand Bossuet, abjura l'hérésie luthérienne en 1669. Le roi Christiern V crut le fixer dans ses états, en le nommant professeur d'anatomie à Copenhague, avec la liberté de suivre les exercices de la religion catholique. Mais son changement lui ayant attiré des désagrémens dans sa patrie, il retourna à Florence, et continua l'éducation du jeune prince, fils de Cosme III, dont il avoit été chargé. Ce fut alors qu'il embrassa l'état ecclésiastique. Innocent XII le sacra évêque de Titiopolis en Grèce. Jean-Frédéric, duc d'Hanovre, prince de Brunswick, ayant abjuré le luthéranisme, appela auprès de lui Stenon, auquel le pape donna le titre de vicaire apostolique dans tout le nord. Le savant médecin étoit devenu un zélé missionnaire. Munster, l'électorat de Hanovre, le duché de Mackelbourg furent le théâtre de son zèle et de ses succès. Ce prélat mourut à Swerin le 25 novembre 1686. Son corps fut transporté à Florence, où on l'enterra dans le tombeau des grands-ducs. Stenon a enrichi l'anatomie de plusieurs découvertes importantes, consignées dans *Observationes anatomicæ, quibus varia oris, oculorum et narium vasa describuntur, novique salivæ, lacrymarum et muci fontes deteguntur*, Leyde, 1680, in-12. On a encore de lui, I. *Elementorum myologiæ specimen*, Florence, 1667. II. *Discours sur l'anatomie du cerveau*, Paris, 1669 ; et en latin, à Leyde, 1671, in-12. On le trouve aussi dans l'Exposition anatomique de Winslow son petit-neveu, tom. IV, pag. 204.

STENTOR (Mythol.), l'un des Grecs qui se rendirent au siége de Troie ; il avoit la voix si forte,

qu'il faisoit seul autant de bruit que 50 hommes qui auroient crié tous ensemble.

STENWICH (Henri), peintre anglais, surnommé l'*Ancien*, né en 1550, et mort en 1603, fut élève de Jean de Wries, et excella à peindre l'architecture, l'intérieur des églises et des monastères gothiques, ainsi que des scènes nocturnes éclairées par des flambeaux. — Son fils, nommé aussi Henri, mort à Londres en 1640, peignoit le portrait, et fut aimé de Charles Ier qui le combla de bienfaits.

STEPHANO, peintre, natif de Florence, mort en 1350, âgé de 49 ans, étoit disciple de Giotto, qu'il surpassa par son art à faire paroître le nu sous les draperies. Ce peintre étudia aussi, d'une manière plus particulière, les règles de la perspective, et cette étude se fait sentir dans ses ouvrages.

* STEPHEN *ou* Etienne (de Blois), roi d'Angleterre, né en 1105; mort en 1154, couronné en 1135; étoit le troisième fils d'Etienne comte de Blois, et d'Adèle fille de Guillaume le Conquérant. Maud, fille de Henri Ier, et femme de Henri IV, empereur d'Allemagne, étoit l'héritière légitime du trône : mais Etienne profitant de son absence, s'empara de la couronne. En 1139, Maud rentra en Angleterre, et Etienne fut fait prisonnier à la bataille de Lincoln, en 1141, par Robert, comte de Glowcester, frère naturel de Maud; mais il fut échangé la même année pour ce même Robert qui à son tour avoit été fait prisonnier. Maud, après plusieurs combats qui ne furent pas à son avantage, quitta le royaume en 1147, et deux ans après son fils Henri, qu'elle avoit eu de Jeffrey Plantagenet, comte d'Anjou, réclama la couronne. Mais en 1153 la paix fut conclue entre les deux prétendans, aux conditions qu'Etienne occuperoit le trône toute sa vie, et que Henri lui succéderoit. Etienne mourut l'année suivante.

I. STEPHENS (Robert)*, Anglais, né à Eastington dans le comté de Glocester, mort en 1732, a été l'éditeur d'un recueil de *Lettres* du chancelier Bacon, auxquelles il a réuni des *notes* savantes.

II. STEPHENS (Jean), capitaine anglais, mort en 1726, combattit avec courage pour le parti de Jacques II, et suivit ce monarque en Irlande. On lui doit un *Dictionnaire espagnol*, et la continuation du *Monasticon* de Dugdale.

* III. STEPHENS (Jeanne), Anglaise, fut célèbre en 1730 par un remède lithontriptique, dont le secret fut acheté 20,000 liv. sterling par le parlement. Les ouvrages qui ont paru à ce sujet sont, I. *Davidis Hartley, de lithontriptico dissertatio ;* Lugduni Batavorum, 1741, in-8. II. *Recueil d'expériences sur la pierre et les remèdes de* J. Stephens, Paris, 1740—1743, 2 vol. in-12. III. *Dissertation de Le Cat* sur le même sujet, Rouen, 1739, in-8. IV. *Expériences sur les remèdes de Stephens*, traduites de l'anglais par Cantwel, Paris, 1742, in-12. Le résultat des discussions auxquelles on a soumis ce nouveau remède se réduit à regarder les pilulles de Stephens comme utiles dans les personnes qui n'ont rien à craindre de la part des sels lixiviels ; et encore faut-il que la pierre soit mollasse, pour en espérer la dissolution.

† STEPNEY (George), né à Westminster en 1663, joua un rôle assez considérable dans la diplomatie vers la fin du 17ᵉ siècle et au commencement du 18ᵉ; sa carrière a été courte, mais active. Il mourut en 1707, et fut enterré à l'abbaye de Westminster, où sa tombe porte une épitaphe très-honorable pour sa mémoire. Il est compté au nombre des poètes anglais. Il *traduisit* les Satires de Juvénal. Cette traduction, faite trop librement, est bien éloignée de rendre les beautés et la finesse de l'original latin.

STERCK. *Voy*. FORTIUS.

† STERNE (Laurent), né à Clomwell dans l'Irlande méridionale, d'un officier, fut destiné à l'état ecclésiastique. Après avoir fait ses études avec succès à Cambridge, il devint vicaire à Sutton, où il fut long-temps ignoré. Un pamphlet qu'il lança contre un simoniaque, décida ce bénéficier, qui craignoit de nouveaux traits de satire, à résigner à un ami de Sterne le bénéfice qu'il avoit voulu vendre. Le nouveau pourvu procura par reconnoissance à l'écrivain satirique une prébende à Yorck. Ce fut alors qu'il déploya l'esprit comique et gai de Rabelais, et cette originalité de caractère, qui l'ont fait connoître à Londres et à Paris. On sait qu'ayant pris le nom d'Yorick, bouffon du roi de Danemarck, introduit par Shakespeare dans sa tragédie d'Hamlet, il fit imprimer ses sermons sous ce sobriquet. Au milieu d'une foule de digressions déplacées et de réflexions exprimées en termes trop familiers, on y trouve une morale solide, des argumens pressans, des traits de génie et une grande connoissance du cœur humain. « Sterne, dit un écrivain moderne, fut un auteur vif et spirituel, qui n'a point encore eu son égal chez aucun peuple, et probablement il sera long-temps, dans son genre, un modèle inimitable. Ce n'est ni Lucien, ni Montaigne, ni Rabelais, et pourtant il a quelque chose de ces trois écrivains originaux. Il a leur finesse, une partie de leurs idées, leur gaîté et leur agréable abandon; mais il est plus libre, plus assuré, plus indépendant qu'eux dans sa marche. Tantôt il danse sur la pointe d'une aiguille, tantôt il revient aux matières les plus relevées. A propos d'une épingle, il va parler de la misère de l'espèce humaine, et devient le précepteur des nations. Seul écrivain qui sache à-la-fois faire couler une larme et naître le sourire, il est le Démocrite des siècles modernes, comme Young en est devenu l'Héraclite. » Sa mauvaise santé, son inconstance, son esprit d'observation, entraînèrent Sterne dans des voyages perpétuels. Il vint en France en 1762. Plusieurs gens de lettres le virent avec plaisir, quoiqu'il s'exprimât quelquefois avec une liberté que son manteau ecclésiastique rendoit encore plus indécente. Ses amis de Londres lui demandèrent à son retour s'il n'avoit pas trouvé à Paris quelque caractère original qu'il pût peindre? « Non, répondit-il, les hommes y sont comme les pièces de monnoie, dont l'empreinte est effacée par le frottement. » Cet homme extraordinaire excitoit le rire non-seulement par ses plaisanteries, mais par une figure singulière, et une façon de s'habiller plus singulière encore que sa figure. Malgré le revenu de ses bénéfices et le produit de ses ouvrages, dont la seconde édition lui valut 24000 livres, il mourut

très-pauvre, en mars 1768. Son goût pour la dépense étoit extrême : sa femme et sa fille ne trouvèrent dans sa succession que des dettes ; mais les amis de Sterne leur firent des présens qui les mirent dans un état aisé. Cet auteur est connu par le *Voyage sentimental*, in-12 ; et la *Vie et les opinions de Tristram Shandy*, 4 vol. in-12. Ces deux ouvrages ont été traduits en français par Pierre Fresnais, et en 1803 avec plus de succès par Paulin Crassous. Le premier ouvrage ne paroît, à beaucoup de gens, que celui d'un fou. Cependant il est difficile d'en commencer la lecture sans l'achever, parce qu'en plusieurs endroits on y trouve une peinture fidèle de l'homme. « Je sais ce que je fais, disoit-il, lorsque j'écris la première phrase; mais je m'abandonne à la Providence pour toutes les autres. » Le même ton règne dans le second ouvrage de Sterne, qui est tout en préliminaires et en digressions. C'est une bouffonnerie continuelle, qui n'exclut pas des réflexions très-sérieuses sur les singularités des hommes célèbres, sur les erreurs et les foiblesses de l'humanité. Il y ridiculise les universités, les érudits, les docteurs, le clergé, les médecins, les orateurs du parlement, enfin presque tous les états. Il a poussé la plaisanterie jusqu'à faire imprimer dans son ouvrage un de ses Sermons sur la conscience. Cette bizarrerie, loin de nuire au burlesque écrivain, lui valut des protecteurs. Un grand seigneur lui donna un bénéfice très-considérable, pour lui témoigner l'estime qu'il lui portoit, et le peu de cas qu'il faisoit de ses censeurs. Sterne, quoique protégé par quelques seigneurs, vécut indépendant. Il se glorifioit, comme Pope, d'être sans places, sans pension, de n'être ni héritier, ni esclave de personne. Il dédia le 1er volume de *Tristram Shandy* à milord Chatham, « non pour qu'il prît le livre sous sa protection, car il doit se protéger lui-même, mais pour qu'il servît de distraction à ses travaux pendant son séjour à la campagne. » En lisant Sterne, dit un écrivain, on ne se douteroit point qu'il appartenoit au sacerdoce, qu'il étoit petit-fils d'un archevêque, neveu d'un prébendaire, et qu'il fut chargé toute sa vie du soin d'instruire et d'édifier une paroisse. S'il ne fut point religieux dans ses écrits, il affectoit de l'être dans ses discours. Il se trouvoit un jour dans un lieu public avec un jeune homme qui s'exprimoit très-librement sur la religion et sur ses ministres, et qui lui demandoit quelle étoit son opinion sur cette matière ? Le docteur, au lieu de lui répondre directement, dit : « J'avois un chien qui étoit un des plus beaux du pays ; il étoit d'un excellent naturel, mais un seul défaut gâtoit toutes ses bonnes qualités ; il ne pouvoit voir un homme d'église qu'il n'aboyât après lui. » Le jeune philosophe fut réduit au silence par ce trait piquant. M. Bastien a donné à Paris une belle édition en 6 vol. in-8° avec figures, des OEuvres de Sterne.

STERNHOLD (Thomas), poète anglais, valet-de-chambre de Henri VIII et d'Edouard VI, *traduisit* en vers anglais quinze Psaumes de David.

STÉSICHORE, poète grec, étoit d'Himère, ville de Sicile : il se distingua dans la *poésie lyrique*. Pausanias raconte entre autres fables que Stésichore

ayant perdu la vue en punition des vers mordans et satiriques qu'il avoit faits contre Hélène, ne la recouvra qu'après s'être rétracté dans une pièce de vers contraire à la première. Stésichore, au rapport de Quintilien, chanta sur sa lyre les exploits des héros, et soutint la noblesse et l'élévation du poème épique. Horace le loue d'avoir eu un style plein et majestueux : *Sthesichori graves camœnæ*. Il est l'inventeur de cet apologue ingénieux, de l'homme et du cheval, qu'Horace, Phèdre et La Fontaine ont si bien versifié. Il le composa pour détourner ses compatriotes de l'alliance avec Phalaris, et il réussit. On lui attribue l'invention de l'*Epithalame* ou *Chant nuptial*. Ses ouvrages ne sont venus à nous que par fragmens. Ce poète mourut à Catane en Sicile, à l'âge de 80 ans, vers l'an 536 avant Jésus-Christ. Il y a eu un autre poète de ce nom, et de la ville même d'Himère, qui a vécu dans le 7ᵉ siècle avant l'ère chrétienne.

STÉSICLÉE, Athénienne, réunissoit l'esprit à la beauté, et fut éperdument aimée de Thémistocle et d'Aristide. Leur rivalité désunit ces deux capitaines célèbres.

STÉSICRATE : fameux sculpteur et architecte grec, qui offrit à Alexandre-le-Grand de tailler le Mont-Athos, pour en former la statue de ce prince. Il se proposoit de laisser dans chaque main un espace pour y bâtir une ville, et de faire passer la mer entre ses jambes. Alexandre rejeta ce projet, suivant la plus commune opinion.

* STETTEN (Paul), mort à Augsbourg le 12 février 1808, exerçoit depuis 15 ans la première magistrature de cette ville. Il est connu des savans par son *Histoire de la ville d'Augsbourg*, et par quelques autres écrits, parmi lesquels on distingue ses *Lettres d'une dame du 15ᵉ siècle*.

* STÉVART (sir Jacques), barônet écossais et écrivain politique, né en 1713, mort en 1789, a publié, I. *Apologie du sentiment du chevalier Newton, sur l'ancienne chronologie*. II. Un ouvrage sur *l'Economie politique*, 2 vol. in-4°. Ce dernier ouvrage contient des recherches très-curieuses, très-intéressantes et très instructives ; mais le style en est lâche et diffus.

STEUBERT (Jean Engelhard), professeur de théologie à Rintelen, et surintendant des églises du comté de Schomberg, étoit né à Marpurg en 1693, et mourut en 1747. On a de lui des Traités sur les *Jubilés des Juifs*, et sur *les premiers-nés* ; et un grand nombre de *Dissertations* académiques, qui roulent la plupart sur des passages obscurs des livres saints.

† STEUCUS - EUGUBINUS (Augustin), surnommé *Eugubinus*, parce qu'il étoit de Gubio, dans le duché d'Urbin. Il se fit chanoine régulier de la congrégation du Sauveur vers l'an 1540, devint garde de la bibliothèque apostolique, et évêque de Ghisaimo en Candie. On a de lui des *Notes* sur le Pentateuque, des *Commentaires* sur 47 Psaumes, et d'autres ouvrages imprimés à Paris en 1577, et à Venise, 1591, en 3 volumes in-fol., dans lesquels tout n'est pas à mépriser. Le concile de Trente ayant été transféré à Bologne,

Steucns s'y rendit; mais étant bientôt tombé malade, il se fit transporter à Venise. Il mourut dans cette ville en 1549, à 53 ans. Parmi ses différentes productions, on distingue son Traité *De perenni philosophiâ*, en dix livres. Il tâche d'y prouver que les anciens philosophes avoient eu quelques notions de la religion véritable. Sa *Cosmopœia*, où il veut expliquer la création du monde telle qu'elle est rapportée dans la Genèse, offre beaucoup d'érudition. Mais le livre dans lequel il a réfuté ce qu'avoit écrit Laurent Valla contre la prétendue donation de Constantin, est dépourvu de critique.

† I. STÉVENS (George-Alexandre), auteur de pièces de théâtre, où il jouoit lui-même, né à Londres, mort en 1784, avoit été destiné d'abord à une profession mécanique, qu'il quitta pour le théâtre, quoiqu'il fût un assez mauvais comédien. Il composa une rapsodie indécente, mais assez spirituelle, qui lui procura une somme suffisante pour assurer son existence. Alors il voyagea, parcourut toutes les îles d'Angleterre, et passa en Amérique. Sa raison s'étoit aliénée à la fin de sa vie. Il reste de cet auteur quelques *Farces*, quelques *Chansons*, une roman intitulé *Tom Fool*, 2 vol. in-12, et l'*Histoire dramatique de maître Edouard*. Ce dernier ouvrage a pour objet de tourner en ridicule Shuter, ancien ami de l'auteur. Un autre STEVENS, architecte, mort en 1726, a construit en Angleterre un grand nombre de ponts remarquables par leur solidité et leur élégance.

* II. STÉVENS (Guillaume Bagshaw), théologien et poète anglais, né à Abingdon vers 1755, mort en 1800, d'abord précepteur et maître de l'école de Repton au comté de Derby, obtint ensuite le rectorat de Seckindon au comté de Warwick, avec le vicariat de Kingsbury. Stevens a publié, I. un poëme en vers blancs intitulé *Retirement*, 1782, in-4°. II. Des *Odes indiennes*, in-4°. III. Des *Idyles* insérées dans le Topographe. IV. Quelques *pièces* qui se trouvent dans le Gentleman's Magazine.

STÉVERS (Palamède), peintre anglais, né à Londres en 1607, mort en 1638, voyagea en Flandre et en Italie, pour y puiser la connoissance des grandes beautés en peinture. Ses *tableaux* de batailles et de campemens sont très-recherchés. — Son frère Antoine, mort en 1680, fut renommé pour le *portrait*.

STÉVIN (Simon), mathématicien de Bruges, mort en 1635, fut maître de mathématiques du prince Maurice de Nassau, et intendant des digues de Hollande. On dit qu'il fut l'inventeur des *Chariots à voiles*, dont on s'est quelquefois servi en Hollande. On a de lui, I. Un *Traité de statique*, curieux et généralement estimé. II. Des *Problêmes géométriques*. III. Des *Mémoires mathématiques*. IV. Un Traité *De Portuum investigandorum ratione*; et un grand nombre d'autres *ouvrages* en flamand, qui ont été traduits en latin par Snellius, et imprimés en 2 vol. in-folio. On y trouve plusieurs idées utiles.

† I. STEWART *ou* STEVART (Pierre), né à Liége en 1547, enseigna la théologie à Ingolstadt, et devint chanoine, puis

grand-vicaire de l'église de sa ville natale. Il mourut le 27 avril 1624. On a de lui, I. Des *Commentaires sur plusieurs Epîtres de saint Paul.* II. Une *Apologie des jésuites contre Liseras*, Ingolstadt, 1595. III. Une édition des quatre livres de Manuel Calecas *contre les erreurs des Grecs*, 1608, in-4°.

† II. STEWART (Matthieu), savant mathématicien écossais, né en 1717, à Rothsay dans l'île de Bate, mort en 1785, étudia la théologie à Glasgow, et les mathématiques à Edimbourg sous le savant Maclaurin, à qui il succéda dans sa chaire. Ce fut alors que Stewart publia ses *Théorèmes généraux.* En 1761 parut son *Traité de physique et de mathématiques*, dans lequel il propose la théorie de la lune comme propre à déterminer la distance du soleil à la terre. Cet habile mathématicien a donné encore un *Traité de la distance du soleil*, et un autre *traité* intitulé, *Propositiones more veterum demonstratæ.*

STEYAERT (Martin), célèbre docteur de Louvain, habile dans les langues et sur tout dans la théologie, fut député à Rome par sa faculté en 1675. Il contribua beaucoup à faire censurer par le pape Innocent XI soixante-cinq propositions de morale relâchée. Son mérite lui procura un grand nombre de places et de distinctions : il fut recteur de l'université de Louvain, président du collége de Baïus, puis du grand collége, censeur des livres, chanoine et doyen de Saint-Pierre de Louvain, professeur royal en théologie, vicaire apostolique de Bois-le-Duc, commissaire apostolique, official de tout le diocèse de Louvain et conservateur de l'université. Il mourut en 1701, après avoir publié plusieurs ouvrages de morale et de controverse. Les plus remarquables sont, I. Un petit *Ecrit* contre Jansénius. II. Un *Livre* sur l'infaillibilité du pape, fait dans le goût ultramontain. III. Des *Aphorismes théologiques*, critiqués par le grand Arnauld, qui a fait contre ce docteur les Steyardes, sous le titre de Difficultés proposées à monsieur Steyaërt... *V.* OPSTRAET.

STICKIUS. *Voyez* STUCKIUS.

† STICOTTI (Antonio), fils de Fabio Sticotti, très-bon acteur de la comédie italienne, mérita les suffrages publics dans la même profession. On lui doit les ouvrages suivans, I. *Cybèle amoureuse*, 1738; *Roland*, 1744; *Amadis*, 1760, parodies. II. *Les fêtes sincères*, comédie en un acte, avec Pannard, 1744. III. *L'Impromptu des acteurs*, comédie en un acte, en vers, avec le même. IV. *Les ennemis de Thalie*, 1757. V. *Les noms changés*, comédie, et *les faux Devins*, comédie. VI. *Le Carnaval d'été*, 1759. VII. *Mes gasconnades*, Berlin, 1762, in-12. VIII. *Garrick ou les acteurs anglais*, ouvrage contenant des observations sur l'art de la représentation et le jeu des acteurs, 1769, in-12; nouv. édition, 1770, in-12. IX. *Dictionnaire des passions, des vertus et des vices*, 1769, 2 vol. in-8°. X. *Les soupirs d'Eurydice aux champs Elysées*, 1770, in-12. Sticotti mourut au milieu du 18e siècle.

STIFELS (Michel), ministre protestant et habile mathématicien, natif d'Estingen, mort en 1567 à Iène, âgé de 58 ans, est moins connu par son *Arithmétique* que par sa fureur de faire le prophète. Il prédit que la fin du

monde arriveroit en 1553; mais il vécut assez pour être témoin lui-même de la fausseté de sa prédiction.

STIGELIUS (Jean), poète latin de Gotha, né en 1515, mort en 1562, laissa plusieurs pièces de *poésie*. On estime sur-tout ses *Elégies*, 1604, in-8°; et ses *Eglogues*, 1546, in-8°.

STIGLIANI (Thomas), poète italien et chevalier de Malte, natif de Matera dans la Basilicate, mort sous Urbain VIII, est auteur de divers *ouvrages* en vers et en prose. Les premiers sont très-médiocres. Ceux qu'on estime le plus parmi les seconds sont, I. Des *Lettres*, Rome, 1651, in-12. II. *Arte del verso italiano*, Rome, 1658, in-8° : c'est une poétique qui eut du succès. III. *Le chansonnier*, Venise, 1601 et 1605. IV. *Le nouveau monde*, poème, Rome, 1628.

† STILICON, Vandale et général de l'empereur Théodose-le-Grand, épousa Sérène, nièce de ce prince et fille de son frère. Quelque temps après Théodose, ayant déclaré ses fils empereurs, Arcadius d'Orient et Honorius d'Occident, donna Rufin pour tuteur au premier et Stilicon au second. Stilicon commença par faire alliance avec les barbares du nord et par faire assassiner Rufin, devenu son ennemi. Il combattit ensuite les Goths commandés par Alaric, qui ravageoit la Thrace, la Grèce et l'Illyrie, et fit périr Gisden qui avoit excité une révolte en Afrique. Alaric ayant passé en Afrique avec une armée formidable, fut de nouveau attaqué par Stilicon, qui gagna la célèbre bataille de Pollerue le 29 mars 403, et lui enleva ses conquêtes. L'Italie fut ravagée, deux ans après, par Radagaise que Stilicon vainquit et fit mourir; mais il priva l'empire du fruit de sa victoire. Dans la crainte que son crédit ne diminuât après la paix, il appela de nouveaux barbares. Ce ne fut pas son seul crime : il forma le dessein de détrôner Honorius, et de faire proclamer empereur son fils Eucher. Il envoya secrètement solliciter les Vandales, les Suèves, les Alains de prendre les armes, et leur promit qu'il seconderoit leurs efforts. Les barbares s'étant établis dans plusieurs pays soumis aux Romains, firent venir de nouvelles troupes à leur secours, tandis que l'Angleterre se révoltoit et reconnoissoit en qualité d'empereur un soldat nommé Constantin, qui, après s'être emparé d'une partie des Gaules et de l'Espagne, donnoit le gouvernement de ce dernier état à son fils Constant. Stilicon étoit soupçonné d'entretenir tous ces mouvemens. L'empereur Honorius ouvrit enfin les yeux, et fut secondé par les troupes. Les soldats instruits des intrigues secrètes que Stilicon avoit entretenues avec les barbares, pour mettre son fils sur le trône, entrèrent en fureur contre lui, massacrèrent tous ses amis, et le cherchèrent pour l'immoler à leur vengeance. A cette nouvelle, Stilicon se sauva à Ravenne; mais Honorius l'ayant poursuivi et pris, lui fit trancher la tête l'an 408. Son fils Eucher et Sérène, sa femme, furent étranglés quelque temps après. Stilicon étoit un politique habile, un négociateur adroit, un guerrier en même temps prudent et hardi. Quelques historiens l'ont cru innocent, et ont trouvé dans sa mort l'une des causes de la décadence de l'empire romain. « Honorius, dit Voltaire,

avoit pour général le célèbre Stilicon, le seul qui pouvoit défendre l'Italie, et qui avoit déjà arrêté les efforts des Barbares. Honorius sur de simples soupçons lui fit trancher la tête sans aucune forme de procès. Il étoit plus aisé d'assassiner Stilicon que de battre Alaric. » Aussi ce Goth fut vainqueur.

I. STILLINGFLEET (Edouard), théologien anglais, naquit en 1639 à Cranburn, dans le comté de Dorset. L'évêque de Londres le fit curé de la paroisse de Saint-André, et peu après le roi Charles II le choisit pour un de ses aumôniers. Son mérite le fit élever à l'évêché de Worcester, et charger par le roi Guillaume III de revoir la liturgie anglicane. Ses ouvrages ont été imprimés en 6 volumes in-fol. On estime surtout ses *Origines Britannicæ*; ses *Ecrits* contre Locke, qui avoit avancé qu'on ne pouvoit prouver l'immortalité de l'ame que par l'Ecriture. Champion a donné une traduction française, in-8°, du Traité intitulé : *Si un protestant, laissant la religion protestante pour embrasser celle de Rome, peut se sauver dans la communion romaine?* L'original avoit paru à Londres en 1677. Ce célèbre théologien mourut en 1699 dans la 64e année de son âge. Son fils, nommé Edouard comme lui, mort en 1708, cultiva la physique et la littérature. Il paroît qu'il n'a laissé aucun ouvrage.

II. STILLINGFLEET (Benjamin), poète et naturaliste anglais, petit-fils du précédent, mort en 1771, à l'âge de 69 ans, voyagea long-temps dans diverses contrées de l'Europe, et à son retour publia, I. Des *Poésies*, dans la collection de Dodsley. II. Des *Voyages* et des *Mélanges*, 1759, in-8°. III. Le *Calendrier de Flore*, 1761, in-8°. IV. *Principes et puissance de l'harmonie*, Londres, 1771, in-4°.

† STILPON, philosophe de Mégare vers l'an 306 avant J. C., s'insinuoit si facilement dans l'esprit de ses élèves, que tous les jeunes philosophes quittoient leurs maîtres pour le venir entendre. On dit que reprochant un jour à la courtisane Glycère qu'elle corrompoit la jeunesse : « Qu'importe, lui répondit-elle, par qui elle soit corrompue, ou par une courtisane ou par un sophiste ?... Stilpon, piqué de cette réponse, réforma, ajoute-t-on, l'école de Mégare, et en bannit les sophismes, les subtilités inutiles, les propositions générales, les argumens captieux, et tout cet étalage de mots vides de sens, qui a si long-temps déshonoré les écoles. Démétrius Poliorcète roi de Macédoine, ayant pris Mégare, fit défense de toucher à la maison du philosophe Stilpon ; mais ses ordres furent mal observés. Le vainqueur lui ayant demandé s'il n'avoit rien perdu dans la prise de la ville ? « Non, répondit Stilpon, car la guerre ne sauroit piller la vertu, le savoir, ni l'éloquence. » Il donna en même temps des instructions par écrit à ce prince, pour lui inspirer l'humanité et la noble envie de faire du bien aux hommes. Démétrius en fut si touché, qu'il suivit depuis ses conseils. Stilpon fut regardé comme un des chefs des Stoïciens. Plusieurs républiques de la Grèce eurent recours à ses lumières, et se soumirent à ses décisions.

* STILTING (Jean), né à Wikte-Duurstede, petite ville de

la seigneurie d'Utrecht, le 24 février 1673, se fit jésuite, et mérita par son érudition d'être mis au nombre des agiographes d'Anvers. Il a publié un grand nombre de *Dissertations* pour la collection des Actes des saints. Il mourut en 1761. On distingue son *Apologie* de saint Jérôme, accusé d'avoir passé les bornes d'une juste modération dans ses controverses avec Rufin.

STIMMER (Tobie), peintre et graveur du 16e siècle, étoit de Schaffhouse, ville de Suisse. Il *peignit* à fresque les façades de plusieurs maisons dans sa patrie et à Francfort. On a de lui un grand nombre d'*Estampes* sur bois. Le célèbre Rubens faisoit grand cas d'une suite de *Figures*, dont les sujets sont tirés de la Bible; on y remarque beaucoup de feu et d'invention. Elles furent publiées en 1586.

* STISSER (Jean-André), docteur en médecine, né à Luchau, en 1657, et mort le 21 avril 1700 à Helmstadt, occupa successivement dans cette dernière ville la chaire de chimie, et celle d'anatomie. Il a donné : *Botanica curiosa*, Helmstadii, in-4°. *Acta laboratorii chymici in academiâ Juliâ edita*, ibidem, 1690, in-4°. *Solamen arthriticorum*, Helmstadii, 1690, in-4°.

STOA. *Voyez* QUINTIANUS.

STOBÉE (Jean), auteur grec qui paroît être du 6e siècle, avoit écrit divers ouvrages, dont Photius fait mention dans sa Bibliothèque. Les plus importans sont ses *Sentences*, traduites en latin par Conrad Gessner, Lyon, 1608, et Genève, 1609, in-folio. Il n'en est resté que des fragmens, qui sont indubitablement de lui. Il s'y trouve bien des choses ajoutées par ceux qui sont venus après. Cet auteur est moins recommandable par son esprit ou par son érudition, que parce qu'il nous a conservé plusieurs morceaux précieux des anciens poëtes et des philosophes, surtout relativement à la morale.

* STOCCHI (Ferdinand), noble de Cosenza en Calabre, célèbre imposteur du 17e siècle, fit accroire à Charles Cala, originaire de Castrovillari, savant, mais crédule jurisconsulte, que la famille Cala étoit alliée à celle du roi d'Angleterre, et il lui donna pour preuves quelques titres qu'il prétendit avoir trouvés dans diverses archives et bibliothèques. Le jurisconsulte, déjà devenu marquis à force d'argent, se flatta de confirmer par quelques centaines de ducats son origine royale. Stocchi avoit encore mis au rang des Saints un prétendu ermite de la même famille, dont il constata les miracles, et dont l'image fut placée sur l'autel de l'église. Cette imposture fut découverte à Rome par le P. Justiniani, jésuite, sous Innocent XI. On a publié la Notice sur l'ouvrage apocryphe, intitulé *Vie du bienheureux Cala*, Rome, 1792.

I. STOCK (Simon), général de l'ordre des Carmes, étoit Anglais. Il se retira dès l'âge de douze ans dans une solitude, et habita dans le creux du pied d'un gros arbre qui, étant nommé Stock en anglais, donna le nom à ce célèbre pénitent. C'étoit à peu près vers le temps où les Carmes passèrent de la Palestine en Europe. Il prit leur habit, devint leur général, et mourut à Bordeaux en 1265, après avoir composé quelques *ouvrages* de piété très-médiocres. Ses confrères ont prétendu que dans une

vision la sainte Vierge lui donna le Scapulaire, comme une marque de sa protection spéciale envers tous ceux qui le porteroient. L'office et la fête du Scapulaire ont été approuvés depuis ce temps-là, par le Saint-Siége. Launoy a fait un volume, pour montrer que la vision de Simon Stock est une fable, et que la bulle appelée Sabbatine, qui approuve le Scapulaire est supposée; mais cette dévotion n'en a pas été moins répandue. Il n'est pas aisé de savoir, dit le P. Heliot, le temps auquel la confrérie du Scapulaire a été établie. Lezane dit que les papes Etienne V, Adrien II, Sergius III, Jean X, Jean XI et Sergius IV, ont remis la troisième partie de leurs péchés à ceux qui entroient dans cette association pieuse. Or, Simon Stock n'étant mort qu'en 1265, et Etienne V ayant été élu pape en 816, et ayant accordé, selon les Carmes, des indulgences aux confrères du Scapulaire, il s'ensuit que cette confrérie étoit établie plus de 450 ans avant qu'on eût songé seulement au Scapulaire parmi les Carmes. Ce qu'on peut conclure encore, c'est que si les historiens du Scapulaire sont des hommes fort pieux, ils ne soit pas des critiques fort habiles. Quoi qu'il en soit, l'office et la fête du Scapulaire ont été approuvés depuis ce temps-là par le Saint-Siége, comme n'ayant rien d'opposé à la foi des chrétiens, et pouvant au contraire contribuer à la piété et à la dévotion envers la sainte Vierge : car c'est là tout ce que signifient ces sortes d'approbations; l'Eglise n'ayant jamais prétendu attester la certitude d'aucune révélation ou vision particulière, même dans les saints canonisés, comme l'observent Noël Alexandre, Muratori, et Benoit XIV.

II. STOCK (Christian), né à Camburg en 1672, fut professeur à Iène en 1717, et mourut en 1733, avec la réputation d'un homme profondément versé dans les langues orientales. Ses principaux ouvrages sont : I. *Disputationes de pœnis Hebræorum capitalibus*. II. *Clavis Linguæ Sanctæ vet. Test.*; c'est un dictionnaire hébreu. III. *Clavis Linguæ Sanctæ novi Testam.* : c'est un bon dictionnaire grec. Ces derniers ouvrages sont estimés.

STOCKADE (Nicolas de Helt), peintre hollandais, né à Nimègue en 1614, fut disciple de Ryccaert, et voyagea en Italie pour se perfectionner dans l'exercice de son art. Il peignit avec goût l'*histoire* et le *portrait*, et ses *tableaux* sont recherchés.

* STOCKHAMER (François), docteur en médecine du 17e siècle, né à Saltzbourg, devint médecin de l'empereur d'Allemagne. On a de lui : *Microscosmographia, sive humani corporis partium omnium descriptio, earumque actionum et usuum*, Viennæ Austriæ, 1682, in-12.

* STOCKMANS (Pierre), né à Anvers en 1608, enseigna successivement le grec et le droit à Louvain. La réputation qu'il s'acquit, le fit élever à la charge de conseiller au conseil de Brabant en 1643; et à différens emplois honorables; il fut aussi chargé de plusieurs négociations importantes, et mourut le 7 mai 1671. Les Brabançons le regardent comme un de leurs plus grands jurisconsultes, et son autorité est d'un grand poids dans leurs tribunaux. Ses *Œuvres*, qui avoient d'abord paru séparément,

ont été rassemblées, Bruxelles, 1700, in-4°.

† STOFFLER (Jean), né à Justingen dans la Suabe en 1452, enseigna les mathématiques à Tubinge, et s'acquit une haute réputation, qu'il perdit en se mêlant de prédire l'avenir. Il annonça un grand déluge pour l'année 1524, et fit trembler toute l'Allemagne par cette prédiction. On fit faire des barques pour échapper à ce fléau : mais heureusement on n'en fut pas affligé, et l'astrologue vit lui-même la fausseté de sa prédiction. On a de lui plusieurs ouvrages de *Mathématiques* et d'*Astrologie*, pleins d'idées folles et chimériques. Il mourut par un accident : s'étant levé précipitamment dans une dispute, pour prendre un livre qu'il citoit à l'appui de son opinion, il fit tomber sur sa tête une planche qui le blessa mortellement.

STOFFLET (Nicolas), général en chef d'une des armées royales de la Vendée en 1792 et années suivantes, né à Lunéville, servit long-temps en qualité de simple soldat, et devint ensuite garde-chasse du comte de Maulevrier. Se trouvant, en 1793, dans le Bas-Anjou, entouré d'ennemis de la révolution de France, il les rassembla sous son étendard, et s'empara de Bressuire. Il céda bientôt le commandement de sa petite armée à d'Elbée qu'il chérissoit, et ne le reprit qu'à la mort de ce dernier. Après diverses alternatives d'avantages, de pertes, il conclut en 1795 un armistice avec le général Hoche; mais bientôt après, ayant voulu renouveler la guerre, il fut livré par les habitans de Saugrenière qu'il étoit venu solliciter à reprendre les armes, à un détachement français qui le conduisit à Angers, où il fut fusillé le 23 février 1796. Il mourut avec sang-froid, à l'âge de 44 ans. En deux ans il avoit livré 150 combats où il avoit été le plus souvent vainqueur.

STOICIENS *ou* STOIQUES, *Voyez* ZÉNON, n°. II, EPICTÈTE, CATON, *et* BRUTUS, n° III.

STOLBERG (Balthasar), luthérien, natif de Misnie, mort en 1684, fut professeur de la langue grecque à Wittemberg. On a de lui de savantes *Dissertations* sur divers textes difficiles de l'Ecriture.

* I. STONE (Nicolas), fameux statuaire sous les règnes de Jacques et de Charles Ier, né en 1586, mort en 1647, a exécuté un très-grand nombre de morceaux estimés. Le plus considérable des monumens qu'il a élevés est celui de la famille de Bedfort, pour lequel il reçut 1120 livres sterling. Il a bâti, en qualité de maître maçon, l'Hôtel de la banque à White-Hall, ainsi que la grande Porte et le Fronton de Sainte-Marie d'Oxford. Nicolas STONE, son fils, fut aussi un très-bon sculpteur. Son second fils Henri, mort en 1633, fut très-bon peintre. On a de lui plusieurs belles copies d'après Van-Dyck.

II. STONE (Jean), peintre Anglais, mort à Londres le 14 août 1652, excelloit à *copier* les tableaux des meilleurs maîtres.

† III. STONE (Edmond), fameux mathématicien écossais, mort vers 1750, étoit fils d'un jardinier du duc d'Argyle. Son éducation fut conforme à l'humble fortune où il étoit né; mais son amour pour l'étude suppléa à tout ce qui lui manquoit, et triompha de tous les obstacles.

A 18 ans, sans le secours d'aucun maître, il avoit acquis des connoissances étendues dans les langues latine et française : il avoit encore plus approfondi les sciences mathématiques, et il enseignoit l'arithmétique, la géométrie et l'algèbre. Le duc d'Argyle, qui le trouva occupé d'un Commentaire sur un ouvrage de Newton, le tira de son obscurité, et lui procura une fortune suffisante. Alors il se livra totalement à son goût pour les sciences exactes. On a de lui, I. Un *Dictionnaire de Mathématiques*. II. Un *Traité des Fluxions*. III. Quelques autres *ouvrages* du même genre.

† STONEHOUSE (sir Jacques), théologien et médecin anglais, né en 1716 à Tubney près Abington au comté de Berk, mort à Bristol en 1795, étudia la médecine sous le docteur Nicholls, et voyagea ensuite chez l'étranger. A son retour en Angleterre il s'établit d'abord à Coventry, ensuite à Northampton, où il fonda l'infirmerie du comté. Après avoir pratiqué la médecine pendant vingt ans, Stonehouse prit les ordres, et obtint la place de prédicateur de l'église de tous les Saints à Bristol, à laquelle il joignit ensuite les cures du grand et du petit-Cheverel au comté de Wilt. Pendant plusieurs années de sa vie il avoit suivi les étendards des incrédules, et il avoit même écrit contre la religion révélée. Ce Pamphlet eut trois éditions ; mais en lisant le Traité du docteur Doddridge, *de la Naissance et des progrès de la religion*, la force de raisonnement de cet auteur le convertit, et il devint un théologien exemplaire et un prédicateur éloquent. En 1791 Stonehouse succéda au titre de baronnet qui étoit dans sa famille. On a de lui un ouvrage très-répandu en Angleterre, intitulé *Avis amical à un malade*, et plusieurs *Pamphlets* sur la religion.

* STOPPANI (Antoine), natif de Valtelline, se retira à Bâle pour cause de religion. Il a publié le *Dispensateur des médicamens*, Lyon, 1543, et les livres de l'Arabe Albohazene, *de Judiciis Astrorum*, Bâle, 1551.

* STORACE (Etienne), musicien et compositeur très-goûté en Angleterre, né en 1763, mort en 1796, a consacré ses talens au théâtre. Ses principaux ouvrages sont, I. La musique de *la Tour habitée*. II. Celle du *Siége de Belgrade*. III. Celle de *Point de Chanson*. IV. Celle de *Point de Souper*. Tous ces ouvrages eurent un grand succès à l'opéra italien de Londres.

† I. STORCK (Nicolas) étoit de Saxe et originaire de Zwickaw en Silésie. Son nom, qui en allemand signifie *cigogne*, fut changé en celui de *pelargus*, qui signifie en grec la même chose. Après avoir été fortement attaché à Luther, il l'abandonna, et forma une nouvelle secte d'Anabaptistes avec Thomas Muncer, vers l'an 1522. Le nom d'Anabaptiste est tiré de deux mots grecs, dont l'un signifie *de rechef*, et l'autre *baptiser*. On le leur donna, parce qu'ils prétendoient que les enfans ne pouvoient pas recevoir le baptême, et qu'ils les rebaptisoient dans l'âge de raison. Sleidan avoue que Luther avoit prêché avec tant de force la liberté évangélique, que les paysans de Souabe se liguèrent pour soutenir la doctrine de ces nou-

vaaux sectaires. Mosheim, moins impartial, fait son possible pour prouver que l'Anabaptisme n'étoit pas né du luthéranisme. Mais comment, dit Bergier, méconnoître une généalogie aussi claire? C'est Luther qui excita l'enthousiasme de Muncer et de Storck par son livre de la Liberté chrétienne. Il ne manqua pas d'assurer que le Seigneur lui avoit parlé par un ange, pour lui promettre la souveraineté de l'univers. Il vouloit abolir toutes les sources de la tradition, monumens de l'antiquité, pères de l'Eglise, conciles. La lecture de l'Ecriture sainte lui paroissoit une occupation au moins infructueuse. Il soutenoit que l'unique application d'un chrétien devoit être de céder à l'inspiration, et de s'abandonner à la force de l'esprit intérieur. Sa secte devint nombreuse. Luther ne put en arrêter le cours, qu'en obtenant du duc de Saxe un édit de proscription contre Storck, Muncer et leurs adhérens. Storck se retira à Zwickaw, et alla ensuite en Souabe et en Franconie, où il fit soulever les paysans contre leurs seigneurs. Il fallut recourir aux armes pour dissiper cet orage, et il se fit alors un grand carnage de ces fanatiques. Storck fut assez heureux pour se sauver dans son pays. Ses sectateurs s'emparèrent, à son instigation, des églises avec violence, et en chassèrent les pasteurs. Il fut banni par un jugement, et passa en Pologne en 1527; mais ayant beaucoup perdu de son crédit dans ce royaume, il se retira à Munich, où il jeta le fondement d'un Anabaptisme outré, qui, dans la suite, s'établit en corps de république dans la Moravie. Cependant, malgré ses succès, il mourut accablé de misère.

II. STORCK (Ambroise), théologien allemand, de l'ordre de S. Dominique, appelé en latin *Pelargus*, combattit avec zèle les hérétiques par ses sermons. Il assista, en 1546 et 1552, au concile de Trente, en qualité de théologien de l'archevêque de Trèves; il y mourut en 1557, après s'être signalé dans cette assemblée par son éloquence. On a de lui un *Traité du sacrifice de la messe*, contre Œcolampade, et un *Recueil* de ses Lettres à Erasme, avec celles que ce savant lui avoit écrites, et d'autres *ouvrages*, Fribourg, in-fol., 1534. Son style est assez poli.

III. STORCK (Abraham), peintre hollandais, mort en 1708, excelloit dans la représentation des ports et des vues de mer. Il ornoit ses tableaux d'une foule de petites figures dessinées avec art, et qui présentent autant de variété que d'agrément. Ce peintre avoit un frère bon paysagiste, et dont on a des *Vues* du Rhin.

* STORELLO (François), d'Alexano, enseigna à Naples en 1575, et mit au jour, I. *Tractatus 50 contradictionum, quæ à gravissimis viris animadversæ Patavinii gymnasii, cæterarumque academiarum professoribus dissolvendæ proponuntur.* II. *De utilitate logices.*

STORER (Mœris), poète anglais, mort en 1799, a publié des *Poésies* latines, élégamment écrites. Très-lié avec lord North, il en partagea les opinions politiques. Storer jouissant d'une assez grande opulence, en consacra la plus grande partie à recueillir une bibliothèque nombreuse et bien choisie, où l'on remarquoit la beauté des reliures,

et qui renfermoit ce qu'il y avoit de plus curieux en ce genre ; il l'a léguée au collége d'Eton.

I. STOSCH *ou* Stoss (Guillaume), né à Berlin en 1646 mort dans la même ville en 1707, est auteur d'un livre intitulé, *Concordia Rationis et Fidei*, imprimé à Guben sous le nom d'Amsterdam en 1692. Ce livre est plein des idées des sociniens et même des athées. Il fut soigneusement supprimé dans le temps ; ce qui l'a rendu extrêmement rare et très-recherché.

II. STOSCH (Philippe), donna en latin les *Explications* des pierres gravées, que Bernard Picart avoit mises au jour. Limiers les traduisit en français, et ce recueil curieux fut imprimé à Amsterdam en 1724, in-fol.

STOUFFACHER (Werner), Suisse du canton de Schwitz, résolut en 1307 de mettre en liberté sa patrie opprimée par Grisler, qui en étoit gouverneur pour l'empereur Albert Ier. Il communiqua son dessein à Walther Furst, du canton d'Ury, et à Arnold de Melchtal, de celui d'Underwald. Après s'être associé quelques-uns de leurs amis, entre autres le fameux Guillaume Tell qui tua Grisler, ils s'emparèrent des citadelles qu'Albert avoit fait construire pour les contenir, secouèrent le joug, et firent une ligue qui fut l'origine de la liberté et de la république des cantons suisses.

STOUP. *Voyez* Stuppa.

* STOUPE (N.), imprimeur à Paris, mort dans cette ville en 1808, a publié, I. *Réflexions* d'un ancien prote d'imprimerie sur un prospectus ayant pour titre : *Editions stéréotypes*, in-8°. II. *Réflexions* sur les contrefaçons en librairie, suivies d'un *Mémoire* sur le rétablissement de la communauté des imprimeurs de Paris, Paris, an 12, (1803, 1804), in-8°. On doit aussi à Stoupe la *Lettre d'un souscripteur de l'Encyclopédie*, publiée au milieu de la dispute qui s'éleva entre les entrepreneurs de l'Encyclopédie et Luneau de Boisgermain, in-fol.

STOW (Jean), de Londres, où il mourut en 1605, est auteur d'une *Chronique* d'Angleterre, in-fol., et d'une *Description* de Londres, 1720, 2 vol. in-fol. On trouve dans ces deux ouvrages des choses utiles ; mais le dernier ne pouvoit servir qu'à faire connoître ce qu'étoit Londres il y a deux siècles, avant que Strype donnât l'édition de 1720, très-augmentée par l'éditeur, et beaucoup plus curieuse.

* STOZ (Matthieu), né à Mickenhausen en Souabe, en 1614, entra chez les jésuites, et enseigna 30 ans la philosophie et la théologie. Le plus connu de ses ouvrages est *Tribunal pænitentiæ*. Stoz mourut à Munich le 13 janvier 1678.

† I. STRABON, philosophe et historien, natif d'Amasie, ville de Cappadoce, florissoit sous Auguste et sous Tibère, vers l'an 14 de Jésus-Christ. Xenarchus, philosophe péripatéticien, fut son premier maître, et il fut aussi disciple de Molon, célèbre rhéteur de l'île de Rhodes. Il s'attacha ensuite aux stoïciens, et eut les vertus de cette secte. On croit qu'il mourut vers la douzième année de l'empire de Tibère, sous lequel il étoit venu à Rome. De

tous ses ouvrages, nous ne possédons plus que sa *Géographie* en 17 livres. La plus ancienne édition est de 1472, in-fol. Les meilleures sont de Paris, 1620, in-fol.; d'Amsterdam, 1707, en 2 vol. in-folio, et de la même ville, 1652, 2 vol. in-12; de Leipsick, 3 vol. in-8°, 1801. Cet ouvrage est un monument de l'érudition et de la sagacité de son auteur. Il voyagea en divers pays pour y observer la situation des lieux et les coutumes des peuples qu'il décrit avec beaucoup d'exactitude. Il avoit parcouru le globe sur terre et sur mer, du levant au couchant, depuis l'Arménie jusqu'à cette partie de la Toscane qui répond à la Sardaigne; et du nord au midi, depuis le Pont-Euxin jusqu'au fond de l'Arabie. Il raconte ce qu'il n'a pas vu par lui-même, d'après les écrits et les discours de gens habiles et dignes de foi. Strabon avoit composé des *Commentaires historiques*, et d'autres *Traités* qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Son *Histoire* d'*Alexandre* mérite particulièrement d'être regrettée: il y versoit la critique sur ceux qui avoient raconté avant lui, avec la plus grande exagération, les actions et les exploits de ce prince.

II. STRABON, Sicilien, avoit si bonne vue, qu'étant au cap de Marzala ou de Lilybée dans la Sicile, il découvroit les vaisseaux qui partoient du port de Carthage en Afrique, et en comptoit toutes les voiles, quoiqu'il en fût éloigné d'environ 130 milles d'Italie, c'est-à-dire, de 43 lieues environ. Valère-Maxime l'appelle Lyncée.

III. STRABON. *V.* WALLAFRID.

* STRACK (Charles), né à Mayence le 14 février 1722, fit ses premières études dans sa ville natale; de là il se rendit à Paris, où il étudia pendant six années la médecine théorique et pratique; il séjourna une année à Berlin, et il se fit nommer à Erfurt docteur en médecine le 6 septembre 1747; il quitta cette ville pour se rendre dans sa patrie, où il exerça son art avec succès. En 1754 il fut nommé professeur de chirurgie, en 1763 professeur de physiologie et de pathologie, et en 1782 professeur chimique. A cette époque l'université de Mayence s'enrichit de fonds considérables, et son administration fut en même temps améliorée; on chargea Strack de l'organisation de la faculté de médecine, et il s'en acquitta si bien, qu'il reçut à cette occasion le titre de conseiller de la cour électorale. Dans l'étranger ses écrits furent si estimés, que les sociétés savantes de Paris, de Madrid, d'Erfurt et de Giesen, le nommèrent membre de leurs sociétés en 1776; il obtint de l'académie des sciences de Lyon le double second prix pour son *Traité de crustâ lacteâ infantum.* En 1778 la faculté de médecine de Paris lui accorda l'accessit pour son Traité *de Enervando variolarum miasmate.* En 1782 il reçut de l'académie de Dijon le premier prix pour le mémoire qu'il lui envoya. En 1786 la société royale médicale de Paris lui décerna le prix pour son traitement de différentes maladies, et en 1789 la même société couronna son *Traité* sur l'allaitement artificiel. Toujours occupé des travaux de son état et à augmenter le nombre de ses écrits généralement estimés, il mourut le 18 octobre 1806. Ses *écrits* sont, I. *De dysenteriâ*

tentamen medicum, 1760. II. *De morbo cum polechiis*, 1766. III. *De colica pictonum*, 1772. IV. *De epinictide dissertatio inauguralis respondente*, J. Hœgel, 1776. V. *De Tussi convulsivâ infantum dissertatio inauguralis respondente*, A. F. Mellermil, 1777. VI. *De crustâ lacteâ infantum*, 1776. VII. *De enervanda variolarum miasmate*, 1778. VIII. *Observationes medicinales de febribus intermittentibus*, 1785. IX. *Nova theoria pleuritidis vera, et recta ejusdem medendi ratio*, 1786. X. *De diversâ febris continuæ remittentis causâ*, 1789. XI. *De una præ cæteris causa propter quam sanguis fæminarum utero nimius profluit, atque hæc quâ methodo submoveri debeat*, 1794. XII. *De ratione novandi, et purum reddendi aërem intra nosocamia carceresque*, 1770. XIII. *De custodiâ ægrorum*, 1779. XIV. *De fraudibus conductorum nutricum*, 1779. XV. *Oratio quâ matres hortatur ut proles suas ipsæ lactent*, 1801. Tous ces ouvrages sont pleins de vues neuves, et démontrent tout à la fois un grand fonds de connoissances et l'amour de l'humanité.

I. STRADA (Famien), jésuite de Rome, mort au collége romain en 1649, à 78 ans, professa long-temps les belles-lettres dans sa société. Les princes Farnèse l'engagèrent à écrire l'*Histoire des guerres des Pays-Bas*. Elle est écrite en latin, et divisée en deux décades. La première, qui s'étend depuis la mort de Charles-Quint jusqu'en 1578, parut à Rome en 1640, in-folio. La seconde, qui renferme les événemens depuis 1578 jusqu'à l'an 1590, fut imprimée au même endroit en 1647, in-folio. On en a une *Traduction* française, Bruxelles, 4 vol. in-12. Cet historien a de l'imagination; il écrit d'une manière brillante et animée; mais les harangues, les digressions, les descriptions étudiées surchargent son ouvrage. Il ignore la guerre et la politique, et ne dit la vérité qu'à moitié, sur-tout lorsqu'il est question des Espagnols qu'il flatte trop. Sa qualité de jésuite excita la bile de Scioppius contre son Histoire. Celui-ci en fit une critique qu'il intitula: *Infamia Famiani Stradæ*, et dans laquelle il répandit le fiel à pleines mains : cette critique, au lieu de ruiner la réputation de Strada, ne servit qu'à l'établir encore davantage. Le latin de cet historien est assez pur, quoique inférieur à celui de Maffée. On a encore de lui *Prolusiones Academicæ*; ce sont des Dissertations sur différens sujets de littérature, écrites avec élégance et pureté. On y trouve des imitations des meilleurs poètes latins, dont il prend si bien le style, que les plus habiles pourroient s'y méprendre. Ce livre moins connu que son Histoire, lui est peut-être préférable.

* II. STRADA (Zanobi de), poète lauréat, né à Strada près de Florence en 1512, de Jean de Mazzuoli, célèbre grammairien, fit des progrès si rapides, qu'après la mort de son père il dirigea l'école avec son frère Eugène; il joignit à l'enseignement de la grammaire celui de la rhétorique. Le célèbre Nicolas Acciajuoli, dont il mérita l'estime, le fit nommer secrétaire apostolique du pape Innocent VI, qui résidoit à Avignon. Zanobi mourut dans cette ville en 1561. Il avoit entrepris un *Poème* à la louange de Scipion l'Africain,

mais il l'abandonna. On a de lui quelques *Lettres*, et une *Traduction*, en prose élégante, des OEuvres morales de saint Grégoire. Cet ouvrage, conduit par Zanobi au chapitre 18 du livre 19, a été achevé par un auteur anonyme, et imprimé à Florence en 2 volumes in-folio.

III. STRADA (Jacques), né à Mantoue, se fit un nom dans le seizième siècle par son habileté à *dessiner* les médailles anciennes. Son fils, Octave STRADA, hérita des talens de son père. Il publia les *Vies des Empereurs* avec leurs médailles, en 1615, in-fol., depuis Jules-César jusqu'à Mathias. Cet ouvrage n'est pas toujours exact.

IV. STRADA (Jean), peintre, né à Bruges en 1530, mort à Florence en 1604. Le séjour que ce peintre fit en Italie, et ses études d'après Raphaël, Michel-Ange, et les statues antiques, perfectionnèrent ses talens. Il avoit une veine abondante, et beaucoup de facilité dans l'exétion; il donnoit des expressions fortes à ses têtes. On lui reproche des draperies sèches, et un goût de dessin lourd et maniéré. Il a fait beaucoup d'*ouvrages* à fresque et à l'huile, à Florence, à Rome, à Reggio, à Naples; il a *composé* aussi plusieus cartons pour des tapisseries. Ses *tableaux* d'histoire sont fort estimés; mais son inclination le portoit à peindre des *Animaux* et à représenter des *Chasses* : ce qu'il a fait en ce genre est parfait. Ses *dessins* sont d'un fini précieux.

† STRAFFORD (Thomas WENTWORTH comte de), d'une famille distinguée d'Angleterre, seigneur plein de courage et d'éloquence, fut un des plus ardens défenseurs du parti populaire dans la chambre des communes contre l'autorité royale. Il vota fortement pour mettre en accusation le duc de Buckingham, ministre de Charles Ier, et contre les entreprises de la couronne. Après la mort du favori qui avoit rassemblé tant de haines contre le trône et contre lui-même, Charles le remplaça par Wenworth, soit pour effacer le souvenir du duc, soit pour se donner l'appui d'un grand talent et d'un caractère énergique. Wenworth se dévoua tout entier au roi et à sa cause. Il fut fait comte de Strafford, lord lieutenant, vice-roi d'Irlande, président du conseil d'Yorck et ministre. Le parti qu'il avoit déserté ne le lui pardonna point. Plus de dix ans avant sa mort, un des chefs de ce parti, Pym, l'entendant se justifier de son changement, l'engagea à ne pas prendre cette peine, et lui dit : « Vous nous avez abandonnés, mais je ne vous quitterai pas, tant que vous aurez la tête sur les épaules. » Pym tint parole. De son côté, Strafford eut les ennemis que donne la jalousie, ceux qu'attirent la fierté et la fermeté du caractère. Ses talens et la vigueur de son administration leur en imposèrent long-temps. Mais c'étoit par l'emploi de l'autorité et par des mesures de rigueur qu'il maintenoit le pouvoir dans les foibles mains du roi. Quand les communes se sentirent assez fortes pour l'attaquer, elles surent tirer parti de toutes ces circonstances. Le comte, apercevant l'orage, vouloit se mettre à l'abri. Charles le retint, l'assurant qu'il le défendroit, et que le parlement ne toucheroit pas un poil de sa tête. Cependant la chambre des communes le mit brusquement en accusation, dans une séance secrète,

et en envoya l'acte aussitôt à la chambre des pairs, où Strafford fut arrêté. Les communes formèrent, pour diriger l'accusation, une commission qui s'en occupa incessamment pendant quatre mois. Ce procès eut plus d'appareil qu'on n'en mit dans la suite à celui du roi. Un vaste amphithéâtre fut dressé en face des siéges des pairs pour les témoins à charge qu'on avoit recherchés dans les trois royaumes. Le roi et la reine assistèrent à toutes les séances, dans une tribune préparée exprès. Elles durèrent 18 jours. Les membres qui dirigeoient l'accusation attaquèrent l'accusé avec toute l'exactitude d'une longue préparation et la véhémence de la haine. Le comte, au contraire, avoit beaucoup de ménagemens à garder. Quand ses juges lui reprochèrent quelques actes de juridiction arbitraire, justifiés par la coutume ou par les circonstances, il leur dit : « Si vous examinez les ministres du roi dans les plus minces détails, l'examen deviendra intolérable ; et si, pour de légères fautes, vous les soumettez à des peines rigoureuses, les affaires publiques seront abandonnées. Jamais homme sage, qui aura une réputation ou une fortune à perdre, ne voudra s'engager dans des périls si affreux pour des choses de si peu de conséquence. » Il se défendit, en mêlant la modestie à la force, et avec tant d'habileté, que les communes ne purent pas le faire condamner, sur leur accusation, par les voies légales. Elles dressèrent donc un *bill d'attainder* (de conviction et de proscription), une espèce de bill révolutionnaire. 59 membres s'y opposèrent. Mais les chefs populaires firent retentir les chaires des puritains de déclamations sur la nécessité de sévir contre les grands délinquans, et 6,000 hommes environ de la populace, armés d'épées ou de bâtons, environnèrent les salles du parlement. Les noms des 59 opposans au bill furent affichés avec les épithètes de Straffordiens, de traîtres. Ils furent exposés, ainsi que les pairs, aux insultes et aux menaces. Les pairs en furent si effrayés que, de 80 qui avoient siégé constamment pendant le procès, il ne s'en trouva que 45 dans la chambre, quand le *bill d'attainder* y fut présenté : 19 se déclarèrent contre. Strafford fut condamné à perdre la tête. Mais il falloit le consentement du roi pour l'exécution. On dirigea les groupes, et leurs vociférations vers son palais. La reine le pressoit de céder. On dit que Charles résistoit encore, quand Strafford lui-même lui écrivit pour l'engager à le laisser subir son sort. Cependant il parut étonné, lorsqu'on vint lui apprendre que le roi l'avoit abandonné, et il cita ce passage de l'Écriture : « Ne mettez point votre confiance dans les princes, parce qu'il n'y a point de salut à attendre d'eux. » Il mourut avec un grand courage le 12 mai 1641. Avant de poser sa tête sur le fatal billot, il dit : « Je vas reposer aussi volontiers ma tête que je l'aie jamais fait pour dormir. Je crains, ajouta-t-il, que ce ne soit un mauvais présage pour la réforme qu'on projette dans l'état que de commencer par l'effusion du sang innocent. » Il étoit âgé de 49 ans. Strafford répétoit souvent à son maître une maxime mémorable : « Si quelquefois la nécessité oblige les souverains de violer les lois, on doit user de cette licence avec une extrême réserve ; et aussitôt qu'il est possible, on doit faire réparation aux lois, pour tout ce qu'elles

ont pu souffrir de ce dangereux exemple. » Ce ministre, dit l'abbé Millot, n'étoit pas sans doute exempt de reproche. Mais Rapin Thoyras nous paroît trop prévenu contre son mérite. Pendant son gouvernement d'Irlande, il acquit dans cette importante et difficile commission un droit éternel à la reconnoissance publique ; ses soins, sa vigilance, sa fermeté y avoient maintenu la paix, augmenté les ressources, encouragé l'agriculture et l'industrie, établi des manufactures, rendu la marine cent fois plus forte qu'il ne l'avoit trouvée, et toujours concilié les intérêts du roi avec ceux des peuples. En lisant l'histoire de madame Macaulay, on croit entendre les ennemis personnels de Strafford. Elle ne trouve rien à reprocher au procès; elle pousse la partialité jusqu'à refuser au comte de grands talens, jusqu'à mépriser sa défense. Entre madame Macaulay, que son républicanisme égare, et Hume qu'on a accusé d'être partial dans un autre sens, il y a un témoignage irrécusable, celui de Witloke qui présidoit la commission chargée de diriger l'accusation contre Strafford, et qui dépose avec candeur : « Que jamais homme ne joua un tel rôle sur un tel théâtre avec plus de constance, d'éloquence, de raison, de jugement et de modération, et même avec plus de grâce dans son discours et sa contenance, que ce grand et excellent personnage... Qu'il toucha de remords et de pitié les cœurs de tous les assistans, à l'exception d'un petit nombre. » L'histoire rapporte que Charles Ier regretta toujours Strafford, et qu'il se reprocha sa mort, sur l'échafaud même. On ne peut douter ni de la sincérité de ce regret, ni de la justice du remords. Mais, à moins de vouloir flatter les rois jusque dans le tombeau, on ne peut guère citer cet inutile repentir pour honorer la mémoire de Charles Ier. Les écrivains qui l'en ont loué auroient mieux fait de le couvrir du crêpe sacré de son infortune. La mémoire de Strafford fut réhabilitée sous Guillaume III.

STRAFTEN (N.-Van der), peintre hollandais, né en 1680, voyagea beaucoup, et devint l'un des plus célèbres *paysagistes* de son siècle. Ses mœurs furent déréglées, et il mourut jeune, victime de ses plaisirs immodérés.

STRAIGHT (Jean), littérateur anglais, mort à la fin du 18e siècle, a publié des *Discours* choisis, en 2 vol., et des *Poésies* agréables, insérées dans le recueil de Dodsley.

† STRANGE (Robert), né aux Orcades en 1721, mort à Londres en 1792, mérite un rang distingué parmi les graveurs du 18e siècle. Après avoir essayé, sans succès, divers états, il alla se présenter à Richard Cooper, graveur, établi à Edimbourg, qui, à la vue de ses dessins, prit une idée fort avantageuse de ses talens. Après avoir resté six années chez Cooper, il commença à travailler pour son compte. Mais, en 1745, ayant pris parti pour le prince Édouard, connu sous le nom du Prétendant, il servit avec distinction dans son armée, en qualité de garde du corps. L'affaire de Culloden écrasa le parti de ce prince en 1746; et l'année suivante Strange profita de l'amnistie, proclamée par le parlement d'Angleterre. Il vint à Londres, d'où en 1748 il se rendit à Rouen pour y prendre des leçons d'anatomie chez Le Cat, et se per-

fectionner dans le dessin sous Descamps. En 1749, Paris le vit à l'école de Le Bas, apprendre l'usage de la pointe sèche ; et l'on convient que si le mérite de cette invention appartient à Le Bas, le disciple y est parvenu à surpasser le maître. De retour à Londres, il s'y établit en 1750 avec sa famille, et c'est à cette époque qu'il publia ses premiers ouvrages. Décidé à ne multiplier, par le secours de son burin, que les chefs-d'œuvre des grands maîtres d'Italie, il visita en 1760 cette patrie des arts, et y fit un séjour de quatre ans. Revenu à Londres en 1765, il ne cessa plus, jusqu'à sa mort, d'enrichir le public de ses productions. Aux talens de l'artiste, Strange joignoit les qualités personnelles les plus estimables. Il fut membre des académies de peinture de Paris, Florence, Bologne, Parme. Georges III l'avoit créé chevalier en 1787. Cet artiste a beaucoup gravé d'après les tableaux des grands maîtres. Son catalogue est nombreux : on y distingue le tableau de *Charles Ier*, d'après Van Dyck ; l'*Apothéose des deux enfans de Georges III*, d'après West ; *Cléopâtre*, *Vénus*, *Cupidon endormi* et l'*Annonciation*, d'après Le Guide ; *Bélisaire*, de Salvator Rosa ; *sainte Agnès*, du Dominiquin ; *sainte Cécile*, de Carle Maratte ; la *Mort de Didon*, du Guerchin ; *Abraham renvoyant Agar*, et *Esther devant Assuerus*, du même ; *Danaë*, *Vénus et Adonis*, du Titien ; la *Maîtresse* et l'*Enfant*, du Parmésan ; la *Madeleine* et *saint Jérôme*, du Corrège ; l'*Amour en méditation*, de Seidoni ; le *Portrait de la reine Henriette*, d'après Van Dyck ; *saint Jean enfant de Murillos* ; le *Portrait de Raphaël*, d'après lui-même, et celui de *Sapho*, de Dolci. On a recueilli cinquante exemplaires de l'œuvre de Strange en un volume, qui se vendoit à Londres soixante-dix guinées en 1795.

STRAPAROLE (Jean-François), auteur italien, né à Caravage, s'amusa à écrire des *Contes* dans le goût de Boccace. Cet auteur vivoit dans le 16e siècle. Il nous a laissé quelques rapsodies sous ce titre : *Le Piacevole Notti*, in-8°. Elles contiennent treize Nouvelles qu'il appelle agréables et qui sont insipides. Louveau et La Rivei perdirent leur temps à les traduire en français. On a fait deux éditions de cette traduction : l'une à Paris, 1596, 2 tomes en 1 volume in-16 ; l'autre en 1726, 2 vol. in-12. Les bonnes éditions, en italien, sont des années 1557, 1558, 1560, à Venise, in-8°, et 1599, in-4° ; les autres sont châtrées.

* STRATENUS (Guillaume), ou VAN DER STRATEN, seigneur de Williskoopk, etc., né à Utrecht en 1593, professa la médecine dans l'université de cette ville, et fut archiâtre de Frédéric Henri, de Guillaume II et de Guillaume III, princes d'Orange. Il a laissé un Traité sur les fièvres, intitulé *Causæ, signa et medela febrium*, Utrecht, 1640, in-4° ; un autre, *De fallaci urinarum judicio*, qui se trouve dans un recueil d'autres écrits sur les urines, Utrecht, 1670, in-4°. Il est mort âgé de 88 ans.

I. STRATON, roi de Sidon, ayant refusé de rompre son alliance avec Darius, roi des Perses, fut détrôné par Alexandre-le-Grand, qui donna sa couronne à Abdalonyme, prince de la famille royale.

II. STRATON, philosophe péripatéticien de Lampsaque, fut

disciple de Théophraste, à l'école duquel il succéda l'an 248 avant Jésus-Christ. Son application à la recherche des secrets de la nature le fit surnommer le *Physicien*. On lui a reproché de n'avoir pas reconnu l'auteur de cette nature qu'il étudioit. « Aristote, dit l'abbé Pluquet, suppose que tous les êtres sortent d'une matière étendue, mais qui n'a par elle-même ni forme, ni figure, et qu'il appelle la *matière première*. Cette matière première existe par elle-même; le mouvement qui l'agite est nécessaire comme elle; et quoique Aristote reconnût que les esprits sont des êtres immatériels, cependant il avoit quelquefois semblé supposer que les esprits étoient sortis de la matière. Straton, en rapprochant ces différentes opinions d'Aristote, crut que la matière première suffisoit pour rendre raison de l'existence de tous les êtres, et qu'en supposant le mouvement attaché à la matière première, on trouvoit en elle et la cause et le principe de tout. » Ce philosophe fut choisi pour précepteur de Ptolomée Philadelphe; qui le combla de bienfaits. Il avoit fait des *Traités* de la Royauté, de la Justice, du Bien, et plusieurs autres ouvrages qui ne sont point venus jusqu'à nous et dont la perte doit nous laisser des regrets.

* III. STRATON, ami de Brutus, le suivit à la bataille de Philippes. Lorsque ce dernier se vit pressé par Antoine, il dit à Straton : « Approche, et si tu fus mon plus fidèle ami, donne-moi la mort. » J'aimerois mieux, répondit Straton, périr moi-même que de faire ce que tu demandes. Voyant ensuite que Brutus persistoit dans son dessein, et qu'il donnoit à un esclave l'ordre de le tuer, « Tu n'auras pas recours, lui dit-il, au bras d'un esclave pour exécuter tes dernières volontés; je vais t'obéir, puisque ta mauvaise fortune et la mienne le veulent ainsi. » A ces mots, poussant de profonds soupirs, il perça le héros de son épée l'an de Rome, 712.

STRATONICE. *V.* COMBABUS.

* STRATONICUS, célèbre joueur de cithare, florissoit dans le 4e siècle avant notre ère. Son talent pour les réparties vives et les bons mots égaloit celui qu'il avoit pour la musique. — Il venoit de parcourir la Thrace. On lui demanda comment il avoit trouvé ce climat. « L'hyver y règne pendant quatre mois de l'année, répondit-il, et le froid pendant les autres. » — Ayant promis quelque part de donner des leçons publiques de son art, il ne put rassembler que deux élèves. Il enseignoit dans une salle où se trouvoient les neuf statues des Muses avec celle d'Apollon. — Combien avez-vous d'écoliers, lui dit quelqu'un? — Douze, répondit-il, les Dieux compris. — Athénée nous a conservé ces anecdotes.

STRATONIQUE, trésorier de Philippe, roi de Macédoine et d'Alexandre son fils, passoit pour le plus riche particulier de son temps.

* STRAUCHIUS (Gilles), théologien allemand et mathématicien, né en 1632 à Wittemberg, mort en 1682, fit ses études à Leipsick, et fut ensuite docteur en théologie et professeur dans sa ville natale. Il obtint la chaire de théologie du collége de Dantzik. Des querelles s'étant élevées entre les catholiques et les protestans,

Strauchius voulut passer à Hambourg ; mais il fut arrêté sur la route par ordre de l'électeur de Brandebourg, pour quelques expressions hardies qui lui étoient échappées dans ses sermons. Il fut mis en liberté, et mourut peu après. Ses principaux ouvrages sont, I. *Breviarium chronologicum*, que Sault a traduit en anglais. II. *Geographia mathematica*. III. *Doctrina astrorum mathematica*.

* I. STRAUSS (Laurent), né à Ulm en 1633, mort le 6 avril 1687, professa la médecine et la physique à Giessen. Ses principaux ouvrages sont, I. *Theatrum sympatheticum*, Norimbergæ, 1662, in-4°. II. *Cursus medicus per universam medicinam*, Giessæ, 1663, in-4°. III. *Microcosgraphia metrica, sive humani corporis historia elegiaco carmine*, ibidem, 1679, in-8°.

II. STRAUSS (Jean-Christophe), médecin de Wittemberg, né en 1645, et mort le 13 novembre 1718, a mis au jour un Traité intitulé *Thermæ Carolinæ*, Lipsiæ, 1695, in-8°.

† STREATER (Robert), né en 1624, peintre anglais qui excella dans plusieurs genres, se distingua également dans celui de l'histoire, de l'architecture et de la perspective. On admiroit la vérité de ses contours et son habileté dans les objets qu'il présentoit en raccourci. Il peignit avec succès le paysage, les sites paisibles et champêtres, et les tableaux de fruits. Streater fut l'un des peintres les plus estimés et le plus universel que l'Angleterre ait produit. Il fut nommé premier peintre de Charles II, qui, le voyant cruellement tourmenté de la pierre, et décidé à en supporter l'opération, fit venir à cet effet un chirurgien de France pour le tailler. Streater n'y survécut pas ; il mourut en 1680. Ses principaux ouvrages sont à Oxford ; son tableau du *Combat des Dieux et des Géans* est en la possession de sir Robert Clayton ; ceux de *Moïse* et d'*Aaron* dans l'église Saint-Michel, etc. Il avoit peint les plafonds de Whitehall qui ont été brûlés.

* STREBÉE (Jacques-Louis), de Reims, habile dans le grec et le latin, mort vers 1550, est connu par une *Version* latine, 1556, in-8°, des *Morales*, des *OEconomiques* et des *Politiques* d'Aristote, aussi élégante que fidèle.

STREECK (Juriam-Van), peintre flamand, né en 1652, dont les *tableaux* sont estimés, quoiqu'ils soient presque tous marqués des emblèmes de la mort qu'il peignoit avec beaucoup de succès.

STREIN (Richard), *Strinius*, baron de Scwarzenow en Autriche, conseiller-bibliothécaire et surintendant des finances de l'empereur, mourut en 1601, et laissa quelques ouvrages, I. Un Traité *de gentibus et familiis Romanorum*, Paris, 1599, in-folio, où il a éclairci les antiquités romaines. II. *Discours* pour défendre la liberté des Pays-Bas. III. *Commonitorium de Roberti Bellarmini scriptis atque libris*. Il étoit protestant. On conserve de lui dans la bibliothèque de l'empereur un manuscrit intitulé *Anti-Anicien*. Il y réfute le livre du bénédictin Arnold Wion, qui prétendoit prouver que de la famille romaine *Anicien* étoient sortis S. Benoît et les empereurs de la maison d'Autriche.

STREITHAGEN (André de), *Streithagius*, de Mertzenhaus près de Juliers, mort vers 1640, eut la direction de l'école et de l'orgue du collége des chanoines d'Heinsberg. On a de lui des *Poésies* et d'autres ouvrages ignorés. STREITHAGEN (Pierre de), son fils, naquit à Heinsberg en 1595, et mourut vers 1671, chanoine à Vassenberg. Il ne faut pas le confondre avec un autre écrivain du même nom, né à Aix-la-Chapelle en 1592, et mort en 1654, après avoir été pasteur à Heidelberg, prédicateur aulique et conseiller de l'électeur palatin Charles-Louis. On a de celui-ci, *Florus christianus*, sive *Historiarum de rebus christianæ religionis libri quatuor*, Cologne, 1640, in-8°. Cet ouvrage est partial, et le style n'en est pas bon. Streithagen imite Florus, comme un Germain qui contrefait un Romain. II. *Novus Homo*, sive *de Regeneratione tractatus*, etc.

STRIGELIUS (Victorius), né à Kausbei dans la Souabe en 1524, fut un des premiers disciples de Luther. Il enseigna la théologie et la logique à Leipsick; mais la conférence d'Eysenach où il se trouva en 1556, et sa dispute avec Francowitz lui furent fatales. Ses ennemis lui firent défendre de continuer ses leçons: ce qui l'obligea de se retirer dans le palatinat. On le fit professeur de morale à Heidelberg, où il mourut le 26 juin 1569. On a de lui des *Notes sur l'ancien et le nouveau Testament*, et d'autres *ouvrages* que personne ne lit.

* STRINATI (Malateste), poète de Cesène, mort en 1720, a composé des *Poésies* de diverses mesures qui se trouvent dans plusieurs recueils. Ses *Eglogues* méritent d'être comparées aux meilleures de Sannazar. On a encore de lui le *Martyre de saint Adrien*, Rome, 1702.

* STRINGA (François), peintre de Modène, né le 25 août 1635, mort le 19 mars 1709, passa une grande partie de sa vie au service de son souverain. On voit beaucoup de ses *ouvrages* dans les églises de sa patrie. Il peignit avec fraîcheur et vivacité l'histoire, l'architecture et le paysage.

STROBELBERGER (Jean-Etienne), de Gratz en Styrie, reçut le bonnet de docteur en médecine à Montpellier en 1615, fut fait médecin impérial aux bains de Carlsbad, et mourut peu après, en 1630. On lui doit, I. *Galliæ politica, medica descriptio*, Iène, 1620, in-12. C'est une description très-superficielle des principales villes, des académies, des fleurs, des fontaines minérales, des plantes, etc., de la France. II. *Historia Monspeliensis*, Nuremberg, 1625, in-12. C'est une histoire de l'université de Montpellier, et des principaux professeurs qui s'y sont distingués.

* STROKIRCH (Charles-Michel Von), directeur des fortifications en Suède, adressa en 1734, au clergé suédois assemblé, un écrit par lequel il déclaroit se soustraire à son autorité. Bientôt après, avec neuf personnes des deux sexes, il forma le noyau d'une église séparée qui, rejetant le culte extérieur, les sacremens, le ministère ecclésiastique, admettoit l'inspiration immédiate. Ses prosélytes ayant persuadé à quelques personnes de ne plus fréquenter les églises, de ne pas

faire baptiser leurs enfans, attirèrent sur eux l'attention du gouvernement, qui parvint bientôt à dissoudre cette nouvelle secte, dont on ignore absolument ce que devint le chef.

* I. STROMER (Henri), docteur en médecine du 16e siècle, né à Aurbach en Misnie, et mort vers l'an 1542, fut intimement lié avec le célèbre Erasme. On a de lui, *Saluberrimæ adversùs pestilentiam observationes*, Moguntiæ, 1517, in-4°. *Decreta medica de ebrietate*, Lipsiæ, 1531, in-4°. *Decreta medica de senectute*, Norimbergæ, 1537, in-4°, etc.

II. STROMER (N.), Suédois, professeur d'astronomie à Upsal, a publié dans cette ville une savante *Théorie de la déclinaison de l'aiguille aimantée*. Il est mort en 1770, et son éloge a été publié par Ferner, son compatriote.

STRONG (Joseph), musicien anglais, mort à Carlisle en 1798, étoit aveugle depuis son enfance. Il n'en fut pas moins bon mécanicien. Il s'étoit fait l'orgue sur lequel on alloit l'entendre.

* STRONI (Christian), médecin du 18e siècle, professa dans les écoles de l'université d'Harderwick : zélé partisan du mécanisme, il l'a fait valoir dans les ouvrages suivans : *Ratiociniorum mechanicorum in medicinâ usus vindicatus*, Lugduni Batavorum 1707, in-8°. *Nova theoria motuum reciprocorum machinæ animalis*, etc., Amstelodami, 1707, 1 vol. in-8°.

STROPHIUS (Mythol.), roi de la Phocide, étoit père de Pylade. Ce fut chez lui que se réfugia Oreste pour se soustraire à la cruauté de sa mère.

I. STROZZI (Tite et Hercule), père et fils, deux poètes latins de Ferrare, laissèrent des *Elégies* et d'autres *Poésies* latines d'un style pur et agréable. Tite mourut vers 1502, âgé de 80 ans. Hercule son fils fut tué par un rival, en 1508, à l'âge de 38 ans. Ils avoient l'un et l'autre du mérite. Leurs *Poésies* ont été imprimées à Venise en 1513, in-8°, et à Paris, en 1530. Hercule donne de grands éloges au fameux César Borgia, illustre scélérat, et le héros de Machiavel.

II. STROZZI (Philippe), issu d'une ancienne et riche maison de Florence, fut un de ceux qui, après la mort du pape Clément VII, entreprirent de chasser de Florence Alexandre de Médicis, et d'y rétablir la liberté. On fit d'abord des remontrances à Charles-Quint; mais elles furent inutiles. Les conjurés résolurent alors d'ôter la vie à Alexandre. Ce dessein fut exécuté par Laurent de Médicis; mais Florence n'en fut que plus agitée. Après sa mort, le duc Cosme, successeur d'Alexandre, poursuivit les conjurés. Philippe Strozzi se met pour lors à la tête de 2000 fantassins; ils se retirent dans un château fortifié, qui bientôt est assiégé et pris. Strozzi est fait prisonnier avec les autres mécontens; il est appliqué à la question, et la soutient avec fermeté. Menacé d'être mis une seconde fois à la torture, il sut s'y soustraire : il avoit une épée qu'un des soldats qui le gardoient avoit laissée par mégarde dans sa chambre, il la prend et se la plonge dans le sein, après avoir écrit sur le manteau de la cheminée de sa prison ce

vers de Virgile, dans le quatrième livre de l'Énéide :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Il expira en 1538. Le malheur de Strozzi fut d'avoir été mal secondé dans le dessein de rendre la liberté à sa patrie. Il avoit de grandes qualités; il aimoit sur tout l'égalité, qui est l'ame des républiques. Il posséda les premières dignités de Florence, sans faste et sans orgueil. Si quelqu'un de ses concitoyens, au lieu de l'appeler simplement Philippe, lui donnoit le titre de *Messire*, il se mettoit en colère, comme si on lui eût fait une injure : *Je ne suis*, disoit-il, *ni avocat*, *ni chevalier; mais* Philippe, *né d'un commerçant. Si vous voulez donc m'avoir pour ami*, *appelez-moi simplement de mon nom*, *et ne me faites plus l'injure d'y ajouter des titres ; car attribuant à l'ignorance la première faute*, *je prendrai la seconde pour un trait de malice*....... Requier a publié l'Histoire de ce républicain, sous ce titre : Vie de Philippe Strozzi, premier commerçant de Florence et de toute l'Italie, sous les règnes de Charles-Quint et de François Ier; et chef de la maison rivale de celle de Médicis, sous la souveraineté du duc Alexandre, traduite du toscan de Laurent son frère, in-12, 1764. — La famille de Strozzi passa presque toute en France, où elle fut élevée aux premières dignités. De son épouse Clarice de Médicis, nièce du pape Léon X, Philippe eut Laurent Strozzi, cardinal et archevêque d'Aix, mort à Avignon le 4 décembre 1571; Robert, mari de Magdeleine de Médicis; Léon, chevalier de Malthe, et prieur de Capoue, illustre par ses expéditions maritimes, et tué au siége du château de Piombino, en 1554; et Pierre, maréchal de France. (*Voyez* l'article suivant).

III. STROZZI (Pierre), fils du précédent, maréchal de France, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; il quitta cette profession pour embrasser celle des armes. Il commença à les porter en Italie pour la France, en qualité de colonel, sous le comte Gui Rangoni, et contribua beaucoup à faire lever, l'an 1536, le siége de Turin aux Impériaux. En 1538, après la défaite près de Monte-Murlo en Toscane où fut pris Philippe son père, et où lui-même courut grand risque de l'être, il se retira à Rome et y resta jusqu'en 1542. La guerre s'étant rallumée alors entre François Ier et Charles-Quint, il leva à ses dépens une troupe de 200 arquebusiers à cheval, tous hommes d'élite, qu'il vint offrir au roi de France. Il se trouva au siége et à la prise de Luxembourg par les Français, en 1543. Il fut battu en 1544 par les Impériaux, près de Serravalle, sur la frontière de l'état de Gênes. Après cette défaite, il traversa avec autant d'adresse que de bonheur un pays occupé de tous côtés par les garnisons impériales. S'étant rendu à Plaisance, il y fit une levée de huit mille hommes de pied et de deux cents chevaux, avec lesquels il vint joindre en Piémont l'armée française, commandée par le duc d'Enguien. En 1545, il se distingua sur la flotte commandée par l'amiral d'Annebaut, qui fit une descente sur les côtes d'Angleterre. Il passa en Ecosse l'an 1548, avec mille Italiens qui faisoient partie des troupes envoyées cette année par Henri II, à Marie Stuart, reine d'Écosse,

contre les Anglais, et il y fut blessé d'une arquebusade au siége d'Edimton. Il servit dans l'armée que le roi envoya en 1552, au secours d'Octave, duc de Parme, en qualité de colonel de l'infanterie italienne; et la même année il eut part à la défense de Metz, assiégée par l'empereur. En 1554 il commanda l'armée envoyée par Henri II en Toscane, pour secourir la république de Sienne contre l'empereur et le duc de Florence; et il perdit, le 2 août de cette année, la bataille de Marciano contre le marquis de Marignan, où il fut blessé de deux arquebusades. (*V.* ANGELI nº I.) Sa défaite ne l'empêcha pas d'être honoré la même année du bâton de maréchal de France, et d'être fait lieutenant-général de l'armée du pape Paul IV, avec laquelle il reprit le port d'Ostie, et quelques autres places aux environs de Rome, l'an 1557. De retour en France, il contribua à la prise de Calais en 1558, et fut tué cette même année, le 20 juin, au siége de Thionville, d'un coup de mousquet, à l'âge de 50 ans. « Le roi, dit-il en expirant, perd en moi un bon et fidèle serviteur. Il ne vécut qu'une heure après sa blessure. Sa réponse (si l'on en croit les Mémoires du maréchal de la Vieilleville) à une exhortation chrétienne que voulut lui faire en ce moment le duc de Guise, prouve qu'il tenoit peu à la religion. Le maréchal de Strozzi étoit cousin-germain de la reine Catherine de Médicis, par sa mère Clarice de Médicis, sœur de Laurent, duc d'Urbin, père de Catherine. C'étoit un homme de la plus grande valeur, actif, entreprenant, mais malheureux dans ses expéditions, plus propre d'ailleurs à l'exécution qu'au commandement. Il étoit libéral et magnifique, aimoit les sciences et les belles-lettres, et savoit très-bien le grec et le latin. Brantôme dit avoir vu de lui une Traduction en grec des Commentaires de César, qui étoient son livre favori. Il est enterré à Epernay en Champagne, dont la seigneurie lui appartenoit. Il avoit épousé Léodamie de Médicis, dont il eut Philippe (*Voy.* nº V); et Claire, première femme d'Honorat de Savoie, premier du nom, comte de Tende.

IV. STROZZI (Léon), frère du précédent, chevalier de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, connu par le nom de *prieur de Capoue*, fut un des plus grands hommes de mer de son temps. Il se rendit célèbre par ses exploits sur les galères de France, dont il fut général, et sur celles de Malte. Il fut tué, en 1554, d'un coup d'arquebuse, en reconnoissant la petite ville de Scarlino sur la côte de Toscane.

† V. STROZZI (Philippe), fils de Pierre, maréchal de France, fut le dernier rejetton mâle de sa famille. Né à Venise au mois d'avril 1541, il fut amené en France par sa mère en 1547, et élevé en qualité d'enfant d'honneur, près du dauphin (depuis François II). Il fit ses premières armes sous le maréchal de Brissac, et se signala aux batailles de St.-Denis et de Jarnac. Il fut le second mestre-de-camp du régiment des gardes-françaises en 1564, après la mort du capitaine Charry, qui avoit été le premier. Il succéda depuis à Dandelot dans la charge de colonel-général de l'infanterie française. Il fut fait prisonnier au combat de la Roche-

Abeille contre les protestans en 1569. Don Antoine, roi de Portugal, ayant obtenu de Henri III, en 1582, une armée navale pour tenter de se remettre en possession de ses états, qui lui avoient été enlevés par le roi d'Espagne, Philippe Strozzi fut choisi pour la commander sous ses ordres. Il aborda dans l'île de St.-Michel, où il défit la garnison espagnole; mais dans le combat naval qu'il livra à la flotte ennemie près des Açores, le 26 juillet de la même année, il fut grièvement blessé, et jetté à la mer encore vivant, par ordre du marquis de Santa-Crux, amiral. Voici le récit de la mort de l'infortuné Philippe Strozzi, suivant Torsay, auteur de sa Vie, et qui avoit été son gouverneur. « Le seigneur Strozzi porté audit marquis, exposé sur le pont de cordes de son galion, quelqu'un lui fourra, par-dessous ledit pont de cordes, son épée dans le ventre; lui ôtant par ce coup inhumain et barbare ce qui lui restoit encore de vie. Et étant, en cet état, présenté au marquis, icelui dédaignant de le regarder, se retourna de l'autre côte, après avoir fait signe qu'on le jetât à la la mer; ce qui fut exécuté, lui encore un peu respirant: on lui reproche de s'être rendu, à La Rochelle, le souple instrument des barbares fureurs de Médicis en 1572; mais la vigilance des Rochellois éluda ses perfides desseins. (*V.* Davila, t. 1, pag. 629, Traduction.) Il fit mettre à l'inquisition qui commençoit à s'introduire en France un citoyen qui lui avoit déplu. (*V.* Brantôme, tom. 6, pag. 300.) Ayant été battu à Moncontour, il fit jetter dans la Loire, au pont de Cé, 800 courtisanes à la suite de l'armée, et ces malheureuses créatures furent noyées impitoyablement. Il ne prévoyoit pas le talion. La sœur de Philippe de Strozzi épousa le comte de Tende de la maison de Savoie.

VI. STROZZI (Cyriaco), philosophe péripatéticien, né à Florence en 1504, voyagea dans la plus grande partie de l'univers, sans que ses voyages interrompissent ses études. Il professa le grec et la philosophie avec beaucoup de réputation, à Florence, à Bologne et à Pise, où il mourut en 1565. On a de lui un IXe et un Xe livre, en grec et en latin, ajoutés aux huit livres qu'Aristote a composés de la République; il a bien pris l'esprit de cet ancien philosophe; et l'imitateur égale quelquefois son modèle.

VII. STROZZI (Laurence), sœur du précédent, née au château de Capalla à deux milles de Florence l'an 1514, mourut en 1591, religieuse de l'ordre de St-Dominique. Elle s'appliqua tellement à la lecture, qu'elle apprit diverses langues, sur-tout le grec et le latin. Elle devint aussi habile dans plusieurs sciences outre la musique et la poésie. Nous avons de cette illustre religieuse un livre d'*Hymnes* et d'*Odes* latines sur toutes les fêtes que l'Eglise célèbre, Parme, 1601, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en vers français par Simon-George Pavillon.

* VIII. STROZZI (Jean-Baptiste), noble Florentin, célèbre par la protection qu'il accorda aux gens de lettres. Sa maison étoit pour ainsi dire une université publique. Profondément instruit dans les langues latine, grecque et italienne, dans la théologie et la philosophie, il

en donnoit des leçons gratuites à tous les jeunes gens qui fréquentoient sa demeure. Il fut aimé de ses souverains, et le pape Urbain VIII ordonna qu'il fût logé au Vatican. On a de lui plusieurs *ouvrages* en tout genre, en prose et en vers.

* IX. STROZZI (Pierre), Florentin, se distingua par sa connoissance profonde de la philosophie aristotélique et des langues. Il fut secrétaire apostolique de Léon XI et de Paul V. On a de lui un livre *De Dogmatibus Chaldæorum.*

X. STROZZI (Thomas), jésuite, né à Naples en 1631, s'est fait une réputation par ses ouvrages. Les plus connus sont, I. Un *Poëme* latin sur la manière de faire le *Chocolat*. II. Un *Discours sur la liberté*. III. Dix *Discours* italiens, pour établir contre les Juifs que J. C. est le Messie. IV. Un grand nombre de *Panégyriques*.

XI. STROZZI (Jules) se distingua par son talent pour la poésie italienne. Il mourut vers l'an 1636, après avoir donné sur l'origine de la ville de Venise un beau *Poëme*. Il parut sous ce titre : *Venetia ædificata*, 1624, in-fol., ou 1626, in-12. On a encore de lui, *Barbarigo o vero l'Amico sollevato, poëma eroïco*, Venezia, 1626, in-4°.

* XII. STROZZI (Laurent), frère de Pierre, fut successivement évêque d'Alby, de Béziers, archevêque d'Aix, de Toulouse et cardinal. Ce fut lui qui dès 1563, trama la première ligue particulière qu'on ait eue en France, et qui donna naissance aux autres; et comme il étoit en même temps gouverneur du comtat d'Avignon pour le pape, sa petite cour formoit le centre des intrigues et le foyer des dissentions qui agitèrent les provinces méridionales.

XIII. STROZZI (Nicolas), poëte italien, né à Florence en 1590, mort en 1654. Ses poésies italiennes sont fort recherchées. On a de lui les *Sylves du Parnasse*, des *Idylles*, des *Sonnets*, et plusieurs *Pièces* fugitives; outre deux tragédies, *David de Trébizonde* et *Conradin*.

* XIV. STROZZI (Jean-François), jésuite, né d'une noble famille de Florence, le 8 octobre 1699, et mort à Rome le 12 juillet 1772, occupa les principales dignités de son ordre. On a de lui, I. La *Vie de François Tendarini, évêque de Civita Castellana*, Rome, 1750. II. *Vie de Vincent Dourdin, coadjuteur temporel des jésuites*, Rome, 1753. III. *Opuscule sur l'assomption de la Vierge.*

STRUDEL (Pierre), peintre allemand, né dans le Tirol, alla s'établir à Vienne; il y orna les églises et plusieurs édifices de ses *tableaux*, qui sont estimés. Il mourut en 1617.

STRUENSÉE, d'abord simple médecin, puis devenu principal ministre danois, montra de l'intelligence dans les négociations et de l'habileté en politique. Il s'efforça d'affranchir le Danemarck de l'espèce de tutelle où la cour de Russie le retenoit. Trop d'orgueil, des imprudences, une passion funeste pour la jeune reine Caroline-Mathilde, le rendirent conspirateur, et le conduisirent à l'échafaud, le 26 juillet 1772. Caroline ellemême fut emprisonnée, exclue du trône et exilée à Zell, où elle mourut de chagrin au commencement de 1776.

* STRUTHIUS (Joseph), docteur en médecine, né à Posnanie en 1510, et mort en 1568, étudia à Padoue, où il occupa une chaire quelques années. De retour en Pologne, il fut nommé premier médecin de Sigismond II. Son principal ouvr ge est, *Ars sphymica, seu pulsuum doctrina suprà* 1200 *annos perdita et desiderata*, etc. Basileæ, 1540, in-12, *ibid.* 1602, in-8. On fut si enthousiasmé de cette production, qu'il s'en vendit 800 exemplaires en un jour.

† STRUTT (Joseph), mort en 1787, a publié, *Angleterre ancienne*, ou *Tableau des mœurs, usages, armes, habillemens des anciens habitans de l'Angleterre*, traduit par M. Boulard, Paris, 1789, 2 vol. in-4°. On a encore de lui les *Antiquités royales et ecclésiastiques de l'Angleterre*, et un *Dictionnaire des Graveurs*.

† I. STRUVE (George-Adam), né à Magdebourg en 1619, professa la jurisprudence à Iène, et devint le conseil des ducs de Saxe. Il mourut le 15 décembre 1692. Il appliquoit aux magistrats ces mots d'un empereur romain : *Oportet stantem mori*. Il fut marié deux fois, et se vit père de 26 enfans. On a de lui des *Thèses*, des *Dissertations* et d'autres ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue son *Syntagma juris civilis*, et son *Syntagma juris feudalis*.

† II. STRUVE (Burchard Gotthlieb), fils du précédent, professeur en droit à Iène comme son père, mourut le 25 mai 1738, dans un âge avancé. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont, I. *Antiquitatum Romanarum syntagma*, 1701, in-4°. C'est la première partie d'un grand ouvrage ; celle-ci regarde la religion, et l'on y trouve des choses intéressantes. II. *Bibliotheca historica selecta*, 1705, in-8°. III. *Syntagma juris publici*, 1711, in-4° ; production estimable, où l'auteur fait un bon usage de l'Histoire. IV. *Syntagma historiæ Germanicæ*, 1730, 2 vol. in-fol. V. Une *Histoire* d'Allemagne en allemand. VI. *Historia Misnensis*, 1720, in-8°. VII. *Bibliotheca numismatum antiquiorum*, Iena, 1693. VIII. *Epistola ad Cellarium de bibliothecis*, ibid., 1696, in-12. IX. *Tractatus juridicus de balneis et balneatoribus*, ibid., 1701, in-4°. X. *Bibliotheca philosophica*, in-8°, 1704, réimprimé en 1728. XI. *Bibliotheca historica*, in-8°, 1705. Ce dernier ouvrage, comme la plupart de ceux de l'auteur, a été réimprimé à diverses reprises, et successivement augmenté et corrigé par les nouveaux éditeurs. L titre de la dernière édition porte qu'elle a été augmentée par C.-G. Buderus et par J.-G. Menzelius, de telle sorte qu'on peut la regarder comme ouvrage entièrement neuf. En effet, en 1797 on en avoit publié à Leipsick le 9e volume, et on n'avoit point encore complété l'ouvrage qui doit offrir un index général des historiens de toutes les nations. XII. *Introductio ad notitiam rei litterariæ et usum bibliothecarum*, in-8°, dont la 5e édition portoit déjà la date de 1729, et qui depuis a été réimprimée. XIII. *Bibliotheca librorum variorum*, in-4°, 1719.

STRUYS (Jean), Hollandais, célèbre par ses voyages en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes, etc. Il commença à voyager l'an 1647, par Madagascar jusqu'au Japon ; en l'an 1655,

par l'Italie dans l'Archipel; et enfin l'an 1668, par la Moscovie en Perse, et ne revint dans sa patrie qu'en 1673. Les *Relations* qu'il avoit faites furent rédigées, après sa mort, par Glanius. Elles parurent à Amsterdam en 1681, in-4°; et depuis en 3 volumes in-12, *ibid.*, 1724, et Rouen, 1730; elles sont intéressantes.

STRYCKIUS (Samuel), né en 1640 à Lenzen, petit lieu du marquisat de Brandebourg, mort en 1710, voyagea dans les Pays-Bas et en Angleterre. De retour en Allemagne, il fut successivement professeur de jurisprudence à Francfort-sur-l'Oder, conseiller de l'électeur de Brandebourg, assesseur du tribunal souverain des Appellations à Dresde en 1690, conseiller aulique et professeur en droit dans l'université de Hall. On a de lui divers *ouvrages* qui lui acquirent de la réputation. — Jean-Samuel STRYCKIUS son fils fut professeur comme lui dans l'université de Hall.

† STRYPE (Jean), né à Londres de parens allemands, et mort à Hackney, dans un âge très-avancé, en 1737, se voua à l'état ecclésiastique, et fut un historien infatigable, loué pour sa fidélité et son exactitude, mais dépourvu de graces, monotone dans ses récits, étranger à l'art de lier et de présenter les faits. Il a été l'éditeur du second volume des ouvrages de Lightfoot, 1684, in-fol. On lui doit la *Vie* de l'archevêque Cramner, 1694, in-fol.; celle de sir Thomas Smith, 1698, in-8°; du docteur Helmer, évêque de Londres, 1701, in-8°; de sir John Cheke, 1705, in-8°; de l'archevêque Grindal, 1710, in-fol.; celle de l'archevêque Whitgift, 1718, in-fol.; enfin les *Annales de la Réformation* en 4 volumes, publiés successivement en 1709, 1725, 1728 et 1731. Il a travaillé huit ans à rassembler des matériaux pour l'édition qu'il a donnée en 1720, de la *Description de Londres*, par Stow, en 2 vol. in-fol., et a publié en 1721, 3 vol. in-fol. de *Mémoires ecclésiastiques*.

I. STUART (Robert), comte de Beaumont-le-Roger, seigneur d'Aubigny, plus connu sous le nom de maréchal d'Aubigny, étoit second fils de Jean Stuart III, comte de Lénox, de la maison royale d'Angleterre. Stuart signifie *Sénéchal*, titre qui passa en surnom à cette maison, laquelle possédoit héréditairement cette charge en Ecosse dès le 12e siècle. Robert Stuart se signala par sa valeur dans les guerres d'Italie, et contribua au gain de plusieurs batailles. Ses belles actions lui méritèrent le bâton de maréchal de France. Sa mort arrivée en 1543, fut une perte pour l'état. Il ne laissa pas de postérité.

II. STUART (Gautier), comte d'Athol en Ecosse, fils de Robert II, roi d'Ecosse, fut convaincu, en 1436, d'une conspiration contre Jacques I, roi de ce pays. On lui fit subir pendant trois jours les plus rigoureux supplices. Après lui avoir fait essuyer une espèce d'estrapade le premier jour, on l'exposa à la vue du peuple sur une petite colonne, et on lui mit une couronne de fer toute rouge sur la tête, avec cette inscription: *Le Roi des traîtres*. Le lendemain il fut attaché sur une claie à la queue d'un cheval, qui le traîna dans le milieu de la ville d'Edimbourg; et le troisième jour, après l'avoir étendu sur une table élevée dans une grande place, on

lui tira les entrailles, et on les jeta dans le feu pendant qu'il vivoit encore. Sa tête fut mise au haut d'une pique, et son corps coupé en quatre quartiers, qu'on envoya dans les quatre principales villes du royaume, pour y être exposés selon la coutume du pays.

III. STUART (Jean), comte de Boucon, fils du précédent, petit-fils de Robert II, roi d'Ecosse, amena 6000 soldats choisis à Charles VII, alors dauphin. Il battit les Anglais à Baugé en 1421, fut défait à Crevant en 1423, et enfin tué devant Verneuil en 1424. Il avoit reçu l'épée de connétable le 24 août de la même année. Il ne laissa que des filles.

† IV. STUART (Gilbert), historien écossais, né à Edimbourg en 1742, mort au village de Musselbourg, près cette ville, en 1786, n'avoit pas vingt ans quand il composa une *Dissertation sur l'antiquité de la Constitution britannique*. Cet ouvrage fut admiré, et lui mérita l'honneur d'être reçu docteur en droit. Le premier ouvrage qu'il fit ensuite fut, *Le Tableau des progrès de la société en Europe*, in-8°, qui a eté traduit en français par M. Boulard. L'auteur ayant sollicité la chaire de droit d'Edimbourg, qui ne lui fut pas accordée, alors il passa à Londres, où il écrivit dans le Monthly-Review. En 1774 il revint à Edimbourg et commença le *Magasin* et le *Review* : mais ces deux entreprises ne réussirent pas : alors il retourna à Londres, où il travailla au *Political Herald* et à l'*English Review*. Les autres ouvrages que Stuart a publiés sont, I. *Les observations sur l'histoire du droit public et constitutionnel de l'Ecosse*. II. *L'histoire de la Réformation en Ecosse*. III. *L'Histoire de l'Ecosse depuis la Réformation jusqu'à la mort de la reine Marie*, 1782. L'auteur y défend cette princesse contre le docteur Robertson et autres.

† V. STUART (Jacques), célèbre antiquaire et architecte anglais, né à Londres en 1713, mort en 1788, soutint sa famille dénuée de fortune, par ses talens; et après la mort de sa mère, il consacra une partie de ce qu'il avoit acquis à voyager en Italie. Là, lié étroitement avec l'architecte Revelt, ils conçurent, en 1748, le projet d'aller visiter Athènes, pour en dessiner et en mesurer tous les monumens. Après l'avoir exécuté, Stuart publia le fruit de ses recherches, en 3 vol. in-fol. dont le premier parut en 1762, sous le titre d'*Antiquités d'Athènes*; le second, dix-huit ans après en 1780, et le troisième en 1794. Ce savant ouvrage fit nommer son auteur l'*Athénien*. Il est d'un usage indispensable pour les architectes; mais le texte de l'édition et la beauté des dessins l'ont rendu fort cher. Il doit renfermer 240 planches. L'auteur, à son retour en Angleterre, fut nommé intendant de l'hôpital de Greenwich, et mourut quelque temps après. Newton lui succéda pour la publication et continuation de son ouvrage.

VI. STUART (les), rois d'Ecosse; *Voyez* ALBANIE.... JACQUES, n°. XI à XVII... MARIE, n°. III. *et* RIZZO.

VII. STUART (Arabelle). *Voy.* SEYMOUR, n°. III.

VIII. STUART. *Voyez* Jacques III, prince de Galles,

Charles Edouard, Louis-Philippe Casimir, connu sous le nom du prétendant, et Henri Benoit, duc et cardinal d'Yorck, frère du dent.

* STUBBE (Henri), écrivain anglais, qui s'est acquis dans son temps une grande célébrité. Il naquit en 1631 dans le comté de Lincoln, d'un père ministre qui, s'étant attaché à la secte des anabaptistes, fut forcé de se retirer en Irlande, et perdit avec sa place presque tout moyen de subsistance; les troubles d'Irlande ramenèrent en Angleterre le jeune Stubbe et sa mère. Ce malheureux enfant, né avec d'heureuses dispositions, ne dut qu'à elles l'intérêt qu'il sut inspirer à ses maîtres et à sir Henri Vane, son protecteur. Malgré son humeur obstinée et revêche, il fit dans ses études de grands progrès, et parvint à obtenir la place de sous-bibliothécaire de la bibliothèque de Bodley. Il ne la garda pas long-temps; des *écrits* dictés par l'esprit de parti la lui firent perdre, et il vint à Stratford-sur-l'Avon exercer la médecine, à l'étude de laquelle il avoit employé quelques années. En 1661, il fut envoyé à la Jamaïque, avec le titre de médecin de S. M. dans cette île; mais ne pouvant en supporter le climat, il revint s'établir à Warwick, où l'exercice de sa profession lui auroit procuré une existence honorable et tranquille, si son goût et son talent pour la dispute lui eussent permis de vivre en paix. Il attaqua la société royale de Londres avec autant d'esprit que d'acharnement, et consuma une partie de sa vie dans cette honteuse guerre, qui condamne à l'oubli les talens qu'il y déploya. Stubbe eut le malheur de périr en 1676, en traversant une rivière entre Bath et Bristol.

STUBBS (George), poète anglais, ministre de la paroisse de Gunville, dans le comté de Dorset, est mort dans le 18e siècle. Il a publié en anglais, *Nouvelles Aventures de Télémaque*, et des *poésies*.

STUBER, né à Philadelphie, d'une famille allemande qui s'y étoit établie, se livra à l'étude de la médecine, et ensuite de la jurisprudence; il y acquit des succès, et mourut jeune dans ces derniers temps. On a de lui la *Continuation de la vie de Francklin*, écrite par lui-même. Stuber, ami de ce physicien célèbre, ne lui a survécu que peu de temps.

STUCK. *Voy*. BATISTIN.

STUCKIUS (Jean-Guillaume), de Zurich, s'est acquis, à la fin du 16e siècle, de la réputation par son *Traité des festins des anciens et de leurs sacrifices*, Zurich 1591, in-fol., et qui se trouve dans un recueil d'autres ouvrages sur l'antiquité, Leyde, 1695, deux vol. in-fol. Il y rapporte la manière avec laquelle les Hébreux, les Chaldéens, les Grecs, les Romains, et plusieurs autres nations faisoient leurs repas. et les cérémonies qu'ils observoient les jours de fêtes dans leurs sacrifices. Il y a beaucoup de recherches dans cet ouvrage. L'auteur mourut en 1607. On a encore de lui de savans *Commentaires sur Arrien*. Il paya un tribut d'admiration à Henri IV, sous ce titre: *Carolus Magnus redivivus*, in-4°, 1598. C'est un parallèle de ce prince avec le fondateur de l'empire d'Occident.

† STUDLY (Jean), poète anglais, mort en 1587, élève de

l'école de Westminster, puis du collége de la Trinité à Cambridge, servit avec distinction dans les armées sous le règne de la reine Elisabeth. Il fut tué au siége de Bréda où il commmandoit sous les ordres du prince Maurice. On lui doit une *Traduction en anglais* de plusieurs des Tragédies de Sénèque

* STUFA (Paul de la), abbé de Saint-Étienne d'Anghiari, né d'une noble famille de Florence en 1662, et mort à Rome le 3 mars 1711, étudia la philosophie moderne et la jurisprudence. L'académie florentine et celle de la Crusca le mirent au nombre de leurs membres. Étant passé à Rome, il acquit l'estime de François Marie de Médicis qui le chargea de diverses missions de la plus haute importance. Il a traduit d'italien en latin un *Abrégé de la vie de la bienheureuse Umilienne*, et du français en italien l'*Art de penser*, *ou la Logique d'Arnauld*, dite *de Port-Royal.*

† STUKELEY (Guillaume), médecin et célèbre antiquaire anglais, descendant d'une ancienne famille du comté de Lincoln, naquit à Holbeck en 1687. Il fit ses études en médecine dans l'université de Cambridge et se forma à la pratique de son art sous le célèbre docteur Méad, qui le recommanda à la société royale de Londres lorsqu'il vint y exercer sa profession. Il y fut reçu successivement membre du collége de médecine de la société royale et de celle des antiquaires dont il fut secrétaire pendant tout le temps qu'il y résida. En 1723 il y publia la *Description et histoire de la rate*, qu'il fit imprimer in-folio, et à laquelle il joignit quelques observations anatomiques sur un éléphant, avec des figures enluminées. Il quitta la capitale en 1729 pour se fixer à Grantham dans le comté de Lincoln, où sa réputation lui attira des consultations de toutes parts; forcé pour sa santé de faire de fréquens voyages, il les fit servir à son goût, pour l'étude de l'antiquité, et donna au public son *Itinerarium curiosum*, *ou Description des antiquités de la Grande Bretagne*, en 100 planches gravées, Londres, 1724, in-folio, qui fut suivi, en 1725, d'un second volume, intitulé *Iter Boreale* et de son édition de *Richard*, *Cirencester*, moine de Westminster, auquel on doit une ancienne carte de l'Angleterre sous les Romains. L'un et l'autre de ces ouvrages ont été réimprimés après sa mort en 1776. Ils furent suivis, en 1736, de sa *Palæographie sacrée*, in-4°, continuée en 1746; et de sa *Palæographie britannique*, en 1743. Dans ce premier ouvrage Stukeley cherche à établir que la mythologie payenne dérive de l'Histoire sacrée, et que le Bacchus des poètes n'est autre que le Jehovah de l'Écriture qui a dirigé la marche des Israélites dans le désert. Stukeley fut un des fondateurs de la société égyptienne qui s'établit en 1741, sous les auspices du comte de Pembroke; et ce savant antiquaire a enrichi de *Mémoires* curieux le recueil des transactions philosophiques. Il éprouva de bonne heure de fréquentes attaques de goutte dont il fut cruellement tourmenté jusqu'en 1730. A cette époque, le docteur Rogers, de Stamford, venoit d'inventer une huile arthritique (*Oleum arthriticum*), au moyen de laquelle, en s'assujétissant à un régime très-sobre et à la privation de toute boisson

fermentée, Stukeley parvint à recouvrer la santé et le jeu de ses articulations d'une manière vraiment surprenante, qui ne s'est point démentie jusqu'à la fin de ses jours. Stukeley en a rendu compte en 1734 dans un ouvrage intitulé *Traité des causes et de la guérison de la goutte, d'après un phénomène nouveau*, qui depuis a été plusieurs fois réimprimé. Une attaque de paralysie enleva Stukeley à sa famille et à ses amis le 3 mars 1765.

* STULL (Jean), médecin, né à Grandmont en Flandre vers la fin du 16e siècle, exerça sa profession à Courtray. On a de lui, *Medendi practica generalis in tres fasciculos contracta*, Antverpiæ, 1606, in-12.

STUNICA (Jacques Lopez), docteur de l'université d'Alcala, a écrit contre Erasme, et contre les Notes de Jacques Le Fevre d'Etaples sur les Épîtres de saint Paul. Il mourut à Naples en 1530. On a encore de lui un *Itinerarium dum Compluto Romam proficisceretur*... Il étoit parent de Diego STUNICA, docteur de Tolède et religieux augustin, qui vivoit dans le même siècle. Celui-ci a fait plusieurs ouvrages, entre autres un *Commentaire sur Job*.

I. STUPPA ou STOUP (Pierre), natif de Chiavanne au pays des Grisons, leva en 1672 un régiment suisse de son nom au service de Louis XIV, fit avec distinction la guerre de Hollande, et fut établi par le roi commandant dans Utrecht. Il se trouva à la bataille de Senef. Sa bravoure lui mérita le grade de lieutenant-général, et la charge de colonel du régiment des gardes-suisses en 1685. Le roi l'employa en diverses négociations en Suisse, dont il s'acquitta avec succès. Il mourut le 6 janvier 1701, dans la 81e année de son âge. Jamais Suisse ne posséda en même temps, en France, autant de régimens et de compagnies que Stuppa. Comme il sollicitoit un jour auprès de Louis XIV les appointemens des officiers suisses, qui n'avoient pas été payés depuis long-temps, Louvois dit au roi : « Sire, si votre majesté avoit tout ce qu'elle et ses prédécesseurs ont donné aux Suisses, on pourroit paver d'argent une chaussée de Paris à Bâle. Cela peut être, répliqua Stuppa ; mais aussi si votre majesté avoit tout le sang que les Suisses ont versé pour le service de la France, on pourroit faire un fleuve de sang de Paris à Bâle. » Le roi fit payer les Suisses.

II. STUPPA (N....), compatriote et proche parent du précédent, fut d'abord pasteur de l'église de Savoy à Londres, où il mérita la confiance de Cromwel. Il quitta ensuite le ministère pour les armes, devint brigadier dans les troupes de France, et fut tué à la journée de Steinkerque en 1692. Il est auteur du livre intitulé *La Religion des Hollandais*, 1675, in-12, qu'il composa à Utrecht, pendant que les Français en étoient les maîtres. Jean Braun, professeur de Groningue, le réfuta dans sa *Véritable Religion des Hollandais*, 1675, in-12. Ces deux livres firent du bruit dans le temps; ils sont oubliés aujourd'hui.

*I. STUPPAU (Jean-Nicolas), né à Pontrasin en 1542, et mort à Bâle le 11 août 1621, fut reçu docteur en médecine dans cette dernière ville, et y succéda en 1589 à Zwinger, professeur de

la faculté. Voici ses ouvrages sur la médecine : I. *Partes corporis humani compendiosè enarratæ*, Basileæ, 1601, in-4°. II. *Prolegomena medica de medicinæ præstantiâ*, etc., ibidem, 1608, in-4°. III. *Medicina theorica ex Galeno et Hippocrate*, ibidem, 1614, in-8°. IV. *Proloquium pro medicinâ Hippocraticâ*, ibidem, 1626, in-4°.

II. STUPPAU (Emmanuel), fils du précédent, né à Bâle en 1587, et mort le 30 janvier 1664, professa 43 ans dans l'université de sa ville natale. Son principal ouvrage est intitulé *Verè aureorum aphorismorum Hippocratis enarrationes et commentaria*, Basileæ, 1615, in-8°.

* STURIE (Renaud), médecin de Soissons, vivoit dans le 15e siècle. Outre un traité contre les athées, on a de lui, *In septem libros aphorismorum Hippocratis paraphrasis poëtica, ad illorum memoriam summè utilis*, Lugduni, 1563, in-8°.

I. STURM (Jean-Christophe), *Sturmius*, né à Hippolstein en 1635, fut professeur de philosophie et de mathématiques à Altorf où il mourut en 1703. On a de lui, I. *Collegium experimentale curiosum*, Nuremberg, 1666 et 1701, in-4°. Il y parle de la chambre obscure, de la machine pneumatique, des baromètres, thermomètres, télescopes, microscopes, etc. On y voit aussi un projet de machine aérostatique conçue d'après la théorie du P. de Lana. II. *Physica electrica sive hypothetica*, Altorf, 1730, 2 vol. in-4°. Il y examine en critique tous les systèmes de physique anciens et modernes. III. *Physicæ conciliatricis conamina*, Nuremberg, 1687, in-12. IV. *Prælectiones contra astrologiæ divinatricis vanitatem*, Leipsick, 1722, 2 vol. in-4°. VI. *Mathesis enucleata* 1 vol. in-8°. VI. *Mathesis juvenilis*, 2 gros vol. in-8°.

II. STURM (Léonard-Christophe), et non STURNI, comme d'autres l'appellent mal-à-propos, excelloit dans toutes les parties de l'architecture civile et militaire. Il naquit à Altorf en 1669, et mourut en 1719. On a de lui, I. Une *traduction* latine de l'Architecture curieuse de G. A. Bokler, Nuremberg, 1664, in-folio. II. Un *Cours complet d'Architecture*, imprimé à Augsbourg, en 16 vol.

* III. STURM (Maurice-Euchaire), fils de Jean Christophe Sturm, né à Altorf le 28 mai 1676, exerça la médecine à Biberach en Souabe. Il a laissé : *Oratio de linguæ græcæ in studio medico utilitate et necessitate*, Altorfii, 1695, in-4°.

* IV. STURM (Samuel), médecin, né à Luccau, dans la basse Lusace, et mort en 1688, exerça sa profession dans sa ville natale, et fut recherché de toute la noblesse du pays. Outre plusieurs ouvrages de littérature, on a sur la médecine : *Discursus medicus de medicis non medicis*, etc., Wittebergæ, 1663, in-4°. *Miscellanea medico-chirurgica, practica et forensia.*

* I. STURMIUS (Jacques), né en 1489 à Strasbourg, d'une ancienne et noble famille du pays, s'illustra par les services qu'il rendit à sa patrie, et montra dans les emplois éminens qui lui furent confiés autant de probité que de talens. Il fut député plusieurs fois aux diètes de l'empire, envoyé à la cour de Vienne et à celle d'Angleterre. Il contribua puissamment à l'établisse-

ment de la réforme de Luther dans sa patrie, et aida Sleidan dans son Histoire de la réformation, par ses communications et ses remarques. Il mourut à Strasbourg le 30 octobre 1553.

II. STURMIUS (Jean), né à Sleiden près de Cologne en 1507, éleva une imprimerie avec Budger Roscius, professeur en grec. Il vint à Paris en 1529, y fit des leçons publiques sur les auteurs grecs et latins, et sur la logique. Elles eurent beaucoup d'approbateurs; mais son penchant pour les nouvelles hérésies l'obligea de se retirer à Strasbourg en 1537, pour y occuper une chaire que les magistrats lui avoient offerte. Il y ouvrit l'année suivante une école qui devint célèbre, et qui par ses soins obtint de l'empereur Maximilien II, le titre d'académie en 1566. Il mourut le 3 mars 1589. Ce savant, propre au travail du cabinet, s'acquitta également bien des négociations et des emplois qu'on lui confia. Il étoit doux et tolérant, et fut fâché de ne pas trouver ce caractère parmi les luthériens, dont il avoit embrassé la secte. Il perdit la vue sur la fin de ses jours, et il supporta ce malheur avec constance. On a de lui, I. *Linguæ latinæ resolvendæ ratio*, in-8°. II. D'excellentes *Notes* sur la Rhétorique d'Aristote, sur Hermogène, etc.

† III. STURMIUS ou STORMS (Jean), né à Malines en 1559, et mort le 9 mars 1650, étudia la philosophie et la médecine à Louvain, où il fut reçu docteur. Il professa quelque temps la philosophie et les mathématiques au collége du Lis; puis ayant embrassé l'état ecclésiastique, il occupa jusqu'à sa mort une chaire de médecine. Ses ouvrages sont, I. *De rosâ Hierichuntinâ liber unus, in quo de ejus naturâ, proprietatibus, motibus et causis disseritur*, Lovanii, 1607, in-12: ouvrage peu commun. II. *Theoremata physices, sive philosophiæ naturalis, versu heroico descripta*, Lovanii, 1610, in-12. III. *De institutione principum; de nobilitate litteratâ*, qui ont été réunis en un volume, sous le titre de *Institutio litterata*, Tournii, 1586, in-4°.

* STUSSI (Rudolf), de l'ancienne et illustre famille de ce nom, fut bourgmestre de la république de Zurich en 1430. L'empereur Sigismond, qu'il avoit secouru dans une de ses guerres, l'arma chevalier de sa propre main à son couronnement à Rome en 1433, et le présenta au pape Eugène IV. La stature héroïque de Stussi et sa force extraordinaire répondoient à son noble courage. Il étoit à la fois ferme et affable, éloquent, magnifique, plein de graces, de franchise et de génie: c'étoit en un mot un homme digne de commander. Il avoit déjà fait ses preuves dans les ambassades et dans les armées, et soutenoit, depuis sept ans, avec avantage, contre les efforts réunis de tous les autres cantons, l'ancienne guerre de Zurich, ainsi nommée par les historiens, lorsque le 22 juillet 1443, ce défenseur magnanime de sa patrie, nouvel Horatius Coclès, mais moins heureux que lui, pour donner aux siens le temps de rentrer dans Zurich et empêcher que cette ville ne devînt la proie des ennemis, se plaça sur le pont de la Syll près la chapelle Saint-Jacques, et défendit seul, une hache d'armes à la main, le passage de ce pont contre 400

confédérés. Stussi se faisoit un rempart des ennemis qu'il renversoit à ses pieds; mais Luthart de Merischwanden, de Lucerne, s'étant glissé sous le pont, souleva la planche sur laquelle combattoit Stussi, et fit tomber ainsi ce généreux guerrier dans la Syll, où il fut tué à coup de piques par le corps de troupes que lui seul avoit arrêté. On accuse les confédérés de l'avoir, après sa mort, éventré avec sa propre hache d'armes, et d'avoir teint de son sang leurs piques, leurs éperons et jusqu'à leurs bottes ainsi que les murs d'une petite chapelle auprès de celle Saint-Jacques. La mort glorieuse de Stussi fut honorée par un décret du sénat, d'une statue au milieu d'une place publique de Zurich, qu'on nomme encore la *Cour de Stussi*. Sur la statue on lit cette inscription :

Fortibus ad Syllam Stussi pugnator in armis
Pro patriâ cecidit vir generosus humi.

— Sa fille Ursule, fut mariée au sénateur Frédéric de Schonen, qui, comme son beau-père, fut tué les armes à la main, dans la même guerre au combat de Freyenbach, deux mois avant lui, c'est-à-dire le 22 mai 1443.

* STUTZ, médecin de la petite ville de Gmund en Souabe, où il est mort en 1806, s'est rendu célèbre par une nouvelle *méthode* de guérir le Tétanos, ou cet état de convulsions horribles dans lequel périssent tant de braves militaires blessés. L'analogie d'un fait bien simple avoit conduit Stutz à cette découverte importante. M. de Humboldt avoit annoncé, dans son ouvrage sur les nerfs, qu'en traitant la fibre nerveuse alternativement avec de l'opium et du carbonate de potasse, on pouvoit la faire passer cinq ou six fois du plus haut degré à un état d'asthénie parfaite. La Méthode de Stutz, qui a été employée avec le plus grand succès dans les hôpitaux autrichiens, consiste dans une application alternative et intérieure de l'opium et du carbonate de potasse.

STUVEL (Esnest), peintre, né en 1657 à Hambourg, mort en 1712, acquit de la renommée par son talent à *peindre* les fleurs et les fruits.

STYCKIUS. *Voyez* Stuckius.

SUAIRE (le Saint-). *Voyez* Véronique.

† SUANEFELD (Herman), peintre et graveur, Flamand d'origine, né vers l'an 1620. Le goût qu'Herman avoit pour le travail lui faisoit souvent rechercher la solitude, ce qui le fit surnommer l'*Ermite*; on le nomma aussi *Herman d'Italie*, à cause de son long séjour en cette contrée. C'étoit un excellent *paysagiste*; il touchoit admirablement les arbres : son coloris est d'une grande fraîcheur; mais il est moins piquant que celui de Claude Le Lorrain. Suanefeld rendoit avec une touche plus vraie et plus spirituelle les figures et les animaux.

I. SUARÈS (François), jésuite, né à Grenade le 5 janvier 1548, professa avec réputation à Alcala, à Salamanque et à Rome. On l'appela ensuite à Coimbre en Portugal, et il y fut le premier professeur de théologie. Il mourut à Lisbonne en 1617 avec beaucoup de résignation : « Je ne pensois pas, dit-il, qu'il fût si doux de mourir !... Suarès avoit une mémoire prodigieuse; il

savoit si bien par cœur tous ses ouvrages, que quand on lui en citoit un passage, dans le même instant il se trouvoit en état d'achever et de poursuivre jusqu'à la fin du chap. ou du livre. Cependant à peine put-il être admis dans la société. Il fut d'abord refusé; il fit de nouvelles instances, jusqu'à demander même à y entrer parmi les frères. Enfin on le reçut, et l'on étoit encore sur le point de le renvoyer, lorsqu'un vieux jésuite dit: « Attendons, il me semble que ce jeune homme conçoit aisément, et pense quelquefois fort bien. » Nous avons de lui 23 vol. in-folio, imprimés à Lyon, à Mayence, et pour la dernière fois à Venise, 1748. Ils roulent presque tous sur la Théologie et sur la Morale. Ils sont écrits avec ordre et avec netteté; il a su fondre avec adresse dans ses ouvrages, presque toutes les différentes opinions sur chaque matière qu'il traitoit: sa méthode étoit d'ajouter ensuite ses propres idées aux discussions théologiques, et d'établir avec solidité son sentiment; mais il surchargea trop souvent sa théologie de questions inutiles. C'est lui qui est le principal auteur du système du *Congruisme*, qui n'est dans le fond que celui de Molina mieux assorti à la mode et au langage des théologiens, et habillé d'une manière moins choquante. « Dans le système de Molina, dit l'abbé Bossut, Dieu d'abord voit par une prévision de simple intelligence toutes les choses possibles. Il voit par une autre prévision, que Molina appelle *Science moyenne*, ou *la Science des futurs conditionnels*, non-seulement tout ce qui arrivera en conséquence de telle ou telle condition, mais encore tout ce qui seroit arrivé (et qui n'arrivera pas) si telle ou telle condition avoit eu lieu. Mais tous les hommes sont conditionnellement munis de graces suffisantes pour opérer leur salut: graces qui deviennent efficaces ou qui demeurent sans effet, selon le libre usage qu'ils en font. Lorsque Dieu veut convertir ou sauver un pécheur, il lui accorde des graces auxquelles il prévoit par la science moyenne que le pécheur consentira, et qui le feront persévérer dans le bien. Suarès fit quelques corrections au système de Molina, et crut expliquer, par le concours simultané de Dieu et de l'homme, comment la grace opère infailliblement son effet sans que l'homme en soit moins libre d'y céder ou d'y résister. Mais cette association de la divinité aux actes de notre volonté foible et changeante est encore un mystère non moins impénétrable que tous les autres points de la dispute. » Son *Traité des Lois* est si estimé, qu'il a été réimprimé en Angleterre. Son livre intitulé *Défense de la Foi catholique contre les erreurs de la secte d'Angleterre*, fut entrepris par ordre de Paul V. Ce pontife, voyant qu'un grand nombre de catholiques anglais prêtoient le serment exigé par Jacques I[er], fit proposer à Suarès par le cardinal Caraffa, son légat en Espagne, de prendre la défense de la religion. Le jésuite obéit, et le pape, satisfait de son ouvrage, l'en remercia par un bref du 9 septembre 1613. Le Traité de Suarès est dédié aux princes chrétiens, et divisé en 6 livres. Dans le sixième il discute la formule du serment qui révoltoit Rome et la plus grande partie des catholiques. Il s'attendoit bien que son ouvrage ne seroit pas du goût du roi Jacques; aussi ne fut-il pas surpris d'apprendre que ce

prince l'avoit fait brûler à Londres devant l'église de Saint-Paul. On dit même qu'à cette nouvelle il témoigna envier le sort de son livre. « Heureux, dit-il, si je pouvois sceller de mon sang les vérités que j'ai défendues avec ma plume. » Le roi d'Angleterre ne se contenta pas d'avoir condamné au feu, et défendu sous de griéves peines la Défense de la Foi, il se plaignit vivement au roi d'Espagne de ce qu'il souffroit dans ses états un écrivain assez téméraire pour oser se déclarer ouvertement l'ennemi du trône et de la majesté des rois. Philippe III fit examiner le livre de Suarès par des évêques et des docteurs; et sur leur rapport, il écrivit à Jacques Ier une longue lettre, où, après avoir justifié le jésuite, il exhortoit ce prince à rentrer dans la voie de la vérité que ses prédécesseurs avoient suivie pendant tant de siècles. L'ouvrage du jésuite espagnol ne fut pas si bien accueilli en France : il fut condamné à être brûlé par arrêt du parlement de Paris, comme contenant des maximes séditieuses. Le P. Noël, jésuite, a fait un Abrégé de Suarès, imprimé à Genève, 1732, en 2 vol. in-folio. L'abréviateur a orné son ouvrage de deux Traités : l'un *de Matrimonio*, l'autre *de Justitiâ et Jure*. Le P. Deschamps a écrit la Vie de Suarès; elle fut imprimée à Perpignan en 1671, in-4°.

II. SUARÈS (Joseph-Marie), évêque de Vaison, d'une famille originaire d'Espagne, établie à Avignon, se retira à Rome chez le cardinal Barberin son ami. On a de lui, I. Une *Traduction latine des Opuscules de saint Nil*, à Rome, en grec et en latin, avec des notes, en 1673, in-folio. II. Une *Description latine de la ville d'Avignon et du Comtat Venaissin*, in-4°, etc. III. D'Aillan, petit-neveu de cet évêque, et qui résidoit à Avignon, possédoit un grand nombre de volumes in-fol. *manuscrits* de la main de Suarès. Ce prélat mourut en 1678, dans un âge avancé.

SUAVIUS (Lambert), habile graveur de Liége, florissoit dans le 16e siècle. On le croit communément élève de Lombart; il a presque toujours été occupé à graver d'après ce maître. On a de Suavius un *Recueil* de 48 estampes, entre lesquelles on distingue la Résurrection de Lazare, les douze Apôtres, les Sibylles, Jésus-Christ au tombeau, saint Pierre et saint Jean guérissant le boiteux à la porte du Temple. Elles sont d'un beau fini, mais un peu sèches.

* SUBERCASAUX (Guillaume), médecin de Bordeaux, mort à Dax sa patrie en 1700, est auteur d'une *Dissertation* manuscrite en latin sur les *Eaux minérales de Dax*, citée dans la Bibliothèque historique de France, et de deux petits ouvrages connus et très-superficiels, sous ce titre: *Histoire d'une femme morte par la piqûre d'une araignée*, Bordeaux, 1679, in-12; *Réflexions sur la nature de l'asthme*, Bordeaux, 1680, in-12.

SUBLET (François), seigneur des Noyers, baron de Dangu, intendant des finances et secrétaire d'etat, étoit fils d'un maître des comptes de Paris, intendant de la maison du cardinal de Joyeuse. Le cardinal de Richelieu l'employa dans les affaires les plus importantes. Après s'être signalé par son zèle pour le service de l'état, il se retira dans sa maison de Dangu, où il mourut le

20 octobre 1645, à 57 ans. Ce ministre aimoit les arts et les talens. Il fonda l'imprimerie royale dans les galeries du Louvre, et encouragea les auteurs par sa protection et par des récompenses.

SUBLEYRAS (Pierre), peintre et graveur, né à Uzès en 1699, mort en 1749, prit les premiers élémens de peinture à l'école d'Antoine Rivals. Il se fit à Rome une si brillante réputation, que les princes, les cardinaux, le pape même voulurent avoir leurs *portraits* de sa main. Il fut aussi chargé d'un *tableau* pour Saint-Pierre de Rome, qu'on a mis en mosaïque dès son vivant; privilége flatteur, dont aucun autre artiste ne peut se vanter d'avoir joui. Le sujet de ce tableau représente saint Bazile célébrant les saints mystères, et recevant les dons de l'empereur Valens, l'appui des hérétiques, qui tombe évanoui dans les bras de ses gardes. (*Voyez* TIBALDI, sa femme, qui excella aussi dans la peinture).

SUBLIGNY (N...), avocat au parlement de Paris, au 17[e] siècle, cultiva plus la littérature que la jurisprudence, et donna des leçons de versification à la comtesse de La Suze. Livré au goût du théâtre, il permit que sa fille fût une des danseuses de l'opéra. Ses ouvrages sont, I. Une *Traduction* des fameuses *Lettres Portugaises*, dont le chevalier de Chamilly, revenant de Portugal, lui donna les originaux, qu'il arrangea. Elles respirent l'amour le plus ardent. (Dorat les a mises en vers français). II. *La folle querelle :* c'est une comédie en prose contre l'Andromaque de Racine. Elle fut représentée sur le théâtre du palais royal en 1668. III. Quelques *Ecrits* en faveur de Racine, dont il devint le panégyriste, après en avoir été le Zoïle. Il avoit trouvé 400 fautes dans Andromaque. IV. La *Fausse Clelia*, in-12, roman médiocre.

SUBTERMANS (Juste), peintre flamand, né à Anvers, mort en 1681, à l'âge de 80 ans, acquit de la célébrité par ses *portraits* et ses *tableaux* d'histoire. Son chef-d'œuvre se voit dans le palais de Florence, et représente l'hommage des Florentins à Ferdinand II.

SUCCA (Marie de), fille d'un célèbre jurisconsulte de Liége, naquit dans cette ville en 1600, et s'y distingua par son érudition et ses profondes connoissances en mathématiques et en musique. Elle a publié quelques *ouvrages*. Elle mourut vers le milieu du 17[e] siècle.

† SUCKLING (Sir John), poète anglais, né en 1613 à Witham dans le comté d'Essex. On rapporte qu'il ne vint au monde que le onzième mois de la grossesse de sa mère. Il montra de bonne heure une grande aptitude à apprendre les langues ; il sut parler le latin à 5 ans, et à 9 il le savoit écrire. La suite de ses études répondit à ces heureuses dispositions, et pendant ses voyages dans l'étranger, il sut s'approprier les vertus et les bonnes qualités plutôt que les défauts des peuples qu'il visita. De retour en Angleterre, il parut à la cour avec tout l'avantage d'un courtisan aimable, et aussi distingué par ses graces que par son esprit. Ni le commerce des muses, ni les délices de la cour, ne lui firent négliger des qualités plus essentielles. Il fit dans ses voyages une campagne sous le grand Gustave Adolphe, et dans l'espace d'une année se trou-

va à trois batailles, à cinq siéges et à divers combats. S'il n'eut pas l'occasion de signaler sa valeur dans les guerres civiles, il donna un grand exemple de fidélité à son souverain, en levant à ses frais un corps de cavalerie qui, dit-on, lui coûta 12,000 livres sterling, et qui ne fut point employé. Il en conçut un tel chagrin, qu'il mourut peu de temps après, âgé de 28 ans. Ses ouvrages consistent en différens morceaux de *Poésie*, quelques *Lettres*, un *Discours* sur l'Occasion et quatre *Comédies*. Ils ont été recueillis et réimprimés plusieurs fois. La dernière édition est celle de Thomas Davies en 2 volumes in-8°.

I. SUE (Jean), chirurgien, né à la Cotte-St-Pol, vint à Paris dans sa jeunesse, et fut accueilli par Devaux, chirurgien renommé, qui lui apprit son art. L'élève égala bientôt le maître : sa pratique fut heureuse, son savoir étendu. Il apprit le latin à l'âge de 45 ans, pour interroger en cette langue les étudians en médecine. Il a publié quelques *Mémoires*, dont le plus remarquable a pour objet la correction du Forceps alors en usage. Il étoit bienfaisant et ami des pauvres, qui pleurèrent sa mort arrivée à Paris le 30 novembre 1732.

II. SUE (Jean-Joseph), frère du précédent, né en 1710, vint à Paris à 19 ans, devint l'élève de Verdier, célèbre anatomiste, et lui succéda dans la chaire de professeur d'anatomie. Il approfondit cette science dans tous ses détails, et en propagea la connoissance parmi un grand nombre d'élèves. Il est mort à Paris le 10 décembre 1792. On lui doit, I. Plusieurs *Mémoires* intéressans, insérés dans le recueil des savans étrangers, publié par l'académie des sciences. L'un décrit dans deux individus une transposition générale des viscères, en sorte que ceux du côté droit se trouvoient à gauche ; un autre a pour objet l'examen de la structure et des vaisseaux de la matrice ; un autre a calculé les proportions du squelette de l'homme, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. II. *Traité des bandages et appareils*, 1746, in-12. On en a fait une seconde édition en 1761. III. *Abrégé d'anatomie*, 1748, 2 volumes in-12, réimprimés en 1774. IV. *Elémens de chirurgie*, 1755, in-8°. V. *Anthropotomie* ou *Traité sur l'art d'injecter, de disséquer et d'embaumer*, 1759, in-8°. Il a été augmenté et publié de nouveau en 1765. VI. *Ostéologie*, 1759, 2 volumes in-fol. avec 31 planches. Cet ouvrage est une traduction de celui de Monro, professeur d'anatomie à Edimbourg. C'est un chef-d'œuvre de typographie et d'exactitude dans le dessin. — Les neveux de Sue suivent avec distinction la même carrière.

* SUEND-AAGESON, le plus ancien historien du Danemarck, rédigea, vers 1187, un *Abrégé* de l'histoire de ce pays, et fut suivi de près par *Saxon le grammairien*.

SUENKFELD. *V.* SCHWENFELD.

* SUÉNON, fils d'Aggon, contemporain de Saxon, vivoit dans le 13ᵉ siècle, et écrivoit comme lui par le conseil d'Absalon, archevêque de Limden, l'*Histoire du Danemarck* qu'Étienne Jean Stéphannis a publiée avec des notes à Sora, 1642, in-8°, sous ce titre : *Opuscula Suenonis primi Danorum historici*. Cet ouvrage est rare.

SUEN-TI, empereur chinois, régnoit dans le 14[e] siècle, et se rendit recommandable par la sagesse de ses lois. Il prit pour leur base le respect filial. Une d'elles ordonne à tous les gouverneurs de l'empire de lui faire connoître ceux qui ont témoigné une soumission particulière à leurs parens, pour qu'il puisse les récompenser. Un autre de ses édits dispense les enfans des corvées accoutumées, pendant tout le temps destiné à rendre les honneurs funèbres à leurs pères et mères.

I. SUÉTONE (Caïus Suetonius Paulinus), gouverneur de Numidie, l'an 40 avant J. C., vainquit les Maures, et conquit leur pays jusqu'au-delà du mont Atlas, ce qu'aucun autre général romain n'avoit fait avant lui. Il écrivit une *Relation* de cette guerre, et commanda 20 ans après dans la Grande-Bretagne, où son courage et sa prudence éclatèrent également. Son mérite lui procura le consulat l'an 66 de J. C., et lui valut la confiance de l'empereur Othon, qui le fit un de ses généraux. Suétone ternit sa gloire, en abandonnant cet empereur. Il prit honteusement la fuite le jour du combat décisif, et s'en fit même un mérite auprès de Vitellius.

† II. SUÉTONE (C. Suetonius Tranquillus). Le surnom de *Tranquillus* lui venoit de son père, à qui on avoit donné celui de *Lenis*, qui signifie à peu-près la même chose. Suetonius Lenis, père de l'historien, étoit chevalier romain et tribun de la 13[e] légion. Son fils fut fort estimé de l'empereur Adrien, qui en fit son secrétaire. Il perdit les bonnes graces de ce prince, pour avoir manqué aux égards dus à l'impératrice Sabine. Le mépris qu'Adrien avoit pour son épouse la rendoit triste, chagrine, d'une humeur difficile ; et l'on croit que Suétone ne se rendit coupable envers cette princesse que pour l'avoir brusquée dans ses mauvaises humeurs. D'autres disent qu'il étoit trop bien avec elle, et qu'Adrien le renvoya, parce qu'il soupçonnoit leur intelligence. Suétone se consola de la perte des faveurs de la cour par la culture des lettres. Pline le jeune, qui étoit lié avec lui, dit que c'étoit un homme d'un caractère fort doux et d'une grande probité. Suétone avoit composé, I. Un *catalogue des hommes illustres de Rome ;* mais cet ouvrage est perdu. II. Plusieurs ouvrages sur la *Grammaire*. III. Une *Histoire des Rois de Rome*, divisé en trois livres. IV. Un *Livre sur les Jeux grecs*, etc. Mais nous n'avons de lui que *la vie des douze premiers Empereurs de Rome*, et quelques fragmens de son *Catalogue des illustres grammairiens*. Dans son histoire de *la vie des douze Césars*, il n'observe point l'ordre des temps ; il réduit tout à certains chefs généraux, et met ensemble ce qu'il rapporte sous chaque chef. Son style manque d'élégance. On lui reproche d'avoir donné trop de licence à sa plume, et d'avoir été aussi libre et aussi peu mesuré dans ses récits, que les empereurs dont il fait l'histoire l'avoient été dans leurs actions. Il leur impute même quelquefois des forfaits qui ne paroissent pas être dans la nature. Il y a plusieurs éditions de cet auteur. La première est de Rome 1640, in-fol. Les meilleures sont celles des *Variorum*, 1690, 2 vol. in-8° ; de Leevarde, 1714, 2 vol. in-4°. ; d'Amsterdam, 1736, 2 vol.

in-4°; de Leydel, 1751; 2 vol. in-8°; celle *ad usum Delphini*, 1684, in-4°; celle du Louvre, 1644, in-12; celle d'Ernesti, réimprimée avec des augmentations par Fréd. Aug. Wolff, à Leipsick 4 vol. in-4°, 1803. Il existe six traductions françaises *de l'histoire des douze Césars*. La première de 1611, de Jean Baudouin, est depuis long-temps oubliée, quoique son auteur fût honoré du titre de lecteur de la reine Marguerite, et même de celui de membre de l'académie française: Duteil en donna une autre en 1760; quoiqu'un peu plus connue que la première, elle n'en est pas meilleure. La Harpe fit paroître en 1770 une traduction de Suétone, en 2 vol. in-8°; mais ce littérateur, peu versé dans la connoissance des anciens, n'a fait preuve dans cet ouvrage ni d'érudition, ni même d'exactitude. Il tronque impitoyablement son auteur, dénature le sens de ses phrases; et il y avoit mieux à dire sur cette traduction que ce qu'a dit Piron dans une épigramme qu'on se rappelle peut-être, quoiqu'elle ait bien mérité d'être oubliée: Cela n'eût rien changé au mérite de la traduction, si elle eût été bonne: mais elle est mauvaise et peu propre à faire connoître l'auteur latin. La quatrième y réussit encore moins; elle fut publiée en 1771, en 4 vol. in-8°, par M. Ophellot de La Pause, ou plutôt de M. Delille, ex-oratorien, qui jugea à propos de se cacher sous ce faux nom. L'inexactitude ne peut guère être poussée plus loin que dans cette dernière. La 5° est de M. A. L. de La Roche, et parut en 1807, 1 vol. in-8°. La 6° qui parut à Paris, sous le titre de: *Histoire des douze Césars, traduite du latin de Suétone, sans aucun retranchement et avec des tables indicatives, des notes et des observations par M. Maurice Levesque*, 2 vol. in-8°, a le mérite de la fidélité; il ne s'est permis ni retranchement, ni addition. On peut cependant reprocher à l'auteur quelques contre-sens et beaucoup de petites inexactitudes de tournure et d'expression. Le style de M. Levesque est en général précis et clair; mais il manque de correction: et s'il ne s'est pas souvent assez appliqué à rendre la tournure des phrases de l'original, il a aussi négligé quelquefois de donner aux siennes une tournure française.

I. SUEUR (Nicolas le), en latin *Sudorius*, conseiller et ensuite président au parlement de Paris, assassiné par des voleurs en 1594, dans sa 55°. année, s'est fait un nom parmi les savans par sa profonde connoissance de la langue grecque. Il en a donné des preuves, principalement dans son élégante *traduction* de Pindare en vers latins, publiée à Paris en 1582, in-8°, et réimprimée dans l'édition de Pindare donnée par Prideaux à Oxford, en 1697, in-fol. Le Sueur imite son original avec la même fidélité qu'un habile dessinateur copie les tableaux d'un grand maître.

† II. SUEUR (Eustache le), peintre, né à Paris en 1617, mort dans la même ville en 1655, étudia sous Simon Vouet, qu'il surpassa bientôt par l'excellence de ses talens. Ce savant artiste n'est jamais sorti de son pays, cependant ses ouvrages offrent un grand goût de dessin, formé sur l'antique et d'après les plus grands peintres italiens. Un travail ré-

fléchi, soutenu d'un beau génie, le fit atteindre au sublime de l'art. Il n'a manqué à Le Sueur, pour être parfait, que le pinceau de l'école vénitienne : son coloris auroit plus de force et de vérité, et il auroit montré plus d'intelligence du clair obscur. Ce peintre fit passer dans ses tableaux la noble simplicité et les graces majestueuses qui sont le principal caractère de Raphaël. Ses idées sont élevées, son expression admirable, ses attitudes bien contrastées. Il peignoit avec une facilité merveilleuse. On remarque dans ses touches une franchise et une fraîcheur singulières. Ses draperies sont rendues avec un grand art. Le Sueur avoit cette simplicité de caractère, cette candeur et cette exacte probité qui donnent un si grand prix aux talens éminens. Ses principaux ouvrages sont à Paris. On sait qu'il avoit orné le petit cloître des chartreux de peintures sublimes, que des envieux mutilèrent. Elles représentent en 22 tableaux qui sont actuellement dans la galerie du sénat, la *Vie de Saint Bruno*, qui devint l'objet de son travail pendant trois années. On y peut admirer sur-tout le sommeil du saint, son refus de la dignité épiscopale, la prédication du chanoine Raymond, et la mort de Bruno dans les solitudes de la Calabre. On a distingué aussi celui où le même saint est représenté faisant bâtir pour lui et ses compagnons l'église de la grande chartreuse, près de Grenoble, et les cellules où ils doivent oublier entièrement le monde. L'ordonnance est noble et simple, les attitudes des ouvriers sont saisies avec la dernière justesse ; et ce fut le grand mérite du pinceau de Le Sueur de n'offrir rien d'exagéré. Le chef-d'œuvre de Le Sueur est son *tableau* de saint Paul, prêchant à Ephèse : c'est un chef-d'œuvre de composition et d'ordonnance. Il se voit actuellement sous le nº 98 du musée Napoléon, ainsi que la *Messe de saint Martin* ; et *saint Gervais et saint Protais*, amenés devant le proconsul Astase. Les peintures dont il décora trois salles de l'hôtel Lambert sont remarquables par la poésie qu'il y a répandue et par la finesse des pensées. Cette belle suite, composée de 19 pièces, est connue sous le nom de *Cabinet des Muses*, du *Salon de l'Amour* et de l'*Appartement des Bains*. Ce fut son dernier ouvrage. Il mourut âgé de 38 ans. On a gravé d'après ses ouvrages. Goulai son beau-frère, ainsi que ses trois autres frères, Pierre, Philippe et Antoine Le Sueur, et Patel avec Nic. Colombel, ses élèves, l'ont beaucoup aidé.

III. SUEUR (Jean le), ministre de l'église prétendue réformée au 17ᵉ siècle, pasteur de la Ferté-sous-Jouarre en Brie, se distingua par ses ouvrages. On a de lui, I. Un *Traité de la divinité de l'Ecriture Sainte.* II. Une *Histoire de l'Eglise et de l'Empire*, Amsterdam, 1730, en sept vol. in-4°, et huit in-8°. Cette histoire, continuée par le ministre Pictet, est exacte, savante, et plus impartiale que les autres ouvrages historiques des protestans. On y désireroit seulement plus de pureté dans le style.

IV. SUEUR *ou* SEUR (Thomas le), né à Rethel en Champagne le 1ᵉʳ. octobre 1703, entra dans l'ordre des minimes en 1722 : il enseigna la philosophie et la théologie, et fut appelé à Rome, où il eut une chaire de

mathématiques à la Sapience, et une autre de théologie à la Propagande. Il alla ensuite à Parme concourir à l'instruction de l'infant duc, et retourna de là à Rome, où il mourut le 22 septembre 1770. Il jouit constamment de l'estime des papes sous lesquels il vécut : Benoît XIV l'honora plusieurs fois de sa visite. Il eut pour associé dans tous ses écrits son estimable ami le P. Jacquier. L'amitié tendre et inaltérable de ces deux savans fait honneur aux lettres. Tout fut commun entre eux, peines, plaisirs, travaux, la gloire même, celui de tous les biens dont on est communément le plus jaloux. Chacun des deux amis fit en entier le *Commentaire sur Newton*. Ils en comparoient ensuite les différens morceaux, et jugeoient à laquelle des deux manières on devoit donner la préférence ; mais jamais on n'a su à qui appartenoit celle qui a été imprimée. Le P. Le Sueur n'avoit aucune ambition, du moins s'il en eût été capable, elle auroit eu pour but l'élévation de son ami. Le cardinalat est un beau problème, disoit ce dernier dans une assemblée nombreuse ; Le Sueur ajouta : Je voudrois bien le résoudre pour vous. Après le retour d'un voyage que le P. Jacquier fit en France, les deux amis donnèrent sur le calcul intégral l'ouvrage le plus complet qu'on eût encore publié, et qui renferme toutes les méthodes jusqu'alors connues. Ce traité parut en 1748, in-8°, et a été réimprimé en 1765, par les soins du duc de Parme. On avertit les deux savans qu'on venoit de se servir de leur travail sans les citer : C'est une preuve qu'on l'a trouvé utile, répondirent-ils, et ils ne firent aucune réclamation. On attribue particulièrement à Le Sueur des principes de *philosophie naturelle*, en 4 vol. in-12 ; et *Institutiones philosophicæ*, 1760, 5 vol. in-12. Le P. Le Sueur, ne montrant nul désir ni apparent, ni caché, de se mettre au-dessus de ses confrères, dut en être beaucoup aimé, et il le fut en effet autant qu'il le méritoit. Il succomba en 1770, à de longues infirmités. Deux jours avant de mourir, il paroissoit avoir perdu toute connoissance. « Me reconnoissez-vous, lui dit le père Jacquier, peu d'instans avant sa mort? — Oui, répondit le mourant : vous êtes celui avec qui je viens d'intégrer une équation très-difficile. » Ainsi, au milieu de la destruction de ses organes, il n'oublia ni l'objet de ses études, ni l'ami avec qui tout lui fut commun. Madame d'Aleignat observe, dans une lettre adressée à l'auteur de l'Année Littéraire, que le père Le Sueur n'étoit point de l'académie des sciences, mais simple correspondant de cette société, et que de Fouchi ne lui a pas rendu le tribut d'éloge dû aux associés.

* V. SUEUR (Nicolas le), graveur en bois, né en 1727, s'est fait remarquer par diverses *estampes* en clair obscur. On cite principalement une *Chute de Phaéton*, d'après Josepin dans le recueil de Crozat ; plusieurs autres *pieces* du même ouvrage, d'après différens maîtres ; ainsi que les *culs-de-lampes* et *groupes* de fleurs qui ornent l'édition in-fol. des fables de La Fontaine, d'après Bachelier.

* VI. SUEUR (Vincent) le, frère du précédent, et aussi graveur en bois à Rouen, mort à Paris, à 75 ans, vint se perfectionner dans cette dernière ville chez Jean Papillon qu'il ne tarda pas à surpasser. Il travailloit avec

beaucoup de facilité; on désireroit en lui plus de correction dans le dessin. La France et les pays étrangers possèdent un grand nombre de ses *ouvrages* qui méritent leur réputation.

SUFFETIUS. *V.* METIUS, nº II.

SUFFOLCK (le duc de). *V.* MARIE, nº XII.

I. SUFFREN (Jean), jésuite, né à Salon en Provence, en 1571, se consacra à la direction et à la chaire. Sa droiture et sa piété le firent choisir pour confesseur de Marie de Médicis, qui engagea Louis XIII à lui donner la même place auprès de lui. Dans les disputes qui s'élevèrent entre ce prince et sa mère, Suffren voulut être conciliateur. Mais il déplut à Richelieu; et n'ayant que de la franchise dans une cour intrigante, il fut bientôt renvoyé. Il fut cependant toujours attaché à la reine, et mourut à Flessingue en 1641, en passant avec elle de Londres à Cologne où elle alloit chercher un asile. Son *Année chrétienne*, 4 vol. in-4º, composée à la prière de saint François de Sales, et abrégée par le père Frizon, en 2 volumes in-12, Nancy, 1728, est écrite avec onction; et quoique le style de l'abréviateur soit plus correct, plusieurs personnes pieuses préfèrent la simplicité de l'original. *Voyez* l'article de NOSTRADAMUS, son compatriote.

† II. SUFFREN SAINT-TROPÈS (le bailli de), né en Provence en 1728, célèbre marin, de la même famille que le précédent, chevalier des ordres, vice-amiral, grand'croix de l'ordre de Malte et ambassadeur de la religion en France, est reconnu généralement comme un des meilleurs officiers généraux de la marine française. Il entra au service en 1743. On étoit alors en guerre; il fit plusieurs campagnes, et fut fait prisonnier en 1747. Dans la guerre de 1756 il étoit au combat de Mahon, et fut pris une seconde fois en 1759 au combat de Lagos, où les Anglais attaquèrent l'escadre française sous le canon des forts portugais. Il commandoit un chébec en 1765, à la malheureuse expédition de Larrache, et fut nommé en 1778 pour commander un des vaisseaux de l'escadre de l'amiral d'Estaing. Il se distingua dans cette campagne, et peu de temps après son retour, en 1781, il fut choisi pour aller, à la tête d'une division de cinq vaisseaux, conduire des renforts au cap de Bonne-Espérance, et se joindre à l'escadre de l'Inde. Dans la traversée, il rencontra dans le port de la Praya, à Saint-Jago, une des îles du cap Vert, une escadre anglaise envoyée pour s'emparer du Cap. Pour sauver cet établissement, il falloit y arriver avant elle. Ce motif, et peut-être aussi le souvenir du combat de Lagos, porta le bailli de Suffren à attaquer cette escadre, mouillée sous la protection des forts portugais, il la désempara, et continuant sa route, il remplit sa mission; et les Anglais, qui arrivèrent après lui au Cap, n'osèrent rien entreprendre contre cet établissement. Au commencement de 1782, à la mort du commandant de l'escadre française dans l'Inde, de Suffren lui succéda, et déploya des talens et une activité extraordinaire. En sept mois il livra quatre combats à l'amiral Hughes, et reprit en trois jours le fort de Trinquemale, que les Anglais avoient enlevé aux Hollandais. La prise de ce fort, situé sur la côte orientale de l'île de Ceylan, le mit en possession

sonnemens, aussi bien que sur ses répugnances à accepter la régence. Mais quand une fois l'expédition sainte eut été conclue, et que par sa qualité de régent il eut également à pourvoir au dedans et au dehors, sa haute capacité fournit et suffit à tout. Il contint l'intérieur du royaume dans l'ordre, ménagea au roi jusqu'en Asie, des remises proportionnées aux énormes dépenses que nous y faisions; et assez fréquemment traversé par les démêlés de théologie qui survinrent, ou même par de purs embarras de cloître, il trouva encore des heures de reste pour ne pas se dérober aux objets les plus minces. » Dom Gervaise a écrit la Vie de Suger en 3 volumes in-12. On trouve dans le Pour et le Contre de l'abbé Prévost, tome 10, une Dissertation pour déterminer la patrie de ce ministre : on lui donne pour frère, dans cet ouvrage, Alvise, évêque d'Arras. Le calice de Suger, formé de Sardoine dans une monture de vermeil, avec un pied orné de médaillons en relief, représentant des figures de saints, fut tiré de l'abbaye de Saint-Denys, et porté dans le cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale, où il fut volé en 1804.

* SUHM (Pierre-Frédéric), né à Copenhague le 18 octobre 1728, consacra ses premières années à la jurisprudence dans l'université de cette ville; mais bientôt il abandonna cette étude pour se livrer à d'autres, et particulièrement à celle de l'histoire qui l'occupa dans la suite tout entier. Ayant quitté la charge publique qu'il avoit acceptée en 1748, il entreprit, en 1751, un voyage en Norwége avec Schioenning, savant très-connu dans la littérature du nord, où il resta pendant quatorze ans; dans le cours de cinquante années, depuis 1748 jusqu'en 1798, il enrichit continuellement la littérature de son pays, par des écrits dont l'érudition, le goût et le jugement rendirent son nom justement célèbre dans la république des lettres. A l'âge de 25 ans, il commença l'entreprise de l'*Histoire complète du Danemarck*, depuis les temps les plus reculés, jusqu'en 1400. Les volumes parurent successivement en 1782, 1784, 1787, 1790, 1793, 6 vol. in-4°, le 7e vol. a dû paroître. Les ouvrages qu'on peut regarder comme des préliminaires de son *Histoire du Danemarck*, sont, outre trois Traités sur le roi Canut-le-Grand, sur Eric-le-Bon, sur Eric Emun, publiés dans les Essais de Corrections sur l'ancienne Histoire Danoise et Norwégienne, par Suhm et G. Schioenning, Copenhague, 1757, in-4°. Les suivans : *Essai d'une Esquisse sur l'Histoire de l'origine des peuples en général, comme une introduction à celle des peuples du nord en particulier;* Copenhague, 1769, in-4°, traduit en allemand, 1790, par Donatius, à Lubeck, in-8°; sur l'*Origine la plus ancienne des peuples du nord*, 1770, in-4°; sur *Odin et la théologie païenne dans le nord*, 1771, in-4°; *Histoire de l'émigration des peuples du nord*, 1772-1773, 2 vol. in-4°; *Histoire critique de Danemarck dans les temps païens*, 1774-1781, 4 vol. in-4° auxquels appartient 1 vol. in-fol., publié en 1779, avec 96 tables. Ce sont ces 10 v. qu'on peut appeler le Magasin de l'Histoire du nord. A cette classe appartient encore l'ouvrage intitulé : *Scriptores rerum danicarum medii œvi, quos collegit et adornavit Jacobus Langebeck*,

post ejus mortem fecit et præfationem adjecit P. F. Suhm, tom. IV, Hafniæ, 1776; V, 1783; VI, 1786; VII, 1792, in-fol.; le tome VIII a dû paroître quelque temps après dans les Mémoires de la société des sciences de Copenhague, où l'on trouve une grande quantité de *Traités* historiques de Suhm. Ce savant historien, membre de plusieurs sociétés savantes, en Suède, en Angleterre et en Allemagne, mourut à Copenhague le 7 septembre 1798.

I. SUICER (Jean-Gaspard), né à Zurich en 1620, y professa publiquement l'hébreu et le grec, et y mourut en 1688. On a de lui un *Lexicon* ou *Trésor ecclésiastique* des Pères grecs, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1728, en 2 vol. in-fol.: cet ouvrage utile prouve beaucoup de savoir, ainsi que son *Lexicon græco-latinum*, Zurich, 1683, in-4°.

II. SUICER (Jean-Henri), fils du précédent, professeur à Zurich, puis à Heidelberg, où il mourut en 1705, se fit connoître par quelques productions, parmi lesquelles on cite sa *Chronologie helvétique*, en latin.

† SUIDAS, écrivain grec, qui florissoit, à ce qu'on croit, sous l'empire d'Alexis Comnène, est auteur d'un *Lexicon grec historique et géographique*. Outre l'interprétation des mots, on y trouve encore les Vies de plusieurs savans et d'un grand nombre de princes. Ce sont des extraits qu'il a pris dans les écrivains qui l'avoient précédé. Sa compilation est faite sans choix et sans jugement. Quelques-uns, pour le justifier, ont dit qu'on a beaucoup ajouté à son ouvrage, et que les fautes ne sont que dans les additions. Quoique son Lexicon ne soit pas toujours exact, il ne laisse pas d'être important, parce qu'il renferme beaucoup de choses prises des anciens. La première édition, en grec seulement, est de Milan, 1499, in-fol.; et la meilleure est celle de Kuster, Cambridge, 1705, en 3 vol. in-fol., en grec et en latin, avec des notes pleines d'érudition. Voyez sur Suidas et sur les sources dans lesquelles il a puisé pour compiler son Lexicon L. C. *Valckenaer ad X Theocriti Idyllia*, publiés par lui à Leyde, 1773, in-8°, p. 270-300.

† SUINTILA *ou* CHINTILA, roi des Visigoths en Espagne, monta sur le trône en 621. C'étoit un prince brave, prudent et généreux. Les Gascons, qui occupoient alors la Navarre, se révoltèrent contre lui; mais il sut les réduire. L'empire grec avoit encore deux généraux qui commandoient dans une partie de l'Espagne. Suintila conquit le pays qui lui étoit soumis, après avoir vaincu l'un des deux généraux par les armes, et corrompu l'autre par ses libéralités. Il devint ainsi seul souverain de l'Espagne, et tenta de rendre le trône héréditaire dans sa famille, en associant son fils à la dignité royale. Les Goths regardèrent cette association comme un attentat à leur droit d'élection, et choisirent pour son successeur un autre de ses fils appelé Sisenand. Suintila voulut soutenir son premier choix; mais il s'arma en vain. Ses troupes l'abandonnèrent; et Sisenand, à qui Dagobert, roi de France, avoit envoyé une grande armée, fut couronné en 631.

*SUISKEN (Constantin), jésuite de Bois-le-Duc, où il naquit en

1714, s'est fait un nom par les *Dissertations* dont il a enrichi les *Acta sanctorum;* collection à laquelle il a travaillé assiduement pendant plusieurs années. Il est mort le 28 juin 1771.

* SULKOCOSKI (Joseph), Polonais, premier aide-de-camp du général Bonaparte, et général de brigade au service de France, dut sa première éducation aux soins du prince Auguste Sulkocoski, palatin de Posen, soit qu'il fût fils naturel d'un frère de ce prince, soit qu'il fût enfant légitime d'un de ses parens éloigné et inconnu. A 18 ans Sulkocoski fit la campagne de 1792 contre les Russes, dans l'armée de Lithuanie, commandée successivement, après la défection du prince Louis de Wurtemberg, par les généraux Judycky et Michel Zabiello. Lors de la malheureuse issue de cette campagne, dont le jeune Sulkocoski écrivit une *Relation* détaillée, il quitta le service de sa patrie, livrée aux Russes par l'adhésion du roi Stanislas aux volontés de Catherine, et vint en France. Le règne de la terreur y commençoit, et Sulkocoski voulant aller aux Indes servir sous Tippoo-Saïb, obtint une commission pour M. Descorches, ci-devant envoyé de France en Pologne, et alors à Constantinople. A peine rendu dans cette ville, on y apprit que l'insurrection de 1794 sous Kosciusko avoit éclaté en Pologne. Descorches envoya aussitôt le jeune Sulkocoski avec des ouvertures et des directions pour les insurgés; mais celui-ci n'étoit encore qu'à moitié route lorsque la bataille de Massourica, la prise et le massacre de Prague terminèrent cette révolution, et rendirent inutiles de nobles efforts, auxquels il n'avoit manqué que des généraux instruits et de bons officiers pour en rendre les suites glorieuses et durables. Sulkocoski retourna donc à Constantinople, et revint de là en France, d'où bientôt le directoire exécutif l'envoya comme capitaine à l'armée d'Italie. Le général Bonaparte ayant eu besoin d'emporter les redoutes du fort Saint-George près de Mantoue, le jeune Sulkocoski s'offrit pour l'exécution de cette périlleuse entreprise qui réussit, et développa dans cette occasion une intelligence et des moyens qui fixèrent l'attention de ce général. Il le nomma son aide-de-camp, se l'attacha, et depuis lors Sulkocoski ne le quitta plus, le suivit dans toutes ses expéditions, et mérita son intime confiance. Il s'embarqua avec lui pour l'Egypte, s'y distingua dans plusieurs circonstances, ainsi qu'il l'avoit fait en Europe, et fut blessé dangereusement dans différentes rencontres; à peine relevé de ses blessures, il fut tué lors de l'insurrection du Caire, où il se laissa trop emporter par son zèle et par son humanité. Pour honorer sa mémoire, le général Bonaparte appela de son nom un des forts du Caire. Sulkocoski ne négligea aucun genre d'instruction durant sa courte et active carrière. Il composa différens *Mémoires* qui doivent se trouver parmi les manuscrits recueillis après sa mort; et il en lut un à l'institut d'Egypte, qui a été imprimé dans les Mémoires de cet institut.

* SULLEAU, avocat au parlement de Paris, né en Picardie et élevé, ainsi que Robespierre, au collége de Louis-le-Grand, défendit la monarchie avec fureur. Ses *Pamphlets* contre le duc d'Orléans et les jacobins, son interrogatoire au châtelet, son arresta-

tion du 21 juillet 1791, enfin un voyage fait à Coblentz, l'avoient signalé comme un zélé contre-révolutionnaire. Il rassembla au 10 août quelques royalistes, et marcha en patrouille à leur tête; rencontré par un parti de patriotes, il fut attaqué et massacré avec cinq autres, dans la cour des Feuillans.

† I. SULLY (Maurice de), natif de Sully, petite ville sur la Loire, d'une famille obscure, fut élu évêque de Paris après Pierre Lombard. Son savoir et sa piété lui méritèrent cette place. Il fonda les abbayes de Herivaux et de Hermières. Ce fut lui qui jeta les fondemens de l'église de Notre-Dame de Paris, l'un des plus grands bâtimens qui se voient en France. Ce prélat, magnifique et libéral, mourut le 11 septembre 1196.

† II. SULLY (Maximilien DE BÉTHUNE, baron DE ROSNI, duc de), maréchal de France et principal ministre sous Henri IV, né à Rosni en 1559, d'une famille illustre et connue dès le 10e siècle, n'avoit que onze ans, lorsqu'au commencement de 1572 il fut présenté par son père à la reine de Navarre et à Henri. Florent Chrétien, précepteur de ce prince, donna aussi des leçons à Sully, qui suivit Henri à Paris. Il s'y trouvoit à l'époque du massacre de la Saint-Barthélemi. Le principal du collége de Bourgogne le tint caché pendant trois jours, et le déroba ainsi aux assassins. Rosni, attaché au service du jeune roi de Navarre, se signala dans plusieurs petits détachemens. Ce prince ayant appris qu'il se comportoit avec plus de témérité que de prudence, lui dit : « Rosni, ce n'est pas là où je veux que vous hasardiez votre vie. Je loue votre courage; mais je désire vous le faire employer dans de meilleures occasions. » Cette occasion se présenta bientôt au siége de Marmande, où il commandoit un corps d'arquebusiers. Il y montra la plus grande bravoure. Sur le point d'être accablé par un nombre trois fois supérieur, le roi de Navarre, couvert d'une simple cuirasse, vola à son secours et lui donna le temps de s'emparer du poste qu'il attaquoit. Eause, Mirande, Cahors furent ensuite les théâtres de sa valeur. En 1586, Rosni fut employé avec honneur à différens siéges; et l'année d'après, avec six chevaux seulement, il défit et emmena prisonniers 40 hommes. A la bataille de Coutras, il contribua à la victoire en faisant servir à propos l'artillerie. Au combat de Fosseuse, journée très-meurtrière, il marcha cinq fois à la charge, eut son cheval renversé sous lui, et deux épées cassées entre ses mains. A la bataille d'Arques en 1589, Sully, à la tête de 200 chevaux, en attaqua 900 des ennemis et les fit reculer. Il partagea à la bataille d'Ivry, donnée l'année d'après, les travaux et la gloire de son maître. Ce bon prince ayant appris qu'il avoit eu deux chevaux tués sous lui, et qu'il avoit reçu deux blessures, se jeta à son cou et le serra tendrement, en lui disant les choses les plus touchantes et les plus flatteuses. « Brave soldat et vaillant chevalier, j'avois eu toujours bonne opinion de votre courage, et conçu de bonnes espérances de vos vertus, mais vos actions signalées et votre modestie ont surpassé mon attente. En conséquence je veux vous embrasser des deux bras, en présence de ces princes, capitaines et grands chevaliers qui sont ici près de moi. » En 1591 Rosni prit Gisors par le

moyen d'une intelligence ; il passoit dès-lors pour un des hommes les plus habiles de son temps dans l'attaque et dans la défense des places. La prise de Dreux en 1593, celle de Laon en 1594, de La Fère en 1596, d'Amiens en 1597, de Montmélian en 1600, donnèrent un nouveau lustre à sa réputation. Aussi habile négociateur qu'excellent guerrier, il avoit été envoyé dès 1583 à la cour de France, pour en suivre tous les mouvemens. On l'employa dans plusieurs autres occasions, et il montra dans toutes la profondeur du politique, l'éloquence de l'homme d'état, le sang-froid de la bravoure, et l'activité de l'homme de génie. En 1586 il traita avec les Suisses, et en obtint une promesse de 20,000 hommes. En 1599 il négocia le mariage du roi avec Marie de Médicis. En 1600 il conclut un traité avec le cardinal Aldobrandin, médiateur pour le duc de Savoie. En 1604 il termina en faveur du roi une contestation avec le pape, sur la propriété du pont d'Avignon. Mais ce fut surtout dans son ambassade en Angleterre qu'il déploya toute la pénétration de son esprit et toute l'adresse de sa politique. La reine Elisabeth étant morte en 1603, Sully, revêtu de la qualité d'ambassadeur extraordinaire, fixa dans le parti de Henri IV le successeur de cette illustre princesse. De si grands services ne demeurèrent pas sans récompense. Il fut nommé secrétaire d'état en 1594, membre du conseil des finances en 1596, surintendant des finances et grand-voyer de France en 1597 et 1598, grand-maître de l'artillerie en 1601, gouverneur de la Bastille et surintendant des fortifications en 1602. Béthune, de guerrier devenu ministre des finances, remédia aux brigandages des partisans. En 1596 on levoit 150 millions sur les peuples, pour en faire entrer environ 30 dans les coffres du roi. Le nouveau surintendant mit un si bel ordre dans les affaires de son maître, qu'avec 35 millions de revenu il acquitta 200 millions de dettes en dix ans, et mit en réserve 30 millions d'argent comptant dans la Bastille. Son ardeur pour le travail étoit infatigable. Tous les jours il se levoit à quatre heures du matin. Les deux premières heures étoient employées à lire et à expédier les mémoires qui étoient toujours mis sur son bureau : c'étoit ce qu'il appeloit *nettoyer le tapis*. A sept heures il se rendoit au conseil, et passoit le reste de la matinée chez le roi, qui lui donnoit ses ordres sur les différentes charges dont il étoit revêtu. A midi il dînoit. Après dîner il donnoit une audience réglée. Tout le monde y étoit admis. Les ecclésiastiques de l'une et de l'autre religion étoient d'abord écoutés. Les gens de village et autres personnes simples qui appréhendoient de l'approcher, avoient leur tour immédiatement après. Les qualités étoient un titre pour être expédié des derniers. Il travailloit ensuite ordinairement jusqu'à l'heure du souper. Dès qu'elle étoit venue, il faisoit fermer les portes : il oublioit alors toutes les affaires, et se livroit aux doux plaisirs de la société avec un petit nombre d'amis. Il se couchoit tous les jours à dix heures ; mais lorsqu'un événement imprévu avoit dérangé le cours ordinaire de ses occupations, il reprenoit sur la nuit le temps qui lui avoit manqué dans la journée. Telle fut la vie qu'il mena pendant tout le temps de son ministère. Henri, dans plusieurs occasions, loua cette gran-

de application au travail. Un jour qu'il étoit allé à l'arsenal où demeuroit Sully, il demanda en entrant où étoit ce ministre ; on lui répondit qu'il écrivoit dans son cabinet. Il se tourna vers deux de ses courtisans, et leur dit en riant : « Ne pensiez-vous pas qu'on alloit me dire qu'il est à la chasse ou avec des dames? » Et une autre fois il dit à Roquelaure: « Pour combien voudriez-vous mener cette vie-là? » La table de ce sage ministre n'étoit ordinairement que de dix couverts : on n'y servoit que les mets les plus simples. On lui en fit souvent des reproches ; il répondit toujours par ces paroles d'un ancien : « Si les conviés sont sages, il y en aura suffisamment pour eux ; s'ils ne le sont pas, je me passe sans peine de leur compagnie. » L'avidité des courtisans fut mal satisfaite auprès de ce ministre : ils l'appeloient le *Négatif*, et disoient que le mot *oui* n'étoit jamais dans sa bouche. Son maître, aussi bon économe que lui, l'en aimoit davantage. Avant le ministère de Sully, plusieurs gouverneurs et quelques grands seigneurs levèrent des impôts à leur profit. Quelquefois ils le faisoient de leur propre autorité, d'autres fois en vertu des édits qu'ils avoient surpris par intrigue. Le comte de Soissons tenta d'obtenir du roi, sous l'administration de Rosni, un impôt de 15 sous sur chaque ballot de toile qui entroit dans le royaume ou qui en sortoit. Suivant lui, cet impôt ne devoit se monter qu'à 10,000 écus, quoique suivant le calcul de Sully il dût en produire près de 300,000. Dans le même temps, des courtisans avides tourmentoient Henri pour obtenir plus de vingt autres édits, tous à la charge du peuple. Rosni alloit sortir pour faire des remontrances sur des vexations si odieuses, lorsqu'il vit arriver chez lui mademoiselle d'Entragues, alors marquise de Verneuil, l'une des maîtresses de Henri IV, laquelle étoit intéressée à la réussite des nouveaux projets. Sully ne lui cacha point combien ces tentatives continuelles que faisoient ceux qui entouroient le roi pour dépouiller le peuple le révoltoient. « En vérité, lui dit-elle, le roi seroit bien bon s'il mécontentoit tant de gens de qualité, uniquement pour se prêter à vos idées. Et à qui, ajouta-t-elle, voudriez-vous que le roi fît du bien, si ce n'est à ses parens, à ses courtisans et à ses maîtresses? » — « Madame, vous auriez raison, répondit Rosni, si le roi prenoit cet argent dans sa bourse; mais y a-t-il apparence qu'il veuille le prendre dans celle des marchands, des artisans, des laboureurs et des pasteurs? Ces gens-là qui le font vivre, et nous tous, avons assez d'un seul maître, et n'avons pas besoin de tant de courtisans, de princes et de maîtresses..... » Si l'on veut connoître les vues de Sully pour le bonheur des états et de la France en particulier, qu'on jette les yeux sur le détail des causes de la ruine ou de l'affoiblissement des monarchies (*Mémoires*, l. 19). « Ces causes, dit-il à Henri IV, sont les subsides outrés, les monopoles principalement sur le blé; le négligement du commerce, du trafic, du labourage, des arts et métiers ; le grand nombre de charges, les frais de ces offices, l'autorité excessive de ceux qui les exercent; les frais, les longueurs et l'iniquité de la justice ; l'oisiveté, le luxe, et tout ce qui y a rapport; la débauche et la corruption des mœurs ; la confusion des conditions; la variation dans la mon-

noie; les guerres injustes et imprudentes; le despotisme des souverains; leur attachement aveugle à certaines personnes; leur prévention en faveur de certaines conditions, ou de certaines professions; la cupidité des ministres et des gens en faveur; l'avilissement des gens de qualité; le mépris et l'oubli des gens de lettres; la tolérance des méchantes coutumes, et l'infraction des bonnes lois; l'attachement opiniâtre à des usages indifférens ou abusifs; la multiplicité des édits embarrassans et des réglemens inutiles.» Il ajoute: « Si j'avois un principe à établir, ce seroit celui-ci: que les bonnes mœurs et les bonnes lois se forment réciproquement. Malheureusement pour nous cet enchaînement précieux des unes et des autres ne nous devient sensible que lorsque nous avons porté au plus haut point la corruption et les abus; en sorte que parmi les hommes, c'est toujours le plus grand mal qui devient le principe du bien. » L'agriculture, qu'il protégea avec zèle, lui paroissoit bien plus digne d'être encouragée que les arts de luxe. Ces arts ne devoient occuper, selon lui, que la partie la moins nombreuse du peuple. Ce ministre craignoit que l'appât du gain attaché à ces sortes d'ouvrages ne peuplât trop les villes aux dépens des campagnes, et n'énervât insensiblement la nation. « Cette vie sédentaire, disoit-il en parlant des manufactures d'étoffes, ne peut faire de bons soldats; la France n'est pas propre à telles babioles. » C'est pourquoi il vouloit que les impôts portassent presque tout entiers sur le luxe. Henri objectoit que ce genre de taxe mécontenteroit les grands seigneurs. « Ce sont, répondit Sully, les gens de justice, police, finances, écriture et bourgeoisie, qui ont introduit le luxe; il n'y a qu'eux qui crieront. S'ils le font, il faudra les remettre à la vie de leurs ancêtres, qui même chanceliers, premiers présidens, secrétaires d'affaires et plus relevés financiers, n'avoient que de fort médiocres logis, des meubles très-modestes, des habillemens fort simples, et ne traitoient leurs parens et amis que chacun n'apportât sa pièce sur sa table. » — « J'aimerois mieux, répliqua vivement Henri, combattre le roi d'Espagne dans trois batailles rangées, que tous ces gens de justice, de finances et de villes, et *sur-tout* leurs femmes et filles, que vous me jetteriez sur les bras. » Le roi, quoiqu'il ne fût pas toujours du même avis que son ministre, connoissoit tout son mérite. Lorsque Sully fut revenu de son ambassade d'Angleterre, Henri IV le fit gouverneur du Poitou, grand-maître des ports et havres de France, et de plus érigea la terre de Sully-sur-Loire en duché-pairie en 1606. Sa faveur ne fut point achetée par des flatteries. Henri IV ayant eu la foiblesse de faire une promesse de mariage à la marquise de Verneuil, Sully, à qui ce prince la montra, eut le courage de la déchirer devant lui. « Comment, morbleu! dit le roi en colère, vous êtes donc fou? » — « Oui, Sire, répondit Béthune, je suis fou; mais je voudrois l'être si fort, que je le fusse tout seul en France. » Parmi les maux que causa la mort de Henri IV à la France, un des plus grands fut la disgrace de ce fidèle ministre. Il fut obligé de se retirer de la cour avec un don de cent mille écus. Louis XIII l'y fit revenir quelques années après, pour lui demander des conseils. Les petits-maîtres qui gouvernoient le roi voulurent

donner des ridicules à ce grand homme, qui parut avec des habits et des manières qui n'étoient plus de mode. Sully s'en apercevant, dit au roi : « Sire, quand votre père me faisoit l'honneur de me consulter, nous ne parlions d'affaires qu'après avoir fait passer dans l'antichambre les baladins et les bouffons de la cour. » En 1634 on lui donna le bâton de maréchal de France, en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie, dont il se démit en même temps. Il mourut dans son château de Villebon, au Pays-Chartrain, le 21 décembre 1641. Le tombeau de Sully et de sa femme se voit à Nogent-le-Rotrou, dans une espèce de chapelle hexagone dans la cour de l'Hôtel-Dieu. Leurs statues en marbre blanc ont été exécutées par B. Boudin en 1642. En 1784 M. Grimault, comte d'Orsay et de Nogent, et la princesse Marianne de Hohenlohe Waldembourg, son épouse, firent graver sur un marbre leur épitaphe. Elle est un abrégé des hauts faits, des vertus du duc de Sully, et finit en disant qu'il passa les restes de sa vie dans le sein de sa famille, dans une douce et paisible tranquillité, et qu'il mourut dans son château de Villebon, d'où son corps a été transporté à Nogent-le-Rotrou dit le Béthune, où repose à côté de ses illustres cendres « très-puissante et très-illustre dame madame Rachel de Cochefilet, duchesse de Sully, son épouse, morte à Paris l'an 1672, à l'âge de 77 ans. » Sully s'étoit occupé dans sa retraite à composer ses Mémoires, qui sont intitulés *Mémoires des sages et royales OEconomies d'état, domestiques, politiques et militaires de Henri-le-Grand*. En 1638 ils furent pour la première fois imprimés sous les yeux de l'auteur, en son château de Sully. Cette édition n'est pas la plus ample, mais la plus recherchée, parce qu'elle n'a point, comme les suivantes, subi d'altération. Ces Mémoires furent réimprimés en 1649, Rouen, 2 vol. in-fol. et 4 vol in-12; puis à Amsterdam en 1651, à Paris en 1662. Cette édition, donnée par Jean Le Laboureur, fut augmentée d'un grand nombre de pièces; elle eut 4 vol. in-folio et 8 vol. in-12. Il y a eu plusieurs autres éditions, notamment à Amsterdam, en 1723, 12 vol. petit in-12. Ces Mémoires, dont le titre a changé quelquefois, ont été mis en ordre et en partie rédigés par quatre secrétaires du duc de Sully. M. l'évêque de La Ravallière pense que ce duc lui-même les a seul composés; que l'assistance des secrétaires a été imaginée par lui afin de pouvoir convenablement louer ses propres actions : éloge qui ne devoit point partir directement de sa plume, et qu'il étoit plus décent de laisser faire à des secrétaires. Mais ce n'est qu'une conjecture de M. de La Ravallière, qui, suivant l'abbé de Longuerue, n'a aucune vraisemblance. Madame de Nemours, dit ce savant abbé, avoit vu le bonhomme M. de Sully; « elle disoit que sa disgrace lui avoit tellement abattu l'esprit, qu'il n'y restoit plus rien du Sully si célèbre, et qu'il s'occupoit tout entier de son petit ménage de campagne. Ses secrétaires ont rempli de fautes les Mémoires qui portent son nom, et qu'il n'étoit plus en état de redresser. » Les premières éditions de ces Mémoires comprennent les événemens qui se sont passés depuis 1570 jusqu'en 1610, époque de la mort de Henri IV. Les additions faites dans l'édition donnée en 1662 par Jean Le Laboureur étendent ces Mémoires jus-

qu'en 1628. Les éditions qui en ont été faites après la mort du duc de Sully ont été tronquées. Voici ce qu'à cet égard nous apprend Guy-Patin dans sa lettre 34[e], tome 1 : « Cette édition (celle de 1649), dit-il, a été fort châtrée par ordre de M. le prince (de Condé), qui en a donné 200 écus afin qu'on en ôtat ce qui étoit contre la naissance de son père. [*Voyez* Tremouille (Charlotte de La).] Ces Mémoires ont été presque entièrement dénaturés dans un ouvrage où ils ont été travestis sous le nom de *Mémoires de Maximilien de Béthune, duc de Sully, principal ministre de Henri-le-Grand, mis en ordre avec des remarques*, 1745, in-4°, 3 vol., et in-12, 8 vol. On sait que Pierre Mathurin, abbé de l'Ecluse-des-Loges, est l'auteur de cette traduction en abrégé des véritables Mémoires de Sully. Cet écrivain, neveu d'un jésuite, semble n'avoir entrepris cet ouvrage que pour faire oublier les anciens Mémoires de Sully, et faire disparoître dans ceux qu'il leur substituoit tout ce qui étoit défavorable à la secte jésuitique. Aussi y a-t-il omis ou altéré un grand nombre de faits qui la concernent. C'est ce qu'a démontré Gabriel Petit de Montempuis, ancien recteur de l'université de Paris, dans ses Observations sur la nouvelle édition des Mémoires de M. le duc de Sully, dans lesquelles on rectifie plusieurs faits concernant l'histoire des jésuites sous le règne de Henri IV, roi de France, altérés dans cette nouvelle édition, La Haye, 1747, et Amsterdam, 1762, in-12. M. l'évêque de La Ravallière, dans le 21[e] vol. des Mémoires de l'académie des belles-lettres, se déclare contre les Mémoires modernes du duc de Sully, et cite plusieurs exemples de la partialité, de l'inexactitude et de l'infidélité de celui qui les a rédigés. Les Mémoires originaux du duc de Sully sont très-curieux, et contiennent un grand nombre de faits, d'anecdotes secrètes que l'on chercheroit en vain dans d'autres ouvrages du même temps. Ils offrent un tableau des règnes de Charles IX, de Henri III, de Henri IV, tracé par un homme d'esprit, pour l'instruction des politiques et des guerriers. Béthune y paroît toujours à côté de Henri. Les amours de ce prince, la jalousie de sa femme, ses embarras domestiques, les affaires publiques, tout y est peint d'une manière intéressante. Sully rend compte lui-même de la manière dont Henri IV le peignoit à ses courtisans. « Quelques-uns (disoit un jour ce prince) se plaignent de Rosni (et quelquefois moi-même) qu'il est d'une humeur rude, impatiente et contredisante. On l'accuse d'avoir l'esprit entreprenant, de présumer tout de ses opinions et de ses actions, et de rabaisser celles d'autrui. Quoique je lui connoisse une partie de ces défauts; quoique je sois contraint quelquefois de lui tenir la main haute, quand je suis de mauvaise humeur, qu'il se fâche ou se laisse emporter à ses idées, je ne laisse pas pour cela de l'aimer, de lui en passer beaucoup, de l'estimer et de m'en bien et très-utilement servir; parce que véritablement il aime ma personne, qu'il a intérêt à ce que je vive, et qu'il désire avec passion l'honneur et la grandeur de moi et de mon royaume. Je sais aussi qu'il n'a rien de malin dans le cœur; qu'il a l'esprit fort industrieux et fort fertile en expédiens; qu'il est grand ménager de mon bien, homme fort laborieux et diligent; qu'il essaie de

ne rien ignorer et de se rendre capable de toutes sortes d'affaires de paix et de guerre; qu'il écrit et parle assez bien, d'un style qui me plaît, parce qu'il sent son soldat et son homme d'état. Enfin, il faut que je vous avoue que, malgré ses bizarreries et ses promptitudes, je ne trouve personne qui me console si puissamment que lui dans tous mes différens chagrins. » (Mémoires de Sully, livre 26.) Aussi ce prince lui écrivoit un jour : « Mon ami, j'acheterois votre présence de beaucoup, car vous êtes le seul à qui j'ouvre mon cœur.... Il n'y a ni d'amour ni de jalousie, c'est affaire d'état... Hâtez-vous! venez, venez, venez!... Ma femme, mes enfans, tout le ménage se porte bien; ils vous aimeront autant que moi, ou je les déshériterai. » Sully étoit protestant, et voulut toujours l'être, quoiqu'il eût conseillé à Henri IV de se faire catholique. « Il est nécessaire, lui dit-il, que vous soyez papiste et que je demeure réformé. » Le pape lui ayant écrit une lettre qui commençoit par des éloges sur son ministère et finissoit par le prier d'entrer dans la bonne voie, le duc lui répondit « qu'il ne cessoit de son côté de prier Dieu pour la conversion de sa sainteté. » Nous finirons cet article par un parallèle de Sully et de Colbert, que nous sommes éloignés d'adopter en tout, parce que le mérite du dernier ministre y est injustement rabaissé; mais celui de Rosni y paroît dans le plus beau jour. « Sully, dont on ne parle plus, étoit bien plus grand homme que ce Colbert dont on parle tant. Sully gouvernoit Henri IV; Colbert gouvernoit Louis XIV : mais avec cette différence que Henri IV examinoit les décisions de Sully, et que Louis XIV croyoit en celles de Colbert; et cette différence est cause que le nom de Colbert a fait fortune.... Sully mit un ordre admirable dans les finances, dans un temps où il pouvoit impunément en augmenter le désordre; pourvut à tous les besoins; amassa 40 millions d'argent comptant. Colbert eut le bonheur de succéder à un homme peut-être innocent, qu'il fit condamner comme coupable : il ne pouvoit mal faire; le procès de Fouquet étoit un engagement trop fort... Colbert enrichit le royaume; Sully fit plus, il le racheta.... Colbert avoit les meilleures intentions du monde; mais peu d'étendue de génie, peu de connoissances, peu de goût : ses premiers pas furent de faux pas; ses premiers choix furent ridicules; ses premières entreprises furent des fautes, et ses dernières des vexations. Sully avoit des intentions aussi pures, un esprit capable de tout embrasser, de tout entreprendre, de tout finir; une droiture sévère, clairvoyante; beaucoup de netteté dans les idées, et malgré le feu de son ame, beaucoup de flegme dans ses démarches : il faisoit tout par lui-même, et pour ne pas se tromper dans le choix de ses confidens, il n'en avoit point. On doit tenir compte à Sully de tout le mal qu'il ne fit pas, tant la maltôte italienne introduite par Catherine de Médicis avoit jeté de trouble et de confusion dans cette partie de l'administration. On peut reprocher à Colbert tout le bien qu'il ne fit pas, tant il avoit de motifs, de lumières, de moyens pour en faire. Colbert n'excelloit que dans les finances. Sully étoit un homme de guerre, un homme de lettres; Sully étoit un Romain.... Sully est le plus homme de bien qui se soit mêlé des fi-

nances. Colbert est le premier homme d'un esprit médiocre qui ait réussi dans une science qui demande de grandes vues, et qui conduit à d'infiniment petits détails... Sully est un modèle : sa gloire lui appartient, et n'appartient qu'à lui. La gloire de Colbert appartient en partie à Sully. » Louis XVI a fait faire sa statue en 1777... (*Voyez* COTTON, n° I.) Comme les Mémoires de Sully donnés par l'abbé de l'Ecluse, en gagnant du côté du style, ont perdu du côté de la fidélité : l'abbé Baudeau avoit annoncé en 1777 une nouvelle édition du texte original en 12 vol. in-8°, avec d'abondantes notes ; mais cette édition n'a pas été achevée. L'académie française a fait de l'éloge de Sully le sujet de l'un de ses prix, qui fut remporté par Thomas.

III. SULLY (Henri), célèbre artiste anglais, passa en France. Ce fut lui qui dirigea le méridien de l'église de Saint-Sulpice. Le duc d'Orléans, régent, et le duc d'Aremberg, lui firent chacun une pension de 15000 liv. Il mourut à Paris le 13 octobre 1728, après avoir abjuré la religion anglicane. Il a laissé, I. Un traité intitulé *Description d'une horloge pour mesurer le temps sur mer*, Paris, 1726, in 4°. II. *Règle artificielle du temps*, 1737, in-12. Ces deux ouvrages prouvent que sa main étoit conduite par un esprit intelligent.

I. SULPICE-APOLLINAIRE. *Voyez* APOLLINAIRE, n° II.

† II. SULPICE-SEVÈRE, historien ecclésiastique, naquit à Agen, dans l'Aquitaine, où sa famille tenoit un rang assez distingué. Aussitôt qu'il eut fini ses études, il se mit dans le barreau et y fit admirer son éloquence. Il s'engagea dans les liens du mariage ; mais sa femme étant morte peu de temps après, il pensa sérieusement à quitter le monde, quoiqu'à la fleur de son âge, très-riche et généralement distingué. Il s'attacha à S. Martin de Tours, suivit ses conseils, et fut son plus fidèle disciple. Il adopta et défendit la doctrine des pélagiens ; mais il s'en repentit et changea d'opinion. On croit qu'il mourut vers l'an 420. Sulpice-Sévère avoit plusieurs terres auprès de Toulouse, de Narbonne, d'Agen et de Tarbes. Il se servit de ses grands revenus pour mettre les pauvres en état de travailler ; car étant grand ami du travail, il ne croyoit pas devoir, par un faux esprit de charité, entretenir la fainéantise. Sa piété n'excluoit ni la gaieté, ni la politesse, ni la vigueur d'une sage administration. Il ne se déchargeoit point sur des intendans infidèles du soin de ses affaires. Il voyoit tout par lui-même, et n'en fut que plus en état de faire du bien. Comme il étoit prêtre, il distribuoit à ses vassaux les secours spirituels et temporels. Nous lui sommes redevables d'un excellent *Abrégé d'Histoire sacrée*, intitulé *Historia Sacra*. Elle renferme, d'une manière fort concise, ce qui s'est passé de siècle en siècle depuis la création du monde jusqu'au consulat de Stilicon, l'an 400 de J. C. Cet ouvrage a fait donner à Sulpice le nom de *Salluste chrétien* ; parce qu'en l'écrivant, il s'y est proposé cet écrivain pour modèle. Il faut avouer qu'il l'égale quelquefois pour l'élégance et la pureté du style. On trouve dans son livre quelques sentimens particuliers, tant sur l'histoire que sur la chronologie ; mais ces défauts n'empêchent pas qu'il ne

soit regardé comme le premier écrivain pour les Abrégés d'Histoire ecclésiastique. Sleidan nous en a donné la suite, écrite avec assez d'élégance ; mais comme il étoit protestant, il est très-favorable à sa secte. Sulpice-Sévère a encore laissé la *Vie de S. Martin*, qu'il composa du vivant de ce prélat. On lui reproche d'avoir cru à de prétendus miracles, sur la foi de quelques bruits populaires. Les meilleures éditions de ses écrits sont les suivantes : Elzevir, 1635, in-12, *cum notis Variorum ;* Leyde, 1665, in-8° ; —Leipsick, 1709, in-8°.—Vérone, 1755, 2 vol. in-4°, par le P. de Prato, oratorien, qui l'a accompagnée de notes et de savantes dissertations. —Il y en a une édition de Bâle, 1556, par Flaccus Illyricus, in-8°, rare ; et une version française de 1656, in-8°, fort plate... Il y a eu encore S. SULPICE-SÉVÈRE, évêque de Bourges, mort en 591 ; et S. SULPICE *le Débonnaire* ou *le Pieux*, aussi évêque de Bourges, mort en 647. Il y a quelques *Lettres* de celui-ci dans la Bibliothèque des Pères. Baronius et d'autres éditeurs du Martyrologe romain confondent Sulpice-Sévère, historien ecclésiastique, avec Sulpice-Sévère, évêque de Bourges. Cette erreur a été relevée par Benoît XIV, dans sa préface de l'édition du Martyrologe, qu'il a donnée en 1749 ; il y démontre que le saint-siége n'a jamais mis le nom de l'historien Sulpice-Sévère dans le Martyrologe. On lui rend cependant un culte dans l'église de Tours, depuis un temps immémorial.

SULPICIE, dame romaine, femme de Calenus, florissoit vers l'an 90 de J. C. Nous avons d'elle un *Poëme* latin contre Domitien, sur l'expulsion des philosophes. Elle avoit aussi composé un *Poëme* sur l'amour conjugal, dont nous devons regretter la perte, si l'éloge qu'en fait Martial n'est point flatté. Son poëme contre Domitien se trouve avec le Pétrone d'Amsterdam, 1677, in-24, dans les *Poetæ Latini minores*, Leyde, 1731, 2 volumes in-4°, et dans le *Corpus Poetarum* de Maittaire. De Sauvigny en a donné une traduction libre en vers français dans le Parnasse des Dames. Il y a une autre SULPICIE, fille de Patercule et femme de Valerius Flaccus, qui fut déclarée d'une voix unanime la plus chaste de toutes les dames romaines, et la plus digne, selon les Livres Sibyllins, de dédier la statue de Vénus dans le temple de cette déesse.

I. SULPICIUS (Gallus), de l'illustre famille romaine des Sulpiciens, fut le premier astronome parmi les Romains qui donna des raisons naturelles des éclipses du soleil et de la lune. Etant tribun de l'armée de Paul-Emile, l'an 168 avant J. C., ses lumières lui firent connoître que la nuit qui précéderoit le jour auquel on devoit livrer bataille à Persée, il arriveroit une éclipse de lune. Il eut peur que les soldats n'en tirassent un mauvais augure. Il les fit assembler avec la permission du consul, leur expliqua l'éclipse, et les avertit du moment de son arrivée. Cet avis guérit les soldats de leur superstition, et le fit regarder comme un homme extraordinaire. On l'honora du consulat deux ans après, avec Marcellus, l'an 166 avant J. C..... Servius SULPICIUS RUFFUS, excellent jurisconsulte du temps de Cicéron, homme recommandable par sa vertu et par

ses autres belles qualités, et consul comme le précédent, étoit de la même famille. *Voyez* aussi Sylla.

II. SULPICIUS (Jean), surnommé *Verulanus*, du nom de Véroli, sa patrie, se fit quelque réputation dans le 15e siècle, par la culture des belles-lettres; il fit imprimer *Végèce*, et publia le premier *Vitruve* vers 1492. On lui doit aussi le rétablissement de la musique sur le théâtre.

* SULTANINI (Balthazar), écrivain du 17e siècle, a publié le *Nouveau Parloir des Moines*, *satire comique*, 1672.

† SULZER (Jean-George), de l'académie de Berlin et autres, naquit en 1720 à Winterthur dans le canton de Zurich. Il fut, dit-on, le plus jeune d'une famille de vingt-cinq enfans. Ses talens ne se développèrent que fort tard, et il étoit parvenu jusqu'à l'âge de seize ans sans qu'on ait pu soupçonner le goût pour l'étude qu'il montra dans la suite. La métaphysique de Wolff fut le premier ouvrage qui donna l'essor à son amour pour la philosophie. Les conseils et l'exemple du célèbre Gessner excitèrent son émulation, et le portèrent à s'appliquer avec ardeur à étudier les mathématiques, la langue grecque et la littérature orientale. Il embrassa l'état ecclésiastique, et se chargea de quelques éducations à Zurich, où il donna, dans un Ouvrage périodique, divers morceaux recueillis en allemand, sous le titre de *Considérations morales sur les Ouvrages de la Nature*. Il traduisit ensuite en allemand les *Itinera Alpina* de Scheuchzer, et composa dans la même langue un *Traité sur l'éducation*. En 1747 il fut nommé professeur de mathématiques au collége de Joachim Sthal à Berlin, et fut reçu en 1750 à l'académie. Agrégé à la classe de philosophie spéculative, il donna dans les volumes de cette société d'excellens *Mémoires* sur la psychologie. Son meilleur ouvrage est sa *Théorie universelle des Beaux-Arts*, qui annonce un penseur profond et un bon citoyen. Le duc de Courlande, voulant fonder un gymnase académique à Mittau, jeta les yeux sur lui pour en dresser le plan, et le chargea de trouver des sujets pour y professer. Sulzer mourut le 25 février 1779.

* SUMMO (Faustin) gentilhomme de Padoue, d'une famille originaire de Crémone, enseigna la logique sur la fin du 16e siècle. Il a écrit quelques ouvrages; mais les plus estimés sont ses *Discours poétiques*, imprimés à Padoue en 1600, in-4°. Il fut l'un des membres les plus distingués de l'académie des *Animosi* et de celle des *Ricovrati*.

* SUMMORIVA (George) de Vérone, fut d'abord professeur de droit, puis entra dans la carrière des armes. On a de lui une *Traduction* en tercets italiens de toutes les Satires de Juvénal, Trévise, 1480; et de la Batracomiomachie d'Homère. Il a encore composé en tercets une *Histoire du royaume de Naples*, Venise, 1496.

† SUMOROKOF (Alexandre), peut être regardé, dit Coxe dans ses Voyages en Russie, comme le fondateur du théâtre russe et comme l'un de ceux qui ont le plus contribué à développer le goût de la poésie dans ces climats glacés. Il naquit d'une famille noble à Moscou le 14 novembre 1727; et après avoir reçu sa pre

mière éducation chez ses parens, et fut élevé à Pétersbourg au séminaire des Cadets: une application constante forma et développa son goût pour la poésie. Nourri de la lecture des meilleurs écrivains latins et français, les premiers essais de sa muse furent des chansons et des poésies fugitives qui furent regardées comme un pronostic assuré de la réputation qu'il s'est acquise depuis. Au sortir de ses études il fut nommé adjudant du comte Golowkin, et ensuite du comte Rosomouski; le comte Iwan Shuwalof devint son Mécène auprès de l'impératrice Elizabeth, qui l'honora de sa protection. Son admiration pour Racine, l'enthousiasme qu'il conçut pour ses ouvrages, le portèrent à travailler pour le théâtre, et à 29 ans il publia sa *Tragédie* de *Koref*, le premier ouvrage sur lequel ait été fondé le théâtre russe. L'impératrice voulut la faire jouer sur le petit théâtre de la cour, et les applaudissemens qu'elle y reçut devinrent un puissant encouragement pour le jeune Sumorokof, qui successivement donna *Hamlet*, *Aristona*, *Sinaf et Truvor*, *Zemira*, *Dimisa*, *Vicshelaf*, le *faux Démétrius* et *Micislaf*. Sa muse ne fut pas moins féconde dans le genre comique: *Trissotin*, le *Juge*, la *Querelle des époux*, le *Tuteur*, le *Légataire*, l'*Envieux*, le *Tartuffe*, le *Cocu imaginaire*, la *Mère rivale de sa fille*, la *Commère*, les *trois Frères rivaux*, vinrent grossir le répertoire du théâtre russe. On lui doit encore les *Opéras* d'Alceste, de Céphale et Procris. Il s'attacha dans la tragédie à imiter la manière de Racine, et ne le fit pas toujours avec succès; mais ces premiers essais, sans doute imparfaits, méritent, dit l'auteur de sa Vie, la même indulgence qu'obtint Corneille parmi les Français pour ses premières productions. Ses *Comédies*, pleines de gaieté, laissent à désirer que l'auteur n'ait pas mis à copier les mœurs russes la même application qu'il a donnée à suivre le goût des meilleurs écrivains étrangers. Sumorokof s'est également distingué par ses *Chansons*, ses *Idylles*, ses *Fables*, ses *Satires*, ses *Elégies*, sa *Traduction des Psaumes*, ses *Poésies anacréontiques* et ses *Odes pindariques* Supérieur à Lomonozoff dans ses compositions théâtrales, il ne l'a point égalé dans ce dernier genre, ajoute l'auteur de la Vie de Sumorokof · ses *Elégies* et ses *Idylles* sont dignes de servir de modèle: ses *Satires* sont les meilleures qu'on puisse citer en langue russe. Il excella dans ses *Fables*, où l'auteur semble également inspiré par les muses et par les graces. Il s'est également distingué comme prosateur dans sa *Chronique de Moscou*, dans son *Histoire de la première insurrection des Strelitz*, en 1682, dans son *Histoire de la rébellion de Stenko-Razin*. Son style a de la précision et de la netteté, mais il est trop chargé d'ornemens qui n'appartiennent qu'à la poésie. L'impératrice Elizabeth éleva Sumorokof au rang de brigadier, le nomma directeur du théâtre, et lui assura une pension de 4000 roubles. Catherine II le nomma conseiller - d'état, lui donna l'ordre de Sainte-Anne, et l'honora de la plus grande distinction pendant le reste de ses jours. Il mourut à Moscou le 1er octobre 1777, âgé de 51 ans. Sumorokof joignit à ses talens les qualités du cœur et une extrême sensibilité; entouré d'honneurs et comblé de gloire, il fut moins

heureux qu'il auroit pu l'être. La singularité et la véhémence de son caractère empoisonnèrent sa vie. Impatient de la plus légère contradiction, le moindre contretemps étoit pour lui le pire de tous les maux ; et sa hauteur le rendit insupportable à tous ceux qui n'étoient pas attentifs à ménager son amour-propre.

SUPERVILLE (Daniel de), ministre de l'église Wallone de Roterdam, naquit en 1657 à Saumur en Anjou, où il fit de très-bonnes études. Il étudia ensuite à Genève sous les plus habiles professeurs de théologie. Il passa en Hollande en 1685, et mourut à Roterdam le 9 juin 1728. On a de lui, I. *Les Devoirs de l'Eglise affligée*, 1691, in-8°. II. Des *Sermons*, in-8°, 4 vol. dont la septième édition est de 1726. III. *Les Vérités et les Devoirs de la Religion*, en forme de *Catéchisme*, 1706. IV. *Traité du vrai communiant*, 1718, etc. Ces différens ouvrages, quoique assez médiocres, sont estimés des protestans.

SURÆUS. *Voy.* ROSIER.

† SURBECK (Eugène-Pierre de), de la ville de Soleure, capitaine commandant de la compagnie générale des Suisses au régiment des Gardes, servit la France avec autant de valeur que de zèle. Surbeck, homme très-instruit, fut reçu honoraire étranger de l'académie royale des inscriptions. Il mourut à Bagneux près de Paris en 1741, à 65 ans. On a de lui, en manuscrit, une *Histoire métallique des empereurs, depuis Jules-César jusqu'à l'empire de Constantin-le-Grand*, dans laquelle il a répandu beaucoup d'érudition. Cet ouvrage fut annoncé devant contenir 2 vol. in-folio, par un *prospectus* imprimé in-8° en 1729.

SURE (Pierre de), fils d'un notaire de Lyon, se fit religieux célestin. Il écrivit la *Vie* de S. Pierre de Luxembourg, imprimée à Avignon, et mourut à la fin du 16e siècle. Il fut contemporain d'un autre célestin, aussi fils d'un notaire de Lyon, nommé François de Laurent, qui travailla avec les docteurs de Louvain à la traduction de la Vulgate, en 1550.

* SUREMAIN (François-Alexis), né à Auxonne le 16 juillet 1755, fut officier de génie, maire d'Auxonne en 1790, et président de l'administration du district de Saint-Jean-de-Losne. On a de lui un drame en 5 actes, sous le titre de *La Bonne Mère*, qu'il composa, en 1775, à Saint-Lazare, où des fautes de jeunesse l'avoient fait renfermer. Un manuscrit, trouvé dans son porte-feuille, sur la nécessité de fonder un gouvernement républicain sur d'autres bases que celles qui existoient en 1793, motiva son arrestation et fut cause de sa mort. Il fut décapité à Paris le 21 mai 1793.

† SURÉNA, général des Parthes dans la guerre contre les Romains commandés par Crassus, l'an 53 avant J. C. Suréna n'étoit pas un nom d'homme ; c'étoit celui d'une dignité. Mais on n'en connoît point d'autre au personnage dont il s'agit ici. C'étoit lui qui avoit mis Orodes, roi des Parthes, sur le trône. Il se signala sur-tout par la défaite de l'armée romaine commandée par Crassus. Il ternit sa gloire par la perfidie dont il usa envers le vaincu, en lui demandant à s'aboucher pour la conclusion d'un traité de paix.

Il fit de grandes honnêtetés à ce général romain, auquel il engagea sa parole, et l'assura que l'accord étoit conclu entre les deux armées, et qu'il ne s'agissoit que de le mettre par écrit. Crassus le crut; mais peu après Suréna lui fit couper la tête. Il ajouta la plaisanterie à cette infidélité. Il entra en triomphe dans la Séleucie, disant qu'il amenoit Crassus; il avoit forcé un des prisonniers à faire le personnage de ce général romain, et il fit couvrir ce faux Crassus de toutes sortes d'opprobres. Il ne jouit pas longtemps du plaisir de sa victoire; car s'étant rendu suspect à Orodes, ce prince le fit mourir. Suréna passoit pour un homme brave, pour un homme de tête, sage et capable de donner de bons conseils.

SURENHUSIUS (Guillaume), auteur allemand du dernier siècle, savant dans la langue hébraïque, est connu principalement par une bonne *édition* de la Mischna. Ce recueil, important pour connoître la jurisprudence, les cérémonies et les lois conditionnelles des Hébreux, est accompagné des commentaires des rabbins Maimonides et Bartenora, d'une version latine et des savantes *notes* de l'éditeur. Il fut imprimé en Hollande l'an 1698, en 6 tomes ou 3 vol. in-fol.

* SURGANT *ou* SURGAND (Jean-Ulric), docteur en droit, vivoit à la fin du 15e et au commencement du 16e siècle. Il soigna l'édition faite à Bâle, par Nicolas Kesler, en 1493, de l'*Homiliarium Hieronymi*, *Ambrosii*, *Augustini*, etc., in-folio, édition citée au t. 1, p. 566, note I. des Annales typographiques de Maittaire, qui estropie le nom de Surgant, en l'appelant Jo. Volueus Surgaut. Nous avons encore de cet auteur, *Manuale Curatorum*, imprimé à Mayence, par Jean Schœffer, en 1508, in-4°, réimprimé à Bâle, en 1574, même format; et *Regimen studiorum*, Bâle, 1502, in-4°.

SURGERÈS. *Voy.* ROCHEFOUCAULT, n° VIII.

† SURIAN (Jean-Baptiste), né à Saint-Chamas en Provence le 20 septembre 1670, d'abord prêtre de l'Oratoire, ensuite évêque de Vence, prêcha deux avents et deux carêmes à la cour, et ses *Sermons* lui valurent la mitre en 1728. Retiré dans son petit diocèse, il n'en sortit que pour se rendre aux assemblées du clergé. Le soin de son troupeau fut sa seule occupation. Lorsque quelque paroisse se plaignoit de son curé, l'indulgent prélat répondoit aux paysans: « Souvenez-vous, mes enfans, que les prêtres sont des hommes; votre curé se corrigera, il me l'a promis. Retournez dans votre paroisse et vivez en paix. » On lui offrit d'autres siéges que le sien: « Je ne quitterai point, répondit-il, une femme pauvre pour une femme riche. Il mena une vie très-frugale; et quoiqu'il possédât un des évêchés les plus modiques de France, il laissa aux pauvres des épargnes considérables, à sa mort arrivée le 3 août 1754. Il fut de l'académie française en 1733 à la place de Coislin, et la même année il prononça à Notre-Dame de Paris l'*Oraison funèbre* de Victor-Amédée, roi de Sardaigne. Surian étoit un homme doux et timide. Malgré cette timidité, il montra du courage et du patriotisme à l'époque de l'invasion des Autrichiens en Provence. Un officier ennemi lui ayant demandé combien il faudroit de temps à l'ar-

mée pour se rendre à Lyon : « Je sais, répondit-il, le temps dont j'aurois besoin pour faire ce voyage, mais j'ignore celui qu'il faudroit à une armée qui auroit des Français à combattre. » Le travail d'apprendre par cœur lui coûtoit infiniment, et cela seul lui auroit fait renoncer à la prédication, si l'espérance de parvenir par ce moyen ne l'avoit soutenu. Nous possédons quelques-uns de ses Discours (entre autres celui du *Petit nombre des Elus*, qui est son chef-d'œuvre), dans le Recueil des *Sermons choisis pour les jours de Carême*, Liège, 1738, 2 vol. in-12; et on a imprimé en 1778, in-12, son *Petit-Carême*, prêché en 1719. Son éloquence, dit d'Alembert, qui lui succéda à l'académie, fut touchante et sans art, comme la religion et la vérité. Il fut comparé à Massillon, son confrère; mais son style est moins pénétrant et moins pathétique.

* SURIN (Jean-Joseph), jésuite, l'un des bons écrivains mystiques, que les Dilettanti mettent pour la conduite des ames au niveau du fameux jésuite espagnol Rodriguez, vivoit dans le 17ᵉ siècle. On a publié ses *Ecrits ascétiques* à Avignon, en 2 vol. in-12, et un abrégé à Nancy en 1738, sous le titre de *Dialogues spirituels choisis, où la perfection chrétienne est expliquée pour toutes sortes de personnes*, 1 vol. in-12. Le P. Surin s'étoit mêlé dans l'affaire des possédés de Loudun, et il avoit même écrit la relation d'un de ses exorcismes, dans laquelle il assure qu'un protestant anglais se convertit à la vue du succès d'un de ces exorcismes. Cette relation n'a pas été imprimée; l'abbé Rigaud, supérieur général des carmélites de France, en avoit lu un manuscrit qui lui avoit été communiqué par un jésuite.

* SURIREY DE S. REMY (Pierre), né dans la paroisse d'Acqueville en Normandie, commissaire-provincial d'artillerie, mort à Paris en 1716, âgé d'environ 70 ans, s'est distingué par ses travaux et par ses écrits. Il s'appliqua à recueillir les expériences et à perfectionner les arts qui avoient rapport à sa profession, et reçut plusieurs marques de bienveillance de la part de Louis XIV. On a de lui, *Recueil de Mémoires d'Artillerie*, Paris, 1745, 2 vol. in-4°, où il a rassemblé avec beaucoup de choix et d'ordre ce qui regarde cette importante partie de la tactique moderne.

SURIUS (Laurent), né à Lubeck en 1522, étudia à Cologne avec Canisius, et se fit religieux dans la chartreuse de cette ville. Après avoir édifié son ordre par ses vertus, il mourut à Cologne en 1578, à 56 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, I. Un *Recueil des Conciles*, en 4 vol. in-fol., Cologne, 1567. II. Les *Vies des Saints*, en 7 tom. in-fol., Cologne, 1618. L'auteur a compilé Lipoman, dont il a changé l'ordre; il s'est permis un arrangement différent; et très-souvent en ne conservant pas le style des originaux, il les a surchargés d'un fatras de mensonges. III. Une *Histoire* de son temps, sous le nom de *Mémoires*, qui commence en 1514; elle a été continuée successivement par Isselt, Brachel, jusqu'en 1651; par Thulden, jusqu'en 1660; et par Henri Brewer, jusqu'en 1673. C'est une suite de la Chronique de Nauclerus : il semble que Surius ne l'a entreprise que pour démontrer la mau-

vaise foi de Sleidan. Sponde en parle en ces termes (*ad an.* 1556, nº 8): *Quæ* Sleidanus *quæsitis calumniis vel impuris derisionibus peccavit, ut frequentissimè fecit,* Laurentius Surius *censuris suis in semitam rectam reduxit.* On en a une Traduction française, 1573, in-8º. L'histoire de Surius est trop souvent une compilation sans choix et sans discernement; elle prouve qu'il étoit plus propre à ramasser des passages qu'à arranger des faits. Cet homme, plus pieux qu'éclairé, travailla, selon Moréri, à excuser les massacres de la Saint-Barthelemi. IV. Une excellente traduction en latin du Traité de la présence de Jésus-Christ après la consécration, de Gropper, sous ce titre: *De veritate Corporis et Sanguinis Christi in Eucharistiâ*, Cologne, 1560, in-4º. Il a encore traduit en latin les ouvrages de Thaulère, ceux de Rusbroch, de Stapyle, et donné plusieurs *ouvrages* de controverse. (*Voyez* Suson.)

† I. SURUGUE (Louis), graveur parisien, né en 1686, et mort en 1762, élève de Bernard Picard, membre de l'académie de peinture, s'acquit une réputation distinguée par ses ouvrages. Les principaux sont, le *Sacrifice d'Abraham*, *Sainte Marguerite*, d'après Raphaël; *Vénus allaitant les amours*, d'après Rubens; et quelques autres, suivant Pierre de Cortone.

† II. SURUGUE (Pierre-Louis), fils du précédent et son élève, né à Paris en 1717, élu comme son père membre de l'académie en 1741, fut décoré 29 ans après du titre de chevalier romain. Recommandable par ses talens et ses vertus, il mourut à Paris à 55 ans. Ses plus beaux ouvrages sont la *Nativité* d'après Le Corrège, la *Vierge* d'après Le Guide, et beaucoup de *sujets* d'après le célèbre Rembrant.

† SURVILLE (Marguerite-Eléonore-Clotilde de Vallon-Chalys de), née à Vallon, château du Bas-Vivarais, sur la rive gauche de l'Ardèche, en 1405, eut pour mère Pulchérie de Fay-Collan, connue par son esprit à la cour de Gaston-Phébus, comte de Foix et de Béarn, et qui inspira à sa fille le goût de la poésie et de la littérature. Celle-ci, dès l'âge de onze ans, *traduisit* en vers une ode de Pétrarque avec tant de graces, que Christine de Pisan, après l'avoir lue, s'écria: « Il me faut céder à cette enfant tous mes droits au sceptre du Parnasse. » Clotilde aima Berenger de Surville, beau, bien fait, aimable, et l'épousa en 1421. Ce dernier, forcé d'aller rejoindre Charles VII au Puy-en-Vélay, ne se sépara point sans douleur de l'épouse à laquelle il venoit de s'unir, et Clotilde célébra la sienne dans une *héroïde* datée de 1422, et qui est un modèle de sensibilité, de graces, et d'une élégance de style bien extraordinaire pour le temps. Le poète Alain Chartier n'en critiqua pas moins cette pièce, et publia son jugement dans un recueil intitulé *Fleurs de belle rhétorique*. Madame de Surville y répondit par des *Rondeaux* malins qui mirent les rieurs de son parti. Elle entreprit alors un grand poème sous le titre de *Lygdamir*, et un roman héroïque et pastoral appelé *le Châtel d'amour*. Ni l'un ni l'autre n'ont été publiés. Les manuscrits même n'en existent plus. Les *poésies légeres* de Clotilde avoient été admirées par Charles, duc d'Orléans, que l'abbé Sallier a présenté comme l'un des meilleurs

poètes du siècle où il vécut. Le duc les fit connoître à la reine Marguerite d'Écosse ; et cette princesse voyant que Clotilde ne vouloit point céder à ses instances, en quittant sa retraite du Vivarais pour la cour, lui envoya une couronne de laurier artificielle, surmontée de douze marguerites à boutons d'or et à feuilles d'argent, avec cette devise faisant allusion au nom de madame de Surville : « Marguerite d'Écosse à Marguerite d'Hélicon. » Celle-ci mourut à plus de 90 ans, puisqu'elle chanta en 1495 la victoire remportée à Fornoue par Charles VIII. Cette pièce est digne de la jeunesse de Malherbe. La date de la mort de Clotilde est incertaine ; on sait seulement qu'elle fut inhumée à Vessaux, dans la même tombe qui renfermoit déjà les cendres de son fils et de sa belle-fille, qu'elle a célébrés dans ses vers. Les poésies de Clotilde offrent l'entrelacement des rimes masculines et féminines, règle à laquelle Marot, qui vécut 100 ans après elle, ne se conforma jamais, mais qui paroît cependant avoir été suivie par des poètes plus anciens, tels que Henri de Croie et Jean Molinet. La naïveté, la vérité des sentimens, la propriété des expressions, la liaison toujours naturelle des idées, beaucoup d'adresse dans les transitions, voilà ce qui frappe le plus dans ses poésies; et l'on ne sera pas fâché de trouver ici les louanges que Jeanne de Vallon, descendante de Clotilde, et qui vivoit dans le 17e siècle, leur a données : « S'il est vrai, dit-elle, que le goût consiste principalement à ne point faire entre-choquer le style et le sujet, les couleurs et les genres; à marier avec art, mais sans que l'art y paroisse, des fleurs de tous les pays et de toutes les saisons; à savoir quand il faut prendre vol, l'alentir, tournoyer, s'arrêter enfin ou s'étendre, et sans pour ce épuiser la mine, extraire de l'or ou des diamans d'un terrain dédaigné du vulgaire; en un mot, avec la simple émaillure des champs, simuler quelquefois l'éclat et la fraîcheur des roses de l'antiquité; certes, ou je me trompe fort, ou ce goût, tant de fois outragé, fut le partage de ma Clotilde. Elle n'a point de ces éclairs qui d'abord éblouissent d'une lueur blafarde, et ne font que replonger plus tristement dans une obscurité profonde; c'est un jour pur et doux, à propos éclatant, mais d'un éclat ami de la vue, et qui sait récréer les yeux sans les fatiguer.» Ses vers à son nouveau né sont pleins de charme et de grâces : ils ont retenti dans le cœur de toutes les mères. Sa pièce intitulée *les Trois plaids d'or* a la plus grande ressemblance avec le joli conte de Voltaire, ayant pour titre *les Trois manières*. Il sembleroit que le poète de Ferney auroit connu le manuscrit de Clotilde : cependant les poésies de celle-ci n'ont été publiées qu'en 1802, par M. Vanderbourg, en 1 vol. in-8°, précédé d'un discours très-bien écrit sur la vie et les ouvrages de Clotilde. On doit le recueil de ses productions à Joseph-Etienne de SURVILLE, descendant de Clotilde, qui fit avec distinction la guerre de Corse et d'Amérique, émigra sous le règne de la terreur, rentra en France, y fut reconnu et fusillé au Puy-en-Vélay. Ce dernier, fouillant dans ses archives en 1782, aidé d'un feudiste, trouva par hasard le manuscrit de son aïeule. Il l'emporta en Suisse, et s'occupa de sa publication, qui n'a pu avoir lieu que quelques années après sa mort. Il a été réimprimé en l'an 12,

(1804.) in-18. Quelques personnes ont révoqué en doute l'authenticité des poésies de Clotilde, et ont cru y trouver des anachronismes. Elle n'a pu, disent-ils, se servir d'expressions qui ne sont entrées dans notre langue que long temps après sa mort.

SUSANNE, fille d'Helcias et femme de Joakim, de la tribu de Juda, est célèbre dans l'Ecriture par son amour pour la chasteté. Elle demeuroit à Babylone avec son mari, qui étoit le plus riche et le plus considérable de ceux de sa nation. Deux vieillards conçurent pour elle une passion criminelle, et pour la lui déclarer, choisirent le moment qu'elle étoit seule, prenant le bain dans son jardin. Ils l'allèrent surprendre, et la menacèrent de la faire condamner comme adultère, si elle refusoit de les écouter. Susanne ayant jeté un grand cri, les deux suborneurs appelèrent les gens de la maison, et l'accusèrent de l'avoir surprise avec un jeune homme. Susanne fut condamnée comme coupable; mais lorsqu'on la menoit au supplice, le jeune Daniel, inspiré de Dieu, dit l'Ecriture, demanda un second examen de cette affaire. On interrogea de nouveau les deux accusateurs. Ils se contredirent dans leurs réponses; l'innocence triompha, et ils furent condamnés par le peuple au même supplice auquel ils avoient injustement fait condamner Susanne, l'an 607 avant J. C. L'un des plus beaux tableaux de Rubens est celui où il a représenté Susanne au bain, surprise par les vieillards. La plus grande terreur règne sur son visage, sans qu'il perde rien de sa douceur et de sa beauté. Un autre motif d'admiration dans ce visage, c'est qu'il n'y a presque pas d'ombre, et qu'il n'en paroît pas moins sortir de la toile. Les figures sont de grandeur naturelle. Ce tableau appartient au roi de Suède, et se trouve placé dans la salle d'audience. On dit que le comte de Kageneck, grand connoisseur en peinture, et ambassadeur de l'empereur en Suède, recevant du roi sa première audience, fut si ravi de la beauté de ce tableau, que s'interrompant au milieu de sa harangue, il s'écria: « Mon Dieu, Sire, quel superbe morceau vous avez là! » Paul Pontius l'a gravé en 1624. *V.* LUCRECE, n° I.

* SUSARION, né dans un petit bourg de l'Attique, nommé Icarie, passe pour avoir été chez les Grecs un des premiers créateurs de l'art dramatique: il s'associa une troupe d'acteurs, et représenta sur des tréteaux ses premières pièces vers l'an 580 avant J. C. C'étoient des farces indécentes et satiriques, où il attaqua les vices et les ridicules de son siècle. Elles firent long-temps les délices des habitans de la campagne. *Voyez* de Savantes recherches sur Susarion, dans la réponse de Bentley à C. Boyre, p. 108-115 de la traduction latine. Bentley y rétablit la véritable leçon de cinq vers sur les femmes, les seuls qui nous restent de ce poète: ils sont sur le mètre ïambique, et étoient devenus proverbe chez les Grecs. Susarion lui-même y indique sa patrie un peu autrement qu'elle ne l'est ci-dessus, d'après le Voyage d'Anacharsis. En voici la traduction: « Peuple, écoutez ce que dit le mégarien Susarion, fils de Philinus, citoyen de Tripodisque: Les femmes sont un mal; toutefois, ô mes compatriotes, ne croyez pas qu'on puisse habiter une maison exempte de mal. Se marier ou

est un, ne pas se marier en est un autre. »

* SUSIUS (Jean-Baptiste), célèbre médecin et littérateur, né à Mirandole le 27 novembre 1519, d'une famille originaire de Carpi, étudia la médecine à Ferrare, et l'exerça avec succès à Venise, à Padoue, à Rome, et enfin à Mantoue. Il cultiva la littérature légère, et fut membre de diverses académies. Il est mort le 21 mai 1583. On a de lui, I. *Trois livres sur l'injustice du duel*, Venise, 1555, in-4°. II. *De sanguinis mittendi ratione, in quo ostenditur quòd in quibusdam hodiè medici contrà Hippocratis et Galeni sententiam peccent circa plebotomiam*, Mirandole, 1558. III. *Consilia*, Venise, 1561. IV. *Livre sur la peste*, Mantoue, 1576. V. *Poésies diverses*, Venise, 1546.

SUSON (Henri), né vers 1300, d'une famille noble de Souabe, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et mourut en 1366. On a de lui : I. Des *Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur*. II. Divers *Sermons*. III. *Horloge de la Sagesse*, traduit en latin par Surius, sur un manuscrit allemand fort imparfait. Cet ouvrage, tel qu'il est sorti des mains de l'auteur, fut imprimé dès l'an 1470, et avoit été traduit en français dès 1389, par un religieux franciscain, natif de de Neuf-Château en Lorraine. Cette dernière version fut imprimée à Paris en 1493, in-fol., après avoir été retouchée, pour le style, par les chartreux de Paris. On en a une autre traduction, 1684, in-12, par l'abbé de Vienne, chanoine de la Sainte-Chapelle de Viviers en Brie.

SUTCLIFFE (Matthieu), *Sutclivius*, théologien protestant d'Angleterre, au commencement du 17e siècle, a composé plusieurs *Traités* de controverse dictés par le fanatisme et l'emportement. On en peut juger par son livre anonyme touchant la conformité du papisme et du turcisme, Londres, 1604. Il a encore laissé, I. *De verá Christi Ecclesiá*, Londini, 1600, in-4°. II. *De purgatorio*, Hanoviæ, 1603, in-8°. III. *De missá papisticá*, Londini, 1603, in-4°, etc.

SUTELISTE (Matthieu), Anglais, doyen d'Exeter, a publié plusieurs *Ecrits* de théologie, parmi lesquels ses compatriotes distinguèrent un *Traité* sur la discipline ecclésiastique, Londres, 1591, in-4°. L'auteur mourut quelque temps après la publication de cet ouvrage.

* SUTHOLT (Bernard), né à Hamm en Westphalie vers la fin du 16e siècle, d'une famille calviniste, enseigna le droit à Harderwyck et à Leyde. La lecture des ouvrages d'Isaac Casaubon le détermina à se déclarer catholique. L'archevêque de Saltsbourg lui donna une chaire de droit. En 1625 le duc de Juliers le fit son conseiller. On ignore la date de sa mort. On a de lui des *Dissertations* sur les Instituts, dont une des meilleures éditions est d'Amsterdam, 1665. Elles sont estimées. Personne, au jugement d'Ulric Huber, n'a appliqué plus sensément que lui la philosophie à la jurisprudence. Il *publia* aussi les raisons qui l'avoient déterminé à abjurer le calvinisme, Cologne, 1625.

SUTOR (Petrus). *V.* COUSTURIER.

† SUTTON (Thomas), fondateur de l'hôpital anglais de la Chartreuse destiné au soulagement des pauvres et des enfans délaissés, né à Knaith dans le comté de Lincoln en 1532,

d'une ancienne famille, fut destiné d'abord au barreau. Cette profession s'accordant peu avec ses goûts, il voyagea sur le continent dont il se rendit les principales langues familières. Son père, mort pendant son absence, lui avoit laissé une fortune très-considérable ; et à son retour il s'attacha en qualité de secrétaire au comte de Warwick et à son frère le comte de Leicester. Il dut au premier l'avantage d'être nommé chef de l'artillerie de de ce district qu'il garda toute sa vie. Son nom se trouve parmi ceux des chefs qui commandèrent les 1500 hommes, qu'Elisabeth envoya en Ecosse pour assister le comte de Morton en 1573, et il commanda en personne l'une des cinq batteries qui forcèrent le château d'Edimbourg à se rendre aux Anglais. Il acquit de l'évêque de Durham deux domaines, dont les mines de charbon furent pour lui la source de richesses immenses. En 1580, sa fortune s'élevoit déjà à 50,000 livres sterling (environ 1,100,000 fr.): son industrie et son bonheur ne se bornèrent pas là. Un mariage immensément riche et les profits du commerce qu'il entreprit firent affluer l'or dans ses coffres. Il n'avoit, dit-on, pas moins de factoreries dans l'étranger ; d'autres entreprises ajoutèrent à cette énorme richesse. Il fut intéressé dans la fourniture des vivres pour la marine, et contribua à la défaite de la flotte invincible que Philippe avoit armée contre l'Angleterre, en épuisant la banque de Gênes des fonds destinés à l'approvisionner. Il fut commissaire des prises sous lord Charles Howard; et ayant lui-même armé en course, il s'empara d'un vaisseau espagnol dont la cargaison s'élevoit à 20,000 sterling (environ 480,000 francs.) Sa fortune, à sa mort, montoit à 5,000 livres sterling de revenus en biens fonds, et à 60,000 livres sterling de revenus en argent monnoyé (en tout un million et demi de francs), revenu immense dont jusqu'alors aucune fortune particulière n'avoit offert l'exemple. Il vécut avec magnificence ; mais ayant perdu son épouse en 1602, il renonça au tumulte du monde, diminua son domestique, se voua à mener dans sa retraite une vie frugale, et se trouvant sans enfans forma la résolution d'attacher son nom à quelque acte important de charité. Dans cette vue il acquit au prix de 13,000 livres sterling (environ 300,000 francs) la Chartreuse près de Smithfield, où il fonda l'hôpital de ce nom en 1611. Lorsqu'il méditoit cette résolution, la cour tâcha de l'en détourner et lui fit offrir la pairie s'il vouloit nommer pour son héritier Charles Ier, alors duc d'Yorck ; mais sourd à l'ambition et peu jaloux des honneurs, Sutton ne changea rien à sa résolution. Il mourut le 11 novembre 1611, à Hackney, âgé de 79 ans.

II. SUTTON (Samuel), né à Alfreton, mort à Londres en 1752, servit dans sa jeunesse sous le duc de Marlborough, et ensuite établit un café à Londres. En 1740 il inventa une méthode simple de désinfecter les vaisseaux et de les purger de tout mauvais air, par des tuyaux de communication avec le feu des cuisines. Le médecin Méad favorisa cette invention, dont l'utilité fut surpassée par celle des ventilateurs de Hales.

* SUVÉE (Joseph-Benoît), peintre, né à Bruges, après avoir

appris les premiers élémens de son art à l'académie de cette ville, se rendit à Paris en 1763, remporta le premier prix de peinture en 1771, et partit pour Rome en 1772. Il y fit plusieurs *tableaux* : la ville d'Ypres en possède deux ; une *Descente du Saint-Esprit*, et une *Adoration des Anges*, que l'on place au nombre de ses meilleurs ouvrages. Reçu, en 1780, membre de l'académie de peinture, il fut adjoint aux professeurs de cette académie. La connoissance parfaite qu'il avoit de la science de l'art et de toutes les études qui concourent au talent d'un peintre, le rendoit particulièrement propre à l'enseignement. Il a fait graver plusieurs dessins d'anatomie que l'on donne aux élèves de nos académies, comme des modèles propres à l'étude de cette science. Cependant les soins qu'il donnoit à l'école, ne l'empêchoient point de travailler dans son atelier ; il fit paroître plusieurs grandes compositions qui eurent du succès, entre autres, celle de la *mort de l'Amiral Coligni*. L'auteur dans ce tableau en négligeant la partie principale du sujet, l'action, s'est seulement occupé de rendre un effet de nuit avec tous les avantages que présente à la peinture une scène éclairée aux flambeaux ; il a négligé la partie essentielle, et il n'a point donné à sa composition le développement qu'une catastrophe de la nature de celle qu'il avoit à peindre pouvoit offrir à un homme de génie. Il a totalement manqué l'attitude noble et l'expression sublime de Coligni qui se présente à ses assassins ; cependent le tableau a été envoyé aux Gobelins, pour être exécuté en tapisserie. Suvée fit une *Résurrection* pour le maître-autel de l'église de Saint-Donat à Bruges, laquelle mérite d'être citée pour la composition. Il fut nommé en 1792 directeur de l'école de Rome; mais les événemens de la révolution et la guerre suspendirent son départ : ce ne fut qu'après que l'empereur Napoléon eut rendu à l'Italie sa tranquillité que les élèves de France purent se réunir à Rome, et que l'école put être rétablie. Suvée, avant son départ, vint revoir sa ville natale, et consacra sa reconnoissance envers l'académie de Bruges, en lui laissant un tableau représentant l'*Origine du Dessin*. Il se rendit à Rome en 1801. Les fonctions de directeur avoient été jusqu'à lui agréables et faciles : il les prit avec les difficultés et les embarras de tout genre, que présente une réorganisation et pour ainsi dire une création nouvelle. Mais son assiduité au travail, son amour pour son art, son zèle et son activité, lui firent surmonter rapidement tous les obstacles ; et par ses soins, l'école fut promptement établie dans la Villa Médicis. C'est dans ce palais des beaux-arts et au milieu des élèves qu'il y avoit réunis qu'il a terminé sa carrière, le 9 février 1807.

SUWAROW. *V.* Souvarow.

* SUYDERHOEF (Jonas), graveur hollandais, mort vers la fin du 17e siècle, s'est plus attaché à mettre dans ses ouvrages un effet pittoresque et piquant, qu'à faire admirer la délicatesse et la propreté de son burin. Il a gravé plusieurs portraits d'après Rubens et Van Dyck ; mais on estime surtout ceux qu'il nous a donnés d'après Franshals, bon peintre. Une de ses plus belles estampes et la plus considérable est celle de la *Paix de Munster*. Il a saisi

admirablement le goût de Terburg, auteur du tableau original, dans lequel ce peintre a représenté une soixantaine de portraits de plénipotentiaires qui assistèrent à la signature de cette paix.

SUZANNE. *Voyez* SUSANNE.

SUZON. *Voyez* SUSON.

* SUZARA (Guide de), célèbre jurisconsulte du 13e siècle, né à Suzara, entre Reggio et Mantoue, professa le droit civil à Modène, à Padoue, à Bologne, et à Reggio. On a de lui divers Traités, savoir : *De ordine judicii; de judiciis et torturâ; de testibus ; de ordine maleficiorum.*

SUZE (Henriette DE CHATILLON DE COLIGNI, connue sous le nom de la comtesse de la), née à Paris en 1618, étoit fille de Gaspard de Coligni, maréchal de France, et petite fille du fameux amiral de Coligni. Aussi aimable par son esprit que par sa figure, elle fut mariée très-jeune à Thomas Addington, seigneur écossais : elle épousa en secondes noces Gaspard de Champagne, comte de La Suze. Ce nouveau mariage fut pour elle un martyre. Le comte, jaloux de ce que sa figure douce, languissante, passionnée lui faisoit trop d'adorateurs, résolut de la confiner dans une de ses terres. Pour faire échouer ce projet, la comtesse quitta la religion protestante que suivoit son mari, et se fit catholique, pour ne le voir, dit la reine Christine, ni dans ce monde, ni dans l'autre. Ce changement n'ayant fait qu'aigrir les deux époux, la comtesse de La Suze obtint du parlement la cassation de son mariage. Comme le comte ne vouloit pas consentir à cette séparation, sa femme lui donna 25,000 écus pour avoir son agrément. Ce fut alors qu'un plaisant dit : « Que la comtesse avoit perdu 50,000 écus dans cette affaire, parce que si elle avoit encore attendu quelque temps, au lieu de donner 25,000 écus à son mari, elle les auroit reçus de lui pour s'en débarrasser. » Madame de La Suze, libre du joug du mariage, cultiva ses talens pour la poésie. Remplie d'enthousiasme pour la littérature, elle négligea entièrement ses affaires domestiques qui ne tardèrent pas à se déranger, mais elle regarda ce malheur en héroïne de roman, qui attache peu d'importance aux richesses. Un exempt, suivi d'archers, vint un matin saisir ses meubles. Elle étoit encore au lit; elle fit entrer l'exempt dans sa chambre pour le prier de la laisser encore dormir deux heures : ce qui lui fut accordé. Elle se leva à midi, s'habilla pour aller dîner en ville, fit de grande excuses à l'exempt de l'avoir fait attendre, et lui dit en sortant : « Je vous laisse le maître chez moi. » Madame de La Suze plaidoit contre madame de Châtillon. Elle la rencontra dans la grande salle du palais. Le duc de La Feuillade accompagnoit cette dernière. Le duc voyant madame de La Suze suivie de Benserade et d'autres poètes, lui dit : « Madame, vous avez pour vous la rime, et nous la raison. » Madame de La Suze lui repartit aussitôt : « Ce n'est donc pas sans rime ni sans raison que nous plaidons. » Sa maison fut le rendez-vous des beaux esprits, qui la célébrèrent en vers et en prose. Elle mourut le 10 mars 1673, regardée comme une femme qui avoit les foiblesses de son sexe et tous les agrémens d'un bel esprit. Elle a fait beaucoup d'élégies. Sa versification

manque quelquefois d'harmonie et d'exactitude. mais elle a de l'élégance et de la facilité. Montplaisir et Subligni la guidèrent dans l'art de rimer : elle surpassa ses maîtres. On a encore d'elle des *Madrigaux* assez jolis, des *Chansons* qui méritent le même éloge, et des *Odes* qui leur sont fort inférieures. Ses *Œuvres* parurent en 1684, en 2 vol. in-12. On les réimprima avec plusieurs pièces de Pelisson et quelques autres, en 1695 et en 1725, en 5 vol. in-12. On connoît ces vers ingénieux sur la comtesse de La Suze, qu'on attribue à Fieubet ou au père Bouhours :

Quæ Dea sublimi vehitur per inania curru ?
An Juno, an Pallas, an Venus ipsa venit ?
Si genus inspicias, Juno ; si scripta, Minerva
Si spectes oculos, Mater amoris erit.

On a essayé ainsi de les rendre en notre langue.

Quelle Déesse ainsi vers nous descend des Cieux ?
Est-ce Vénus, Pallas, ou la reine des Dieux,
Dont nous ressentons la présence ?
Toutes trois en vérité.
C'est Junon par sa naissance,
Minerve par sa science,
Et Vénus par sa beauté.

(Cet article sert de supplément à celui de COLIGNI, n° I, qui se trouve incomplet.)

* SWALWE (Bernard), docteur en médecine, né à Embden en 1625, exerça sa profession à Harlingue, et fut zélé partisan du cartésianisme. On ignore l'année de sa mort. On a de lui, I. *Disquisitio therapeutica generalis, sive methodus medendi, ad recentiorum dogmata adornata et Waleanæ methodo conformata*, Amstelodami, 1657, in-12, Jenæ, 1677, in-12. II. *Ventriculi querelæ*, ibidem, 1664, in-12. III. *Pancreas pancrene*, (plein de trous) *sive Pancreatis et Succi ex eo profluentis commentum succinctum*, ibidem, 1667, in-12. Le style de cet ouvrage est badin. IV. *Naturæ et artis instrumenta publica, alcali et acidum, per Noechmum et Palæphatum hinc inde ventilata et praxi medicæ superstructæ præmissa*, ibidem, 1667, in-12 ; Francofurti, 1677, in-8°.

SWAMMERDAM (Jean), célèbre anatomiste, né à Amsterdam en 1637, d'un apothicaire, reçut le bonnet de docteur en médecine à Leyde en 1667. Il s'appliqua sur-tout à l'étude du corps humain et des insectes, et parvint à se faire un très-riche cabinet d'histoire naturelle. On lui doit l'idée d'injecter dans les vaisseaux une matière liquéfiée par la chaleur, et qui, acquérant de la solidité en se refroidissant, rend ces vaisseaux plus sensibles. On lui doit encore l'invention d'un thermomètre, pour apprécier le degré de chaleur dans les animaux. Sur la fin de ses jours il donna dans les mysticités de La Bourignon, alla la joindre dans le Holstein, vécut dans la retraite, et mourut en 1680. L'excès d'application l'avoit rendu hypocondre. Il étoit tellement tourmenté par la bile noire, qu'à peine daignoit-il répondre à ceux qui lui parloient. Quand il montoit en chaire, souvent il restoit comme interdit, sans répondre aux objections qu'on lui faisoit. Peu de temps avant sa mort, il fut saisi d'une fureur mélancolique ; et dans l'un de ses accès il brûla tous ses écrits. Enfin il périt desseché comme une momie, et conservant à peine la figure humaine. Les ouvrages de ce savant sont, I. *Traité de la Res-*

piration et de l'usage des Poumons, en latin, Leyde, 1738, in-4°. II. Un autre, *de fabricâ uteri muliebris*, 1679, in-4°. III. Une *Histoire générale des insectes*, Utrecht, 1669, in-4°, en allemand; ibidem, 1685, in-4°, en français; Leyde, 1733, in-4°, en latin, par Henri Chrétien Henninius. Jérôme David Gaubius en a donné aussi une édition en latin : la meilleure édition est celle de Leyde, 1737, 2 vol. in-folio, sous le titre de *Biblia naturæ, sive historia insectorum in classes certas redacta, nec non exemplis et anatomico variorum animalculorum examine, æneisque tabulis illustrata, insertis numerosis rariorum naturæ observationibus*. Cet ouvrage, dans lequel on trouve l'observateur exact et laborieux, est divisé en quatre parties, suivant les quatre ordres de changement qu'il avoit observés par rapport aux insectes. Les figures sont d'une grande beauté; et jusqu'aux viscères des abeilles tout y est gravé avec la plus grande exactitude. Réaumur, qui a travaillé sur le même objet, a adopté les planches de Swammerdam pour orner ses ouvrages. On trouve sa Vie par le célèbre Boërhaave à la tête du *Biblia naturæ*.

SWANEFELD (Herman), peintre flamand, né en 1620, mort en 1680, fut disciple de Gérard-Dow et de Claude Lorrain. Il excelloit à peindre les ruines et les lieux déserts. On le vit longtemps ne parcourir dans le voisinage de Rome que les endroits escarpés et solitaires : ce qui le fit surnommer le *Peintre-ermite*. Ses Tableaux sont très-recherchés.

* SWANENBARG (Guillaume Van), graveur de Leyde, né en 1581, nous a laissé *Loth enivré par ses filles*, et *J.C. avec les disciples d'Emmaüs*, d'après Rubens; *le trône de la Justice*, d'après Vytenwaël, et divers sujets sur les dessins de différens maîtres.

* SWANENBOURG (Corneille de), docteur en droit civil et en droit canon, né à Leyde le 12 septembre 1574, fut instruit de bonne heure dans les sciences; mais il s'appliqua plus particulièrement à l'étude de la jurisprudence, tant à Leyde qu'à Douai. En 1597 l'université de Leyde le chargea d'enseigner publiquement le droit, et il exerça cet emploi pendant 33 ans. Il mourut le 12 mai 1638. Il n'a laissé qu'un seul ouvrage, intitulé *De Jure Accrescendi*, Leyde, 1633, in-12.

* SWART (Eustache). C. Burman le met au nombre des savans qui ont illustré la ville d'Utrecht. On a de lui un ouvrage de philologie et de critique, intitulé *Analectorum libri III*, Leyde, 1616.

†SWEDENBORG (Emmanuel), Cet enthousiaste suédois, qui a réussi à fonder une secte malgré l'extravagance de sa doctrine, naquit à Stockholm le 29 janvier 1689, de l'évêque de West-Gothie, et publia, à l'âge de vingt ans un ouvrage intitulé *Ludus heliconius, sive Carmina miscellanea*. Au retour de ses voyages en Angleterre, en Hollande, en France et en Allemagne, le roi Charles XII le nomma assesseur du collége métallique. A cette époque de sa vie, les mathématiques ainsi que la philosophie naturelle furent exclusivement l'objet de ses études; et il fournit à Charles XII des vues utiles pour le transport par eau de sa

grosse artillerie dans les endroits où elle ne pouvoit être conduite par terre. Il publia divers ouvrages sur des sujets de science et de philosophie, et sut si bien se concilier la faveur de la reine, Ulrique Eléonore, qu'elle lui donna, en 1719, des lettres de noblesse. Il fit la revue des mines, et un examen approfondi des manufactures de la Suède, et en 1733 il compléta son grand ouvrage intitulé : *Opera philosophica et mineralia*, qu'il fit imprimer sous ses yeux l'année suivante, partie à Dresde et partie à Leipsick, en 3 vol. in-folio, ornés de figures ; collection qui fait égalementhonneur à ses connoissances et à son jugement. Il avoit été admis dans la société des sciences d'Upsal, dans l'académie royale de Stockholm et dans celle de Pétersbourg. Il étoit en correspondance avec la plupart des savans de l'Europe ; mais le temps approchoit où toutes les vues d'ambition du baron de Swedenborg devoient faire place à des conceptions d'un genre tout différent. Soit que son esprit fût affoibli par une trop grande application à l'étude, soit qu'il fût entraîné par sa propension à l'enthousiasme, il se crut miraculeusement appelé à révéler au monde les mystères les plus cachés. « En 1743, dit-il dans l'un de ses ouvrages, il a plu au Seigneur de se manifester à moi, et de m'apparoître personnellement pour me donner la connoissance du monde spirituel, et me mettre en relation avec les anges et les esprits ; et ce pouvoir m'a été continué jusqu'à ce jour. » Depuis cet instant, sa savante plume ne fut exercée que par ses étonnantes révélations. Il publia les traitéssuivans. I. *De cultu et amore Dei*, Londres, 1745, in-4°.— II. *De telluribus in mundo nostro solari*, 1758. — III. *De equo albo in Apocalypsi*, 1748. — IV. *De nová Hierosolymá*. — V. *De cælo et inferno*. — VI. *Sapientia Evangelica de diviná providentiá* Amsterdam, 1764. — VII. *Vera christiana religio*, Amsterdam, 1771, et d'autres ouvrages de ce genre, qu'il fit imprimer en Hollande et en Angleterre, et qui ont en partie été traduits par ceux qui les admirent. Cet homme singulier mourut à Londres le 29 mars 1772. Swedenborg, disent les auteurs de la Biographie anglaise, étoit, avec la meilleure foi du monde, le plus extravagant des enthousiastes. Sa secte, qui paroît n'avoir, pendant sa vie, fait aucun progrès, s'est maintenant établie en Angleterre sous le nom de la *Nouvelle Eglise de Jérusalem*, et professe une sorte de christianisme modifié d'après l'imagination de son auteur. Elle reconnoît la Trinité, mais dans un sens qui n'est celui d'aucune autre église chrétienne : elle adopte l'unité avec une interprétation particulière aussi, et prétend que le sens spirituel de l'Ecriture n'a été bienconnu que lorsqu'il a été révélé à Swedenborg. La communication continuelle entre les hommes et les esprits est un des principaux points de sa doctrine, qui ne mériteroit guère d'être relevée, si beaucoup de gens ne la regardoient comme le résultat d'une inspiration réelle. Il est bien singulier, ajoutent-ils encore, que de pareilles illusions s'accréditent dans un temps où la vraie foi s'affoiblit et est ébranlée, non seulement sans motifs, mais en dépit de la raison même. Il a paru, il y a 4 ans, à Copenhague, un ouvrage qui eut beaucoup de débit ; c'est une *Vie de l'assesseur Swedenborg* : elle est

enrichie de plusieurs fragmens de ses écrits, et d'une analyse de son système. On y voit que Swedenborg, il y a plus de 50 ans, avoit déjà publié des considérations sur le crâne humain, qui sont aujourd'hui renouvelées par le docteur Gall. Voici les propres paroles de Swedenborg sur cette matière : « Tout individu apporte en naissant un penchant au mal : on le corrige ou même on le détruit par l'éducation, d'abord par les châtimens, ensuite par les bons exemples. Ce but atteint, votre élève aura un crâne honnête et vertueux. Mais si vous ne vous opposez pas fortement au développement du principe vicieux, votre enfant n'aura jamais qu'un mauvais crâne. La cause de la forme différente du crâne, en ces deux cas, est la suivante : Les facultés principales de l'homme, la volonté et l'intelligence ont leur siége dans le cerveau ; les désirs passagers excitent la volonté, et les idées accidentelles éveillent l'intelligence. Ces diverses impressions, à proportion de leur violence, élargissent plus ou moins les organes qu'elles affectent dans le cerveau et influent sur la forme des parties correspondantes du crâne. »

SWEERTS (Emmanuel), né à Sevenbergen, près de Breda, cultiva un grand nombre de fleurs et de plantes étrangères, fit dessiner ce qu'il avoit de plus rare en ce genre, et en composa un Recueil qu'il intitula *Florilegium*, Francfort, 1612, 2 vol. in-fol. ; Amsterdam, 1647. Ce Recueil, formé de planches bien gravées, contient la description en latin, allemand et français, de ce qu'elles représentent. (*V*. MERIAN, n° II.

I. SWERT (François), *Swertius*, né à Anvers en 1567, et mort dans la même ville en 1629, fut en relation avec presque tous les savans de son temps. Il étoit versé dans l'histoire belgique, les antiquités romaines, la littérature, et donna un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont, I. *Rerum Belgicarum Annales*, 1620, in-folio. II. *Athenæ Belgicæ*, Anvers, 1628, in-folio. III. *Narrationes historica in Deorum, Dearumque Capita ex antiquis numismatibus*, Anvers, 1602, in-4° ; et dans les *Antiquités grecques de Gronovius*. Ces têtes sont au nombre de 59.

* II. SWERT *ou* SWERTIUS (Robert), frère du précédent, né à Anvers le 4 août 1570, se fit jésuite et enseigna dans les colléges de sa société la poésie et la rhétorique à Courtrai, à Bruges et à Douai. Il fut ensuite chargé de l'administration d'une cure à Bois-le-Duc. Après avoir exercé le ministère de la prédication pendant plusieurs années, il revint à Anvers sa patrie, où il devint chanoine et pasteur de l'église cathédrale. Il mourut dans cette ville en 1647. On a de lui, I. *Cumulus mendaciorum Francisci Lansbergii, ministri Roterodamo-Batavi ;* à Anvers. Cet ouvrage est en flamand. II. *De Fide hæreticis servandâ, adversùs Danielem Plancium*, Anvers, 1611, in-8°.

* SWERS (Isaac), né à Nimégue en 1622, rendit de nombreux et brillans services à la marine hollandaise, et mourut pour sa patrie, décoré du grade de vice-amiral en 1673. On voit dans la vieille église d'Amsterdam un superbe monument érigé à sa mémoire, avec une belle épitaphe latine par Francius.

Dans la même année, deux jours plutôt (savoir le 4 août), étoit mort David Swers, aussi combattant pour la patrie.

* SWEVENZEEL (Philippe), jésuite, d'une noble famille de Bruges, étoit versé dans les langues grecque et latine. On lui doit une *Traduction* du grec en latin de l'application du psaume VI, par Anastase le Sinaïte. Cet écrit se trouve dans le tome 3 des *Lectiones Antiquæ* de Canisius. Swevenzeel a donné aussi en flamand un *Traité* du vrai chemin qui conduit à la vraie piété, Anvers, 1605. Ce jésuite mourut à Courtrai le 15 juillet 1613, âgé de 44 ans.

* SWEYNHEIM (Conrad), imprimeur à Rome, mort en 1470. Le premier livre imprimé qui porte son nom, est le *Polybe*, daté du 31 décembre 1473. Il s'est occupé de la manière de graver sur métal les cartes géographiques, et il a droit à l'honneur de cette invention; mais le *Ptolémée*, orné de ses cartes au nombre de 27, ne parut à Rome qu'en 1478. Il fut achevé par Arnold Buckinck.

SWIETEN. *Voyez* Van-Swieten.

† I. SWIFT (Jonathan), surnommé *le Rabelais d'Angleterre*, naquit à Dublin le 30 décembre 1667, d'une bonne famille. Les liaisons de sa mère avec le chevalier Temple ont fait concevoir quelques doutes sur la légitimité de sa naissance. On prétend que Swift lui-même n'a pas peu contribué à accréditer ce soupçon, ne doutant pas qu'il ne fût plus glorieux d'être fils naturel de Jupiter que le fils légitime de Philippe. Mais ces soupçons étoient sans fondement. La mère de Swift étoit parente de madame Temple, et le chevalier voyoit quelquefois son alliée; voilà tout ce qu'il y a de vrai dans ce conte. Swift prit ses grades à Oxford, où Temple fournissoit aux frais de son éducation. Ce seigneur, ayant renoncé aux affaires publiques, s'étoit retiré dans une de ses terres, où il recevoit souvent les visites du roi Guillaume Le jeune Swift eut des occasions fréquentes de converser avec ce prince. Le roi lui offrit une place de capitaine de cavalerie, qu'il refusa pour embrasser l'état ecclésiastique. Il obtint un bénéfice en Irlande, à la recommandation du chevalier Temple; mais il se lassa bientôt d'une place qui l'éloignoit de l'Angleterre à laquelle il étoit attaché, et qui le privoit de ses sociétés ordinaires. Il résigna son bénéfice à un ami, et vint retrouver son protecteur. Swift employa tout le temps qu'il passa avec lui à cultiver l'esprit et les talens d'une jeune personne, qu'il a célébrée dans ses ouvrages, sous le nom de *Stella*. C'étoit la fille de l'intendant du chevalier, qui devint la femme du docteur, quoique leur mariage ait toujours été caché : l'orgueil de Swift l'empêcha d'avouer pour son épouse la fille d'un domestique. Il continua même de vivre avec elle après son mariage comme auparavant, et il ne parut rien dans leur conduite, qui fût au-delà des bornes d'un amour platonique. Stella ne s'accommoda point de ce genre de vie, qui la plongea dans une noire mélancolie, et mourut la victime d'un sort aussi cruel que bizarre. Long-temps avant la mort de sa femme, Swift avoit perdu son protecteur. Privé de tout secours du côté de la fortune, il vint à Londres solliciter une nouvelle

prébende. Il présenta une requête au roi Guillaume; mais ce prince avoit oublié le docteur. C'est au mauvais succès de cette démarche qu'il faut attribuer l'aigreur répandue dans tous les ouvrages de Swift contre les rois et les courtisans. Il obtint pourtant quelque temps après plusieurs bénéfices, entre autres, le doyenné de Saint-Patrice en Irlande, qui lui valoit près de 30,000 liv. de rente. Obligé de retourner en province, il fit de l'étude sa principale occupation. En 1735 il fut attaqué d'une fièvre violente, qui eut pour lui des suites très-fâcheuses. Sa mémoire s'affoiblit; un noir chagrin s'empara de son ame; il devint de jour en jour d'une humeur plus difficile, et tomba enfin dans un triste délire. Il traîna le reste de sa vie dans cet état déplorable. Il eut cependant des momens heureux: quelque temps avant sa mort, il mit à profit ces instans de raison pour faire son testament, par lequel il laissa une partie de son bien pour la fondation d'un hôpital de fous de toute espèce, fondation qu'il croyoit très-utile aux trois royaumes de la Grande-Bretagne. Il n'avoit pas une grande idée de la raison humaine: il définissoit l'homme, non *animal rationale*, mais *rationis capax*. Il mourut le 29 octobre 1745. Swift étoit un homme capricieux et inconstant: sa fierté étoit extrême, et son humeur indomptable. Il recherchoit l'amitié et le commerce des grands, et se plaisoit à converser avec les gens du petit peuple. Durant ses voyages, qu'il faisoit presque toujours à pied, il logeoit dans les plus minces auberges, mangeoit avec les valets d'écurie, les voituriers et les gens de cette sorte. Il étoit d'une extrême franchise; aimable dans ses politesses, sincère dans ses amitiés, et sans déguisement dans ses haines. Il eut pour amis les plus grands hommes de son siècle. Il étoit sur-tout étroitement lié avec le comte d'Oxford (*Voy.* PARNELL.), le vicomte de Bolymgbrocke et le célèbre Pope. Les femmes, particulièrement celles qui se piquoient de bel-esprit, recherchèrent son amitié. Il avoit sur elles un pouvoir étonnant; sa maison étoit une espèce d'académie de femmes, qui l'écoutoient depuis le matin jusqu'au soir. Il étoit caustique avec les hommes, et même en les prêchant. *Il y a quatre sortes d'orgueil*, disoit-il dans un de ses sermons, *l'orgueil de la naissance, celui de la fortune, celui de la figure, celui de l'esprit. Je vous parlerai des trois premiers; quant au dernier, il n'y a personne parmi vous à qui on puisse reprocher un vice si condamnable.* Un procureur lui ayant demandé *si le clergé et le diable étoient en procès, qui gagneroit? Le diable*, répondit-il, *parce qu'il s'est assuré de tous les gens de robe.* Son principe, en matière de politique, étoit celui de Cicéron: *L'intérêt et le bonheur du peuple est la première de toutes les lois.* Il répétoit souvent cette belle maxime: « Tout sage qui refuse des conseils, tout grand qui ne protége pas les talens, tout riche qui n'est pas libéral, tout pauvre qui fuit le travail, sont des membres inutiles et dangereux pour la société. » Le docteur Swift a laissé un grand nombre d'Écrits en vers et en prose, recueillis en 1762, à Londres en 9 volumes in-8°. L'ouvrage le plus long et le plus estimé qu'il ait fait en vers, est un poème, intitulé: *Cadenus et Vanessa.* C'est l'histoire de ses amours, ou, pour mieux dire, de son indiffé-

rence pour une femme qui l'aima. Son véritable nom étoit Esther Vanhomrigh. Elle étoit fille d'un négociant d'Amsterdam qui s'étoit enrichi en Angleterre. Après la mort de son père, Vanessa alla s'établir en Hollande, où l'ambition de passer pour bel-esprit lui fit rechercher la société du docteur, qui, insensible à sa passion, la jeta dans une mélancolie dont elle mourut. Il y a dans cette production, ainsi que dans ses autres Poésies, de l'imagination, des vers heureux, trop d'écarts et trop peu de correction. Ses ouvrages en prose les plus connus sont, I. Les *Voyages de Gulliver*, *à Lilliput*, *à Brogdingnac*, *à Laput*, *etc.*, 2 volumes in-12. Ce livre neuf et original dans son genre, offre à-la-fois une fiction soutenue et des contes puérils, des allégories plaisantes et des allusions insipides, des ironies fines et des plaisanteries grossières, une morale sensée et des gravelures; enfin, une critique pleine de sel, des réflexions plates et des redites ennuyeuses. L'abbé des Fontaines, traducteur de cet ouvrage, l'a un peu corrigé. II. Le *Conte du Tonneau*, assez mal traduit en français par Van-Effen; c'est une histoire allégorique et satirique, où, sous le nom de Pierre, qui désigne le Pape, de Martin, qui représente Luther, et de Jean, qui signifie Calvin, il déclare la guerre à la religion catholique, au luthéranisme et au calvinisme. On ne peut nier que sa plaisanterie n'ait de la force; mais il l'a poussée souvent au-delà des bornes, s'appesantissant sur des détails puérils, indécens et même odieux; enfin, ne sachant jamais s'arrêter au véritable point. On ne peut montrer plus d'esprit et moins de goût. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il réunit une précision de style admirable, avec une extrême prolixité d'idées. III. *Le Grand Mystère*, ou *l'Art de méditer sur la garde-robe*, avec *des Pensées hardies sur les études*, *la grammaire*, *la rhétorique*, *et la poétique*, par G.-L. Sage, La Haye, 1729, in-8°. IV. *Productions d'esprit*, *contenant tout ce que les arts et les sciences ont de rare et de merveilleux*, Paris, 1736, 2 vol. in-12, avec des notes. V. *La Guerre des livres*, ouvrage aussi traduit en français, qu'on trouve à la suite du Conte du Tonneau. Il dut sa naissance à une dispute qui s'éleva vers la fin du dernier siècle, entre Wootton et le chevalier Temple, au sujet des anciens. Cette pièce ingénieuse est écrite dans un style héroï-comique. Le docteur Swift y donne la palme au chevalier Temple, son protecteur et son ami. Il y a des vides qui interrompent souvent la narration; mais en général le style de cette production est excellent, et elle contient des choses extrêmement amusantes. Tous les ouvrages précédens ont été traduits en français. Ceux que nous avons en anglais consistent en différens écrits de morale et de politique. Le plus célèbre est un recueil intitulé: *Lettres du drapier*. Voici ce qui donna lieu à cette feuille périodique: Le roi d'Angleterre avoit accordé à Guillaume Wood des lettres-patentes qui l'autorisoient à fabriquer, pendant quatorze ans, une certaine monnoie pour l'usage de l'Irlande. Swift fit voir au peuple l'abus qu'il y auroit à recevoir les nouvelles espèces. Un murmure s'éleva parmi ses compatriotes; les esprits s'échauffèrent: on déclama avec force contre le gouvernement, et l'on ne prévint la révolte qu'en

supprimant cette monnoie. Swift devint dès-lors l'idole du peuple ; on célébra sa fête ; son portrait fut exposé dans les rues de Dublin. Les pauvres lui eurent une obligation plus essentielle : il établit pour leur soulagement une banque, où, sans caution, sans gages, sans sûreté, sans intérêts quelconques, on prêtoit à tout homme ou femme du bas peuple, ayant quelque métier ou quelque talent, jusqu'à la concurence de 10 liv. sterling. Par-là il leur ouvrit un nouveau moyen d'éviter la fainéantise, et de faire valoir une louable industrie. On trouvera un portrait bien plus étendu du Rabelais d'Angleterre, dans les Lettres Historiques et Philologiques du comte d'Orreri, sur la Vie et les Ouvrages de Swift, pour servir de supplément au Spectateur moderne de Stéele, in-12, 1753; livre traduit de l'anglais par Lacombe d'Avignon. Mais il ne faut pas adopter tous les jugemens du comte d'Orreri sur son héros. Il prétend, par exemple, qu'à bien des égards, on trouveroit une grande ressemblance entre Horace et le poète anglais. « Tous deux, dit-il, se sont également distingués par leur esprit et par leur caractère. L'un et l'autre ont répandu dans leurs écrits une gaieté singulière. Horace est plus délicat, plus élégant, et plaît même dans ses Satires les moins travaillées. Swift, au contraire, prend plaisir à captiver le lecteur. La différence qu'il y a entre leur caractère semble être une suite de leur différente fortune. Le docteur Swift, né ambitieux, se nourrissoit de projets vastes, mais chimériques, et fut trompé dans tous. Horace, content du bien médiocre que lui avoient laissé ses pères, se fit des amis, mérita les largesses et les bonnes graces d'Auguste. Tous deux ont fait les délices de ceux qui les voyoient. Tous deux modérés et un peu épicuriens, Horace eut sa *Lidie ;* Swift, sa *Vanessa*; Horace, son *Mécène* et son *Agrippa ;* Swift, son *Oxford* et son *Bolymgbrocke ;* Horace, son *Virgile ;* et Swift ; son *Pope*. » Nous ne doutons pas, dit le Journal des savans, octobre 1753, que nos lecteurs ne soient très-surpris de ce parallèle, après la peinture que l'auteur nous a donnée du caractère de Swift ; et nous sommes très-éloignés de l'adopter. S'il y a quelque ressemblance entre les deux écrivains qui en sont l'objet, il y a tant de différence, que nous pensons qu'on ne se seroit jamais attendu de voir mettre à côté des graces d'Horace la rudesse indomptable du caractère, les plaisanteries basses et mordantes du docteur anglais. Quelques critiques sont étonnés aussi que Voltaire l'ait mis au-dessus de notre Rabelais ; ils prétendent qu'il est plus sec, et qu'il n'en a pas la naïveté originale. — Toutes les *OEuvres* de Swift ont été recueillies à Londres, 1755, 22 vol. in-8°. (*Voy*. PRIOR *et* VELLY.)

II. SWIFT (Dean), parent du précédent, mort en 1783, à Worcester, a publié aussi quelques ouvrages, entre autres un *Essai* sur la vie et les écrits de Jonathan Swift.

* SWINBURNE (Henri), né à Yorck, mort dans cette ville en 1620, bachelier en droit, procureur de l'archevêché, et en suite juge des prérogatives de la cour, à Yorck. On a de lui, I. Un *Traité abrégé des testamens et des dernières volontés*, in-4°. I. Un *Traité des contrats de mariage*, in-4°.

† SWINDEN (Tobie), théologien de l'Eglise d'Angleterre, mort en 1720, fut vicaire de Cuxtonan, comté de Kent. Il est connu par un livre curieux, intitulé *Recherches sur la nature et sur le lieu du feu de l'enfer*, in-8°, 1714, dans lequel il s'efforce de prouver que le soleil est le véritable Tartare. On donna après la mort de l'auteur, en 1727, une seconde édition de l'ouvrage, avec un appendix, et Bion l'a traduit en français, in-8°, Amsterdam, 1728. Swinden a donné encore quelques autres ouvrages peu connus en France.

* SWINNOCK (George), ministre non-conformiste, né à Maidstone au comté de Kent, mort dans cette même ville en 1673, maître-ès-arts. Swinnock fut curé du Grand-Kymbels, au comté de Buckingham ; mais cette cure lui fut ôtée pour non-conformité. Cet auteur a composé plusieurs ouvrages, I. Un livre très-curieux, intitulé *la Vocation de l'homme chrétien*, 3 vol. in-4°. II. *Le Ciel et l'Enfer en abrégé*, in-4°. III. *La porte du salut ouverte*, in-4° ; et quelques autres écrits.

SWINTON (Jean), né en 1703, mort en 1777, fut d'abord chapelain de la factorerie anglaise à Livourne, et ensuite archiviste de l'université d'Oxford. C'est l'un des auteurs de l'Histoire universelle publiée en Angleterre. Il a donné, en outre, un grand nombre de *Dissertations* sur l'histoire et les antiquités de sa patrie.

SYAGRIA, dame lyonnaise, fille d'un personnage consulaire, s'illustra dans sa patrie au 5e siècle, par ses lumières et sa piété. les poètes et les historiens de son temps en ont fait l'éloge.

* SYBRECHT (Jean), peintre de paysage, né à Anvers en 1630, fut élevé par son père. Imitateur exact de la nature dans ses ouvrages, il vint dans sa jeunesse visiter les environs et les rives du Rhin, et en dessina les sites les plus agréables. Il consacra à cette occupation la plus grande partie de sa vie : aussi ses dessins sont-ils plus recherchés que ses tableaux. Le duc de Buckingham, s'étant arrêté à Anvers au retour de son ambassade en France, fut si charmé des ouvrages de ce maître, qu'il l'engagea à passer en Angleterre où il séjourna quelque temps. Il peignoit admirablement bien les bestiaux de toute espèce qu'il avoit soin d'introduire dans ses paysages. Il mourut à Londres en 1703.

† I. SYDENHAM (Thomas), l'un des plus célèbres médecins de l'Angleterre, né en 1624, à Windford-Eagle, dans le comté de Dorset, d'un gentilhomme de cette province, entra en 1642 à l'université d'Oxford pour y terminer ses études. La guerre civile ayant éclaté cette même année, Sydenham, que ses opinions attachoient au parti républicain, ne voulut pas prendre les armes comme les autres étudians pour la défense du roi, et quitta Oxford où Charles Ier entretenoit une garnison. Il vint à Londres, y fit la connoissance du docteur Th. Cox, médecin célèbre, et d'après ses conseils se livra entièrement à l'étude de la médecine. De retour à Oxford, lorsque la garnison de cette ville se fut rendue au parlement, il s'y fit recevoir bachelier en 1648. Ce fut à Cambridge qu'il prit le degré de docteur. Sydenham exerça son art à Londres avec le succès le plus éclatant, depuis

1661 jusqu'à sa mort qui arriva en 1689. C'étoit l'homme le plus expérimenté de son temps, et l'observateur le plus curieux et le plus exact des démarches de la nature. Il se contentoit de l'observer sans vouloir la deviner d'après des idées systématiques ; et lorsque la maladie n'exigeoit pas de secours prompts, il savoit attendre. Il sembloit s'être fait une loi d'adopter dans sa pratique une méthode diamétralement opposée à celle que suivoient alors la plupart des médecins. Il se distingua sur-tout par l'usage des rafraîchissans dans le traitement de la petite-vérole, par celui du quinquina, après l'accès, dans les fièvres intermittentes, et par son *laudanum*. C'est ainsi qu'il s'acquit la reputation du praticien le plus expérimenté et le plus habile qui eût encore paru. On a recueilli les ouvrages de Sydenham, Genève, 1716, 2 vol. in-4°, sous le titre d'*Opera medica* : ils sont tous estimés. Son *Traité de la Goutte* jouit d'une réputation particulière : personne n'avoit plus que lui le droit d'écrire sur cette maladie, car elle fit le tourment de sa vieillesse. Pour grossir cette collection, on y a fait entrer un grand nombre de Traités de différens auteurs fort bons en eux-mêmes, mais inférieurs à ceux de Sydenham. Sa *Praxis medica*, imprimée séparément à Leipsick, 1695, 2 vol. in-8°, et traduite en français par Sault, 1774, in-8°, est généralement estimée. Sydenham avoit si peu d'éstime pour la science médicale, telle que la présentoient encore la plupart des auteurs, qu'on assure qu'un homme de sa profession lui ayant demandé quel livre il devoit consulter pour se former à la pratique, il lui répondit : « Lisez Don Quichotte, c'est un fort bon livre, je le lis actuellement. » Ratcliffe, médecin fameux qui vivoit à peu près dans le même temps, disoit ordinairement que quand il viendroit à mourir, il laisseroit tout le secret de la médecine sur une demi-feuille de papier.

II. SYDENHAM (Floyer), né en 1710, étudia à Oxford et s'y rendit célèbre dans la connoissance de la langue grecque. Il a *traduit* les œuvres de Platon. Son savoir ne le tira pas de l'indigence ; arrêté pour dettes contractées chez un traiteur qui le nourrissoit, il mourut en prison en 1788. Le triste sort de Sydenham a donné lieu en Angleterre à une fondation en faveur des gens de lettres réduits à la dernière indigence.

† SYDER (Daniel), peintre, né à Vienne en Autriche en 1647, alla de bonne heure à Venise étudier sous Carlo Lothi. Malgré ses progrès rapides, il ne se dissimula pas qu'il lui restoit encore beaucoup à acquérir. Il se rendit à Rome chez Carle Maratte, qui, en récompense de son application au travail, le fit connoître au duc de Savoie. Ce prince l'attira à sa cour, l'anoblit et le décora de son ordre. Il retourna au bout de quelque temps à Rome, où il fit les deux tableaux de *la Cène* et de *la chute de la manne*, que l'on admire encore aujourd'hui dans l'église de Saint-Philippe de Néri. Le prince de Savoie le rappela auprès de lui, et voulut être peint de sa main. Un jour que, s'occupant de ce travail, il avoit oublié son appui-main, le duc lui offrit sa canne, qui étoit garnie de diamans d'un grand prix, et ne voulut jamais que Syder la lui rendît. Cet artiste mourut à Rome en 1699. Son dessin cor-

rect, son coloris vigoureux l'ont fait placer parmi les meilleurs peintres de son temps.

SYGALLE (Lanfranc), gentilhomme génois, fut envoyé en ambassade par ses compatriotes auprès de Raymond, comte de Provence. Ce prince fit avec les Génois un traité qui les mit à couvert de leurs ennemis : c'est à l'esprit insinuant de Sygalle que Gênes dut ce traité. Ce négociateur écrivit beaucoup en langue provençale; on cite de lui diverses *Poésies* en l'honneur de Bertrande Cibo, sa maîtresse, et un *Poème* adressé à plusieurs princes pour les exhorter au recouvrement de la Terre-Sainte. Il fut massacré par des brigands en retournant à Gênes.

SYLBURG (Frédéric), né en 1546 près de Marpurg dans le landgraviat de Hesse, mort à Heidelberg en 1596, hâta la fin de sa carrière par ses travaux et ses longues veilles. Il s'attacha à revoir et à corriger les anciens auteurs grecs et latins que Wechel et Commelin mettoient au jour. On loue la correction des éditions auxquelles il a travaillé. Il eut grande part au *Trésor* de la langue grecque de Henri Etienne. On a de lui des *Poésies* grecques et quelques autres *ouvrages* dans lesquels on remarque beaucoup d'érudition et de jugement. On estime sur-tout sa *Grammaire grecque* et son *Etymologicon magnum*, 1594, in-folio. *Voyez* BRISSON, nº III.

SYLLA (Lucius-Cornelius), dictateur romain, de l'ancienne famille des Scipions, naquit, dit Salluste, dans un temps où le peu de mérite de son père et de quelques-uns de ses ancêtres avoit presque effacé le lustre de la branche dont il étoit. Quoiqu'il eût reçu une excellente éducation, sa jeunesse fut très-déréglée. Il aima le théâtre, le vin et les femmes. Cette dernière passion ne lui fut pas inutile; car il s'éleva par la faveur de Nicopolis, riche courtisane, qui le fit son héritier. Ce legs, joint aux grandes richesses que lui laissa sa belle-mère, le mit en état de figurer parmi les chevaliers romains. Il fit ses premières armes en Afrique, vers l'an 107 avant J. C., sous Marius, qui l'employa en différentes rencontres. Il l'envoya contre les Marses, nouvel essaim de Germains. Sylla n'employa contre eux que l'éloquence : il leur persuada d'embrasser le parti de Rome. Cette nouvelle gloire acquise par Sylla fit peut-être éclater dès-lors la jalousie de Marius. Il est certain du moins qu'ils se séparèrent, et que Sylla servoit dès l'année suivante sous le consul Catullus, qui fut donné pour collégue à Marius dans son cinquième consulat, l'an 101 avant J. C. Cependant Sylla battit les Samnites en campagne, et les força deux fois en deux différens temps. Il mit lui-même le prix à ses victoires, demanda la préture et l'obtint. Strabon, père de Pompée, prétendoit que Sylla avoit acheté cette dignité, et le lui reprocha un jour que celui-ci le menaçoit d'user contre lui du pouvoir de sa charge. « Vous parlez juste, lui répliqua-t-il en riant; votre charge est bien à vous, puisque vous l'avez achetée. » (Plutarque attribue ce bon mot à César.) Sylla, après avoir passé à Rome la première année de sa préture, fut chargé du gouvernement de la province d'Asie, et il eut la glorieuse commission de remettre sur le trône de Cappadoce Ariobarzane, élu roi par la

nation du consentement des Romains. Le roi de Pont, le fameux Mithridate-Eupator, avoit fait périr par des assassinats ou par des empoisonnemens tous les princes de la famille royale de Cappadoce, et avoit mis sur le trône un de ses fils, sous la tutelle de Gordius, l'un des seigneurs de sa cour. Ce fut ce Gordius que Sylla eut à combattre. Une seule bataille décida l'affaire. Avant de quitter l'Asie, le préteur romain reçut une ambassade du roi des Parthes, qui demandoit à faire alliance avec la république. Il se comporta en cette occasion avec tant de noblesse et de hauteur, qu'un des assistans s'écria : « Quel homme! c'est sans doute le maître de l'univers, ou il le sera bientôt. » Sylla se signala encore contre les Samnites : il prit Boviane, ville forte, où se tenoit l'assemblée générale de la nation. Il termina par cet exploit la plus glorieuse campagne qu'il eût encore faite, ou peut-être la plus heureuse : car il convenoit lui-même que la fortune eut toujours plus de part à ses succès que la prudence et la conduite. Il aimoit à s'entendre appeler *l'heureux* Sylla. Ses exploits lui valurent le consulat l'an 88 avant J. C. Le commandement de l'armée contre Mithridate lui fut donné l'année d'après. Marius, dévoré par l'envie et l'ambition, fit ôter le commandement au nouveau général. Sylla marche alors à Rome à la tête de ses légions, se rend maître de la république, fait mourir Sulpicius qui étoit l'auteur de la loi portée contre lui, et oblige Marius à sortir de Rome. Après qu'il eut mis le calme dans sa patrie et qu'il se fut vengé de ses ennemis, il passa dans la Grèce l'an 86 avant J. C., et résolut de prendre Athènes et le Pyrée tout à la fois. La somme qu'on lui avoit fournie ne suffisant point, il se fit apporter les trésors des temples, même celui de Delphes. Il écrivit aux amphictions assemblés dans cette ville que l'or offert aux dieux seroit bien mieux entre ses mains ; et que s'il étoit obligé de s'en servir, il en rendroit la valeur après la guerre. En recevant ces trésors il dit d'un ton moqueur « qu'il ne pouvoit douter de la victoire, puisque les dieux soudoyoient ses troupes » Une famine affreuse obligea bientôt les Athéniens à demander grace. Leurs députés, ou plutôt ceux d'Aristion qui s'étoit emparé de l'autorité, vinrent haranguer Sylla. Ils parlèrent avec emphase de Thésée, de Codrus, des victoires de Marathon et de Salamanque. « Allez, leur répondit-il, grands harangueurs ! gardez ces beaux discours pour vos écoles. Je ne suis point ici pour apprendre votre histoire, mais pour châtier des rebelles. » Le bois lui ayant manqué à cause de la grande consommation qu'il en faisoit pour ses machines de guerre, il n'épargna pas les bois sacrés. Il coupa même les belles allées de l'Académie et celles du Lycée. Enfin Athènes fut prise d'assaut et livrée au pillage. Le vainqueur, prêt à la raser, se rappela la gloire de ses anciens héros, « et pardonna, dit-il, aux vivans en considération des morts. » Archelaüs, l'un des meilleurs généraux de Mithridate, fut contraint d'abandonner le Pyrée ; on y mit le feu. Deux victoires complètes remportées ensuite par Sylla, l'une à Cheronée, l'autre à Orchomène, ruinèrent toutes les espérances de l'ennemi. Il avoit été près de perdre la seconde bataille : ses troupes fuyoient ; il accourut, descendit de cheval, saisit une enseigne, et affrontant

le danger : « Il m'est glorieux de mourir ici, s'écria-t-il ; vous autres, si l'on vous demande où vous avez abandonné votre général, vous répondrez : à Orchomène. » Ce reproche ranima les Romains. Tandis qu'il faisoit triompher la république dans la Grèce, on rasoit sa maison à Rome, on confisquoit ses biens, et on le déclaroit ennemi de la patrie. Cependant il poursuivoit ses conquêtes, traversoit l'Hellespont, et forçoit Mithridate à lui demander la paix. Le général Archelaüs vint traiter avec lui de la part de ce prince, et lui promit de l'argent, des vaisseaux et des troupes, s'il vouloit abandonner l'Asie pour aller accabler ses ennemis à Rome. Sylla, sans répondre à cette proposition, l'engagea de quitter le parti de Mithridate, de se faire roi à sa place en devenant l'allié des Romains, et de lui livrer actuellement tous les vaisseaux qu'il avoit en sa puissance. Comme Archelaüs paroissoit détester cette horrible trahison, Sylla continuant lui dit : « Archelaüs, toi qui es Cappadocien, et l'esclave ou si tu veux l'ami d'un roi barbare, tu ne peux seulement entendre une proposition honteuse ; et à moi, général des Romains, à moi Sylla, tu oses me proposer une trahison, comme si tu n'étois pas cet Archelaüs qui a pris la fuite à Cheronée avec une poignée d'hommes, reste malheureux de 120 mille combattans, et qui t'es tenu deux jours caché dans les marais d'Orchomène, content de rendre la Béotie inaccessible par les monceaux de morts que tu y as laissés. » Archelaüs, humilié par cette réponse, demanda de nouveau la paix, dont le traité fut tout à l'avantage des Romains. Dès que cette importante négociation fut terminée, Sylla, laissant à Murena le commandement dans l'Asie, reprit avec son armée le chemin de Rome. Il fut joint dans la Campanie par plusieurs personnages qui avoient été proscrits ; et à leur exemple Cneïus Pompeïus, connu depuis sous le nom de Grand-Pompée, vint le trouver avec trois légions dans la Marche d'Ancône. Malgré ce secours, ses adversaires lui étoient supérieurs en forces ; il eut recours à la ruse et aux intrigues. Il les fit consentir à une suspension d'armes, à la faveur de laquelle il gagna, par des émissaires secrets, un grand nombre de soldats ennemis. C'est à cette occasion que le consul Carbon, qui marchoit contre lui, disoit « que dans le seul Sylla il avoit à combattre un lion et un renard ; mais qu'il craignoit bien plus le renard que le lion. » Il battit ensuite le jeune Marius, le força de s'enfermer dans Préneste, où il l'assiégea sur-le-champ. Après avoir bien établi ses postes autour de la ville, il marcha vers Rome avec un détachement. Il y entra sans opposition, et borna sa vengeance à faire vendre publiquement les biens de ceux qui avoient pris la fuite. Il retourna devant Préneste et s'en rendit maître. La ville fut livrée au pillage ; et peu de Romains du parti de Marius échappèrent à la cruauté du vainqueur. Sylla ayant ainsi dompté tous ses ennemis, entra dans Rome à la tête de ses troupes, et prit solennellement le surnom d'Heureux, *Felix* : « titre qu'il eût porté plus justement, dit Velleïus, s'il eût cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre. » Le reste de sa vie ne fut plus qu'un tissu d'injustices et de cruautés. Il fit massacrer dans le cirque de Rome six ou sept mille prisonniers de guerre, auxquels il avoit promis la vie. Le

sénat étoit alors assemblé dans le temple de Bellone, qui donnoit sur le cirque. Les sénateurs ayant paru extrêmement émus lorsqu'ils entendirent les cris d'une si grande quantité de mourans, il leur dit sans s'émouvoir: « N'y faites point attention, pères conscripts, c'est un petit nombre de rebelles qu'on châtie par mon ordre. » Ce carnage devint le signal des meurtres dont la ville fut remplie les jours suivans. Dans cette désolation générale, un jeune sénateur nommé Caïus Metellus fut assez hardi pour oser demander à Sylla, en plein sénat, quel terme il mettroit aux infortunes de ses concitoyens? » Nous ne demandons point, lui dit-il, que tu pardonnes à ceux que tu as résolu de faire mourir; mais délivre-nous d'une incertitude pire que la mort, et du moins apprends-nous ceux que tu veux sauver. » Sylla, sans paroître s'offenser de ce discours, répondit qu'il n'avoit point encore déterminé le nombre de ceux à qui il devoit faire grace. « Fais-nous connoître du moins, ajouta un autre sénateur, qui sont ceux que tu as condamnés. » Sylla repartit froidement « qu'il le feroit; » et c'est ainsi que fut annoncée cette horrible proscription qui fait encore aujourd'hui frémir l'humanité. Tous les jours on affichoit les noms de ceux qu'il avoit dévoués à la mort. Rome et toutes les provinces d'Italie furent remplies de meurtres et de carnage. On récompensoit l'esclave qui apportoit la tête de son maître, le fils qui présentoit celle de son père. Catilina se distingua dans cette boucherie: après avoir tué son frère, il se chargea du supplice de M. Marius Gratianus, auquel il fit arracher les yeux, couper les mains et la langue, briser les os des cuisses, et dont il trancha ensuite lui-même la tête. Pour récompense il eut le commandement des soldats gaulois, qni étoient presque toujours chargés de ces cruelles exécutions. On fait monter à 4700 le nombre de ceux qui périrent par cette proscription; et ce grand nombre ne doit pas surprendre, puisque pour être condamné à la mort il suffisoit d'avoir déplu à Sylla ou à quelqu'un de ses amis, ou même d'être riche. Plutarque rapporte qu'un certain Q. Aurelius, qui n'avoit jamais pris part aux affaires, ayant aperçu son nom sur la liste fatale, s'écria: « Ah! malheureux! c'est ma terre d'Albe qui me proscrit! » et à quelques pas de là il fut assassiné. Le barbare Sylla s'étant fait déclarer dictateur perpétuel, parut dans la place avec le plus terrible appareil, établit de nouvelles lois, en abrogea d'anciennes, et changea selon son gré la forme du gouvernement. Quelque temps après il renouvela la paix avec Mithridate, donna le titre de Grand à Pompée, puis se dépouilla de la dictature. Un jeune homme ayant eu la hardiesse de l'accabler d'injures, comme il descendoit de la tribune aux harangues, il se contenta de dire à ses amis qui l'environnoient: « Voilà un jeune homme qui empêchera qu'un autre qui se trouvera dans une place semblable à la mienne ne songe à la quitter. » Il se retira ensuite dans une maison de campagne à Pouzzole, où il se plongea dans les plus infâmes débauches. Ce goût pour les plaisirs, loin d'adoucir sa cruauté, le rendit souvent plus cruel encore. Pendant une fête somptueuse qu'il avoit donnée au peuple romain, sa femme s'étant trouvée malade à l'extrémité, il se hâta de la répu-

dier et de la faire transporter ailleurs avant qu'elle expirât, quoiqu'il eût paru l'aimer beaucoup. Il ne vouloit ni troubler par sa mort la joie des festins publics, ni être distrait lui-même de ses plaisirs. C'est Plutarque qui rapporte ce trait révoltant. Le même historien dit que son regard étoit terrible, et que la couleur de son visage le rendoit encore plus affreux. Il étoit tout couvert de boutons rouges parsemés de blanc, ce qui fit dire à un plaisant d'Athènes que « c'étoit une mûre saupoudrée de farine. » Cet homme extraordinaire mourut d'une maladie pédiculaire l'an 78 avant J. C., âgé de 60 ans. Presque toujours maître de lui-même, il sut se livrer aux voluptés et s'en arracher avec la même facilité, parce qu'il aimoit encore plus la gloire que le plaisir. Naturellement insinuant, persuasif, éloquent, il chercha dans sa jeunesse à plaire à tout le monde. Modeste dans ses discours s'il parloit de lui-même, il étoit prodigue de louanges pour les autres, et même d'argent. Familier avec les simples soldats, il en prenoit les manières, buvoit avec eux, les railloit et souffroit d'en être raillé; mais hors de la table, il étoit sérieux, actif, vigilant, d'une dissimulation profonde et impénétrable même aux compagnons de ses débauches. Cet homme si courageux ajoutoit foi aux devins, aux astrologues et aux songes. Il écrivoit dans ses *Mémoires*, deux jours avant sa mort, qu'il venoit d'être averti en songe qu'il alloit rejoindre incessamment son épouse Métella. La chose n'étoit pas difficile à prévoir dans l'état où il étoit; mais il hâta sa mort de quelques jours, en se livrant à un excès de colère. « Ainsi cet homme sanguinaire jusqu'au dernier instant de sa vie, dit le président de Brosses, mourut dans son lit, comme le plus paisible des citoyens. Il est jusqu'à présent le seul entre les mortels qui ait osé s'attribuer le nom d'Heureux, si peu convenable à la condition humaine, et sur-tout aux passions féroces dont son ame fut agitée. Aussi doux, aussi modéré avant de vaincre qu'il fut ensuite cruel et vindicatif, il fit détester la justice de sa cause par l'inhumanité de sa victoire. Il fut, dit Cicéron, un maître consommé dans trois vices, la débauche, l'avidité et la cruauté. Ni l'indigence dans sa jeunesse, ni le déclin de l'âge, ne purent mettre de frein à ses déréglemens; il viola sans ménagement ses propres lois, qu'il faisoit observer aux autres par le fer et le feu. En même temps qu'il publioit des ordonnances sur la continence et la frugalité, il se plongeoit publiquement dans la dissolution. Cependant il a eu ce bonheur, au-delà du tombeau, d'être le seul des méchans en qui l'éclat des grandes actions ait surpassé la haine de ses affreuses cruautés. Né dans le sein de la pauvreté, il ne tint pas sa fortune de l'illustre nom qu'il portoit; il dut tout à ses talens. Nul ne l'a surpassé dans la gloire des armes. Grand homme de guerre, grand homme d'état; terrible dans ses menaces, mais fidèle en ses promesses, il fut d'autant plus inexorable, qu'il étoit toujours sans colère comme sans pitié; il sacrifia tout, jusqu'à ses amis, à la dignité des lois, et força ses concitoyens à être meilleurs que lui. En un mot, Sylla fut extrême dans ses vices comme dans ses vertus; on ne peut trop le louer, ni assez l'abhorrer. Il ordonna en mourant qu'on écrivît sur son tombeau,

« que jamais personne ne l'avoit égalé à faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis » On peut juger, par ces dernières paroles, du genre des passions qui l'agitoient, et de l'espèce de gloire à laquelle il aspiroit. Ce ne fut qu'après les avoir pleinement assouvies qu'il fut enfin rassasié jusqu'au dégoût, du pouvoir et de la domination. Ce fut lui qui, à la prise d'Athènes, recouvra les livres d'Aristote.

I. SYLVA (Béatrix de), d'une famille illustre, fut élevée en Portugal, sa patrie, auprès de l'infante Elisabeth. Cette princesse ayant épousé en 1447 Jean II, roi de Castille, mena avec elle Béatrix de Sylva... Les charmes de son esprit, de sa figure et de son caractère, ayant fait une vive impression sur tous les cœurs, les dames de la cour, dévorées par l'envie, la calomnièrent auprès de la reine, qui la fit emprisonner. Son innocence fut reconnue ; on la mit en liberté, et on lui fit à la cour des offres avantageuses, qu'elle refusa, pour se retirer chez les religieuses de St.-Dominique de Tolède. Elle fonda l'ordre de la Conception en 1484, et termina sa vie quelque temps après, pleurée des pauvres dont elle étoit la mère, et de ses filles dont elle étoit le modèle.

* II. SYLVA (le comte DONAT), né à Milan le 4 juillet 1690, étudia chez les jésuites de sa patrie, et chez les PP. Somasques à Rome. De retour à Milan, il se perfectionna dans les belles-lettres, et se livra spécialement à l'étude de l'histoire. Il *exécuta*, de concert avec le comte Charles Archinti, l'histoire générale, projetée par l'immortel Muratori. On lui doit des matériaux qu'il communiqua au P. Beretta pour la *Dissertation* sur la géographie italienne moderne, et des *Réflexions* sur la bulle de Paschal Ier. Il étoit profondément instruit sur la botanique, la physique, l'optique, l'astronomie, la mécanique, la médecine et l'anatomie. Sa mémoire prodigieuse, sa facilité à s'énoncer, le rendirent un parfait modèle d'érudition. Il mourut le 2 juin 1779.

III. SYLVA. *V*. SILVA... EBOLI. *et* VELASQUEZ.

I. SYLVAIN (Myth.), dieu des forêts. On le représente un rameau de cyprès à la main, monument de ses amours et de ses regrets pour la nymphe Cyparis, ou selon d'autres, pour un jeune homme de son nom qu'Apollon changea en cyprès. On confond souvent Sylvain avec le dieu Pan et le dieu Faune. Chez les Romains il n'y avoit que les hommes qui pussent sacrifier à Sylvain. On ne lui offroit d'abord que du lait ; mais dans la suite on lui immola un cochon.

II. SYLVAIN. *Voyez* SILVAIN (Flavius Silvanus).

SYLVEIRA (Jean de), carme de Lisbonne, d'une famille noble, eut des emplois considérables dans son ordre. Il mourut dans sa patrie en 1687, à 82 ans. On a de lui des *Opuscules* et des *Commentaires* sur les Evangiles, Venise, 1751, 10 vol., et sur l'Apocalypse, un vol., qui ne sont proprement que de longues compilations.

* SYLVESTER (Joshua), traducteur anglais des Poésies de Dubartas, né en Angleterre en 1563, mourut à Middelbourg en Hollande en 1618. Indépendamment de sa traduction de du Dubartas qu'il dédia au roi Jacques,

il *traduisit* les quatrains de Pibrac et plusieurs autres poésies françaises, ainsi que quelques ouvrages de Fracastor. Il publia une *Satire* assez plaisante contre l'usage du tabac, apparemment dans la vue de se rendre agréable à Jacques Ier qui en avoit une grande aversion. Sylvester vécut et mourut pauvre. Aussi un de ses amis et de ses admirateurs disoit que l'Angleterre lui avoit fourni un berceau et refusé une bière.

* I. SYLVESTRE (Matthieu), théologien non-conformiste, mort en 1708, obtint la cure de Gunnbery au comté de Lincoln, qui lui fut ôtée en 1662. Il a publié l'*Histoire de la vie et du temps de M. Baxter*, in-fol.; et plusieurs *sermons*.

II. SYLVESTRE. *Voyez* SILVESTRE.

SYLVIA. *Voy*. RHEA-SYLVIA.

SYLVIO. *Voy*. BOCCONE.

I. SYLVIUS, *ou* DU BOIS, (François) né à Braine-le-comte dans le Hainaut en 1581, chanoine de Douay, professa pendant plus de trente ans la théologie dans cette ville, où il mourut en 1649. On a de lui des *Commentaires* sur la Somme de saint Thomas, et d'autres savans *ouvrages*, imprimés à Anvers, 1698, en 6 vol. in-fol. On y trouve plus de savoir que de précision; mais comme les matières y sont bien développées, les théologiens les estiment d'autant plus qu'ils deviennent rares.

II. SYLVIUS (François), professeur d'éloquence, et principal du collége de Tournai à Paris, étoit du village de Levilly près d'Amiens. Il mourut vers 1530, après avoir travaillé avec zèle à bannir des colléges la barbarie, et à y introduire les belles-lettres et l'usage du bon latin. Ses soins ne furent pas perdus, et la littérature de son siècle doit le compter parmi ses bienfaiteurs. On a de lui un ouvrage intitulé *Progymnasmatum in artem oratoriam* Francisci Sylvii *Ambriani*, *viri eruditione rectâ et judicio acuto insignis*, *Centuriæ tres*; ou plutôt c'est le titre que donna Alexandre Scot, surnommé l'*Ecossais*, à l'Abrégé qu'il en fit depuis, en un vol. in-8°.

III. SYLVIUS (Jacques), frère du précédent, et célèbre médecin, mourut en 1555, à 77 ans, avec la réputation d'un homme habile dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques et dans l'anatomie. Son avarice étoit extrême. Il faisoit un bruit horrible lorsque quelqu'un de ses écoliers manquoit à lui donner le teston qu'il faisoit payer par mois. Il fut une fois si irrité de ce qu'un d'eux ne lui avoit pas payé son mois, qu'il jura qu'il ne feroit plus de leçons, si les autres ne le chassoient ou ne l'obligeoient au payement. Il vivoit au reste de la manière la plus mesquine, ne donnoit que du pain sec à ses gens, et passoit tout l'hiver sans feu. Deux choses lui servoient de remède contre le froid. Il jouoit au ballon, et portoit une grosse bûche sur ses épaules du bas de sa maison jusqu'au grenier; il disoit que la chaleur qu'il gagnoit à cet exercice étoit plus utile à sa santé que celle du feu. Un de ses disciples mit ce distique de Buchanan sur sa porte, le jour même de sa mort:

Sylvius hic situs est, gratis qui nil dedit unquam:
Mortuus, et gratis quod legis ista, dolet.

On a de lui divers ouvrages, imprimés à Cologne en 1630, in-fol. sous le titre d'*Opera medica, jam demùm sex partes digesta, castigata et indicibus necessariis instructa*. Parmi les Traités qui composent ce vol., on doit distinguer la *Pharmacopée*, traduite séparément en français par Caille, et imprimée à Lyon en 1574. Baumé, bon juge en cette matière, en faisoit beaucoup de cas.

IV. SYLVIUS (Lambert), *ou* VANDEN BOSCH, *ou* DU BOIS, écrivain hollandais, né vers l'an 1610 à Dordrecht, mort vers l'an 1688, a donné un grand nombre d'ouvrages, assez peu estimés : ils sont tous en langue flamande. Les principaux sont, I. *Théâtre des hommes illustres, etc.* Amsterdam, 1660, 2 volumes in-4°. II. *Histoire de notre Temps*, depuis 1667 jusqu'en 1687, Amsterdam. C'est une continuation de l'Histoire de Léon-Van-Aitzema, mais inférieure à celle-ci. Bernard Costerus, protestant, a relevé bien des fautes de Sylvius, qui décèlent l'homme crédule, plein de passion et même de malignité. III. *La Vie des Héros qui se sont distingués sur la mer*, in-4°, avec figures. Il a encore publié quantité de *Tragédies*, *Pièces de vers*, etc.

V. SYLVIUS (François DE LE BOE), né à Hanau dans la Vétéravie, en 1614, pratiqua la médecine avec succès en Hollande, et enseigna cette science à Leyde. La circulation du sang, publiée par Guillaume Harvée, faisoit alors beaucoup de bruit : Sylvius la démontra le premier dans cette université, par des preuves incontestables. Il mit en réputation, par ses leçons et ses expériences, la chimie, qui avoit été négligée jusqu'alors, et mourut à La Haye le 14 novembre 1672. On a une collection de ses Œuvres, Amst. Elzevir, 1679, in-4° ; et Venise, 1708, in-fol.

SYMBACE, gendre du fameux Bardas, conspira contre son beau-père avec Basile le Macédonien en 866. (*V.* BARDAS.) Basile avoit séduit Symbace, en lui faisant espérer qu'il seroit fait César dès que l'empereur Michel ne seroit plus gouverné par Bardas. Mais Symbace se voyant frustré de cette espérance, se ligua avec George Pégane, maître de la milice, se mit à la tête d'une troupe de mécontens, et ravagea les campagnes voisines de Constantinople, lorsqu'on se préparoit à faire la moisson. Cette révolte tourna contre son auteur. Sa petite troupe fut dissipée, et il fut arrêté par un soldat, envoyé à Constantinople, où Michel lui fit crever les yeux. On l'exposa dans la place du Milion, avec une tasse à la main, dans laquelle les passans mettoient leur aumône par dérision. On l'encensa avec un encensoir de terre. Pégane fut arrêté en même temps, et après qu'il eut subi à-peu-près la même punition que Symbace, on les renvoya chez eux, et l'on se contenta de les y faire garder étroitement.

†I. SYMMAQUE, natif de Sardaigne, monta sur la chaire de Saint-Pierre après le pape Anastase II, le 22 novembre 498. Le patrice Festus fit élire, quelque temps après, l'archiprêtre Laurent, dont il croyoit disposer plus facilement que de Symmaque, partisan zélé du concile de Chalcédoine. Ce schisme fut éteint par Théodoric, roi des Goths, qui prononça en faveur de Symmaque, lequel fut aussi reconnu par les évêques pour pape légitime,

et déclaré dans un concile, innocent des crimes dont il étoit accusé. L'empereur Anastase s'étant déclaré contre le concile de Chalcédoine, le pontife romain lança sur lui les foudres ecclésiastiques. Symmaque mourut en 514, après avoir fait bâtir plusieurs églises. C'étoit un homme austère et inflexible. Son zèle ne fut pas toujours éclairé, mais sa vertu fut sans tache. Nous avons de lui onze *Epîtres* dans le recueil de D. Constant, et divers *Décrets*.

II. SYMMAQUE, écrivain du IIe siècle, étoit samaritain. Il se fit juif, puis chrétien, et adopta ensuite les opinions des ébionites. Il ne nous reste que des fragmens de la *version* grecque qu'il avoit faite de la Bible.

III. SYMMAQUE (Quintus Aurelius Avianus), préfet de Rome, et consul en 391, fit éclater beaucoup de zèle pour le rétablissement du paganisme et de l'autel de la victoire. Il trouva un puissant adversaire dans saint Ambroise, et fut banni de Rome par l'empereur Théodose-le-Grand. Il nous reste de lui dix livres d'*Epîtres*, Leyde, 1653, in-12, qui ne contiennent rien d'important, mais dans lesquelles on trouve des preuves de son éloquence et de sa probité.

IV. SYMMAQUE. *V.* THÉODORIC.

SYMPHOSIUS. *V.* AMALARIUS II.

† SYNCELLE (George), étoit syncelle de Taraise, patriarche de Constantinople, vers l'an 792, c'est-à-dire, qu'il occupoit l'office de cet homme qu'on plaçoit auprès du patriarche pour être témoin de ses actions. Ce fut de cette charge qu'il tira son nom. C'étoit un moine. Il a donné une *Chronographie*, que le P. Goar a publiée en grec et en latin, 1652, in-folio. Cet ouvrage est important pour la connoissance des dynasties d'Egypte. Il a suivi Jules Africain et Eusèbe, mais avec des différences, sur lesquelles il faut consulter son savant éditeur. La bibliothèque impériale possède un exemplaire de la *Chronographie* de Syncelle, dont les marges sont chargées de toutes les variantes qu'offrent les manuscrits de ce riche dépôt. Elles ont été recueillies avec soin par M. Parquoi, premier employé aux manuscrits, qui prépare une nouvelle édition de cet important chronologiste.

SYNCLÉTIQUE (sainte), vierge d'Alexandrie en Egypte, morte à 83 ans, fut maîtresse de beaucoup de vierges consacrées à Dieu. Regardée par les femmes comme saint Antoine par les hommes, elle devint le modèle de son sexe dans la pratique des mortifications et dans la souffrance des maux. Sa Vie a été traduite par Arnauld d'Andilly, dans le second volume de ses Vies des Pères du Désert. Quelques-uns, dit Baillet, sont tentés de prendre cette Vie pour une simple exhortation à la vertu, cachée sous les apparences d'une histoire. Cependant l'Eglise célébrant sa fête le 5 janvier, il est à croire qu'elle a existé, quoique son historien ait pu mettre, sous son nom, bien des choses qui appartenoient à d'autres saintes.

I. SYNESIUS, philosophe platonicien. On ignore le temps où il vivoit. Il nous reste de lui trois *Traités* de philosophie naturelle, avec les figures de Nicolas Flamel, Paris, 1612, in-4°; et un *De Somniis*, imprimé avec les écrits de Jamblique, autre philosophe platonicien, Venise, 1497, in-fol.

† II. SYNÉSIUS fut disciple de la fameuse Hypacie d'Alexandrie. Les fidèles, touchés de la régularité de ses mœurs, l'engagèrent à embrasser le christianisme. Député à Constantinople en 400, il présenta son livre de la *Royauté* à l'empereur Arcadius, qui le reçut favorablement. On l'éleva dix ans après sur le trône épiscopal de Ptolémaïde. Il n'accepta cette dignité qu'avec beaucoup de répugnance. Elle lui paroissoit contraire à la vie philosophique qu'il avoit menée, et il n'étoit pas encore convaincu de tous les dogmes de la religion chrétienne. Dans une lettre à son frère, qui se trouve à l'article J.-C. dans l'Encyclopédie de Paris, in-fol. « Symmaque propose, dit Fleury, sa femme comme le premier obstacle à son ordination. Il en ajoute d'autres sur la doctrine. Il est difficile, dit-il, pour ne pas dire impossible, d'ébranler les vérités qui sont entrées dans l'esprit par une vraie démonstration, et vous savez que la philosophie en a plusieurs, qui ne s'accordent pas avec cette doctrine si fameuse (il veut dire la chrétienne). En effet, je ne croirai jamais que l'ame soit produite après le corps. Je ne dirai jamais que le monde doive périr en tout ou en partie. Je crois que la résurrection dont on parle tant est un mystère caché; et je suis bien éloigné de convenir des opinions du vulgaire. Il marque ensuite la peine qu'il auroit de quitter la chasse; mais enfin il se soumet et se rapporte de tout au jugement de Théophile. Cette protestation de Synésius a fait dire à quelques historiens qu'il avoit été baptisé et ordonné évêque, quoiqu'il ne crût pas la résurrection; mais il ne le dit pas : il paroît seulement qu'il y entendoit quelque mystère, peut-être la métempsycose des platoniciens, ou la résurrection des origénistes dans une autre chair. Quoi qu'il en soit, il faut croire que Théophile et les évêques d'Égypte s'assurèrent de sa docilité et de sa foi dans les points essentiels, avant que de lui imposer les mains, et que son mérite extraordinaire, joint à la nécessité des temps et des lieux, les obligea de se dispenser de la rigueur des règles. » (Histoire ecclésiastique, Liv. 22, n°. 41). Synésius, devenu évêque, eut les vertus d'un apôtre et l'humanité d'un philosophe. Il célébra un concile, et soulagea les indigens. Nous avons de lui 155 *Epîtres*, des *Homélies* et plusieurs autres *ouvrages*, dont la meilleure édition est celle du P. Petau, 1633, in-fol., en grec et en latin, avec des notes. On y trouve beaucoup de philosophie païenne, de l'élégance, de la noblesse et de la pureté. On ignore l'année de sa mort.

† SYNGE (Edouard), pieux et savant archevêque de Tuam en en Irlande, né en 1659 à Inishonane, finit, dans l'université de Dublin, ses études commencées dans celle d'Oxford. Il fut élevé au siége épiscopal de Raphoe en 1714; et son grand zèle pour la succession de la maison d'Hanovre le fit nommer bientôt archevêque de Tuam en 1716; il y mourut en 1741. On a de ce prélat plusieurs *Traités* de piété, réimprimés plusieurs fois séparément, et recueillis en 4 volumes in-12. On a remarqué qu'il fut fils et neveu de deux évêques, et que deux de ses fils ont été revêtus de la même dignité, l'un nommé Edouard a occupé le siége d'Elphin, et l'autre, Nicolas, celui de Killaloe.

SYNPOSIUS. C'est sous ce nom qu'on trouve des énigmes latines dans le *Corpus Poetarum* de Maittaire. Quelques-uns croient que ce nom, qui en grec signifie *banquet*, vient de ce que ces énigmes furent proposées dans un banquet.

SYPHAX, roi d'une partie de la Numidie, prit le parti des Romains contre les Carthaginois au commencement de la seconde guerre punique. Mais ayant épousé dans la suite Sophonisbe, fille d'Asdrudal, elle l'engagea à quitter Rome pour Carthage. Masinissa, à qui cette princesse avoit été promise, se joignit à Lœlius, général romain, et lui livra bataille près de Cirtha, l'an 201 avant J. C. Syphax fut vaincu, fait prisonnier, et conduit à Scipion, qui le mena en triomphe à Rome. Ce malheureux prince, ne pouvant survivre à son infortune, se laissa mourir de faim dans sa prison. Les Romains donnèrent à Masinissa une partie des états de son ennemi.

SYRÈNES. *Voy.* SIRÈNES *et* PARTHENOPE.

† SYRIEN, *Syrianus*, sophiste d'Alexandrie vers l'an 470, avoit composé, I. *Quatre Livres* sur la république de Platon. II. *Sept Livres* sur la république d'Athènes. III. Des *Commentaires* sur Homère. Tous les ouvrages de Syriam ou Syrien ne sont pas perdus. Bagolini a publié une traduction latine de son *Commentaire* sur les 11e, 12e et 13e livres des Métaphysiques d'Aristote; le texte original mériteroit de voir le jour. La bibliothèque impériale de France en possède deux manuscrits, cotés nos 1893 et 1894. Celui-ci est revu par une main habile; l'un et l'autre sont terminés par un éclaircissement sur la providence. On s'aperçoit, en lisant le *Commentaire* de Syrien, qu'il ramène tout à Orphée, à Pythagore, à Platon, et qu'il regarde Plotin, Jamblique, comme les véritables interprètes de ces philosophes.

SYRINX, nymphe aimée du Dieu Pan. *Voyez* PAN.

SYRIQUE. *V.* MELÈCE, n° III.

SYROÈS. *V.* CHOSROÈS, n° II vers la fin.

SYRUS (Publius). *Voyez* PUBLIUS SYRUS.

SYSIGAMBIS, mère de Darius, dernier roi de Perse, fit voir, à la mort d'Alexandre-le-Grand, combien la reconnoissance et la magnanimité ont de force sur les belles ames. Elle avoit supporté la mort de Darius son fils; mais elle ne put survivre à celle du conquérant macédonien, et mourut de douleur après lui.

* SZASZKY-TOMKA (Jean), né à Folku-Falva, dans le comté de Turocz en Hongrie, d'une famille noble, se distingua dans les sciences à Iène, et fut recteur du collége à Raab, où il mourut vers l'an 1760. On a de lui, I. *Liber de ritu explorandæ veritatis per judicium ferri candentis*, Presbourg, 1740, in-folio, avec des notes. II. *Introductio in orbis Hobierni geographiam*, Presbourg, 1748, in-8°. III. *Conspectus introductionis in notitiam regni Hungariæ geographicam, historicam, politicam et chronologicam*, Presbourg, 1759.

* SZEGEDI (Jean-Baptiste), né l'an 1699, d'une noble et ancienne famille dans le comté d'Eisenstadt en Hongrie, se fit jésuite, enseigna avec distinc-

tion les hautes sciences, fut recteur de plusieurs colléges, remplit les fonctions de missionnaire, devint aumônier-général des troupes, et mourut à Tirnaw le 8 décembre 1760. Son affabilité, la candeur de ses mœurs et ses talens l'ont fait regretter. Il étoit sur-tout versé dans le droit de sa patrie ; ses momens de loisir étoient consacrés à ce genre d'étude, et lui ont fait publier, I. *Tripartitum juris Hungarici tirocinium*, Tirnaw, 1734, in-12. II. *Synopsis titulorum juris Hungarici, notis juridicis, historicis, chronologicis illustrata*, 1734, in-8°. III. *Decreta et vitæ regum Hungariæ qui Transilvaniam possiderunt, cum notis*, Colosswar, 1743, in-8°. IV. *Werbotzius illustratus, cum notis*, Tirnaw, 1753, in-8°.

SZEGEDIN. *Voy.* ZEGEDIN.

* SZENTIVANY (Martin), jésuite hollandais, né dans le village de Szentivany, où son père étoit seigneur, en 1633, s'est distingué par l'étendue de ses connoissances, et expliqua, pendant plusieurs années, la langue hébraïque à Vienne et à Tirnaw ; il enseigna ensuite avec une égale réputation, la philosophie et la théologie, et mourut le 29 mars 1705. On a de lui 3 vol. in-4°, intitulés *Miscellanea curiosa*, recueil plein de recherches sur la physique et sur d'autres sciences. Il a donné encore un grand nombre d'*Opuscules*.

TABA TABE

TABARIN (N...), acteur renommé du 16e siècle, jouoit, sur les tréteaux de Paris, des parades qui devinrent nos premières pièces dramatiques. Il s'étoit associé avec un célèbre opérateur du temps, nommé Mondor. On a rassemblé les titres et les sujets de ses farces, en 1623, Paris, sous le titre de *Recueil général des OEuvres et Fantaisies de Tabarin*. La notice de quelques-uns des titres peut donner une idée de l'esprit et du goût du temps. «Quel est le premier créé de l'homme ou de la barbe? En quelle partie du corps la peau est-elle plus dure? Qui sont ceux qui sont les plus courtois? Quels sont les meilleurs palfreniers? Qui sont ceux qui ne se servent point de gants en hiver? Pourquoi on fend les marrons en les mettant au feu? etc., etc. »

* TABARY (Jean-François-Denis), libraire, né à Saint-Quentin, mort en l'année 1776, a publié des *Notes* historiques, critiques et politiques sur les Essais sur la noblesse de France, par le comte de Boulainvilliers, Amsterdam (Rouen), 1732, in-8°.

* I. TABERNA-MONTANUS (Jacques-Théodore), né à Berg-

zabern en Alsace, reçu docteur en médecine à Paris, fut premier médecin de l'électeur Palatin, et se fixa à Heidelberg, où il mourut en 1590. Il publia, en allemand, un *recueil* de trois milles plantes, qui fut imprimé à Francfort en 2 vol. in-fol., ainsi qu'un autre *ouvrage* sur les bains et les eaux minérales, 1584, 1 vol. in-8°.

II. TABERNA, *ou* TAVERNE, (Jean-Baptiste), né à Lille en 1622, se fit jésuite en 1640, enseigna long-temps la philosophie et la théologie. La ville de Douay ayant été affligée d'une épidémie meurtrière en 1686, Taberna prodigua ses soins aux malades, et fut la victime de sa charité. On a de lui, *Synopsis theologiæ practicæ*, 3 vol. in-12; excellent abrégé de théologie morale, bien écrit, clair, précis, éloigné des deux extrêmes, du relâchement et de la rigidité.

TABOR (Jean-Othon), né à Bautzen en Lusace en 1604, voyagea en France et s'y fit connoître par son érudition. Les guerres d'Allemagne ayant réduit en cendres sa patrie, où il exerçoit la charge d'avocat et de syndic de la ville, il se retira en 1650, à Giessen, où il fut conseiller du landgrave de Hesse-Darmstad, et en 1667 à Francfort. Il mourut en 1674. Ses divers *Ouvrages sur le Droit* ont été publiés en 1688, en 2 vol. in-folio. Praschius son gendre a écrit sa Vie, qui fut celle d'un bon citoyen et d'un savant appliqué.

TABOUET *ou* TABOUÉ (Julien), en latin *Taboetius*, né à Châtenai dans le Maine, devint procureur-général dans le sénat de Chambéry. Sa conduite équivoque lui valut une mercuriale de la part du premier président Raymond Pélisson, qui la lui fit par ordre de sa compagnie. Pour s'en venger, Tabouet s'avisa d'accuser le premier président de malversations. Pelisson fut condamné à une peine infamante (à l'amende honorable et à l'amende bursale), par le parlement de Dijon en 1552. Mais ayant obtenu que son procès seroit revu, il fut absous en 1556, et son accusateur condamné à la peine qu'il avoit subie. Il fut depuis mis au pilori et banni. Il mourut en 1562. On a de lui, I. *Sabaudiæ principum genealogia, versibus et latiali dialecto digesta*, traduite en français, en prose et en vers, par Pierre Tredehan. II. Une *Histoire de France* dans le même goût, imprimée avec l'ouvrage précédent en 1560, in-4°.

I. TABOUREAU DES RÉAUX (N.), fils du grand-maître des eaux et forêts du Lyonnais, fut d'abord conseiller au parlement de Paris, et ensuite intendant de cette province qu'il administra pendant 10 ans avec sagesse et équité. Louis XVI le nomma contrôleur-général. Il garda peu de temps cette place, qui ne contribua en rien à sa fortune, et mourut conseiller d'état le 30 mai 1782.

† II. TABOUREAU (Louis-Philippe de VILLEPATOUR), frère du précédent, né en 1719, commandeur de l'ordre royal de St.-Louis, lieutenant-général, inspecteur-général du corps royal de génie, mort à Besons le 9 septembre 1781, entra au service à l'âge de 13 ans, et ne tarda pas à se faire distinguer. Dès l'année suivante, de simple volontaire dans l'artillerie, il devint officier, et servit au siége de Tortonne en qualité d'aide de

camp de d'Affri. Blessé au siége de Calorne, il se trouva à la bataille de Parme où il eut un cheval tué sous lui. D'Affri le recommanda sur le champ de bataille au duc du Maine pour lui faire obtenir la croix de Saint-Louis. Faveur singulière, il n'avoit que 15 ans. A la paix de 1736 il fut envoyé à l'école de Besançon où il acheva de se perfectionner dans son métier. Il fut employé avec succès dans la guerre de 1740. Il parvint, malgré le grand feu des ennemis, à établir des batteries devant l'île de Reynac. Le maréchal de Schemetom étoit venu au siége de Fribourg. Un jour qu'il visitoit la tranchée, Villepatour lui entendant dire en mauvais français que l'artillerie de France ne tiroit pas si bien qu'il se l'étoit imaginé, lui dit : « Vous ne voyez pas apparemment bien ; il saute aussitôt sur le revers de la tranchée et lui propose de lui expliquer les directions. Le maréchal monte malgré le danger et l'opposition de ceux qui l'accompagnoient, dont aucun ne le suivit. Les batteries tirèrent. Il trouva qu'elles battoient bien les objets sur lesquels elles étoient dirigées; mais comme les ennemis ripostoient, il essuya trois coups de canon qui le couvrirent de terre. Le maréchal proposa de revoir une seconde décharge, même riposte des ennemis qui fut encore mieux pointée. Le vent d'un boulet dérangea sa perruque qu'il redressa avec beaucoup de sang-froid. En 1756, Villepatour s'embarqua sur la Formidable pour aller secourir Louisbourg, où il fit des prodiges de valeur. Il montra les mêmes talens à Minorque, à Cassel, à Folingausen, où il reçut un coup de canon dans le bras. Les maréchaux de Richelieu, de Broglie, de Soubise, de Belle-Isle vouloient l'avoir avec eux, considérant Villepatour comme la sauvegarde et le rempart des troupes, et la terreur des ennemis : il resta chef de brigade jusqu'en 1768, qu'il fut nommé inspecteur en Alsace, et successivement en Provence, à l'école de La Fère, en Languedoc, etc. Le célèbre artilleur, couvert de gloire et de blessures, a été universellement regretté, sur-tout par le corps royal d'artillerie. La Place lui a fait l'épitaphe suivante gravée sur son tombeau :

Aux Mânes de Villepatour.

Cher à la France, aux siens, à son prince, à l'armée,
Ci-gît qui mérita toute sa renommée.

I. TABOUROT (Jean) chanoine et official de Langres, a publié le *Calendrier des bergers*, 1588, in-8° ; et la *Méthode pour apprendre toutes sortes de danses*, 1589, in-4° (l'un et l'autre sous le nom de *Thoinot Arbeau*), qui sont encore recherchés. Il mourut en 1595 ; il étoit oncle du suivant.

† II. TABOUROT (Etienne), plus connu sous le nom de sieur *Des Accords*, procureur du roi au bailliage de Dijon, né en 1549, est connu par quelques ouvrages singuliers. Le moins mauvais est celui qui est intitulé *Bigarrures et Touches du seigneur Des Accords*, dont on a plusieurs éditions, une entre autres avec les Apophthegmes de Goulard et les Escraigues Dijonoises, à Paris, in-12. Il enfanta cette production à l'âge de dix-huit ans ; mais il la revit et l'augmenta en ayant plus de 35. Son ouvrage réimprimé plusieurs fois, entre autres en 1662, in-12, renferme des règles sur les différentes manières de plaisanter, et même sur

les calembourgs. Il a eu part à la Synatrisie ou Recueil confus, par Jean Desplanches, Dijon, 1579, in-8°. Cet auteur mourut en 1590, à l'âge de 41 ans.

† TACCA (Pierre-Jacques), célèbre sculpteur italien, né à Carare, et mort à Florence en 1640, élève de Jean de Bologne, égala son maître. Il voyagea en Espagne, en France, et laissa sur son passage des morceaux qui prouvent sa supériorité dans son art. On lui doit la *Statue* de la reine Jeanne d'Autriche, et celle de Ferdinand III, grand-duc de Toscane, qui se voit à Livourne; les quatre Esclaves en bronze qui décorent le port de cette ville, et enfin la fameuse Statue équestre de Philippe IV, à Madrid. Ce dernier ouvrage passe pour son chef-d'œuvre. L'attitude qu'il a su donner au cheval prouve combien cet artiste avoit de hardiesse et de génie. Il l'a représenté au moment où il se cabre, de sorte que les deux pieds de derrière de l'animal soutiennent le poids énorme de 18 milliers. Jean de Bologne avoit commencé le cheval qui devoit supporter la statue de Ferdinand, grand-duc de Toscane; mais ce prince étant mort, ainsi que le sculpteur, Côme II chargea Tacca de finir le cheval, et l'envoya ensuite en don à Marie de Médicis. Le vaisseau qui le portoit échoua près du Havre; il resta plus d'un an dans la mer d'où il fut retiré en 1613. Dupré fut chargé par la reine d'exécuter la statue de Henri IV placée sur ce cheval, et qui a décoré le Pont-Neuf, à Paris, depuis 1635 jusqu'aux momens de fureur de la révolution française. Son fils, nommé Ferdinand, se distingua aussi dans la sculpture. Il fit la *Statue* colossale de Ferdinand Ier, et exécuta plusieurs morceaux estimés en relief et en ronde bosse.

* TACCOLI (le comte Nicolas), né à Reggio en Lombardie le 22 mars 1690, publia l'*Histoire de sa Famille* en 1742, et travailla aux *Mémoires historiques de Reggio*, Parme, 1748, et Carpi, 1769. L'ouvrage seroit meilleur si l'auteur y avoit mis plus d'ordre; il est cependant recherché pour les cartes géographiques.

* TACCONI (Gaëtan), médecin de Bologne, né en décembre 1689, se fit admirer dans sa patrie par son savoir, et obtint du sénat une chaire publique de philosophie. En 1727, il passa à celle d'anatomie; puis s'étant consacré uniquement à la pratique, il fut nommé chirurgien de l'hôpital de Sainte-Marie de la Mort. Il termina sa carrière le 3 juin 1772. On a de lui, I. *De raris quibusdam hepatis, aliorumque viscerum affectibus observationes*, Bologne, 1740, II. *De cranii et ossium fracturis*, Bologne, 1751, Lucques, 1754. III. *De gangrenis Bononiæ visis*, Bologne, 1757.

TACFARINAS, chef d'armée contre les Romains en Afrique, au temps de Tibère, étoit Numide de nation. Il servit d'abord dans les troupes auxiliaires des Romains; ayant déserté, il assembla une bande de vagabonds et de brigands, et se mit à faire des courses qui lui réussirent. Il devint chef des Muzulains, nation puissante proche les déserts d'Afrique, et se ligua avec les Maures du voisinage. Ceux-ci étoient commandés par Mazippa, et formèrent un camp volant qui portoit le fer, le feu et la terreur de tous côtés, pendant que Tacfarinas, avec l'élite des troupes, campoit à la manière des Ro-

mains, et accoutumoit ses gens à la discipline militaire. Les Cinithiens, autre nation considérable, entrèrent dans les mêmes intérêts. Furius Camillus, proconsul d'Afrique, averti de ces mouvemens, marcha contre lui et le vainquit, l'an 17 de Jésus-Christ. Tacfarinas renouvela ses brigandages quelque temps après : il assiégea même un château où Decrius commandoit, et défit la garnison qui étoit sortie pour se battre en rase campagne. Decrius remplit les devoirs d'un guerrier très-brave et très-expérimenté. Les blessures qu'il avoit reçues, dont l'une lui avoit crevé un œil, ne l'empêchèrent pas de faire tête à l'ennemi ; mais ses soldats ayant pris la fuite, il perdit la bataille et la vie. Sa mort fut vengée par Apronius, successeur de Camille dans le proconsulat d'Afrique. Ce général, à la tête de 500 vétérans, chassa l'ennemi de devant la ville de Thala qu'il assiégeoit. Junius Blesus, successeur d'Apronius, remporta aussi divers avantages sur Tacfarinas, qui avoit changé sa méthode de faire la guerre, et ne faisoit plus que des courses à la manière des Numides. Ce dernier, sans être abattu par ses défaites réitérées, envoya un ambassadeur à l'empereur pour lui demander des terres qu'il promettoit de cultiver en paix. Loin de lui accorder sa demande, Blesus reçut ordre de le poursuivre plus vigoureusement. Après avoir tenté vainement de le réduire, il céda cette gloire au proconsul Dolabella. Ce nouveau général lui livra bientôt bataille ; le brigand y fut vaincu, et mourut les armes à la main.

TACHARD (Gui), jésuite français, suivit en qualité de missionnaire le chevalier de Chaumont et l'abbé de Choisi, ambassadeurs à Siam. Il revint en Europe en 1688, retourna dans l'Inde, et mourut à Bengale d'une maladie contagieuse, vers l'an 1694. Ses deux *Voyages à Siam*, en 2 vol., Paris, 1686 et 1689, réimprimés à Amsterdam en 2 vol. in-12, 1700, sont moins estimés que la *Relation* de *La Loubère*, publiée à Paris, 1691, 2 vol. in-12. Les Mémoires de celui-ci, moins agréables pour le style (dit l'abbé de Marsy, Histoire Moderne, tome III, page 358), que ceux de l'abbé de Choisi et du Père Tachard, l'emportent infiniment du côté de l'ordre, de l'exactitude, du choix des matières, et de la solidité des réflexions. Choisi est superficiel, Tachard est flatteur. L'un et l'autre sont d'une crédulité excessive. Le Jésuite sur-tout, flatté des honneurs extraordinaires qu'il reçut à Siam, se laissa tromper par les exagérations artificieuses de Constance, qui ne cherchoit qu'à en imposer aux Français par une ostentation de magnificence. Tachard, élevé dans un collége, écrivoit en professeur de rhétorique qui n'avoit pas oublié l'amplification. On lui fit voir une cinquantaine d'éléphans, et on n'eut pas de peine à lui persuader que le roi en entretenoit au moins vingt mille dans le reste du royaume. Le ministre lui montra rapidement le trésor du prince, et lui fit croire qu'il contenoit des amas d'or, d'argent et de pierreries. Il le conduisit dans les plus belles pagodes, lui fit voir des idoles colossales bien dorées, et soutint hardiment qu'elles étoient d'or massif, etc. Le chevalier de Forbin fait voir dans ses Mémoires, combien les trop crédules Tachard et Choisi ont trompé le public par leurs récits.

* TACHELLO (Barthélemi), jurisconsulte, philosophe et poète, né à Arco, sur les frontières du Tyrol, vers le milieu du 16e siècle, voyagea dans l'Italie, étudia le droit à Pérouse, et revint dans sa patrie, où il exerça quelque temps la profession d'avocat. Il embrassa l'état ecclésiastique, et en 1598 il fut nommé chanoine de sa ville natale, où il mourut en 1628. Il a publié I. *Lettres à divers princes et cardinaux*, etc. Trente, 1655. II. L'*Amarante*, pastorale, Vérone, 1608. III. *Les Jeux de l'Amour et du Hasard*. Venise, 1614. IV. *Poésies diverses*.

* TACHENIUS *ou* TAKEN (Othon), médecin du 17e siècle, né à Herford en Westphalie, prit le bonnet de docteur à Padoue, et se fixa à Venise. Il embrassa la doctrine chimique, et défendit avec chaleur ce système funeste. Il en a répandu les principes dans tous ses ouvrages, dont voici les principaux : *Hippocrates chimicus*, etc, Venetiis, 1676, in-12. *Tractatus de morborum principe*, Osnabrugi, 1678, in-12. *Clavis medicinæ Hippocraticæ*. Francofurti, 1669, in 12.

TACHERON (Pierre), peintre sur verre, fut renommé dans son art dans le 17e siècle. Ses principaux ouvrages sont les vitraux peints en grisaille du ci-devant cloître des Minimes à Soissons, et ceux de la salle de l'Arquebuse dans la même ville. Ces derniers représentent plusieurs métamorphoses d'Ovide. Autour de chaque panneau règne une frise ornée de fleurs supérieurement coloriées. Louis XIV, en passant à Soissons en 1663, admira long-temps cet ouvrage, et témoigna quelque désir de le faire transporter à Versailles ; ce qui n'a pas été exécuté.

TACHON (Dom Christophe), bénédictin de Saint-Sever au diocèse d'Aire, mort en 1693, cultiva le talent de la chaire avec succès. On a de lui un livre intitulé: *De la sainteté et des devoirs d'un prédicateur évangélique*, avec l'*Art de bien prêcher*, *et une courte Méthode pour catéchiser*, in-12. Cet ouvrage ne renferme que des préceptes fort communs.

TACHOS *ou* TACHUS, roi d'Egypte du temps d'Artaxercès-Ochus, défendit ce royaume contre les Perses qui songeoient à l'attaquer de nouveau, malgré les mauvais succès de leurs premiers efforts. Il obtint des Lacédémoniens un corps de troupes, commandé par Agésilas qui le trahit d'une manière indigne. Tachos ayant donné à Chabrias, Athénien, le commandement de l'armée, et n'ayant laissé à Agésilas que celui des troupes auxiliaires, celui-ci profita de la révolte de Nectanébus, avec lequel il se ligua. Le roi d'Egypte fut obligé de sortir de son royaume : et on ne sait pas trop ce que devint ce malheureux prince. Athénée donne une cause singulière au ressentiment d'Agésilas. Il prétend que Tachos, le voyant de petite taille, lui appliqua la fable de la montagne qui accouche d'une souris ; et qu'Agésilas en colère lui répondit: *Vous éprouverez un jour que je suis un lion.*

† I. TACITE (C. Cornélius Tacitus), historien latin, n'étoit point de l'ancienne famille des Cornéliens, mais d'une autre beaucoup plus nouvelle. Il étoit, à ce que conjecture Tillemont, fils

d'un chevalier romain, qui avoit été intendant de la Belgique. Il naquit à la fin de l'empire de Claude, ou au commencement de celui de Néron. Vespasien, qui vit en lui une ame forte et un génie élevé, le prit en affection, et commença de l'élever aux dignités. Tite et Domitien eurent toujours beaucoup d'estime pour lui. Ayant été fait consul l'an 97 de J. C., à la place de Virginius Rufus, sous Nerva, il prononça le panégyrique de son illustre prédécesseur. La fortune, toujours propice à Virginius (dit Pline le jeune) gardoit pour dernière faveur un aussi excellent orateur à un aussi excellent homme. Tacite avoit plaidé plusieurs fois, et fait admirer son éloquence. Chargé de la cause des Africains contre Marius Priscus, proconsul d'Afrique, il le fit condamner. Pline le jeune et lui étoient étroitement liés. « Leur amitié (dit l'abbé de La Bletterie) avoit pour base la conformité de principes et de mœurs. Comme dans l'essentiel ils se ressembloient parfaitement, d'assez grandes différences sur tout le reste ne servoient qu'à rendre leur amitié plus piquante et plus utile. On saisit facilement le caractère de Pline, qui nous a laissé un volume de Lettres. Nous sommes moins au fait de Tacite, dont nous n'avons que des ouvrages d'apparat; mais autant qu'on peut connoître l'un et deviner l'autre, la probité de Pline étoit plus douce, plus liante, assaisonnée de tout ce qui fait les délices du commerce; celle de Tacite étoit plus franche, plus naturelle, sans apprêt, en un mot, vraiment romaine. Le premier, par ses qualités aimables, gagnoit tous les cœurs; le second les subjuguoit par la force de son mérite, par l'ascendant de sa vertu. L'un, courtisan délié sans bassesse, et même avec dignité, sembloit fait pour vivre sous le gouvernement fondé par Auguste, et pour être l'ami d'un prince tel que Trajan; l'autre, républicain sans aigreur et sans imprudence, avoit droit à l'estime des bons princes; mais il auroit été mieux encore sous l'ancien gouvernement : il eut besoin, si je ne me trompe, de prendre sur lui-même pour se façonner au nouveau, et ce dut être l'ouvrage de toute sa vie. Pline aimoit passionnément la vertu, lui prodiguoit l'encens par-tout où il croyoit la trouver; et peut-être il la voyoit quelquefois où elle n'étoit pas : il louoit avec une profusion qui pouvoit rendre problématique son discernement ou sa sincérité. Il mettoit dans ses préventions les plus injustes une sorte de modération et d'équité : témoin la demi-justice qu'il rend aux chrétiens, en reconnoissant la pureté de leurs mœurs, tandis qu'il les regarde comme des malheureux, aveuglés par une folle superstition. Tacite haïssoit fortement le vice. Il distribuoit les louanges avec économie, et toujours en connoissance de cause. L'horreur qu'il avoit de la flatterie et du mensonge le poussoit vers les excès opposés. On voit combien ces deux amis étoient nécessaires l'un à l'autre. Peut-être que, sans la douceur de Pline, Tacite ne se seroit pas préservé d'une philosophie sauvage, de cette haine des hommes qu'il reprochoit aux chrétiens; sans le caractère mâle de Tacite, la bonté d'ame de Pline auroit pu dégénérer en complaisance outrée, en adulation, en fadeur. Ils avoient tous deux l'esprit vif, solide et juste, l'imagination féconde, le sentiment délicat. Rien de la surface

des objets n'échappoit à Pline, rien de leur intérieur à l'œil perçant de Tacite. L'un avoit en partage le brillant, l'aménité, les graces légères; il savoit même se donner, au besoin, de l'élévation et de la force : mais c'étoit un état violent pour lui; bientôt il retomboit dans les fleurs. L'autre, plein d'une vigueur soutenue, joignoit à la chaleur des idées, à l'énergie de l'expression, à la vivacité des images, un sens exquis, une suréminence de raison. » De leur temps on ne nommoit guère l'un sans penser à l'autre. Tacite s'étant trouvé aux spectacles du cirque près d'un chevalier romain avec lequel il eut une conversation savante et diversifiée, le chevalier qui ne le reconnoissoit point, lui demanda s'il étoit de l'Italie ou de quelque autre province de l'empire? Tacite lui répondit : « Vous me connoissez, et j'en ai l'obligation aux lettres. Aussitôt le chevalier repartit : « Vous êtes Tacite ou Pline »..... Nous avons de Tacite, I. Un *Traité des mœurs des Germains*. Il loue les mœurs de ces peuples; mais comme Horace chantoit celles des barbares, nommés *Gètes* : l'un et l'autre (dit Voltaire) ignoroient ce qu'ils louoient, et vouloient seulement faire la satire de Rome; cependant ce que d'autres auteurs nous ont appris des Germains donne lieu de croire qu'à plusieurs égards le tableau de Tacite, quoique embelli, est d'après nature. II. La *Vie de Cn. Julius Agricola* dont il avoit épousé la fille l'an 77 ou 78 de J. C. Cette production est un des morceaux les plus beaux et des plus précieux de l'antiquité. Les gens de guerre, les courtisans, les magistrats y peuvent trouver d'excellentes instructions. III. *Histoire des Empereurs*; mais de vingt-huit ans que cette Histoire contenoit (depuis l'an 69 jusqu'en 96), il ne nous reste que l'année 69 et une partie de 70. IV. Ses *Annales*; elles renfermoient l'Histoire des quatre empereurs, Tibère, Caligula, Claude, Néron. Il ne nous reste que l'Histoire du premier et du dernier, à-peu-près entière; tout Caligula est perdu, et nous n'avons que la fin de Claude. On a trouvé les cinq premiers livres des Annales dans l'abbaye de Corwey en Angleterre. L'empereur Tacite, qui se faisoit honneur de descendre de la famille de l'historien, ordonna qu'on mît ses ouvrages dans toutes les bibliothèques, et qu'on en fît tous les ans dix copies aux dépens du public, afin qu'elles fussent plus correctes. Cette sage précaution n'a pu néanmoins nous conserver en entier un ouvrage si digne de passer à la postérité. Tacite est, sans comparaison, le plus grand des historiens aux yeux d'un philosophe. Il a peint les hommes avec beaucoup d'énergie, de finesse et de vérité; les événemens touchans, d'une manière pathétique, et la vertu, avec autant de sentiment que de goût. Il possède, dans un haut degré, la véritable éloquence, le talent de dire simplement de grandes choses. On doit le regarder comme un des meilleurs maîtres de morale, par la triste, mais utile connoissance des hommes, qu'on peut acquérir dans la lecture de ses ouvrages. « Si l'on demande, dit Thomas, qui a le mieux peint les vices et les crimes, et qui inspire mieux l'indignation et le mépris pour ceux qui ont fait le malheur des hommes? je dirai : c'est Tacite. Qui donne un plus saint respect pour la vertu malheureuse, et la représente d'une manière plus

auguste, ou dans les fers ou sous les coups d'un bourreau? c'est Tacite. Qui a le mieux flétri les affranchis et les esclaves, et tous ceux qui rampoient, flattoient, pilloient et corrompoient la cour des empereurs? c'est encore Tacite. Qu'on me désigne un homme qui ait jamais donné un caractère plus imposant à l'histoire, un air plus terrible à la postérité. Philippe II, Henri VIII et Louis XI n'auroient jamais dû voir Tacite dans une bibliothèque sans une espèce d'effroi. Si de la partie morale nous passons à celle du génie, quel homme a dessiné plus fortement les caractères? qui est descendu plus avant dans les profondeurs de la politique? qui a mieux tiré de grands résultats des plus petits événemens? qui a mieux fait à chaque ligne, dans l'histoire d'un homme, l'histoire de l'esprit humain et de tous les siècles? qui a mieux surpris la bassesse qui se cache et qui s'enveloppe? qui a mieux démêlé, dans tous les genres de crainte tous les genres de courage, tous les secrets des passions, tous les motifs des discours, tous les contrastes entre les sentimens et les actions, tous les mouvemens que l'ame se dissimule? qui a mieux trouvé le mélange bizarre des vertus et des vices, et l'assemblage des qualités différentes et quelquefois contraires? » On l'accuse d'avoir peint trop en mal la nature humaine, c'est-à-dire, de l'avoir peut-être trop étudiée et trop connue. On l'accuse encore d'être obscur; ce qui signifie seulement qu'il n'a pas écrit pour la multitude. On lui reproche enfin d'avoir le style trop concis, comme si le plus grand mérite d'un écrivain n'étoit pas de dire beaucoup en peu de mots. S'il peint en raccourci, ses traits en récompense sont d'autant plus vifs et plus frappans. Tacite se flattoit d'avoir écrit sans haine et sans prévention, *Sine irâ et studio*. Il connoissoit tous les écueils que rencontre un historien, et croyoit les avoir évités. Il remarque lui-même, en parlant des Histoires de Tibère, de Caïus, de Claude, de Néron, que, soit qu'elles eussent été écrites de leur vivant, ou peu de temps après leur mort, la fausseté y régnoit également; parce que la crainte avoit dicté les unes, et la haine les autres. « On blesse, dit-il ailleurs, la vérité de deux manières: par la fureur de louer les puissans pour leur plaire, et par le plaisir secret d'en dire du mal pour se venger. De tels historiens, ou flatteurs ou ennemis déclarés, ménagent fort peu l'estime de la postérité. On est choqué d'une basse flatterie, parce qu'elle sent la servitude; mais on ouvre volontiers ses oreilles à la médisance, dont la malignité se couvre d'un air de liberté. » Tacite promet de se préserver de ces deux excès, et assure ses lecteurs d'une fidélité à l'épreuve de toute séduction. Le règne de Tibère passe pour un chef-d'œuvre de politique, et pour le chef-d'œuvre de Tacite. Le reste de son Histoire pouvoit être composé par un autre que lui; et Rome ne manquoit pas de déclamateurs pour peindre au naturel les vices de Caligula, la stupidité de Claude, et les cruautés de Néron; mais, pour écrire la vie d'un prince aussi artificieux que Tibère, il falloit un historien comme Tacite, qui pût démasquer les fausses vertus, démêler les intrigues, assigner les causes de événemens, et discerner la réalité des apparences. On peut reprocher cependant à cet histo-

rien si vrai d'avoir adopté trop légèrement les préjugés de sa nation contre les Juifs et les Chrétiens. Il prétend que les premiers adoroient une tête d'âne, parce que se trouvant pressés d'une soif excessive dans les déserts de l'Arabie, après avoir été chassés de l'Egypte, ils n'avoient trouvé de l'eau que par le moyen de quelques ânes sauvages qui leur indiquèrent la source où ils alloient se désaltérer. Cette fable grossière étoit tellement accréditée, que Plutarque et quelques auteurs païens la citent comme une vérité. Les Chrétiens étant confondus par les Romains avec les Juifs, passèrent aussi pour adorer une idole sous la forme d'un homme avec des oreilles et les pieds d'un âne. C'est ainsi, selon Tertullien, que l'objet de leur culte étoit représenté dans un tableau exposé à Rome sous l'empire de Sévère, avec cette inscription : *le Dieu des Chrétiens ongle d'âne*. Tacite ne parle pas de cette calomnie des Païens; mais il peut y avoir donné lieu par ce qu'il dit des Juifs. Plusieurs auteurs ont traduit ou commenté cet historien. Il y en a une traduction française par d'Ablancourt et une par Guerin (*Voyez* GUERIN, n° VI.), chacune en 3 vol. in-12 : l'une et l'autre sont peu estimées. Celle qu'a faite Amelot n'est recommandable que par les connoissances politiques qu'il a étalées dans ses longues Notes; elles est en 6 vol., auxquels on a ajouté une Suite en 4 vol. L'abbé de La Bletterie a traduit les Mœurs des Germains, la Vie d'Agricola, 2 vol. in-12, et les six premiers livres des Annales, 3 vol. in-12; le P. Dotteville a traduit le reste en 4 vol. in-12. L'auteur a pris pour modèle d'Alembert, qui a traduit divers morceaux de Tacite en 2 vol. in-12..... Quoique cette version ne rende pas toute la force et l'énergie de l'original, elle étoit préférée à toutes les autres, parce qu'elle étoit la plus fidèle, avant celle de Dureau de La Malle, qui est sans contredit la meilleure. (*Voyez* son article. *Voy.* encore ROUSSEAU, n° III, à la fin.) Nous avons plusieurs éditions de Tacite. La première est de Venise, 1468, in-folio. Juste-Lipse en a donné une in-folio à Anvers, 1585 : Gronovius, une en 2 vol. in-8°, à Amsterdam, 1672, que l'on appelle des *Variorum*. On préfère celle de Ryckius, où le texte est plus exact, en 2 vol. in-8°, à Leyde, 1687. Elzevir, en 1634, en a donné une aussi fort estimée. On fait cas encore de celle *ad usum Delphini*, 1682 et 1687, 4 vol. in-4°; et celle d'Utrecht, 1721, 2 vol. in-4°. Celle qui parut en 1760, in-12, 3 vol., que nous devons à Lallemant, est exacte. (*Voyez* aussi LACARRY.) Il a paru à Paris, en 1771, un Tacite en 4 vol. in-4°; et 1776, 7 vol. in-12, dont le titre est : *C. Cornelii Taciti Opera, recognovit, emendavit, Supplementis explevit Notis, Dissertationibus, Tabulis geographicis illustravit* Gabriel Brottier. (*Voy.* l'article BROTTIER., n° I.) C'est une des meilleures éditions qu'on ait données de cet auteur. Dans l'édition de 1776, in-8°, l'éditeur a retranché beaucoup de choses de l'in-4°; mais il en a mis de nouvelles qui ne sont pas dans celui-ci; en sorte qu'il faut avoir les deux. Oberlin a soigné une excellente édition de Tacite, à Leipsick, chez Weidman. Tous ses ouvrages ont été traduits en anglais, et Gordon y a joint ses Discours politiques qu'on ne lit qu'avec peine, tant

son style est dur et affecté. Tacite a trouvé un interprète plus élégant, préférable dans Murphy dont l'ouvrage publié en 1793, en 4 vol. in-4°, a obtenu l'approbation générale. On connoît quatre traductions anglaises de Tacite, celle de Greenway et de sir Henri Saville, sous le règne d'Elisabeth ; celle de Dryden, celle de Gordon et celle de Murphy.

I. TACITE (M. Claudius), empereur romain, élu par le sénat, en la place d'Aurélien, le 25 septembre de l'an 275, après un interrègne d'environ 7 mois. Il se donna tout entier à l'administration de la justice et au gouvernement de l'état ; et dans l'une comme dans l'autre de ces fonctions il s'attira l'approbation générale. La justice, exempte de corruption, se rendoit selon le droit de chacun ; et afin que le cours en fût toujours égal, il dressa de sages constitutions. Les mauvaises coutumes furent abolies, les lieux de prostitution condamnés, et les bains publics exactement fermés après le coucher du soleil. Tacite ne se régloit que sur les conseils du sénat, et jamais empereur ne lui laissa plus d'autorité. Ce corps ayant refusé le consulat qu'il demandoit pour Florien son frère, il dit : « Il est à croire que le sénat a un meilleur choix à faire. » Il ne voulut jamais permettre à l'impératrice l'usage des diamans et défendit à qui que ce fût de porter des habits brodés d'or. Il donna le premier l'exemple de la modestie. Avec cette simplicité pour lui-même, il montra de la libéralité et de la magnificence dans les dépenses publiques. Il préféroit néanmoins les bienfaits durables aux largesses passagères; à peine put-on citer de lui une seule de ces distributions de vin et de viande usitées chez les Romains. Mais il fit abattre sa maison pour construire en la place, à ses frais, des bains publics. Il céda au temple du Capitole, pour l'entretien et la réparation des bâtimens, les biens qu'il possédoit en Mauritanie. Il consacra aux repas de religion qui se célébroient dans les temples tout ce qu'il avoit d'argenterie dans son buffet, tandis qu'il étoit particulier. Il employa à payer ce qui étoit dû aux soldats les sommes d'argent qui se trouvèrent dans ses coffres lorsqu'il fut placé sur le trône. Mais j'ai peine à croire, dit Crevier, qu'il ait abandonné à la république son patrimoine, qui étoit immense, et dont le reveuu, si nous en croyons Vopiscus, montoit à 35 millions. Ce sacrifice auroit réduit ses héritiers à la misère, si l'empire ne se fût pas perpétué dans sa famille...... Il aimoit les lettres. Mais sa journée étant trop remplie par ses affaires, il prenoit sur les nuits pour les cultiver; et il n'en passa jamais aucune sans en donner quelque partie à lire et à écrire. La littérature ne l'avoit cependant pas guéri de la superstition. Il s'abstenoit de toute étude le second jour de chaque mois, qui étoit marqué comme malheureux dans les calendriers romains. Au commencement de son règne, les barbares se jetèrent, lorsqu'on y pensoit le moins, sur les terres de l'empire; mais ils en sortirent très-promptement, soit qu'ils y fussent forcés, soit qu'ils eussent été payés pour s'en retirer. Le 4e ou le 5e mois de l'avénement de Tacite au trône impérial, il entreprit de porter la guerre chez les Perses et chez les Scythes asiatiques ; et il étoit déjà à Tarse en Cilicie, quand il fut attaqué de

la fièvre, ou plutôt assassiné par ses soldats qui lui ôtèrent la vie. Plusieurs historiens ne lui donnent qu'environ six mois de règne. Crevier lui fait tenir le sceptre impérial deux cents jours. (*Voy.* TACITE, nº I.)

* TACKIUS (Jean), médecin, né en 1617 à Wetzlar, et mort le 30 août 1675, enseigna la médecine et l'éloquence à Giessen. Il a soutenu le système chimique, comme on le voit par les ouvrages suivans : I. *Chrysogonia animalis et mineralis*, Darmstadii, 1664, in-4°. II. *Triplex phasis sophicus, solis ortu impeditus*, etc., Francofurti, 1673, in-4°.

† TACONNET (Toussaint-Gaspard), né à Paris en 1730, d'un menuisier, quitta la boutique de son père pour le Parnasse. Il établit le sien au cabaret. Etant entré dans la troupe des histrions de la foire, il fut à la fois acteur et poète. On l'appela le *Molière des boulevards*. Il fit pour le spectacle de Nicolet un grand nombre de *Parodies*, de *Farces* et de *Parades*, dont on peut voir la liste dans la France littéraire. Parmi ses nombreuses productions, destinées à l'amusement du peuple, les honnêtes gens voient avec quelque plaisir les *Aveux indiscrets*, le *Baiser donné et rendu*. Ses héros étoient des *Savetiers*, des *Ivrognes*, des *Commères*, des *Barbouilleurs*, des *Egrillards;* et il mettoit dans ses pièces et les mêmes charges et la même gaité que dans son jeu. Il mourut à Paris à l'hôpital de la Charité, le 29 décembre 1774, des suites de ses débauches. Lorsqu'il vouloit marquer son dédain pour quelqu'un, il disoit ordinairement : *Je le méprise comme un verre d'eau*. On prétend que le vin accéléra sa mort. Artaud de Montpellier a bien voulu publier en 1775, des Mémoires sur la vie et les ouvrages de Taconnet.

TACQUET (André), jésuite d'Anvers, mort en 1660, se distingua dans les mathématiques, et donna un bon *Traité d'astronomie*. Ses ouvrages, imprimés en un vol. in-fol. à Anvers, en 1669 et 1707, ont été recherchés autrefois, et ne seroient point inutiles aujourd'hui.

TADDA (François), sculpteur de Florence, florissoit au milieu du 14ᵉ siècle. Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane, l'honora de sa protection et de son estime. Ce sculpteur, trouvant plusieurs morceaux de porphyre parmi des pièces de vieux marbre, voulut en composer un bassin de fontaine, qui parut être d'une seule pierre. Il fit, dit-on, distiller certaines herbes, dont il tira une eau qui avoit tant de vertu, qu'en y trempant plusieurs morceaux détachés, elle les unissoit et leur donnoit une dureté extraordinaire. Il répéta cet essai plusieurs fois avec un égal succès; mais son secret fut enterré avec lui.

* TADINO (Gabriel), chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, prieur de Barlette, conseiller et général de l'artillerie de l'empereur Charles V, naquit vers 1480 à Martinengo dans le Bergamasque. Dès son enfance il montra d'heureuses dispositions pour les sciences les plus sublimes. Il s'appliqua d'abord à la médecine, profession assez avantageuse dans ce temps-là; mais entraîné par son inclination pour l'architecture civile et militaire, il l'étudia sous un bon ingénieur français, et fit des progrès si rapides, qu'à l'occasion de la ligue offensive contre sa ré-

publique, signée le 10 décembre 1508 à Cambrai, il résolut de combattre sous les étendards de son prince. Il partit en qualité de capitaine d'infanterie, et donna par-tout des preuves de sa valeur. On admira son talent dans la place de surintendant-général des fortifications et de l'artillerie de l'île de Candie, et il rendit de grands services à la religion, et aux chevaliers de Jérusalem, qui le mirent au rang de leurs membres en 1522. On lui doit l'*Art de découvrir les mines*. De même que le célèbre Colleoni, son concitoyen, il mit le premier les canons en campagne. Tadino fut un des plus vaillans défenseurs de la ville de Rhodes; et par ses soins, cette place n'auroit jamais été prise, sans la trahison de quelques citoyens. On lui donna la riche commanderie de Saint-Étienne, à Bari dans le royaume de Naples. Il passa en 1523 au service de l'empereur Charles V, qui l'emmena dans le royaume de Castille pour les affaires de sa couronne, et le nomma général en chef de son artillerie. Depuis ce moment il suivit le prince dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir, et finit par se retirer à Martinengo avec une forte pension. Cependant la république de Venise l'ayant appelé à son secours contre les Turcs, il lui rendit encore des services signalés, et mourut dans la capitale de cet état en 1543. Jean-Baptiste Gallizioti, son concitoyen, a publié à Bergame, en 1783, des Mémoires sur sa vie.

* TADINUS (Alexandre), médecin, né à Milan le 16 juillet 1603, et mort le 16 novembre 1661, étudia la philosophie et l'astronomie. Sa patrie, à laquelle il rendit des services importans pendant la peste de 1630, le nomma membre du conseil de santé, et préfet des archives du collége. Son principal ouvrage est: *Compendium de venerandi collegii physicorum Mediolanensium antiquitate*, etc., Mediolani, 1645, in-4°.

* TAEGUIS (Barthélemi), né à Milan en 1550, fut l'un des célèbres docteurs en droit de sa patrie. On le nomma jurisconsulte du collége de Milan, et vicaire général de l'état. Il entretint correspondance avec plusieurs personnages considérables, tels que le cardinal Moron, qui lui donna le gouvernement d'une partie de l'île de Saint-Jules. On a de lui, I. *Tractatus criminalis*. II. l'*Officieux*, dialogue. III. *Lettres*. IV. l'*Exil*, etc.

TAFFI (André), peintre, natif de Florence, mort en 1294, âgé de 81 ans, apprit son art de quelques peintres grecs, que le sénat de Venise avoit mandés. Il s'appliqua sur-tout à la mosaïque, sorte de peinture dont le secret lui fut montré par Apollonius, un de ces artistes grecs. Taffi travailla de concert avec lui dans l'église de Saint-Jean de Florence, à représenter plusieurs histoires de la Bible. On admiroit sur-tout un *Christ*, de la hauteur de sept coudées, composé avec un grand soin par Taffi. On reproche à ce peintre d'avoir été plus sensible au profit qu'à l'honneur qu'il retira de ce beau morceau de peinture, et d'avoir depuis précipité son travail par avidité pour le gain.

* TAFFIN (Pierre), jésuite, né à Saint-Omer en 1598, mort à Lille le 8 mai 1650, étoit instruit des usages des Romains, comme il paroît par le Traité

qu'il a publié sous le titre : *De veterum Romanorum anno seculari*, Tournai, 1641, in-4°; Traité inséré dans le 8e tome des Antiquités romaines de Grævius.

* TAFURI (Jean-Bernardin), né le premier septembre 1695, d'une famille noble de Nardo dans la province d'Otrante, après avoir fait d'excellentes études, passa sa vie à composer divers ouvrages précieux. Il mourut à Naples vers 1760. Ses principaux ouvrages sont, I. Une *Série chronologique des écrivains nés à Naples*, Naples, 1754, in-4°. II. *De l'origine et de l'ancienneté de la ville de Nardo*. III. *Notices sur Ange de Constance*, etc.

* TAGAULT (Jean), médecin, né en Picardie, mort en 1545, exerça sa profession à Paris, et devint doyen de sa compagnie. On a de lui, I. *Commentarium de purgantibus medicamentis libri duo*, Parisiis, 1537, in-4°. II. *De chirurgicâ institutione libri quinque*, Parisiis, in-folio. III. *Metaphrasis in Guidonem de Cauliaco*, ibidem, 1545, in-8°.

TAGEREAU (Vincent), avocat au parlement de Paris au 17e siècle, étoit Angevin. On a de lui, I. Un *Traité contre le congrès*, imprimé à Paris en 1611, in-8°, sous ce titre : *Discours de l'impuissance de l'homme et de la femme*. L'auteur y prouve que le congrès est déshonnête, impossible à exécuter, et empêche plutôt de connoître la vérité, qu'il ne sert à la découvrir. Cet usage ridicule et honteux fut aboli en 1677, sur un plaidoyer de Lamoignon, alors avocat-général. II. *Le vrai praticien français*, in-8°.

† TAGLIACOTTI (Gaspard), professeur en médecine et en chirurgie dans l'université de Bologne sa patrie, mort dans cette ville en 1599, à 64 ans, s'est rendu fameux par un livre où il enseigne la manière de réparer les défauts des narines, des oreilles et des lèvres, dans le cas de mutilation ou de difformité de ces parties. Mais Manget croit que tout ce qu'il dit sur cette matière, quelqu'ingénieux qu'il soit, n'a jamais pu exister que dans la théorie, et que lui-même ne l'avoit point pratiqué. Quoi qu'il en soit, Tagliacotti rapporte des exemples de nez perdus rétablis par son art. Sa statue, dans la salle d'anatomie de Bologne, le représente un nez à la main. Son *Traité*, plein de choses curieuses, divisé en deux livres, et accompagné de figures, parut à Francfort en 1598, in-8°, sur l'édition faite à Venise l'année précédente, 1597, *in-folio*, sous ce titre : *De Curtorum chirurgiâ per insitionem*. Un nommé Verduin a renouvelé l'idée de Tagliacotti, dans son livre, *de novâ artuum decurtandorum ratione*, Amsterdam, 1666, in-8°.

* I. TAGLIAZUCCHI (Jérôme), de Modène, naquit le 22 novem. 1674. Après avoir achevé ses études et reçu la prêtrise, il devint secrétaire du duc Rinaldi, son souverain; puis maître de poésie italienne et de langue grecque au collége des nobles. Il exerça cet emploi jusqu'en 1723. En 1729 il fut appelé à Turin pour y professer l'éloquence, et revint dans sa patrie, où il mourut le 1er mai 1751. On a de lui, I. Un volume de *Prose et de Poésies toscanes*, Turin, 1735. II. *Recueil de prose et de vers à l'usage des écoles royales*, Turin, 1745, 2 vol. in-8°.

* II. TAGLIAZUCCHI (Jean-

Pierre), de Modène, neveu du précédent, né en 1716, apprit de son oncle les belles-lettres, et le suivit à Turin. Le cardinal Accoramboni le nomma son gentilhomme d'honneur. Après la mort de cette éminence, Tagliazucchi fut maître de chambre du comte Grassi, puis du comte Bentivoglio, tous deux ambassadeurs de Bologne au saint siége. Il parcourut successivement les principales cours d'Europe, fut poète du théâtre impérial de Vienne en 1750, et obtint le même emploi auprès du roi Auguste à Dresde, du roi de Prusse, et du duc de Wirtemberg. De retour à Modène, il fut nommé par le duc François III podestat de Reggio, et mourut dix-huit mois après être entré en fonction en 1768. Outre les *Drames* qu'il fit représenter dans diverses cours, on a de lui, I. *Deux Discours, l'un sur l'eau, l'autre sur le vin*, Turin, 1735. II. *La Primevère*, Potsdam, 1755.

† TAHUREAU (Jacques), né au Mans vers 1527, fit quelques campagnes avant de se marier. Il n'étoit encore fixé à aucun état, quand il mourut en 1555. Ses *Poésies* furent imprimées à Paris en 1574, in-8°. Ses *Dialogues facétieux*, 1566, in-8°, prouvent que l'auteur avoit de la gaieté dans le caractère et du naturel dans l'esprit; mais ses vers sont très-peu de chose. Il lui est échappé une jolie épigramme :

Ne t'ébahis point si Nérée
Vend si cher maintenant l'amour:
Elle veut avoir, la rusée,
De quoi l'acheter à son tour.

* TAI-TSONG, empereur de la Chine, vivoit au commencement du 7e siècle de l'ère chrétienne. Il apporta sur le trône les qualités les plus estimables. Il étoit doux, affable, populaire. Protecteur des sciences, il établit dans son palais une académie des premiers savans de la Chine. Il forma aussi une école pour les armes, et assistoit lui-même aux exercices, confondu avec ses soldats. Un de ses ministres lui ayant observé qu'il couroit quelque risque: « Je me regarde comme leur père, dit-il; qu'ai-je à craindre au milieu de mes enfans ?

* TAILLADE D'HERVILLIERS, mort en 1776, a *traduit* en prose et en vers, avec des *notes*, les *Satires* de Perse, ainsi que deux *Satires* de Juvénal, 1776, in-8°. Il a laissé une *Traduction* d'Horace en manuscrit. On ignore l'époque de la naissance et de la mort de ce traducteur.

* TAILLANDIER (Charles-Louis), né à Arras en 1705, fut reçu dans la congrégation de Saint-Maur. Placé ensuite dans la maison des Blancs-Manteaux, il fit publiquement l'éloge d'un de ses confrères qui s'étoit dévoué à la secte de saint Médard; ce qui le rendit suspect à tous les catholiques. Cependant la congrégation s'étant chargée de l'Histoire de Bretagne, il y fut employé avec dom Morier. Celui-ci donna d'abord trois volumes in-folio de Pièces pour servir à l'histoire de Bretagne, imprimées à Paris en 1742, 1744, 1746; et le premier volume de l'Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne en 1750. Taillandier donna le second en 1756. Il est aussi l'éditeur du Dictionnaire bas-breton, dont il fit la préface. Il trouva moyen d'obtenir de riches bénéfices, protégé par M. de Bonneguise, évêque d'Arras. Il mourut en 1786.

TAILLARD (N.), musicien renommé par son talent

sur la flûte. Son exécution étoit vive, brillante et animée. Dès l'âge de 12 ans, il fut écouté avec plaisir par plusieurs souverains. On lui doit une *Méthode* pour guider les compositeurs, des *Duo*, des *Trio*, et treize *Recueils* d'ariettes. Il mourut à Paris le 3 mars 1782.

* TAILLASSON (J. J.), peintre d'Histoire, mort à Paris en 1809, fut élève de Vien. Son *tableau de Rodogune* fit sa réputation; ce tableau est estimé : il paroît seulement qu'il laisse quelque chose à désirer pour le coloris. Celui d'*Olympias* fait le plus grand plaisir; celui d'*Héro et de Léandre*, qui est au corps législatif, passe généralement pour un des meilleurs de Taillasson. Cet artiste étoit très-laborieux; il a laissé un grand nombre d'ouvrages. Il savoit donner une expression juste à ses têtes; son dessin est correct, mais son pinceau manque de cette hardiesse qui fait ressortir la composition. Taillasson n'est pas seulement connu comme peintre, mais aussi comme littérateur et comme poète. Il a donné d'excellentes *observations sur un grand nombre d'anciens peintres*, qui ont d'abord été insérées dans le Moniteur et dans le Journal des arts; il les a ensuite recueillies dans un volume in-8°, précieux pour les artistes, utile aux amateurs. Il a su, dans ses notices, réunir l'esprit d'observation à l'élégance du style, en faisant ressortir les grandes beautés de l'école d'Italie. Il a cependant prouvé qu'il savoit aussi rendre justice aux grands talens de l'école flamande. Il s'exprime en poète lorsqu'il parle de Van-Huysum, et sent toute la force du coloris de Rubens, de Van-Dyck, de Rembrandt; il fait admirer Teniers, Van-Ostade, Ruisdael et Paul Potter lui paroissent inimitables. Il a donné aussi un *Recueil* de ses poésies, Paris et Venise, 1785, in-4°, dans lequel on lit avec intérêt son Poème sur les *Dangers des règles dans les arts*. Son *Elégie sur la Nuit* est ce qu'il a fait de mieux.

TAILLE (Jean *et* Jacques de la), poètes dramatiques français, étoient deux frères qui naquirent à Bondaroi dans la Beauce, près de Pithiviers, d'une famille ancienne et noble : Jean en 1536, et Jacques en 1542. Le premier s'appliqua d'abord au droit; la lecture de Ronsard et de du Bellai lui fit bientôt abandonner les lois pour les muses. Il inspira son goût à son frère, qui, avant l'âge de 20 ans, composa cinq *Tragédies* et d'autres *poésies*; il mourut de la peste en en 1562. Jean, le frère aîné, prit le parti des armes. Il se trouva à la bataille de Dreux, et fut dangereusement blessé au visage à celle d'Arnai-le-Duc. Au retour du combat, le roi de Navarre, depuis Henri IV, courut l'embrasser, et le remit à ses chirurgiens pour être pansé. Il mourut en 1608. On a de lui, I. Des *Tragédies*, des *Comédies*, des *Elégies* et d'autres *poésies*, imprimées avec celles de son frère Jacques en 1573 et 1574, 2 volum. in-8°. II. Une *Géomance*, 1574, III. Les *Singeries de la Ligue*, 1595, in-8°, ou dans la Satire Menippée. IV. *Discours des duels*. 1607, in-12. Le guerrier valoit mieux en lui que le poète et le prosateur.

TAILLEMONT (Claude de), né à Lyon, vivoit en 1594. Il a fait des *Odes*, des *Epigrammes*,

et un *Discours* sur les Champs-Elysées.

TAILLEPIED (Noël), religieux de St-François, né à Pontoise, mort en 1589, fut lecteur en théologie et prédicateur. On a de lui, I. Une *Traduction* française des Vies de Luther, de Carlostade et de Pierre Martyr, in-8°. II. Un *Traité de l'apparition des esprits*, 1602, in-12. III. Un *Recueil sur les antiquités de la ville de Rouen*, in-8°; c'est son meilleur ouvrage. IV. L'*Histoire des Druides*, Paris, 1585, in-8°; livre savant, rare et recherché.

TAILLEVENT. *V.* MICHAULT.

TAILLEURS (Les frères). *Voyez* BUCHE.

* TAION (TAIO ou TAGO), évêque de Saragosse, a publié un *Abrégé de la doctrine théologique*, sous le titre de *Cinq livres de sentences*; ce n'est qu'une misérable compilation des écrits de St. Augustin et de St. Grégoire, dit le Grand. Cet ouvrage fit cependant tant de bruit dans ce siècle ignorant, que les autres évêques appelèrent son auteur *le vrai sel de la terre*, et une lumière divine envoyée pour éclairer le monde.

TAISAND (Pierre), avocat et jurisconsulte au parlement de Dijon, sa patrie, puis trésorier de France en la généralité de Bourgogne, naquit en 1644, et mourut en 1715. Ses meilleurs ouvrages sont, I. Les *Vies des plus célèbres jurisconsultes*, publiés par Claude TAISAND, son fils. La plus ample édition de cet ouvrage est celle de 1737, in-4°. II. *Histoire du droit romain*, in-12. III. *Coutume générale de Bourgogne* avec un *Commentaire*, 1698, in-fol.

TAISNIER (Jean), en latin, *Taisnerius*, né à Ath en 1509, fut précepteur des pages de l'empereur Charles-Quint, et suivit cet empereur dans l'expédition de Tunis. Mais cet emploi gênant son goût pour le travail et les talens agréables, il alla se fixer à Cologne, où il fut maître de musique de la chapelle de l'électeur. Il passoit pour un habile chiromancien. On a de lui, *Opus mathematicum*, Cologne, 1562, in-folio. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve sa *Chiromancie* et son *Astrologie judiciaire*.

I. TAIX (Jean, seigneur de), d'une famille noble de Touraine, fut grand-maître de l'artillerie, et premier colonel-général de l'infanterie française en 1544, époque de l'institution de cette charge. Il perdit dans la suite celle de grand-maître de l'artillerie, que sa bravoure à la bataille de Cérisoles et d'autres exploits lui avoient méritée, pour avoir tenu quelques propos indiscrets sur la duchesse de Valentinois et le maréchal de Brissac. Il fut tué dans la tranchée au siége de Hesdin, en 1553.

II. TAIX (Guillaume de), chanoine et doyen de l'église de Troyes en Champagne, et abbé de Basse-Foutaine, naquit au château de Fresnay près de Châteaudun en 1532, de la famille du précédent, et mourut en 1599. Il a donné une *Relation* curieuse et intéressante de ce qui s'est passé aux états de Blois en 1576, qu'on trouve dans les Mélanges de Camusat; et une autre de deux assemblées du clergé, où il avoit assisté comme député: celle-ci parut à Paris en 1625, in-4°.

TALARU (Amédée de), né dans le Forez, devint archevêque

de Lyon en 1415. L'anti-pape Félix le fit cardinal; mais l'attachement d'Amédée de Talaru pour le pape Eugène IV l'empêcha de prendre ce titre. Il reçut Charles VII à Lyon en 1434, et mourut le 11 février 1443. On lui doit quelques *Lettres* latines sur le concile de Bâle. Son oncle, Jean de TALARU, avoit été aussi archevêque de Lyon en 1376.

† TALBERT (François-Xavier), né à Besançon en 1725, d'un père conseiller au parlement de Franche-Comté, fut l'aîné de ses fils. Il abandonna les fonctions de la magistrature auxquelles il étoit destiné, pour embrasser l'état ecclésiastique. Nommé chanoine de la métropole de sa patrie, il se distingua bientôt par son esprit et ses talens pour la chaire. On l'entendit à la cour de Stanislas à Lunéville, à celle de Versailles, et en 1777 il partagea à Paris, avec le pere Elisée, la station de Saint-Sulpice. Les lauriers académiques vinrent alors s'unir sur son front aux palmes sacrées. L'évêque Marboeuf lui fit une espèce de reproche de cette moisson de couronnes profanes. « Monseigneur, lui répondit Talbert, quand j'ai eu besoin de 25 louis, j'ai mieux aimé tirer une lettre de change sur une académie que de les emprunter. » — « M. l'abbé, dit alors le prélat, il n'est pas donné à tout le monde de se procurer de l'argent avec de semblables effets; » et quelques jours après il le nomma à un bénéfice. Sur la fin de 1791, la reconnoissance le détermina à suivre un de ses amis en Italie; il y connut la princesse de Nassau, qui l'emmena dans ses terres de Pologne, où elle le combla de bienfaits: il mourut le 4 juin 1803, à Lemberg en Gallicie. Les écrits de l'abbé Talbert sont, I. *Discours sur la source de l'inégalité parmi les hommes.* Il fut couronné à Dijon en 1755. II. *Panégyrique de saint Louis*, 1779, in-12. III. Les *Eloges* de *Bonnet*, de *Montaigne*, du cardinal *d'Amboise*, du chancelier *de l'Hôpital*, de *Philippe* régent de France, de *Boileau*, obtinrent les prix des académies de Dijon, de Rouen, de Villefranche, de Toulouse et de Bordeaux. Il remporta encore ceux des académies de Pau et d'Amiens, par des pièces de poésie intitulées *Stances sur l'industrie;* et d'autres *sur les avantages de l'adversité.*

I. TALBOT (Jean), comte de Shrewsbury et de Waterford, d'une illustre maison d'Angleterre, originaire de Normandie, et connue dès le 12e siècle, donna les premières marques de valeur à l'époque de la reduction de l'Irlande sous l'obéissance du roi Henri V, qui le fit gouverneur de cette île. Il se signala ensuite en France, où il avoit passé en 1417, avec l'armée anglaise. Il reprit la ville d'Alençon en 1428, puis Pontoise et Laval. Il commandoit au siége d'Orléans, avec les comtes de Suffolk et d'Escalet; mais la pucelle les obligea de le lever. Talbot continua de se distinguer, jusqu'à ce qu'il fut fait prisonnier à la bataille du Patay en Beauce. Après sa délivrance, il emporta d'assaut Beaumont-sur-Oise, et rendit de grands services au roi d'Angleterre, qui le fit maréchal de France en 1441. Deux ans après, ce prince l'envoya en qualité d'ambassadeur, pour traiter de la paix avec le roi Charles VII; il remplit sa commission avec beaucoup d'intelligence. La Guienne ayant tenté de se détacher du parti de l'Angleterre, il prit Bor-

deaux avec plusieurs autres villes, et rétablit les affaires des Anglais; mais étant accouru vers la ville de Castillon, pour en faire lever le siège aux Français, il fut tué dans une bataille le 17 juillet 1453. Il avoit prié, quelques momens avant d'expirer, un de ses fils qui étoit à ses côtés, de se retirer. Je meurs en combattant pour ma patrie, lui dit-il, vivez pour la servir. Mais le jeune homme, acharné contre les ennemis, tomba bientôt sous leurs coups. Les Anglais appeloient Talbot leur Achille. C'étoit le plus grand général qu'ils eussent alors. Les armes n'étoient pas son seul talent; il savoit négocier aussi bien que combattre. Une piété sincère rehaussoit sa gloire; et cette piété étoit accompagnée de toutes les vertus sociales : il fut sujet fidèle, ami sincère, ennemi généreux, etc.

II. TALBOT (Pierre), né en Irlande en 1620, se disoit d'une branche de l'illustre maison de Talbot. Il devint aumônier de la reine Catherine de Portugal, femme de Charles II, roi d'Angleterre. Son zèle pour la religion catholique le porta à quitter la cour et à repasser en Irlande, où il travailla si utilement pour l'Eglise, que le pape Clément IX le fit archevêque de Dublin. Arrêté et renfermé par les protestans dans une étroite prison, il y mourut vers 1682. On a de lui, I. *De naturâ fidei et hæresis*, in-8°. II. *Politicorum catechismus*, in-4°. III. *Tractatus de religione et regimine*, in-4°. IV. *Histoire des Iconoclastes*, Paris, 1674, in-4°, et d'autres ouvrages.

III. TALBOT (Richard), duc de Tyrconel, frère du précédent, se trouva dès l'âge de 15 ans à une bataille, où il resta trois jours parmi les morts. Après la mort de Cromwel, il s'attacha à Charles II, roi d'Angleterre, et fut laissé vice-roi d'Irlande par Jacques II, lorsque ce dernier passa en France. Talbot s'opposa à Guillaume prince d'Orange, et se préparoit à donner bataille, lorsqu'il mourut en 1692. Son oraison funèbre prononcée à Paris par l'abbé Anselme, et publiée in-4°, donne une grande idée de sa valeur et de son zèle pour la religion catholique, et pour les Stuarts. *Voyez* COURTILZ.

* IV. TALBOT (Charles), comte, et ensuite duc de Shreswsbury, descendant du précédent, né en 1660, mort à Londres en 1717 sans postérité, fut un des premiers moteurs de la révolution en Angleterre, et depuis il devint duc, chambellan, vice-roi d'Irlande, et grand-trésorier.

* V. TALBOT *ou* TABOR (Robert), chevalier anglais. Cet homme célèbre, qui le premier apprit aux François à tirer du quinquina tous les avantages que ce médicament permet, quand on s'en sert avec méthode, vint en France, en 1679, où ayant guéri le dauphin d'une fièvre quarte très-opiniâtre par le moyen du quinquina, il acquit une si grande réputation, que le roi lui acheta son secret, et le rendit public. Ce remède qu'on nommoit alors le *remède anglais*, consistoit en une infusion de quinquina dans du vin. Il parut vers ce temps-là un petit traité intitulé *Remède anglais pour les fièvres*. On ignore si Talbot étoit médecin; mais il a écrit un ouvrage sur la fièvre, qui a paru en anglais à Londres, 1672, in-8°, sous le titre de *Pyretologia or a rational account of the cause and cure of agnes with their sings*.

VI. TALBOT (Guillaume), de la même maison que les précédens, mais d'une branche protestante établie en Angleterre, mort en 1730, avoit été successivement évêque d'Oxford, puis de Sarisbury, et enfin de Durham. On a de lui un volume de *sermons*, et quelques autres écrits qui n'ont qu'un mérite médiocre.

VII. TALBOT (Charles), fils du précédent, et lord grand chancelier d'Angleterre, naquit en 1686, et mourut en 1736, après avoir montré beaucoup de talent pour les affaires d'état et pour la politique.

TALESTRIS. *V.* Thalestris.

I. TALEYRAND (Elie de), connu sous le nom de cardinal de Périgord, étoit fils d'Archambaud, comte de Périgord, et de Brunissinde de Foix, d'une maison illustre, qui tenoit par ses alliances à plusieurs souverains de l'Europe. Le roi de France Charles V, appeloit le cardinal de Périgord son cousin; et ce prélat avoit une sœur mariée à Jean, duc de Gravina, huitième fils de Charles le boiteux, roi de Sicile et grand-père de Charles de Duras, qui posséda la même couronne que lui avoit donnée la reine Jeanne première. Tous ces princes descendus en ligne directe de Charles, frère de saint Louis, étoient de la maison de France. Elie de Taleyrand, né vers 1301, d'une famille bien alliée, dut parvenir de bonne heure aux premières dignités de l'Eglise. Evêque de Limoges à 24 ans, il fut transféré à Auxerre à 28, et fait cardinal à 30, c'est-à-dire, en 1331. Depuis cette époque, il parut dans toutes les grandes affaires de son temps. Il se rendit en 1356 dans le camp du roi Jean, et dans celui du prince de Galles, pour empêcher la bataille de Poitiers; mais il n'y put réussir. Le roi Jean ayant été fait prisonnier dans cette funeste journée, le cardinal de Périgord passa en Angleterre pour négocier sa délivrance. De retour en France, ce prélat s'occupa de bonnes œuvres, et mourut en 1364 à Avignon, laissant un nom respecté.

II. TALEYRAND *V.* Chalais.

* TALHAIARN, célèbre barde gaulois, qui florissoit au sixième siècle, a composé une prière qui devint la formule générale dès bardes dans leurs assemblées. Enfin Talhaiarn se fit ermite et fut regardé comme un saint personnage.

TALLARD, (*Camille* d'Hostun, comte de), maréchal de France, naquit le 14 février 1652, de Roger d'Hostun, marquis de La Baume, et de Catherine de Bonne, fille et unique héritière de Bonne d'Auriac, vicomte de Tallard, en Dauphiné. Sa famille remontoit au 14e siècle. Il eut, à l'âge de 16 ans, le régiment royal des cravates, à la tête duquel il se signala pendant dix ans. Il suivit Louis XIV en Hollande, l'an 1672. Turenne lui confia, en 1674, le corps de bataille de son armée, au combat de Mulhausen et de Turkeim. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut élevé au grade de lieutenant-général en 1693. Il fut envoyé l'an 1697, en qualité d'ambassadeur en Angleterre, où il conclut le traité de partage pour la succession de Charles II. La guerre s'étant rallumée, il commanda sur le Rhin en 1702. Le bâton de maréchal de France

lui fut accordé l'année d'après. Il prit le vieux Brisach, sous les ordres du duc de Bourgogne, et mit le siége devant Landau. Les impériaux, commandés par le prince de Hesse-Cassel, étant venus l'attaquer dans ses lignes (le 14 novembre 1703), il alla au-devant d'eux, les joignit sur les bords du Spirback, les attaqua la baïonnette au bout du fusil, les battit et obtint tous les trophées qui suivent la victoire la plus décidée. Son caractère avantageux lui fit gâter une action si brillante par une lettre hyperbolique. « Nous avons pris plus de drapeaux et d'étendards, écrivoit-il à Louis XIV, que Votre Majesté n'a perdu de soldats. » La prise de Landau fut le fruit de cette victoire. Le maréchal de Tallard fut envoyé en 1704, avec un corps d'environ 30,000 hommes, pour s'opposer à Marlborough, et se joindre à l'électeur de Bavière. Les deux armées se rencontrèrent à-peu-près dans les mêmes campagnes où le maréchal de Villars avoit remporté une victoire un an auparavant, c'est-à-dire, dans la plaine d'Hochstet. Le général anglais, auquel s'étoit joint le prince Eugène, eut tout l'honneur de cette journée. Le maréchal de Tallard courant pour rallier quelques escadrons, la foiblesse de sa vue lui fit prendre un corps ennemi pour un corps de nos troupes; il fut fait prisonnier et mené au général anglais, qui n'oublia rien pour le consoler. Le maréchal, fatigué de tous les lieux communs qu'on lui débitoit sur l'inconstance de la fortune, dit à Marlborough, avec une impatience très-déplacée : « Tout cela n'empêche pas que votre grandeur n'ait battu les plus braves troupes du monde. — J'espère, répliqua milord, que votre grandeur exceptera celles qui les ont battues. » Le maréchal de Tallard (dit l'abbé de Saint-Pierre) commit une faute considérable en dégarnissant son corps de bataille pour fortifier sa droite. La raison qu'il donna pour se justifier, c'est qu'on n'avoit jamais perdu de bataille par le centre d'une armée. « Il est vrai, lui répondit-on ; mais c'est qu'on ne s'étoit pas encore avisé de dégarnir le centre... Tallard fut conduit en Angleterre, où il fut prisonnier pendant sept ans. Louis XIV le consola de son malheur, en le nommant, l'année même de sa détention, gouverneur de la Franche-Comté. Son séjour en Angleterre ne fut pas inutile à sa patrie. Il servit beaucoup la France, en détachant la reine Anne du parti des alliés, et en faisant rappeler Marlborough. De retour à Paris en 1712, il fut créé duc. En 1726 il fut nommé secrétaire d'état. Il mourut le 3 mars 1728. Le maréchal de Tallard avoit des lumières. L'académie des sciences se l'étoit associé en 1723. Sa présomption ternit la gloire qu'il auroit pu retirer de l'ardeur de son courage et de l'activité de son caractère. L'abbé de St.-Pierre le peint comme un bon courtisan, comme un esprit fin, et comme un homme très-ambitieux et très-inquiet. Il eut un fils, Marie-Joseph de Hostun, duc de TALLARD, dont le duché fut érigé en pairie en 1715, et dont l'épouse, Marie-Isabelle-Gabrielle de ROHAN, née en 1699, succéda à son aïeule madame de Vantadour dans la charge de gouvernante des enfans de France.

I. TALLEMANT (François), abbé du Val-Chrétien, prieur de Saint-Irenée de Lyon et l'un des quarante de l'académie française,

né à La Rochelle vers 1620, fut aumônier du roi pendant vingt-quatre ans, et ensuite de la dauphine, à laquelle il plut par son amour pour les belles-lettres. Il mourut sous-doyen de l'académie française le 6 mai 1693, à 73 ans. L'abbé Tallemant possédoit les langues mortes et vivantes, mais il écrivoit avec beaucoup de négligence dans la sienne. Nous avons de lui, I. Une *Traduction* française des Vies des Hommes illustres de Plutarque, en 8 vol. in-12. Sec traducteur du français d'Amyot (suivant l'expression de Boileau), il n'offre dans cette version ni fidélité, ni élégance. Louis XIV, qui avoit quitté Amyot pour la lire, en revint bientôt à ce naïf écrivain. La version de Tallemant fut imprimée sept fois du vivant de l'auteur; tant il est vrai que le débit d'un livre n'en prouve pas toujours le mérite. II. Une *Traduction* de l'Histoire de Venise, du procurateur Nanni, 1682, en 4 vol. in-12, qui vaut mieux que la précédente.

II. TALLEMANT (Paul), parent du précédent, né à Paris le 18 juin 1642, devint membre de l'académie française et secrétaire de celle des inscriptions. Le grand Colbert lui obtint des pensions et des bénéfices : il eut beaucoup de part à l'Histoire de Louis XIV par les médailles. On a encore de lui des *Harangues* et des *Discours* qui ne sont pas des chefs-d'œuvre d'éloquence; et un *Voyage de l'Ile d'Amour*, 1663, in-12, qui est un peu insipide. Ses autres ouvrages en prose qui n'ont point encore vu le jour sont des *Réflexions* sur la Rhétorique d'Aristote; une *Traduction* du Cantique des Cantiques, réduite en forme dramatique sur les idées et commentaires de Bossuet; les *Descriptions* de toutes les maisons royales, faites par ordre du roi. Il mourut le 30 juillet 1712. Sa société étoit douce et aisée; il sut se taire des amis et les conserver. Il plaisoit par sa gaîté, ses saillies et ses *impromptu*.

TALLIS (Thomas), musicien anglais, mort en 1585, devint maître de la chapelle d'Edouard VI, et de Marie reine d'Angleterre. On lui doit le *Chant de la liturgie* et de beaucoup d'*antiennes* que l'on chante dans l'Eglise anglaise. Il a publié avec Bird, autre musicien, un Recueil d'*Hymnes*.

TALLOT (Louis), né à Troyes, et mort dans cette ville le 13 janvier 1777, est auteur des *Lettres* sur le Manuel à l'usage du diocèse de Chartres, et d'un *Examen* du livre intitulé : *Dieu et l'Homme*, 1772, in-8°.

* TALMONT (A. Ph. de La Trémouille, prince de), rentra en France après avoir émigré, se jeta dans la conjuration de La Rouarie, fut arrêté et emprisonné à Anvers, s'évada et joignit les Vendéens en avril 1793. Il se trouva ensuite au siége de Nantes, y eut un cheval tué sous lui, fut nommé membre du conseil militaire, et fait officier général commandant l'artillerie. Dès-lors il aspira, malgré son peu de talens, au commandement en chef, et insista en septembre de la même année pour faire passer la Loire à une partie des forces royalistes. Comme il possédoit de grandes terres sur la rive droite de ce fleuve, il espéroit en s'y rendant acquérir plus de prépondérance. Le soulèvement de la Bretagne, et le besoin de s'emparer d'un port pour recevoir des secours de l'étranger, furent d'ailleurs les prétextes dont on

colora cette entreprise, qui devint la première cause de la décadence de la Vendée. Le passage de la Loire s'effectua avec succès; Talmont fut nommé à Varades général de la cavalerie royale; il montra beaucoup de bravoure à la bataille de Laval; et prit ensuite, avec le chevalier de Fleuriot, le commandement de la colonne qui se porta sous Vitré, se replia ensuite sur l'armée royale qui remporta plusieurs avantages, et s'accrut prodigieusement, sur-tout en gens inutiles qui ne firent qu'entraver ses mouvemens; mais après avoir échoué devant Granville, après avoir tenu une marche incertaine qui dénotoit le vague du plan adopté par ceux qui avoient provoqué cette expédition, elle marcha sur Angers, rétrograda ensuite vers le Mans, où à la suite d'un combat sanglant de vingt-quatre heures elle fut complètement battue. Tandis que le jeune Laroche-Jacquelin, secondé par Fleuriot, employoit sa bravoure et ses talens à s'assurer une partie des fuyards qu'il reconduisoit dans la Vendée, Talmont, qu'on avoit d'abord cru mort, fut arrêté le 4 janvier 1794, errant, déguisé en paysan dans les environs de Laval et de Fougères, accompagné seulement d'un domestique et de Bouzon, ex-procureur-général-syndic du département du Calvados; tous trois furent surpris par la garde nationale de la Bazouge, et conduits devant le général Beaufort qui commandoit à Fougères. La fille de l'aubergiste de Saint-Jacques s'écria en l'apercevant: « C'est le prince de Talmont. « On assure que cet élan de la jeune personne fut l'expression de la reconnoissance pour ce prince qui lui avoit sauvé la vie, ainsi qu'à son père. « Oui, dit-il à Beaufort, oui, je suis le prince de Talmont. Soixante-huit combats contre les républicains ne m'ont jamais inspiré la moindre frayeur. Je suis prince, seigneur de Laval et de Vitré; je devois servir mon roi, et je ferai voir par ma mort que j'étois digne de défendre le trône. » Il demanda par grace le trépas le plus prompt. Mais le bruit de son arrestation étant parvenu à la convention; ceux de ses commissaires qui étoient en mission dans la Bretagne se le disputèrent. Conduit à Rennes dans l'espoir d'en tirer des aveux, on le retint pendant deux mois dans les cachots de cette ville. Sa tête ayant été demandée à la convention, on le transféra à Vitré, ensuite à Laval, où il fut exécuté devant la principale entrée de son château. La perte de ses forces physiques n'avoit point affoibli son courage. Sa tête et celle de son intendant Anjubault furent mises sur des piques et exposées au-dessus de la porte du château de Laval. C'est dans la personne de ce prince qu'a fini l'illustre maison de La Trémouille, l'une des premières de l'Europe.

† I. TALON (Omer), avocat-général au parlement de Paris, d'une famille distinguée dans la robe, en soutint la gloire par son intégrité autant que par ses talens. Il mourut le 29 décembre 1652 à 57 ans, regardé comme l'oracle du barreau, et respecté même de ses ennemis. En mourant il répéta par trois fois à son fils ces paroles: « Mon fils, Dieu te fasse homme de bien! » Cette bénédiction a fait long-temps la seule richesse de sa famille. On a de lui 8 vol. in-12 de *Mémoires* sur différentes affaires qui s'étoient présentées au parlement pendant

les troubles de la Fronde. Ils commencent à l'an 1630, et finissent en juin 1652. Le cardinal de Retz, dans ses Mémoires, donne une grande idée de l'éloquence de ce magistrat. On lui attribue l'*Opposition de la Doctrine du concile de Trente aux vérités de l'Evangile*, 1688, in-12.

II. TALON (Denis), fils du précédent, lui succéda dans la charge d'avocat-général. Il fut digne de son père, et se signala par les mêmes vertus et les mêmes talens. Il mourut en 1698, président à mortier. Nous avons de lui quelques *Pièces* imprimées avec les *Mémoires* de son père qu'elles ne déparent point. Le *Traité de l'autorité des Rois dans le gouvernement de l'Eglise*, qu'on lui attribue, n'est point de lui. Ce Traité est de Roland Le Vayer de Boutigni, mort intendant de Soissons en 1685.

III. TALON (Nicolas), jésuite, a publié en 1641 les *OEuvres de saint François de Sales*, 2 vol. in-fol., revues avec des réflexions ascétiques; et une *Histoire Sainte*, 1655, 4 vol. in-fol. Le mérite de l'édition, mais non celui de l'ouvrage, peut le faire rechercher.

* TALPA (Pierre), docteur en médecine au 16e siècle, né dans la Frise, s'attacha principalement à décréditer les charlatans, et prouva que l'expérience ne suffit pas pour guider les médecins dans le choix des médicamens. Il a écrit à ce sujet *Exilium empiricorum brevi elegiâ, satyrico sale conditâ descriptum*, Leovardiæ, 1579, in-8.

TALUS, neveu de Dédale. *V.* PERDIX.

TAM (François VERNER), peintre, né à Hambourg en 1658, mort à Vienne en 1724, excella dans l'art de peindre les animaux, et sur-tout les fleurs et les fruits. Son génie souple et facile lui fit adopter divers genres; tantôt il se rapprocha de celui de Carlo Fiori, tantôt de celui de Van Huysum. Ses *tableaux* sont finis quoique légèrement jetés; ils sont précieux, rares et à très-haut prix dans les ventes.

TAMAYO (Martin), soldat espagnol, servoit en Allemagne dans l'armée de l'empereur Charles-Quint, l'an 1546. Il se rendit célèbre par une action de bravoure et par la sédition dont il pensa être la cause innocente. l'armée de l'empereur, plus foible que celle des protestans commandée par le landgrave de Hesse, étoit campée en présence des ennemis, près d'Ingolstadt: un rebelle d'une taille de géant, et qui se croyoit le héros de son siècle, s'avançoit chaque jour entre les deux camps, armé d'une hallebarde, et provoquoit au combat les plus braves des impériaux. Charles-Quint fit faire des défenses, sous peine de la vie, à tous les siens d'accepter le défi. Ce fanfaron revenoit tous les jours, et s'approchant du quartier des Espagnols, leur reprochoit leur lâcheté dans les termes les plus injurieux. Tamayo, simple fantassin dans un régiment de sa nation, ne put souffrir l'insolence de ce nouveau Goliath. Il prit la hallebarde d'un de ses camarades, et se laissant couler le long des retranchemens, il alla l'attaquer, et sans avoir été blessé, lui porta un coup de hallebarde dans la gorge et le jeta sur le carreau. Il prit ensuite le sabre de ce malheureux, dont il lui coupa la tête, et l'apporta dans le camp. Il fut la présenter

à sa majesté, et se jetant à ses pieds, il lui demanda la vie. Charles-Quint la lui refusa, malgré les prières des principaux officiers de l'armée ; mais voyant les troupes espagnoles prêtes à en venir aux dernières extrémités pour qu'on leur rendît leur illustre camarade, il le remit entre les mains du duc d'Albe, qui lui accorda sa grace.

I. TAMBURINI, et en français, TAMBOURIN (Thomas), naquit en Sicile, d'une famille illustre, se fit jésuite, exerça divers emplois dans cette compagnie, et mourut vers 1675. Ses ouvrages, qui roulent tous sur la *Théologie morale*, ont été recueillis à Lyon, 1659, in-fol. Il y explique le Décalogue et les Sacremens. Beaucoup de théologiens y ont trouvé des propositions répréhensibles ; et le parlement de Paris les a supprimés le 6 mars 1762.

* II. TAMBURINI (Ascagne), moine de Val-Ombrosa, né en 1586 à Maradi dans la Romagne, fut professeur de théologie, prédicateur et abbé-général de la congrégation. Il mourut à Ripoli en Toscane en 1666. Nous avons de lui, *De jure abbatum et abbatissarum*, Lyon 1656, 4 vol. in-folio. II. *De jure abbatissarum et monialium, sive praxis gubernandi moniales*, Lyon, 1668. Il a laissé un ouvrage inédit, intitulé : *De ordinibus militaribus et equestribus*.

* III. TAMBURINI (Michel-Ange), 14e général de la compagnie des jésuites, naquit à Modène le 27 septembre 1648. Après avoir achevé ses études, il occupa plusieurs chaires, gouverna quelques colléges, et fut enfin élevé à la dignité suprême le 31 janvier 1706 ; il mourut dans la maison professe de Rome sur la fin de février 1730.

† TAMERLAN, appelé par les siens *Teimur-Lenc* ou *Teimur-le-Boiteux*, étoit fils d'un berger, suivant les uns, et issu du sang royal, suivant les autres. Il naquit en 1335 dans la ville de Kesch, territoire de l'ancienne Sogdiane, où les Grecs pénétrèrent autrefois sous Alexandre, et où ils fondèrent des colonies. Son courage éclata de bonne heure. Sa première conquête fut celle de Balk, capitale du Khorasan, sur les frontières de la Perse. De là il alla se rendre maître de la province de Candahar. Il subjugua toute l'ancienne Perse, et retournant sur ses pas pour soumettre les peuples de la Transoxane, il prit Bagdad. Lorsque la valeur ne suffisoit point à Tamerlan pour seconder ses projets, il faisoit, à l'exemple des plus grands capitaines de l'antiquité, parler le ciel en sa faveur. Il suscitoit à propos un de ces hommes puissans en paroles, qu'il avoit à ses gages, pour représenter à ses sujets leurs devoirs. Lorsqu'après la prise de Bagdad il eut entrepris la conquête des Indes, les soldats fatigués refusoient de le suivre ; tout d'un coup s'élève au milieu d'eux un enthousiaste, qui reproche fortement à Tamerlan la foiblesse avec laquelle il cède aux cris des soldats : il peint en même temps avec des couleurs si vives la honte et le danger de la fuite ; il exagère tellement l'indiscipline et la lâcheté des Indiens ; il promet enfin avec tant de confiance une victoire facile et décisive, qu'aussitôt les Tartares, comme s'ils eussent entendu la voix d'un Dieu, paroissent d'autres hommes. Ils demandent avec des cris

redoublés qu'on les mène sur-le-champ à l'ennemi, afin d'effacer dans son sang l'ignominie dont ils venoient de se couvrir en se soulevant. L'empereur profite habilement du succès de son stratagème, et sans laisser refroidir l'ardeur de ses troupes, les conduit à l'ennemi, s'ouvre le passage des Indes, et s'empare de Delhi, qui en étoit la capitale. Vainqueur des Indes, il se jette sur la Syrie et prend Damas. Il revole à Bagdad, qui vouloit secouer le joug, il la livre au pillage et au glaive. On dit qu'il y périt plus de 800 mille habitans; elle fut entièrement détruite. Les villes de ces contrées étoient aisément rasées, et se rebâtissoient de même; elles n'étoient que de briques séchées au soleil. Ce fut au milieu du cours de ces victoires que l'empereur grec, qui ne trouvoit aucun secours chez les chrétiens, s'adressa au héros tartare. Cinq princes mahométans que Bajazet avoit dépossédés vers les rives du Pont-Euxin, imploroient dans le même temps son secours. Tamerlan fut sensible à ce concours d'ambassadeurs; mais il ne les reçut pas également. Ennemi déclaré du nom chrétien et admirateur de Bajazet, il ne voulut le combattre qu'après lui avoir envoyé des députés, pour le sommer d'abandonner le siége de Constantinople, et de rendre justice aux princes musulmans dépossédés. Le fier Bajazet reçut ces propositions avec colère et avec mépris. Tamerlan, furieux de son côté, se prépara à marcher contre lui. Après avoir traversé l'Arménie, il prit la ville d'Arcingue, et fit passer au fil de l'épée les habitans et les soldats. De là il alla sommer la garnison de Sébaste de se rendre; mais cette ville n'ayant point déféré à la sommation, et ayant été prise de force, il permit de massacrer tout, à la réserve des principaux citoyens qu'il ordonna de lui amener pour les punir comme les premiers auteurs de la résistance. On commença par leur lier la tête aux cuisses; ensuite on les jeta dans une fosse profonde, qu'on ferma de poutres et de planches, recouvertes par-dessus de terre, afin qu'ils souffrissent plus long-temps dans cet affreux abîme, et qu'ils sentissent toutes les horreurs du désespoir et de la mort. Après avoir rasé Sébaste, il s'avança vers Damas et Alep qu'il traita de la même manière, enlevant des richesses infinies, et emmenant une multitude innombrable de captifs. Ayant demandé inutilement au sultan d'Egypte de lui abandonner la Syrie et la Palestine, il s'en empara à main armée. Il entra ensuite dans l'Egypte, porta ses armes victorieuses jusqu'à Memphis, alors nommée Alcaïr ou le Caire, dont il tira des trésors immenses. Cependant il s'approchoit de Bajazet: les deux héros se rencontrèrent dans les plaines d'Ancyre en Phrygie, l'an 1402. On livre la bataille, qui dure trois jours, et Bajazet est vaincu et fait prisonnier. Le vainqueur l'ayant envisagé attentivement, dit à ses soldats: « Est-ce là ce Bajazet qui nous a insultés? — Oui, répondit le captif; c'est moi; et il vous sied mal d'outrager ceux que la fortune a humiliés. » On prétend que Tamerlan, voyant à ses pieds Bajazet son prisonnier, dit: « Il faut bien que ces empires, pour lesquels nous versons tant de sang, soient en eux-mêmes et devant Dieu bien peu de chose, puisqu'il les donne à un vilain borgne comme

toi, et à un misérable boiteux comme moi. » Il y a des historiens qui prétendent que Tamerlan lui reprocha son orgueil, sa présomption et sa cruauté : « Ne devois-tu pas savoir, lui dit-il, qu'il n'y a que les enfans des infortunés qui osent s'opposer à notre invincible puissance ? » D'autres écrivains disent au contraire que Tamerlan le reçut fort honnêtement; qu'il le conduisit dans sa propre tente; qu'il le fit manger avec lui, et que pour le consoler, il ne l'entretint que des vicissitudes et de l'inconstance de la fortune. On ajoute qu'il lui envoya un équipage de chasse, soit par un motif de compassion, soit peut-être par une sorte de mépris, et que le fier Tartare fut bien aise de lui faire sentir qu'il le croyoit plus propre à la suite d'une meute de chiens courans, qu'à la tête d'une grande armée. C'est au moins l'explication que Bajazet donna lui-même à ce présent mystérieux de son ennemi. Ce malheureux prince n'étant pas maître de son ressentiment, et plein d'un chagrin farouche: « Dites à Tamerlan, répondit-il fièrement à celui qui étoit venu de sa part, « qu'il ne s'est pas trompé en m'invitant à un exercice qui a toujours fait le plaisir des souverains, et qui convient mieux à Bajazet, né du grand Amurat, fils d'Orcan, qu'à un aventurier comme lui, et à un chef de brigands.... » Tamerlan revint bientôt à son caractère; irrité d'une réponse si injurieuse, il commanda sur-le-champ qu'on mît Bajazet sans selle sur quelque vieux cheval de ceux qui servoient à porter le bagage, et que dans cet état on l'exposât dans le camp aux mépris et aux railleries de ses soldats; ce qui fut exécuté aussitôt! et au retour on ramena le malheureux Bajazet devant son vainqueur. (Vertot, Hist. de Malthe, Liv. VI.) Tamerlan lui ayant demandé comment il l'auroit traité si la fortune lui avoit été favorable? « Je vous aurois enfermé, lui répondit-il, dans une cage de fer; et aussitôt il le condamna à la même peine, si l'on en croit les annales turques. Les auteurs arabes prétendent que ce prince se faisoit verser à boire par l'épouse de Bajazet à demi-nue; et c'est ce qui a donné lieu à la fable reçue, que les sultans ne se marièrent plus depuis cet outrage. Il est difficile, dit Voltaire, de concilier la cage de fer et l'affront brutal fait à la femme de Bajazet, avec la générosité que les Turcs attribuent à Tamerlan. Ils rapportent que le vainqueur, étant entré dans Burse, capitale des états turcs asiatiques, écrivit à Soliman, fils de Bajazet, une lettre qui eût fait honneur à Alexandre. Je veux oublier, (dit Tamerlan dans cette lettre) que j'ai été l'ennemi de Bajazet; je servirai de père à ses enfans, pourvu qu'ils attendent les effets de ma clémence. Mes conquêtes me suffisent, et de nouvelles faveurs de l'inconstante fortune ne me tentent point. » Les Turcs disent encore que Tamerlan n'étant pas écouté de Soliman, déclara sultan un autre fils de Bajazet, et lui dit : « Reçois l'héritage de ton père; une ame royale sait conquérir les royaumes et les rendre. » Les historiens orientaux, ainsi que les nôtres, mettent souvent dans la bouche des hommes célèbres des paroles qu'ils n'ont jamais prononcées. Quoi qu'il en soit, on voit bientôt après Tamerlan piller la Phrygie, l'Ionie, la Bithynie. Il repassa ensuite l'Euphrate, et retourna

dans Samarkande, qu'il regardoit comme la capitale de ses vastes états. Ce fut dans cette ville qu'il reçut l'hommage de plusieurs princes de l'Asie et l'ambassade de plusieurs souverains. Non-seulement l'empereur grec, Manuel Paléologue, y envoya ses ambassadeurs, mais il en vint de la part de Henri III, roi de Castille. Il y donna une de ces fêtes qui ressemblent à celles des premiers rois de Perse. Tous les ordres de l'état, tous les artisans passèrent en revue, chacun avec les marques de sa profession. Il maria tous ses petits-fils et toutes ses petites-filles le même jour. Enfin, résolu d'aller faire la conquête de la Chine, il mourut le 1er avril 1405, à Otrar dans le Turquestan, après avoir régné 36 ans. S'il fut plus heureux par sa longue vie et par le bonheur de ses descendans, qu'Alexandre auquel les Orientaux le comparent, il fut fort inférieur au Macédonien, en ce qu'il naquit chez une nation barbare, et qu'il détruisit beaucoup de villes, comme Gengiskan, sans en bâtir. Je ne crois point d'ailleurs, dit l'historien déjà cité, que Tamerlan fût d'un naturel plus violent qu'Alexandre. Un fameux poète persan, étant dans le même bain que lui avec plusieurs courtisans, et jouant à un jeu d'esprit qui consistoit à estimer en argent ce que valoit chacun d'eux : « Je vous estime trente aspres, dit-il au grand-kan. — La serviette dont je m'essuie les vaut, répondit le monarque. — Mais c'est aussi en comptant la serviette, repartit Homédi. » Peut-être qu'un prince qui laissoit prendre ces innocentes libertés n'avoit pas un fonds de naturel entièrement féroce : mais on se familiarise avec les petits, et l'on égorge les autres. Il disoit ordinairement qu'un monarque n'étoit jamais en sûreté si le pied de son trône ne nageoit dans le sang. » Ses fils partagèrent entre eux ses conquêtes. Nous avons une Histoire de Tamerlan, composée en persan par un auteur contemporain, et traduite par Petis de La Croix, 1722, en 4 tomes in-12. (*Voy.* BRUMOY.) Il y en a une autre traduite par Vattier. Il existe encore une Histoire de Tamerlan écrite en espagnol par un des trois ambassadeurs que lui envoya Henri III, roi de Castille, en 1403, laquelle, publiée à Séville en 1582, in-folio, est fort rare. L'impératrice de Russie a fait présent, le 17 mai 1780, au roi de Pologne, d'un parchemin très-fin, d'environ cinq pieds de long, sur une largeur proportionnée, où ce fameux empereur d'Asie, qui se faisoit appeler *le Fils de Dieu*, écrivit de sa main en langue arabe l'Histoire de sa Vie. Les *Instituts politiques et militaires de Tamerlan*, écrits par lui-même en Mogol, et traduits en français sur la version persane d'Abou-Taleb-Al-Hosseïni, (version publiée à Oxford en 1783.) avec la vie de ce conquérant, d'après les meilleurs auteurs orientaux, des notes, et des tables historiques, géographiques, etc., ont été publiés à Paris, par L. Langlès, officier des maréchaux de France, 1787, en 1 vol. in-8°, de 525 pag. orné d'un portrait de Timur et de plans de bataille. Le nom de Tamerlan n'a long-temps présenté à l'esprit que l'idée d'un brigand, qui parcourt le monde et le dévaste. La lecture des instituts nous prouve que ce monarque, si terrible à la tête de ses armées, regardoit avec raison la justice, la sagesse et la science comme

des moyens plus sûrs que les armes pour s'attacher ses sujets. Son historien le caractérise en disant qu'il étoit à la fois le fléau de ses ennemis, l'idole de ses soldats et le père de ses peuples.

TANAQUETIUS. *Voyez* THOMASIUS, nº I.

TANAQUILLE, appelée aussi Cécilie, femme de Tarquin l'Ancien, née à Tarquinie, ville de Toscane, fut mariée à Lucumon, fils d'un homme qui s'étoit réfugié dans cette ville, après avoir été chassé de Corinthe sa patrie. Les deux époux, dévorés l'un et l'autre d'une ambition égale, allèrent tenter fortune à Rome. Lucumon y prit le nom de Tarquin. Il gagna l'estime et l'amitié des Romains, et s'insinua tellement dans les bonnes graces du roi, qu'il fut revêtu des plus grands emplois, et qu'il devint roi lui-même. Ce prince ayant été assassiné la 38e année de son règne, Tanaquille fit tomber la couronne sur Servius Tullius son gendre. Elle l'aida dans l'administration des affaires, et fut son conseil, ainsi qu'elle avoit été celui de son époux. La mémoire de cette femme illustre fut en si grande vénération dans Rome pendant plusieurs siècles, qu'on y conservoit précieusement les ouvrages qu'elle avoit filés, sa ceinture, et une robe royale qu'elle avoit faite pour Servius Tullius. C'est elle qui fit la première de ces tuniques tissues, que l'on donnoit aux jeunes gens, quand ils se défaisoient de la prétexte pour prendre la robe virile, et de celles dont on revêtoit les filles qui se marioient.

* I. TANARA (le cardinal Alexandre), né d'une ancienne et noble famille de Bologne le 14 octobre 1680, fut quelques années auditeur de Rote, puis élu cardinal par Benoît XIV. Il mourut à Rome le 29 avril 1764. On a de lui : *Sacræ rotæ romanæ decisiones*, Rome, 1746, in-folio.

* II. TANARA (Vincent), de Bologne, florissoit dans le 17e siècle. Il embrassa la profession des armes, et se distingua dans plusieurs expéditions sous les princes italiens et étrangers. Il est mort dans sa patrie vers 1660. Nous avons de lui, l'*Economie de la ville*, Bologne, 1644, in-4°.

TANCHELIN ou TANCHELME, né à Anvers dans le 12e siècle, prêcha publiquement dans les Pays-Bas et dans la Hollande que les Sacremens de l'Eglise étoient des abominations; que les prêtres, les évêques et le pape même n'étoient rien, et n'avoient rien de plus que les laïques; que l'Eglise n'étoit renfermée que dans ses disciples, et qu'il ne falloit pas payer la dixme. Il gagna d'abord les femmes, et par elles il séduisit les hommes. Il avoit tellement fasciné les esprits, qu'il abusoit des filles en présence de leurs mères, et des femmes en présence de leurs maris. Bien loin que les uns et les autres le trouvassent mauvais, ils se croyoient tous honorés de l'amour du prétendu prophète. Tanchelin prêcha d'abord dans les ténèbres et dans l'intérieur des maisons. Mais dès qu'il eut formé un certain nombre de prosélytes, il parut en public, escorté de 3000 hommes armés qui le suivoient partout. Il marchoit avec la magnificence d'un roi, et il se servoit de son fanatisme même pour subvenir à ses dépenses. Un jour qu'il prêchoit à une grande foule de

peuple, il fit placer à côté de lui un tableau de la Vierge, et en mettant sa main sur celle de l'image, il dit : « Vierge Marie, je vous prends aujourd'hui pour mon épouse. » Puis se tournant vers le peuple : « Voilà, dit-il, que j'ai épousé la Sainte Vierge ; c'est à vous à fournir aux frais des fiançailles et des noces. » En même temps il fit placer à côté de l'image deux troncs, l'un à droite et l'autre à gauche : « Que les hommes, dit-il, mettent dans l'un ce qu'ils veulent me donner et les femmes dans l'autre ; je verrai lequel des deux sexes a le plus d'amitié pour moi et mon épouse. » Les femmes s'arrachèrent jusqu'à leurs colliers et leurs pendans d'oreilles pour les lui donner. Cet enthousiaste, d'une espèce singulière, fit de grands progrès dans la Zélande, à Utrecht et dans plusieurs villes de Flandre, surtout à Anvers, malgré le zèle de saint Norbert. Il s'avisa d'aller à Rome en habit de moine, prêchant par-tout sa doctrine ; mais à son retour il fut mis en prison par l'ordre de Frédéric, archevêque de Cologne. Il s'échappa, et un prêtre crut faire une bonne œuvre de lui donner la mort en 1125. Son hérésie ne mourut pas avec lui.

I. TANCRÈDE DE HAUTEVILLE, seigneur normand, vassal de Robert, duc de Normandie, se voyant chargé d'une grande famille, avec peu de biens, envoya plusieurs de ses fils, entre autres Guiscard et Roger, tenter fortune en Italie. Ils prirent Palerme en 1070, et se rendirent maîtres de la Sicile, où leurs descendans régnèrent dans la suite avec gloire. (*Voy.* RAOUL IV.)

II. TANCRÈDE, roi de Sicile, bâtard de Roger. (*V.* HENRI IV.)

III. TANCRÈDE, archidiacre de Bologne au 13ᵉ siècle, est auteur d'une *Collection de canons*. Ciron l'a publiée avec des notes utiles.

IV. TANCRÈDE, prétendu duc de Rohan, fut porté jeune en Hollande par un capitaine, qui le donna à un paysan. On en eut si peu de soin, que, manquant de tout, il fut sur le point d'apprendre un métier. Mais en 1645, Marguerite de Béthune, duchesse de Rohan, voulant déshériter sa fille, qui s'étoit mariée malgré elle à Henri Chabot, reconnut Tancrède pour son fils. Le soi-disant duc de Rohan vint à Paris, où le parlement le déclara supposé, par un célèbre arrêt rendu en 1646. Cet imposteur fut tué fort jeune en 1649, d'un coup de pistolet, pendant la guerre civile de Paris ; il avoit donné des marques singulières de bravoure.

* TANDEAU (François-Bruno), docteur de Sorbonne, mort le 30 mars 1771, est auteur d'une *Lettre de M....*, maître en chirurgie sur l'*Histoire naturelle de l'ame*, 1745, in-12, et d'une autre sur les *Pensées philosophiques*, 1749, in-12.

* TANDLER (Tobie), docteur en médecine, né à Dresde en 1571, et mort à Wittemberg le 3 août 1617, occupa dans cette ville une chaire de mathématique, puis obtint celle de botanique et d'anatomie. On a de lui, I. *De hirudinum usu, scarificatione feliciùs adhibendâ*, etc. Wittebergæ, 1610, in-4°. II. *Dissertationes physico-medicæ de spectris de fascino, de melancholiâ, etc.*, ibid., 1613, in-8°.

† TANEVOT (Alexandre), ancien premier commis des finan-

ees, né à Versailles en 1691, et mourut à Paris en 1773, cultiva les lettres au milieu de l'embarras des affaires. Ses ouvrages, 3 vol. in-12, recueillis en 1766, consistent en deux tragédies non représentées, et qui n'auroient guère fait d'effet au théâtre, quoiqu'elles offrent des tirades bien versifiées. L'une est intitulée, *Séthos;* l'autre, *Adam et Eve.* On trouve encore dans son Recueil des *Fables*, des *Contes*, des *Epîtres*, des *Chansons*, etc. Son mérite principal est la pureté et la douceur du style, qui dégénère quelquefois en foiblesse. Quoiqu'il eût occupé des places qui enrichissent, il ne laissa précisément que ce qu'il falloit pour payer ses dettes et pour récompenser ses domestiques. Plus il avoit eu de facilité d'obtenir des graces, plus il s'étoit tenu en garde contre la cupidité qui porte à les demander. Il avoit été censeur royal, associé aux académies de Nanci et des arcades de Rome.

TANFIELD (Elisabeth), savante Anglaise, d'une famille illustre, fut un prodige d'érudition. Elle savoit l'hébreu, le grec, le latin et le français. Elle mourut à Londres en 1639, à l'âge de 60 ans, après avoir publié quelques *ouvrages*.

* TANJÉ (Pierre), graveur, mort en 1760 à Amsterdam, est connu avantageusement par un grand nombre d'estampes, dont les meilleures sont un *Christ mort; plusieurs enfans dansant près de l'autel de l'Amour*, d'après l'Albane; *Tarquin* et *Lucrèce*, d'après Luca Jordano; la *Chasteté de Joseph*, sur les dessins de Carle Cignani.

* TANKE (Joachim), docteur en médecine et professeur d'anatomie chirurgicale à Leipsick, étoit de Perleberg, près Brandebourg, et mourut le 17 novembre 1609. Il a laissé *De phlegmone ex Galeno*, Lipsiæ, 1608, in-4°. *Promptuarium alchymiæ*, ibid., 1610, in-8°, et d'autres *ouvrages*.

TANNEGUY du Chatel. *Voy.* Chatel, n^os I *et* II.

I. TANNER (Adam), jésuite d'Inspruck, enseigna la théologie à Ingolstadt et à Vienne en Autriche. Son savoir lui procura la place de chancelier de l'université de Prague; mais l'air de cette ville étant contraire à sa santé, il résolut de retourner dans sa patrie. Il mourut en chemin le 25 mai 1632, à 60 ans. On a de lui, I. Une *Relation* de la dispute de Ratisbonne en 1601, à laquelle il s'étoit trouvé, Munich, 1602, in-fol. II. Et un grand nombre d'autres *Ouvrages* en latin et en allemand, parmi lesquels on distingue son *Astrologia sacra*, Ingolstadt, 1621, in-fol. Il prétend montrer dans cet ouvrage comment un chrétien peut juger par les astres des choses cachées. Tanner étoit un savant laborieux et ardent.

II. TANNER (Mathias), né à Pilsen en Bohême en 1630, se fit jésuite en 1646, enseigna les belles-lettres, la philosophie, la théologie et l'Ecriture-sainte, et fut envoyé à Rome en qualité de procureur en 1675. On a de lui, I. *Cruentum Christi sacrificium incruento missæ sacrificio explicatum*, Prague, 1669. II. *Contra omnes impiè agentes in locis sacris*, en latin, et ensuite en bohémien. III. *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, Prague, 1675, in-folio, avec de belles

figures. C'est l'histoire des religieux de son ordre qui ont souffert pour la foi; elle est écrite avec élégance et pureté. IV. *Historia societatis Jesu*, *sive vitæ et gesta præclara patrum societatis*, etc., Pragüe, 1694, in-fol., avec figures, écrite avec la même élégance.

III. TANNER (Thomas), évêque d'Asaph en Angleterre, étoit né en 1674, et mourut en 1735. Une profonde érudition, une critique sage, un esprit judicieux, distinguent ses écrits. Les deux principaux sont, *Bibliotheca Britannico-Hibernica*, 1741; et *Notitia monastica anglica*, 1744, in-folio.

TANNERIE (Christophe Le Clerc de la), né à Bordeaux, catholique outré, recueillit au milieu du 16e siècle les chansons faites contre les calvinistes. Ceux-ci prirent leur revanche, et publièrent aussi leurs recueils.

TANQUELIN. *Voyez* Tanchelin.

† TANSILLO (Louis), né à Nole vers l'an 1510, s'attacha de bonne heure à la maison de Tolède. Il passa une grande partie de sa vie auprès de D. Pierre de Tolède, marquis de Villatranca, qui fut long-temps vice-roi de Naples, et de D. Garcias de Tolède, général des galères du même royaume. On ignore l'année de sa mort. Scipion Ammirato dit qu'il étoit juge de Gaïette en 1569, que sa santé alors étoit très-foible, et qu'il mourut peu de temps après. Tansillo acquit très-jeune la réputation d'excellent poète; mais ayant fait un ouvrage où, en traçant le tableau des plaisirs et de la licence qui régnoient pendant les vendanges dans les campagnes de Nole, il blessoit les bonnes mœurs, l'Inquisition mit à l'Index toutes ses *Poésies*. Le Poème qui occasionna cet anathème avoit paru sous le titre de *il Vendemiatore* (*le Vendangeur*), Naples, 1534, et Venise, 1549, in-4°. Il est en *rima ottava*, et contient environ 160 stances. Ce fut pour réparer en quelque sorte sa faute, qu'il fit depuis un poème intitulé *le Lagrime di San Pietro*, ou *les Larmes de saint Pierre*. Ce poème a été donné en français par Malherbe, et en espagnol par Jean Gedendo et par Damien Alvarès. Le pape Paul IV, auquel Tansillo présenta cet ouvrage, avec une requête pour le prier de faire lever la condamnation prononcée contre ses autres productions, les fit tirer de l'Index, et n'y laissa que *le Vendangeur*. On doit à Tansillo un autre Poème, intitulé *Il Podere*, qui a été publié pour la première fois à Turin en 1769, deux siècles après la mort de l'auteur, et qui a été inséré de nouveau dans le recueil des poètes agricoles, imprimé à Lucques, 1785, 2 vol in-8°. Nous avons encore de Tansillo des *Comédies*, des *Sonnets*, des *Chansons*, des *Stances*, etc., genre de poésie où il a tellement réussi, que plusieurs prétendent qu'il a surpassé Pétrarque. Mais ce n'est pas le sentiment des gens de goût. Tansillo est plein de *concetti*, et de ces pointes qu'on reproche avec raison aux poètes italiens modernes. Quoi qu'il en soit, on a réuni ses *Poésies diverses*, à Bologne, 1711, in-12.

TANTALE (Mythol.), fils de Jupiter et d'une nymphe appelée Plota, étoit roi de Phrygie et selon quelques-uns de Corinthe. Il

enleva Ganymède, pour se venger de Tros, qui ne l'avoit point appelé à la première solennité qu'on fit à Troie. Pour éprouver les Dieux, qui vinrent un jour chez lui, il leur servit à souper les membres de son fils Pelops (*Voyez* ce mot.), et Jupiter condamna ce barbare à une faim et à une soif perpétuelles. Mercure l'enchaîna, et l'enfonça jusqu'au menton au milieu d'un lac des enfers, dont l'eau se retiroit lorsqu'il en vouloit boire. Il plaça auprès de sa bouche une branche chargée de fruit, laquelle se retiroit aussi lorsqu'il vouloit en manger. — Il y eut un autre Tantale, à qui Clytemnestre avoit été promise en mariage, ou même mariée avant qu'elle épousât Agamemnon.

† TANUCCI (Bernard, marquis de), principal ministre du royaume de Naples, naquit en 1698, à Stia village de Toscane, de parens pauvres qui l'envoyèrent faire son cours de droit à l'université de Pise. Son amour pour le travail et son esprit naturel l'y eurent bientôt fait remarquer, et le grand-duc Gaston le nomma quelque temps après professeur pour remplir la chaire de jurisprudence dans la même université. Le jeune Tanucci fut présenté à don Carlos, infant d'Espagne, qui venoit recueillir en Italie le brillant héritage de la maison de Médicis; il lui plut par l'agrément de son entretien. A cette époque un soldat espagnol, coupable d'un assassinat prémédité, se réfugia dans une église et en fut retiré pour être livré à la justice. La cour de Rome réclama le soldat et l'exercice du droit d'asile : Tanucci, dans un opuscule écrit avec chaleur, soutint celui de la souveraineté, et prétendit que le meurtrier ne pouvoit être soustrait à la rigueur des lois. La cour de Rome fit censurer Tanucci et condamner son écrit; mais don Carlos l'avoit lu, approuvé, et bientôt après il devint la cause de la fortune éclatante de son auteur. A peine l'infant d'Espagne fut-il parvenu au trône de Naples, que voulant réunir aux Espagnols qui l'avoient accompagné dans ses nouveaux états, et qui formoient son conseil, un ministre qui connût les lois et les usages de l'Italie, il fit choix de Tanucci, et lui donna une confiance entière. Celui-ci vit sa faveur s'accroître d'année en année; il passa successivement de la place de conseiller d'état à celle de surintendant général des postes, et enfin de premier ministre. Don Carlos quitta Naples en 1759, pour aller prendre possession du royaume d'Espagne; mais il mit, avant de partir, Tanucci à la tête de la régence établie pour gouverner celui des deux Siciles, durant la minorité de son fils Ferdinand IV. Pendant 50 ans, ce chef de l'administration napolitaine ne vit aucun nuage obscurcir son pouvoir ni la bienveillance des monarques dont il dirigea les conseils. Son ministère fut glorieux : on lui a cependant reproché d'avoir mis trop de passion à dépouiller la cour de Rome des priviléges dont elle jouissoit à Naples, et d'avoir toujours cherché à venger, étant ministre, la censure essuyée par le professeur de Pise. En effet, il resserra dans les bornes les plus étroites la juridiction de la nonciature. Sans avoir recours à l'autorité pontificale, il réunit des évêchés et supprima 78 monastères en Sicile. Il fit nommer à l'archevêché de Naples sans le

concours du pape, et força Pie VI, par la crainte d'un schisme éclatant, à donner l'institution canonique à l'évêque de Potenza. Il contribua enfin de toute son influence à hâter la suppression de l'hommage annuel de la haquenée blanche, établi par Charles d'Anjou en faveur du saint-siége; suppression qui a eu lieu quelque temps après la retraite de Tanucci du ministère. Il le quitta en 1777, et mourut le 29 avril 1783. Tanucci fut un protecteur éclairé des sciences; ce fut lui qui fit entreprendre les fouilles de Pompéia et d'Herculanum. Il ne négligea jamais les intérêts de son souverain pour les siens propres. Duclos en parle dans son Voyage d'Italie, et se loue de l'accueil qu'il lui fit. « Je le crois, dit-il, un honnête homme, avec les meilleures intentions; mais je doute fort qu'il ait les talens du ministère. Il pourroit bien n'être qu'un légiste, et l'expérience prouve que ceux qui n'ont chargé et occupé leur esprit que du positif des lois, sont de tous les hommes les moins propres au gouvernement. » Il le blâme sur-tout de la mauvaise éducation qu'il avoit fait donner au roi de Naples, dont le prince de Saint-Nicandre, l'homme le plus borné de la cour, avoit été le gouverneur. Duclos juge peut-être Tanucci avec trop de sévérité; mais certains philosophes l'ont trop exalté, en écrivant qu'il avoit été l'un des plus grands ministres du siècle dernier.

* I. TANZI (Charles-Antoine), bon poète et littérateur du 18[e] siècle, mort à Milan sa patrie, le 18 mai 1762, a laissé beaucoup de *Poésies*, un petit ouvrage sur *les Châteaux en Espagne*, et quelques *Lettres* publiées à Mantoue en 1760.

* II. TANZI (Anselme), autre Milanais, chanoine régulier du 15[e] siècle, a fait une *Traduction* de Boëtius, et d'autres *ouvrages*.

TAPHIUS *ou* TAPHUS, fils de Neptune et d'Hippothoé, fut chef d'une troupe de brigands avec lesquels il alla s'établir dans une île qu'il appela *Taphiuse*, de son nom.

TAPPEN (Silvestre), ministre protestant, né à Hildesheim en 1670, mort en 1747, est auteur de divers Ecrits en allemand sur la *Théologie*, la *Morale* et l'*Histoire*. Le plus connu est une petite *Géographie* en vers latins, sous le titre de *Poëta geographus*.

* TAPPIA (Charles), de Lanciano dans l'Abruzze, originaire de Salamanque, fut conseiller royal en 1597, et régent du grand conseil d'Italie, à Madrid, en 1622; il mourut en 1644. On a de lui, I. *Commentaria ad Rubr. de constitut. principum*, Naples, 1586. II. *De Repetitione*, Venise, 1608, in-folio. III. *Tractatus de rebus religiosis*, Naples, 1594, in-folio. IV. *Jus regni Neapolitani*, 7 vol. in-fol., 1605. V. *Decisiones italiæ senatus*, Naples, 1626, in-fol. VI. *De præstantia regalis cancellariæ*, Naples, 1632, in-4°.

* TAPPIUS (Jacques), médecin, né à Hildesheim en 1603, mort le 10 octobre 1680, étudia à Helmstadt, et y occupa une chaire avec tant de succès, que le duc de Brunswick le nomma son premier médecin. On a de lui, *Oratio de tabaco ejusque hodierno abusu*, Helmstadii, 1653, in-4°. *Dissertationes de principum, sive sensuum internorum, functionum læsionibus*,

earumque causis et curationibus, ibidem, 1676, in-4°. On lui doit encore une *Dissertation* sur les rits sacrés et profanes qui étoient en usage chez les anciens à la naissance de leurs enfans.

TARAISE, fils d'un des principaux magistrats de Constantinople, fut élevé à la dignité de consul, puis choisi pour être premier secrétaire d'état, sous le règne de Constantin et d'Irène, qui le firent ensuite élire patriarche de Constantinople en 784. Il n'accepta cette place qu'à condition qu'on assembleroit un concile général contre les Iconoclastes. En effet, après avoir écrit au pape Adrien, il fit célébrer le deuxième concile général de Nicée, l'an 787, en faveur des saintes images. Il étoit la lumière de son clergé, lorsqu'il mourut en 806. Nous avons de lui, dans la collection des Conciles, une *Epître* écrite au pape Adrien.

TARANTIUS (Lucius), philosophe ami de Cicéron, s'adonna à l'astrologie, et fut surnommé le prince des astrologues. Il tira l'horoscope de Romulus et de la ville de Rome.

* TARAQUE (saint), de Cilicie, souffrit le martyre au 4e siècle, sous la persécution de Dioclétien et de Maximien, pour avoir condamné hautement l'idolâtrie et professé la foi de Jésus-Christ. On a les actes de son martyre, tirés des registres publics.

TARAUDET. *Voy.* FLASSANS.

TARAVAL (N.), professeur de l'académie de peinture, et sur-inspecteur de la manufacture des Gobelins, est mort à Paris à la fin de 1785. L'un de ses meilleurs tableaux a été un *Sacrifice de Noé*, exposé au salon de 1783.

* TARBÉ (C.), négociant, né à Sens, alla s'établir à Rouen, devint officier municipal de cette ville, où il jouissoit de l'estime publique et d'une grande réputation d'habileté; nommé en septembre 1791 député du département de la Seine-Inférieure à la législature, il se montra un des plus zélés défenseurs de la constitution monarchique; en novembre et décembre il parla plusieurs fois sur les troubles de St.-Domingue, et combattit les discours de Brissot et de sa faction, contre les colons; le 30 janvier 1792 il s'opposa à une loi tyrannique sur les passe-ports: en avril il fut élu secrétaire, vota pour faire accorder au roi 6 millions qu'il demandoit pour dépenses secrètes, et combattit le plan de Péthion pour la formation d'un corps composé d'anciens gardes-françaises et des vainqueurs de la bastille; il vota le 29 mai contre le licenciement de la garde du roi, repoussa le 4 juin les dénonciations de Chabot contre le comité autrichien; se prononça vivement entre les députés Grange-Neuve et Jouneau; demanda qu'au lieu de rendre un décret particulier contre ce dernier, l'assemblée généralisât l'article « de manière qu'à chaque soufflet que recevroit un député...» Ces mots, qui choquèrent vivement le parti jacobin, causèrent un tumulte affreux dans la salle, et Tarbé fut à la fin condamné à huit jours d'arrêts. Ayant survécu aux orages révolutionnaires, il fut nommé en mars 1797 au conseil des Cinq-Cents par le département de l'Yonne; il s'éleva le 30 mai contre les agens du directoire dans les colonies, et notamment contre Santhonax, qu'il accusa d'être le bourreau des blancs et l'incendiaire de leurs pro-

priétés ; attaqua les lois rendues depuis cinq ans sur les colonies, et les qualifia d'*infâmes ;* inculpa Marec, ancien rapporteur du comité de marine, fut interrompu par de violens murmures, réfuté par Thibaudeau, et obligé de rétracter ce qu'il avoit dit d'insultant contre Marec et contre les lois rendues ; néanmoins il obtint le rapport du décret qui autorisoit le directoire à envoyer des agens à St.-Domingue et ailleurs. Il montra le même courage contre les auteurs de la révolution du 18 fructidor (4 septembre 1797), fut d'abord compris sur la liste des déportés, et rayé ensuite ; mais son élection fut annullée ; depuis lors il renonça aux fonctions publiques, se livra exclusivement au commerce, et mourut à Cadix vers la fin de 1804, à l'âge de 47 ans.

* TARCAGNOTA (Jean), célèbre historien du 16e siècle, étoit de Gaiëte ; mais d'une famille originaire de la Morée. Il habita Corfou, Raguse, et enfin l'Italie. On a de lui : I. L'*Histoire du monde, depuis sa création jusqu'en* 1513, 7 vol. in-4°. II. *Traduction* de Galien et de quelques opuscules de Plutarque. III. Sur *la ville de Naples*, avec une histoire abrégée de ses rois, et des objets les plus remarquables qu'elle renferme.

I. TARDIEU (Nicolas-Henri), graveur parisien, né en 1674, mort en 1749, fut un des meilleurs élèves de G. Audran. Sous la direction de ce maître habile il grava les petites batailles d'Alexandre, et y ajouta celle de Porus qui n'est pas dans la suite des grandes batailles exécutées par Audran. Son morceau de réception à l'académie en 1713 fut le portrait du duc d'Antin, d'après Rigaud. Ses ouvrages les plus remarquables sont une *Magdeleine*, d'après Bertin ; le plafond de la galerie du Palais-Royal, les tombeaux des hommes illustres d'Angleterre, le sacre de Louis XV.

* II. TARDIEU (Jacques-Nicolas), fils du précédent, a soutenu d'une manière brillante la réputation de son père. Ses meilleurs morceaux sont l'*Apparition de J. C. à la Vierge*, d'après Le Guide ; les *Misères de la guerre*, et le *Déjeuner flamand*, tous deux sur les dessins de Paul Téniers, et un grand nombre de *portraits*. — On connoît aussi avantageusement Pierre-François Tardieu, cousin-germain de Jacques : son *Jugement de Pâris*, d'après Rubens, ainsi que *Persée et Andromède*, sont estimés des connoisseurs.

TARDIF (*Guillaume*), en latin *Tardivus*, originaire du Puy-en-Vélay, professeur en belles-lettres et en éloquence au collége de Navarre, et lecteur de Charles VIII, a vécu jusqu'à la fin du 15e siècle. Il s'est fait connoître par plusieurs ouvrages, dont le plus curieux est un Traité de la Chasse, sous ce titre : l'*Art de la Faulconnerie et déduyt des chiens de chasse*, réimprimé en 1567, avec celui de Jean Francières. La première édition est sans date. La dernière est celle de Paris en 1628, in-4°, avec figures.

* TARDY (Jean), et non pas Tardin, docteur en médecine, exerçoit cette profession à Tournon sa patrie à la fin du 16e siècle et au commencement du 17e. Il est auteur de l'ouvrage suivant sur les cheveux et sur la barbe : I. *Joannis Tardini Turnonensis doctoris medici et philosophi disquisitio physiologica*

de Pilis, Tournon, 1609, in-8°. Cet ouvrage est dédié à Juste Henri de Tournon, comte de Rossilhon. II. *Histoire naturelle de la fontaine qui brûle près de Grenoble, avec la recherche de ses causes et principes, et ample Traité sur ses feux souterrains*, Tournon 1618, in-12. On a du même auteur plusieurs *Dissertations physiologiques*, une entre autres sur une naissance tardive, qui a été réimprimée à la suite d'une consultation du célèbre médecin Bouvard.

* II. TARDY (Claude), médecin du 17e siècle, né près de Langres, reçut le bonnet de docteur à Paris en 1645, et s'y fixa. On a de lui, I. *In librum Hippocratis de virginum morbis*, Parisiis, 1648, in-4°. II. *Traité de l'écoulement du sang d'un homme dans les veines d'un autre et de ses utilités*, Paris, 1667, in-4°. III. *Lettre à M. Le Breton, touchant la transfusion*, Paris, 1668, in-4°. Il publia aussi en 1657 une *Traduction française*, ou *Traité de Galien*, sur la formation du fœtus, qui déplut beaucoup à la faculté, parce qu'elle ne vouloit pas que les ouvrages des grands maîtres fussent à la portée du vulgaire. Tardy fit peu de cas de son improbation, car il en donna bientôt une autre dans le même genre.

TARENTE (Louis, prince de). *V.* LOUIS, n° XXIX, *et* JEANNE, n° VI.

† TARGE (J.-B.), professeur de mathématiques, a publié un grand nombre d'ouvrages historiques, dont plusieurs sont traduits de l'anglais. Ces derniers sont l'*Histoire* d'Angleterre de Smollet, en 19 vol. in-12; celle de la guerre de l'Inde, depuis 1745, en 2 vol. in-12; l'*Abrégé* chronologique des découvertes faites par les Européens, traduit de Barrow, en 12 vol. in-12. Targe est particulièrement auteur d'une *Histoire d'Angleterre* depuis le traité d'Aix-la-Chapelle, jusqu'en 1763, en 5 vol. in-12; d'une autre sur l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne, 1772, 6 vol. in-12; enfin, d'une *Histoire générale d'Italie*, depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à nos jours, 1774, 4 vol. in-12. Targe aima le travail et vécut solitaire au milieu des livres. Son style est trop diffus; mais il expose les faits avec exactitude. On désireroit dans sa narration plus de chaleur, et dans ses portraits des couleurs plus vives. Il est mort à Orléans en 1788.

* TARGET (Guy-Jean-Baptiste), avocat au parlement de Paris, conseiller au conseil souverain de Bouillon, l'un des quarante de l'académie française, membre de l'institut et de la légion d'honneur, né à Paris, le 17 décembre 1733, passoit avant la révolution pour un des meilleurs avocats de cette ville. Plusieurs écrits et différens mémoires qu'il avoit publiés sur diverses matières, avoient augmenté sa célébrité; parmi ces productions sorties de sa plume, on distinguoit, I. *Lettre d'un homme à un autre homme, sur l'extinction de l'ancien parlement, et la création du nouveau*, Paris, 1771, in-12 de 16 pages. « Je ne sais si vous connoissez la lettre d'un homme à un homme, écrivoit Mirabeau à Champfort, le meilleur des écrits polémiques qui parurent au temps de Maupeou; cela est de lui. (Target.) » Cette lettre avoit été précédée de huit

autres qui parurent en une seule fois. II. *Réflexions sur la destitution de l'universalité des offices du parlement de Paris, par voie de suppression*, Paris, 1776, in-12, de 32 pages. III. *Observations sur le commerce des grains*, faites en décembre 1769, Amsterdam et Paris, 1776, in-12. Le mémoire qu'il avoit rédigé pour le cardinal de Rohan, dans la fameuse affaire du collier, lui fit cependant peu d'honneur, à cause de sa diffusion. Les écrits qu'il fit paroître au commencement de la révolution, en faveur de la double représentation du tiers-état, engagèrent cet ordre à le nommer député de la prévôté de Paris aux états-généraux : pendant les premières séances, il obtint quelque influence; mais il ne tarda pas à la perdre, et prouva, par son exemple, la différence qui existe entre l'avocat qui plaide au barreau, et l'orateur qui parle à la tribune des législateurs. Il entra alors au comité de constitution, et y travailla à la rédaction de l'acte constitutionnel, ce qui prêta à une foule de plaisanteries que le parti royaliste lança contre lui, parmi lesquelles on remarque les *Couches de Target*, petite facétie qui le couvrit de ridicule. Il parut très-peu à la tribune, et n'y parla, pour ainsi dire, que pour y présenter des rapports au nom du comité de constitution. Le 20 juin 1789 il fut un des premiers à appuyer la prestation du serment du Jeu de Paume, et vota pour qu'on annonçât au peuple « que l'intention de l'assemblée étoit de poursuivre les conspirateurs, tels que Bezenval et autres. » Le 28 août il fit déclarer le gouvernement monarchique, se prononça le 1er. septembre en faveur de la sanction à accorder au roi, vota la permanence et l'unité du corps législatif, et fit décréter, le 21 octobre, l'établissement de la loi martiale, pour réprimer les attroupemens. Elu secrétaire le 26, il fit ordonner la suppression des parlemens; à cette époque il multiplia les rapports sur des objets constitutionnels. Le 22 décembre, il s'opposa à ce qu'on rédigeât une loi sur la liberté de la presse, prétendant que les intérêts de parti pourroient en altérer les principales dispositions; il fut nommé président le 16 janvier 1790. Ce fut aussi lui qui fit régler le cérémonial de la fédération du 14 juillet, et qui donna lecture du procès-verbal de la clôture de la session de l'assemblée nationale. Au moment de son procès, Louis XVI l'avoit demandé pour un de ses défenseurs; mais il refusa ce périlleux honneur, et en donna les raisons dans la lettre suivante : « Je n'ai pas pu me charger de la défense de Louis XVI, et plaider pour lui à la convention nationale; plus l'affaire est grande, solennelle, imposante, plus il m'étoit impossible d'y répondre par mes efforts, et plus j'aurois eu tort de m'y engager. Ceux qui me connoissent savent que je n'ai jamais menti. Ceux qui sont liés particulièrement avec moi sont instruits de l'époque et des progrès de cet état de souffrance habituelle, produit par quarante ans de travaux, et qui, à présent, me rend incapable de tout effort soutenu. Ils savent aussi que la puissance et la force n'ont jamais arrêté mon zèle, tant que j'ai pu disposer de toutes mes facultés. Mais je puis faire paisiblement chez moi quelques réflexions sur le procès dont la confiance de Louis XVI me proposoit la défense, et tout ce que je peux, je

le dois. On s'étonne qu'ayant fait la constitution je sois républicain; je n'ai pas fait la constitution, quoi qu'on en ait dit dans un pamphlet assez gai, où l'on ne se piquoit pas beaucoup de vérité. J'ai travaillé à la constitution avec des collégues qui valoient mieux que moi, et nous l'avons préparée ensemble: quant à la révision, il nous a été adjoint un nombre égal de collaborateurs; et pour le dire en passant, je n'y vois pas un article ajouté en faveur de l'autorité royale, beaucoup pour la borner, notamment ceux de la déchéance. Tous les autres étoient décrétés aux mois de septembre et d'octobre 1789, dans la première jeunesse de l'assemblée. Je suis républicain, parce que telle est la volonté générale; parce que la convention nationale l'a décrété; parce que je l'ai juré; et certes tous les défenseurs de Louis XVI sont des républicains, je n'en doute pas. Il ne s'agit donc pas ici de système de gouvernement, mais de la justice à rendre à un homme; cet homme étoit roi, il ne l'est plus, on l'accuse. J'avois toujours pensé que la liberté durable du peuple dans le gouvernement monarchique tenoit beaucoup à l'inviolabilité du chef; il falloit, j'en étois persuadé, que, pour que tous les citoyens fussent égaux et libres sous la loi, il y eût un bras de fer qui montrât la loi, et des agens responsables qui la fissent exécuter. Je n'insiste plus sur cette idée philosophique, depuis que la convention nationale a décrété que Louis seroit jugé par elle-même. Mais, à la place d'un jugement, il ne faut pas un acte de politique; quelques-uns osent dire qu'il est important que Louis disparoisse; je ne le crois pas, moi; je crois tout le contraire. Louis est celui sur qui la royauté s'est évanouie comme un songe. Il n'y aura plus de rois en France, cela me paroît démontré; mais si, par impossible, cette idée pouvoit renaître un jour, il seroit important que Louis fût là, et que par son existence il épouvantât les ambitieux de sa race. Mais sortons de la politique, car il s'agit de jugement. On oppose des faits à Louis; j'ai dit et je répéterai que je n'ai point d'avis sur les faits, et que c'est l'affaire de ceux qui sont aujourd'hui ses défenseurs de les discuter; mais voici ce que je dis: on ne peut pas l'accuser de faits antérieurs au 14 septembre 1791, jour de l'acceptation de la constitution; car, dès que vous lui ôtez l'inviolabilité de roi, vous lui devez l'amnistie de citoyen. Je ne sais aucune réponse à cela. Quant aux faits postérieurs, les défenseurs y répondront par le rapprochement des circonstances et des pièces; mais il me suffira de dire deux choses; l'une, que vous voulez ou punir sans fruit le prétendu crime de Louis, ou préserver la société de crimes semblables. Je ne connois pas la justice qui venge, mais bien la justice qui prévient les crimes. La vengeance n'est rien qu'un jour d'agitation sans effet; le châtiment qui prévient les crimes est au contraire le salut de la chose publique. Considérez Louis élevé comme tous les rois, environné d'adulateurs pendant 38 années; supposez que, même depuis la constitution acceptée, entouré de gens qu'on appeloit ses serviteurs, et qui ne savoient ce que c'est que d'être citoyens; supposez, dis-je, que Louis se fût laissé aller à de vaines espérances qui lui présentoient le rêve de son

ancienne autorité ; condamnez ses abominables conseillers, mais ménagez celui qui fut leur dupe, car je vous ai prouvé ci-dessus que l'intérêt public est de le conserver ; et heureusement il est juste en même temps d'épargner la dupe et de punir les fripons. Des fripons, il y en aura toujours : châtiez-les ; des rois, il n'y en aura plus : cela seul décide ce que la convention doit faire. Le dernier des crimes possibles ne sera jamais puni par une loi raisonnable. J'ajouterai encore : Dès que la convention nationale veut faire fonction de juge, ce que je n'examine pas, qu'elle soit juge ; mais on ne peut pas être en même temps juge d'un individu et administrateur souverain. Le mélange de ces deux qualités conduit le juge à prendre et à exercer toute la puissance d'un administrateur indépendant ; et rien n'est pire que cette réunion des pouvoirs. Si la convention n'est pas juge, elle ne peut pas juger ; si elle l'est, il y a une règle, non pas seulement positive et arbitraire, mais naturelle, mais éternelle, qui défend au juge de prononcer sur une affaire dans laquelle, avant le jugement, il a déclaré son avis. Je prie la convention nationale d'examiner, dans une profonde impartialité, s'il n'y a pas quelques-uns de ses membres qui se trouvent dans ce cas-là. J'insiste sur la nécessité d'écarter les fonctions d'administrateur ; j'y insiste d'autant plus, que, selon moi, il n'y a pas d'administrateur intelligent qui ne reconnût très-utile la conservation du seul personnage qui, ayant la prétention d'être roi, ne pourra jamais y revenir. Je ne dirai rien de l'opinion d'un membre qui vouloit qu'on le condamnât parce qu'il étoit roi. Sans doute, la république étant consacrée par la volonté générale, quant ce seroit une erreur des peuples de vouloir un roi, je ne concevrai jamais qu'on ait le droit de punir les rois des erreurs du peuple. Ajoutons que c'est un sophisme de dire que le mouvement du 10 août a été consacré par la volonté générale, et est devenu depuis une insurrection de la France entière, qui décide la question contre Louis XVI. L'insurrection a décidé, quoi ? l'abolition de la royauté ! mais un peuple peut vouloir qu'il n'y ait plus de roi, sans qu'on puisse en conclure que le roi qui étoit alors fût coupable ; voilà ce que l'insurrection n'a nullement décidé. Tel est, indépendamment de la discussion des faits, le plan qui me paroît le plus convenable. Je ne me sens point en état de le remplir des développemens qu'il exige, et d'y porter la chaleur et la vie ; ce fut un devoir à moi de le déclarer et de m'abstenir. ». Pendant le régime de la terreur, Target fut secrétaire du comité révolutionnaire de sa section, et rendit dans cette fonction des services a beaucoup de citoyens. Il entra en 1800 au tribunal de cassation jusqu'en 1806. Il est mort dans la commune de Morlières, le 7 septembre 1809, âgé de 74 ans. Outre les écrits que nous avons déjà cités de lui, on lui doit encore des Mémoires dans plusieurs causes célèbres, entre autres dans celles *d'Alliot et de la Rosière de Salency* in-4° ; *Discours prononcé à sa réception à l'académie française*, 1785, in-4°. *Esprit des cahiers présentés aux Etats-Généraux* en 1789, 3 vol. in-8°.

* I. TARGIONI (Cyprien-An-

tonin), illustre médecin, né à Florence le 12 août 1672, fit ses cours de belles-lettres dans sa patrie, et passa ensuite à Pise, où il étudia la médecine. Il cultiva l'étude de l'histoire naturelle: et fut le premier qui recueillit à Florence un cabinet particulier de ce genre, auquel il joignit un grand nombre d'instrumens de mathématiques et de physique. On lui doit encore des *Observations météorologiques* très-exactes. Il mourut le 28 avril 1748.

† II. TARGIONI *ou* TOZZETTI (Jean), médecin célèbre, neveu du précédent, né à Florence le 11 septembre 1722, fit ses études avec distinction dans l'université de Pise et se lia dès l'âge de 19 ans avec le célèbre botaniste Micheli, qui devint son protecteur et son ami, et auquel il succéda dans la direction du jardin et dans la chaire de botanique. A cette époque il fut admis dans l'académie des apathistes, membre du collége de médecine, et peu de temps après, médecin fiscal (attaché aux cours de justice, pour donner son avis sur les morts subites, sur celles occasionnées par le poison, par des accidens ou des maladies inconnues). On le chargea, avec le docteur Cocchi, du catalogue, commencé par Magliabecchi, de la bibliothèque de Florence, composée de 40,000 volumes imprimés et d'environ 1,100 volumes manuscrits. C'est à ce travail que nous devons les cinq volumes de lettres des hommes célèbres, dont il a recueilli les extraits dans le cours de cette vaste opération. Tozzetti avoit hérité de l'herbier de Micheli, et acquis à sa mort son cabinet d'histoire naturelle. A ce double titre, il étoit appelé à donner la suite des ouvrages de son prédécesseur, dont une partie étoit déjà gravée avec beaucoup de soin. Il avoit commencé à remplir cette tâche, mais sur un plan différent, pour ne point confondre les zoophytes et les keratophytes que Micheli avoit classés parmi les plantes; et il avoit formé deux divisions de la seconde partie des *nova plantarum genera*, dont l'une devoit contenir les algues, les fucus et les conserves; et la suivante, les zoophytes. La première de ces deux divisions n'a été achevée que huit jours avant la mort de Tozzetti, arrivée en 1780. Il fut correspondant de la société royale de médecine à Paris, membre de l'académie della Crusca, de celle des Curieux de la nature, et d'une foule d'autres sociétés savantes ou littéraires. M. Matti a recueilli le catalogue de ses ouvrages imprimés, parmi lesquels on distingue une thèse *de præstantiâ et usu plantarum in medicinâ*, Pisis, 1734, in-fol.; et ses *Notizie degli aggrandimenti delle scienze physiche accaduti in Toscana nel Corso di anni* 60 *nel secolo* 17e; Firenze, 1780, 4 vol. in-4°. Tozzetti possédoit un cabinet d'histoire naturelle considérable, renfermant les minéraux et les fossiles de la Toscane, les zoophytes et l'herbier de Micheli; et dans lequel on remarquoit une collection des échantillons de tous les bois de l'île d'Amboyne, faite par ordre de Rumphius.

*TARIK ABDALLAH *ou* ABENCIER, général des Sarrasins, vivoit au commencement du 8e. siècle. Muza, gouverneur d'Afrique, lui confia la conduite de l'armée sarrasine, destinée à conquérir l'Espagne. Tarik, secondé par la trahison du comte Julien, qui commandoit à la Ceuta, pour

les Visigoths d'Espagne (*Voyez* Julien, n° VIII), se rendit maître de cette ville, dont celui-ci ouvrit les portes, débarqua en 711 avec son armée, sur les côtes d'Espagne et à Gibraltar. On croit que le nom de ce chef a servi à composer celui de cette montagne, qu'on appeloit *Gebel*, et que de *Gebel* et *Tarik* s'est formé le nom *Gibraltar*. Rodrigue, roi des Visigoths en Espagne, à la nouvelle de la descente des Sarrasins, rassembla une armée de 90 ou 100 mille hommes. Tarik reçut, bientôt après son débarquement, un nouveau renfort de Sarrasins, auquel se réunirent des chrétiens mécontens et un grand nombre d'Africains. Il s'avança vers Tolède, qui capitula. Oppa, évêque de cette ville, étoit d'intelligence avec le général musulman. En 712 Tarik livra bataille au roi Rodrigue, à Xerès, près de Cadix. Elle dura quatre jours, et fut décisive. Tarik, qui avoit vu périr 16 mille hommes de ses troupes, dit à celles qui restoient : « Mes frères, l'ennemi est devant nous, la mer est par derrière, où pourriez-vous vous retirer? Suivez votre général; j'ai résolu de mourir ou de fouler aux pieds le roi des Romains ». (C'est ainsi que cet Arabe nommoit le roi des Visigoths d'Espagne.) Le fils et le frère de Witiza, que Rodrigue avoit détrôné, étoient entrés dans la conspiration du comte Julien; ils abandonnèrent l'armée du roi, qui bientôt fut mise en déroute. Rodrigue, épouvanté, descendit du char d'ivoire où il étoit fastueusement placé, monta sur un de ses meilleurs coursiers, et se noya, en fuyant, dans les eaux du Bœtis ou du Guadalquivir. Après ce succès, Tarik fit attaquer Cordoue par un de ses détachemens. Un autre fut soumettre la côte de la Bœtique. Lui-même il traversa la Sierra-Morena et parut sous les murs de Tolède, qui capitula. De là il se porta vers le nord de l'Espagne, soumit les pays connus depuis sous les noms de royaumes de Castille et de Léon. Rien ne résista à ses armes triomphantes. La ville maritime de Gijon fut, au-delà des montagnes des Asturies, le terme de ses exploits. Il avoit rapidement parcouru en vainqueur l'espace qui se trouve entre le rocher de Gibraltar et la baie de Biscaye. Musa, instruit de ces rapides succès, donna des éloges à Tarik; mais bientôt il en devint jaloux (*Voyez* Musa). Il arrive en Espagne, Tarik fut au-devant de lui, le reçut entre Merida et Tolède, et le conduisit au palais du roi des Visigoths. Tarik fut calomnié, emprisonné, insulté et fustigé par l'ordre et par la main de Musa, et malgré cet outrage public, il obéit avec soumission à l'ordre de ce supérieur cruel, qui le chargea de réduire la province de Taragone. Tarik fut vengé de l'injuste traitement qu'il avoit reçu; ses amis agirent auprès du calife, et la cour de Damas blâma la conduite de Musa; il y fut mandé, et on lui infligea le même châtiment qu'il avoit fait subir à Tarik : on fit de plus périr son fils, et lui-même mourut de douleur. Tarik eut aussi à se plaindre de la cour de Damas. On oublia ses services et on lui permit de se mêler dans la foule des esclaves. Un auteur arabe, le visir du premier abdalrahman, calife d'Espagne, a composé un poème sur les exploits de Tarik.

TARIN (Pierre), médecin, né à Courtenai, mort en 1761, est

connu par des *Elémens de Physiologie*, ou *Traité de la structure, des usages et des différentes parties du corps humain*, traduit du latin de Haller, 1752, in-8°. On a encore de lui, I. *Adversaria anatomica*, 1750, in-4°, avec figures. Il n'y parle que du cerveau et du cervelet. II. *Dictionnaire anatomique*, 1753, in-4°. Il est suivi d'une Bibliothèque anatomique et physiologique. La partie bibliographique est extraite de l'ouvrge de Haller, intitulé *Methodus studii medici*. III. *Ostéographie*, Paris, 1753, in-4°, avec fig. Ce n'est qu'une compilation. IV. *Anthropotomie*, ou *l'Art de disséquer*, 1750, 2 vol. in-12. M. Portal en parle avec éloge. V. *Desmographie*, ou *Traité des ligamens du corps humain*, in-8°, 1752. C'est une traduction du latin de Weiltbrecht, professeur en médecine à Pétersbourg. VI. *Observations de médecine et de chirurgie*, 1758, 3 vol. in-12 : elles sont extraites de différens auteurs. VII. *Myographie*, ou *Description des Muscles*, 1753, in-4°, avec des figures copiées d'Albinus, mais mal rendues. VIII. Les *articles* d'anatomie dans l'Encyclopédie, et le *Discours* qui y est inséré sur l'origine et les progrès de cette partie de la médecine.

TARISSE (Dom Jean-Grégoire), né en 1575, à Pierre-Rue près de Cessenon, petite ville du Bas-Languedoc, fut le premier général de la congrégation de Saint-Maur, qu'il gouverna depuis 1630 jusqu'en 1648, année de sa mort. On a de lui des *Avis* aux supérieurs de sa congrégation, in-12, 1632. Ils sont d'autant plus judicieux, que l'auteur avoit connu le fort et le foible de son ordre. Il l'éclaira par ses lumières, et l'édifia par ses exemples. Rien n'égala son zèle pour rétablir les études. Il eut beaucoup de part à la publication des Constitutions de la congrégation, imprimées par son ordre en 1645.

TARLATTI. *Voyez* BIBIENA.

TARLETON (Richard), acteur anglais, mort en 1589, fut amené à Londres par Robert, comte de Leicester, et s'y fit applaudir par son rare talent. On lui doit un drame dans les mœurs du temps, intitulé *Les sept Péchés mortels*.

TARPA (Spurius Metius *ou* Mæcius), critique à Rome du temps de Jules-César et d'Auguste, avoit son tribunal dans le temple d'Apollon. On ne représentoit aucune pièce de théâtre qui n'eût été approuvée de Tarpa ou de l'un de ses collégues : il en avoit quatre. Les connoisseurs n'étoient pas toujours satisfaits de son jugement, et les auteurs encore moins. Cicéron et Horace en font cependant une mention honorable.

TARPÉIA, fille de Tarpeïus, gouverneur du capitole sous Romulus, livra cette place à Tatius, général des Sabins, à condition que ses soldats lui donneroient ce qu'ils portoient à leur bras gauche, désignant par-là leurs bracelets d'or. Mais Tatius, maître de la forteresse, jeta sur Tarpeïa ses bracelets et son bouclier qu'il avoit au bras gauche; et ayant été imité par ses soldats, elle fut accablée sous le poids des boucliers, l'an 746 avant Jésus-Christ. Elle fut enterrée sur ce mont, qui, de son nom, fut appelé *mont Tarpéien*. Il fut encore destiné au supplice de ceux qui étoient coupables de trahison ou de faux témoignage. On les pré-

cipitoit du haut de la roche Tarpéienne.

I. TARQUIN *l'Ancien*, roi des Romains, monta sur le trône après le roi Ancus Martius, l'an 615 avant Jésus-Christ. Il étoit originaire de Grèce, mais né en Etrurie dans la ville de Tarquinium d'où il prit son nom. (*Voyez* DEMARATE, nº II.) Une grande ambition, soutenue par d'immenses richesses, l'avoit conduit à Rome. Il se distingua tellement sous le règne d'Ancus Martius, qu'on le jugea digne de devenir son successeur. On remarque que Tarquin fut le premier qui introduisit dans Rome la coutume de demander les charges, et de faire des démarches publiques pour les obtenir. Pour se faire des créatures et récompenser ceux qui l'avoient servi en cette occasion, il créa cent nouveaux sénateurs. Il les choisit parmi les familles plébéiennes: et par cette raison ils furent nommés sénateurs du second ordre, *Patres minorum gentium*, afin de les distinguer de ceux de l'ancienne création qu'on nommoit sénateurs du premier ordre, *Patres majorum gentium*; mais ils étoient parfaitement égaux en autorité. Après s'être signalé par ces établissemens, il se distingua contre les Latins et les Sabins sur lesquels il remporta une grande victoire aux bords de l'Anio: un stratagème la lui procura. Les Sabins avoient derrière eux un pont de bois par lequel ils tiroient leur subsistance, et qui favorisoit leur retraite. Tarquin fit mettre le feu, pendant la bataille, à une grande quantité de bois qu'il fit jeter dans la rivière, et qui, portée contre le pont, le mit bientôt en flammes. Les Sabins effrayés voulurent prévenir sa ruine; mais le plus grand nombre se noya. Plusieurs autres avantages lui procurèrent trois triomphes. Il profita du loisir de la paix pour faire reconstruire magnifiquement les murs de Rome. Il environna la place publique de galeries, et l'orna de temples et de salles destinées aux tribunaux de justice et aux écoles publiques. Rome, dans ses temps les plus fastueux, ne trouva guère que des sujets d'admiration dans ces ouvrages. Pline, qui vivoit 800 ans après Tarquin, ne parle qu'avec étonnement de la beauté des aqueducs souterrains qu'il fit construire. Il introduisit aussi la coutume des faisceaux de verges qu'on lioit autour des haches des magistrats, les robes des rois et des augures, les chaires d'ivoire des sénateurs, avec les anneaux et les ornemens des chevaliers et des enfans des familles nobles. Il fut assassiné par les deux fils d'Ancus Martius, l'an 577 avant J. C., à 80 ans. *Voyez* TANAQUILLE.

† II. TARQUIN *le Superbe*, parent du précédent, épousa Tullia, fille du roi Servius Tullius. La soif de régner lui fit ôter la vie à son beau-père, l'an 533 avant Jésus-Christ. Il s'empara du trône par violence et sans aucune forme d'élection. Il se défit, sous divers prétextes, de la plus grande partie des sénateurs et des riches citoyens. Son orgueil et sa cruauté lui firent donner le nom de *Superbe*. Il s'appuya de l'alliance des Latins par le mariage de sa fille avec Manilius, le plus considérable d'entre eux. On renouvela les traités faits avec ces peuples. Tarquin signala son règne par la construction du temple de Jupiter, dont Tarquin l'Ancien avoit jeté les fondemens. (*V.* AMALTHÉE.) Il étoit situé sur un mont ou

colline. Dans le temps qu'on y travailloit, les ouvriers trouvèrent la tête d'un certain Tolus, encore teinte de sang : ce qui fit donner le nom de Capitole (*Caput Toli*) à tout l'édifice. Les dépenses de Tarquin ayant épuisé le trésor public et la patience du peuple, il se flatta que la guerre feroit cesser les murmures. Il la déclara aux Rutules. Il étoit occupé au siége d'Ardée, capitale du pays, lorsque la violence que fit Sextus à Lucrèce souleva les Romains. Ils fermèrent les portes de leur ville, renversèrent le trône l'an 509 avant J. C. Chassés de la ville, Tarquin et ses enfans cherchèrent à intéresser à leur cause les princes voisins, et conservèrent au sein de Rome même des partisans disposés à les rétablir. Des jeunes gens, accoutumés aux jouissances du luxe, regrettoient les graces et les plaisirs de la cour, et redoutoient l'austérité des mœurs républicaines. Ils entraînèrent le fils de Brutus même, qui les sacrifia à la patrie. (*Voyez* Brutus.) Tarquin, ayant perdu l'espérance de réussir par ses agens secrets, implora des secours auprès de Porsenna, roi de Clusium dans l'Etrurie ; mais les armes de ce prince furent inutiles au monarque détrôné. Après une guerre de 13 ans, la paix fut conclue, et Tarquin se vit abandonné de tous ceux qui l'avoient secouru. Il seroit mort errant et vagabond, si Aristodème, prince de Cumes dans la Campanie, ne l'eût enfin reçu chez lui. Il mourut bientôt après, âgé de 90 ans. Il en avoit régné 24. Les historiens ont beaucoup déprimé Tarquin ; mais on ne peut nier que ce ne fût un prince habile, qui augmenta son pouvoir par ses victoires. « Malheur (dit Montesquieu) à la réputation de tout prince qui est opprimé par un parti qui devient le dominant ! »

III. TARQUIN COLLATIN, *Voyez* Collatinus.

TARRAGUA (Gabriel de), médecin espagnol, mort professeur de médecine à Bordeaux au milieu du 16e siècle, exerça long-temps son art dans cette ville. Ce qu'on appeloit alors médecine étoit un amas de principes abstraits sur la nature, mêlé de pratiques astrologiques et de formules inintelligibles. Les ouvrages de Targua se ressentent des préjugés et du mauvais goût de son temps. Ils sont écrits en latin barbare, et ne roulent que sur la doctrine physiologique d'Avicenne. Ils sont extrêmement rares. Gessner, qui seul en a parlé, ne cite que celui qui a pour titre : *Figura rerum naturalium, non naturalium et contra naturam*, in-folio, sans date ni lieu d'impression. Les autres livres de Tarragua sont imprimés en caractères gothiques. Ils sont intitulés, I. *Compendium eorum quæ super arte techni Galeni et aphorismis Hippocratis scribuntur*, Bordeaux, 1524, petit in-fol. II. *Commentaria G. de Tarragua super ea de regimine quod commenditur ab Avicenne*, Bordeaux, 1534, in-fol. III. *Repertorium scientiæ theoricæ et practicæ, ex doctis antiquorum fideliter extractum commentariis*, Bordeaux, 1536, in-folio. C'est un de ses meilleurs ouvrages.

TARRAKANOFF (N. princesse de) née du mariage clandestin d'Elisabeth, impératrice de Russie, et d'Alexis Rozoumoffski, fut enlevée à l'âge de douze ans, en 1767, par le prince Radziwill. Irrité des procédés despotiques avec lesquels Cathe-

rine II anéantissoit les droits des Polonais, ce prince crut effrayer cette souveraine, en lui présentant un jour cette concurrente au trône. La jeune Tarrakanoff fut conduite à Rome, où Radziwill, appelé par les troubles de sa patrie, fut forcé de l'abandonner sous la garde d'une seule gouvernante. Alexis Orloff, feignant le plus grand mécontentement contre Catherine, se présenta à la princesse; il lui offrit sa main, et des secours pour opérer en sa faveur une révolution en Russie. Des propositions si brillantes l'éblouirent; sa candeur, son innocence ne pouvoient soupçonner la perfidie. Trompée par une fausse cérémonie, elle crut épouser Orloff. Ce ravisseur la conduisit bientôt à Pise, puis à Livourne: là, sous le prétexte de lui donner le spectacle d'une fête navale, Orloff la fit entrer dans un vaisseau, au bruit des instrumens et des salves d'artillerie; mais à peine y fut-elle parvenue, que ses mains furent chargées de chaînes, qu'on la descendit à fond de cale, et que le navire fit voile pour Pétersbourg. Tarrakanoff y fut aussitôt étroitement renfermée dans la forteresse. En décembre 1777 un vent furieux ayant fait refluer la Baltique dans la Newa, qui baignoit les murs de la prison, les eaux de cette rivière s'élevèrent subitement de dix pieds et noyèrent la jeune princesse, qui ne reçut aucun secours.

* I. TARSE (Paul de), de Conversano, abbé de Saint-Antoine, et membre de l'académie des oisifs de Naples, vivoit dans le 17e siècle. Il a publié, *historiarum Cupersanensium libri* 3. *Les Troubles de la ville et du royaume de Naples en* 1647.

* II. TARSE (Galéas de), élégant poète italien, né d'une illustre famille de Cosenza, passa tranquillement sa vie dans son château de Belmont en Calabre, s'occupant de littérature et de poésie. Son talent ne fut connu qu'après sa mort, qui arriva vers 1530. Ses *opuscules* furent publiés en 1617, puis en 1738 à Padoue.

TARTAGLIA ou TARTALEA (Nicolas), mathématicien de Brescia dans l'État de Venise, mort fort vieux en 1557, passoit pour un des plus grands géomètres de son temps. Nous avons de lui une *version italienne* d'Euclide, avec des commentaires, Venise, 1543, in-folio; un *Traité des nombres et des mesures*, et d'autres *ouvrages* imprimés en 3 vol. in-4°., 1606. Il s'est fait un nom par l'*invention* de la méthode de résoudre les équations cubiques, que l'on attribue ordinairement à Cardan. C'est aussi le premier auteur qui a écrit expressément sur la théorie du mouvement des bombes et des boulets: sujet qu'il examine dans sa *Nova scientia*, imprimée à Venise en 1537; et dans ses *Quesiti ed inventioni diverse*, Venise, 1546. *Voyez* CARDAN, n° I.

* TARTAGLINI (Hippolyte), de Modène, l'un des meilleurs professeurs de musique du 16e siècle, fut protégé du cardinal Alexandre Farnèse, qui lui fit obtenir le droit de bourgeoisie à Rome. Il mourut en 1580, à 41 ans. On croit qu'il ramena le premier le chant avec des chœurs. On lui doit des *motets* à quatre et à six voix, Rome, 1574.

TARTAGNI (Alexandre), jurisconsulte, surnommé d'*Imola*, parce qu'il étoit natif de cette

ville, enseigna le droit à Bologne et à Ferrare avec tant de réputation, qu'on le nomma le monarque du droit et le père des jurisconsultes. On a de lui des *commentaires* sur les Clémentines et sur le Sexte, et d'autres *ouvrages* dont il y a eu plusieurs éditions. Ce jurisconsulte mourut à Bologne en 1587, à 53 ans.

*TARTARINI (Floride), né le 13 janvier 1680, d'une noble famille de Castello en Ombrie, se rendit à Rome dès son enfance, et fut ensuite page et gentilhomme de D. Philippe Colonne. Il entra au service du cardinal Ottoboni avec le même titre, et le conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 26 janvier 1720. Il avoit entrepris une Traduction de Claudien, *De raptu Proserpinæ*, en octaves; mais il n'eut pas le temps de l'achever.

* I. TARTAROTTI (Jacques), né à Roveredo le 25 février 1708, d'une famille distinguée, fit ses études dans sa patrie, et embrassa la profession de notaire. Passionné pour la littérature latine et italienne, il conçut le projet d'écrire l'histoire civile, ecclésiastique et littéraire de Roveredo; mais il ne trouva pas les secours nécessaires pour l'exécuter. Il mourut dans sa ville natale le 18 mai 1737. On a de lui, I. *Essai sur la Bibliothèque Tyrolienne*, Roveredo, 1733, Venise, 1777. II. *Recueil d'Inscriptions antiques* à Val-Lagarina, etc.

* II. TARTAROTTI (Jérôme), bon littérateur, frère du précédent, né à Roveredo le 2 janvier 1706, fit ses premières études dans sa patrie, apprit la philosophie et la théologie à Padoue, demeura quelque temps à Vérone, où il se lia avec plusieurs hommes célèbres, entre autres avec le marquis Maffei. Il fut demandé par un ministre d'Inspruck pour enseigner la logique à son fils, mais il ne resta dans cette ville que peu de temps, et obtint la première chaire qui se trouva vacante à Turin. Il mourut le 16 mai 1761. Ses principaux ouvrages sont, I. *Dissertatio de origine Ecclesiæ Tridentinæ*, Venise, 1745. II. *De versione Rufinianâ*, Trente, 1748. III. *Origine de l'Eglise d'Aquilée*, Milan, 1759. IV. *Raisonnement sur la poésie lyrique toscane*, Roveredo, 1728. V. *Poésies diverses*, Roveredo, 1785, in-4°, etc.

†TARTERON (Jérôme), jésuite de Paris, mort dans cette ville le 12 juin 1720, à 75 ans, professa au collége de Louis-le Grand avec distinction. Il est auteur, I. D'une *Traduction* française des Œuvres d'Horace, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1710, 2 vol. in-12. II. D'une *Traduction* des Satires de Perse et de Juvenal, dont la dernière édition est celle de 1752, in-12. Le père Tarteron à supprimé les gravelures qui se trouvent dans les auteurs qu'il a traduits. Ses traductions sont tombées dans l'oubli : on en a fait de meilleures depuis qu'elles ont paru.

TARTINI (Joseph), l'un des plus grands musiciens du 18e siècle, naquit au mois d'avril 1692, à Pirano en Istrie. Après différentes aventures, qui prouvoient une jeunesse bouillante, il se livra tout entier à la musique vers l'an 1714. Il y fit des progrès étonnans. En 1721 il fut mis à la tête de la musique de Saint-Antoine de Padoue. Son nom étoit très-célèbre en Europe, lorsqu'il mourut en février 1770. On a de lui, I. Des *Sonates*, publiées en 1734 et 1745, et reçues avec

transport par tous les maîtres de l'art. II. Un *Traité de Musique*, imprimé en 1754, dans lequel on trouve un système qui fait autant d'honneur à son savoir dans la théorie de la musique, que celui de la basse fondamentale en fait à l'illustre Rameau.

I. TARUFFI (Emile), peintre Bolonais, né en 1632, mort en 1694, se distingua dans le *paysage* qu'il ornoit de scènes vives et animées.

* II. TARUFFI (Joseph-Antoine), de Bologne, l'un des meilleurs poètes latins du 18e siècle, né en 1722, fit ses études chez les jésuites, et se livra dès sa jeunesse à la théologie ; mais son père l'obligea de se consacrer à la jurisprudence. Il fût reçu docteur en 1739, et envoyé à Rome pour se perfectionner. Après la mort de son père, il revint à ses premières inclinations, et cultiva sur-tout le style épistolaire. Le cardinal Visconti, nonce apostolique en Pologne, le choisit pour secrétaire, et n'eut qu'à se louer de son talent. Il le fit nommer auditeur et chancelier de la nonciature. Après la mort de Clément XIV, se voyant obligé de revenir à Rome, il laissa en sa place à Vienne, Taruffi, jusqu'à la nomination d'un nouveau nonce. Il le rappela dès lors auprès de lui, et Taruffi mena une vie tranquille, au sein de l'étude, jusqu'à sa mort, arrivée le 20 avril 1786. Il fut bon orateur, poète élégant, écrivain plein de goût, de simplicité, et d'érudition ; enfin on le regarda comme le plus beau génie de l'Italie après Métastase. Ses principaux ouvrages sont. I. Un *Recueil de Poésies*, Rome, 1771. II. *Eloge de l'abbé Métastase*, Rome, 1783. III. *Lettres et Poésies posthumes*.

* TASKER (Guillaume), théologien et poète anglais, né au Devonshire, mort en 1800, curé d'Iddesleigh. Ses principaux ouvrages sont, I. Une *Traduction en vers anglais* des Odes de Pindare et d'Horace, 3 vol. in-8°. II. Une *Ode au génie guerrier de la Grande-Bretagne*. III. *Lettre sur la physiognomie*.

† TASMAN (Abel), partit en 1642 de l'Ile de France, alors en la possession des Hollandais, et nommée *Isle Maurice*, expédié par le général Van Diemen. Il dirigea d'abord sa course au sud, jusqu'à la hauteur des îles Saint-Paul et Amsterdam ; de là gouvernant au sud-est, il fit le tour de la pointe méridionale de cette partie du globe qui porte sur les cartes les noms de Carpentaria, pays de Diemen, nouvelle Hollande. Il découvrit la nouvelle Zélande, aujourd'hui possédée par les Anglais, et l'on peut dire en général que son voyage répandit beaucoup de jour sur la géographie et la navigation de ces contrées lointaines.

* TASSARD (Pierre-Joseph), peintre domicilié à Bruxelles, a gravé à l'eau forte plusieurs estampes estimées : on cite entre autres la *Femme adultère*, et *Jonas jeté dans les flots*, d'après Rubens, ainsi que le *Martyre de saint Laurent*, et le *Départ de Vénus pour la chasse*.

*I. TASSE (le), Omodeo Tasso, gentilhomme de Bergame, originaire de Cornello, florissoit vers 1290. On lui doit *l'invention*, ou plutôt le *renouvellement des postes*, puisque les anciens avoient des courriers régu-

liers. L'Italie, l'Allemagne et l'Espagne, récompensèrent ce bienfait public, en donnant à plusieurs de sa famille la direction générale des postes.

† II. TASSE (le), Torquato Tasso, poète italien, né à Sorrento, ville du royaume de Naples, le 11 mars 1544, composa des vers n'étant encore âgé que de 7 ans. Le père du Tasse étoit attaché en qualité de secrétaire au prince de Salerne, San-Severino, qui, s'étant chargé de représenter à Charles-Quint l'injustice du vice-roi de Naples, lequel vouloit établir l'inquisition dans le royaume, fut obligé de prendre la fuite. Bernardo Tasso (c'étoit le nom de son père (*voyez* Tasse, n° IV) suivit ce prince, et fut condamné à mort comme lui. La même sentence fut prononcée contre son fils, quoiqu'il n'eût que neuf ans, et ils n'échappèrent au supplice que par la fuite. L'enfant poète fit des vers sur sa disgrace, dans lesquels il se compare au jeune Ascagne fuyant avec Enée. Rome fut leur premier asile. Le jeune Tasso fut envoyé ensuite à Padoue étudier le droit. Il reçut même ses degrés en philosophie et en théologie. Mais entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, à l'âge de 17 ans il fit son poëme de *Renaud*, qui fut comme le précurseur de sa *Jérusalem*. Il commença ce dernier ouvrage à l'âge de 22 ans. Enfin il alla se mettre en 1565 sous la protection d'Alfonse, duc de Ferrare. Ce prince le logea dans son palais et le mit par ses libéralités en état de n'avoir d'autre soin que celui de s'entretenir avec les muses. Il pensa même à le marier avantageusement, et il lui en fit faire la proposition par son secrétaire intime qui étoit un vieux garçon. Le Tasse répondit à celui-ci comme Epictète avoit répondu autrefois à l'un de ses amis : « Je me marierai lorsque vous me donnerez une de vos filles. » Le pape Grégoire XIII ayant envoyé en France en 1572 le cardinal Louis de Ferrare, frère du duc, en qualité de légat, Le Tasse l'y accompagna : il fut reçu du roi Charles IX avec les distinctions dues à son mérite. De retour en Italie, il devint, à la cour de Ferrare, amoureux de la sœur du duc. Cette passion, jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette cour, fut la source de l'humeur mélancolique qui le consuma pendant vingt années. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités et d'humiliations. Persécuté par les ennemis que lui suscitoient ses talens; plaint mais négligé par ceux qu'il appeloit ses amis, il souffrit l'exil, la pauvreté, la faim même; et ce qui devoit ajouter un poids insupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua et l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare. Il alla, couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sorrento dans le royaume de Naples, trouver une sœur qu'il y avoit. Il est faux qu'il n'en obtint aucun secours, comme le prétend Voltaire. Le P. Nicéron, mieux instruit, dit que sa sœur le reçut avec toute la joie et toute la tendresse imaginables, et il passa tout un été avec elle. Mais le désir de retourner à Ferrare le tourmentoit toujours. Il y alla de nouveau. Le duc le croyant malade, l'exhorta à ne plus penser qu'à une vie douce, et à la jouissance de la tranquillité qu'il vouloit lui procurer. Son cœur toujours passionné éloignoit le calme que le prince lui promettoit. Un jour, au milieu de sa cour, il est saisi tout-à-coup d'un accès

de sa folie amoureuse, il se jette au cou de la princesse Eléonore, sœur du duc, et l'embrasse avec transport. Alfonse se tournant de sang-froid vers ses courtisans : « Quel dommage, leur dit-il, qu'un si grand homme soit devenu fou! Qu'on le transporte à l'hôpital et qu'on le soigne. » (Cette anecdote est tirée de Muratori.) En effet, il le fit enfermer dans l'hôpital de Sainte-Anne, où la solitude et sa détention forcée le jetèrent dans des maladies violentes et longues, qui lui ôtèrent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit un jour avoir été guéri par le secours de la Vierge et de sainte Scholastique, qui lui apparurent dans un grand accès de fièvre. Sa liberté lui fut rendue au commencement de 1586, à la prière du duc Vincent de Gonzague. Pour comble d'infortune, sa réputation poétique avoit été attaquée de tous côtés. Le nombre de ses ennemis éclipsa pour un temps sa gloire : il fut presque regardé comme un mauvais poète. Enfin, après vingt années, l'envie fut lasse de l'opprimer; son mérite surmonta tout. Las de la vie orageuse qu'il avoit menée à la cour des princes, il avoit été chercher le repos à Naples. Il y étoit heureux, lorsqu'il fut appelé à Rome par le pape Clément VIII, qui, dans une congrégation de cardinaux, avoit résolu de lui donner la couronne de laurier et les honneurs du triomphe. Le Tasse fut reçu à un mille de Rome par les deux cardinaux neveux, et par un grand nombre de prélats et d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du pape : « Je désire, lui dit le pontife, que vous honoriez la couronne de laurier qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée. » Les deux cardinaux Aldobrandins, neveux du pape, qui aimoient et admiroient Le Tasse, se chargèrent de l'appareil de ce couronnement. (*Voyez* Pétrarque.) Il devoit se faire au Capitole. Le Tasse tomba malade dans le temps de ces préparatifs, et, comme si la fortune avoit voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie, le 15 avril 1595. Jamais poète n'a été aussi indulgent et aussi honnête dans la société. Peu satisfait ordinairement des productions de son esprit, il étoit toujours content de son état, lors même qu'il manquoit de tout. Il s'abandonnoit entièrement à la Providence, et se faisoit un scrupule de recevoir ou de garder ce qui ne lui étoit pas absolument nécessaire. Il fut d'ailleurs bon parent et bon ami. On l'enterra sans pompe, comme il l'avoit désiré. Mais le cardinal Bevilaqua lui fit ensuite élever un monument dans l'église du monastère où il étoit mort. Ses principaux ouvrages sont, I. La *Jérusalem délivrée*, dont M. Lebrun nous a donné une traduction élégante et animée qui a fait oublier celle de Mirabaud. (*Voy.* Mirabaud.) Le premier traducteur fut Jean Baudoin. M. Baour-Lormian l'a traduite en vers. Ce poëme offre autant d'intérêt que de grandeur; il est parfaitement bien conduit; presque tout y est lié avec art. Ce poète fait passer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, et de la peinture des voluptés il le ramène aux combats. Son style est par-tout clair, élégant; et lorsque son sujet demande de l'élévation, on est étonné comment la mollesse de la langue italienne prend un nouveau caractère sous sa plume et se change en énergie et en majesté. Mais avec de grandes beautés, ce poë-

me a de grands défauts. Le sorcier Ismène qui fait un talisman avec une image de la Vierge Marie; l'histoire d'Olinde et de Sophronie, personnages qu'on croiroit les principaux du poëme et qui n'y tiennent point du tout; les dix princes chrétiens métamorphosés en poissons; le perroquet chantant des chansons de sa composition; ce mélange d'idées païennes et chrétiennes, ces jeux de mots et les *concetti* puérils, tout cela dépare ce beau poëme. (*Voyez* BORGHÈSE, nº II.) Le Tasse sembla reconnoître lui-même qu'il l'avoit rempli de choses qui choqueroient les lecteurs judicieux. Pour se justifier il publia une préface, dans laquelle il tâcha de prouver que tout son poëme étoit allégorique. L'armée des princes chrétiens représentoit, selon lui, le corps et l'ame. Jérusalem étoit la figure du vrai bonheur qu'on acquiert par le travail et avec beaucoup de difficulté. Godefroi est l'ame; Tancrède, Renaud et les autres héros en sont les facultés. Le commun des soldats sont les membres du corps. Les diables sont à la fois figures et figurés. Armide et Ismène sont les tentations qui assiégent nos ames. Les charmes, les illusions de la forêt enchantée représentent les faux raisonnemens dans lesquels nos passions nous entraînent. Telle est la clef que Le Tasse donna de son poëme: il y a apparence qu'il la trouva dans le temps de ses vapeurs. Et quel autre jugement porter d'une dissertation où le peintre d'Armide n'inspire que la pitié! II. La *Jérusalem conquise*, 1593, in-4°. Peu connu aujourd'hui, même en Italie, ce poëme est une preuve ajoutée à tant d'autres, que le génie ne veut point d'entraves et qu'il perd toutes ses forces lorsqu'il obéit à des impulsions étrangères; mais Le Tasse, à l'imitation du sculpteur athénien, auroit pu dire à ses ennemis en leur montrant les deux Jérusalem: le chef-d'œuvre m'appartient; l'ouvrage médiocre vient de vous. III. *Renaud*, 1562, in-4°, poëme en douze chants, plein de faux brillans, de tours affectés, d'images recherchées. Nous en avons une plate traduction en prose par le sieur de La Ronce, en 1620, réimprimée sans changement en 1624. IV. *Aminte*, pastorale qui respire cette mollesse, cette douceur et ces graces propres à la poésie italienne. On a reproché à l'auteur d'avoir chargé son poëme de trop de récits, qui ne laissent presque rien à la représentation; mais on oublie facilement ce défaut en faveur des beautés touchantes de l'ouvrage. On doit observer que l'Aminte est la première comédie pastorale, et que son auteur fut le premier qui mit en scène l'idylle et la porta sur le théâtre. Il fut tout à la fois l'inventeur et le modèle de ce genre de poésie que les anciens n'avoient pas connu. Pequet l'a traduit en prose française en 1734. V. *Les sept journées de la création du monde*, 1607, in-8°. VI. La tragédie de *Torismond*, 1587, in-8°, mauvais ouvrage, indigne de l'auteur. Les productions du Tasse ont été imprimées en 6 vol. in-fol., Florence, 1724, avec les écrits faits pour et contre sa Jérusalem délivrée. La contestation qui s'étoit mue, sur la fin du 16ᵉ siècle et au commencement du 17ᵉ, entre les partisans du Tasse et ceux de l'Arioste, touchant la préférence sur le Parnasse italien, semble être entièrement finie. Malgré le jugement des académiciens de La Crusca, et de quelques rimailleurs jaloux et inquiets, Le Tasse est aujourd'hui en pos-

session du premier rang sur tous les poëtes de sa langue. (On peut voir l'histoire de la dispute dont nous parlons dans le 4e volume des Querelles littéraires.) Les éditions les plus recherchées de la Jérusalem sont, celle de Gênes, 1590, in-4°, avec les figures de Bernard Castelli et les notes de divers auteurs; celle de l'imprimerie royale à Paris, 1644, grand in-fol., avec les planches de Tempesta; celle de Londres, 1724, 2 vol. in-4°, avec les notes de plusieurs littérateurs italiens; celle de Venise, 1745, in-folio, avec figures; l'édition portative et élégante des Elzevirs, 1678, 2 vol. in-32, avec les figures de Sébastien Le Clerc; enfin celle de Paris, 1768, 3 vol. in-12. L'Aminte a été donnée par les mêmes, 1678, in-24. La Vie de ce grand poète a été écrite en italien par le marquis Manzo, et publiée à Venise en 1621. Nous en avons une en français, par de Charnes, Paris, 1690, in-12. En 1808 le gouvernement de Naples, voulant honorer la mémoire du Tasse, a ordonné qu'un monument seroit élevé à Sorento, patrie du poète, en face de la maison où il étoit né; que les manuscrits originaux de ses ouvrages, existant dans la bibliothèque royale de Naples, seroient transportés dans cet édifice, où l'on déposeroit un exemplaire de chaque édition et traduction du Tasse, et que la conservation de ce dépôt précieux seroit confiée au plus proche descendant de sa famille. J. D. Gries a donné une bonne traduction métrique du Tasse en allemand, en 4 vol. in-8°, Iena, 1803. Il a paru un ouvrage intitulé *les Veillées du Tasse*, 1 vol. in-12, avec le texte italien en regard, précédées de Mémoires historiques et de Recherches littéraires sur sa vie, traduites par M. B. Barrère, membre de plusieurs académies. L'ouvrage est digne du nom qu'il porte, et la traduction est élégante. M. Compagnoni, éditeur italien, prétend que ces Veillées ont été découvertes en 1794, dans les débris d'un vieil édifice de Ferrare. L'écriture, dit-il, en étoit mauvaise, les caractères presque effacés par le temps, mais l'authenticité du manuscrit n'a été révoquée en doute par personne.. L'histoire de cette découverte peut être vraie, peut être fausse; mais qu'importe, si l'ouvrage est bon, et s'il réussit! Si ces Veillées sont réellement du Tasse, c'est une nouvelle fleur qu'il faut ajouter à sa couronne; si elles n'en sont pas, on dira : elles sont dignes d'en être.

* III. TASSE (Hercule le), gentilhomme de Bergame, fit ses études à Bologne avec Torquato. Dès sa jeunesse il fut surnommé le *philosophe*. Il avoit composé un *Opuscule* contre les femmes; et pour rétractation de ce qu'il avoit avancé, il épousa Lélia Augusta, d'une illustre famille de Bergame. Il a encore écrit sur la *Réalité et la perfection des devises*, Bergame, 1612, in-4°.

IV. TASSE (le), Bernardo Tasso, père de Torquato, se fit aussi beaucoup de réputation par ses ouvrages poétiques: le plus connu et le plus recherché est l'*Amadis*, poëme en 100 chants, dont la première édition, faite à Venise par Giolito en 1560, in-4°, est très-estimée, et peu commune. Les Italiens font aussi beaucoup de cas du recueil de ses *Lettres*, imprimées à Venise en 1574, in-8°. L'édition la plus complète est celle de Padoue, 1733, 3 volumes in-8° : on y a joint sa Vie par Leghezzi. Bern.

Tasso mourut à Rome en 1575, au couvent de Saint-Onuphre, où il s'étoit retiré sur la fin de ses jours. On a encore de lui: *il Floridante*, 1560, in-12.

* V. TASSE (Faustin le), né à Venise vers 1541, d'une famille originaire de Bergame, fut religieux conventuel pendant neuf ans, puis entra chez les mineurs de l'observance. Il exerça longtemps le ministère apostolique, et donna des preuves de son talent dans toute l'Italie. Il possédoit plusieurs langues, et occupa les principales dignités de son ordre. Il mourut à Venise vers la fin du 16e siècle. Il a donné deux livres de *Poësies toscanes*, imprimées à Turin, 1573, in-4°. l'*Histoire des succès de l'Italie, depuis* 1566 *jusqu'en* 1580. Cet ouvrage renferme principalement les guerres de l'hérésie. Deux livres *de la conversion des pécheurs*, Venise, 1578.

* VI. TASSE (le comte François-Marie le), né à Bergame le 14 juin 1710, montra dès son enfance beaucoup de goût pour la peinture, et en apprit les premiers élémens de Victor Ghislandi. Il fit ses études au collége de Parme, sous la direction des jésuites. De retour dans sa patrie, il se livra entièrement à la poésie et au dessin. L'étroite amitié qu'il contracta avec l'abbé Marenzi, savant littérateur, ne contribua pas peu à perfectionner son goût. Il passa à Venise et à Rome pour étudier les grands maîtres de la peinture. Étant revenu à Bergame, il conçut le projet d'écrire les Vies des artistes célèbres de sa patrie, et recueillit pour cet objet de nombreux matériaux. Il se disposoit à publier son ouvrage, quand la mort l'enleva le 8 septembre 1782. Le comte Hercule, son fils, a publié son manuscrit sous ce titre: *Vies des peintres, sculpteurs et architectes de Bergame*, etc., Bergame, 1792, 2 volumes in-4°.

VII. TASSE (Augustin), peintre bolonais du 17e siècle, réussit dans le *paysage*, dans les *perspectives* et dans les *tempêtes*.

* I. TASSIN (Léonard), chirurgien-major de l'hopital de Mastricht, né à Vandœuvre en Champagne, mort le 13 avril 1787, a laissé, I. *Chirurgie militaire*, Nimègue, 1673, in-12. II. *Administrations anatomiques et myologie*, Paris, 1678, in-12.

II. TASSIN (René-Prosper), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1697 à Lonlai, bourg du diocèse de Coutances, mourut à Paris en 1777. Ce religieux, aussi recommandable par sa piété que par son érudition, continua la *Nouvelle diplomatique* de dom Toustain son ami. (*Voyez* TOUSTAIN.) On a encore de lui, I. *L'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, Bruxelles, 1776, in-4°. Ce livre, beaucoup plus exact et plus étendu que la Bibliothèque de dom Le Cerf, est un monument de l'attachement de dom Tassin pour la société dont il étoit membre. On y trouve la vie et les travaux des auteurs qu'elle a produits depuis son origine en 1618 jusqu'à nos jours. On y détaille avec soin les titres et les différentes éditions de leurs livres, et les jugemens que les savans en ont portés. On y voit en même temps la notice de beaucoup d'ouvrages manuscrits, composés par les bénédictins du même corps. Il seroit à souhaiter que toutes les histoires littéraires fussent faites sur ce modèle. Le

censeur y fit mettre plusieurs cartons pour les articles de Gerberon et de quelques autres religieux soupçonnés de jansénisme. Dom Tassin, qui pensoit comme eux, étoit bien éloigné de les blâmer; et c'est en ce point seul qu'il ne paroît pas toujours impartial. II. *Dissertation sur les hymnographes*. III. *Défense des titres et des droits de l'abbaye de Saint-Ouen*, 1734, in-4°. IV. *Notice des manuscrits de l'église de Rouen*, 1746, in-12. C'est une nouvelle édition de l'ouvrage de Saas, auquel Tassin a fait beaucoup d'additions.

* TASSINARI (Jacques) de Ravenne, né le 22 janvier 1665, cultiva avec succès les mathématiques et la physique, et mourut le 25 février 1729. Nous avons de lui un *Discours sur la différence des eaux de la Bédèse, et de celles de la Montone*, Ravenne, 1719, et une *Relation sur la ville de Bologne*.

* TASSON (Jean-Dominique), avocat italien, puis juge en 1619, a mis au jour, I. *Consilia, sive responsum*. II. *Adversùs consilia*, 2 volumes in-4°. III. *Observationes jurisdictionales politicæ et practicæ*, Naples, 1632, in-folio.

TASSONI (Alexandre), né à Modène en 1565, membre de l'académie des humoristes, suivit en Espagne en 1600 le cardinal Ascagne Colonne, en qualité de premier secrétaire, mais ses traits satiriques contre les Espagnols lui firent perdre sa place. Il se retira à Rome, où il partagea son temps entre la culture de son jardin et celle de la poésie. François Ier, duc de Modène, l'appela à son service, et l'honora des titres de gentilhomme ordinaire et de conseiller d'état. Il mourut le 25 avril 1635. On le regardoit comme un des premiers savans de son siècle, et le savoir, dit Grosley, étoit son moindre mérite. On a de lui quelques ouvrages. Les principaux sont, I. Un *Poëme* héroï-comique, sur la guerre entre les Modénois et les Bolonais, au sujet d'un seau qui avoit été pris, et qu'il intitula *La Secchia rapita*. L'édition la plus recherchée est celle de Ronciglione, 1464; et la plus récente est celle de Paris, 1768, 2 volumes in-12. Ce poëme a été traduit en français par Pierre Perrault, 1678, 2 volumes in-12; et par M. de Cedors, 1759, 3 vol. in-12. L'une et l'autre vers on sont accompagnées du texte italien. Ce poëme est un assez agréable mélange de comique, d'héroïque et de satirique; mais la décence n'y est pas toujours observée. Voltaire l'a jugé avec trop de rigueur, lorsqu'il a dit dans une de ses lettres, « que *la Secchia rapita* étoit un très-plat ouvrage, sans invention, sans imagination, sans variété, sans esprit et sans graces; et qu'il n'a eu cours en Italie que parce que l'auteur y nomme un grand nombre de familles auxquelles on s'intéressoit. » Voltaire, plein de l'Arioste, trouvoit que tous les poètes italiens, ses imitateurs, lui étoient très-inférieurs; mais il y a plusieurs places sur le Parnasse, et Tassoni ne devoit pas être relégué à la dernière. II. Des *Observations sur Pétrarque*, dont quelques-unes sont curieuses. III. Une *Histoire ecclésiastique*, dans laquelle il contredit souvent Baronius. IV. Son *Testament*. C'est une pièce pleine de sel et d'enjouement; en voici un échantillon. « Je soussigné, *dit-il*, sain de corps et d'esprit, si l'on excepte la fièvre commune de l'ambition

humaine qui porte ses vues au-delà du trépas, voulant déclarer ma dernière volonté, I. Je laisse mon *Ame* au principe qui l'a créée. Pour mon *Corps*, il ne seroit bon qu'à être brûlé; mais comme la religion dans laquelle je suis né ne le permet pas, je prie les maîtres de la maison où je mourrai (n'en ayant aucune à moi), ou si je mourois en plein air, je prie les voisins ou les passans, de me faire enterrer en lieu saint, déclarant que pour tout appareil d'enterrement, je serai content d'un sac, d'un porte-faix, d'un prêtre, d'une croix et d'une chandelle. II. Je laisse à l'église où je serai inhumé, 12 écus d'or, sans exiger ni obligation, ni reconnoissance pour une si petite somme, que je ne laisserai d'ailleurs, de même que tout mon bien, que parce que je ne pourrai pas l'emporter. III. Je laisse à Marzio, mon fils naturel, né de Lucie Grafaguina, cent écus en carlins, afin qu'il puisse s'en faire honneur au cabaret, etc. » Ce fils naturel de Tassoni étoit un libertin, qui lui donna beaucoup de chagrin, et qui le voloit de temps en temps. La Vie de ce poete a été écrite par le savant Muratori.

† TASTE (Dom Louis la), bénédictin célèbre, né à Bordeaux de parens obscurs, fut élevé comme domestique dans le monastère des bénédictins de Sainte-Croix de la même ville. On lui trouva de l'esprit, et on le revêtit de l'habit de Saint-Bénoît. Devenu prieur des Blancs-Manteaux à Paris, il écrivit contre les fameuses convulsions et contre les miracles attribués au diacre Pâris. Ceux de ses confrères qui respectoient la mémoire de ce diacre se préparoient à faire flétrir son ennemi, lorsqu'il fut élevé à l'évêché de Bethléem en 1738. On le nomma, environ dix ans après, visiteur général des carmélites. Sa conduite, tour à tour artificieuse et violente envers les divers monastères de cet ordre, souleva, dit-on, plusieurs personnes contre lui. Il mourut à Saint-Denis en 1754 à 69 ans. Ses ouvrages sont, I. *Lettres théologiques* contre les convulsions et les miracles attribués à Pâris, in-4°., 2 vol. Cet ouvrage contient 21 *Lettres ;* on y trouve des faits curieux, mais peu de critique et point de saine théologie sur l'article des miracles. Dom La Taste y soutient que les diables peuvent faire des miracles bienfaisans et des guérisons miraculeuses, pour introduire ou autoriser l'erreur ou le vice : sentiment contraire à la religion. L'abbé de Prades l'ayant adopté dans sa fameuse thèse, qui fut censurée par la Sorbonne. La 19e Lettre de La Taste contre le livre de Montgeron fut supprimée par arrêt du parlement. Les 18 premières furent attaquées par les jansénistes, qui dans leurs ecrits appellent l'auteur : « Bête de l'Apocalypse, Blasphémateur, Diffamateur, mauvaise Bête de l'île de Crete ; Moine impudent, bouffi d'orgueil ; Ecrivain forcené ; Auteur abominable d'impostures atroces et d'ouvrages monstrueux. II. Des *Lettres* contre les carmélites de Saint-Jacques, à Paris III. Une *Réfutation* des fameuses *Lettres Pacifiques*.

TATE (Nahum), poète irlandais, né à Dublin en 1652, et mort en 1715, a publié un grand nombre de poésies, parmi lesquelles on distingue un *Poëme* sur la mort de la reine Anne.

† TATIEN, disciple de S. Justin, étoit Syrien de naissance. Il fut d'abord élevé dans les sciences des Grecs et dans la religion des païens. Il voyagea beaucoup, et trouva par-tout la religion païenne absurde, et les philosophes de son siècle flottant entre une infinité d'opinions et de systèmes contradictoires. Il étoit dans cette perplexité, lorsque les livres des chrétiens lui tombèrent entre les mains; il fut frappé de leur beauté. « Je fus persuadé, dit-il, par la lecture de ces livres. » Il se fit chrétien; mais il resta encore au fond de son esprit des idées platoniciennes. Après avoir utilement servi l'Eglise, il enseigna une doctrine qui n'est pas la sienne : il admet avec Marcion deux dieux différens, dont le créateur étoit le second. Il attribuoit l'ancien et le nouveau Testament à ces deux êtres divers, et rejetoit quelques-unes des Epîtres de S. Paul. Il devint le chef de la secte de encratites ou continens. Il condamnoit l'usage du vin, défendoit le mariage, et donnoit encore dans d'autres singularités. C'étoit un homme très-savant, et qui écrivoit avec facilité. Ses talens, joints à l'austérité de ses maximes, donnèrent à son école beaucoup de réputation. De Mésopotamie elle se répandit à Antioche, dans la Cilicie, dans l'Asie-mineure et même en occident. Tatien étoit auteur d'une *Harmonie* des quatre évangélistes, et d'un grand nombre d'autres ouvrages; mais il ne nous reste que son *Discours* contre les gentils en faveur des chrétiens; car la *Concorde* qui porte son nom, n'est point de lui, non plus que les autres écrits qu'on lui attribue. L'édition la plus estimée de son *Apologie* est celle d'Oxford, 1700, in-8°. *Voyez* la Dissertation du savant abbé de Longuerue sur cet écrivain.

† TATISTCHEF (Vassili), Russe, conseiller privé sous le règne de l'impératrice de Russie Anne, au commencement du 18ᵉ siècle, a travaillé pendant 30 ans à l'*Histoire* de sa nation, qu'il avoit poussée jusqu'à la fin du 16ᵉ siècle; une incendie en a fait perdre une partie. M. Muller a publié après la mort de l'auteur la partie de son ouvrage qui a échappé aux flammes; elle forme trois volumes in-4° dont le premier contient plusieurs *Dissertations* sur les antiquités de la nation esclavonne, et les deux suivans l'*Histoire de l'empire de Russie* depuis son origine jusqu'en 1237. Cet ouvrage est moins un corps d'histoire suivi qu'une collection d'anciennes chroniques.

I. TATIUS, roi des Sabins, fit la guerre à Romulus, pour venger l'enlèvement des Sabines. Dans un combat où Romulus étoit près de succomber, ces femmes se jetant au milieu des combattans, qui étoient leurs pères ou leurs frères et leurs époux, vinrent à bout de les séparer. La paix fut conclue l'an 750 avant Jésus-Christ, à condition que Tatius partageroit le trône de Rome avec le fondateur de cette ville; mais Romulus, fâché de ce partage, fit tuer Tatius six ans après. Sa fille Tatia fut mariée à Numa Pompilius.

† II. TATIUS (Achille), d'Alexandrie, renonça au paganisme, et, après s'être fait chrétien, devint évêque. L'époque précise où il a vécu n'est pas bien avérée; mais ce fut avant le règne de Constance II, puisque Julius-Firmicus, qui écrivoit sous ce

prince, fait mention de lui. Nous avons de lui deux ouvrages sur les *Phénomènes d'Aratus*, traduits par le P. Pétau, et imprimés en grec et en latin dans l'*Uranologium*. On attribue encore à Tatius le roman grec des *Amours de Leucippe et de Clitophon*, dont Saumaise a donné une belle édition en grec et en latin, avec des notes, Leyde, 1640, in-12; Baudoin l'a platement traduit en français en 1633, in-8°, et il l'a été beaucoup mieux par du Peron de Castera, 1735, in-12. Cet ouvrage est écrit d'un style peu naturel. Il y règne une morale licencieuse, et en général c'est une production médiocre.

TATTEMBACH. *Voyez* NADASTI, n° II.

* TATTI (Prime Louis), clerc régulier des Somasques, né à Côme le 5 octobre 1616, entretint un commerce épistolaire avec le jésuite Papebroch. On a de lui, I. Les *Annales sacrées de Côme*, dont les deux premières décades furent imprimées en 1675 et 1683. II. Le *Martyrologe du diocèse de Côme*. III. Le *Martyr de saint Fidèle*, etc.

† I. TAVANES (Gaspard DE SAULX de), né en mars 1509, fut appelé Tavanes, du nom de Jean de Tavanes, son oncle maternel, qui avoit rendu à l'état des services signalés. Il fut élevé à la cour en qualité de page du roi, et fait prisonnier avec François Ier, à la malheureuse journée de Pavie. Devenu guidon de la compagnie du grand-écuyer de France, il servit dans les guerres du Piémont où il se distingua. Le duc d'Orléans, second fils de François Ier, charmé des agrémens de son caractère, le nomma lieutenant de sa compagnie, et voulut se l'attacher particulièrement. Comme ils étoient l'un et l'autre vifs, hardis et entreprenans, ils se livrèrent à toute l'impétuosité de leur âge, et firent différentes folies dans lesquelles ils couroient ordinairement risque de la vie. Ils passoient à cheval à travers des bûchers ardens; ils se promenoient sur les toits des maisons, et sautoient quelquefois d'un côté de la rue à l'autre. Une fois, on dit que Tavanes, en présence de la cour qui étoit alors à Fontainebleau, sauta à cheval d'un rocher à un autre, qui en étoit distant de trente pieds. Tels étoient les amusemens de Tavanes, et en général des jeunes gens de qualité qui étoient attachés au duc d'Orléans. La guerre mit fin à ces extravagances, dignes des héros des siècles barbares. Tavanes se signala par des actions plus nobles. Il fut envoyé à La Rochelle, qui s'étoit révoltée en 1542, à l'occasion de la gabelle, et il ramena les rebelles à leur devoir. En 1544, il eut beaucoup de part au gain de la bataille de Cérisoles. Le duc d'Orléans étant mort l'année suivante, le roi donna à Tavanes la moitié de la compagnie de ce prince, et le fit son chambellan. Henri II, héritier des sentimens de François Ier pour Tavanes, le nomma en 1552 maréchal de camp : place d'autant plus honorable, qu'alors il n'y en avoit que deux dans une armée. Il se montra digne de son emploi dans les différentes guerres qu'eut le roi avec l'empereur Charles-Quint, sur-tout à la bataille de Renti en 1554. Le comte de Vulenfurt, qui commandoit le corps des Reîtres, appelés *les Diables noirs*, à cause de leur intrépidité, s'étoit vanté qu'avec ce seul corps il déferoit entièrement toute la gendarmerie fran-

çaise. Il en étoit si persuadé, qu'il avoit fait peindre sur son enseigne un renard dévorant un coq: figure allégorique, qui désignoit que les Allemands tailleroient en pièces les Français, représentés sous la figure du coq, par une allusion au mot *Gallus*. Tavanes, qui portoit un coq dans les armes de sa mère, s'imagine qu'il est personnellement intéressé à enlever aux impériaux un monument qui paroît blesser sa gloire. Cette idée singulière semble ajouter à la bravoure qui lui étoit naturelle; et il fit des efforts prodigieux, qui décidèrent la défaite des Reîtres, et ensuite de toute l'armée. Quoique Tavanes ne commandât qu'une compagnie de cent hommes d'armes, il s'attribua, non sans raison, tout l'honneur de cette journée. Il le fit bien sentir au duc de Guise, lorsque ce général lui dit : « Monsieur de Tavanes, nous avons fait la plus belle charge qui fut jamais. — Monsieur, lui répliqua Tavanes, vous m'avez fort bien soutenu. » Le roi le voyant venir tout couvert de sang et de poussière à la fin de cette bataille, arracha le collier de St. Michel qu'il portoit au cou, et le mit à celui de Tavanes, après l'avoir embrassé. Il se trouva en 1558 au siége et à la prise de Calais et de Thionvlle. Pendant les règnes orageux de François II et de Charles IX, Tavanes apaisa les troubles de la Bourgogne et du Dauphiné, il montra en toute occasion beaucoup d'aversion pour les protestans, et forma même contre eux, en 1557, une ligue qui fut appelée la Confrérie du Saint-Esprit; mais cette ligue fut supprimée par la cour, comme une innovation dangereuse. Il fut ensuite chef du conseil du duc d'Anjou, et décida la victoire à Jarnac, à Moncontour et en plusieurs autres rencontres. Le bâton de maréchal de France fut la récompense de ses services en 1570. Tavanes s'opposa, dit-on, deux ans après au dessein qu'on avoit d'envelopper le roi de Navarre et le prince de Condé dans le massacre de la Saint-Barthélemi; et l'on a eu raison de dire que c'est à lui que la maison de Bourbon eut l'obligation d'occuper le trône. Le fils de Tavanes, dans ses *Mémoires*, prétend en effet que son père combattit l'avis de Gondi de Retz, et que c'est à lui que l'on doit la conservation de Henri IV. Mais ce témoignage est suspect et cet aveu bien tardif. Ces mémoires ont été imprimés pour la première fois vers 1620; c'est-à-dire lorsque la race des Bourbons étoit florissante, et ils ont été dédiés au fils de Henri IV, à Louis XIII, que l'on avoit le plus grand intérêt de persuader de cette belle action, que de Thou, Davila et tous les contemporains du maréchal ont ignorée. L'année d'après la Saint-Barthélemi, Tavanes étant au lit de mort, son confesseur lui témoigna son étonnement de ce qu'il ne lui avoit pas dit un mot de la Saint-Barthélemi : « Je la regarde lui répondit le maréchal, comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés. Cependant il se signala cruellement dans cette fatale journée. Brantôme, qui le regardoit comme un des principaux auteurs du projet d'exterminer les calvinistes, dit qu'il se promena dans Paris pendant tout le jour de S. Barthélemi, et qu'il crioit au peuple: « Saignez! saignez! les médecins disent que la saignée est aussi bonne en août qu'en mai. » Peu de temps après il dirigea les opérations du siége de La Rochelle, qui s'étoit révoltée. Le siége traînant en longueur, le roi

l'engagea à s'y transporter. Il obéit quoique convalescent; mais s'étant mis en marche, il retomba malade et mourut en chemin dans son château de Sully, le 29 juin 1573, gouverneur de Provence, et amiral des mers du Levant. Travanes eut une jeunesse emportée, et une vieillesse sage. Il ne lui resta du feu de ses premières années qu'une activité de courage toujours prête à éclater, mais à qui la prudence sut imposer un frein. Il donna en mourant les ordres nécessaires pour que sa mort fût cachée jusqu'à ce que ses enfans eussent le temps d'être pourvus des charges qu'il avoit sollicitées pour eux. Tavanes avoit une éloquence noble et laconique. Lorsqu'il reçut en 1564 Charles IX aux portes de Dijon, dont il étoit gouverneur, il prit dans son compliment le ton d'un militaire qui savoit bien dire et bien faire. « Sire, lui dit-il en mettant la main sur son cœur, ceci est à vous; et portant la main sur la garde de son épée, voici ce dont je me sers pour le prouver. » (*Voyez* les Hommes illustres de France, par l'abbé Pérau, tom. 16.)

II. TAVANES (Guillaume DE SAULX, seigneur de), fils du précédent, lieutenant-de-roi en Bourgogne, combattit pour la Ligue à la journée d'Ivry, en 1590, et fit sa paix avec Henri IV, qui lui conserva ses places. Nous avons des *Mémoires* sous son nom, et d'autres sous le nom de son père le maréchal de Tavanes, imprimés séparément et réunis dans une édition in-fol. Ils furent rédigés par son frère Jean, mort en 1630 avec un brevet de maréchal de France. Il raconte dans les uns ce qui s'est passé en Bourgogne pendant la Ligue, et dans les autres, beaucoup plus amples, ce que son père a fait de glorieux. On a peu de plaisir à lire ces Mémoires, non-seulement parce qu'ils sont écrits d'un style sec et languissant, mais encore parce qu'on n'y apprend rien de bien important. L'auteur est un Caton qui moralise à tout moment, et qui voudroit par ses préceptes apprendre aux rois à gouverner et aux sujets à obéir. Mais dans ce qui les regarde, il n'est point du tout Caton. Il ne cesse d'exalter son père qu'il justifie en tout, et sa famille dont il fait remonter l'antiquité jusqu'au 3ᵉ siècle. Elle descend, à ce qu'il prétend, d'un seigneur appelé Faustus, qui vivoit l'an 214; et d'un autre Faustus, qui environ deux siècles après, reçut chez lui les martyrs qui apportèrent la religion chrétienne en Bourgogne. En mémoire de ce service, continue l'auteur, « il ne meurt personne de sa maison qu'on ne voie des bluettes de feu dans la chapelle du château de Saulx. » Guillaume de Tavanes mourut en 1633. Sa postérité subsiste.... Il ne faut pas le confondre avec Jacques DE SAULX, comte de Tavanes, son petit-fils, lieutenant-général, mort en 1683, à 63 ans, dont nous avons des *Mémoires* contenant les guerres de Paris depuis la prison des princes (en 1650) jusqu'en 1653, Paris et Cologne, 1691, in-12. Il étoit attaché au prince de Condé, et le suivit dans toutes ses campagnes jusqu'en 1653, qu'il le quitta pour ne pas partager le commandement avec le prince de Tarente.

* I. TAVANTI (Jacques), de l'ordre des servites, natif de Piève, florissoit dans le 16ᵉ siècle. Théologien profond, prédicateur éloquent et savant littéra-

teur, il professa à Pise pendant 47 ans, et devint général de son ordre. Les ducs de Toscane firent beaucoup de cas de lui, et le consultèrent dans diverses affaires importantes. Il mourut à 81 ans. On a de lui plus de trente *Ouvrages*, qui tous ont pour but l'instruction ecclésiastique.

* II. TAVANTI (Ange), conseiller intime des finances de Pierre Léopold, grand-duc de Toscane, naquit à Arezzo en 1712. Après avoir fait ses cours de belles-lettres et de philosophie, il se livra à l'étude de la jurisprudence. Il traduisit, encore jeune, l'ouvrage de Locke, *sur les Finances et le Commerce*, Florence, 1751, 2 vol. in-8°. Malgré la brillante perspective que Rome lui offroit, il aima mieux rester dans sa patrie. Le comte de Richecourt, ministre en Toscane sous le règne de François Ier, instruit de ses profondes connoissances, l'établit à Florence en qualité de secrétaire du conseil des finances. Tavanti devint bientôt extrêmement versé dans cette partie. Ses méditations lui firent connoître les vices radicaux qui infectoient la source des richesses de l'état, et il s'occupa d'y remédier. Il fut ensuite élevé à la place de conseiller intime de son souverain, et mourut à Florence en 1780. Tavanti avoit un génie vaste, une mémoire prodigieuse, beaucoup d'application et une érudition littéraire très-profonde.

TAVARONE (Lazare), Génois, né en 1556, et mort en 1631, devint premier peintre du roi d'Espagne, et mérita cet honneur par son talent dans le genre de l'histoire et le portrait.

† TAUBMAN (Frédéric), critique et littérateur allemand, né en Franconie en 1565, mort en 1613, perdit dans sa première enfance son père, qui ne jouissoit que d'une médiocre aisance. Sa mère s'étant remariée à un tailleur, celui-ci, loin de contrarier l'éducation du jeune Taubman, l'aida de tout son pouvoir, et l'envoya étudier à Culmbach, où il fit de grands progrès, malgré le renversement de la fortune de son bienfaiteur, qui le réduisit dans les derniers temps à mendier son pain. Pour comble de malheur sa mère mourut, et son beau-père se remaria ; mais sa nouvelle épouse remplaça dignement la mère du jeune orphelin. Elle le prit en amitié et pourvut à tous ses besoins, de sorte qu'il trouva des ressources dans des circonstances même qui ne sembloient que lui promettre de nouvelles infortunes. Taubman, âgé de 17 ans, possédoit parfaitement ses auteurs grecs et latins, et un talent rare pour la poésie, lorsqu'en 1582 George Frédéric, marquis de Brandebourg, fonda un collége à Heilbrunn en Souabe, et le choisit parmi les élèves qu'il y envoya. Taubman y resta dix ans, et sut s'y concilier à un haut degré l'estime et la faveur de Frédéric-Guillaume, prince de Saxe, qui le conduisit à la place de professeur de poésie et de belles-lettres, dont il jouit le reste de ses jours. Il eut tout à-la-fois le bonheur rare de se faire aimer et admirer ; il étoit officieux et bon ami ; et quoique naturellement porté à la raillerie, il sut toujours restreindre ce dangereux penchant dans de justes bornes. On a de lui, I. Des *Commentaires* sur Plaute, in-4°, et sur Virgile, in-4°, qui sont estimés, et surtout le premier. II. Des *Poésies*, 1622, in-8°. Des *Saillies*, sous

le titre de *Taubmaniana*, Lipsiæ, 1703, in-8°.

* I. TAVELLI (Jean), né au château de Torsignano près d'Imola, mort en 1446, fut d'abord jésuite, puis le cinquantième évêque de Ferrare. Il assista au concile général tenu dans cette ville pour la réunion des Eglises grecque et latine. On a de lui une traduction italienne de la *Bible* et d'une grande partie des 35 *livres moraux* de *saint Grégoire sur Job*, et des *Sermons* de *saint Bernard*, sur les fêtes solennelles de toute l'année. Cette traduction fut imprimée à Venise en 1529, in-folio, et 1558, in-8°. Outre ces ouvrages il a laissé une *Apologie* de son institut, la *Vie de Jean Colombini*, son fondateur, et un *Traité de la perfection de la vie spirituelle*, 1580.

* II. TAVELLI (Joseph), du Bressan, né le 6 octobre 1764, donna dès son enfance des signes certains du talent qu'il devoit avoir. Après son cours de belles-lettres, il s'appliqua à la philosophie, et acheva à 15 ans sa logique et sa métaphysique. En novembre 1779 il passa à Pavie pour y apprendre la physique, l'histoire naturelle et les mathématiques. Il fit aussi de rapides progrès dans la théologie, la langue grecque, l'histoire ecclésiastique et l'érudition sacrée. En 1781 il revêtit l'habit de prêtre séculier, et mourut à Brescia à la fleur de l'âge, le 24 octobre 1784. On a de lui, I. *Apologie d'un bref de Pie VI*, Pavie, 1784. II. *Essai de la doctrine des Pères grecs sur la Prédestination*, Pavie, 1782.

† TAVERNIER (Jean-Baptiste), l'un des plus grands voyageurs du 17e siècle, naquit en 1605 à Paris, où son pere, qui étoit d'Anvers, étoit venu s'établir et faisoit un trafic utile de cartes géographiques. Le fils contracta une si forte inclination pour les voyages, qu'à 22 ans il avoit déjà parcouru la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, la Suisse, la Hongrie et l'Italie. La curiosité le porta bientôt au-delà de l'Europe. Pendant l'espace de 40 ans, il fit six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes, par toutes les routes praticables. Il faisoit un grand commerce de pierreries, et ce commerce lui procura une fortune considérable. Il voulut en jouir dans un pays libre; il acheta, en 1688, la baronie d'Anbonne, à peu de distance du lac de Genève. La malversation d'un de ses neveux qui dirigeoit dans le Levant une cargaison considérable, l'espérance de remédier à ce désordre, le désir de voir la Moscovie, l'engagèrent à entreprendre un septième voyage, malgré son extrême vieillesse. Il partit pour Moscow, et à peine y fut-il arrivé qu'il y termina sa vie ambulante en juillet 1689. Louis XIV lui donna des lettres de noblesse, quoiqu'il fût de la religion prétendue réformée. Nous avons de Tavernier un Recueil de *Voyages*, imprimé en six vol. in-12. On y trouve des choses curieuses, et il est plus exact qu'on ne pense, quoiqu'il outre quelquefois la vérité. Ses voyages sont sur-tout précieux aux joailliers, pour le détail qu'ils renferment sur le commerce des pierreries. Comme il n'avoit point de style, Samuel Chappuzeau, pour les deux premiers volumes de ses Voyages, et La Chapelle, secrétaire du premier président de Lamoignon, pour le troisième, lui prê-

tèrent leur plume ; mais c'étoient deux plumes fort médiocres.

TAULÈRE. *Voy.* THAULÈRE.

TAVORA (François D'ASSISSE, marquis de), d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Portugal, général et inspecteur de toute la cavalerie du royaume, membre du conseil de guerre, fut condamné au dernier supplice et exécuté le 13 janvier 1759, avec dona Eléonore de Tavora, sa femme, ses deux fils, et plusieurs autres seigneurs, comme auteur d'une conspiration contre le monarque. « On sait, dit M. Bourgoing dans ses Mémoires sur l'Espagne et le Portugal, que l'intrigue amoureuse du roi Joseph avec une jeune personne de la famille de Tavora, fut pour les conjurés, parmi lesquels cette famille jouoit le rôle principal, un des prétextes de la conspiration qui éclata contre lui ; mais l'ambition des Tavora et la haine qu'inspiroit le marquis de Pombal, en furent les véritables causes. » Par une sentence de la reine, du 7 avril 1781, les personnes de tout rang et de toute condition, impliquées dans cette affaire, furent déclarées innocentes. *Voyez* les Anecdotes du marquis de Pombal, 1 vol. in-8°, 1783 ; et les Mémoires du M. de P., 1783, 4 vol. in-12.

TAURISCUS. *V.* APPOLONIUS de Rhodes, n° X.

* TAURELLO (Nicolas), docteur en médecine, né à Montbelliard le 26 novembre 1547, et mort à Altorf en 1606, occupa dans cette dernière ville une chaire de médecine. Il fut accusé d'athéisme par les théologiens d'Heidelberg, et les convainquit de calomnie. Taurello étoit d'une taille peu élevée, mais d'un génie transcendant, qui a fait dire à un poète :

Corpore Taurellus, taurus et ingenio.

Il a laissé, *De partibus corporis humani.* Altorfii, 1583, in-4°. *De ventriculi naturâ et viribus*, ibidem, 1687, in-4°. *Disputatio de cordis naturâ et viribus*, Norimbergæ, 1585, in-4°. *Alpes cæsæ, id est, Andreæ Cesalpini Itali monstrosa et superba dogmata, discussa et excussa*, 1597, in-8°.

† TAURI ou TAUVRI (Daniel), né en 1669, d'un médecin de Laval, qui fut son précepteur, fit des progrès si rapides, qu'à 18 ans il donna des leçons d'anatomie, et publia trois ans après son *Anatomie raisonnée ;* cet ouvrage se ressent de l'âge de l'auteur. Il fit imprimer la même année un *Traité de médicamens*, en 2 vol. in-12. On a encore de lui un *Traité de la génération du fœtus*, et une *Pratique des maladies aigües.* Il mourut en 1701. Tauri étoit doué d'un génie vif et pénétrant ; il avoit le talent de concevoir des idées neuves, presque toutes systématiques. Il ne fut pas autant répandu qu'il auroit pu l'être, parce qu'il ne savoit pas se faire valoir.

† I. TAYLOR (Jean), vulgairement nommé *le Poëte à l'eau*, né à Glocester vers l'an 1580, mort en 1654, fut employé dans sa jeunesse chez un batelier de Londres : dans un état si laborieux et qui lui laissoit si peu de loisirs, il n'en a pas moins composé plusieurs volumes, qui ont été ensuite réunis en un seul, in-folio. Lorsque la rebellion éclata en Angleterre, Taylor passa à Oxford, où il se fit marchand de vin ; son cabaret fut très-fréquenté des étudians. Alors Taylor composa des *Chansons* et des

Pamphlets satiriques en faveur du parti du roi ; ils ne furent pas inutiles aux royalistes. Oxford étant sur le point d'être assiégé, Taylor se retira à Westminster, où il prit pour enseigne *la Couronne en Deuil*. On la lui fit ôter. Alors il y substitua son portrait, avec ces deux vers dont voici le sens: *Ici où tant de têtes ont été pendues comme enseignes, pourquoi ne pendrois-je pas la mienne?* De l'autre côté, il avoit écrit en deux autres vers : *Quoique je ne sois pas digne du laurier, noble récompense du poète, je ne laisse pas de le désirer.* Taylor s'est fait plus de réputation comme aubergiste que comme poète.

† II. TAYLOR (Jérémie), savant prélat d'Angleterre, né à Cambridge d'un barbier, mort en 1667, prit les ordres et se fit une si grande réputation dans la chaire, que l'archevêque Laud voulut l'avoir pour chapelain et le nomma recteur de Uppingham, au comté de Rutland; en 1642 Taylor fut reçu docteur par *mandatum*. Il eut beaucoup à souffrir dans le temps de la rebellion. Lorsque le parti du roi commença à succomber, il se retira au comté de Caermarten, et fut obligé pour subsister de tenir une école. Ensuite le lord Conway l'emmena en Irlande, où il composa un livre précieux intitulé *Les Cas de Conscience*. En 1661 Taylor fut nommé à l'évêché de Down et Connor, et en même temps conseiller privé et vice-chancelier du collége de la Trinité à Dublin. On a encore de lui, I. *Le Grand Modèle*, ou *la Vie et la Mort de Jésus-Christ*, in-fol. II. *La vie et la mort d'un Saint*, excellent livre de piété pratique. III. *Discours de Controverse*. IV. Des *Traités* sur des sujets de dévotion.

* III. TAYLOR (Brook), célèbre mathématicien anglais, né à Edmonton, dans le comté de Middlesex en 1685, débuta, en 1708, par son *Traité du centre d'oscillation*, inséré quelques années après dans les Transactions philosophiques de la société royale de Londres, qui l'admit, en 1712, au nombre de ses membres, et le choisit, en 1714, pour son secrétaire. Il lui présenta plusieurs *Mémoires* intéressans, qui furent bientôt suivis de son *nouveau Traité de perspective linéaire*, ou l'*Art de dessiner, sur une surface plane, toute sorte d'objets d'une manière nouvelle et plus générale;* ouvrage enrichi depuis des augmentations de M. Colson, et dont les éditions se sont multipliées. Le docteur Brook Taylor fut marié deux fois, et deux fois il eut le malheur de devenir veuf après un très-court espace de temps. Il ne survécut que de peu d'années à la perte de sa seconde épouse, et mourut le 29 décembre 1731. Il étoit habile musicien, et avoit mis en pratique, avec succès, les préceptes de perspective qu'il avoit donnés. Il dessinoit le *paysage* avec beaucoup de précision et de légèreté.

* IV. TAYLOR (Jean), médecin-oculiste du 18e siècle, Anglais de naissance, parcourut toute l'Europe, et y fut estimé. Son talent réel fut un peu dégradé par le charlatanisme et par les éloges pompeux qu'il se donnoit lui-même. Il fut oculiste de presque toutes les têtes couronnées, et fit un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, I. *le Mécanisme de l'œil*, etc.; la première édition est en anglais, 1727, in-8°. II. *Traité universel de l'art de conserver la vue*, etc.,

in-fol. III. *Traité sur les Maladies de l'humeur cristalline*, Londres, 1736, in-8°.

* V. TAYLOR (Jean), savant ministre anglais dissident, né près de Lancaster, mort en 1761, fut long-temps pasteur d'une congrégation a Norwich, d'où il alla à Warrington pour être directeur d'une académie. On a de lui beaucoup d'ouvrages; les principaux sont, I. Une *Concordance de la Bible anglaise et hébraïque*, Londres, 1754, 2 vol. in-fol. II. Un *Traité du péché originel*. III. Plusieurs autres *Traités* de théologie.

† VI. TAYLOR (Jean), savant critique anglais, né à Shrewsbury en 1703, mort en 1766, docteur en droit, bibliothécaire et greffier de l'université de Cambridge, et membre de la société des docteurs. Dans la suite il prit les ordres, et obtint un canonicat de Saint-Paul, et l'archidiaconat de Buckingham. On a de ce docteur un ouvrage intitulé *Elémens du Droit civil;* et il a donné d'excellentes *éditions* de Lysias, 1740, in-8°, et de Démosthènes, 2 vol. in-8°.

* VII. TAYLOR (Henri), théologien anglais, mort en 1785, fut plusieurs années recteur de Cranley, et vicaire de Postsmouth. Il a donné plusieurs savans ouvrages. I. *Essai sur la beauté de l'économie divine*, in-8°. II. *Apologie* de Ben Mordecai, in-4°. III. *Pensées sur la nature de l'apostasie des Églises chrétiennes*, in-8°. IV. *Ruine sur ruine; Déroute sur déroute; Confusion, damnation!* in-8°.

* TAZZI BIANCANI (Jacques), né à Bologne le 17 octobre 1727, étudia chez les jésuites, et fit de grands progrès dans les langues grecque, latine et hébraïque. Il fut honoré par le sénat de Bologne de plusieurs dignités considérables, et associé aux principales académies de l'Italie. Les plus savans antiquaires le consultoient comme un oracle, et lui dédioient souvent leurs ouvrages. Il mourut subitement le 7 novembre 1789. On a de lui, I. *De diis fulginatium epistola*, Foligni, 1761, in-4°. II. *De Antiquitatis studio, oratio*, Bologne, 1781. III. *De quibusdam animalium exuviis lapidefactis*, etc.

FIN DU TOME SEIZIÈME.


II. Sachini. (Antoine marcel)
Sage (le)
Saint-evremont
Saintfoix
Saladin
Salluste
Sannazar
Sanson (Nicolas)
I. Santeuil (Jean Baptiste)
Sapho
Sarpi
II Saussure (horace de)

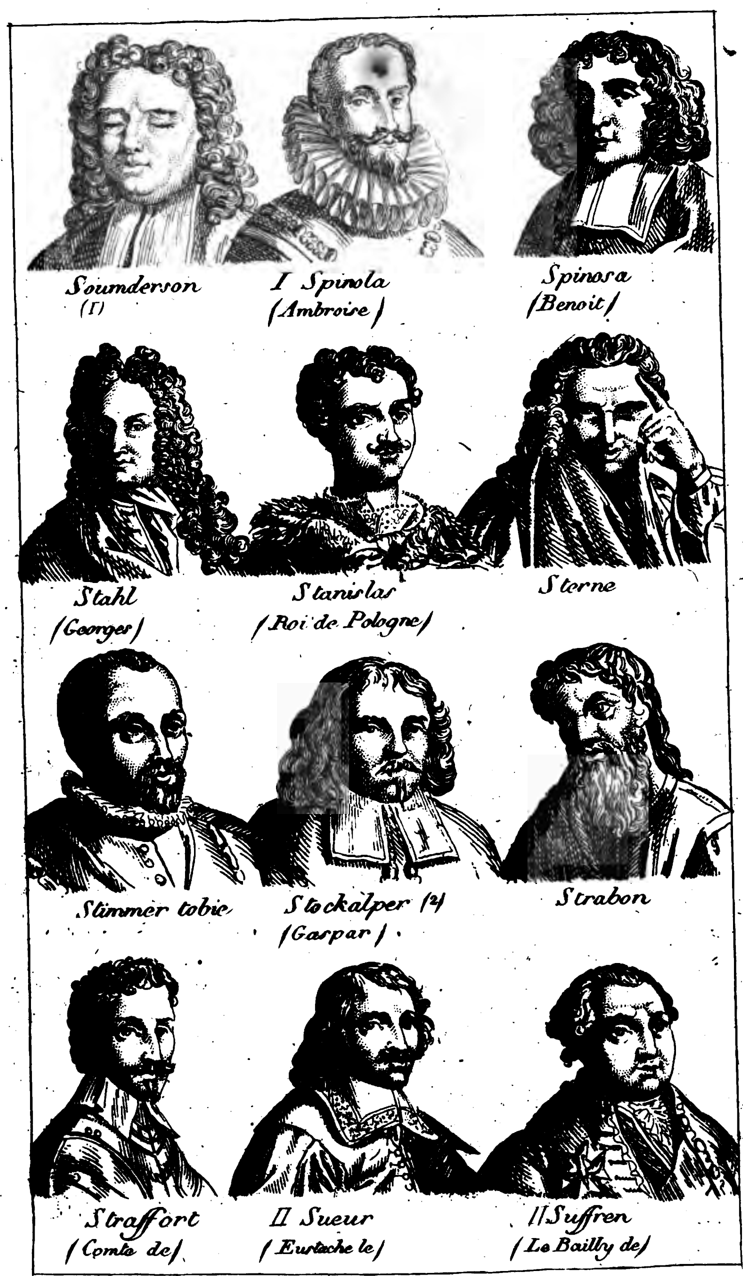


(1) Voir son article dans le Suplement


III Sébastien I.er
(Dom Juan)
Sénèque
II Serres
(Olivier de)
Servandoni
(Jean Jérome)
Servet
(Michel)
I. Sevère
(Septime)
Sevigné
(M.me de)
I Shaftesbury
(Antoine)
Shakespeare
(Guillaume)
Sheffield
(Jonh)
Shenstone
(Guillaume)
III Sidney
(Algernon)



(1) Voir son article dans le Suplement



(1) Voir son article dans le Suplement
(2) Voir son article dans le Suplement



(1) Voir son artique dans le Suplement

